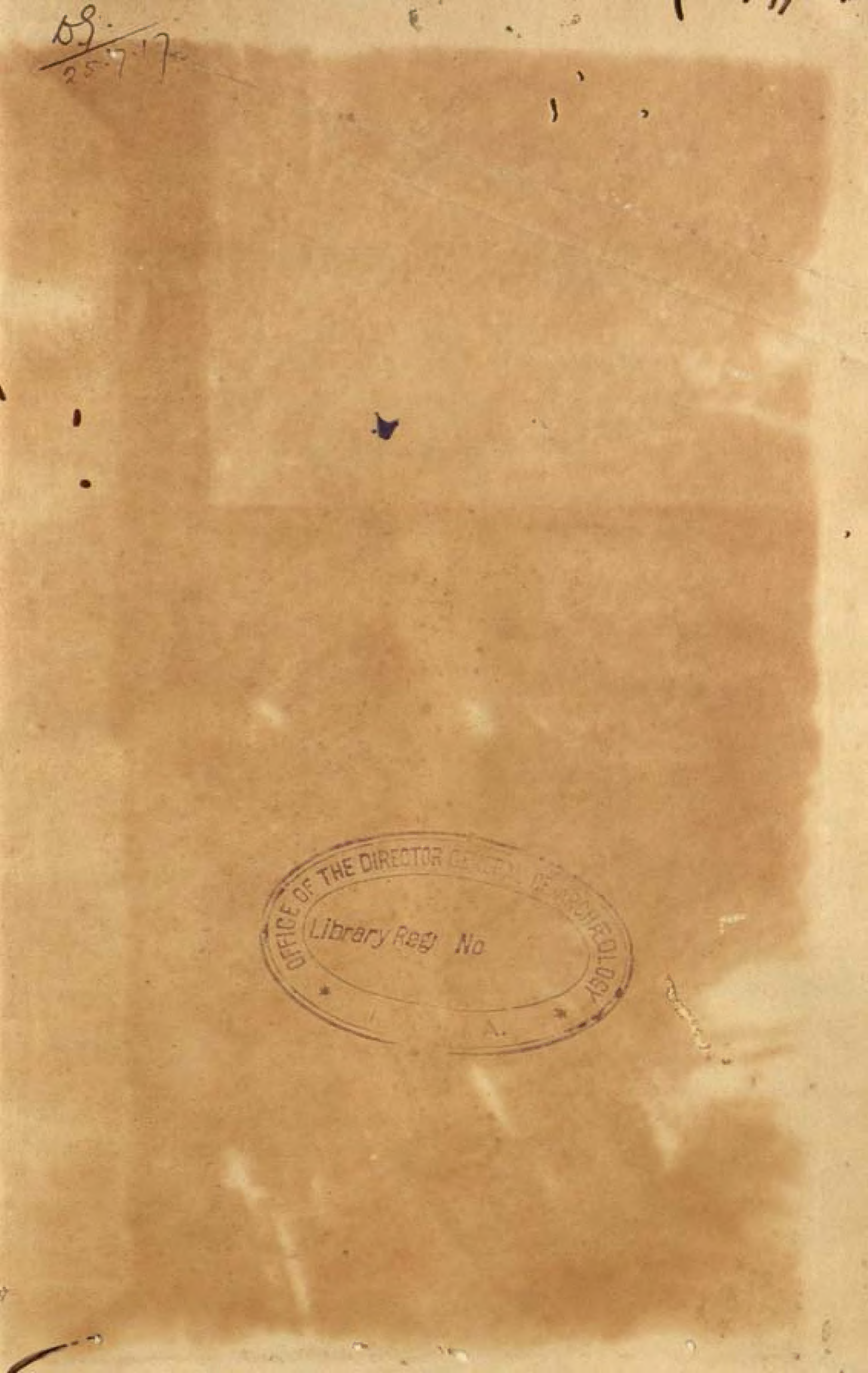

D.G.
25.7.17
OFFICE OF THE DIRECTOR
Library Regd No

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

DIXIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome I.



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC., ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28
1876



ANNÉE 1876

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE.

Clermont (Oise). — Imprimerie A. DAIX, rue de Condé, 27.

._

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 1er Janvier — 1876

A NOS LECTEURS.

—

Avec le premier janvier de l'année 1876, la *Revue critique* entre dans une nouvelle ère. Sans modifier en rien l'esprit ni le caractère de sa publication, elle introduit dans son existence matérielle quelques changements importants, dont nous devons faire part à nos abonnés.

Le plus apparent est le changement d'éditeur. M. Vieweg, qui a fondé la *Revue critique* il y a dix ans, et qui l'a soutenue dans un temps où elle demandait des sacrifices, aura toujours droit à la reconnaissance de ses directeurs et de ses lecteurs. S'il a consenti à laisser la *Revue* sortir de ses mains, c'est qu'il n'a pas voulu la priver des avantages qu'on lui offrait. En quittant la librairie Franck, nous adressons un salut amical à celui qui pendant si longtemps nous a tenu compagnie, et dont la persévérance intelligente a permis à notre œuvre de s'affermir et de se développer.

Ce qu'il a commencé, M. Leroux, nous n'en doutons pas, l'achèvera. Il débute par donner à la *Revue* ce qu'elle désirait depuis longtemps sans avoir pu l'atteindre, ce que nous regardions encore l'année dernière comme loin de nous, la rétribution des collaborateurs. Cette rétribution sera d'abord extrêmement modique, mais elle doit grandir à mesure que nous étendrons le cercle de nos abonnés. Il en est de même des autres conditions faites à la *Revue* par son nouveau propriétaire : elles deviendront de plus en plus favorables dans la proportion des bénéfices qu'elle réalisera. Ainsi tous nos collaborateurs sont intéressés au développement de notre entreprise.

Nos abonnés n'y sont guère moins intéressés qu'eux. En payant la collaboration, nous pourrons par là même la rendre plus régulière et plus homogène ; nous aurons un nombre plus grand de collaborateurs, et n'étant plus exposés à manquer de copie, nous pourrons exclure, plus rigoureusement

encore que par le passé, les articles qui nous sembleraient au-dessous du niveau ou hors du caractère de notre recueil.

Une somme assez large, mise à la disposition de la Rédaction, nous permettra d'acquérir, pour le compte des collaborateurs, les livres qui n'auraient pas été expédiés à la *Revue*, et nous donnera ainsi le moyen, en même temps qu'elle nous imposera le devoir, d'être plus complets.

Les trois pages de la couverture, dont nous n'avions jusqu'à présent qu'une partie, nous appartiennent désormais en entier : nous en profitons pour étendre beaucoup le dépouillement des périodiques étrangers, qui, tel que nous le faisons, avec l'analyse et parfois l'appréciation des articles, ne se trouve dans aucun recueil analogue au nôtre, et qui constitue, si nous ne nous trompons, un des éléments les plus utiles de la *Revue*. Nous y joignons le compte-rendu des publications périodiques des principales Académies de l'Europe. — Notre éditeur consacre à la bibliographie et aux annonces une Revue mensuelle dont le prix annuel sera, pour les abonnés de la *Revue critique*, de 3 fr. 50 au lieu de 5 fr.

Enfin nous avons tout lieu de croire que nous pourrons, dès cette année, donner souvent, comme nous le faisons dans le présent numéro, des suppléments qui deviendront de plus en plus réguliers et considérables, sans que le prix de l'abonnement soit augmenté.

C'est dans ces conditions notablement améliorées que la *Revue critique* ouvre sa *nouvelle série*. Tout ce que nous pouvons souhaiter, c'est que le succès aille en croissant, pendant la période qui commence, dans les proportions où il l'a fait dans celle qui vient de se clore. Nous avons débuté avec deux cents abonnés; nous en avons maintenant plus du double. Que ce chiffre arrive de même à se doubler, et nos abonnés comme nos collaborateurs en profiteront. Les uns et les autres ont fait la *Revue* : à eux de la rendre de plus en plus prospère, puisqu'ils la jugent utile. Nous continuerons, quant à nous, à la diriger dans la voie sévère et droite où elle a marché jusqu'à ce jour, et où elle a été accompagnée par de si précieuses sympathies.

---

1. — **Dictionnaire d'Archéologie égyptienne**, par Paul PIERRET, conservateur-adjoint du Musée égyptien du Louvre. Paris, Imprimerie nationale. 1875. Rollin et Feuardent, éditeurs. — Prix : 6 fr.

Il est temps d'initier le public aux saines notions résultant de la lecture des hiéroglyphes. On sait combien sont incomplètes les données de source grecque concernant l'Égypte; ce qu'on ignore généralement, c'est à quel point elles sont souvent dénuées de vérité. Le nom d'Égypte suffit pour

éveiller l'idée de castes dont le dictionnaire de M. Pierret ne peut dire qu'une chose : c'est qu'il n'y eut rien de semblable en Égypte où les lettres menaient à tous les emplois, où le même individu remplissait les fonctions de prêtre, de général, de nomarque, d'architecte, etc. Les livres aujourd'hui encore en faveur dans l'enseignement perpétuent des fables inconciliables avec les mœurs égyptiennes, par exemple, ainsi que le fait remarquer M. P., le fameux jugement des rois défunts par le peuple. Quant à ce qu'ils savent de la succession du pouvoir, un tableau de l'histoire de France omettant les noms de Charlemagne, de Philippe-Auguste, de Louis XIV, et faisant régner les Mérovingiens après François Ier en donnerait quelque idée.

L'histoire d'Égypte a été, dans ces derniers temps, l'objet de savantes expositions; mais, à côté des événements politiques, il est mille détails non moins intéressants dont l'intelligence échappe au public. Un dictionnaire d'archéologie, d'après les sources égyptiennes, était tout à fait désirable; je m'étonne qu'il n'ait pas été écrit plus tôt, mais il ne pouvait l'être par un savant plus compétent. Donner idée d'un tel travail serait difficile, c'est en le consultant qu'on en concevra toute l'utilité. Je cite au hasard quelques-uns des articles plus ou moins étendus qui y sont traités : Métaux, Cuivre, Or, Architecture, Art, Peinture, Caricature, Chronologie, Mois, Heures, Géographie, Histoire, Littérature, Écritures, Lois, Monnaie, Religion, Traités, Poids, Lettres missives, Initiation, Magie, Médecine, Romans, Poëmes, Jugements, Libations, Harem, Gymnastes, Danse, Étoffes, Fil, Éventail, Fuseaux, Dorure, Bouchers, Parfumeurs, Fêtes, Camps, Armées, Auxiliaires, Marine, Batailles, Forteresses, Flèches, Haches, Arithmétique, Comptabilité, Géométrie, Bibliothèques, Manuscrits, Camées, Agriculture, Charrue, Hoyau, Irrigation, Fermes, Pressoir, Blé, Vin, Bois, Balances, Lits, Cadenas, Clefs, Rasoirs, Bagues, Bijoux, Chars, Banquettes, Embaumement, Figurines funéraires, Canopes, Damier, Flûtes, Guitare, Jouets, Cuisine, Deuil, Maison, Palais, Pyramides, Esclaves, Animaux, Plantes, Races, etc., etc. Aux mots purement égyptiens, comme *pschent*, à chaque dieu, à chaque roi, aux personnages dont le nom peut être rencontré dans les lectures, ou mérite d'être connu, aux localités modernes sur lesquelles les fouilles ont appelé l'attention, etc., sont consacrées autant de mentions particulières. En différents articles sont aussi résumées : l'histoire politique, les croyances religieuses, la géographie antique, la grammaire même. La nomenclature des publications contemporaines donne l'histoire du déchiffrement. Le dictionnaire d'archéologie sera un guide excellent pour les personnes qu'intéresse l'antiquité; il les dispense de recherches difficiles en les initiant à tout ce qui a trait à l'Égypte et à l'égyptologie, et en leur indiquant les ouvrages où se trouvent des études plus développées. M. P. cite volontiers les passages où quelque auteur a formulé brièvement ses idées; je ne pense pas qu'il entende se porter garant des théories qu'il fait ainsi connaître. Lui-même s'est sagement borné aux faits acquis. Sur plus d'un point cependant il apporte des renseignements nouveaux, mais certains, comme ceux d'une

inscription du Louvre sur l'initiation : « Il connaissait les dispositions de » la terre et de l'enfer ; il avait pénétré les mystères de tout sanctuaire ; il » n'était rien qui lui fût caché ; il adorait Dieu et le glorifiait dans ses des- » seins ; il couvrait d'un voile le flanc de tout ce qu'il avait vu. » Beaucoup de ces petits articles exigeaient des connaissances archéologiques que n'ont pas tous les égyptologues. Il est utile, dans tous les cas, de trouver rassemblées des notions qu'on n'avait pas pensé à coordonner. La forme est toujours simple et concise. Le livre sort des presses de l'Imprimerie nationale et les types hiéroglyphiques y sont largement employés. Espérons qu'il réussira à répandre des connaissances que désormais on serait inexcusable de ne pas avoir.

Eug. GRÉBAUT.

---

2. — **A. Short Introduction to the ordinary prâkrit of the sanskrit dramas,** with a List of common irregular prâkrit words. By E. B. COWELL. London, Trübner 1875, in-12, 39 pages. — Prix : 4 fr. 50.

En publiant, il y a déjà plus de vingt ans, son excellente édition du *Prâkrita-Prakâça* de Vararuci, M. Cowell l'avait fait précéder d'une *Courte introduction à la grammaire prâkrite* à l'usage des lecteurs du théâtre indien. C'est cette courte introduction qui paraît aujourd'hui à part, sous un autre format, mais sans aucun changement important, ni autre addition qu'un appendice contenant dix stances de Hâla. Encore le texte de ces stances est-il donné tel qu'il se trouve dans l'édition de M. Weber, et sans tenir compte des nombreuses améliorations que ce savant y a apportées dans deux articles successifs[1] d'après de nouveaux manuscrits.

Il paraît que le libraire n'a pas grande confiance dans l'empressement des étudiants à acheter cet opuscule de 39 pages in-12 (y compris le titre et trois pages blanches) qui ne contient rien de nouveau ; car il l'a mis à un prix tel, que la vente d'un très petit nombre d'exemplaires suffira sans doute à couvrir les frais.

---

3. — James DARMESTETER. **Haurvatât et Ameretât.** Essai sur la mythologie de l'Avesta. 23e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Paris, Franck. 1875. 91 pages in-8e. Prix : 4 francs.

Tous les savants qui se sont occupés de l'Avesta connaissent la difficulté suivante que présente l'étude du Panthéon iranien. Au-dessous d'Ahura Mazda, dieu suprême, sont placés six Amesha-Çpenta ou Amschaspands,

---

1. Tomes XXVI et XXVII de la *Zeitschr. d. d. morgenl. Gesellschaft.*

présidant chacun à quelque objet faisant partie de la création, tel que le feu, les métaux ou les eaux : ces Amesha-Çpenta personnifient d'autre part des abstractions qui n'ont aucune relation apparente avec leurs attributs matériels. On peut s'en assurer par ce tableau où nous mettons d'abord le nom, puis la signification du nom, puis le département du dieu.

Vohu-manô,	la Bonne pensée,	les troupeaux.
Asha-vahista,	la Pureté parfaite,	le feu.
Çpenta-ârmaiti,	la Sainte Piété,	la terre.
Khshathra-vairya,	la Royauté adorable,	les métaux.
Haurvatât,	la Totalité,	les eaux.
Ameretât,	l'Immortalité,	les plantes.

Le problème qui se pose est de savoir quel est le rapport de l'attribut matériel avec la valeur abstraite ? Lequel des deux a précédé l'autre ? La répartition s'est-elle faite de dessein prémédité et d'ensemble pour les six Amschaspands, ou y a-t-il eu successivement des appropriations isolées ? A ces questions, l'on n'avait fait jusqu'à présent que des réponses peu satisfaisantes : la difficulté était éludée plutôt qu'abordée franchement. Personne n'avait essayé de classer les données des textes, ni de faire l'histoire de ces divinités en marquant la filiation des idées qu'elles représentent. L'auteur du travail que nous annonçons, M. James Darmesteter, a pris cette question pour sujet de sa thèse à l'École des Hautes Études, et afin de serrer le problème de plus près, il s'est borné aux deux derniers Amschaspands, Haurvatât et Ameretât.

Un premier point à remarquer, c'est que Haurvatât et Ameretât font couple : ils ne sont guère invoqués l'un sans l'autre ; le lien qui les unit est comparable à celui de Castor et de Pollux dans la poésie grecque, de Mitra et de Varuna dans la poésie védique. Si nous consultons la tradition parse sur le caractère de ces divinités, elle nous répond que Khordâd (c'est la forme moderne de Haurvatât) est le génie des eaux, Amurdâd (forme moderne de Ameretât) le génie des plantes ; quelquefois même leur nom est pris dans le sens d'eau et de plante, comme Bacchus désigne le vin dans l'hémistiche de Virgile : hesterno inflatus Iaccho. Nériosengh, au XIV[e] siècle, dit uniment de l'un que c'est *l'eau* et de l'autre que c'est *le bois*. Comme l'eau et les plantes servent à l'alimentation de l'homme, les deux génies sont devenus les dieux du boire et du manger, et ils ont pour ennemis particuliers ou pour contre-amschaspands les démons Taric et Zaric, c'est-à-dire, selon les Parses, la Soif et la Faim. Cette conception appartient-elle seulement à la période la plus récente du mazdéisme ? Nullement. Déjà dans les Yeshts et dans les chapitres liturgiques du commencement du Yaçna, les deux génies ont ce caractère : l'attribut matériel est devenu tellement essentiel à la divinité, que le nom de celle-ci évoque aussitôt l'idée de l'objet sur lequel elle règne.

Il est certain toutefois que ces noms expriment des idées abstraites : *ameretât* veut dire l'immortalité ; *haurvatât* désigne littéralement la totalité, l'in-

tégrité, ce qui n'est pas très-clair, mais ce qui, en tous cas, n'offre aucune relation directe avec les eaux.

Ici M. D., suivant de près les indications fournies par les textes zoroastriens, établit quelle est l'idée exacte marquée par ces deux mots : *ameretât* ne veut pas dire précisément l'immortalité, mais plutôt le non-mourir, la longue vie; quant à *haurvatât*, par une analyse aussi fine que convaincante, il montre que c'est la santé. On commence dès lors à entrevoir le rapport avec l'attribut physique. D'après une croyance qu'on retrouve dans les Védas, les eaux et les plantes chassent la maladie et la mort[1]. Il suffit de rappeler le mythe du soma indien et du haoma perse. On s'explique dès lors que les eaux et les plantes aient été consacrées par les Perses à ces deux génies. A l'origine, ceux-ci régnaient conjointement sur les deux domaines réunis. Plus tard, pour des raisons que M. D. indique, Ameretât devint plus spécialement le dieu des plantes, en sorte que les eaux restèrent comme domaine à Haurvatât.

L'appropriation, pour ces deux dieux, s'est faite par tâtonnement et sans aucun parti pris systématique. Leur étroite association vient de l'association non moins étroite qui existe entre les idées de la maladie et de la mort : quant aux idées d'eaux et de plantes, considérées comme prolongeant la vie de l'homme et éloignant la maladie, les preuves apportées à l'appui de cette conception par M. D. ne laissent rien à désirer. Les passages védiques sont nombreux : M. D. retrouve même dans les Védas le mot *sarvatât* employé dans le sens de santé (Rig. X. 36. 14). Cette couple d'abstractions existait déjà dans la période indo-iranienne. Peut-être même doit-on faire remonter le germe de ces conceptions jusqu'à la période d'unité de la race indo-européenne.

Mais l'histoire des deux génies perses ne se borne pas là. Étant les dieux des eaux et des fruits, ils sont devenus aussi des dieux de l'abondance, et c'est en cette qualité que les connaît Plutarque, ou plutôt l'auteur du Traité d'Isis et d'Osiris, qui probablement s'appuie ici sur Théopompe. Il définit Haurvatât πλούτου θεός et Ameretât (d'une façon assez peu claire) ἐπὶ τοῖς καλοῖς ἡδέων δημιουργός. On voit par ces passages à quelle antiquité il faut faire remonter les transformations exposées par M. D. Une métamorphose très-moderne, mais intéressante parce qu'elle montre l'empire des mots sur les esprits, c'est celle qui a eu pour cause deux fausses étymologies tirées de la langue persane : Khordâd a été expliqué comme étant celui qui donne la lumière (khor-dâd) et Amurdâd ou Murdâd comme le dieu de la Mort (murdan). En cette qualité, l'un a donné son nom à une sorte de feu sacré et l'autre a été identifié avec l'ange Azraël des Arabes.

Telle est, en ses contours essentiels, l'histoire retracée par M. D. Mais nous avons dû laisser de côté quantité de faits sur lesquels l'auteur donne

1. Les noms des démons Taric et Zaric, que les Parses traduisent par la faim et la soif, signifient en réalité la maladie et la mort.

en passant des explications : un certain nombre de mots zends, pehlvis, sanscrits, sont interprétés d'une manière nouvelle, et la plupart de ces mots sont importants, car ils font partie de la langue mythique, religieuse ou théologique. L'exposition de l'auteur est claire, et sa marche, indiquée par des sommaires et par une table analytique, est facile à suivre. Un style incisif contribue à maintenir l'intérêt en éveil. On éprouve, en lisant ce travail, le plaisir de voir un esprit bien doué et en outre pourvu des ressources variées que donne la culture littéraire, manier avec sûreté les instruments de la science moderne. Un peu de subtilité, un peu d'audace dans les conjectures, sont les défauts qu'on doit signaler çà et là sur des points qui ne touchent d'ailleurs pas à la démonstration principale. C'est là un heureux début dans les études zendes : il faut souhaiter que M. Darmesteter poursuive ses recherches sur les Amschaspands, et nous espérons qu'il entreprendra plus tard une œuvre d'ensemble sur la religion mazdéenne.

Michel Bréal.

---

4. — **Aristoteles' Poetik** und Joh. Vahlen's neueste Bearbeitung derselben, von Leonhard Spengel. Leipzig, Teubner. 1875. In-8°, 50 p. — Prix :

Dans cet opuscule M. Spengel répond aux critiques que M. Vahlen, dans son édition de la Poétique[1], lui adresse souvent, et, il faut le reconnaître, avec une sorte d'acharnement, qui est peu agréable pour le lecteur, parce que M. Vahlen n'a pas su donner à l'expression de ses passions personnelles un tour vif et piquant. Le travail de M. Vahlen a produit sur M. Sp. la même impression que sur moi par ses qualités comme par ses défauts ; je ne puis donc que donner en général raison à M. Sp. contre son contradicteur, quand celui-ci cherche à interpréter un texte évidemment altéré. On sait qu'il est malaisé de restaurer le texte de la Poétique. Le mot de Scaliger, « morbos melius novimus quam remedia, » est particulièrement vrai de cet ouvrage. On en voit un exemple entre mille autres dans le texte (16. 1454 b 28-30) où Aristote parle des reconnaissances qui se font par des signes extérieurs et de celles qui résultent du cours des événements : εἰσὶ ..... αἱ μὲν πίστεως ἕνεκα ἀτεχνότεραι, καὶ αἱ τοιαῦται πᾶσαι, αἱ δὲ ἐκ περιπετείας ..... βελτίους. M. Spengel a raison de trouver les mots καὶ ..... πᾶσαι étrangement placés. Il suppose, non sans probabilité, qu'il manque un mot, et il supplée après πᾶσαι le mot χείρους, qui me semble faire double emploi avec ἀτεχνότεραι.

Charles Thurot.

---

1. Voir la *Revue critique*, 1875, I, 129.

5. — C. Valeri Flacci Setini Balbi **Argonauticon** libri octo. Recognouit Aemilius Baehrens. Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri (Biblioth. scr. gr. et r.), 1875. lx et 180 pages in-8°. — Prix : 2 fr. 25.

Dans sa préface, M. Bæhrens se range à l'opinion d'après laquelle V. Fl. aurait terminé son poème ; mais il l'appuie sur des arguments dont il paraît sentir lui-même, en quelque mesure, l'excessive faiblesse[1]. Il s'exprime ensuite d'une manière très sensée sur l'imitation de Virgile dans V. Fl., et sur l'imitation chez les poètes romains en général. Puis, il traite brièvement des manuscrits et de la critique du texte[2]. Enfin, 45 pages sont consacrées à énumérer et, en bien des endroits, à motiver les leçons de cette nouvelle édition qui diffèrent de celles de Thilo[3], et principalement les corrections faites par M. B. lui-même[4]; ce qui doit faire penser que M. B. n'a pas voulu donner une de ces éditions à la fois suffisantes pour l'usage courant des savants et accessibles aux bourses des écoliers, dont la *Bibliotheca Teubneriana* contient de si excellents spécimens ; son principal but doit avoir été de faire connaître cette longue série de conjectures[5]. Autrement, il aurait sans doute préféré fournir au lecteur, soit d'après Thilo, soit d'après une collation nouvelle[6], la tradition manuscrite du poème. Il eût fallu d'autant moins de place pour le faire, que M. B. considère, avec Thilo, Schenkl et autres, le *Vaticanus* 3277 (V) comme étant la source de tous les autres manuscrits, et, par conséquent, le seul dont il importe de connaître la leçon[7].

---

1. Page iv : *licet enim argumentatio nostra fundamento innitatur debili.*

2. M. B. ne se pique pas de modestie. Après avoir énuméré les travaux de ses devanciers, il ajoute (p. xiii) : *Itaque cum restare uiderem ut tandem Argonautica detersis maculis talia fere qualia a poeta essent edita restituerentur, equidem uiam ab Heinsio optime olim initam ingredi nullus dubitaui.* « Nicolas Heinsius et moi ! »

3. Halle, 1863.

4. Cette énumération est incomplète (I 376 ; II 141, 566 ; III 499 ; VIII 285, etc.). Il y a encore d'autres petites négligences dans les notes critiques, p. ex. I 223, 331 ; II 317 ; III 39 ; V 246 ; VI 617, etc., sans parler des innombrables fautes d'impression. Pour le texte du poème aussi, l'errata de la page lx est très incomplet. Il ne mentionne que la moitié environ des fautes.

5. Plusieurs, du reste, avaient été déjà publiées ; cf Jahrb. f. Phil. CV (1872) p. 51, 197, suiv., etc.

6. On ne devrait jamais se lasser de collationner à nouveau, même après les éditeurs les plus consciencieux. Dans les notes de Thilo, il y a une quinzaine de petites inexactitudes sur environ 60 à 70 vers que forment les *excerpta Parisina* (Biblioth. nat. n° 7647, f° 49) et un fragment (II 43 *ignota timidus* [sic] *regione uiarum*) n'est pas mentionné du tout. Ph. Wagner se trompe donc très probablement quand il pense (Jahrb. f. Phil. LXXXIX [1864] p. 404) qu'un nouveau collationnement du *Vaticanus* n'aurait aucune utilité.

7. Sauf de rares passages où V fait défaut (I 130 ; III 146, suiv., etc). — Il faut reconnaître, du reste, que M. B. a été plus conséquent dans cette opinion que Thilo. Cependant, lui aussi admet le v. VII 373 tel qu'il se trouve dans le manuscrit de Carrion (C) : et pourtant, qui osera dire de ce vers ce que M. B. dit de toutes les bonnes leçons de C (préf. p. X) : *facillima coniectura ex ipso V elici potuerunt*? Toute cette question, une fois qu'on y touchait, méritait d'être traitée

Mais puisque c'est à ses propres corrections du texte que M. B. attache le plus d'importance, c'est aussi ce qu'il convient surtout d'examiner. Et pour l'avouer tout d'abord très franchement, on ne peut s'empêcher d'admirer le talent vraiment remarquable, la *virtuosité* de M. B. pour la *conjecture*. Il a le don de trouver ces corrections qui plaisent à première vue, qui séduisent, se rapprochant à la fois du texte manuscrit, faisant comprendre l'erreur du copiste, et offrant un sens convenable. Et en bien des endroits, M. B. nous paraît avoir rétabli la leçon authentique avec certitude, en beaucoup d'autres avec une haute vraisemblance. Mais, tout aussitôt, il faut ajouter que M. B. ne revient pas assez lui-même sur ses brillantes improvisations, pour retrancher les changements inutiles ou faux. Trop souvent, en regardant de plus près, on s'aperçoit que, si la leçon proposée par M. B. est probable, celle de la tradition ne l'est pas moins, ou l'est même davantage. Souvent aussi, on accordera que le texte des manuscrits est corrompu, mais n'importe quelle correction déjà tentée ou facile à trouver paraîtra tout aussi acceptable que celle que M. B. met dans son texte. Enfin, il y a de véritables négligences, des corrections visiblement irréfléchies et inadmissibles; il y en a même, si nous entendons bien M. B.[1], dont il reconnaît l'insuffisance, et qu'il a introduites dans le texte seulement pour le rendre *lisible*, comme on dit; procédé à peine excusable dans des éditions destinées aux commençants[2]. Et cependant, bien des passages sont encore restés *illisibles*[3].

Il serait trop long de citer des exemples de chacune de ces différentes classes de corrections. Qu'il suffise de signaler quelques passages qui ne donneront lieu qu'à de courtes observations[4].

II 72 *iamque sub Eoae dubios Atlantidis ignes | albet ager*. Avec Madvig[5], M. B. croit que *Atlantidis* (*Altantidis* V) doit être corrigé en *Pallantidis*, c'est-à-dire que *Eoae* servirait d'épithète à l'Aurore elle-même! *Atlantis* est Maia, l'une des Pléiades, voy. Virg. G. I 221, 225[6]. *Sub dubios ignes*[7] signifie : vers le moment où sa lumière pâlit, c'est-à-dire au point du

---

plus à fond qu'elle ne l'est par M. B. p. x et xi de la préface; car les objections si graves élevées contre l'opinion de Thilo par Meyncke (*Quaestiones Valerianae*, Bonn 1865, p. 16, 24, 25, 27, etc.), ne sont pas réfutées d'une manière péremptoire par Schenkl (Studien z. d. Arg. d. V. Fl. Wien, 1871).

1. Page xiii : *Neque, si certa medela non esset in promptu, ad coniecturas dubias confugere et uiolentioribus interdum mutationibus uti sum veritus.*

2. On devrait se borner à marquer d'un signe les passages où l'on désespère de rétablir le vrai texte, afin que le lecteur amateur ne fasse pas de vains efforts pour trouver un sens là où il n'y en a pas.

3. I 563 et IV 719 de l'aveu même de M. B.; mais beaucoup d'autres, sans doute, dans sa pensée.

4. Je laisse de côté quelques bizarreries, comme V 415 (et ailleurs) *ec madidis crinibus*; *eu* neuf fois introduit dans le texte contrairement au ms; etc.

5. Adversaria II p. 136.

6. Cette explication, facile à trouver, est donnée déjà par J. A. Wagner dans son commentaire (Gotting. 1805).

7. M. B. : *Sub Eoae dubio Pallantidis igne*. Pourquoi *dubio*, puisqu'il veut que ce soit *Aurora iam exorta*?

jour[1]. Quand M. B. dit : *non potest sub ignes, id est paulo ante solem orientem albere ager, sed ipsa Aurora iam exorta cum facit albentem*, il semblerait qu'il n'ait jamais observé l'*aube*, et il oublie, sans doute, le v. 167 du l. III, où *albet ager* est dit du reflet blanchâtre de la cervelle répandue par terre au milieu de la nuit.

II 215 *et cunctantibus innenit enses*. M. B. trouve *ingerit* (Heinsius) équivoque (cf VI 230 *fulmineumque uiris profusis ingerit ensem | huc alternus et huc*), et lit *inserit*, en comparant Stat. Theb. V 230. Mais Stace, sans aucun doute, veut dire, comme l'explique Forcellini (« *i. e. adigere* »), en comparant Senec. Hipp. 1177 (Phaedr. 1186 P. et R.), que la mère de Cydimus enfonce *(inserit)* le glaive. L'équivoque serait donc la même. Mais *ingerit* renferme une idée très convenable, presque nécessaire, c'est que Vénus force les femmes hésitantes à prendre les épées qu'elle leur offre.

III 737 suiv. *non aliter gemitu quondam lea prolis ademptae | terga dedit ; sedet inde uiis, inclusaque longo | peruigilant castella metu ; dolor adtrahit orbes | interea et misero manat iuba sordida luctu*. De même qu'ailleurs[2], M. B. corrige le commencement sans s'inquiéter de la fin. Adoptant *aegra* de Heinsius, il écrit au v. 738 *aegra redit*, ce qui est fort bien dit de la lionne qui revient à son antre après avoir cherché en vain ses petits. Mais les mots suivants sont encore fautifs. Un critique[3] qui, du reste, n'a pas trouvé une correction bien probable, fait très justement observer qu'il ne s'agit pas de peindre une fureur dangereuse pour les troupeaux[4], mais, tout au contraire, l'abattement, le découragement, comme il convient à Hercule désespérant de retrouver Hylas, et comme Stace l'a prêté à la tigresse à qui l'on a enlevé ses petits, dans un passage évidemment imité de V. F. (Theb. X 820 suiv.). Enfin, il est bien plus naturel et plus juste pour la comparaison (cf 736 *solisque negat [Hercules] decedere siluis*) que la lionne reste dans sa caverne, que si elle s'asseyait sur les chemins[5].

IV 286 suiv. M. B. écrit : *peruigil ut cum | artificum tonat Aetna manus et fulmina Cyclops | prosubigit*. (V : *notata et manus ; Aetna* est de Heinsius). J'avoue que je ne comprends pas cette phrase. Ou bien est-ce que, comme semble l'indiquer sa remarque dans Jahrb. f. Phil. C V (1872), p. 205, M. B. voudrait donner *manus* pour un *accusatif grec*. ? Ce serait un *accusatif grec* bien autrement « insolite » que celui que M. B. condamne[6] comme tel (I 491) : *teneras compressus pectore tigres !*

V 438 *exoritur notus et toto ratis una profundo | cernitur*. « *Non potest*

---

1. Voir Burmann, qui compare Juven. 5, 22, etc.

2. VII 560 *arbos* pour *axis* donne une image vraiment très belle ; mais *abstulit* (563) n'en sera pas moins inexplicable.

3. Bussenius, *De V. Fl. in adhibendis comparationibus usu*, Lübek 1870, p. 20 suiv.

4. Désignés d'une manière assez étrange par *castella*.

5. PH. Wagner Jahrb. f. Phil. LXXXIX (1864), p. 402.

6. A tort. Heinsius a goûté cet « élégant grécisme, » comme il l'appelle, et Horace en a donné l'exemple (Sat. I 6, 74).

hoc quidem loco ineptior esse oppositio illa. nam cum Argo prima fuerit nauis, toto mari illam unicam cerni ita per se intellegitur ut in hoc addito nemo possit risum tenere. » Et M. B. écrit : *torto* (V) *ratis acta.* La correction est faite pour plaire, mais l'observation de M. B. sur *unam* est très irréfléchie. V. Fl. oublie à chaque instant que l'Argo est le premier navire et le seul de son époque. Voy. II 107 suiv., 285 suiv. (286 *longinqua dies*!), 659, 662 : VII 261 suiv. ; VIII 5, etc., mais surtout IV 161, où M. B. lui-même a mis *nauem* pour *nomen*[1])!

V 628 suiv. *num queror extructa quod uexerit ipsa carina | uellera sacra meis sperantem auertere lucis, | quodque palam tutata uiros? sic cetera pergat, | si ualet. insidiis quid nunc fallacibus ambit, | nostra ut Phrixeo spolientur templa metallo?* M. B. écrit *non queror (édit. Bonon.)* (628), *uiros*, sans interrogation, et *pergat* (630), et *quid non* (631). Au vers 630, il remarque : *postquam Phoebus* (M. B. veut dire *Mars) se non de ueteribus Palladis factis queri affirmavit, iam debuit afferre noua eius quae sibi dolori essent facinora. itaque dixit « sic cetera pergit.* » M. B. évidemment n'a pas cherché bien longtemps le sens d'une leçon qu'il condamne très sommairement comme inepte (au v. 631), et qu'il faudrait rétablir par conjecture, si le manuscrit offrait celle de M. B. — Est-ce que je me plains, dit Mars, de ce que Minerve jusqu'à présent m'a bravé ouvertement en protégeant les Argonautes? Bien au contraire ; qu'elle continue ainsi (*sic* = *palam*, 630[2]) — *si ualet!* (je n'ai rien à craindre de la force ouverte, cf 636-640). Mais que vient-elle maintenant m'attaquer par la ruse (par une alliance insidieuse dont je n'ai que faire, 633 suiv.)?

VII 558 *saeuisque procul discessit ab agris.* « *discedimus ab hominibus, decedimus a locis.* » dit M. B., et il écrit *decessit.* Mais il se trompe; *decedimus locis, e locis* ou *de locis. Decedere a*, dans les rares exemples qu'on en cite (Cic. p. Flac. 12, 27, et Justin. VI, 3. 8), est pris en un sens figuré. Il faudrait donc aussi changer la préposition (V porte *in* au lieu de *ab*). Mais *discedere a loco* est fréquent dans les meilleurs textes. Voy. Cés. B. G. V 8, 6 ; 19, 3 ; 34, 1 ; VII 2, 3 ; B. C. III 37, 2 *(ab loco, a litore, a uallo)* etc. Et M. B. lui-même écrit VIII 79 : *ille haut Aeolio discedere fessus ab auro — sustinet.*

A la fin du volume se trouve un *index nominum* et une table des « *loci Vergiliani* » qui montre à quel point V. Fl. a exploité son grand devancier Cette table est plus complète que celles de Greiff[3] et de Schenkl, mais il serait facile de l'enrichir encore. Comp. les passages suivants : V. Fl. I 580 : Virg. A. VI 578 ; I 799, [4]: G. III 106 ; II 69 : A. II 790[5] ; II 72 : G. I 221;

1. A tort aussi; *ductumque* (Heinsius) valait mieux.
2. Ph. Wagner, Philologus XX p. 645.
3. Programma dell' I. R. Ginnasio superiore di Trento, 1869, p. 20 suiv.
4. 795 chez M. B. Il est de ceux qui ne paraissent pas comprendre l'ennui qu'on cause au lecteur en ne conservant pas leurs numéros aux vers qu'on transpose. (M. Schenkl a eu ce soin, dans son édition, Berlin 1871.)
5. Fr. Haase, *Miscell. philol. l. V.* (Breslau 1863) p. 36, suiv. où l'on trouvera encore d'autres parallèles.

II 73 (et III 167): E. 7, 57; II 154: E. 3, 8: II 392: A. I 1[1]); III 184: A. I 18; III 659: G. II 468; IV 65 (en lisant *fontes*): E. 1 39; V 400: A. I 411 suiv.; VI 499: E. 1, 57: VI 665: G. III 199; VI 711: G. II 185; VII 546, [2]: A. VIII 224: etc.

Max Bonnet.

---

6. — **Noms de famille normands**, étudiés dans leurs rapports avec la vieille langue et spécialement avec le dialecte normand ancien et moderne, par H. Moisy. Paris, Vieweg, 1875. In-8°. — Prix: 8 fr.

La meilleure part de cet ouvrage, et heureusement elle est de beaucoup la plus grosse, est celle où les noms de famille normands sont expliqués par des textes authentiques, soit de la langue du moyen âge, soit du dialecte normand moderne, depuis la *Muse* de David Ferrand, jusqu'au Dictionnaire du dialecte Guernesiais de M. Métivier. M. M. montre une connaissance très-louable de la littérature normande tant passée que présente, et il s'en sert avec bonheur pour l'interprétation de beaucoup de noms de famille, qui ne concernent pas seulement la Normandie. Nous ne marchanderons nos félicitations, ni à l'étude des noms elle-même, ni à l'introduction qui en résume très-bien la naissance et l'histoire, et en donne des exemples fort à propos tirés des savantes *Études* de M. Léop. Delisle *sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen âge*, et d'un Cartulaire manuscrit de l'évêché de Lisieux. Faisons maintenant la part de quelques critiques.

Le patois de la haute Normandie paraît être moins familier à M. M. que celui de la basse. Sans cela il n'aurait pas seulement cité Scheler (p. 396) et les dialectes du Midi de l'Allemagne pour la qualification de *rasch* donnée aux fruits âpres au goût, et il aurait su que ces fruits sont dits *rêches* ou *rêques* dans notre pays (voy. d'ailleurs Littré, *s. v.*). Il se serait peut-être aussi souvenu, pour interpréter les noms *Choucart* et *Chouquet*, que dans la Seine-Inférieure un *choquard* est un homme susceptible et entêté, qui se *choque* aisément. Surtout en citant comme nom propre le vieux mot de *Seminel* signifiant un gâteau fait de fleur de farine, il n'aurait pas négligé d'en tirer l'étymologie des *Chemineaux* de Rouen, dont il est question dans *Madame Bovary*, « ces petits pains lourds en forme de turban, » que l'on mange dans le carême avec du beurre salé. »

---

1. *Arma uirum*, ou *arma uiri*, etc. paraît être un de ces assemblages de mots consacrés par la tradition poétique, sur lesquels M. B. fait une remarque fort intéressante (préf. p. vi suiv.); voy. Virg. A. I 1; II 668; IX 57, 462, 620; XI 747; Hor. Sat. II, 7, 100; Val Fl. II 392; III 714; IV 8; V 115; VI 80; Sil It. IX 597; XVII 103, 517, etc. Et même Tacite a trois fois *armis uirisque* H. I 67; II 22; A. XIV 30. Ces mots n'occupent pas toujours la même place dans le vers, mais on aime à les mettre l'un à côté de l'autre.

2. *Spesque addidit alas*, Ph. Wagner, Philologus XX p. 646; *aula* V.

Cette insuffisante connaissance du patois haut-normand n'est pas un grand péché. Nous coulerons également sur quelques peccadilles, comme d'interpréter le nom propre *Desgenetais* par « des genêts ». Il est évident qu'un *genetay* n'est pas un genêt, mais un lieu où des genêts poussent. On peut aussi relever la « forme fictive *arsonem* » pour expliquer *arson*. Le latin, fictif ou non, n'a jamais pu être qu'*arsionem*, qui a donné *arson* comme *rationem* = raison. Mais *arsonem* n'est peut-être qu'une faute d'impression.

Il y a un singulier malentendu dans la phrase suivante, à propos du mot *coissin* (cousin) : « Gilles de Wes, dans sa Gram., traduit *allone* par *les coissins.* » On ne sait d'abord ce que cela veut dire, mais en se reportant à l'édition de cette grammaire qu'a donnée Génin dans les Documents inédits, on trouve p. 909, parmi les mots concernant la chambre : « *The quyishens = les carriaus, all one = les coissins.* » Il est clair qu'*all one*, qui signifie simplement « les mêmes », est là pour ne pas répéter *the quyishens* (angl. mod. *cushions*).

Il y a tout au moins une obscurité à propos du nom *Paisant*. M. M. le prend à juste titre pour la forme normande de *paysan*. En réalité c'est la forme de l'ancienne langue en général. Il croit encore que le mot normand n'avait que deux syllabes. Les vers du Bestiaire de Guill. de Norm. qu'il cite à l'appui prouvent le contraire :

> Donc sevent bien li *paisant*
> Qui pres d'ileques sunt manant.

Si le premier vers doit avoir ses huit syllabes, comme le second, il faut que *paisant* compte pour trois. M. M. achève la démonstration contre lui-même en citant le Ménagiana (II, 127) : « j'écris toujours *payis*, de deux » syllabes, dit Ménage, et *payisan* de trois... Si l'on écrit *pays* ou *païs*, on » prononce *pais*, à la Normande. ». Il est évident qu'un mot écrit par *i* tréma, *païs*, ne peut en aucun cas se prononcer comme la *paix*. La question pour Ménage est de savoir si l'on doit prononcer *pé-is* ou *pa-is* ; quant à lui il prononce *pé-is* (ou même *pé-yis*), et orthographie en conséquence. Mais de sa remarque résulte, comme des vers précédents, que les Normands prononçaient *paisant* en trois syllabes : *pa-i-sant*.

En général, M. Moisy n'a toute sa force que sur le terrain des textes. Dès qu'il perd pied et se livre aux conjectures étymologiques, les solutions qu'il propose sont souvent contestables et même quelquefois tout-à-fait erronées. Ainsi, comment a-t-il pu rattacher *Fayel* et *Dufayel* à la forme normande *fael* pour *féal*, « fidèle » ? Déjà pour *Fayel* cette origine est fort improbable, mais *Dufayel* la condamne tout-à-fait : quel sens aurait « du » fidèle » ? L'étymologie de ces mots n'est d'ailleurs pas douteuse : un *fayel* était soit un petit hêtre, soit une plantation de hêtres ; cp. *Quesnel*, *Fresnel*, *L'ourmel*.

Pour *Lormier*, M. M. en est encore à l'étymologie donnée par le Dictionnaire de Littré et de laquelle je me sens un peu coupable ; et il a oublié le

travail décisif dont ce mot a été l'objet de la part de M. Gaston Paris, dans les Mémoires de la Société de Linguistique, t. I, p. 290.

M. Moisy tire *Sené* (sensé) de *senex*. Passons, ainsi que sur « le vieux » verbe *moler*, moudre », d'où il tire *Lemoulant*, « le garçon meunier » ; sur *Havron*, « avoine sauvage, » qu'il fait venir d'*aveneron* ; et sur *Lignel*, « le prompt » qu'il tire, ainsi qu'*isnel*, du latin *igneus*. Il n'y a pas à s'arrêter davantage sur *Gautier*, qu'il « dérive du vieux mot *gaut* (forêt), » lequel est d'origine gauloise ». Que sert d'aller chercher le gaulois qu'on ne sait guère, quand on a sous la main l'allemand *Wald*, qui suffit ? [1] *Liénard* est interprété par « le locataire » ; *Maheu* est pris pour l'équivalent de *malheu* (malheur); *Néel* est tiré de « nielle » (gravure). N'est-ce pas chercher bien loin pour expliquer des formes populaires de Léonard, de Mathieu et de Nigel ?

Notons quelques points douteux. Il nous semble peu probable que *Pelcat*, *Pelcerf*, *Pelvilain* signifient « peau de chat, de cerf » etc.; le sens d'écorcheur de chat, de cerf, de vilain se présente de lui-même. La difficulté que soulève l'auteur, qu'il faudrait *Pellecat*, etc. en est d'autant moins une qu'on trouve aussi ces noms orthographiés *Pellecat*, *Pelleporc*, etc. [2] — M. M. interprète *Du putel* par « du puits ». Un *putel*, en haut normand moderne comme en ancien français signifie seulement une mare où coulent les jus de fumier ; ce mot n'a rien de commun avec *puteus* et se rattache au radical contenu dans *putere*, *putidus*. — Que *talbot* ait signifié par extension « noir de fumée », je le veux bien ; mais qu'on explique par là le *ciel caillebotté* du patois Guernesiais, c'est ce que je ne peux accepter. *Caillebotte*, à Guernesey et en France, c'est le lait caillé. En Normandie le lait caillé se nomme *mattes*, et l'on dit en proverbe : « Temps matté, femme fardée, » trompeuse beauté, peu de durée. » C'est notre ciel pommelé, et tel est aussi le « ciel caillebotté » des Guernesiais. Il désigne les *cirrho-cumulus* qui précèdent le mauvais temps.

Enfin, sans contester les étymologies données à *Chéruel* (petite charrue) et à *Dévé* (fou, rêveur), me sera-t-il permis d'indiquer la possibilité d'une autre provenance, qui viendrait faire homonymie avec celle-là. Comme les noms du temps passé s'introduisaient par l'ouïe uniquement, ils se conformaient à la prononciation et non comme à présent à l'écriture. Par conséquent, en Normandie, on doit s'attendre à trouver des noms anglais assez justement prononcés, mais défigurés par l'orthographe. C'est ainsi qu'on a *Androu*, qui représente très-bien la prononciation de l'*Andrew* anglais. Je soupçonne que *Dévé* pourrait bien recéler de même l'anglais *Davy*, et *Chéruel* l'anglais *Cheerwell* (bon accueil), nom bien connu et équivalant à peu près à

1. Il est d'ailleurs évident, quoi qu'en dise M. M. que le nom propre *Gautier*, anc. *Gualtier*, *Waltier*, provient directement de l'all. *Walthari*, lequel lui-même se rattache probablement à *wald*.

2. Voy. la liste des mots analogues donnée récemment par M. P. Meyer (*Romania*, t. IV, p. 273 ss.).

l'italien *Bentivoglio*. On a des exemples analogues pour l'allemand, *Chemitte* pour *Schmidt*, *Beulé* pour *Bœhle*, etc. En tout cas, je ne propose ici qu'une conjecture.

M. Moisy ne nous en voudra pas, si nous avons examiné de près son ouvrage. La minutie même de nos remarques lui doit être un gage de la sincérité de nos conclusions, que nous maintenons favorables à la fin comme nous les avons posées en commençant. Son livre sent trop l'amateur, et un travail un peu plus méthodique l'aurait grandement amélioré ; mais tous les philologues sont à même de corriger les défauts qui tiennent à la méthode imparfaite de l'auteur, et ils les lui pardonneront volontiers en faveur des importants matériaux qu'il a rassemblés, mis en ordre et souvent justement appréciés.

F. BAUDRY.

---

7. — **Geschichte der religiœsen Aufklærung im Mittelalter.** Von Hermann REUTER. In zwei Bænden. Erster Band. Berlin, Hertz. 1875. In-8°, xx-335 p. — Prix : 10 fr. 50.

L'auteur reconnaît lui-même au début de sa préface que le titre de son livre en donne une idée inexacte. Pour traduire ce titre en français, nous sommes obligés nous-mêmes d'en altérer quelque peu la portée. Le mot qui répond le mieux à *Aufklærung* est ici *libre pensée*, et ce mot exagère encore l'inconvénient du titre allemand. Les quelques lignes suivantes montreront dans quelles limites il faut en restreindre le sens, en même temps qu'elles feront comprendre ce que les Allemands, et particulièrement l'auteur, entendent par *Aufklærung*[1] : « J'entends par *Aufklærung*, dit M. Reuter, » l'opposition de la raison qui s'envisage comme une lumière indépendante » contre le dogmatisme conçu comme fuyant la lumière, ce mouvement » d'émancipation qui a pour but la chûte ou au moins un grand affaiblis» sement des pouvoirs autoritaires, dans la vue, soit de substituer au chris» tianisme catholique, au moins dans les classes éclairées, un christianisme » remanié par la raison, critérium suprême de la vérité religieuse, ou la » religion naturelle, soit de détruire toute religion. Ce sont surtout les » deux dernières tendances que je regarde comme essentiellement *aufklærerisch*. Mais si cette notion avait exclusivement dirigé mon travail, la » plus grande partie de ce que contient ce volume aurait dû en être exclu. » M. R. a parfaitement raison, et il en résulte qu'après la promesse alléchante du titre on éprouve un assez grand désappointement à lire le volume. En réalité, dans l'époque étudiée ici (IXe-XIIe siècle), il n'y a pas trace de libre pensée, si on excepte quelques boutades absolument isolées, comme celle du comte Jean de Soissons (p. 168) et peut-être celles des *logici* du XIIe siè-

1. Pour bien comprendre le sens de ce mot, il faut en étudier l'histoire ; il remonte au XVIIIe siècle.

cle (p. 172). Encore ces phénomènes singuliers n'ont-ils presque laissé dans les écrits du temps qu'une mention passagère. Le volume suivant sera sans doute plus nourri. Ici le lecteur se trouve sans cesse invité à étudier des commencements qui n'ont pas de suite, des raisonnements qui, s'ils étaient logiquement poussés, amèneraient à des conclusions qu'ils n'ont pas données. L'auteur, à la fois scrupuleux sur la vérité des faits qu'il rapporte et désireux de donner quelque intérêt à son ouvrage, se demande souvent : « Tel auteur allait-il plus loin ? N'enseigna-t-il pas en secret ce qu'on croit » lire entre les lignes de ses écrits ? » Mais il est régulièrement obligé de se répondre : « Aucun indice ne l'atteste », ou même : « Nous devons avouer » que le contraire paraît certain ». De là une certaine impatience qui gagne à la lecture de ce livre et qui le ferait peut-être fermer avant la dernière page si la seconde moitié du quatrième livre, consacrée à Abailard, ne vous offrait enfin, avec quelque chose qui ressemble un peu à de la libre pensée, un terrain solide et précis et une figure intéressante que l'auteur a étudiée et caractérisée de son mieux.

Ce reproche s'adresse surtout au sujet. On ne peut que louer l'auteur de la façon dont il l'a traité. Il a dépouillé, pour recueillir bien peu de choses vraiment utiles à ses vues, une masse considérable d'ouvrages peu lus, et il en a tiré çà et là des remarques intéressantes. Il s'est astreint, avec une rigueur dont il se vante dans sa préface et qu'il oppose au relâchement des mœurs littéraires actuelles, à ne pas sortir de son cadre, ce qui diminue beaucoup la variété de son tableau, mais en augmente assurément la valeur. En général, il s'est attaché à faire une œuvre d'art autant que de science, mais c'est le cas de dire, pour employer une métaphore chère aux Allemands, qu'il a peint *gris sur gris*. La vie intellectuelle du moyen-âge, quelque tumultueuse qu'en aient pu être les manifestations, est d'un terne désespérant pour qui s'efforce d'en retracer le fonds. La pénurie des idées se joint à l'obscurité de la forme, et le plus grand talent de combinaison ne suffit pas à donner de la vie à une histoire dont les personnages discutent dans une langue barbare des questions aujourd'hui sans intérêt, surtout si on remarque que la plupart d'entre eux ne sont pour nous que des noms. M. R. a fait ce qu'il a pu pour animer son exposition. Il l'a fait dans un style extrêmement travaillé, d'une élégance un peu pénible, et d'une condensation qui le rendrait absolument intraduisible en français. Il s'est efforcé de ne rien mettre de lui dans les textes qu'il commente ; mais le seul fait de donner aux idées du moyen-âge la forme contemporaine constitue pour elles une altération grave où l'auteur a vu le seul moyen de donner un peu de couleur et d'intérêt à son récit, mais qui est parfois choquante. Toutes les indications de sources sont rejetées dans des notes finales[1], système qui contribue à donner au livre l'apparence d'une œuvre d'art plutôt que d'érudition,

1. Ces notes fourmillent malheureusement de fautes d'impression souvent gênantes.

mais qui n'est pas précisément commode pour le lecteur. Ajoutons que ce sont parfois les passages les plus frappants qui ne sont appuyés que d'un simple renvoi, tandis qu'on voudrait lire le texte exact que M. R. interprète à sa manière dans la langue la plus moderne de la discussion philosophique. — Un grand mérite de l'ouvrage, c'est l'impartialité absolue avec laquelle l'auteur expose les systèmes et les opinions dont il parle. On serait fort embarrassé de savoir ce qu'il pense lui-même des grands problèmes qu'il aborde, si on ne voyait par une phrase de la préface qu'il a « une théologie » personnelle supernaturaliste », et qu'en comparant les rationalistes du moyen-âge aux libres-penseurs d'aujourd'hui, comme il le fait à l'occasion, il ne prétend flatter ni les uns ni les autres. — Nous attendons avec intérêt le second volume de cet ouvrage, assurément fort remarquable. Il sera consacré tout entier au XIII[e] siècle.

---

8. — **The voyage of Verrazzano**: a chapter in the Early of History Maritime Discovery in America. By Henry C. Murphy. New-York 1875. In-8°, VIII — 198 pp. 5 cartes. Non mis dans le commerce.

Il est généralement admis, surtout en France, que Giovanni da Verrazzano fut envoyé par François I[er] à la recherche d'un passage au Cathay par l'Ouest ; que l'expédition composée de quatre navires partit de Dieppe à la fin de l'année 1523, que deux des bâtiments se perdirent sur les côtes de Bretagne, qu'un troisième fut pris dans une croisière contre les Espagnols, et qu'enfin avec le dernier appelé *la Dauphine*, Verrazzano mit à la voile des Açores le 17 janvier 1524, traversa l'Atlantique en quarante-neuf jours et vint attérir près du lieu aujourd'hui nommé Wilmington, dans la Caroline du Nord ; que rangeant la côte, il toucha aux pays maintenant appelés le Maryland, la baie de New-York, Newport, où il séjourna, remonta jusqu'à Terre-Neuve, et revint débarquer à Dieppe au commencement de juillet 1524. C'est-à-dire que toute la côte qui s'étend du cap Roman au cap Breton, aurait été vue et explorée, pour la première fois, par une expédition armée en France et portant le pavillon fleurdelysé.

Les autorités qu'on invoque sont, par ordre de dates : 1° Une relation manuscrite datée du 8 juillet 1524, adressée à François I[er], attribuée à Giovanni da Verrazano et tirée des manuscrits de la Magliabechiana ; 2° Une lettre d'un nommé Fernando Carli, envoyée à son père, datée de Lyon le 4 août 1524, provenant également de la Magliabechiana ; 3° Une carte manuscrite du collége de la Propagande à Rome, dressée par Hieronymo da Verrazzano, frère de Giovanni, et portant en regard des côtes de la Nouvelle-France la légende : *Verrazana seu Gallia nova quale discopri 5 anni fa Giovanni di Verrazano fiorentino per ordine et comandamēte del Chrystianissimo Re di Francia* ; 4° Un globe en cuivre construit par Euphrosinus

Ulpius, à Venise, en 1542, et qui se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de la Société historique de New-York; 5° Une relation insérée par Ramusio dans son fameux recueil en 1556.

Cette dernière pièce, la seule citée ou copiée pendant trois siècles, a été le point de départ d'une opinion flatteuse pour la France et que les historiens ont toujours reproduite sans songer à la contrôler. Ce n'est guère qu'en 1864, qu'un américain, ex-secrétaire de légation à Madrid, M. Buckingham Smith, énonça dans un intéressant mémoire [1] des doutes sur l'authenticité de la plupart de ces écrits et sur la réalité de cette découverte, qu'il finit par déclarer tout à fait imaginaire. Il fit de nouvelles recherches dans les archives de l'Espagne et du Portugal, découvrit des documents inconnus ou oubliés, et il se proposait de publier une deuxième édition de son *Inquiry*, quand une mort subite et assez mystérieuse vint mettre fin à ses travaux. Ses papiers furent remis à M. Henry C. Murphy, qui préparait de son côté une histoire des premières explorations qui ont conduit à la colonisation de l'Amérique septentrionale. Le livre dont nous reproduisons le titre, n'est qu'un chapitre de cette histoire, mais il résume les travaux inédits de l'infortuné Buckingham Smith sur cette question, et nous donne, *in-extenso*, mais traduites en anglais, les pièces qu'il a découvertes dans les archives de la Torre de Tombo, de la Lonja et de Simancas. Il est à regretter que la plupart de ces documents n'aient pas été publiés dans leur texte original.

M. M. est convaincu que Verrazzano n'est pas l'auteur de la lettre qui lui est attribuée. Ses principales raisons sont que le manuscrit est tout au plus une traduction ou une copie : qu'aucun fait contemporain, qu'aucun document antérieur à l'année 1767 ne la corrobore en quoi que ce soit : qu'il n'y a aucune trace dans les archives de France de ce voyage ou de l'armement qui a dû le précéder ; que les premiers historiens français qui en parlent sont Ribault en 1563, Laudonnière en 1566, et Belleforest en 1570, lesquels copient tous Ramusio ; que cette relation n'est qu'un appendix à la lettre de Carli dont elle reproduit le style, la substance et l'écriture. Ces raisons, malgré d'ingénieux rapprochements, ne nous semblent pas probantes. On peut les alléguer toutes contre les lettres de Vespuce, qui sont cependant regardées comme authentiques.

La lettre de Carli, sous le pli de laquelle fut envoyée la relation de Verrazzano et qui se trouve dans le même recueil, serait également apocryphe. Elle n'est postérieure que de vingt-sept jours à la relation du navigateur florentin, et M. M. se demande comment un document officiel, adressé au roi, qui, alors éloigné de la cour, se préparait à combattre le connétable de Bourbon, a pu être connu en si peu de temps d'un obscur

---

1 *An Inquiry into the authenticity of documents concerning a discovery in North America claimed to have been made by Verrazzano. Read before the New-York Historical Society, Tuesday, October the 4th, 1864. By Buckingham Smith.* New-York, 1864, in-4°.

étranger vivant loin de Dieppe, de l'armée et d'Amboise, dans une ville où François Ier ne vint que plus tard. Ici encore nous ne voyons rien de bien décisif.

L'argumentation devient plus solide dans le chapitre où le critique démontre qu'à aucune époque la France, qui, à la fin du XVIe et pendant tout le cours du XVIIe siècle, a fait de si grands efforts pour coloniser l'Amérique septentrionale, et lutté tant par la voie diplomatique que par les armes contre les Anglais et les Hollandais, n'a invoqué les découvertes supposées de Verrazzano. Ces découvertes cependant lui auraient donné un droit incontestable sur les pays colonisés par Raleigh, les puritains et la compagnie des Indes Occidentales. La France a toujours fait dater ses droits sur l'Amérique septentrionale des expéditions de Jacques Cartier, comme on peut le voir par les portulans dressés sous François Ier ou Henri II, et le déduire des lettres-patentes de Roberval[1]. Mais c'est surtout dans les descriptions erronées des pays, des fleuves, des côtes, des habitants, de leur aspect et de leurs mœurs, que M. M. puise des preuves que l'auteur de la relation n'a jamais vu les contrées qu'il prétend avoir découvertes et explorées. Il y a encore un fait qui milite contre l'authenticité de la relation attribuée à Verrazano. Ce document est daté du 8 juillet 1524, à bord de *la Dauphine*, dans le port de Dieppe. D'un autre côté, nous avons une lettre de Pierre Martyr où, de Valladolid sous la date du 3 août suivant, il annonce qu'un courrier vient d'arriver avec la nouvelle que Juan Florin (tout à fait identifié avec Verrazzano) a capturé un navire portugais qui revenait des Indes. Étant donné le séjour que Verrazzano a dû faire dans le port de Dieppe avant de se remettre à écumer les mers (ce que nous croyons avoir toujours été sa seule et unique occupation); la latitude où il a pu rencontrer ce navire portugais qui revenait nécessairement par le cap de Bonne-Espérance et ne pouvait guère être de beaucoup au-dessus du cap St-Vincent; le temps indispensable pour transmettre cette nouvelle à Lisbonne, et de Lisbonne à Valladolid, vingt-sept jours entre Dieppe et cette dernière ville nous paraissent un bien court délai.

Quant à la relation publiée par Ramusio, M. M. démontre facilement qu'elle n'est tout à la fois qu'un abrégé et un remaniement de la lettre attribuée à Verrazzano; et, conséquemment qu'elle n'apporte nul élément nouveau ou plus digne de foi dans cette intéressante discussion. Reste le fameux planisphère signé du nom de Hieronymus de Verrazano, mais dont on ne connaît la date de 1529 que par des déductions approximatives. M. M. y relève un grand nombre d'erreurs qui contredisent aux affirmations contenues dans la lettre en question. Ainsi, il indique cette contradiction capitale que la carte donne comme point de départ de l'exploration du littoral le 38e de latitude nord, tandis que la lettre le place cinquante lieues au sud du

---

1 Le lecteur les trouvera dans nos *Notes pour servir à l'Histoire, à la Bibliographie et à la Cartographie de la Nouvelle France*, pages 241-273.

34°. Le cartographe seul marque, entre les parallèles des découvertes supposées une *Mare occidentale* de grande étendue à laquelle l'auteur de la lettre n'aurait pas manqué de faire allusion s'il l'avait véritablement vue, comme le porte la légende. D'autres indications permettent à M. M. d'avancer l'hypothèse que ces légendes ne sont que des interpolations postérieures de plusieurs années, destinées à flatter le patriotisme des Florentins. En ce qui concerne le globe d'Ulpius, il n'aurait d'autre valeur dans la question que ce qu'il en emprunte au planisphère de Hieronymo Verrazzano, dont il a copié certainement la légende, mais en la traduisant sans oser la compléter [1]. Quant à l'origine des renseignements contenus dans ces documents, M. M. la rapporte à la carte de Ribero et à la relation de Estevam Gomez, portugais qui sous le pavillon de Charles-Quint explora les côtes en 1525 [2].

Les documents nouveaux que publie M. M. sont une lettre de João da Silveira, ambassadeur de Portugal en France, du 25 avril 1523, où il est fait allusion à un projet de voyage au Cathay sous le commandement de Verrazzano, mais que M. M. croit n'avoir été qu'un prétexte pour courir sus aux navires espagnols et portugais [3] ; une lettre de Alonso Davila, de sa prison de La Rochelle, le 26 juin 1523, concernant la prise par le travers du cap Saint-Vincent des caravelles venant du Mexique. Verrazzano n'y est pas nommé, mais nous savons par Pierre Martyr et Herrera que c'était bien lui qui commandait l'escadre spoliatrice ; une liste originale des navires composant l'escadre de Juan Florin, *le Diepa*, à cette époque ; enfin deux documents extrêmement intéressants nous donnant pour la première fois, d'une manière authentique, le récit de la capture et de la mort tragique de Giovanni da Verrazzano.

---

1. *Verrazana sive Nova Gallia a Verrazano Florentino comperta anno Sal. M. D.* et, rien de plus.

2. Pierre Martyr, Oviedo, cartes publiées par Kohl (Weimar, 1860).

3. Cette dépêche, qui est des plus importantes en ce sens qu'elle confirme l'armement d'une expédition *au Cathay*, en 1523, dit seulement qu'au 25 avril de cette année, elle n'était pas encore partie de Normandie, et exprime des doutes sur son départ dans l'avenir.

Francisco de Andrade (*Cronica de Dom João III*) de son côté déclare que Silveira réussit pendant les neuf années qui suivirent, « à mettre l'embargo sur le « voyage du Florentin ». Mais ce chroniqueur assure que cette expédition avait pour but de s'emparer *du Brésil*. Il est possible qu'à la suite des relations amicales qui ne tardèrent pas à être renouées entre la France et le Portugal, François Ier ait consenti à abandonner le projet de mettre la main sur une contrée appartenant à une nation amie, mais que désirant utiliser une escadre armée à grands frais ou que cédant aux instances du capitaine qui devait la commander, il l'ait expédiée à la découverte de pays inconnus. Entre la capture, en juin 1523, des trésors envoyés par Cortez et celle du navire français à la fin de juillet 1524, M. M. ne retrouve aucune trace de Verrazzano ; et c'est justement entre ces deux dates, de fin décembre 1523 au commencement de juillet 1524, que la relation de la Magliabechiana place l'époque du voyage controversé. Dans l'état actuel de la question, M. M. ne saurait donc affirmer que Verrazzano « at the time of his pretended discovery, was actually engaged in a corsairial expedition... in a different part of the Ocean », (page 9). Cette croisière pendant l'hiver de 1523-1524 est possible, nous la croyons même probable, mais elle n'est pas démontrée.

La plupart des biographes racontent, toujours d'après Ramusio, que le navigateur florentin, dans une seconde, voire même dans une troisième expédition de découvertes pour la France, voulant aborder sur une terre inconnue du Nouveau-Monde, fut saisi par les sauvages, rôti et mangé. La vérité est que l'audacieux corsaire fut capturé à son tour au commencement d'octobre 1527, probablement dans le golfe de Gascogne, par une escadre basque, amené à Cadix avec un nombreux équipage, et quelques jours après expédié à Madrid. Un ordre de Charles-Quint, daté de Lerma, le 13 octobre 1527, l'arrêta sur la route à Colmenar de Arenas, village situé entre Salamanque et Tolède, où, par le commandement de S. M. Catholique, il fut finalement pendu haut et court, comme pirate, un jour du mois de novembre suivant. Parmi les gentilshommes français pris avec lui, apparemment le plus marquant, Jean de Mensieries *(sic)*, de Turenne (en Limousin), fut envoyé aux galères à perpétuité.

Ces faits avaient été indiqués par Bernal Diaz et Barcia. Les lettres du licencié Juan de Giles les précisent et les confirment.

Tout en reconnaissant que l'intéressant travail de M. M. serre la question de très-près, nous ne croyons pas que la preuve soit faite. C'est une erreur de dire que la partie documentaire est épuisée. Nous pensons au contraire que des dépôts d'archives auxquels M. M. ne semble pas avoir songé, ceux de la Bretagne, de la Normandie et de Paris[1], par exemple, recèlent des documents qui, en précisant l'époque de la sortie ou de la rentrée des navires commandés par Verrazzano de 1523 à 1525, de leur armement et des contrats qui en découlaient, démontreront peut-être qu'au cours des sept mois où des pièces relativement suspectes nous représentent Verrazzano découvrant par 41° 40' de latitude nord, une île de l'étendue de Rhodes, des habitants noirs comme des Éthiopiens et des raisins mûrs au mois d'avril, il faisait tout simplement la course dans les parages du golfe de Gascogne.

A l'appui de notre supposition, nous pouvons indiquer deux pièces non encore signalées, qui se trouvent dans les archives du Parlement de Rouen[2]. Elles prouvent que Verrazzano avait réellement un frère du nom de Hieronymo, et qu'en 1526, le corsaire florentin commanda « pour le bien, prouffict et utilité de la chose publicque du royaulme de France » une expédition qui nous semble être celle qui fut armée par l'amiral Philippe de Chabot et Jean Ango « pour le voiaige des espiceryes aux Indes », et dont la date était jusqu'ici indéterminée. On ne pouvait que la croire postérieure au mois de mars 1526, date de la promotion de Chabot au titre d'amiral de France.

1. Les fonds Béthune, Baluze, Clérambaut, Dupuy, le recueil des lettres écrites par l'amiral de Brion en 1525, etc., etc., à la Bibliothèque nationale, pourraient être explorés avec profit.

2. *Reg. Tabellionage, anno 1526.*

Voici ce document, dont nous devons une copie à l'obligeance de M. Gosselin, archiviste de la cour d'appel de Rouen.

« *Du vendredi onze mai 1526*

Noble homme Jehan de Varasenne, capitaine des navires esquippez pour aller au voyage des Indes, lequel fist, nomma, ordonna, constitua et estably son procureur general et certains messagiers especiaulx cest asscavoir Jerosme de Varasenne son frere et heritier et Zanobis de Rousselay en plaidoirie et par especial de recevoir tout ce qui au dit constituant est, sera peult et pourra estre deu par quelque personne et pour quelque cause ou causes que ce soit ou puisse estre tant à raison du dit voyage des Indes que autrement, du dit deu ensemble de ses descords et procez traicter, composer et appoincter par tels prix moiens et conditions que les dits Jerosme et de Rousselay pourront et de receur et bailler quictance et descharge telle que mestier sera et generalement promettre, tenir et obliger biens et heritages — presents mel Gales et Nicolas Doublet.

Janus Verrazanus. »

Sur le même feuillet :

« *Du samedi douzième jour de mai 1526*

Noble homme Messire Jehan de Varasenne, capitaine des navires esquippez pour aller au voiage des Indes, confessa avoir commis, constitué et estably Adam Godeffroy, bourgeois de Rouen auquel il a donné et donne par ces presentes pouvoir et puissance de faire pour le dit de Varrassane[1] en ung des dits navires nommé la Barque de Fescamp, du port de quatre vingt et dix tonneualx ou environ dont est maistre, aprez Dieu, Pierre Cauuay pour ouicelluy navire faire trafliquer et negossier par le dit Varrassenne en toutes choses pour le dit voiage des Indes ainsi que par le dit de Varrassene sera baillé par articles et memoires soubz son seing audit Godeffroy. Et pour ce faire le dit de Varrasene a promis payer au dit Godeffroy pour sa peine et vaccation de faire et accomplir les dits articles et memoires à son pouvoir en faisant le dit voiage de la dite barque la somme de cinq cents livres tournois et icelle somme payer au retour du dit voiage a quoi faire le dit de Varassene a obligé et oblige tous ses biens meubles et heritages et iceulx prendre par execution incontinent le dit retour. — Et aussi le dit Godefroy s'est submis faire le dit voyage et deuement et loyaument servir le dit de Varassenne et accomplir à son pouvoir les dits articles et memoires qui ainsi lui seront baillez par le dit de Varrassenne. — Et est ce sans préjudice des biens, deniers et marchandises que le dit

1. Les mots « en sa charge de capitaine es dits navires », sont ici rayés dans l'original, et l'on a ajouté en marge ceux-ci : « et pour le dit Godeffroy ».

Godeffroy aura et pourra mettre es dits navires pour faire le dit voiage, lesquels lui et les siens auront avec eux emportez pour le profit d'iceulx oultre la dite somme de cinq cents livres tournois pour le dit voyage et a ce tenir obligent par l'un et l'autre chacun en son regard leurs biens et heritages. — Presents Jehan Desvaulx et Robert Bouton. »

Henry Harrisse.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 24 décembre 1875.

L'académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, elle procède au scrutin pour l'élection de trois correspondants français. Sont élus correspondants de l'académie : M. Albert Dumont, à Athènes; M. Castan, à Besançon; M. Tamisey de Larroque, à Gontaud.

L'Académie, après discussion, fixe sa prochaine séance au mardi 28 décembre, au lieu du vendredi 31.

M. V. Duruy continue la lecture de son mémoire sur le régime municipal dans l'empire romain pendant les deux premiers siècles de notre ère. Il décrit l'organisation intérieure d'une cité, telle que celles de Salpensa, de Malaga et de Genetiva, en Espagne, dont les lois municipales nous sont parvenues en tout ou en partie. Il montre la procédure suivie pour l'élection des magistrats : les candidats se présentant eux-mêmes, ou désignés d'office; leurs noms affichés longtemps d'avance pour que le peuple en eût connaissance; les précautions prises pour assurer la liberté de l'élection, comme la défense faite aux candidats, durant un an avant le vote, de donner aucun festin public, ou même de réunir chez eux plus de neuf convives, ou de les inviter plus d'un jour d'avance. L'élection était faite librement par le peuple; puis les élus devaient prêter serment. L'usage les obligeait aussi à donner des jeux publics ou à faire des travaux d'utilité générale, et à déposer d'avance la somme, souvent fort élevée, qu'ils comptaient consacrer à ces dépenses. Le peuple avait non-seulement l'élection des magistrats, mais aussi le pouvoir législatif; il était appelé à sanctionner les mesures que lui proposait le sénat local ou curie. Ce sénat se composait en général d'une centaine de membres, appelés décurions, qui étaient nommés à vie. Ils portaient des insignes particuliers, *ornamenta*, et pouvaient recevoir diverses marques d'honneur. — M. Duruy ayant indiqué, parmi ces marques d'honneur souvent accordées à des décurions ou à des magistrats municipaux, les places privilégiées au théâtre, *honos bisellii*, M. Egger signale un *bisellium* qui s'est conservé jusqu'à nos jours au théâtre romain de Lillebonne. C'est un siége plus large que les autres, et où deux personnes pouvaient tenir à l'aise. M. Duruy ne croit pas que le *bisellium* fût un siége pour deux personnes; c'était simplement un siége plus large, où l'on pouvait être assis commodément, avec des coussins et un tabouret. M. Egger ajoute qu'en effet si le *bisellium* qu'il a vu à Lillebonne est assez grand pour deux personnes, rien d'ailleurs n'empêche de croire qu'il fût destiné à une personne seule, surtout si cette personne avait auprès d'elle

des coussins pour s'appuyer. M. Naudet et M. Duruy échangent encore sur ce sujet quelques observations, d'où il résulte que l'*honos bisellii* n'était jamais accordé qu'à des individus, et non attaché à une charge, et qu'on l'accordait plus souvent à des magistrats municipaux qu'à des décurions. — M. Duruy, reprenant la suite de sa lecture, indique les causes qui amenèrent la décadence du régime municipal et détruisirent la liberté des cités. Vers le temps des Antonins on voit qu'un grand nombre de cités avaient fait des dépenses excessives et s'étaient obérées. Elles sollicitèrent alors elles-mêmes l'intervention du gouvernement pour remettre l'ordre dans leurs finances. De là l'institution des curateurs des cités, *curatores*, sorte de tuteurs nommés par le gouvernement pour examiner le budget municipal et contrôler l'administration financière de la curie. Certaines cités reçurent des curateurs dès le règne de Trajan, d'autres sous Hadrien, d'autres sous Marc Aurèle. Par là l'autorité impériale en vint peu à peu à s'attribuer toute l'administration des cités. — Les questions que soulève cette institution des curateurs donne lieu, entre MM. Naudet et Duruy, à un échange d'observations, que l'heure avancée ne permet pas de poursuivre.

M. L. Renier annonce une découverte épigraphique importante que vient de faire M. Masqueray, professeur au lycée d'Alger, qui a été chargé d'une mission dans l'Aurès et qui explore actuellement les ruines de l'ancienne cité de Tamugas. M. Masqueray a trouvé l'*album* ou liste des membres de l'*ordo* (sénat municipal) de Tamugas. Cette liste paraît avoir été écrite dans la seconde moitié du 4e siècle, vers le temps du règne de Valentinien et Valens. Elle paraît incomplète : elle comprend seulement 56 noms. Jusqu'ici l'on ne connaissait qu'une liste semblable, l'*album* des décurions de Canusium.

L'académie a reçu pour ses concours divers ouvrages, et trois mémoires sur la composition, le mode de recrutement et les attributions du sénat romain (sujet proposé pour le prix ordinaire de 1876).

Ouvrages présentés de la part des auteurs : par M. Garcin de Tassy : — 1° Ch. SCHŒBEL, Le Moïse historique et la rédaction mosaïque du Pentateuque prouvés par les livres bibliques et autres documents; — 2° GARCIN DE TASSY, La langue et la littérature hindoustanies en 1875, revue annuelle [1] ;

Par M. Ad. Regnier : — 1° Édouard NAVILLE, La litanie du soleil, 2 vol. in-8°; — 2° Émile SENART, Kaccâyana et la littérature grammaticale du Pali; 1re partie, grammaire palie de KACCAYANA, sûtras et commentaire, publiés avec une introduction et des notes; Paris, impr. nationale;

Par M. Pavet de Courteille : — CHERIF-EDDIN RAMI, Anîs el-'Ochchâq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté, trad. du persan et annoté par C. HUART (Bibl. de l'école des hautes études, fasc. 25).

Julien HAVET.

---

1. « Ce travail, dit M. Garcin de Tassy, est divisé en sept parties suivies d'un Appendice. La première partie est spécialement consacrée à l'hindoustani et aux discussions qui ont lieu entre les Hindous et les musulmans sur le dialecte qu'on doit préférer. La deuxième donne l'indication des nouveaux ouvrages parus dans l'année écoulée, dont les principaux sont une édition des Poésies du célèbre *Kabir* et une traduction du *Yajurvéda*. La troisième traite des nouveaux journaux hindoustanis, au nombre de vingt; la quatrième, des établissements d'instruction publique récemment inaugurés; la cinquième, des nouvelles sociétés savantes et religieuses; la sixième, des missions chétiennes; enfin la septième et dernière offre la nécrologie des auteurs hindoustanis et des savants indianistes décédés pendant l'année écoulée. »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 8 Janvier — 1876

9. — **Jahve et Moloch**, sive de ratione inter deum Israelitarum et Molochum intercedente, dissertatio inauguralis auct. W. G. comite de Baudissin, theol. lic. Broch. in-8°, 85 p. Lipsiæ, Grunow, 1874. Prix: 3 fr. 50.

M. de Baudissin aborde dans cet opuscule un point important de mythologie sémitique. Voilà longtemps déjà que les historiens du peuple d'Israël ont remarqué certaines analogies entre le culte de Jahvé et celui du dieu des Ammonites, Moloch. Sont-ce là des rencontres fortuites, ou bien la parenté entre les divinités des deux peuples voisins serait-elle réelle ? « On ne peut nier, dit M. de B., que la description de Jahvé, telle qu'elle se trouve dans l'A-T., n'offre des éléments de ressemblance avec ce Moloch auquel les Phéniciens, et également les Assyriens et les Ammonites, tous parents des Hébreux, ont rendu un culte. On a donc prétendu que la notion supérieure de Jahvé s'était dégagée de la notion plus primitive de Moloch, soit par l'effort propre de Moïse, soit par le travail persévérant de celui-ci et des prophètes. » M. Kuenen, l'éminent théologien de Leyde, a récemment soutenu la parenté originelle de Jahvé et de Moloch dans sa *Religion d'Israël*[1]. D'après lui, les deux divinités auraient une commune origine solaire, et auraient représenté dans le principe le côté consumant et destructeur du soleil. Ce caractère farouche et hostile, qui est toujours resté prédominant chez Moloch, aurait été presque complètement absorbé dans le développement spiritualiste que prit la notion de Jahvé, mais serait reconnaissable à certains traits dont l'existence ne peut être attribuée à une influence étrangère. Ces traits sont principalement : 1° l'adoration de Jahvé sous la forme d'un jeune taureau, telle qu'elle fut pratiquée en particulier après le schisme des dix tribus: Moloch était l'objet d'une semblable représentation qui, dans la mythologie sémitique, symbolise la chaleur dévorante

1. De godsdienst van Israel, t. I, 1869, p. 222-252. Voyez aussi une dissertation du même (Jahveh et Moloch, dans le *Theologisch Tijdschrift*, t. II, p. 559-598).

du soleil; 2° les sacrifices humains; 3° la circoncision envisagée comme offrande expiatoire sanglante; 4° la consécration des premiers nés à Jahvé; 5° le rapport que les écrits de l'A-T. établissent constamment entre Jahvé et le feu ou la lumière. Ces considérations et d'autres encore ont amené M. Kuenen à cette conclusion : « Si l'on nous demande : Le Jahvé des prophètes est-il un pendant de Moloch? Nous répondrons sans hésiter : Non. Mais nous posons également avec assurance que la conception de Jahvé confinait originairement à celle de Moloch ou offrait au moins avec elle de nombreux points d'attache. » (*Godsdienst*, p. 240).

M. de B. remonte aux origines mêmes de la théologie sémitique, et s'appuie à cet égard sur les récentes recherches des Orientalistes. Il accepte l'opinion des meilleurs critiques sur le caractère polythéiste dont elle porte partout la marque. Il rattache toutefois ce polythéisme à une sorte de monothéisme antérieur. Les dieux suprêmes des Sémites, à la différence de ceux des Aryens, sont conçus comme supérieurs à la nature et la dominant. Leur dieu le plus ancien a représenté le ciel; le ciel, considéré comme dieu mâle, a trouvé un pendant dans la terre considérée comme divinité femelle. M. de B. examine ensuite les origines particulières du dieu Moloch.

Les noms sémitiques des dieux et déesses montrent que la dualité est sortie d'une unité primitive. La plus antique divinité des Babyloniens et Assyriens (Il ou Asur) a représenté les forces de la nature, plus particulièrement le soleil. Bel, analogue au Baal des Phéniciens et vicaire du dieu suprême, est le dieu même du soleil. Du Bel babylonien a pris naissance le Baal phénicien, dont le surnom fut Moloch, c'est-à-dire le roi. L'identité de Baal et de Moloch est établie par le culte des Hycsos. L'ensemble des témoignages confirme que Moloch était un dieu solaire, d'origine authentiquement sémitique, représentant de préférence le côté dévorant et nuisible du soleil. On lui offrait des sacrifices humains, de préférence les êtres les plus chers, pour détourner sa colère.

Le culte des ancêtres de la nation juive devait offrir une grande parenté avec la théologie babylonienne. Cependant pouvons-nous conclure du culte de Jahvé que la conception de ce dieu était la même que celle de Moloch? La circoncision dans le culte de Jahvé s'adresse, d'après M. de B., non pas au dieu destructeur, mais au dieu générateur; de même la consécration des premiers-nés, hommage à l'auteur de la vie. Les sacrifices humains dont on argue ne sont pas des sacrifices à Jahvé, mais des exécutions judiciaires accomplies en son honneur. Jahvé n'est pas non plus une force physique comme Moloch; Jahvé n'est ni le soleil, ni même le ciel. M. de B. conclut que, Moloch représentant la puissance de la nature qui renverse tout, Jahvé, dieu infini, devant qui toutes les choses terrestres sont néant, lui ressemble en quelque mesure à cet égard, mais s'en distingue immédiatement par ses caractères : spirituel, saint, miséricordieux. L'histoire nie que Moloch ait été transformé en Jahvé par les soins de Moïse ou des prophètes; il est inad-

missible que la notion de Jahvé soit née par un progrès naturel de celle de Moloch. Il ne faut pas s'étonner si le culte de Jahvé offre quelques ressemblances avec celui de Mòloch : cela s'explique par un polythéisme antérieur dont quelques traces se sont conservées. Cependant la religion première des Thérachides possédait un dieu suprême supérieur à Moloch ; c'est dans cette théologie primitive qu'il faut chercher les origines de Jahvé, dont la conception devait recevoir plus tard un si beau développement. A cette notion originelle, d'après une expression un peu singulière, se serait *appliquée* la révélation divine au temps d'Abraham afin de donner naissance à ce monothéisme plus pur et plus élevé.

Nous n'entreprendrons pas une critique détaillée de cette dissertation. Nous estimons que, malgré d'importantes divergences, elle confirme plutôt qu'elle n'infirme la thèse de M. Kuenen et autres théologiens. Les différents traits de ressemblance entre Jahvé et Moloch, que nous avons réunis plus haut peuvent être diminués et atténués chacun pris à part ; cependant leur ensemble est imposant, et M. de B. le reconnaît sous une forme indirecte. Nous n'avons pas la compétence nécessaire pour dire de quelle façon la notion de Jahvé et celle de Moloch, saisies à leur origine, ont pris naissance dans le panthéon sémitique et se sont développées, complétées, limitées à travers les âges ; nous croyons que l'état des études de mythologie sémitique ne permet pas encore de résoudre complètement ce problème, et ne le permettra peut-être jamais. Il n'en reste pas moins que la voie est ouverte et que des travaux de comparaison comme celui de M. de B., apportent une contribution utile à l'étude des antiquités sémitiques. Plusieurs de ses assertions exigeraient des preuves et des développements qu'il n'a pas pu donner dans une dissertatio inauguralis ; d'autres semblent contestables ; mais ces défauts n'ôtent pas à ce travail les sérieuses qualités d'exactitude et de bonne information qui le distinguent. Si M. de Baudissin, comme nous avons cru nous en apercevoir à quelques endroits, appartient à l'école conservatrice, il faudra de plus noter chez lui une réelle indépendance et se féliciter de voir les critiques de cette tendance aborder avec autant de franchise une des plus grosses questions de la mythologie sémitique.

Maurice Vernes.

---

10. — **XII Panegyrici latini.** — Recensuit Æmilius Baehrens, Lips. Teubner, 1874, 8°, 324 p. Prix : 5 fr. 25.

Ce recueil comprend douze panégyriques que les éditions, comme les manuscrits, ont coutume de réunir : I. *C. Plinii Cæcilii secundi* Panegyricus Trajano imp. dictus. — II. *Claudii Mamertini* Paneg. Maximiano Augusto dictus. — III. *Cl. Mamertini* Paneg. genethliacus Maximiano Aug. d. — IV. *Eumenii* pro restaurandis scholis oratio. — V. *Incerti* paneg. Constantio Cæs. d. — VI. *Incerti* paneg. Maximiano

et Constantino d. — VII. *Incerti* paneg. Constantino Aug. d. — VIII. *Incerti* Gratiarum actio Constantino Aug. — IX. *Incerti* pan. Constantino Aug. d. — X. *Nazarii* pan. Constantino Aug. d. — XI. *Cl. Mamertini* Gratiarum actio de consulatu suo Juliano imp. — XII. *Latini Pacati Drepanii* pan. Theodosio Aug. d. — Les mss. les donnent généralement dans l'ordre I, XII, XI, X, VIII, VII, VI, V, IV, II, III, IX.

M. Baehrens s'est servi, pour cette édition, d'une douzaine de mss. qui sont, comme tous ceux connus jusqu'ici, du XVe siècle. Il écarte d'abord un certain nombre de mss. qu'il appelle interpolés et désigne en bloc par ς. Ces mss. ont entre eux une parenté évidente : M. B. croit pouvoir démontrer qu'ils ont tous été copiés, plus ou moins directement, sur le *Vaticanus* 1775 (W). Ce sont : le *Durlacensis* 36, qui avait servi à Schwarz, le *Riccardianus* 619, et même le *Vaticanus* 3461 que Dübner et Keil, à propos du panégyrique de Pline, regardaient comme un des meilleurs fondements du texte. W a été corrigé d'une façon qui paraît souvent arbitraire, et ces corrections (w) se trouvent en effet insérées dans le texte des manuscrits ς.

Les autres mss. : B (Venetus Marcianus 436, ol. Bessarionis), m (Monacensis 309), r (Reginensis 1475), u (Vindobonensis 48), V (Vaticanus 1776) et W lui-même paraissent dérivés d'un même ms. aujourd'hui perdu (M), que Jean Aurispa avait trouvé dans la bibliothèque de l'Église de Mayence [1]. M. B. affirme même qu'ils proviennent de la copie faite par Aurispa.

Mais quels mss. avaient Cuspinien (1513) et Jean Scheffer ? Depuis longtemps on a mis en doute les « integræ chartæ » de Cuspinien quoique les leçons qu'il en tire soient souvent confirmées par le *Bertiniensis* dont se servit le belge *Livineius*. Quant à l'excellent ms. d'où Scheffer avait tiré tant de bonnes leçons, pour son édition du panégyrique de Pacatus, M. B. a pu le retrouver. Il est, depuis 1719, époque de la mort de Scheffer, dans la bibliothèque de l'Université d'Upsal et est coté (scr. lat. 18). Ce ms. (A) est sur papier, et contient, outre les douze panégyriques, beaucoup d'opuscules transcrits de la main de Jean Hergot, théologien de Marbourg, avec des souscriptions indiquant que ce ms. a été copié à Mayence entre les années 1458 et 1460. D'où M. B. conclut avec probabilité que Hergot avait à sa disposition le même ms. M trouvé par Aurispa.

Outre les mss. issus de M, on n'a que les quatre feuilles du palimpseste de Milan, et la collation d'un ms. du monastère de St-Bertin faite par Fr. Modius, ms. que M. B. croit plutôt frère que fils de M.

M. B. se vante avec raison d'avoir fait le premier travail d'ensemble sur les mss. des Panégyriques que possèdent l'Allemagne et l'Italie. Désormais, avec ses indications, il sera facile de classer un ms. quelconque et d'en apprécier l'importance.

On peut reprocher à M. B. de ne pas avoir consulté l'édition que Burnouf

1. Keil a publié le premier une lettre d'Aurispa, de l'an 1433, ne laissant aucun doute sur ce fait.

donna en 1834 du Panégyrique de Trajan [1]. En présence d'un texte souvent inintelligible, le traducteur français, comme jadis le traducteur italien Patarol, dut remonter aux sources et fit preuve de goût dans le choix des variantes. « Il était réservé à M. Burnouf, dit Dübner [2], de contribuer, plus que tout autre après Schwarz, à ramener le texte du panégyrique à sa pureté primitive. A cet effet il a collationné, de la manière la plus exacte, les trois manuscrits de la Bibliothèque Royale, travail important en ce qu'il donne la clarté et l'évidence nécessaires aux indications de Schwarz.... »

M. B. n'a pas connu non plus l'édition de Dübner, à la fin de laquelle est un appendice plein d'observations critiques. Keil lui-même avait su en tirer profit pour son édition de Pline le jeune [3] (Teubner, 1853). Si M. B. s'était entouré de tous les secours nécessaires, il n'aurait pas, par exemple, attribué (p. 66) à Dübner une conjecture de Lallemand insérée dans le texte par Burnouf [4]; il n'aurait pas (p. 62) mentionné comme une conjecture de Keil une correction de Burnouf [5], appuyée entre autres sur le ms. de Paris 8556.

Le premier devoir d'un éditeur est de s'assurer de l'origine des leçons qu'il adopte et des conjectures qu'il mentionne : il ne doit jamais professer un dédain facile pour les travaux des philologues qui l'ont précédé. Sans doute la tâche est plus lourde aujourd'hui qu'il y a deux siècles, mais faut-il s'en plaindre ? Celui qui néglige de la remplir établit un précédent fâcheux et court risque d'exciter contre lui la malveillance.

L'appréciation de M. B. sur la classe des mss. qu'il appelle interpolés ne doit être acceptée qu'avec réserve. Le grand nombre de corrections que ces mss., d'accord avec w, ont fournies aux anciens éditeurs et à M. B. lui-même, doit attirer sur eux l'attention. Les deux fautes particulières que M. B. leur reproche, VII, 11 (et non pas 9) et X, 23, ne sont pas des preuves décisives. Dans « *oculos* audetis attollere » je vois une simple dittographie, de *procul* [6], et *audendi* pour *exanclandi* est une faute qui ne tire pas à conséquence : le vrai mot était trop rare pour ne pas être altéré facilement, aussi l'a-t-il été de diverses manières (A porte *exauclandi*, m r u *exalandi)*, la leçon de w ς *audendi* est née de *exaudandi, audandi*. Quant aux passages rapportés par M. B. « quibus ex W fluxisse ; evincatur », ils sont encore moins

---

1. Panégyrique de Trajan par Pline le jeune. Traduction nouvelle avec le texte en regard, des variantes et des notes, par J. L. Burnouf. Paris, Delalain, 1834. — Les réimpressions de cet ouvrage ne donnent pas les collations au complet.

2. Panégyrique de l'Empereur Trajan, texte revu par M. Fr. Dübner, Paris, Périsse, 1843, in-18, p. 3.

3. « In primis optima Friderici Duebneri recensione Parisiis anno 1843 edita... usus sum » dit Keil, p. XIII.

4. Cf. *Burn.* p. 331.

5. Ibid. p. 326.

6. D'ailleurs la correction *accolere* que les éditeurs admettent depuis Schoonhoven, n'est peut-être pas très-sûre. L'expression « accolere procul » semble renfermer deux termes contradictoires.

concluants, les abréviations de W, celle de *scilicet* par exemple, pouvant se trouver dans tout autre ms. de la même époque. Il n'en reste pas moins vrai que w et ς sont généralement d'accord, mais on peut admettre que W a été corrigé au moyen d'un ς. Pour moi, il est de toute évidence que ce ms. (Σ) d'où sont dérivés tous les ς et dont les variantes ont été portées sur W, était indépendant de M, moins ancien peut-être que lui, plus fautif dans le détail, mais fournissant parfois d'excellentes leçons et quelques additions très authentiques, qu'un correcteur n'eût jamais inventées, admises jusqu'ici par tous les philologues.

Nous avons à Paris, à la Bibliothèque Nationale 5 mss. des panégyriques dont 3 appartiennent à cette recension. Celui qui m'a paru le plus ancien, le 7807, membr. (D) ne contient pas le panégyrique de Pline; les deux autres, 7840 (T) et 7841 (S) sont sur papier et semblent moins corrects. Presque toujours conformes à w, ces trois mss. sont assez souvent d'accord avec A et même *Bert*. Voici quelques variantes tirées du discours d'Eumène [1] : P. 118, 12 (ed. B) hec inquam hec DTS — 119, 7 in nos DTS; 28 refundant DTS — 120, 27 Constantini DT, Constantii S; 28 iuventutis, chose curieuse, est dans T — 121, 1 aditum est dans DTS; — 3 retractare *om.* S; hoc ipso parentis (palatio *om.*) DT; 24 fuerit DT — 122, 15 ad est dans DTS — 124, 5 in *om.* DT, *hab.* S; 23 ego arbitror maximos DTS; 31 paucissimos DTS — 125, 22 hilari DTS — 126, 26 vultetenus TS, le copiste de D, plus scrupuleux, a laissé le mot en blanc — 127, 7 mouerer et DTS; 12 crysi D, chrysi S, crœsi T; 20 oportet. Ea autem delego DTS — 129, 14 operta DT, opera S; 25 eufrate DS, euphratæ T — 130, 7 honorandisque D — 131, 14 afficit DTS.

Les mss. 7805 (P) et 8556, jadis *Bigotianus* 151 (Z), tous deux sur parchemin sont souvent d'accord entre eux et avec B; néanmoins Z a une étroite parenté avec W; ainsi il omet les mots *novam... faciam* (p. 275, 2-3) qui se trouvent dans P. Ce dernier, copié avec un soin scrupuleux, laisse en blanc certains mots. Par exemple p. 114, 18 P porte *qua tingit.... litoris calpitano*, Z *qua tingit ano litoris calpitano;* 199, 10 P *obmissos...... experiri*, Z *obmissos pemora experiri;* 131, 14, P ad...., Z afficit (comme DTS, d'où la leçon *adfincit* attribuée à M est douteuse). Voici quelques variantes du même discours : Page 118, 4 prœliatur P; sordibus P — 122, 22, Z multo hoc infans et verius, confirmant la leçon « hoc » des mss. interpolés — 124, 5 in *om.* P., *hab.* Z; 25 habeantur Z *m.* 1; habeamur *m.* 2; 29 delicitus P — 125, 22 hilari P, hilaro Z — 126, 26 veltenus P, vultetenus Z; 27 professionemq. (*pour* promissionemq.) P — 127, 7 honerer P; 15 vaticinate P; 20 oportere autem (ce mot pointé dans P) aut que PZ —

1. On trouvera dans l'éd. de Burnouf la collation du 7840 pour le Pan. de Trajan (ainsi que celle des 7805 et 8556). Le 7841, qui d'ailleurs semble plus récent et plus négligé, a été laissé de côté par Burnouf.

129, 25 eufrate PZ — 130, 7 honorandisque P ; 13 utriusque, leçon que M. B. a rétablie par conjecture, est dans P, non dans Z [1].

Malgré le secours des manuscrits, le texte des Panégyriques est encore loin d'être pur. Bien des corrections ont été proposées : les plus sûres datent des premiers éditeurs. Cuspinien, Rhenanus, Claude Dupuy, Gronovius, Acidalius, Gruter, Jean Scheffer, Patarol, Schwarz, Burnouf, Dübner, Keil et enfin M. Baehrens ont fait faire, chacun suivant les qualités de son esprit, plus d'un pas à la critique. Mais on pourra trouver que M. B. a peut-être abusé de la conjecture. Ainsi dans le Pan. de Trajan (c. IV, p. 4, 31), il corrige *indefecta*, mot de basse latinité qu'il est imprudent d'attribuer à Pline. — Ibid. IX, p. 9, 5. On ne comprend pas la substitution de *judicium* à *indicium*. — Ibid. LVII, p. 52, 15. Burnouf, après Schwarz, a parfaitement défendu *excusatus;* on ne voit guère le sens que l'on pourrait tirer de la correction *excuratus*. — Ib. LX, p. 55, 13. *Postulatibus* est très-douteux. Outre la question de latinité, importante chez Pline, ce mot n'aurait pas été changé par les copistes, venant après *magistratibus* — LX, IX p. 65, 25. La vieille leçon *cujus est ut* est plus naturelle que *cujus hæc vis ut* admis par M. B. — Pan. IV, p. 124, 24, M. B. commet une faute qu'on lui reprochera souvent, celle de substituer sa conjecture *puto* au texte de w, *arbitror* — p. 124, 31 *raræ atque inter paucissimos opes sunt* doit être conservé, il y avait 20 chances contre une pour que les copistes écrivissent *paucissimas ;* c'est une répétition oratoire — Ib. XVIII, p. 129, 14 *operta fluctibus* (leçon de w DT) ne doit pas être changé — ib. 129, 25. *Euphratæ* étant donné par tous les mss., on ne voit pas ce qui a poussé M. B. a rétablir la forme *Eufratis*. — Beaucoup de mots ont été ajoutés inutilement. Par exemple *viri* p. 249, 19 serait mal placé entre *virgines, pueri* et *feminæ*, et les verbes qui suivent ne sauraient lui convenir.

On regrette aussi l'abandon de la division par paragraphes, si commode pour les recherches.

Émile Chatelais.

---

11. — **The Celt, the Roman and the Saxon :** A History of the early inhabitants of Britain, down to the conversion of the Anglo-Saxons to Christianity, illustrated by the ancient remains brought to light by recent research, by Thomas Wright, Esq., etc. Third Edition, carefully revised, with addition. London, Trübner, 1876. XIV-562 p. pet. in-8. Prix : 17 fr. 50.

Cet ouvrage est une nouvelle édition d'un ouvrage depuis longtemps classique et dont la réputation n'est plus à faire; nous ignorons la date de la

---

1. Je vois au dernier moment un récent article de M. Baehrens, inséré dans le *Rhein. Mus.* (1875, p. 463 sq.), sur les mss. des Panégyriques. Il reconnait que les mss. 7807, 7840, 7841 appartiennent à la famille du Vat. 1775 corrigé (w) ; le 7805 à la famille BV, et il prétend que le 8556 est digne de la plus grande attention parce qu'il est une reproduction excellente et sincère de la copie d'Aurispa.

première édition, mais nous possédons la seconde, qui est de 1861. Son but est de présenter l'histoire de la Grande-Bretagne avant la conversion des Angles et des Saxons au Christianisme, en complétant les rares témoignages de l'histoire par les nombreuses antiquités trouvées en Grande-Bretagne, et à cet égard ce livre a le mérite de former comme une encyclopédie résumée de l'archéologie nationale de nos voisins. Sur quelques points, M. W. émet en passant des opinions qui nous semblent très-contestables, par exemple que l'ancienne langue celtique de la Grande-Bretagne est plutôt représentée par l'irlandais moderne que par le gallois (p. 44) ou que les Gallois proviennent d'une émigration récente de l'Armorique (p. 525) ; mais ce sont là des points accessoires qui ne touchent pas au fonds archéologique de l'ouvrage. Cette nouvelle édition se distingue de la précédente par quelques retouches de détail et surtout par un nouveau chapitre où M. W. discute les théories de l'archéologie préhistorique. La rigoureuse distinction de l'époque obscure en âge de pierre, âge de bronze, âge de fer, imaginée par les antiquaires du Nord, cesse de rencontrer une universelle créance même parmi les représentants de ces études, et M. W. n'a pas de peine à montrer qu'on a bien des fois ambitieusement attribué à un de ces âges reculés des antiquités qui peuvent très-bien appartenir à la période historique. C'est contre Sir Jean Lubbock que M. W. argumente principalement, et, quoiqu'ils n'épuisent pas la question, ses arguments n'en méritent pas moins une très-sérieuse considération. — En somme, cette nouvelle édition ne diffère guère de la précédente que par l'addition d'un chapitre. On peut regretter que M. Wright n'ait pas jugé à propos de fournir d'une bibliographie plus complète chacun de ses chapitres, de façon à faire de son ouvrage un véritable manuel des antiquités de la Grande-Bretagne.

H. G.

---

12. — F. Zarncke, **Commentatio de rege David filio Israel filio Johannis presbyteri**. Leipzig. 1875. In-4°, 23 p.

F. Zarncke, **Commentatio** in qua quis fuerit qui primus presbyter Johannes vocatus sit quaeritur. Leipzig. 1875. In-4°, 28 p.

Ces deux dissertations viennent s'ajouter aux trois que le même auteur a publiées récemment sur le même sujet[1]. La seconde est d'un grand intérêt. Elle met hors de doute l'identification, proposée par feu M. d'Avezac, entre le Prêtre-Jean, tel qu'il se présente dans les premiers récits européens, et un prince de la Tartarie chinoise, de la dynastie des Liao, qui fit en 1143 la guerre aux sultans de la Perse. Nous nous étendrions davantage sur ce sujet si M. Zarncke ne nous annonçait pas la prochaine publication d'un volume

1. Voy. *Rev. crit.* 1875, t. I, art. 63. Les deux dissertations ici analysées sont comme les précédentes des publications académiques.

dans lequel il réunira, en les complétant, tous ses travaux sur ce sujet. Disons seulement que l'auteur fait preuve encore ici d'une excellente critique et d'une érudition surprenante dans un domaine qui ne lui est pas familier. — La première dissertation concerne un curieux épilogue de la légende du XIIe siècle. Il s'agit du roi David, dont Jacques de Vitri, en 1221, annonçait les victoires, qu'il présentait comme le petit-fils du Prêtre-Jean, et qu'il voyait déjà secourant les chrétiens de Syrie et d'Égypte. M. Z montre que le libérateur attendu n'était autre que Djinghis Khan, et que l'illusion qu'on s'était faite à son endroit fut de courte durée. Dès l'année 1222, d'après un chroniqueur qui avait accueilli avec enthousiasme les nouvelles de l'arrivée de « David » et de ses Tartares, ils s'en retournaient chez eux, « et tota fama quae de illis sparsa fuit in brevi evanuit ».

---

13. — **Arnaldo da Brescia e la Revoluzione Romana del XII secolo.** Andro di Giovanni de Castro. Livorno, Vigo, 1875, VIII, 567 p. 12°. Prix : 5 fr.

Après tant d'autres volumes consacrés au célèbre tribun de Brescia, un nouveau travail pouvait sembler inutile, à moins que des documents ignorés ou négligés jusqu'ici n'eussent été découverts ou mis en œuvre par le biographe d'Arnaud. Ce n'est point le cas pour l'ouvrage de M. de Castro. Nous n'y rencontrons que des textes depuis longtemps discutés, dont l'obscurité se prête avec complaisance à toutes les interprétations possibles et dont les lacunes facilitent toutes les hypothèses. Sans vouloir reprocher à un auteur italien d'avoir été attiré par la personnalité si curieuse et si peu connue d'un des plus sympathiques personnages qu'ait produit l'Italie du moyen âge, nous devons constater pourtant que ce travail, tout consciencieux qu'il est, n'apporte sur aucun point des lumières nouvelles; nous ajouterons qu'il est peu probable qu'on retrouve jamais les matériaux indispensables pour écrire une véritable histoire d'Arnaud de Brescia, à moins de quelque trouvaille heureuse dans les trésors du Vatican, quand ils seront plus sérieusement accessibles un jour à la curiosité des savants.

Comme nous avons deux fois déjà, dans cette Revue, parlé d'Arnaud de Brescia[1], nous pouvons être bref en rendant compte de ce nouveau travail.

M. de Castro débute par une bibliographie de son sujet, compilée avec plus de zèle que de discernement critique. Il y entasse pêle-mêle tous ceux qui ont nommé quelque part le tribun romain. Les *Centuries de Magdebourg*, le *Rationarium* du P. Pétau, l'*Histoire de l'Église* de Vignier, l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, l'*Histoire du moyen-âge* de M. Duruy, figu-

---

1. *Revue Critique*, 2 janvier 1869, 2 octobre 1869, à propos des ouvrages de MM. Guibal et Clavel.

rent sur la même ligne avec les écrivains du XII[e] siècle. Si, dans la pensée de l'auteur, tous ceux qui ont fait mention d'Arnaud devaient figurer dans ce bizarre catalogue, comment se fait-il que nous n'y trouvions point les grandes histoires de l'Église de Schröckh ou de Gieseler, ou les articles spéciaux de l'*Encyclopédie théologique* de Herzog ou de l'encyclopédie d'Ersch et de Gruber? M. de C. ne ménage pas les éloges à ses prédécesseurs; pour lui, M. Guibal, qui se contente d'être un écrivain de mérite et de talent, devient un « illustre scrittore[1] » et le livre de M. Clavel une des « piu dotte e compiute monografie » sur le sujet qui l'occupe. Il appelle bien le livre de Franck un roman, mais il en suit trop fidèlement les errements, comme nous allons le constater dans la suite. En un mot, c'est le sens critique qui fait défaut à l'auteur, rempli de bonnes intentions, du reste, et consciencieux, mais ne résistant pas au besoin de marquer en contours précis la vie de son héros, qu'on ignore pourtant presque tout entière.

Les premiers chapitres nous dépeignent Brescia au XII[e] siècle, et nous parlent de la naissance et de la jeunesse d'Arnaud. Il n'y a point, je le répète, ni dans ce chapitre, ni dans les suivants, de pièces nouvelles apportées à l'appui; ce sont toujours les mêmes matériaux avec lesquels on produit des mosaïques variées. Ce que M. de C. dit des études au moyen-âge aurait pu être quelque peu approfondi et n'est pas toujours exact[2]. Quand il parle des études d'Arnaud, il cherche, tout comme certains de ses prédécesseurs à combler les lacunes immenses que laissent nos sources[3]. Encore faut-il lui tenir compte des restrictions ajoutées à ses hypothèses, car tous les biographes d'Arnaud n'ont pas eu cette retenue. A Bologne, la jeunesse italienne « s'exaltait d'un patriotique orgueil; Arnaud lui aussi s'y exaltait déjà tout dévoué aux libertés communales » (p. 120). Nous n'en savons rien, absolument rien, et je ne vois pas pourquoi l'auteur se croit ainsi obligé « à refaire beaucoup de particularités de la vie d'Arnaud » (p. 163). S'il a réellement « été ballotté entre le désir et la crainte, le désir de rendre son récit véridique et complet, la crainte de raconter un roman », trop souvent le désir l'emporte chez lui sur cette crainte, qui aurait donné un cachet plus scientifique à son livre, si elle avait dominé davantage. Après qu'il a quitté l'Italie pour continuer ses études à Paris, auprès d'Abélard, qu'advient-il d'Arnaud? Ici encore tous les détails manquent; M. de C. le fait rester au Paraclet jusqu'en 1125, puis le fait partir, mais en avouant, avec raison, qu'il ne sait de quel côté se dirigèrent ses pas. Etait-il revenu déjà

---

1. Comme il l'appelle d'ailleurs *Guibault*, je crains qu'il n'ait même pas tenu son livre entre les mains.

2. Charlemagne par exemple — sur lequel il existe d'autres travaux que ceux de M. Capefigue, quand on veut citer des modernes — n'a pas seulement développé la littérature ecclésiastique; mais il a favorisé la poésie nationale, etc.

3. « *Non è inverosimile* che egli venisse in Milano... *non è improbabile* che delle scuole milanesi si conducesse a quelle di Bologna, etc. » p. 119.

dans sa patrie quand éclatèrent, en 1135, les troubles de Brescia? On ne sait; mais il se trouvait en tout cas dans les murs de sa ville natale quand y eut lieu le soulèvement de 1139. Il y prit part et, après le combat de Torrelunga, se vit obligé de fuir l'Italie. En 1140 nous le voyons auprès d'Abélard, à ce concile de Sens qui condamna le maître, puis en Suisse où l'évêque Hermann de Constance le protégea longtemps[1]. La seconde moitié du volume est consacrée au séjour d'Arnaud à la cour d'Eugène III, à son arrivée à Rome, en 1145, aux réformes qu'il introduisit dans cette cité après la mort de Conrad III, et que M. de C., comme la plupart de ses prédécesseurs, semble prendre trop au sérieux, je veux dire, semble regarder comme des créations nées viables et que la force brutale de Barberousse seule détruisit plus tard[2]. Dans cette seconde partie notre auteur est généralement plus réservé dans l'interprétation des textes, moins aventureux dans ses déductions hypothétiques et je ne vois que peu de choses à signaler sous ce rapport. Il est vrai que rien aussi n'y est de l'inconnu pour ceux qui se sont occupés du sujet. Après avoir raconté la mort d'Eugène III, l'avénement d'Adrien IV, ses négociations avec Frédéric Barberousse, M. de C. nous retrace la catastrophe finale qui mit fin à l'activité d'Arnaud à Rome et le fit monter sur le bûcher. Il hésite à donner une date précise pour ce dénouement tragique. Ce fut « peut-être le 18 juin » 1155. Il n'est pas absolument sûr non plus que l'exécution ait eu lieu à Rome, bien que ce soit probable. Peut-être bien le bûcher fut-il dressé déjà à Civita-Castellana. Un dernier chapitre est consacré aux représentants de tendances analogues, aux *Arnaldistes*, en France et en Angleterre.

M. de C., qui ne regarde point Arnaud comme un hérétique[3] et qui proteste contre les relations que d'autres biographes lui ont attribué avec les Henriciens ou les disciples de Pierre de Bruys, considère son héros comme un des précurseurs de la grande rénovation intellectuelle et morale de l'Italie moderne. Je le veux bien, et je comprends qu'on honore les grands hommes d'un pays, jusque dans son lointain passé. Mais il me semble s'exagérer la portée du mouvement révolutionnaire tenté par le clerc de Brescia quand il déclare qu'il aurait « renouvelé toute la société chrétienne », et surtout il me paraît avoir les idées les plus fausses — historiquement parlant — sur le moyen-âge, en admettant la possibilité, pour la papauté d'alors, « de donner son assentiment et de coopérer à l'œuvre de l'apôtre

1. Je ne comprends pas qu'il puisse trouver *probables* toutes les rêveries de Franck sur ce séjour en Suisse, le nom de Leeman qu'il y fait prendre à Arnaud, etc.

2. M. de C. dit quelque part de Barberousse : « Era sistematico, la malattia intelletuale di quel tempo. » Arnaud souffrait aussi de cette maladie des théories, sans quoi il aurait vu que, consuls, sénateurs et tribuns n'étaient pas capables d'existence au XII[e] siècle.

3. En quoi il a raison; quoi qu'on en ait dit, S. Bernard, par exemple, il ne paraît pas qu'Arnaud ait jamais touché aux questions dogmatiques; mais au sens *général* du mot, il doit être appelé ainsi, puisque c'est à ce titre qu'on le brûla.

brescian ». Il n'y avait alors dans le monde que deux principes, deux systèmes, de taille à se mesurer dans une lutte, sans avoir à craindre, dès le premier choc, un écrasement complet : l'Empire et la Papauté. Arnaud se mit en état d'hostilité avec l'un comme avec l'autre de ces principes. Loin de moi l'idée de l'en blâmer; on peut trouver son attitude héroïque et digne d'admiration; seulement il est évident qu'entre ces deux puissances il devait être écrasé comme verre. Il est évident aussi que la papauté, au moment où toutes ses forces se concentraient pour la lutte suprême avec l'Empire, ne pouvait laisser sa puissance se désorganiser, se relâcher par des influences, pernicieuses à son point de vue, qu'elle portait dans son sein, et que, par suite, Adrien IV dut signer l'arrêt de mort d'Arnaud avec autant de satisfaction pour son propre compte que pouvait en éprouver Barberousse à détruire un contempteur de la majesté impériale.

L'ouvrage de M. de Castro clora, nous l'espérons, pour un temps la série déjà si longue des travaux publiés sur Arnaud de Brescia. C'est un sujet que les conférenciers, les auteurs dramatiques, les historiens populaires pourront encore exploiter avec raison et non sans fruit pour le grand public, mais aussi longtemps que des documents nouveaux ne viendront pas augmenter, confirmer ou renverser les maigres données, tant de fois déjà reprises et groupées à neuf, qui nous restent aujourd'hui, les études scientifiques pourront chômer dans cette direction. Tout au plus quelque écrivain de talent pourrait-il concentrer en une vingtaine de pages ce qu'on sait de positif sur l'existence de l'illustre et malheureux tribun, dont on s'obstine à rédiger de volumineuses biographies[1], quand toutes les sources que l'on possède sur lui tiendraient sur une feuille d'impression.

Rod. Reuss.

---

14. — **Campagne de Turenne en Alsace**, 1674-1675, d'après des documents inédits par Henri Choppin, lieutenant au 3e dragons. Paris, Dumaine, 1875, 105 p. 8°. Prix : 2 fr. 50 c.

Le présent mémoire a sa source dans un recueil manuscrit de la bibliothèque de Tours, intitulé *Marches, campemens et logemens de l'armée du roi, commandée par M. de Turenne pendant la campagne de 1674*, et qui se compose, en partie, des lettres écrites par M. de Gravelle, envoyé de France auprès de la cour électorale de Mayence. L'auteur a voulu mettre au jour les pièces curieuses renfermées dans ce manuscrit, et montrer surtout

1. A ceux qui me demanderaient comment M. de Castro a pu écrire près de *six cents* pages sur Arnaud de Brescia, je ferai remarquer qu'il y a toute une série de chapitres dans lesquels Arnaud ne paraît point, et que l'auteur consacre à l'histoire générale de l'époque, à celle des systèmes philosophiques de Scot Erigène, de Roscellin, d'Abélard, etc. Ces chapitres auraient pu d'autant plus être rognés qu'en somme Arnaud n'était nullement un penseur, un philosophe, mais une individualité née pour l'action.

que les avis diplomatiques, reçus et communiqués par les agents français à l'étranger, n'ont point été inutiles à Turenne, et qu'ils peuvent expliquer certaines marches et contre-marches qui semblaient contraires aux principes les plus élémentaires de la stratégie.

M. Choppin a divisé son travail en quatre chapitres. Le premier renferme le récit des marches de Turenne à travers la Basse et la Haute-Alsace, de mars à juin 1674; le second relate le passage du Rhin, le combat de Sinzheim et la dévastation féroce du Palatinat jusqu'au 1er septembre; dans le troisième, l'auteur nous dépeint l'invasion de l'Alsace par les troupes allemandes, la bataille d'Entzheim, le séjour des troupes françaises au camp de Dettwiller, jusqu'à la fin de novembre. Le dernier chapitre enfin retrace, depuis la retraite de l'armée de Turenne derrière la crête des Vosges, l'hivernage en Lorraine, l'apparition inopinée du maréchal dans la Haute-Alsace, sa victoire à Türckheim, et la retraite des troupes impériales et brandebourgeoises.

La partie la plus intéressante de cette petite monographie, ce sont les extraits qu'elle donne de la correspondance de l'abbé de Gravelle, extraits qui nous rapportent une série de renseignements sur les préparatifs des impériaux. Les indications empruntées au *Journal des Marches* ne sont en rien plus détaillées que ce que l'on connaissait depuis longtemps par les biographies de Turenne et surtout par le grand ouvrage de Beaurain. Pour la dernière partie, le récit de l'apparition subite de Turenne en Alsace, sa descente par le col de Bussang et sa victoire à Türckheim (que l'auteur appelle bataille de Colmar), le travail si complet de M. Ch. Gérard conserve toute sa supériorité[1]. Ce qui est bien regrettable dans ce présent travail et rappelle avec trop de raison les moqueries des critiques étrangers, c'est l'inexactitude lamentable de la nomenclature géographique. En lisant ce mémoire, inspiré pourtant par les sentiments patriotiques les plus honorables, on ne se douterait pas que l'Alsace a été pendant deux siècles une terre française, tellement les noms de ses localités sont maltraités par M. Choppin. Une partie de ces noms sont mutilés déjà, je le sais, par l'abbé de Gravelle; au moins pouvait-on mettre en note la véritable orthographe et dire à ses lecteurs que *Wetzlau*, c'était Wetzlar, *Gemenghen*, Gemmingen; *Brouschac*, Bruchsal *Catzenenbogne* Katzenellenbogen, etc. Mais la plupart de ces méfaits géographiques appartiennent directement à l'auteur, qui n'aurait eu pourtant qu'à vérifier sur la carte de l'état-major, avant d'imprimer *Kaltenhus* pour Kaltenhausen; *Gueigheim* pour Queichheim; l'île *du Ruperchau* pour la Robertsau; *Merlen* pour Marlenheim; *Achenein* pour Achenheim; la *Fucht* pour la Fecht; etc., etc.

E.

1. Ch. Gérard, la bataille de Türckheim, *Revue d'Alsace*, Colmar, 1851.

15. — **Études diplomatiques sur la Question d'Orient.** Tome Ier, Munich, Ackermann, 1873, in-8°, X, 196 pages (en français).

Ce premier volume n'est, à proprement parler, que le premier fascicule d'un ouvrage qui mérite d'être encouragé. L'histoire de la Question d'Orient, pendant la Restauration, est très confuse, très mal connue; les documents, quoique nombreux, sont disséminés dans les papiers parlementaires anglais, dans le *Port-folio*, etc. Les affaires d'Orient disparaissent dans de grands ouvrages comme celui de Gervinus et celui de M. Viel-Castel, où elles sont pourtant traitées, surtout par ce dernier, avec un soin et une autorité tout particuliers. Une monographie est donc utile. C'en est une qu'a entreprise le diplomate italien fort distingué qui a composé ce livre sur le titre duquel, à coup sûr, son nom ne serait pas déplacé. Dans son introduction, l'auteur propose, après tant d'autres, une solution au problème oriental : ce serait de faire de Constantinople une ville libre et de former des territoires turcs une confédération gréco-slave. Il ajoute que quand ce problème se posera, l'Italie, qui n'y figurait point comme facteur du temps de la Restauration, sera « à portée de donner à la Question d'Orient un nouvel aspect. » Ce volume se compose de deux chapitres : le premier traite les événements depuis la mort du czar Alexandre Ier jusqu'au traité de Londres du 6 juillet 1827. Le second chapitre s'arrête après la bataille de Navarin. Le récit m'a paru clair. Je regrette seulement que l'auteur ait systématiquement négligé d'indiquer ses sources, même quand il usait de documents imprimés, ce qui est presque toujours son cas. Il écrit avec facilité le français des diplomates étrangers, qui a son caractère et même est souvent meilleur que celui de beaucoup de nos compatriotes. C'est dire que son travail s'adresse surtout au monde diplomatique : il n'en sera pas moins lu avec fruit et intérêt par tous ceux qui désirent bien connaître les événements dont les conséquences se déroulent sous nos yeux.

Albert SOREL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 28 décembre 1875.

L'académie procède à l'élection des membres de la commission du prix Gobert pour 1876. Sont élus MM. Delisle, de Rozière, Desjardins, Bréal.

M. de Longpérier communique une lettre de M. le professeur Hilde-

brand, de Stockholm, qui annonce qu'un incendie de l'imprimerie centrale de cette ville vient de détruire le compte-rendu de la session du congrès d'archéologie tenu à Stockholm en 1874. Le volume était presque terminé ; il comprenait plus de 1000 pages de texte et plus de 700 planches. Il est entièrement perdu et ne pourra être qu'imparfaitement refait.

MM. Tamizey de Larroque et Castan, élus correspondants à la dernière séance, adressent leurs remercîments à l'académie.

— M. de Witte lit une note sur un camée antique de la collection de M. le baron Roger. Il met sous les yeux des membres de l'académie une photographie et une gravure de ce camée, qui est, dit-il, un chef-d'œuvre de l'art. C'est le portrait d'une femme de l'époque d'Auguste ; selon M. de Witte, c'est la sœur d'Auguste, Octavie. Ce camée a été acheté autrefois, par le père de M. le baron Roger, à des marchands ambulants, à la foire de Leipzig.

— M. Duruy reprend la lecture de son étude sur le régime municipal dans l'empire romain pendant les deux premiers siècles. — Il commence par citer quelques textes à l'appui d'une assertion qu'il avait émise à la dernière séance et qui avait été contestée par M. Naudet. M. Duruy avait indiqué, comme un exemple de fonctionnaires municipaux nommés par l'autorité centrale, les irénarques des cités, dont la nomination appartenait aux gouverneurs des provinces. En effet le caractère municipal de la charge d'irénarque est attesté par divers textes ; quant au mode de nomination de ces fonctionnaires, nous avons le témoignage du sophiste Aristide, qui fut lui-même irénarque, au temps de Marc Aurèle : cet auteur montre l'autorité municipale dressant une liste de dix noms, parmi lesquels le gouverneur en choisissait un. — Ensuite M. Duruy expose quelques-unes des règles relatives à la responsabilité des fonctionnaires municipaux, et développe les avantages de cette responsabilité fortement organisée. Il voit là l'une des causes de la prospérité dont les cités jouirent pendant les deux premiers siècles de l'empire, et qui leur permit de faire de grandes choses. Selon M. Duruy, ce sont les cités, autant que les empereurs, qui ont couvert le monde romain de ces voies, de ces temples, de ces aqueducs dont il nous reste encore aujourd'hui tant de débris.

Cette lecture donne lieu, sur plusieurs points de détail, à des discussions auxquelles prennent part principalement MM. Duruy, Naudet, L. Renier et Desjardins.

Quelques observations sont d'abord échangées au sujet de l'institution des *iuridici*, commune à tout l'empire selon M. Duruy, purement italienne selon M. Desjardins, puis sur la date à laquelle furent créés les premiers curateurs des cités. La discussion établit que les *iuridici* furent d'abord institués en Italie, et que cette institution fut ensuite étendue aux provinces. Quant aux curateurs des cités, les premiers furent créés par Trajan.

Au sujet des curateurs, M. Naudet dit en outre que M. Duruy n'a pas suffisamment indiqué leur rôle, et qu'il a par là exagéré la liberté laissée aux cités. Le curateur était, non seulement un inspecteur des finances municipales, mais encore un véritable tuteur sans l'autorisation duquel la curie et les magistrats municipaux ne pouvaient conclure aucune affaire. On a des inscriptions qui mentionnent cette autorisation ; on y voit, par exemple, un terrain municipal concédé *ex auctoritate curatoris municipii*. — M. Renier dit qu'en effet il en était ainsi quand une cité avait un curateur, mais il ajoute que cela même était un cas exceptionnel ; l'institution des curateurs n'était ni universelle ni permanente ; la plupart des cités administraient librement leurs biens.

M. Perrot demande si M. Duruy peut citer des faits précis à l'appui de cette idée qu'un grand nombre de travaux, voies, temples, aqueducs, ont dû être faits par les cités ; pour lui, de tous les travaux de ce genre qu'il connaît, sa mémoire ne lui en rappelle aucun qui n'ait été fait par des légats impériaux. — M. Duruy cite le pont d'Alcantara, bâti par une association de plusieurs cités, et l'entreprise de la réfection des routes d'Italie sous Trajan, dans laquelle l'empereur se chargea de la dépense de la voie Appienne, et les cités de celle des autres voies. — M. Renier ajoute à ces exemples celui des voies de l'Afrique, où les cités contribuaient à la construction et à l'entretien des routes chacune pour la partie située sur son territoire. — M. Naudet dit à ce propos que ces exemples prouvent, à ses yeux, bien moins l'indépendance laissée aux cités que les charges dont le gouvernement impérial les accablait. Il n'admet pas que le régime municipal de l'empire romain puisse être considéré comme un régime de liberté.

— M. Alexandre Bertrand lit la suite de son étude sur l'emploi des mots Κελτοί et Γαλάται dans Polybe. Dans les 37 derniers livres de Polybe, le mot Γαλάται est presque seul employé, parce qu'à l'époque dont traitent ces livres les Celtes et les Gaulois ne formaient plus qu'un peuple, qui avait pris le nom de ces derniers, Gaulois ou Galates. Le mot Κελτοί se rencontre, dans ce qui nous reste des mêmes livres, neuf fois seulement. M. Bertrand examine en détail ces neuf passages, et montre que le mot Κελτοί s'y applique toujours aux ancinnes populations de la Cisalpine ou du sud de la Gaule, ce qui est conforme à son système.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. de Rozière : R.-J.-Armand Houdoy. Le droit municipal. Première partie : De la condition et de l'administration des villes chez les Romains. Paris, in-8°. — *par M. Adolphe Regnier :* Émile Sénart. Essai sur la légende du Buddha, son caractère et son origine. Paris, in-8°.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — **15 Janvier** — **1876**

16. — **La Prométhéide.** Étude sur la pensée et la structure de cette trilogie d'Eschyle; par M. Th. Henri Martin. Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. T. XXVIII, 2e partie. Paris, Imprimerie Nationale, 1875. 74 p. in-4°.

Aeschylus-Studien. Von Karl Frey, Professor. Beilage zum Osterprogramm des Schaffhauser Gymnasiums von 1875. 76 p. in-8°.

Aeschylos Agamemnon mit erlæuterden Anmerkungen herausgegeben von Robert Enger. Zweite, Auflage, umgearbeitet von Walther Gilbert. Leipzig, Teubner, 1874. 170 p. in-8°.

Aujourd'hui on admet assez généralement que le *Prométhée enchaîné* suppose une continuation; la plupart des savants pensent que cette œuvre faisait partie d'une trilogie dans laquelle se déroulait toute la fable du Titan. G. Hermann lui-même, après avoir longtemps combattu les vues de Welcker, finit, vers la fin de sa vie, par s'y ranger[1]. Le drame de la *Délivrance de Prométhée*, Προμηθεὺς λυόμενος, semblait, par son titre même, indiquer la fin du conflit et de la composition trilogique. Il était donc naturel de supposer qu'un premier drame, le Πυρφόρος, roulât sur le larcin du feu, quoiqu'il fût difficile de faire une conjecture plausible sur le cadre et l'action de ce drame, et d'imaginer comment le poète eût pu, sans se répéter, mettre sur la scène des faits qui se trouvent exposés tout au long dans la pièce conservée.

M. Westphal eut, le premier, l'idée de faire du Πυρφόρος, non le premier, mais le troisième drame de la trilogie. Ce système est pleinement adopté par M. Martin : en le défendant à son tour, il s'efforce d'en donner quelques preuves nouvelles, et, à cette occasion, il reprend

1. Voy. sa dissertation sur le *Prométhée* publiée en 1846. Nous signalons ce point, parce qu'il a échappé à l'attention de M. Martin, d'ailleurs si bien informé de ce qui a été écrit sur le sujet qu'il traite.

et expose toutes les questions que soulève la plus extraordinaire des œuvres d'Eschyle.

On lira avec intérêt les développements dans lesquels entre le savant helléniste; nous nous en tiendrons ici au point en litige. M. M. croit avoir démontré sa thèse. Il en appelle, comme Westphal, au titre de Πυρφόρος et aux deux fragments cités avec la mention de ce titre. On nous dit que le sujet du drame a dû être la réconciliation de Prométhée avec Jupiter et l'institution du culte que le Titan recevait à Athènes, précisément sous le nom de *porteur de feu, porteur de flambeau*, Πυρφόρος. Le titre se prête parfaitement à cette hypothèse : cela est incontestable. Mais c'est aller trop loin que de prétendre qu'il s'y applique nécessairement, et qu'une tragédie dans laquelle on aurait vu paraître Prométhée portant dans la férule (νάρθηξ) l'étincelle précieuse dont il faisait don aux mortels n'aurait pu être intitulée Προμηθεὺς πυρφόρος. D'après une scholie, Eschyle disait dans cette pièce que Prométhée avait été enchaîné (δεδέσθαι) pendant trois myriades d'années. Cela nous oblige-t-il à croire que l'action de la pièce était postérieure au supplice? Un personnage, Prométhée lui-même, pouvait en prédire la durée, ou plutôt en déplorer d'avance la longueur par une locution hyperbolique[1]; il employait le futur; mais le scholiaste était libre de se servir du passé, en se mettant à son propre point de vue. S'attendre partout à une rigoureuse exactitude d'expression, c'est s'exposer à plus d'une erreur. Enfin le vers : Σιγῶν θ' ὅπου δεῖ καὶ λέγων τὰ καίρια ne peut rien nous apprendre sur le sujet du drame. Westphal lui trouve une place très convenable dans le sujet qu'il suppose. Mais un lieu commun comme celui-là pouvait se placer à peu près partout. Qui eût deviné, si les *Euménides* étaient perdues, à quelle occasion il y est amené (v. 277)?

L'hypothèse que le Πυρφόρος était la troisième pièce de la trilogie n'est donc pas démontrée par ces preuves; tout ce qu'on peut dire, c'est que les données que nous avons ne s'opposent pas à cette hypothèse. Voyons maintenant la reconstruction des drames perdus. Dans le Λυόμενος, Prométhée est délivré par Hercule malgré Jupiter. La réconciliation n'a lieu que dans le Πυρφόρος : Prométhée consent à révéler le danger qui menace le pouvoir du chef des dieux, et celui-ci confirme définitivement la liberté qui a déjà été rendue sans son consentement au grand Titan. Même en admettant ces vues, il n'est pas facile de se faire une idée de l'action de la troisième pièce. Hercule négocie la paix; il fait connaître que Chiron, souffrant d'une

1. M. Martin explique très bien dans une longue et savante digression (p. 52-55), comment une expression vague et hyperbolique, telle que τρισμύρια n'était en contradiction ni avec μυριετῆ (*Prom.* 94), ni avec les treize générations dont le poète parle ailleurs (v. 774); mais il se trompe en s'étonnant « que cette explication si simple ait échappé à des scholiastes grecs et ensuite à tant de savants » hellénistes modernes. » Une note de l'édition de G. Hermann, que j'ai reproduite dans la mienne, la donne parfaitement en deux mots : « *Si Æschylus » τρισμύρια ἔτη dixit, videri potest usitata formula nihil nisi ingentem numerum » significasse.* »

blessure incurable, est prêt à renoncer à son privilége divin et à souffrir la mort, afin de sauver Prométhée; ce dernier révèle le secret dont il est possesseur, et reçoit les honneurs d'un culte particulier. Où sont ici les éléments d'une action tragique? où est le πάθος, à prendre ce mot au physique ou au moral? Westphal imagine une assemblée présidée par Jupiter. M. M. n'a garde de se livrer à cette fantaisie inadmissible; il s'abstient de rien préciser, et avec grande raison. Après tout, le sujet des deux drames est nettement distingué d'une manière générale: dans l'un, le Titan triomphe; dans l'autre, il se soumet à l'ordre établi en échange des garanties et des honneurs qui lui sont accordés. Malheureusement, cette distinction est, suivant nous, insoutenable.

Nous savons (par Athénée, XV, p. 674 D) que dans le Λυόμενος, Prométhée mettait une couronne. A entendre M. M., cette couronne était le signe du triomphe: elle indiquait que le Titan délivré sortait victorieux de sa lutte contre le maître du ciel. Dans la troisième pièce, au contraire, il aurait consenti à porter un anneau de fer en souvenir de sa peine et en signe de soumission.

Quelque ingénieuse que soit cette combinaison, nous regrettons de ne pouvoir l'admettre. Elle repose sur un texte altéré, et elle est formellement contredite par d'autres témoignages. On lit, il est vrai, dans Hygin (*Poët. Astr.* II, 15): *Memoriæ causa ex utraque re, h. e. lapide et ferro, sibi digitum vincire jussit.... Nonnulli etiam coronam habuisse dixerunt, ut se victorem impune peccasse diceret.* Mais la couronne et l'anneau avaient absolument la même signification. Hygin l'indique en les coordonnant, et il faut ajouter la négation *ne* dans son texte, soit après *peccasse*, soit après *impune*. Cette correction, que j'ai déjà proposée dans la préface de mon édition du *Prométhée*, est indispensable. Athénée, *l. c.*, se sert du mot ἀντίποινα, évidemment d'après Eschyle; un peu plus haut (p. 672, E), il appelle la couronne de Prométhée une expiation volontaire et exempte de douleur (τίσιν ἑκούσιον ἐν ἀλυπίᾳ κειμένην), et il rapporte comment, à l'imitation de cette peine symbolique, les Cariens, qui avaient un jour enchaîné une idole avec des branches d'osier, reçurent de l'oracle qu'ils consultèrent l'ordre d'expier ce délit en se ceignant, ou plutôt, comme disent les Grecs, en se liant (καταδεῖν, *vincire*), la tête des rameaux du même arbre (λύγος). Apollodore et Eschyle lui-même appellent la couronne de Prométhée une chaîne, et la meilleure des chaînes [1].

---

1. Voy. Apollodore II, 5, 11; Eschyle, fragment du drame satyrique *Sphinx*, cité par Athénée XV, p. 674, D.:

Τῷ δὲ ξένῳ γε στέφανον ἀρχαῖον στέφος
δεσμῶν ἄριστος ἐκ Προμηθέως λόγου.

En écrivant στέφανος, on laisse subsister une intolérable tautologie. La dernière syllabe de στέφανον est, au contraire, le seul indice de la vraie leçon foncièrement gâtée par une distraction du copiste. L'épithète ἀρχαῖον fait supposer que le feuillage, qui servait anciennement aux couronnes, était nommé dans ce

Ce symbolisme, qui nous étonne, était familier aux anciens : les couronnes que portaient les victimes, les prêtres, les pèlerins, les suppliants, étaient des liens qui les consacraient, les vouaient aux dieux[1]. Pour revenir au passage d'Hygin, s'il faut ajouter aux arguments que nous venons de donner une preuve plus directe de la justesse de notre correction, citons ici quelques lignes de Probus, sur lesquelles nous aurons à revenir plus bas. Voici ce que rapporte ce savant commentateur de Virgile à propos du vers 43 de la VI[e] églogue : « *Hunc quidem volturem Hercules interemit,* « *Prometheum tamen liberare, ne offenderet patrem, timuit. Sed postea Pro-* « *metheus Jovem a Thetidis concubitu deterruit, pronuntians quod ex his nas-* « *ceretur qui ipsis dis fortior futurus esset. Ob hoc beneficium Jupiter eum* « *solvit. Ne tamen impunitus esset, coronam et anulum gestanda ei tradidit...* » Pour le moment, la dernière phrase seule nous intéresse. Il en résulte que la couronne remplaçait les chaînes ; que Prométhée, en s'en couvrant, faisait, en quelque sorte, durer son supplice d'une manière symbolique, et qu'il se soumettait ainsi à Jupiter dans le drame même où il était délivré. On comprend de moins en moins ce qui aurait pu se passer dans un drame suivant.

Ce n'est pas tout. Je ne puis approuver ceux qui croient, comme M. Martin, qu'après avoir tué l'aigle, Hercule ôtait aussitôt les chaînes de Prométhée. C'eût été une faute dramatique : plus l'action était simple, plus il fallait s'appliquer à en marquer la progression. Eschyle a bien su séparer les peines réunies par Hésiode : son Prométhée est d'abord simplement enchaîné ; la visite de l'aigle est réservée pour plus tard, comme une aggravation du supplice. Je persiste à croire que le poëte observait une gradation analogue quand il représentait la fin du supplice. D'abord, Hercule perçait l'aigle d'une de ses flèches, sur quoi Prométhée le saluait comme « le fils « très-cher d'un père ennemi. » Mais le fils de Jupiter ne put prendre sur lui d'exposer son père à une chute honteuse en délivrant le prisonnier aussitôt et sans condition. Auparavant, Prométhée devait révéler son terrible secret ou, tout au moins, s'engager à le révéler. Un dieu envoyé par Jupiter confirmait-il expressément cet arrangement, ou bien Hercule comptait-il assez sur l'approbation de son père pour traiter en son nom ? Je n'ose décider cette question. Quoi qu'il en soit, ces vues reçoivent une éclatante confirmation du récit de Probus. Le témoignage de Philodème est moins détaillé ; mais il a l'avantage de se référer positivement à Eschyle. Un passage du περὶ εὐσεβείας (table XC) porte : Καὶ τὸν Προμηθέα λέγεσθαι ποιεῖ

---

vers. Or, Athénée, dans un autre passage, cité ci-dessus, dit, en invoquant le témoignage d'Aristarque : Λύγοις ἐστεφανοῦντο οἱ ἀρχαῖοι, et il ajoute quelques vers dans lesquels on lit : Καὶ λύγος ἀρχαῖον Καρῶν στέφος. Je crois donc que le texte d'Eschyle portait :

Τῷ δὲ ξένῳ γε λύγινον ἀρχαῖον στέφος.

1. Cf. K. F. Hermann, *Griech. Antiquitaeten*, II, § 24.

Αἰσχύλος, ὅτι τὸ λόγιον ἐμήνυσε τὸ περὶ Θέτιδος. Ce texte dit nettement que la révélation de l'oracle ou, si l'on veut, la promesse de le révéler, précédait, dans Eschyle, la délivrance. M. M. voudrait entendre λῦσαι non de la délivrance, mais d'une déclaration, faite après coup par Jupiter, qu'il ne remettrait pas Prométhée dans les fers. Mais Philodème n'est pas un poëte, ni un personnage de tragédie faisant des prophéties obscures ; c'est un prosateur et des plus prosaïques : il ne faut pas lui faire dire autre chose que ce qu'il dit.

En revanche, les prédictions que Prométhée fait dans la tragédie conservée admettent une certaine latitude d'interprétation. Il assure à deux reprises (vv. 176 et 991) qu'il ne dira son secret que lorsque ses chaînes seront tombées. Eh bien, s'il promettait cette révélation avant la délivrance, il se conformait strictement à ces assurances. Et il ne se donnait même pas de démenti réel, s'il se contentait, pour faire la révélation, de la promesse de la délivrance. A cette occasion, disons un mot d'un autre vers auquel MM. Westphal et Martin attachent, suivant nous, trop d'importance. Prométhée ayant annoncé que sa délivrance seule peut détourner les dangers qui menacent Jupiter, Io demande (v. 771) : Τίς οὖν ὁ λύσων ἐστὶν ἄκοντος Διός; S'ensuit-il qu'Hercule délivrera Prométhée malgré Jupiter ? D'où viendrait donc à Io, qui n'a reçu la confidence d'aucun oracle, la connaissance d'un fait si extraordinaire, si inadmissible ? Prométhée qui connaît, lui, l'avenir, ne lui a rien dit de pareil : au contraire, ses paroles feraient plutôt supposer, ce qu'il dit ailleurs en propres termes, que Jupiter lui-même fera tomber ses chaînes. Io ne sait que ce qu'elle voit : le supplice infligé par Jupiter à Prométhée. Elle ne comprend ni que le maître fasse involontairement cesser le supplice ni qu'un autre se permette cet acte malgré le maître. Elle ne peut dire que ceci : « Qui donc peut te délivrer puisque » Jupiter ne veut pas que tu sois libre ? » En traduisant ce vers, il ne faut pas oublier que la locution ὁ λύσων ἐστίν est au présent, et signifie : « est capable » de délivrer. » Il est presque inutile de renvoyer à Krueger, *Gramm. gr.* 53, 7, 9.[1]

Résumons. Dans le Λυόμενος, Prométhée achetait sa délivrance au prix de son secret, et il consentait à porter un lien symbolique en commémoration des chaînes que lui avait valu sa résistance aux volontés du maître. Il y faisait donc la paix avec Jupiter, et rien n'empêche de croire que tout ce qui se rattachait à cette réconciliation ait trouvé place dans le même drame. A la fin, un dieu, soit Mercure, soit (ce qui me semble plus probable) Vulcain ou Minerve, pouvait annoncer, au nom de Jupiter, les hon-

---

1. Schœmann, dans son édition, et Wecklein, *Studien zu Æschylus*, p. 28, expliquent les mots ἄκοντος Διός, « Jupiter y consentant avec répugnance. » Mais il est évident que ἄκων, comme *invitus*, ne peut prendre ce sens que lorsqu'il se rapporte au sujet du verbe. *Invitus feci* signifie : « Je l'ai fait avec répu- » gnance. » Mais, *me invito fecit* veut dire : « Il l'a fait malgré moi ; » et ne peut se traduire : « Il l'a fait, et j'y ai consenti malgré moi. »

neurs dont jouirait désormais Prométhée comme membre de la société olympienne, le culte dont il serait l'objet. L'analogie des *Euménides* est toute en faveur de cette hypothèse, et je ne vois pas le moyen de remplir dignement une tragédie qui eût fait suite au Λυόμενος. Bien entendu, je ne nie pas absolument que le poëte ait pu trouver ce que je ne découvre pas ; je dis qu'il est difficile d'assigner au Πυρφόρος la troisième place de la trilogie, tout aussi difficile que de lui donner la première place. Bernhardy, Dindorf, Bergk sont d'avis que deux tragédies avaient suffi à Eschyle pour embrasser toute la fable de Prométhée. Ils croient que le titre de Πυρφόρος appartient au drame satyrique joué à la suite des *Perses*, de même que celui de Πυρκαεύς, qui n'apparaît qu'une fois, et qui, suivant eux, serait inexact. Il faut leur accorder que, autant que nous en pouvons juger, le sujet semble épuisé par les deux drames du Δεσμώτης et du Λυόμενος. D'un autre côté cependant, nous connaissons plusieurs trilogies d'Eschyle, nous pouvons en soupçonner d'autres ; mais nous ne voyons pas que ce poëte ait fait jouer ensemble deux tragédies liées par le sujet et une troisième indépendante des deux autres. Cette objection a sa valeur. Il y a des présomptions générales en faveur d'une composition trilogique ; mais dès que l'on essaye d'en remplir le cadre, de tracer les contours d'un troisième drame, soit antérieur, soit postérieur aux deux drames connus, on se heurte à de grandes difficultés.

Hâtons-nous d'ajouter que la solution de cette question n'influe guère sur un autre problème, bien plus important : celui de concilier le rôle de Jupiter dans le *Prométhée enchaîné* avec la profonde vénération d'Eschyle pour le plus grand des dieux. Il suffit de savoir que la lutte entre les dieux s'apaisa, qu'à la violence succéda la douceur : le nombre des drames n'y fait rien. Les dieux grecs ne sont pas immuables : ils changent, ils ont leur histoire. Pour comprendre la pensée d'Eschyle, il faut éviter de lui prêter les sentiments d'un esprit rebelle contre Jupiter ; il faut se garder tout autant de supposer chez lui les conceptions d'une philosophie éclairée ou des idées chrétiennes : on doit se placer au point de vue qui était le sien, celui de l'antropomorphisme hellénique. Je l'ai toujours pensé, et je suis heureux de me trouver en conformité de vues avec un juge aussi compétent que M. Martin. Les sections de son mémoire qui sont intitulées : « Morale religieuse d'Eschyle et des Athéniens », et « Pensée véritable de la Prométheide » se recommandent par la justesse des aperçus autant que par la clarté de l'exposition.

La première partie de la brochure de M. Frey est également consacrée au *Prométhée*. L'auteur soutient qu'Eschyle traita cette fable à trois reprises, en trois tragédies indépendantes : il n'admet ni trilogie, ni même dilogie. Malgré le témoignage du scholiaste d'Eschyle, le Λυόμενος suivant lui, ne pouvait faire suite au Δεσμώτης ; et son argument, c'est la trop grande ressemblance des deux pièces, la monotonie qui aurait résulté de leur rapprochement. Nous croyons, au contraire, que les ressemblances qu'on peut

signaler, mais qui s'alliaient à des diversités plus grandes encore, sont tout en faveur de la réunion des deux drames. Il n'y a pas de contraste sans symétrie; et la loi de symétrie domine tout l'art d'Eschyle. Sans doute, s'il était prouvé que les bienfaits répandus par Prométhée sur l'humanité se trouvaient longuement exposés dans l'une et l'autre pièce, on pourrait hésiter à bon droit. M. Fr. regarde les vers

ἵππων ὄνων τ' ὀχεῖα καὶ ταύρων γονὰς
δοὺς ἀντίδουλα καὶ πόνων ἐκδέκτορα

comme le fragment d'une énumération complète de ce que le Titan avait fait pour les hommes. Mais ces vers sont-ils en effet tirés du Λυόμενος ? On le croit généralement. Cependant Plutarque, qui les cite, n'indique pas le titre de la pièce. On pourrait les rapporter au drame satyrique qui fut joué avec les *Perses*, et que Plutarque connaissait très-bien : on le voit par une allusion qu'il y fait dans un autre endroit (*Mor.* p. 86 F).

Dans la plus grande partie de son travail, M. Fr. examine certaines licences du style d'Eschyle, et particulièrement la trajection des épithètes. Cette figure, qui se rencontre chez tous les poëtes et même dans le langage usuel, est familière à Eschyle et a été employée par lui avec une grande hardiesse. Tout le monde sent ce qu'il y a de poétique dans τηλέπλανοι πλάναι (*Prom.* 585) ou ἄκαρπος νόσος (*Eum.* 943), et si Wellauer rend ces épithètes par « in longinquos errores abducens » et « sterilitatem affe» rens », nous ne lui ferons pas l'injure de croire qu'il entendait donner ces périphrases explicatives pour des traductions proprement dites. Nous accordons toutefois que l'habitude de s'exprimer inexactement n'est pas sans danger; et, par le fait, quelques interprètes d'Eschyle ont dénaturé par leurs explications les hardiesses de son style lyrique ou les ont même écartées du texte par des conjectures déplacées. Eschyle dit (*Sept.* 348) : Βλαχαὶ δ' αἱματόεσσαι τῶν ἐπιμαστιδίων ἀρτιτρεφεῖς βρέμονται M. Fr. proteste avec raison (comme je l'avais fait dans mon édition) contre la conjecture ἄρτι βρεφῶν. Dans les *Suppliantes* (v. 539) on lit : Ματέρος ἀνθονόμους ἐπωπάς : l'épithète *flores depascens*, qui convient à Io, est transporté au nom qui désigne l'état dans lequel se trouvait Io. Pour échapper à cette hardiesse, Todt et Dindorf traduisent l'adjectif par « cujus flores depascuntur ». Mais je pense avec M. Fr. que ἀνθόνομος (c'est ainsi qu'on veut accentuer aujourd'hui) ne pourrait signifier que « dévoré par les fleurs. » Je ne crois même pas que λουτροδάϊκτος (*Cho.* 1071) soit bien rendu par « in balneo occisus ». Il ne faut pas reculer devant la traduction « a balneo occisus » ou, tout au moins, « balneo occisus ». Ne lit-on pas dans l'*Agamemnon*, v. 1128 : Δολοφόνου λέβητος ? Les mots καταπαύσαντ' Ἥρας νόσους ἐπιβούλους (*Suppl.* 587) signifient certainement que Zeus fit cesser le délire d'Io, et non (d'après une explication erronée), la jalousie haineuse de Junon. Je l'ai fait observer dans ma note sur le vers 525 (539) de la même pièce. Le délire est en quelque sorte considéré comme une personne hostile à Io et au service d'Héra. Cette figure a

été réalisée par Eschyle dans les Ξάντριαι, et par Euripide dans *Hercule furieux :* on pourrait appeler le personnage fantastique qui paraît dans cette dernière tragédie Ἥρας Λύσσαν ἐπίβουλον.

Ce que M. Fr. dit au sujet de la trajection doit être approuvé à peu d'exceptions près. Tout en partageant depuis longtemps les vues qu'il expose, je me suis laissé quelquefois (rarement, je pense) entraîner par l'unanimité des éditeurs les plus autorisés à méconnaître le style du poète. Je confesse que M. Fr. a raison de préférer la leçon ἁγνὰ δ' ἀταύρωτος αὐδὰ (*Agam.* 244) à la correction, facile, il est vrai, mais moins poétique ἁγνᾷ δ' ἀταύρωτος αὐδᾷ ; que ψυχῆς εὐτλήμονι δόξῃ (*Pers.* 28) est très bon, et peut se tourner par ψυχῆς εὐτλήμονος δόξῃ ; que λάφυρα δᾴων δουρίπληκτα (*Sept.* 278) peut se défendre. Dans ce dernier passage, la conjecture δουρίληπτα, n'est pas d'un « radical », comme dit M. Fr., mais de Porson, critique circonspect, s'il en fut jamais. D'un autre côté, j'ai quelques réserves à faire. Je ne puis croire que, dans δαϊκτὴρ γόος αὐτοστόνος, αὐτοπήμων, δαϊόφρων, οὐ φιλογαθής, ἐτύμως δακρυχέων (*Sept.* 916), la plainte soit appelée δαϊκτήρ et δαϊόφρων, parce que les deux frères, objet de cette plainte, avaient été meurtriers et hostiles. Le premier de ces adjectifs veut dire « déchirant », et l'autre a été bien traduit « luctificus » par Blomfield.

M. Fr. a rassemblé un grand nombre de passages tirés d'Eschyle et d'autres poètes : sa collection est riche et instructive. Ses divisions laissent peut-être à désirer. Dans εὐφάμοις δ' ἐπὶ βωμοῖς μοῦσαν (*Suppl.* 694), l'épithète se trouve en quelque sorte expliquée par la présence du mot μοῦσαν. Les phrases de cette espèce pouvaient être séparées de celles où rien ne vient tempérer la hardiesse de l'expression, comme πνοαὶ κακόσχολοι, νήστιδες, δύσορμοι (*Agam.* 195). A la première classe se rattacheraient des locutions dont M. Fr. ne dit rien, mais qui ne laissent pas de jeter quelque jour sur des tournures plus hardies. J'ai en vue χθονὸς τηλουρὸν πέδον (*Prom.* 1), χώρας ἐν τόποις Λιβυστικοῖς (*Eum.* 292), δεκάτῳ φέγγει ἔτους (*Ag.* 504). On pouvait aussi distinguer entre le dialogue et les morceaux lyriques : il va sans dire que ces derniers jouissent d'une plus grande liberté. Quelques explications sur le sens réel de certains adjectifs n'eussent pas été superflues. En lisant ματρῷον ἅγνισμα κύριον φόνου (*Eum.* 326), ceux qui traduiraient « expiation maternelle » seraient à bon droit étonnés d'une pareille manière de parler. Il faut se rappeler que μητρῷος se dit de tout ce qui peut être relatif à une mère : les mots que nous venons de citer équivalent à μητρὸς ἅγνισμα κύριον φόνου. D'autres fois, il faut bien se rendre compte du sens attaché au substantif. Dans ματέρος ἀνθονόμους ἐπωπάς (*Suppl.* 539), le dernier mot ne désigne pas la surveillance d'Hermès, mais l'état de surveillance où se trouvait Io. Dans ποιονόμους ματρὸς τόπους (*Ib.* 50) le mot τόπους, grâce au complément ματρός, prend le sens de « séjour ». Ὁδός ne signifie pas « via », mais « iter », dans ὁδοὺς ἀθύμους (*Eum.* 770), τρίποδας ὁδούς (*Ag.* 80).

Je regrette que M. Fr. ne se soit pas borné à la trajection : en parlant d'autres licences, il s'est tout à fait fourvoyé. Il fait un singulier abus de la

construction ἀπὸ κοινοῦ. Rien n'est plus simple que διθρόνου Διόθεν καὶ δισκήπτρου τιμῆς ὀχυρὸν ζεῦγος Ἀτρειδᾶν (*Ag.* 44) : les trois derniers mots sont une périphrase de Ἀτρεῖδαι, et le génitif τιμῆς, très-différent du génitif Ἀτρειδᾶν, équivaut à un adjectif ou à la tournure δισσοῖς θρόνοις ὑπὸ Διὸς τιμηθέν. Mais partir de là pour défendre la leçon altérée de *Suppl.* 199 : Τὸ μὴ μάταιον δ' ἐκ μετώπων σωφρόνων ἴτω προσώπων, en prétendant que σωφρόνων se rapporte à la fois à μετώπων et à προσώπων; ou expliquer γεραροῖσι πρεσβυτοδόκοι γεμόντων θυμέλαι φλεγόντων (*Suppl.* 666), en disant que le sujet θυμέλαι s'accommode également des deux verbes — c'est se payer de mots et donner des explications auxquelles, pour ma part, je ne puis rien comprendre. — Il y a des ellipses dans Eschyle et ailleurs; mais c'est une étrange aberration que de statuer une ellipse, et même une ellipse admirable, dans la leçon gâtée : θήσειν τροπαῖα, πολεμίων δ' ἐσθήματα, λάφυρα δᾴων δουρίπληχθ', ἁγνοῖς δόμοις στέψω πρὸ ναῶν πολεμίων ἐσθήματα (*Sept.* 277). — Le vers Κῆρυξ Ἀχαιῶν χαῖρε τῶν ἀπὸ στρατοῦ (*Ag.* 538) ne contient rien qui ne soit conforme à l'usage, je ne dirai pas de la poésie, mais de la prose grecque la moins recherchée; et je ne comprends vraiment pas comment M. Fr. peut y trouver une expression monstrueuse pour des auditeurs qui aiment leurs aises (*ein Monstrum von Ausdruck für behagliche Zuhærer*). Certes, cette phrase si simple n'autorise pas la justification de ce qu'on lit dans les *Perses*, v. 598 :

Φίλοι, κακῶν μὲν ὅστις ἔμπειρος κυρεῖ
ἐπίσταται, βροτοῖσιν ὡς, ὅταν κλύδων
κακῶν ἐπέλθῃ, πάντα δειμαίνειν φιλεῖ,
ὅταν δ' ὁ δαίμων εὐροῇ, πεποιθέναι ...

M. Fr. reconnaît que δειμαίνειν veut dire « craindre », et non « effrayer »; il se tire d'affaire en mettant un trait de suspension après ἐπέλθῃ, et en supposant un mélange de deux constructions. Le texte a besoin d'être corrigé : en renonçant à des changements trop nombreux, je propose aujourd'hui la correction facile : πάντα δειμαίνειν φίλον, ce dernier mot ayant le sens de ἔθος ἐστίν. M. Fr. donne du texte traditionnel de *Sept.* 550 sqq., et d'autres passages, des explications insoutenables. Mais je m'arrête : il est est inutile de tout réfuter.

La nouvelle édition de l'*Agamemnon* de Robert Enger est due à un jeune philologue qui s'est déjà fait connaître par ses *Meletemata Æschylea*, insérés dans *Ritschelii acta societatis philol.* (II, p. 283 sqq.), et qui est au courant des travaux dont Eschyle a été l'objet. Il a remanié le commentaire d'Enger avec une certaine indépendance, et, autant que je puis en juger par un examen rapide, d'une manière heureuse. Relevons quelques observations critiques. V. 57. M. Gilbert écrit : οἰωνόθροον γόον ὀξυβοᾶν (pour ὀξυβόαν) τῶνδε μετοίκων. D'après ce que nous venons de dire sur la trajection des épithètes, ce changement doit paraître inutile. Cependant les vues de M. G. au sujet de la trajection sont très correctes : voy. ce qu'il dit, dans le glos-

saire, sur νυκτίπλαγκτον εὐνήν (v. 12), πένθεια τλησικάρδιος (v. 430), αὐτοφόνα κακά (v. 1091), φονολιβεῖ τύχᾳ (v. 1427). — V. 78. La conjecture Ἄρει (ou Ἄρεως) δ' οὐκ ἔνι χώρα, est à remarquer. — V. 146 : Τερπνὰ τούτων αἰνεῖ (pour αἰτεῖ ξύμβολα κρᾶναι. — V. 305 :

> Πέμπουσι δ' ἀνδαίοντες ἀφθόνῳ μένει
> φλογὸς μέγαν πώγωνα, καὶ Σαρωνικοῦ
> πορθμοῦ κάτοπτον πρῶν' ὑπερβάλλειν πρόσω
> φλέγουσαν· εἶτ' ἔσκηψεν, εἶτ' ἀφίκετο
> Ἀραχναῖον αἶπος, ἀστυγείτονας σκοπάς.

M. G. propose ὑπερβάλλοντα πρὸς || Ἀραχναῖον αἶπος, en écartant le vers intermédiaire. Je doute fort qu'Eschyle ait ainsi réparti entre deux trimètres la préposition et son régime : le vers 238 des *Euménides* est trop isolé pour le prouver. Je ne crois pas non plus à une interpolation. Peut-être : ὑπερβάλλει πρόσω φλέγουσ', ἄνω τ' ἔσκηψεν, εἶτ' (ou ἔστ') ἀφίκετο Ἀρ. αἶπος — 1229 Παῖδες θανόντες ὡσπερεὶ πρὸς τῶν φίλων. Ce vers est aussi écarté. Par le fait, le seul mot que l'on puisse suspecter avec plus ou moins de raison, c'est ὡσπερεί. — Le vers 1664 est donné à Clytemnestre et inséré après 1661, sous cette forme :

> σώφρονος γνώμης δ' ἁμαρτεῖν τὸν κρατοῦντ' (οὐκ εὐπρεπές).

Mais les mots : ὧδ' ἔχει λόγος γυναικός, εἴ τις ἀξιοῖ μαθεῖν, ne marquent-ils pas la fin du couplet de la reine ?

Henri Weil.

---

17. — **Libri erectionum archidiocesis pragensis saeculo XIV et XV** edidit Dr Clemens Borovy. Liber I. 1358-1376. Un vol. VIII-123 pages. Prague, librairie Calve.

M. Clément Borovy est actuellement professeur ordinaire de théologie et de droit ecclésiastique à l'Université de Prague. Outre un grand nombre d'articles théologiques dans les revues spéciales, on lui doit deux travaux considérables sur l'histoire de la secte des *Utraquistes : Die Utraquisten in Bœhmen. Quellenmæssig dargestellt (Wien 1866. k. k. Hof- und Staatsdruckerei)* et *Jednani a dopisy Konsistore Katolické i utraqvistické* (actes et correspondances des consistoires catholique et utraquiste, Prague librairie Kober 1868-69.) La publication que nous annonçons aujourd'hui n'offre d'intérêt sérieux que pour ceux qui étudient l'administration intérieure de l'église au moyen-âge, l'histoire locale de la Bohême, ou la toponomastique de ce pays.

Ernest de Pardubic (Pardubitz), premier archevêque de Prague (1343-1364) décida que tous les documents importants concernant les églises et les personnes ecclésiastiques de son diocèse seraient conservés dans une collection spéciale. Ces documents se divisent en deux séries *Libri erec-*

tionum où sont mentionnées toutes les fondations de paroisses, monastères, chapelles, autels, dotations etc... et *libri confirmationum* concernant la collation des bénéfices vacants. Un savant consciencieux, M. le Dr Joseph Emler, archiviste de la ville de Prague s'occupe en ce moment à publier les *libri confirmationum* [1]. En ce qui concerne les *tabulæ erectionum*, le jésuite Balbin en avait déjà donné quelques extraits du dix-septième siècle dans ses *Miscellanea historica Bohemiæ* (Prague 1683), mais il était loin d'avoir épuisé tous les renseignements qu'ils contenaient. Le collége des Docteurs en théologie de Prague a décidé qu'il y avait lieu d'entreprendre une publication complète de ces textes, et l'a confiée à M. Borovy. Le volume actuel est la reproduction d'un manuscrit appartenant au chapitre métropolitain de Saint-Vit. L'édition nous paraît faite avec soin : M. B. a ajouté à chaque document un sommaire et des indications chronologiques. Il a mis en tête du volume un petit vocabulaire des mots vulgaires, tchèques, allemands ou bas latins qui se rencontrent fréquemment dans les textes, et à la fin un vocabulaire topographique très précieux pour l'étude des noms propres. Parmi les 236 documents que renferme ce premier volume, on n'en trouve guère qui ait de l'intérêt pour l'histoire générale. Malgré le titre, tous ne sont pas relatifs à des fondations. Ainsi on lit sous le numéro 129 un mandement de l'archevêque qui interdit aux moines slaves du couvent d'Emaüs de voyager hors du diocèse sous peine d'excommunication. Ailleurs (nº 205) c'est une décision du cardinal pénitentier qui absout un curé coupable d'avoir frappé un étudiant.

Ce document est daté de Sallon (sic) diocèse d'Arles.

Un bref pontifical (nº 200) d'Urbain V daté de Rome 4 avril 1369 interdit aux moines d'exiger des repas somptueux ou de l'argent pour la réception de certaines personnes dans leurs monastères. Ces textes sont assez curieux pour l'histoire de la discipline ecclésiastique au moyen-âge.

Louis LEGER.

---

18. — Dr E. L. Th. HENKE's **Neuere Kirchengeschichte.** Nachgelassene Vorlesungen für den Druck bearbeitet und herausgegeben von Dr W. GASS. Bd. I. Geschichte der Reformation. Halle, Lippert'sche Buchh., 1874. In-8°, XVI-448 p.

On a publié, ces dernières années, plus d'un ouvrage pour résumer et vulgariser, tout en conservant une forme scientifique, les résultats des travaux spéciaux sur l'époque de la Réforme. Les cours de professeurs éminents, débarrassés du lourd appareil critique, et édités avec discernement,

(1) M. Emler publie aussi une autre série de documents historiques : *Reliquiæ tabularum terræ regni Boemiæ anno 1541 igne consumtarum*. C'est une série de contrats et documents juridiques. Le plus ancien remonte à l'année 1287.

ont semblé le plus propre à répondre à ce but. On sait quel accueil favorable reçurent les leçons de Ludwig Häuser, publiées par les soins de Oncken, leçons qui, à la vérité, embrassaient l'histoire de la Réforme jusqu'à la paix de Westphalie.

Les leçons du professeur bien connu de Marburg, M. Henke, mort en 1872, et que son ami, M. Gass, de Heidelberg, s'est chargé de livrer à l'impression, comprennent une période plus restreinte : elles s'arrêtent, en effet, au dernier tiers environ du XVI[e] siècle. Ce 1[er] volume, qui porte le titre d'*Histoire de la Réforme*, n'est d'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, qu'une partie, la première, de l'*Histoire moderne de l'Église*. Cet ouvrage a été laissé par son auteur en cahiers manuscrits très soignés, circonstance qui a contribué à faciliter la tâche de l'éditeur. M. G. avait à choisir entre les différentes rédactions de certains cahiers la rédaction définitive, à polir le style, sans altérer la manière de Henke, à combler quelques lacunes, à mettre l'ouvrage au courant de la science d'après les plus récents travaux, enfin à compléter les citations. On peut dire qu'il s'est très heureusement acquitté de ces soins divers, bien qu'on puisse signaler çà et là quelques omissions, inévitables, je le reconnais, dans un travail aussi étendu, et soulever quelques objections. P. 23, par exemple, il aurait fallu ajouter aux citations : *Lauterbach's Tagebuch auf das Jahr* 1538, *die Hauptquelle der Tischreden Luther's*, ed. Seidemann, 1872; dans plusieurs notes (pp. 50, 75), il fallait renvoyer à Kessler's *Sabbata*, ed. Götzinger dans les *Mittheilungen zur vaterlændischen Geschichte. hrsg. v. histor. Vereine zu St-Gallen*, V-X. Ce même travail aurait dû être cité dans l'aperçu intitulé « Sources et bibliographie de l'histoire de la Réforme en Suisse, » ainsi que les ouvrages de Bullinger, de Salat, d'Anshelm, d'Herminjard *(Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française)*, les Basler Chroniken, t. I, etc. Et je pourrais indiquer d'autres oublis de ce genre pour des ouvrages anglais et français. Par contre, il était inutile de renvoyer à des travaux comme ceux de Marheinecke, de Ranke et de Häusser. La classification par siècles des écrits concernant Luther et des sources de son histoire est purement extérieure; tout originale qu'elle soit, elle ne saurait nous satisfaire. Mais ce sont là des peccadilles; et nous ne marchanderons point à M. G. les éloges que méritent le zèle et le talent dont il a fait preuve.

Quant à la valeur de l'ouvrage même de Henke, il faut se ranger à l'opinion judicieuse émise à ce propos par M. G. dans sa préface. L'auteur est parfaitement maître de son vaste sujet, et il l'expose, comme il convenait à un manuel d'enseignement, aussi brièvement et aussi rapidement que possible. Il était naturel que l'auteur s'appesantît sur le côté théologique de son sujet; mais on trouvera peu de théologiens qui aient en même temps une intelligence aussi profonde des questions de politique générale qui s'y rattachent. A ce point de vue, les leçons de Henke sont de beaucoup supérieures à celles de son confrère Hagenbach *(Kirchengeschichte*, Bd III, 4.

Aufl., Leipzig, 1870). Toujours clair et pénétrant, Henke ne se complaît point dans ces considérations vagues qui assument si facilement le ton onctueux d'un sermon. Rarement il se contredit comme lorsqu'après avoir (p. 328) prodigué des louanges inexplicables à l'Église suédoise parce qu'elle forme avec l'État « une puissance une, » il ne peut se dissimuler (p. 330) que « cette union stricte qui a persisté jusqu'à nos jours » a aussi porté de mauvais fruits. Il y aurait également à redresser quelques inexactitudes historiques. On prouvera difficilement que les enseignements de Hubmaier aient été jusqu'au communisme (p. 182); que Melchior Hoffmann ait fait partie de l'entourage de Thomas Münzer (p. 261). La durée de la vie de Hans Holbein (p. 184) aurait dû être fixée à 1497-1543, d'après les dernières recherches. De même, les dates indiquées pour la mort de Hetzer et pour celle de Denk (p. 420) devaient être changées en 1529 et 1527, d'après Cornelius *(Geschichte des Münsterischen Aufruhrs*, II, 59). La confusion qui s'était établie à propos des noms de « Marcus Thomas » et de « Stöbner, » qui auraient été ceux de deux disciples de Münzer, se retrouve aussi dans le livre de Henke : elle n'a été dissipée que tout récemment par Köstlin, dans sa Biographie de Luther. — Les chiffres 1530 (p. 147), 1521 (p. 351), 1543 pour 1534 (p. 333), et le mot « Gotoman » pour « Hotoman » semblent être de simples fautes d'impression. C'est par une erreur de ce genre qu'il faut sans doute expliquer (p. 176) qu'à propos de l' « ancienne guerre de Zu- » rich, » les *Waldstætte* soient donnés comme alliés de l'Autriche et non de Zurich. — Quelquefois, on aurait aimé plus de développement, par exemple dans la biographie de Luther, pour le commencement de l'Anabaptisme, etc.

Une des qualités principales de ce livre, c'est qu'il rattache toujours les événements de la Réforme aux événements du passé, et ouvre des horizons sur l'avenir. L'histoire du XVe siècle est toutefois supposée connue : aussi l'humanisme n'y est-il guère qu'effleuré. Mais dès qu'il s'agit de montrer comment les nations, l'une après l'autre, sont envahies par la Réforme, l'auteur cherche à décrire les conditions, favorables ou contraires à son développement, dans lesquelles les plaçaient leurs traditions et leurs mœurs. Les deux premières sections de l'ouvrage sont consacrées à cette étude des milieux, si je puis m'exprimer ainsi, la première s'occupant de l'Allemagne et de la Suisse; la seconde, de la France, des Pays-Bas, de la Grande-Bretagne, la Scandinavie, la Pologne, la Hongrie, l'Italie et l'Espagne. La troisième section traite des « Dissidents » et des « Sectes. »

Si l'on ajoute que l'auteur est exempt de tout esprit d'exclusivisme dogmatique, que son style, sans viser à l'effet, est constamment agréable, que l'indication des sources et la bibliographie données en tête de chaque paragraphe, ainsi que de nombreuses notes, sont un guide sûr pour ceux qui voudraient étudier plus en détail cette époque, on n'hésitera pas à souhaiter que ce livre se répande dans le grand public. Pour notre part, nous recommandons chaudement ce manuel à la fois des plus commodes et des plus instructifs.

Alfred STERN.

VARIÉTÉS.

La lettre suivante d'un volontaire de 1792 nous a paru être un document intéressant à reproduire pour la connaissance des idées et des passions qui dominaient alors dans une partie de la population française.

La lettre porte en suscription :

Au cytoyen républicain Hoguer N[t] (Négociant), rue de Paris n. 10 departement de Seine et Oise à Versailles.

« Coleret près Maubeuge le 30 octobre 1792.

Bon Républicain,

Je vous prie de m'excuser, ainsy que vôtre aimable épouse, si j'ai différé à vous donner si longtemps de mes nouvelles pour vous réitérer les sentiments de reconnoissance pour tous les embarras que je vous ai occasionné pendant mon séjour à Versailles, en vous promettant de les renouveller en temps et lieu.

Vous n'ignorez pas les temps pluvieux que nous avons essuyé depuis nôtre départ de Versailles. Le battaillon a soutenu ses fatigues et ses peines avec un courage étonnant, plus la pluye tomboit sur leurs épaules, et plus ils chantoient et paroissoient contents, tant il est vrai que le patriotisme donne des forces et du courage. Nous avons passé hyer la revue du cytoyen Doulcet commissaire député de la convention nationale, il a été enchanté du battaillon et de sa tenue ; il nous a dit que nous avions bien mérité de la patrie, mais que nous n'avions pas terminé nos succès, que les Belges nous attendoient avec impatiance, il nous a surtout recommendé de respecter la chaumière et la cabane, mais de ne point faire de quartier aux émigrés. Le cytoyen Doulcet a bien vû dans les yeux des volontaires que le battaillon étoit animé du désir d'exterminer tous les despotes qui tomberont sous leurs mains.

Le battaillon se conduit bien, il est bien vû du general, des officiers et des troupes de toute l'armée, et je crois qu'il se distinguera. Nous sommes très mal logé et très dispersés. Nous attendons de jour en jour l'ordre pour entrer dans le Brabant et y camper, nous espérons conquérir sous peu de temps, des villes pour pouvoir hyverner et être plus commodément. La premiere division commence à filer dans le Brabant, nous sommes de la seconde, ainsy nous ne tarderons pas à suivre la première.

Je me porte au mieux, la fatigue m'est très avantageuse ; le battaillon a confiance en moy, je fais observer la discipline autant que faire se peut, je suis à la tête de braves gens. Je désire que vos santés de même que celle de vôtre chère famille soit bonne, je fais les mêmes vœus pour toute la famille en général, je vous prie de le leur témoigner, de leur dire mille choses de ma part, et de me croire avec les sentiments les plus fraternels votre concitoyen et camarade républicain.

Lacoste commendant en chef le 10 battaillon de Seine et Oise à l'armée d'Harville L[t] (Lieutenant) general commendant la seconde division de l'armée du Nord.

J'écrirai au premier jour à la républicaine mère S. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

—

Séance du 7 janvier 1876.

L'académie procède au renouvellement de son bureau. M. de Wailly, vice-président sortant, est élu président pour 1876. M. Ravaisson est élu vice-président. M. Maury, président sortant, avant de quitter le fauteuil, prononce une courte allocution dans laquelle il annonce la mort de M. Mohl, membre ordinaire de l'académie. MM. de Wailly et Ravaisson prennent ensuite place au bureau. Sur la proposition de M. de Wailly, l'académie vote des remerciements à M. Maury.

M. Albert Dumont, élu correspondant de l'académie le 24 décembre dernier, adresse par lettre ses remerciements.

Une lettre du ministre de l'instruction publique demande à l'académie de désigner deux candidats pour la chaire de langues et littératures méridionales vacante au collége de France. Cette lettre est accompagnée des pièces de la délibération de l'assemblée des professeurs du collége de France, qui a désigné pour cette chaire en première ligne M. Paul Meyer et en seconde ligne M. Émile Chasles. L'académie fixe au 21 janvier la discussion des titres des candidats; le vote aura lieu immédiatement après la discussion.

M. Ém. Chasles écrit à l'académie pour poser sa candidature à la chaire en question.

L'académie procède à l'élection des membres de diverses commissions pour l'année 1876. Ces commissions sont en conséquence composées respectivement des membres ci-après :

Commission des travaux littéraires : MM. Naudet, Guigniaut, Laboulaye, Egger, de Longpérier, Ad. Regnier, Maury, Hauréau ;

Commission des antiquités nationales : MM. de Saulcy, de Longpérier, Delisle, Maury, Desnoyers, Hauréau, de Rozière, de Lasteyrie ;

Commission des écoles françaises de Rome et d'Athènes : MM. Rossignol, Egger, de Longpérier, L. Renier, Waddington, Thurot, Heuzey, Perrot ;

Commission pour administrer les propriétés et fonds particuliers de l'académie : MM. Garcin de Tassy, Jourdain.

Ouvrages présentés :

M. Egger présente de la part de la famille et des amis de M. Louis-François Meunier un ouvrage intitulé *Les composés qui contiennent un verbe à un mode personnel, en latin, en français, en italien et en espagnol*, par L.-F. Meunier (Paris, impr. nationale, 1875, in-8°). L'édition de cet ouvrage a été préparée, après la mort de M. Meunier, par son ami M. Arsène Darmesteter.

M. Garcin de Tassy présente de la part de l'auteur, M. John Beames, commissaire d'Orissa, les deux premiers volumes d'un ouvrage intitulé : *Grammar of the modern aryan languages of India*. Le 1er vol. comprend une introduction sur les caractères particuliers des langues hindi, panjabi, sindi, gujarati, mahratti, oriya et bengali, et une étude détaillée de la phonétique de ces langues ; le second traite du nom et du pronom.

Ouvrages adressés à l'académie pour ses concours :

Concours pour le prix ordinaire : Un mémoire sur la composition, le mode de recrutement et les attributions du Sénat romain.

Concours Gobert : — Ch. Deshaze, L'université de Paris; — Siméon Luce, Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque; Chroniques de Froissart, publ. par S. Luce. t. 4 et 5; — L. Paris, Le cabinet historique, revue mensuelle, 21e année; les papiers de Noailles de la bibliothèque du Louvre, p. p. L. Paris, 2 vol.; J. F. d'Hozier, L'impôt du sang, p. p. L. Paris, t. 1 et 2; L. Paris, Les mss. de la bibliothèque du Louvre.

Concours des antiquités nationales : — A. Bavelier, Essai historique sur le droit d'élection et sur les anciennes assemblées représentatives de la France; — L. Duhamel, Histoire de l'île de Corse, période antique (ms.); — Hervieux, Recherches sur les anciens États généraux de la France (en partie ms.); — Ledain et Sadoux, La Gatine historique et monumentale, in-f°; — L. Lemaitre, Histoire administrative des anciens hôpitaux de Nantes; — A. Longnon, Les limites de la France et l'étendue de la domination anglaise à l'époque de la mission de Jeanne d'Arc; — L. de Maule-Pl. *(sic)*, Nouveaux documents archéologiques; — C. Rivain, Table générale... des matières contenues dans les quinze premiers volumes de l'histoire littéraire de la France; — Ch. Roessler, Antiquités locales (album oblong).

Concours de numismatique : Thomas, Études métrologiques (ms.).

Concours Delalande-Guérineau : — J. Darmesteter, Haurvatât et Ameretât.

Julien Havet.

Ouvrages déposés au bureau de la Revue Critique.

Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de madame Geoffrin (Paris, Plon). — Dufour : Les Dialectes grecs dans leurs formes de mots (Genève). — Eigenbrodt, De magistratuum romanorum juribus (Lipsiae, Hinrichs). — Klinke, Die Quellen zur Geschichte des vierten Kreuzzuges (Berlin, Aderholz'sche B.). — Walsh, Lord Bacon (Leipzig, Hinrichs). — Wickert, Gebrauch des adjectivischen Attributs im Lateinischen (Berlin, Weidmann).

ERRATUM.

Numéro 52 de 1875, p. 406, note 1, l. 4, au lieu de *langage parlé* lisez *langage pensé*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4. **— 22 Janvier —** **1876**

19. — **Vâmana's Lehrbuch der Poetik.** Zum ersten male herausgegeben von Dr. Carl Cappeller. Jena, Hermann Dufft, 1875, XI-87 p. in-8°. Prix : 12 fr.

Dans les traités hindous d'*Alamkâra*, c'est-à-dire de rhétorique et de poétique, la doctrine est d'ordinaire ce qui nous intéresse le moins. Il suffit d'en parcourir quelques pages pour se convaincre que ce peuple est resté inférieur à lui-même, quand il a entrepris de formuler théoriquement son expérience littéraire. Non-seulement on ne trouve chez lui rien qui rappelle, ne fût-ce que de loin, l'esthétique platonicienne ou les enquêtes historiques d'Aristote ; mais même dans les détails en apparence plus humbles, comme la classification des genres et l'analyse des procédés de style, il est resté bien loin des Grecs dont les théories ont conservé, jusque dans l'extrême décadence, l'empreinte d'une philosophie plus profonde. Ce n'est pas que, dans l'œuvre des rhéteurs hindous, on ne trouve les qualités ordinaires de la race : ils sont laborieux, ingénieux, subtils ; ils abondent en remarques fines ; ils divisent et subdivisent à l'infini, et souvent leurs préceptes valent mieux que le goût de leur époque. Mais ils semblent n'avoir aucun souci de principes généraux. C'est à peine s'ils ont l'air de se douter qu'en traitant, par exemple, des passions, ils sont sur le terrain de la philosophie morale, et que la théorie des procédés du discours relève de celle des procédés de l'esprit. S'ils font des emprunts à une science voisine, c'est à la grammaire et à la lexicographie. Rarement on a poussé plus loin le dédain de l'observation, l'abus du manuel et de la recette. Enfin, leur conception de la poésie est singulièrement mesquine : elle n'est guère autre chose à leurs yeux qu'un jeu d'esprit, un amusement délicat. Aussi leurs élucubrations nous paraissent-elles monotones, fastidieuses et absolument stériles.

Mais ces mêmes rhéteurs appuient leurs préceptes d'un grand nombre d'exemples, qu'ils fabriquent souvent eux-mêmes, mais que, souvent aussi, ils empruntent aux écrivains qui les ont précédés. Par là, leurs traités, si insignifiants au fond, peuvent servir à la critique des textes et deviennent précieux pour la reconstruction de l'histoire littéraire. Dans la pénurie de données chronologiques positives où nous sommes réduits pour l'Inde, le

simple fait que tel écrivain est cité par tel autre, est toujours un renseignement bien venu. On arrive ainsi à établir des séries de noms d'auteurs et de titres d'ouvrages qui finiront peut-être un jour par former un réseau chronologique suffisamment complet[1]. Aussi depuis 1827 où parurent les *Select Specimens of the Theatre of the Hindus* de H. H. Wilson, les théories des rhéteurs n'ont-elles plus été l'objet d'un travail d'ensemble. Comme documents bibliographiques et historiques, au contraire, leurs écrits n'ont jamais cessé d'être estimés à leur valeur et, dans ces vingt dernières années surtout, ils ont été exploités avec fruit. Il suffit de rappeler, à ce sujet, les travaux de MM. Hall et Aufrecht. La publication des textes même a marché plus lentement. Les ouvrages d'*Alamkâra* sortis des presses indigènes sont, il est vrai, passablement nombreux. Mais les éditeurs hindous qui visaient principalement à produire des manuels destinés à l'enseignement, n'ont pas toujours choisi les textes les plus intéressants pour nous, c'est-à-dire les plus anciens. C'est par des Européens, ou sous leur direction, que des éditions plus ou moins critiques ont été faites dans l'Inde du *Kâvyâdarça* de Dandin, du *Kâvyaprakâça* de Mammata, du *Daçarûpa*, du *Sâhityadarpana*. Une traduction anglaise de ce dernier ouvrage n'a pas été achevée. A ces publications, il faut ajouter maintenant l'œuvre de Vâmana, mise au jour par M. Cappeller, une des plus anciennes, peut-être la meilleure dont nous ayons connaissance jusqu'ici, et la première qui ait été éditée en Europe.

La tradition fait de Vâmana le disciple du *muni* Bharata, c'est-à-dire qu'elle le place par-delà toute histoire, en pleine époque mythique. En réalité, il paraît avoir été contemporain de la première croisade et, peut-être, a-t-il vu dans son enfance les cavaliers de Mahmoud le Gaznévide poussant leurs razzias jusqu'aux bords du Gange. Il mentionne, en effet, le poète Kavirâja, et il est cité à son tour dans la *Kâvyaprakâça* de Mammata. Bien que l'âge de ces deux écrivains ne soit pas encore déterminé d'une façon tout à fait précise, ces indications (en admettant toutefois, ce qui est très probable, que le Kavirâja mentionné dans le traité soit bien l'auteur du *Râghavapândavîya)* donnent pour l'époque de Vâmana des limites assez rapprochées. M. C. propose de le placer au xiiᵉ siècle : peut-être convient-il, toutefois, de le reculer encore un peu plus haut, au xiᵉ. En effet, d'un côté, Kavirâja, qui parle de Munja, roi de Dhârâ, comme étant mort, ne saurait avoir écrit avant la fin du xᵉ siècle. D'autre part, nous n'avons pas de raisons de rejeter la tradition rapportée par M. Hall (*Vâsavadattâ*, *Préf* p. 55), d'après laquelle Mammata aurait été un peu antérieur à Çrî Harsha, l'auteur du *Naishadhîya* : or, celui-ci, d'après les

1. L'établissement de ces séries n'est du reste pas une besogne aussi simple qu'elle en a l'air. La plupart du temps les citations sont faites sans indication des sources et il reste à les identifier. Il faut tenir compte aussi des interpolations toujours possibles, des attributions erronées, des homonymies, etc.

recherches de M. Bühler (*Ind. Ant.* I, 30 et *Report on Sanskrit MSS.* 1874-75, p. 8), a écrit dans la deuxième moitié du XIIe siècle. Enfin si, comme M. C. incline à le croire, Vâmana le rhéteur est le même que le grammairien de ce nom qui a composé la *Kâçikâvritti*, ce serait une raison de plus de le reporter un peu plus haut; car Vopadeva, qui est du milieu du XIIIe siècle, a connu au moins deux commentateurs de la *Kâçikâvritti* (Westergaard, *Radices*, *Préf.* p. II).

L'ouvrage de Vâmana n'est pas un manuel général de Poétique. Il ne traite de l'*Alamkâra* que dans le sens restreint du mot, c'est-à-dire qu'il se renferme dans l'exposition des règles du style orné. Il est écrit en *Sutras* d'une bonne facture, auxquels l'auteur lui-même a ajouté un commentaire rédigé avec beaucoup de clarté, et se divise en 5 sections comprenant ensemble 12 chapitres. Comme M. C. n'a joint à son texte ni traduction, ni analyse, je crois devoir en indiquer rapidement le contenu.

I. Le caractère distinctif du *kâvya* ou de l'œuvre poétique est la beauté du style, laquelle résulte de l'observation des règles. Il a pour but de plaire et d'illustrer son auteur.

II. Il y a des poëtes d'appétit délicat; il en est d'autres qui avalent (le grain) avec la paille : les préceptes ne sont pas faits pour ceux-ci; car la graine de Kataka peut bien purifier l'eau, mais non la fange. L'âme du *Kâvya* est le style *(rîti)* ou l'arrangement des mots. Il y a trois sortes de styles dénommées d'après les pays où elles prévalent : le style *Vaidarbha* (au sud du Vindhya occidental) qui réunit toutes les qualités; le style *Gauda* ou bengalais, qui a de la force et de l'éclat, mais que l'abus des expressions composées rend dur et hérissé; enfin le style *Pâncâla* (entre Gange et Yamunâ), simple et doux, mais lâche et d'allure antique. Le premier seul est recommandable : les deux autres doivent être absolument évités; car ce n'est pas avec des fils de chanvre qu'on peut tisser une étoffe variée.

III. Un *Kâvya* suppose trois sortes de conditions ou de connaissances nécessaires *(anga)* : 1° le monde animé et inanimé qui en fournit le sujet; 2° un certain nombre de sciences : la grammaire, le vocabulaire, la prosodie, la danse, la musique et la peinture, l'érotique, la politique; 3° sous la rubrique *Divers* : l'étude des poëtes, les exercices de composition, la docilité envers les maîtres, la réflexion dans le choix des mots, la netteté dans la conception qui est le germe d'où se développe la faculté poétique (scribendi recte sapere est et principium et fons), la méditation pour laquelle on recommande la solitude et les trois dernières heures de la nuit. — Un Kâvya est en prose ou en vers. Il forme une composition suivie ou consiste en fragments détachés. Parmi les compositions, les 10 variétés du drame tiennent le premier rang, car seul le drame présente une peinture complète : le genre narratif, malgré le titre de *Mahâkâvya*, réservé à lui seul, ne vient qu'en deuxième ligne.

IV. Une expression est vicieuse, quand elle est incorrecte, désagréable à l'oreille, vulgaire, exclusivement technique, quand elle n'ajoute rien au

sens, qu'elle est employée conformément à l'étymologie, mais contrairement à l'usage, qu'elle est énigmatique; quand, admettant plusieurs significations, elle est prise dans un sens inusité; quand elle blesse directement ou indirectement les convenances; enfin, quand elle n'est pas immédiatement intelligible. Vâmana a soin d'ajouter que ces deux derniers défauts ne sont pas plus excusables dans les phrases que dans les mots; mais il ne faudrait pas juger de ses idées à cet égard d'après les nôtres. En pratique, il est loin d'être un adversaire décidé du phoebus, et si, à l'endroit des expressions indécentes, quelques-uns de ses scrupules rappellent ceux de la comtesse d'Escarbagnas, il n'est, par contre, rien moins que prude dans le choix de ses exemples.

V. Une phrase est vicieuse, quand les règles de la versification ou du *sandhi* y sont violées, quand elle est malséante et grossière, quand elle renferme une contradiction, une tautologie, une amphibologie, une inconvenance dans les termes, une erreur matérielle ou théorique.

VI. Ce qui fait, au contraire, la beauté d'un *Kâvya*, ce sont les qualités (*gunas*) et les figures ou ornements (*alamkâras*). Celles-ci sont surtout efficaces, mais les premières sont nécessaires. Les unes et les autres sont de deux sortes, selon qu'elles portent sur les mots ou sur le sens. Les qualités qui se rapportent aux mots ou, plus exactement, à l'arrangement des mots (*çabdagunas*), sont : la force et son opposé la grâce, selon que la construction est plus serrée ou plus lâche; la fluidité, la conséquence, l'agrément, qui consiste surtout dans l'usage modéré des expressions composées; la douceur, la pompe ou l'eurythmie (quand les mots ont l'air d'exécuter une danse), la clarté, l'éclat : le style ancien manquait d'éclat.

VII. A ces qualités correspondent, avec une symétrie plus spécieuse que réelle, les qualités qui se rapportent au sens (*arthagunas*) et que Vâmana, non sans forcer un peu les acceptions, désigne par les mêmes termes. Ceux-ci deviennent alors : la grandeur, la précision ou la propriété, l'exact enchaînement de la pensée, la conséquence, la variété, l'euphémisme, la politesse, la clarté, la véhémence ou le pathétique.

VIII. Les figures de mots (*çabdâlamkâras*) sont le *yamaka* ou la rime et l'*anuprâsa* ou l'assonnance. Le yamaka consiste dans le retour à des places diverses, mais toujours symétriquement déterminées dans le distique, d'une ou de plusieurs syllabes répétées dans le même ordre et formant chaque fois un sens différent. On en distingue plusieurs variétés suivant la coupe plus ou moins compliquée suivant laquelle les syllabes s'associent ou se divisent. La perfection consiste dans le jeu de mots. L'anuprâsa ne comporte pas les mêmes restrictions, et consiste simplement dans le retour des mêmes sons.

IX. Les figures de sens (*arthâlamkâras*) procèdent toutes de la comparaison. Celle-ci porte sur un mot ou sur une phrase; elle est motivée ou seulement indiquée. Les défauts que Vâmana énumère se ramènent tous

au choix impropre, soit du terme de comparaison lui-même, soit des mots qui l'expriment.

X. De la comparaison procèdent la similitude, la métaphore, l'allusion, les expressions figurées et imagées de toutes sortes. Le rapprochement qui sert de base à ces diverses façons de parler, peut s'exprimer par la négation, par le doute, par l'exception, par une contradiction apparente; il exagère, il rabaisse, il va du même au même, il est réciproque, il prend la forme de l'exemple ou de l'ironie. Une image en suggère une autre et il se produit ainsi des figures composées. Cette analyse, qui est poussée très loin, est ce qui, chez Vâmana, rappelle le plus certaines parties de la rhéthorique des Grecs.

XI contient diverses règles générales : ne pas répéter le même mot, ne pas faire entrer des vers entiers dans un morceau de prose, ne pas commencer un *pâda* par une particule, ne pas faire coïncider la fin de la phrase avec celle de l'hémistiche, éviter l'emploi de composés déterminatifs qu'on pourrait prendre pour des composés possessifs et réciproquement, n'admettre les termes de la langue vulgaire *(deçabhâshâpadas)* et les expressions qui remplacent le mot propre par une définition *(laxanaçabdas)*, qu'autant qu'ils sont sanctionnés par l'usage des poètes. Quelques autres règles de ce chapitre appartiennent plutôt à la grammaire qu'à la rhétorique.

XII discute un certain nombre de mots et de locutions et rentre tout à fait dans la lexicographie.

L'édition de M. C. est un travail consciencieux et qui fait le plus grand honneur au jeune professeur de Iéna. Son texte établi d'après trois manuscrits dont les variantes sont données au bas des pages, est lisible d'un bout à l'autre, et il n'est resté qu'un petit nombre de passages qui, par leur obscurité, fassent soupçonner quelque corruption. L'ouvrage se termine par un double Index. Le premier est une table analytique des matières en sanscrit, dont l'utilité nous paraît assez problématique. Nous aurions préféré un index alphabétique des Sûtras avec une bonne analyse de leur contenu. Les expressions isolées sur lesquelles Vâmana a fait des remarques auraient pu former un petit index à part, ou être versées sans inconvénient dans l'index suivant. Ce dernier, par contre, est excellent. Il contient, par ordre alphabétique, les commencements de toutes les citations, vers et prose, dont le traité de Vâmana est parsemé. Le seul reproche que nous ayons à faire à M. C., c'est de n'avoir pas osé être tout à fait complet. Ainsi, les exemples de p. 10, l. 24; 26, 5 et 7; 42, 12; 44, 21 et 25; 45, 22, etc., auraient pu être enregistrés à l'Index au même titre que d'autres qui y figurent sans être plus significatifs. L'omission de la stance qui se lit p. 53, l. 19 est plus grave. Le vers donné en note, p. 57, aurait dû être admis, comme l'a été celui de la p. 51. Enfin, de certains groupes de vers qui sont, non pas des exemples mais des préceptes ou des récapitulations de préceptes, M. C. ne mentionne d'ordinaire à l'index que la première stance : celle qui se lit p. 30, l. 6, n'y figure pas du tout.

Des exemples cités, M. C. a ramené un bon nombre à leur source; mais, de ce chef, il reste encore beaucoup à faire. Ainsi celui de la p. 16, l. 3, est tiré du *Kumârasambhava* I, 37; celui de la p. 62, l. 9, est attribué à Amarû par la *Paddhati* de Çârngadhara (Aufrecht ap. *Zeitschr. der Deutsch. Morgenl. Gesellsch* XXVII, 7). Du reste, contrairement à la supposition de M. C., parmi les titres d'ouvrages et les noms d'auteurs mentionnés par Vâmana, il ne s'en trouve pas qui ne soient déjà connus d'ailleurs. Le *Hariprabodha* un poème, la *Nâmamâlâ* un vocabulaire, Viçâkhila, auteur qui a écrit sur l'art musical, ont déjà été signalés par M. Aufrecht *(Z. d. D. M. G.* XXVIII 106, 114, 116, 118) : la Nâmamâlâ se trouve même chez Colebrooke *(Essays* II, 19, ed. Cowell). [1]

L'exécution matérielle du livre est parfaite. Le type nâgarî, surtout celui dont on s'est servi pour le commentaire, est très pur et la correction ne laisse que peu de chose à désirer. Le relevé suivant ne contient guère que des erreurs vénielles, des accidents de presse plutôt que de véritables fautes, p. 4, l. 4, lire *bhidyate;* 16, 9. *utsrijya;* 17, 19. *ayam;* 27, 16, *prithak;* 28, 2, *vyavahritih;* 31, 2. *punas;* 36, 10, *yathâ;* 38. 17, *valanam;* 39, 24, *kutah;* 41, 15, *mundita* (?); 48, 13, *syât;* 49, 17, *asâdriçya;* 51, 9, *çuddheshu;* 55, 23, *çuddhâ;* 56. 11, il faut probablement ajouter *uddharanam* et 66, 21, lire *°jâdishu.*

A. Barth.

---

20. — J. Euting. **Erlaeuterung einer zweiten Opferverordnung aus Carthago.** Strasbourg, Trubner, 1874. 12 p. 8° avec pl. Prix : 2 fr. 25.

L'inscription qui fait l'objet de cette brochure a été découverte pendant l'hiver de 1872-1873 dans les ruines de Carthage. Elle a deux colonnes et est tracée sur une plaque de marbre blanc, d'une écriture soignée et presque élégante. Malheureusement, ce n'est qu'un fragment sans commencement ni fin. Nous ne pouvons même pas déterminer la longueur des lignes. Nous savons seulement que la partie qui nous manque était beaucoup plus considérable que celle qui nous est parvenue.

M. J. Derenbourg, le premier, en fit l'objet d'une communication à l'Institut, qu'il a publiée depuis, sans y rien changer, au *Journal asiatique*, (févr.-mars 1874). En même temps, M. Euting l'étudiait de son côté plus à loisir, et, dans une brochure postérieure au travail de M. Derenbourg, bien qu'elle ait été publiée auparavant, il a fixé définitivement la lecture de ce texte. On peut dire qu'après son travail, il reste à peine une lettre douteuse.

La traduction est loin de présenter autant de certitude. Le sens général est assez clair. Malgré des différences de lecture et d'interprétation considé-

---

1. Il y a eu du reste plusieurs ouvrages ou portions d'ouvrages sous ce titre; on le trouve associé aux noms de Dhananjaya, d'Hemacandra, etc.

rables, M. Derenbourg et M. Euting sont arrivés, chacun de leur côté, à retrouver dans ce fragment toute une série de prescriptions relatives aux différents jours d'une grande fête, une fête de printemps, suivant M. Euting, d'automne, suivant M. Derenbourg. Mais les difficultés se multiplient sitôt qu'on entre dans le détail, et l'état fragmentaire de la pierre ne nous laisse guère d'espoir de les résoudre. M. Euting a pourtant beaucoup fait dans ce sens. Nous voudrions à notre tour présenter quelques remarques que nous puisons dans le cours d'épigraphie de M. Renan.

Colonne de gauche, lin. 2. M. D et M. E ont également bien reconnu les deux racines *peri* « fruit » et *qodesch* « saint. » On peut pourtant faire un reproche à la traduction de M. E., elle a le tort de rejeter le verbe trop loin. Il vaut encore mieux lire avec M. D. *haqdesch*, « consacre. » Nous aurions préféré voir le verbe au commencement de la phrase, mais les deux lettres qui en forment le premier mot ne s'y prêtent guère. — En second lieu, M. E. fait du mot, *pirié*, un pluriel construit. Ces formes pleines ne sont pas dans les habitudes de l'orthographe phénicienne ; nous devons donc y renoncer, couper le mot après le *resch*, et lire : *peri iaé* « un fruit beau » tout en avouant que cette leçon ne nous satisfait que médiocrement.

Ligne 3. La leçon *behédrat*, « dans l'enceinte, » est très-heureuse. Par contre, nous rapporterions plus volontiers le mot *haqqodesch* à ce qui précède. Voici, dès lors, comment on pourrait concevoir la construction de ces deux lignes :

Ramum? fructus pulcri? consecra [*et pone ramum*] [1]
Consecratum in templo, nec non panem suffimenti? [2]

Ligne 4. La coupe des mots est bonne. Nous croyons que M. E. a eu raison de chercher dans cette phrase le futur du verbe *koun*, « être, » appartenir. » Par contre, on ne peut pas rattacher directement, comme le fait M. E., le pronom *hou* au mot *lehem* ; il faudrait *hahou*. M. Renan incline à voir dans cette répétition du pronom immédiatement après le mot qu'il désigne une élégance qui n'est pas étrangère au génie des hébreux, et il traduit :

[*Ex iis quae*]
consecraveris erit panis ipse et (le nom de l'objet manque).

Nous ne savons pas non plus quelle était la destination de ce pain.

La ligne 5 a été traduite de même par M. D et M. E. Enfin, la dernière ligne du quatrième jour est aussi d'une lecture à peu près certaine, sauf le dernier mot qui est incomplet. Peut-être pourrait-on y voir le mot *kômer*

1. Nous ne prétendons nullement combler les lacunes. Les mots entre tirets sont uniquement destinés à indiquer quelle pouvait être, suivant nous, la tournure de la phrase.

2. Ou *parvum* (*qatôn*) suivant une leçon proposée par M. Renan.

« prêtre, » d'autant plus que c'est un terme employé dans le livre des rois pour désigner les prêtres qui offraient l'encens à Baal. (2 R. 23, 5).

La première ligne du cinquième jour est très-obscure. Ce qui nous arrête encore ici, c'est le verbe. On peut le chercher dans le premier mot; la forme : *laschit* « ponendum est, » bien qu'un peu trop concise, est régulière. Mais pour que la construction soit correcte, il faut alors voir à tout prix, avec M. D., dans le mot *alot*, l'équivalent de la préposition *al*, et traduire : *ponendum est super templum mel*. Il est certain que la leçon de M. Euting : *illit ahédrat* « la chambre haute du temple, » est séduisante. Mais alors, que faire du premier mot ? Y voir un substantif, *schit* « colonne, » précédé de la marque du datif? Cette traduction a le tort de rejeter de nouveau le verbe trop loin dans la phrase.

Lin. 2. *Banim meataïm* « deux cents enfants. » Nous lisons ainsi jusqu'à nouvel ordre sans savoir à quoi ces mots se rapportent. Quant à *Kasot*, que M. E. traduit par des « coupes, » on peut le rattacher aussi bien et mieux, soit à la racine *Kasa*, « fixer, déterminer, » soit à son homophone *Kasah* « rassembler, couvrir. »

Colonne de droite : Nous n'essaierons pas d'en donner la traduction; il en reste trop peu de chose. Nous croyons seulement reconnaître qu'elle contenait des prescriptions analogues à celles de l'autre colonne. Elle présente, jusqu'à un certain point, la même allure et les mêmes formules. On y découvre même, vers la fin, un blanc, de la largeur d'une ligne au moins, qui doit correspondre au passage d'un jour à un autre. M. D. avait cru reconnaître, dans cette colonne, les restes d'un morceau poétique. Il avait été amené à cette manière de voir par la fin des lignes qui lui semblaient former des rimes. Nous croyons que ces rimes sont purement accidentelles. D'autre part, M. E. a peut-être été trop affirmatif dans sa traduction. *Baschel* (lin. 2), *dalil* (lin. 7) ne présentent aucun sens un tant soit peu certain. *Qedmat* (lin. 3 et 7) peut être pris dans le sens de « prémices. » Enfin, nous ne voyons pas pourquoi M. E. se refuse à lire, l. 5 : *Esch kan jaï ou meah* : « Quod sit pulchrum et « pingue. » Cette hypothèse en vaut une autre.

Comme on le voit, nous ne sortons pas des hypothèses. Peut-être réussira-t-on à mieux déterminer le sens de certaines formes grammaticales. Mais, il ne faut pas nous le dissimuler, si la traduction doit faire encore des progrès, c'est avant tout de la découverte de nouvelles inscriptions qu'il faut les attendre. La comparaison des textes, telle est la loi de l'épigraphie, et c'est aussi ce qui fait la solidité de ses résultats.

Philippe Berger.

---

21. — **Correspondance inédite du prince Xavier de Saxe,** par Arsène Thévenot. Paris, Dumoulin, 1875, in-8°, 349 p.

François Xavier, prince de Saxe, plus connu en France sous le nom de comte de Lusace, était fils de Frédéric-Auguste qui régna en Pologne sous le nom d'Auguste III. Il vint s'établir en France où il fut nommé lieutenant-général en 1758; il émigra en 1790 et mourut en 1806. Il entretenait, et des côtés les plus divers, une active correspondance. Ses papiers furent abandonnés par lui en 1790, séquestrés et finalement placés dans les archives du département de l'Aube, où était situé le château du prince. Ils furent signalés en 1840 par M. Vallet de Viriville dans ses *Archives historiques;* en 1853, M. Guignard, archiviste de l'Aube, en entreprit le classement. En 1864, le gouvernement saxon réclama les papiers relatifs aux affaires purement saxonnes. Ils lui furent remis. Mais la correspondance proprement dite resta, et c'était la partie la plus importante des papiers du comte de Lusace. En 1870 et 1871, M. Arsène Thévenot la dépouilla et la classa : elle comprend 80 liasses contenant 50,000 lettres, plus un nombre assez considérable de pièces.

Le comte de Lusace a été mêlé à beaucoup d'affaires, notamment aux affaires de Pologne ; de plus il était curieux, et il aimait à se tenir au courant des histoires de la cour; il eut beaucoup de maîtresses qui lui écrivirent très souvent, il eut aussi beaucoup d'enfants dont il s'occupa; sa correspondance est donc fort utile à consulter pour l'histoire politique et pour l'histoire intime de la fin du XVIII[e] siècle. Mais les archives de l'Aube ne sont pas sous la main des savants, la correspondance du comte de Lusace est si volumineuse qu'on s'y perdrait certainement si on l'abordait sans guide. M. A. Th. a voulu aider les recherches, indiquer les pièces importantes; son livre est, à proprement parler, un catalogue analytique de la correspondance. Il l'a fait précéder d'une notice biographique où il a inséré quelques lettres assez curieuses. Son classement est méthodique; il est très aisé de s'y retrouver, d'autant plus que M. A. Th. a joint à son catalogue une table alphabétique des noms propres. Les lettres sont divisées par groupes, et dans chaque groupe, par ordre chronologique. Voici les divisions adoptées par M. A. Th. : I. Correspondance intime : 1° Minutes du prince; 2° Enfants du prince et leurs gouverneurs; 3° Frères et sœurs du prince; 4° Neveux et nièces du prince; 5° Famille de Spinucci (femme du prince); 6° Maîtresses du prince. — II. Correspondance politique et militaire. — III. Correspondances diverses : 1° Française; 2° Allemande; 3° Italienne. — M. A. Th. donne à propos de chaque lettre ou de chaque suite de lettres, suivant l'intérêt qu'elles présentent, une analyse sommaire. Çà et là il mêle à son catalogue les textes qui lui ont paru intéressants. Le catalogue est fait avec soin et sera utile; je ne suis pas sûr que les pièces publiées par M. A. Th. à titre de spécimen soient toujours heureusement choisies. M. A. Th. me semble avoir cherché à faire ressortir par ces extraits le côté

piquant de la correspondance. Il a publié peu de lettres politiques; à en juger d'après son catalogue, il doit s'en trouver beaucoup d'intéressantes. Parmi celles qu'il nous donne, les plus curieuses ont trait aux événements qui précédèrent et suivirent le premier partage de la Pologne. Il y a sous la rubrique *correspondance politique et militaire*, des lettres qui n'ont rien de politique, encore moins de militaire, mais qui sont fort divertissantes. C'est une histoire d'émeute au théâtre français en 1765 et d'intrigues de grandes dames avec des comédiens; le fond en est fort leste et la forme est assez bien appropriée au fond (p. 185-192). Ailleurs M. A. Th., qui me paraît avoir été trop sobre de textes politiques, aurait pu, ce me semble, se dispenser de certaines citations qui seraient mieux placées en appendice d'un fameux traité de Tissot que dans le catalogue raisonné d'une correspondance historique. Cela s'applique surtout à une lettre relative aux mœurs du fils aîné de Xavier de Saxe; il est vrai qu'un an plus tard le jeune prince semblait revenir à de meilleures inspirations et pensait à entrer dans les ordres, ce qu'il fit. Ces détails étaient inutiles. Mais c'est une tache très légère dans une œuvre consciencieuse, dont il faut remercier M. A. Th. et que beaucoup d'archivistes ou de savants de province devraient imiter : que de trésors risquent ainsi de demeurer inconnus! Grâce à M. A. Th., voilà une source de plus à exploiter, et l'on sera sûr, quand on se décidera à faire le voyage de Troyes pour y étudier la correspondance de Xavier de Saxe de ne point perdre son temps en vaines recherches.

A. S.

---

32. — **Le Tigre de 1560 reproduit pour la première fois en fac-simile d'après l'unique exemplaire connu** *(qui a échappé à l'incendie de l'hôtel-de-ville en 1871)* et publié avec des notes historiques, littéraires et bibliographiques, par M. Charles Read. Paris, Académie des Bibliophiles, 1875. 1 vol. in-32, de 152 p. tiré à petit nombre sur papier fort de Hollande. — Prix : 20 fr.

Le plus terrible et le plus fameux des pamphlets du XVIe siècle nous est enfin rendu dans une édition qui ne laisse rien à désirer ni en élégance ni en fidélité. On attendait impatiemment la réimpression, depuis si longtemps promise, des brûlantes pages qui, après avoir volé partout en 1560 et années suivantes, avaient disparu de la circulation au point de mériter une inscription dans le catalogue intitulé : *Livres perdus et exemplaires uniques.* [1] Ne nous plaignons pas trop du long retard qu'a éprouvé la pu-

---

1. *Œuvres posthumes de J. M. Quérard*, publiées par G. Brunet (Bordeaux, 1872, in-8°, p. 31). Conférez le *Manuel du Libraire* (t. II, col. 1032, 1033). M. J. Ch. Brunet pouvait d'autant mieux parler du *Tigre*, qu'il était l'heureux possesseur du seul exemplaire connu, qui lui avait été cédé par le libraire Techener, et qui, à la vente des livres du savant bibliographe, fut acheté par M. R. au prix de 1400 fr., pour la ville de Paris. Ajoutons que ce fut M. Louis Paris, alors bibliothécaire de la ville de Reims, qui reconnut, en 1834, dans le magasin de Techener, parmi des lots de vieux bouquins, l'éloquente invective.

blication d'un volume dont la préparation, soit matérielle, soit littéraire, présentait de grandes difficultés. Le temps a été, pour l'imprimeur (M. Meyrueis), comme pour M. Read, un bien précieux auxiliaire, et les délais que maudissaient d'ingrats bibliophiles, ont permis de perfectionner de plus en plus l'édition annoncée, dès le 30 avril 1868, à la Société de l'Histoire de France.

Indiquons d'abord ce que contient le recueil mis entre nos mains par M. R.

1° Un beau portrait de l'auteur du *Tigre*, François Hotman, reproduction, par l'héliogravure, de celui qui fut publié en 1598 par J. J. Boissard et Th. de Bry, dans leurs *Icones virorum illustrium*, etc., (Francfort, in-f° t. III, p. 140);[1] 2° Une épitre dédicatoire au baron Ch. Poisson, ancien officier d'artillerie, ancien membre du conseil municipal et président de la Sous-Commission des travaux historiques de la ville de Paris; 3° Un *chapitre d'histoire et de bibliographie à propos de ce petit livret*; 4° le texte revisé (c'est-à-dire accentué, ponctué, débarrassé de ses abréviations et de ses fautes d'impression) de l'*Epistre envoyée au Tigre de la France*; 5° le *fac-simile* de l'original de 1560 (avec cette épigraphe tirée d'Horace: *Oculis subjecta fidelibus*), *fac-simile* qui nous rend non seulement « page » pour page, ligne pour ligne, mot pour mot » l'exemplaire revêtu de la signature du peintre Daniel du Monstier, cet exemplaire que, dans son enthousiasme, M. R. appelle (p. 30) « un *phénix* bibliographique, deux fois » providentiellement retrouvé, qui renaît ici, on peut presque le dire, de ses » cendres », mais même la nuance du papier, mais même encore l'antique tache d'encre qui cache ce qui avait été écrit sous le titre; 6° l'*Appendice* divisé en deux parties, l'une consacrée au *Tigre en vers*, paraphrase rimée (1561) de la satire en prose qui avait été écrite après la conspiration d'Amboise (15 mars 1560), et avant l'arrestation de l'imprimeur-libraire Martin Lhomme (23 juin de la même année); l'autre partie consacrée à l'annotation spéciale de cette traduction libre, annotation due à un grand connaisseur des œuvres poétiques du XVIe et du XVIIe siècle, M. Ed. Tricotel; 7° enfin les *notes et observations historiques, littéraires et bibliographiques* de M. R., qui forment 27 petits chapitres pleins pour la plupart d'intéressants détails.

A tous les éloges que méritent la notice et les notes de M. R., il convient de mêler certaines objections.

Le cardinal de Lorraine n'est pas suffisamment jugé, ce me semble,

1. L'attention vient d'être ramenée sur Hotman par une communication faite à l'Académie des Sciences morales et politiques (séance du 16 octobre dernier), par M. Rod. Dareste, qui, après s'être autrefois beaucoup occupé de l'éminent publiciste, l'étudie de nouveau, pour notre plus grand profit, s'appuyant principalement sur la correspondance inédite de l'auteur du *Franco-Gallia*. M. R. n'a pas connu une récente étude de M. Ed. Cougny sur *Hotman* (Paris, in-8° de 82 p. 1875.)

quand on l'a surnommé (page 7) « cynique et sanguinaire prélat. » Il y a eu autre chose que du cynisme et du sang dans la vie du frère cadet du duc de Guise, et, sans vouloir m'associer aux apologies qui en ont été publiées de notre temps,[1] je crois devoir protester, en ce qu'elle a d'absolu et d'excessif, contre une sentence où se résument les passionnés discours des ennemis de l'archevêque de Reims. M. R. a trop écouté les cris des accusateurs et il s'est fait le docile écho de leurs véhémentes hyperboles : il aurait dû réserver une oreille aux défenseurs (raisonnables) de celui que Brantôme, exagérant ici le bien autant que l'auteur du *Tigre* a exagéré le mal, n'a pas craint de proclamer (t. IV, p. 279) un « très grand personnage » en tout.[2]»

Il me semble encore que M. R. n'apprécie pas avec assez d'impartialité l'abjuration de Henri IV, quand il assure (p. 118) que la France, le jour de la cérémonie de Saint-Denis, fut « blessée au cœur. » La thèse contraire a été victorieusement soutenue, comme je le rappelais ici même, l'autre jour[3], et M. R. a beau prétendre (p. 117) que « tous les historiens (y » compris M. Guizot) ont fait, sur ce point, le saut des moutons de Pa» nurge », une plaisanterie n'affaiblira pas l'autorité résultant de l'accord de tant d'éminents esprits qui, à la suite de Sully, ont reconnu que l'abjuration était, au point de vue politique, un acte obligatoire. J'invoque donc avec confiance, contre M. R., l'argument du *consensus omnium*, et la vérité au sujet de l'événement de juillet 1593, est entre les assertions extrêmes de M. l'abbé Feray qui, le voyant à travers ses illusions, le juge avec trop de complaisance, et de M. R. qui, le voyant à travers ses préventions, le condamne avec trop de sévérité.

T. DE L.

---

1. *Etudes sur Charles, cardinal de Lorraine*, par H. Paris (Reims) 1845, in-8°), — *Le cardinal de Lorraine, son influence politique et religieuse au XVI° siècle*, par J. J. Guillemin, thèse pour le doctorat (Paris, 1847, in-8°.)

2. Rapprochez de ceci le passage des *Mémoires-Journaux* de Pierre de l'Estoile (édition Jouaust, t. 1. p. 41) : « C'estoit ung prélat que le cardinal de » Lorraine, qui avait d'aussi grandes parties et grâces de Dieu que la France en » ait jamais eu, etc. » Le *véridique* Pierre de l'Estoile, comme l'appelle M. R. (p. 117), a déclaré qu'il faut parler *sans passion* du cardinal de Lorraine. Jamais déclaration n'a été plus nécessaire. Croirait-on que, dans une pièce de vers citée par M. Tricotel (p. 82) et tirée par cet érudit d'un ms. de la Bibliothèque Nationale, on soit allé jusqu'à reprocher à ce prélat son avarice, alors qu'il fut le plus généreux des hommes, qu'il combla de ses bienfaits une foule de savants et de lettrés, et qu'il apportait à ses aumônes une prodigalité qui devint proverbiale, comme l'atteste l'anecdote si souvent citée de ce mendiant aveugle qui, à Rome, recevant de lui une poignée de pièces d'or, s'écria : Ou tu es le Christ, ou tu es le cardinal de Lorraine !

3. N° du 4 décembre 1875, p. 361.

VARIÉTÉS.

—

DE L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS EN ALSACE.

—

On enseigne une curieuse langue dans les classes consacrées au français par le programme des études en Alsace-Lorraine, si nous en jugeons par un choix de *Lectures françaises à l'usage des classes inférieures* (l'auteur entend par là les basses classes) *des écoles supérieures*, que vient de publier M. Wingerath, « docteur en philosophie et professeur à l'École professionnelle de Mulhouse (Alsace) ».

D'ordinaire on cherche à réunir dans une chrestomathie les plus beaux morceaux d'une littérature, en les choisissant suivant la classe et l'âge des lecteurs. En ce qui concerne notre langue, notre littérature est assez riche et assez variée pour qu'un auteur de chrestomathie puisse, sans difficulté, prendre les morceaux les plus variés dans les genres les plus différents et à son gré passer du grave au doux, du plaisant au sévère. M. Wingerath a cru être profond pédagogue en choisissant ses morceaux, moins d'après le style de l'auteur que d'après le sujet, et il est arrivé avec un gros volume où les traductions du grec, du latin et surtout de l'allemand tiennent la plus grande place! Et cela s'appelle : *Choix de lectures françaises!*

« Que dirait M. Wingerath, écrivait l'*Industriel alsacien* propos à de ce
» livre, si sous ce titre : *Choix de lectures allemandes*, un professeur de
» lycée ou de collége de France publiait une série de traductions, de com-
» pilations, d'arrangements où les Gœthe, les Schiller, les Lessing ne
» figureraient en quelque sorte que pour mémoire, où la place principale
» serait occupée par des versions allemandes de quelques œuvres françaises
» (non les meilleures) et où s'étaleraient, sous prétexte de littérature, des
» anecdotes, des historiettes, des plaisanteries qui courent les rues? Il
» protesterait avec raison contre cette usurpation d'un titre si mal justifié,
» et il demanderait si c'est par de pareils procédés qu'on a la prétention
» d'initier les jeunes français aux beautés de la langue littéraire allemande. »

M. Wingerath a donc bourré son volume de traductions françaises des contes de Grimm, des fables de Phèdre, de Babrius, d'Esope et de Lokman, de traductions de Chamisso, d'Uhland, de morceaux de Balbi, de Malte-Brun, d'articles du *Magasin pittoresque*, etc. Il n'a pas reculé devant des traductions en vers. Citons-en un spécimen pour que le lecteur sache de quels vers français on meuble la mémoire des jeunes Alsaciens. C'est une traduction d'une pièce de Gœthe, la *Rose de Bruyère*, charmante dans Gœthe ; elle est d'un M. Barbieux dont nous avouons entendre le nom pour la première fois.

Fanfan vit la rose en fleur,
Rose en la bruyère;
Sa beauté ravit *son* cœur;
Vite il courut plein d'ardeur
Parmi la fougère.
Rose, rose, rose en fleur
Rose en la bruyère.

Fanfan dit : *Tu es* à moi,
Rose en la bruyère,
Rose dit : « Prends garde à toi;
Je te vais piquer le doigt,
Laisse-*moi en* terre.
Rose, rose, etc.

Mais le lutin arracha
Rose en la bruyère,
Soudain Rose le piqua,
Sans écouter oh! ni ah!
Vaine fut colère.
Rose, rose, etc.

M. Wingerath n'a pas craint de faire tressaillir le poète allemand dans sa tombe! Dors-tu content, Gœthe....?

Nous accorderons que les traductions en prose ne sont pas aussi ridicules : mais est-ce dans des traductions qu'il faut chercher des modèles de style? Les traductions prises par M. Wingerath sont presque toutes signées de noms français. Est-ce une raison pour qu'il n'y ait pas de fautes au moins d'élégance et de goût? Ajoutons que certains morceaux semblent être entièrement de la plume de M. Wingerath. L'*Industriel alsacien* a relevé maint passage de ce genre, et il n'est pas difficile d'en augmenter le nombre. « C'était *dans* une matinée d'été... et les gens se rendaient à l'église » *dans* leur toilette de dimanche. » — « Le dernier de ce nom était un incré- » dule et *disparut* un jour sans qu'on *ait pu* savoir ce qu'il *est* devenu. » — « A cette tour *appartient* une légende populaire. » — « ce sont là les plumes » connues [c'est l'autruche qui parle] pour lesquelles les nègres *me causent* » *des détresses épouvantables et m'assomment cruellement.* » « L'insensible » personnage ne daignait pas *se* bouger. » — « Il *se plaît de préférence* sur » les plages sablonneuses et arides. »

Le lecteur peut juger de l'enseignement qui se donne en Alsace avec de pareils livres. Heureusement les jeunes Alsaciens peuvent apprendre le français ailleurs que dans la classe et avec les livres de M. Wingerath. La tradition de notre langue n'est pas morte en Alsace : nombre de familles en conservent pieusement l'usage et *se plaisent de préférence* à la parler.

H. Gaidoz.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

—

Séance du 14 janvier 1876.

MM. Gebhart et P. Meyer écrivent pour poser leur candidature à la chaire des langues et littératures de l'Europe méridionale qui est vacante au Collége de France.

M. Bréal, au nom de la commission du prix Gobert, lit un rapport qui donne la liste des ouvrages entre lesquels le concours pour ce prix est ouvert cette année. Ces ouvrages sont les suivants :

1° Ch. Paillard : Histoire des troubles religieux de Valenciennes, t. 3 ;

2° Louis Paris : Le cabinet historique, 21e année ; Les manuscrits de la bibliothèque du Louvre, 1 vol.; Les papiers de Noailles de la bibl. du Louvre, publiés par L. Paris, 2 vol.; L'impôt du sang, par J. F. d'Hozier, p. p. L. Paris, t. 1 et 2 ;

3° Ch. Desmaze : L'université de Paris, 1 vol.;

4° Siméon Luce : Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque, 1 vol.; Chroniques de Froissart, p. p. S. Luce, t. 4 et 5 ;

plus les deux ouvrages qui sont actuellement en possession du prix :

1° Lecoy de la Marche : Le roi René, sa vie, son administration, ses travaux artistiques et littéraires, 2 vol. ; Extraits des comptes et mémoriaux du roi René, 1 vol. ;

2° Ch. Paillard : Histoire des troubles religieux de Valenciennes, t. 1 et 2 ; Considérations sur les causes générales des troubles des Pays-Bas au XVIe siècle, 1 vol.

L'académie procède à l'élection des commissions chargées de décerner ses divers prix pour cette année. Sur la proposition faite par le bureau de continuer en fonctions pour 1876 les membres d'une commission nommée en 1875, M. Naudet prend la parole pour faire remarquer qu'autrefois l'académie nommait toutes ses commissions elle-même au scrutin, tandis que depuis quelques années elle se borne souvent à ratifier en bloc des propositions qui lui sont faites par le bureau. M. Naudet se plaint de cette innovation qu'il compare à la révolution qui fut opérée dans la constitution romaine par Tibère, quand cet empereur enleva aux comices l'élection des magistrats pour la transporter au sénat. En conséquence de cette observation, il est procédé au vote par bulletins pour l'élection de toutes les commissions. Le scrutin donne les résultats suivants :

Commission du prix ordinaire (sujet du concours : la composition, le mode de recrutement et les attributions du sénat romain) : MM. Naudet, L. Renier, de Rozière, Duruy ;

Commission du prix de numismatique : MM. de Saulcy, de Longpérier, de la Saussaye, Robert ;

Commission du prix Lafons-Mélicocq : MM. P. Paris, Delisle, Hauréau Deloche.

Commission du prix Stanislas Julien : MM. Ad. Regnier, Maury, Dulaurier, Pavet de Courteille ;

Commission du prix Delalande-Guérineau : MM. Garcin de Tassy, Ad. Regnier, Dulaurier, Bréal.

M. Georges Perrot fait connaître les résultats des premières fouilles faites à Olympie, qui ont été l'objet d'un rapport adressé à l'académie de Berlin, au nom de la direction des fouilles d'Olympie, par M. E. Curtius. Les fouilles ont été conduites sur les lieux par MM. G. Hirschfeld et A. Bœttiger. Elles ont amené la découverte d'un grand nombre de sculptures provenant du grand temple d'Olympie, parmi lesquelles on remarque une statue colossale de la Victoire, avec une inscription, et plusieurs fragments des deux frontons du temple. L'un de ces fragments porte la signature de l'artiste, ce que le rapport de la direction des fouilles signale comme un fait jusqu'à ce jour unique, pour l'époque à laquelle remontent ces fragments (5e siècle avant notre ère). — M. Egger relève cette dernière assertion, qui est, dit-il, erronée. Il cite deux morceaux de sculpture au moins aussi anciens qui portent la signature de leurs auteurs, celui qui est connu sous le nom du *soldat de Marathon*, et la statue de Minerve Hygiée élevée par Périclès, à Athènes, dont le piédestal a été retrouvé de nos jours avec la signature du sculpteur *Pyrrhos*.

M. Duruy lit la suite de son mémoire sur le régime municipal dans l'empire romain pendant les deux premiers siècles de notre ère. Il parle des relations des citoyens entre eux. Il expose notamment les usages qui obligeaient les riches habitants des municipes à de fréquentes libéralités envers leur patrie et leurs concitoyens, dons de terrains ou d'édifices pour l'usage public, combats de bêtes et autres spectacles, *sportules* ou distributions de vivres.

Ouvrages présentés : — par M. E. Leblant : W. Fol : Catalogue du musée Fol, antiquités, 2e partie : glyptique et verrerie ; Genève, in-8° ; — *par M. de Longpérier* : un nouveau fascicule de l'Histoire des peuples étrangers de Ma-touan-lin, traduite par M. L. d'Hervey.

Ouvrages déposés : — Caffiaux : La ville de Valenciennes assiégée par Louis XIV ; in-8° ; — Guimann : Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, rédigé au XIIe s., ... publié ...par M. le chanoine Van Drival ; Arras, in-8° ; — Albrecht Weber : Akademische Vorlesungen über indische Literaturgeschichte ; 2te vermehrte Auflage ; Berlin ; in-8°.

L'académie a reçu aussi un nouvel envoi d'estampages d'inscriptions sémitiques, qui lui a été adressé par M. de Sainte-Marie.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 29 Janvier — 1876

Sommaire : 23. Childers, Dictionnaire de la langue Pâli. — 24. Corssen, la langue des Étrusques, t. II. — 25. Rocquain, Napoléon Ier et le roi Louis. — 26. Bourguignon, Bischwiller depuis cent ans. — *Correspondance:* Lettre de M. W. Wagner. — *Variétés: Archives de philologie slave*, p.p. Leskien, Nehring et Jagic. — Académie des Inscriptions.

23. — **A Dictionary of the Pâli language** by R. C. Childers, in-4°, xxiii, 624 p. London, 1875, Trubner and Co. — Prix : 78.50.

Le Dictionnaire pâli-anglais annoncé dès 1870, et dont une partie (p. 1-276) avait paru dans les derniers mois de 1872, est enfin achevé ; 620 pages d'un in-4° à deux colonnes et d'un texte serré présentent au lecteur plus de 13,000 mots pâlis, avec leur étymologie, leurs significations principales et accessoires, une série plus ou moins longue d'exemples traduits, et une discussion des difficultés les plus remarquables. Un grand nombre d'expressions techniques, appartenant à la terminologie du Bouddhisme, sont l'objet d'une étude approfondie, minutieuse, qui fait de plusieurs articles de ce dictionnaire de véritables monographies. Utilisant les textes publiés, les travaux auxquels le Bouddhisme a donné lieu, les résultats de ses propres recherches et les renseignements fournis par des correspondants de Ceylan, Bouddhistes très versés dans la science de leur religion, M. Childers a composé non pas seulement un dictionnaire pâli, mais une sorte d'encyclopédie bouddhique, au courant de l'état présent de la science. On peut dès à présent y signaler des lacunes, et le progrès des études ne cessera pas d'en faire reconnaître de nouvelles ; mais on ne peut pas demander à un Dictionnaire paraissant aujourd'hui ce qu'il fournirait en paraissant dans 15 ou 20 ans. Il est certain que l'ouvrage de M. Ch., fruit d'un long et persévérant travail, sera un précieux secours et pour ceux qui voudront étudier le Bouddhisme, et pour ceux qui entreprendront l'étude, jusqu'à présent fermée, faute de dictionnaire, de la langue et de la littérature pâlies. Nous avons dans le temps applaudi à l'apparition des 276 premières pages de ce dictionnaire[1], et nous avons adressé à l'auteur nos vœux et nos encouragements ; nous le félicitons maintenant de l'heureux achèvement de son beau travail, et nous le remercions du service qu'il a rendu aux études bouddhiques. S'il est un livre dont « le besoin se faisait

1 *Revue critique*, 7 décembre 1872.

sentir », pour employer une expression rebattue et devenue triviale, mais juste, c'est assurément celui que M. Ch. vient d'offrir au public.

La préface mise en tête de l'ouvrage traite de points fort importants. En voici une analyse succincte :

Le pâli (c'est-à-dire la langue du texte) était au vi[e] siècle avant notre ère le dialecte du Magadha : en l'employant pour prêcher ses doctrines, le Bouddha fit, d'un insignifiant patois, destiné à se transformer après une existence plus ou moins obscure, une langue littéraire de première importance. — La littérature pâlie comprend : 1° Les Écritures bouddhiques ; 2° Les commentaires de Buddhaghosa ; 3° Des ouvrages grammaticaux, historiques et autres. Le canon bouddhique, dans sa forme actuelle, date du troisième concile tenu sous Açoka (309 av. J.-C.) ; mais la révision faite à cette époque n'est, selon les Bouddhistes, que la confirmation de celle qui fut faite en 543 après la mort du Bouddha. M. Ch. voit dans les sculptures trouvées récemment à Bharhut par le général Cunningham une justification de prétentions des Bouddhistes relativement à l'antiquité de leur canon. Quant aux commentaires de Buddhaghosa, ils sont une traduction, amplifiée, augmentée par les réflexions personnelles de l'auteur, des commentaires originaux apportés à Ceylan, en même temps que le canon, par Mahendra, fils d'Açoka. Le texte pâli de ces commentaires s'étant perdu, Buddhaghosa dans le v[e] siècle de notre ère[1] le rétablit d'après la version singhalaise qui s'était seule conservée. Et maintenant cette version singhalaise est perdue à son tour, et il ne reste que la version pâlie de Buddhaghosa. M. Ch. attribue aux invasions hostiles que Ceylan a subies au xii[e] siècle et qui auraient eu pour résultat la destruction à peu près complète des livres bouddhiques, la perte de cette version singhalaise. Il ne serait même absolument resté aucun vestige de la littérature bouddhique à Ceylan, si les livres pâlis n'y avaient été rapportés de Birma ; la version singhalaise des commentaires que naturellement les Birmans ne possédaient pas, ne put faire partie de cette réintégration. — Parmi les livres pâlis de la troisième catégorie, il y en a de très importants : l'un d'eux le Milinda-pânha, « questions de Milinda » atteste les rapports des Grecs avec les Bouddhistes de l'Inde, Milinda n'étant que la transcription du grec Menandros, et devant désigner le roi bactrien de ce nom. — La version pâlie (ou du Sud) est le texte authentique et original du canon bouddhique ; c'est à tort que quelques-uns réclament encore ce privilége en faveur des livres sanskrits du Népal. — L'étude du pâli est encore bien nouvelle ; mais plusieurs hommes éminents, à leur tête Burnouf et Fausböll, ont contribué à la fonder. — Les deux cinquièmes des mots pâlis sont identiques à des mots sanskrits ; presque tous les autres représentent

1. M. Ch. dit (p. x, l. 6) : « In the fifth century Mahendra's singhalese commentaries were retranslated into Pali by... Buddhaghosha. » A la page viii, on lisait... the commentaries of Buddhaghosha, which date only from the fifth century A. D. — A. D. doit être une faute d'impression ; il faut lire P. D.

des mots sanskrits modifiés, la plupart très légèrement, mais quelques-uns d'une façon telle qu'ils sont rendus méconnaissables (Ex : *tâlisa* pour *Chatvârimsat*). Certains mots pâlis, étrangers au sanskrit classique, appartiennent à la langue du Veda ; et M. Ch. soupçonne qu'il y a dans le pâlî certains débris pour ainsi dire antérieurs au sanskrit lui-même et explicables seulement par les autres langues du groupe indo-européen. — Le pâli est avec le sanskrit dans une relation semblable à celle de l'italien avec le latin. Le Magadhi a été pour les dialectes contemporains de l'Inde ce que fut le toscan pour les divers patois de l'Italie du moyen-âge ; le Bouddha a été le Dante de la péninsule gangétique, et son Tipitaka en a été la Divine Comédie. — Idiome populaire, le pâli n'est point régulier, savant, solennel comme le sanskrit ; il a en revanche une flexibilité, une douceur étrangère à la langue des Brahmanes. — La grammaire pâlie s'écarte beaucoup moins de la grammaire sanskrite que l'italienne de la latine ; cela tient à ce que le pâli n'a point subi comme l'italien des influences étrangères. Ce sont surtout les mots que les changements ont affectés, et on trouve qu'en somme ces changements ont eu moins de portée et d'effet que les changements analogues par lesquels le latin est devenu l'italien. L'élément étranger dans le pâli est à peu près nul, il se réduit à un nombre très restreint d'éléments dravidiens.

Je crois avoir exactement résumé la préface de M. Ch. Je suis d'accord avec lui sur presque tous les points, sauf deux qui se résument en un seul : l'antiquité du canon bouddhique dans sa forme actuelle, et surtout l'assertion que la version pâlie est la rédaction authentique et originale des écritures bouddhiques. Ces deux points sont étroitement unis, et sans aller jusqu'à soutenir résolument la thèse opposée et me prononcer formellement sur une question qui ne me paraît pas suffisamment éclaircie, je ne puis accorder ces deux points à M. Ch. Je m'appuie sur les versions semblables, mais non identiques, que nous avons, des textes fondamentaux du Bouddhisme. Le sûtra des quatre vérités, le Mangala sûtra, et d'autres que je pourrais citer, sans parler de ceux qui, j'en ai la certitude, se découvriront, ne sont pas rédigés de la même manière dans le canon du Nord et dans celui du Sud. A mon avis, ces divergences s'expliquent par le schisme qui éclata cent ans après la mort du Bouddha et s'accrut dans le siècle qui suivit jusqu'à former 18 écoles. On nous dit, je le sais, que ce schisme eut pour cause de simples questions disciplinaires de minime importance. Néanmoins je ne puis me persuader qu'il ait été sans influence sur la rédaction des sûtras ; d'après cela, ceux que nous avons, tant au Nord qu'au Midi, ne seraient ni les uns ni les autres la reproduction exacte des textes conservés pendant le premier siècle du Nirvâna ; ceux-ci devraient être considérés comme absolument perdus ; ils se seraient conservés dans les écrits tibétains et pâlis, avec une fidélité plus ou moins grande, gardant la physionomie primitive, mais diversement altérés, en certains points, par les travaux des diverses écoles, ou au moins de deux écoles principales. Il se

peut que la version pâlie soit parfois plus fidèle que l'autre ; mais quand bien même j'accorderais qu'elle l'est toujours, je me crois en droit de n'y voir que la rédaction d'une école particulière. M. Ch. ne dit pas un mot de ce schisme ; en lisant sa préface, on croirait que les Bouddhistes n'ont jamais eu de discussions entre eux, que la plus touchante unanimité a régné parmi les successeurs du Bouddha. Il est cependant certain qu'il y a eu scission, et comment croire que cette scission n'ait pas nui, en quelque mesure, à la conservation et à l'intégrité des textes ?

On ne peut pas, je crois, comparer la collection du Népal, telle que nous l'avons, avec le canon pâli. La découverte de M. Hodgson a été infiniment précieuse ; mais, à vrai dire, elle se réduit à des fragments. Si je ne me trompe, nous n'avons pas même tous les ouvrages dont les titres remplissent sa liste. La plupart de ceux que nous lui devons sont relativement modernes ; même les plus anciens, ceux qui, j'en suis convaincu, renferment des textes aussi anciens que les plus anciens du recueil pâli, paraissent être une rédaction plus récente. Ce n'est que sur une collection entière, telle que la collection tibétaine, qu'on pourrait s'appuyer pour discuter les questions qui se rattachent aux origines du canon bouddhique ; mais il s'en faut qu'elle ait été explorée suffisamment ; j'en dirai autant et peut-être avec plus de raison encore, de la collection chinoise ; seulement il y a un sérieux inconvénient à être obligé d'étudier de pareilles questions avec des traductions. Quant à la collection pâlie, l'avons-nous étudiée assez pour pouvoir nous prononcer en connaissance de cause ?

Je ne puis laisser cette question sans dire un mot de deux autres qui s'y rattachent, savoir : la conservation des écrits bouddhiques par transmission orale, et la langue employée par le Bouddha. Sur le premier point, M. Ch. admet (préf. p. IX, note) que l'écriture a dû être employée dès l'origine, mais réservée pour les écrits les plus importants (ceux qui apparemment constituaient l'enseignement ésotérique) : le reste, constituant l'enseignement exotérique aurait été confié seulement à la mémoire des disciples [1]. Je refuse, quant à présent, de me ranger à cet avis ; je crois néanmoins que certains textes ont toujours eu une importance particulière ; ce seraient les plus anciens : d'autres auraient été incorporés après coup dans le canon qui se serait ainsi grossi peu à peu. La deuxième question est plus grave. On a beaucoup discuté pour savoir si le Bouddhisme a eu une langue propre, si cette langue était le pâli ou le sanskrit ; on a invoqué des traditions qui attribuent à chaque école, ou peu s'en faut, un langage différent. La thèse qui faisait du sanskrit la langue des premiers Bouddhistes a perdu constamment du terrain : du reste M. Hodgson, celui qui semblait le défenseur né de cette thèse, a de bonne heure émis l'avis vraisemblable

1. M. Ch. ne fait pas formellement cette distinction de l'enseignement ésotérique et de l'enseignement exotérique, mais il semble l'admettre implicitement. (P. IX, note 1.)

et sensé que le pâli et le sanskrit devaient être également en honneur chez les Bouddhistes, l'un servant à instruire les multitudes, l'autre à discuter avec les savants. M. Ch. repousse absolument l'idée que le Bouddhisme primitif ait connu une autre langue que le pâli. M. Minayeff ayant cité un texte pour prouver que la prédication du Bouddha devait être accommodée au langage de chaque peuple et par conséquent faite en plusieurs dialectes, M. Ch. ne voit dans ce passage qu'une interdiction formelle de traduire les discours du Bouddha en sanskrit et d'employer une autre langue que le dialecte Magadha. Si tel est le sens véritable de ce passage, il faut reconnaître que jamais défense ne fut plus mal observée. Néanmoins, malgré les raisons que donne M. Ch. pour justifier son interprétation, puisque M. Minayeff en a une toute différente, il convient peut-être d'attendre que le passage en question ait été soumis à une nouvelle étude, qu'il soit examiné non pas isolément, mais dans le texte suivi dont il fait partie. Il conviendrait aussi de s'assurer si ce sujet est bien primitif et n'est point une interpolation. Je ne suis pas non plus convaincu par les arguments que M. Ch. tire de la comparaison des textes pâlis et sanskrits, comparaison dont M. Minayeff avait voulu se servir pour montrer que la langue des prédicateurs bouddhistes variait selon les localités, et qui fournit à M. Ch. la preuve que les textes sanskrits ne sont que des traductions maladroites et postérieures des textes pâlis. Je ne dis pas que cette apparence ne puisse quelquefois se produire; mais dans bien des cas il y a trop de différences et d'interversions pour qu'on n'admette pas une élaboration des textes différente d'un simple travail de traduction.

On pourrait demander à M. Ch. comment il explique la différence notable qui existe entre la langue des inscriptions d'Açoka et celle du Tipitaka? Y voit-il deux dialectes distincts, ou un même dialecte à deux époques différentes, de telle sorte que la langue des inscriptions étant, je suppose, la langue courante, usuelle, celle des sûtras serait devenue à cette époque, une langue littéraire, sacrée, savante, une langue morte? Ce qui est certain, c'est que le pâli paraît être devenu de bonne heure une langue morte, et ce fait contrarie quelque peu l'assimilation du Bouddha avec Dante. La langue littéraire créée par Dante est devenue celle de Pétrarque, du Tasse, de l'Arioste, de Machiavel: la langue patronée par le Bouddha est restée la langue théologique d'une secte. Pour en revenir au débat institué entre le pâli et le sanskrit, je dirai que je n'attache pas une grande importance au fait que des mots propres au Bouddhisme, tels que *prâtimoxa*, *uposatha*, auraient été pris du pâli et introduits pour ainsi dire de force dans le sanskrit après avoir été plus ou moins heureusement modifiés. Les livres sanskrits du Bouddhisme n'ont jamais passé pour des modèles de style et de langage: on a toujours constaté qu'ils étaient écrits dans un sanskrit assez éloigné du sanskrit classique; par nécessité, peut-être par calcul, les Bouddhistes respectaient mal la pureté de la langue des Brahmanes; et la création de mots nouveaux chez eux n'a rien que de naturel.

Je ne crois pas qu'on en puisse tirer un argument décisif contre la possibilité de l'emploi du sanskrit par les premiers Bouddhistes, emploi que, du reste, je suis disposé à regarder comme très restreint, si toutefois il a eu lieu.

Comme je le disais au commencement de cette discussion, je n'ose rien affirmer de précis, et je crois qu'il faudra encore des recherches ultérieures assez étendues pour que nous soyons au clair sur ces questions. Mais voici ce que je dirais : Le Bouddha a dû préférer un idiome populaire à l'idiome savant, et se prêter autant que possible à la diversité des idiomes usités de son temps. Toutefois, pour prévenir le danger redoutable de l'altération des textes, on a pu adopter un idiome comme langue spéciale, celui même dont le Bouddha se servait de préférence. Mais même par ce moyen, le but ne fut pas atteint ; les divisions des sectes empêchèrent un accord complet sur la rédaction des textes ; la compilation du Nord, dans sa forme actuelle, est sans aucun doute plus récente que la compilation du Sud ; mais parmi les écrits d'âge différent qu'elle renferme, il en est qui sont aussi anciens que les écrits correspondants de l'autre collection, et la comparaison des uns et des autres autorise à douter que la rédaction pâlie, même dans ses parties les plus anciennes, puisse être considérée comme identique à la rédaction primitive.

Dans le numéro du 7 décembre, j'ai parlé avec assez de détails de l'article *Nirvâna*, qui est demeuré de beaucoup le plus long de tous les articles de ce dictionnaire : je n'y reviendrais pas si je ne devais des explications tant au lecteur qu'à M. Ch., qui me reproche de ne l'avoir pas cité exactement. Répondant à l'objection élevée contre la doctrine du Nirvâna-néant que le néant ne peut être l'objet des aspirations d'une agglomération d'hommes, j'avais dit : « Le commun des Bouddhistes aspire non au Nirvâna, mais au Svarga, au paradis d'Indra. » (*Rev. crit.* 7 déc. 1872, p. 356, l. 36.) M. Ch. me reproche de lui imputer une opinion qu'il n'a pas émise, et craignant de n'avoir pas été assez explicite, il affirme que, « bien loin de se désintéresser du Nirvâna, tous les vrais Bouddhistes *aspirent* au Nirvâna » (Dict. page 623) qui est le néant. La phrase de mon article qui a provoqué l'observation de M. Ch., ne s'appliquait pas à lui ni aux opinions qu'il avait émises ; mais je ne suis pas étonné qu'il s'y soit trompé ; c'est moi qui suis dans mon tort, pour ne m'être pas suffisamment expliqué, et je lui en fais mes excuses. A la vérité, je pouvais croire que M. Ch. adoptait les vues exprimées dans cette phrase, mais puisqu'il semble les repousser, et pour réparer l'omission que j'ai faite il y a deux ans, je dirai que la réflexion incriminée m'avait été suggérée ou plutôt confirmée (car je l'avais depuis longtemps dans l'esprit), par le paragraphe suivant du livre de M. Alabaster *The Wheel of the Law*, où l'on peut lire ceci : (Préface, xxviii.)

« Le Siamois ordinaire ne se préoccupe jamais du Nirvâna, il n'en prononce même jamais le nom. Il croit que la vertu sera récompensée par le séjour du ciel (Sawan) et il parle du ciel, non du Nirvâna. Buddha, vous dira-t-il, est entré

dans le Nirvâna; mais quant à lui, il ne porte pas ses regards au-delà du Sawan. Un érudit verrait, dans le Sawan, le ciel (Devaloka) d'Indra, un ciel qui n'est pas éternel. Le Siamois ordinaire ne considère pas s'il est ou s'il n'est pas éternel; c'est à tout le moins un heureux état de transmigration d'une durée très vaste, pour laquelle il n'admet pas de rabais, et pleinement suffisant pour ses aspirations. »

M. Ch. est-il d'accord avec M. Alabaster sur la manière de voir du « Siamois ordinaire » (ce que j'appelle le « commun des Bouddhistes ») à l'égard du Nirvâna? Je lui accorde que « tous les vrais Bouddhistes aspirent au Nirvâna »; les souhaits inscrits par les copistes à la fin des manuscrits, et par lesquels ils demandent à obtenir le Nirvâna, ou à devenir des Bouddhas en font foi. Mais combien y a-t-il de « vrais Bouddhistes » ? Et les trois cents millions (et plus) de Bouddhistes que l'on compte sur la terre sont-ils tous de « vrais Bouddhistes » aspirant au néant de toutes leurs forces?

Je ne veux point prolonger cet article en insistant sur tous les points où je puis différer d'avis avec l'auteur. Il en est un cependant qui exige une discussion.

A la page 417, colonne 2, ligne 2 (art. Sâkiyo, etc.) l'auteur dit : « Sâkyamuni, le sage ou philosophe Çâkya, est donné comme épithète de » Gautama (Ab. 5.) Je ne l'ai rencontré ailleurs que dans Kh. 7. J'exprime ici » ma protestation contre la coutume continentale de donner au Buddha » Gautama le nom de Çâkyamuni, qui est une pure épithète »; et en note : « Je suppose que c'est à Burnouf que nous devons la mode d'employer ainsi » le mot Çâkyamuni (Voy. Int. 70.) Moi-même dans un temps j'ai suivi » cette coutume, comme on peut le voir par les premières pages de ce dictionnaire. »

Je crois devoir répondre à la protestation de M. Ch., non pour justifier tel ou tel, mais pour établir la vérité. Tout d'abord je reconnais qu'il y a juste fondement aux réclamations de M. Ch.; nous usons et nous abusons du nom de Çâkyamuni. Je reconnais en outre que, dans des ouvrages très-importants, dans le Buddha-Vâmsa, dans le Nidâna du Jâtaka que vient de publier M. Fausböll, le Bouddha actuel (notre Bhagavat, *amhâkam Bhagavâ*, comme dit le Nidâna) est appelé Gotama et non pas Çâkyamuni. Est-ce une raison pour dire que Çâkyamuni est une pure épithète (a mere epithet)? Non. Car ce terme apparaît comme le nom de Bouddha du prince Siddhârtha. Cela est du moins ainsi chez les Bouddhistes du Nord, que M. Ch. n'entend sans doute pas supprimer d'un trait de plume. Je pourrais citer des passages des livres sanskrits du Népal; je me contente de renvoyer M. Ch. et le lecteur à l'analyse du Kandjour par Csoma. Ils verront (Asiat. res. XX p. 415, l. 8) que dans le premier texte du Sûtra-pitaka tibétain, dans le *Bhadra Kalpika* le quatrième Bouddha du « Kalpa fortuné » est *Shâkya-thub-pa*. Or, *Çâkya-thub-pa* est la traduction du sanskrit *Çakya-muni*. L'original sanskrit ou sûtra tibétain portait Çâkyamuni : cela ne peut faire l'ombre d'un doute. Je regarde donc la question comme résolue, en ce qui touche les Bouddhistes du Nord; mais les Bouddhistes du Sud

emploient aussi Sâkyamuni comme nom de Bouddha. Il existe à la Bibliothèque nationale deux manuscrits pâlis de provenance siamoise, renfermant un Sîla-Jâtaka : ces manuscrits (copiés probablement l'un sur l'autre, mais d'époques très-différentes) sont datés du Nirvâna de Çâkyamuni (Siri-Sâkyamuni) [1]. Assurément cette mention du nom de Çâkyamuni dans une note de copiste n'a rien d'officiel et n'est pas une autorité de premier ordre ; mais puisqu'elle se trouve associée à un vœu des plus sérieux, que nos deux copistes demandent le Nirvâna pour la récompense de leur labeur, que l'un d'eux élève même son ambition jusqu'à souhaiter de devenir un Bouddha, on ne peut croire qu'ils eussent gâté leur souhait par une dénomination incorrecte, vaine et sans valeur ; si donc ils ont écrit Çâkyamuni quand il était si facile d'écrire Gotama, c'est que, apparemment, le mot Çâkyamuni est plus qu'une épithète. Et maintenant, pour dire toute ma pensée, je crois que Çâkyamuni est vraiment le nom bouddhique du Bouddha, Siddhârtha étant son nom de naissance, et Gotama [2] son nom patronymique. Malgré cela, il est certain que le nom de Gotama est employé presque exclusivement par les Bouddhistes du Sud au lieu du nom de Çâkyamuni, et les bouddhistes du Nord qui, à en juger par les textes, devraient en faire plus d'usage, ne paraissent guère l'employer davantage. Bouddha, et surtout Bhagavat sont les expressions dont ils se servent habituellement. Ce sont bien les savants européens qui ont donné au nom de Çâkyamuni l'importance qu'il a prise : Burnouf a sans doute contribué à le faire adopter de préférence à d'autres ; mais Csoma doit y être aussi pour quelque chose ; il emploie sans cesse l'expression Shâkya, abréviation de Çâkya-muni, parce que, ne connaissant guère que les textes tibétains, il ne voulait pas dire Shâkya-thub-pa ; Burnouf ayant constaté l'équivalence de Shâkya-thub-pa et de Çâkyamuni, n'a pas hésité à adopter ce nom en se fondant sur les autorités tibétaines et népalaises. Maintenant, les savants promoteurs des études pâlies, M. Childers et M. Fausböll (qui doit s'associer *in petto* à la protestation de M. Childers) semblent demander le remplacement de Çâkyamuni par Gotama ; je ne suis pas bien pénétré de la légitimité et surtout de la nécessité de ce changement. Il y a de bons arguments en faveur de ces deux noms ; s'il fallait opter, je donnerais la préférence à Çâkyamuni par les raisons que j'ai données plus haut. Mais sommes-nous condamnés à ne désigner le Bouddha que par un seul nom ? Je ne le pense pas, et je ne vois pas pourquoi on ne serait pas libre de dire Gotama ou Çâkyamuni, selon le goût des personnes et surtout selon l'origine des textes que l'on emploie. Les savants du Continent peuvent continuer à dire « Çâkyamuni », mais en se souvenant que bien des Bouddhistes pour-

1. J'ai donné la traduction de ce texte et des notes exprimant la date placées par les copistes à la suite du texte, dans le *Journ. Asiat.* (Août, sept. 1875, p. 245-253).

2. Ou plutôt Gautama qui signifie « descendant de Gotama, Gotamide. »

raient manifester de l'étonnement en entendant appeler ainsi « leur Bhagavat » : les savants insulaires peuvent dire « Gotama » mais en n'oubliant pas qu'il y a au Nord et au Midi des textes où Gotama est appelé le Bouddha Çâkyamuni. Je ne puis donc accepter la protestation de M. Ch. dans la forme absolue où il la donne; mais je ne la dédaigne pas non plus, je crois qu'il y a lieu d'en tenir compte, et je lui donne pour ce motif la publicité dont je puis disposer. Au public de juger.

Je termine ici cet exposé, en renouvelant mes remercîments à M. Childers pour la courageuse ardeur qu'il a mise à terminer cet important travail. Il a supprimé la principale difficulté qui s'opposait au développement, ou du moins à la diffusion de l'étude du pâli; il a rendu un service signalé aux études orientales; les travaux ultérieurs apporteront sans aucun doute des perfectionnements à son dictionnaire, mais ne feront que rendre plus sensible le mérite et l'utilité de ce beau travail. L. FEER.

---

24. — W. CORSSEN. — **Ueber die Sprache der Etrusker.** Zweiter Band Mit einem Holzschnitt, zwei lithographischen Tafeln und einer Karte von H. Kiepert. Leipzig. Teubner. 1875. VIII, 722 p., in-8°.

Nous nous faisons un devoir d'annoncer le second et dernier volume de cet ouvrage, pour l'appréciation duquel nous croyons pouvoir nous référer à notre premier article[1]. L'auteur, dans l'intervalle, est mort, et il n'a même pu surveiller l'impression des dernières feuilles. Pas plus aujourd'hui qu'alors, nous ne voulons insister sur les côtés faibles de cet ouvrage : outre que nous en avons assez dit, d'autres voix se sont élevées qui nous dispensent de rien ajouter. Il vaut mieux chercher en quoi ce long et laborieux ouvrage servira la science. Des index très complets permettront de retrouver aisément ce que M. Corssen a dit et conjecturé sur chaque mot : la partie épigraphique et phonétique conserve jusqu'à un certain point sa valeur, indépendamment des traductions proposées. On ne tentera pas à l'avenir une interprétation des inscriptions étrusques sans consulter ce livre. Espérons que ceux qui n'adopteront pas le système de M. C. s'abstiendront de toute polémique de détail : ses étymologies peuvent être discutées par ceux qui acceptent l'ensemble des vues de l'auteur sur le caractère indo-européen et italique de l'étrusque; mais ceux qui croient que la preuve n'est pas fournie, n'ont que faire de relever une à une ses interprétations.

Le nom de M. C. restera attaché d'une façon indissoluble au progrès des études latines : ses deux meilleurs ouvrages, le *Vocalismus* dans sa première édition et les *Kritische Beitræge*, ont introduit dans la grammaire comparée un degré de finesse et de précision inconnu avant lui. Élevé dans la discipline de la philologie classique, M. C. a contribué pour une large part au rapprochement de deux sciences faites pour se compléter et pour s'éclairer l'une l'autre. Ce sera un titre d'honneur qui ne périra pas.

M. B.

---

1. *Revue Critique*, 1874, II, p. 321.

25. — **Napoléon Ier et le roi Louis,** d'après les documents conservés aux archives nationales, par Félix Rocquain. Paris, Didot, 1875, in-8°. — Prix : 9 fr.

Il suffit de signaler le titre de cet ouvrage pour en faire connaître l'importance. On avait imprimé la correspondance de Napoléon Ier avec le roi Joseph, avec le roi Jérôme et avec le prince Eugène. La correspondance du roi Louis manquait pour compléter l'histoire des royautés vassales. A part sept lettres publiées en Hollande, cette correspondance est tout entière aux Archives nationales. M. Rocquain la publie aujourd'hui : il a eu parfaitement raison d'y joindre les lettres de l'empereur déjà publiées dans la *Correspondance*, il y a joint celles que le roi Louis avait publiées lui-même dans ses *Documents* et celles que les éditeurs de la *Correspondance* avaient cru devoir laisser de côté. M. Rocquain a été plus loin, il a imprimé des projets de lettres de l'empereur qui n'ont point été expédiés ou ceux qui ont été modifiés lors de l'expédition. Il a donc tout fait pour rendre son recueil aussi complet que possible : il l'a édité avec un grand soin ; les textes sont accompagnés de notes nombreuses. Enfin il a, dans une introduction de 128 pages, résumé les parties principales de la correspondance qu'il publie.

Cette étude est en elle-même un essai historique excellent, conçu dans le meilleur esprit, composé avec méthode, écrit avec clarté, plein d'intérêt d'un bout à l'autre. L'auteur a le bon goût et le bon sens d'éviter toute déclamation à propos des excès de Napoléon Ier : ses actes et ses paroles suffisent, il n'y a qu'à les rapporter pour provoquer chez le lecteur cette admiration mêlée de trouble que l'on ne peut éviter quand on approche de ce prodigieux phénomène de la nature humaine. Quant au roi Louis, cette étude lui est entièrement favorable : il est impossible de lui refuser la sympathie. Il vit le mal, il voulut le bien et tenta sincèrement de le faire. Chose singulière ! en prenant au sérieux sa royauté de Hollande, en cherchant à servir le pays qu'on lui avait confié, il servait le véritable intérêt de la France ; il était possible de faire oublier aux Hollandais leurs griefs, d'acquérir en eux un allié solide : cela demandait de la mesure, de la patience, de l'humanité. Napoléon ne l'entendait pas ainsi. Il voulait tirer de la Hollande de l'argent et des soldats ; rien de plus. Louis défendait de son mieux les malheureux Hollandais ; après le blocus continental qui ruinait le pays, la lutte devint impossible et Louis succomba. Cette lutte est dramatique, et la chute de Louis n'est pas sans noblesse. Il faut comparer le ton de ses lettres à celles de l'empereur : en quelques lignes les hommes se peignent tout entiers. « Votre royaume ne me rend aucun service, écrivait Napoléon (6 novembre 1806). — « Je suis surpris que votre » royaume ne puisse fournir que 6000 hommes d'infanterie et quatre esca- » drons. Cela est ridicule. Vous auriez dû en tirer 12000 hommes. Je vois » avec peine que vous n'avez pas la grande manière. » (5 novembre 1806 — inédit.) — « Vous attachez trop de prix à la popularité en Hollande. Il

» faut avant tout être le maître. » (3 décembre 1806.) « Ce que je vous de» mande par dessus tout, c'est de ne pas parler de misère. Le but de toutes » vos actions est de chercher les applaudissements des boutiquiers... De » l'énergie ! On ne fait le bien des peuples qu'en bravant l'opinion des faibles » et des ignorants. » (15 décembre 1806, inédit.) « Vous gouvernez trop cette » nation en capucin. La bonté d'un roi doit toujours être majestueuse et ne » doit pas être celle d'un moine. Un prince qui, la première année de son » règne, passe pour être bon, est un prince dont on se moque à la seconde. » L'amour qu'inspirent les rois doit être un amour mêlé d'une respectueuse » crainte et d'une grande opinion d'estime. Quand on dit d'un roi que c'est » un bon homme, c'est un règne manqué. » (4 avril 1807). — Louis se plaignit longtemps avant de se résigner à fuir. « Je n'ai pas plus d'ambition » qu'il y a deux ans, écrivait-il le 11 octobre 1807; si Votre Majesté a des » vues sur ce pays, je ne demande que de ne pas être l'instrument de sa perte » ou même de la perte de son indépendance. Cela donnerait à ma mémoire » une tache ineffaçable.... Ce que j'aime le mieux au monde, ce que j'ai tou» jours aimé, c'est d'être simple particulier. Si ce pays était heureux, je le » quitterais sans peine ; malheureux, je dois périr avec lui. Tout faible que » je suis, je ne le suis pas assez pour ne pas sentir cela. Dans le pre» mier cas, j'en sortirai sans déshonneur, dans le second, mon nom serait » justement déshonoré. » — « Quoique j'aie été attaché à la vie parce que » j'ai des désirs modérés et que j'aurais pu avoir quelques jours tranquilles, » je pense que si les mourants sont à plaindre, les morts sont heureux. » (21 janvier 1808.) — « Que votre volonté soit faite, Sire ! Je suis monté sur » le trône malgré moi ; j'y suis resté sans jamais oublier que je n'y étais pas » né ; j'en descendrai de même. Je ne me targuerai point d'une vaine fierté. » Depuis quatre ans, je me suis attaché à mon rang et à ce pays. Considéré » comme étranger lorsque j'étais en France, considéré comme étranger en » arrivant ici, je me flattais d'avoir trouvé enfin quelque stabilité dans mon » existence. Mais, Sire, si vous le voulez, c'est à moi d'obéir. Je puis vous sa» crifier mon rang, mon existence; mais je ne puis jamais consentir aux » demandes qu'on me fait, d'autant qu'on n'a nul besoin de moi pour faire » par la force ce qui est non seulement nuisible, mais funeste pour cette na» tion et contraire à mon premier devoir. » (4 novembre 1809). — Est-ce bien là l'homme que M. Thiers nous peint (XII, 77) comme « un prince » singulier, mais plus actif que juste, *aimant le bien mais s'en faisant une* » *fausse idée, libéral par rêverie, despote par tempérament*....., simple et en » même temps *dévoré du désir de régner*... » — En général, les correspondances publiées par M. R. modifient très-sensiblement le récit de M. Thiers, le jugement qu'il porte sur le roi Louis et sur les affaires de Hollande. M. R. le fait remarquer avec raison (p. 15), M. Thiers paraît n'avoir connu le roi Louis que par les appréciations de Napoléon. Il attribue à Louis, à son hypocondrie, à son incapacité, à sa passion du pouvoir des résultats dont la politique de Napoléon doit seule porter la responsabilité. Je

m'arrete ici. Si je continuais, je serais amené à refaire, ou ce qui serait plus sage, à recopier le travail de M. Rocquain. Ce que j'en ai dit me paraît suffisant pour montrer toute la valeur de cet ouvrage et le service que l'auteur a rendu à l'histoire.

Albert Sorel.

---

26. — **Bischwiller depuis cent ans**, par le Dr Eugène Bourguignon. Bischwiller, Posth, 1875. — viii, 367 p. in-8°. — Prix : 6 fr.

Parmi toutes les villes de l'Alsace, aucune ne s'est développée avec une rapidité plus grande que Bischwiller, le centre longtemps florissant d'une industrie textile des plus considérables. Elle comptait moins de trois mille âmes au moment de la Révolution ; en 1869, le recensement attestait, pour Bischwiller, une population de 11,500 habitants. Dans l'espace de moins d'un siècle, la petite ville avait donc quadruplé le nombre de ses citoyens et prétendait bien n'en pas rester là pour l'avenir. La guerre de 1870 est venue renverser toutes ces espérances. L'industrie des draps, qui faisait la fortune de la localité, a été si rudement frappée par les droits que lui imposait la délimitation nouvelle des frontières, qu'elle n'a pu résister au choc ; le nombre des fabricants est tombé de 96 à 21, celui des métiers de 2,000 à 650, celui des broches de 56,000 à 22,000. Une bonne partie de la population ouvrière a quitté la ville, et le nombre des habitants accusé par le recensement de 1874 est inférieur de près de 5,000 à celui de 1869. C'est donc plus qu'une perte passagère, c'est une décadence rapide et presque impossible à combattre que les événements de 1870 ont imposé à cette ville si florissante naguère, et qui rêvait de devenir pour le Bas-Rhin ce que Mulhouse était depuis des années pour les populations de la Haute-Alsace.

En présence de cette situation si douloureuse, un des citoyens les plus estimés de Bischwiller, M. le docteur Bourguignon, a voulu remplir un devoir patriotique et retracer au moins, dans un tableau détaillé et fidèle, l'histoire du développement de sa ville natale et de sa trop courte prospérité. Rattachant son récit à une *Histoire de Bischwiller* publiée, il y a plus d'un demi-siècle, par M. F. Culmann[1], il a commencé sa narration aux abords de la Révolution, qui détacha Bischwiller de la domination ducale des Deux-Ponts ; ce sont peut-être les chapitres les plus intéressants de son livre, que ceux où M. Bourguignon a suivi le développement du mouvement révolutionnaire dans une petite ville d'Alsace. C'est une pierre de plus à un édifice qui ne sera pas de longtemps achevé ; rien de déclamatoire, aucun esprit de parti ; les documents officiels, les procès-verbaux de la municipalité ; les souvenirs contemporains, fournissent la trame du ta-

---

1. Culmann, F. G., Geschichte von Bischweiler. Strassburg, Heitz, 1826, in-8°.

bleau, qu'on peut utiliser en toute confiance. Parmi ces pièces, nous signalerons surtout le *Journal* inédit d'un barbier de Bischwiller, Charles Blum, qui, rédigé jour par jour, de janvier 1793 à septembre 1794, renferme les renseignements les plus amusants et les plus naïfs sur cette époque[1]. Les chapitres relatifs aux années 1820-1870 intéressent surtout ceux qui s'occupent de l'histoire et du développement de l'industrie. Les dernières pages, qui nous décrivent Bischwiller pendant l'invasion, offriront un intérêt douloureux à tous ceux qui voudront parcourir ces lignes empreintes d'une patriotique tristesse.

CORRESPONDANCE.

Hambourg, 5 janvier 1876.

Monsieur le Secrétaire,

Dans le nº 47, (20 novembre 1875) de la *Revue Critique*, M. Charles Thurot a consacré un article à la réimpression des *Adversaria* de Dobree *cum præfatione Guilelmi Wagneri*. M. Thurot a critiqué deux pages de ma préface, mais quand il dit que « M. Wagner a *conseillé* cette réimpression », il me semble qu'il n'en a pas lu la conclusion, — autrement M. Thurot aurait su que M. Calvary avait déjà pris l'initiative de réimprimer l'édition anglaise, et que même dix feuilles de la nouvelle impression avaient été tirées, quand je fus prié de surveiller la correction des épreuves.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués,

Wilhelm Wagner,
Professeur au *Johanneum*, à Hambourg.

VARIÉTÉS.

00. — **Archiv für slavische Philologie** unter Mitwirkung von A. Leskien, und W. Nehring, herausgegeben von V. Jagic. — Erster Band, erstes Heft. Berlin, librairie Weidmann[2].

Les relations scientifiques entre les divers peuples slaves sont encore aujourd'hui fort difficiles : la multiplicité des dialectes et des centres littéraires est telle qu'il est presque impossible — même aux slavistes les plus expérimentés — de se procurer et de lire les principales publications. D'autre

---

1. Nous devons prévenir seulement que M. Bourguignon, pour ne pas effacer la naïveté du style, a donné la majeure partie de ce journal dans l'original allemand.

2. L'*Archiv* se publie par fascicules in-8º de 10 feuilles d'impression. Le prix de chaque fascicule est de 5 marcs (6 fr. 25).

part ces publications, en quelque idiome qu'elles paraissent, restent inaccessibles aux savants européens qui auraient le désir de n'en point ignorer les résultats. A plusieurs reprises déjà on a eu l'idée de créer une Revue spéciale, dans une langue également familière aux Slaves et aux non-Slaves. Jusqu'ici cette langue ne peut être que l'allemand. C'est en allemand qu'ont paru autrefois : les *Slavische Jahrbücher* du Dr Jordan (Leipzig, année 1842 et suivantes) et plus tard sous la direction de M. Schmaler, la nouvelle série des *Slavische Jarhbücher* (1852-58); la *Zeitschrift für slavische Literatur Kunst und Wissenschaft*, enfin le *Centralblatt für slavische Literatur* (Bautzen, 1865-68)[1].

Aucune de ces publications n'a eu un succès durable, aucune n'offrait un caractère purement scientifique.

M. Jagic sera, nous l'espérons, plus heureux; c'est un savant distingué et dont les travaux publiés jusqu'ici presque exclusivement en langue serbo-croate font autorité en histoire et en philologie. Il a acquis une longue pratique de l'enseignement au gymnase d'Agram, à l'Université d'Odessa et finalement à celle de Berlin où il professe aujourd'hui la philologie slave. De ses deux collaborateurs, l'un, M. Leskien, disciple de Schleicher et associé à ses travaux, est bien connu par sa grammaire de l'ancien bulgare et par ses nombreuses contributions aux *Beitræge :* (M. Leskien est professeur de philologie slave à Leipzig); l'autre, M. Nehring qui enseigne la même science à Breslau, est Polonais d'origine : il s'occupe surtout d'histoire littéraire : nous ne doutons pas que M. Jagic ait réuni dans les pays slaves de nombreux collaborateurs : témoins les noms de MM. Miklosich, Krek, Schiefner que nous rencontrons dans cette première livraison.

M. Jagic prend le mot *philologie* au sens le plus large. Il entend étudier dans l'*Archiv*. non-seulement les langues, mais aussi les monuments littéraires, les productions de l'esprit populaire, et tout l'ensemble de l'archéologie slave.

Le premier numéro est conforme à ce programme. Il renferme une étude sur l'ancien manuscrit slavon glagolitique dit de Zographos, l'un de ceux qui permettent le mieux d'établir les formes et le lexique du slavon pur. Ce ms. est conservé à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg : — deux notes de M. Leskien sur les formes russes *dvumja*, *tremja*, *cetyrmja*, et sur une loi phonétique de l'ancien bulgare[2] — un mémoire de M. Nehring sur l'Influence de l'ancienne littérature tchèque sur la littérature polonaise, travail fort important et qui contribuera à faire mieux comprendre le rôle de la littérature tchèque au moyen-âge. Il complète et utilise les curieuses recherches de M. Miklosich : *Die Christliche Terminologie der slavischen*

1. Voir, *Revue critique* 1867, II, p. 95, un article sur cette publication.

2. C'est-à-dire le *slavon*. Les slavistes ne sont pas d'accord sur l'origine de cette langue. Les uns y voient l'ancien slovène, les autres l'ancien bulgare. (Voir le dernier ouvrage de Miklosich *Altslovenische Formenlehre* (Vienne, 1874). L'*Archiv* n'a pas encore pris parti dans la querelle.

Sprachen. Viennent ensuite deux études de mythologie et de littérature populaire [1]. La *couche* (schicht) chrétienne mythologique dans la poésie épique populaire de la Russie, par M. Jagic. — *Veles* et Saint Blaise, par M. Krek.

Le travail de M. Jagic est particulièrement intéressant pour ceux qui s'occupent des légendes du moyen-âge. L'auteur s'y était préparé par de nombreuses études et des éditions de textes apocryphes. On a beaucoup déraisonné sur les chants épiques russes, faute d'avoir étudié les légendes byzantines. M. Jagic s'efforce de retrouver les noms bibliques sous les formes défigurées que leur prête la fantaisie populaire. Citons seulement deux hypothèses fort ingénieuses. On rencontre dans les poèmes russes un personnage appelé Volot, Volotovic, Volotomir, Volodimir, Vladimir. M. J. démontre qu'il s'agit, non pas de Vladimir, mais de Ptolémée. On a beaucoup disserté en Russie sur le nom populaire du brigand Solovej (Solovej, rossignol, singulier nom pour un brigand). D'après M. J., ce nom ne serait qu'une corruption de Salomon, Solomon, Soloman. Ces deux citations suffisent à donner une idée de l'intérêt de ce curieux travail. Il se termine par une bibliographie détaillée de l'épopée religieuse chez les Russes et des travaux auxquels elle a donné lieu.

On retrouvera dans l'étude de M. Krek sur *Veles* et *Saint Blaise* les qualités d'érudition et de ferme critique que nous avons déjà signalées chez l'auteur de l'*Einleitung in die slavische Literaturgeschichte*.

Le fascicule se termine par quelques notes de mythologie et d'étymologie fournies par MM. Jagic, Nehring, Schiefner. Tout en louant sans réserve l'esprit et le contenu de ce premier numéro, nous regrettons que M. Jagic n'ait pas cru devoir y ajouter une chronique et des renseignements bibliographiques comme on le fait par exemple dans la *Revue Celtique* et dans la *Romania*. Il déplore, dans son programme, la difficulté qu'éprouvent même les Slavistes à se tenir au courant des productions slaves; le devoir de l'*Archiv* est de leur venir en aide en leur fournissant le plus grand nombre possible d'indications bibliographiques, de notes critiques et d'analyses. Nous espérons qu'il sera tenu compte de ces observations inspirées par une vive sympathie pour l'œuvre du savant professeur de Berlin. — M. Jagic annonce que les communications en langue française seront bien accueillies dans l'*Archiv*; il est à souhaiter que les Russes — nous n'osons dire les Français — entendent cet appel. Remercions toujours M. Jagic de cette innovation [2].

Louis LEGER.

---

1. Vienne 1875. Extrait des mémoires de l'académie des sciences. Librairie Carl Gérold.

2. Nous publierons désormais les sommaires de l'*Archiv für slavische Philologie*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 21 janvier 1876.

M. le président de Wailly annonce la mort de M. le marquis de Lagrange, membre libre de l'académie, et celle de M. de Coussemaker, l'un de ses correspondants.

L'académie procède à l'élection d'un membre de la commission du prix Volney, en remplacement de M. Mohl, décédé. M. Renan est élu.

L'académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, il est procédé au scrutin pour la désignation de deux candidats que l'académie doit présenter au ministre de l'instruction publique pour la chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collége de France. Sont présentés, en première ligne M. Paul Meyer, en seconde ligne M. Émile Chasles.

M. Georges Perrot communique à l'académie le texte d'une inscription latine provenant des ruines de l'ancienne Cyzique, d'après un estampage envoyé par M. Titus Karabella, qu'un firman impérial a autorisé à faire des fouilles sur le territoire de Cyzique. C'est une inscription honorifique dédiée à Claude en souvenir des victoires remportées par son légat dans la Bretagne. Tacite (*Annales*, l. 12, chap. 36) témoigne de la vive impression qu'avaient produite ces victoires et notamment la défaite de Caractacus. Le texte de l'inscription ne s'est pas conservé en entier, une cassure de la pierre a emporté les dernières lettres de chaque ligne. Voici le texte des parties subsistantes : DIVO. AVG. CAESARI. TI. AV... \| IMP. TI. CLAVDIO. DRVSI. F... \| MANICO. PONT. MAX... \| P. P. VIND. LIB. DEVI... \| BRITANNIAE. AR... \| C. R. QVI. CYZICI... \| ET. CYZI... \| CVRATORE... M. Perrot, s'appuyant sur la comparaison de quelques autres textes épigraphiques, propose de restituer et de lire l'inscription ainsi : « Diuo Augusto Caesari, Tiberio Au[gusto Caesari et] Imperatori Tiberio Claudio, Drusi filio, [Caesari Augusto Ger]manico, pontifici maximo, [tribuniciae potestatis XI, consuli V, imperatori XXI,] patri patriae, uindici libertatis, deui[ctis XI regibus] Britanniae, ar[am posuerunt] ciues romani qui Cyzici [consistunt] et Cyzi[ceni], curatore ... ».

L'académie se forme en comité secret pour entendre la lecture d'un rapport de la commission des antiquités de la France.

Ouvrages présentés de la part des auteurs :

Par M. Desjardins : — Karnak, étude topographique et archéologique, par Mariette-Bey (ouvrage accompagné de 56 planches); — Les listes géographiques des pylones de Karnak (avec 3 cartes), par le même ;

Par M. Heuzey : — E. Dugit, Naxos et les établissements latins de l'Archipel.

Julien Havet.

ERRATA.

N° 5, p. 45, l. 25, au lieu de *involontairement*, lisez *volontairement*. — P. 52, l. 26, lisez *Herminjard*. — P. 53, l. 15, lisez *Stübner ; ibid.*, l. 22-23, lisez *et non Zurich*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6. — 1er Février — 1876

27.— **Catalogue des manuscrits syriaques et sabéens (Mandaïtes) de la Bibliothèque nationale.** (Paris), 1874. Imprimerie nationale. In-4° à 2 col.; VIII et 246 pages.

Le premier fascicule du catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale date de 1866 (cf. *Rev. crit.*, 1866, n° 41). Il comprenait les manuscrits hébreux et samaritains, et ne fut pas, on s'en souvient, accueilli par tous avec la même faveur. Nous avons reçu, il y a quelques mois, le second fascicule consacré aux manuscrits syriaques et sabéens (mandaïtes). Les autres semblent devoir se suivre à des intervalles plus rapprochés, et nous pouvons annoncer, dès aujourd'hui, que le catalogue du fonds éthiopien, presque entièrement imprimé, sera dans un bref délai mis à la disposition des travailleurs. Il n'est donc plus téméraire d'espérer que nous finirons par avoir cet inventaire scientifique, attendu depuis si longtemps, des richesses littéraires de l'Orient réunies dans notre grande collection nationale. A vrai dire, et sans vouloir jeter un blâme quelconque sur l'administration de la Bibliothèque, le moment était venu de commencer.

M. H. Zotenberg avait rédigé le catalogue des manuscrits hébreux en utilisant les matériaux déjà préparés par ses devanciers. Cette fois, le travail a été l'œuvre d'un seul, et l'administrateur de la Bibliothèque, dans son rapport au Ministre, nous apprend (p. VI) qu'il a « demandé à M. Zotenberg de composer à nouveau, d'une manière indépendante et sous sa responsabilité personnelle, un catalogue donnant sur les manuscrits des renseignements à la fois exacts et bien ordonnés. » Les fiches antérieurement faites ont donc été laissées de côté, la responsabilité n'est plus partagée et la tâche du critique se trouve du coup bien simplifiée.

Le programme tracé à M. Z. a été exécuté de point en point, et son travail ne soulèvera certainement pas les objections, parfois graves, auxquelles avait donné lieu la publication du catalogue des manuscrits hébreux. Il y a maintenant unité de plan dans la description des *codices*. Les renseignements de même nature sont partout donnés à la même place, et d'une manière plus complète que dans le précédent fascicule; on voit que l'auteur a

tenu compte, en partie du moins, des critiques qui lui furent alors adressées. Les lacunes, en bien petit nombre, sont assez insignifiantes pour qu'il soit inutile de les relever; plus rares encore les inexactitudes matérielles. On aurait mauvaise grâce à insister sur quelques mots syriaques que M. Z. aurait pu, ou même dû, traduire autrement. Nous ne signalerons que l'expression *mimerâ*, parce qu'elle se rencontre fort souvent et nous semble décidément mal rendue par *homélie*; le mot *poème* eût été préférable. En résumé, le catalogue de M. Z. est digne de l'établissement pour lequel il a été rédigé, et fait le plus grand honneur au savoir non moins qu'à la puissance de travail de son auteur.

Est-ce à dire que l'ensemble en soit parfait et ne laisse plus rien à désirer? Non, sans doute. Nous aurions désiré que le système des classifications par ordre de matières fût résolûment écarté. Il n'offre guère que des inconvénients, surtout lorsqu'il s'agit de manuscrits qui sont pour la plupart des recueils de pièces les plus disparates. — Si M. Z., se conformant à un vœu exprimé lors de la publication du premier fascicule, a indiqué cette fois le nombre des feuillets de chaque manuscrit, ses renseignements sur les formats laissent toujours à désirer. Les expressions *grand*, *moyen* et *petit format*, ne disent absolument rien à ceux qui n'ont pas les manuscrits sous les yeux; ce n'était point la peine de changer les anciennes notations de *folio*, *quarto*, *octavo*, pour des termes plus vagues encore. Le seul moyen vraiment scientifique de noter le format d'un manuscrit, est de le mesurer et d'en indiquer la hauteur et la largeur en centimètres ou même en millimètres. — Une des conséquences les plus fâcheuses du classement par ordre de matières, lorsqu'il s'agit de manuscrits, est d'introduire à chaque remaniement du catalogue une nouvelle numérotation qui vient abroger l'ancienne. Tel manuscrit, connu et cité depuis plus d'un siècle comme le nº *x* de tel fonds, devient le nº *y* en attendant qu'une autre classification le fasse passer au nº *z*. Dans le cas actuel, certaines recherches pourront être de ce fait plus ou moins entravées, car souvent un *codex* n'est désigné que par son numéro, sans autre indication. Au moins eût-il fallu joindre aux répertoires si complets et si exacts qui terminent le volume, une table de concordance des nouveaux numéros et des anciens; le rappel de ces derniers à la fin de chaque article est un palliatif insuffisant. — Je me hâte d'ajouter que ces diverses observations s'adressent au moins autant à l'administration de la Bibliothèque et au plan adopté par elle, qu'au rédacteur du catalogue.

Le rapport au ministre de l'instruction publique, qui se trouve en tête du travail de M. Z., contient des détails intéressants sur la formation et les accroissements successifs du fonds syriaque de la Bibliothèque nationale. En 1682, la bibliothèque du roi ne contenait encore que 27 manuscrits syriaques, dont 15 rapportés du Levant par le P. Vansleb. En 1739, lors de la publication du catalogue imprimé, le nombre de ces manuscrits s'élevait à 174, les uns rapportés d'Orient par Thévenot, Paul Lucas et

l'abbé Sévin, les autres acquis avec la collection Colbert, d'autres encore envoyés de Constantinople par le marquis de Villeneuve. Le supplément, fondu dans le présent catalogue avec l'ancien fonds, comprend 114 volumes, provenant d'acquisitions faites depuis 1739, des établissements religieux supprimés à l'époque de la Révolution, et des bibliothèques de l'Arsenal et de Sainte-Geneviève. Cela forme un total de 298 volumes syriaques ou carchouni. Après le *British Museum*, que l'acquisition de la bibliothèque du couvent de Nitrie a rendu si riche en manuscrits syriaques, la Bibliothèque nationale vient en première ligne : les collections du Vatican peuvent seules rivaliser avec la nôtre pour le nombre et l'importance des manuscrits.

En revanche, notre collection de manuscrits sabéens ou mandaïtes, bien qu'elle ne comprenne que douze volumes, est la plus considérable qui existe en Europe. La partie du catalogue qui la concerne a été tout particulièrement soignée par M. Z., et l'imprimerie nationale a eu là une excellente occasion d'employer ses types mandéens, — les premiers qui aient été gravés.

Souhaitons en finissant que les prochains fascicules du catalogue des manuscrits orientaux ne soient pas trop lents à paraître. Ils mériteront, nous en avons l'assurance, un accueil aussi favorable que celui qui a déjà été fait par le monde savant au travail de M. Zotenberg.

A. CARRIÈRE.

28.— Otto RIBBECK.— **Die Rœmische Tragœdie im Zeitalter der Republik.** — Leipsig. Teubner. 1875. VIII-693 p.

C'est en 1852 que M. Otto Ribbeck publia ses *Tragicorum latinorum reliquiæ* ; il les fit suivre trois ans plus tard des fragments des comiques, et il se trouva ainsi nous avoir donné tout ce qui nous reste du théâtre romain de la république en dehors de Plaute et de Térence. On n'en avait encore qu'une édition médiocre, celle de Bothe, pleine de lacunes et d'erreurs. Le travail de M. Ribbeck valait bien mieux ; il était plus complet et plus exact, aussi reçut-il un accueil très favorable du public. En 1871, il fallut donner une édition nouvelle de fragments des tragiques, et c'était le tour des comiques deux ans après.

La nouvelle édition des tragiques romains, telle que l'a publiée M. Ribbeck en 1871, ne reproduit pas tout ce que contenait l'ancienne. Il avait placé à la suite de son premier travail un long commentaire, qui portait le nom assez étrange de *Quæstionum scenicarum mantissa*, et où il traitait les questions que soulevaient les textes qu'il avait réunis. Dans la seconde édition, la *mantissa* a disparu : comme il croyait devoir lui donner plus d'importance, il la réservait pour en faire un ouvrage à part. C'est le volume que nous annonçons à nos lecteurs. En publiant ce travail isolément, M. R. ne lui a pas conservé tout à fait son ancien caractère ; autant qu'il l'a pu, il a supprimé l'appareil critique. Il prend les questions où elles

en sont, sans se donner la peine de nous dire par quelles phases elles ont passé ; il ne s'aventure pas dans les difficultés qui ne sont pas encore résolues, et cherche à tout nous rendre simple et clair. S'il a tenu à débarrasser son livre de tout ce bagage de notes et de références destinées à rassurer la conscience timorée des érudits, c'est qu'il s'adresse à un public plus étendu. Sans rien sacrifier de la sûreté et de la solidité des recherches, il veut les accommoder au goût du grand nombre. Je ne dirai pas qu'il vulgarise, ce mot a pris chez nous une signification suspecte, mais il souhaite répandre dans le grand public des lettrés des connaissances qui étaient renfermées entre quelques savants. Il entreprend pour les tragiques romains à peu près le même travail que M. Patin a fait chez nous sur la tragédie grecque, avec cette différence que M. Patin travaillait sur des originaux complets, ce qui rendait son œuvre plus facile, tandis que M. R. essaie de rétablir et de ressusciter des fragments en poussière.

L'ordre qu'il a suivi est le plus simple et le meilleur qu'on pût choisir dans un travail de ce genre. Son avant-propos est consacré à l'étude des dernières transformations de la tragédie grecque. Il a supposé avec raison qu'il n'avait guère besoin de nous parler d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide ; quoiqu'en réalité ces auteurs soient ceux dont les tragiques latins se sont le plus servi, il les regarde comme suffisamment connus de ses lecteurs. Mais les successeurs de ces grands poètes sont moins célèbres, et nous n'avons rien conservé de leurs ouvrages. Cependant leur influence sur le théâtre romain a été considérable. S'ils étaient bien moins illustres que leurs devanciers, ils avaient cet avantage d'être plus récents, ce qui est d'un grand prix dans un art où, selon Horace, on ne plaît que par la nouveauté. Leurs pièces étaient jouées sur les théâtres de la Campanie et de la Grande-Grèce, à Tarente, patrie de Livius Andronicus, à Rudiæ, où Ennius était né [1]. Non-seulement les auteurs latins ont traduit quelquefois leurs tragédies et le font savoir (tel est, par exemple, l'*Achilles Aristarchi* d'Ennius) ; mais même quand ils revenaient aux grands modèles, comme la *contaminatio* était passée dans les habitudes littéraires des Romains, ils ne se faisaient pas scrupule de mêler à ces vieilles pièces d'Eschyle ou d'Euripide des incidents nouveaux, d'ordinaire plus dramatiques et plus romanesques, qu'ils avaient pris chez les auteurs modernes. Enfin l'organisation matérielle du théâtre romain, le choix, le costume des acteurs, la composition des troupes, et tout l'appareil de la représentation ont dû être copiés sur ce qui existait alors dans les villes grecques de l'Italie. Il était donc utile de nous donner une idée des théâtres grecs à ce moment. C'est ce qu'a fait M. R., en se servant, au sujet des corporations d'artistes Dionysiaques, des derniers travaux de M. Foucart.

1. M. Ribbeck rappelle, d'après Otto Jahn et M. Mommsen, que, sur l'emplacement de cette ville, on a trouvé un grand nombre de vases dont les peintures reproduisent les sujets que la tragédie grecque aimait à traiter, surtout après Euripide.

Il raconte ensuite, dans son premier chapitre, les débuts de la tragédie latine. Il le fait en se rattachant au récit de Tite-Live, et je crois qu'il a raison : malgré les doutes qu'Otto Jahn a soulevés au sujet de ce récit, et le sans-façon avec lequel Mommsen l'a traité dans son *Histoire romaine*, il n'en reste pas moins le seul témoignage un peu solide que nous ayons pour reconstituer toute cette histoire. Il demande seulement à être interprété. Tite-Live, qui abrège Varron et voudrait réduire en un chapitre toute la matière d'un traité (probablement le *De scenicis originibus*) a supprimé beaucoup d'intermédiaires importants. Il faut les rétablir, si l'on veut que tout redevienne clair. M. R. n'a pas assez essayé de le faire ; son récit est peut-être trop écourté. Il est vrai qu'il n'avait pas l'intention de s'étendre sur ces prolégomènes et qu'il était pressé d'en venir à son sujet même, c'est-à-dire à l'étude des fragments qui restent des tragiques romains.

C'est pour les éclaircir et les interpréter que M. R. a le plus dépensé de travail et de science. L'entreprise n'était pas aisée : ces fragments d'ordinaire sont rares, courts, obscurs, et il arrive trop souvent que, pour les comprendre, nous n'avons pas la ressource de les comparer aux originaux dont ils sont tirés. La plus grande partie du théâtre grec est perdue. De beaucoup d'ouvrages que les auteurs latins avaient imités, nous n'avons que quelques débris. M. R. se trouve donc condamné à un double labeur, et il faut souvent, quand il étudie une pièce latine, qu'il commence par reconstituer la tragédie grecque qui lui servait de modèle. Il s'est beaucoup servi, pour y arriver, des peintures des vases grecs qui, comme on le sait, ont l'habitude de reproduire les anciennes légendes de la mythologie comme le théâtre les avait popularisées. Il en a tiré des renseignements curieux qui lui ont permis d'entrevoir quelques scènes de ces tragédies perdues et d'expliquer des vers dont on ne pouvait plus deviner le sens. Je ne dirai pas qu'il s'est tenu toujours en garde contre les conjectures : c'était l'écueil d'un pareil sujet. Il est bien difficile, au milieu de ces ténèbres, de ne pas donner un peu trop de corps à des fantômes et de ne pas prendre des illusions pour des réalités. On trouvera sans doute que M. R. va trop loin quand il prétend nous apprendre ce qui se passait au second ou au troisième acte d'une tragédie dont il ne reste plus que quelques vers. Il entre toujours un peu d'artifice dans cette façon de rétablir des pièces entières avec quelques débris ; mais si les conjectures de M. R. paraissent quelquefois un peu hardies, elles sont toujours ingénieuses et très souvent fort vraisemblables.

Il s'est naturellement beaucoup occupé des *fabulæ prætextæ*. C'est un des genres les plus intéressants du théâtre romain et que les travaux de la critique contemporaine nous ont le mieux fait connaître. D'abord, le nombre des pièces de ce genre dont nous savons l'existence s'est accru depuis quelques années. Bothe n'en avait pu découvrir que quatre ; M. R. en énumère neuf. Peut-être faut-il joindre à ce nombre une dixième qui lui a échappé, et dont nous devons l'indication à Ovide. Après avoir raconté

dans ses *Fastes* l'histoire de Claudia Quinta et le miracle qu'accomplit pour elle la Mère des dieux, il ajoute (IV, 326):

Mira, sed et scena testificata loquar,

ce qui fait bien croire qu'on avait composé sur ce sujet une *prætexta*, où l'on montrait la Vestale traînant le vaisseau le long du Tibre avec sa ceinture. Ce nombre paraît encore bien peu considérable, quand on le compare à celui des pièces imitées du grec, et l'on a quelque peine à comprendre pourquoi la tragédie nationale ne fut pas mieux accueillie et plus cultivée à Rome. Cependant on finit par en trouver la raison, quand on voit d'où elle tirait d'ordinaire ses sujets. M. R. établit que, dans son *Paulus*, Pacuvius représentait la victoire de Paul-Emile sur Persée, et non la mort du collègue de Varron à la bataille de Cannes : c'était donc un événement tout à fait contemporain qu'il avait mis sur la scène. Il en est de même de l'*Ambracia* d'Ennius, où le poète célébrait son protecteur Fulvius Nobilior, vainqueur des Etoliens, et du *Clastidium* de Nœvius dont le sujet était la défaite et la mort du chef gaulois Virdumar, tué par Marcellus. Asinius Pollion écrit à Cicéron que Cornélius Balbus, son questeur, a composé une *prætexta* sur le voyage qu'il avait entrepris, du temps de la guerre civile, pour gagner Lentulus à la cause de César, « et que tandis qu'on la jouait, il a pleuré au souvenir de ses actions. » Cette *prætexta* fut représentée pendant les jeux solennels que Balbus donnait aux habitants de Gades ; M. Ribbeck suppose aussi, avec beaucoup de vraisemblance, que le *Paulus* de Pacuvius fut composé à propos du triomphe de Paul-Emile et pour figurer dans les fêtes qui le suivirent, en sorte qu'il eut pour spectateurs le consul et les soldats dont il célébrait les exploits. On voit par là que ces drames historiques, qui racontaient des faits récents, devaient leur naissance à des circonstances particulières. La *prætexta* n'était donc qu'un genre d'exception et d'occasion [1], ce qui nous explique qu'on en ait peu composé, et qu'il nous en reste un si petit nombre.

Le dernier chapitre de M. R. n'est pas le moins intéressant. Il y traite de la composition et de la forme des tragédies romaines, des diverses parties qu'elles contenaient, des *deverbia* [2], du chœur, de *scantica*, de la façon dont elles étaient jouées, du théâtre et de sa décoration, des acteurs et de leurs costumes, du prix qu'on payait aux comédiens et aux poètes, et de la manière dont on choisissait leurs pièces. Beaucoup de questions

1. On est en droit de croire que le célèbre *Brutus* d'Attius fut représenté dans quelque fête donnée au peuple par le consul Brutus Gallœcus, ami et protecteur du poète.

2. M. Ribbeck, contrairement à l'opinion de Ritschl, préfère la forme *deverbia* à celle de *diverbia*. Il prétend que ce mot s'oppose mieux à celui de *canticum*, comme en grec les καταλογαὶ sont opposées aux ᾄσματα, et qu'on a simplement voulu mettre ce qui se dit, *quæ verbis fantur*, en regard de ce qui se chante, *quæ canantur*. Il fait remarquer enfin que parmi les *deverbia* il y a quelquefois des monologues.

importantes sont étudiées en quelques pages, et il en est dans le nombre sur lesquelles on trouve que l'auteur ne s'est pas assez étendu. Par exemple, il reste beaucoup à dire sur les *cantica*. On voudrait savoir nettement en quoi ils se distinguaient de ces monodies qui furent à la mode dans la tragédie grecque depuis Euripide, ce qui en a fait un genre si essentiellement romain, et d'où leur vint la vogue qu'ils ont conquise sous la république et gardée pendant l'empire. Mais peut-être M. R. a-t-il trouvé qu'une étude de ce genre dépassait le cadre qu'il s'était tracé et qu'elle serait mieux à sa place dans un traité particulier que dans un livre où sont touchées tant de choses à la fois.

Voilà donc un gros volume de 690 pages qui n'est consacré qu'à la tragédie latine, et, après l'avoir étudié de près, nous sommes tentés de trouver que, si l'on a quelque reproche à faire à l'auteur, c'est de n'être pas tout à fait assez complet. Il y a pourtant à peine un demi-siècle qu'on ne croyait pas que Rome eût possédé un théâtre tragique. C'était une opinion acceptée de tous les critiques, de Lessing comme de La Harpe, que l'art de Sophocle et d'Euripide n'avait pu parvenir à s'y acclimater. On plaignait les Romains de n'en avoir pas compris les beautés, on se demandait pourquoi ils y avaient été si peu sensibles, et un érudit honorable, Torquillus Baden, écrivait une dissertation qu'il intitulait : *De causis neglectæ apud Romanos tragediæ*. Malheureusement il n'était pas vrai que les Romains l'eussent jamais négligée. Ils s'étaient montrés au contraire fort empressés pour elle. Il lui ont même fait un meilleur accueil qu'à la comédie, et nous savons, par des témoignages précis, qu'ils étaient plus fiers de Pacuvius et d'Attius que de Plaute et de Térence. Leurs pièces excitaient l'admiration non-seulement des lettrés, mais du peuple et des ignorants (*qui clamores vulgi et imperitorum excitantur !*) et même encore du temps d'Horace, quand on les représentait, il n'y avait pas moyen de trouver place au théâtre. Horace semble mécontent et jaloux de ce long succès ; il a bien tort : cette tragédie a rendu les plus grands services à la nation qui l'avait si bien accueillie. D'abord, elle a formé sa langue. D'elle-même cette langue était ample et majestueuse, mais traînante et embarrassée ; la vivacité de l'action dramatique l'a rendue plus rapide et plus nette ; elle a déjà cette qualité dans les dialogues de Nœvius. Un autre mérite de cette tragédie, c'est d'avoir répandu les légendes grecques et de les avoir rendues aussi populaires à Rome que si elles y avaient été nationales. De cette manière, elle a préparé le public aux chefs-d'œuvre de l'époque d'Auguste. Grâce à elle, Virgile et Horace l'ont trouvé prêt pour eux, connaissant déjà les sujets qu'ils allaient traiter, familiarisés avec leurs personnages et s'intéressant d'avance à leur histoire [1]. Telle a été cette tragédie dont on niait l'existence il y a

1. Pour n'en citer qu'un exemple, le Teucer, qu'Horace introduit d'une manière si vivante dans une de ses odes (I, 7) et qu'il fait parler, était un personnage bien connu de l'ancienne tragédie latine. En l'entendant dire d'un ton si

cinquante ans. La critique contemporaine, on peut le dire, lui a rendu la vie. C'est assurément une de ses plus brillantes conquêtes, et l'on ne peut lire l'ouvrage de M. Ribbeck où sont consignées toutes les découvertes faites dans un demi-siècle de travail sur ce terrain qui semblait désert, sans éprouver un sentiment de fierté pour la science de notre temps.

Gaston Boissier.

---

29. — G. du Fresne de Beaucourt, **Charles VII, son caractère.** Deuxième partie. Paris, Palmé, 1875, in-8°, p. 113-288. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*).

Ce volume contient la fin d'un travail dont la première partie a été appréciée ici-même [1], et qui a pour objet de tracer un tableau fidèle du caractère et du rôle de Charles VII à la place du tableau de convention créé par la légende et consacré jusqu'ici par l'histoire. — Nous avons vu que, loin de se montrer insoucieux de ses devoirs de roi, Charles VII avait déployé, dès le début de son règne, beaucoup plus d'activité et d'intelligence qu'on ne le croit généralement et que ses fautes provenaient plus de ses conseillers que de lui-même. M. de Beaucourt étudie maintenant son rôle pendant la seconde partie de son règne de 1440 à 1461. Ici tous les historiens sont d'accord pour reconnaître le talent et le zèle qu'il déploya dans le Gouvernement, mais ils attribuent à Agnès Sorel l'honneur d'avoir réveillé dans Charles VII ces qualités jusqu'alors endormies. M. de B. prouve d'une manière irréfutable que la liaison du roi avec Agnès ne commença qu'entre les années 1442 et 1444, et que sa seule influence consista à faire avancer dans les bonnes grâces de Charles les jeunes gens qu'elle protégeait et qui, comme Guillaume Gouffier, se montrèrent peu dignes de ces faveurs. Il rend assez vraisemblable l'hypothèse que Pierre de Brézé qui, depuis la chute de La Trémoille, avait peu à peu pris la première place auprès de Charles VII, favorisa ses amours avec Agnès et se servit de celle-ci pour dominer le roi. Après la mort d'Agnès Sorel le 9 février 1450, les mœurs privées de Charles, loin de s'amender, ne firent qu'empirer. Sa liaison avec Antoinette de Maignelais qu'il maria à son familier André de Villequier, fut beaucoup plus scandaleuse que celle avec Agnès, et occasionna toute une série d'actes de favoritisme et des dépenses de tout genre. Le pis est qu'Antoinette, pour conserver son influence sur le roi, finit par se faire la surintendante de ses plaisirs. M. de B. a tiré un très heureux parti des comptes manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale (m. p. 10371) et aux Archives (KK, 55) et

---

résolu: *Nunc vino pellite curas; cras ingens iterabimur æquor*, tout le monde se rappelait cette maxime que Pacuvius lui avait mise dans la bouche: *patria est, ubicumque est bene*. M. Ribbeck fait remarquer que Bentley n'aurait pas été choqué de ce vers: *nil desperandum, Teucro duce et auspice Teucro*, s'il avait su que c'était un souvenir de la tragédie de Pacuvius où Teucer prenait solennellement les auspices avant d'emmener des compagnons.

1. Voy. *Rev. Crit.*, 1874. N° 30, art. 129.

qui nous font pénétrer dans l'intimité de la cour. On y voit que la reine, bien que vivant séparée de son mari à Chinon, continue à recevoir des cadeaux et même envoie des étrennes à Antoinette de Villequier.

Malgré ses désordres, Charles VII n'en continue pas moins à s'occuper sérieusement des affaires, et M. de B., sans entrer dans le détail des réformes militaires, administratives et judiciaires qui ont illustré la fin de son règne, nous peint avec les traits les plus précis la multiplicité de ses occupations et la variété de ses goûts (p. 236-239); il nous le représente au milieu de tous ses ministres et conseillers (p. 205-210) parmi lesquels figure Jacques Cœur dont M. de B. flétrit justement les persécuteurs sans dissimuler les torts réels de l'argentier; il nous montre le roi prenant une part des plus actives aux campagnes de Normandie et de Guyenne (p. 189-193 et 220-224); il s'appesantit surtout sur les démêlés incessants de Charles VII avec le Dauphin. Il n'est point d'épisode en effet qui mette dans un plus beau jour les qualités du roi et la rare union d'une finesse diplomatique supérieure à celle de son fils avec une tendresse de cœur, une élévation de sentiments que Louis XI ne connut jamais. Ce récit des relations de Charles VII et du dauphin est la partie la plus développée et la plus originale de la fin du travail de M. de B.

Le seul reproche que nous pourrions adresser à cette étude si consciencieuse et si riche en résultats nouveaux, c'est de ne pas répondre d'une manière bien exacte au titre qu'elle porte. En lisant ce titre : *le Caractère de Charles VII*, on pense avoir affaire à une analyse méthodique où les qualités et les défauts du roi seraient tour à tour mis en lumière par des faits saillants. Au lieu de cela, nous n'avons nulle part un *portrait* de Charles; nous avons un examen, dans l'ordre chronologique, de la part prise par lui aux événements de son règne, un tableau de sa vie privée et publique. Cet ordre chronologique ne laisse même pas de jeter une certaine confusion dans l'esprit; on oublie parfois le but où tend l'auteur et l'on cesse de voir où il veut nous mener. Certains passages, l'entrée à Rouen par exemple (p. 185-187), paraissent des hors-d'œuvre; d'autres, tels que celui sur les portraits de Charles VII (p. 133-138), viennent tout d'un coup et sans raison apparente s'intercaler au milieu du récit. — Les dernières lignes du travail de M. de B. nous donnent la raison de ce qu'il peut s'y trouver parfois de disproportionné et d'incohérent. « Ceci n'est, dit-il (p. 288), et ne pouvait » être qu'une ébauche. Le temps et les personnages exigent une plus vaste » toile : nous essayerons un jour, s'il plaît à Dieu, de l'offrir au public, guidé » toujours par l'amour de la justice et de la vérité. » M. de B. en effet a moins tracé un portrait de Charles VII qu'une esquisse de son règne, en insistant surtout sur son rôle personnel et sur les traits originaux que l'étude attentive des documents lui a permis de mettre au jour. Nous souhaitons avec lui qu'il puisse mettre son plan à exécution. L'esquisse qu'il nous offre aujourd'hui nous promet un tableau digne du noble et vaste sujet qu'il se propose de traiter.

G. M.

30. — Ch. Joret, **Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne au XVIIIe siècle.** Paris, librairie Hachette et Cie. Prix : 7 fr. 50.

Ce livre, qui a été présenté comme thèse de doctorat à la Faculté des lettres de Paris, a bien des qualités; il est le fruit d'une étude consciencieuse des principaux écrivains de l'Allemagne et de leurs historiens allemands; il témoigne d'une méthode vraiment scientifique et d'une grande maturité de jugement. Il n'a qu'un défaut : c'est le manque d'unité. Le double titre indique deux sujets que l'auteur s'efforce de mener de front, et qu'il ne réussit pas à fondre ensemble. Lui-même semble avoir prévu l'objection que lui ferait le lecteur dès les premiers chapitres : il déclare dans sa Préface qu'il s'est proposé de retracer la lutte entre l'esprit allemand et l'influence étrangère, commencée d'une manière inconsciente par les écrivains de l'école suisse, reprise par Klopstock, poursuivie avec ardeur par Lessing, et qui se termine, avec Herder et Gœthe, par le triomphe définitif du génie germanique sur l'esprit latin de la Renaissance. M. Joret circonscrit le débat entre les années 1740 et 1773. Mais Herder joue-t-il, dans l'histoire de cette période, un rôle tellement prépondérant que son nom mérite d'être mis ainsi en saillie ? Peut-être aurait-il mieux valu que le nom de Herder disparût du titre : l'auteur n'avait plus alors qu'à remplir exactement le programme qu'il indique; l'ordre chronologique amenait successivement chacun des grands réformateurs de la littérature allemande; le récit était débarrassé des digressions et des redites qui en ralentissent la marche. Du reste, les faits eux-mêmes se chargent de modifier le plan de M. Joret, car à la fin Herder disparaît devant Gœthe, le grand vainqueur de la lutte, l'auteur de *Gœtz de Berlichingen.*

L'ouvrage de M. Joret est partagé en trois livres : le premier a pour titre, *les Précurseurs*; le second, *les Premières années de Gœthe*; le troisième, *Herder et Gœthe.*

Le livre des *Précurseurs* est consacré à Klopstock, à Wieland et à Lessing. Le jugement porté sur Klopstock indique avec beaucoup de netteté toutes les nuances de son caractère comme écrivain et comme homme, sauf peut-être ce qu'il y avait de factice même dans son enthousiasme lyrique. « Pour ne parler, dit M. Joret (p. 16), ni des longueurs de la Messiade, ni » du manque presque absolu d'action, un défaut inhérent à tout ce que » Klopstock a écrit, c'est l'abus du sentiment, une certaine obscurité dans » l'expression, et une indécision dans la peinture des objets qui tient à une » absence presque complète de sens plastique. »

Wieland fonda une école qui fut directement opposée à celle de Klopstock. Cependant il continua l'œuvre de Klopstock, en ralliant au mouvement littéraire une grande partie du public allemand, surtout les classes aristocratiques. Tout en affadissant l'esprit français, il offrit le premier à ses compatriotes ce qu'ils n'avaient trouvé jusque-là que dans la littérature fran-

çaise. Il n'est pas d'étude plus intéressante, pour un historien qui aime le côté psychologique de l'histoire, que celle des variations de l'esprit de Wieland, « ce roseau, disait Gœthe, que le vent des opinions agitait à son gré. » Wieland prenait facilement, dans sa jeunesse surtout, les idées des personnes qu'il fréquentait. Le nombre des écrivains qu'il a imités est incalculable, et l'historien qui voudra bien le faire connaître devra rechercher surtout les influences qu'il a subies tour à tour. La notice que M. Joret lui consacre, excellente sur certains points, est brusquement coupée à la fin. Les limites qu'il s'est tracées ne lui permettent de parler ni d'*Obéron* ni des *Abdéritains*, et par conséquent l'impression définitive qu'il nous laisse n'a pu être que vague et incomplète.

Le chapitre qui est consacré à Lessing est plus étendu et plus détaillé. M. Joret examine les essais dramatiques qui ont précédé *Miss Sara Sampson* et *Minna de Barnhelm*; il trace rapidement l'histoire des commencements du théâtre en Allemagne; il revendique à bon droit la part qui revient à Diderot dans les innovations des critiques allemands du XVIIIe siècle. On aurait voulu, avec tous les matériaux rassemblés par M. Joret, le voir aborder ensuite l'étude des derniers ouvrages de Lessing, de ceux du moins qui concernent le théâtre et la littérature proprement dite : la *Dramaturgie*, *Emilia Galotti*, *Nathan le Sage*; mais ici encore l'auteur s'arrête devant la borne fatale qu'il a juré de respecter.

Lessing n'était tout à fait à l'aise que dans la critique. Il jugeait la poésie d'après les règles du goût, plutôt qu'il n'en sentait directement le charme. Son alliance avec un esprit médiocre comme Nicolaï suffirait pour montrer le côté défectueux de sa nature. Il n'avait pas en lui ce grain de poésie qui est indispensable même dans la critique littéraire. C'est en cela que Herder lui était supérieur. N'est-ce pas cependant placer Herder trop haut que de l'appeler « le chef de l'école nouvelle » (p. 136)? M. Joret ne dit-il pas lui-même (p. 69) qu'il était dans la destinée de Herder de soulever des objections, de montrer la faiblesse des théories antérieures, et de chercher à les compléter, le plus souvent sans y parvenir? En y regardant de près, il faut bien avouer que Herder n'était lui-même qu'un précurseur. Mais peut-être, par la chaleur de son âme, par l'énergie de ses convictions, a-t-il exercé une action plus puissante que Lessing, une action décisive, sur un groupe d'écrivains avides de réformes et impatients de se faire jour.

M. Joret a analysé avec beaucoup de sagacité les premières influences sous lesquelles se développa le génie de Herder. C'était une étude que la pénurie des documents historiques, et même ce qu'il y a de fuyant et de mobile dans la nature de Herder, rendaient fort difficile. Qu'a-t-il pu s'approprier, par exemple, de l'enseignement de Kant, dont il suivit les leçons à Kœnigsberg? Kant, disait-il plus tard, savait encourager, et forçait à penser par soi-même : c'est à cela sans doute que se bornaient les services que le réformateur de la philosophie moderne rendit au jeune homme encore inconnu qui fut momentanément son élève; mais je ne crois pas que Herder

ait « soupçonné dès lors la grandeur du système que le maître portait tout formé dans sa tête. » (p. 144).

Des relations plus intimes s'établirent entre Herder et Hamann. Le livre de M. Joret contient sur le « Mage du Nord » une notice intéressante, que consulteront avec profit ceux qui ne veulent pas recourir au volumineux ouvrage de Gildemeister. On est tout disposé, en lisant ces pages, à regretter avec l'auteur que des documents plus précis ne permettent pas de pénétrer plus avant dans l'intimité des deux écrivains. Il est cependant un fait incontestable : c'est que bien des idées de Hamann ont trouvé plus tard leur expression définitive dans les écrits de son élève. Herder déclare lui-même que Hamann était illisible : peut-être sa conversation en était-elle d'autant plus intéressante.

M. Joret, en quittant Kant et Hamann, raconte les débuts littéraires de Herder à Kœnigsberg et à Riga; et il insiste avec raison sur l'importance des *Fragments de littérature contemporaine*, qui attirèrent d'abord l'attention de l'Allemagne sur le jeune écrivain. Avant de quitter Riga, Herder publia les *Silves*, une série d'articles sur la théorie des arts, où, quoi qu'en dise M. Joret, il resta inférieur à Lessing, tout en le rectifiant sur quelques points. Puis il fit, avec le jeune Bérens, un voyage en France, dont en somme il profita peu. A Strasbourg, où il accompagna le fils du prince d'Eutin, il se livra encore une fois aux études les plus variées, et acheva d'amasser les matériaux de ses grands ouvrages, qu'il écrivit plus tard à Buckebourg et à Weimar. La seconde partie du livre de M. Joret s'arrête à l'entrée de la dernière période, la plus féconde de la vie de Herder. Dans la troisième partie, il nous donnera encore un chapitre sur les relations de Herder avec la comtesse de Schaumbourg-Lippe, et sur ses idées concernant l'origine du langage. Il s'arrête strictement à l'année 1773.

La troisième partie est presque toute consacrée aux relations entre Gœthe, Herder et Merck. « Quand on lit, dit ingénieusement M. Joret, les » *Ephémérides* recueillies par Schœll, il est impossible de ne pas être frappé » de l'analogie qui existe entre une partie considérable des notes de Gœthe » et les écrits composés ou préparés par Herder à cette époque de sa vie. » Herder contribua à faire connaître à Gœthe Rousseau et Diderot; il lui fit voir la faiblesse de la littérature allemande contemporaine; il le porta vers l'étude des littératures primitives. Il paraîtra toujours étrange que Herder n'ait pas deviné d'abord le génie de Gœthe; mais il faut dire, à son éloge, qu'il s'empressa d'accueillir et de louer *Gœtz de Berlichingen*, l'œuvre qui inaugura réellement la littérature nouvelle de l'Allemagne. C'est par l'examen de ce drame que finit le volume de M. Joret.

La période qu'embrasse la série d'études de M. Joret s'appelle du nom emphatique de *Sturm und Drang* : ces deux mots réunis désignent un assaut tumultueux. On la considère d'ordinaire comme une époque d'affranchissement : c'est le terme qu'emploie souvent M. Joret. Mais n'est-ce pas se méprendre sur les conditions mêmes dans lesquelles s'est développée la litté-

rature allemande que de lui faire un mérite de son originalité ? Un écrivain allemand venait trop tard, à la fin du XVIIIe siècle, pour être complétement original. « Au fond, dit un jour Gœthe à Eckermann, nous avons beau » faire, nous sommes tous des êtres collectifs. Ce que nous pouvons vraiment » appeler notre propriété, comme c'est peu de chose! Nous recevons et nous » apprenons autant de ceux qui ont vécu avant nous que des hommes au » milieu desquels nous vivons. » La littérature allemande, même après que Lessing et Herder lui eurent communiqué une impulsion salutaire, a dû se ressentir encore des longs siècles de civilisation dont elle a profité. Tandis que d'autres littératures, à un moment donné, ont surgi spontanément du sol national, et ont été l'expression d'un certain état de société, la littérature allemande a été surtout une combinaison ingénieuse des littératures antérieures : excellente école pour une nation qui paraît destinée avant tout à étendre le cercle des connaissances humaines, qui au fond n'est point artiste, et qui n'est vraiment originale que dans la philosophie et dans la science [1].

A. BOSSERT.

---

1. Quelques erreurs de détail n'ôtent rien de leur valeur à un ensemble de recherches excellentes; mais il faut les signaler, dans l'intérêt des lecteurs qui iront demander à M. Joret des renseignements historiques. — « Avant son départ de l'université de Leipzig, Lessing avait déjà composé, dit M. Joret (p. 85), la *Vieille Fille*; à Berlin il fit coup sur coup *Damon*, le *Misogyne*, etc. » Lessing arriva à Berlin à la fin de l'année 1748, peut-être même dans les premiers jours de 1749; il n'a donc pas pu y composer *Damon*, déjà inséré dans les *Ermunterungen zum Vergnügen des Gemüths*, (Hambourg, 1747). Comme on le voit, *Damon* est même antérieur à la *Vieille Fille*, qui ne fut composée qu'après le voyage de Lessing à Kamentz, au commencement de l'année 1748. — M. Joret parle, à la page 90, du « prix proposé en 1758 par la Rédaction de la Bibliothèque des belles-lettres. » D'abord, par la Rédaction, il faut entendre Nicolaï seul; Mendelsohn ne fut pour rien dans la libéralité de Nicolaï, qui seul proposa et jugea le prix. Ensuite, ce n'est pas en 1758, mais en 1756 que le prix fut proposé. Autrement Cronegk, qui mourut dans la nuit du 31 décembre 1757 au 1er janvier 1758, n'aurait pas pu prendre part au concours, dont pourtant il fut le vainqueur; il est vrai qu'il mourut trop tôt pour apprendre la décision rendue en sa faveur. La même erreur se retrouve à la page 117 : « Après avoir montré les modèles qu'il fallait imiter, Nicolaï proposa... » L'annonce du prix parut en tête du premier numéro de la Bibliothèque des Belles-Lettres. Un *Traité de la Tragédie* était placé à la suite de l'annonce; ce traité n'avait pas paru antérieurement, comme le suppose M. Joret. Nicolaï, en esprit étroit qu'il était, voulait donner une règle aux concurrents, leur indiquer d'après quels principes leurs œuvres seraient jugées. — En racontant la vie de Hamann, M. Joret le fait « tour à tour précepteur en Livonie et en Finlande (p. 145). » Hamann s'est rendu d'abord chez la baronne de Budberg à Kegeln, petite ville de la Livonie; ensuite auprès du général de Witten, au château de Grünhof en Courlande. — M. Joret, confond décidément les provinces russes de la Baltique; car ailleurs il semble faire de Riga la capitale de la Finlande (p. 281 : « Herder quitta Riga; le lendemain il s'embarquait pour Nantes; un orage qui survint le sépara pour toujours de la Finlande »). Enfin le gentilhomme courlandais dont Lenz accompagna les deux fils dans leurs voyages, devient (p. 386) un gentilhomme livonien. — Ce n'est pas Kanter, mais Hartknoch qui édita les premiers ouvrages de Herder. Hamann avait recommandé son élève à Hartknoch, dont Herder devint l'intime ami, et auquel il adressa de longues lettres pendant son séjour en France. — « A partir de 1742, Baumgarten exposa, dit M. Joret (p. 219), dans le cours qu'il faisait à Halle, sa

31.— **Allgemeine Erdkunde** : Ein Leitfaden der astronomischen Geographie Meteorologie, Geologie und Biologie. Bearbeitet von Dr J. Hann. Dr Fr. v. Hochstetter und Dr A. Pokorny, mit 150 Holzschnitten im Text und 7 Farbendruck-Tafeln. Zweite vermehrte und verbesserte Auflage. Prag, Tempsky, 1875, X-393 p. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Depuis quelques années, on fait entrer tant de choses dans la géographie, qu'il devient difficile à un savant ou à un professeur d'en embrasser également toutes les parties ; aussi, ne nous étonnons-nous pas de voir trois savants, tous connus par leur compétence spéciale, se réunir pour rédiger ensemble un manuel de géographie générale. M. Hann s'est chargé de la géographie astronomique et de la météorologie ; M. de Hochstetter, de la géologie, et M. Pokorny, de la zoologie et de l'anthropologie. Cette œuvre, qui forme un précis de l'état actuel de la science, écrit par des spécialistes, a promptement atteint une seconde édition qui ne sera pas la dernière. En réalité, les auteurs ont tellement développé les sujets que nous venons de nommer, qu'ils nous semblent avoir fait plutôt un résumé des sciences physiques et naturelles appliquées à la terre qu'un simple traité de géographie générale. Leur livre s'adresse aux personnes déjà instruites ou aux professeurs désireux de se familiariser avec les parties de la géographie qui relèvent des sciences, et il mérite d'autant plus de trouver des lecteurs en France, que les auteurs emploient le système métrique, introduit aujourd'hui en Autriche. — On a déjà proposé chez nous de dédoubler l'enseignement de la géographie et d'en confier une partie aux professeurs de sciences physiques et naturelles : voilà cette idée réalisée jusqu'à un certain point par les savants illustres qui se sont institués, dans ce volume, professeurs de géographie générale.

H. G.

---

nouvelle théorie des beaux-arts. » Baumgarten avait été appelé dès l'année 1740, comme professeur ordinaire de philosophie, à l'université de Francfort-sur-l'Oder (supprimée en 1810) ; c'est là qu'il fit ses leçons sur l'Esthétique que son disciple Meier a résumées dans les *Principes des Beaux-Arts*. — La femme de Herder était originaire de Reichenweyer, et non Reichenmeyer ; mais pourquoi ne pas laisser à ce village de l'Alsace son nom alsacien et français de Riquewihr ? — M. Joret pense (p. 387) que « Gœthe a puni Wagner d'un plagiat dont il s'était rendu coupable, en faisant de lui le *famulus* de Faust. » C'est aussi l'opinion de Gervinus ; mais M. Joret n'ignore pas que le *famulus* portait déjà dans l'ancienne légende le nom de Wagner. — Jean-Adolphe Schlegel, le traducteur de Batteux (p. 409), mourut à Hanovre en 1793 ; il n'a jamais été à Riga, et Herder n'a pu le connaître personnellement. Le recteur de l'Ecole cathédrale de Riga s'appelait Gottlieb Schlegel ; c'était peut-être un des quatre frères du précédent. — Enfin le « jeune homme de Kuras (p. 448) » est tout simplement le jeune homme à la cuirasse *(der Junge im Küras)*, Georges le compagnon de Gœtz de Berlichingen ; Herder fait allusion, dans sa lettre, à une scène du premier acte du drame de Gœthe.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

—

Séance du 28 janvier 1876.

M. Thurot lit une note sur la prononciation qu'avait autrefois l'*e* en français dans certains mots où cette voyelle précède immédiatement la syllabe tonique. Au 16e siècle la règle générale était que l'*e* placé immédiatement avant la tonique avait le son que l'on désigne ordinairement par le terme d'*e muet*, et que M. Thurot préfère appeler *e féminin*. Il n'y avait qu'une seule exception : parmi les verbes en *ir* où se trouve un *e* à l'avant-dernière syllabe, ceux qui font le présent en *is* et le participe présent en *issant* avaient l'*e* fermé; les autres suivaient la règle ordinaire. Ainsi l'on disait, d'une part *bénir*, *gémir*, *ensevélir*, de l'autre *gesir* (et de même *gesine)*, *querir*, *acquerir*, *conquerir*, *ferir*. Depuis le 16e siècle la prononciation s'est modifiée dans plusieurs de ces mots. *Ensevelir*, par l'*e* feminin, a prévalu : pour ce mot la prononciation fut douteuse dès le 16e siècle. Dans *gesir* et *gesine*, l'*e* fermé ne s'est introduit qu'au 18e siècle. Pour *acquerir* et *conquerir*, l'usage était, à la même époque, encore flottant; dans *querir* il repoussait absolument l'*e* fermé. La tendance générale depuis le 16e siècle, a été de se débarrasser de l'*e* féminin, soit en le remplaçant par *e* fermé, soit en cessant tout à fait de le prononcer. On l'a remplacé par *e* fermé dans les exemples précédemment cités, *gésir*, *gésine*, *acquérir*, *conquérir*, etc.; et certaines personnes disent de même *tonnélier*, *chapélier*, etc. On a cessé de prononcer l'*e* dans une foule de mots, comme *matelas*, *charretier*, etc.; on a la preuve que déjà au 16e siècle on disait *un chartier*, *un Almand*. — M. de Wailly présente une observation sur le terme d'*e féminin*, qui ne lui semble pas meilleur que celui d'*e muet*. M. Thurot dit qu'il est vrai qu'*e féminin* « ne signifie rien » : mais par cela même que ce terme n'exprime rien du tout, il lui semble préférable à celui d'*e muet*, qui exprime une idée fausse; c'est un terme purement conventionnel.

M. Edm. Le Blant donne une seconde lecture de son mémoire sur *Polyeucte et le zèle téméraire*.

M. Heuzey fait une communication sur le calendrier thessalien, d'après une inscription récemment découverte sur le territoire de l'ancienne ville d'Halos. Cette inscription est une liste d'affranchissement d'esclaves, divisée chronologiquement par mois. Elle donne les noms de huit mois du calendrier thessalien, et parmi ces huit noms il s'en trouve six qui n'étaient pas encore connus : ce sont ceux d'Ἀδρόμιος, Εὐώνιος, Πυθόϊος, Ἀγναῖος, Μεγαλάρτιος, et Γενέτιος ἐμβόλιμος. En combinant cette liste avec d'autres précédemment connues, M. Heuzey fixe ainsi la suite des mois du calendrier thessalien : 1er semestre, 1 Ἀδρόμιος, 2 Εὐώνιος, 3 Πυθόϊος, 4 Ἀγναῖος, 5 Ἑρμαῖος, non classés Ἰτώνιος, Ἱπποδρόμιος; 2nd semestre, 1 Μεγαλάρτιος, 2 Λεσχανόριος, 3 Ἄφριος,

4 Θύος, 5 Ὁμολώιος, 6 Θεμίστιος; mois intercalaire Γενέτιος. Pour expliquer comment on trouve jusqu'à 7 mois pour le premier semestre, M. Heuzey suppose que le nom d'Ἱπποδρόμιος n'est peut-être qu'un synonyme de celui d'Ἀδρόμιος.

M. Ravaisson lit une notice sur une amphore peinte du musée du Louvre, qui représente le combat des dieux et des géants. Cette amphore paraît avoir été peinte au 2e ou au 3e siècle avant notre ère. M. Ravaisson y signale diverses particularités. Vénus est associée, suivant l'usage universel de l'art grec, à Mars et non à Vulcain. Cérès et Proserpine sont, comme Bacchus, couronnées de lierre. Dans l'ensemble, le vase est d'une forme très-remarquable; le dessin présente de grandes inégalités. M. Ravaisson pense que ces inégalités doivent être attribuées à ce que tout le travail n'aura pas été fait de la même main. Plusieurs ouvriers d'un même atelier, par exemple, y auront concouru. On oppose souvent d'une manière trop absolue l'unité du travail antique à la division du travail qui prévaut chez les modernes. Chez les anciens aussi plusieurs personnes concouraient souvent à une même œuvre. On a des morceaux qui portent à la fois la signature de plusieurs artistes.

M. Chodzkiewicz lit la suite de son mémoire sur une inscription persépolitaine qui n'avait pas encore été exactement déchiffrée. Il commence l'examen des différents systèmes d'interprétation qui ont été proposés jusqu'ici. Il expose et critique l'opinion de Westergaard, qui a donné de cette inscription la traduction suivante : *Alta (haec) arx (est) Darii, regis gentis, palatium.*

Ouvrages déposés : — E. Desjardins, Les onze régions d'Auguste (extr. de la *Revue historique*); — Abel Hovelacque, La linguistique (Bibliothèque des Sciences contemporaines); — P. Ch. Robert, Epigraphie gallo-romaine de la Moselle (1873); Mélanges d'archéologie et d'histoire.

Présentés de la part des auteurs : — par M. de Saulcy : Sauvaire, Extraits du livre intitulé Le miroir glorieux de l'histoire de Jérusalem et d'Hébron, par le qadhi Moudjir-ed-dyn († 1521); — *par M. Garcin de Tassy :* Le comte de Croizier, L'art khmer, étude historique sur les monuments de l'ancien Cambodge; — *par M. de Longpérier :* Chabas, Notice du papyrus médical Ebers; — *par M. Egger :* O. Rayet, Inscriptions inédites ou inexactement publiées des Sporades, 1re partie, Inscriptions de l'île de Kos; — *par M. Delisle :* Revue historique dirigée par G. Monod et G. Fagniez, 1re année, no 1. M. Delisle présente aussi de la part de M. Charavay deux pièces manuscrites appartenant à la bibliothèque de l'Institut, qui avaient été perdues, et que M. Charavay a retrouvées.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7. — 12 Février — 1876

32. — H. Grassmann, **Woerterbuch zum Rig-Veda**. Leipzig, F. A. Brockhaus. 1873-1875. viii-885 p. gr. in-8°.

Bien que la publication du Glossaire de M. Grassmann n'ait pas été aussi rapide qu'elle promettait de l'être et qu'elle ait exigé à peu près trois fois le temps fixé au début, personne ne voudra en faire un reproche ni à l'auteur, ni à l'éditeur de ce remarquable ouvrage. Dans les conditions actuelles de l'interprétation védique, quelles que soient l'étendue et la solidité des recherches préparatoires, il ne saurait guère être longtemps question d'un manuscrit arrêté une fois pour toutes et qu'il ne reste plus qu'à faire passer par la presse. Le sol sur lequel on édifie est trop mouvant, pour qu'une tâche de quelque durée s'y puisse ainsi achever sans retouches ni reprises en sous œuvre. Nous ne sommes pas initié à la marche du travail de M. Gr. ; mais nous supposons qu'il a dû, lui aussi, subir la loi commune et profiter, chemin faisant, de l'imprévu de chaque jour. Du moins son ouvrage, tout homogène qu'il soit, nous semble-t-il porter en lui la preuve que l'auteur a travaillé consciencieusement, jusqu'à la dernière heure, à le rectifier et à le compléter. Si on compte en outre que, grâce à une disposition un peu compliquée, mais très-ingénieuse, ce livre représente en contenu près du double de son volume, on conviendra qu'il y a lieu de féliciter M. Gr. de sa diligence, et que peu de publications, entreprises dans des conditions semblables, auront été, en somme, aussi rapidement menées à bonne fin.

En rendant compte ici même (*Rev. Crit.*, 15 févr. 1873) de la 1re livraison du Glossaire de M. Gr., nous avons essayé de caractériser la position prise par l'auteur, et nous nous sommes expliqué assez longuement sur l'économie du livre, sur ses qualités et aussi sur ce qui, à nos yeux, en fait les défauts, pour n'avoir pas à y revenir en détail aujourd'hui. Ces défauts peuvent se résumer en un seul : le dédain ou du moins la prétérition systématique, absolue, non seulement de l'exégèse indigène, mais des données de la vieille littérature et, en général, de tout ce qu'on peut appeler le côté archéologique de l'interprétation du Rig-veda. Un premier résultat de ce fâcheux

parti-pris, c'est que la plupart des termes techniques, et le Rig-veda est bourré de termes techniques, sont rendus d'une façon plus ou moins effacée, par des expressions générales et sans précision. Ainsi, en traduisant *sâman* par « Gesang, Lied », M. Gr. donne à ce mot un sens qui très-probablement est aussi insuffisant pour l'époque du Rig-veda, qu'il le serait pour les époques suivantes, et le vague de cette première traduction ne manque pas de se refléter, en s'aggravant, dans l'interprétation des expressions dérivées. Les chances d'erreur augmentent en effet, quand il s'agit de termes composés qui ont eu probablement dès l'origine une signification, je ne dis pas identique, mais tout aussi arrêtée, tout aussi spéciale que celle que nous leur voyons par la suite. Traduire des expressions telles que *namovâka*, *sûktavâka*, purement et simplement la première par « das Aussprechen der Verehrung », la deuxième par « das Aussprechen eines schönen Liedes oder Spruches », c'est risquer d'être à peu près aussi exact que si, dans un dictionnaire moderne, on se bornait à rendre *Introït, Collecte, Élévation*, par leur équivalent étymologique. Et il ne faudrait pas croire que ce soient là des vétilles. La question est au contraire des plus graves. Une expression consacrée représente d'ordinaire un long développement ; elle est en quelque sorte le témoignage d'une institution et, à chaque terme technique qu'on supprime, c'est une page d'histoire qu'on efface. Sans doute la tâche est infiniment délicate de marquer la limite du langage technique dans ces vieux monuments. La plupart de ces termes sont déjà méconnus par les exégètes indigènes qui, ne pouvant les faire cadrer avec les usages bien différents de leur époque, se sont bornés trop souvent à les expliquer étymologiquement. Il incombe d'autant plus à la science européenne de recueillir, de noter pieusement ces vestiges à demi effacés, quelque trompeurs qu'ils puissent être parfois, et, au lieu d'achever de les détruire par l'analyse, d'essayer de les déchiffrer en concentrant sur eux toutes les lumières que peut fournir la littérature des âges suivants. Est-il d'ailleurs besoin d'ajouter qu'il en est de cette tendance comme de beaucoup de choses spécieuses, *vires acquirit eundo ?* Il y a quelque chose de séduisant dans le faux jour qui s'attache à ces interprétations et on sera forcément tenté d'opérer sur les sentences comme on a opéré sur les expressions, atténuant partout les aspérités, adoucissant soigneusement les arêtes. On arrive ainsi de proche en proche à nous doter d'un Rig-veda simple, raisonnable, plausible ; mais trop simple, trop raisonnable, trop plausible pour que nous l'acceptions comme une image fidèle de l'œuvre infiniment plus rébarbative des vieux Rishis.

M. Gr. a été arrêté sur cette pente par la rigoureuse précision qu'il a portée dans l'analyse philologique de ses textes, et ceci nous ramène aux mérites de son livre. En effet, la maxime étant une fois admise que le Rig-veda doit être expliqué uniquement par lui-même, on ne peut qu'admirer la façon dont M. Gr. a exploité ce domaine restreint. Évidemment le Rig-veda a été fouillé par lui à fond et la matière en a été passée et repassée au crible

comme elle ne l'avait pas été jusqu'ici. Aussi importe-t-il peu de faire le décompte de la part qui, dans ce livre, revient en réalité à M. Roth. Venant après le fondateur de l'interprétation scientifique du Veda, M. Gr. a dû nécessairement prendre pour base l'œuvre du maître. Mais il l'a fait en disciple indépendant, soumettant toutes choses à une révision *soigneuse* et laissant partout la trace de son travail personnel.

Ce travail n'est peut-être pas très-apparent à première vue et si on ne regarde qu'à l'interprétation, bien que, là aussi, un examen plus attentif fasse découvrir une révision qui a porté autant sur l'ensemble que sur le détail. L'interprétation de M. Gr. est en général plus rigoureuse, plus conséquente, en quelque sorte plus liée. Il suppose moins d'acceptions isolées et les exemples d'un même passage rendu de façons différentes en différents endroits sont infiniment plus rares chez lui que chez M. Roth qui, en 25 ans, a naturellement eu le temps de changer plusieurs fois d'avis. Enfin les données de la linguistique indo-européenne sont produites plus souvent que dans le grand Dictionnaire. Mais en somme l'interprétation est celle de M. Roth, souvent amendée, bien que les cas ne soient pas rares non plus où l'avantage demeure décidément au premier jet de la pensée du maître. Je ne rentrerai pas à ce sujet dans une discussion de détail et n'ajouterai rien aux exemples que j'ai empruntés à la première livraison.

Aussi bien n'est-ce pas de ce côté que me semblent être le principal mérite et la véritable utilité du travail de M. Gr. Ce que j'y admire surtout, c'est la façon dont il a analysé et rendu, pour ainsi dire, sensible aux yeux, la structure matérielle de la langue et le mécanisme de ses formes. Tout ce qui concerne la composition et la dérivation des mots (pour cette dernière, voir surtout les deux index précieux qui terminent le volume), la formation des thèmes, les flexions casuelles et verbales, les fonctions des formes les plus remarquables et la fréquence relative de leur emploi, tout cela, autant que le comportaient les exigences d'un glossaire, a été recueilli d'une manière si complète et disposé dans un ordre si lucide, qu'on pourrait définir l'œuvre de M. Gr. une grammaire du Rig-veda par ordre alphabétique. Les idiotismes, les locutions favorites, les associations de mots habituelles ont été, autant que possible, mis en évidence, ainsi que le rôle syntactique des conjonctions ; les licences grammaticales ont été sévèrement évitées, enfin la prosodie a été l'objet d'un travail d'ensemble dont on n'avait jusqu'ici que des éléments. Sur plus d'un de ces points, sans doute, la doctrine ne manquera pas de varier et il en est qui, dès maintenant, sont en litige. Mais comme ensemble, cette partie de l'œuvre de M. Gr. sera probablement définitive. Matériellement du moins, il semble qu'on ne trouvera que peu de chose à y ajouter ou à corriger. M. Gr. a su en effet réaliser jusqu'à l'extrême limite du possible les deux qualités maîtresses en lexicographie : il a été complet et correct. Les mots et les formes d'un mot qui peuvent lui avoir échappé, doivent être en très-petit nombre, si tant est qu'il s'en trouve Quant à la correction, elle est exemplaire ; en particulier les innombrables

chiffres de renvoi qui hérissent ses pages sont d'une exactitude qui défie toute comparaison. Du moins, en ce qui me concerne, ai-je pu constater que presque toutes les omissions, fautes typographiques et autres lapsus qu'un usage continu du livre m'avait permis de noter, ont été finalement rectifiés dans l'errata et dans le supplément. Il n'en a surnagé que trois : *ahedan* qui, RV. I, 91, 4, se rapporte non à Varuna, mais à Soma ; *xeptoh* substitué au *xepnoh* de RV. X, 51, 6 et qui ne peut être admis comme un infinitif de *xip* qu'à la condition de changer l'accent ; *vayodhaih* RV. X, 55, I. 67, 11, qui est la leçon de M. Aufrecht et dont l'admission exigeait en tous les cas une remarque : la leçon *vayodhai* de M. Max Müller a jusqu'ici les manuscrits pour elle et, grammaticalement, elle est pour le moins aussi justifiable.

En résumé, ce livre, avec ses défauts de tendance et ses admirables qualités d'exécution, constitue, après les travaux initiateurs de M. Roth, la tentative la plus complète, la plus méthodique qui ait encore été faite pour arriver à la connaissance du Rig-veda. Et maintenant, n'est-ce pas le cas de nous demander où nous en sommes de cette connaissance ? Voici bientôt toute la durée d'une génération que l'élite des savants aura travaillé sur ce livre curieux ; nous en avons d'admirables éditions, un commentaire qui, dans son genre, est une merveille, des traductions en plusieurs langues, partielles et complètes, d'après divers systèmes et quelques-unes en dépit de tout système ; nous en possédons un dictionnaire spécial, nous en posséderons bientôt, il faut l'espérer, une grammaire, et la structure de la langue dans laquelle il est écrit est certainement mieux connue que celle de n'importe quel patois de notre propre pays. Et cependant sommes-nous en réalité aussi avancés que nous paraissons l'être ? Pouvons-nous nous flatter de lire couramment dans la pensée de ces vieux hiérophantes ? Tous ceux qui se sont occupés du Veda savent combien la meilleure interprétation est hasardée pour peu que cette pensée se complique, soit qu'à dessein elle s'enveloppe de voiles, soit qu'incertaine d'elle-même, elle se perde dans le vague de ses propres conceptions, et combien grande est, dans ces cas, la distance qui sépare l'interprétation purement verbale de la véritable intelligence des textes. Par son Glossaire, M. Gr. aura fait faire de notables progrès à l'une et nous ne doutons pas que sa prochaine publication, une traduction (complète ?) du Rig-veda qu'il nous promet à bref délai, n'en fasse faire de tout aussi notables à l'autre. En tous les cas, venant d'aussi bonne main, elle ne pourra que donner la mesure exacte, complète de ce que, dans une certaine direction, il est possible de faire dès maintenant. Ce sera la meilleure contre-épreuve de son Glossaire ; sur certains points, nous l'espérons, c'en sera aussi le correctif[1]. Nous y rencontrerons plus souvent l'expression du doute et nous serons moins exposés à nous faire illusion

1. Dans cette traduction, M. G. donnera des éclaircissements sur l'âge relatif des hymnes et sur toute cette classe de termes signalés plus haut comme ayant été imparfaitement rendus dans le Glossaire.

sur notre faiblesse. De toute façon, M. Grassmann ne pouvait mieux terminer son livre que par cette réjouissante promesse et, comme il est question d'autre part que M. Max Müller va reprendre, lui aussi, sa traduction interrompue, nous pouvons compter sur des jours heureux pour tous les amis de ces vieilles choses restées si neuves. *Pulvis veterum renovabitur!*

A. Barth.

---

33. — **Das Ideal des Helden und des Weibes bei Homer,** mit Rücksicht auf das deutsche Alterthum, von Ludwig Blume. Vienne, Hœlder, 1874, in-8°, vi-55 p.

L'auteur de cet opuscule, fort agréablement écrit et très *suggestif*, a réuni les traits principaux qui caractérisent dans l'épopée grecque la conception idéale du héros et de la femme. Ce genre de recherches, assez neuf, est susceptible de donner des résultats intéressants, et on ne lira pas sans profit l'esquisse de M. Blume, bien qu'il s'y trouve quelques erreurs et surtout que la juste appréciation de l'ensemble soit quelquefois troublée par l'importance accordée à certains détails. L'auteur est surtout préoccupé d'opposer le héros grec au héros allemand, tel qu'il se présente dans la vieille épopée germanique, et il fait ressortir de préférence les traits qui lui paraissent accuser l'infériorité des héros de l'*Iliade* comparés à ceux des *Nibelungen*. Outre qu'on pourrait ne pas partager son opinion sur la valeur des différences qu'il signale (est-ce par exemple une supériorité des Germains d'aimer le combat *pour lui-même*, tandis que les Grecs ne l'aiment que *comme moyen* d'atteindre un but donné?), plusieurs d'entre elles reposent sur une différence générale entre les poèmes homériques et les débris de l'épopée allemande que M. Bl. a bien vue, mais à laquelle il n'a pas attaché assez d'importance. Les poèmes allemands, à bien peu d'exceptions près, ne sont que des remaniements très-postérieurs à leurs originaux et surtout à l'état social qui avait inspiré ces originaux ; ce sont des œuvres littéraires et non spontanées : il y a donc en eux, outre les dépôts successifs de plusieurs générations qu'ils ont traversées pour nous parvenir, une part considérable de convention qui, en maint endroit, a effacé les traits primitifs. Ainsi les types favoris ont été de plus en plus rapprochés d'un idéal qui lui-même s'était modifié. M. Bl. a raison de dire que l'idéal exprimé dans l'épopée d'un peuple a une valeur historique, et qu'on ne peut la supprimer en opposant à cet idéal les actions réelles de ce peuple que l'histoire a recueillies. Mais cela n'est vrai que dans une certaine mesure, et l'étude de l'histoire peut à son tour servir de critérium pour apprécier la date et l'authenticité d'une épopée. En n'accordant pas assez d'attention à ces considérations préalables, l'auteur est arrivé à des exagérations qui parfois ressemblent à des contre-vérités, comme quand il dit (p. 25) : « Le *butin* joue dans la vie héroïque grecque un rôle capital, *qui ne va guère au sentiment germanique.* » Tout lecteur non allemand sourira en lisant cette

assertion. — M. Blume termine en engageant les Allemands à donner, dans l'éducation nationale, une part moindre à l'élément étranger, plus large à l'élément spécialement germanique. On retrouve ici, bien qu'exprimée avec modération, la tendance quelque peu étroite qui succède chez nos voisins, notamment depuis la guerre, à leur célèbre cosmopolitisme, et qui, si elle s'accentue, ne profitera, nous le croyons, ni à la civilisation ni à l'Allemagne elle-même.

---

34. — **Monumenta historica Slavorum meridionalium vicinorumque populorum** e tabulariis et bibliothecis italicis deprompta collecta, atque illustrata a Vincentio Makuscev. Tomus I. Volumen I. Ancona-Bononia-Florentia. Varsoviæ, typis districtus scolastici varsaviensis 1874. Un vol in-8° de xxxi-527 pages.

M. Makuscev[1] est connu de tous ceux qu'intéresse l'histoire des Slaves méridionaux. Attaché autrefois au consulat russe de Raguse, il a séjourné longtemps en Dalmatie, en Croatie et en Italie. Il a exploré avec zèle et avec succès les archives de ces contrées et il a publié un certain nombre de monographies fort estimées. *Recherches sur les monuments historiques de Raguse* (Pétersbourg, 1867); *Les archives italiennes et les matériaux qu'elles renferment pour l'histoire des Slaves* (Pétersbourg, 1870-71). Ces travaux sont écrits en langue russe. Le volume actuel, malgré son titre latin, est écrit en russe. M. M. publie, il est vrai, dans l'original, les textes latins ou italiens qu'il a eu le mérite de découvrir ; mais il analyse en russe les documents qu'il ne cite pas en entier et les commente dans cette même langue. Il est vrai qu'au dos de la couverture on retrouve en russe le titre général de l'ouvrage; néanmoins il y a dans la disposition typographique de ces deux titres une incorrection qu'il importe de signaler, dans l'intérêt des savants. Nous regrettons que M. M. auquel l'italien et le latin paraissent si familiers, n'ait pas écrit dans l'une de ces deux langues ses introductions et ses commentaires. Il aurait certainement assuré plus de lecteurs à ses recherches.

L'ouvrage entier formera plusieurs volumes ; le premier est consacré aux archives d'Ancone, de Bologne et de Florence; viendront ensuite celles de Gênes, Milan, Palerme, Pise, Turin. Naples et Venise doivent fournir chacune un volume entier. La méthode de M. M. est fort simple. Il commence par décrire la bibliothèque ou la collection qui lui a fourni des documents; puis il analyse, ou publie dans l'ordre chronologique les textes relatifs aux différents pays slaves, à la Dalmatie, à la Serbie, à la Hongrie, à l'empire Ottoman, à la Bohême, à la Russie et à la Pologne. Parfois il commente ces textes ou les complète à l'aide d'ouvrages rares, peu connus en Russie. Les documents les plus importants sont seuls publiés en entier. Le volume

1. Ou plutôt Makouchev ; l'auteur a suivi ici la transcription italienne.

est accompagné de deux index qui facilitent les recherches ; index chronologique des trois cent douze textes résumés ou publiés par l'éditeur, index alphabétique des pays ou villes mentionnés dans l'ouvrage. Les Slaves méridionaux occupent naturellement la place d'honneur dans ce volume ; une foule de documents attestent les relations d'Ancone et de la République Florentine avec Raguse, et la puissance commerciale de cette cité aujourd'hui presque oubliée. Raguse était au moyen-âge l'entrepôt du commerce entre l'Italie et le Levant ; on est étonné de l'activité et de la multiplicité de ses relations. Ses négociants se rencontrent dans les comptoirs les plus divers et les plus éloignés. Les documents publiés par M. M. ne font que confirmer ce que l'on savait déjà à ce sujet par des publications antérieures. Une partie fort neuve de son travail est celle qu'il a consacrée aux Slaves et aux Albanais établis dans la Marche d'Ancone. Les Slaves y apparaissent dès le quatorzième siècle, occupés aux métiers et aux commerces les plus divers ; ils y forment une colonie : « *Universitas Slavorum habitantium in civitate comitatu et districtu civitatis Ancone* » (p. 78) et jouissent de certains priviléges ; ils sont, ainsi que les Albanais, soumis à un tribunal spécial. En 1487, le pape avait demandé au Conseil d'Ancone l'expulsion des Slaves ; le Conseil écrit pour protester contre cette mesure et déclare que : *dar repulsa a Schiavi e Morlacchi ... questo non serria possibile de farlo senza la destructione de questa terra* (p. 200). Les Albanais, moins nombreux que les Slaves, étaient, paraît-il, des hôtes moins commodes : des textes attestent leur brutalité et leur promptitude à verser le sang. Les détails curieux abondent dans les documents cités par M. M. Dans une relation latine sur un voyage des ambassadeurs polonais à Moscou, on est tout étonné de voir l'un des ambassadeurs proclamer la grandeur de la nation slave et l'idée du panslavisme politique. *Quantam igitur incomparabili nationi utriusque nostrum* (la Pologne et la Russie) *gloriæ accessionem futuram putatis si tot populi in unum coirent reipublicæ corpus?* (p. 363). Ailleurs c'est le texte d'une chanson tchèque relative à une révolte de paysans en Moravie (p. 271) que M. M. a retrouvé dans un ms. relatif au siége d'Olmütz par les Suédois en 1642. Signalons encore de nombreux extraits de relations de voyage à travers la Pologne, la Russie et la Turquie, la Dalmatie, etc. La publication de ces documents rend à l'histoire un sérieux service, et en songeant à la patience que l'auteur a déployée pour les réunir et les éditer, nous ne nous sentons pas le courage de lui reprocher les fautes d'impression qui sont restées dans les textes latins et italiens. Pour les prochains volumes, il serait à désirer que la table alphabétique des noms de pays ou de villes fût beaucoup plus détaillée.

Louis LEGER.

35.— **Lettres inédites** adressées par le poète ROBBÉ DE BEAUVESET au dessinateur Aignan Desfriches pendant le procès de Robert-François Damiens (1757), publiées avec notices, notes et documents nouveaux, par Georges d'HEILLY.— Paris, librairie générale, 1875, LXXXII - 186 pages, in-8°. — Prix: 7 francs.

La correspondance publiée par M. d'Heilly, sous le titre que nous venons de transcrire, est un document de plus à ajouter à tous ceux que nous possédons déjà sur cette lamentable histoire de Damiens. Le poète Robbé, de licencieuse mémoire, n'est pas un esprit d'une grande valeur; ce n'est ni par le goût ni par les bonnes mœurs qu'il se recommande à notre attention; ce n'est pas non plus un profond politique; c'est, avant tout, un badaud. Pour lui tout est matière à causerie et tout spectacle est amusant; le supplice de Damiens est bon à voir comme il est bon d'assister au premier bal de l'Opéra ou de connaître le nom de la dernière maîtresse de tel ou tel libertin de bonne compagnie. Ses lettres, écrites avec une certaine vivacité, avec ce tour facile, si commun au XVIII[e] siècle, nous donnent sur cette affaire singulière, l'opinion courante de la bonne société; il nous peint l'aspect de Paris à cette nouvelle, et le premier mouvement de stupeur passé, il semble que tout ce monde de plaisirs n'ait vu dans ce drame qu'un moyen de tuer le temps, la promesse d'un curieux spectacle. Ajoutons que ces lettres portent bien le cachet de leur auteur, ne craignez point que Robbé oublie un seul des détails licencieux que les débats ont pu faire connaître; il en inventera plutôt, et la vue du corps de Damiens sur l'échafaud, loin de lui inspirer le moindre sentiment de pitié, ne fera que lui suggérer une réflexion malpropre (p. 97). C'est donc un document bon à consulter, plutôt qu'un guide à suivre; mais ses descriptions animées, ses bavardages éclairent bien souvent la lourde prose des dépositions ou du réquisitoire et complètent heureusement les indications plus sûres des politiques de profession, tel que d'Argenson ou le duc de Croy. Ajoutons que l'annotation de M. d'H. est généralement bien faite et suffisante; nous n'y avons pas relevé d'erreur importante, et l'éditeur a connu tous ou presque tous les documents inédits sur la question; nous disons tous, car ceux qu'ils n'a pas connus ne pouvaient être consultés par personne, au moment où il a imprimé son livre[1]. La préface est aussi complète que possible et donne tous les renseignements que l'on peut désirer sur un aussi mince personnage que le sieur Robbé.

A. MOLINIER.

36.— **Journal d'un Ministre**, œuvre posthume du comte de Guernon-Ranville, publié par M. Julien TRAVERS. Caen, Le Blanc Hardel. In-8°, XIV-416 pages.

M. Julien Travers raconte, dans une préface, la curieuse histoire du manuscrit qu'il publie, et qui est d'un si grand intérêt pour l'histoire du der-

1 Documents sur le procès de Damiens, à la Bibliothèque nationale, dans la collection Joly de Fleury.

nier ministère de la Restauration. L'authenticité de ce manuscrit ne peut donner prise à aucun doute; les circonstances dans lesquelles il a été rédigé sont très simples.

Guernon-Ranville avait 42 ans, il était procureur général à Lyon depuis le 26 août 1829, lorsque le 18 novembre, M. de Polignac, en quête de collaborateurs, le fit nommer ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique. Guernon-Ranville obéit, mais sans enthousiasme. Son ambition prudente et désireuse d'atteindre, ne visait pas si haut. Honnête, scrupuleux, travailleur, capable de courage personnel, il n'avait point l'étoffe d'un homme d'état. Il présente un type complet de ces ministres « sans prestige » que le hasard des crises ministérielles tire de leur obscurité, que l'on appelle pour compléter un cabinet, jouer « le mort » autour de la table du conseil et que l'on renvoie ensuite, soit à la pairie, soit au sénat, soit tout simplement à leurs loisirs, heureux encore quand la révolution ne les fait pas passer, comme Guernon-Ranville, du cabinet de procureur général entre les murs d'une prison d'état. Par curiosité, par pressentiment, par un effet surtout de cette sapience normande qui se méfie des surprises et songe toujours à ménager les jugements de l'avenir, Guernon-Ranville résolut de tenir note « des principaux faits qui se passeraient dans le conseil, soit aux réunions particulières, soit en présence du roi. » Ces notes, dont la sincérité paraît évidente, ne donnent pas une très grande idée de l'esprit politique de Guernon-Ranville; elles donnent l'idée la plus triste du cabinet dont il faisait partie. L'incapacité et la folie du ministère Polignac étaient connues; mais la grandeur même de la catastrophe entraînée par ce ministère semblait se refléter sur lui; l'éloquence surtout avec laquelle M. de Martignac l'avait défendu devant la cour des Pairs lui faisait presque une auréole. Il en reste bien peu de chose après la lecture de ce journal.

Guernon-Ranville n'est pas un écrivain; ses notes sont plus instructives que piquantes. Elles contiennent cependant deux gros scandales et un beau trait de chevalerie. L'histoire des 40 ou 80,000 francs (?) remis au duc de Raguse par M. de Bourmont, pour le dédommager du commandement de l'expédition d'Alger mériterait d'être confirmée (p. 261); Guernon-Ranville ne la tient pas de première main. Il est, au contraire, difficile de mettre en doute le fait de la subvention donnée au *Journal des Débats* et de l'*arriéré*, réclamé par M. Bertin (p. 121); ce fait a été raconté par le roi en plein conseil. Quant au trait de chevalerie, il est tout à l'honneur du duc d'Angoulême et relève d'un éclat momentané la triste retraite de Charles X sur Rambouillet (p. 199). Les notes de Guernon-Ranville commencent au 16 décembre 1829. Tout l'intérêt de cette première partie est dans les préparatifs de l'expédition d'Alger. Guernon raconte avec grand détail le projet vraiment insensé qu'avait un instant conçu le prince de Polignac de confier au vice-roi d'Egypte le soin de châtier les Barbaresques; il devait les attaquer par terre et s'emparer d'Alger, après avoir conquis Tripoli et Tunis. Le prestige exercé par Mohammed-Ali sur tous les français de son temps

est une des bizarreries de notre histoire. Il est singulier de voir le ministre mystique de Charles X ébloui comme le fut, dix ans après, le plus spirituel des ministres de Louis-Philippe. Vaulabelle qui paraît avoir eu communication de cette partie du journal de Guernon-Ranville avait mentionné le fait ; on le trouve aussi dans les mémoires des Marmont, et depuis, tous les historiens l'ont commenté ; mais ils ne s'accordent pas entièrement sur la date exacte de cette combinaison, et sur la manière dont elle échoua. Guernon-Ranville apporte à ce sujet un témoignage assez précis. Il reçut à Lyon, le 19 novembre, sa nomination de ministre, il ne siégea donc au conseil que dans les derniers jours de novembre. C'est, dit-il, « dans l'une des premières séances auxquelles il assistait » que le prince de Polignac fit connaître son plan égyptien (p. 10) : ce plan était en voie d'exécution ; un émissaire avait été envoyé à Mohammed-Ali et le ministre des finances avait donné l'ordre de diriger vers Toulon tout ou partie des dix millions réclamés par le vice-roi, qui exigeait en outre la cession de quatre vaisseaux. Sur cet exposé, MM. Courvoisier et Guernon-Ranville se récrièrent ; cette cession leur semblait « peu honorable » ; ils préféraient qu'on augmentât la subvention ; le ministre de la guerre, Bourmont, et M. de Chabrol, ministre de la marine, se rallièrent à eux ; puis de là on passa à l'examen du traité en lui-même : malgré « l'enthousiasme » avec lequel le prince de Polignac le soutenait, il fut repoussé par la majorité du conseil. M. de Polignac se hâta d'expédier un second courrier sur les traces du premier, et il annonça le 19 décembre le départ de ce courrier. C'est donc entre le 19 novembre et le 19 décembre, que se place cette singulière négociation. Guernon ajoute, ce qu'on savait déjà, que le vice-roi lui-même avait été, dans l'intervalle, contraint de renoncer à son entreprise à la Pyrrhus et que, par conséquent, dit-il, « nous n'eûmes pas l'espèce de honte qu'il y aurait eu à revenir sur un traité déjà presque consenti » (p. 11-13). La France se décida à faire elle-même son expédition ; les détails que donne à ce sujet le *Journal* sont intéressants et tout à l'honneur du cabinet ; il apporta dans cette affaire un sérieux et une attention qui lui manquèrent trop en d'autres circonstances ; il s'entoura de renseignements et prépara avec tout le soin possible, cette entreprise dont le résultat dépassa toutes les prévisions.

La partie la plus importante du *Journal* est celle qui concerne l'histoire des ordonnances. On y voit parfaitement se développer l'esprit de vertige qui emporta la Restauration. Les perplexités, les craintes des membres modérés et prudents du cabinet, s'y trahissent à plusieurs reprises. « Depuis « quelques jours, écrit Guernon le 3 avril 1830 (p. 61), un découragement extrême semble s'être emparé de quelques membres du conseil. Courvoisier, « Chabrol et moi, nous reconnaissons que le ministère n'est pas à la hauteur « de la tâche qu'il s'est imposée. » L'histoire de cette crise a été récemment racontée avec beaucoup de talent et de vivacité par M. Thureau-Dangin dans une remarquable étude intitulée : *Royalistes et Républicains* (1 vol.

in-8°, Paris, Plon, seconde partie, chapitre III, p. 4, 5 et 6). M. Th. D. a tiré habilement parti du *Journal* de Guernon-Ranville, et il l'a complété par les autres témoignages contemporains. Je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur à cette partie du journal et au livre de M. Th. D. Je signalerai encore les notes relatives à la révocation de la loi salique par Ferdinand VII, et aux conséquences qui en pouvaient éventuellement résulter pour la France. Elles sont utiles à consulter (p. 64-66). Enfin, le jugement que porte Guernon-Ranville sur le prince Léopold de Saxe-Cobourg, le futur roi des Belges, mérite d'être cité. On sait que Léopold fut nommé roi des Grecs, et qu'il refusa. Guernon-Ranville raconte ce refus et parle du prince avec lequel il a dîné ; il le peint comme « un grand garçon assez bien bâti, joignant à une longue figure brune un air bonasse... « J'ai trouvé au Saxon une pauvre figure de roi des Grecs. » Et comme son voisin de table, un général, s'enthousiasmait sur le grand rôle que Léopold pourrait remplir en Grèce ; « Considérez cette figure *royale*, lui dit « Guernon, et dites-moi si vous démêlez dans ses linéaments l'indice du « génie créateur qui seul pourrait entreprendre de réaliser vos rêves » (p. 113-119).

Guernon-Ranville ne désirait pas rester au pouvoir ; il y resta cependant mais sans beaucoup d'illusions. Il montra une certaine sagesse dans la discussion des fameuses ordonnances, il ne les signa qu'en détournant les yeux ; au moment de la crise, il montra plus de sang-froid que ses collègues. Il y eut, comme on le sait, un effroyable désarroi à la cour et dans le cabinet. Le jeudi 29 juillet, Guernon soumit au duc d'Angoulême, un plan de retraite sur Tours ; il le rapporte tout au long (p. 190-194). Il proposait : 1° de détruire les télégraphes dans un rayon assez étendu pour empêcher toute communication de Paris avec la province ; 2° d'occuper avec de l'artillerie les hauteurs environnant Paris, non pour tirer sur la ville, mais pour commander les principales avenues ; 3° de se rendre maître, par de forts détachements de cavalerie, des grandes routes et des barrières ; 4° de s'emparer des cours de la Seine et de la Marne, au-dessus et au-dessous de Paris. Ces mesures auraient isolé Paris de la province et fait cesser tout contact entre les populations et les troupes de la garnison : ces troupes étaient fort ébranlées, mais on ne leur demandait que de se replier avec ordre ; quant aux mesures d'exécution, on les aurait confiées aux troupes des camps de St-Omer et de Lunéville, auxquelles on aurait ainsi donné le temps d'arriver. Ce plan, semblable à celui qui fut exécuté en 1848 à Vienne, puis en 1871 à Paris dans des circonstances bien autrement critiques que celles de 1830, aurait-il pu réussir ? Beaucoup de raisons en font douter ; les principales sont dans l'état de l'opinion, dans l'irrésolution de la cour, dans l'ébranlement qu'une crise de gouvernement trop ancienne et trop prolongée avait communiqué à la nation tout entière, à l'administration, à l'armée, dans l'impopularité de mesures funestes et préparées de longue main, dans l'état révolutionnaire où se trouvait encore le

pays : la dynastie n'était pas assez bien assise pour tenter ce que Louis XVI n'avait pas osé faire en 1790 et ce qu'il avait si tristement essayé en 1791 ; enfin, l'homme d'exécution manquait ; lors même que Charles X aurait abdiqué comme Ferdinand le fit à Olmütz en 1848, lors même que le pays aurait eu un sentiment monarchique assez fort pour supporter une régence, il aurait fallu un Schwartzenberg pour ramener le gouvernement dans la capitale. Le seul homme de haute énergie qui existât alors, Casimir Périer, était dans l'opposition, presque dans la révolution ; agité lui-même par toutes les incertitudes dynastiques que subissait le pays, il ne songeait pas à lutter contre le courant, mais simplement à le contenir, à le détourner et à l'exploiter au profit d'un ordre de choses nouveau.

La seconde partie du *Journal* contient, avec des détails rétrospectifs sur la révolution de juillet, l'histoire de la fuite et de l'arrestation de Guernon-Ranville. Il faut se rappeler le terrible déchaînement de l'opinion contre les ministres de Charles X, pour comprendre cet épisode et l'apprécier avec équité. Si l'on ne se reportait aux écrits du temps, aux témoignages les plus graves et les plus authentiques, on serait porté à ne voir dans cette lamentable aventure de Guernon et de Chantelauze, qu'une réminiscence de 1792, une sorte de roman un peu démodé et teinté çà et là de quelques nuances de ridicule. Rien ne serait plus injuste. Les ministres coururent des dangers sérieux et, en ce qui les concerne, il fallut toute l'énergie du nouveau gouvernement pour que les pires excès de la première révolution ne fussent pas reproduits par la seconde. A Vincennes, pendant son procès, Guernon-Ranville se montre calme, ferme et résigné. Ces pages font honneur à la force de son caractère. Il n'en est pas de même des notes assez succinctes qu'il a prises pendant les derniers temps de sa captivité, du 16 février 1834 au 24 novembre 1836. Il est détenu dans le fort de Ham avec ses trois collègues : le prince de Polignac, MM. de Peyronnet et de Chantelauze. Le malheur ne les a point éclairés : ce ne sont que petites querelles, récriminations, froissements d'amour-propre, misères morales de toute espèce. C'est un morceau très curieux, mais très médiocrement édifiant. En définitive, ces ministres fort honnêtes, mais fort incapables, avaient été aveugles au pouvoir ; leur chute les avait grandis, surtout cette menace de mort qui pesa plusieurs mois sur leurs têtes : leur captivité les diminue. C'est que le malheur même a son revers, la prison a ses coulisses, où il ne faut pas regarder de trop près. Ceux qui y sont restés toujours graves et toujours nobles ne méritent que plus d'admiration. On emporte de ces pages, malgré la réconciliation finale, une impression d'amertume et d'aigreur ; mais, au demeurant, on sait mieux à quoi s'en tenir, et on en est quitte pour relire un chapitre de Silvio Pellico.

Albert Sorel.

VARIÉTÉS.

La *Revue philosophique* et la *Revue historique*.[1]

Avec la nouvelle année viennent de paraître simultanément deux Revues, consacrées l'une à la philosophie, l'autre à l'histoire.

La *Revue philosophique* a pour directeur M. Th. Ribot, bien connu par ses travaux sur l'hérédité, sur la psychologie anglaise et sur Schopenhauer. C'est dire que la nouvelle Revue sera dirigée dans l'esprit de la philosophie anglaise contemporaine et qu'elle recherchera surtout les travaux qui s'inspirent de la méthode positive et expérimentale. Toutefois, ce n'est guère que dans les comptes-rendus et dans les analyses des revues que cette tendance se fera sentir, car M. Ribot fait appel à la collaboration des philosophes de toutes les écoles, depuis le positivisme pur jusqu'au spiritualisme classique; et le premier numéro nous montre côte à côte M. Taine qui analyse les phénomènes de l'acquisition du langage chez les enfants et les peuples primitifs, M. P. Janet qui pose les termes du problème des causes finales, et M. Herbert Spencer qui trace à grands traits l'esquisse d'une psychologie comparée de l'homme, fondée sur la physiologie et l'ethnographie. Parmi les articles annoncés, nous voyons le nom de M. Bénard à côté de celui de M. Lewes, celui de M. Soury à côté de celui de M. Lachelier. Nous ne pouvons qu'approuver la largeur du plan de la *Revue philosophique*, et nous croyons qu'une publication ouverte aux représentants les plus éminents des diverses écoles et fournissant des renseignements complets et précis sur le mouvement philosophique dans les divers pays, ne peut manquer d'être accueillie avec faveur et de rendre les plus grands services. Nous recommanderons seulement à la direction de veiller à ce qu'autant que possible les comptes-rendus soient proportionnés à l'importance des ouvrages, et à ce que, sous prétexte d'analyser un livre on ne fasse pas un article de vulgarisation. Nous signalerons, à ce point de vue, une analyse de seize pages du livre de M. Giraud Teulon : les *Origines de la Famille*. De pareils développements ne seraient admissibles que si l'auteur de l'article avait eu des vues personnelles sur le sujet, et s'il était entré dans une critique approfondie de l'ouvrage.

La *Revue historique* dirigée par MM. G. Fagniez et G. Monod, est fondée sur un plan analogue à celui de la *Revue philosophique*. A côté d'articles de fond originaux, elle contient de courtes dissertations sur des points de critique, des documents curieux publiés avec notes et commentaires; enfin des renseignements très étendus sur l'activité historique à l'étranger aussi bien qu'en France. La partie consacrée aux comptes-rendus et à l'analyse

1. La *Revue philosophique* paraît tous les mois par livraisons de 6 à 7 feuilles; la *Revue historique*, tous les trois mois par livraison de 20 feuilles. Le prix de chacune des deux Revues est de 30 fr. par an. Librairie Germer Baillière, 17, rue de l'École-de-Médecine.

des Revues a été à peu près sacrifiée dans le premier numéro, et nous n'avons à signaler qu'un article de M. Maury sur l'histoire de l'Orient de M. Maspéro, et un article de M. Lot sur le Napoléon Ier de M. Lanfrey; mais les renseignements sur la France, l'Angleterre et l'Allemagne, donnent la plus heureuse idée de l'esprit et du plan qui président à la composition du *Bulletin historique*, si utile pour tous les travailleurs. Les articles de fond sont très variés et embrassent presque toutes les périodes de l'histoire, depuis l'étude de M. Duruy sur le régime municipal dans l'empire romain, jusqu'aux curieuses révélations sur la mission de Custine le jeune auprès du duc de Brunswick en 1792, tirées par M. Alb. Sorel des Archives Nationales[1]. Un article de M. Monod sur les progrès des études historiques en France depuis le XVIe siècle, sert d'introduction et de programme à la Revue. Il définit le caractère strictement scientifique du recueil qu'il a fondé, et exprime la ferme intention de lui conserver ce caractère, en en écartant toutes les polémiques religieuses et politiques, intention sage et louable sans doute, mais qui exigera beaucoup d'efforts et de vigilance pour être sévèrement réalisée[2]. D'ailleurs, les noms des collaborateurs de la nouvelle revue, MM. Delisle, Quicherat, Maury, Renan, Fustel de Coulanges, Geffroy, Perrot, etc., sont une garantie de l'esprit d'impartialité qui dirigera la Revue. Nous aurions bien quelques observations à présenter à M. Monod sur le tableau qu'il fait des progrès de l'érudition française. Il y aurait tout d'abord à faire remarquer qu'il ne s'occupe que d'une manière accessoire des travaux de l'antiquité et de l'Orient et surtout à partir du XVIIe siècle, il se concentre sur les études relatives à l'histoire de France. Nous pensons aussi qu'il aurait pu dire un mot des savants protestants du XVIIe siècle, tels que Basnage et Rapin Thoyras qui n'ont pas exercé d'influence en France même, mais qui, par leur influence en Allemagne et en Angleterre, méritaient d'être cités. Le nom de Bayle aurait dû également être mentionné, bien que son action ait été plus grande sur la polémique philosophique du XVIIIe siècle que sur la critique historique. De même que M. Monod signale l'influence de l'érudition allemande sur l'érudition française, il aurait pu signaler celle des historiens philosophes anglais du XVIIIe siècle, Hume, Gibbon, Robertson sur nos grands historiens du XIXe siècle. Il aurait aussi dû noter chez les historiens allemands la présence de préjugés patriotiques qui ont souvent fait du tort à leur impartialité scientifique. Enfin, nous croyons que le nom d'Auguste Comte au

---

1. Les autres articles sont dus à MM : C. Thurot, sur les *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*; — A. Castan: Granville et le petit empereur de Besançon, 1513-1538; — A. Chéruel, St-Simon et Dubois; — E. Desjardins, Les onze régions de l'Italie sous Auguste.

2. Il faut reconnaître que, dès ses débuts, la *Revue historique* a donné des gages sérieux d'impartialité. M. Reuss, dans un remarquable article sur l'Incendie de Magdebourg, adopte entièrement les conclusions de M. Wittich, et décharge de ce crime la mémoire de Tilly. M. Monod lui-même, dans son introduction, rend un hommage complet aux services rendus par l'érudition monastique au XVIIe et au XVIIIe siècles, aussi bien qu'à ceux des savants protestants du XVIe.

rait dû être cité. Sans doute, il n'a pas exercé d'action directe sur le mouvement historique, mais il a contribué puissamment à donner à tous ceux qui, de près ou de loin, se rattachent au positivisme, une conception philosophique du développement de l'humanité, et à leur faire apprécier le passé avec largeur et équité. Mais ces lacunes sont inévitables dans un grand travail d'ensemble, et plutôt que de nous y arrêter, nous préférons souhaiter à la nouvelle Revue le succès qu'elle nous semble mériter à tous les égards[1].

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 4 février 1876.

L'académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Mohl, et fixe la discussion des titres des candidats au vendredi 18 février.

Le ministre de l'instruction publique invite l'académie à désigner deux candidats pour la chaire de grec moderne à l'école des langues orientales vivantes, laissée vacante par la mort de M. Brunet de Presle, et lui fait part de la délibération des professeurs de l'école, qui ont présenté pour cette chaire en première ligne M. Miller et en seconde ligne M. Ém. Legrand.

L'académie se forme en comité secret.

M. Ravaisson communique à l'académie une lettre de M. Ch. Wiener, qui a été chargé par le ministre de l'instruction publique d'une mission archéologique au Pérou. Dans cette lettre, M. Wiener rend compte de quelques observations qu'il a faites en traversant, pour se rendre au Pérou, l'empire du Brésil. Au musée de l'empereur du Brésil, à Rio de Janeiro, M. Wiener a pu observer un grand nombre d'objets qui appartiennent à la civilisation « incassique ». Sur plusieurs de ces objets, armes, poteries, etc., il a remarqué l'ornement appelé méandre ou grecque, dont on a voulu faire un caractère propre de l'ornementation étrusque. M. Wiener pense que ce système d'ornementation a pu se produire séparément de divers côtés, et qu'il caractérise, non tel ou tel peuple, mais plutôt un certain état de civilisation par lequel tous les peuples ont pu passer chacun à leur tour. Il pense que c'est dans l'art de faire des nattes de paille que l'idée de cet ornement a dû être trouvée d'abord. — M. Wiener signale aussi au musée de l'empereur du Brésil 19 vases en forme de figure humaine. Puis il donne quelques détails sur les *sambaquis* de la province de Santa Catharina. On nomme ainsi de vastes amas d'écailles d'huitres qui forment de petites collines ; dans l'intérieur se rencontrent des ossements et des débris qui prouvent que ces monceaux d'écailles ont servi

1. Nous relèverons quelques fautes d'impression graves. P. 179, l. 2 : au lieu de : *juillet*, lisez : *janvier* ; — p. 222, l. 6, au lieu de Bundhauer, lisez Bandhauer ; — p. 242, l. 11, au lieu de *Scorgatili*, lisez : *Georgofili* ; — p. 309, l. 39, au lieu de : Pinsor, lisez : Pinson.

autrefois de sépultures. L'origine de ces *sambaquis* a été un objet de discussion entre les savants; plusieurs ont voulu y voir une œuvre faite de main d'homme. M. Wiener ne partage pas cette opinion. Il a pris le plan de plusieurs *sambaquis*, et il a toujours trouvé une forme irrégulière qui paraissait entièrement due au hasard. Il pense que les *sambaquis* sont des agglomérations purement naturelles.

M. Desjardins lit une note de M. le commandant Robert Mowat *sur la découverte d'un* UICUS *gaulois de l'époque romaine*. Dans cette note M. Mowat signale une inscription provenant des bords de la Sarre, qui est, selon lui, ainsi conçue : D. M ... R | L. VATINI. FEL | MILIARIA A. VICO | SARAVO. LXII. C. I ... | V. S. L. M : « Deo Mercurio. L. Vatinius. Felix miliaria a uico Sarauo LXII curauit ponenda, uotum soluens libenter merito. » Cette inscription est le premier document qui fasse connaitre une localité appelée *uicus Sarauus*. M. Mowat pense que le lieu ainsi appelé doit être, ou Sarrebourg, ou Sarreguemines. M. L. Renier, qui a eu entre les mains un moulage de l'inscription en question, ne pense pas qu'elle doive être lue précisément comme le fait M. Mowat. Selon lui les deux premières lignes n'ont pas été écrites en même temps que les suivantes. Celles-ci contiennent la fin de l'inscription qui avait été primitivement gravée sur la pierre, lorsque celle-ci servait de borne milliaire. Plus tard on aura transformé la borne en un monument funéraire et effacé en partie l'ancienne inscription pour écrire celle-ci : D. M. *(et non* MeR) | L. VATINI. FEL : « Dis Manibus L. Vatini Felicis »[1]. — M. Desjardins fait observer et M. Renier accorde que du reste cette remarque ne touche en rien à ce qui fait l'intérêt principal du monument, c'est-à-dire la mention du *uicus Sarauus*, inconnu jusqu'ici.

M. de Wailly donne une seconde lecture de son mémoire sur la langue de Reims au 13e siècle, puis l'académie se forme de nouveau en comité secret.

Ouvrages présentés :

Par M. Miller : — C. SATHAS, Bibliotheca philologica medii aevi, 1872-76, 5 vol. in-8°;

Par M. G. Perrot : — Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France, année 1875;

Par M. Duruy : — R. THIERION DE MONCLIN, De l'administration des biens et des revenus des communes (thèse de la faculté de droit de Paris).

Julien HAVET.

ERRATA.

N° 5, p. 74. La note mise au bas de la page doit être supprimée. Elle n'a pas de raison d'etre; c'est par suite d'une erreur typographique qu'elle a été conservée. — P. 77, l. 15. Pour *sujet*, lisez *passage*. — P. 79, 3 l. avant la fin, lisez *l'original sanscrit du sûtra tibétain*.

1. M. Renier n'admet pas non plus la lecture *curauit ponenda* à la 4e ligne. Il faudrait en ce sens *ponenda curauit*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 19 Février — 1876

37. — SJ. Warren : **Over de godsdienstige en Wijsgeerige Begrippen der Jaina's.** Zwolle, Tjeenk Willink. 1875. 8°. 112 p.

Ce travail *sur les idées religieuses et philosophiques des Jaïnas* est une thèse pour l'obtention du grade de docteur en philosophie et lettres à l'Université de Leyde. M. Warren y fait preuve d'érudition et de critique, et se montre versé non seulement dans la littérature spéciale et fort restreinte relative à son sujet, mais dans les antiquités indiennes en général. Quant au profit direct que la science peut tirer de cette étude, il est très réel, mais difficile à exposer. M. W. n'apporte pas de documents nouveaux, il soumet à un examen minutieux ceux que ses devanciers avaient déjà fait connaître, et il cherche au moyen de l'exégèse à compléter ou à rectifier les idées qu'ils avaient émises. Il en résulte que ce volume est rempli de discussions techniques, surtout philologiques, qui ne se prêtent pas à l'analyse. Nous nous bornerons à quelques observations.

M. W. pousse par trop loin le scepticisme sur la question de l'antiquité relative du Jaïnisme et du Buddhisme. Il admet bien que ces deux religions se ressemblent trop pour ne pas avoir une origine commune, mais entre l'opinion de Colebrooke, qui voyait dans la religion de Mahâvîra la mère de celle du Buddha, et l'opinion absolument inverse de M. Weber, il ne peut se décider à prendre parti. Il semble cependant que les progrès considérables qu'a faits depuis Colebrooke la connaissance du Buddhisme ont rendu très invraisemblable la thèse de ce savant. L'existence du Buddhisme est avérée et constatée au moins depuis le troisième siècle avant J.-C., époque où Piyadasi, dans ses inscriptions, donnait déjà au Buddha l'épithète de bienheureux, et énumérait les titres de ses œuvres. Il y avait dès lors une littérature buddhique, plus ou moins différente de celle d'aujourd'hui, mais ayant essentiellement le même but et attribuée au même auteur. Il faut descendre six ou sept siècles plus bas pour trouver une mention authentique des Jaïnas. Si donc l'origine du Jaïnisme était antérieure ou seulement contemporaine à celle du Buddhisme, il faudrait admettre qu'il est resté pendant des siècles à l'état latent, comme secte philosophique et doctrine ésotérique, puisqu'il échappait encore aux regards, quand depuis longtemps le Buddhisme était une religion reconnue et éclatante au grand jour de l'histoire. Nous ne voyons pas ce que peuvent prouver, dans une pareille question, les dates attribuées au nirvâna de Mahâvîra et à

celui du Buddha, par leurs sectateurs respectifs. Ces dates, selon toute probabilité, obtenues au moyen de calculs rétrospectifs, dont nous ignorons les éléments, ont en tout cas une valeur bien moindre que les présomptions historiques qui militent en faveur de l'antériorité du Buddhisme.

A côté de cet excès de circonspection, on peut trouver bien hardie l'interprétation toute nouvelle du nom *ardha-mâgadhî*, sous lequel on désigne la langue sacrée des Jaïnas. Rendre ce composé par « mâgadhi *local* » est à coup sûr fort ingénieux, et peut, jusqu'à un certain point, paraître autorisé par un des sens de *ardha*. Mais la nouveauté de cette traduction et les conséquences historiques qu'on en pourrait tirer, mériteraient bien une justification préalable. Jusqu'à présent, il était admis, au moins tacitement, que *ardha-mâgadhî* signifiait « demi-mâgadhî. » C'est un terme technique appartenant à la langue des grammairiens, des rhétoriciens et des commentateurs, et qui indique fort bien la situation intermédiaire de ce dialecte entre le mâgadhî de Vararuci et le prâkrit principal ou mâhârashtrî. L'interprétation risquée par M. W. tendrait à faire considérer la langue de la littérature des Jaïnas comme seule locale par opposition aux autres langues qui portent le nom de mâgadhî, et notamment à l'idiome sacré des buddhistes, plus connu en Europe sous la dénomination de pâli. Comme M. W. n'a allégué aucun argument à l'appui de cette hypothèse, on peut se dispenser de la réfuter, d'autant plus qu'elle n'a guère de chance de supplanter, auprès de la majorité des indianistes, l'explication habituelle.

Le verbe mâgadhî *âyikhk*, dire, correspond-il au sanskrit *â-caksh* ou bien à *â-khyâ*? Tel est l'objet d'une discussion assez inutile à laquelle se livre M. W. En se décidant pour *â-khyâ*, il n'est pas, comme il le croit, en contradiction avec M. Weber, seulement il *méconnaît* l'identité signalée par ce savant entre *khyâ* et *kçâ* ou *kshâ*, dont *caksh* est une forme redoublée. En effet, le prâtiçâkhya du Rigveda et celui de la Vâjasaneyîsanhitâ[1] attestent que la prononciation *khyâ* était pour *ksâ* ou *kçâ*, ce qui revient à *kshâ*, les associations de consonnes *ks* et *kç* n'étant pas usitées en sanskrit. Le fait est d'autant moins étonnant qu'aujourd'hui encore le *ksh* sanskrit se prononce régulièrement *khy-* dans l'hindoustan oriental, notamment en bengali et en oriya. En tout cas, comme la racine *caksh*, qui réunit les deux significations de la racine *khyâ*, « voir » et « dire », lui emprunte dans la conjugaison plusieurs formes, l'affinité des deux racines ne saurait être douteuse. En pâli, où le passif *khâyati* (qui pourrait aussi bien être pour *kshâyate* que pour *khyâyate*) a encore le sens de « paraître, sembler », *â-cikkh* a celui de « raconter, dire » tout comme *â-caksh* sanskrit. La seule différence consiste en ce que la voyelle de redoublement est *i* en pâli, ce qui est souvent le cas même en sanskrit par ex. dans *sthâ*, *pâ* etc., et par le fait il ne devrait pas plus y avoir de racine *caksh* ou *ciksh* qu'il n'y a de racines *tishth*, *pib*, etc. Le mâgadhî jaïna *â-yikhk* qui est la reproduction,

1. Weber, *Indische Studien*, IV, 272, sq.

exacte, avec l'orthographe particulière à ce dialecte, du mâgadhi buddhique *â-cikkh*, correspond donc également à *â-caksh*, et il n'y a pas lieu de rechercher s'il provient de *ksâ*, *kçâ*, *kshâ* ou *khyâ*, qui sont des prononciations différentes d'une seule et même racine. Quand à déterminer si *kçâ*, qui a produit *caksh*, vient lui-même de *kaç*, comme le pense M. Weber [1], ou s'il faut avec M. Warren admettre un primitif *skiâ*, d'où viendrait à la fois *khyâ*, σκιά [2] et *scire*, ou enfin si *kshâ*, paraître, briller, ne serait pas simplement un dédoublement de *kshâ*, brûler, c'est là une recherche qui peut avoir son intérêt, mais dont le résultat, en admettant qu'il puisse y en avoir un, n'intéresse en rien la langue et la littérature des Jaïnas.

M. W., par une étude approfondie des rares fragments déjà imprimés de cette littérature, a sans doute voulu se préparer pour la publication des textes inédits. On ne saurait trop l'y encourager ; car beaucoup de difficultés de la doctrine jaïnique, et notamment certaines contradictions flagrantes que présentent les sources connues jusqu'à ce jour, s'éclairciront sans doute bien mieux par la lecture des ouvrages originaux que par les discussions même les plus judicieuses. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne doive pas, en attendant, tenir grand compte des résultats partiels et souvent ingénieux, auxquels M. W. est arrivé sur certains points de détail que nous ne saurions indiquer, et encore bien moins discuter ici. Au surplus, voici les titres des chapitres de ce travail, qui fait honneur tant à son auteur qu'à l'enseignement de l'Université de Leyde. Introduction (exposé sommaire de ce que l'on connaît sur la littérature des Jaïnas, et discussion chronologique avec solution négative, dont nous avons dit quelques mots plus haut ; ch. I. Les religieux jaïnas et leur doctrine en général ; II. Métaphysique, ontologie, abhidharma ; III. La légende de Skandaka ; IV. Le péché et la délivrance ; V. Quelques particularités cosmologiques.

---

38. — 1. **Karl Lachmanns vorschlag im zehnten liede vom zorne des Achilleus** Ξ, 402-507, an Λ 557 zu schliessen ... als richtig erwiesen von Hans Karl Benicken. Gütersloh, 1875, x et 72 p. in-8°.

2. **Die homerische Poesie**. Beitræge zu deren Charakteristik, von Dr Albert Bischoff. Erlangen, 1875, xvi et 160 p. in-8°.

1. Les idées de Lachmann sur la formation de l'*Iliade* n'ont pas de défenseur plus persévérant et plus dévoué que M. Benicken. Affirmer de nouveau

---

1. Cette étymologie parait justifiée par l'orthographe *kçâ* usitée dans le Kathakam (Weber, *Bhagavati* I, 251, n.); mais il est possible que les grammairiens et l'école de Katha aient précisément voulu conformer l'orthographe à une étymologie qui se présente d'elle-même. Tous les lexicographes européens, Bopp, Bœthlingk et Roth, Grassmann, admettent pour *caksh* la dérivation par redoublement de *kâç*.

2. *Sic* ; on rapproche généralement, à tort ou à raison, σκιά du sanskrit *châyâ*; mais en tout cas, ce dernier mot, qui signifie proprement « éclat, reflet » puis « ombre », semble appartenir bien plutôt à la racine *kshâ*, paraître, qu'à *chad*, couvrir, comme le propose l'étymologie reçue.

et développer les assertions du maître, réfuter les attaques dont elles ont été l'objet, telle est la mission que semble s'être donnée M. B., et qu'il poursuit depuis sept ans dans une série de brochures. Celle que nous avons sous les yeux, et qui est la dixième et dernière en date, roule sur un seul point. Voici ce dont il s'agit. Lachmann ne trouvait pas dans le XIe livre de l'*Iliade* tous les éléments qu'il jugeait nécessaires pour former ce qu'il appelait son Xe chant détaché. Les paroles échangées entre Cébrionès et Hector (v. 521 sqq.) font attendre, dit-il, un combat singulier entre ce dernier et Ajax : cela est si vrai, qu'on a interpolé les vers 540-544, afin d'expliquer pourquoi cette attente ne sera pas remplie. Lachmann crut découvrir la suite de son chant dans le XIVe livre. Aux vers XI, 556 sqq.

Ὣς Αἴας τότ' ἀπὸ Τρώων τετιημένος ἦτορ
ἤιε, πόλλ' ἀέκων· περὶ γὰρ δίε νηυσὶν Ἀχαιῶν,

il rattachait XIV, 402 sqq :

Αἴαντος δὲ πρῶτος ἀκόντισε φαίδιμος Ἕκτωρ,
ἔγχει, ἐπεὶ τέτραπτο πρὸς ἰθύ οἱ, οὐδ' ἀφάμαρτεν ...

et il complétait sa reconstruction au moyen d'éléments tirés de ce livre et du livre suivant. Il est vrai que les morceaux dont Lachmann dispose si librement sont nécessaires à la place qu'ils occupent dans le texte traditionnel et ne peuvent en être détachés. Aussi les y remettait-il après les avoir enlevés, supposant que l'auteur de ce qu'il appelle le treizième chant, s'était à son tour, servi de ces morceaux, en les amplifiant pour le besoin de la situation nouvelle où il les faisait figurer.

Une combinaison aussi hardie a soulevé beaucoup d'objections, même dans l'école de Lachmann. M. B. s'attache à justifier l'hypothèse du maître ; et il le fait avec une patience exemplaire, exposant et réfutant, point pour point, tout ce qui a été écrit à ce sujet en Allemagne, sans craindre les longueurs et les redites, et sans se souvenir du vieux précepte πλέον ἥμισυ παντός. A vrai dire, ceux qui n'admettent pas le système de Lachmann n'ont que faire de lire cette dissertation. Elle s'adresse plutôt aux partisans de ce système qui, sur ce point particulier, s'écartent du maître. Pour les ramener, M. B. entreprend de prouver que le combat entre Hector et Ajax est mal rattaché à ce qui le précède dans le XIVe livre, tandis qu'il se relie parfaitement à XI, 557. Lachmann s'était contenté d'alléguer que, dans le contexte actuel, on ne s'explique pas que le nom d'Ajax soit placé en tête du vers XIV, 402. M. B. trouve en outre que la transition de la peinture générale de la bataille au combat singulier entre les deux héros est dure et devrait être mieux ménagée. Mais comme ces arguments n'ont rien de bien concluant, il insiste particulièrement sur les mots ἐπεὶ τέτραπτο πρὸς ἰθύ οἱ. Ces mots veulent dire, suivant lui, qu'Ajax s'était de nouveau tourné de manière à faire face à Hector. Ils impliquent donc qu'Ajax avait pris la fuite : circonstance dont il n'est pas question dans le XIVe livre, mais qui a lieu dans le XIe, à l'endroit même auquel Lachmann rattache ce morceau. Je n'ad

mets pas cette interprétation. Le poète dit qu'Ajax était tourné droit contre Hector, et il explique ainsi que ce dernier ait atteint son adversaire à la poitrine. Si Ajax s'était trouvé tourné vers la droite ou la gauche (ce qui peut facilement arriver au milieu de la bataille), Hector l'aurait atteint au flanc. J'en appelle à XIII, 540 sqq.

Οἱ δ' ἄλλοι μάρναντο, βοὴ δ' ἄσβεστος ὀρώρει.
Ἔνθ' Αἰνείας Ἀφαρῆα Καλητορίδην ἐπορούσας
λαιμὸν τύψ', ἐπὶ οἷ τετραμμένον, ὀξέϊ δουρί.

Rien n'indique ici qu'Apharée eût précédemment tourné le dos à l'ennemi. Or, c'est là, autant que j'ai pu comprendre, le seul argument précis et nouveau que M. B. apporte pour étayer la thèse de Lachmann. Comme cet argument repose sur une explication erronée, je ne vois pas ce que la thèse a gagné en solidité par cette longue dissertation.

Le ton de la discussion est convenable. M. B. confesse, dans la préface, qu'il s'était laissé aller, dans ses autres écrits, à des excès de langage regrettables : il promet de s'en corriger, et il tient cette promesse. Il faut le féliciter de cette conversion.

2. M. Bischoff a écrit plusieurs mémoires sur la question homérique ; mais il n'y attache pas une très-grande importance : il aime mieux admirer que critiquer. L'objet de son admiration dans les deux grandes épopées, n'est pas, il est vrai, la conception de l'ensemble : il ne croit pas à un plan, à l'unité primitive des poèmes. Mais il en admire vivement les détails, et il se propose d'en faire ressortir la beauté par des analyses raisonnées. Les livres de ce genre sont assez rares en Allemagne pour attirer l'attention.

Après une courte introduction, l'auteur passe en revue et examine cinq morceaux de l'*Iliade* et quatre de l'*Odyssée*. C'est une espèce de commentaire perpétuel écrit dans le dessein de faire ressortir le mérite et l'art de ces merveilleux récits. Nous ne dirons pas que l'auteur a su éviter tous les écueils d'une telle entreprise. En cherchant, en creusant, les commentateurs tombent facilement dans la subtilité : M. B. n'y a pas échappé. Pourquoi le poète débute-t-il par l'invocation μῆνιν ἄειδε θεά, au singulier, tandis qu'on lit ailleurs ἔσπετε νῦν μοι Μοῦσαι, au pluriel ? C'est qu'ailleurs, il ne demande aux Muses que de venir en aide à sa mémoire ; ici, « il s'adresse à sa déesse à lui : dans la ferveur de la dévotion l'homme ne peut prier qu'un seul dieu. » Et comment se fait-il que, tant ici qu'ailleurs, le nom de la Muse ne soit accompagné d'aucune épithète ? C'est que le poète sent confusément que louer la Muse, ce serait se louer lui-même. Voilà de jolies choses imaginées par un enfant du XIXe siècle à propos du vieil Homère. Malgré ces taches, on approuvera généralement le jugement de l'auteur. Mais on regrettera souvent que son admiration ne s'exprime pas avec plus de vivacité : en parlant des plus belles choses, de la tempête du Ve livre de l'*Odyssée*, de l'épisode de Nausicaa, il est faible et froid.

A la suite de ces analyses viennent quelques observations ou dissertations

générales, dont la plus longue a pour titre : « Sur le comique dans Homère. » Je ne sais comment on jugera ces pages en Allemagne : les lecteurs français trouveront que l'auteur a recueilli des matériaux sans les mettre assez en œuvre. L'appendice renferme deux essais de traduction en vers allemands. L'idée de faire des hexamètres rimés est bizarre. Le second morceau est dans un mètre à la fois antique et moderne, le tetramètre trochaïque : la rime n'y fait pas disparate ; mais la coupe monotone des vers est bien loin de l'heureuse variété du vers d'Homère.

En somme, il y a dans ce livre d'excellentes intentions. Quoique l'exécution laisse à désirer, l'esprit s'y repose avec plaisir de tant de travaux de critique verbale ou d'analyse dissolvante. Espérons que l'auteur persévérera dans cette voie, et que son exemple sera suivi par d'autres écrivains.

Henri WEIL.

---

39. — **Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade**, par Amédée ROGET, tome III. Genève, John Jullien, 1875. 332 p. 8°.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de cette savante histoire de Genève, dont les deux premiers volumes ont été annoncés déjà par nous dans la *Revue* (année 1874, 24 octobre). On a dit alors avec quel soin minutieux M. Roget a réuni dans son ouvrage, les faits authentiques dans les protocoles des conseils et autres documents des archives de Genève, ne donnant rien à l'hypothèse, ne s'aventurant nulle part sur un terrain mouvant ou mal étudié ; il est inutile que nous répétions ici ces considérations générales qui s'appliquent également à ce nouveau volume. M. R. y raconte l'histoire de sa ville natale, de la fin de l'année 1547, au milieu de l'année 1553. La plus grande partie du volume est encore tout naturellement remplie par le récit des luttes incessantes entre les deux partis qui, tour à tour, dominaient dans Genève, les *calvinistes* et les *libertins*. Le premier chapitre contient l'historique du singulier procès intenté au chef du parti hostile au réformateur, à cet ami Perrin, que Calvin crible de sarcasmes dans sa correspondance, et qu'il traite, tantôt de bête fauve (*bellua*), tantôt de *César comique*, pour avoir, de son chef, entamé des négociations avec le roi de France, pendant une ambassade qu'il fit dans ce pays. Les amis de Calvin espéraient se débarrasser de leur contradicteur, en le faisant passer pour traître à la patrie. Les *perrinistes* répondirent par une contre-accusation, dirigée contre le dénonciateur de Perrin, Laurent Mégret, dit le Magnifique, ancien valet de chambre de François I[er], réfugié à Genève pour crime d'hérésie depuis une dizaine d'années, devenu membre du conseil des Soixante, et grand partisan de Calvin. Perrin fut déposé de ses fonctions de capitaine-général et de conseiller, mais le gouvernement bernois intervenant dans l'affaire, Mégret aussi fut convaincu de relations secrètes avec l'étranger, et condamné à perdre le droit de bourgeoisie. Finalement, une réconciliation ménagée entre Calvin et Perrin, et peu sincère dès le pre-

mier jour, de part et d'autre, fit cesser un instant la lutte, dangereuse en présence des périls du dehors, de l'écrasement des protestants d'Allemagne, et de la proclamation de l'*Intérim*. Ce calme menteur fut de peu de durée. Bientôt les luttes recommencèrent; l'élément vieux-genevois était irrité de l'arrivée continuelle d'émigrants français qui se rattachaient naturellement au parti calviniste, et augmentaient ainsi journellement ses forces. Calvin, qui n'était pas encore *bourgeois* de Genève, lui-même, les faisait recevoir citoyens et, à chaque élection pour la nomination des syndics ou des différents conseils, des luttes très-vives s'engageaient entre les partis. Au-dedans, le triomphe du parti rigoriste amenait chaque fois une aggravation dans la sévérité des édits dirigés contre la dissipation des mœurs ou les désobéissances à la discipline ecclésiastique. Il y a de bien curieux détails encore dans ce nouveau volume de M. Roget, et le spectacle de la turbulente démocratie genevoise, où chaque fonctionnaire de la veille était conduit en prison le lendemain, sous un prétexte quelconque, si l'adversaire avait le dessus, n'est pas très réjouissant. On comprend que les graves conservateurs de Berne aient vu de fort mauvais œil ces interminables querelles de leurs *combourgeois* de Genève. Le *Consistoire* et le *conseil* législatif supérieur, sont sans cesse occupés à blâmer, à admonester, à réprimander, à condamner; quand ils n'ont rien d'autre à faire, ils se houspillent réciproquement et sur toutes ces discussions, on voit planer la figure de Calvin, toujours affairé, toujours prêt au combat, infatigable, souvent repoussé et réprimandé lui aussi, quand les conseils et les syndics lui sont hostiles, mais ne mettant jamais bas les armes. Singulière nature, âpre à la lutte, le moins sympathique des hommes, parfois positivement odieux par son acrimonie, par ses agressions continuelles et son esprit de domination, et d'autre part commandant le respect par l'inébranlable attachement à ce qu'il regarde comme la bonne cause! Il faut lire le volume de M. R. pour avoir une idée du détail, de l'infiniment petit auquel s'abaissait le grand organisateur de Genève. L'étoffe des pourpoints, la forme des bonnets, le port de bouquets est aussi bien le sujet de ses requêtes ou de ses récriminations que l'exécution des lois contre les jeux, l'inconduite ou la danse. Son zèle n'épargne ni ses proches, ni ses collègues. Sa propre belle-sœur, femme d'Antoine Calvin, est citée à comparaître comme suspecte d'adultère, pour avoir laissé entrer de nuit un jeune homme dans sa chambre, mais réconciliée par le consistoire avec son mari, parce que sa culpabilité n'a point été prouvée. Deux des collègues de Calvin sont déposés, l'un pour avoir fait l'usure, l'autre pour avoir dégrafé le corsage de sa servante. Un vieux curé défroqué, converti par Calvin, et pensionné par l'État, voit sa jeune femme arrêtée le jour même, pour avoir dansé après le repas de noces; des Genevois sont emprisonnés pour avoir dit à un ministre: « Fottu prédicateur français! » etc. Ses adversaires, de leur côté, ne font pas la grande guerre seulement; Calvin se plaint au conseil, de ce qu'on vienne sonner de nuit à sa sonnette et à celle de ses collègues, et requier

l'intervention du guet. Je pourrais citer une foule de faits semblables, tirés des actes mêmes, et qui nous font mieux connaître les hommes et les choses de l'époque, que toutes les tirades éloquentes de maint historien antérieur. La prudence et la calme impartialité de M. R. se montrent partout dans ses récits et dans l'appréciation des faits. Egalement éloigné des panégyriques d'un Merle d'Aubigné ou d'un Gaberel, et des attaques souvent très peu fondées d'un Galiffe, il prend les événements dans l'esprit du temps; nous citerons, à ce sujet tout particulièrement, le chapitre qui s'occupe du procès de Jérôme Bolsec. Cet ancien carme parisien, habitait comme médecin du seigneur de Falais, à quelques lieues de Genève. Il avait gardé de sa profession première, un certain goût pour les controverses théologiques, et fut sans doute poussé par les adversaires de Calvin à entrer en lice avec lui, pour le démolir dans l'opinion publique. Une longue controverse sur la prédestination s'engagea donc entre les deux adversaires; Bolsec, réfuté mais impénitent, fut mis en prison, et finalement, grâce aux efforts de ses amis avoués ou cachés, banni de Genève, au grand déplaisir de Calvin, qui requerrait contre lui une punition plus sévère. On doit voir dans Bolsec, un esprit bien moins religieux qu'avide de bruit, et qui donna la mesure de la profondeur de ses convictions en faisant d'abord amende honorable au synode réformé d'Orléans en 1562 et en rentrant peu après dans le giron de l'église. Il se vengea des ennuis à lui causés par Calvin en publiant en 1577, à Lyon, l'*Histoire de la vie* de maistre Calvin, pamphlet rempli de méchancetés et d'erreurs volontaires, mais qui ne manque pas d'esprit. Le procès de Bolsec est comme le prélude de celui de Servet, qui, plus important par le personnage qui en fut le héros, commande aussi davantage notre attention, par son issue tragique. C'est à ce grave sujet que M. R. consacrera — bientôt, espérons-nous — son quatrième volume.

R.

---

40. — **Ursprung und Beginn der Revolutions Kriege,** 1791 und 1792 von Léopold von Ranke. Leipsig, Duncker et Humbolt, 1875. 1 vol. in-8°, VII-379 p. — Prix: 12 fr.

Les allemands étudient l'histoire de la diplomatie et des guerres de la Révolution avec autant d'ardeur qu'on en met chez nous à étudier l'histoire des partis et des hommes politiques. On ne peut pas dire qu'ils y apportent, en général, une méthode supérieure, des procédés plus scientifiques, un esprit plus dégagé. L'ardeur de leurs recherches, la quantité de leurs travaux, la vivacité de leurs polémiques, montrent qu'il y a là pour eux un grand problème à résoudre, et un problème qui les embarrasse. Malgré leur facilité à concilier les contradictions, celles qu'ils rencontrent dans cette histoire sont trop profondes pour qu'on puisse les résoudre avec une phrase ou même avec un système, si ingénieux qu'il soit. L'école libérale est en particulier fort empêchée d'expliquer comment l'Allemagne, ou plutôt la Prusse qui, selon ses doctrines, est l'*état moderne* par excellence, a

été un des adversaires les plus ardents d'une révolution qui, jusqu'à présent, a passé pour éminemment *moderne*. Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule difficulté ? Où étaient, en ce temps-là, l'intérêt national de l'Allemagne, la politique nationale allemande, l'Allemagne elle-même ? Avait-elle une conscience bien nette de son intérêt présent et de son avenir ? Qui l'a le mieux servie, qui l'a trahie le plus ? Ces questions sont fort embrouillées, et les passions qui ont si longtemps divisé l'Allemagne, continuent de la diviser dans l'histoire de la Révolution. Il y a un parti de la Prusse, un parti de l'Autriche, un parti de l'Allemagne. Je ne saurais aujourd'hui porter un jugement d'ensemble sur cette grande question historique ; je ne la rappelle que pour faire saisir au lecteur le caractère de l'ouvrage dont j'ai à lui rendre compte. C'est l'histoire de la crise européenne de 1792, du conflit entre la Révolution et l'Europe. L'auteur prend les faits en 1791 et les conduit jusqu'à l'automne de 1792 : il montre les origines et le développement de la crise. Son nom, les documents inédits qu'il a eus à sa disposition, donnent à ce livre une importance particulière. M. de R. a pu, dit-il, (p. VII) fouiller sans réserve les archives de Prusse ; il a fait aussi des recherches dans les archives de Vienne ; il a mis à profit tous les travaux antérieurs et notamment les *Sources* de Vivenot.[1] Il ne se dissimule pas la difficulté de classer cet immense matériel et d'en dégager méthodiquement la vérité. La grande autorité dont il jouit ne l'aveugle ni sur les obstacles qu'il a rencontrés, ni sur la valeur définitive de son ouvrage. « Je le présente au public, dit-il (p. 7), avec l'espoir d'élever la discussion au-dessus du conflit des partis, et de préparer une manière de voir que tous pourront accepter. » Il était digne de M. R. de tenter cette œuvre ; on constate bien vite dans son livre un effort constant et souvent heureux pour l'accomplir. Mais tout en se montrant supérieur à la plupart de ses devanciers, surtout par les vues d'ensemble et le ton général, il n'a encore produit, comme il le reconnaît avec tant de sincérité, qu'une œuvre incomplète. Il semble qu'il se soit un peu trop hâté de la publier. La forme pèche : les divisions du sujet ne sont pas toujours assez claires ; les documents, les analyses de documents surtout, ne sont pas assez nettement détachés du récit ; on est souvent embarrassé de savoir où finit l'analyse et où commencent les réflexions. M. R. a été aussi bien avare de dates, de renvois et de citations ; il fournit des textes très précieux, on en désirerait davantage. Ces réserves ne doivent rien enlever à l'intérêt d'un ouvrage qu'il sera dorénavant nécessaire de consulter ; je prouverai, je le crois, l'importance que j'y attribue par le soin avec lequel je tâcherai de l'analyser, m'attachant surtout à signaler les aperçus particuliers à M. R. et les faits nouveaux qu'il révèle.

Introduction (A. 1-6). M. R. détermine l'objet de son ouvrage : c'est l'origine du conflit entre la vieille Europe et la révolution française ; il ne cherche ni à dissimuler l'importance de ce conflit, ni à diminuer le rôle

(1) Voir la *Revue critique* du 10 juillet 1875.

joué par la France dans cette grande crise des temps modernes et dans la réforme générale qui en est résultée en Europe; il signale l'esprit « anticlérical » du VXIII° siècle et de la Révolution comme une des causes principales de la propagation des idées françaises. — *Chapitre* I (7-28). Il traite des rapports de la Prusse avec l'Autriche et de l'Angleterre avec la Russie en 1791 : la guerre contre les Turcs, qui occupait tant les grandes puissances, fut certainement une des raisons qui contribuèrent le plus au développement de la Révolution. Ce chapitre, qui est encore une sorte d'introduction, ne présente pas beaucoup de vues ni de faits nouveaux, sauf, peut-être, en ce qui concerne la mission de Bischoffswerder à Vienne, en février 1791 (p. 18-22). C'est dans cette introduction si compliquée que l'absence de dates est surtout regrettable; enfin, à propos des entretiens de Bischoffswerder avec Reuss et avec Léopold II, on désirerait des textes, au moins une indication de sources. — *Chapitre* II (29-77). C'est un aperçu de la révolution française; après l'Europe, M. R. étudie la France. — Pour M. R., les commencements de la Révolution, depuis l'assemblée des notables jusqu'à la formation de la Constituante, ne sont pas autre chose que la vieille lutte de la Royauté contre les classes privilégiées. Sans l'incapacité de ces classes ou leur égoïsme, la Royauté n'aurait pas été forcée de chercher son point d'appui en dehors d'elles, et le moyen de faire sans elles et contre elles, des réformes indispensables. Il en résulta que les classes privilégiées causèrent la chute de la Royauté, et que cette chute les entraîna. M. R. cite, à ce propos, une curieuse dépêche du ministre prussien Goltz, dont malheureusement il néglige d'indiquer la date : « Le roi de France ne désire pas mieux que de voir borner l'influence des ministres et de leurs agents, pourvu que par l'ordre dans les différentes branches de l'administration, le pays soit plus heureux et l'influence dans les affaires du dehors plus considérée. Il préfère une diminution d'autorité avec une augmentation réelle des forces de l'état à la continuation d'une volonté absolue, mais hérissée de tout instant, tant par des contradictions des réclamants que par le dérangement affreux dans les finances » (p. 41). Ce chapitre s'arrête au printemps de 1791, au moment où Louis XVI se persuade qu'il ne pourra contenir la Révolution qu'en s'éloignant de Paris.

Chapitre III (78-113). Ces considérations ramènent M. R. à l'Europe. Après les documents publiés par MM. Beer et Vivenot, il n'a pas de peine à établir que la Révolution, à ses débuts, n'excita pas d'abord la colère des souverains de l'Europe : se méprenant sur le mouvement révolutionnaire, aveuglés par une fausse opinion sur la France, par des analogies plus fausses encore avec les troubles récents de la Hollande, ils ne virent dans ce qui se passait à Paris qu'une crise locale et passagère : ils se préoccupèrent de savoir si la France en serait affaiblie ou fortifiée, de chercher surtout quelles conséquences en résulteraient pour les anciens traités. On arrive ainsi aux affaires d'Alsace. Il faut bien reconnaître que ce fut à la fois la cause seconde et le prétexte de la guerre avec l'Allemagne, que par consé-

quent, l'Allemagne et plus que les autres, « l'état moderne » par excellence, prit les armes pour défendre ce qu'il y avait de plus abusif dans « l'état ancien. » Si c'est, aux yeux des allemands, un mérite pour la Prusse d'avoir défendu le droit de l'Allemagne, ils doivent confesser que ce droit n'avait rien de commun avec le droit moderne. Ce fait, que l'on ne peut contester, embarrasse beaucoup les historiens qui ont la prétention de donner à l'Allemagne un grand rôle historique dans cette lutte. M. de Vivenot, qui est nettement anti-révolutionnaire, s'en tire plus facilement que M. de Sybel, qui est obligé de détourner la discussion. M. R. ne prend parti ni pour les princes possessionnés ni pour la Révolution, il se contente de poser les faits et d'en marquer les conséquences. M. R., qui tire grand parti des documents de Vienne, puise aussi fréquemment, mais avec les précautions nécessaires, dans le recueil français de M. Feuillet de Conches. A ce propos, je signalerai (p. 86 et 89) deux notes intéressantes pour le texte de la lettre de l'empereur Léopold à Marie-Antoinette, du 2 mai et du 12 juin 1791.

Chapitre IV (114-150). M. R. raconte comment le roi fut amené à accepter la Constitution de 1791 et comment cette acceptation se lie à un projet de congrès européen. Il analyse (p. 126-127) une dépêche de Reuss du 10 octobre 1791, qui est importante et qui ne se trouve ni dans le recueil de Vivenot, ni dans celui d'Herrmann. La contradiction était partout en cette crise, en France comme en Europe; M. R. le fait bien voir; il s'attache surtout à comprendre et à expliquer la conduite de Louis XVI; il y apporte plus d'équité et un sentiment plus exact des choses que ne l'ont fait la plupart des historiens français. Ce qu'il dit de la Constitution de 1791 est juste: personne n'en voulait sincèrement, ni le roi, ni les révolutionnaires, ni les modérés; les républicains comme les émigrés, pensaient à la renverser; le roi et les modérés songeaient à la réformer; il ne fut jamais question ailleurs que dans le camp des émigrés d'un retour à l'ancien régime: M. R. est très clair sur ce point. Pourquoi a-t-il laissé échapper, à propos de la reine, cette phrase qu'il ne justifie d'ailleurs en rien. « Il y a, si j'ose m'exprimer ainsi, quelque chose de démoniaque en cette femme. » Est-ce romantisme, est-ce prudhomie? — M. R. traite des efforts faits par Louis XVI auprès du roi de Prusse pour l'amener à l'idée d'un congrès armé: il donne encore à ce sujet une note intéressante. Beauchamp, dans les *Mémoires d'un homme d'état* (I, p. 103), cite une lettre remise au roi de Prusse par M. de Moustier, ancien ministre à Berlin, (et non Dumoustier comme dit par erreur M. R.). Cette lettre porte dans les *Mémoires* la date du 9 décembre 1790 et est placée au milieu des événements de 1790: il était évident que cette date était fausse, et il y avait lieu, par suite, de mettre en doute l'authenticité même du texte. M. R. a collationné la pièce aux archives prussiennes et la déclare authentique; il rétablit sa date véritable, qui est le 3 décembre 1791. M. R. relève en outre une erreur assez légère dans le texte de Beauchamp (p. 147); il ajoute à ce

propos : « Il résulte de là, ce me semble, que ces *Mémoires*, si faux qu'ils soient en général, contiennent cependant plusieurs documents qui ont dû sortir des archives prussiennes. » M. R. fournit sur la manière dont le roi de Prusse accueillit cette démarche, des détails curieux et nouveaux, si je ne me trompe (p. 147-8). Il les emprunte à une lettre de ce prince, à son ministre, Schulenburg, et à la réponse adressée à Louis XVI; il est fâcheux qu'il n'ait donné qu'une analyse de ces deux documents et qu'il oublie d'en mentionner la date. Il en est de même de la dépêche de Kaunitz à Mercy qu'il mentionne un peu plus loin (p. 150), et qui est du 31 janvier 1792 (Vivenot I. 364).

Chapitre V (151-176). Il est consacré à la conclusion de l'alliance entre la Prusse et l'Autriche. Il commence par des réflexions sur l'alliance de 1756 entre l'Autriche et la France, l'impopularité de ce traité en France et les graves conséquences qui en résultèrent pour la dynastie. M. R. est amené à parler à ce propos des efforts faits par la diplomatie française pour combattre l'alliance prusso-autrichienne et obtenir sinon l'alliance effective, au moins la neutralité amicale de la Prusse. Cette politique était une tradition aux affaires étrangères, elle se maintint durant les premières années de la Révolution et triompha en 1795 par l'habile et glorieuse paix de Bâle, M. R. ne donne point assez de place à ces tentatives qui furent très sérieuses et très sincères. C'est un point que les historiens français ne sauraient trop mettre en lumière. M. R. parle très brièvement de la mission du comte de Ségur à Berlin (p. 162-163); sans ajouter foi aux absurdes calomnies colportées alors et répétées depuis à ce sujet, M. R. rapporte une anecdote singulière dont on aimerait à connaître la source : Ségur était exaspéré par l'accueil qu'on lui faisait : « Il parut, il est vrai, à un dîner ministériel auquel il était invité, raconte M. R., mais, dès le début de la conversation, il jeta son chapeau à terre, proféra des paroles que l'on ne sut ni comprendre ni expliquer et quitta la salle. » Ce trait, plus qu'anormal dans les fastes des dîners diplomatiques, ne concorde nullement avec le caractère de Ségur, qui avait l'habitude du monde et se conduisit toujours en parfait gentilhomme. Son attitude à Berlin, malgré toutes les vexations qu'il y subit, fut toujours réservée; sa correspondance qui est écrite avec un ton de sincérité incontestable, ne laisse paraître aucun vestige d'une aventure de ce genre. Jusqu'à preuve du contraire, il faut donc voir ici une dernière trace des calomnies que M. R. aurait dû complètement abandonner aux écrivains d'ordre inférieur. Dans le même chapitre, il y a des considérations intéressantes sur le traité du 7 février 1792 et, en particulier, sur les articles séparés et secrets. M. R. emprunte ces considérations à des rapports inédits du prince Reuss ; les documents prussiens n'ont pas encore été retrouvés à Berlin (164-170). M. R. revient également sur l'affaire des princes possessionnés (170-173). Il ne me paraît pas rendre suffisamment justice aux efforts faits par la France pour régler ce différend. La France offrait des indemnités en argent, et ne pouvait guère offrir autre chose ; les princes qui

ne voulaient pas ébranler même indirectement le système féodal, ne voulurent point les accepter. L'Assemblée nationale refusait d'admettre sur un territoire français l'existence de droits contradictoires avec les lois de l'état; la Diète refusait de reconnaître à la France la faculté de modifier la législation dans des territoires sur lesquels elle soutenait que les droits des princes d'empire avaient été formellement réservés : de part et d'autre, il y avait une question de souveraineté nationale engagée. Le conflit ne pouvait se résoudre que par une transaction ou par la guerre. La transaction proposée par la France était-elle équitable? Des intérêts aussi mesquins que ceux de ces principicules valaient-ils la peine qu'on jetât l'Europe dans une crise nouvelle? De quel côté se trouvait la raison? L'Allemagne moderne a-t-elle bien lieu de se glorifier d'avoir défendu avec tant d'entêtement les principes du vieux droit des gens et du vieux droit public? En serait-elle où elle en est aujourd'hui, si elle s'en était toujours tenue à ces principes-là? Et si tout cela est vrai, ne serait-il pas équitable de le reconnaître? Encore une fois, M. R. n'a pas cru devoir aborder cette discussion, mais c'est déjà beaucoup qu'il se contente d'exposer nettement les causes du conflit sans vouloir encore démontrer que le droit naturel, le droit des gens, les idées modernes et l'intérêt, bien entendu, imposaient à l'Allemagne la conduite qu'elle a tenue.

Chapitre VI (177-198). Ce récit de la déclaration de guerre faite par la France à l'Autriche est un des moins bons chapitres du livre et l'un des moins bien étudiés. Je ne m'arrêterai pas à relever des erreurs de détail dans les faits qui concernent spécialement la France, M. R. ne les relatant que de seconde main. Je me contenterai de signaler certains faits relatifs à l'Europe et quelques aperçus qui ont leur intérêt. Le parti qui voulait la guerre voulait aussi le renversement de la monarchie, dit M. R. Cette appréciation n'est vraie que pour les Girondins; il y avait des monarchistes comme Narbonne, qui désiraient la guerre pour relever la monarchie, et des républicains comme Robespierre qui ne voulaient point de guerre dans la crainte que la Royauté n'en profitât. Mais ce qui est vrai, c'est que la France n'était pas aussi belliqueuse qu'on s'est plu à la représenter. M. R. qui, à la fin du chapitre précédent avait constaté le caractère agressif de la note autrichienne du 21 décembre (p. 176), a la sincérité de le reconnaître : « La perspective n'était pas encore et partout défavorable pour la paix et pour la monarchie... La majorité de l'Assemblée n'était pas sérieusement pour la guerre. » Un rapport de Goltz, du 13 février 1792, le constate : il suffisait pour éviter la guerre, d'une réponse pacifique de l'empereur au sujet des émigrés et des possessionnés. Cette politique de paix était soutenue par de Lessart (180). M. R. ajoute qu'on ne désespérait pas de s'accorder avec la Prusse; ce fut l'objet de la mission de Custine à Berlin. Ainsi, dit-il, on le voit, le gouvernement officiel de la France, désirait et espérait la paix; c'était aussi le sentiment des puissances alliées. Ils se rencontraient dans une même pensée qui était de fortifier dans la constitution les articles

favorables à la monarchie : de part et d'autre, on avait la pensée d'organiser une France constitutionnelle. Selon M. R., ce fut d'un côté, l'action des émigrés, de l'autre et surtout l'action des révolutionnaires qui brouillèrent les choses et conduisirent à la guerre; il ajoute que les émigrés n'avaient point d'influence sur les alliés, tandis que l'influence des révolutionnaires, l'emporta de plus en plus en France. Le rôle de la Cour, au milieu de toutes les difficultés qui l'environnent, est bien étudié. M. R. critique avec raison la diplomatie autrichienne : Kaunitz ne désirait pas la guerre, et redoutait le triomphe de la Révolution, il agit de sorte que ses dépêches rendirent la guerre inévitable et soulevèrent une tempête qui emporta le parti modéré qu'il désirait soutenir (198.)

Chapitre VII (199-219.) C'est un des plus intéressants du volume. M. R. a entre les mains et publie intégralement un document de première importance : ce sont les instructions données à Bischoffswerder le 18 février 1792, lorsqu'il se rendit à Vienne pour organiser l'alliance. La question des indemnités y joue un grand rôle, le nom de l'Alsace et de la Lorraine revient souvent dans cette discussion. Malgré tout ce que peut dire M. R., il m'est impossible de découvrir « quelque]chose de grandiose » (eine gewisse Grossartigkeit) dans les intentions de la Prusse, lesquelles consistaient à prendre le plus possible et à donner le moins qu'elle pourrait. C'est un sujet qui commence à être assez connu, et quand on le connaît bien, il reste bien peu de chose du prétendu prestige de la croisade des rois contre la Révolution. Il n'en ressort clairement qu'un fait, c'est que leurs desseins étaient médiocres et qu'ils en poursuivirent l'application avec une inintelligence complète des choses contemporaines : aussi le résultat fut-il absolument contraire à leurs désirs; ils voulaient sauver Louis XVI, ils contribuèrent beaucoup à le faire tuer; ils voulaient contenir la Révolution, ils la déchaînèrent; ils voulaient mettre la France dans un état de faiblesse décente, sous forme de monarchie constitutionnelle, ils la poussèrent à constituer une force militaire irrésistible sous l'autorité des deux plus terribles despotismes des temps modernes : le comité de salut public et l'empire. M. R. ne va pas aussi loin dans la critique de la politique des alliés, mais il indique fort bien les germes de dissolution que contenait cette alliance avant même qu'elle n'eût été suivie d'exécution (p. 210).

Chapitre VIII (220-235) et *Chapitre* IX (236-263). Premiers événements de la guerre. Il semble qu'à partir de ce moment, l'attention et l'entrain de l'auteur s'affaiblissent : il y a moins de recherches personnelles, les vues sont moins originales. Ce que M. R. montre fort bien, c'est le moment où, avec la politique de Kaunitz, la vieille diplomatie succombe, sans que la nouvelle soit mieux appropriée aux nécessités des temps; on voit clairement les alliés se jeter dans les aventures, faire des plans ingénieux, réformer la carte et méditer un savant coup d'échecs, sans se douter qu'ils ont devant eux un adversaire capable de renverser les joueurs, la table et l'échiquier. — *Chapitre* X (p. 264-288). C'est un récit du 10 août; M. R. paraît avoir

surtout suivi la narration de Mortimer-Ternaux. — *Chapitre* XI (289-304). M. R. raconte les débuts de l'invasion prussienne et les premiers conflits de la Prusse avec les Autrichiens. Il paraît évident que le roi de Prusse qui était plus désintéressé que ses ministres (c'est un instinct traditionnel dans la maison de Brandebourg) voulut marcher droit sur Paris et sauver Louis XVI; mais le désintéressement n'excluant point la prudence, le roi, au moment même où il songeait à délivrer Louis XVI, favorisait les desseins des émigrés et les ambitions du comte de Provence, afin que, si Louis XVI était rétabli sur le trône, l'opposition des princes empêchât la restauration de tomber sous l'influence autrichienne (296-299). — *Chapitre* XII (305-325). Ce récit de la campagne de l'Argonne me paraît la partie la plus faible du livre. M. R. se donne beaucoup de mal pour démontrer que Dumouriez aurait dû logiquement être battu par les Prussiens et que Valmy, par suite, est une inconséquence du Dieu des batailles, ce Dieu capricieux, comme l'appelait M. de Bismarck, quelques jours avant Sadowa. Valmy fut surtout une victoire morale : il y a donc lieu d'étudier les causes pour lesquelles la fameuse canonnade produisit de si grands résultats; dans l'analyse de ces causes, M. R. va trop loin; il constate le fait (p. 311), mais il s'évertue tellement à l'expliquer, que ce fait devient inexplicable. Il dit (p. 309), que le 20 septembre, « personne ne croyait que l'affaire fût décisive. » Je m'étonne d'avoir à opposer à un des premiers historiens de l'Allemagne, le témoignage bien connu de son plus grand poète. Gœthe disait le soir même de Valmy à ceux qui l'interrogeaient : « De ce lieu et de ce jour, date une nouvelle époque dans l'histoire du monde. » (Campagne de France). — Le récit des négociations entre les Prussiens et Dumouriez n'ajoute rien à ce que l'on savait, notamment à ce qu'avait dit M. de Sybel, que M. R., dans cette partie, suit de fort près. M. R. poursuit ses réflexions jusqu'au moment où les affaires polonaises vont se compliquer, apporter aux alliés de nouveaux motifs de dissentiment, et faciliter à la Révolution la défense du territoire français. Le livre s'arrête là et tourne court. M. R. prépare-t-il un autre volume ? Cela serait bien désirable, car celui-ci est appelé à rendre de grands services. On ne peut, d'ailleurs, considérer comme une conclusion, le singulier aphorisme qui termine le volume et tranche brusquement sur le ton grave et sérieux de l'ouvrage : « Alors commença la grande lutte des puissances que l'Europe a depuis accomplie. » On peut dire, peut-être, qu'au moins en ce qui concerne les affaires extérieures, l'issue de cette lutte a été décidée en 1870. — *Les annexes* (330-379), contiennent avec une note critique sur le *Moniteur* et des pièces relatives à Dumouriez, qui étaient déjà connues, des rapports de Reuss et des correspondances prussiennes qui sont du plus grand intérêt, notamment pour l'interprétation du traité du 7 février 1792 et le conflit entre la Prusse et l'Autriche, au sujet des indemnités éventuelles de la guerre.

Albert SOREL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

—

Séance du 11 février 1876.

M. le directeur de l'école archéologique française de Rome adresse à l'académie un rapport de M. L. Martha, membre de l'école, au sujet de plusieurs inscriptions latines récemment découvertes sur les terrains de la villa Médicis.

M. le secrétaire perpétuel lit un rapport sur les travaux de l'académie pendant le second semestre de l'année 1875, et notamment sur l'état de ses diverses publications.

L'académie, après discussion en comité secret, procède au scrutin pour la présentation de deux candidats pour la chaire de langue grecque moderne à l'école des langues orientales vivantes. Sont présentés, en première ligne M. Miller, membre de l'académie, en seconde ligne M. Emile Legrand.

M. de Wailly termine la seconde lecture de son mémoire sur la langue de Reims au treizième siècle.

M. Bréal communique à l'académie quelques extraits du dictionnaire étymologique de la langue latine entrepris sous sa direction par la conférence de grammaire comparée de l'école pratique des hautes études. Les étymologies dont il traite dans cette communication sont celles de plusieurs mots qui expriment des sentiments ou des dispositions de l'âme. Les étymologistes ont souvent commis des erreurs au sujet de cette sorte de mots, faute d'en avoir étudié d'assez près la signification propre et primitive. Beaucoup de ces mots ont eu à l'origine un sens matériel et n'ont pris que par métaphore le sens figuré qui a prévalu dans la suite. Ainsi *clemens*, qu'on a voulu interpréter par « tranquille » et rapprocher du sanskrit *çram* ou *klam*, est souvent employé dans un sens purement physique par Tacite et par d'autres auteurs, en parlant d'une pente douce, de collines peu élevées : par exemple dans Tacite, *Annales*, l. 13, c. 38, *colles ... clementer assurgentes*. Selon M. Bréal ce mot se rattache à la racine *cle* ou *cli*, indiquant l'inclinaison, que l'on retrouve dans *clivus*, *climen*, et avec métathèse dans *celsus*, *praecello*, *collis*, *culmen*. Du sens de doux, aisé, il a passé à celui de facile, abordable, et enfin clément, comme nous l'entendons aujourd'hui[1]. — *Tristis* a été rapproché de *terere*, « écraser », et compris comme désignant l'accablement. Mais tel n'est pas le sens de ce mot dans les textes; il répond plutôt à « sombre », « morose ». M. Bréal le tire de *tris*, *tres*, craindre, trembler (sanskrit *trâsajati*, « il fait trembler, il effraie », grec ἄτρεστος, « intrépide »). — *Ira*, « colère », *irasci*, « s'irriter », ont été rattachés au sanskrit *irasjati*, « il est hostile », et au grec ἔρις, « discorde ». M. Bréal préfère voir dans ce mot un nouvel exemple de la figure qui consiste à désigner la colère par la partie du corps où l'on en suppose le siége, comme quand les Latins disaient *stomachus* pour la colère ou quand nous disons *s'échauffer la bile*. Il pense qu'*ira* est le même que *hira*, boyau, d'où est venu le diminutif *hilla*.

Ouvrage offert à l'académie : Mélanges de philologie et d'épigraphie par E. Miller, 1re partie, Paris, 1876, in-8°. — *Présenté par M. Renan :* L'iscrizione di Mesa re di Moab illustrata e commentata dal professore Testa Cav. Vittore, Torino, 1875, in-8°.

Julien HAVET.

---

1. Au sujet de ce mot, M. Ad. Regnier fait remarquer qu'il n'est pas bien établi que le sens physique soit le plus ancien, puisque on ne le rencontre dans aucun auteur avant Tacite. Il se pourrait que par un phénomène en quelque sorte inverse de la métaphore il eût passé du sens moral au sens physique.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 26 Février — 1876

41. — Julius Euting. **Sechs phœnikische Inschriften aus Idalion.** Strasbourg, Trübner, 1875. 18 p. in-4° et 3 pl.

M. Euting déploie une grande activité dans la publication des inscriptions sémitiques. Après le fragment de Rituel, il vient de publier six nouvelles inscriptions qui proviennent de l'île de Chypre. Cette île est un des points de la Méditerranée où les fouilles ont été le plus fructueuses pour l'archéologie sémitique. L'ancienne ville d'Idalion est un nid à inscriptions. On en connaissait depuis longtemps trente-trois, mais d'après des copies de Pococke; les originaux avaient péri. Gesenius avait tiré de ces reproductions assez inexactes tout le parti qu'elles comportaient pour son temps. Plus tard, Ross en découvrit trois autres qu'il publia également. Toutefois, c'est M. de Vogüé qui a été le vrai fondateur de l'épigraphie de l'île de Chypre. Par la découverte de cinq à six nouveaux textes, dont quelques-uns très importants, et surtout par la comparaison des inscriptions avec les monnaies, il est arrivé à restituer en partie l'histoire de cette île et la liste de ses rois. Enfin, dans ces dernières années, les fouilles entreprises par M. C. Ceccaldi ont amené la découverte de près de quarante inscriptions ou fragments d'inscriptions dont six sont aujourd'hui au British Museum, ceux mêmes que vient de publier M. Euting.

Le nombre des inscriptions phéniciennes de l'île de Chypre s'élève ainsi à 80. Ces textes, malgré l'état fragmentaire de plusieurs d'entre eux, grâce à la lumière qu'ils se prêtent les uns aux autres, sont clairs dans leur ensemble. En effet, presque toutes les inscriptions sémitiques peuvent se répartir dans différents cadres qui correspondent en général aux pays d'où elles proviennent. Il y a des types d'inscriptions comme des types de monnaies. Toutes nos inscriptions de Chypre appartiennent au même type; elles ont en outre ceci de particulier, que les mots y sont le plus souvent séparés par des points, contrairement à l'usage général de l'écriture sémitique.

M. Euting a su tirer parti de tous ces avantages. Il a rapproché les inscriptions du British Museum de tous les passages qui pouvaient les éclairer, et il a joint à sa brochure deux listes : celle des rois de Citium, telle

qu'on peut la rétablir à l'aide de l'épigraphie [1], et celle des termes nouveaux que ces textes nous font connaître et de quelques autres encore. M. de Vogüé a rendu compte au *Journal asiatique* (avril 1875) du travail de M. Euting, et il a fait subir à plusieurs de ses traductions des changements importants. A son tour, M. Renan a consacré au même objet quelques-unes de ses leçons au Collége de France. Si bien que ces textes ne présentent plus aujourd'hui qu'une ou deux difficultés, que l'on peut même serrer d'assez près.

Le numéro 1 avait été déjà publié avant M. Euting (*Journ. of. bibl. Archæol.*, 1872, p. 116 ss.). Il est bilingue. La partie supérieure appartient à cette classe d'inscriptions que l'on désigne du nom de cypriotes et qui cachent, sous un alphabet dérivé sans doute du cunéiforme, un dialecte grec altéré par l'écriture syllabique. La partie phénicienne ne présente pas d'obscurités philologiques. Un seul mot doit nous arrêter. Ligne 2, lettr. 8, 12, nous lisons le mot *vejiteni*. On pourrait être tenté, au premier abord, d'y voir un futur précédé du vav conversif, et de lire *vajitena*. Mais la première Citienne de Gesenius présente la même forme verbale accompagnée de la désinence du prétérit, *jiteneti*. Ce *jod* n'est donc pas un préfixe pronominal. Schroeder y a le premier reconnu un *hiphil*, particulier au dialecte de Chypre, où le *h* était remplacé par un *i* [2]. Son hypothèse semble confirmée par la cinquième inscr. de M. E., où nous retrouvons la forme *jiteni*; or, le sujet est une femme. Si c'était un futur, il faudrait *titena*. Nous ne voulons pourtant pas trop insister sur cette preuve, parce que la conjugaison phénicienne semble avoir été très flottante. Sur les ex-voto de Carthage, nous rencontrons presqu'indifféremment les formes *jebarek* et *tebarek*, et d'autre part, on pourrait nous objecter que le prétérit, exigerait un *t* final : *jiteniat* (en hébreu : *jiteniah*).

La partie mythologique était plus obscure. M. Renan a porté une grande clarté dans ce problème dont presque tous les termes étaient posés, mais dont la solution restait en suspens.

Notre inscription est dédiée au dieu Resef-Mikal. Nous possédions déjà un dieu nommé Resef-Hets. M. de Vogüé, qui ne connaissait encore que ce dernier avait tenté d'expliquer Resef par « foudre » Hets par « trait. » « Le trait de la foudre. » Il faut y renoncer. La comparaison des deux noms nous prouve que le premier terme, Resef, contient le nom propre du dieu ; le

1. Notons cependant une légère erreur de M. E. Il fait monter Melekjaton sur le trône en 375. Or, nous savons par les inscriptions, et d'après les calculs de M. de Vogüé, adoptés par M. E., que la 37e année du règne de ce roi tombe après l'an 332. Il est donc de toute impossibilité qu'il soit monté sur le trône avant 368.

2. Les autres leçons sur lesquelles il appuyait sa conjecture doivent être abandonnées. Par contre, nous en avons trouvé un second exemple dans la 3e citienne de Gesenius, dont il faut lire la 1re ligne de la manière suivante : *Mitsebat az esch jiteneti anoki*. « Ceci est le monument que j'ai érigé. »

second, qui est variable, un de ses attributs, hets ou mikal. Resef est un dieu comme Baal, comme Eschmoun; comme eux, il reparaît dans des noms d'hommes et, à Citium même, nous trouvons des noms propres tels que Reseljaton, Abdresef, qui correspondent exactement, pour la forme, à Baaljaton et Abdeschmoun.

Ce nom de Resef, qui nous surprend par sa nouveauté, n'est pourtant pas aussi isolé qu'on pourrait le croire au premier abord. On en trouve des traces même en dehors de l'île de Chypre. Dès avant la découverte de ces inscriptions, M. Birch avait lu, sur un texte égyptien, le nom du dieu Raspou, qu'il rapprochait, d'une façon fort ingénieuse, des Resafim, les démons de l'hébreu rabbinique. On sait, en effet, que les démons sont presque toujours les dieux d'une nation ou d'une religion rivales, dont on n'a conservé que la caricature. C'est ainsi que chez les premiers chrétiens, les divinités païennes sont devenues des diables. Tout récemment encore, M. Renan a retrouvé un passage de la vie de St-Grégoire d'Agrigente par Leontius, où l'on raconte que ce saint chassa de la ville les démons qui la hantaient et qui nichaient dans les idoles d'Eber et de Raps. Ce sont autant de souvenirs du culte du dieu Resef, souvenirs qui auraient passé inaperçus, si les inscriptions de Chypre n'étaient venues nous en donner l'explication.

On pourrait déjà conclure, de ce que nous avons dit, quel devait être le caractère du dieu Resef. Les textes grecs ne laissent aucune incertitude à cet égard; c'est un Apollon. En effet, la partie cypriote de notre inscription rend les mots Resef Mikal par Apollo Amykolos; et, pour ôter les doutes que laisserait subsister cette lecture, nous possédons un autel trouvé au même endroit par M. C. Ceccaldi, et qui porte, sur une inscription grecque, la dédicace : *Apolloni Amyclaio.* L'identification de Resef et d'Apollon est évidente; et la preuve qu'elle n'est pas accidentelle, c'est qu'on la retrouve jusque dans le nom de la ville d'Arsouf qui est devenue en grec Apollonia. C'est à M. Clermont-Ganneau que nous avons entendu faire ce dernier rapprochement que lui avait suggéré la démonstration de M. Renan.

Cette explication rend parfaitement compte du mot Hets qui accompagne le nom de Resef. Hets signifie la flèche. Or, en général, les anciens désignaient les divinités par des attributs figurés sur leurs images ou leurs statues, et, pour en rester à Apollon, M. Lenormant nous signale un texte assyrien où il est question de « Statères au type du dieu de l'arc. » Rese Hets, c'est donc Resef à la flèche, Apollo Ecatébolos.

Peut-on appliquer le même raisonnement à Resef Mikal ? La chose es douteuse. Peut-être le mikal était-il un objet tenu à la main comme le hets? Dans ce cas, il faut reconnaître que les Grecs qui l'ont traduit se sont laissés guider par une ressemblance toute extérieure du mot mikal avec le nom d'Amyclée. Il semble plus naturel d'admettre que les Phéniciens ont transporté sur leur dieu Resef le titre de la divinité particulière avec laquelle ils l'identifiaient et qui lui était peut-être unie par une antique parenté.

Numéro 2, lin. 1. *Merouqa*, de la racine *raqa* « frapper au marteau, » ne désigne pas un trépied ni une statue, mais un bassin, une vasque ; c'est le latin *firmamentum*. Lin. 2. à la fin : M. Euting coupe les dix dernières lettres de la manière suivante : *ki schema qôlei barek*. « Lorsqu'il eut entendu sa voix, il le bénit. » M. Renan lit : *ki schema qôl jebarek*. « Par« ce qu'il a entendu sa voix, qu'il le bénisse. » (Comp. cit. nº 1. E., et Inscr. de Byblos, lin. 5.)

Le nº 3 est le seul dont la lecture soit douteuse. La première ligne n'offre pas de difficultés. La seconde est très obscure. M. E. lit : *nitsah'ti et ab hajôtseim veoẓerinnam*, « J'ai vaincu avec mon père ceux qui étaient sortis (contre nous) et leur alliés. » C'est, suivant lui, un souvenir de quelque grande victoire, peut-être de la défaite de l'usurpateur Evagoras. Il faut se défier, en général, des traductions extraordinaires. Celle-ci repose sur une leçon fautive. La première lettre n'est pas un *nun*, mais un *kaph*. Les trois lettres suivantes sont d'une lecture douteuse ; mais le mot qui vient après doit se lire certainement *adi* (ou *adei*) et non pas *abi*. Quel en est le sens ? Nous n'avons pu le découvrir jusqu'à présent. Néanmoins, nous en savons assez pour saisir la tournure générale de la phrase : Le *kaph* (*ki*, « parce que »), marque le début de la seconde partie de l'inscription et nous indique qu'il faut chercher dans ce qui suit le service en échange duquel Melekjaton a consacré cette statue à son dieu. Si nous reprenons avec cette idée la fin de l'inscription, nous ne lirons plus *veoẓerinnam* « et leurs conjurés, » mais *veaẓarnam* « et il les a secourus. » Voici dès lors, comment se présente la phrase :

« C'est ici la statue qu'a élevée le roi Melekjaton roi de Citium et d'Ida« lium à son dieu Resef Mikal, parce qu'il a..... les..... qui sortaient ? et les « a secourus. »

La partie intéressante du texte nous échappe, il est vrai ; pourtant la difficulté est cernée de tous côtés, et nous sommes enfermés dans un cadre qui exclut les hypothèses aventureuses. La fin de l'inscription manque ; Cependant la première lettre du mot suivant paraît être un *r* ou un *b*.

Le numéro 4 est clair. Nous n'avons à signaler qu'un nom de mois nouveau : le mois de Karar. M. Derenbourg l'a retrouvé depuis, sur l'inscription néo-punique de Medeina. Nous nous demandons même comment M. Euting, qui l'avait si bien lu dans le premier cas, a fait pour ne pas l'y reconnaître (Voyez *Journ. de la soc. asiat. all.* 1875, p. 235 ss.). Dans cette même inscription de Medeina, à la suite du nom de mois Karar, nous croyons lire : *schat Balal ha ẓobeah ben (Ja)suctean be schoftim*, etc., « en l'année de Balal le Sacrificateur, fils de (Ja)suctean, sous les suffètes n fils de n, etc. » Ce n'est pas la première fois que les textes phéniciens mentionnent un sacrificateur éponyme. L'inscription suivante de M. Euting nous en offre un exemple remarquable [1].

---

1. Dans le même article, pl. 4, M. Euting reproduit deux fragments d'ins-

Numéro 5. Cette inscription est la plus importante de toutes. On peut dire que le mérite de la traduction en revient en grande partie à M. de Vogüé. En effet, au milieu de la date, dans un groupe de lettres jusqu'alors inexpliqué, il a reconnu la mention d'une prêtresse éponyme de Citium, la canéphore d'Arsinoé femme et sœur de Philadelphe. Ce titre grec, transcrit en caractères sémitiques, avait échappé à la perspicacité de M. Euting. Cette découverte a permis à M. de Vogüé de saisir l'ensemble du préambule et de rétablir ainsi l'équilibre de l'inscription. C'est le préambule qui en forme la partie la plus intéressante. A côté même du nom de cette prêtresse éponyme, par les indications de dates qu'il nous fournit, il nous permet de fixer le commencement de l'ère de Citium.

En effet, nous y lisons que la statue sur la base de laquelle notre inscription était tracée, avait été érigée dans la trente-et-unième année du règne d'un Ptolémée, et dans la cinquante-septième de l'ère de Citium. Trois Ptolémées seulement ont régné assez longtemps pour que ces chiffres puissent leur convenir, Ptolémée II Philadelphe, Ptolémée VI Philométor et Ptolémée VIII Soter II. Ces faits ont été mis en pleine lumière par M. Euting et M. de Vogüé. Si l'on choisit Ptolémée VI ou Ptomélée VIII, l'ère de Citium commencera en l'an 207 ou 143, c'est-à-dire d'une façon comme de l'autre, à une époque où il ne s'est rien passé d'important. Au contraire, si l'on s'arrête à Ptolémée II, le commencement de l'ère de Citium tombera en l'an 311, c'est-à-dire qu'il coïncidera presque avec l'ère des Séleucides. La question nous semble définitivement tranchée par l'inscription grecque de Chypre que nous avons mentionnée plus haut. En effet, elle est datée de l'année 47 de l'ère de Citium; or, les hellénistes sont d'accord pour en placer la rédaction au IIIe siècle.

En adoptant la dernière date, nous aurions en même temps une trace du culte d'Arsinoé du vivant de cette reine. On sait, en effet, qu'elle n'est morte qu'en la trente-neuvième année du règne de Ptolémée. Cette raison même déterminait M. de Vogüé à repousser la date de 311, et à se rejeter sur l'un des deux autres Ptolémées. M. Renan ne croit pas que l'obstacle soit de nature à nous faire abandonner une date qui convient mieux du reste. On divinisait les rois pendant leur vie, en Egypte, et c'est de là que la coutume en a passé à Rome, sous les empereurs. A plus forte raison cela se conçoit-il d'une reine qui était l'objet d'une adoration aussi passionnée. Il serait plus étonnant que ce culte, fondé sur la beauté, se fût conservé aussi vivace pendant 150 ans, d'autant plus que l'influence des Ptolémées a toujours été en diminuant dans les îles de la Méditerranée. Il est vrai qu'on éprouve un certain embarras à admettre l'ère des Séleucides dans un

---

criptions qui se trouvent chez M. Cubisol à la Goulette, sans y joindre de traduction. Le premier, numéro 126, doit se lire: *Baal haman, ki schema qolo barko* « Baal Hammon, parce qu'il a entendu sa voix et l'a béni. » Le second ne nous paraît pas non plus désespéré. Seulement, n'ayant pas en ce moment d'estampage sous la main, nous ne voulons pas en hasarder la traduction.

pays soumis à l'Egypte. Aussi, au lieu de se rallier à l'opinion de M. Euting, M. Renan pense que l'ère de Citium était une ère particulière se rattachant, comme celle de Tyr, à l'un des grands événements qui ont suivi la mort d'Alexandre.

Signalons encore quelques points sur lesquels nous nous séparons soit de M. Euting, soit de M. de Vogüé. Ligne I, nous trouvons un nom de mois que M. Euting avait lu Ziv. M. de Vogüé l'a corrigé, et il lit : Jar par un *aleph* et un *jod*. Sa lecture, à son tour, a besoin d'être encore modifiée. La première lettre est certainement un *jod* ou *schin*. Il faut lire Jiar ou Schiar. Le mot *Adon Melakim*, que nous trouvons ensuite, appliqué à Ptolémée, fixe d'une façon définitive, s'il en était encore besoin, la valeur de ce titre où l'on a voulu voir dans ces derniers temps un attribut divin. Le Seigneur des rois, c'est bien comme M. Renan l'avait établi pour l'inscription d'Oumm el Avamid, le « Grand Roi » des auteurs grecs. Seulement ce titre a passé, comme la domination de l'Asie, des Assyriens aux Perses, et des Perses à Alexandre et à ses successeurs, Séleucides et Ptolémées.

Cette inscription nous a aussi fourni quelques noms propres curieux.

Lin. 2. *Gadeat* ; un nom nouveau formé par la réunion de *Gad* « fortune » et *et* « temps ». Quelque chose comme le nom latin « Tempestiva. »

Lin. 4 et 5. *Marjehaï*. « Mar fait vivre. » Nous connaissions déjà un nom de formation analogue, Chamosjehaï. Mais quel est ce dieu que nous rencontrons ici pour la première fois ? Peut-être est-ce le dieu des Philistins Marnas ? En tout cas, si le nom est nouveau, la racine est bien connue. Mar signifie seigneur dans les dialectes araméens. C'est encore un de ces noms divins qui tous exprimaient primitivement une même idée : Baal Adonis, Moloch, Marnas, etc.

Lin. 6. M. Euting lit Zabdirrasaf. M. Renan préfère lire Abdrasaf.

Notons enfin, pour finir, deux ou trois formes grammaticales. Nous avons déjà parlé de la forme *jiteni*. Nous trouvons en outre ligne 5, *Benei benei* « ses petits-fils. » Le mot se termine par un *jod* quoi que le sujet soit une femme. Nous voilà donc obligés d'accorder encore une valeur nouvelle à ce pronom suffixe *iod* qui en a déjà tant. Il paraît qu'il représentait aussi le suffixe féminin singulier de la troisième personne. Quelle confusion grammaticale ! Le mot lui-même doit-il se lire *benbenei* en un seul mot, ou bien en deux, *benei benei* ? « les fils de ses fils ? » Rien dans l'inscription ne l'indique ; pourtant les analogies semblent demander qu'on les sépare. Enfin, à la même ligne, *esch kan noder* « quod « fuit vovens. » C'est un emploi du verbe *koun* analogue à celui qu'on en fait en Arabe, peut-être même faut-il voir là un arabisme pur et lire *kân nadar* comp., ar. *kana katala*.

Le numéro 6 ne présente pas d'intérêt spécial, sauf une généalogie qu'il est assez difficile d'accorder avec celle de l'inscription précédente. Dans la transcription de ce texte, lin. 4, M. Euting a omis le nom du bisaïeul ; il faut lire « *ben Nahum*. »

Les erreurs que nous avons reprochées à M. Euting portent, en somme, sauf deux ou trois, sur des points de détails; elles sont de celles qu'avec un peu plus de temps il aurait certainement évitées. En épigraphie plus que partout ailleurs, il ne faut pas se hâter; cela sert d'autant moins, que le déchiffrement d'une inscription est rarement l'œuvre d'un seul homme. Sitôt qu'un travailleur a tiré d'un texte tout ce qu'il pouvait lui faire rendre, un autre s'en empare et le pousse plus loin. Il faut que tout le monde s'y attèle; le progrès est à ce prix; et, bien souvent, le nom qui reste attaché à une inscription n'est pas celui du savant qui en a donné la première traduction.

Philippe BERGER.

---

42. — 1. **Ueber die Echtheit der Demosthenes' Namen tragenden Briefe.** Vom Professor Dr Friedrich BLASS. Jahresbericht über das K. Wilhelms-Gymnasium zu Kœnigsberg. 1875. 11 p. in-4°.

2. **Select private orations of Demosthenes** with introductions and english notes by F. A. PALEY and J. E. SANDYS. Part. I. Cambridge, 1874. x et 249 p. petit in-8°.

1. M. Blass, l'éditeur d'Hypéride (voy. *Rev. Crit.*, 1869, II, p. 342), l'auteur de deux beaux volumes sur l'Histoire de l'éloquence attique, fait pressentir par la dissertation que nous avons sous les yeux dans quel esprit sera conçu la suite de ce dernier ouvrage. Il s'élève avec raison contre une critique excessive qui tend à enlever à Démosthène la plus grande partie des ouvrages qui nous sont parvenus sous son nom. Quelques-uns ont même été condamnés sans examen sérieux. De ce nombre sont les *Lettres* de Démosthène, qui passent aujourd'hui pour des exercices de rhéteur, sans autre preuve que la prévention générale qui s'attache à la littérature épistolaire de l'antiquité grecque. M. Bl. établit très-bien que les morceaux les plus considérables du recueil, les numéros 2 et 3, sont tout à fait dignes de Démosthène et ne peuvent être attribués qu'à l'orateur lui-même. Ce sont des espèces de discours écrits que l'exilé adresse au peuple d'Athènes, soit pour demander son retour, soit pour intercéder en faveur des fils de Lycurgue. Les défenseurs modernes de Démosthène n'ont allégué en faveur de son innocence aucun argument qui ne soit mis en lumière dans ces lettres : l'auteur connait bien la situation politique et la juge supérieurement : tout est plein de faits, de détails historiques qui sont acceptés par les critiques même qui contestent l'authenticité de ces documents. Enfin le style a de la noblesse, de la force, il est plein de ces tournures vives et originales qui n'appartiennent qu'aux maîtres dans l'art d'écrire. Exemple : Πολλὰ τῶν δικαίων ἐν τῷ ῥῆσαι Λυκοῦργον ἐκρίνατε (III, 6).

La première lettre, περὶ τῆς ὁμονοίας, laisse à désirer. M. Bl. la considère comme une ébauche que Démosthène n'aurait pas pris le temps d'achever.

Il rejette sans hésitation les lettres 4 et 5 ; quant à la sixième et dernière, elle échappe à la critique par sa brièveté.

Signalons un nouveau critérium d'authenticité, tiré du nombre oratoire. M. Bl. a observé que Démosthène évite autant que possible l'accumulation des syllabes brèves, au point de n'en tolérer guère trois de suite. Il suffit de lire au hasard une page de l'orateur pour s'assurer de la justesse générale de cette observation. La prose de Démosthène a une allure digne et grave : elle pourrait se comparer, ce me semble, aux trimètres de Sophocle, et elle ne ressemble point aux vers sautillants des dernières pièces d'Euripide. Cependant, il ne faudrait pas faire un principe absolu de ce qui n'est peut-être qu'une tendance plus ou moins constante. Sans parler de l'accumulation des brèves dans certains mots que la langue offrait tout faits à l'orateur et dont il ne pouvait s'interdire l'usage, il est des combinaisons de mots qu'il eût été puéril d'éviter. Citons ἕνα χορηγόν, *Lept.* § 28. M. Blass exposera sans doute plus au long, avec les détails et les tempéraments nécessaires, le principe de nombre oratoire qu'il a été, je crois, le premier à signaler.

En attendant, je vais signaler un fait qui vient à l'appui de ce système. On sait que les meilleurs manuscrits de Démosthène portent assez souvent τέως où l'on s'attendrait à ἕως, forme usuelle que Dindorf et d'autres se sont trop hâtés d'introduire dans le texte. En plusieurs endroits (*Symmories*, § 36; *Amb.* § 326; *Mid.* § 16; *Aristocr.* § 108; *Aristog.* I, 70; *Aphob.* III, 43), on peut croire que l'orateur a voulu éviter un hiatus. Mais que dira-t-on de τότε μὲν, τέως τὸν τρόπον τοῦτον ἐνομοθέτουν (*Lept.* § 91) ? Ne serait-ce pas que la forme τέως donne plus de dignité au nombre oratoire en empêchant une succession de quatre brèves ? De même *Ol.* II, 21 : Ὥσπερ γὰρ ἐν τοῖς σώμασιν, τέως μὲν ἂν ἐρρωμένος ᾖ τις. Mais, dans la même période, après deux syllabes longues : τῶν τυράννων, ἕως μὲν ἂν ἔξω πολεμῶσιν. Ici l'explication tirée du nombre oratoire s'impose en quelque sorte[1]. Il est facile de montrer qu'elle s'applique aussi à εἵνεκα (forme également contestée par Dindorf) pour ἕνεκα.

Voici enfin les corrections proposées par l'auteur. II, 1 : Καταψηφιζομένους ἁπάντων, οὐδὲν ἐλαττόνων (pour ἔλαττον) παραχωρεῖν ὑμᾶς. — III, 10 : Βουλήσεσθαι ἐγνώκατε est la réunion de deux leçons, βουλήσεσθε et ἐγνώκατε. — III, 24 : Τῶν (c'est-à-dire τῶν Χαρίτων) δ'ἐν τοῖς θεοῖς (pour δὲ τοῖς θεοῖς) ἀποδεδειγμένων. Ces trois corrections sont d'une justesse évidente.

2. Les plaidoyers civils de Démosthène, autrefois trop négligés, attirent, depuis quelques années, l'attention qu'ils méritent. Le premier volume de MM. Paley et Sandys en contient six : contre Phormion, contre Lacrite, contre Panténète, les deux discours contre Bœotos, enfin le plaidoyer contre

---

1. *Contre Dionysodore*, § 14, on lit : Μὴ καθομολογεῖν τέως ἂν κριθῶμεν. Ce passage est plus embarrassant. Si on écrivait μὴ καθομολογῆσαι, la forme τέως pourrait s'expliquer par le soin d'éviter l'hiatus.

Dionysodore. Nous avons lu le commentaire sur la narration de ce dernier discours (LVI, § 1-18), et nous allons indiquer les observations que cette lecture nous a suggérées. — § 2. L'orateur dit que, d'après la loi d'Athènes, toute convention librement consentie est obligatoire. Il ne s'agit pas de règle d'équité, *the acknowledged rule of equity*. — § 3. Κεκομίσθαι est expliqué par κομίσασθαι. Je ne me rends pas compte de cette note étrange. — § 7. Κλεομένους τοῦ ἐν Αἰγύπτῳ ἄρξαντος. L'explication de ces mots importe à la date du discours. Ils semblent impliquer que Cléomène n'était plus gouverneur d'Égypte et que la cause a dû être plaidée, sinon (comme dit A. Schæfer) après la mort de Démosthène, du moins dans la dernière année de sa vie. M. Paley conteste cette explication, en se référant à Curtius, *Erläuterungen zur griech. Gramm.* § 496. Mais des phrases telles que γελάσας εἶπε ou εὖ ἐποίησας ἀναμνήσας με ne prouvent rien pour notre texte, dans lequel le participe de l'aoriste est précédé de l'article. Je continue de croire que l'orateur aurait écrit τοῦ ἄρχοντος, si Cléomène avait encore été gouverneur d'Égypte. — § 8. Συνετιμήθη est bien expliqué par Kennedy. Ce verbe répond évidemment à συνιστάναι τὰς τιμάς, § 9. M. Paley propose à tort ἐπετιμήθη. — § 10. Il ne fallait pas hésiter sur le sens de τὰς τιμὰς τὰς ... καθεστηκυίας. Cette phrase ne peut être prise ici dans une autre acception qu'au § 8. L'explication « learning that the market here was quiet » est d'ailleurs inadmissible à cause de la répétition de l'article. — § 13. Ἀπολαβεῖν ne veut pas dire « recevoir à compte ». C'est là une explication de fantaisie, qui ne se justifie par aucun des passages rapprochés. Ἀπολαβεῖν signifie « recevoir une chose due. » Cela est d'autant plus évident qu'on lit dans la même phrase le verbe corrélatif ἀποδοῦναι. — § 14. Τῶν ὑμετέρων πολιτῶν τινες παραγενόμενοι ἀπὸ ταὐτομάτου συνεβούλευον ἡμῖν κτλ. Les mots ἀπὸ ταὐτομάτου se rapportent certainement à παραγενόμενοι. La traduction préférée par M. P. : « nous conseillèrent de leur propre mouvement » prête à cette locution un sens qu'elle n'a pas, mais que pourrait avoir l'adjectif αὐτόματοι. — *Ib.* Τοὺς δὲ εἰς Ῥόδον τόκους μὴ καθομολογεῖν. La traduction « ne pas accepter à titre de payement intégral » force peut-être le sens du verbe. Le plaideur dit qu'il acceptait la somme offerte comme un à-compte, mais qu'il ne voulait pas en donner quittance comme constituant les intérêts dus jusqu'à Rhodes. — *Ib.* Ὁρῶντε παρεσομένους. Le sens général de la phrase s'oppose à l'explication « prêts à nous opposer. » M. Dareste a raison de traduire : « comme il nous voyait prêts à le suivre. » — § 16. Περὶ δὲ τῶν ἀντιλεγομένων ὡς ἑτοίμων ὄντων κριθῆναι. Ici M. Paley est dans le vrai. La phrase est librement construite, l'explication donnée par Reiske vaut mieux que celle de G. H. Schæfer. Reste cependant à savoir si le texte est bon. On aplanirait tout en remplaçant ὡς ἑτοίμων ὄντων par ὡς ἐν τῷ μέσῳ ὄντων.

On voit, par ces exemples, que l'interprétation des mots pourrait être plus exacte et moins hésitante. En général, la traduction de M. Dareste nous paraît un guide plus sûr que le commentaire de M. Paley. Mais le lecteur peut accepter avec confiance les éclaircissements relatifs aux choses,

aux institutions et aux usages d'Athènes : ils sont exacts et puisés aux meilleures sources. Relevons cependant un petit détail. A propos des mots ἐκτεθέντων τὴν πρόκλησιν, § 18, nous lisons que ces avertissements étaient attachés aux statues des héros éponymes. Est-il bien sûr que cet endroit privilégié ait servi à des avertissements qui n'avaient aucun caractère public ?

Henri Weil.

---

43. — **Der Junge Gœthe. Seine Briefe und Dichtungen** von 1764-1776. Mit einer Einleitung von Michael Bernays, Leipzig, S. Hirzel, 1875, 3 vol. in-8°, xcvii-411, 507 et 720 pages.

Le public savant désire depuis longtemps une édition critique et complète des œuvres de Gœthe, dans laquelle seraient rassemblés et coordonnés des trésors actuellement dispersés dans des recueils divers, où il est toujours incommode et difficile, parfois même impossible d'aller les chercher. Dès le moment où l'on a conçu l'idée d'une telle entreprise, tous les regards se sont tournés vers M. S. Hirzel, bien connu des admirateurs de Gœthe pour le zèle et le discernement avec lesquels il rassemble et collectionne, depuis nombre d'années, tous les documents qui concernent la vie et les œuvres du grand poète : aucune main ne paraissait plus digne que la sienne de mener à fin une tâche aussi ardue. Malheureusement, une piété filiale, plus ou moins bien entendue, tient fermées avec un soin jaloux les archives où reposent de nombreux papiers encore inédits laissés par Gœthe. Or, tant que ces documents, très-importants selon toute probabilité, resteront inaccessibles, on ne saurait songer à commencer un travail, qui, pour atteindre son but, ne devra plus sur aucun point être incomplet, provisoire ou conjectural.

Félicitons-nous, en attendant cet heureux moment, de la bonne idée qu'a eue M. Hirzel en nous offrant le présent livre. Il répond à l'un de nos désirs en nous ouvrant, pour une période déterminée de la vie de Gœthe, les richesses inestimables de sa bibliothèque, dont plusieurs catalogues publiés par lui nous avaient déjà donné un avant-goût. Ces trois volumes nous montrent assez clairement en quoi la grande édition tant désirée différerait des précédentes, et ils viennent combler déjà une de leurs lacunes les plus regrettables. C'est principalement pour la jeunesse de Gœthe que ses lettres et ses poésies sont le plus dispersées et le plus difficiles à consulter ; en outre, un grand nombre de ces documents, pour mille motifs respectables autrefois, mais qui n'ont plus de raison d'être, n'ont été publiés que par extraits plus ou moins mutilés. Enfin, l'édition la plus complète (celle dite de la dernière main) n'offrait jusqu'ici au critique curieux d'étudier le développement du poète qu'un tableau souvent très-faux ; telle œuvre de sa jeunesse, *Werther* par exemple, n'est entrée dans les éditions populaires qu'avec les changements et les suppressions de toute espèce que

Gœthe a fait subir à chacune des réimpressions successives. Inutile d'insister sur les conséquences de ce fait : à part les rares personnes assez favorisées pour avoir en mains les premières éditions de ses œuvres, le plus grand nombre ne pouvait considérer jusqu'ici les débuts de Gœthe qu'à travers les remaniements que lui avaient dictés l'expérience et la maturité de l'âge.

Aujourd'hui, au contraire, grâce à M. Hirzel et à M. Michel Bernays, dont les lecteurs de la *Revue* connaissent les beaux travaux sur le texte de Gœthe (Cf. *Revue critique*, 1867, art. 137), nous retrouvons sans intermédiaire chaque œuvre, telle qu'elle s'est révélée au monde ; et certes, si nous y gagnons immensément pour nos études, Gœthe, de son côté, n'y a pas perdu. On l'appréciera désormais plus complétement et plus pleinement encore dès ses premiers débuts ; on pourra suivre d'un œil plus sûr le développement et le progrès de son esprit.

La période qu'ont choisie MM. Hirzel et Bernays, et qui s'étend de 1764 à 1776, forme un tout complet ; elle a été décisive pour Gœthe, et c'est à tous les points de vue la plus intéressante à étudier. MM. H. et B. l'ont divisée, ou plutôt elle se divisait d'elle-même en quatre parties, comprenant : 1° La jeunesse de Gœthe à Francfort, ses années d'université à Leipzig et son retour à Francfort (1764-70) ; 2° Son séjour à Strasbourg (1770-71) ; 3° Son retour à Francfort, son séjour à Wetzlar, et son second retour à Francfort (1771-73) ; 4° enfin, Les deux dernières années de son séjour à Francfort et les commencements de son séjour à Weimar (1774-75). Chaque partie nous offre d'abord toutes les lettres de Gœthe écrites dans la période qu'elle embrasse, puis toutes les œuvres composées dans le même espace de temps, à moins qu'elles n'aient déjà été communiquées par Gœthe lui-même dans sa correspondance.

Il ne peut entrer dans notre plan d'énumérer en détail tout ce que ces trois volumes contiennent de neuf : bornons-nous, par quelques exemples, à signaler les points les plus saillants. Nous avons parlé plus haut de *Werther* ; ce n'était pas sans raison. Le *Werther* que nous connaissions tous, qui a servi dans la suite de base à toutes les réimpressions, ouvrait l'édition en 8 volumes publiée chez Gœschen de 1787 à 1791 ; MM. H. et B. nous restituent le *Werther* primitif, celui qui, sorti en 1774 des presses de Weygandt à Leipzig, remua sur-le-champ l'Allemagne entière. De même, *Gœtz de Berlichingen*, *Stella*, *Erwin et Elmire*, *Claudine de Villa-Bella*, reprennent la forme sous laquelle le monde littéraire les a connus pour la première fois. Disons enfin, pour donner une idée du soin qui a présidé à la disposition du livre, qu'une table alphabétique, donnant le début de chaque poésie, permet de l'aller chercher immédiatement à sa place, et qu'une indication scrupuleuse des sources, rejetée à la fin du troisième volume, mais suivant chaque partie page par page, permet à ceux qui en éprouvent le désir de contrôler, sans grandes recherches, le travail des éditeurs. De l'exécution matérielle, je ne dirai rien : on sait quel ca-

chet de soin et d'élégance porte tout ce qui s'imprime sous l'œil de M. Hirzel.

Une simple remarque cependant, avant de terminer. On ne peut qu'approuver la manière dont M. Bernays a procédé pour remonter jusqu'au texte primitif; mais quel rapport y a-t-il entre la méthode suivie par lui et la critique philologique dont il nous entretient par trop longuement dans sa préface? Ajoutons qu'à côté de passages excellents, où il montre très bien le but et l'utilité de la nouvelle publication, on rencontre bien des longueurs, bien des pages qui tiennent beaucoup de place pour dire peu de chose. Telles autres pages, où M. Bernays s'étend à perte de vue sur les diverses périodes de la vie de Gœthe, sont ici d'autant moins à leur place, qu'elles ont le défaut d'être confuses et obscures. Mais nous ne voulons pas insister sur ces détails. La préface a, sans doute, quelques pages de trop, mais le livre est excellent : c'est pour nous l'essentiel.

A. FÉCAMP.

CORRESPONDANCE.

A Monsieur le Secrétaire de la Rédaction,

Paris, 26 janvier 1876.

Monsieur,

La *Revue Critique* du 22 janvier, dans l'analyse qu'elle donne du journal *l'Academy* (n° 191), résume ainsi un article de M. A. H. Sayce sur le livre de M. Smith, *The Chaldæan account of Genesis* : « Ouvrage d'une grande importance. L'un des récits assyriens de la Création est identique avec celui de la Genèse, d'où il appert que l'hypothèse émise par M. G. d'Eichthal dans son récent Mémoire n'est pas fondée. » Permettez-moi de réclamer pour ce qui me concerne, contre cette assertion. Le jugement de M. Sayce, tout incidentel à cette place, ne s'applique nullement à l'ensemble de mon travail, mais seulement au retranchement que j'ai proposé de la seconde partie du verset I. 14, et à la transposition de la création des astres du quatrième jour au premier; il est loin d'ailleurs d'être aussi absolu que la *Revue* l'indique; il se borne à dire que les changements proposés *ne sont pas corroborés par les découvertes cunéiformes.* » « It will be seen from this that M. d'Eichthal's transposition of the work of the fourth day, and the excision of the latter part of Genesis I, 14., is *not born out by the result of cuneïform discovery.* » Dans l'*Academy* du 22 janvier, M. Sayce a bien voulu consacrer un article spécial au *Mémoire sur le texte primitif du premier récit de la Création*, et sa conclusion est que le travail « contient une grande part de vérité » : « No doubt M. d'Eichthal's criticism, and reconstruction of the « Elohistic » version of Creation contains much truth. » Il y a loin de là, vous le voyez, *à une hypothèse qui n'est pas fondée.*

Je me serais cependant abstenu, monsieur, d'adresser à la *Revue* cette réclamation, si dans le numéro du 26 juin dernier le Mémoire en question

n'avait été l'objet d'une appréciation peut-être plus rigoureuse encore, et, j'ose le dire, aussi peu méritée. L'auteur de l'article, mon savant ami M. J. Derenbourg, admet bien que notre texte vulgaire du premier récit a été altéré sur certains points, et qu'il y a lieu de le rectifier en rétablissant la version originale ; que les Septante nous offrent certains compléments, certaines modifications qu'il est bon d'adopter ; lui-même propose en son propre nom certaines corrections que j'avais indiquées ; et cependant tout cela n'empêche pas M. Derenbourg de déclarer « que dans mon projet de restitution j'ai franchi toute limite. » Il ne m'en veut pas d'ailleurs « de la témérité avec laquelle j'ai bouleversé toute l'ordonnance des versets dans notre récit... » « Nous croyons même, ajoute-t-il, qu'il est peut-être quelquefois utile que la critique s'use par son exagération, et qu'elle aille jusqu'au bout dans la voie où elle est entrée, lorsque cette voie n'est pas bonne. » C'est là un jugement bien sévère ; mais sur quoi repose-t-il ? J'avoue ne pas le savoir ; car dans les *cinq* lignes, sans plus, (p. 402, l. 33-37) que M. D. a consacrées à l'analyse du Mémoire, je ne trouve absolument rien à l'appui de cette appréciation.

Maintenant, monsieur, me sera-t-il permis d'ajouter un mot pour la défense de ce travail si mal traité ? Il comprend deux questions qui, dans les comptes-rendus dont il a été l'objet, et peut-être, je l'avoue, dans ma propre exposition, n'ont pas été suffisamment distinguées. La première est purement une *question de fait*. Elle est relative à la reconstruction, avec les éléments du texte vulgaire (en dehors du prologue et de la partie finale consacrée à la sanctification du septième jour) d'une série de six strophes correspondant à autant de jours et autant d'œuvres de la Création. On y arrive en ajoutant au texte vulgaire hébreu quelques éléments qui y manquent, mais que nous fournit le texte des Septante ; en retranchant quatre passages (3-5, 22, 29-30^{a}, 14^{b}) dont les trois premiers au moins ont le caractère d'évidentes interpolations ; enfin, en ramenant à leur vraie place quelques refrains. Pour le reste, il n'y a pas un mot, pas une lettre à changer. Les six strophes ainsi obtenues sont parfaitement semblables, parfaitement régulières ; il en est même une qui se trouve conservée dans le texte même et qui nous offre dans toute son intégrité le type normal sur lequel les autres sont construites[1]. C'est là un fait matériel, que tous les argu-

---

1. C'est le passage relatif à la création des végétaux ; voici la strophe avec ses deux couplets :

I.

11*a*. Dieu dit que la terre produise la verdure, l'herbe portant semence et l'arbre fruitier portant le fruit selon son espèce, ayant en lui sa semence sur la terre.

11*b*. Et il fut ainsi.

II.

12*a*. La terre produisit la verdure, l'herbe portant semence selon espèce, et l'arbre portant le fruit, ayant en lui sa semence selon son espèce.

12*b*. Et Dieu vit que cela était bon.

13. Il fut soir, il fut matin : troisième jour.

ments de la critique ne peuvent ébranler, pas plus que ne le pourraient les décrets d'un pape ou d'un concile. Mais pour que nos strophes puissent être ainsi reconstituées, il faut nécessairement qu'elles aient préexisté dans le texte primitif; l'hypothèse contraire dépasserait toutes les chances imaginables de probabilité!

C'est là ce que j'appelle *la question de fait*, et cette partie de mon travail est indiscutable au moins pour l'ensemble. On m'a objecté il est vrai que la création du firmament ou ciel, que je fais, non sans raison, rentrer dans le prologue, formait aussi une strophe; sans entrer dans le fond de la question, je me bornerai ici à faire observer que cette strophe n'est pas complète, qu'il y manque (comme doit y manquer) le refrain final : « il fut soir, il fut matin, *tel* jour » en sorte que le *Texte restitué* laisse subsister, ce qui est le point essentiel, le nombre de six jours correspondant à autant de créations partielles. On m'a objecté aussi que le transfert de la création des astres du quatrième jour au premier (au lieu et place de la création de la lumière que j'ai retranchée) ne reposait que sur une hypothèse. Je le reconnais; mais je crois cette hypothèse pleinement justifiée par les raisons que j'ai exposées.

Ceci me ramène à la seconde question, comprise dans mon Mémoire, et que j'appellerai *la question historique*. Quelles sont les origines du Premier récit? A quelle époque, dans quelles circonstances, dans quelle pensée le texte primitif a-t-il été composé? Dans quel temps, dans quelles circonstances, sous quelle influence a-t-il été altéré, transformé en notre texte vulgaire? Quelle a été la cause, l'intention des modifications introduites? Autant de questions d'un grand intérêt, mais compliquées et ardues, sur lesquelles la critique reprend tous ses droits, sur lesquelles, dans mon travail, je crois avoir apporté quelque lumière. Ce n'est pas ici le lieu d'y revenir, je rappellerai seulement que la principale raison de la perturbation apportée dans le document primitif m'a paru être le désir d'y faire entrer la création de la lumière par Elohim, création qui nous apparaît comme une protestation contre le dogme persan de la *lumière incréée*, et en même temps aussi comme une sorte de concession faite à la religion du protecteur et maître d'Israël par les Docteurs qui, après la captivité de Babylone, furent les rédacteurs du Pentateuque. Les anomalies les plus graves, qui se rencontrent dans notre texte vulgaire, s'expliquent par l'introduction de ce passage.

Telles sont, monsieur, les observations que je désirais vous présenter à l'occasion des deux mentions dont mon Mémoire a été l'objet dans la *Revue*. J'espère que ses rédacteurs, qui précédemment ont si aimablement accueilli une réclamation qui leur a paru justifiée, ne se montreront pas plus rigoureux envers celle que je prends la liberté de leur présenter aujourd'hui.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Gustave d'Eichthal.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 18 février 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie le 4e rapport de M. Victor Guérin sur sa dernière mission archéologique en Palestine.

M. L. Renier annonce qu'il a reçu de M. l'abbé Duchesne, membre de l'école archéologique française de Rome, la nouvelle que des fouilles pratiquées sur l'emplacement du forum ont amené la découverte d'un nouveau fragment des fastes capitolins. Ce fragment, qui n'a pas encore été publié, comprend les ans de Rome 655 à 660.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres des candidats à la place d'académicien ordinaire vacante par la mort de M. Mohl. Ces candidats sont au nombre de trois, MM. Edgar Boutaric, Paul Foucart et Gaston Paris. L'académie se forme en comité secret pour discuter ces candidatures.

L'académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place d'académicien libre laissée vacante par la mort de M. le marquis de Lagrange. La discuscion des titres des candidats est fixée au vendredi 3 mars.

M. Alexandre Bertrand continue la lecture de son mémoire sur la valeur des expressions Κελτοί et Γαλάται, Κελτική et Γαλατία dans Polybe. Il s'attache à montrer que toujours dans Polybe « le terme de Γαλάται a un sens propre et distinct du mot Κελτοί », et pour justifier cette proposition il examine les principaux passages où se rencontre l'un ou l'autre de ces termes. Il trouve que partout Κελτοί designe les populations primitives de la Cisalpine et du midi de la Gaule, et celui de Γαλάται des tribus qui vivaient au nord des Alpes, où elles étaient venues des bords du Danube, et d'où elles se répandirent ensuite parmi les Celtes. Il résume ainsi les résultats de l'étude du texte de Polybe, au point de vue du sens des mots Κελτοί et Γαλάται : « Les *Galates* forment un groupe compact de populations guerrières qui, à partir du ve ou ive siècle, sortent d'une ruche commune, dont nous ne connaissons pas bien encore la situation précise, mais qui, de très-bonne heure, les met en rapports constants avec la Thrace, la Grèce, le Bosphore et l'Asie Mineure. En 390 ces bandes armées descendent en Italie et pénètrent jusqu'à Rome. Quelques-unes de leurs tribus étaient même peut-être déjà établies dans la Cisalpine à côté des Celtes, leurs frères, premiers occupants du pays. Les *Allobriges*, les *Boïens*, les *Gæsates*, les *Tectosages*, les *Bastarnes* sont particulièrement désignés par Polybe comme faisant partie de ce groupe guerrier. Rome, effrayée à l'aspect de ces nouveaux venus qui du premier coup s'étaient emparés de la ville sainte, confondit sous le nom commun de Γαλάται ou *Galli* toutes les populations *celtiques* de l'Italie, qui n'avaient joué jusqu'alors, vis-à-vis de Rome, qu'un rôle insignifiant et effacé. La Transpadane et même une partie de la Cispadane reçut en conséquence, des Romains, le nom ΓΑΛΑΤΙΑ, et c'est sous ce nom que ces contrées devinrent une *province romaine*. — Polybe, quand il parle des colo-

nies romaines, des consuls, des préteurs, ou de la province, se sert de cette expression consacrée officiellement : ΓΑΛΑΤΙΑ.— Les bandes guerrières venues de la Transalpine, les *Galates*, avaient apporté avec elles des armes et tout un attirail militaire auquel les Romains et les Étrusques, *voisins des Celtes*, n'étaient pas accoutumés. Quand Polybe parle de ces armes, de cet accoutrement, il se sert toujours de l'épithète *Galatica*, qu'il s'agisse des mercenaires de l'Asie ou des *Celtes* unis aux Transalpins en Italie. — Polybe, au contraire, quand il parle des *Cisalpins* et d'une partie des populations alpestres (les populations des Alpes méridionales), les désigne généralement par le terme Κελτοί ; mais, dès qu'il peut y avoir malentendu, c'est-à-dire dès qu'il rencontre sur son chemin des groupes purement *galatiques*, même dans les contrées où dominent les *Celtes*, il ne manque jamais de qualifier ces groupes de l'épithète qui les distingue, οἱ Γαισάται καλούμενοι Γαλάται, οἱ Βοῖοι καλούμενοι Γαλάται, οἱ Ἀλλόβριγες καλούμενοι Γαλάται... Les autres populations non liguriennes de la Cisalpine continuent à être des *Celtes* pour Polybe. » Ainsi, ajoute en terminant M. Bertrand, on ne saurait justifier « la confusion que l'on fait généralement entre les *Celtes* et les *Gaulois* ou *Galates*. Je crois donc indispensable que, dans les traductions soit latines, soit françaises de Polybe, on rétablisse désormais ces deux mots partout où ils se trouvent, sans jamais substituer l'un à l'autre. Je ne formulerai pas d'autres conclusions aujourd'hui. J'espère que, dans cette mesure, l'académie voudra bien appuyer le vœu que j'exprime. »

M. Deloche dit qu'il ne peut admettre en général les théories de M. Bertrand. Ainsi, selon M. Bertrand, les *Gaulois* qui envahirent l'Italie et qui prirent Rome en 390 avant notre ère venaient, non du pays que nous appelons ordinairement la Gaule, mais des sources du Rhône : ils habitaient au *nord*, non à l'ouest des Alpes ; c'est en ce sens qu'ils sont désignés comme *transalpins*. M. Deloche repousse cette opinion, qui lui paraît contredite par le récit de Polybe aussi bien que par celui de Tite-Live. Il croit qu'il faut continuer de comprendre le terme de *transalpins* comme on l'a fait « depuis dix-neuf siècles », et il annonce l'intention de présenter à l'académie un mémoire en ce sens.

M. Clermont-Ganneau communique à l'académie quelques inscriptions latines de l'époque des croisades qui ont été découvertes en Palestine. Ce sont des épitaphes. L'une de ces inscriptions, qui provient de Jérusalem, avait été brisée en deux fragments que M. Clermont-Ganneau a trouvés séparément, à plusieurs années d'intervalles, dans deux maisons différentes. Elle se lit ainsi : HIC IACET IOHANNE[S] DE LA ROCHE[LE] FRATER ADE DE [L]A ROCHELE CV[IV]S ANIMA [RE]QV[IE]SCAT I[N PACE A]MEN.

Julien HAVET.

ERRATA.

N° 7, p. 120, *Ouvrages présentés*, 6e ligne avant la signature : *au lieu de* philologica, *lire* graeca.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10. — 4 Mars — 1876

44. — Ed. Arnold. **The Indian Song of Songs, from the sanskrit of the Gita Govinda of Jayadeva.** With other oriental Poems. London, Trübner and C°. 1875. xvi-144 p. In-8°.

M. Ed. Arnold, déjà connu des Indianistes par son ouvrage sur l'Administration de lord Dalhouse et par une édition scolaire de l'Hitopadeça, a essayé dans cet élégant petit volume de « populariser » parmi ses compatriotes, une des œuvres les plus achevées et les plus curieuses de la poésie hindoue, le *Gîta-Govinda* de Jayadeva. Si le mérite d'une œuvre littéraire dépendait uniquement de sa difficulté, il faudrait dire beaucoup de bien de la tentative de M. A. Ce n'est pas une tâche facile, en effet, que de faire passer dans nos langues prudes et sobres de l'Occident ces allégories d'un réalisme brûlant (M. A. n'a pas osé traduire le dernier chant) et de maîtriser ces strophes où le souffle lyrique se meut librement malgré la profusion des images et des descriptions. Les Allemands l'ont essayé et n'y ont pas réussi. M. A. a-t-il été plus heureux? Le lecteur en jugera. Voici la traduction à peu près littérale de deux strophes assez simples : « Puisse » ce glorieux mystère chanté par Jayadeva, ce mystère ravissant, ineffable, » des amours de Keçava dans les bosquets du Vrindavana, vous porter » longtemps bonheur ! — Voici Hari qui folâtre parmi la troupe folâtre, » amoureuse, des jeunes femmes. »

« Vois, chère amie, comme partout sa passion fait naître le plaisir, quand, » avec ses membres semblables par leur douceur et par leur sombre éclat » à des guirlandes de lotus, il ouvre la fête de l'amour et que, s'abandonnant tout entier, sans réserve aux embrassements multiples des bergères, » Hari, semblable à l'Amour qui aurait repris un corps, se livre avec ivresse » aux jeux du printemps ». (I, 45, 46). Voici maintenant la traduction de M. A. :

And this shadowed earthly love
In the twilight of the grove,
Dance and song and soft caresses,
Meeting looks and tangled tresses,
Jayadev the same hath writ,
That ye might have gain of it,
Sagely its deep sense conceiving

And its inner light believing ;
How that Love — the mighty Master,
Lord of all the stars that cluster
In the sky, swiftest and slowest,
Lord of highest, lord of lowest —
Manifests himself to mortals,
Winning them toward the portals
Of his secret House, the gates
Of that bright Paradise which waits
The wise in love. Ah, human creatures !
Even your phantasies are teachers.
Mighty Love makes sweet in seeming
Even Krishna's woodland dreaming ;
Mighty love sways all alike
From self to selflessness. Oh ! strike
From your eyes the veil, and see
What Love willeth him to be
Who in error, but in grace,
Sitteth with that lotus-face,
And those eyes whose rays of heaven
Unto phantom-eyes are given ;
Holding feasts of foolish mirth
With these Visions of the earth ;
Learning love, and love imparting ;
Yet with sense of loss upstarting, —

Peut-il être question après cela de relever des inexactitudes de détail et de vulgaires contre-sens ? Je pense que non, et je n'ajouterai rien à cet exemple, si ce n'est qu'il est pris à peu près au hasard, qu'il ne donne nullement la mesure extrême des libertés que M. A. s'est permises à l'égard de son auteur, et que M. A. prétend d'autre part « to go for the most part, fairly pace for pace with the sanskrit text »[1]. En un certain sens, M. A. a en effet suivi son modèle ; mais il ne l'a certainement pas traduit. Son œuvre est une composition sur le même thème reproduisant la série des motifs de l'original, une sorte d'imitation libre dont la fidélité s'arrête au contour.

1. Ces libertés font paraître d'autant plus étrange le luxe d'exactitude extérieure qu'affecte parfois M. A. C'est ainsi qu'il reproduit régulièrement les indications musicales que nous ont conservées les mss. « Ceci est en musique *Mâlava* sur le mode *Rupaka* ; ceci est en musique *Râmagiri* sur le mode *Yati*. » M. A. n'ignore pas cependant que ceci n'apprend rien à personne. Plus singuliers encore sont ses en-tête de chapitres : *Samodadamodaro, Mugdhamadhusudano, Snigdhamadhusudano, Sakandkshapundarikaksho, Khanditavarnane Vilakshalakshmipati*, etc., et les fragments de vers sanskrits insérés dans sa traduction en guise de refrain : *Yami hê kham sharanam ; Mâ kooroo mânini mânamayê* (p. 64-84, l'orthographe est de M. A.). M. A. espérait-il réellement agir sur l'imagination de ses lecteurs, en leur imposant ces singuliers exercices de vocalise ?

Considérée à ce point de vue, la critique de cette traduction nous échappe. C'est aux compatriotes de M. A. de nous dire s'il convient de la ranger parmi les « belles infidèles », si cette phraséologie obscure qui semble ignorer le mot propre, si cette versification haletante et souvent négligée (Jayadeva p. ex. rime avec ever) sont suffisamment rachetées par d'autres qualités. Quant au public français, ce n'est probablement pas chez M. A. qu'il ira se familiariser avec la poésie de Jayadeva.

A. Barth.

---

45. — **Traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté**, par Cheref-eddin Rami, traduit du persan et annoté par M. Cl. Huart, (Bibliothèque de l'école des Hautes Études, XXVe fascicule). Paris, 1875, un volume in-8°. 110 p. — Prix.

Ce petit ouvrage est destiné à expliquer les expressions techniques, monnaie courante et trop souvent de faux aloi qui constitue pour une bonne part le trésor poétique de l'Orient musulman. Le raffinement inouï de la poésie aux basses époques a rendu nécessaire, en Perse surtout, ce genre de traité, annexe des manuels de rhétorique, où les métaphores les plus bizarres sont justifiées et éclaircies par des exemples tirés des auteurs en renom. Un écrivain du VIe siècle de l'hégire, un certain Raschîd-eddin *Vatvat* en a donné le premier modèle dans un petit ouvrage (*risaleh*) intitulé, selon la mode du temps, *Hadaïk essihr* « les Jardins de la magie. » Trois siècles plus tard, Cheref Râmi, didacticien rigide et poète à ses heures, reprit l'œuvre de son devancier et la compléta sous le titre plus modeste de *Enis el-Ouchchaq*, titre qui rappelle le « Secrétaire des Amants » si cher aux amoureux dépourvus d'artifice. L'auteur termina son ouvrage au mois de septembre 1423, et le dédia à Sultan Oveïs, un souverain qui fait assez bonne figure dans les annales de la Perse orientale et du Turkestan. Les circonstances qui ont donné naissance à cet opuscule sont assez caractéristiques pour mériter une mention.

Voici comment l'auteur persan les raconte dans sa préface. Il se trouvait à Méragha dans une assemblée de gens de lettres. On en vint à parler de poésie et à disserter sur le mérite des anciens et des modernes. Comme il arrive souvent entre confrères, la discussion tourna à l'aigre. Râmi ne tarda pas à se convaincre que les connaissances théoriques faisaient défaut à ses contradicteurs. Sûr de sa supériorité en ce genre, il les mit au défi d'expliquer le quatrain que voici :

« Quand bien même tu redresserais le cyprès de ta taille, quand même tu mettrais en œuvre tous les expédients de la beauté,

« Sur la raie de tes cheveux, Moïse a montré sa *main blanche*, de sorte que tu as retranché les *cent* du nombre *dix-neuf*. »

L'auditoire resta court. Après avoir joui de la confusion de ses rivaux, notre poète leur donna l'explication suivante de cet étrange rébus. « Les poètes ont divisé les comparaisons relatives à la beauté humaine en *dix-*

neuf chapitres. Le nombre *cent* indique le nombre des métaphores appliquées à la description des cheveux ; par l'expression « la main blanche de Moïse, » il faut entendre que la belle, objet de la comparaison a rasé sa tête. En d'autres termes, elle a fait disparaître les cent qualités de cheveux qui forme le premier des dix-neuf chapitres de la beauté. »

Serait-ce donc là hélas ! le langage de la poésie persane ? Oui, si l'on ne lit que les poètes de second ordre, surtout ceux des trois ou quatre derniers siècles. Mais que de noms glorieux à opposer à la foule des rimeurs prétentieux ! Firdaussi, le chantre des gloires nationales, Saadi qui unit la raison d'Horace à la tendresse élégante d'Ovide ; Hafez, dont le lyrisme atteint souvent au sublime ; Djelal-eddin Roumi, qui trouve, dans l'extase des Soufis, des inspirations tantôt grandioses, tantôt délicates et charmantes ; Djâmi qui, dans un siècle de décadence, a continué la tradition des maitres. — Quant aux beaux esprits d'Isfahân, de Hérat et de Boukhara qui, depuis trois siècles, remplacent l'inspiration par l'ingéniosité, prenons leur poésie pour ce qu'elle vaut, mais sachons la déchiffrer, puisqu'elle a tout envahi, la morale, l'histoire et jusqu'à la technologie des sciences. Cette nécessité admise, reconnaissons aussi que rien n'est plus commode que les ouvrages dans le genre de celui que M. H. vient de publier pour nous initier à ces *difficiles nugæ*.

Fidèle à la définition qu'il rappelait à ses confrères de Méragha, Râmi a divisé son livre en dix-neuf chapitres où les métaphores relatives aux différentes beautés du corps humain sont passées en revue : cheveux, sourcils, grain de beauté, etc., tout y a son paragraphe et sa définition. A première vue, cette nomenclature pourrait inspirer quelque inquiétude, mais on ne tarde pas à se convaincre que le théoricien persan n'est pas sorti des bornes de la bienséance et qu'il n'a demandé à ses poètes favoris que des comparaisons avouables. — Non content d'expliquer dans les notes, les allitérations, jeux de mots et autres finesses poétiques dont son texte fourmille, M. Cl. H. a joint, sous forme d'appendice, les règles que donne l'auteur sur les rapports à observer entre les comparaisons diverses qu'un même vers peut offrir. Comme toujours, ces préceptes s'appuyent sur des exemples tirés principalement des auteurs modernes. Râmi se montre maitre de son sujet ; sa mémoire est riche en souvenirs littéraires, et pour chaque énigme il tient en réserve un vers ingénieusement choisi. Toutefois on ne peut voir en lui un arabisant très expert ; les définitions qu'il tire des lexiques arabes, manquent quelquefois d'exactitude, il donne comme synonymes des termes fort différents pour le sens et pour la forme. On peut regretter que le traducteur n'ait pas signalé à l'occasion les méprises du texte qu'il avait sous les yeux. Quelquefois aussi il n'a pas mis assez de clarté dans sa traduction. Que peut vouloir dire, par exemple, en parlant de la bouche : « Son attitude signifie : tu ne me verras pas ? » Ainsi rendue, la phrase est inintelligible pour le commun des lecteurs. Seuls les initiés aux finesses des *divans* persans devineront qu'il y a ici une allusion à ce genre de beauté que les poè-

tes prisent tant, une bouche petite et mince. En d'autres termes, la bouche dans son langage muet semble dire : « (je suis si petite que) tu ne me verras pas. » La paraphrase était de rigueur en pareil cas. Ajoutons que les vers cités p. 67 et 68 viennent à l'appui de cette comparaison niaise à force d'afféterie. — P. 73, l'explication du traducteur me paraît téméraire. Il affirme que c'est par équivoque que « le menton a été appelé « âme » *djân*. On a dû le nommer d'abord *djânn* « magicien », mot qui, par son extrême ressemblance avec le précédent, s'est confondu avec lui. » Je conviens qu'on peut trouver des précédents en faveur de cette confusion de termes. C'est ainsi que par un emploi semblable du *tas'hif* (jeu d'ortographe) le *khâl* « éphélide » est devenu synonyme de hâl « extase mystique. » Mais ici les preuves manquent; d'ailleurs, *djânn* signifie plutôt « génie, démon » que sorcier dont le vrai nom en persan est *djâdou*. N'est-il pas plus naturel de croire que les poètes donnent au menton l'épithète de *djân* comme ils la donnent aux fleurs et aux fruits, par exemple *djân-i-zemîn* épithète poétique des plantes et des fleurs.

Mais je ne veux pas pousser plus loin l'examen d'un opuscule qui, par sa subtilité même, échappe aux rigueurs de la critique. Si quelques vers cités dans le texte, peuvent être entendus autrement que ne l'a fait le traducteur, si les passages obscurs ne sont pas toujours expliqués en note, il n'en est pas moins vrai que l'éditeur a mené généralement à bien la tâche assez ingrate qu'il avait entreprise. Son travail est un service rendu à la poésie persane, turque et hindoustanie, il est surtout une promesse d'avenir. On ne peut douter que dans le milieu si favorable où ses nouvelles fonctions l'ont appelé, M. Huart ne sache appliquer ses connaissances variées et sa sagacité à l'étude de documents d'un intérêt plus haut et d'une valeur littéraire plus incontestable.

B. M.

---

46. — **Beitraege zur Kenntniss des attischen Theaters,** von Otto BENNDORF (Separatabdruck aus der *Zeitschrift für die œsterr. Gymnasien.* Jahrg. XXVI). In-8°, Wien, 1875, in-8° Selbstverlag des Verfassers. 92 pp.

Je connais peu de travaux sur l'antiquité qui renferment, en moins de pages, autant de remarques dont tout philologue puisse faire son profit, autant d'hypothèses ingénieuses et vraisemblables. On a là un des meilleurs exemples des heureux fruits que peut porter, dans un esprit bien fait et d'abord cultivé par une étude attentive et prolongée des textes classiques, la connaissance des inscriptions gravées sur le marbre ou le bronze et des œuvres de la plastique; on voit comment l'épigraphie et l'archéologie conduisent souvent, par des voies qui, pour être détournées, n'en sont pas moins sûres, à la solution de problèmes que les documents littéraires laissaient jusqu'ici sans réponse.

Ch. I, p. 2-4. — La première question qu'examine M. B., c'est celle de

savoir pourquoi Aristophane, dans les *Grenouilles*, a personnifié, sous les traits de Dionysos, le public athénien avec ses goûts et ses engouements, avec ses préjugés et la finesse de son sens esthétique; Eupolis, dans les *Taxiarques*, paraît de même avoir représenté sous le masque de Dionysos le peuple athénien se livrant, sous la discipline de Phormion, le célèbre amiral, à l'apprentissage de la guerre maritime[1]. Sans s'arrêter à cette dernière pièce, dont le sujet nous est à peine connu dans ses traits les plus généraux, M. B. est d'avis que les raisons données jusqu'ici pour expliquer le rôle joué par Dionysos dans les *Grenouilles* ne sont pas suffisantes, et voici comment il en rend compte.

Les inscriptions nous attestent qu'aux Grandes Dionysies les Éphèbes allaient chercher et introduisaient solennellement dans le théâtre la statue de Dionysos Eleuthereus[2], que l'on plaçait à l'orchestre[3], sans doute tout près de son prêtre, dont on a retrouvé le siége richement décoré au milieu du gradin inférieur, devant la thymélé. L'image était probablement placée en face du milieu de la scène, comme, dans la cella d'un temple, la statue du dieu se dresse sur la ligne médiane qui la coupe dans le sens de la longueur. L'origine de cette cérémonie, il convient de la chercher dans les origines mêmes du théâtre attique; M. B. rappelle à ce propos comment le drame est né du dithyrambe, et comment, de l'aire sur laquelle tournait le chœur cyclique, autel, thymélé et sacrifice ont été transportés dans l'orchestre du théâtre, qui était ainsi devenu, tout au moins pour toute la durée de la fete, une sorte de temple. De même que jadis, par la porte ouverte de la cella, le dieu apercevait le sacrifice et les jeux offerts en son honneur, ainsi maintenant, par dessus l'autel et la thymélé, il regardait la scène, dont les magnificences étaient avant tout un hommage à sa divinité; c'était sous ses yeux que s'accomplissait toute la représentation du drame attique. Ce rite religieux persista alors même que les pièces représentées se furent le plus éloignées de leur caractère primitif; il y eut là une situation bien faite pour fournir un thème original et piquant à l'esprit inventif des poètes comiques, toujours en quête de sujets nouveaux et de cadres non encore essayés. Dionysos, seul placé dans l'orchestre, était le spectateur de la comédie; il pouvait passer, dans un certain sens, pour le représentant de tout ce peuple assis derrière lui. Les autres spectateurs changeaient, d'année en année; les générations humaines se succédaient sur les bancs du théâtre; seul, le dieu, assis à la meilleure place, avait vu et apprécié tout ce qui s'était produit sur la scène attique depuis Thespis et Cratinos; il était mieux que personne en état de comparer les poètes d'autrefois à ceux d'aujourd'hui. C'était le spectateur idéal, celui qui dans toutes

1. Meineke, *Hist. critica comœdiæ*, p. 142-144. *Fragm. com.* II, 1, p. 524 et suiv.

2. Koumanoudis, Philistor, t. I, après la p. 56. A. l. II. B. l. 76. C. l. 12.

3. Dio Chrysost. XXXI, 121. Τὸν Διόνυσον ἐπὶ τὴν ὀρχήστραν τιθέασιν.

les questions de critique dramatique devait être le juge le plus autorisé.

C'était là une conception à laquelle se prêtait, sans effort, l'esprit de tous les assistants ; ils y étaient tous plus ou moins préparés, et le poëte n'avait pas besoin d'insister pour la leur faire accepter. Au contraire l'effet poétique s'arrangeait mieux d'un certain vague ; ce qu'il y avait en apparence de caprice et de hardiesse imprévue dans le rôle assigné au Bacchus des *Grenouilles* ne pouvait que rendre la pièce plus amusante, lui donner plus de sel et une saveur plus piquante.

Il y a, croyons-nous, beaucoup de vrai dans ces observations ; elles font pénétrer plus avant dans l'intelligence de l'une des œuvres les plus originales que nous ait laissées le théâtre attique. Nous ne ferons que deux objections, qui ne portent d'ailleurs point sur le fond même de ces idées. Au début de son étude (p. 2), M. B. paraît croire que si Aristophane, voulant critiquer les goûts littéraires du peuple athénien, a mis Dionysos en scène au lieu de la personnification déjà connue du Démos, c'était pour être plus libre de sa raillerie, pour avoir les coudées plus franches[1] ; mais dans les *Chevaliers* il a fait figurer le vieillard Démos en personne, et cette représentation directe l'a-t-elle gêné et retenu de quelque manière, a-t-il jamais été plus audacieux et plus mordant ? Voici l'autre réserve. Les textes cités par M. B. pour attester la présence de la statue de Bacchus dans l'orchestre appartiennent tous à l'époque romaine ; il est très-vraisemblable que ce rite, transmis de génération en génération, remonte à l'âge classique ; mais à la rigueur ce pourrait être aussi un raffinement du formalisme des temps de décadence. Dans les *Grenouilles*, le Dionysos d'Aristophane adresse un plaisant appel à son propre prêtre assis au premier rang des spectateurs[2] ; mais nulle part, dans la pièce ni ailleurs dans le théâtre d'Aristophane, nous ne voyons la moindre allusion à cette présence réelle du dieu en face de la scène, et pourtant le poëte aurait pu amener de plus d'une façon une allusion de ce genre ! Ceci ne suffit sans doute point pour nous autoriser à nier qu'au cinquième siècle comme à l'époque romaine la statue de Bacchus fût solennellement conduite au théâtre pour y assister, dans une place privilégiée, aux représentations dramatiques ; mais on ne peut dire non plus que, dans l'état actuel de nos connaissances, le fait soit attesté pour la période primitive du théâtre attique et qu'il soit tout à fait sûr d'expliquer par des textes de temps très-postérieurs une œuvre et des phénomènes appartenant au cinquième siècle avant notre ère.

Nous ne pouvons continuer à analyser dans le même détail les chapitres suivants ; nous nous bornerons à en indiquer le sujet.

Ch. II, p. 4-26. M. B. cherche comment se distribuait dans le théâtre at-

---

1. Alles Directe widerstrebt der Komœdie; unter einer einigermassen durchsichtigen Maske fiel die Kritik belustigender aus und empfing das Recht einer ungleich grœsseren Freiheit.

2. V. 299. Ἱερεῦ, διαφύλαξόν μ᾽, ἵν᾽ ὦ σοι ξυμπότης.

tique cette foule de spectateurs dont rien dans nos habitudes théâtrales modernes ne donne une idée, comment tout le peuple d'une grande cité comme Athènes pouvait y entrer, s'y répandre et s'y installer sans qu'il y eût encombrement et querelles, désordre et confusion. Il montre qu'il n'y avait point de places retenues et numérotées; la seule exception à cette règle était la *proédrie* ou droit de siéger dans les premiers rangs, privilége accordé aux prêtres, aux magistrats de la cité et à des citoyens ou à des étrangers auxquels cet avantage avait été concédé en récompense de services éminents. Certains dignitaires avaient des siéges réservés (θρόνοι) dont plusieurs ont été retrouvés avec les inscriptions qui en désignaient les titulaires, dans les fouilles qui nous ont rendu, en 1862, toute une partie du théâtre de Bacchus, tel qu'il avait été en dernier lieu restauré sous Hadrien; en arrière, sur les bancs les plus rapprochés de l'orchestre, se groupaient ceux qui jouissaient de cet honneur sans que pourtant une place spéciale leur eût été assignée. Quoique à l'époque romaine le nombre de ces privilégiés fut certainement bien plus considérable qu'au temps de la démocratie, il était encore très-restreint en comparaison de la multitude qui s'entassait par milliers de spectateurs dans le reste de la précinction. Est-il vraisemblable que ce flot populaire fût abandonné à lui-même dans ces vastes édifices? Tout le monde n'aurait-il pas voulu se porter vers les points de l'enceinte où on était le mieux protégé contre le soleil, vers ceux où l'on entendait et l'on voyait le mieux? Combien de querelles et quels chocs auraient pu naître de ces compétitions et de cette hâte de la foule, se précipitant par groupes épais et animés vers les endroits préférés, venant s'entasser au centre de la demi-circonférence? Il faut voir dans l'étude de M. B. les indices dont il s'empare pour arriver à conclure que le peuple était rangé au théâtre par tribus, chaque tribu n'ayant d'ailleurs pas une place fixe, mais occupant à son tour un des segments du cercle (κερκίδες, *cunei*), d'après un système de rotation déterminé par l'usage ou la loi. Aucun de ces indices ne constitue par lui-même une preuve décisive; mais une fois réunis ils se soutiennent tous et se fortifient l'un l'autre, et grâce à l'art avec lequel ils sont rapprochés, ils finissent par convaincre le lecteur, par le disposer tout au moins à regarder la thèse de l'auteur comme plus conforme que toute autre au peu de données que nous possédons sur cette matière. Les raisons qu'il allègue sont de divers ordres. D'abord il examine, d'après les débris qui nous en restent, la construction des théâtres antiques et particulièrement celle du théâtre de Bacchus, et il appelle l'attention sur certains détails du plan, qui peuvent paraître au premier abord sans importance, mais qui ont leur valeur et leur sens. Ensuite il montre quel rôle jouait, dans toutes les manifestations de la vie collective à Athènes, la division du peuple en tribus, et comment, par exemple, c'était partagé par tribus que le peuple prenait part à la grande procession des Panathénées, acte de piété publique dont le sens est à peu près le même que celui des fêtes célébrées, dans le théâtre, en l'honneur de Dionysos; il insiste à ce

propos sur le caractère religieux du théâtre et de ces représentations auxquelles les spectateurs assistaient couronnés, comme à un sacrifice. Il cherche une autre analogie dans la manière dont se tenait l'assemblée; là aussi, croit-il, le peuple, sur la Pnyx, se répartissait par tribus, et ceci ne saurait être contesté tout au moins pour certains cas, prévus par la loi, où le peuple avait à voter au scrutin secret. Revenant au théâtre de Bacchus, il montre qu'à la suite de la célébration des Grandes Dionysies en l'année 126 de notre ère, sous la présidence d'Hadrien qui remplit là, en costume grec, les fonctions d'*agonothète*, les douze tribus existant alors (la treizième tribu date de quelques années plus tard) lui avaient élevé chacune sa statue et que quatre des piédestaux ont été retrouvés à leur place, chacun au milieu de l'un des segments du cercle; n'est-il pas juste d'en conclure que chaque tribu a consacré sa statue impériale dans la section du théâtre qu'elle occupait le jour de cette représentation solennelle, présidée par l'empereur philhellène? Le théâtre de Bacchus, restauré sous Hadrien, a d'ailleurs treize sections (κερκίδες), juste autant qu'il y a de tribus à partir de cette époque.

M. B. cherche une justification supplémentaire de son hypothèse dans l'étude du *theorikon* et de la manière dont il se distribuait. Le *theorikon*, est-il besoin de le rappeler? c'est l'argent que dépensait l'état pour la célébration des fêtes religieuses de la cité, et, dans un sens plus étroit, la somme qu'il payait à l'entrepreneur du théâtre (θεατρώνης) pour assurer aux citoyens, à raison de deux oboles par tête, la jouissance gratuite du spectacle. Or, comme réussit à le prouver M. B., les fonctionnaires chargés de ce service ne remettaient pas à chaque citoyen deux oboles, que celui-ci aurait pu employer à un tout autre usage, mais un jeton (σύμβολον), que le citoyen présentait à l'entrée, une sorte de billet qui le dispensait de payer; les fêtes une fois terminées, l'état reprenait à l'entrepreneur tous ces jetons et réglait avec lui son compte. On a retrouvé, parmi les *plombs* d'origine attique que l'on a commencé à recueillir et à étudier depuis peu de temps seulement[1], un certain nombre de jetons que leurs inscriptions et leurs emblèmes font reconnaître pour des jetons d'entrée gratuite au théâtre; or, plusieurs de ces jetons portent, en abrégé, le nom de tribus athéniennes. On en conclura volontiers, avec M. B., qu'aux membres de chaque tribu étaient distribués des jetons portant des marques différentes, et que chaque espèce de jetons devait être présentée à une porte différente et donnait par suite entrée à une différente section du théâtre, dispositions bien faites pour faciliter un contrôle qui s'exerçait avec une grande rigueur[2]. L'étude de quelques passages des *caractères* de Théophraste, où il est question des représentations théâtrales, vient encore confirmer ces inductions.

---

1. Voir surtout A. Dumont, *De plumbeis apud Græcos tesseris*, Lutetiæ Parisiorum, 1870, p. 43.

2. C'est ce que nous prouve, entre autres textes, un passage d'un des discours récemment retrouvés d'Hypéride: *Contre Démosthène*, fr. X, p. 13, éd. Blass.

Le ch. IV (p. 31-36) est consacré à l'étude d'un passage du prologue du *Pœnulus* de Plaute qui a fort embarrassé les commentateurs ; il s'agit surtout des vers 18-20 :

Scortum exoletum ne quod in proscenio
Sedeat, neu lictor verbum aut virgæ muttiant,
Neu dissignator præter os obambulet
Neu sessum ducat, dum histrio in scena siet.

In proscenio, d'après M. B., voudrait dire ici *dans la coulisse ;* il s'agirait d'une courtisane qui s'y tiendrait pendant la représentation, mais sans y rester bien cachée, qui s'avancerait parfois de manière à se laisser voir au public, explication qu'il justifie par un passage d'Alciphron qui semble bien assigner ce sens au terme en question[1].

Ch. 5. 37-40. M. B. étudie une série de tessères antiques d'os et d'ivoire, dans lesquelles il reconnaît, d'après les emblèmes qu'elles portent, d'anciens billets d'entrée au théâtre ; il montre que toutes celles qui sont connues jusqu'ici et qui portent un chiffre gravé n'en offrent point qui soit supérieur à 15, tandis qu'il en serait autrement si ces chiffres avaient trait soit aux places, soit même aux bancs que les spectateurs devaient occuper ; on arriverait alors à des chiffres bien plus élevés. Admettons au contraire que chacun de ces chiffres désignât un des segments triangulaires de la précinction, un *cuneus*, et on s'explique très-bien la limite dans laquelle ces chiffres se renferment. On ne connaît pas en effet de théâtre grec qui ait plus de 15 cunei ; le nombre de ces sections, dans les édifices étudiés jusqu'ici, varie, mais se maintient au dessous de ce nombre quand il ne l'atteint pas. Il y a là une confirmation indirecte de la théorie de l'auteur ; chaque billet aurait indiqué au spectateur seulement une des grandes divisions du théâtre, et, dans chacune de ces divisions, les premiers arrivés se seraient placés le plus près de la scène. Il est naturel de supposer que dans chaque ville un rapport constant avait été établi entre ces sections du théâtre et les tribus, sections héréditaires de la cité entre lesquelles se répartissaient toutes les familles. Le nombre moyen des tribus, dans les cités grecques, paraît être à peu près celui que comportait, pour les *cunei*, le plan des théâtres ; il se maintient d'ordinaire entre dix et quinze. Lorsqu'il est très-inférieur, une même tribu pouvait se partager entre plusieurs *cunei*.

Ch. VI, p. 41-80. Ce chapitre est consacré à l'étude de plusieurs séries de plombs grecs et romains qui n'avaient pas encore obtenu l'attention qu'ils méritent ; une planche l'accompagne. Voici comment M. B. partage les petits monuments qu'il examine, les uns d'après des publications antérieures, les autres d'après des notes qu'il a prises lui-même dans diffé-

1. C'est à propos de la passion de Glycère pour Ménandre. Celle-ci raconte qu'elle accompagne son poète au théâtre, qu'elle surveille tous les préparatifs de la représentation, les masques et les costumes, κἂν τοῖς προαγῶσιν ἕστηκα τοὺς δακτύλους ἐμαυτῆς πιέζουσα, καὶ τρέμουσα ἕως ἂν κροταλίσῃ τὸ θέατρον. *Epist.* II, 4, 5 (p. 65 des *Epistolographi græci*, éd. Hercher).

rentes collections ou d'après celles que des amis lui ont fournies : *Marques des agoranomes, marques pour la solde de l'assemblée du jury et du sénat, marques pour le theorikon*. Il signale de plus, au début de son chapitre, des jetons qui ont dû servir aux distributions de blé à prix réduit. Nous ne pouvons le suivre dans cette étude, toute de détail; nous nous bornerons à dire que ces descriptions sont d'une extrême précision et que les conclusions qu'il en tire n'ont rien d'excessif ni de téméraire. Il résulte de la comparaison de toutes ces données que ces jetons (σύμβολα) jouaient un grand rôle dans la vie publique d'Athènes et qu'ils y facilitaient beaucoup de transactions qui, sans eux, auraient été longues et compliquées.

Ch. VII, 80-90. M. B. explique, à l'aide d'inscriptions habilement rapprochées, un passage de Pausanias (I, ch. XX, § 1 et 2) qui nous est arrivé sensiblement altéré ; il corrige le texte et en donne le vrai sens. Il s'agit de la rue des trépieds à Athènes et du satyre de Praxitèle.

Ch. 8, 90-92. Le mémoire ou plutôt la collection de mémoires se termine par une note sur un sculpteur, Sthennis d'Olynthe, dont le nom a été retrouvé, dans le théâtre de Bacchus, sur une base de marbre pentélique.

Plus d'une des conjectures de M. B. pourrait prêter à la discussion ; mais pour s'engager dans cet examen il faudrait reprendre point par point chacune des thèses de l'auteur et dépasser de beaucoup les bornes où il convient de se renfermer ici. Nous avons cru rendre service à tous ceux qu'intéresse l'histoire du théâtre grec et de la vie antique en leur signalant ce que cette brochure pourra leur offrir de faits curieux et peu connus, d'observations fines et parfois même subtiles, de conjectures conduites jusqu'à un haut degré de probabilité. Il est une question très-controversée et à laquelle l'auteur touche en passant, dans une de ces dissertations, celle de la présence des femmes au théâtre ; nous voudrions la lui voir étudier à nouveau et la résoudre, s'il y a lieu, d'une manière définitive.

G. Perrot.

---

47. — **Histoire de Marie Stuart**, par Jules Gauthier. Deuxième édition. Ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, E. Thorin, 1875, xvi, 503, 575 p. 8°. — Prix : 16 fr.

Il y a des questions historiques qui paraissent destinées à rester éternellement ouvertes ; aucune autorité scientifique n'est assez considérable aux yeux de tous, aucune preuve à l'appui ne semble assez probante à tout le monde, pour que l'on consente d'un commun accord à fermer les débats. Aussi la critique se voit-elle réduite à reprendre sans cesse ces éternels problèmes, avec la certitude de voir recommencer encore cent fois les mêmes démonstrations, sans parvenir à conclure. Parmi les questions de ce genre, une de celles qui, du moins en France, ont de tout temps intéressé le grand public, c'est celle de la culpabilité de Marie Stuart. La vie de la reine d'Ecosse présente, en bien des pages, l'intérêt palpitant du roman,

mais ce qui ajoute au charme du sujet, ce qui sans doute amène beaucoup d'écrivains à le traiter, c'est le problème psychologique qui s'agite dans cette histoire. De nos jours, les documents les plus importants de ce procès, qui se plaida jadis aux assises d'York, et que des défenseurs dévoués reprennent chaque jour devant l'opinion publique, ont disparu ; selon plusieurs, ils n'ont même jamais existé. Toujours est-il que c'est de l'impression subjective que l'on reçoit du caractère de Marie Stuart, que dépend, en mainte circonstance, le jugement que l'on portera sur ses actes, et comme c'est d'une série de détails qu'il faut tirer, en définitive, une opinion d'ensemble sur ses souffrances ou sur ses méfaits, on arrivera forcément à des jugements très contradictoires, selon qu'on croira tel état d'esprit probable ou invraisemblable, telle action moralement possible ou non. C'est aussi l'importance forcée de cette appréciation subjective de Marie Stuart, qui empêche et qui, sans doute, empêchera toujours une solution universellement acceptée. Quand bien même douze historiens consécutifs auraient conclu à la culpabilité de la reine d'Ecosse, rien n'empêchera son treizième biographe de nous la dépeindre comme une innocente martyre du patriotisme et de la foi. Nous avons parfaitement conscience de la situation bizarre ainsi faite à la critique et si nous disons ici quelques mots encore d'un sujet déjà traité par nous dans la Revue [1], c'est sans aucune illusion sur la possibilité de changer l'opinion d'adversaires convaincus.

M. Gauthier est un de ces champions généreux que la prisonnière d'Elisabeth a trouvés d'âge en âge, et qui persistent à croire en sa parfaite innocence. Des recherches consciencieuses, des voyages scientifiques entrepris pour éclaircir les doutes de l'auteur, les lauriers de l'Académie française, dans laquelle siègent quelques historiens illustres, la notoriété d'une seconde édition, tout cela contribue à donner à son ouvrage un certain relief et nous engage à le signaler à nos lecteurs, sans toutefois nous laisser aller à une argumentation prolongée qui ne saurait aboutir, ainsi que nous venons de le dire, dans l'état où se trouve le dossier du procès, et qui exigerait, pour réfuter certaines assertions de l'auteur, des développements tout à fait en dehors du cadre de cette Revue.

Nous devons commencer par dire que la lecture très attentive du livre de M. G. n'a rien changé à notre opinion précédente. Ce que nous disions à propos de l'habile plaidoyer de M. Hosack, nous devons le répéter ici. Nous sommes parfaitement d'accord avec les défenseurs de Marie Stuart, sur la scélératesse profonde de son entourage écossais, sur la politique tortueuse d'Elisabeth à son égard, sur tous les pièges semés, toutes les trahisons tramées autour de la reine d'Ecosse. Seulement nous ne comprenons pas par quelle dérogation aux lois naturelles et sociales, en vertu de quel *miracle*, une seule personne aurait pu être ou rester absolument honnête, franche, pure et loyale, au milieu d'une société si profondément corrom-

1. *Revue critique*, 2 juillet 1870.

pue. Nous ne comprenons pas, mais absolument pas, comment on peut vouloir nous faire accroire que l'élève de Catherine de Médicis, la fille et la nièce des Guise, la belle-sœur de Charles IX et de Henri III, ait pu avoir, en revenant en Ecosse, la candeur d'âme qu'aucuns s'ingénient à lui prêter [1]. Nous le comprenons d'autant moins que les contemporains, lorsqu'ils ne sont point panégyristes, n'exigent de nous rien de semblable. Ils louent sa merveilleuse beauté, ses connaissances variées, son éloquence naturelle, son cœur généreux et ouvert à l'affection, sa foi sincère et fervente, mais ils nous montrent, aussi clairement pour le moins, la duplicité qu'implantèrent de bonne heure en elle ses tuteurs et ses parents, la véhémence de ses ressentiments, l'humeur capricieuse de la femme emportée par la fougue de ses passions. Ce n'est que plus tard, alors que l'auréole du martyre est venue resplendir sur son front, que la légende s'est formée peu à peu dans les récits qui la défendent et a substitué à la personnalité si vivante dans ses défauts comme dans ses qualités, dans ses vices comme dans ses vertus, l'image de convention que nous retrouvons aujourd'hui chez M. Gauthier [2].

Il y a cependant un point sur lequel M. G. diffère de ses prédécesseurs et qu'on ne peut s'empêcher de relever, quelque délicat qu'il puisse paraître de le discuter, parce qu'il est d'une importance capitale pour apprécier le caractère de Marie-Stuart. Jusqu'ici, personne n'avait pu expliquer, parmi les défenseurs de la reine, comment elle avait pu se livrer à Bothwell que la voix publique lui désignait comme l'assassin de son second mari, et l'on concluait avec raison que la femme capable de se laisser entraîner à de pareilles extrémités par l'excès de sa passion était capable encore de faire tuer Darnley pour assouvir l'excès de la haine légitime qu'elle éprouvait contre lui. M. G., le premier, en France du moins, affirme crûment que Bothwell a *violé* la reine d'Ecosse, après l'avoir entraînée prisonnière à Dunbar, et que si elle consentit après à son mariage avec lui, c'est qu'elle ne pouvait réparer qu'ainsi l'outrage fait à son honneur. Je ne puis me convaincre de la justesse de cette manière de voir; si le duc d'Orkney avait fait violence à Marie, il y aurait eu là une raison de plus

1. Une petite remarque seulement en passant pour illustrer l'optimisme par trop naïf de l'auteur. Il s'extasie (I, p. 26), sur la « forte et saine instruction » que Marie Stuart recevait à la cour de France. Pourquoi? Parce qu'on lui faisait faire des thèmes et des versions sur des sentences morales; mais est-ce que cela prouve quelque chose? Je suppose que les thèmes donnés à Néron par son professeur Sénèque ou par le précepteur de Charles IX à son élève étaient fort moraux aussi. Croit-il réellement qu'à la cour de Catherine de Médicis, on pût recevoir une « saine » instruction? C'était sans doute aussi par suite de cette « saine instruction » qu'on lui faisait engager secrètement l'Ecosse à Henri II, au moment de son mariage, et protester d'avance, à huis-clos, contre les serments qu'elle allait prêter solennellement quinze jours plus tard?

2. Je ne veux point dire que M. G. n'ait pas tenté, en mainte occasion, de mettre des restrictions à ses éloges; il fait des efforts sincères pour être impartial, je me plais à le reconnaître, mais le *fidèle* est plus fort en lui que le *critique*.

pour la femme et la souveraine, de résister à outrance à ses sollicitations matrimoniales. Comment pouvait-elle se résigner à ne pas venger un pareil affront, à le pardonner officiellement, à joindre sa main à la main de l'homme que tous autour d'elle, ses parents de France, son fidèle ambassadeur à Paris, désignaient comme l'assassin de Darnley ? Cette condescendance, à mon sens, ne s'explique que par la passion insensée que Marie avait conçue pour l'énergique et farouche Bothwell, qui l'avait délivrée d'un époux, odieux depuis le meurtre de Riccio. Etait-elle, oui ou non, accessible à des passions de ce genre ? La beauté toute physique de Darnley n'avait-elle pas aussi, quelque temps auparavant, si violemment agi sur ses sens, qu'elle n'avait pu attendre la dispense papale et s'était secrètement unie à lui ? Quand on prend les hommes du XVI[e] siècle pour ce qu'ils étaient réellement et qu'on ne les regarde point à notre point de vue moral moderne, des actes de ce genre n'ont rien qui tranche particulièrement sur la manière d'être et de vivre générale aux cours de France et d'Ecosse, et l'on se demande parfois si les défenseurs de Marie n'ont jamais lu les mémoires de Brantôme ou de l'Estoile, ou s'ils oublient, en parlant de la reine d'Écosse, tout ce qu'ils ont dit des Ecossais en général. Aussi la tentative de M. G. me semble-t-elle mal imaginée, même dans l'intérêt bien entendu de son héroïne. L'exaltation passionnée, quelque criminelle qu'elle puisse être, conserve toujours une certaine grandeur ; mais une femme qui se marie pour masquer (comme si cela avait été possible, la chose supposée telle) les suites d'un attentat à sa pudeur, montre une façon d'agir bien étrange, bien mesquine, bien peu digne d'une souveraine outragée dans ses sentiments les plus intimes !

Je ne veux pas examiner les autres parties du livre en détail ; je dois dire cependant que partout où M. G. touche aux questions religieuses, il paraît perdre en partie sa liberté d'esprit et conclure d'une façon qui choque l'impartialité historique. Il en est de même partout où il parle d'Elisabeth et des Anglais. Sans doute, la reine d'Angleterre a suivi une politique tortueuse et perfide, sans doute elle a dressé toutes sortes de piéges à Marie Stuart, mais cela n'empêche pas qu'on doive être strictement juste envers elle. Quelle politique Marie Stuart a-t-elle donc suivi à son égard ? Affectant, encore Dauphine, de se regarder comme héritière du trône d'Angleterre, elle n'a cessé de comploter la chute de la souveraine légitime du pays. Elle était la cliente du pape Pie V qui déliait tous les sujets d'Elisabeth de leurs serments d'obéissance, elle était l'alliée de Philippe II, dont le conseil délibérait en forme (II, p. 218) sur la manière d'assassiner la reine d'Angleterre. Toute son existence était un attentat perpétuel à la sécurité d'Elisabeth, comme femme et comme reine. Quoi d'étonnant, que cédant aux cris de vengeance de son peuple, la souveraine anglaise ait cru, elle aussi, dans un moment fatal, que « les morts seuls ne reviennent pas » et se soit débarrassée de sa rivale ? Il est tombé au XVII[e] siècle des têtes plus intéressantes que celle de Marie Stuart, et si elle n'était pas morte sur l'échafaud,

on ne songerait pas peut-être à nier à tel point ses fautes et ses crimes. En tout cas, il est certain que Marie n'a su se faire respecter ni comme femme ni comme reine, qu'elle a inspiré bien des passions brûlantes à de brillants cavaliers, mais ni l'affection, ni la crainte à ses sujets ; et si Elisabeth a montré peut-être moins de franchise encore dans ses faiblesses privées, elle a su être au moins une véritable reine, grande par son énergie politique, par l'amour de son peuple, qui s'en souvient encore aujourd'hui, par les vastes entreprises menées à bonne fin par ses capitaines et ses ministres. L'exécution de Marie Stuart est une tache dans son règne ; mais elle ne saurait tout obscurcir, comme la mort malheureuse de la reine d'Ecosse ne saurait tout absoudre.

Quelles que soient mes divergences d'opinion avec M. G., je ne veux pas quitter son ouvrage sans dire que la lecture en est agréable, que ceux qui tiennent à conserver autour du front de la reine d'Ecosse l'auréole de l'innocence et du martyre, ne sauraient trouver une biographie plus attachante que celle de M. Gauthier [1], et que la bonne foi la plus entière se fait sentir à chaque page de son récit. Je ne crois pas qu'il ait raison ; il est sans doute persuadé que j'ai tort : c'est une affaire d'impressions subjectives, je dirais presque de tempérament, ainsi que je l'ai énoncé au commencement. Je crois donc inutile de poursuivre ici plus avant cette discussion, devenue trop longue déjà. R.

VARIÉTÉS.

Dans le numéro de la *Revue critique* du 1er janvier, M. F. Baudry, rendant compte des *Noms de famille normands* de M. H. Moisy, reproche à l'auteur de cet ouvrage de n'avoir pas suffisamment connu ou consulté le patois de la Haute-Normandie ; M. F. B. pense, en effet, que M. M. y aurait trouvé la solution de certaines étymologies, dont il est allé inutilement chercher l'explication dans d'autres dialectes ou qu'il n'a pas su trouver. Puis, après avoir donné comme exemple le mot *rasch*, M. F. B. ajoute : « Il (M. M.) se serait peut-être aussi souvenu, pour interpréter les noms *Choucart* et *Chouquet*, que dans la Seine-Inférieure un *choquard* est un homme susceptible et entêté, qui se *choque* aisément. » Je ne connais pas l'étymologie que M. M. donne de ces deux mots, n'ayant point son livre ici ; mais celle que propose M. F. B. me paraît, de tout point, inadmissible. D'abord il faudrait dire pourquoi l'*o* du haut-normand *choquard* serait devenu *ou* dans le bas-normand *choucard* ; c'est là une difficulté à laquelle

1. Il a paru dans le *Correspondant*, en 1875, une série d'articles remarquables sur Marie Stuart dus à M. de Chantelauze qui a eu entre les mains un document nouveau, le journal du médecin de la reine au moment de sa captivité et de sa mort. Nous en parlerons quand ces articles auront paru en volume.

n'a point pensé le savant linguiste. De plus, si je n'ai point entendu dans le Calvados de mot équivalent au haut-normand *choquard*, le verbe de la même racine y est très-usité, c'est *choqu(i)é* avec *o* comme en français; si donc ce verbe a un dérivé dans le patois de ce département, ce ne peut être que *choquard* absolument comme dans la Seine-Inférieure. Au reste, il n'y a aucune espèce d'analogie entre le sens attribué par M. F. B. à *choquard* et celui de *choucart*. *Choucart* (*chucart* à Bayeux) signifie grosse souche et est le dérivé du bas-normand *ch(o)uque*, fr. *souche*, lat. *ceoca(?)*. Il y a encore dans le Bessin les autres dérivés *chuquette*, petite souche, *achuqueté*, entêté. Quant à *Chouquet* (*Chuquet* à Bayeux), ai-je besoin de dire que c'est tout simplement la forme normande du français *souchet*, le *cyperus longus*, ainsi nommé à cause de sa longue racine ?

Charles Joret.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 février 1876.

M. de Wailly, président, annonce la mort de M. Ambroise-Firmin-Didot, membre libre de l'académie. Il ajoute que suivant l'usage la séance devrait être levée immédiatement; mais comme l'ordre du jour de la séance portait qu'il serait procédé à l'élection d'un académicien ordinaire, en remplacement de M. Jules Mohl, plusieurs membres ont exprimé le désir que cette élection ne fût pas ajournée et que la séance ne fût levée qu'après le vote. M. le président soumet cette proposition à l'académie, qui l'adopte.

L'académie se forme en comité secret pour entendre la partie secrète du procès-verbal de la dernière séance. Puis elle procède au scrutin pour l'élection d'un membre ordinaire.

Un bulletin blanc s'étant trouvé parmi les votes déposés, plusieurs membres discutent si ce bulletin doit entrer en compte dans le calcul de la majorité absolue des suffrages. La question est mise aux voix. L'académie décide que le bulletin blanc ne doit pas compter.

M. Edgar Boutaric, chef de section aux archives nationales, professeur à l'école des Chartes, est élu membre de l'académie.

La séance est levée.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 11 Mars — 1876

Sommaire : 48. Ruckert, Grammaire, Poétique et Rhétorique des Persans, p.p. Pertsch. — 49. Ammien Marcellin, p.p. Gardthausen. — 50. Schmidt, Wagner, compagnon de jeunesse de Gœthe. — *Variétés :* Les Antiquités moabites du Musée de Berlin. — Académie des Inscriptions.

48. — **Grammatik, Poetik und Rhetorik der Perser...** dargestellt von F. Rückert. Neu herausgegeben von W. Pertsch. Gotha, Perthes, 1874. In-8°, xvi-414 p. — Prix : 32 fr.

Primitivement traduit par Rückert, d'après le 7e volume du dictionnaire persan bien connu, mais d'une rareté excessive, intitulé : *Hæft Qolzoum*, cet excellent traité avait d'abord été inséré dans les *Wiener Jahrbücher der Literatur*, où il resta enfoui pendant de longues années. Sachons gré à M. Pertsch de l'avoir rendu accessible par la nouvelle édition qu'il en donne en un volume indépendant. Cette nouvelle édition, revue et corrigée avec un soin extrême et pourvue de quatre index, fait le plus grand honneur à M. Pertsch et peut être considérée comme un travail original. Un ouvrage si utile devra prendre place dans la bibliothèque de tous les iranisants à côté de la *Rhétorique et Prosodie des langues de l'Orient musulman*, de M. Garcin de Tassy.

En ce qui concerne la prosodie, la transcription métrique des vers, M. Pertsch a naturellement suivi la doctrine usuelle ; et loin de nous la pensée de lui en faire un reproche. Nous voulons seulement réserver notre opinion sur certains points qu'il discute, jusqu'à ce qu'ait paru la théorie nouvelle de la métrique arabe qu'expose cette année M. Guyard à l'école des hautes-études[1] et qui semble devoir modifier complètement les idées que nous avions sur la nature de la prosodie persane.

U. O.

49. — **Ammiani Marcellini rerum gestarum libri qui supersunt.** Recensuit notisque selectis instruxit V. Gardthausen. Lipsiæ (B. G. Teubner), 1874-1875, 2 vol. in-18.

L'Ammien Marcellin de M. Gardthausen, à la première partie duquel la critique a déjà fait un accueil justement favorable, est maintenant complet par la publication du second volume. Les philologues et les historiens qui

1. Cf. le spécimen qu'il en a donné dans le *Journal asiatique* de février-mars-avril 1875, p. 342 sq.

ont si souvent exprimé le souhait de posséder un texte lisible et sûr du seul successeur de Tacite peuvent enfin être satisfaits. M. G. a usé de la critique conjecturale avec une sagesse dont nous ne saurions que le louer. Avant tout il nous donne un texte pur d'interpolations ; il n'a abandonné la tradition manuscrite une fois établie que là où elle est absolument insoutenable, et il a eu généralement la main heureuse, soit dans ses propres corrections, soit dans celles d'autres savants qu'il a adoptées. M. G. n'ayant voulu pour le moment que donner un texte digne de foi — et il est bon de répéter que le sien est le premier — il n'a pas ajouté d'*apparatus* complet, se le réservant pour une grande édition prochaine, mais les leçons du Vaticanus (Fuldensis) 1873 et celles de quelques autres MSS et éditeurs sont indiquées partout où elles ont quelque importance, de sorte que le lecteur est mis à même de se former une opinion sur la justesse des leçons adoptées et de se faire une idée de la filiation des manuscrits.

C'est à cette recherche que M. G. consacre, comme de juste, une grande partie de sa préface. Cette introduction est sobre ; elle renferme les résultats d'un travail immense et qui ne sera complétement apprécié que par ceux qui ont vu de près les difficultés de la plus embrouillée des questions. M. G. y reproduit avec moins de détails et parfois avec quelques modifications les opinions déjà émises par lui-même dans les *Jahrbücher für Philologie*, 1871, tome 103, p. 829-854, dans le *Hermes*, t. VI, 243 ; VII, p. 168 et 453, par M. Mommsen, *Hermes* VI, p. 231 ; VII, p. 91 et 171, et par M. Rühl, *Rheinisches Museum*, t. XXVIII, p. 337. Le problème est difficile et l'on comprend que même un critique exercé n'en trouve pas la solution du premier coup. Ainsi M. G. a changé d'avis sur le degré de parenté entre le ms. d'Accurse et le Vat. 1873 ; dans sa préface même il ne veut pas encore donner ses résultats comme certains. Il ne parait donc pas inutile d'apporter dans la question quelques éléments nouveaux qui ne feront peut-être qu'augmenter les difficultés au lieu d'aider à les résoudre, mais qui, en tous cas, nous semblent dignes d'entrer en ligne de compte.

Nous ne tenons pas pour démontrée sans réplique l'assertion que le manuscrit de Paris nº 5821 n'est qu'une simple copie du Vaticanus 1873. Malheureusement nous n'en avons pas sous les yeux une collation complète, de sorte que notre jugement ne saurait être définitif ; le véritable but de ces lignes est plutôt de provoquer un examen soigneux de ce ms., afin que la grande édition critique que prépare M. G. puisse le classer à sa place, en profiter s'il y a lieu, ou bien prouver son entière dépendance du *Vaticanus* et par conséquent son inutilité.

Nous avons déjà dit quelques mots de ce ms. dans la *Revue critique*, 1870, t. I, p. 118. C'est le manuscrit de la Bibliothèque nationale, nº 5821, le *Colbertinus* dont parle Adrien Valois (p. LIII de sa préface reproduite dans l'édition de Wagner-Erfurdt) et qui revient souvent dans le commentaire. Il contient 297 feuillets, 30 lignes par page. Il est de la fin du XVe siècle. Il commence XV, 1, 3 *aliis indignanter ad modum* et finit XXXI, 16, 2 *opibus*

quas habebant omt; les premiers feuillets et le dernier ont été arrachés. En marge il porte de nombreuses remarques provenant d'un savant et du même genre que celles du cardinal Bessarion, dont parle M. G. *Hermes*, t. VI, p. 224.

Comme le *Vaticanus*, 1873, il présente la transposition d'un *quaternio* XXIX, 3, 4-5, 40, placé après XXIX, 1, 17, erreur qui se retrouve dans le *Vaticanus* 2969 et le ms. d'Accurse (Augsbourg, 1533) qui ne sont pas de simples copies du *Vat.* 1873. Comme le *Vat.* 1873 et sa famille, il a de nombreuses lacunes, surtout au XXIXe livre; mais ces mêmes lacunes existaient aussi dans le meilleur de tous les mss., le *Hersfeldensis* de S. Gelenius (Bâle, 1533), qui est indépendant du *Fuldensis-Vaticanus*.

Parmi les mss. italiens, M. G. accorde une attention particulière à un codex conservé aux archives de Saint-Pierre (*Jahrbücher*, l. l. p. 830, préface, p. XVIII). Ce *Petrinus*, déjà signalé par Zoëga, ne renferme que les livres XIV-XXVI. M. G. estime qu'il est fort inférieur en général au *Vat.* 1873, mais qu'il n'en est pas une copie; les variantes qui nous sont citées prouvent la justesse de cette observation; plusieurs fois, sans qu'il soit possible d'attribuer le fait à une correction de copiste, le *Petrinus* a conservé la bonne leçon. Or un examen fait avec autant de soin que le permet l'insuffisance de notre collation, nous a démontré que dans un grand nombre de cas le *Parisinus* s'accorde avec le *Petrinus* contre le *Vaticanus*. Nous ne chercherons pas à expliquer cette coïncidence; nous n'examinerons pas si le *Parisinus* est une copie d'un ms pris sur le *Vat.* 1873 et collationné avec le *Petrinus* lui-même ou un exemplaire de sa famille, ou bien si la source du *Parisinus* est tout à fait indépendante du *Vaticanus*, ce qui nous semble difficile à admettre. En aucun cas nos matériaux ne nous permettraient de pousser ces recherches jusqu'à la certitude. Mais nous signalons le fait et citons quelques variantes à l'appui, en commençant par les cas où le *Parisinus* (nous le nommerons *p*) marche d'accord avec le *Vatic.* 1873 (V) contrairement au *Petrinus* (P). Et l'on remarquera que les cas où il y a divergence entre le *p* et le P s'expliquent aisément par des erreurs de copiste, tandis que les différences entre *p* P et V, que nous citons en dernier lieu, sont bien plus profondes et de nature plus grave.

V *et p d'accord contre* P :

XVII, 10, 7 detensisque V*p* decentisque P; XVII, 14, 1 onusquam V*p* nusquam P; XIX, 6, 8 revetempdentium V*p* revetepdentium P; XXII, 4, 5 solicior V*p* solicitior P; XXII, 8, 17 thybris V*p* thibris P; XXII, 15, 10 pathmiticus V*p* pathmititicus P; XXIII, 6, 42 cadianas V*p* cadiana P. XV, 12, 5 levi[s] .. odore V levis odore *p* levius odere P.

V *et* P *d'accord contre p* :

XVI, 2, 3 paliis VP palus *p*; XVII, 1, 1 quis varietate iam VP quis varietatem iam *p*; XVII, 4, 7 productos VP perductos *p*; XVII, 4, 15 molendarias VP molendinarias *p*; XVII, 7, 13 hebi VP hebi *p*; 10, 3 rursus ea defatigandum VP rursus defatigandum *p*; 12, 12 acrius VP acriorus *p*; 13, 3

uoltibus VP uultibus *p*; 13, 4 cohortans VP coarctans *p*; 13, 13 nonnullusque VP nonullusque *p*; 13, 16 eos VP eos quos *p*; 13, 24 sarmaticos VP sarmaticus *p*; XVIII, 8, 6 noni VP novi *p*; *ibid.* inquid VP inquit *p*; XIX, 1, 11 phrygum VP phrygum *p*; XX, 11, 31 superetisque VP supereosq *p*; XXII, 6, 2 hi omnes densi (lac. 11 litt.) VP hic omnes dens (lac. 18 litt.) *p*; XXII, 8, 20 conpligati VP complicati *p*; 16, 16 copti VP coepti *p*; XXIII, 6, 40 cohasper VP cohaspes *p*; 6, 48 caespitisque ubere VP cespitisque iubere *p*;

XVII, 7, 13 itus V[1] molestus V[2]*p* molestius *p*; 13, 15 conmiscere V[1]P conmissere V[2] commisere *p*; XVII, 12. 21 quos *deest* VP quos *addit p*[2].

P*p*V[1] *d'accord contre* V[2] :

XVII, 4, 2 ecatonpylos P*p*V[1] recatonpylos V[2]; 4, 6 interhaec in hac P*p*V[1] inter haec *del.* V[2]; 4, 11 signibus P*p*V[1] signis V[2]; 4, 15 canentis P*p*V[1] candentis V[2]; XXII, 8, 47 pavos P*p*V[1] parvos V[2].

P*p*V[2] *d'accord contre* V[1] :

XVII, 1, 2 plus P*p*V[2] post V[1]; 4, 12 apex P*p*V[2] apes V[1]; 7, 13 atlantico P*p*V[2] (d'après les collations de M. Hübner et de M. Eyssenhardt) adantico V[1]; 12, 1 ad latrocinia P*p*V[2] atalarocinia V[1]; 13, 11 procubuere P*p*V[2] proculq ; ere V[1]; 13, 12 culmis P*p*V[2] culminis V[1]; XXII, 15, 18 certis P*p*V[2] sertis V[1]; *ibid.* crustis P*p*V[2] crussis V[1]; XXIII, 6, 3 nicanore P*p*V[2] nicatore V[1]; 6, 23 nicanoris P*p*V[2] nicatoris V[1]; 6, 22 semiramidis P*p*V[2] samiramidis V[1]; 6, 40 destinaret P*p*V[2] testinaret V[1]; 6, 47 hierapolim P*p*V[2] geapolim V[1].

XVII, 13, 12 extraxit P extruxit V extrauxit *p*.

XVII, 4, 3 pandentesse V[1]P pandentese V[2] pandente[s]se *p*.

XXII, 12, 8 molis VP molis *p*.

Différentes leçons entre les trois mss. :

XVII, 12, 12 barbaru *p* barbarum P barbarii V; 14, 1 ctesifonta *p* ctesiphonta P tesifonta V; XXII, 4, 9 dictante *p* dictitante P dietitante V; 8, 14 curvatis angarius *p* curvatu sangarius P curvata sangarius V; 15, 23 inadeftenitum *p* in adestentum P inadestemtum V; 16, 24 coepto *p* coepto et dicam P coepto V; XXVI, 1, 1 minucias *p* minutia P inutias V.

p et P *d'accord contre* V :

XVI, 2, 4 nitebatur (lac. 8 litt.) P*p* nitebatur (sine lacuna) V; 2, 2 orationibus P oronibus *p* oronibus V; XVII, 1, 12 missis P*p* mistis V; 5, 1 cereali P*p* ceriali V; *ibid.* ultimis secessibus P*p* ultimis eius secessibus V; 7, 13, anae pettrodus P*p* anae pethrodus V; 8, 2 bucellatum *p* bucelatum P buccelatum V; 8, 3 volubilitate P*p* voluptilitate V; 11, 4 colligatum P*p* collibatam V ; *ibid.* nec cautior P*p* necanta[u]tior V; 12, 2 raptentur P*p* reptentur V; 12, 7 tripertito P*p* tipertito V; 13, 7 proiicere P*p* proicere V; 13. 12 exiguo P*p* texiguo V; 13, 19, adaeque P*p*

ataeque V; 13, 24 suprares Pp sup,res V; XVIII, 4, 7 comageni Pp mageni V; XIX, 11, 1 incum P incum p incon V; XXII, 3, 6 ex praefecto praetorio Pp ex praefectorio V; 4, 2 probitate Pp probate V; 4, 8 secutum p saecutum P saecufum V; 5, 5 inertiores Pp inetiores V; 6, 2 cragulorum Pp cragulorum V; 8, 6 chpidunta Pp hpidunta V; 12, 8 castalii Pp castralii V; 15, 16 decem Pp ecbeciem V; XXIII, 6, 62 γαλακτοφαγων PII γαλακτο (lac. 15 litt.) φαγων V.

Quant aux autres passages grecs, ils se ressemblent fort dans les trois manuscrits, et les différences qui s'y trouvent ne sont guère que des confusions de copiste comme ΛΔΑ. L'inscription de l'obélisque XVII, 4, 18 s'arrête au même endroit dans les trois mss : πλσσονονω p πλσσονονω P ΙΙΑcoxoxco V.

Nous ferons remarquer l'absence de lacune dans P et p au mot γαλακτοφαγων XXIII, 6, 62 et tout particulièrement la leçon comageni Pp mageni V, sur laquelle M. G. insiste aussi pour prouver que le *Petrinus*, malgré sa parenté avec V, n'en est pas une copie pure et simple.

Nous le répétons, les causes qui ont amené M. G. à cette dernière opinion nous semblent exister aussi pour le *Parisinus*, mais avec une complication de plus : le P et les mss de cette classe s'arrêtent avec le livre XXVI, tandis que le p possède la fin de l'ouvrage d'Ammien Marcellin.

M. G. a complété le service qu'il rendait par son édition du dernier historien romain en y ajoutant les *Excerpta Valesiana*, collationnés sur le ms. pour la première fois depuis que J. Sirmond les avait envoyés à Henri Valois. Enfin la table des matières est bien plus riche et plus soigneusement faite que celle de Wagner, réimprimée par M. Eyssenhardt, dont nous avions dû nous contenter jusqu'à présent.

William Cart.

---

50. — **Heinrich Leopold Wagner, Gœthe's Jugendgenosse. Nebst neuen Briefen und Gedichten von Wagner und Lenz**; von Dr Eric Schmidt, Privatdocent an der Universität Würzburg, in-8°, Jena, Frommann, 1875, X-128 pages.

Parmi les jeunes poètes, qui, vers 1770, se groupèrent autour de Gœthe, et, pendant les quelques années dites *Période d'Orage*, imprimèrent à la littérature allemande un mouvement si tumultueux, Wagner a été le plus déshérité du sort. Éclipsé, comme ses amis Klinger et Lenz, par la figure sans cesse grandissante de Gœthe, emporté par une mort prématurée, il n'a pas tardé à tomber dans un profond oubli ; ses œuvres mêmes, auxquelles personne ne s'intéressait plus, ont peu à peu presque disparu. Le souvenir de son intervention, aussi maladroite que bien intentionnée, dans les controverses suscitées par l'apparition de *Werther*, une allusion à son principal drame, l'*Infanticide*, enfin un jugement assez défavorable de Gœthe

dans *Poésie et Vérité*, telles étaient à peu près jusqu'ici les seules traces laissées par Wagner dans la littérature.

M. Schmidt essaie, dans ce petit volume, de reconstruire l'histoire de sa vie et de ses œuvres, et de restituer à la critique littéraire une de ces figures de second ordre, qui, mieux que celles des grands génies eux-mêmes, apprennent à connaître une époque, et en donnent la mesure exacte. Si, en plus d'un endroit, nous regrettons d'avoir encore à constater quelques lacunes, la faute n'en est pas au zèle de M. Schmidt; car son livre porte partout les marques d'une profonde connaissance de la littérature allemande au XVIIIe siècle. Au lieu de présenter dans une suite de chapitres isolés les renseignements multiples, fruits de ses patientes recherches, il aurait pu essayer de les grouper et de les fondre en un tout harmonieux, qui nous eût enfin donné de Wagner un portrait, sinon complet (la chose est malheureusement presque impossible aujourd'hui), du moins plus exact et mieux motivé que ceux dont on a dû se contenter jusqu'ici. Il a préféré se borner à rassembler des notes: c'est là un défaut que l'on peut souvent relever chez les laborieux écrivains de l'Allemagne. Mais sa publication est riche en faits intéressants et instructifs. Nous allons en examiner les principaux résultats, et noter les omissions ou les erreurs qui nous ont frappé: le meilleur éloge que l'on puisse faire d'un livre de cette valeur, n'est-il pas de le compléter, de le redresser à l'occasion, et d'en montrer le mérite par le petit nombre même des rectifications qu'il rend nécessaires?

Wagner a-t-il été à Strasbourg le compagnon de table de Gœthe? M. Schmidt l'affirme sans pouvoir le prouver, reproduisant ainsi (ce qu'il ne mentionne pas) l'allégation de J. Leyser (*Gœthe zu Strassburg*, Neustadt, in-8°, 1871, p. 33), qui, lui non plus, n'en donne aucune preuve. Pourquoi donc, tandis qu'il puisait dans les registres de l'état civil de Strasbourg, des renseignements sur les parents de Wagner, M. Schmidt n'a-t-il pas songé à noter aussi la date de leur mort? Il eût peut-être trouvé dans cette indication un argument à l'appui de sa thèse. La présence de Wagner à la table d'hôte de la rue Mercière s'expliquerait en effet tout naturellement, si, en 1770, il avait déjà perdu son père et sa mère.

Par contre, je ne puis qu'approuver pleinement M. Schmidt d'avoir enfin déchargé la mémoire de Wagner de ce vil pamphlet intitulé *la Femme joyeuse;* aux raisons qu'il tire des rapports amicaux de Klinger et de Wagner à Francfort, et de l'admiration professée par Wagner pour Klinger dans les *Lettres sur la troupe de Seiler*, il aurait pu ajouter deux faits encore plus concluants. Schubart (Deutsche Chronik, 1775, p. 719), flétrissant en termes mérités cette plate caricature, annonce qu'elle est l'œuvre d'un étudiant en théologie; or, jamais Wagner n'a étudié la théologie. De plus, la *Gazette savante d'Erfurt* (1777, p. 239), rendant compte d'un *Almanach des Muses*, publié par le même homonyme de notre Wagner et rempli également de plaisanteries du plus mauvais goût, avertit expressé-

ment de ne pas le confondre avec l'écrivain dramatique, et ajoute que l'auteur de l'Almanach habite Marbourg.

A propos de la farce, *Prométhée, Deucalion et ses critiques*, M. Schmidt a négligé de nous faire connaître, ou n'a pas connu lui-même ce détail intéressant signalé par M. S. Hirzel : l'ouvrage, à part une contrefaçon publiée à Freystadt, n'a eu qu'une édition ; néanmoins les six exemplaires vus par M. Hirzel portaient, comme lieu d'impression, chacun une ville différente, savoir : Berlin, Gœttingue, Weimar, Hambourg, Düsseldorf, Leipzig. De même, la protestation de Gœthe contre ce libelle, que le public était unanime à lui attribuer, a paru dans le *Magazin de Franconie* (1775, nº 18), en même temps que dans les *Annonces savantes de Francfort*.

Enfin, il est un dernier point sur lequel je ne puis être de l'avis de M. Schmidt. Il me semble d'abord accorder une importance plus considérable que de raison à l'accusation de plagiat dirigée par Gœthe contre Wagner. Que Wagner ait utilisé, pour le dénouement de son *Infanticide* la catastrophe de Marguerite dans *Faust*, personne ne peut le contester : mais là se bornent, ce me semble, ses torts envers Gœthe. Admettre, comme M. Schmidt est tenté de le faire, qu'il ait utilisé des scènes que Gœthe aurait rejetées dans une rédaction postérieure, est une supposition qui ne s'appuie jusqu'à présent sur aucune preuve. Wagner a simplement puisé son sujet dans les sentiments et les préoccupations de son époque et de son entourage, où ces sortes de questions étaient à l'ordre du jour et faisaient l'objet de débats passionnés ; M. Schmidt nous en donne lui-même la preuve en signalant dans ses notes les nombreuses controverses que suscitait alors cette question à Strasbourg aussi bien qu'ailleurs. Ce lien d'actualité est bien aussi, quoi qu'en dise M. Schmidt, le seul qui existe entre l'*Infanticide* de Wagner et les *Soldats* de Lenz. Aucun événement réel n'en forme la base commune ; l'affirmation opposée ne s'appuie que sur des lettres contradictoires de Lenz à Herder, et ne peut manquer de tomber d'elle-même pour quiconque connaît Lenz et son esprit fantasque, brouillon et mystificateur [1].

Après ces quelques remarques, qui, on le voit, portent principalement sur des questions de détail, ajoutons pour terminer, que M. Schmidt, en homme qui connaît le prix des recherches littéraires, n'a rien laissé perdre de ce qu'un heureux hasard a fait tomber entre ses mains. Il nous donne, en appendice, douze lettres de Wagner, un article de Schlosser sur l'*Infanticide*, et quelques poésies jusqu'ici inconnues de Wagner et de Lenz ; le tout recueilli au cours de ses recherches.

A. Fécamp.

---

1. Notons qu'il ressort avec évidence du livre de M. Schmidt, pour ceux qui n'en seraient pas encore convaincus, que Gœthe n'a pas voulu se venger de son prétendu plagiaire en créant le Wagner de *Faust*. Déjà, dans l'ancienne comédie de marionnettes, le *famulus* de Faust s'appelait Wagner.

VARIÉTÉS.

—

Les Antiquités Moabites du Musée de Berlin.

La question à laquelle est consacré ce mémoire en partie double[1] est beaucoup plus connue en Allemagne et en Angleterre que chez nous. Il s'agit d'un des chapitres les plus piquants de l'histoire des fraudes archéologiques. Les auteurs ont procédé avec le sérieux de juges instruisant une affaire passablement embrouillée et obscurcie encore par des débats passionnés.

Je suis, pour m'ériger à mon tour en juge de ce jugement, assez embarrassé, ayant été moi-même quelque peu mêlé aux faits du procès, comme acteur, comme témoin, voire même, à un moment, comme ... accusé. Je ne crois pouvoir mieux faire que de résumer rapidement ce que je sais par mon expérience personnelle. Cette petite narration ne me fera du reste guère sortir de mon rôle de critique, puisque j'en prends en partie — ou plutôt j'en reprends — les éléments dans l'ouvrage que j'ai sous les yeux.

M. Socin, qui s'est chargé d'expédier le côté épisodique, laissant à son second, M. K., le soin de faire l'autopsie du corps même du délit, s'est acquitté de cette tâche avec beaucoup de zèle, de compétence et d'impartialité. Je ne doute pas qu'il n'accueille avec plaisir les quelques indications nouvelles que je pourrai lui fournir chemin faisant.

Appelé de Jérusalem à Constantinople vers la fin de 1871, je fus informé par un ami fixé dans la ville sainte de certains incidents où je discernai les agissements d'une bande de faussaires hardie et entreprenante. Je reçus, de la part d'un Arabe, anciennement à mon service, l'estampage d'une impudente contrefaçon de la stèle du temple, dont l'original, aujourd'hui disparu, m'avait été enlevé par le pacha. Cet Arabe m'offrait, par l'intermédiaire de mon ami, de me vendre le monument ; en même temps on m'annonçait l'arrivage, à Jérusalem, de diverses inscriptions semblables à celle de la stèle de Mésa et provenant de l'autre côté du Jourdain. Je répondis aussitôt pour mettre en garde mon correspondant contre des supercheries dont le but était visible.

En 1872 j'eus occasion d'examiner à Londres quantité d'aquarelles scrupuleusement faites par le lieutenant C. R. Conder, R. E. ; elles représentaient une série d'objets en terre cuite ; les originaux appartenaient à un M. Shapira, de Jérusalem, qui était en négociation avec le musée de Berlin pour les vendre. Cette collection rapportée, assurait-on, du pays de Moab, consistait principalement en figurines bizarres, en tablettes et vases littéralement couverts de caractères d'aspect phénicien. Le tout, d'un art des plus

1. *Die Æchtheit der moabitischen Alterthümer geprüft von Prof. E. Kautzsch u. Prof. A. Socin in Basel.* — Mit zwei Tafeln. — Strassburg : K. J. Trübner. London : Trübner and Co. — 1876. VIII-191 pp. in-8°.

bouffons, relevé par une forte pointe d'obscénité [qui, paraît-il, avait vivement frappé l'attention de divers connaisseurs. MM. Conder et Drake qui avaient examiné les originaux n'en mettaient pas en doute l'authenticité.

Le comité du *Palestine Exploration Fund*, à qui les aquarelles appartenaient, me fit l'honneur de me demander mon avis. Je répondis, qu'à mon sens, ces objets étaient faux du premier au dernier; que je croyais même reconnaître, à l'aspect de ces caractères moabites prodigués avec une étrange profusion, paléographiquement invraisemblables, philologiquement inexplicables, la *main* de celui qui avait dû les tracer. Je nommai un certain Selîm el-Qari, qui avait exécuté dans le temps une copie partielle de la stèle de Mésa, copie alors en ma possession et aujourd'hui au Louvre (à gauche du monument)[1].

Consulté par le Dr Birch du British Museum, par M. Wright, M. Vaux et divers savants anglais, sur ces antiquités et d'autres congénères, je me prononçai de même et constatai chez ces messieurs, à quelques rares exceptions près[2], un remarquable accord pour tenir en quarantaine ces productions suspectes.

Cependant bien qu'invité à le faire (notamment par l'*Academy*), je ne me crus pas autorisé à émettre devant le public un avis ne s'appuyant en somme que sur une conviction personnelle, et où l'on aurait sans doute déjà voulu voir les arrière-pensées que l'on n'a pas manqué d'y chercher depuis.

D'ailleurs, au même moment, M. Schlottmann publiait un article tout à fait favorable à l'authenticité[3]; devant une pareille autorité je ne pouvais que me taire. Je fus seulement frappé de voir apparaître dans diverses relations le nom de maître Selim comme celui du principal agent de ces découvertes extraordinaires.

L'opinion formellement exprimée de M. Schl. et maintenue par lui dans des articles subséquents, détermina l'acquisition, par le gouvernement allemand, des deux premiers groupes d'antiquités moabites, pour une somme considérable (dix-huit mille thalers), qui furent généreusement fournis par la cassette impériale.

Chargé, en 1873, d'une mission archéologique par le *Palestine Exploration Fund*, je me promis de profiter de mon nouveau séjour à Jérusalem pour tirer les choses au clair. Après des difficultés de tout genre, dont M. Socin fait bien ressortir la signification, je fus admis à visiter une nouvelle collection en voie de formation chez M. Shapira, et destinée à rejoin-

---

1. J'ai signalé dans plusieurs de ces caractères révélateurs des déformations appartenant *en propre* au faussaire d'après sa copie même.

2. P. ex. M. Heath.

3. Zeitschr. d. d. morg. Ges. vol. 26, 28, p. 171 et suiv., etc. *Neue moabitische Funde u. Ræthsel.*

dre ses sœurs au musée de Berlin. Il fallut, pour vaincre les hésitations de M. Shapira, les bons offices de mon ami Drake qui était en rapports avec lui et dont j'avais déjà réussi à ébranler fortement les opinions *sanguine*.

Nous fûmes introduits dans une grande chambre encombrée de centaines de figurines et autres pièces de terre cuite couvertes d'inscriptions. Mais quelles figurines! Je ne puis, toute plaisanterie à part, prendre de meilleur point de comparaison esthétique que les bonshommes de la foire aux pains d'épice. Les plus grossières productions de Chypre sont séparées de ces grands diables de polichinelles en terre cuite, à la fois prétentieux et grotesques, par toute la distance qu'il y a entre un art naïf, rudimentaire, négligé, puéril tant qu'on voudra, mais sincère, et un procédé mécanique, arbitraire, aux mains gauches d'un Arabe faisant de la haute *fantasia* archéologique.

Je pus manier et examiner plusieurs de ces pièces à enquerre : la matière même et le travail criaient tout haut : apocryphe! Il était facile de reconnaître l'argile à peine cuite qu'emploient journellement les potiers de Jérusalem.

En sortant, je déclarai en riant à Drake que, de tout ce que je venais de voir chez Shapira, une seule chose à mes yeux était à peu près authentique, une jolie autruche vivante que lui avaient apportée, avec la dernière fournée, ses amis du désert[1]. « Quant aux poteries, il ne reste plus, lui dis-je, qu'à chercher le potier qui les fait cuire. »

M. Drake se rendit à mon avis, tout en maintenant que les collections précédentes qu'il avait vues et jugées, différaient de celle-ci et pouvaient être authentiques. Pour moi, il y avait, et il y a encore unité générale d'inauthenticité dans toute la série dérivée de la même source, marquée au même coin.

Je retrouvais en effet dans ces fantoches saupoudrés de lettres phéniciennes, comme dans les aquarelles de Londres, et avec plus d'évidence encore, tout ce que je savais de mons Selim et de ses talents : sa façon toute *personnelle* de déformer des caractères moabites *réels*, lorsqu'il se mêlait de les copier en tout bien tout honneur ; son style très-caractéristique — sa *manière* — transposé de la peinture à la plastique — car il est de son métier barbouilleur de sujets religieux à l'usage des pèlerins orientaux ; son imagination nourrie d'indications archéologiques mal digérées d'origine occidentale — car *il lit et écrit* le grec, bien que l'arabe soit sa langue maternelle : voilà pour le savoir-faire; quant à la moralité de ce « notorischer

---

1. Les Bédouins avec qui l'on entre en relations à propos d'antiquités ont la manie de vous imposer des cadeaux de ce genre, pour forcer la note de l'inévitable bakhchich. Les négociations interminables de la stèle de Mésa avaient fini par amener chez moi une véritable ménagerie : lévrier, faucon, mouton, gazelle, cheval, etc., par exemple, arrivé au chameau, je protestai énergiquement.

Schurke » comme le qualifient ses plus chauds partisans eux-mêmes, on va en juger.

Il s'agissait de prendre notre homme la main dans le sac. Après de longues et minutieuses recherches, je finis par découvrir un ouvrier potier qui avait travaillé pour Selim, un nommé Abd el-Bâqi, ainsi qu'un jeune apprenti, Hassan, qui me donna, spontanément, les détails les plus circonstanciés : Selim prenait, chez un maître potier, Ahmed, de l'argile molle avec laquelle il façonnait, chez lui, des « figures d'hommes, de chiens, de femmes, avec des nez, des pieds, des mains, des seins, etc... ; Selim écrivait aussi des lettres sur des vases faits au tour *(dolâb)* par Ahmed, puis il envoyait le tout cuire chez celui-ci. C'était le jeune Hassan que l'on chargeait, avec un de ses camarades, de rapporter le soir chez Selim les pièces cuites, à telles enseignes qu'il eut une fois les bras, la poitrine et le ventre brûlés par une statuette encore chaude. Il voyait Selim plonger les pièces dans un chaudron rempli d'eau[1].

Je m'empressai de mettre par écrit tous ces faits et d'autres que je passe pour abréger. Ce rapport, adressé au comité du *P. E. F.*, fut immédiatement inséré dans l'*Athenæum*[2]. M. Drake, de son côté, se mit en campagne et obtint de Abd el-Baqi, dont je viens de parler, des déclarations concordantes ; il les lui fit répéter et signer en présence du consul d'Angleterre.

A l'arrivée du numéro de l'*Athenæum* contenant mon rapport, grand émoi à Jérusalem. Un ecclésiastique allemand, le licencié Weser, qui avait pris une part active à l'acquisition, par le gouvernement allemand, des antiquités mises en cause, ouvrit immédiatement sur les faits révélés une enquête, *personnelle et strictement privée*, m'assura-t-il, mais en réalité officielle, comme je le vis ensuite[3] et commencée bien avant qu'il me priât d'y prendre part. Il s'agissait, m'écrivait-il, de noter « quelques différences essentielles dans les nouvelles déclarations de certaines personnes nommées dans mon rapport. »

J'acceptai sans défiance et par pure obligeance pour M. W., un rendez-vous chez mes collègues et amis MM. Drake et Conder ; j'y rencontrai M. Weser qui était flanqué d'un honorable épicier de la ville sainte, M. Duisberg[4] et d'un employé du consulat d'Allemagne[5], appelé à simple

---

1. Probablement une solution nitrée pour obtenir ces efflorescences de salpêtre qui ont tant contribué à aveugler les partisans de l'authenticité.

2. *Athenæum*, 24 janv. 1874.

3. *Eine antiquarische Consular-Untersuchung in Jerusalem*, article de M. Weser. (Zeitschr. d. d. morg. Gesell. V. 28, p. 460 et suiv.). Cf. Kautzsch et Socin, p. 58 : « Ordre du gouvernement prussien au Consulat allemand à Jérusalem d'ouvrir une enquête approfondie. »

4. Décoré par le gouvernement bavarois pour services rendus lors de l'acquisition des Moabitica.

5. M. Serapion. Ce personnage, d'origine levantine, joua plus tard, dans la déloyale affaire qui enleva au *Palestine Exploration Fund* les inscriptions bilingues découvertes à Gezer, un rôle tel, qu'il fut l'objet d'une plainte officielle du consul d'Angleterre auprès de son collègue d'Allemagne.

titre d'interprète, se hâta-t-on de me dire, M. Weser ne sachant pas plus parler l'arabe que déchiffrer le moabite.

Voici la surprise qui nous était ménagée à mes amis et à moi ; on croirait lire la Mille-et-deuxième Nuit.

Le jeune Hassan fut amené tout pleurant et déclara, sous la foi du serment, que le *khawâdja* au cheval blanc (ce khawâdja, c'était moi-même) l'ayant attiré dans un guet-apens, l'avait *sequestré, frappé* et *menacé de mort* pour le contraindre à répéter une leçon qu'il lui aurait apprise. Abd el-Baqî jura par Allah et le triple divorce que le même khawâdja était allé lui *voler sa langue* et lui enjoindre de répéter mot pour mot tout ce qu'il dit plus tard à M. Drake et signa en présence du consul d'Angleterre. Baker et Ahmed, deux maîtres potiers, déposèrent dans le même sens. Enfin, pour couronner le tout, on fit comparaître le héros lui-même, Selîm, qui avait été arrêté sans autre forme de procès et emprisonné au consulat d'Allemagne[1]. Selîm protesta avec véhémence de son innocence et dit en propres termes : « M. Ganneau m'ayant rencontré, il y a deux mois, dans la rue des Chrétiens, sous la voûte, près du couvent grec, me dit qu'il me donnerait *cent livres* (2000 fr. !!) si je voulais affirmer que les poteries de M. Shapira étaient fausses et fabriquées par moi et M. Shapira. »

Ce coup de théâtre était du dernier comique.

J'envoyai à Londres un second rapport qui parut à l'*Athenæum* comme le premier[2], et où j'ajoutai, au faisceau des preuves que j'avais déjà réunies, ce dilemme décisif :

1° Ou j'ai réellement ourdi cette noire trame et suis un parfait coquin — et alors les poteries indignement calomniées par moi sont lavées de tout soupçon ;

2° Ou ce conte à dormir debout ne sera pas admis par ceux qui veulent bien m'accorder quelque honnêteté — et alors ce mensonge maladroit entraîne dans sa ruine l'authenticité des poteries qu'il est destiné à couvrir.

Selîm, innocent, n'avait qu'à nier purement et simplement ; il a voulu aller au-delà et donner le change en payant d'audace, il s'est vendu lui-même.

Je renvoie au livre de M. S. pour tout ce qui concerne ce point délicat fort bien traité par lui. Il n'y a pas de milieu ; on ne peut pas dire (en laissant Selîm de côté) : oui, ces gens-là mentent — mes adversaires sont assez bons pour l'admettre — lorsqu'ils vous accusent d'une inepte machination, mais ils mentaient aussi quand ils vous parlaient, et vous ne deviez pas plus les croire alors que nous ne les croyons aujourd'hui. Mais, s'ils mentaient alors, comment expliquer leurs déclarations spontanées, l'intérêt qu'ils pouvaient avoir à les faire, les détails circonstanciés et concordants où ils

---

1. Une perquisition faite à son domicile, par les mêmes autorités, n'avait, paraît-il, produit aucun résultat.

2. *Athenæum*, 7 mars 1874.

sont entrés, détails présentant les plus étranges coïncidences avec ce que nous savons de l'affaire, des personnes et des choses engagées? Comment expliquer d'abord leur remarquable persistance dans leurs premières dépositions, constatée par M. Weser lui-même (Hassan ne se rétracte qu'au troisième interrogatoire), puis les invraisemblances accumulées par ces pauvres diables pour se dégager vis à vis de juges dont ils comprenaient bien le secret désir et en présence d'un appareil de *cawas* et autres agents consulaires, déployé comme à souhait pour les intimider?

Le résultat de cette enquête à grand fracas fut nonobstant réclamé comme une victoire par les champions de l'authenticité, qui, à court d'arguments, en firent une affaire d'amour-propre national. Je fus en butte, dans la presse allemande, à des accusations et insinuations de tout genre, et je dois dire que M. Schlottmann ne fut pas le dernier à rompre des lances dans cette lice extra-scientifique[1].

M. Socin proteste contre ces procédés mieux que je ne le saurais faire; je me bornerai seulement, puisque j'en rencontre aujourd'hui l'occasion, à demander à M. Schlottmann :

Le musée de Berlin a-t-il, après mes rapports, acheté la suite des collections de M. Shapira, suite qui lui était destinée? Celles qu'il possède sont-elles exposées? Quand M. Schl. nous donnera-t-il le *Corpus Inscr. Moabiticar.* qu'il nous a promis?

Je suis heureux, pour ma part, de voir deux hommes, dont les sympathies pour la science allemande ne sauraient faire question, intervenir dans ce débat et parler au nom de la raison, du bon sens et de la justice.

M. Socin rappelle qu'avant la découverte de la stèle de Mésa on n'avait jamais ouï parler de ces poteries qui ont soudain foisonné; qu'aucun explorateur du pays de Moab n'a jamais, soit avant, soit depuis les merveilleuses trouvailles de M. Shapira et C[ie], rapporté un seul fragment de ce genre; que la fabrication de fausses antiquités est courante en Orient et notamment à Jérusalem; que dans les deux ou trois expéditions de contrôle entreprises au delà du Jourdain par M. Weser, en compagnie de Shapira et de *Selim*, l'infortuné licencié déterrant de ses mains, à point nommé, dans des lieux désignés par ledit Selim ou ses compères, des urnes et statues épigraphiques, a tout l'air d'avoir été la victime d'une abominable mystification; après avoir enfin scruté les faits relatés plus hauts, M. S., sans vouloir se prononcer d'une façon absolue, conclut que l'on ne saurait guère plus songer à soutenir l'authenticité contre tant d'éléments de suspicion. Le collaborateur de M. S., M. Kautzch, arrive au même résultat par un autre chemin.

Peut-être reprochera-t-on à cette conclusion qui laisse encore quelque place au doute, une certaine mollesse. J'aurais personnellement mauvaise grâce à critiquer cette timidité, relative, succédant, d'une manière assez

1. V. notamment un article de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* du 12 avril 1874 : *Der Chauvinismus in der Alterthumswissenschaft.*

inattendue, à d'aussi fermes démonstrations; je crois plus correct d'invoquer ici l'intervention d'un nom des plus autorisés. M. Nœldeke, dans un article que je reçois au moment où ces lignes vont paraître, est d'avis que les auteurs tournent un peu court, et il se prononce carrément, sur leurs considérants mêmes, pour l'inauthenticité indubitable[1].

M. K. dissèque la collection successivement — et avec une conscience que j'admire, — aux points de vue mythologique, symbolique, paléographique, linguistique, archéologique, technique, artistique, etc.[2] Peut-être était-ce consacrer beaucoup de temps et de peine à un côté de la question qui peut se résumer en trois mots :

Les *moabitica*, y compris la pipe d'Astarté aux sept points mystiques[3], la jeune Moabite.... à sa *toilette* et autres caricatures défiant toute description, sont inadmissibles comme représentations figurées, absurdes comme épigraphie, réfractaires à toute traduction ainsi que l'ont démontré les malheureuses tentatives de M. Schl. lui-même, condamnées par la nature et le travail de l'argile employée, l'état inconcevable de conservation, les conditions des trouvailles, etc.

Il est un point auquel M. K. aurait pu consacrer utilement quelques pages de sa longue dissertation, car il touche à une certaine opinion mixte qui consent bien maintenant à reconnaître dans les *moabitica* une grande majorité de *forgeries*, mais admet encore un certain nombre d'objets *genuine*. Ce point essentiel, c'est l'étonnante unité de style — s'il est permis de parler de style à propos de telles *horreurs* — qui, à travers des variations intentionnelles faciles à classer, des répétitions bêtement dissimulées et prétendant racheter la monotonie par la bizarrerie, relie tout cet ensemble. On sent dans tout cela, se dérobant sous des combinaisons singulièrement pauvres, une même individualité qui essaie vainement de se déguiser en pluralité et veut jouer à cache-cache avec l'évidence. Cette multiplicité factice ne saurait faire illusion : Moabite ou arabe toute cette genèse tératologique est évidemment

1. *Die moabitischen Fælschungen* (Deutsche Rundschau). Cette petite défaillance de la dernière heure doit tenir à un excès de scepticisme ; les auteurs se sont tellement saturés de doute pour attaquer cette question où tout n'est que crédulité, qu'ils finissent par douter de l'évidence même, à ne vouloir plus rien affirmer, pas même la vérité. M. Kautzch me semble avoir particulièrement ressenti l'influence de ce moment psychologique quand, sous l'empire d'une espèce d'hallucination de défiance, il en arrive presque à suspecter jusqu'à la stèle de Mesa!... l'eau froide après l'eau bouillante... M. Noeldeke fait bonne justice de cette vision cornue.

2. M. K. a poussé le scrupule jusqu'à mettre lui-même la main à la pâte pour se rendre expérimentalement compte des difficultés du modelage. Il déclare avoir été surpris des merveilleux résultats obtenus de prime abord par ses doigts absolument novices... *Anch'io son' pittore*.

3. Ces sept points mystiques, — le septenaire sidéral! — arrangés dans tous les sens, se retrouvent, comme une *marque de fabrique*, sur des quantités de *Moabitica*; ça et le naturalisme de haut goût par lequel se distinguent la plupart des figurines, voilà ce qui a entraîné la conviction de bien des gens.

l'œuvre d'une même main, — et cette main, nous l'avons surprise en flagrant délit.

L'imagination des faussaires syriens, même surexcitée par le stimulant énergique de la cupidité, va rarement jusqu'à inventer de toutes pièces; ses produits se rattachent toujours plus ou moins ingénieusement, soit par la forme, soit par le fond, soit par les circonstances de temps et de lieu, à quelque importante découverte archéologique. La stèle de Mésa est devenue une véritable mère Gigogne : les *moabitica* épigraphiques sont sa progéniture directe.

J'ai parlé, au commencement, de la stèle du temple, sosie de la vraie; ici encore c'est l'Arabe même que j'avais employé pour cette besogne qui a accouché de cette belle invention. Seulement le maladroit a reproduit sottement un texte facile à contrôler par lui-même : c'est là la grosse pierre d'achoppement de messieurs les faussaires; quand ils se mêlent de faire parler leurs joujoux, ils sont perdus. Voilà pourquoi les poteries moabites, filles d'un fripon d'esprit, sont muettes; elles ouvrent la bouche, mais pour ne rien dire. Si, au lieu d'être mis aux prises avec un assemblage adroitement incohérent de caractères irréductibles, M. Schlottmann eût été placé en présence de textes se piquant d'être intelligibles, nul doute qu'il n'eût le premier crié à l'imposture.

Le fabricant de stèles hérodiennes comprit cette vérité, mais un peu tard. C'est alors que sortit de la même manufacture un gros bloc de calcaire dur couvert de caractères grecs, il est vrai, mais impossibles à combiner.

On l'exhuma des environs de Siloam, par ce que là — toujours même système de plagiat — j'avais découvert les deux précieuses inscriptions phéniciennes aujourd'hui à Londres. Cette fois le bloc énigmatique trouva marchand.

Pendant mon dernier séjour en Palestine, eut lieu une grande trouvaille de Sicles d'argent parfaitement authentiques, dont j'acquis les plus remarquables spécimens. Peu après on m'apportait en grand mystère une énorme plaque de marbre blanc, avec le fac-simile d'un Sicle de l'an I gravé à une échelle gigantesque.

J'en passe et des meilleurs. Voici un dernier exemple assez bouffon. On m'offrit un jour pour une demi-livre un cône tronqué, de cornaline, avec cette inscription fort proprement gravée, ma foi, en caractères hébreux archaïques, s'il vous plaît : *Le roi David serviteur de Jehovah*. Dix francs! le propre sceau de David! C'était vraiment donné.

A quand les tables de la loi et le livre jaune phénicien avec la correspondance de Hiram et de Salomon? [1]

CH. CLERMONT-GANNEAU.

---

1. Il paraît que la découverte de Parahyba a failli faire une réalité de cette innocente plaisanterie qui terminait une de mes lettres à l'*Athenæum*. Cf. Schlottmann, *Zeitschr. d. d. morg. Ges.* Vol. 28, p. 481 et suiv. : *Eine in Brasilien gefundene Gedenktafel der Schiffsleute des Kœnigs Hiram von Tyrus.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

—

Séance du 3 mars 1876.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres des candidats à la place d'académicien libre vacante par la mort de M. le marquis de Lagrange. Ces candidats sont au nombre de cinq : ce sont MM. Fournel, Ch. Nisard, Baudry, Germain et Joachim Ménant. M. Fournel, ingénieur, indique parmi ses titres des travaux d'exploration minéralogique accomplis en Algérie, et une *Histoire des Berbères*. M. Ch. Nisard signale, outre ses travaux d'histoire littéraire et ses études linguistiques sur les patois, une édition préparée pour l'impression des mémoires du comte de Caylus. M. Baudry, conservateur adjoint à la Bibliothèque mazarine, mentionne divers travaux sur la linguistique, la mythologie comparée et l'histoire du droit. M. Germain, correspondant de l'académie, rappelle ses nombreuses études historiques et archéologiques relatives à Montpellier et au midi de la France ; il a joint ses ouvrages à sa lettre (v. ci-après, ouvrages déposés). Enfin M. Joachim Ménant signale ses travaux relatifs au déchiffrement des inscriptions cunéiformes, et notamment son syllabaire assyrien.

M. Reinhold Dezeimeris se porte candidat à la place de correspondant de l'académie qui est vacante par la mort de M. de Coussemaker.

L'académie se forme en comité secret pour la discussion des titres des candidats à la place de membre libre.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Garcin de Tassy : Houdas (professeur d'arabe à Oran), Cours élémentaire de langue arabe, 1re partie ; — *par M. Thurot :* Paul Meyer, Un récit en vers français de la première croisade fondé sur Baudri de Bourgueil, notice et extraits d'après les manuscrits d'Oxford et de Spalding (extrait de la *Romania*, tome V) ; — *par M. Renan :* Phönikische Inschrift von Gebâl (Byblus) nach einem Papier-Abklatsche autographirt von Dr. Julius Euting (Strassburg, 1876). M. Renan présente aussi de la part de M. Clermont-Ganneau plusieurs estampages d'inscriptions himyarites.

Ouvrages déposés : — Discorso letto dal secretario della commissione archeologica municipale il giorno 25 febbr. 1876 in occasione dell' apertura delle nuove sale dei musei capitolini (Roma, in-8° ; brochure envoyée par M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome) ; — A. Germain : Histoire du commerce de Montpellier, 2 vol. ; Histoire de la commune de Montpellier, 3 vol. ; Histoire de l'église de Nîmes, 2 vol. ; Mélanges d'histoire et d'archéologie, 4 vol. ; — O. Montelius, Fran Jernaldern (Stockholm, 1869, 2 vol. in-4°) ; — Aug. Moutié, Chevreuse, recherches historiques, archéologiques et généalogiques (Rambouillet, 2 vol. in-8°) ; — Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος, σύγγραμμα περιοδικόν, tomes 7 et 8 (Constantinople, in-4°) ; — Scavi, monumenti, musei e insegnamento della scienza delle antichità in Italia (Firenze, 1874 ; extr. de la Nuova Antologia) ; — A. Uppström : Codices gotici ambrosiani (Upsaliæ, in-4°) ; Fragmenta gotica selecta (in-8°) ; — C. F. Wiberg, De klassiska Folkens forbindelse med Norden (Stockholm, 1868, in-4°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12. — 18 Mars — 1876

51. — Theodor NŒLDEKE. — **Mandaische Grammatik.** Halle, 1875, in-8° de xxxiv-486 pages.

Si quelqu'un pouvait entreprendre, avec espoir de réussir, un livre comme celui que nous avons sous les yeux, c'était certainement M. Nöldeke. Tous les travaux de l'éminent professeur de Strasbourg le préparaient à cette étude et nous espérons bien qu'il pourra exécuter bientôt celle qui reste à faire, à savoir, une étude comparée des divers dialectes araméens. Du reste, M. N. n'aura qu'à dépouiller ses livres et ses monographies précédentes, pour arriver à composer un ouvrage substantiel sur cet important sujet. Les matériaux d'une grammaire comparée des dialectes araméens sont déjà réunis dans la grammaire du mandéen, dans la grammaire du néo-syrien, et dans les dissertations consacrées aux dialectes du Liban, de Palmyre et de la Palestine.

Nous ne nous arrêterons pas à faire ressortir ici les mérites de ce nouvel ouvrage de M. N. Il présente les mêmes qualités que les précédents : étude approfondie de la matière, abondance de détails, rapprochements ingénieux, exemples multipliés à l'infini, comparaisons nombreuses avec les langues de même famille; nous y trouvons tout ce qui révèle un homme consciencieux et profondément versé dans la matière. A ce point de vue, l'ouvrage de M. N. satisfait pleinement aux exigences de notre époque et peut-être même les dépasse-t-il. Si nous avions, en effet, à faire un reproche à cette grammaire mandaïte, c'est qu'il y a trop de détails et pas assez de lois ou de principes, trop d'analyse et peut-être un certain manque de synthèse. Il nous semble qu'il eût été possible de supprimer ou de disposer autrement une partie des exemples cités sans nuire à la valeur scientifique de l'ouvrage, et nous pensons même que ce dernier y eût gagné en clarté et en intérêt.

Nous aurions voulu aussi que l'auteur eût résumé dans quelques pages, sous forme de préface ou de conclusion, les résultats généraux auxquels l'ont conduit cette étude approfondie ; et ce serait même, à nos yeux, la partie du livre qui eût été la plus utile, celle qui fût restée. Car, espérer qu'un idiome pour lequel il n'existe que cinq ou six livres primitifs et cinq

ou six livres d'une portée encore restreinte, espérer, disons-nous, qu'un tel idiome soit jamais l'objet d'une étude générale, serait plus que téméraire.

Il est vrai que M. N. a eu des raisons de ne pas formuler, dès maintenant, des conclusions générales; et lui-même les a, ce nous semble, indiquées discrètement, quand il a reconnu que son livre manquait d'une des bases les plus essentielles à toute œuvre de ce genre, à savoir, de la connaissance même de l'idiome mandéen, tel qu'il est parlé encore ou qu'il était parlé il y a peu de temps.

Cette raison est grave, à nos yeux, et peut-être même empêchera-t-elle toujours que les conclusions de la grammaire comparée des dialectes araméens présentent le degré de certitude qu'on voudrait leur trouver. Voici quelques faits qui aideront à comprendre notre pensée. Il est certain que les principaux dialectes araméens n'ont eu, si on ne tient compte que des monuments écrits, qu'une seule orthographe. Et peut-être même n'y a-t-il pas une langue au monde qui présente autant de fixité que le syriaque. Qu'on prenne, par exemple, un manuscrit du commencement du Ve siècle et un manuscrit du XVe, ou même un manuscrit de notre temps, et on verra que les variations orthographiques sont réellement insignifiantes. Cependant il est également certain qu'avec un système d'écriture *essentiellement* uniforme, les peuples parlant l'araméen avaient une infinité de prononciations différentes. C'est au point, nous dit Bar-Hébreus, qu'ils ne pouvaient pas se comprendre entre eux.

Or, ces deux faits admis, on comprend que les variations orthographiques du mandéen, n'aillent pas jusqu'à prouver que ce dialecte était essentiellement différent de l'araméen oriental. Que faut-il pour cela? Il suffit de prouver que les Mandéens étaient des campagnards ignorants, lesquels, connaissant la langue par l'usage, se sont mis un jour à l'écrire. Il n'y a qu'à voir la manière dont les paysans légèrement dégrossis écrivent le français ou l'allemand, pour comprendre que les variantes orthographiques du mandéen n'ont pas, pour la plupart, d'autre origine. Tout ce que nous savons, en effet, des Mandéens, nous les montre comme une secte grossière et ignorante qui vivait dans l'isolement et la superstition [1].

Ce qui confirme, en outre, cette manière de voir, ce sont les variantes mêmes qui existent entre les manuscrits que nous possédons. Le même mot est écrit ici d'une manière et là d'une autre.

Il est vrai que si on prouvait : 1° que les manuscrits du XVIe et du XVIIe siècle représentent exactement les manuscrits du VIIIe ou du IXe; 2° que le caractère saillant du mandéen, à savoir, l'atténuation et l'oblitération des sons gutturaux, n'existe pas dans l'araméen, on aurait un point d'appui pour combattre notre thèse.

1. On peut voir les détails fournis, sur les Mandéens, par Pietro della Valle, dans *Viaggi di Pietro della Valle*, in-4°, Rome, 1663. Ce voyageur visita les Mandéens dans le premier quart du XVIIe siècle.

Mais, de ces deux faits, le second est certainement faux et il est impossible de prouver le premier qui, d'ailleurs, ne serait pas concluant, à lui tout seul.

Nous disons que le second est faux, car les Chaldéens actuels ne connaissent pas, ou connaissent à peine les sons gutturaux, et beaucoup d'indices prouvent que les gutturales sont oblitérées chez eux depuis longtemps.

Il nous semble donc qu'on arrivera difficilement à déterminer la vraie position du dialecte des Mandéens par rapport à l'araméen oriental ; d'abord, parce qu'on ne connaît pas assez l'histoire de cette fraction de la race syrienne et ensuite parce qu'on ignore trop encore l'exacte prononciation du dialecte chaldéo-nestorien, que nous appellerions volontiers classique.

Est-ce à dire néanmoins que des travaux comme ceux de M. N. soient inutiles? Certes, il est bien loin de notre pensée de vouloir formuler un pareil jugement. Nous estimons trop les travaux de l'éminent professeur pour chercher à le décourager dans ses explorations linguistiques; et quoique nous apercevions, à la base du système, une lacune qu'il lui est impossible de combler, nous reconnaissons volontiers que son livre prépare les voies à un ouvrage plus précis, plus net et plus définitif. Le mandéen nous aidera à connaître plus exactement certains phénomènes de l'araméen littéraire qu'on avait de la peine à s'expliquer, et, un jour peut-être, quand la sphère de chaque dialecte aura été plus nettement circonscrite, on arrivera à démontrer que M. N. est plus dans le vrai que nous ne le pensons.

Une critique de détail ne saurait être ici à sa place. Elle montrerait uniquement ce que tout le monde sait déjà, le soin scrupuleux avec lequel le savant professeur conçoit, prépare et exécute tous ses travaux. Ce sont là, du reste, les qualités qui lui ont valu, à un âge jeune encore, l'honneur d'être considéré comme le premier syriaciste de notre temps.

Abbé MARTIN.
Chapelain de Sainte-Geneviève.

---

52. — **Analecta Euripidea** scripsit Udalricus DE WILAMOWITZ-MŒLLENDORFF. Berlin, 1875, ed. Eggers. Prix : 11 fr.

Dans la première partie de cette remarquable publication, M. W. M. s'est attaché à démontrer que deux des plus importants manuscrits d'Euripide, le *Palatinus*, 287, et le *Laurentianus*, XXXII, 2, dérivent d'une source commune. On sait qu'avec un *Harlianus* (le nº 5,743 du *British Museum*) ils forment une classe à part, dite la seconde classe, et regardée jusqu'ici comme inférieure à la première pour l'intégrité du texte ; on sait aussi que sur les dix-neuf drames d'Euripide qui nous sont restés, sept ne se trouvent que dans le *Palatinus* et le *Laurentianus*, trois dans ce dernier seulement. C'est le plus complet de ces deux manuscrits, le *Laurentianus*, qui, pour les éditeurs d'Euripide, — nous ne parlons, bien entendu, que des éditeurs récents, — représente la tradition la moins pure : mais il faut

dire que leur opinion à cet égard ne repose pas sur une base suffisamment solide. La dernière collation complète du *Laurentianus* remonte au commencement de ce siècle ; elle a pour auteur le bibliothécaire Furia dont la science paléographique et philologique était loin d'égaler le zèle. On saura donc gré à M. W. M. d'avoir consacré plusieurs mois à la lecture de ce précieux manuscrit : il en a collationné des parties considérables, et le grand nombre de leçons importantes qu'il a relevées, les divergences qu'il a signalées en une foule d'endroits entre le texte véritable du *Laurentianus* et la collation de Furia, ne laisseront de doute à personne sur le mérite de ce travail et sur l'avantage qu'il y aurait à ce qu'il fût complété dans un avenir prochain.

M. W. M. a lu aussi avec beaucoup de soin le *Palatinus*, mais sans y faire d'aussi nombreuses découvertes, ce manuscrit ayant déjà passé par les mains de philologues éminents. Toutefois, il y a glané plus d'une variante qui avait échappé à leur attention. Les deux manuscrits consciencieusement étudiés, M. W. M. les a rapprochés à la lumière des faits nouveaux qu'il venait de recueillir, et voici ce qui ressort pour lui de cette comparaison.

En premier lieu, le texte du *Laurentianus*, dégagé de retouches très-nombreuses est, contrairement à ce qu'on a cru jusqu'ici, plus pur que celui du *Palatinus*. De plus, les différences et les analogies entre les deux manuscrits varient considérablement d'une pièce à l'autre en nombre et en importance. La ressemblance des textes est frappante dans les Suppliantes, Rhésus, les deux Iphigénies, le Cyclope, Ion et les Héraclides ; elle est moindre dans Hippolyte et Alceste, moins grande encore dans Andromaque et Médée ; enfin dans les Bacchantes il n'y a plus aucun air de famille entre P et C (nous désignons ainsi, avec M. W. M., le *Palatinus* et le *Laurentianus*). Classées d'après la ressemblance des textes, les pièces communes aux deux manuscrits forment donc quatre groupes ou catégories distinctes. Pour cinq drames du premier groupe et pour les Bacchantes qui appartiennent au quatrième, M. W. M. a dressé des tableaux de variantes qui permettent au lecteur de constater lui-même et la pureté plus grande du texte de C et la parenté, ici très-étroite, là très-éloignée, de ce manuscrit et du *Palatinus*. On regrettera que ces tableaux de variantes ne comprennent que six pièces seulement sur douze. Quoi qu'il en soit, voyons ce que M. W. M. édifie sur cette classification.

Dans les pièces du premier groupe, le *Palatinus* et le *Laurentianus* ne sont que deux copies d'un seul et même manuscrit aujourd'hui perdu. Ce manuscrit que M. W. M. appelle Φ et qu'à force d'inductions ingénieuses, il arrive à feuilleter aussi aisément que les livres de sa bibliothèque, aurait d'abord été transcrit d'un bout à l'autre par le copiste du *Laurentianus*. Tout ce que nous trouvons dans C proviendrait de Φ sauf les vers 1-755 des Bacchantes pris à une autre source. Après un laps de temps que M. W. M. estime à environ un siècle, on aurait entrepris une seconde copie de Φ. Mais, dans l'intervalle, ce manuscrit — c'est M. W. M. qui parle — avait

gravement souffert : sur dix-sept pièces, il n'en contenait plus que sept, celles du premier groupe. Le copiste de *P* s'adressa donc, pour les pièces du second et du troisième groupe, à deux manuscrits provenant l'un et l'autre de Φ ou d'un frère de Φ, mais dont le texte avait subi des altérations plus ou moins considérables ; enfin un manuscrit d'une autre famille servit d'original au copiste de *P* pour les Bacchantes et les Troyennes. Cette dernière pièce ne figure pas dans C ; elle n'avait jamais figuré dans Φ.

Les mêmes raisons qui nous empêchent de nous prononcer sur la valeur de la classification exposée plus haut nous interdisent tout jugement d'ensemble sur le système généalogique que M. W. M. en a tiré. Mais il est deux points très-importants que les faits mis sous nos yeux par M. W. M. nous permettent de lui accorder dès à présent. D'abord les manuscrits qui ont fourni aux copistes de *P* et de C le texte des Bacchantes appartenaient à deux familles très-différentes. Ensuite, il y a sans aucun doute entre *P* et C, dans les pièces du premier groupe, collationnées par M. W. M., la plus étroite parenté. Peut-être, en constatant de *P* à C plus d'une différence très-apparente, commencera-t-on par trouver que M. W. M. s'est un peu trop hâté de les regarder comme deux copies d'un seul et même texte. Mais un examen attentif a facilement raison de ces divergences. Il en est une que M. W. M. considère cependant comme très-grave. Après le vers 1441 de l'Iphygénie en Tauride, on lit dans C ce trimètre évidemment interpolé τῶν νῦν παρόντων πημάτων ἀναψυχάς (comparez Hippolyte, v. 600), qui ne se trouve pas dans *P*, c'est-à-dire dans la copie la moins ancienne et la moins bonne. M. W. M. suppose, mais sans paraître très-satisfait de cette explication, que le vers en question figurait à la marge de Φ, comme provenant d'une seconde main : le copiste de C l'aurait introduit dans le texte même, et le copiste de *P*, par une négligence heureuse, l'aurait omis. L'hypothèse est ingénieuse : mais ne peut-on pas admettre tout simplement que le vers se trouvait dans le texte de Φ et qu'il a été sauté par le copiste de *P*. Nous ne voyons pas pourquoi le caractère apocryphe de ce vers l'aurait nécessairement préservé d'un accident de ce genre.

M. W. M. a fait suivre l'exposé de son système, d'une recension nouvelle et complète des Suppliantes. Nous l'en remercierions sans réserve si, pour être conséquent, il n'avait cru devoir nous donner les variantes de Φ, son archétype hypothétique. L'idée nous semble malencontreuse. Il est fort probable que le manuscrit Φ a existé, mais il est certain qu'il n'existe plus, et dès lors le procédé de M. W. M. n'a rien de très-scientifique ni même de très-sérieux.

Les améliorations que M. W. M. a essayé d'apporter au texte se bornent à peu de chose. A part quelques vers ajoutés à la liste des interpolations généralement reconnues, quelques autres rendus au contraire à Euripide et un certain nombre de transpositions plus ou moins heureuses, cette édition des Suppliantes n'offre presque rien de nouveau. Signalons cependant les conjectures suivantes :

Au vers 17 : θελουσῶν τῶνδε μητέρων ; au vers 73 : ξυνῳδοὶ κτύποι, au 244, v. σῴζει πάτραν ; au v. 240 : οἱ δ' οὐδὲν ὄντες (la leçon des manuscrits : οἱ δ' οὐκ ἔχοντες nous paraît bien préférable à cette conjecture qui supprime l'antithèse) ; au v. 305 : νῦν δ' ἀλλὰ σοί τε τοῦτο δρᾶν τιμὴν φέρει ; au v. 392 : σὺ δέ (très-heureuse correction) ; au v. 437 : ἐς μέσον φέρειν κρατεῖ ; au v. 453 : ὅταν τελῇ ; au v. 583 : ὥσπερ ἠνέχου ; au v. 853 : οὐ τἂν δυναίμην ; au v. 947 : τλήμονες ; au v. 1015 : ἔστ' ἂν ὁρμάσω ; au v. 1030 : γενναίας ἀλόχοιο ; au v. 1039 : ἤλυθε κηδεύσασα (comparer v. 1043) ; au v. 1171 : ὑπεῖπον.

Étant données la sagacité et la hardiesse de M. W. M., le petit nombre de ces conjectures fait penser qu'une certaine précipitation a présidé à cette recension des Suppliantes. N'est-ce pas pour aller plus vite que M. W. M. propose de supprimer les vers difficiles à corriger ? Corrigi nequit, nonne spurius est ? dit-il du vers 745 : οἱ τόξον ἐντείνοντες τοῦ καιροῦ πέρα, dont la suppression romprait l'équilibre de toute une période.

Sur les autres parties du livre de M. W. M., nous serons plus brefs. Le premier des cinq chapitres qu'il a groupés sous le titre commun de « pinacographica et didascalica », traite de l'ordre des pièces d'Euripide dans les manuscrits. C'est une étude pleine d'intérêt. Suivant M. W. M., les manuscrits reproduisaient simplement à l'origine l'ordre que les grammairiens et les bibliothécaires avaient adopté en dressant leurs catalogues. Or, beaucoup d'indices nous portent à croire que c'était un ordre alphabétique ou plutôt *grammatique*, où les lettres ne se suivaient pas comme dans les abécédaires et les glossaires. Pour ne parler que du plus significatif de ces indices, on conserve au musée du Pirée une stèle où sont inscrits les titres d'un certain nombre d'ouvrages donnés sans doute par de généreux citoyens à quelque bibliothèque de l'Attique, et, dans la seconde colonne de cette stèle, figurent plus de trente drames d'Euripide disposés selon un ordre alphabétique dont le Σ est le premier terme, et l'E le dernier. Entre ces deux lettres se placent le Θ, le Δ, le Ω, le Φ et l'A. M. W. M. remarque à ce propos que les pièces contenues dans le *Laurentianus*, si l'on observe les numéros d'ordre qui leur sont donnés dans ce manuscrit, forment une liste dont une partie du moins présente une disposition alphabétique incontestable et ferait même suite au catalogue du Pirée[1]. Quant à l'opinion émise en passant par M. W. M. sur le sens véritable des expressions λέλεκται et ἐποιήθη qu'on trouve dans les arguments de l'Antigone[2] et de l'Alceste[3] attribuées à Aristophane de Byzance, opinion suivant laquelle ce grammairien aurait voulu indiquer, non pas, comme on le croit généralement, la place de ces deux pièces dans la chronologie du théâtre d'Euripide et de Sophocle, mais bien leurs numéros d'ordre dans les catalogues alphabétiques dressés par les

1. Cette partie de la liste comprend Hélène, Électre, Hercule, les Héraclides Ion, les Suppliantes (Ἱκέτιδες) et les deux Iphigénie.

2. λέλεκται τὸ δρᾶμα τοῦτο τριακοστὸν δεύτερον, κ. τ. λ.

3. τὸ δρᾶμα ἐποιήθη ἑπτακαιδέκατον κ. τ. λ.

Alexandrins, elle n'est pas très-nouvelle, puisque M. Wex la soumettait déjà en 1842 aux lecteurs du *Rheiniches Museum*: mais on ne peut nier que les recherches de M. W. M. ne l'aient rendue très-probable.

Nous dirons peu de chose de l'annexe intitulée : « Critica » où M. W. M. a donné asile à une foule assez confuse d'observations et de conjectures qui n'avaient décidément pas pu trouver place dans le corps de son ouvrage. Mentionnons, pour les désapprouver, les transpositions par lesquelles M. W. M. arrive à nous présenter le Phèdre d'Euripide sous un jour tout nouveau. Jusqu'ici l'on avait cru que c'était au mépris des ordres de Phèdre que sa nourrice révélait à Hippolyte la passion coupable dont il était l'objet, on pensait que jusqu'au dernier moment Phèdre avait repoussé des conseils dictés par un zèle exempt de scrupules. M. W. M. estime, tout au contraire, qu'en allant trouver Hippolyte, la nourice ne fait que se conformer au désir de Phèdre, désir que celle-ci a laissé très-clairement transparaître sous d'hypocrites protestations. Il prétend, — et c'est là son point de départ, — que dans le texte d'Euripide tel que nous le lisons, le dialogue entre Phèdre et la nourrice (du vers 477 au vers 520) présente d'intolérables incohérences ; qu'après avoir vanté, au vers 477 et suivants, la puissance calmante de certains procédés magiques (εἰσὶν ἐπῳδαὶ καὶ λόγοι θελκτήριοι), il est impossible qu'elle conseille brusquement à Phèdre au vers 490, en termes assez peu voilés, l'essai, beaucoup moins avouable, d'un message à Hippolyte, pour revenir, au vers 508, à parler de philtres bienfaisants. Il y a certainement quelque chose de vrai dans l'observation de M. W. M : entre le vers 481 et le vers 490 on cherche vainement une transition nécessaire au sens. Très-vraisemblablement une lacune plus ou moins considérable est venue à une époque assez ancienne déparer cette belle scène. M. W. M. n'a pas recours à cette explication : à la suite des vers 477-481 il place les trois vers 513-515 que Nauck et, à son exemple, les derniers éditeurs d'Euripide, avaient élagués du texte comme interpolés et, tandis que les manuscrits et les anciennes éditions les attribuaient à la nourrice, il les attribue à Phèdre. Nous prions le lecteur de juger, son Euripide en main, des singuliers effets de cette soi-disant restitution. Au lieu d'une solution de continuité facilement explicable par une cause accidentelle, nous en aurions une autre pour le moins aussi brusque et dont il faudrait accuser Euripide lui-même.

Il y a encore dans ce livre plus d'une témérité sur laquelle on passera volontiers en faveur de tout ce qu'il offre d'excellent. N'y a-t-il pas quelque exagération à prétendre (page 180) « qu'Euripide hellénise et civilise les peuples les plus divers » ? Ne sera-t-on pas surpris de lire (page 164) dans un chapitre sur les tragédies apocryphes du même poète que « le dualisme de l'esprit et de la matière a été emprunté par les juifs et les chrétiens à la religion des Perses. » Ces étrangetés n'auraient rien de bien grave si elles ne dénotaient, dans les habitudes littéraires de l'auteur, ce manque de mesure et de goût qui semble devenir de plus en plus commun chez les philo-

logues et qui, joint trop souvent — le livre de M. W. M. nous en fournirait un exemple — à un certain mépris de tout classement méthodique des faits comme de toute élégance de style, rend beaucoup de leurs ouvrages fort difficiles à lire.

J. NICOLE.

---

53. — **Cornelii Taciti de vita et moribus Julii Agricolæ liber.** Ad codices Vaticanos in usum prælectionum edidit et recensuit Carolus Ludovicus URLICHS, Wirceburgi, 1875.

Cette nouvelle publication de M. Urlichs, à qui nous devons, entre autres travaux savants, l'excellente dissertation *de vita et honoribus Agricolæ*, fait faire un pas important à la constitution du texte de l'*Agricola*, et fournit aux philologues les moyens de l'améliorer probablement encore. On sait que l'opuscule de Tacite ne nous a été conservé que dans deux manuscrits du Vatican de la fin du XV[e] siècle. M. U. reproduit complétement le meilleur des deux, celui de Pomponius Laetus, désigné ici par A, par Γ chez Wex. Il en conserve la ponctuation et toutes les abréviations, avec les conjectures écrites en marge par P. L. lui-même et les *variæ lectiones* écrites de la même main. Il donne même les signes faits en marge par l'auteur du ms. pour indiquer les passages plus ou moins difficiles ou tout à fait difficiles et corrompus. Il marque aussi la fin des pages et, dans les endroits douteux, la fin des lignes, et appelle l'attention sur quelques mots qui lui ont laissé des doutes sur la manière dont il faut les lire. Au bas des pages se trouvent les leçons différentes du ms. B (Δ chez Wex), de sorte que tout ce qui doit servir de fondement à la critique est maintenant accessible à tout le monde. C'est un service signalé que M. U. a rendu aux philologues.

En regard de la reproduction du ms. A et des leçons différentes du ms. B., M. U. a placé, sous le nom de *scriptura emendata*, le texte qu'il adopte, en donnant au bas des pages les conjectures ou les corrections des savants. Ce nouveau texte diffère, en beaucoup d'endroits, de tous ceux qui ont été publiés jusqu'ici. M. U. ne corrige pas seulement des mots, il en ajoute, il en supprime, il fait des transpositions. Parmi les corrections, il en est quelques-unes qu'on peut admettre de prime abord comme excellentes, par exemple celle du ch. 19, où *ac luere pretio* est remplacé par *auctiore pretio*, correction qui avait déjà paru dans le Philologischer Anzeiger, mais sans signature, ce qui nous l'a fait erronément attribuer à Ern. von Leutsch. Au ch. 45, on trouve, au lieu de *Maurici Rusticique visûs*, la leçon *Mauricum Rusticumque divisimus*, inscrite en marge par Pomponius Laetus comme provenant d'un autre ms. En l'admettant, on donne de la clarté à une phrase qu'on explique difficilement sans ajouter le mot *horrore (pudore*, Dræger). Il y a des leçons sur lesquelles il convient de ne se prononcer qu'après en avoir vu la justification dans le commentaire, qui est promis pour la fin de cette année. Quelques-unes nous semblent plus ou moins

difficiles à justifier. Au ch. 22, on lit : ex iracundia nihil supererat; *secretum vel silentium* ejus non timeres; dans le ms. A il y a *secretum, ut.* Nous préférons changer *ut* en *et*, et prendre *secretum* pour un adjectif, comme le fait le ms. La seule objection qu'on ait faite à cette manière de lire le passage est celle-ci : *et non* ne convient pas, il faudait *neque* (V. Philol. Anzeiger, 3e livr., 1875). *Et non* est cependant suffisamment justifié par l'exemple suivant : *Nihil* eorum Vitellianos fallebat..., *et* exploratores sua *non* occultabant (Hist. 2, 34). Quant à prendre *secretum* pour un substantif, Nipperdey, après d'autres, y a vu de très-grandes difficultés, et nous avons démontré, de notre côté, que cela ne donnerait pas un sens convenable (V. Contrib. à l'explic. et à la critique de Tacite). Le Phil. Anzeiger (l. l.) fait entendre que *secretum ejus* ne signifie autre chose que *s'éloigner* (sich von dem Schuldigen zurückziehen), mais est-il possible d'admettre ce sens? Au ch. 36, on trouve : minimeque *pedestris* ei pugnae facies erat, cum *pleno gradu* aut stantes simul equorum corporibus impellerentur. Les mss. sont ici tout à fait corrompus, mais ils ont en toutes lettres, non pas *pedestris*, mais *equestres*, et il nous semble que celui qui veut corriger la phrase doit avant tout chercher à conserver ce mot. Ernesti avait déjà dit : Bene Pichena monet Tacitum potius debuisse dicere minime *pedestris* pugnæ faciem fuisse, mais il s'était bien gardé de mettre *pedestris* dans son texte. A la leçon *egra diu* du ms., M. U. substitue *pleno gradu*; j'avais pensé, de mon côté, à *gradu moti*, mais ni l'un ni l'autre changement ne me semble possible, parce que le sujet de *impellerentur* ne serait pas assez clairement exprimé. Enfin, ce qu'on fait dire à Tacite en mettant *pedestris* ne me paraît pas pouvoir s'accorder avec ce qui précède immédiatement. Au ch. 2, M. U. conserve *legimus*, et la dernière phrase du ch. précédent est restée aussi sans changement, excepté que *fuit* est remplacé par *fuerit*. Il y a donc dans son texte de très-grosses difficultés, devant lesquelles toutes les explications ont jusqu'ici échoué. Espérons que l'éminent professeur parviendra à en donner une que tout le monde puisse accepter.

J. GANTRELLE.

---

54. — **Preussische Regesten**, bis zum Ausgange des Dreizehnten Jahrhunderts. Gesammelt und herausgegeben von Dr M. PERLBACH. Kœnigsberg, 1875. Heft I.

Il y a quarante ans que J. Voigt, directeur des archives de Kœnigsberg, commença la publication de son *Codex diplomaticus prussicus*, dont le sixième et dernier volume a paru en 1861. C'était le premier travail où l'on eût réuni un grand nombre de documents originaux sur l'histoire de Prusse. Par *Prusse*, il faut entendre la Prusse proprement dite, c'est-à-dire le pays situé sur la rive droite de la Vistule.

Le *Codex* de Voigt est resté inachevé, à l'année 1404, et bien qu'il ait rendu de grands services, on y rencontre beaucoup de lacunes, que d'autres

travaux permettent de combler aujourd'hui. Dans les provinces et villes voisines de la Prusse, comme la Lithuanie, la Pologne, la Marche, la Poméranie, les villes de la Hanse, des publications de valeur diverse, mais qui toutes ont leur utilité, ont mis au jour des documents dont un nombre notable intéresse l'histoire de la Prusse; car l'Ordre teutonique, conquérant de ce pays, a été en relations très-fréquentes avec ces provinces et ces villes. Nous citerons le *Codex diplomaticus Lithuaniæ*, de Raczynski, le *Vetera monumenta Poloniæ et Lithuaniæ gentiumque finitimarum historiam illustrantia*, de Theiner, le *Liv- Est- und Curlændisches Urkundenbuch*, de Bunge, le *Codex diplomaticus majoris Poloniæ* de Raczynski, le *Codex diplomaticus Poloniæ*, de Bzyszczewski et Muczkowski, le *Codex diplomaticus Brandenburgensis*, de Riedel, le *Codex Pomeraniæ diplomaticus*, de Hasselbach et Kosegarten, *Pommersches Urkundenbuch*, de Klempin, le *Codex diplomaticus Lubecensis*. En Prusse même, le *Codex diplomaticus Warmiensis*, recueil des chartes de l'évêché d'Ermeland, ouvrage qui peut passer pour un des modèles du genre, et différentes revues savantes de la province ont fait connaître une quantité de pièce inédites.

M. le Dr M. Perbach, qui s'est déjà signalé par de remarquables travaux critiques sur l'histoire de Prusse, a pensé que le moment était venu d'utiliser ces documents épars, et il a entrepris la rédaction des *Regestes Prussiens*, depuis les origines jusqu'à la fin du XIIIe siècle, c'est-à-dire jusqu'au-delà de l'achèvement de la conquête par l'Ordre teutonique.

Il est inutile de dire aux lecteurs de la *Revue* quels services rendent à tous ceux qui recherchent dans l'étude de l'histoire la plus grande somme possible de certitude, des ouvrages comme ces *Regestes*, où sont classés, année par année, les faits, grands et petits, attestés par les documents originaux. Ces travaux, qui suivent la publication des documents sur l'histoire d'un pays, d'une province, d'une ville, d'une famille ou d'un personnage, en sont comme le résumé; ils en viennent et ils y renvoient; ils sont la transition nécessaire entre la matière historique et la mise en œuvre de cette matière par l'art de l'écrivain.

M. P. a suivi les règles habituelles du genre dans son premier fascicule. Il commence à l'année 500, date de l'ambassade envoyée par les *Hæsti* au roi des Ostrogoths, Théodoric, qui leur écrit une curieuse lettre, où il se montre très-flatté que sa renommée soit parvenue jusqu'à eux, les remercie de lui avoir envoyé de l'ambre, et leur communique, à propos de la formation de ce produit, l'opinion d'un « certain Cornélius », qui n'est autre que Tacite. Dès la page 4, M. P. arrive au XIIIe siècle, où les documents abondent, aussitôt que commence la mission du moine Christian, apôtre de la Prusse. Le premier fascicule (172 pages) s'arrête à l'année 1260.

M. P. ne s'est pas contenté de consulter les documents imprimés; il a fait des recherches personnelles dans les archives de Danzig, Elbing, Thorn, Breslau, Königsberg. Enfin, il a très-justement pensé qu'il y aurait de l'utilité à résumer brièvement le récit des chroniqueurs prussiens, aujour-

d'hui réunis dans la belle publication des *Scriptores rerum prussicarum*, toutes les fois que ce récit pourrait éclairer les documents, ou bien au contraire en recevoir quelque lumière nouvelle. Par là, M. P s'est acquis des titres à la reconnaissance de ceux que son sérieux travail guidera dans l'étude d'une histoire, encore peu connue, et qui mérite de l'être; car la Prusse est une des parties essentielles de l'état brandebourgeois prussien; son histoire est celle de la colonisation allemande dans une des provinces orientales de la Baltique, et l'on y trouve la lointaine origine de quelques-unes des graves questions du temps présent.

Ernest LAVISSE.

---

55. — **Le Monténégro contemporain**, par G. FRILLEY et Jovan WLAHOVITJ 1 vol. in-18 de 501 p. Paris, Plon, 1876. — Prix : 4 fr.

Le Monténégro a déjà été, dans notre littérature, l'objet d'études approfondies; il suffit de rappeler les noms de MM. Cyprien Robert, Lejean, François Lenormant, Boulongne, Delarue, etc... Personne n'a encore, que nous sachions, publié dans aucune langue une monographie aussi consciencieuse, aussi détaillée que celle-ci. L'ouvrage n'est pas, comme on pourrait le croire au premier abord, une de ces publications inspirées par les préoccupations politiques du moment et simplement destinées à satisfaire une curiosité éphémère. M. le Dr Frilley a été pendant plusieurs années au service du prince de Monténégro, en qualité de médecin : M. le capitaine Wlahovitj, envoyé par le gouvernement serbe en mission militaire à Cettinié, a fait également un long séjour au Monténégro. L'ouvrage, fruit d'observations et d'études sérieuses, était déjà achevé lorsqu'ont éclaté les événements qui ont rappelé, sur la question d'Orient, l'attention du monde politique. Les auteurs ont évité jusqu'aux allusions qui pouvaient donner à leur livre un caractère d'actualité. Il a été conçu et exécuté sur un plan purement scientifique.

Il se divise en dix-huit chapitres et s'ouvre par une introduction historique, assez complète, mais un peu pénible à lire. Cette introduction rebutera peut-être plus d'un lecteur; quelques considérations ethnographiques, quelques renseigments statistiques sur les Slaves méridionaux n'eussent pas été inutiles. Isolés de leurs congénères, les Monténégrins offrent moins d'intérêt; leur histoire et leurs destinées restent plus difficiles à comprendre. En revanche nous ne pouvons que louer sans restriction les chapitres relatifs à la géographie physique du pays, aux mœurs, à l'état social, aux institutions politiques et à l'histoire contemporaine. Tout cela est bien vu et parfaitement exposé, d'un style peut-être parfois un peu trop fleuri, mais où l'on sent un respect sincère du lecteur et de la vérité. Nous ne voyons de réserves à faire que pour ce qui concerne la langue et la littérature. Évidemment le docteur en médecine et l'officier d'artillerie n'ont sur ces matières que des notions très-imparfaites. Pour avoir isolé obstinément les

Monténégrins du peuple serbo-croate, auquel ils appartiennent, ils ignorent jusqu'aux productions capitales de la littérature serbo-croate ou illyrienne. Cette littérature, il est vrai, a peu produit dans le cercle restreint de la Montagne Noire; mais elle a trouvé tour à tour à Raguse, à Belgrade et à Agram des centres intellectuels où on l'a cultivée avec ardeur. Elle a déjà ses historiens et ses bibliographes. En dehors des *guslars* ou rhapsodes populaires elle a eu, au Monténégro même, un de ses plus grands poètes dans la personne du célèbre Vladyka Pierre Petrovitch Niégoch, l'auteur du poème héroïque intitulé *Gorski Vienac*, la *Couronne des Montagnes*. Cette œuvre classique est populaire chez tous les Jougo-Slaves et n'a pas eu moins de cinq éditions : la première à Vienne en 1847, la seconde à Novi-Sad (Hongrie), la troisième à Belgrade (1867), la quatrième en caractères latins (Zara, 1868), la cinquième à Belgrade en 1870. Nous nous étonnnons que les auteurs qui, dans leur introduction (p. 67), font allusion aux talents poétiques de Pierre Petrovitch aient négligé de mentionner son chef-d'œuvre. Quelques citations étaient indispensables dans un travail aussi complet que le leur.

Il est regrettable qu'ils n'aient pas eu sous la main l'ouvrage de M. Stojan Novakovitch sur l'histoire de la littérature serbe (2e édition, Belgrade, 1871) ou la Bibliographie serbe du même écrivain. « Le gouvernement de la principauté devrait, lisons-nous (p. 368), s'occuper de restituer à la langue du pays, au moyen d'un bon dictionnaire, sa pureté primitive... » Ce dictionnaire existe déjà et le Montenegro a autre chose à faire que d'entreprendre des travaux lexicographiques[1]. Le dialecte monténégrin ne doit pas plus être isolé de la langue serbe, qu'on n'isole le dorien ou l'ionien de l'ensemble de la littérature hellénique. Ce chapitre est d'ailleurs le seul qui réclame un sérieux remaniement. Signalons en terminant — en vue d'une seconde édition que le livre mérite à tous égards, — quelques fautes d'impressions, faciles d'ailleurs à corriger :

Sur la carte : *Scoera* au lieu de Scodra, *Trebingue* au lieu de Trebigne, *Uschitsa* pour Ujitsa, etc.

Dans le texte, p. 2, *Onroch* pour Ouroch; p. 83, *Widdington* pour Wilkinson; p. 140, *Bog a mi* pour Boga mi; p. 147, *jedny* pour jednou; p. 485, *Reichstadt* pour Reichsrath, etc.

Il y serait aussi nécessaire d'ajouter la traduction de tous les mots serbes employés dans le texte et qu'on a parfois oubliée. Enfin nous réclamerions encore une bibliograhie complète du Monténégro. Ce travail serait assez facile ; il suffirait de reproduire, avec quelques additions, le catalogue publié dans l'ouvrage de l'Archimandrite Dutchitch : *Crna Gora* (le Monténégro), Belgrade, 1874. Ainsi complété, l'ouvrage de MM. Frilley et Wlahovitj ne laisserait plus rien à désirer.

Louis Leger.

---

1. *Lexicon serbico-germanico-latinum edidit Vuk Steph Karadjitch. Vindobonæ 1852.* L'Académie d'Agram prépare en ce moment un dictionnaire beaucoup plus considérable.

56. — **Orthographisches Wœrterbuch**, oder alphabetisches Verzeichniss aller deutschen oder im Deutschen eingebürgerten Wœrter mit schwieriger oder fraglicher Schreibweise in endgültiger Feststellung, von Daniel SANDERS. 1 vol. in-4°, xv et 160 pp. Leipsic, Brockhaus 1875.

M. Sanders avait publié, depuis 1873, plusieurs études où il proposait des moyens de régulariser l'orthographe allemande[1]. Dans le *Dictionnaire orthographique de la langue allemande* que nous annonçons ici, il donne le résultat de ses études. L'auteur, on se le rappelle, voudrait que l'unification politique de l'Allemagne fût suivie de l'unité orthographique de la langue allemande. Il a fait certaines concessions à ceux qui ont discuté ses propositions, et espère que ses critiques lui en feront à leur tour. Dans l'Introduction, il revient encore une fois sur les raisons qui l'empêchent d'adopter les vues de l'école de R. de Raumer, qui voudrait appliquer le système phonétique dans toute sa rigueur, supprimer par ex. toute distinction orthographique entre les homonymes, en adoptant une même orthographe pour des mots comme *harrt* (il attend) et l'adjectif *hart* (dur), etc. Nous sommes du même avis que l'auteur, surtout pour ce qui concerne les homonymes qui n'ont pas la même étymologie.

Aux raisons données par M. S., à l'appui de son système, nous en ajouterons une autre, qui n'est certainement pas moins importante : c'est le caractère *artificiel* de l'allemand *littéraire*, qui ne correspond exactement à aucun dialecte allemand. Il y aura donc toujours un certain nombre de mots de la langue littéraire, dont la prononciation variera de province à province, et, par suite, aussi l'orthographe, s'il faut appliquer dans toute sa rigueur le principe phonétique. Loin d'arriver à une orthographe unique, on arriverait donc à autant d'orthographes particulières qu'il y a de provinces; car les partisans les plus déterminés du système de Raumer, et, en général, les Allemands les moins suspects de particularisme m'accorderont, sans difficulté, que l'unité politique de leur patrie n'entraînera jamais l'unification phonétique de la langue allemande.

Quant aux résultats pratiques de l'entreprise de M. S., nous maintenons l'opinion que nous avons déjà exprimée ici, (et la récente conférence orthographique tenue à Berlin, sous les auspices du ministre de l'Instruction publique de Prusse, semble nous donner raison), — à savoir qu'il se heurtera contre la vive opposition des particularistes allemands de presque toutes les nuances politiques ou scientifiques; mais nous croyons qu'il contribuera au moins à diminuer le nombre des anomalies que présente l'orthographe commune de langue allemande.

Alfred BAUER.

---

1. Vorschlæge zur Feststellung einer einheitlichen Rechtschreibung für Alldeutschland; premier fascicule 1873, deuxième fascicule 1874. V. *Revue critique*, année 1873, II, p. 119.
Katechismus der deutschen Orthographie, 3ᵉ édit., 1873.

57. — **Deutsches Akademisches Jahrbuch.** Vollstændiges Verzeichniss sæmmtlicher in Deutschland, Œsterreich, der Schweiz und den deutschen Provinzen Russlands befindlichen Akademien der Wissenschaften, Universitæten und Technischen Hochschulen; ihrer Mitglieder, Lehrkræfte und Vorstænde. Erster Jahrgang; Leipzig, J. J. Weber, 1875.

M. Stöhr, ancien bibliothécaire de l'Académie de Dresde, a publié il y a deux ans une Statistique des sociétés savantes de l'Allemagne *(Allgemeines Deutsches Vereinsbuch; Francfurt a. M.* 1873). Il vient de faire paraître le premier volume d'un Annuaire des Universités allemandes, qu'il se propose de continuer d'année en année. Si nous mentionnons ce volume, c'est qu'il dépasse la portée et les proportions ordinaires d'un ouvrage de statistique. Une introduction historique contient d'abord une liste des hautes écoles qui ont été fondées en Europe depuis le treizième siècle, ensuite une notice détaillée sur les anciennes universités allemandes qui ont été supprimées. L'Allemagne n'a jamais hésité à faire le sacrifice des établissements d'instruction supérieure que désertait la jeunesse studieuse. Certaines universités, comme celle d'Olmütz, celle de Duisbourg, florissantes au seizième siècle, ont complètement disparu; d'autres, comme celles de Wittemberg et de Francfort-sur-l'Oder, ont été fondues dans des universités voisines. Quelques-unes, œuvres de la Réforme ou de ses adversaires, se sont transformées en séminaires ou en gymnases. La partie principale de l'ouvrage de M. Stöhr est consacrée aux universités qui ont subi l'épreuve du temps, et qui ont grandi aux dépens de leurs anciennes rivales. Il trace l'histoire de leur fondation et de leurs progrès, et fait connaître leur organisation. L'université de Berlin comptait, dans l'année 1874-5, dix-huit cent quatre étudiants inscrits, et cent quatre-vingt huit professeurs enseignant à divers titres. A Leipzig, le nombre des élèves inscrits s'est élevé à deux mille neuf cent quarante-sept. M. Stöhr comprend dans sa revue les écoles polytechniques, les écoles des arts-et-métiers, et en général tous les établissements d'instruction supérieure: il étend son horizon sur les cantons de la Suisse et les provinces de la Russie où l'enseignement se fait en allemand. Son Annuaire est, comme on voit, un tableau complet de la vie universitaire en Allemagne. Nous ne relèverons pas quelques inexactitudes, que l'auteur a promis de réparer dans une nouvelle édition; la courte notice qui est consacrée à la France aurait particulièrement besoin d'être retouchée. Nous souhaitons qu'un travail semblable à celui de M. Stöhr, et conçu d'après le même plan, soit entrepris pour l'Université française. Rappeler à nos écoles leurs antiques origines, ce serait peut-être un moyen de les éclairer sur leur avenir.

A. Bossert.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

—

Séance du 10 mars 1876.

L'académie procède à l'élection d'un académicien libre en remplacement de M. le marquis de Lagrange. M. Germain est élu.

L'archevêque de Paris informe l'académie que des places seront réservées à ses membres aux prières publiques qui seront dites à Notre-Dame, le dimanche 12 mars, conformément à la constitution.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie un décret par lequel le président de la République a approuvé l'élection de M. E. Boutaric en qualité de membre ordinaire en remplacement de M. Mohl. M. Boutaric étant souffrant, sa réception est ajournée.

M. Perrot fait une communication sur la situation de la ville de Synnada, en Phrygie. Cette ville, qui fut à partir de Dioclétien la métropole de la province appelée *Phrygia salutaris*, a disparu, et l'emplacement même en était jusqu'ici inconnu. On penchait à la placer sur le territoire ou dans le voisinage de la ville d'Afioum Kara Hissar. Une inscription que M. Perrot communique à l'académie en révèle la situation véritable, qui est au village de Tchifut Kassaba, à 30 kilomètres environ au sud d'Afioum Kara Hissar. Cette inscription a été trouvée et copiée à Tchifut Kassaba par M. Choisi, architecte, chargé par le ministre des travaux publics d'une mission dans la Turquie d'Asie. M. Choisi a trouvé aussi au même endroit cinq autres inscriptions, mais celle-ci est la seule où soit nommée la ville de Synnada, M. Perrot rapporte cette inscription aux environs de l'an 300 et en donne la lecture et la traduction suivantes : Τὸν ἐπιφανέστατον Καίσαρα Φλ(άβιον) Οὐαλέριον Κωνστάντιον, ἡ λαμπρὰ τῶν Συνναδέων μητρόπολις καὶ δὶς νεωκόρος τῶν Σεβαστῶν, διὰ τῶν περὶ τὸν κρ(άτιστον) δουκηνάριον Φλ(άβιον) Αὐρ(ήλιον) Ἀχιλλέα, πρῶτον ἄρχοντα τὸ τρίτον, ἀρχόντων. « La brillante métropole des Synnadéens, deux fois néocore des Augustes, au très noble César Flavius Valérius Constance, par les soins des archontes collègues de Flavius Aurélius Achille, d'ordre équestre, ducénaire, qui pour la troisième fois est premier archonte. »

M. Hauréau lit un mémoire sur deux écrits intitulés *De motu cordis*. Ces deux écrits ont été composés au douzième siècle ou dans les premières années du treizième. L'un est attribué, par un des manuscrits il où se trouve, à un certain *magister Almedus* et dédié à un Alexandre que M. Hauréau reconnaît pour le docteur Alexandre Neckam; l'autre est un simple résumé du premier, fait par cet Alexandre Neckam. M. Hauréau pense que le *magister Almedus* désigné comme l'auteur de l'ouvrage original est Alfred de Sareshel, appelé aussi Alfred l'Anglais; il lit, au lieu d'*Almedus*, *Alvredus*. Il refuse de voir dans son œuvre, comme on l'a voulu, une traduction de l'arabe ; c'est un ouvrage original, mais il est certain que l'auteur avait beaucoup étudié les écrivains arabes et qu'il les cite féquemment, ce qui

rend son ouvrage assez intéressant. M. Hauréau appelle aussi l'attention sur la doctrine, hardie pour l'époque, qui est développée dans cet ouvrage, celle du *vitalisme*. Selon l'auteur, l'âme et le corps, quoique distincts, sont intimement unis ensemble et n'agissent point séparément. L'âme réside dans le corps, au cœur, et, plus précisément encore, dans l'alvéole gauche du cœur. C'est de là que, par l'intermédiaire du sang et des artères, elle communique le mouvement à tout le corps. Toutes les actions de l'homme sont l'œuvre commune de l'âme et du corps : qu'il digère ou qu'il raisonne, ce n'est ni son corps ni son âme, c'est l'homme tout entier qui digère ou raisonne. L'âme est l'activité vitale dont le corps est animé ; en fin de compte, elle n'est autre chose que la vie elle-même ; l'âme et la vie sont termes synonymes.

Ouvrages déposés : — F. de Saulcy, Histoire numismatique du règne de François Ier, Paris, in-4° ; — Ed. Van Hende, Histoire de Lille, in-12 ; — Félix Bourquelot (Extr. de la Bibl. de l'école des chartes) ; — C. C. Moncada, Relazione sulla importanza di una raccolta d'iscrizione greche, latine ed arabe esistenti in Sicilia, Palermo, 1875, in-8° ; — Histoire de Jérusalem et d'Hébron depuis Abraham jusqu'à la fin du XIe s. de J. C., fragments de la chronique de Moudjir-ed-dyn, traduits sur le texte arabe par H. Sauvaire, Paris, 1876, in-8°.

Julien Havet.

ERRATA.

N° 2, p. 39. M. Hildebrand nous annonce que le compte-rendu de la session du congrès d'archéologie tenu à Stockholm en 1874, lequel avait été détruit par un incendie, pourra être réimprimé *intégralement*, et paraîtra vers le 15 mai.

N° 6, p. 98, l. 27, lisez *les Premières années de Herder.*

N° 9, p. 151, l. 10, lisez 755 à 760.

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE :

Du Camp, Souvenirs de l'année 1848 (Paris, Hachette). — Eusebi Chronicorum canonum quae supersunt ed Schœne (Berlin, ap. Weidmannos). — Fournel, Les contemporains de Molière, t. IV (Paris, Didot). — Frilley et Wlahovitj, Le Monténégro contemporain (Paris, Plon). — Gerland, Anthropologische Beiträge (Halle a. S., Lippert). — Giry, Analyse et Extraits d'un registre des Archives municipales de Saint-Omer, 1166-1778 (Saint-Omer, Impr. Fleury-Lemaire).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13. — 25 Mars — 1876

58. — Moritz Steinschneider. — **Die hebraeischen Handschriften der K. Hof und Staatsbibliothek in München.** München, 1875. In Commission der Palm'schen Hofbuchhandlung. XII, 228, in-8°.

Le Catalogue que nous annonçons forme, d'après un second titre, la première partie du premier volume d'un catalogue général des manuscrits que possède la Bibliothèque royale de Munich. A part celle de Hambourg, dont le catalogue n'est pas imprimé, aucune bibliothèque de l'Allemagne ne renferme autant de manuscrits hébreux que celle de la capitale de la Bavière. Ni Vienne, ni Berlin, ni Leipzig ne sont aussi riches. La division du catalogue est faite d'après le format : les in-folios vont du n° 1 à 151, les in-quartos, de 200 à 389, et les in-octavos, de 400 à 418, ce qui fait un total de 320 manuscrits; on a laissé en blanc les numéros 152-199 et 390-399, afin de pouvoir intercaler les achats ultérieurs, tout en maintenant les cadres établis. M. Steinschneider a évité la division par matière, qui aurait été rendue illusoire par la grande variété de traités renfermés dans le même volume et parmi lesquels il aurait fallu prendre pour guide le traité qui par hasard se trouvait relié en tête du recueil[1].

C'est une bonne fortune pour ceux qui s'intéressent à cette littérature, lorsqu'une collection de manuscrits hébreux est dépouillée et étudiée par un bibliographe aussi érudit que M. Steinschneider. Car, on peut affirmer hardiment, que personne ne possède une connaissance aussi étendue des livres rabbiniques que le savant auteur du catalogue des livres imprimés renfermés dans la Bodléienne à Oxford, et du catalogue des manuscrits de Leide. Aussi chaque manuscrit est-il décrit avec netteté et précision; les épi-

1. M. St. donnera dans un mémoire, qui sera inséré dans les Comptes-rendus de l'Académie royale de Bavière, l'histoire de la collection hébraïque de la Bibliothèque de Munich. Le plus ancien fonds provient de Jo. Albert Widmanstad, qui réunit près de 120 manuscrits pour le duc Albert V (1550-1579). Les acquisitions les plus récentes proviennent de la magnifique bibliothèque de notre Ét. Quatremère, que nous avons laissé sortir de France! En vendant, à Paris même, avant de transporter cette riche collection à Munich, tous les livres qu'elle possédait déjà, la bibliothèque de Munich a obtenu, presque sans bourse délier, toutes ces richesses.

graphes des copistes, quelquefois assez étendus, mais instructifs, sont presque tous donnés complétement. Seulement, le catalogue se ressent de la contrainte imposée par la direction de la bibliothèque à M. St. de se tenir dans les limites tracées par le plan du catalogue général. L'auteur a dû ainsi deux fois procéder à la réduction de son travail primitif; il l'a fait en introduisant dans son texte des abréviations nombreuses, et en renvoyant constamment à ses autres publications sur la matière. Le catalogue a perdu ainsi de sa clarté, et on se fraye péniblement une route à travers une lecture qui, par sa nature, n'est pas déjà trop réjouissante.

La collection de Munich ressemble un peu à toutes les collections de manuscrits rabbiniques : beaucoup d'ouvrages kabbalistiques, beaucoup de traités de médecine, la plupart traduits du latin, beaucoup de commentaires d'Aristote, écrits en hébreu ou traduits de l'arabe, des ouvrages de mathématiques et de sciences naturelles. Ces ouvrages n'ont généralement qu'une valeur très-relative pour l'histoire de la civilisation au moyen-âge et du développement des connaissances humaines parmi les Juifs. Cependant les exemplaires de la bibliothèque de Munich précisent quelquefois certains détails mieux que leurs congénères se trouvant dans les autres bibliothèques. On peut comparer sous ce rapport le ms. 343 que M. Steinsch. a traité plus largement et dont il a donné quelques extraits à la fin du volume (p. 200-202).

La perle des manuscrits de Munich est incontestablement le n° 95 qui renferme le Talmud de Babylone en entier, et qui forme la base du Recueil des Variantes que publie depuis quelques années sous le titre de *Dikdoukê Soferim*, M. Raphaël Rabbinowitz[1]. Il y a bien dans les diverses bibliothèques du monde des traités détachés du Talmud, mais malgré les recherches actives qui ont été faites, soit en Europe, soit en Afrique et en Asie, on n'est pas encore parvenu à en découvrir un seul exemplaire complet, en dehors de celui de Munich. Chose étonnante pour un ouvrage si répandu et si étudié! Certes les bûchers ont consumé bon nombre d'exemplaires ; d'autres étaient probablement bien usés et enfouis dans les *guenîzah*[2] aussitôt que les imprimeries de Crémone et de Venise avaient rendu les manuscrits superflus ; enfin, dans les deux derniers siècles qui ont précédé l'invention

1. Aussi sous le titre : *Variæ lectiones in Mischnam et Talmud babylonicum.* Il a paru, de 1867 jusqu'en 1875, 7 volumes de cette savante étude pour laquelle on a profité non-seulement du manuscrit de Munich, mais aussi des manuscrits renfermés dans les autres bibliothèques, des anciennes éditions et des citations faites par les auteurs anciens.

2. On nomme ainsi un endroit écarté dans les synagogues de l'Orient, où l'on place pêle-mêle les fragments des bibles et des livres hébreux, mis hors d'usage à cause de leur vétusté et qu'on soustrait ainsi à toute profanation, à laquelle ils seraient exposés dans une maison particulière. La *guenîzah* une fois remplie, le tout est transporté au cimetière et enterré. Bien des ouvrages ont été ainsi perdus. Pendant son voyage au Caire, Munk a sauvé de la destruction un certain nombre de manuscrits qui font aujourd'hui l'ornement de notre bibliothèque nationale. (Voy. n°s 578, 579).

de la typographie, les études philosophiques et kabbalistiques se répandaient à un tel point que les scribes salariés paraissent avoir trouvé plus profitable de consacrer leurs labeurs aux copies du Sôhâr et des commentaires d'Averroès. M. St. a pu renvoyer pour la description détaillée de ce manuscrit précieux au travail de M. Lebrecht, intitulé : *Manuscrits du Talmud*, et à la notice étendue de M. Rabbinowitz dans le premier volume de son *Recueil des Variantes*[1].

Un manuscrit intéressant est encore la version hébraïque du *Tafsîr Kitâb al-mabâdi*, ou commentaire du livre *Yeçirâh*, de R. Sâadiâ de Fayyoum[2], renfermée dans le nº 92. Seulement, M. St. ne s'est pas aperçu que le ms. est incomplet. Il y a au milieu du volume une grande lacune qui va du milieu du § 2 du second chapitre jusqu'au milieu du § 1 du troisième chapitre. Cette lacune existe du moins dans la copie que nous nous sommes procurée. Dans le manuscrit de Parme (de Rossi 769) elle n'est pas entièrement remplie. Peut-être le fragment du nº 221 de Munich peut-il servir à compléter la partie défectueuse. Dans tous les cas, nous possédons dans le Cod. Uri, 370 de la Bodléienne, une copie bonne et complète de l'original arabe, qui mériterait certainement d'être publiée. Le Cod. de Rossi donne le nom du traducteur, Mosé ben Joseph, etc., homme inconnu d'ailleurs, mais en tout cas fort maladroit, qui souvent n'a pas compris son original. A-t-il vécu avant les membres de la famille *Ibn-Tibbon?* Dans tous les cas, on cherche en vain chez lui la terminologie claire et concise, créée par les Tibbonides pour les versions hébraïques qu'ils entreprenaient; on admire surtout l'habileté et le bon esprit qui se sont transmis dans cette famille, lorsqu'on voit la raideur de langage et l'ignorance qui régnent dans les travaux de ce Mosé ben Joseph, ou de Berachiah, le traducteur du *Sépher hâ-Emmounot*, et de tant d'autres qui se sont voués à cette besogne. Les mots : « double commentaire, *Paschtâh*, *Pêrouschâh* » (p. 42), dont M. St. accompagne le titre de ce manuscrit, sont inintelligibles pour le lecteur, s'il ne sait pas qu'en arabe, Sâadia donne, après chaque paragraphe du texte hébreu, d'abord la version arabe *(tafsîr)*, puis le commentaire *(scharh)*. Or, le traducteur de Sâadia ne rend la version arabe du paragraphe *(paschtâh=peschat schel halâchâh)*, qu'autant que cette simple version, par quelques mots ajoutés, éclaire déjà le texte du *Sépher Yeçirâh*; autrement le traducteur en traduisant cette version arabe, ne ferait que répéter sans utilité le texte primitif du livre. Aussi, ajoute-t-il dans ce cas: *Paschtâh kemaschmâ'âh* « le sens littéral de ce paragraphe s'entend tout seul[3]. »

---

1. A la fin du Catalogue se trouve le fac-simile d'une page de ce manuscrit photographiée et fort exactement reproduite.

2. Voy. *Fihrist*, p. 23, et Sacy, *Chrest. ar.* I, 357. (Cf. Munk, *Notice sur Saadia*, p. 86-88.)

3. M. St. suppose, dans ce même nº 92, p. 42, pour *hâfés*, en arabe *yardi*; mais le verbe *rada* ne signifie jamais « cela veut dire »; il y avait probablement *youridou*.

Nous avons encore remarqué un bon manuscrit du Commentaire de Raschi (nº 5), la concordance d'Elias Levita (nº 74)[1], la *Mechilta* (nº 117), le *Mischlê schouâlim* « Fables des renards », par Berachiah b. Nitrônaï (nº 208), quelques notes masoréthiques intéressantes (nº 358), etc., etc. L'exécution typographique est bonne et correcte.

J. Derenbourg.

---

50. — **Beitraege zur Kritik und Erklaerung griechischer Schriftsteller** von Prof. Th. Gomperz. Wien, 1875, bei Karl Gerold's Sohn. 2 cahiers, 48 et 24 p. in-8º.

M. Th. Gomperz, le savant éditeur des volumes d'Herculanum, promet une série d'observations sur les auteurs grecs. Les deux cahiers que j'ai sous les yeux, roulent sur les fragments des tragiques et sur un certain nombre de passages des pièces conservées d'Euripide. Ce sont des études fines et pénétrantes, faites avec autant de sagacité que de circonspection : il y a plaisir et profit à suivre le critique dans la discussion des textes qu'il examine, dans l'exposition de ses doutes et de ses conjectures, quand même on n'accepterait pas toujours les solutions auxquelles il s'arrête. Signalons ou reprenons quelques-unes des questions traitées dans le deuxième fascicule : ceux qui aiment les résultats sûrs ou très-probables, préféreront toujours la critique des ouvrages complets ou des morceaux d'une certaine étendue à celle des menus fragments.

Euripide, *Suppl.* 521 : Ἄνω γὰρ ἂν ῥέοι || τὰ πράγμαθ' οὕτως, εἰ 'πιταξόμεσθα δή. Rappelant une locution proverbiale, dont Euripide s'est servi ailleurs (ἄνω ποταμῶν ἱερῶν χωροῦσι παγαί, *Méd.* 410), M. G. écrit τὰ νάμαθ' : belle correction, très-probable, quoique la leçon des manuscrits ne laisse pas d'être admissible.

Plus loin on trouve la rectification évidente d'un passage de l'*Électre*. Aux vers 1089 sqq., il faut certainement lire :

> Πῶς οὐ πόσιν κτείνασα πατρῴους δόμους
> ἡμῖν προσῆψας, ἀλλ' ἐπηνέγκω λέχει
> τἀλλότρια, μισθοῦ τοὺς γάμους ὠνουμένη,

c'est-à-dire : « tu as doté ton hymen de biens (tu as apporté en dot à ton époux des biens) qui n'étaient pas à toi. » Le texte portait ἀπηνέγκω λέχη. L'argumentation et les rapprochements de M. G. mettent hors de doute la correction qu'il a trouvée, ou plutôt retrouvée après P. Camper. A cette occasion il explique un *Papyrus du Louvre* (Pl. 33, nº 43). C'est une espèce de lettre de faire-part au moyen de laquelle un Égyptien annonce ses fiançailles, et non, comme on l'avait cru, l'annonce d'une poursuite judiciaire.

---

1. C'est le premier travail, que l'auteur avait composé à Rome. Voy. le Catalogue des Mss. hébreux de Paris, nºs 134 et 135.

El. 1110 : Ὡς μᾶλλον ἢ χρῆν ἤλασ' εἰς ὀργὴν πόσιν. M. G. trouve avec raison que l'ensemble du morceau demande qu'on écrive πόσει, en entendant le premier époux de Clytemnestre. Mais je m'étonne qu'il ne dise rien des deux vers, 1107 sq :

Σὺ δ' ὧδ' ἄλουτος καὶ δυσείματος χρόα
λεχὼ νεογνῶν ἐκ τόκων πεπαυμένη.

Ces vers interrompent la suite des idées de la manière la plus étrange : le second, que Nauck a mis entre crochets, vient évidemment trop tôt, puisque Electre dira plus bas (v. 1124) : Ἤκουσας οἶμαι τῶν ἐμῶν λογισμάτων. Je propose d'insérer les vers 1107-8 avant le vers 1132, où ils seront à leur place et serviront à motiver la transition ἀλλ' εἶμι, qui étonnait dans le contexte actuel.

L'*Hélène* est une des pièces d'Euripide les plus maltraitées par les copistes : aussi une foule de critiques s'y sont exercés à l'envi. Le vers 877 : Οὐδ' οἶσθα νόστον οἴκαδ' εἴτ' αὐτοῦ μενεῖς, déjà corrigé partiellement par Herwerden, est très-bien rétabli par l'auteur. La suite des idées exige en effet : Οὐδ' οἶδα, νόστος σ' οἴκαδ' εἴτ' ἄτη μένει. — Quant à un autre passage de la même tragédie, je pense que M. G. a fait fausse route, en nombreuse compagnie il est vrai. Ménélas, naufragé et en guenilles, frappe à la porte du palais et demande à parler au maître. Une vieille portière, chargée de faire la police de l'inhospitalière Égypte, ordonne à l'étranger de se retirer sous peine de mort. Ménélas répond, v. 441-2 :

Ὦ γραῖα, ταῦτα ταῦτ' ἔπη καλῶς λέγεις.
Ἔξεστι · πείσομαι γάρ · ἀλλ' ἄνες λόγον.

Ce texte n'offre pas de sens. M. G. propose : ταὐτὰ ταῦτ' ἔπη 'καλῶς λέγειν ἔξεστι. Sans rechercher ici si ἀκαλῶς, mot rare et épique, est de mise dans les iambes d'Euripide, je crois que l'auteur s'est trompé, à la suite de Madvig, de Heimsœth, de Herwerden, sur le sens des paroles que Ménélas a dû prononcer ici. Tous ces critiques font dire à Ménélas : « Baisse le ton : tu peux dire les mêmes mots avec douceur. » Les mêmes mots ! Mais qu'ils soient prononcés d'un ton plus bourru, ou plus poli, qu'est-ce que cela peut faire à Ménélas ? Il est vrai que la locution ἄνες λόγον, si on veut admettre qu'elle soit grecque, implique ce sens. Mais il faut écrire ἄνες λέγειν. Ménélas demande évidemment qu'on le laisse parler : il ne veut pas être chassé sans avoir obtenu audience. Que ceux qui commandent en ces lieux entendent sa requête ! Ils sont les maîtres, non pas de répéter ensuite les mêmes mots, mais de faire la même chose, d'exécuter leurs menaces : Ménélas s'y résigne d'avance. J'écris :

Ὦ γραῖα, ταὐτὰ ταῦτ' ἐπηκόοις λόγοιν
ἔξεστι · πείσομαι γάρ · ἀλλ' ἄνες λέγειν.

Héraclides, v. 169. Le héraut d'Eurysthée invite Démophon à ne pas s'exposer à un désastre en bravant la puissance de Mycène pour l'amour d'un vieillard et de faibles enfants. Il prévoit une objection :

Ἐρεῖς τὸ λῷστον ἐλπίδ' εὑρήσειν μόνον.

Ce vers est foncièrement gâté ; mais on peut en deviner le sens par la réfutation que le héraut ajoute immédiatement :

Καὶ τοῦτο πολλῷ τοῦ παρόντος ἐνδεές κ.τ.λ.

Quand ces enfants, dit-il, seront en âge de porter les armes, il se pourra qu'ils se fassent battre par les Argiens ; et, quoi qu'il en soit, comme ce temps est encore éloigné, Athènes pourrait être anéantie auparavant. M. G. juge, avec raison, que toutes les conjectures émises jusqu'ici sont mauvaises. Voici celle qu'il propose à son tour :

Ἐρεῖς · « τὸ λῷστον, ἐλπίδ', εὑρήσει πόλις. »

J'admettrais, à la rigueur, la substitution hardie de πόλις à πόνον, si la correction s'imposait d'ailleurs avec une certaine évidence. Mais je la trouve quelque peu obscure et d'une tournure peu satisfaisante. Au lieu de εὑρήσει, le sens exigerait plutôt εὑρήσεται. L'idée de τὸ λῷστον me paraît déplacée ici : l'antithèse τοῦ παρόντος me suggère la correction facile τὸ λοιπόν. Le reste s'arrange tout seul de manière à s'accorder avec la réfutation : Καλῶς ... μάχοιντ' ἂν (v. 171 sq.). Il faut écrire :

Ἐρεῖς τὸ λοιπὸν ἐλπίδ' εὖ θήσειν πόνον.

« Tu diras qu'il y a espoir de faire à l'avenir une guerre heureuse. »

On sait que, déjà dans Homère, πόνος désigne souvent τὸ κατὰ τὸν πόλεμον ἔργον, comme disent les commentateurs anciens. Quant à εὖ θήσειν, il est vrai que le moyen est plus usuel dans cette locution, mais l'actif se trouve aussi. Bornons-nous à citer : Τὰ πράγματ' ὀρθῶς ἂν τιθῇ, πράσσει καλῶς, dans un fragment (289 Nauck) du *Bellérophon* d'Euripide.

Hippol. 103 sqq. M. G. transpose les vers 106-7 avant 104-5 : changement très-heureux. La marche du dialogue y gagne, et les paroles du Serviteur : Εὐδαιμονοίης νοῦν ἔχων οἷόν σε δεῖ sont bien placées à la fin. — *Ib.* 469. Εἰς δὲ τὴν τύχην || πεσοῦσ' ὅσην σὺ πῶς ἂν ἐκνεῦσαι δοκεῖς ; Il est très-vrai qu'ici l'article avant τύχην est inadmissible. Je m'en étais aperçu (un peu tard il est vrai), et j'avais noté en marge de mon exemplaire τὴν δὲ συμφοράν. M. G. arrive, par l'étude des scholies, à donner un texte plus poétique et une image suivie. Il corrige : Εἰς κλύδωνα δὲ || πεσοῦσ' ὅσον σὺ πῶς ἂν ἐκνεῦσαι δοκεῖς ; — *Ib.* 1346 : Οἷον ἐφάνθη δίδυμον μελάθροις || πένθος θεόθεν καταληπτόν ; M. G. propose κατάπαλτον, ce qui vaut certainement mieux que καταληπτόν.

Je profite de cette occasion pour compléter et rectifier ce que j'ai dit dans mon édition au sujet de deux passages de la même tragédie. Hippolyte se défend d'avoir commis le crime dont il est accusé : ni l'amour, ni l'ambition n'ont pu l'y pousser. Voici comment il s'exprime sur ce second point, v. 1013 sqq. :

Ἀλλ' ὡς τυραννεῖν ἡδύ ; τοῖσι σώφροσιν
ἥκιστά γ', εἰ μὴ τὰς φρένας διέφθορεν
θνητῶν ὅσοισιν ἁνδάνει μοναρχία.
Ἐγὼ δ'] ἀγῶνας μὲν κρατεῖν Ἑλληνικοὺς
πρῶτος θέλοιμ' ἄν, ἐν πόλει δὲ δεύτερος
σὺν τοῖς ἀρίστοις εὐτυχεῖν ἀεὶ φίλοις.

C'est ainsi que j'ai fait imprimer ce passage : à tort, je le reconnais aujourd'hui. Sans doute, le texte offre un étrange amphigouri, et le mal que j'ai signalé est réel ; mais la cause du mal n'est pas là où je la cherchais : ma diagnose était en faute. Il n'y a pas interpolation, mais altération du texte : altération ancienne, puisque les scholiastes (du moins ceux dont les observations sont venues jusqu'à nous) le lisaient déjà comme nous. D'un côté, la particule γε et la liaison des phrases par εἰ μή sont inadmissibles ; de l'autre côté, le verbe διέφθορεν a besoin d'un sujet. Ce sujet doit donc se cacher dans γ' εἰ μή. Poser la question en ces termes, c'est la résoudre. Les lettres ΓΕΙΜΗ proviennent de ΤΕΙΜΗ, c'est-à-dire τιμή. Euripide a écrit :

τοῖσι σώφροσιν
ἥκιστα · τιμὴ τὰς φρένας διέφθορεν,
θνητῶν ὅσοισιν ἁνδάνει μοναρχία.

« Pour l'homme qui a l'esprit sain, le pouvoir souverain n'a aucun charme ; l'ambition a corrompu l'esprit de quiconque aspire à régner. » Le poète grec dit « les honneurs », τιμή, où nous disons « l'ambition » : au lieu de la passion qui est en nous, il désigne l'objet extérieur qui la suscite. Les deux manières de dire se trouvent mêlées dans Thucydide, I, 76 : Ὑπὸ τῶν μεγίστων νικηθέντες, τιμῆς καὶ δέους καὶ ὠφελίας. J'ai mis une virgule après διέφθορεν, pour indiquer que θνητῶν dépend de ὅσοισιν et qu'il ne faut pas construire prosaïquement τὰς φρένας θνητῶν. Du reste, on voit ici comment, avec l'écriture continue qui ne séparait pas les mots, une très-légère erreur de copiste pouvait défigurer un passage au point de le rendre méconnaissable.

Dans le prologue de l'*Hippolyte*, Vénus, après avoir dit que Phèdre se meurt en cachant son amour, continue ainsi (v. 41 sqq.) :

Ἀλλ' οὔτι ταύτῃ τόνδ' ἔρωτα δεῖ πεσεῖν ·
δείξω δὲ Θησεῖ πρᾶγμα, κἀκφανήσεται.
Καὶ τὸν μὲν ἡμῖν πολέμιον νεανίαν κ. τ. λ.

Le second de ces vers est contredit par la suite de la tragédie : loin de révéler à Thésée l'amour de Phèdre pour Hippolyte, Vénus l'induira dans une funeste erreur. E. Hiller a fait cette observation, qui est très-juste. Mais faut-il, avec lui, retrancher les mots qui choquent ? Cela n'est pas possible : car le vers 43 ne saurait se rattacher sans intermédiaire au vers 41. Ici encore, il y a une légère faute. Le nom de Thésée, qui est à sa place au vers 45, s'est présenté ici par erreur sous la plume d'un copiste : la vraie leçon est, si je ne m'abuse :

Δεῖξαι δεήσει πρᾶγμα, κἀκφανήσεται.

La déesse dit qu'il faudra que Phèdre révèle son secret ; elle annonce la scène des aveux.

Henri Weil.

60. — **Nouveaux Mélanges d'Archéologie**, d'histoire et de littérature sur le moyen-âge, par les auteurs de la monographie des vitraux de Bourges, collection publiée par le P. Ch. Cahier, t. II, Ivoires, miniatures, émaux, et t. III, Décorations d'église. Paris, Firmin Didot, gr. in-8° fig. 1874-75.

Nous avons déjà signalé, il y a plus d'un an, la continuation par le P. Cahier de la précieuse collection de *Mélanges archéologiques* qu'il avait jadis entreprise de concert avec le P. Martin. Depuis que nous avons rendu compte du premier volume des *Nouveaux Mélanges*, deux autres ont paru, et il est grand temps que nous en parlions à nos lecteurs[1].

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit jadis du mérite de la publication, de la valeur du texte et des notes, de la beauté et du nombre des dessins; l'habileté de main du P. Martin, la profonde érudition du P. Cahier, en ce qui concerne les sources ecclésiastiques, sont suffisamment appréciées de tous les archéologues; il est inutile d'y insister. Nous ne dirons rien non plus des défauts habituels de l'auteur, de la forme bizarre qu'il donne souvent aux observations les plus justes, du peu d'ordre qu'il met dans son exposition, etc. Mieux vaut nous attacher à faire connaître le contenu des nouveaux volumes, à faire ressortir l'intérêt particulier qu'ils présentent, à indiquer quelques-unes des fautes ou erreurs de détail que l'on y peut relever.

Nous suivrons l'ordre adopté dans l'ouvrage, et nous commencerons par le volume qui porte pour sous-titre: *Ivoires, Miniatures, Émaux*. Remarquons d'abord que le livre contient beaucoup plus de matières que le titre n'en promet. On y trouve, en effet, des notices sur les sujets les plus variés, sur les diverses formes du *chrisma*, sur des bas-relief de Notre-Dame de Paris, sur le rational d'Eichstædt, sur le Chandelier à sept branches, sur des monuments de toute nature dessinés en Espagne, etc... Personne, d'ailleurs, ne s'en plaindra, puisqu'on y gagne quelques belles planches, et beaucoup de notes intéressantes.

La partie la mieux étudiée du volume, la partie où l'auteur passe en revue le plus grand nombre de documents curieux, le plus de monuments peu ou point connus, est celle qu'il a consacrée aux Ivoires. Il y a réuni une remarquable série de couvertures de manuscrits, de pyxides pour l'Eucharistie, de crosses, d'olifants, de peignes, etc.

1. Dans l'introduction de son 3e volume, l'auteur a consacré quinze pages sur 16 à relever et à discuter les observations que nous nous étions permis de lui adresser dans un article de 3 pages. Si nous voulions suivre son exemple et répliquer dans la même proportion, quatre numéros de la *Revue critique* ne nous suffiraient pas. Mais nous n'avons garde de le faire. En acceptant de critiquer les autres, — surtout de plus savants que nous — notre premier devoir est d'admettre qu'on nous critique nous-mêmes, et nous laisserons toujours de bonne grâce à nos adversaires, la petite satisfaction d'avoir le dernier mot. Que le P. Cahier nous permette seulement de protester sur un point. Il a cru voir dans notre article quelque parti-pris. C'est une erreur. Nous n'en pouvions avoir contre un auteur que nous ne connaissions que par ses ouvrages, auxquels nous devons en grande partie les quelques notions de symbolisme un peu sérieuses que nous pouvons posséder.

C'est d'abord une magnifique couverture de livre exécutée, paraît-il, en Palestine, au milieu du XII[e] siècle pour Mélissende, fille de Baudouin II, et femme de Foulques, roi de Jérusalem [1]. L'un des plats représente l'histoire de David et le combat des Vices et des Vertus, l'autre les œuvres de miséricorde. Les deux gravures qui reproduisent ces ivoires peuvent compter parmi les meilleures des *Nouveaux Mélanges*. La notice qui les accompagne, renferme une foule de textes groupés avec à propos et d'explications ingénieuses [2]. On y sent à chaque mot que l'auteur est bien dans son élément, et la critique la plus sévère y trouverait bien peu à reprendre. Le P. Cahier décrit ensuite, avec figures à l'appui, une boîte eucharistique conservée à Sens, croit-il, sans en être bien sûr, faute d'une vérification qui devait être facile, une autre boîte du même genre provenant de Brioude, et qui, par son antiquité, est un monument de haute importance [3]; puis la crosse de St-Annon de Cologne, enfin une couverture de livre conservée à la Bibliothèque de Munich, et dont le savant jésuite explique en maître les nombreux détails.

Vient ensuite une curieuse série d'olifants ou cors de chasse, tous en ivoire, sauf un qui, d'après une note du P. Martin, et l'aspect même du dessin, semble bien être *entièrement* en bronze. Aussi est-on surpris de le voir classer parmi les ivoires. Mais le désordre dans lequel le P. Martin paraît avoir laissé ses croquis a souvent mis son collaborateur dans l'embarras, parfois même, l'a induit en erreur. C'est à cela, sans doute, qu'il faut attribuer les hésitations du P. Cahier, relativement à certaine planche (2[e] fig. de la p. 50), dans laquelle il ne sait s'il doit voir un second anneau du *Warder's horn*, que le P. Martin aurait oublié, selon lui, de dessiner dans la figure d'ensemble, — ou un fragment de l'olifant du marquis de Northampton, — ou simplement la seconde moitié de l'anneau unique du Warder's horn, dont la première est représentée à côté (sous la lettre B). En y regardant de plus près, l'honorable archéologue aurait vu que cette dernière hypothèse, qu'il émet timidement à la fin d'une note, est la seule bonne. Il n'aurait pas dû s'y tromper, car le dessinateur a eu soin de répéter dans les deux figures certains arbres qui donnent deux points de repère assurés. De même un peu plus loin, le P. Cahier pourrait bien s'être mépris en faisant deux objets différents d'un groupe unique dessiné d'abord de face (p. 92 f. B.), puis de côté (p. 93. fig. C.)[4]. Malgré ces méprises et quelques autres, de moindre impor-

---

1. Ce précieux manuscrit, conservé jadis à la grande Chartreuse, est aujourd'hui en Angleterre au British Museum, Coll. Egerton, n° 1139.

2. Peut-être même l'auteur est-il parfois trop ingénieux, par exemple dans son observation sur le mot *Herodius* (p. 11) qu'il croit être une allusion au nom du roi Foulques, parce que l'oiseau nommé *Herodius*, image de la perfection chrétienne, se nommait aussi *Fulica*.

3. Il est fâcheux que la gravure que le P. Martin en a faite soit assez défectueuse ; le P. Cahier est d'ailleurs le premier à le regretter.

4. Il est vrai que le petit personnage placé à gauche du groupe, semble être imberbe dans l'une des figures (fig. B), et barbu dans la seconde. Mais tous les autres détails concordent si bien qu'il ne faut probablement voir dans cette différence qu'une inadvertance d'artiste. On trouve parfois des négligences plus graves, le P. Cahier le reconnaît lui-même, dans d'autres dessins du P. Martin.

tance, nous n'avons garde de méconnaître la valeur de toutes ces notices.

Nous pouvons en dire autant du chapitre sur les lettres ornées du Ms. de Drogon [1], et pourtant nous avons à relever ici une faute d'interprétation, comme le P. Cahier n'en commet guère. Dans les figures qui ornent un D majuscule (p. 120) que le P. Martin dit « avoir emprunté au Carême », le P. Cahier veut voir une scène de la Nativité. « Là, dit-il, il s'agit certainement des pasteurs appelés autour de la crèche. » C'est une erreur complète, et notre savant interprète le reconnaîtra sans peine s'il veut bien se reporter avec nous au IVe chapitre de S. Mathieu. Il s'agit de la tentation du Christ après son jeûne de 40 jours. La scène figurée au bas de la haste du D rappelle le verset 3 : « Et accedens tentator, dixit ei : si filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant. » De la main, Satan montre trois pierres qui sont à terre dans la haste du D. Dans la panse de la lettre, l'artiste a représenté la scène décrite aux versets 5 et 6 : « Tunc assumpsit eum Diabolus in sanctam civitatem et statuit eum super pinnaculum templi — et dixit ei : Si filius Dei es, mitte te Deorsum, etc. » — Enfin, à la partie supérieure du D se voit le troisième acte de la tentation (v. 8-11). « Iterum assumpsit eum Diabolus in montem excelsum valde : et ostendit ei omnia regna mundi et gloriam eorum — et dixit ei ; hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. — Tunc dixit ei Jesus : Vade Satanas... — Tunc reliquit eum Diabolus et ecce angeli accesserunt et ministrabant ei » et on voit en effet, deux anges qui accourent et qui auront probablement contribué pour une bonne part à l'erreur du P. Cahier[2]. Mais laissons cela : pour une interprétation erronée, l'auteur en donne vingt autres incontestables, c'est un ample dédommagement.

Après les miniatures, l'auteur passe aux émaux, et là encore, il nous offre, dans une belle suite de bonnes planches, de curieux monuments dont il explique savamment les moindres détails. On doit seulement regretter qu'il n'ait point tenté de se procurer des vues d'ensemble de quelques-unes des châsses belges qu'il décrit, et qui ne sont pas toutes suffisamment connues de nos archéologues français.

Le rational d'Eichstædt a encore fourni à l'auteur l'occasion de réunir nombre de citations et de dessins (qu'un autre eut probablement rangés dans l'ordre chronologique). Viennent ensuite des notices sur les réserves eucharistiques, sur le *chrisma*, — auquel l'auteur rattache certaines rosaces

1. Ce manuscrit, dont le P. Cahier aurait dû donner la cote, est conservé à la Bibliothèque nationale, sous le nº 9848 du fonds latin. Il est incontestablement du IXe siècle. On trouve dans les derniers feuillets, une liste des évêques de Metz, qui se termine à Drogon, dont le nom est écrit en lettres. On a pensé devoir en conclure que le volume avait appartenu au célèbre archevêque.

2. Notons un groupe fort peu distinct composé d'un bœuf et d'une chèvre, devant lesquels semblent être posées deux coupes. Faut-il voir dans cette allégorie les biens de la terre que Satan offre au Christ ? Dans l'hypothèse du P. Cahier, ces figures représenteraient tout naturellement les animaux de l'étable de Bethléem.

qui pourraient bien avoir une tout autre origine, — sur un bas-relief de Notre-Dame de Paris, représenté dans une admirable gravure du P. Martin dessinée avant toute restauration, — sur un curieux coffret de bois dont les médaillons sont très difficiles à expliquer.

Ici commence une autre série, celle des notes recueillies en Espagne par le P. Martin, et dont son savant collaborateur n'a pas toujours pu tirer aussi bon parti que des précédentes. A l'embarras qu'il devait éprouver naturellement en décrivant des objets qu'il n'avait point vus — il n'est même jamais allé en Espagne — s'ajoutait pour le savant jésuite le manque de renseignements sur la provenance d'un grand nombre de dessins qu'il publie. Il en résulte que cette partie des *Nouveaux Mélanges* peut être fort utile aux artistes en leur fournissant quelques bons modèles, mais ne pourra complétement satisfaire les archéologues pour qui l'origine d'un monument est un élément d'étude indispensable.

Cette observation s'applique malheureusement avec non moins de fondement à une grande partie du dernier volume (*Décorations d'Eglise*). Ici, il faut bien le dire, à chaque instant l'auteur reproduit des monuments dont il ne sait ni l'origine ni la date. Tel est le cas pour la série de mitres assemblées un peu pêle-mêle (p. 6), dont les unes « proviennent de tombeaux anglais », les autres « de sculptures pampelonnaises », — pour tous les évangéliaires reproduits p. 33 et 34, — pour la plupart des étoffes et galons, qui viennent ensuite (p. 35-40), — pour un grand nombre des fragments de sculpture qui remplissent les pages 110 et s. etc. Ce défaut diminuera aux yeux de bien des gens l'intérêt de ces beaux modèles, dessinés avec habileté et parfaitement gravés. Le P. Cahier l'a bien senti, aussi a-t-il eu soin de s'excuser de bonne grâce pour l'insuffisance des renseignements qu'il fournissait au lecteur. D'ailleurs, pour être juste, on doit reconnaître qu'il lui était difficile de reconstituer l'état civil de ces nombreux dessins en l'absence de toute note ou indication qui pût diriger ses recherches, et puisqu'il avait ces croquis en portefeuille, mieux valait les donner tels quels au public. N'est-on pas toutefois en droit de lui reprocher de n'avoir adopté aucun ordre dans la publication de ces planches ; s'il ne pouvait les classer d'après leur provenance, ne fallait-il pas au moins réunir les ornements de même nature, ou de date à peu près contemporaine ?

Pendant que nous en sommes aux critiques, il en est encore une que nous ne pouvons omettre. Le second chapitre du volume est consacré à une belle série de vitraux dessinés à Auxerre. Très remarquables au point de vue de l'art, ainsi qu'on en peut juger par quatre magnifiques planches; ces vitraux sont également curieux par les scènes qui y sont figurées. Le P. Cahier les a expliqués avec la compétence qu'on lui connaît, et nous n'aurions que des éloges à lui adresser, s'il n'avait eu la fâcheuse idée de joindre au commentaire de l'un d'eux, qui représente la légende de St-Nicolas, de longs extraits du poème que Wace a consacré à ce saint. Le P. Cahier n'est

pas philologue, on peut déjà s'en apercevoir çà et là dans les autres volumes [1], et le texte qu'il nous offre est singulièrement moins correct que l'édition publiée par un érudit allemand il y a vingt-cinq ans [2]. Le P. Cahier qui en bibliographie ne le cède à personne, a parfaitement connu la publication de M. Delius, mais il a presque constamment négligé de s'en servir, sous prétexte qu'on ne lui a pas su un gré suffisant d'avoir jadis édité le bestiaire avec un certain nombre de variantes. Nous doutons fort que son nouvel essai de publication de texte ait un plus grand succès ; car non seulement le Ms. de l'Arsenal dont il s'est servi est beaucoup moins pur que celui d'Oxford, mais encore le savant jésuite, par des fautes de lecture, a souvent corrompu un texte qu'il ne comprenait pas. Citons au hasard quelques exemples. Nous sommes obligés de nous servir de la numérotation de M. Delius, le P. Cahier ayant négligé le soin élémentaire de numéroter les vers.

V. 12	Si done Dex *diversement* Divers sens *et* diverse gent.	Si done Dex devisement Divers dons à diverse gent.
V. 34	Jou sui normans, s'ai à non *Gnace* (3).	Seignors, appelé sui Dans Guace.
V. 42	Que li lai péusent *entendre* Qui ne puent latin *aprendre*.	Ke li lai le puissent aprendre Qui ne sevent latin entendre.
V. 164	De la joie que èle ot...	De joie quant èle l'ot...
V. 221	*Sempres* (4) fu là, si com *Dex* plot.	S'emprès fu là si com Deu plout.
V. 353	L*es noviaux* (5) dex lor aposeirent.	Lor nons el front lor escrivouent.
V. 695	*A ses songes* la débati.	Assez longes la débati.
V. 777	Li *buef* qui aloient devant Ne porent l'ome trestorner Ne les *bous* (6) del car arester	Li bovier qui vindrent devant Ne peurent l'ome trestornier Ne les boz peurent desturbier.

Nous pourrions faire un long erratum ; les quelques exemples que nous venons de citer montrent assez combien le P. Cahier est peu préparé à un travail de ce genre, et l'on se demande involontairement s'il n'aurait pas bien fait de se rappeler avant de l'entreprendre, certain bons conseils, qu'il répète assez volontiers.

Mais c'est trop nous étendre sur les défauts du tome III des *Nouveaux Mélanges*, il nous reste à peine la place d'en signaler les mérites et nous risquons de paraître exprimer une opinion défavorable que le livre ne mérite pas. Bien au contraire, qu'ils ouvrent le volume, ils y trouveront

1. Dans le second, par exemple, quand il cherche l'étymologie du mot *ramper* (lion rampant) dans *rapere*.

2. *Maistre Wace's St-Nicholas, ein alt franzœsisches Gedicht des zwœlften Jahrhundert's aus Oxforder Handschriften*, Herausgegeben von Dr Nicolaus Delius, Bonn., 1850 in-8°.

3. En note, *Guace* ? — Le P. Cahier propose souvent comme ici, des corrections à des fautes qui ne sont pas dans le texte. Voy. p. ex. v. 104. « Par la fenestre *lor* jetait » en note *l'or* ? Ses corrections ne sont pas toutes heureuses, p. ex. v. 111. « *Qui* l'ot guaitié si li enquist. » il propose à tort *Que* ?

4. Le P. Cahier explique *Sempres* par *bientôt*, au lieu de *si auprès*.

5. Le ms. doit porter le *nom* aux dex...

6. Le P. C. propose de lire *roues* pour donner un sens à ces 3 vers.

outre un grand nombre de beaux dessins, des notes utiles sur les mitres, les chasubles et les gants épiscopaux, d'excellents commentaires sur les légendes de Ste Madeleine, de Ste Marie l'Egyptienne, de Ste Marguerite, de Ste Catherine d'Alexandrie, des observations pleines de finesse sur certains sarcophages d'Arles et de Marseille, etc. Nous recommandons particulièrement dans ce dernier chapitre, tout le passage relatif au tombeau de St Maximien. Le P. Cahier y réfute par des arguments péremptoires l'opinion de l'abbé Faillon sur la destination première de ce tombeau. On est heureux de voir le savant jésuite apporter une indépendance de bon aloi dans la discussion de ces questions que les membres du clergé n'abordent pas toujours avec toute l'impartialité qu'exige la vraie critique. Le caractère et la science du P. Cahier donnent à son jugement une valeur que ne pourront méconnaître les défenseurs trop ardents de certaines légendes. En voilà plus qu'il n'en faut pour empêcher les lecteurs indulgents de juger avec trop de sévérité les quelques défauts que l'impartialité nous imposait le devoir de relever.

R. DE LASTEYRIE.

---

61. — I. **Recherches sur la première époque de l'histoire municipale de Toulouse.**

II. **Étude sur la municipalité de Toulouse et l'établissement de son consulat**, par M. Léon CLOS, membre correspondant de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. *(Extraits des Mémoires de l'Académie)* 24 et 18 pages, in-8°. Toulouse, Douladoure.

Les deux brochures, dont le titre précède, sont l'œuvre d'un esprit réfléchi, mais ont été écrites sous l'influence d'idées préconçues. M. Clos, probablement par suite d'études sur le droit romain, croit à l'origine romaine des municipalités du midi de la France, et il a voulu trouver des documents à l'appui de son opinion. M. Cl. distingue, dans l'histoire municipale de Toulouse, trois périodes : le prudhommat (avant 1152 et 1188); le consulat jusqu'au commencement du XIV° siècle et le capitoulat jusqu'à nos jours (I, p. 1). Cette division nous semble un peu factice; sur la première période, M. Cl. n'a pas trouvé grand chose; les fameuses formules de Clermont et de Bourges dont l'interprétation est si difficile, un plaid de 928, dans lequel il est absolument impossible de trouver trace d'institutions municipales[1], tout cela ne constitue pas de fortes preuves. Quant à rapprocher ce plaid des actes de juridiction gracieuse rendus par les consuls de Toulouse, au XIII° siècle, c'est peine perdue, puisque nul acte ne prouve la transmission de ce pouvoir pendant trois longs siècles. Une des causes des erreurs de M. Cl., est la confusion fréquente qu'il fait entre le droit romain civil conservé à titre de coutume dans le Languedoc, et les franchises munici-

---

1. Ce plaid que M. Clos date, à tort, de 947, se trouve dans le Cartulaire de Nîmes, publié par M. Germer-Durand, en 1875. p. 57. C'est un plaid purement carolingien, tenu par devant le *missus* du comté de Nîmes, Erédelon.

pales; ce sont choses pourtant absolument distinctes dès la fin du haut-empire[1]. C'est grâce à cette même idée systématique que, écartant un fait assez remarquable qu'il vient lui-même de citer, il fait des *capitularii* de Toulouse les descendants des anciens *principales*, inscrits en tête de l'*album* dans les curies romaines; or, ce terme de *capitularius*, dans certaines coutumes italiennes, du XI[e] siècle, désigne le chef des corporations marchandes, notamment à Ravenne[2]. Sans vouloir faire de généralisation précipitée, c'est là une mine de renseignements que nous nous permettrons de signaler à l'auteur.

Le second opuscule de M. Cl. donne un tableau abrégé de l'histoire du consulat de Toulouse (1188-1320 cités). Nous y retrouvons les mêmes théories fâcheuses, mais moins développées, et ce petit travail est bien supérieur au précédent. Toutefois, il ne contient pas grand chose de nouveau; l'auteur a employé les mêmes documents que ses nombreux prédécesseurs et n'en a rien tiré de plus. En outre, à part le changement de nom des officiers municipaux, nous ne croyons pas que la date de 1188 marque un changement bien important dans la constitution toulousaine, et il serait malaisé de citer dans les premiers temps qui la suivent, une prérogative que les capitulaires n'aient pas possédé. Si l'on veut absolument établir une division historique, c'est plutôt au XIII[e] siècle qu'il faut la chercher sous le règne d'Alfonse, qui eut avec les consuls de longues discussions, et dont les ordonnances apportèrent de si grands changements dans la constitution de la cité.

A. M.

---

62. — **Die Limburger Chronik untersucht** von Arthur Wyss, D[r] phil. Mit unedirten Fragmenten der Chronik. Marburg, Elwert, 1875, 69 p. in-8°.

Parmi les chroniques allemandes, rédigées en allemand dans la seconde moitié du XIV[e] siècle, ainsi qu'au commencement du XV[e], la *Chronique de Limbourg* tient une place importante, tant à cause de sa forme littéraire que de la richesse d'informations que nous y rencontrons sur l'histoire des pays situés sur la rive droite du Rhin, et principalement de l'ancien duché de Nassau. A côté des données purement historiques, l'on y peut glaner une foule de renseignements sur l'*histoire de la culture* — quand ce mot sera-t-il naturalisé dans notre langue? — au moyen-âge germanique. Cette chronique a de tout temps intéressé les savants; elle fut publiée pour la première fois en 1617 par le Francfortois Jean-Frédéric Faust, sous le titre de *Fasti Limpurgenses*. Réimprimée au XVIII[e] siècle, elle était signalée par Herder et Lessing à cause des chants populaires que renfermait son texte, et publiée de nouveau par Vogel en 1826. Mais ce n'est qu'en 1860 qu'une

---

1. Voir notamment ce que l'auteur dit de la coutume de Moissac, publiée par M. de Lagrèze-Fossat (I, p. 8).

2. Exemple cité par M. Cl.

édition correcte, ou à peu près, a été mise au jour, à Wiesbade, par M. K. Rossel. C'est un supplément à cette édition dernière, un *addenda* aux notes et à l'introduction de M. Rossel, qu'a voulu nous donner l'auteur du présent opuscule. Il a recherché les manuscrits de la *Chronique*, sans en trouver aucun qui puisse remonter jusqu'à l'époque où l'ouvrage fut rédigé ; il a comparé le manuscrit des archives de Francfort et les extraits d'un autre manuscrit faits au commencement du XVIIe siècle par le chanoine Jean Mechtel avec le texte édité par Jean Faust, et retrouvé dans les notes de Mechtel plusieurs fragments inédits, provenant d'une rédaction du texte qui n'a point été retrouvée jusqu'ici. M. W. s'occupe ensuite de la personne même du chroniqueur qui n'était pas à l'abri de toute controverse, les uns d'entre les éditeurs attribuant l'écrit à un certain Tilmann Emmel, ou Tillmann tout court, les autres à un certain Jean Gensbein, qui devaient avoir été tous deux secrétaires du conseil de la ville de Limbourg. M. W. a définitivement identifié le chroniqueur avec un ecclésiastique, Mayençais d'origine, Tylemann Elhem de Wolfhagen, notaire impérial à Limbourg, dans le diocèse de Trèves. Né en 1347, il a commencé la rédaction de son ouvrage en 1377 et y travaillait encore en 1402, bien que son récit s'arrête brusquement à l'année 1398. Il a sans doute vécu jusque vers 1417. L'ensemble des recherches de l'auteur montre qu'il serait plus à même que ses devanciers de donner de cette intéressante chronique une édition complète et bien étudiée, et nous souhaitons que l'occasion se présente pour lui de pouvoir entreprendre ce travail pour lequel il est évidemment mieux qualifié que qui ce soit.

R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

—

Séance du 17 mars 1876.

M. le président N. de Wailly exprime au nom de l'académie ses regrets au sujet de la perte qu'elle vient de faire en la personne de M. Guigniaut, académicien ordinaire et secrétaire perpétuel honoraire.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie un décret en date du 15 mars, par lequel le président de la République a approuvé l'élection de M. Germain en qualité d'académicien libre en remplacement de M. le marquis de Lagrange.

L'académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. de Witte fait une communication sur *La dispute d'Athéné et de Posidon*. Cette dispute était le sujet d'un grand bas-relief sculpté par Phidias sur le fronton occidental du Parthénon (Pausanias, 1.24.5). M. Ludolf Stephani, conservateur du musée de l'ermitage, vient de publier dans le compte-rendu de la commission impériale

d'archéologie de S. Pétersbourg pour 1872 (S. Pétersbourg, 1875) un vase peint qui apporte de nouveaux éléments pour reconstituer la composition de Phidias. C'est une hydrie, de 0m51 de hauteur, qui a été trouvée en 1872 dans un tombeau aux environs de Kertch en Crimée; elle contenait des cendres et des ossements carbonisés. Elle se distingue par un luxe d'ornementation peu ordinaire : on y trouve à la fois des peintures et des figures en bas-relief. Le style des peintures permet de la rapporter à la fin du 4e siècle avant notre ère ou au commencement du 3e. La scène de la dispute entre Athéné et Posidon est le sujet d'une grande composition représentée en partie en peinture et en partie en sculpture sur le corps du vase. Posidon est à droite, armé de son trident; à sa gauche on voit le cheval blanc qu'il a fait sortir de terre, derrière lui les figures d'Amphitrite et de Cécrops. A gauche est Athéné, debout, près d'elle Dionysos et une figure de déesse non identifiée; l'olivier créé par la déesse occupe le milieu de la composition. L'arrangement de cette scène paraît dans presque tous ses détails avoir été emprunté au bas-relief de Phidias.

M. Chodzkiewicz continue la lecture de son mémoire sur une inscription cunéiforme trilingue du palais de Darius à Persépolis. Il rapporte et examine les diverses interprétations proposées par les savants qui ont étudié cette inscription avant lui. Le même texte a été traduit : par Westergaard : « Alta (haec) arx(est) Darii, regis gentis, palatium »; par M. Benfey : « Haute demeure, œuvre très-ornée, bâtie par l'ordre du roi Darius; par sir Henry Rawlinson : « Fait par Arthasta, l'architecte cousin du roi Darius »; par M. de Saulcy : « Pavillon réservé *(pour* pavillon royal) du roi Darius »; par M. Oppert : « Chambranle *(ou* fenêtre) exécuté dans le palais du roi Darius »; par Norris : « Ouvrage érigé pour le roi Darius »; etc., etc. M. Chodzkiewicz discute et critique successivement chacune de ces interprétations.

Ouvrages déposés : — Bibliothèque de linguistique et d'ethnographie américaines publiée par Alph. Pinart : Vol. II, Dictionnaire de la langue Dènè-dindjié, dialectes montagnais ou chippewayan, Peaux de Lièvre et Loucheux, par le R. P. E. Petitot (Paris, 1876, in-folio); vol. III, Vocabulaire français-esquimau, dialecte des Tchiglit des bouches du Mackenzie et de l'Anderson, précédé d'une monographie de cette tribu et de notes grammaticales, par le même (Paris, 1876, in-4°).

Présenté de la part de l'auteur par M. Ravaisson : — Maxime du Camp, L'emplacement de l'Ilion d'Homère d'après les plus récentes découvertes.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 1er Avril — 1876

63. — Fustel de Coulanges, **Histoire des institutions politiques de l'ancienne France.** Première partie : L'empire Romain. — Les Germains. — La Royauté Mérovingienne. Paris, Hachette, 1875. — Prix : 7 fr. 50.

Il n'y a plus à faire l'éloge du livre de M. Fustel de Coulanges. Il a plu aux savants par l'originalité et la persévérance des recherches dont il témoigne à chaque page ; aux lettrés, par la fermeté lumineuse du style, aux philosophes par les généralisations où se complaît l'auteur. Couronné par l'Académie française, élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, M. F. de C. n'a pas seulement recueilli les suffrages de ses compatriotes, il a trouvé à l'étranger des adhésions importantes, entre autres celle de M. H. Sumner Maine[1], un des hommes les plus compétents en matière d'histoire du droit.

Au milieu de ces hommages et de ces éloges, c'est à peine si la voix de la critique s'est fait entendre. Les savants allemands, qui ne peuvent certainement point partager les idées de M. F. de C., n'ont jusqu'ici rien dit de son livre, et en France, la *Revue politique et littéraire* est, croyons-nous, la seule qui, tout en rendant pleinement hommage au talent de l'auteur, ait formulé des réserves sur la méthode qu'il a suivie, et sur les théories qu'il a émises[2].

Nous ne reviendrons pas ici sur la méthode de M. F. de C. Elle a déjà été dans la *Revue critique*, l'objet d'une appréciation et même d'une polémique[3]. M. F. de C. ne paraît point avoir admis la justesse des observations qui lui furent faites alors, car il continue dans son *Histoire des Institutions de l'ancienne France* comme dans la *Cité antique*, à ne tenir aucun compte des travaux de ses devanciers, et à reprendre toutes les questions *ab ovo*, en ne se servant que des documents originaux.

Malheureusement, il est moins facile de créer des théories nouvelles sur l'histoire de France que sur celle de l'antiquité, et le récent livre de M. F. de C.

1. Dans l'*Academy* du 23 oct. 1875.

2. *Rev. pol. et litt.* du 1er et du 15 mai 1875. Il faut y joindre la *Revue de Législation* où M. Thévenin a discuté plusieurs des théories de M. F. de C., 2e semestre. 1875.

3. *Rev. crit.*, nos des 14 et 21 avril et du 9 juin 1866.

n'a pas l'originalité piquante de sa Cité antique. Dans son ensemble, son système est à peu près identique à celui que soutenait, il y a un peu plus d'un siècle, l'abbé Dubos. Il se ramène à une idée principale, c'est que l'établissement des Franks en Gaule n'a pas été le fruit d'une conquête violente, et que les institutions Mérovingiennes, au lieu d'être en contradiction avec les institutions romaines, n'en ont été que la continuation. M. F. de C., comme l'abbé Dubos, réduit à un minimum, ou pour mieux dire, il supprime l'influence propre des Germains pour laisser subsister seule, dans la Gaule Franque, l'influence romaine. Toutefois, si son système n'est pas nouveau, il montre beaucoup d'originalité dans le choix et la disposition des preuves dont il l'appuie. Les vues nouvelles, les points de vue personnels abondent dans le tableau et l'analyse qu'il fait successivement de la Gaule Gallo-Romaine, des Germains et de la Gaule mérovingienne.

De ces diverses parties de son œuvre, la plus brillante comme la plus solide est sans contredit la première, celle où il peint les résultats de la conquête romaine en Gaule. M. de C. montre à merveille avec quelle facilité, avec quelle bonne volonté les Gaulois adoptèrent la civilisation, la langue et les lois de leurs vainqueurs, et tous les avantages qu'ils retirèrent de leur union avec Rome; il fait admirablement comprendre comment le gouvernement impérial fut pour les provinces, pendant les premiers siècles, un régime de protection et non d'oppression. On pourrait, sans doute, relever plus d'une exagération dans la pensée ou l'expression [1], mais, prise dans son ensemble, cette partie du livre de M. de C., nous paraît à la fois vraie et traitée avec un rare talent [2].

---

1. M. de C. nous paraît accorder trop peu d'importance aux révoltes des Gaulois pendant le premier siècle; par contre, nous croyons qu'il en accorde trop aux témoignages officiels de reconnaissance envers les empereurs que les inscriptions nous ont conservés. Toutes les médailles de Postumus, de Victorius et des deux Tetricus portent en exergue : *Felicitas, Ubertas, Libertas, Lætitia*, ce qui ne prouve pas que la Gaule fut ni riche, ni heureuse, ni libre sous les trente tyrans.

2. Notons pourtant quelques taches. P. 51, mauvaise définition des droits que le titre de citoyen donnait aux provinciaux : « Avec lui on pouvait tester et hériter, contracter et vendre. » On le pouvait aussi sans lui. — P. 53, « Equitus romani *ex* plebe » il faut *a plebe*, ce qui change le sens. — P. 82, « Jamais le gouvernement ne songea à désarmer la population. » Si fait : *Lege Julia de vi publica tenetur qui arma, tela, domi suae, agrove in villa, praeter usum venationis vel itineris coegerit (Dig.* XLVIII, 6, 1). — *Ibid.*, « Chez les anciens qui ne connaissaient pas les armes à feu, le soldat n'avait pas une supériorité très-marquée sur le paysan. » Ex. : les conquêtes et victoires de César ! et le monde entier soumis par les légions romaines ! — P. 86, « Le sentiment de reconnaissance pour l'Empire était si profond qu'il devint la source d'une religion... On vit surgir dans les âmes une religion nouvelle qui eut pour divinités les empereurs eux-mêmes. » Les âmes n'avaient pas grand chose à faire dans ce culte des génies et des héros à l'époque impériale. Voy. ce qu'en dit Pausanias (VIII, 4) : *aetate nostra, nulli jam homines in deorum numerum veniunt, nisi forte per inanes titulos et eminentioris dignitatis adulationem.* » — Dans l'excellent chap. 4 du l. II sur les assemblées provinciales, nous remarquons quelques exagérations. P. 108, il

Pourquoi M. F. de C., après avoir tracé le tableau de la prospérité dont jouit l'empire pendant les deux premiers siècles et même dans une certaine mesure pendant le troisième, n'a-t-il rien dit de la décadence du IV[e] et du V[e] ? Nous touchons ici à ce qui est, à nos yeux, le défaut capital de son livre. il a la forme d'un ouvrage d'exposition didactique et en réalité, c'est un livre de polémique. Bien que M. F. de C. prétende ne pas s'inquiéter des théories antérieures, il les a toujours devant les yeux, il est toujours préoccupé de mettre en lumière les points négligés, de réfuter les préjugés reçus, et comme il ne se prend jamais à tel ou tel système précis d'un auteur connu, mais aux idées vagues qu'il suppose admises par le public, il se trouve que son ouvrage est d'un caractère indécis, tenant le milieu entre l'érudition et la vulgarisation, entre l'article de revue et le mémoire d'académie, qu'il n'est pas assez complet dans sa généralité pour servir à l'instruction de ceux qui ne savent pas, ni assez spécial, assez détaillé pour résoudre auprès des savants les problèmes encore obscurs qu'il aborde. Le véritable titre du livre de M. F. de C. serait : *Considérations sur l'Histoire des Institutions de l'ancienne France.* Ce simple changement de titre ferait tomber une grande partie des objections qu'on peut lui adresser, car ses lacunes me frappent encore plus que ses erreurs, et les chapitres même qui donneraient une idée fausse des faits à ceux qui les liraient seul, peuvent être très utiles à ceux qui sont au courant de la question pour corriger certaines idées préconçues et ramener les choses à de plus justes proportions.

---

n'est pas exact « que le Flamine marchât à l'égal du gouverneur. » P. 109, « la fête annuelle du temple d'Auguste fut un des événements les plus graves de l'existence humaine de ce temps-là. » Pas plus que les fêtes du 15 Août. — P. 126, « On peut voir quelles étaient les limites de la juridiction municipale, dans Paul, au *Digeste.* » Oui pour le III[e] siècle, mais non pour le I[er] ni le II[e].— P. 131, « On sait par un texte d'Ulgrien (*Dig.* L, 9, 1) que les comices populaires n'existaient plus nulle part au III[e] s. » Ce texte ne dit rien de semblable; il y est question du choix d'un médecin par la curie. D'autres textes prouvent la permanence des comices dans nombre de villes. — P. 132, « La curie n'était pas un conseil représentatif : elle était la réunion des personnages les plus riches et des grands propriétaires du pays. » Oui, au III[e] et au IV[e] s., mais non aux deux premiers. — P. 133, « On sortait de la curie par ce seul motif qu'on était tombé dans la pauvreté (*Dig.* L, 4, 4.) » Ce texte ne dit rien de pareil. Quant à l'obligation pour les décurions de lever le tribut, elle ne leur fut imposée que dans les derniers temps. — P. 159, « Pour apprécier avec justesse le droit romain, il le faut comparer avec ce qui a existé dans le monde avant lui et après lui. Avant lui, c'était le droit religieux. » Le droit civil d'Athènes n'était point un droit religieux. — P. 168, « Le droit d'appel fut la conséquence de la centralisation. » Mais avant que la centralisation existât, César avait reçu le droit d'*intercession* et celui de juger les appels (Dion, LI, 19). — M. F. de C. pour grandir les bienfaits de l'Empire méconnait les mérites de la République romaine. P. 67, « A Rome, l'homme n'avait aucune garantie pour ses droits individuels. » Cependant nulle part la propriété individuelle ne fut plus fortement constituée, nulle part les droits du père, de l'époux, du maître n'ont été si rigoureux. Le citoyen pouvait invoquer, contre une décision qui blessait ses intérêts, l'intercession d'un magistrat égal ou supérieur ; le *tribunat* avait été créé spécialement pour la protection des citoyens ; les lois Valériennes et des XII Tables avaient reconnu le droit d'appel au peuple.

Ainsi, il est bien évident que M. F. de C. ne croit pas qu'il n'y ait point eu de décadence dans l'empire, que l'administration ait été aussi bonne, les mœurs aussi paisibles, la prospérité publique aussi grande au Ve siècle qu'au IIe; il dit même en plusieurs passages le contraire. Mais au lieu de peindre *ex professo* le caractère et l'étendue de cette décadence, au lieu d'en analyser les causes et les effets, comme on serait en droit de l'attendre dans un livre d'exposition générale, il s'attache exclusivement à démontrer que la Gaule du Ve siècle n'a été ni aussi malheureuse, ni aussi corrompue, ni aussi appauvrie qu'on le croit communément, si bien qu'il résulte, comme impression d'ensemble, surtout pour le lecteur ordinaire, une idée singulièrement erronée. Je préciserai par quelques exemples.

Voici de quelle manière M. de C. parle des insurrections de *Bagaudes*: « Il se produisit dans la seconde moitié du troisième siècle quelques événements qui jetèrent le trouble dans les provinces; ce furent les luttes des compétiteurs à l'empire, quelques incursions de barbares et quelques révoltes de paysans..... Ces révoltes furent toutes locales; elles n'eurent aucune action sur la marche générale de la société. » Nous croyons, au contraire, que les révoltes de Bagaudes que nous voyons se reproduire au IIIe et au Ve siècle avec une grande violence, sont le signe d'un état social profondément troublé. Elles sont une véritable jacquerie, une guerre servile. Au IIIe siècle, l'empire encore vigoureux en vient facilement à bout[1], mais au Ve le mal se généralisa et devint bien plus difficile à réprimer; les documents, par malheur, sont peu nombreux pour cette époque, mais ils sont significatifs. Prosper nous dit qu'en 435 « Gallia ulterior a Romana societate discessit, » et que « omnia pene Galliarum servitia in Bagaudam conspiravere. » Il fallut deux ans pour comprimer cette révolte et en 441, 443, 449, 454, Idace signale des insurrections de Bagaudes dans le royaume des Wisigoths. Faut-il alors prendre pour une simple déclamation le célèbre passage de Salvien dans son livre V: « Quibus rebus aliis Bagaudae facti sunt, nisi iniquitatibus nostris, nisi improbitatibus judicum, nisi eorum proscriptionibus et rapinis, qui exactionis publicae nomen in quaestus proprii emolumenta verterant et indictiones tributarias praedas suas esse fecerant. » En réalité, dans le Ve siècle, ce siècle qui est plus important que tout autre à bien connaître pour qui veut comprendre notre histoire primitive, mais que M. F. de C. a presque entièrement passé sous silence, il y avait un profond désordre social, et ce désordre était le fruit à la fois des vices de l'administration publique et de l'invasion de la barbarie.

Sur ces deux points comme sur le précédent, M. F. de C. développe surtout le côté que j'appellerai négatif ou du moins restrictif de la question; il s'attache à montrer en quoi l'on a exagéré les maux de l'empire et les violences de l'invasion. Le côté positif, le tableau de ces maux trop réels

---

1. Eutrope IX, 576; Orose VII, 25; Eumène, *pro Scolis restaurandis*; *Gratiarum actio* 4. Aurelius Victor, *Caes.* 39.

est à peu près absent de son livre, si bien que l'impression d'ensemble ne nous paraît pas exacte.

Par exemple, dans le chapitre sur les impôts (l. II, c. 10), il n'est préoccupé que d'une chose : prouver qu'on a exagéré leur poids, et il n'est pas loin de prétendre que les Gaulois ont eu tort de s'en plaindre. Pourtant, en prenant pour base de nos évaluations les chiffres même qu'il admet, on arrive à des résultats qui prouvent combien les impôts étaient excessifs. Lorsque Julien arriva en Gaule, l'impôt était de 25 pour 1000, non pas du revenu, mais, ce que M. F. de C. ne fait pas ressortir, du capital, ce qui équivaut à 50 p. 100 du revenu [1]. Julien le fit descendre à 7 pour 1000, ce qui faisait encore 14 p. 100. Or, à une époque où la population était peu nombreuse, où le numéraire était rare, où l'intérêt de l'argent était à 12 p. 100, un pareil taux était encore fort lourd. Il sembla néanmoins que Julien avait amené l'âge d'or avec lui, et Eumène, dans son discours d'actions de grâce (c. 4), nous montre les malheureux, obligés auparavant de se cacher dans les bois ou de fuir leur patrie, revenant en foule dans leurs foyers. M. F. de C. parle toujours des déclamateurs, de Lactance et de Salvien, comme s'ils étaient les seuls à élever des plaintes ; mais ces plaintes sont universelles. Je veux bien laisser de côté comme suspect le texte annalistique inséré par Frédégaire dans la chronique de St-Jérôme (*ad ann.* 372) et qui nous montre les Burgondes appelés par les habitants de la Lyonnaise qui veulent se débarrasser de leurs charges envers l'empire ; je veux bien ne pas tenir compte du passage de Salvien, qui pourtant doit faire allusion à des faits précis [2] ; mais récusera-t-on Paul Orose qui nous dit (VII, 41) qu'on voit des Romains s'enfuir chez les barbares, aimant mieux y vivre pauvres et libres, que rester dans l'empire esclaves et accablés d'impôts « *tributariam servitutem* ? » Récusera-t-on Priscus qui rencontre chez Attila un Grec qui avait fui l'empire à cause des impôts ? le panégyrique de Mamertin qui peint les maux de la Gaule avant Julien ? celui de Pacatus qui décrit ce qu'elle avait à souffrir avant Théodose ? Ammien Marcellin qui dit que les Gaulois étaient *extrema penuria anhelantes* (XVI, 5) ? Sidoine, qui nous montre la Gaule « *continuis lassa tributis* » ? Libanius et Zozime, qui nous font un effroyable tableau des extrémités auxquelles, dans l'empire grec, les impôts réduisaient les populations [3] ? enfin Idace qui, au milieu du texte froid et sec de sa chro-

---

1. Une des plaies du régime financier d'alors, était les impôts extraordinaires créés par les préfets du prétoire et les gouverneurs. On peut voir dans Ammien Marcellin, les luttes que Julien eut à soutenir pour réprimer cet abus « Norat enim hujus modi provisionum, imo eversionum, ut verius dixerim, insanabilia vulnera saepe ad ultimam egestatem provincias contraxisse » XVII, 3.

2. « Multi Gallorum... vel ad Gothos, vel ad Bacaudas, vel ad alios ubique dominantes barbaros migrant » V, 91.

3. Libanius, *Oratio contra Florum*; Zozime, *Hist.* II, 38 : « Des mères vendent leurs enfants, et des pères conduisent leurs filles au lupanar pour se procurer les moyens de satisfaire le collecteur. » Les textes de lois que nous montrent les efforts toujours renouvelés des bons empereurs pour corriger les vices du système financier prouvent à la fois l'existence de ces maux, et l'impuissance des remèdes.

nique, écrit ces lignes lugubres : « Debacchantibus per Hispanias barbaris et saeviente nihil minus pestilentiae malo, *opes et conditam in urbibus substantiam tyrannicus exactor diripit* et miles exhaurit ? »[1]. M. F. de C. me dira que ces textes sont bien connus. Je l'avoue volontiers, et je ne l'accuse pas de les ignorer, mais seulement de ne pas les citer, car ils éclairent l'état de l'empire au IVe et au Ve siècle, et ce n'est pas avoir suffisamment peint les souffrances des populations que de nous dire « que le gouvernement central n'avait ni le loisir ni les moyens de les garantir suffisamment contre les abus de pouvoir des fonctionnaires. »

Quand M. F. de C. arrive à l'établissement des barbares dans l'empire, ses préoccupations systématiques se font encore bien plus fortement sentir. Il semble qu'il soit emporté par sa verve novatrice, et par son imagination ingénieuse et brillante. Sans doute il cite des textes, mais le système n'est pas appuyé sur les textes, il n'en découle pas ; il les précède, il les choisit, les interprète et s'en sert. D'après M. F. de C., les Germains étant des membres de la famille indo-européenne comme les Romains leur étaient semblables bien qu'à un degré moindre de civilisation ; ils ne pouvaient donc rien apporter de nouveau dans l'empire. — D'ailleurs, leur faiblesse les rendait impuissants car la Germanie, du Ier au IVe siècle, avait été en proie à une dissolution sociale intérieure ; il ne s'y trouvait plus que quelques bandes errant dans les marécages et les forêts. — Ils entrèrent dans l'empire non en conquérants, mais en suppliants, en alliés, en hôtes humbles et respectueux. — Une fois établis, ils copièrent les coutumes et les institutions romaines.

Il faudrait écrire des volumes pour examiner chacune de ces assertions, auxquelles, du reste, j'ai donné en les résumant un caractère excessif et absolu qu'elles n'ont pas au même degré dans le livre de M. F. de C. Je dirai cependant quelques mots de chacune d'elles.

Sur le premier point, j'admets qu'il y a une grande part de vrai dans la thèse de l'auteur ; je crois comme lui qu'on a exagéré l'originalité des Germains et accepté trop facilement sur ce point les idées de l'érudition allemande contemporaine. Mais je ne saurais aller aussi loin que lui dans cette voie. Séparés de leurs frères latins depuis des siècles, vivant sous un autre climat, les Germains avaient eu une histoire tout à fait indépendante et ils s'étaient développé des mœurs, des idées, des coutumes originales. Qu'il y ait des ressemblances, cela est certain, et il est bon de les mettre en relief ; mais les divergences sont pour le moins aussi intéressantes, et ici comme plus haut, M. F. de C. tait ce que tout le monde dit pour n'insister que sur les points négligés.

Sur le second point, le désir de prouver sa thèse l'a entraîné dans une hypothèse tout à fait gratuite. Rien ne prouve cette prétendue dissolution de la Germanie. Les luttes constantes des Romains contre les barbares, l'établissement de royaumes barbares dans tout l'empire, les guerres que

1. *Ad ann.* 410.

les Franks eurent à leur tour à soutenir pendant deux siècles contre leurs frères de Germanie, les émigrations des Anglo-Saxons en Angleterre, l'accroissement de la population de la Gaule, du VIe au IXe siècle, tout contredit la thèse de M. F. de C., et nous montre dans les Germains des populations à la fois très nombreuses et pleines de vitalité. Il est curieux de voir sur quelles preuves M. F. de C. appuie son dire. Pour démontrer qu'il y a eu du IIe au Ve siècle en Germanie des révolutions qui l'ont bouleversée, il cite trois faits dont deux sont antérieurs à Tacite (voy. p. 307). Voilà ce qu'il appelle « de sûrs indices, » lui qui tout à l'heure appelait les révoltes de Bagaudes « quelques soulèvements de paysans sans action sur la marche générale de la société. » On voit ici comment une idée *à priori* peut devenir parfois, sans qu'on s'en aperçoive, un principe de critique.

Les chapitres consacrés à l'établissement des barbares dans l'empire sont parmi les meilleurs du livre (l. 3, c. 5-8). Les formes diverses de cet établissement, les contrats auquels il a donné lieu sont analysés avec précision et expliqués d'une manière lumineuse. Mais ici encore, l'auteur veut trop prouver. Il nous semble confondre les formes de l'invasion avec sa réalité. Oui, les Germains, les Goths du moins et les Burgondes, sont entrés dans l'Empire comme soldats, comme alliés, comme défenseurs même parfois; mais ils s'y sont installés en vainqueurs et en conquérants. M. F. de C. emporté par son système, ne veut pas admettre que les Burgondes aient eu une part des terres des propriétaires romains; il veut qu'ils aient simplement touché le tiers des fruits du sol, qu'ils aient été des métayers. Il serait trop long de réfuter ici cette opinion, mais elle est contredite par tous les textes, et je me contente de renvoyer au livre le plus récent sur ce sujet, celui de M. Jahn : *Geschichte der Burgundionen* [1]. La grande difficulté pour nous faire une idée juste de ces événements du Ve siècle vient de la rareté des documents, qui se réduisent à quelques maigres chroniques; mais on y trouve des faits bien significatifs qui permettent de supposer plus que nous n'en savons. Ainsi, Prosper nous raconte qu'en 410 Aétius installe les Alains dans la province de Valence, alors dépeuplée. En 442, ces Alains expulsent les propriétaires du sol et s'en emparent. « resistentes armis subigunt, et expulsis dominis terrae possessiones vi adipiscuntur [2]. » C'est là un fait isolé, je le veux bien, mais il a pu se produire en plus d'un endroit.

Pour les Franks, il y a eu une véritable conquête, et M. F. de C. ne nous paraît pas, sur ce point, avoir montré les choses sous leur véritable jour. Que Clovis ait été ou non *magister militum*, qu'il ait ou non considéré son royaume comme une dépendance de l'empire, cela en réalité importe peu. En fait, il y a eu

1. Halle, 1874, 2 vol. in-8°.

2. Au lieu d'accorder à ce fait l'importance qu'il mérite, M. F. de C. n'en a parlé qu'à la fin d'un appendice (p. 543) et dans des termes très-vagues « *un* chroniqueur... *une* cité », on ne sait même pas s'il s'agit de la Gaule.

conquête ; les récits de Grégoire de Tours ne laissent pas de doute à cet égard. Je ne saurais pas davantage être d'accord avec M. F. de C. sur le petit nombre auquel il réduit les barbares introduits en Gaule. La rapidité avec laquelle les mœurs se sont ensauvagées, et les intelligences obscurcies, du Ve au VIe siècle, en est une preuve. Je ne suivrai pas l'auteur dans ses développements sur la persistance des institutions romaines sous la domination des Mérovingiens. Le présent volume ne nous conduit que jusqu'au VIIe siècle, et il est difficile de juger les théories qu'il contient sur le gouvernement Frank sans avoir lu ce qui se rapporte au VIIe et au VIIIe siècles, d'autant plus que M. F. de C. nous dit que « les grands résultats de l'invasion germanique, obscure au VIe siècle, apparaîtront au VIIIe. » Signalons cependant la théorie très ingénieuse, mais erronée selon nous, par laquelle l'auteur refuse d'admettre que la loi salique ait estimé la vie des barbares au double de la vie des gallo-romains, et ne voit dans les *Romani* de la loi salique que des affranchis [1]. Ici encore, l'auteur a été entraîné trop loin par le désir de prouver que les Gallo-Romains n'ont pas été réduits en servitude par les Franks, fait évident, que M. Roth, dans son *Beneficialwesen*, avait mis en lumière avec une grande abondance de preuves. Aussi, M. F. de C. a-t-il tort de dire toujours, en parlant de l'opinion contraire « on dit que, on croit que, on répète que... » Personne aujourd'hui, parmi ceux qui sont au courant de ces questions, n'ignore que « les Gaulois n'ont été ni asservis, ni ruinés, » du moins, d'une manière générale.

Un autre reproche, qui peut être adressé à cette dernière partie du travail de M. F. de C., c'est que l'emploi des sources n'a pas été réglé par une critique assez sévère. C'est là un défaut où tombent fatalement ceux qui ne tiennent pas un compte suffisant des travaux d'érudition de leurs devanciers. Il est par exemple inadmissible de citer les fausses généalogies de la famille carolingienne, fabriquées au IXe siècle dans le Midi, pour prouver qu'au VIe siècle, il y avait des mariages entre les Gallo-Romains et les Franks. Ce qui est plus inadmissible encore, c'est d'accorder une valeur historique quelconque à la légende de Childéric, telle que nous la lisons dans Frédégaire (qui écrivait entre 660-666). M. F. de C., toujours préoccupé de prouver que les Franks se considéraient comme les soldats de l'empire et non comme ses ennemis, après avoir raconté comme vrais la destitution de Childéric « par son supérieur hiérarchique Egidius », son voyage à Constantinople et sa restauration par ordre de l'empereur, dit en note : « cette tradition est contemporaine de Childéric..... Le récit de Grégoire de Tours est plus bref, mais *ne contredit pas* celui de Frédégaire. » Je crois bien qu'il ne le contredit pas, puisqu'il en est la source directe et que toutes les additions de Frédégaire n'ont pas eu d'autre origine que la tendance qui pousse l'imagination du peuple et des écrivains à expliquer et à compléter ce qui, dans

1. La *Revue historique* du 1er juillet contiendra un examen approfondi de cette question.

un récit, reste vague et obscur. Mais par malheur, dans le récit de Grégoire, nous ne retrouvons *aucun* des traits qui prouvent, d'après M. F. de C., la subordination des Franks aux Romains. Il n'y a, en particulier, rien sur l'empereur ni sur Constantinople. Quant à la tradition, même dans la forme primitive de Grégoire, elle a le caractère d'une légende poétique qui n'a pu se former qu'au VI[e] siècle.

Ces passages ne sont pas les seuls où l'on puisse relever des défauts de méthode et de critique. Sans doute il faut travailler toujours sur les textes, mais il est indispensable pour les interpréter sûrement de connaître les explications qui en ont déjà été données et l'usage que les érudits en ont fait.

Il nous en coûte d'avoir dû combattre sur tant de points un auteur dont nous reconnaissons la supériorité, et dont nous apprécions vivement non seulement le talent, mais aussi le zèle infatigable, l'amour ardent pour la vérité, la haine des préjugés. Nous ne pouvions toutefois nous soustraire au devoir de dire sincèrement notre opinion sur un des livres historiques les plus remarquables qui aient paru depuis longtemps en France, et nous sommes assurés que M. F. de C. ne s'offensera pas de notre sincérité.

M.

---

64. — **La Chanson de la croisade contre les Albigeois,** commencée par Guillaume de Tudèle et continuée par un poète anonyme, éditée et traduite pour la Société de l'Histoire de France, par Paul Meyer, t. I, texte, vocabulaire et table des rimes. Paris, Renouard, 1875, 452 pp. in-8°. — Prix : 9 fr.

Peu d'événements de l'histoire de France ont eu d'aussi graves conséquences que la guerre des Albigeois, et il en est peu qui aient donné lieu à un plus grand nombre d'appréciations différentes ; considéré comme un saint par quelques chroniqueurs, Simon de Montfort nous apparaît tout autre dans les textes méridionaux, et les historiens, partisans de la maison de Toulouse, se plaisent à mettre en relief son ambition démesurée, sa cruauté et sa perfidie. Aussi, dans une question aussi controversée, importe-t-il fort d'avoir des différents chroniqueurs des textes aussi bien établis et une critique aussi complète que possible ; ce n'est qu'à l'aide d'éditions véritablement scientifiques que l'on pourra faire sortir la vérité de tous ces témoignages contradictoires.

C'est de l'un des plus importants de ces chroniqueurs que M. Meyer nous donne aujourd'hui une édition que nous croyons définitive. Guillaume de Tudèle et son continuateur anonyme ne sont peut-être pas aussi exacts que l'historien latin, Pierre des Vaux de Cernay, leur chronologie est peut-être un peu plus embrouillée, mais dans plus d'un cas leur témoignage doit être préféré. En effet, le chroniqueur latin est avant tout un moine, imbu de tous les préjugés de sa caste ; son langage est d'une violence, ses appréciations sont d'une partialité que rien n'égale ; esprit étroit, il n'a rien com-

pris à la lutte dont il était le spectateur passionné. C'est avant tout pour lui une croisade, la lutte du bien et du mal, et le comte de Montfort est l'athlète du Christ. Tout autre est le continuateur de Guillaume de Tudèle; peut-être est-ce un clerc, mais en tout cas, il est assez libre des préjugés de son état pour juger plus sainement les choses; la question religieuse tient dans son récit une place beaucoup moins grande et la lutte y prend son véritable caractère; ce n'est pas tant pour Simon une affaire d'orthodoxie qu'une question d'ambition personnelle; c'est une lutte acharnée, incessante, mais dont les causes, au fond toutes profanes, sont beaucoup plus visibles. En outre, le poète, qui semble avoir vécu ailleurs que dans les solitudes des Vaux de Cernay, connait les cours féodales du Midi, et, admirateur enthousiaste de Raimond VI et surtout de son fils, le jeune comte, il sait toutefois reconnaître et louer le courage de leurs ennemis[1]. Aussi, dans bien des cas, son témoignage est-il extrêmement précieux, et la version qu'il fournit nous paraît-elle plus admissible que celle du moine cistercien, son fanatique émule.

Tout cela rendait d'autant plus désirable une édition réellement scientifique de cette œuvre importante. L'édition donnée il y a déjà longtemps par Fauriel, dans la *collection des Documents inédits*, laissait fort à désirer; nous n'avons pas à faire ici la critique de ce travail; exécutée à une époque où la philologie provençale venait à peine de naître, cette publication ne pouvait être parfaite. Ajoutons que Fauriel fut peut-être mal secondé par ses collaborateurs et que la transcription du manuscrit est très-inexacte[2].

L'établissement du texte présentait assurément de grandes difficultés. Le manuscrit du poème que l'on possède est unique, date de la fin du XIII[e] siècle et présente de nombreuses lacunes qui sont presque toutes le fait d'un copiste antérieur. C'est donc sur ce manuscrit unique, souvent incorrect, qu'il faut établir le texte; on peut y ajouter un court fragment publié par Raynouard, dont le manuscrit a aujourd'hui disparu et quelques vers cités par un auteur à peu près inconnu du commencement du XVII[e] siècle, Guion de Malleville. Tels sont les secours directs à employer; une autre source précieuse pour le rétablissement du texte semble devoir être la chronique en prose, publiée au XVIII[e] siècle par D. Vaissète. En effet on sait que cette chronique n'est qu'un abrégé en prose du poème de Guillaume de Tudèle et de son continuateur; seulement l'auteur a ajouté quelques renseignements subsidiaires empruntés peut-être à Pierre des Vaux de Cernay,

---

1. Voir notamment tout le récit de la prise du château de Beaucaire.

2. Nous renvoyons les lecteurs désireux de plus de détails à un article publié il y a quelques années dans la présente *Revue* (1868, tome II, art. 179, p. 136), à propos d'une traduction du poème de nos deux auteurs publiée par M. Mary Lafon. Voir en outre un article de M. Meyer dans la *Romania*, 1875, p. 267. C'est surtout à la table des noms propres de l'édition Fauriel qu'il faut se reporter. C'est là qu'on trouvera le fameux *Encore Aude la belle* (v. 1034 : *Ara roda l'abelha*); *Amauri de l'Orient*, pour *Amauri de Craon*, *Gui le Maréchal* distingué de *Gui de Lévis*, etc.

et a donné à l'ouvrage tout entier une couleur et des tendances toutes différentes de celles de l'original. Sans parler de son style diffus et de ses périphrases incolores qui dénaturent singulièrement la pensée souvent belle, l'expression hardie du poète, il s'est montré tellement favorable au comte de Toulouse que, dans plus d'un cas, la vérité historique en a souffert. Aussi, malgré la comparaison attentive que M. M. a faite des deux ouvrages, n'a-t-il pu tirer grand secours de l'abrégé pour le rétablissement de son texte; les noms propres sont au moins aussi altérés dans l'un que dans l'autre; et plus d'une fois l'abréviateur n'a pas compris ce qu'il avait sous les yeux. Le résultat le plus clair de ce rapprochement poursuivi tout le long du poème a été de permettre au nouvel éditeur de constater dans celui-ci des lacunes évidentes et malheureusement impossibles à combler.

C'est donc grâce à sa critique minutieuse, à sa connaissance approfondie de l'ancienne langue et de la littérature provençale que M. M. est arrivé à nous donner une édition qu'il sera difficile de surpasser. Il n'a point cherché à tout expliquer et sur plus d'un point il propose avec une prudente réserve des corrections qui nous paraissent entièrement certaines.

Nous n'avons encore que la première partie de l'édition de M. M. : le texte et le glossaire. Inutile de dire que ce dernier a été rédigé avec tout le soin désirable; un signe particulier marque les mots qui ne se trouvent que dans la partie du poëme, œuvre de Guillaume de Tudèle, et des abréviations d'un usage commode indiquent les sources consultées et les mots sans autre exemple. Quant au texte lui-même, il est la reproduction scrupuleuse du manuscrit; une ponctuation soigneusement établie rend le sens plus facile à saisir et des notes nombreuses indiquent la leçon du manuscrit, quand la correction a paru entièrement sûre; les corrections plus douteuses proposées par l'auteur sont marquées d'un point d'interrogation.

Un second volume contiendra la traduction, œuvre difficile presqu'aussi délicate que l'établissement du texte, les notes historiques et critiques, enfin la préface dans laquelle M. M. fera l'histoire de l'ouvrage et donnera ses conclusions sur sa valeur historique et littéraire[1]. A. M.

1. Nous ne pouvons entrer dans l'examen de toutes les questions de détail que soulève un travail pareil à celui-ci; nous comptons en traiter quelques-unes quand paraîtra le second volume de l'ouvrage, dont le contenu prêtera beaucoup plus à une critique de ce genre. Nous voulons seulement signaler à l'auteur un ou deux points sans grande importance. — P. 9, vers 172 à 176; nous proposons de supprimer les points de suspension après 173, et de placer 172 et 173 après 176; le sens serait alors : *Je ne me mets pas en peine* [*de savoir*] *comment furent armés ..... ce que coûtèrent d'orfrois et de cendal les croix, qu'ils* [*les croisés*] *se mirent sur la poitrine du côté droit.* — P. 28-29, v. 609 : Le discours prêté par la rédaction en prose au roi d'Aragon nous paraît tout à fait vraisemblable et nul doute qu'il n'ait existé dans les anciens manuscrits du poème; le chroniqueur n'avait ni assez d'imagination, ni assez de connaissance de l'histoire pour l'inventer. — P. 110, v. 2619. La leçon *Montog* donnée par le poème est la bonne; c'est *Montech*, Tarn-et-Garonne, arr. de Castel-Sarrasin. Au XII[e] siècle, la forme latine était *Montugium* (cartulaires de Grandselve à la Biblioth. Nationale). — P. 293, v. 7085 : *Qu'ab petita companha ses el Capdolh asis.* — Il s'agit du comte de Toulouse, qui vient de rentrer à Toulouse. Dans le glossaire (mot *capdolh*), M. M. traduit *donjon* et *chapitre?*; le véritable sens nous semble être *chapitre, hôtel-de-ville;* le donjon de Toulouse étant le Château Narbonnais, que les Français occupaient à ce moment.

65. — **Première expédition de Jeanne d'Arc.** Le ravitaillement d'Orléans. Nouveaux documents. Plan du siége et de l'expédition, par M. Boucher de Molandon. Orléans, 1875, in-8°. xx-112 pages.

Le mémoire de M. Boucher de Molandon est consacré aux trois journées qui précédèrent immédiatement l'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans, et qui eurent pour premier résultat le ravitaillement de la place. La question peut, au premier abord, sembler peu importante, mais rien de ce qui touche de près ou de loin à la Pucelle ne peut rester indifférent et il est assez curieux de voir qu'après tant de recherches et tant de publications sur cet épisode de l'histoire du XVe siècle, on puisse encore trouver quelque chose de nouveau à dire à son sujet. M. de M. s'attache à prouver qu'il était impossible au convoi que conduisait le Bâtard d'Orléans de pénétrer dans la ville par le nord; il en voit la preuve dans l'existence d'une forte bastille anglaise dont il eut, il y a déjà plusieurs années, la bonne fortune de retrouver les débris; caché dans la forêt d'Orléans, près du village de Fleury, ce fort interceptait et commandait toutes les routes environnantes. On comprend ainsi pourquoi Dunois et les autres chefs français aimèrent mieux aller faire un long détour que de risquer leur petite armée contre un ouvrage aussi bien défendu. Nous disons Dunois, car la Pucelle ne paraît pas avoir pris grande part à cette première expédition. Ce fut contre son gré que l'armée suivit la rive gauche de la Loire et ce fut un peu un coup de tête qui lui fit quitter l'armée et entrer dans Orléans qu'elle devait si brillamment délivrer quelques jours plus tard. Sur ce premier point, M. B. de M. nous paraît avoir absolument raison. Il s'attache ensuite à prouver qu'une fois arrivé à Chécy, en amont d'Orléans, le convoi descendit le fleuve, et ne suivit pas la route de terre. Nous lui reprocherons ici de s'étendre un peu trop sur la question et de se donner trop de peine pour renverser une hypothèse qui n'a jamais été soutenue que par un seul auteur et qui ne peut supporter le plus léger examen. Les preuves que l'auteur donne à l'appui de l'opinion la plus généralement admise sont d'ailleurs bien choisies, et quelques-unes étaient inédites jusqu'ici. Le mémoire se termine par des notes explicatives et par un choix de documents en grande partie inédits, dont plusieurs offrent un certain intérêt.

A. M.

---

66. — **The Oera Linda Book, from a Manuscrit of the thirteenth Century...** The original Frisian Text, as verified by Dr J. O. Ottema, accompanied by an english version of Dr Ottema's dutch translation, by William R. Sandbach. London, Trübner, 1876, in-8°, xxviii-253 p.

Quand ce livre aura été mis au pilon, le papier, qui est bon, pourra resservir: voilà en réalité tout ce qu'on peut en dire de favorable. Un certain Over de Linden, mort en 1820, s'est amusé à fabriquer et à écrire dans un caractère de son invention une série de mémoires *contemporains* sur l'his-

toire des Frisons : le plus ancien, écrit par la « mère du peuple » Adèle est daté de l'an 1062 après la disparition d'Atland (c'est-à-dire de l'Atlantide, qui était à l'ouest du Jutland), soit de l'an 558 avant Jésus-Christ ; le reste à l'avenant. Nous apprenons dans ces mémoires que *Min-erva* était une Frisonne qui vint s'établir à Athènes et y fut adorée malgré elle par les habitants; que *Neptunus* n'est autre qu'un certain Tennis, né près d'Alkmaar, et appelé familièrement *neef* (c'est-à-dire *cousin*) *Tennis ;* que nos lettres et nos chiffres ont été inventés par les Frisons et transmis par eux aux Phéniciens et aux Grecs ; qu'Alexandre trouva en Inde une colonie frisonne, et que la flotte de Néarque en ramena plusieurs membres en Europe, etc., etc. Tout cela orné de révélations cosmogoniques, d'extraits des lois primitives (entre autres de celles de Minno, dont les Grecs ont fait Minos), et de réflexions aussi morales que plates. Cette fade mystification est en effet mortellement ennuyeuse, et on n'y trouve pas le mot pour rire : on sent que l'auteur s'est appliqué à être grave et lourd. Qu'un Frison se soit convaincu de l'authenticité de ce morceau et l'ait publié et traduit, à la rigueur on le comprend ; mais qu'un Anglais en ait fait autant, c'est ce qui est bien inexplicable. M. Sandbach dit, il est vrai : « Que ce livre soit un antique manuscrit ou une fiction moderne, il n'en est pas moins curieux et intéressant » ; mais tout lecteur qui aura le courage d'en avaler dix pages protestera contre cette appréciation. L'introduction apologétique du Dr Ottema est la seule chose gaie qu'il y ait dans le volume. — Over de Linden a composé son roman avant les découvertes linguistiques modernes, ou au moins ne les a pas connues. Cette ignorance nous a épargné bien des pages sur les Aryas, mais fait que le livre, même dans son genre, est aujourd'hui absolument vieilli. La philosophie qui y règne est celle de Marmontel.

---

67. — **Souvenirs de l'année 1848,** par Maxime du Camp. Paris, Hachette, 1876, in-12, 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

En racontant les faits dont il a été le témoin ou les circonstances dans lesquelles il a joué un rôle, M. Maxime du Camp n'a pas prétendu écrire une histoire. Ses récits, empreints de la plus grande simplicité, marqués au coin de la bonhomie souriante, visent à l'amusement des lecteurs, sans perdre de vue leur édification, quand l'occasion se présente de les instruire. L'auteur ne me pardonnerait pas de leur chercher un terme de comparaison dans les compositions si fines et si travaillées de M. Mérimée; mais le tour qu'il leur donne rappelle un peu la manière des premières Guêpes. Si M. du Camp a le style plus coulant, plus naturel qu'Alphonse Karr, il aime comme lui l'imprévu dans les réflexions, il témoigne de la prédilection pour la couleur, pour le pittoresque, sans pourtant dédaigner l'émotion. Pour définir le présent recueil, qu'il me suffise de rappeler qu'ami intime de MM. Flaubert et Bouilhet, c'est en leur compagnie que M. du C.

assista aux principales scènes de la Révolution de Février; l'esprit qui règne dans l'*Éducation sentimentale* se retrouve, à une dose très-atténuée sans doute, mais appréciable, dans les *Souvenirs de l'année 1848*.

Je n'ai pas à critiquer les jugements de l'auteur; il les laisse aller sans façon, en se jouant, et comme s'ils ne devaient rencontrer aucun contradicteur. On pourrait intituler son esquisse : Étude de la bêtise humaine en l'année de grâce 1848. Certes, le côté niais et grotesque n'a pas manqué à l'existence Parisienne dans cette période de notre histoire. Peut-être avait-elle quelque chose de sérieux dont nous ne nous rendons qu'à moitié compte encore aujourd'hui, puisque certains principes mis alors dans le cours des idées, et qui paraissaient dépourvus du caractère de la durée, ont pris depuis beaucoup de consistance; et que le vote universel, par exemple, qui semblait devoir succomber sous le poids du ridicule, s'est étendu, au contraire, sur des bases qui défient, en apparence au moins, les atteintes de tout projet de réforme.

Un livre tel que celui de M. du C. échappe à l'analyse. Les traits propres à égayer le lecteur y sont trop nombreux pour donner lieu à des citations. Tout homme qui a dépassé quarante ans en a d'ailleurs provision dans sa mémoire. Les générations plus jeunes trouveront profit à les méditer. Quelques récits sont saillants et préparent des matériaux utiles aux historiens à venir. Ceux du 15 Mai, du sac des Tuileries et du Palais-Royal, de la démonstration des bonnets à poil, du 10 Avril, du siége du Château-d'Eau, seront consultés avec fruit; au point de vue purement littéraire, il est intéressant de comparer le tableau de ce dernier épisode avec la peinture qu'en a faite M. Flaubert. On y surprendra certains procédés de composition et de style. Mais c'est surtout le renseignement fourni par M. du C. sur le fameux coup de feu du boulevard des Capucines, occasion déterminante de la Révolution de Février, qui sera recueilli avec soin par l'histoire. D'informations précises, il résulte que ce coup de feu si longtemps attribué à Lagrange, fut tiré par un sergent sur le chef d'une bande qui cherchait à rompre la ligne des soldats et insultait leur colonel. Ce fut le signal d'une décharge générale qui abattit une cinquantaine de personnes. Un trait curieux, c'est que, saisies d'une terreur panique, les troupes se débandèrent en même temps que la foule : en un instant, le boulevard fut vide. Le sergent s'appelait Giacomoni; il fit les campagnes de Crimée et d'Italie, y fut blessé et mourut capitaine retraité, il y a peu d'années. Il ne parlait jamais de sa funeste imprudence. C'est par le chef qu'il voulut protéger, le colonel Courand, que la connaissance de ce fait est parvenue à M. du C.

Ayant de nombreuses relations dans le monde des arts, des lettres et de la politique, M. du C. a pu orner ses souvenirs de l'attrait particulier qui s'attache à la mise en scène des personnages marquants par leur situation sociale, leur talent, ou la célébrité Parisienne. Il a vu tomber Lamoricière sous les coups des soldats du Château-d'Eau, indignés d'un inqualifiable

abandon; il a causé avec Cavaignac au moment de l'attaque du faubourg Poissonnière; arraché Courtais aux mains des forcenés qui le rouaient de coups; entendu huer Odilon-Barrot cavalcadant sur le boulevard (cela ne paraît pas être un de ses souvenirs les plus désagréables). Quand il ne produit pas les noms, les circonstances les rendent trop transparents pour laisser place à l'équivoque ou au doute. Les gens qui prennent plaisir aux anecdotes, j'entends aux anecdotes bien contées, ne peuvent manquer de goûter celles de M. du C. Elles offrent tous les dehors de la sincérité. En ce qui me touche, je puis certifier la parfaite exactitude de l'une d'elles. Parmi les trois chefs de la bande qui menaça sérieusement Lamartine au 15 Mai, on distinguait, dit-il, G. H. dont la main était, assure-t-on, armée d'un poignard. « Ce G. H., ajoute-t-il, a mérité depuis une notoriété honorable sous un pseudonyme que je ne trahirai pas. » G. H. aujourd'hui G. B. avait été mon maître d'études jusqu'aux environs du 1er avril, époque à laquelle il se jeta dans la politique active. Nature tout expansive et fort chaude (il était, je crois, du Midi et connaissait Méry avec lequel il collabora) il n'était point maître de son émotion aussi bouillante que fugitive. Il me souvient que, le 23 février, il nous fit à la récréation du soir un portrait de Louis-Philippe le plus élogieux qui ait peut-être été jamais tracé de ce roi. Le surlendemain, cette fois à l'étude même, il entama un dithyrambe en l'honneur du gouvernement nouveau; j'ai encore dans l'oreille les premiers mots de son exorde : Allons, jeune espoir de la République naissante! Un fou rire me saisit, j'éclate. Il se lève, et dans un transport de fureur : Je vais chercher mes pistolets, s'écrie-t-il; il s'élance vers la porte. Il me propose un duel. Je n'avais pas quinze ans. Sans doute l'exaltation maladive d'H. ne resta pas inconnue du gouvernement. Il avait été condamné par la Haute Cour à une longue détention; et, dès l'année 1850, je le rencontrai plus d'une fois sur le boulevard.

Ce compte-rendu serait vraiment incomplet si j'omettais certain détail dont le récit est présenté avec tant de simplicité, de naturel, de franche gaieté et si peu d'apprêt qu'on y prend à peine garde. C'est que l'auteur en faisant son devoir devant les barricades de juin fut grièvement blessé. Peut-être l'enjouement est-il de mise chez l'homme qui a vu la mort de près; la raillerie, le sarcasme et le mépris souverain lui vont bien, mieux que l'indignation ou la colère. Appliquée d'une façon générale et absolue, érigée en système, cette ironie universelle mérite l'attention et provoque l'inquiétude. L'indifférence politique que professe M. du C. fait chaque jour des progrès et a fondé une école. Je vois là de graves symptômes. Quand les passions, les mœurs d'un peuple ne fournissent plus à ses intelligences d'élite qu'un sujet de tableaux psychologiques, qu'elles n'y cherchent plus que des objets de curiosité, qu'elles n'y voient plus que la matière d'œuvres d'art littéraire, quand, en les décrivant, elle paraissent borner leur ambition à l'étude du point où peuvent parvenir la niaiserie et l'insanité humaine, il y a lieu de se demander si ce peuple ne tombe pas au rang des nations dé-

chues. Il y a quelques années, c'était Mérimée, puis M. Flaubert, hier c'était M. Taine, aujourd'hui c'est M. du Camp. Ce concert de scepticisme, de détachement, de dégoût, à peine voilés par l'amour de l'art, me remplit, je l'avoue, d'effroi.

H. Lot.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 24 mars 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie deux estampages d'inscriptions puniques envoyés par M. de Sainte Marie.

L'académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. Ambroise-Firmin Didot, et fixe l'examen des titres des candidats au vendredi 31 mars.

M. Hauréau donne une seconde lecture de son mémoire sur deux traités intitulés *De motu cordis*. A propos du nom d'Albrutalus, par lequel l'auteur du 12e siècle dont s'occupe M. Hauréau désigne, d'après les écrivains arabes, un philosophe de l'antiquité, et que M. Hauréau considérait comme une corruption du nom de Pythagore, M. Renan dit qu'il lui paraît difficile que le nom de Pythagore ait subi pareille transformation. Il serait plutôt porté à reconnaître dans Albrutalus le philosophe Empédocle, sous le nom duquel étaient répandus, parmi les Arabes, un grand nombre d'écrits apocryphes. M. Renan écrit au tableau les deux noms en arabe, et montre comment ont pu se produire les fautes de lecture par suite desquelles l'un de ces noms a été substitué à l'autre.

M. Chodzkiewicz termine la lecture de son mémoire sur une inscription cunéiforme trilingue du palais de Darius à Persépolis. Il discute mot par mot le texte de cette inscription, et en donne la traduction suivante : « Dans la façade du gynécée de Darius le roi les fenêtres faites », ou « Les fenêtres faites dans la façade du gynécée du roi Darius ».

M. Baudry commence la lecture d'une *Note sur l'origine des caractéristiques dans la conjugaison latine*.

L'académie se forme en comité secret.

Ouvrages offerts à l'académie : — Charles Nisard : Des chansons populaires, 2 vol. in-12; Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage, 2e éd., 2 vol. in-12; Mémoires de Garasse (François) de la compagnie de Jésus, publiés pour la première fois, in-12; Le triumvirat littéraire au XVIe siècle, Juste Lipse, Joseph Scaliger et Isaac Casaubon, in-8°; Les gladiateurs de la république des lettres, 2 vol. in-8°.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. L. Delisle : Prost, Les jugements à Metz au commencement du XIIIe siècle (extr. de la Revue de législation); *— par M. Paulin Paris :* Le comte de Cosnac : Mémoires de Daniel de Cosnac, 2 vol.; Souvenirs du règne de Louis XIV, 4 vol.; *— par M. Renan :* E. de Sainte Marie : Notice sur l'emplacement d'un édifice ancien à Carthage; Bibliographie carthaginoise (Constantine, 2 brochures in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — **8 Avril** — **1876**

68. — **Papyros Ebers, das Hermetische Buch über die Arzneimittel der Alten Ægypter in Hieratischer Schrift :** herausgegeben, mit Inhaltsangabe und Einleitung versehen, von Georg Ebers. Mit Hieroglyphisch-Lateinischem Glossar von Ludwig Stern. Leipzig, W. Engelmann, 1875. — 2 vol. in-folio : I, Einleitung, viii-36 pp., Pl. I-LXIX; II, Glossar, viii-63 pp., Pl. LXX-CX.

Les papyrus ont leurs destinées comme les livres : celui que M. G. Ebers vient de publier, après être resté enseveli plusieurs dizaines de siècles sous les ruines de Thèbes, après avoir échappé aux mains des Arabes et du vice-consul américain de Louqsor, est passé en Allemagne depuis trois ans et repose en sûreté dans la Bibliothèque universitaire de Leipzig. Il formait, au moment de la découverte, un rouleau de vingt-et-un mètres de long sur quatre-vingts centimètres de haut ; mais on a dû le couper en vingt-neuf fragments d'inégale longueur pour l'encadrer et le mettre sous verre. Il contient au recto cent huit pages numérotées de 1 à 110 (le scribe a sauté les numéros 28-29 et passé sans transition de 27 à 30) ; au verso, une seule page d'écriture, mais qui a déjà fourni matière à maintes discussions. C'est un double calendrier, daté du règne d'un pharaon inconnu jusqu'à présent, et dans lequel on a pensé reconnaître plusieurs princes des premières dynasties.

M. Ebers considère le Papyrus auquel il a donné son nom, et à juste titre, comme un des livres dont les Égyptiens attribuaient la rédaction première au dieu Thot trois fois grand. Une partie au moins des écrits qu'on y rencontre passait aux yeux des dévots pour avoir une origine céleste. Le « Traité de détruire les abcès sur tous les membres de l'homme » avait été trouvé « sous les pieds du dieu Anubis de Sekhem et apporté à la majesté » du roi Housaphaït » de la 1re dynastie[1]. Une recette, assez obscure d'ailleurs comme il convient à toute chose divine, venait d'un « temple d'Oun- » nowré[2] », c'est-à-dire d'Osiris, l'être bon par excellence. D'autres remèdes sont de provenance moins mystérieuse : la dame Sesha, mère du roi Teta de la 6e dynastie, avait inventé une manière de pommade pour faire pousser les cheveux ; un certain Khouï était l'auteur d'une ordonnance pour les

1. *Papyros Ebers*, t. II, pl. CIII, l. 1-2 ; *Einleitung*, p. 5.
2. *Id.*, pl. LXXV, l. 12-13.

yeux, qu'on nous donne tout au long. Les médecins d'Égypte, en dépit de la vanité nationale, faisaient parfois des emprunts à leurs confrères étrangers : une formule applicable aux maladies de l'œil est citée comme étant l'œuvre d'un « Asiatique de Byblos ». Il faut croire cependant qu'un grain de divinité mêlé aux autres ingrédients plaisait plus à la fantaisie des malades que l'origine terrestre la mieux constatée, car les vieux prédécesseurs égyptiens du vieil Hippocrate prétendent le plus souvent n'être que les interprètes irresponsables d'une science surhumaine. Ils se plaisaient à entourer l'apparition de leurs livres d'une mise en scène presque romanesque dans quelques-uns de ses détails. « Cet écrit de santé, » est-il dit au Papyrus Médical de Londres, « fut rencontré une nuit dans la grand salle du » temple de Qebmout, par un prêtre de ce temple. Toute la terre était » plongée dans les ténèbres, mais la lune se leva soudain sur ce livre et » l'enveloppa de ses rayons. On l'apporta comme une merveille au roi » Khéops. » Il en était de même de tous les ouvrages auxquels on voulait donner une autorité universellement reconnue : je n'en veux d'autre preuve que le chapitre LXIV du Rituel trouvé « à Sésoun, aux pieds du dieu Thot, « écrit en bleu sur une plaque d'albâtre. » C'est, à trente siècles de distance, l'histoire du Livre de la Loi, découvert par le grand-prêtre Hilkiah et le scribe Shaphan dans le temple de Jérusalem.

Les documents conservés au Papyrus Ebers n'ont pas tous une valeur égale pour l'étude de la médecine antique. La plupart sont de simples recueils de recettes, des feuillets détachés du Codex Égyptien où l'on a l'indication des substances à employer, des quantités à traiter et des manipulations à faire dans chaque cas :

Pour débarrasser le ventre :

Lait de vache, 1; *graines*, 1; *miel*, 1; *piler*, *passer*, *cuire; prendre en quatre fois*[1].

Pour guérir les tranchées[2] :

Mélilot (awâ?), 1; *dattes*, 1; *cuire dans l'huile; oindre la partie malade*[3].

Pour rafraîchir la tête malade :

Farine, 1; *encens*, 1; *bois d'Oua*, 1; *plante Ouanb*, 1; *menthe (?)*, 1; *corne de cerf*, 1; *graines de sycomore (?)*, 1; *graines de nouterit(?)*, 1; *plâtre (?) de maçon*, 1; *graines Zart*, 1; *eau*, 1 : *piler*, *appliquer sur la tête*[4].

Les formules sont d'ordinaire assez compliquées; beaucoup renferment plus de dix substances empruntées aux différents règnes de la nature, des plantes, des herbes, des graines, de la viande crue ou rôtie, du sang de bête, le sabot de l'âne, des huiles végétales et animales, de l'urine, des copeaux de cèdre, du sel, du natron, de l'or, même de vieux bouquins :

1. *Pap. Ebers*, pl. V, l. 17 — pl. VI, l. 1.
2. Lit. « la douleur au milieu du ventre. »
3. *Pap. Ebers*, pl. XIII, l. 12-15.
4. *Id.*, pl. XLVIII, l. 14-17.

Pour faire aller un enfant constipé :

Un vieux livre : bouillir dans l'huile, appliquer la moitié sur le ventre pour rétablir les évacuations[1].

Nombre de passages se recommandent par l'imprévu des substances préconisées : le lait « d'une femme accouchée d'un enfant mâle », la fiente du lion, la cervelle d'une tortue. Administrés comme potions ou comme lavements, les remèdes avaient pour véhicules ordinaires l'eau, l'huile du ricin commun (*merh*), la bière douce ou tisane d'orge, quelquefois le vin, le lait, ou l'huile d'olive (*baq*). L'effet en était préparé par l'absorption d'une certaine quantité de bière ou de vin de palmes, dont les Égyptiens avaient reconnu les vertus laxatives. Pour les pilules et les onguents on joignait aux matières prescrites un corps gras quelconque, le plus souvent une graisse animale, de l'huile ou de la cire ; çà et là, quelques remèdes dont l'homme même faisait tous les frais :

Prescription pour l'œil, s'appliquant à tous les désordres qui se produisent dans cet organe :

Cervelle humaine : diviser en ses deux moitiés ; mêler une moitié avec du miel, en enduire l'œil, le soir ; faire sécher l'autre moitié, piler, passer, en enduire l'œil, le matin[2].

Les maladies traitées sont au moins aussi difficiles à déterminer que le nom et la nature des remèdes. Les affections des voies urinaires et des intestins, aujourd'hui encore fréquentes en Égypte, sont aisées à reconnaître ; de même pour les maladies de la tête et des yeux, qui faisaient l'objet de plusieurs traités distincts. Quand on en vient aux maladies de l'estomac, de la poitrine et du cœur, on se heurte à des obstacles presque insurmontables. Nous savons bien que le cœur s'appelait *hâti* (le marcheur), le foie, *meres ;* mais, qu'est-ce que le *rohet* (lit. : *la porte* ou *la bouche du cœur*), le *shen*, les deux *mer ?* Ces mots et plusieurs autres non moins obscurs reviennent à chaque instant sous la plume du scribe. Les parties du corps qu'ils désignaient font l'objet d'un petit traité dont le ton dogmatique et les développements contrastent singulièrement avec la sécheresse du reste.

Aphorismes sur les maladies du ROHET.

« Si tu tombes sur un patient atteint d'une obstruction (? SHEN, de la » racine SHEN, *empêcher, embarrasser, repousser*) du *Rohet ;* — s'il éprouve » de la lourdeur après manger, si son ventre est ballonné, si son cœur lui fait » défaut pendant la marche, comme au patient qui souffre d'une inflammation du fondement[3] ; — examine-le dans la position du décubitus dorsal, » et si tu lui trouves le ventre chaud et de l'obstruction au *Rohet,* dis :

1. *Pap. Ebers*, pl. LXVIII, l. 22 — pl. LXIX, l. 2.
2. *Id.*, pl. LXI, l. 12-14.
3. Il y a ici une allusion aux douleurs atroces que font éprouver les fissures à l'anus. L'expression égyptienne TAU N PEHUI, le *feu* au fondement, rend fort exactement la sensation de brûlure éprouvée par le malade.

» Cela concerne le foie. » Fais-lui alors le remède secret des herbes que le » médecin doit faire lui-même :

« *De la pulpe de noyaux (?) de dattes ; mêler, délayer dans de l'eau, faire » boire au patient, quatre matins consécutifs, pour lui débarrasser le » ventre.*

« Si, après avoir fait cela, tu lui trouves les deux hypocondres : celui de » droite, chaud, celui de gauche, frais, dis à cela : « Les sucs internes (*khâïtu*) » combattent [le mal] qui les rongent (?) » Si, à l'examiner une seconde » fois, tu trouves tout le ventre frais, dis : « Son foie est guéri, il est puri- » fié : il a [bien] pris le remède[1]. »

« Si tu as un patient qui souffre du *Rohet*, tous ses membres sont alour- » dis en lui et [ressentent] comme des élancements accompagnés d'engour- » dissements (? *besu n urdu)* ; — mets-lui la main sur le *Rohet* et, si tu lui » trouves le *Rohet* dur, allant et venant sous tes doigts, dis alors : « C'est » une paresse (*nennu*) de digestion ; qu'on ne lui donne à manger. » Fais- » lui le traitement complet des noyaux (?) de dattes broyés dans de la bière » tournée, lui restant à la diète[2]. Si, le voyant après avoir fait cela, tu lui » trouves le creux épigastrique (*ϩêru*) chaud et le ventre frais, dis alors : « Son » indigestion s'en est allée ; » et fais-lui débarrasser la bouche de toute » sa salive (Taw, cfr. *Th.* Taf, taaf, *M.* Thof, *sputum*).

« Si tu as un patient affligé d'une obstruction ; — s'il a des nausées et » qu'on sente ses sucs intérieurs [concrétés] dans la région épigastrique » comme des bols de matières fécales, c'est un dépôt dans la région épigas- » trique et un ballonnement du *Rohet*. Fais-lui alors une potion purga- » tive :

« *Ahu vert bouilli dans l'huile* [avec] du *miel et des herbes*, 22 ; *graines » ..... 16 ; graines shasha, 60 ; ajouter cela, puis réduire par la cuisson et » faire boire en quatre fois.*

« Si, par la suite, tu lui trouves les sucs intérieurs comme devant (lit : » avec ses sucs de la première fois), c'est qu'il est en santé.

« Si tu as un patient qui souffre du *Rohet* : — s'il souffre du bras et de » la région mammaire du côté du *Rohet*. — on dit à cela : « C'est le can- » cer ». Dis à cela : « [La mort] entre » ou bien « C'est la mort qui a en- » vahi[3] ». Fais-lui alors un purgatif (lit : « un balayage » ?) avec des » herbes :

Semences de Tehoua, 1 ; herbe Khasit, 1 ; herbe Anauau, 1 ; herbe Ank, 1 ; graines rouges de Sekht, 1 ; cuire dans l'huile, faire boire au malade.

« Pose la main sur lui, pour calmer la douleur du bras (lit : « pour cal-

1. Les Égyptiens savaient que le foie sécrète la bile : trouvant de la bile dans les déjections, ils en avaient conclu que c'était le foie lui-même et non l'estomac qui était malade.

2. Lit. : « Plus aller de son manger le pain. »

3. Le cancer de l'estomac s'étend parfois jusqu'au foie : il détermine alors des douleurs qui gagnent l'épaule et peuvent même s'irradier dans le bras.

» mer le bras vide de douleur ») et dis : « Que la douleur s'en aille ..... [1] » Suit une formule de conjuration. La médecine impuissante avait recours à la magie. De tous les passages cités, il semble bien résulter que les Égyptiens désignaient l'estomac par le nom de *Rokat* : hors les traités techniques, je n'ai guère rencontré le mot qu'une seule fois, dans la description des métiers. Il est dit du tisserand, qui travaille accroupi, « que ses genoux » sont à son estomac » (*r ro-n-het-w* [2]); encore, *rohet* est-il divisé en ses deux éléments par la préposition *n*, *ro-n-het* pour *rohet*.

L'anatomie tient peu de place dans les pages du Papyrus Ebers : tout ce qu'on en retrouve est rejeté vers la fin, dans deux petits traités d'un style ancien et déjà assez obscur au temps de la XVIII[e] dynastie pour que le scribe ait cru devoir noter les variantes des différents manuscrits qui lui avaient servi à faire son édition. L'un de ces traités a la prétention d'enseigner au médecin « la marche du cœur » et « la connaissance du cœur ». Le même mot *mout* y désigne à la fois les artères et les veines. « Il » y a dans le cœur des vaisseaux de tous les membres : tout médecin, tout » exorciseur (?), tout charmeur, qui met ses doigts sur la tête, sur la nuque, » sur les mains, sur la région du cœur, sur les deux bras, sur les jambes, » il tombe sur le cœur, car les vaisseaux du cœur sont de tous les membres. Il y a quatre vaisseaux dans les narines dont deux donnent les mu» cosités (*nes'ut*) et deux donnent le sang. Il y a quatre vaisseaux dans l'in» térieur des tempes, qui fournissent le sang aux deux yeux et, ensuite, » produisent toutes les humeurs des deux yeux, celles qui lubréfient les » deux yeux (*nà un n abà n arui* lit : « celles qui sont d'ouvrir les deux » yeux »); s'il découle des larmes (lit : « de l'eau ») des deux yeux, c'est la » prunelle des deux yeux qui la donne. *Variante*, ce sont les *ronds* (*qaddu*, » l'ensemble formé par l'iris et la pupille) qui font cela. Il y a quatre vais» seaux au milieu de la tête qui s'irradient dans l'occiput .... [3]. Le » souffle (l'esprit) entre dans le nez et va au cœur et au poumon (ABA, ÔBA, » cfr., *Copt.* Ouôr, *pulmo*) qui le distribuent à toute la cavité intestinale. » Les orifices (*adu*, de AD, AT, *percer*, *piquer*, *couper*) qu'il y a dans le nez, » ce sont deux vaisseaux qui conduisent à la cavité (lit. : « à l'*ouàb*, au » rameau ») de l'œil ; *Variante*, Ces orifices (*Nenu adu*) qu'il y a dans le nez, » ce sont ceux qu'il y a dans la tête et dans le cou de l'homme pour res» pirer ; c'est la fissure (*heseq*, « la coupure ») de l'homme par où il reçoit » ses souffles (vitaux). Si le cœur se durcit (*qes*), c'est le vaisseau nommé » Shep qui fait cela, car c'est lui qui donne l'eau au cœur, *Variante*, à l'œil » entier. Si l'aorte (*ad-w n oun-n-ro-w*, lit. « son orifice de l'ouverture de » sa bouche ») fait saillie, tous les membres s'étiolent à cause du trouble » que le cœur en reçoit. Si l'anévrisme (? AD, *le percement*) se produit au

1. *Pap. Ebers*, pl. XXXVI, l. 4 — XXXVII, l. 16.
2. *Papyrus Sallier*, II, pl. VII, l. 3.
3. Un membre de phrase que je ne comprends pas.

» cœur, c'est une poche (? KHASW, *saillie*, de KHESW, *repousser*) aux confins » de l'estomac et du foie : les orifices du cœur et ses vaisseaux font saillie, » et, après qu'ils se sont enflammés, la poche crève. Il y a quatre vaisseaux » aux deux oreilles, savoir, deux au côté droit, deux au côté gauche : le » souffle de vie entre par l'oreille droite, le souffle de mort entre par l'oreille » gauche. *Variante*, il entre au côté droit et le souffle de mort entre au » côté gauche. Il y a six vaisseaux qui conduisent aux jambes, trois à » droite, trois à gauche, qui atteignent jusqu'à la plante des pieds. Il y a » deux vaisseaux des testicules qui donnent le sperme. Il y a deux vaisseaux » des cuisses, l'un pour une cuisse, l'autre pour [l'autre] cuisse. Il y a quatre » vaisseaux du foie qui lui donnent l'eau et le souffle, ensuite de quoi se » produisent en lui toutes les humeurs que charrie le sang. Il y a quatre » vaisseaux du poumon et de la rate qui lui donnent de même l'eau et le » souffle. Il y a deux vaisseaux du rein qui donnent l'urine. Il y a quatre » vaisseaux ouvrant au fondement qui lui donnent ses produits, l'eau, le » souffle ; car le fondement s'ouvre à tous les vaisseaux de la moitié droite » et de la moitié gauche [du corps], des deux bras, des deux jambes et en » charrie les excrétions[1]. »

Une théorie fort analogue se retrouve dans le traité attribué au temps du roi Housaphaït. « L'homme, il y a en lui douze vaisseaux de son cœur qui » vont à tous ses membres. Il y en lui deux vaisseaux de la région (SHETTI, » la cavité, le bassin) mammaire, qui produisent l'inflammation du fonde- » ment... Il y a en lui deux vaisseaux de la cuisse. Si sa cuisse souffre et » que ses pieds soient endoloris, dis à cela : « Cela, c'est la région crurale » qui a pris la maladie. » ..... Si son cou souffre et que les deux yeux se » voilent, ceux-là ce sont les vaisseaux du cou qui ont pris la maladie. ..... » Il y a en lui deux vaisseaux du bras. S'il souffre du bras et que ses doigts » soient endoloris, dis à cela : « Ce sont les élancements. » ..... Il y a deux » vaisseaux en lui pour la nuque. Il y a deux vaisseaux en lui pour le » front. Il y a deux vaisseaux en lui pour l'œil. Il y a deux vaisseaux en lui » pour les sourcils. Il y a deux vaisseaux en lui pour l'oreille droite, par où » entrent les souffles de la vie. Il y a deux vaisseaux en lui pour l'oreille » gauche par où entrent les souffles de la mort[2]. »

Nous voilà bien loin des découvertes physiologiques modernes : il ne faut pas oublier toutefois que le Papyrus Ebers nous reporte par l'écriture à la XVIIIe dynastie, par la composition aux vieilles dynasties memphites. Le peu que savaient les médecins égyptiens, il y avait peut-être quelque mérite à l'avoir trouvé plus de trente siècles avant notre ère.

A côté de ces premières ébauches de théorie, des recettes de parfumeur, des secrets de bonne femme, des incantations magiques, tout l'attirail puéril et compliqué d'une science qui naît. M. Ebers se propose de publier bien-

1. *Papyrus Ebers*, pl. XCIX, l. 1 — pl. C, l. 14.
2. *Id.*, pl. CIII, l. 2-16.

tôt une traduction complète de son Papyrus : l'introduction qu'il a mise en tete de la présente édition montre ce que sera son ouvrage et le profit qu'on pourra en tirer pour l'Égyptologie. En attendant, on ne saurait trop louer le désintéressement absolu avec lequel il s'est dépouillé du trésor qu'il avait acquis à haut prix et l'a livré au public. Le soin avec lequel a été dessiné le fac-simile, la correction et la beauté de l'impression font du *Papyros Ebers* un ouvrage unique jusqu'à présent dans la série des publications égyptologiques. Le glossaire égyptien-latin que M. Stern a mis en tête du second volume mérite tous les éloges et sera pour les grammairiens et les faiseurs de dictionnaires une source inépuisable de matériaux excellents.

G. MASPERO.

---

69. — Joachim VON WATT (Vadiani). **Deutsche historische Schriften.** Erster Band, auf Veranstaltung des historischen Vereins des Kantons S. Gallen, herausgegeben von GŒTZINGER. St Gallen, Druck von Zollikofer, 1875. 575 p. gr. in-8°.

La Société historique du canton de Saint-Gall, à laquelle nous devons déjà tant de travaux intéressants pour l'histoire de la Suisse orientale et de l'Allemagne du Sud, vient de commencer une publication nouvelle qui mérite d'être signalée dès le début ; ce sont les œuvres du célèbre bourguemestre de Saint-Gall au XVIe siècle, Joachim de Watt, plus connu sous son nom latinisé de Vadianus, l'ami des réformateurs et l'un des chroniqueurs suisses les plus remarquables de son époque (1484-1551). Nous nous réservons de revenir plus en détail sur sa personne et ses écrits quand les deux volumes suivants auront paru, car ils contiendront l'introduction et les annotations de M. Gœtzinger, chargé de la présente édition. Disons seulement ici que le premier volume contient l'histoire des abbés de Saint-Gall, depuis la fondation du monastère jusqu'à l'année 1426, précédée d'une longue introduction sur l'état monastique et les réformes désirables au point de vue de l'auteur.

---

70. — **Las Obras de Juan Boscan,** repartidas en tres libros. Madrid, libreria de M. Murillo. 1875. xxxi et 593 p. in-8°. — Prix : 10 fr.

L'histoire de l'influence exercée par la littérature italienne sur la poésie espagnole, dès la seconde moitié du XVe siècle jusqu'à la fin à peu près du XVIe, est un sujet neuf et qui n'a point tenté encore d'érudit capable d'embrasser les deux termes de cette question si importante, mais plus complexe qu'on ne se l'imagine généralement. A en juger par quelques remarques éparses dans les histoires générales de la littérature espagnole, il semblerait que les poètes catalans et castillans n'ont pris aux Italiens que certains mots de leur langue, certaines formes de leur versification ; quant au fond même des idées, on n'a pas pu s'empêcher de signaler l'imitation si évidente de

Dante et de Pétrarque dans la poésie allégorique et lyrique de cette époque, mais on n'a guère été au delà. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, personne, que je sache, n'a cherché à déterminer la part d'influence que le théâtre italien du *cinquecento* doit avoir exercé sur le développement et le perfectionnement du drame espagnol depuis Torres Naharro jusqu'à l'école de Valence et à Lope de Vega.

A ne considérer la question de l'imitation italienne qu'au point de vue spécial des formes de la versification, l'absence d'une étude méthodique et minutieuse, — car la minutie, on en conviendra, est ici de rigueur, — se fait vivement sentir. Une condition indispensable de cette étude c'est la publication d'éditions correctes et accompagnées d'un choix de variantes établi avec critique de toutes les œuvres catalanes ou castillanes qui en constituent les sources. Jusqu'ici, malheureusement, l'érudition s'est trop peu occupée de répondre à ce *desideratum*. Nous avons, il est vrai, maintenant, grâce à M. Amador de los Rios, une édition soignée des œuvres du marquis de Santillana; mais il suffira de rappeler qu'aucun des quatre poètes qui ont le plus contribué à l'acclimatation des formes de la versification italienne en Espagne, Garcilaso de la Vega, Juan Boscan, Diego de Mendoza et Gutierre de Cetina, ne possède d'édition de ses poésies en rapport avec nos connaissances d'histoire littéraire et nos procédés de critique philologique [1], et l'on jugera par là de la dette que les critiques espagnols ont contractée envers ces grands ancêtres. Si encore les nombreuses anthologies publiées en Espagne ou hors d'Espagne rachetaient par le soin apporté à la correction des textes le mauvais groupement des poésies, l'absence de renseignements précis sur les milieux où ont vécu leurs auteurs, et d'autres défauts encore, on aurait quelques motifs de patienter; mais les éditeurs de ces compilations ou travaillent trop vite et mal, ou se livrent sur les vers d'autrui à des opérations qu'ils feraient mieux de réserver à leur simple prose [2].

Cependant pour être juste envers nos voisins il faut tenir compte des circonstances. Quand Rivadeneyra en 1848 entreprenait la publication de sa *Biblioteca de autores españoles* il s'agissait alors de tirer au plus vite de l'oubli plusieurs siècles littéraires et de parer par des réimpressions à la dispa-

1. Garcilaso a été imprimé et commenté fort souvent; mais chacun reconnaîtra avec nous que même le commentaire de Herrera, si remarquable et si précieux à tant d'égards, ne suffit plus aujourd'hui. Boscan n'a pas eu d'édition depuis 1597; Diego de Mendoza a été publié incorrectement et incomplètement par Hidalgo en 1610; enfin nous ne connaissons Cetina que par des extraits que nous ont donnés les éditeurs de Gallardo et M. Adolfo de Castro.

2. Nous ne citerons que Bœhl de Faber, le père du trop célèbre romancier, Fernan Caballero, qui a corrigé dans sa *Floresta de rimas antiguas* beaucoup de vers qui sonnaient mal à son oreille. — Mlle Carolina Michaëlis vient de nous donner la première partie d'une *Antologia española* qui me semble rentrer un peu trop dans la catégorie des ouvrages publiés à la hâte. Le principe strictement chronologique suivi par la savante *éditrice* entraîne une foule d'inconvénients, par exemple celui d'éparpiller les productions d'une seule école poétique. En outre les textes pourraient être plus corrects et surtout moins criblés de fautes d'impression; il y a même un vers sauté à la st. 16 de la célèbre églogue de Garcilaso : *El dulce lamentar de dos pastores*.

rition de plus en plus rapide d'ouvrages indispensables à la connaissance de la civilisation espagnole. Il faut donc témoigner une profonde reconnaissance à ceux des collaborateurs de cette bibliothèque qui, au lieu de se borner à réimprimer, nous ont gratifié d'éditions qu'on peut citer comme des modèles d'érudition solide[1].

Mais maintenant que la collection à laquelle Rivadeneyra a attaché son nom compte soixante-six gros volumes, il est temps de reprendre en sous-œuvre cette masse énorme de productions littéraires. Les sociétés de bibliophiles fondées il y a quelques années à Séville et à Madrid, et qui déploient une louable activité, se sont naturellement préoccupées avant tout d'imprimer ce qui était inédit ou de réimprimer des livres infiniment rares. On en viendra aussi, et bientôt je l'espère, à faire bénéficier de cette activité scientifique des œuvres beaucoup plus connues, classiques même, mais qui n'ont pas été traitées jusqu'ici avec les égards qui leur sont dûs.

M. William I. Knapp, secrétaire de la légation des États-Unis à Madrid, a voulu faire pour Boscan ce que nous réclamions tout à l'heure non seulement pour cet illustre catalan, mais aussi pour tous les autres grands poètes ses contemporains. On peut dire que cette nouvelle édition des œuvres poétiques de Boscan répond d'une manière générale au programme que la critique est en droit d'imposer aux érudits qui se chargent de travaux de ce genre[2]. Pour établir son texte, M. Kn. a soigneusement comparé les anciennes éditions qui sont au nombre de vingt-et-une, peut-être de vingt-deux. Il résulte de cet examen comparatif que les éditions de Boscan se divisent en deux groupes principaux qui remontent, le premier à l'édition princeps de 1543, le second à l'édition de Martin Nucio (Anvers, 1544). Le point délicat, le choix entre les variantes, m'a semblé dans la plupart des cas bien motivé; au reste l'*apparatus criticus* permet toujours de contrôler, et de rectifier à l'occasion, la méthode de l'éditeur. Le texte est suivi d'une description très-soignée des anciennes éditions[3], de trois manuscrits qui contiennent quelques pièces de Boscan[4], et de l'indication des recueils impri-

1. Telles sont, par exemple, le *Romancero general* de Duran, les Œuvres de Quevedo, par M. Aureliano Fernandez-Guerra (dont nous attendons encore le dernier volume), les Œuvres de sainte Thérèse par M. Vicente de La Fuente. Le malheur veut que la collection de poésies lyriques des XVIe et XVIIe siècles (tomes XXXII et XLII), compilée par M. Adolfo de Castro, soit du nombre des plus médiocres publications de cette bibliothèque.

2. Elle se distingue matériellement des éditions antérieures par sa division en trois livres. On sait que les poésies de Boscan ont toujours été publiées conjointement avec celles de son ami Garcilaso sous le titre de *las Obras de Boscan y algunas de Garcilaso de la Vega repartidas en cuatro libros*. C'est ce quatrième livre, uniquement composé des beaux vers de Garcilaso, qui a contribué plus que toute autre chose, avouons-le seulement, à faire vivre la mémoire du poète catalan.

3. N'oublions pas une reproduction photo-lithographique du titre et de la dernière page de l'édition princeps due aux soins de M. José Sancho Rayon, toujours prêt à venir en aide aux érudits qui travaillent dans le même champ que lui.

4. Les anthologies manuscrites de poésies des XVI et XVIIe siècles comme il s'en trouve plusieurs à la bibliothèque nationale de Madrid ne contiendraient-elles pas aussi des poésies de notre auteur? Dans deux recueils de ce genre que nous

més où certaines compositions du poète ont trouvé place[1]. Viennent ensuite le relevé de toutes les variantes importantes des anciennes éditions[2], et les notes historiques et littéraires qui expliquent un certain nombre d'allusions et éclairent plusieurs passages obscurs des œuvres de Boscan, mais sont loin de faire revivre le milieu où il a vécu et où il s'est inspiré. M. Kn. a naturellement mis en tête de son édition une biographie du poète : il a réuni avec plus de soin et ordonné avec plus de critique que ses devanciers les renseignements que nous possédons sur certains épisodes de la vie de Boscan, c'est-à-dire en somme fort peu de chose. A-t-on suffisamment exploré à ce sujet les bibliothèques et les archives de Barcelone ? Il semble étrange que l'histoire locale, officielle ou privée, ait si peu conservé la mémoire d'un concitoyen né de parents nobles, fort attaché à sa ville natale et dont la célébrité, posthume il est vrai, date cependant de 1543, du jour où parut la première édition de ses poésies[3], c'est-à-dire un an à peine après la mort de leur auteur. L'appréciation que l'érudit américain donne en divers lieux de son introduction et de ses notes sur la portée des innovations de Boscan dans le domaine de la versification castillane ne m'a paru ni équitable, ni surtout assez appuyée d'observations sur la structure de l'*endecasilabo* pris aux Italiens au XVI[e] siècle comparée à celle du vers de dix à onze syllabes du marquis de Santillana et d'Auzias March[4]. Fort enclin à exagérer le mérite, du reste incontestable, de son auteur, il lui attribue vraiment une trop grande part d'originalité dans ses essais « al modo italiano », et un degré de talent poétique que ses œuvres ne laissent pas apercevoir. M. Kn. parle (p. xv et 368) en termes peu mesurés de Hernando de Herrerra qui me semble avoir raison dans ce qu'il dit de Boscan et de ses modèles, aussi bien

---

possédons ici j'ai trouvé les coplas n° XV (Esp. 307, f° 187-192 v°), n° XII (*ibid.* f° 183 v° - 186 v°), n° XVII, (*ibid.* f°s 181-183), la cancion n° II, (*ibid.* f° 24), enfin le capitulo n° II (Esp. 373 f° 182 ss.). En général les variantes qu'offrent ces copies sont peu importantes et ne méritent pas un grand crédit. Cependant les remaniements que les copistes font subir aux leçons originales renseignent parfois sur certaines questions de versification et de langue.

1. M. Kn. a oublié le *Handbuch der spanischen Litteratur* de M. Lemcke : les pages 187 à 209 du tome second de cette excellente chrestomathie sont consacrées à Boscan.

2. Le système de renvois par des minuscules italiques adopté par M. Kn. est fort incommode et fatigant. Pourquoi ne pas numéroter les vers en marge ? C'est le système admis partout maintenant et qu'appliquaient aussi les érudits espagnols de la grande école du XVIII[e] siècle (Voy. la collection de chroniques des rois de Castille).

3. Édition immédiatement contrefaite à Barcelone et à Lisbone.

4. M. Kn. n'ignore pas, je pense, que du vers français et provençal de dix syllabes dérivent d'un côté l'*endecasilabo* italien, de l'autre les grands vers lyriques (10-11 syllabes) de l'ancienne poésie portugaise et galicienne dès le milieu du XII[e] siècle, et celui des poètes catalans à partir du commencement du XIV[e] siècle. L'*endecasilabo* classique est un vers essentiellement féminin, et l'on devrait, en France, renoncer, dans ce cas particulier, au système de numération par la dernière syllabe accentuée. Ce vers doit sa célébrité aux grands poètes qui l'ont toujours fait de onze syllabes. En Espagne, dès la seconde moitié du XVI[e] siècle, la plupart des poètes (surtout ceux de l'école de Séville) évitent soigneusement les vers masculins, bien que les oxytons soient plus nombreux en castillan qu'en italien et fournissent des rimes d'une très-belle sonorité.

que dans les critiques qu'il lui adresse sur sa « falta en la economia y decoro ». Au lieu de reprocher au grand poète sévillan d'avoir ressuscité le marquis de Santillana et ses sonnets aux dépens du poète catalan, M. Kn. aurait mieux fait de méditer ce que le même Herrera observe sur les rapports de Boscan et d'Auzias March[1]. Il est impossible en effet de ne pas noter une analogie frappante d'idées et d'expressions entre les *cants d'amor* du poète valencien et les sonnets, surtout, de Boscan ; nous aurions voulu que M. Kn. se livrât à une comparaison attentive des œuvres de ces deux poètes pour déterminer avec précision ce que Boscan doit à son illustre compatriote : l'édition d'Auzias March publiée par M. F. P. Briz (Barcelona, 1864) lui aurait singulièrement facilité cette recherche. En ce qui concerne les sonnets du marquis de Santillana, M. Kn. peut avoir raison d'admettre que Boscan ne les a pas connus[2]; mais quelques recherches sur la manière dont ces deux poètes ont traité l'hendécasyllabe n'eussent pas été inutiles. A priori il ne serait pas invraisemblable d'admettre que le marquis de Santillana, soumis à l'influence italienne pour ce qui concerne la *strophe*, n'eût pas cherché à imiter le *vers* italien. Il se serait servi simplement du vers provençal, sous la forme que lui avaient donnée la poésie galicienne, et surtout la poésie catalane du XVe siècle, c'est-à-dire avec un accent sur la quatrième syllabe qui divise le vers en deux hémistiches inégaux, tandis que l'accentuation de cette syllabe peut être remplacée dans le vers italien par celle de la sixième. Un examen attentif des sonnets du marquis de Santillana prouve cependant qu'il a abandonné le principe de l'accentuation unique de la quatrième syllabe pour lui substituer fort souvent celle de la sixième, à l'imitation des Italiens. Le vers d'Inigo Lopez de Mendoza présente encore deux autres particularités qu'il est important de noter, parce qu'elles le distinguent nettement de l'hendécasyllabe de Boscan. Je veux parler d'abord d'un mouvement rhythmique qui consiste à accentuer la quatrième et la septième syllabes (au lieu de la sixième), mouvement qu'on est autorisé à nommer anapestique dans le cas où l'accent rhythmique porte en outre sur la première syllabe[3]. Voici quelques exemples de ce mou-

1. Voici ses paroles : « Boscan, aunque imito la llaneza de estilo i las mesmas sentencias de Ausias » etc. *Obras de Garcilaso de la Vega*, éd. de Sevilla, 1580, p. 75. Boscan, lui-même, dans le prologue de son second livre dit à ce propos : « Destos Proenzales salieron muchos autores ecelentes, catalanes. De los quales el mas ecelente es Osias March. En loor del qual, si yo agora me metiese un poco, no podria tan presto volver a lo que traigo entre las manos », etc.

2. J'ai été à cet égard trop affirmatif en rendant compte de l'édition du *Cortesano*, publiée par M. A. M. Fabié (voy. *Revue critique*, 1874, n° 49). Dans ce même article j'ai dit qu'on ignore dans quel rhythme est écrite la traduction de la *Divine Comédie* du catalan Fabrer. C'est une erreur ; on le sait fort bien. Fabrer a reproduit le tercet de Dante ; voy. la lettre du marquis de Santillana (éd. Los Rios, p. 11) et Camboulin, *Essai sur l'histoire de la litterature catalane*, Paris, 1857, p. 40, note. Nous attendons toujours de M. Vidal y Valenciano une édition complète de cette traduction.

3. Voyez M. Mila y Fontanals, *Historia literaria del decasilabo y endecasilabo anapesticos* (*Revista historica latina*, tome II, n° 7, p. 181 à 192. Barcelona, 1875) qui a fort bien mis en lumière le rhythme spécial de ce vers. Un article de Lista

vement : *Vieron mis ojos en forma divina* (son. III); *Te seguiria si fuesse otorgada.* (son. V); *Façe por curso de tiempo senal* (son. VI), etc. D'autres fois ce rhythme est affaibli par l'accentuation de la seconde syllabe, comme dans les vers suivants : *Por bien quel sexo contraste e desdiga* (son. II); *Enxemplo sean a tantos senores* (son. XXXII); *Cortar la tela por Cloto filada* (son. V). Ici le mouvement anapestique ne se fait sentir qu'à partir de la cinquième syllabe. On trouve souvent des vers de cette seconde catégorie dans les *copias d'arte mayor* de Juan de Mena; cf. Mila l. c. p. 187. Après avoir relu un bon nombre des hendécasyllabes de Boscan, je crois pouvoir dire que le rhythme en question ne s'y trouve pas. Le poète catalan suit presque toujours les formules : 2 (ou 1). 4. 8. 10, ou 2 (ou 1). 6. 10; en tous cas les exemples de l'accentuation de la septième syllabe doivent être rares dans ses œuvres. L'autre particularité des vers du marquis de Santillana qui les rattache en quelque sorte à l'école catalane et permet de juger des progrès accomplis par Boscan dans la structure de l'*endecasilabo*, c'est l'abondance des rimes masculines. Sur quarante-deux sonnets il ne s'en trouve que treize qui soient entièrement composés de véritables vers de onze syllabes. Boscan, lui, n'a admis de rimes masculines que dans sept sonnets sur quatre-vingt-douze[1].

Je regrette que M. Kn., qui a si consciencieusement réédité les œuvres de Boscan, ne se soit pas livré à une étude approfondie de la versification de son auteur; il serait arrivé ainsi à établir certains principes qui n'auraient pas peu influé sur l'établissement d'un texte critique. En ce qui concerne, par exemple, l'élision, il règne une certaine hésitation dans les hendécasyllabes de Boscan tels que nous les lisons aujourd'hui, qui pourrait bien ne pas être du fait de l'auteur[2]. Sans doute on doit être prudent à proposer des corrections lorsqu'il s'agit d'un auteur qui n'a pas publié lui-même ses poésies et qui avant de mourir n'y avait peut-être pas encore mis la dernière main[3]. Pourtant, on peut, à ce qu'il me semble, rétablir la régularité d'un certain nombre de vers, sans encourir le reproche de vouloir restituer ce que l'auteur n'a pas écrit. Voici quelques passages sur lesquels

(dans ses *Ensayos literarios y criticos*, Sevilla, 1844, p. 7 à 9) contient quelques remarques à ce sujet; il a observé aussi que la « cuarta y la septima acentuadas forman una armonia semejante al sonido vulgar de la gaita gallega ».

1. Les rimes masculines sont encore assez fréquentes chez Diego de Mendoza; mais Cetina les évite, ainsi que Garcilaso.

2. L'*h* provenant d'un *f* latin empêche généralement l'élision; mais il y a un certain nombre d'exceptions qui font hésiter le critique. Ainsi le vers : *Teme de hacerte ofensa y desacato* (p. 397) doit-il être conservé tel quel, ou faut-il préférer la leçon d'un manuscrit qui omet *de*?

3. Il ne faudrait pas juger cependant les écrivains du XVI[e] siècle d'après nos habitudes d'aujourd'hui; on n'attendait pas à cette époque de mettre sous presse pour donner le dernier coup de lime, par la raison que les œuvres littéraires circulaient à l'état de manuscrit entre les mains des amis de l'auteur qui souvent arrivait à la célébrité sans avoir jamais rien imprimé. Un poète mettait souvent plus de soin à reviser une copie manuscrite destinée à un protecteur ou à une femme, qu'à corriger les épreuves d'une édition de ses œuvres.

e crois devoir attirer l'attention de l'éditeur. — P. 18. Il y a une faute dans la construction de la seconde copla : les vers *Si no hallo el sufrimiento Conforme con el dolor* devraient être intervertis pour la rime, puisque la formule est AaBBA etc. Je laisse ce soin à de plus habiles que moi. — P. 219 (Son. LXXXVIII, 1) *El alto monte de Olimpo, do se escribe ;* supprimez le de. — *Ibid.* (Son. LXXXIX. 10) *Que ahora libre entre todos me contemplo;* lis. *Que ora.* — P. 186 (Son. XXIII, 10) *El espiritu de amor sostiene el gusto :* cf. p. 383 (capitulo I) *En tu espiritu del cual su rayo estiende*, et p. 387, *Y su espiritu en los vientos derramodo.* Ces vers sont trop longs si l'on compte *espiritu* comme un mot de quatre syllabes : il faut donc prononcer *espirtu*, et nous avons là les premiers exemples, peut-être, d'une licence bien connue et qui a été blâmée avec raison par Quevedo[1]. M. K. aurait dû signaler ces passages. — P. 378. *A tal crueldad, a tanta sin justicia.* Lis. *sinjusticia* en un mot. J'ai déjà eu l'occasion de faire observer ici *(Revue Critique*, 1874, n° 49) que *sinjusticia* est un composé équivalant à *injusticia.* C'est une *reformation* populaire qui provient de ce que le sens de *in* négatif s'était plus ou moins perdu dans une partie du domaine roman ; cette forme existe encore aujourd'hui en catalan et était parfaitement usitée en castillan au XVe siècle (cf. du reste *sinigual, sinrazon, sinsabor*, etc.). La preuve que Boscan voyait dans ce mot un composé nous est donné par le tercet suivant (p. 396 : *Terne tu* sinrazon *por* razon buena ; *Sere con gran* justicia *condenado, Pues que tu* sinjusticia (éd. sin justicia) *me condena.* — P. 378. *Muestralo ahora*, etc. Lis., avec la première édition, *M. ora.* — P. 384. *O senora, que mi crudo acidente.* Voilà un vers qui me semble pécher par la « falta en la economia », s'il faut entendre par là l'absence de mouvement rhythmique. — P. 390 ss. (capitulo II). Cette pièce qui n'est très-probablement pas de Boscan et ne se trouve que dans l'édition de Venise, présente ici un texte assez incorrect. J'extrais du ms. de la bibl. nat. Espagnol 373, f° 182 et suiv., quelques variantes préférables aux leçons de l'édition : v. 6, *Vive* (p. *Vivo*) *:* le poète conserve la 3e personne jusqu'au vers 20 (*pide*) ; v. 26, *rinda :* ici le ms. a modernisé à tort la forme *rienda* qui est seule admissible pour la rime (: *contienda) ;* v. 76, *y* a *vos lo digo* (p. *pido*), seule bonne leçon pour la rime (: *testigo*). Le dernier couplet du capitulo est toujours de quatre vers et l'édition n'en donne que trois. Voici quel est le troisième vers, d'après le ms. : *Mi amor y mi fee con vuestra hermosura.* — P. 392, v. 10. *Triste de mi, pues no puedo verte.* Il faut naturellement prendre la leçon de l'éd. de 1597 : *pues que*, ou celle du ms. *que pues.* — J'ai noté bien d'autres vers dont le sens m'échappe, ou qui me semblent incorrects au point de vue rhythmique, mais je m'abstiens d'en parler, car je suis loin d'avoir assez étudié la langue, la versification et les idées de Boscan pour pouvoir juger avec compétence de ces matières délicates.

Le seul reproche grave que nous ayons à faire à l'édition de M. Knapp,

---

1. Voyez Martinez de la Rosa, *Anotaciones a la poetica*, p. 134 (éd. Baudry).

c'est qu'elle n'est pas complète. Le *Cancionero general de obras nuevas nunca hasta aora impressas. Assi por el arte espanola como por la toscana.* Çaragoça. Esteban de Nagera, 1554, contient douze pièces de Boscan qu'on cherche en vain dans la nouvelle collection. L'éditeur américain serait excusable d'avoir ignoré l'existence de ce chansonnier rarissime, — le seul exemplaire connu se trouvant à la bibliothèque de Wolfenbüttel, — si Ferdinand Wolf n'avait pas consacré cinquante pages pleines d'une érudition rare à en décrire le contenu sous toutes ses faces[1]. On est tenu par le temps qui court de connaître ce qu'ont écrit les maîtres ; et par qui donc, je le demande, seront lus les travaux de ce genre si les érudits, éditeurs d'éditions savantes, n'en tiennent pas compte ? Ce cancionero donc, du fº 49 au fº 92, contient vingt-quatre pièces de Boscan dont douze ont trouvé place dans l'édition de M. Kn.[2] Ce sont : 1. *Otro mundo es el que ando.* — 2. *Reverendo honrado frayre.* — 3. *Las coplas han allegado.* — 4. *Quien para tirar estira.* — 5. *Despues que por este suelo.* — 6. *Pues no osais aventuraros.* — 7. *Con tan nuevo mal me tienta.* — 8. *Si quien causa la contienda.* — 9. *Del dolor que me ha buscado.* — 10. *Comigo se ha bien cumplido.* — 11. *A vezes se cura el ciego.* — 12. *La persona qu'es llagada.* — Le texte des nºs 1, 5, 6, 7, diffère souvent beaucoup, d'après Wolf, des éditions de Boscan. Voici maintenant la liste des douze pièces omises par M. Kn. : 1. *Duele me del tiempo pasado.* — 2. *Tienese por certidumbre* (c'est une *glosa* de la romance : *Para el mal de mi tristeza*, voy. Duran, nº 1450). — 3. *Halagole y pellizcole*[3]. — 4. *Ved amor qu'empacho pone.* — 5. *Si el villancico no vino.* — 6. *De la partida en que muero.* — 7. *Senora de vos me parto.* — 8. *Muy satisfecho de veras.* — 9. *Embio's las doblas quebradas.* — 10. *Pues trabajo en offenderme.* — 11. *El desconcierto passado.* — 12. *Tuvistes para offenderme* (cette pièce se présente comme la suite d'une chanson de Puerto Carrero : *Espantado, enmudescido*). Il est à désirer que M. Kn. se procure la copie de ces douze pièces du Cancionero de Saragosse (ainsi que les variantes des autres) et qu'il les publie, si possible, dans un supplément à son édition, après avoir examiné avec soin leur authenticité.

Ces quelques lacunes, qu'il sera aisé de combler, ne doivent pas tromper le lecteur sur le mérite du travail de M. Knapp qui y a fait preuve d'une

---

1. Voyez dans les *Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Classe.* Wien, 1853, t. X, p. 153 à 204, le mémoire intitulé: *Ein Beitrag zur Bibliographie der Cancioneros und zur Geschichte der spanischen Kunstlyrik am Hofe Kaiser Karl's V.* Les résultats de ce travail ont été consignés par Ticknor dans la seconde édition de son *History of spanish literature*, voy. le supplément de l'édition allemande, p. 46 (je cite cette version, n'ayant pas le texte anglais sous la main).

2. Il contient également les coplas de l'amirante : *Pidos por merced, Boscan*, et celles du frayle : *Yo m'esto maravillando* que M. K. a publiées d'après deux manuscrits, les croyant inédites.

3. Ces jolies *coplas letrillas* ont été publiées in extenso par Wolf, l. c. p. 163, note.

érudition solide et variée et a mis un soin scrupuleux à tirer parti de toutes les ressources qui étaient à sa disposition. Son édition de Boscan n'a pas de peine à être de beaucoup la meilleure de toutes celles qu'on a publiées jusqu'ici, elle fait honneur au diplomate étranger qui a eu le courage d'entreprendre et de mener à bonne fin une tâche aussi difficile.

Alfred Morel-Fatio.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 31 mars 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie une lettre de M. Albert Dumont, directeur de l'école française d'Athènes, qui donne quelques détails sur les découvertes archéologiques faites en Élide par l'expédition allemande des fouilles d'Olympie.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit les lettres par lesquelles MM. Ch. Nisard, Baudry et le comte de Cosnac posent leur candidature à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. A. F. Didot. L'académie se forme en comité secret pour discuter les titres de ces candidats.

M. L. Delisle présente au nom de la veuve et des enfants de M. Rathery quatre pièces appartenant à l'institut, qui avaient été autrefois détournées, avaient passé en vente publique, et ont été récemment retrouvées, dans les papiers de la succession de M. Rathery, par M. Charavay, archiviste-paléographe. Ce sont quatre lettres originales, savoir : de dom Luc d'Achery à Valois, du 18 mars 1674; de Théod. Godefroy à Sainte-Marthe, du 3 juin 1645; de Nicolas Rapin à Sainte-Marthe, du 10 avril 1588 ; et de Pierre Lambinet à la troisième classe de l'institut, du 17 messidor an VI. — M. Delisle transmet en outre de la part de M. Quénault la nouvelle de la découverte récente, à St-Symphorien, près La Haye du Puits (Manche), d'un vase de terre contenant un grand nombre de médailles romaines du 3e siècle.

M. Heusey lit une note sur *le Parthénon de Néopolis* en Thrace. Il signale une inscription découverte par lui sur le territoire de l'ancienne Néopolis, qui mentionne dans cette ville un *Parthénon*. Elle est ainsi conçue : Ἀπολλοφάνης νεωκόρος Παρθενῶνο[ς] κρεοφυλάκιον, c'est-à-dire « Apollophane, néocore du Parthénon, a contruit le *créophylacion* » ; le mot κρεοφυλάκιον paraît désigner un lieu où l'on conservait les viandes sacrées provenant des sacrifices. Un bas-relief d'Athènes publié en 1872 par M. R. Schöne nous apprend comment on doit comprendre ici le nom de Parthénon. Ce bas-relief, sculpté en tête du texte d'une convention entre Athènes et Néopolis, représente, avec Athéné, déesse d'Athènes, la déesse protectrice de Néopolis, sous la figure d'une jeune fille, auprès de laquelle on lit le nom de Παρθένος. Il est donc à croire que le sens du mot Παρθενών, à Néopolis, était celui de temple de Parthenos. On avait déjà rencontré le culte de la déesse Parthénos dans la Chersonnèse taurique et dans quelques iles de la mer Égée.

M. Baudry termine la lecture de sa note sur l'origine des voyelles carac-

téristiques dans la conjugaison latine. Les conclusions de cette note sont formulées par M. Baudry dans le résumé suivant : « En parcourant l'ensemble des verbes latins, on y trouve : — Quelques verbes à formes irrégulières, où des racines pures s'unissent à des flexions pures également. C'est la 2e classe des verbes sanscrits ; — Un nombre assez grand de verbes constitués par des termes nominaux en *a* bref, vivants ou disparus, dont la voyelle finale forme avec les flexions pures qui la suivent une espèce de flexion nouvelle, qui se détache ou s'affranchit pour se joindre à son tour à des thèmes nominaux d'autre espèce. C'est la 3e conjugaison latine pure, et elle correspond exactement à la 1re classe des verbes sanscrits, puisque les voyelles radicales y sont sujettes à des gradations analogues. Elle englobe aussi, par influence, les autres classes sanscrites de la 3e à la 9e. Une loi commune à tous ces verbes est que la caractéristique ne s'y maintient qu'aux temps spéciaux ou temps du présent, et se perd aux temps généraux. — Les trois autres conjugaisons latines forment, avec leurs caractéristiques *a*, *e* et *i* longs, une apparence de système contracté d'origine uniforme, que dissipe un examen attentif. — Les lois de la phonétique latine interdisent de supposer aucune contraction dans la caractéristique de la conjugaison en *are*. Elle tire son origine des thèmes nominaux en *a*, auxquels se sont directement jointes les flexions pures, et garde les voyelles thématiques aux temps généraux, à la manière des verbes dérivés sanscrits. — La 2e conjugaison, au contraire, résulte de la contraction d'une syllabe thématique composée *a-ia*, qui prend sa source dans un état du langage antérieur au latin. L'*e* long qui en provient s'adjoint les flexions pures pour former un grand nombre de verbes dénominatifs, et aussi quelques causatifs en s'appliquant à des verbes primaires auxquels s'impose en outre une espèce d'apophonie de la voyelle radicale. Dans les dénominatifs neutres qui constituent la majeure partie de cette conjugaison, on pourrait reconnaître à la rigueur quelques traces d'une formation analogue aux passifs sanscrits. — La 4e conjugaison tire son origine de thèmes nominaux en *io*, et de thèmes en *i* auxquels s'adjoint la flexion détachée de la 3e conjugaison. Comme la 1re, elle maintient la caractéristique aux temps généraux. — Enfin, par suite de la confusion où tomba de bonne heure la conjugaison latine, un certain nombre de verbes primaires de la 3e conjugaison se sont égarés dans la 1re, la 2e et la 4e. »

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — *par M. Desjardins* : O. Rayet, Mémoire sur l'île de Kos (extr. des Archives des missions); — *par M. Renan* : Zamakhschari, Les colliers d'or, trad. par M. Barbier de Meynard ; Jules Dukas, Recherches sur l'histoire littéraire du XVe siècle, Laurent Maioli, Pic de la Mirandole, Elie del Medigo (Paris, Techener, 1876 : extr. du Bulletin du bibliophile); — *par M. Defrémery* : Ch. Brosselard, Mémoire épigraphique et historique sur les tombeaux des émirs Beni-Zeiyan et de Boabdil (extr. du Journal asiatique).

Julien Havet.

ERRATUM.

N° 13, p. 206, l. 29. Au lieu de : τὴν δὲ συμφοράν, lisez : τῆς δὲ συμφοράν.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 15 Avril — 1876

71. — **Essai de classification des bruits articulés** par M. COUDEREAU. Extrait des bulletins de la société d'anthropologie de Paris, séances des 6-20 mai 1875. Paris, typographie Hennuyer, rue d'Arcet 7. 1875. 24 p. in-8° et 2 tableaux.

Cet opuscule donne un peu plus que le titre ne promet : outre les *bruits articulés*, c'est-à-dire les éléments essentiels des consonnes, l'auteur traite succinctement de la classification des phonèmes vocaliques.

M. le docteur Coudereau signale lui-même avec bonne grâce son incompétence en linguistique historique, et on ne serait pas bien venu à le chicaner sur des étymologies et des théories étymologiques qui soutiennent mal l'examen. Ce qu'il faut considérer dans son opuscule, ce sont des observations physiologiques ingénieuses, et une classification des phonèmes qui est remarquablement méthodique[1]. L'exposition est brève et abstraite, au point d'être obscure : pour la suivre sans peine on aurait besoin d'entendre les phonèmes qui en forment l'objet; ou, du moins, on souhaiterait que M. C. publiât, pour répandre la connaissance de son système, une édition plus développée et plus riche en exemples.

M. C. a mis à l'analyse de la prononciation un soin extrême. Il a reconnu, le premier ce semble, que dans les mots tels que *campement*, *mandement*, notre langue substitue au *p*, au *d*, et en général aux muettes buccales placées dans des conditions analogues, une muette nasale produite par un mouvement du voile du palais et de la luette. Les muettes nasales ainsi formées existent dans beaucoup de langues; les phonétistes hindous les ont décrites sous le nom de muettes « jumelles » ou *yama*. Bien qu'ordinairement négligées par la science européenne, elles offrent un vif intérêt à ceux des linguistes qui tiennent à étudier le langage tel qu'il est. L'observation de M. C., bien faite pour en vulgariser la notion, est par là aussi utile qu'elle

1. Au point de vue des lieux d'articulation, M. C. range les phonèmes : 1° d'après l'organe mobile qui les produit; 2° d'après le point où cet organe s'applique. C'est la bonne méthode, et c'est la méthode qu'ont appliquée au moins partiellement les phonétistes hindous. M. C. distingue seize séries de phonèmes : il les classe en quatre grandes séries (labiale, linguale, glottique, nasale), fort préférables aux trois grandes séries empiriques (série du *p*, série du *t*, et série du *k*) admises par M. Brücke.

est juste et neuve. — M. C. signale, p. 20, dans le patois berrichon, une *l* et une *r* voyelles : ici encore il se rencontre avec les phonétistes hindous. Il admet de plus dans le même patois une *s* voyelle. — Je pense qu'il y a lieu de révoquer en doute la « simultanéité absolue » de deux consonnes dans les groupes tels que *tra, ksa*. Il est du moins certain que les consonnes placées à côté l'une de l'autre à l'intérieur d'une même syllabe sont prononcées *presque* en même temps et ne forment *presque* qu'une consonne : c'est pour cela qu'en latin, tandis que *mus-cam* forme un spondée, *pa-trem* aussi bien que *pa-ter* forme un iambe. Cette remarque amène à regretter que M. C. n'ait pas joint à l'étude des phonèmes isolés l'étude des syllabes. On ne connait encore exactement ni la séparation des syllabes dans notre langue ni la définition physiologique de la syllabe en général, et on ne parvient à distinguer les syllabes qu'en appliquant au hasard de mauvaises règles empiriques, ou en recourant à des procédés instinctifs qui manquent de rigueur. — Parmi les mutations que les phonèmes d'une langue subissent par l'effet du temps, M. C. distingue les mutations de phonèmes qui procèdent de l'articulation et celles qui procèdent de l'audition. C'est là une vue féconde. Les linguistes se sont souvent trompés en expliquant par le jeu des organes vocaux des phénomènes qui tiennent à l'ouïe, ou par l'acoustique des phénomènes de mécanisme. La substitution des muettes nasales aux muettes buccales, dans des mots comme *campement* ou *mandement*, est un exemple frappant de substitution acoustique.

Ainsi que l'indique une note finale, la société d'anthropologie a institué une commission, qu'elle a chargé d'appliquer les résultats du travail de M. Coudereau à l'établissement d'un alphabet rationnel. La commission rendra service à la science du langage si elle parvient à compléter l'alphabet de M. Lepsius, qui est excellent pour tout ce qu'il donne, mais qui ne donne pas absolument tout.

L. Havet.

---

72. — **Die Theologie der Propheten als Grundlage fur die innere Entwicklungsgeschichte der Israelitischen Religion** dargestellt von Lic. Bernh. Duhm, Privatdocent in Gœttingen. — Bonn, 1875, 1 vol. in-8°, vii-324 p.

L'ouvrage de M. Duhm est une marque sensible du progrès opéré depuis quelques années dans la connaissance de la religion israélite. Tandis que les travaux de l'école de Tubingue renouvelaient la critique et l'interprétation du Nouveau-Testament et léguaient à la science, à côté de parties caduques, des résultats de la plus haute portée, la critique de l'Ancien-Testament semblait rester stationnaire. On admettait volontiers la succession de trois types religieux, assez difficiles à distinguer : le mosaïsme, l'hébraïsme et le judaïsme. Depuis les travaux de Graf, de M. Reuss et d'autres savants sur la date du Pentateuque en particulier, depuis l'apparition du grand ouvrage de

M. Kuenen sur la *Religion d'Israël*, la situation est singulièrement modifiée. M. Kuenen, dont le nom vient ici d'autant plus à propos que M. Duhm doit être considéré comme son disciple, a établi avec une force singulière que, si l'on voulait trouver un point de départ solide à l'évolution de la pensée religieuse au sein d'Israël, il fallait s'adresser, non plus à l'époque dite mosaïque, mais à l'époque de la royauté en Juda et en Israël, que là seulement se trouvaient les matériaux d'une construction solide. Sans nier que le type religieux, dont les grands prophètes du VIII[e] au VI[e] siècle resteront les modèles, n'ait été précédé par un premier développement digne d'attirer l'attention, sans nier en particulier qu'à l'époque du départ d'Égypte et de l'établissement en Palestine doivent se rattacher un certain nombre d'idées religieuses fondamentales, sans lesquelles le progrès ultérieur serait inexplicable, on a fini, de divers côtés, par arriver à cette conviction, que l'époque décisive pour la formation de la religion d'Israël est celle, non plus de Moïse ou de ses contemporains, mais de cet admirable développement du prophétisme dont les écrits et les discours, encore subsistants, restent au premier rang de la littérature religieuse par la hauteur des idées jointe à une rare perfection littéraire.

M. Duhm est arrivé par de patientes études à cette même conviction; pour lui, comme l'indique le titre de son ouvrage, la théologie des prophètes est la base de l'histoire entière du développement de la religion israélite. Le but précis qu'il s'est proposé a été de saisir corps à corps cette idée en étudiant successivement la somme des idées religieuses et morales dont les écrits de tous les prophètes nous ont conservé la trace. Un coup d'œil sur la disposition des matières fera mieux comprendre encore sa pensée.

Le premier devoir de M. D. était de justifier sa tentative devant un public scientifique aux yeux duquel les idées adoptées par l'auteur peuvent passer encore pour paradoxales ou erronées. C'est à quoi il s'applique dans ses prolégomènes. Passant à son sujet même, M. D. en répartit les matériaux en trois groupes, unanimement admis, qui lui ont fourni les principales divisions de son livre : Prophètes de la période assyrienne, prophètes de la période chaldéenne et prophètes de la période persane.

Toutefois, avant d'aborder le premier en date des prophètes de la période assyrienne, M. D. devait nous transporter dans le milieu où se meut l'activité prophétique. Il a été ainsi amené à retracer l'histoire extérieure de la religion israélite depuis la construction du temple de Salomon jusqu'à Amos. Cette revue est certainement pour le simple lecteur la partie la plus intéressante de l'ouvrage; l'auteur s'appuie constamment sur les dernières recherches et a groupé ingénieusement une foule de renseignements propres à jeter une vive lumière sur son sujet. Le fond des idées se ressent tout particulièrement de l'étude des travaux de Kuenen. Après une esquisse des circonstances politiques où se produisit le prophétisme, devait venir la caractéristique du prophète, qui est traitée également avec un grand soin.

Les principaux prophètes de la période assyrienne sont Amos, Osée, Isaïe et Michée. Un chapitre spécial est consacré à l'analyse de leurs idées particulières, d'après une division analogue pour les différents écrivains. Voici, par exemple, la division du chapitre consacré à Amos : Annonce de la destruction d'Israël ; les idées morales d'Amos ; les idées religieuses d'Amos. — Osée : les péchés des Israélites, le peuple d'Iahveh dans la conception d'Osée, les théologoumènes d'Osée. La division adoptée a pour but de faire ressortir, à côté de l'analyse consacrée à l'idée théologique propre à chaque prophète, les points principaux de son action et de son ministère.

La seconde partie du livre, consacrée aux écrits prophétiques de la période chaldéenne, possède également une introduction que le sujet exigeait, laquelle consiste en des renseignements sur la législation deutéronomique. L'apparition d'un code de lois tel qu'il n'en avait pas encore existé sous une forme aussi complète, devait imprimer un cachet spécial aux œuvres de cette nouvelle époque, et il était nécessaire de mettre la chose en lumière. Jérémie et Ézéchiel sont les deux grands noms de cette période.

M. D. a réservé pour la troisième, celle des prophètes de l'époque persane, le second Isaïe, et il traite, dans un chapitre commun intitulé : les prophètes de la communauté juive, les derniers écrits prophétiques, savoir Aggée, Zacharie et Malachie. Il y a joint Joël, qu'il a cru devoir, contrairement à l'opinion généralement admise, assigner à cette époque relativement récente ; on sait que la plus grande partie des critiques placent Joël, les uns en tête de la collection prophétique, les autres à côté d'Osée et d'Amos. Il ne pouvait entrer dans le plan de M. D. de donner en détail les raisons de sa préférence ; toutefois, il en a condensé les principales dans une courte notice, où il a fort bien fait voir que la question mérite, sinon d'être décidément tranchée dans le sens où il se prononce, au moins de rester ouverte. Pour ma part, je crois l'opinion de M. D. non-seulement très-soutenable, mais probable.

Nous ne saurions entreprendre ici une critique complète de cet ouvrage, laquelle réclamerait des développements considérables. Il faudrait passer en revue d'innombrables textes. Nous reviendrons, d'ailleurs, très-prochainement sur le sujet traité par M. D., à propos d'une récente et très-remarquable publication de M. Kuenen lui-même, sur *les prophètes et la prophétie en Israël.*

D'autre part, l'ouvrage de M. Duhm, à côté de mérites incontestables qui consistent en une réelle indépendance, en une connaissance approfondie de son sujet, en une pénétration et une curiosité d'esprit dignes d'être louées, offre de graves défauts littéraires qui en rendent l'étude et d'abord la lecture fort pénibles, et, par suite, la critique très-difficile. La déduction est lente et enchevêtrée ; un verbiage philosophique, toute une terminologie d'école des plus chargées se mêlent intimement à l'exposition et l'appesantissent d'une manière fatigante. Nous sommes persuadé que M. D. avait dans la tête une idée fort raisonnable et digne d'être écoutée quand il a écrit

entre autres choses — et nous pourrions malheureusement en multiplier les exemples — que, ce qui manquait au prophète Amos c'était l'idée de la *totalité*. Mais nous avouons qu'au milieu de l'énorme production littéraire contemporaine, nous n'avons ni le temps ni la patience nécessaires pour chercher ce que l'auteur a pu vouloir dire sous cette forme embarrassée. S'il y a là dessous une idée juste, il fallait la dire autrement. On pardonne ces complications de style et cette terminologie à un écrivain éminent comme Baur qui retient la pensée du lecteur par la lumineuse clarté de son exposition, et encore on s'en passerait volontiers. Quant à M. D., son style est des plus pénibles que nous ayons rencontrés, et l'on sait malheureusement ce que cela veut dire.

Nous regrettons qu'un ouvrage qui fait preuve d'autant de qualités et qui, en quelque mesure, innove dans la science, soit alourdi par une forme aussi mauvaise. Nous nous permettons d'engager M. Duhm, qui est un débutant dans la critique, mais qui y débute avec un bagage singulièrement respectable et des mérites très-solides, à veiller soigneusement sur la mise en œuvre littéraire des résultats de ses recherches. Il s'exposerait autrement à voir ses écrits tout au plus consultés et feuilletés, et non point lus d'un bout à l'autre comme ils méritent de l'être.

Maurice VERNES.

---

73. — **Lobgedicht auf die Zusammenkunft Franz I. und Karl V. in Aiguesmortes.** Nach dem Original aus der Rostocker Universitæts-Bibliothek herausgegeben von Dr F. LINDNER. Rostock, Starler, 1875, in-8°, 30 p.

La bibliothèque de l'Université de Rostock se trouve posséder (M. Linder dit comment, p. 4) un petit manuscrit exécuté avec luxe et évidemment offert à François Ier, qui contient un *Panegyrique recité a tresillustre, tresmagnanime, tresvertueux, trespuissant et treschrestien roy Françoys premier de ce nom a son retour de Provence l'an mil cinq cens trente huit.* C'est un poème de 404 décasyllabes ni bons ni mauvais, qui présente un certain intérêt par les éloges donnés au roi comme protecteur des lettres et par les détails qu'il contient sur l'entrevue de François Ier et de Charles-Quint à Aigues-Mortes. L'auteur ne s'est pas nommé, et son œuvre paraît être restée jusqu'à ce jour absolument inconnue. M. L. l'a imprimée avec un soin louable, en y joignant une introduction un peu longue pour le sujet, mais judicieuse, qui se divise en huit paragraphes : 1. *Description du manuscrit.* 2. *Comment ce manuscrit est-il arrivé à Rostock?* 3. *Faits historiques auxquels le poème se rapporte.* 4. *Analyse.* 5. *L'Orthographe.* 6. *Les rimes* (*estranges* pour *estrangiers* n'est pas pour la rime). 7. *Observations grammaticales.* 8. *Remarques sur le texte.* — Les personnes qui s'occupent de l'histoire et de la poésie du XVIe siècle sauront gré à M. Lindner d'avoir mis à leur portée cet opuscule dont elles auraient sans lui ignoré même l'existence.

---

74. — **Contes et Discours d'Eutrapel, de Noël du Fail**, réimprimés par les soins de D. Jouaust, avec une notice, des notes et un glossaire par C. Hippeau. 2 volumes petit in-8°, de xii, 314 et 358 pages. Paris, librairie des Bibliophiles, 1875. — Prix : 20 fr.

Il n'y a guère qu'un an, nous examinions en détail ici même une édition complète des œuvres, dites facétieuses, de Noël du Fail, et voici que nous avons à rendre compte d'une édition partielle de ces mêmes œuvres. La publication que nous avons sous les yeux ne comprend, il est vrai, que le dernier des trois ouvrages réunis dans la précédente ; mais c'est de beaucoup le plus étendu, le plus varié et le plus curieux des trois, soit dit sans prétendre faire tort aux deux autres. La présente édition des *Contes d'Eutrapel*, dont le premier volume a paru vers la fin de l'hiver dernier et le second n'a vu le jour qu'au mois de décembre 1875, se recommande surtout par sa belle exécution typographique, digne en tout point de l'habile imprimeur Jouaust. Rien n'y manque sous ce rapport, ni papier de choix, ni types élégants, ni fleuron, ni lettre ornée en tête de chaque chapitre, ni même cul-de-lampe presque à chaque chapitre. Elle reproduit, en général, avec exactitude, le texte de l'édition *princeps* de 1585, qui, sans être commune, n'est pas toutefois aussi rare que le dit M. Hippeau [1]. Elle ne peut manquer de contribuer à répandre la connaissance d'un écrivain dont les ouvrages ne sont pas aussi goûtés qu'ils le méritent et n'ont pas toujours été appréciés à leur juste valeur. On peut regretter seulement que le nouvel éditeur n'ait pas été à même de profiter des savantes et lumineuses *recherches sur Noël du Fail, sa famille, sa vie et ses œuvres*, dont M. Arthur de la Borderie a naguère commencé la publication dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes* [2], et dont il avait donné un avant-goût dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* [3]. Dans ce travail circonstancié, M. de la Borderie est arrivé à des résultats entièrement neufs et inattendus, dont le plus piquant est la démonstration péremptoire de ce fait que, malgré les mots : *par le feu seigneur de la Hérissaye*, qui figurent sur le titre de son dernier ouvrage, Noël du Fail a survécu environ six années à la publication de celui-ci, étant mort le dimanche 7 juillet 1591, à Rennes. M. de la Borderie a pu éclaircir aussi nombre de questions de détail, préciser ou rectifier la situation et la véritable dénomination d'une foule de localités dont il est parlé dans les écrits du magistrat breton. Il prouve très-bien, par exemple, que la cour de *Bobita*, mentionnée au chapitre II des *Propos rustiques* [4], n'est point du tout un mythe, comme l'avait cru M. Assézat. « *Bobita* est une forme de *Bobital*, répondant à la prononciation populaire qui supprime le *l* final. Bobital est aujourd'hui une commune du canton (ouest)

---

1. Introduction, p. XI, note.
2. Année 1875. 3°, 4° et 6° livraisons, p. 244-298 et p. 521-584.
3. Nantes, décembre 1874, p. 456-476.
4. Édition Guichard, Paris, C. Gosselin, 1842, p. 32, vers le milieu ; édition Assézat, t. I, p. 17.

et de l'arrondissement de Dinan (Côtes-du-Nord); c'était jadis le chef-lieu d'un doyenné comprenant les paroisses du diocèse de Dol, enclavées dans l'évêché de Saint-Malo; à ce doyenné était annexée originairement une petite officialité foraine, juridiction microscopique dont du Fail se moque, tout comme il poursuit ailleurs de ses sarcasmes les « vieux auditoires d'archediaconez », de « prieurés caducs et déserts », etc [1].

M. de la Borderie a aussi rétabli la bonne leçon *feusse* (fosse) *d'Apigné*, que toutes les éditions des *Contes d'Eutrapel*, à partir de la première [2], avaient changée en *dapigne* ou *Dapigne*. Il s'agit d'une partie de la Vilaine renommée pour sa profondeur [3]. Ce sont là de ces rectifications et de ces éclaircissements comme on n'en pouvait attendre que d'un savant versé dans la connaissance des localités et des usages locaux dont il est question dans les récits de Noël du Fail. Le travail de M. de la Borderie, quand il sera terminé, offrira aux futurs éditeurs de Noël du Fail une base sûre et solide, tant pour ce qui concerne la vie, jusqu'ici bien imparfaitement connue, de cet écrivain, que pour l'intelligence exacte d'une portion considérable de ses œuvres.

Quant à l'édition de M. H., elle laisse trop souvent à désirer, non seulement au point de vue de la correction du texte, mais encore et surtout en ce qui regarde le travail du commentateur, c'est-à-dire les notes et le glossaire. C'est ce que nous allons démontrer par un certain nombre d'exemples.

Dans le tome Ier, p. 31, il est question de marchands qui se laissèrent distraire de leur négociation (négoce) pour apprendre le *titrac* et science du palais; et dans le glossaire le mot *titrac* est rendu simplement par « trictrac, » au lieu de « train. » L'édition originale porte *tritrac* [4]. Page 184, l. 7, on a imprimé *le plus ingambe* au lieu de *les plus in gambe* (en deux mots), que donnent l'édition originale et celle de 1598 [5]. Page 146, l. 17, dans cette phrase : *Et vous sauvez par les marets* (marais) *au mieux que pourrez; encore y travaillerez vous, si vos bottes ne sont à l'épreuve des mares de Tancre*, la négation *ne*, que donne l'édition originale [6] et qu'exige le sens, a été omise. Page 206, l. 20, l'ancienne forme du mot paysan, *paisant*, a été changée en *païsant*, quoiqu'elle se trouve dans le passage correspondant de l'édition de 1585 (fol. 80 v°) [7].

Tome II, p. 78, en place de *rehaussois mon bonnet*, que portent l'édition originale (fol. 142 r°) et celle de M. Assézat, on a imprimé par une singu-

1. M. de la Borderie, *Bibliothèque de l'école des Chartes*, 1875, 296.
2. Voyez édition 1585, fol. 32, r°; édit. 1598, p. 78; édit. Assézat, I, 282; édit. Hippeau, t. I, p. 81, l. 1.
3. M. de la Borderie, *ibidem*, p. 572, note.
4. Folio 13, r°, l. 2.
5. Cf. la *Revue critique*, t. Ier de 1875, p. 191.
6. Folio 57 r°.
7. Elle se rencontre aussi dans un passage précédent, où M. H. l'a respectée (t. I, p. 98, l. 3).

lière inadvertance *rehaussois mon bonheur*. Tome II, p. 142, on trouve ce propos : *Quand, disoit François Leheac, je retourne de l'enterrement de l'une de mes femmes, m'essuiant les yeux et travaillant à plorer*, etc. Au lieu de *je* que porte l'original (fol. 167 r°) et que demande le sens, on a imprimé *il*. Deux pages plus loin, en place de *la puissance du vin sait colorer et farder les choses plus petites* (Cf. édition 1585, fol. 167 v°), on a mis *fait colorer*.

T. I, p. 147, on a imprimé *le plus bo*; l'édition originale (folio 57, v°) donne cependant *les plus bo*. Tome II, p. 73, il est question d'un personnage qui « harangua à plate cousture contre les premières et secondes intentions *enclamdes* au haut bonnet de la sophisterie. » La leçon *enclamées* est, il est vrai, celle de l'édition de 1585, mais celles de 1598 [1] et de 1603 (cette dernière citée par M. Assézat) portent *enclouées*, pour clouées, ce qui nous paraît donner un sens plus satisfaisant. On peut rapprocher ce passage d'un autre, où il est parlé d'un gentilhomme trompé et exploité par un marchand peu délicat et adonné à l'usure : Ce gentilhomme, y est-il dit, « remaschant telle indignité et l'ayant *enclavée* sur son cœur [2], etc. » Dans ce dernier endroit, *enclavée* a été pris au sens propre d'enclouée, comme Boileau l'a fait dans un vers du *Lutrin* cité par M. Littré [3]. Tome II, p. 120, il est question de « un Monsieur de trois au boisseau ou trois à une espée (épée), comme en la Beauce. [4] » Le mot *espée* a été changé en *espèce*, ce qui ne donne aucun sens.

La ponctuation laisse parfois à désirer. C'est ainsi que dans cette phrase : « à cause des païs nouvellement trouvez, et des minières d'or et d'argent que les Espagnols et Portugais en apportent, qu'ils laissent finalement en ceste minière perpétuelle de France, des bleds et ouvrages de laquelle ils ne se peuvent aucunement passer », la virgule qui devait venir après le mot *France*, a été mise à tort après *ouvrages* comme dans l'édition originale. Cependant M. H. s'est éloigné dans bien des cas, et souvent avec raison, de la ponctuation adoptée dans l'édition de 1585. Je dois signaler encore un passage où le texte de celle-ci n'a pas été exactement reproduit. Tome II, p. 107, ligne 1re, on lit ce qui suit : « De ma part j'ay toujours estimé la plus grande et meschante finesse qui puisse estre en ce monde estre aller rondement à besogne, etc. » L'édition originale (fol. 153 v°, ligne dernière) donne la conjonction *que* après *estimé*, et met une virgule après *ce monde* et une autre après le second *estre*. Dans la suite de la même phrase, M. H. a

1. Page 338, l. 1.

2. Édition Hippeau, t. II, p. 165.

3. *Verbo* enclavé, *Rem.*

4. On connaît les plaisanteries de Coquillart et de Rabelais sur la pauvreté des gentilshommes de la Beauce. Voyez la fin du chapitre XVI de Gargantua et la note de MM. Burgaud des Marets et Rathery sur ce passage, dans l'édition de 1857, t. Ier, p. 69; ainsi que la nouvelle 72e de Bonaventure des Periers (t. II, p. 250-251 de l'édition de la bibliothèque elzévirienne, avec la note de l'éditeur, *ibidem*, p. 251-252).

imprimé *sa parolle*, tandis que le texte de 1585 donne *parole*, avec un seul *l*.

Le mot *bouillons* est expliqué (II, 321) par « gouffres. » Mais cette interprétation ne peut s'appliquer au passage (I, 141) où il est question de jeunes villageoises qui, à la suite d'une frayeur panique, « estoient aux bouillons jusqu'à je ne dy mot. » Il faut donc traduire ici *bouillons* par bourbiers[1]; » et c'est à peu près le sens que donne au mot *bouillon* Louis Dubois, dans son *Glossaire du patois normand* (bouillon, boue liquide, etc.). Dans un autre passage, l'adjectif *bouillonneux* se trouve accolé à *crotté* (I, 238), et M. H. le traduit par « mouillé par la pluie », ce qui paraît bien être le vrai sens. Tome I, p. 206, on rencontre l'expression *un anicheur de poules*, qui est rendue dans une note (*ibidem* p. 303) par ces mots : « paresseux, mettant les poules au nid »; et dans le glossaire, par « Benêt, celui qui mène les poules coucher ». Mais est-ce bien là le sens? Le patois normand a une expression analogue : *metteux de poules à couver*, que Louis Dubois traduit par « qui s'amuse à des riens[2]. »

Tome II, p. 138, il est parlé d'un messager du Maine à Paris, avant l'établissement des juges présidiaux sous Henri II, qui remettait à chaque individu le paquet à lui destiné, et dans le nombre « quatre ou cinq pochées de falsitez et appellations comme d'abus de gorron. » Cette expression est rendue par « mauvaises pièces ou parties malsaines de cochon. » M. Assézat avait adopté une interprétation analogue : « pièces de charcuterie sans valeur[3]. » Mais il nous semble qu'il est ici question de sacs renfermant des pièces de procédure relatives à un appel comme d'abus, et que les mots *de gorron* ne sont ici ajoutés que par manière de plaisanterie. Peut-être aussi Noël du Fail a-t-il voulu jouer sur le mot *gorron* qui désigne à la fois un cochon et une localité du Maine, actuellement chef-lieu d'un canton du département de la Mayenne.

---

1 Tel est le sens qu'a le mot *bouillons* dans un passage du poëme de Jean Bruyant, intitulé : *le chemin de povreté et de richesse*; voyez le *Ménagier de Paris*, publié par la *Société des Bibliophiles françois*, t. II, p. 18, A. l. 2. Ce passage a déjà été cité par M. Littré, v° *bouillon*, hist. XIVe siècle. On trouvera dans la suite du même article de M. Littré, d'autres exemples de la même signification du mot *bouillon*. — La langue du XVIe siècle avait une expression composée, qui désignait à peu près la même chose que *bouillon*. C'est l'expression *tarte bourbonnoise* que Cotgrave donne dans son Dictionnaire français-anglais (*verbo* bourbonnois et *verbo* tarte), en la traduisant par « profond bourbier, marais, fondrière, boue, lieu profond et sale. » Brantôme (édition de M. Lud. Lalanne, t. IV, p. 209) parle de « certains petitz maretz et tartes bourbonnoises », car c'est ainsi qu'il faut lire et non *tartres*, que le savant éditeur a reçu dans son texte et qu'il traduit par « tertre ». Cf. Littré, *verbo* tarte, n° 2 et historique, XVIe s., où se trouve cité un exemple de Bonaventure des Periers; et une note de M. Louis Lacour sur la XXVIIe nouvelle de ce conteur, t. I, p. cxxvii de l'édition de la bibliothèque elzévirienne.

2 *Glossaire*, p. 231. — L'expression *anicheur de poules* paraît avoir un sens quelque peu différent dans un autre passage des *Contes d'Eutrapel*, déjà cité par nous ici même (t. I de 1875, p. 188). La Curne de Sainte-Palaye la traduit dans ce passage par « un homme trop occupé des plus vils détails du ménage de la campagne ». (*Dict. historique de l'ancien langage françois*, t. I, p. 455 B., v° *Anicheur*. Mais Cotgrave rend les mots *docte anicheur de poules* par *an excellent, or learned, cotquean* « un excellent ou savant tatillon » *verbo* annicheur.

3 T. 2, p. 246, n. 2.

Tome I, par 203, on rencontre l'expression *en chemichant et riant en faux bourdon*. L'éditeur demande dans une note ce que signifie le mot *chemichant*. Puis il ajoute : « d'autres éditions ont *chemissant*, qui ne se comprend pas mieux. Guichard avait imaginé *chauvissant* : *chauvir*, c'est dresser les oreilles. » La leçon *chauvissant* est bien plus ancienne que Guichard, puisqu'elle se trouve déjà dans l'édition de 1598, et j'avais cru devoir lui donner la préférence [1]. Mais j'y ai renoncé depuis, ayant vu dans le *Glossaire du patois normand*, de Louis Dubois, le verbe *chemicher*, avec le sens de « pleurer à bas bruit [2]. » D'ailleurs, Cotgrave donne le verbe *chemicher* avec le sens de *to whimper* (pleurnicher) et *chemissant* avec celui de *whimpering* (pleurnichant, geignant) [3].

Tome I, p. 48, l'expression : *joignant le meurtre ainsi proditoirement commis... aux premières amours*, expression parfaitement claire et qui n'avait nul besoin d'explication, a été ainsi rendue : « apprenant le meurtre (*ibid.*, page 281) ». Tome I, page 152, on lit à propos d'un individu ridicule pris pour dupe par de mauvais plaisants : « On lui dressa tout à propos une querelle où il lui cousta son paillard d'argent. » Dans une note sur ce passage, M. H. fait cette observation : « En vieux français, *pailhon* signifie poêlon, petite poêle, du latin *patella*. Serait-ce, dans ce cas, le sens de *paillard* ? » Mais n'est-il pas plus naturel de regarder *paillard* comme une épithète facétieuse d'argent ? Nous dirions dans le même sens « son gueux, son coquin d'argent. »

Tome I, p. 94, il est question d'un *pigeon de palette*. Cette locution qui a été rendue dans l'édition de M. Assézat par les mots « pigeon voyageur, » a inspiré à M. H. la note que voici : « pigeon qui revient toujours au logis. D'où lui vient ce nom de *palette* ? On donne le nom de palette à l'oiseau appelé spatule, à cause de la forme de son bec. Y a-t-il quelque analogie entre cet oiseau et le pigeon ? » M. H. se serait épargné ces questions s'il avait eu recours au dictionnaire de Cotgrave, qui rend les mots *Pigeon de palette* par « a rough-footed Dove », c'est-à-dire pigeon pattu [4]. On voit d'ailleurs, par la suite du récit de Noël du Fail, ce qu'il faut entendre par les mots *pigeon de palette*, car l'oiseau dont il s'agit y est qualifié de *gros pigeon paté*.

Tome II, p. 3, dans un récit un peu libre on rencontre l'expression : *et à ce drap cousturiers*, qui a donné lieu à cette note : « On ne comprend guère ce petit membre de phrase, jeté sans liaison avec le reste. On pourrait l'écrire ainsi entre deux parenthèses : *A ce drap*, couturiers ! Travaillez à

---

1. Voyez la *Revue Critique*, t. I de 1875 ,page 187.

2. Page 75.

3. *A French and English Dictionary, Composed by* M. Randle Cotgrave. London, 1660, in-folio.

4. *A French and English Dictionary*, v° palette. Dans la partie anglaise-française du même recueil, on trouve *Rough-footed* traduit par *patte pulue (sic, pour patte pelue)* et *rough-footed dove* rendu par *pigeon patu*, v° rough et v° dove.

ce drap, couturiers! à l'œuvre! à l'ouvrage! » Il s'agit là, comme on le voit dans Cotgrave, d'une espèce de locution familière, que le lexicographe anglais traduit ainsi : « « A ce vêtement, à cela, veillons à cela, mes maîtres, allons rondement dans cette affaire. Allons rondement en besogne[1]. »

Tome I, p. 16, on rencontre l'expression *avoir juré de calomnie et purgé de conseil*, que nous avons essayé d'expliquer en examinant l'édition de M. Assézat[2]. M. H. la traduit par « être sorti victorieux d'un procès en calomnie », ce qui ne rend nullement compte de la fin de la phrase et n'a pas le moindre rapport aux mots *jurer de calomnie*, c'est-à-dire, prêter le serment de calomnie. Ici encore, nous renverrons à Cotgrave, qui explique ainsi les mots *serment de calomnie*[3] : Serment prêté quelquefois dans les actions personnelles tant par le plaignant que par le défendeur, le premier jurant qu'il n'intente pas un procès, le second qu'il ne le soutient pas, avec quelque intention de calomnier ou de vexer son adversaire, mais parce qu'il s'imagine avoir le bon droit de son côté. Quant aux mots « être purgé de conseil », ils voulaient dire selon la *Coutume de Bretagne*, « déclarer, sur l'interrogation du juge enquêteur, que l'on n'a été le conseil d'aucune des parties en cause[4]. »

T. II, p. 18, sur cette expression : » ..... nos maistres,... qui se savent si dextrement vespériser par leurs attacques et soubriquets », M. H. a fait la note suivante : « *vespériser*, piquer si habilement. Verbe formé, si je ne me trompe, de vespa, guêpe, épine. On donnait à l'homme chargé d'arracher les épines des broussailles le nom de *vespiaire*. » Cette explication est en désaccord avec l'étymologie généralement reçue, qui tire le verbe *vespériser* de *vespérie* « réprimande », venu lui-même de *vesper* « soir », par allusion à un acte de théologie ou de médecine qui se faisait vers le soir, était soutenu par un licencié et où le président donnait quelques avis au répondant[5]. Le verbe vespériser est ailleurs défini par Noël du Fail, se moquer les uns des autres[6].

Tome II, p. 49, on rencontre cette expression : *J'entends le pair et la couche*, qui est rendue (*ibidem*, p. 295) par : « je suis expérimenté. » C'est une traduction un peu libre. D'après Cotgrave, cette expression, empruntée au jeu de cartes, signifie : « je comprends l'affaire parfaitement[7]. » *Ibidem*, p. 59, l. 2, on trouve les mots *le grand reaffle*. M. H. demande s'il faut traduire reaffle par le diable ou par le grand voleur, du verbe rafler. Cotgrave traduit *Reaffle* par the *devil* (le diable.)

---

1. *Verbo* Couturier; cf. *ibidem*, v° drap.
2. *Revue Critique*, t. I de 1875, p. 187.
3. *Verbo* calomnie.
4. On peut voir à ce propos une note de M. de la Borderie, *Bibl. de l'École des Chartes*, 1875, p. 544, 545, note 4.
5. Littré, *verbo* vespérie. Cf. Maurice Raynaud, *Les Médecins au temps de Molière*; Paris, Didier, 1863, in-12, p. 52, 53, 58; et Du Cange, v°. vesperia.
6. Les sciences mesmes et docteurs d'icelles se mocquent les uns des autres, qu'ils appellent vespériser, etc. » Edition Hippeau, II, 224.
7. *Verbo couche*.

Tome II, p. 128, 303 et 335, l'expression *tirer à gist la mise et recepte de vostre conscience* est traduite par « tirer au sort, aux dés. » Mais le vrai sens de *tirer à git*, (comme l'a bien indiqué M. Assézat [1]), c'est « examiner, compter, » ou mieux encore « calculer à l'aide de jetons, » ainsi qu'on faisait autrefois.

Dans le chapitre XXXIII (T. II, p. 198) on trouve le mot *aconché* accolé à *gaillard*, et un des interlocuteurs avoue qu'il n'entend pas ce terme. Le glossaire l'explique par bien paré, bien habillé. Mais cette explication est insuffisante. La Curne de Sainte-Palaye traduit *aconché* par « plaisant », en ajoutant que ce mot vient originairement de l'italien *acconciato*, qui signifie proprement « orné, paré », et a désigné ensuite ce qui est agréable, plaisant [2].

Tome II, p. 96, 102 et 113, on rencontre trois fois l'expression *Sortes*, que j'ai tenté d'expliquer en rendant compte de l'édition de M. Assézat [3]. M. H. ne s'en est pas plus occupé dans ses notes que dans son glossaire. Je profite de cette occasion pour déclarer que j'ai renoncé depuis longtemps déjà à la conjecture que j'avais émise à ce sujet, ayant trouvé dans un savant travail de notre collaborateur, M. Charles Thurot, que *Sortes, Sortis*, était au moyen-âge, dans la langue de la scolastique, l'abréviation de *Socrates, Socratis* [4].

T. I, p. 162, dans un récit du chapitre XII figure cette expression : « il estoit une grande année de tels rendeurs », sur laquelle l'éditeur a fait cette remarque : « Difficile à comprendre. Il y avait peut-être dans le texte une *grande armée.* » Mais ne pourrait-on pas considérer année comme signifiant ici « abondance, » ainsi que dans ce passage du *Journal de Paris sous Charles VI et Charles VII* [5] : « En cette année fut si grant année d'oignons, etc [6].

Nous pourrions allonger cet article en y joignant plusieurs autres observations critiques, mais il faudrait pour cela répéter des remarques que nous avons déjà faites en rendant compte de l'édition de M. Assézat. Pas plus que ses devanciers, M. H. n'a corrigé le nom de *Maximilien* substitué par inadvertance à celui de *Ferdinand le Catholique* [7], ni rectifié la mauvaise orthographe *Montebon* pour *Mantelon*, ou mieux encore *Montholon* ; celle de *Mont-Ferrat* pour *Mont-Serrat*, celle de *Iserna* pour

---

1. Tome II, p. 239, note 1.

2. *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois*, t. I, p. 74, A.

3. *Revue Critique*, 1875, t. I, p. 190.

4. *Notices et Extraits des manuscrits*, t. XXII, 1re partie, p. 106, note 1 et p. 255. Cf. la *Revue Critique*, t. I de 1870, p. 363.

5. *Apud* La Curne de Sainte-Palaye, *verbo* année, t. I, p. 458 B.

6. Cotgrave donne, entre autres significations, au mot *année*, celle de « la récolte ou le produit d'une année », et il rapporte le proverbe suivant : *La bonne année en peu de temps s'en va, la petite se garde*, c'est-à-dire, ajoute-t-il : « Les bonnes récoltes rendent les hommes prodigues, les mauvaises les rendent prévoyants. » Ce même proverbe se lit, mais sans explication, dans le *Livre des proverbes français*, par Le Roux de Lincy, T. I, p. 61.

7. Voir la *Revue critique*, t. I de 1875, p. 183, 184.

Isernia. En outre, le glossaire qui termine le second volume est loin d'être suffisant pour l'intelligence du texte de Noël du Fail. On y cherche en vain, par exemple, l'explication des expressions *bailleur de fèves à my croist*; *avoir la venue* [1]; ou celle des mots *pendre*, dans le sens de « payer [2] », *pochon*, diminutif de *poche* [3], etc.

Les notes présentent plus d'une inexactitude. Je ne ne m'arrêterai pas au nom de M. Joubert mis pour celui de M. le comte Jaubert (I, 295), ce n'est sans doute qu'une faute d'impression. Mais comment qualifier l'assertion d'après laquelle les œuvres complètes du fameux médecin Fernel auraient été « publiées récemment dans la *collection des Documents inédits de l'histoire de France, en 3 vol.* in-4° » ? Il y a là une confusion inexcusable entre un médecin du XVI[e] siècle et un physicien du XIX[e], dont le nom se rapproche de celui du premier. Qui ne voit, en effet, que M. H. a voulu parlé des œuvres d'Augustin Fresnel, publiées de 1866 à 1870, en 3 volumes in-4° ? Une pareille méprise est de nature à diminuer la confiance qu'on peut mettre dans l'exactitude de l'éditeur, en prouvant avec quelle légèreté il lui arrive parfois de travailler. Il est juste toutefois de reconnaître que les notes de M. H. se recommandent par quelques bonnes observations, telles que celles relatives à la ligne 20 de la page 6 et à la ligne première de la page 154 du second volume [4].

C. Defrémery.

---

75. — **Œuvres complètes de Mathurin Regnier, accompagnées d'une Notice biographique et bibliographique, de Variantes, de Notes, d'un Glossaire et d'un Index,** par E. Courbet. Paris, Alphonse Lemerre, 1875, 1 vol. in-8° de cviii-325 p. — Prix : 10 fr.

Parmi les choses difficiles à faire, une édition de Regnier, on l'a remarqué ici même, à propos des tentatives de M. L. Lacour et de M. P. Jannet (1867), est une des plus difficiles [5]. Je me garderai bien d'assurer que M. Courbet a pleinement atteint le triple but qu'ont manqué tous ses devanciers (*Histoire de Regnier*, *texte critique et commentaire*), mais je me crois autorisé à dire qu'il s'en est au moins singulièrement rapproché.

---

1. Cf. la *Revue critique, ibidem*, p. 187, 188. Cotgrave traduit *bailleur de febves à my-croist*, ainsi que *bailleur de canards à la moitié* par trompeur, charlatan, imposteur, fin matois. *Verbis* bailleur, bailler, my-croist.
2. C'est un latinisme. Voyez cette phrase : *leur pendant* (payant), *d'une ingénieuse dextérité, l'honneur et gloire par degrez et mesures.* » T. II, p. 206.
3. Dans cette phrase : « Lupolde, que voici, et ses compagnons, ... décousirent aussi de leur part leurs petits pochons où reposoit leur argent mignon. » T. II, p. 81. Cf. Francisque Michel, *Etudes de philologie comparée sur l'argot*, p. 339, v° pouchon.
4. Nous sommes heureux de pouvoir aussi donner notre assentiment à une bonne remarque concernant l'expression *au badé* (t. I, p. 207), qui doit être écrite en deux mots, avec l'édition originale, et non en un seul, comme l'a fait M. Assézat. M. H. aurait trouvé la confirmation de son opinion dans Cotgrave, qui donne le mot *badé*, avec la traduction : « Cri, comme celui des chiens courants, en ajoutant que c'est un terme breton. »
5. Second semestre de la seconde année, p. 109-112 et 388-389.

M. C. n'est pas du reste, au milieu des érudits qui s'occupent de Regnier, un nouveau venu : il avait déjà fait ses preuves en publiant, il y a quelque temps, dans la *petite Bibliothèque littéraire*, une édition très-soignée des œuvres de celui qui est incontestablement le roi de nos satiriques. Pensant que rien ne saurait justifier une réimpression sans perfectionnement (*Avertissement*, p. IV), M. C. s'est efforcé d'améliorer le plus possible son texte, ses notices et ses notes, et il nous dit *(Ibid.)* : « Quand nos investigations ont donné tort à notre premier travail, nous avons résolûment sacrifié le fruit d'expériences reconnues insuffisantes. C'est seulement à ce prix qu'une édition peut être accueillie. »

Adoptant un plan différent du plan généralement suivi, M. C., en ce qui regarde les poésies publiées du vivant de l'auteur, n'a pas introduit dans le texte de 1613 les corrections fournies par les éditions antérieures (1608, 1609, 1612). A ce système mixte il a préféré une méthode plus nette et plus sûre, il a reproduit intégralement les satires de Regnier, telles qu'elles ont paru pour la première fois, rejetant aux notes toutes les variantes de quelque importance. Un des meilleurs résultats obtenus ainsi, et sur lequel le nouvel éditeur *(Avertissement*, p. II) appelle avec raison l'attention du lecteur, est la substitution au vers défiguré de l'édition de 1613 :

> Qu'en son globe il a veu la matiere premiere,

du vers excellent des précédentes éditions :

> Que sans robe il a veu la matiere premiere [1].

Quant aux poésies posthumes, elles ont été empruntées aux éditions des Elzéviers, (1652), de Brossette (1729) et de Viollet-le-Duc (1822). Les épigrammes (p. 226 et suiv.) ont été tirées, soit des anthologies satiriques des premières années du XVIIe siècle, soit des manuscrits de la Bibliothèque nationale et de la Bibliothèque de l'Arsenal. Une des pièces de cette seconde partie du recueil, qui ont le plus gagné à la révision de M. C., est le dialogue intitulé : *Chloris et Phylis* (p. 185-198). Cette idylle dramatique, qui a paru d'abord dans le *Cabinet des Muses* (1619), avait subi « des altérations bizarres dans la coquette réimpression des Elzéviers. » M. C. a restitué le texte de ce morceau d'après la leçon originale, et, comme il en avertit (p. 111), il a « signalé en notes les infidélités, on peut dire les travestissements et les interversions imputables aux Elzéviers [2]. »

Fouillant d'une main infatigable les recueils poétiques de la première moitié du XVIIe siècle, M. C. a trouvé divers secours dans les *Muses gaillardes* (1609), dans le *Temple d'Apollon* (1611), dans le *Cabinet satyrique* (1618), dans les *Délices de la poésie françoise* (1620), etc. Texte, notice et

---

1. M. C. a encore corrigé ce vers de l'édition de 1613 :

> Plus haute s'élevant dans *la vague* des cieux.

Il faut lire : *le* vague.

2. Si M. C. les accuse ici et ailleurs encore (p. LXXXVI-LXXXVII) d'avoir manqué à leur devoir d'éditeurs, en revanche il établit (p. 269) qu'ils sont innocents, au sujet de la satire de l'*Impuissance*, des interpolations qui leur avaient été attribuées.

commentaire se ressentent heureusement de l'étude approfondie faite par M. C., non seulement de toutes les éditions de Regnier, mais encore de toutes les publications d'autrefois qui renferment quelques vers du poète.

M. C. ne s'est pas contenté de voir les livres : il a voulu voir aussi les lieux. Il s'est rendu à Chartres, il y a recherché tout ce qui pouvait, de près ou de loin, se rattacher à la naissance du poète, à sa famille, à sa maison, à son canonicat, etc. Sa peine n'a pas été perdue, et, aidé par l'obligeance de M. L. Merlet, le savant archiviste du département d'Eure-et-Loir, et de M. Ad. Lecocq, un érudit chartrain qui professe une sorte de culte pour la mémoire de son illustre concitoyen, il a rapporté de son pèlerinage au berceau du neveu de Desportes, un butin d'assez grande valeur, comme on le reconnaîtra bien vite en lisant l'ample notice qui précède les poésies de maître Mathurin.

M. C. a parfaitement éclairci ce qu'il appelle (p. XVI) « la question du tripot, » qui, ajoute-t-il, « a joué un rôle démesuré dans la biographie de Regnier. » D'après une délibération du Conseil de ville, datée du 25 avril 1579, et qui est introduite pour la première fois dans la discussion, on voit que le père du poète, bon bourgeois ayant « une maison avec cour et jardin, » profitant de la favorable disposition des lieux, édifia, pour son agrément, un jeu de paume au fond de son jardin, lequel jeu de paume, d'abord destiné aux amis, fut peu à peu envahi par les oisifs et valut à cet honnête établissement le fâcheux renom d'un tripot ouvert au public, du *tripot Regnier*, comme le disaient les malveillants et comme l'ont répété les étourdis.

Le nouveau biographe, précisant les circonstances mieux que ses devanciers, constate que le poète qui, comme Brossette l'a dit avant tout autre, était âgé de moins de neuf ans quand, grâce à la protection de son oncle, Philippe Desportes, abbé de Bonport, de Josaphat, de Tiron et des Vaux-de-Cernay, il fut tonsuré par l'évêque de Chartres, Nicolas de Thou, avait treize ans environ quand il accompagna en Italie, non en 1583 et en 1593, ainsi qu'on l'a prétendu, mais bien en 1586, le cardinal de Joyeuse, nommé, à ce moment, protecteur des affaires de France à Rome, en remplacement du cardinal d'Este. M. C. réfute solidement ceux qui ont écrit que Regnier revint à Rome, en 1601, à la suite du frère de Sully, Philippe de Béthune, ambassadeur auprès du Saint-Siège. Il cite un fragment d'une lettre du recueil des *Ambassades et négociations de l'illustrissime et reverendissime cardinal du Perron* (Paris, 1623, p. 104), lettre qui, à la date du 9 novembre 1602, prouve que Regnier était alors en France et qu'il faisait encore partie de la maison du cardinal de Joyeuse. M. C. doute même que Regnier ait jamais eu d'autre patron que le Cardinal de Joyeuse[1]. Plus loin, utilisant

1. M. C. a oublié de discuter cette assertion de Bayle (*Dictionnaire critique*, au mot *Guyet* : « Il fit un voiage à Rome en 1608. Il renouvella avec Regnier, qui étoit alors chez le cardinal de Joyeuse, la connoissance qu'ils avoient déja faite à Paris. » Bayle a tiré cette assertion de la vie de Guyet écrite en latin par

une découverte de M. Merlet, M. C. donne la véritable date de la prise de possession, par Regnier, du canonicat de Notre-Dame de Chartres, que Brossette, le P. Niceron, l'abbé Goujet, etc., fixaient au 30 juillet 1604 et qui est seulement du 3 juillet 1609.

L'histoire des œuvres du spirituel chanoine n'est pas moins exactement retracée par son nouvel éditeur que l'histoire même de sa vie. Parmi les témoignages analysés ici, signalons ceux du P. Garasse, de Guillaume Colletet, de mademoiselle de Scudéry. Après cela, on lira avec fruit de fines observations sur la langue de Regnier (p. LXVI-LXXVI)[1]. L'examen des diverses réimpressions des satires, depuis 1608 jusqu'à nos jours (p. LXXVII-XCVI), est rempli d'indications qui n'avaient jamais encore été aussi copieusement réunies et qui sont à la fois précieuses pour le critique et pour le biographe. Dans un dernier chapitre (p. XCVI-CVI), M. C. passe en revue les manuscrits de l'Arsenal et de la Bibliothèque nationale qui renferment des poésies attribuées à Regnier, et, procédant avec une prudence qui a trop manqué à d'autres éditeurs, il sépare très-bien ce qui est authentique de ce qui ne l'est pas, ce qui est le bon grain de ce qui est la triste ivraie.

Les *Notes et Variantes*, le *Glossaire* et l'*Index* complètent dignement le travail de M. C. A peine y trouve-t-on, au milieu de plusieurs centaines d'excellents renseignements, quelques légères taches du genre de celles dont Regnier a voulu parler dans l'épigraphe horatienne de ses premières œuvres :

Non ego paucis
Offendar maculis.

Ainsi (p. 248) la note sur le comte de Cramail renferme diverses petites inexactitudes : il s'appelait Adrien de *Monluc* et non de *Montluc*[2]; il naquit en 1564 et non en 1568[3]; il ne passa pas *douze* ans à la Bastille, mais *onze* seulement (de 1631 à 1642). A la page suivante, M. C. fait naître *à Berne* le cardinal Du Perron, en qui il croit avec vraisemblance reconnaître le « pedant de nouveau baptisé » de la satire II; or, Jacques Davy, sieur du Perron, a vu le jour en Normandie, dans la paroisse de Montgardon, comme le montrent des documents irrécusables cités par M. Léopold Quesnault dans un

---

Portner, sénateur de Ratisbonne, imprimée en tête du commentaire de l'érudit angevin sur Térence (Strasbourg, 1651). Il y a là matière à un supplément d'enquête. En tout cas, il est certain que Guyet était à Rome en mars et en juin 1600, comme on peut le voir par trois lettres inédites qu'il y écrivit à ces deux dates, et qui sont conservées dans le volume 712 de la *Collection Dupuy*.

1. Il faudra les rapprocher d'un bien savant et bien remarquable travail, que M. R. Dezeimeris va publier sous ce titre : *Leçons nouvelles et Remarques sur le texte de divers auteurs.— Mathurin Regnier. — André Chénier. — Ausone.* (Bordeaux, in-8° de 115 pages.) M. Courbet y est quelquefois repris, mais il y est bien plus souvent loué.

2. Cf. *Revue critique* du 29 août 1874, p. 141.

3. Je tire cette date de l'article de la *Gazette* du 27 janvier 1646 (p. 80), où l'on annonce que, le 22 dudit mois, est mort à Paris, en sa *78e année*, « Adrian de Monluc, comte de Carmain, gouverneur de Foix, non moins recommandable par sa science que par sa valeur, etc. »

mémoire lu en 1868 devant l'académie de Caen. A la page 268, il fallait écrire *Fourquevaux* le nom écrit *Forquevaux*, car le gentilhomme dont il est question en cet endroit, François de Pavie, était seigneur d'une terre qui a toujours été appelée *Fourquevaux* (aujourd'hui commune du canton de Montgiscard, arrondissement de Villefranche (Haute-Garonne)[1].

T. DE L.[2].

---

77. — J. CLARETIE, **Camille Desmoulins.** Paris, Plon, 1875, in-8°, 492 p. — Prix : 8 fr.

En dédiant le présent livre à « la mémoire de Michelet, son maître vénéré », M. Claretie a voulu sans doute en définir le caractère. Volontiers je retiendrais cette invocation comme l'indication du modèle sur lequel M. Claretie a élevé son regard. La couleur et la vie, ces deux maîtresses facultés de Michelet, se retrouvent en effet à un degré fort appréciable chez celui qui se proclame son disciple. Malheureusement, de Michelet, comme de tout homme supérieur, on est facilement entraîné à imiter aussi ce qu'il est le plus aisé d'atteindre, le côté faible, le travers ou l'infirmité. On semble oublier que Michelet a longtemps et beaucoup travaillé, que la partie durable de son œuvre est le résultat de ce travail et que les improvisations auxquelles il s'est livré dans les dernières années de sa vie ne sont pas les titres qui porteront sa mémoire à la postérité.

Poète, romancier, écrivain politique, accoutumé à un public qui, dans la lecture, cherche un délassement ou la confirmation d'opinions toutes faites, M. Claretie aborde l'histoire avec les procédés purement littéraires. Ce qu'on sait de Camille Desmoulins peut tenir en cent pages. Pour donner à sa biographie les proportions d'un livre, l'auteur a recours à tous les moyens qu'enseigne la rhétorique. Tableaux, descriptions, hypothèses. Il nous peint la France et Paris, la province et la Révolution. En telle circonstance, Desmoulins a dû penser, éprouver, dire ceci ou cela. Et en effet rien ne s'y oppose. Quand Camille manque, ses amis ou les gens qu'il a pu connaître ou rencontrer sont là pour allonger les chapitres. Il y a du souffle dans ce pêle-mêle; on y sent l'émotion d'un artiste. Les personnages sont animés et vivent. Mais quel agacement pour un lecteur sérieux !

---

1. M. C. observe, en cette même page 268, que l'on a eu tort d'attribuer au baron de Fourquevaux, mort en 1611, l'*Espadon satyrique*, « dont l'auteur, ainsi qu'il résulte de certains passages de ce livre, était Franc-Comtois et vivait en 1615. » Il ajoute : « Ces particularités viennent confirmer l'opinion d'après laquelle l'*Espadon* serait l'œuvre de Claude d'Esternod, seigneur de Refranche et d'Esternod, près Ornans. »

2. [En m'associant aux éloges donnés par M. T. de L. au travail très-méritoire de M. Courbet, je demande à faire ici mes réserves relativement aux pièces attribuées à Regnier par le ms. B. N. Fr. 12491. Les arguments donnés par M. C. pour le rejeter ne m'ont pas encore convaincu. Mais c'est là une question difficile, complexe, qui demande à être traitée à part. — G. P.]

Et pourtant, j'ai tenu à signaler cet ouvrage, parce qu'autrement composé, il pouvait être excellent. Il renferme des matériaux précieux, tant sur Desmoulins que sur beaucoup d'autres acteurs de la Révolution. Des documents que M. Claretie donne pour la première fois, il a recueilli lui-même plusieurs dans des papiers de famille; la portion la plus importante lui a été fournie par des amis. Je ne puis en dresser la liste qui serait trop longue; il faut les chercher avec soin dans le volume où ils sont épars, et où l'auteur ne les a pas toujours mis suffisamment en lumière. C'est ainsi que l'admirable déposition du meurtrier de M. de Launay est reléguée en extrait au bas d'une page (63). Cet assassin y déclare qu'il a pu égorger le gouverneur de la Bastille avec un couteau de poche « parce qu'étant cuisinier il savait travailler les viandes »; il ajoute qu'il lui a ainsi coupé la tête, sans savoir de quoi ni de qui il s'agissait[1].

Ces pièces complètent d'ailleurs ou éclaircissent certains points de l'histoire révolutionnaire, plutôt qu'elles n'en modifient la physionomie. Elles ne justifient point l'enthousiasme qu'inspire Camille Desmoulins à son nouveau biographe. La jeunesse de Camille, son repentir, surtout les dernières luttes de sa vie, enfin ses douleurs d'époux et de père lui ont valu la pitié de la postérité. Le sentiment qui lui est dû ne va pas au-delà. Un des premiers, et avec le plus d'acharnement, Camille provoqua la foule aux assassinats. Son esprit n'était ni très-cultivé, ni son intelligence très-haute[2]. Quand M. Claretie le définit « un érudit » ou le rapproche d'André Chénier, cela provoque le sourire. Il avait fait de bonnes études au collége et n'avait rien appris depuis : il croyait de bonne foi que toutes les nations et notamment la France étaient appelées à se modeler sur un type que lui fournissaient les écrivains latins, les seuls qu'il connût. Comme presque tous les Montagnards et la plupart des Girondins, il était ignorant et avait l'esprit faux. Ses crimes (car sa plume en commit d'effroyables) peuvent être attribués à sa légèreté et à son peu de jugement : il est et demeure criminel aux yeux de l'histoire.

Quant à Lucile, les pièces publiées par M. Claretie tendent plutôt à la diminuer qu'à l'ennoblir. On y voit bien la sincérité de son amour pour son mari et pour son enfant. Mais la nature de ce sentiment n'a rien qui fasse naître une émotion particulière; l'expression n'en est point saillante. L'intelligence de la jeune fille (dont on nous donne le journal) et de la jeune femme (dont on a quelques lettres) ne se montre pas non plus sous un jour bien avantageux. Lucile témoigne une fois, le 10 août, qu'elle partage les préventions cruelles de son mari. Le reste est d'une bonne et honnête bourgeoise, comme il est naturel d'en trouver beaucoup en ce monde.

---

1. C'est à M. Campardon qu'est due la découverte de cette pièce.

2. Les notes et fragments que l'auteur édite pour la première fois en fournissent la meilleure démonstration (p. 393 et suiv.).

Il n'entre pas dans mon plan de relever les erreurs partielles où a pu tomber le biographe de Camille Desmoulins. Son travail ne comporte pas ce genre de critiques. Je signale en courant une seule de ses ignorances : à l'occasion des études de MM. Proust et Duval, qu'il cite avec éloges, il émet le vœu que les Cahiers de 1789 soient l'objet d'une édition complète (p. 35), montrant ainsi qu'il ne connaît point la publication de MM. Mavidal et Laurent (cette publication faite à la hâte et sur de mauvaises copies est d'ailleurs très-défectueuse). C'est par les pièces rares ou nouvelles que le présent volume relève des études de l'historien.

A peine est-il utile d'ajouter qu'aucun des décors aujourd'hui consacrés par la mode (il faut prendre garde qu'elle n'aille à la puérilité) ne manque à cette publication : elle offre aux curieux deux portaits et deux fac-simile.

H. LOT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 7 avril 1876.

Le ministre de l'instruction publique informe l'académie d'une vacance qui s'est produite dans le conseil de perfectionnement de l'école des chartes par la démission de M. de Wailly, et la prie d'y pourvoir. — Il invite également l'académie à présenter deux candidats pour la chaire de langue persane au Collége de France, qui est vacante par la mort de M. Mohl, et pour laquelle l'assemblée des professeurs du collége a présenté en première ligne M. Barbier de Meynard et en seconde ligne M. Kazimirski; l'académie fixe l'examen des titres des candidats à la séance du 21 avril.

M. J. Guigard écrit pour se porter candidat à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. Ambroise Firmin Didot. — L'académie procède au scrutin pour pourvoir à cette place. Un premier tour ne donne pas de résultat, MM. Baudry et Ch. Nisard ayant obtenu le même nombre de voix. Au second tour de scrutin M. Ch. Nisard est élu.

M. Ad. Regnier lit un rapport au nom de la commission du prix Delalande-Guérineau. Ce prix est décerné à M. James Darmesteter, pour son ouvrage intitulé *Haurvatât* et *Ameretât*, qui a paru dans la *Bibliothèque de l'école des hautes études* (section des sciences historiques et philologiques), et qui a déjà valu à l'auteur le titre d'élève diplomé de l'école des hautes études.

M. de Saulcy annonce l'intention de lire à une séance ultérieure un mémoire de M. Chabas, correspondant de l'académie, sur un point de chronologie égyptienne. L'histoire ne fournit aucune date précise en ce qui concerne l'Égypte avant celle de la prise de Jérusalem par Shishouk I[er], en 962 avant notre ère. M. Biot le premier a tiré parti pour l'établissement de la chronologie des mentions de phénomènes astronomiques que contiennent les

textes égyptiens, et il a ainsi pu déterminer les dates de plusieurs rois de ce qu'on appelle le nouvel empire. M. Chabas est arrivé par la même voie à un résultat de ce genre en ce qui concerne l'ancien empire. Un passage du papyrus médical d'Ebers, qui place le lever héliaque de Sothis au 9 *epiphi* de l'an 9 du roi Menchérès (c'est le roi qui a bâti les trois grandes pyramides de Gizeh) lui a permis de rapporter cet an 9 à l'époque comprise entre les années 3010 et 3007 avant notre ère. Ce passage était déjà connu, mais le nom du roi Menchérès n'avait pu être lu par personne avant M. Chabas. En attendant la lecture du mémoire, M. de Saulcy a voulu prendre date au nom de l'auteur pour sa découverte. Le mémoire de M. Chabas porte la date du 1er mars 1876.

M. de Witte lit un extrait d'une lettre de M. Albert Dumont, qui signale un miroir grec orné de dessins au trait, découvert récemment en Crète. C'est le 7e monument de ce genre que l'on connaisse. Il y a peu d'années, on n'en connaissait pas encore un seul.

M. Egger lit une note intitulée *Callimaque considéré comme bibliographe et les origines de la bibliographie en Grèce*. Il signale les travaux de bibliographie auxquels donna lieu chez les Grecs la formation des grandes bibliothèques, telles que celles d'Alexandrie et de Pergame. Il insiste notamment sur l'intérêt que devaient présenter des ouvrages tels que le grand catalogue des auteurs composé sous le nom de tables (Πίνακες) par Callimaque, dont quelques fragments nous sont parvenus. Cet ouvrage, divisé en 120 livres, comprenait la liste de tous les écrits des divers auteurs, distribués selon les genres littéraires. L'auteur y avait joint des discussions critiques sur toutes les questions d'authenticité ou d'attribution auxquelles les écrits cités par lui pouvaient donner lieu.

M. Desjardins termine la lecture du mémoire de M. Ch. Tissot sur la géographie de la Maurétanie Tingitane. Cette dernière partie est consacrée aux voies romaines de la région étudiée par l'auteur. M. Tissot remarque que ces voies ne paraissent avoir reçu ni pavement ni bornes milliaires. La trace n'en est plus marquée que par quelques débris de ponts. — L'auteur fait connaître en même temps deux inscriptions inédites, qui révèlent la situation des deux colonies de Banasa et de Volubilis.

Ouvrages déposés : — B. Hauréau, Histoire littéraire du Maine, nouvelle édition, tome VIII; — Philologie nouvelle ou révélation des seuls vrais principes du langage, par Alph. Guyot, à Gyé-sur-Seine (Aube), Bar-sur-Seine, 1876, in-8°; — Recherche de l'antiquité d'Angoulesme par Élie Vinet, 1567, réimprimé et publié avec notes et commentaires par le docteur Claude Gigon, Angoulême, 1876, in-8°. — *Présentés de la part des auteurs :* — *par M. de Saulcy :* Chodzkiewicz, Explication d'une inscription persépolitaine (mémoire lu à l'académie); — *par M. Edmond Le Blant :* Les esclaves chrétiens, par Paul Allard, Paris, in-8°.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17. — 22 Avril — 1876

77. — **God and the bible,** a review of objections to « Literature and dogma » by Mathew Arnold. London, 1875. 1 vol. in-12; L-394 p.

Le livre de M. M. Arnold n'est ni une œuvre de science pure, ni une œuvre de vulgarisation proprement dite ; c'est une sorte de longue causerie sur différents sujets de philosophie et de critique religieuses, suffisamment caractérisée par le sous-titre que nous avons transcrit. Dans un précédent ouvrage intitulé : « Littérature et Dogme » M. A. avait défendu un certain ensemble d'idées sur l'interprétation et l'usage de la Bible que l'on désigne d'ordinaire en France sous le nom de protestantisme libéral. Son livre ayant donné lieu à des polémiques vives et intéressantes, il a cru devoir reprendre à nouveau quelques articles du débat pour mieux marquer son point de vue. Dans une préface étendue, écrite avec l'agrément et l'élégance qui distinguent l'ouvrage entier, M. A. explique qu'il s'adresse de préférence à ceux de ses contemporains qui, résolus à ne pas rompre avec la tradition chrétienne, ne sont pas moins résolus à respecter, même quand il s'agit de la Bible, les habitudes de la pensée et de l'investigation modernes. A l'encontre de l'orthodoxie il réclame donc, avec une franchise complète, l'application aux livres sacrés et à leur contenu des règles de la critique historique ; d'autre part, il prétend se séparer de l'école de Tubingue, dont les conclusions lui semblent porter décidément l'empreinte d'un préjugé philosophique.

Le corps de l'ouvrage se compose d'une introduction et d'une série de chapitres intitulés : le Dieu des miracles, le Dieu de la métaphysique, le Dieu de l'expérience, le Canon biblique, le 4e Evangile vu du dehors, le 4e Evangile vu du dedans. Dans la conclusion qui termine l'ouvrage, M. A. résume les principes qui l'ont guidé dans tout le cours de son travail.

La partie philosophique de l'ouvrage sera lue avec intérêt par ceux que préoccupe l'évolution des idées religieuses au sein d'une des principales églises protestantes. Le chapitre consacré au canon des livres saints, contient un résumé, généralement bien fait, de l'état actuel de nos connaissances. La partie la plus originale de l'ouvrage, particulièrement au point de vue critique, comprend les deux chapitres de longue étendue consacrés la question de l'Evangile selon saint Jean. Dans les pages intitulées

4e Evangile vu du dehors, M. A. passe en revue les témoignages antiques qui nous renseignent sur l'apparition de ce document et combat l'opinion de Baur qui le relègue vers l'an 170. M. A. est reporté, par l'ensemble des témoignages, vers le premier quart du second siècle. Ce n'est pas le lieu de discuter à fond sa manière de voir; nous ne sommes nullement convaincu, pour notre part, de la certitude de la date adoptée par le chef de l'école de Tubingue. M. A. fait, à ce propos, une remarque que je rencontre avec plaisir plusieurs fois sous sa plume, c'est que l'esprit de systématisation qui dominait Baur l'a constamment amené à trancher en dernier ressort et sans appel des questions que l'état des documents à notre disposition nous ordonne de laisser ouvertes et qui le resteront sans doute toujours. C'est là une faute qui dépare gravement un grand nombre d'œuvres critiques d'ailleurs remarquables; M. A. et tous ceux qui ont surpris cette tendance à tirer au clair les questions dont les éléments nous manquent, rendront service aux études critiques en prémunissant contre un pareil abus.

Dans le chapitre suivant, « le 4e évangile vu du dedans », M. A. soutient, contre l'école de Tubingue et contre la plupart des critiques modernes, non pas l'historicité et l'authenticité positives de l'évangile joannique, mais l'historicité d'un noyau de *logia*, d'*effata* de Jésus que le rédacteur, imbu des habitudes de pensée et de style de la philosophie grecque, aurait retravaillés, recueillis et combinés d'après le goût de son public. Tandis que plusieurs critiques distingués, M. Renan entre autres, protestent contre la conclusion absolue d'inauthenticité au nom du récit, des faits, du cadre, où ils voient de précieux matériaux pour la reconstruction d'une vie de Jésus, M. A. s'est convaincu que la valeur historique de cette œuvre réside dans une série de paroles authentiques, frappées au coin du maître, que l'auteur a enchassées dans une monture de second choix. Il pense pouvoir distinguer les points authentiques du commentaire avec une sûreté suffisante.

Nous n'oserions dire que sa démonstration soit convaincante; elle est à coup sûr ingénieuse et digne d'attention.— Si la tentative de M. A. est jugée elle-même sujette à caution, on ne méconnaitra point qu'il n'ait mis en relief avec beaucoup de finesse et souvent de force les points faibles de la théorie de Baur. Il s'élève en particulier contre cette idée, développée avec tant de complaisance par le chef de l'école de Tubingue, que le 4e évangile est une œuvre de littérature en quelque sorte parfaite, si savamment agencée, si minutieusement construite jusque dans le détail, qu'il faut en admettre ou en rejeter en bloc l'historicité. Il fait ressortir les longueurs et la diffusion de l'exposition et il en tire adroitement un argument en faveur des *logia* qui, d'après lui, rompent d'une façon éclatante la trame un peu embarrassée de l'exposition.

Maurice VERNES.

78. — **Die Landschaft in der Kunst der alten Vœlker, eine Geschichte der Vorstufen und Anfænge der Landschaftsmalerei,** von Karl WŒRMANN. München. Theod. Ackermann. 1876.

Cet ouvrage est une enquête complète, minutieuse, un peu confuse, sur les représentations du paysage dans l'art et la littérature des peuples anciens; il se range honorablement dans la série des histoires savantes que l'Allemagne a, depuis Ottfried Müller, consacrées aux différentes branches de l'art antique. Il appartient à l'école érudite d'où sont sortis les *Vases peints* de Gerhard, l'*Histoire des artistes grecs* de Brunn, les recherches de Helbig sur les *Peintures murales campaniennes*. L'auteur n'est pas un archéologue de cabinet : il a voyagé à travers tout l'ancien monde, et même au-delà : il a étudié à Singapoure et à Batavia les échantillons de l'art chinois et japonais, l'art égyptien à Sakkarah et sur le Haut Nil, et, dans les mers de l'Archipel, les paysages homériques. Les développements de son livre répondent à l'abondance de ses connaissances et de son expérience. Il l'a divisé en trois parties. Dans la première, il expose ses idées sur le paysage dans l'art égyptien, en Chine et au Japon, le sentiment de la nature des anciens Indiens. les *indications pittoresques* (*landschaftlichen Andeutungen*) des monuments de l'Asie occidentale (Assyrie et Perse). La seconde division présente l'histoire des développements du sentiment de la nature chez les Grecs, et les commencements du paysage dans tous les arts helléniques, céramique, plastique, peinture murale, peinture sur tableaux, décoration théâtrale *(Bühnenmalerei)* antérieurement à Alexandre. La troisième partie renferme les progrès de ces différents arts après Alexandre, les sources historiques tirées des écrivains anciens, l'état de l'anthropomorphisme dans les représentations de la nature, par la présence toujours plus fréquente de personnages mythologiques, satyres, tritons, néréides, etc. dans les paysages; enfin, le classement critique des monuments de la plastique, de la numismatique, de la la céramique, de la mosaïque, les paysages muraux de Rome et de ses environs, de Pompeï, d'Herculanum, de Stabie. L'ouvrage se termine par un jugement général sur la valeur de l'art dont M. W. nous a présenté la suite historique dans cette troisième division. Les deux premières ont reçu déjà, chacune à son tour, leurs conclusions propres.

Le plus grave défaut du livre s'aperçoit vite. Ce n'est point, en réalité, à une monographie archéologique que nous avons affaire, mais à plusieurs, car l'auteur renferme dans le cadre historique trop large de l'antiquité asiatique et gréco-latine plusieurs objets d'étude assez différents. L'esthétique pure ne fait d'ailleurs qu'une apparition fort discrète dans l'Introduction : M. W. rappelle quelques vues sages du *Laocoon*, glisse rapidement sur l'expression du paysage par la musique, et mentionne, sans essayer une théorie métaphysique qui compliquerait son livre, la *Création* de Haydn, et la *Symphonie pastorale* de Beethoven. Il se hâte d'aborder une matière précise, et nous introduit tout aussitôt dans l'art égyptien, premier objet, très-

distinct, dans l'ensemble de ses recherches. La peinture de paysage n'existe pas chez les Égyptiens, dit-il dans la conclusion du chapitre, mais l'*architecture de paysage* (p. 35). Par leurs monuments, leurs pyramides, leurs avenues, leurs colonnades, la proportion et l'ornementation végétale de leurs colonnes, les dimensions de leurs ouvrages d'architecture, les Égyptiens ont manifesté la façon dont ils sentaient la nature : les œuvres de plastique colorée, si intimement unies aux monuments, et qui rendent quelque aspect sommaire de paysage, expriment, si l'on veut, le même sentiment, mais dans une langue plus pauvre. Peu de couleurs et des couleurs très-simples, point de jeux de lumière, ni de perspective, ni d'arrière-plans; point de ciel non plus : le détail pittoresque tout de convention et presque abstrait : l'eau, par exemple, signifiée par des lignes en *zigzag*, qui descendent perpendiculairement, ou la nature végétale, par des palmiers géométriques.

Les Chinois et les Japonais fournissent à l'auteur une matière autrement abondante : on connaît par les tapisseries, les tapis, les porcelaines, les paravents, le goût de ces peuples pour le paysage. Nos musées, nos palais, nos salons en renferment d'innombrables exemplaires. Malheureusement, il s'agit ici plutôt d'ornementation que d'art véritable, indépendant et original. Ces orientaux couvrent de dessins colorés leurs meubles, leurs vases, leurs lampes; ils *égaient* ainsi les objets d'un usage journalier, œuvres d'artisans très-habiles, où les personnages, les plantes, les feuilles, les fleurs sont confiés à des mains différentes. Œuvres où le réalisme le plus décidé se mêle à l'abstraction; très-souvent les formes, isolées ou groupées, plantes et hommes, ne reposent pas sur le sol, mais flottent en l'air, capricieusement; nulle recherche de la perspective; la fantaisie poussée jusqu'au baroque; en somme, un sens très-médiocrement poétique, la nature n'étant que la scène, en elle-même peu pittoresque, où s'entassent complaisamment les fabriques, pavillons, kiosques, ponts, colonnades, où l'homme se multiplie en mille petites occupations mécaniques. Par dessus tout domine le goût des jardins, dont Tscheou, le *Néron de la Chine*, a fait avancer l'art 1222 ans avant notre ère (p. 46). Le plus singulier est que ces peuples, si peu *romantiques* en peinture, aient eu des poètes rêveurs ou délicats que M. W. rapproche d'Horace, de Matthisson, de Lamartine. Mais ils n'ont encore rencontré ni leur Claude Lorrain, ni leur Ruysdaël.

Le troisième chapitre est consacré à l'Inde. « Nous ne possédons pas un seul paysage indien; nous n'avons de documents sur aucun. » (p. 52). Le texte du poème de Sakuntala où est décrit un paysage ne vise point une œuvre d'art : le roi, amant de Sakuntala, témoigne seulement du désir qu'il a de voir peindre autour du portrait de sa bien-aimée une rivière et des arbres. Il n'est question en ce chapitre que du sentiment littéraire de la nature. La matière, déjà bien connue, est résumée par M. W. L'archéologie fait cependant encore une rapide apparition dans les rapports établis par l'auteur entre l'architecture colossale des Hindous, la masse de leurs montagnes, la taille de leurs arbres, la splendeur touffue de la végétation asia-

tique. Une page est réservée à la flore de l'Hindoustan : mais le moindre paysage authentique ferait bien mieux notre affaire.

Passons à l'Asie occidentale, à l'Assyrie, à Ninive, à Babylone, dont Diodore de Sicile, Bérose, Strabon et Quinte Curce ont décrit les prodigieux jardins. « Le mari de Susanne était très-riche, dit la Bible, et il avait un beau jardin près de sa maison. » Les modernes, Rawlinson et Oppert, confirment les témoignages antiques. Nulle part les hommes n'ont plus audacieusement remanié la nature que dans les régions du Tigre et de l'Euphrate. Il faut cependant descendre jusqu'à la seconde période de l'art assyrien, jusqu'au VIIe siècle avant J.-C., pour rencontrer dans les monuments de la plastique, dans les bas-reliefs colorés, des essais de paysage, des arbres tels que le palmier, la vigne, peut-être le cyprès, des figures de montagnes, la représentation de l'eau, des bêtes sauvages, des oiseaux de mer. C'est toujours la perspective qui manque, défaut d'autant plus fâcheux que les formes sont disposées dans un ordre plus géométrique. Cependant il faut noter ici un progrès sur l'Égypte, un sens plus réaliste, des scènes plus particulières, par exemple des tableaux de pêche, des groupes de maisons posées sur des collines ou au bord d'une rivière « d'une façon toute pittoresque et romantique (*ganz malerisch und romantisch*, p. 69). » M. W. y met évidemment quelque complaisance : ce n'est pas la première fois d'ailleurs, ni la dernière (p. 70) qu'il emploie ce mot *romantique*, qui sonne toujours d'une manière inquiétante en archéologie.

Nous voici à la seconde division, en Grèce, et antérieurement à Alexandre. Description de la Grèce, de ses mers, de son archipel, de ses côtes, de l'architecture de ses rivages et de ses montagnes, de sa végétation, de sa couleur, de sa lumière, de sa flore antique, de sa flore actuelle. Souvenirs de voyageur enthousiaste : l'enthousiasme excuse les petites erreurs de géographie, par exemple la vue du Parnasse du haut de l'acropole d'Athènes. M. W. remarque avec raison que la poésie grecque de la période anté-macédonienne, dominée par le sentiment religieux et l'anthropomorphisme, n'a point laissé à la description poétique de la nature cette indépendance et cette profondeur que lui ont données les modernes et surtout les Allemands. La *Sehnsucht*, mot difficile à rendre en français, a manqué aux anciens Grecs. C'est une des raisons du petit nombre, ou plutôt du caractère modeste et sommaire des représentations pittoresques de la plastique et des vases dans cette période. Il est évident que les paysages du *Bouclier d'Achille* ont été l'œuvre de l'imagination du poète, et qu'ils n'ont point figuré avec un tel détail sur un ouvrage de ciselure. « La vie végétale, sur les plus anciens vases, est tout à fait monotone et dépourvue de liberté, » (p. 117). Et de même pour tous les éléments du paysage dans les monuments de la première céramique. Au fond, ce qui importe le plus à l'artiste, c'est de montrer les dieux ou l'activité humaine. Les terrains, les ondulations de l'eau apparaissent dans les sculptures du Parthénon ; mais ce ne sont que des *indications*. L'anthropomorphisme rejette toujours la nature à l'ar-

rière-plan, dans les groupes de Phidias comme dans ceux de Scopas. Ce que nous savons de Polygnote et des peintres de son cycle nous ramène encore à la même notion. Apelle a représenté l'*Orage* par des figures de femmes. Cependant, je ne vois pas aussi sûrement que M. W. dans ces mots de Pline la preuve d'un ouvrage tout symbolique : *Pinxit et quæ pingi non possunt, tonitrua, fulgetra, fulgura, quæ Bronten, Astrapen, Ceraunobolian appellant* (172). Ces trois mots grecs lui semblent indiquer des personnages allégoriques. Le *Quæ pingi non possunt* ne se rapporterait-il pas, au contraire, à la difficulté de figurer, par la couleur, des phénomènes naturels très-rapides et malaisés à fixer? On sait que le texte de Pline l'Ancien, dans les parties qui concernent l'histoire de l'art, prête à beaucoup d'interprétations et de doutes. Je verrais volontiers, dans ces trois noms propres, les noms mêmes donnés à trois tableaux fameux et distincts. On trouverait dans Pline plus d'un cas analogue.

Le chapitre relatif à l'art de la décoration théâtrale, où l'on désirerait voir dans une lumière plus nette les points relatifs au *Drame satyrique*, sur lequel Casaubon aurait fourni à M. W. des vues intéressantes, clôt cette première période par des conclusions encore négatives : « l'art grec, antérieurement à Alexandre, n'a pas eu véritablement de peinture de paysage comme genre à part » *(selbstandige Landschaftsmalerei*, 194.)

Nous atteignons enfin, dans la troisième partie du livre, un terrain solide pour l'archéologie. L'affaiblissement du polythéisme, la diffusion de la culture grecque dans toutes les régions de l'ancien monde, le goût plus vif chaque jour de la vie intérieure, la fatigue ou le dégoût de la vie politique et l'aspiration à la paix et à la solitude, autant de causes, la plupart développées par M. W., qui ont amené un progrès à la fois dans la poésie descriptive et dans la peinture de paysage. A partir de la période alexandrine et sicilienne, de Virgile et des lettrés de Rome, tout change à la fois dans la façon dont les hommes comprennent et expriment la nature; et en même temps se multiplient chez les polygraphes grecs et romains les renseignements précis et techniques relatifs à l'art nouveau. Les documents, contradictoires en apparence, de Pline sur Ludius, et de Vitruve sur le paysage chez les Grecs, sont discutés par M. W. Ils l'avaient été déjà par Letronne *(Lett. à un antiq.)*, pour ne citer que celui-ci. M. W. adopte et complète l'interprétation reçue sur ce point : Ludius n'a pas inventé à Rome le paysage *définitif* : il l'a perfectionné par un emploi plus habile de la perspective : il l'a reçu des Grecs postérieurs à Alexandre; il a hâté la transition du paysage mythologique ou historique au paysage purement pittoresque ou *de genre*.

A partir de ce moment, le livre devient une monographie très-riche du paysage dans l'art gréco-romain, et des différents arts qui l'ont exprimé. Je ne crois pas qu'un seul monument intéressant ait échappé à l'auteur. Peut-être même en décrit-il qu'il eût pu, sinon négliger, du moins indiquer plus rapidement. Les derniers chapitres de l'ouvrage font l'effet d'un vaste musée

encombré d'œuvres de valeurs très-différentes : beaucoup de morceaux médiocres ou de débris trop ravagés encombrent les galeries et même le sol : un fragment de stuc, tombé des voûtes de quelques thermes, et qui porte encore de la couleur bleu de ciel et des restes de feuillage, nous arrête trop longtemps. Le musée se classe cependant en un ordre plus favorable dès que M. W. aborde les peintures murales de Campanie. Les travaux de M. Helbig, les publications de Fiorelli, le bel arrangement même des collections de Naples et de la ville de Pompéi, lui sont d'ailleurs d'un grand secours. M. W. résume sans parti pris toutes les raisons qui font que les meilleurs paysages des anciens ne nous donnent point la plénitude de satisfaction que nous recevons de leur statuaire. Sénèque affirmait déjà que les représentations de la nature étaient de médiocres ouvrages si on les comparait à la réalité (*Controv.*, II, 9). Sans doute les conditions techniques de cet art dans l'antiquité étaient inférieures. Il faut, pour peindre les plans d'un paysage, une science plus consommée de la perspective que pour un groupe de personnages ; il est moins aisé de rendre un lointain d'horizon que les plis d'une étoffe ; cependant — et c'est une question que M. W. pourrait approfondir dans une seconde édition, — les anciens, j'entends les artistes grecs travaillant en Italie au temps de Virgile et de Pline le Jeune, au sein d'une société polie qui goûtait si délicatement la nature, ne pouvaient-ils, en vérité, faire mieux ? N'est-on pas autorisé à penser que ce genre de peinture n'eut jamais pour eux le sens et le charme que les modernes y cherchent ? Je croirais volontiers que le paysage n'eut alors d'autre valeur que celle d'un motif de décoration. Les *marines* qui sont au Vatican, dans le cabinet des *Noces aldobrandines*, c'est-à-dire les meilleurs d'entre les paysages échappés aux atteintes du temps, confirmeraient mon opinion. Les personnages y sont vivants, bien groupés en attitudes énergiques ou poétiques : mais combien plus parfaites sont les jeunes femmes des *Noces aldobrandines !* Le Poussin jugea cette dernière œuvre si excellente qu'il en fit une copie *(Pal. Doria Pamphili)*. La personne humaine avait été le modèle de prédilection et le triomphe des peintres comme celui des statuaires à toutes les époques de l'art gréco-romain. Les vrais paysagistes de l'antiquité sont les poètes, et ce qui le prouve encore, c'est la grande place qui leur est réservée dans cette consciencieuse étude d'archéologie.

Émile GEBHART.

---

79. — **La Russie épique**, étude sur les chansons héroïques de la Russie, traduites ou analysées pour la première fois par Alfred Rambaud. 1 vol. in-8° de xv-504 p. Paris, librairie Maisonneuve. — Prix : 10 fr.

La poésie populaire russe a été jusqu'ici peu étudiée à l'Étranger : un anglais, M. Ralston, après en avoir analysé la poésie lyrique [1], nous promet sur la poésie épique un volume qui sera le très-bien venu, même après celui de M. Rambaud. En Russie, la littérature de l'épopée populaire est déjà très-considérable. On en trouvera un résumé bibliographique dans le premier fascicule de l'*Archiv für slawische Philologie*. (Voir la *Revue* du 29 janvier 1876). Il est regrettable que M. R. n'ait pas cru devoir préciser davantage les sources auxquelles il se réfère ; lui-même ne paraît pas s'être rendu un compte bien exact de la valeur des écrivains qu'il a consultés. Quand il a affaire à des esprits sûrs, à des textes incontestables, il les met en œuvre avec une très-grande habileté, il prête aux idées exotiques le charme d'un talent littéraire élégant ; quand par malheur il tombe sur un commentaire inexact, sur une fantaisie déréglée, il se laisse égarer de la meilleure foi du monde, et le lecteur non prévenu court quelques risques à le suivre.

Le volume se divise en quatre parties. Après avoir exposé d'une manière saisissante et pittoresque la façon dont l'épopée a été recueillie chez les rhapsodes ignorants des villages, M. R. étudie dans la première partie *l'épopée légendaire*, (les Héros primitifs — Vladimir, Cycle de Novgorod-la-Grande) ; dans la seconde, *l'épopée historique* (le chant d'Igor, les poèmes de la période princière, Ivan le Terrible, les Romanof, Pierre-le-Grand, le Dix-huitième siècle), dans la troisième, *l'épopée adventice*, c'est-à-dire les traditions épiques de l'Occident ou de l'Orient (Alexandre, le Roman de Troie, etc.), dont il croit retrouver la trace en Russie. La quatrième partie est consacrée aux chansons épiques de la Petite Russie.

Cette division est fort nette et permet au lecteur de s'orienter facilement ; toutefois, il me semble que M. R. en étudiant les productions épiques de la Russie ne s'est pas assez préoccupé d'initier le public au caractère du peuple qui chante ces poèmes. Il ne suffisait pas d'indiquer en des pages — excellentes d'ailleurs — comment les *bylines* (chansons de gestes) ont été recueillies. Il fallait montrer sous quelles influences elles ont dû se produire, dans quel sol elles ont germé ; il y avait là un problème de psychologie historique qui aurait dû tenter un esprit aussi fin que celui de M. R. Comment le génie slave a-t-il été modifié chez les Russes, d'abord par le contact, et sans doute aussi par l'absorption des peuples finnois, puis par l'arrivée de l'élément scandinave avec les Varègues, de l'élément byzantin et chrétien oriental avec le christianisme, de l'élément tartare et païen oriental avec le joug mongol, de l'élément européen et classique avec Pierre-le-Grand et les souverains du XVIII[e] siècle ? Problème délicat, et que M. R.

1. The songs of the russian people. London, Ellis et Green, 1872.

n'a malheureusement point abordé directement. Son travail révèle d'immenses lectures ; il abonde en rapprochements ingénieux, en citations heureuses ; cependant, l'auteur est loin encore de posséder toute la littérature de son sujet. M. R. a raison quand (p. 24) il signale dans Nestor des traditions légendaires qui constituent chez ce chroniqueur la part de l'épopée ; mais il néglige de signaler celles de ces traditions qui sont d'origine scandinave (par exemple la mort du roi norvégien Arvar Odde, analogue à celle d'Oleg ; — l'incendie de Korosthène au moyen d'oiseaux porteurs de brandons allumés, qui se retrouve dans les chroniques normandes ; voir Nestor, dans l'édition de Bielowski, p. 855). Ces rapprochements auraient dû, pour le moins, être indiqués (p. 24 et 36). En revanche, M. R. aurait dû absolument s'interdire ceux que les slavomanes russes essayent d'établir entre certains personnages slaves et des personnages scythiques d'Hérodote, dont on interprète en slave les noms plus ou moins défigurés. C'est à M. Bezsonov [1] qu'il a emprunté généralement ces étymologies fantastiques. Pourquoi faut-il qu'il ait pris au sérieux ces rêveries d'un autre âge ?

P. 41, nous lisons que le héros légendaire Mikoula est peut-être ce prince *Kola* (Kola-xaïs), prince de la Charrue, dont nous parle Hérodote (IV, 5). Comment M. R. a-t-il pu oublier 1° que le mot *kolo* ne peut vouloir dire charrue, mais signifie roue ; 2° que la forme ancienne est nécessairement koles, gén. kolesa ; 3° que le mot prince (en russe moderne kniaz=*xaïs* pour les slavomanes), eût été fatalement *kunenz*, en supposant que ce mot germanique eût déjà passé dans les régions scythiques. Ailleurs (p. 400) nous verrons le Salomon des légendes assimilé, sur la foi de M. Bezsonov, au Zamolxis d'Hérodote, lequel ne serait lui-même autre que le Dieu slave Vèles. Ici M. R. a laissé à leur auteur la responsabilité de ces rêveries. C'est déjà trop que de les avoir mentionnées.

Nous avons, d'ailleurs, peu de critiques à adresser à la première partie de la Russie épique : faute d'avoir étudié les éléments dont s'est formé le génie russe, M. R. laisse certainement plus d'un problème inexpliqué. Nous abandonnons à de plus compétents l'examen des interprétations mythologiques qu'il a essayé de présenter. Quelques-unes nous paraissent fort risquées. La seconde partie, où l'épopée prend un caractère historique plus accentué, est fort bien traité ; le terrain est plus sûr sous les pieds de l'auteur ; il a des traits fort heureux pour peindre les grands héros de l'histoire, depuis Ivan le Terrible jusqu'à Nicolas. Notons cependant, p. 215, une légère distraction. M. R. fait ressortir avec raison la tendance des Slaves à rester dans le naturalisme, leur peu de penchant à l'antropomorphisme. (Il aurait pu cependant signaler l'évolution anthropomorphique qui s'est

---

1. Jagic, esprit essentiellement critique, dit avec raison (*Arch. für slawische Philologie*, p. 130) en parlant des éditions de la Société de littérature russe de Moscou : Es wære in Interesse der Ausgabe gewesen, wenn die *sehr weitlæufigen Abhandlungen Bezsonov's* von der Ausgabe *fern gewesen worden* wæren !

accomplie chez les Slaves de l'Elbe)[1]. Malheureusement le désir de confirmer sa thèse par une citation historique entraîne l'auteur un peu au-delà de la vérité.

« Vladimir, prince de Kiev, pourrait bien, lisons-nous p. 315, avoir été au-delà des sentiments de son peuple, en élevant sur la colline de Kiev, l'idole de Peroun à la tête d'argent. Peut-être a-t-il été le premier païen de la Russie avant d'en être un des premiers chrétiens. Il a fait dégénérer la religion nationale en idolâtrie... »

L'antithèse est jolie et la pointe fine; malheureusement l'auteur oublie que l'histoire n'est point d'accord avec lui. C'est en 980 que Vladimir éleva, sur la colline, l'idole à barbe d'or à laquelle il est fait allusion ici; or, dès 945, nous voyons Igor jurer la paix avec les Grecs sur la colline où se dressait Peroun (*na cholme kude stojase Perunu*), tandis que les Russes chrétiens jurent dans le temple de saint Élie (Chronique de Nestor, § 27, édition Miklosich).

Nous ne pouvons que recommander les deux premières parties du livre; on y trouvera certainement plaisir et profit. Nous en dirons autant de la quatrième partie. M. R. y donne des détails intéressants sur les rhapsodes de la Petite Russie, sur la vie poétique des kozaks, et des tchoumaks, ces colporteurs aventureux dont les chemins de fer auront bientôt tué l'industrie. M. R. a traduit ici peu de textes; il a sans doute hésité à se lancer dans l'interprétation des chansons en dialecte petit-russien, qui demande une étude spéciale; une certaine connaissance de l'idiome polonais, et pour lequel il n'existe pas de dictionnaire. Nous regrettons qu'il n'ait pas mentionné, ni consulté, le joli volume de Bodenstædt : *Die poetische Ukraine* (Stuttgart, 1845). Quand M. R. remaniera son volume, nous l'engageons à ajouter à ce chapitre encore quelques développements. En revanche, il fera bien d'abréger beaucoup, peut-être même de supprimer tout à fait la *troisième partie*. Nous en avons à dessein ajourné l'examen pour la suite de cet article.

Dans cette troisième partie, M. R. étudie *l'épopée adventice*, c'est-à-dire les héros qui n'ont rien d'indigène et qui paraissent être d'origine assyrienne ou égyptienne, persane ou française, grecque ou néo-grecque. Nous attendions beaucoup ici du savant auteur; nous espérions que ses anciennes études sur la littérature byzantine lui seraient d'un grand secours. Notre attente a été trompée. M. R. — nous craignons que ce chapitre n'ait été écrit un peu vite — au lieu d'étudier par lui-même les questions si intéressantes de la transmission des légendes par la voie littéraire, les a éludées ou s'est fié uniquement à des écrivains sans critique. Il a l'air de croire que les légendes égyptiennes, assyriennes, macédoniennes, etc., sont entrées de plain pied en Russie, Dieu sait comment, et n'indique même pas la filiation bien simple par laquelle elles ont pénétré des langues orientales (arabe ou persan) en Grèce, de là dans les manuscrits slavons-bulgares, de là dans

1. Voir la thèse de M. Lavisse sur la *Marche* de Brandebourg et notre travail sur *Cyrille et Méthode*.

les manuscrits slavons russes, et de ces manuscrits dans quelques contes populaires. Une étude sur la littérature gréco-slave des *livres apocriphes* était ici indispensable. Les omissions ou les erreurs sont nombreuses dans ce chapitre. Signalons quelques-unes des principales.

P. 371. « Le poisson kitre — nom que porte dans la Bible slavone celui qui engloutit Jonas... le poisson *Kitre* est le dauphin complaisant des contes populaires. »

Il n'eût pas été inutile de faire remarquer que le poisson Kitre est tout simplement le grec κῆτος, baleine. Ce détail étymologique permet de fixer la date à laquelle la légende du *Kitre* est entrée dans la littérature apocryphe russe.

P. 372. « Dmitri de Solun, un de ces saints belliqueux du Christianisme, *dont l'origine est presque inconnue*, et qui sont comme les Sigurd, les Indra, les Bellérophon ou les Ilia, des vainqueurs du dragon... Le tsar infidèle Mamaï est venu assiéger Solun *ou Solyme.* »

Saint Démétrius n'est nullement un personnage d'origine presque inconnue. Sa personnalité appartient à l'histoire, si ses miracles appartiennent à la légende chrétienne. Il joue un grand rôle dans l'histoire des Slaves méridionaux [1]. Solun n'est point Solyme, mais bien Thessalonique. Ce nom bien connu des slavistes se trouve dans la chronique de Nestor sous la forme *Seloun* (chap. 20). Il est d'autant plus répandu chez les slaves que Thessalonique est la patrie des deux grands saints Cyrille et Méthode.

« Les légendes d'Akir le Sage, lisons-nous p. 381, sont, sinon des traditions épiques de l'Assyrie, au moins des légendes très-anciennes de l'Asie-Mineure et de la Haute-Asie, qui se sont transformées dans le conte russe. »

M. R. avoue suivre les assertions de M. Bezsonov : cette bonne foi nous dispense d'entrer dans de longs détails. M. Bezsonov, esprit peu critique, paraît ignorer absolument que les contes orientaux sont arrivés en Russie par l'intermédiaire des versions slavonnes, faites elles-mêmes sur des versions byzantines. Nous ne pouvons que renvoyer M. Bezsonov à l'histoire de la littérature serbe, par M. Jagic (pages 78-117), où cette question est suffisamment étudiée [2].

Mêmes observations en ce qui concerne les légendes de Salomon et Kitovras (le Centaure). Il est regrettable de trouver ici encore M. R. à la remorque de M. Bezsonov. On s'étonne de ne pas voir cité ici, même pour mémoire, le livre classique de M. Veslovski, sur les légendes de Salomon. (Saint-Pétersbourg, 1872.) Nous avons déjà fait justice plus haut du rapprochement fantastique entre Zamolxis et Salomon.

Ce qui concerne les légendes d'Alexandre est également fort incomplet. Cette fois encore, M. R. néglige d'établir la série des intermédiaires par

1. Voir les Bollandistes, 8 octobre, et un travail très-détaillé de l'évêque Philarète dans le *Journal de la Société d'histoire et d'antiquités russes.*

2. Historija Knizevnosti Naroda hrvatskoga i srbskoga. Agram. 1867.

lesquels Alexandre est entré dans la littérature populaire de la Russie. Il cite le Chah-Nameh, les chansons apocryphes du Balkan (recueil Verkovitch)[1], qu'il faut, jusqu'à nouvel ordre, laisser absolument de côté, et il prétend que des Alexandréïdes se sont *élaborées* en Russie. Nous contestons formellement cette assertion : les Alexandréïdes slavonnes se sont élaborées dans la péninsule hellénique, sur des textes byzantins. Elles ont ensuite passé en Russie, d'abord dans les manuscrits, ensuite dans la tradition populaire. Sur ce point encore nous ne pouvons que renvoyer le lecteur aux textes inédits publiés par M. Jagic dans le recueil *Starine*, collection d'anciens textes publiés par l'Académie d'Agram, t. III, p. 218 et suivantes. Pourquoi ne trouvons-nous jamais ici le nom de M. Jagic et toujours celui de M. Bezsonov.

M. R. cite (p. 405), d'après les contes populaires d'Afanasiev, la variante russe de l'histoire de Gog et de Magog enfermés dans les montagnes par Alexandre. Ce n'est pas Afanasiev qu'il fallait citer ici, c'est la chronique de Nestor. Rarement l'historien des littératures comparées a eu sous la main un texte plus précis, permettant mieux de déterminer la façon dont une fiction étrangère peut pénétrer dans la littérature et l'imagination d'un peuple. Comme il n'existe encore aucune traduction complète de Nestor, nous donnons le passage d'après notre traduction inédite [2].

« Il y a quatre ans, dit le moine Nestor, Gurata Rogovitch de Novogorod me raconta ce qui suit :

« J'avais envoyé mon serviteur chez les Petcheriens, peuple qui paye tribut aux Novogorodiens. Mon serviteur alla ensuite chez les Iougriens, voisins des Samoïèdes dans les pays du Nord. Les Iougriens dirent à mon serviteur : « Nous avons été témoins d'un miracle étrange, dont nous n'avions pas encore entendu parler. Il y a trois ans que ce miracle a commencé : il y a des montagnes qui entourent un golfe de la mer et s'élèvent jusqu'aux cieux ; dans ces montagnes, il y a de grands cris de gens qui scient la montagne pour en sortir, et dans cette montagne est taillée une petite fenêtre et ils parlent par cette fenêtre. Mais on ne peut comprendre leur langue. Ils montrent du fer et font des signes avec leurs mains pour demander du fer, et quand on leur donne du fer, un couteau ou une hache, ils vous donnent des peaux en échange..... Et je (Nestor) dis à Gurata : Ce sont les peuples murés par Alexandre, dont parle Méthode de Patare ?

« Alexandre, empereur de Macédoine, vint au pays d'Orient jusqu'à la mer, jusqu'à l'endroit appelé le *lieu ensoleillé*, (dans le grec de Méthode, Ἡλίου χώρας), et il vit des peuples impurs de la race de Jafet et il vit leurs impuretés.... Et il craignit que s'ils se multipliaient ils ne souillassent la

1. Voir dans la *Revue critique* du 3 avril 1875, page 216 et dans la Bibliothèque universelle de Genève (Février 1876), notre récent article : *Un essai de mystification littéraire. Le Veda slave.*

2. Nestor, éd. Miklosich. Ch. LXXX.

terre. Il les repoussa vers les pays du Nord vers de hautes montagnes, et sur l'ordre de Dieu, les montagnes les entourèrent, ne leur laissant que douze coudées pour se mouvoir, etc., etc... » — M. Miklosich a donné dans son édition, p. 186, le texte grec de Méthode de Patare, dont la traduction slavone avait, d'ailleurs, été déjà publiée par Karamzine.

Il est malheureux que M. R. n'ait pas connu ce passage caractérisque qui explique parfaitement comment cette tradition a pénétré en Russie.

M. R. a voulu à toute force retouver le cycle troyen dans la littérature russe. *A priori*, le fait n'a rien d'impossible[1]; mais les arguments et les hypothèses que M. R. entasse à la suite du prince Viasemsky ne sauraient vraiment être pris au sérieux. L'interprétation homérique du poème d'Igor est de la haute fantaisie. Que des critiques nationaux, dans un accès de chauvinisme rétrospectif, prétendent ennoblir le passé de leur nation en le rattachant de plus près à la civilisation hellénique, qu'ils prétendent retrouver dans le bassin du Dniepr l'influence littéraire des colonies grecques du Pont-Euxin, nous le comprenons; mais nous avons le droit d'être plus sceptiques, et il nous est impossible d'admettre que « *des colonies* helléniques, la gloire d'Achille a dû se répandre chez les tribus scythiques » ou slaves, que la fable Achilléenne a donc pu s'implanter dans la Russie » du Sud » (p. 34, p. 400 et suivantes). C'est comme si l'on disait que la colonie grecque de Marseille a propagé le nom d'Achille chez les Lugdunenses, les Bituriges et les Arvernes! Le nom de Troïan qu'on rencontre dans le *chant d'Igor* n'a rien de commun avec Troie la Grande; les lois de la formation des adjectifs possessifs dans les langues slaves s'opposent radicalement à l'interprétation du prince Viasemsky que M. Rambaud suit (p. 411 et suivantes). C'est là un argument qui nous dispense de tous les autres. La leçon *Boïan* proposée par Tichonravov, dans son édition classique du chant d'Igor, et adoptée depuis par M. Erben dans son édition de Prague (librairie Grégr, 1869), suffit à dissiper tous les malentendus. Mais M. R. veut absolument retrouver l'héroïne de Troie dans la littérature populaire. Combien de fois ce nom magique ne revient-il pas dans les contes russes, lisons-nous p. 418. Et il ne réfléchit pas que ce nom, cher à l'oreille russe, est tout simplement celui de la mère de Constantin. C'est celui que reçut, au baptême, la première princesse de Kiev qui adopta le christianisme, la pieuse Olga. Ici encore il eût été bon de se rappeler la chronique de Nestor, chapitre XXI. Avec un pareil système, on pourrait retrouver la légende de Troie jusque dans la vie de Napoléon!

Nous faisons encore toutes nos réserves sur le chapitre consacré à l'épopée persane ou française. M. R. qui a combattu avec toute justice les théories aventureuses de M. Stasov sur l'origine orientale des épopées russes tombe lui-même dans les erreurs qu'il avait si bien réfutées. Les

1. M. Jagic a publié dans le *Starine* le texte slavon de plusieurs légendes troyennes. Comparez son histoire de la littérature serbe, *loco citato*.

épopées française et persane dont il s'occupe n'appartiennent nullement à la Russie épique. Elles sont entrées dans la littérature russe fort tard et par de simples traductions de livres étrangers. Qu'il nous suffise de renvoyer ici à M. Ralston dans l'introduction de son excellent ouvrage *Russian Folk Tales*[1].

M. Ralston nous promet, avons-nous dit, depuis de longues années, un livre sur les épopées russes. Nous espérons que la publication du volume de M. R. ne le découragera point. Si brillants que soient certains chapitres, si agréable et si instructive que soit la lecture de la *Russie épique*, l'auteur français a encore laissé beaucoup à dire à son confrère anglais. Soigneusement revue et corrigée, la *Russie épique* peut devenir un très-bon livre : dès maintenant nous la recommandons à toute l'attention du public et des savants[2].

Louis Leger.

---

80. — **Strassburg zur Zeit der Zunftkæmpfe und die Reform seiner Verfassung und Verwaltung im XV Jahrhundert**, von Gustav Schmoller. Strassburg, K. Trübner, 1875, ix, 164 p. in-8°. — Prix : 4 fr. 30.

Le présent opuscule était primitivement un discours de rentrée, prononcé le 1er mai 1875, à la réouverture des cours de l'Université de Strasbourg. Son auteur, M. G. Schmoller, professeur d'économie politique, lui a donné depuis certains développements, tout en lui conservant sa forme oratoire, ce qui explique ses dimensions, assez inusitées pour un travail de ce genre. L'étude de M. Schm. fait suite à un premier travail, publié il y a deux ans et intitulé : *Le Développement de Strasbourg et la révolution économique au XIIIe siècle*. Dans ces deux opuscules, l'auteur a voulu étudier dans ses détails, et dans les limites étroites d'un cadre fixé d'avance, la formation lente et successive et le développement progressif des formes sociales du moyen-âge. Quittant les sentiers battus de l'histoire politique ou religieuse, il a, le premier, suivi pas à pas la naissance des corporations d'arts et métiers, des *tribus* de Strasbourg, leurs luttes sourdes d'abord puis ouvertes contre l'autorité épiscopale, leurs querelles avec le patriarcat urbain et le triomphe partiel des tendances démocratiques vers la fin du moyen-âge. Ses deux études témoignent de recherches longues et approfondies dans les archives de Strasbourg, les sujets qu'il traite avaient été à peine effleurés par les historiens alsaciens antérieurs et il a su, chose assez rare encore pour la mentionner tout particulièrement, donner une forme littéraire et attrayante au fruit de ses recherches. Quiconque voudra trouver en peu de pages, et sans grand travail, une idée nette et claire du régime mu-

---

1. London, Smith Elder and Co 1873. P. viii.

2. L'impression du volume est très-soignée ; notons seulement deux fautes d'impression : P. 102, Koulivo pour Koubkovo. P. 401-402, une phrase incorrecte par suite sans doute d'une erreur de mise en page.

L'auteur cite trop souvent les mots russes sans les traduire, ce qui embarrassera plus d'un lecteur.

nicipal des villes épiscopales rhénanes et de leur développement historique à travers le moyen-âge fera bien de parcourir les opuscules de M. Schm. Mais c'est surtout à l'économiste que se recommandent ses déductions intéressantes sur les changements sociaux opérés dans le cours des siècles, déductions qui, pour s'appliquer ici plus particulièrement aux destinées d'une seule ville, peuvent cependant être généralisées sans inconvénient sur une foule de points. Plusieurs documents intéressant la constitution de Strasbourg sont publiés pour la première fois en appendice et terminent ce petit volume qui contraste agréablement avec la foule de travaux sur l'Alsace sans aucune valeur, dont tant d'écrivains allemands ont encombré le marché littéraire depuis une couple d'années.

R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 12 avril 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie, pour la commission des inscriptions sémitiques, plusieurs inscriptions trouvées sur la rive gauche de l'Oued Thoumel, près de Constantine, par M. Lazare Costa.

M. de Wailly lit un mémoire sur l'ouvrage connu sous le nom de *Chronique de Rains*, qui a été publié, d'abord sous ce titre par M. Louis Paris, puis, sous celui de *Chronique de Flandre et des Croisades*, par M. le chanoine de Smet, à Bruxelles, et enfin, par extrait seulement, dans le 22ᵉ vol. du *Recueil des historiens des Gaules et de la France.* C'est un récit des principaux événements qui se sont passés depuis la mort de Godefroi de Bouillon jusqu'au temps de S. Louis. — M. de Wailly commence par un examen comparatif des manuscrits de l'ouvrage, qui sont au nombre de six. Il montre que ces manuscrits doivent se classer en deux familles qui comprennent chacune trois manuscrits, et que distinguent à la fois la disposition matérielle et les tendances politiques. Les manuscrits de la première famille ne présentent ni division en chapitres ni rubriques; ce sont ceux qui paraissent reproduire le plus fidèlement le texte original. L'autre famille, où ont été introduits des titres de chapitres factices, est celle dont le texte a été suivi dans les éditions de MM. L. Paris et de Smet. Dans le texte des manuscrits de la première famille, l'auteur, qui raconte avec détail les différends de Marguerite, comtesse de Flandre, avec les enfants qu'elle avait eus de son premier mari Bouchard d'Avesnes, se montre favorable à la comtesse et hostile à ses enfants. Les manuscrits de la seconde famille suppriment tous les passages qui manifestent cette tendance, notamment un apologue satirique où la comtesse était représentée par une chèvre et son fils Jean d'Avesnes par un loup; et lors de la mort du même Jean d'Avesnes, au lieu de cette remarque du texte original, qu'il mourut « en grande pauvreté, et ce fut à bon droit », on lit qu'il fut enterré « en grand honneur, comme

il convenait ». D'autres remaniements du texte de la seconde famille ont eu pour but de rendre le récit plus favorable au roi d'Angleterre Richard Cœur-de-Lion et au roi d'Allemagne Guillaume de Hollande. Il n'est pas douteux du reste que le texte de la première famille ne soit celui de l'auteur original ; celui de la seconde famille présente des traces évidentes de remaniement, telles que des contradictions et des raccords mal faits. Parmi les manuscrits de cette famille, celui qui a servi à l'édition de M. de Smet se rapproche, plus que les deux autres, du texte original conservé par les manuscrits de la première famille. — M. de Wailly établit ensuite que l'ouvrage a été écrit à Reims, vers l'année 1260. La langue de l'auteur est le dialecte champenois, dont on trouve des traces dans les manuscrits de la première famille. Ceux de la seconde famille contiennent un grand nombre de formes picardes, dues sans doute à l'auteur des remaniements. — M. de Wailly reprend et soutient par de nouveaux arguments l'opinion émise par J. V. Le Clerc, qui a vu dans cet ouvrage un récit écrit par un trouvère ou un jongleur, et destiné à être, non lu, mais récité à haute voix. Ainsi s'expliquent le grand nombre de récits fabuleux, d'apologues, de sentences morales, que l'auteur mêle à l'histoire ; les interpellations fréquentes qu'il adresse à ses auditeurs : « or *sachez* que », « celui que je *vous* ai nommé », « comme *vous* avez *oui* », etc.; le soin qu'il a de ne passer jamais d'un sujet à un autre sans dire : Or nous cesserons de parler de tel sujet, et nous parlerons de celui-ci. Ainsi s'explique aussi la nécessité de changer l'esprit politique du récit selon les lieux où l'on allait le dire, et par conséquent d'opérer des remaniements tels que ceux qui distinguent la seconde famille de manuscrits de la première. — Enfin M. de Wailly discute les différents titres qui ont été proposés pour cet ouvrage, et conclut à adopter celui-ci : *Récits de France et d'outremer, par un ménestrel de Reims.*

M. J. Halévy commence la lecture d'un mémoire dans lequel il se propose de rechercher les origines et la signification du syllabaire cunéiforme, et par là de reprendre à un point de vue plus restreint ,la question, déjà discutée par lui, de la réalité de la langue dite akkadienne.

Ouvrages présentés : par M. Renan : Ch. Clermont-Ganneau, Matériaux inédits pour servir à l'histoire des croisades; — *par M. de Longpérier* : É. Soldi, L'art et ses procédés depuis l'antiquité . la sculpture égyptienne (Paris, 1876, gr. in-8°); et deux brochures, Lettres de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, aux habitants de S. Quentin, et Le siége de Rouen en 1418, récit du roi Charles VI, publiées par M. George Lecocq; — *par M. L. Delisle, de la part du chapitre de la cathédrale de Prague :* Scriptum super apocalypsim cum imaginibus (Wenceslai doctoris), Pragae, 1873, in-4° (manuscrit reproduit en fac-simile, avec 23 lettres adressées au cardinal Luc Fieschi, † 1327, qui ont été trouvées dans la reliure du ms., et dont plusieurs ont un intérêt historique ; une de ces lettres donne des détails sur l'hommage que fit le roi d'Angleterre Édouard III au roi de France Philippe de Valois).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18. — 29 Avril — 1876

81. — **L'Exode et les Monuments Égyptiens.** Discours prononcé à l'occasion du Congrès international d'orientalistes à Londres, par H. Brugsch-Bey. Accompagné d'une carte. In-12. Leipzig. J. C. Hinrichs, 1875, 35 pp.

On connait les données du récit biblique. Les Hébreux, partis de Ramsès, traversent Sukkôth, Etham, qui est à la lisière du désert, puis se détournent et viennent camper à Pihakhirôth, entre Migdol et la plage, vis-à-vis de Baal Tséphon : poursuivis par les Égyptiens, ils traversent la mer, arrivent à Marah, à Elim, et finissent, après mainte aventure, par gagner le Sinaï où Jahveh les attendait pour leur remettre les Tables de la Loi. La plupart des commentateurs, en désaccord perpétuel sur les autres points, s'accordent à identifier le *Jam Souph* avec le golfe de Suez et à noyer l'armée de Pharaon dans la Mer Rouge. M. Brugsch estime que « depuis vingt siècles, « les traducteurs et les interprètes de la Sainte-Écriture ont mal compris et « mal traduit les notions géographiques contenues dans cette partie du « texte biblique. » D'après lui, comme d'après M. Schleiden [1], les Hébreux, partis de Ssân, auraient d'abord suivi la grand'route qui mène d'Égypte en Syrie, longé le laz Menzaleh, puis la Méditerranée jusqu'au mont Kasios, franchi le marais de Sirbôn à pied sec, laissant l'armée égyptienne embourbée derrière eux, et de là couru vers le Sud à la recherche du Sinaï. *Ramsès* serait *Ssân; Sukkoth*, le nome Sèthroïte ou la ville de Thoukou; *Etham*, un des *Khetam* ou châteaux-forts qui défendaient la frontière, sans doute la *Qantarah* actuelle; *Migdol*, les ruines de *Tell-es-semout; Pihakhirôt*, l'entrée de la longue bande de terre qui séparait la Méditerranée du marais; *Baal-Tséphon*, le mont *Kasios*. Plusieurs de ces identifications tombent d'elles-mêmes, celle d'Etham entre autres : on n'imagine pas pourquoi la tradition hébraïque aurait mutilé en *Etham* un nom *Khetam* dérivé d'une racine que les langues sémitiques ont en commun avec l'égyptien. Le reste aurait besoin de fortes preuves avant de pouvoir être admis. M. Brugsch dit bien avoir employé tous les documents qu'il a recueillis sur la géographie de l'Égypte antique : comme la plupart sont inédits, je ne

1. *Die Landenge von Suez. Zur Beurtheilung des Canalprojects und des Auszugs der Israeliten aus Ægypten.* 1855. Von Dr M. J. Schleiden.

puis vérifier l'exactitude des « indications extrêmement curieuses » qu'il en tire. J'attendrai, pour examiner le détail de son itinéraire, qu'il veuille nous donner le texte même des inscriptions sur lesquelles il s'appuie.

G. Maspero.

---

82. — **Histoire de Jérusalem et d'Hébron, depuis Abraham jusqu'à la fin du XV[e] siècle de J.-C.** — Fragments de la Chronique de Moudjir-ed-dyn, traduits sur le texte arabe par Henry Sauvaire, etc. Paris, E. Leroux, 1876. 346 pp. in-8°. — Prix : 12 fr. 50.

L'ouvrage arabe dont M. H. Sauvaire nous donne aujourd'hui une traduction partielle a été de bonne heure signalé à l'attention de ceux qui s'occupent de la Palestine. M. S. rappelle lui-même, dans sa courte introduction, que M. de Hammer en a publié en français de nombreux fragments dans deux tomes des *Mines de l'Orient*[1], et que M. Reinaud en a fait plus d'une fois usage dans la « Bibliothèque des croisades ».

La version de M. de Hammer laisse considérablement à désirer et M. S. pouvait, sans crainte, la qualifier plus sévèrement qu'il ne le fait[2]. M. S. eût pu ajouter qu'un appendice de l'excellent livre de Williams contient une reproduction des plus essentiels de ces morceaux, d'après la traduction de de Hammer, revue sur un ms. arabe du *British Museum*[3].

C'est généralement à ces sources de seconde main, et passablement altérées, qu'ont puisé jusqu'à ce jour les divers auteurs non orientalistes qui écrivent sur la Terre-Sainte et mettent en avant le nom de « Medjr ed-din » comme on l'estropie couramment depuis de Hammer.

Aussi la nouvelle traduction due à M. S. rendra-t-elle à la science un véritable service; elle est faite avec une remarquable fidélité par un arabisant que ses occupations professionnelles[4], un long séjour en Orient et à Jérusalem même, des habitudes studieuses avaient préparé à souhait pour cette tâche. L'index détaillé qui y est joint permet d'en tirer un bon parti et sera commode pour ceux même qui persisteront à se servir du texte origi-

---

1. *Fundgruben des Orients.* En réalité dans *quatre* tomes. — Peut-être ne sera-t-il pas inutile de donner ici les moyens de retrouver ces morceaux disséminés dans ce volumineux recueil : II. 81-100; 118-142; 375-387. — III. 211-220. — IV. 216-237. — V. 145-163. — Le premier essai de traduction de ce texte remonterait, d'après une de mes notes dont je ne puis en ce moment vérifier l'exactitude, à Galland, qui en aurait publié des extraits dans une gazette du temps sous le pseudonyme de « Cheikh Zemân ». Dans le *Tableau général... des ouvrages contenus dans le Recueil des Mémoires de l'Académie des Inscr. et B. L.* (1791, p. 216) sont signalées, sans autre désignation, deux notices de de Guignes sur cette chronique.

2. On peut mettre sur le même rang la traduction de Soyouti, publiée en 1836 par J. Reynolds, sous le titre de *the History of the Temple of Jerusalem.*

3. *Geo. Williams, Holy City.* 2[e] éd. Londres, 1849. I. 143-164 : *Extracts of Medjir ed-din;* les corrections apportées à la version de de Hammer sont indiquées en italiques. Cette traduction renferme encore néanmoins de graves erreurs, notamment pour les noms propres.

4. M. S., après avoir été attaché à nos consulats de Jérusalem et de Beyrouth, est aujourd'hui premier drogman du consulat général d'Alexandrie.

nal. Une concordance perpétuelle renvoie aux pages du texte arabe édité à Boulaq en 1283 A. H. C'est cette édition qui a été la base de la traduction concurremment avec un ms. appartenant à M. S., dont il n'a pas indiqué la date et qui lui a fourni parfois d'opportunes variantes.

C'est dire assez qu'il reste encore à opérer sur le texte de Moudjir ed-dîn un travail de constitution critique à l'aide des nombreux mss. qui en existent dans nos collections européennes. On ne saurait, je me hâte de l'ajouter, blâmer M. S. de laisser à d'autres, après l'avoir d'ailleurs notablement facilité, le soin de faire ce travail, que lui rendait impossible sa résidence à l'étranger. Au surplus, M. S. n'a pas eu l'ambition de faire œuvre de savant; il dédie son volume « aux pèlerins et aux touristes qui se rendent en Palestine » : c'est trop de modestie; nous pouvons lui assurer que son livre sera lu par les gens du métier au moins autant que par les profanes.

Devant une pareille déclaration il devient toutefois difficile d'adresser au traducteur le reproche de n'avoir pas fait précéder sa version d'une petite étude sur Moudjîr ed-din; sur ce que nous savons de ses faits et gestes par les renseignements mêmes qu'il donne à l'occasion en divers passages, non traduits, de sa chronique; sur les matériaux dont il s'est servi; les divers ouvrages analogues, soit antérieurs soit postérieurs, aux siens; le départ à faire entre ses observations personnelles et les choses qu'il se borne à répéter; la valeur qu'apporte à ses assertions le fait de sa présence à Jérusalem et de son accès aux archives de la ville, etc[1].

Nous aurions de même mauvaise grâce à nous plaindre de ce que M. S. se soit systématiquement abstenu de tout commentaire sur les points qui touchaient à l'histoire ancienne et à l'archéologie de la Palestine, et y jetaient parfois une lumière si vive. Mais nous nous permettrons de regretter qu'il ne soit pas sorti de cette réserve pour ce qui concernait l'époque où vivait Moudjîr ed-dîn. Il eût été d'un haut intérêt, en prenant pour éléments les descriptions si détaillées de l'auteur et la physionomie de la ville actuelle de reconstruire, avec ses environs, la Jérusalem musulmane du XVe siècle. Moudjîr ed-dîn nous énumère toutes les rues, tous les édifices, tous les endroits remarquables de la ville sainte et des alentours en en indiquant les noms et la position avec la plus grande précision. Une comparaison tant soit peu attentive de ces descriptions avec l'état présent des lieux, mettrait à même de dresser une carte qui serait une excellente étape archéologique pour remonter topographiquement de la cité d'aujourd'hui à la cité antique. L'histoire des différentes constructions du Haram ech-chérif sur lesquelles notre auteur s'étend si complaisamment, pouvait, traitée de cette façon, fournir la matière d'une curieuse monographie et faire faire un pas assez court, il est vrai, mais assuré, à la question si peu avancée du Temple juif.

---

1. Moudjîr ed-dîn, comme il nous l'apprend lui-même par une phrase perdue dans la partie la plus aride de sa chronique (p. 529 du texte arabe de Boulaq) était de Jérusalem; il y naquit en 860 de l'Hégire.

Chaque fois, en effet que, les Arabes remuent une pierre, ils ont bien soin d'y inscrire une date, de sorte que tous les édifices qu'ils ont élevés à Jérusalem sont faciles à identifier, et que nous possédons pour toute cette partie de l'œuvre de Moudjir ed-dîn une glose lapidaire véritablement unique.

Nul plus que M. S. n'avait qualité pour procéder à cette espèce d'inventaire arrêtant l'état de la ville au XVe siècle au moins et allant parfois beaucoup au-delà. Il a — nous le savons pertinemment — recueilli pendant son séjour à Jérusalem, nombre de ces inscriptions arabes qui s'y chiffrent par centaines. C'était le cas ou jamais de nous les faire connaître, en les soumettant à cette classification si simple.

M. S. a distribué les morceaux choisis par lui en trois parties et suivi, à peu de chose près, l'ordre adopté par l'auteur.

I. — La première partie débute par l'histoire de l'achat de la caverne de Macpelah à Hébron, et la description du sanctuaire d'Abraham. Puis vient une série de notices sur divers patriarches et personnages bibliques.

Ensuite le récit de la prise de Jérusalem par Omar, complété par la liste des principaux compagnons de Mahomet entrés avec le calife dans la ville sainte, et des personnages notables qui y ont été depuis en pèlerinage jusqu'à l'époque des Croisades. Après quoi nous arrivons à la construction de la Sakhra et d'el-Aksa par Abd el-Mélik et aux événements qui se passèrent en Syrie jusqu'à l'expulsion définitive des Francs chassés de Jérusalem par le sultan Nadjm ed-dîn Ayoub.

Ceux qui sont quelque peu familiers avec les choses arabes seront peut-être d'avis que cette première partie aurait en général gagné à être plus abrégée, car elle contient d'abondants emprunts faits par Moudjir ed-dîn à des auteurs fort connus ou des reproductions de légendes populaires chez les Musulmans. Il ne faut pas oublier cependant que ces récits, d'une originalité contestable, auront, pour la catégorie de lecteurs que M. S. a eu plus particulièrement en vue, tout l'attrait de la nouveauté. Nous serions plutôt tenté de regretter que M. S. ait omis çà et là quelques renseignements d'un certain intérêt, quelques traditions singulières et marquées d'un cachet tout local :

Par ex. : *les divers noms du Mesdjid-el-Aksa* (p. 6 du texte de Boulak), de Jérusalem (p. 7) ; la caverne entre Jérusalem et Hébron contenant le tombeau d'Adam, géant dont la tête repose à Hébron et les pieds à la Sakhra de Jérusalem (p. 19)[1] ; le tombeau de Neby-Sâleh à Ramlé (p. 23) ; le lieu du sacrifice d'Isaac ou d'Ismael à deux milles de Jérusalem ou à la Sakhra même (p. 39) ; le tombeau de Josué à *Kefil Hârés* (p. 94) ; Silo, la patrie de Samuel, à Sila, village des environs de Naplouse (p. 94) ; le tombeau de Loqmân-le-Sage à Sarfend ou à Ramlé (p. 96) ; le bain voisin de l'église de Sainte-Anne construit par les djinns sur l'ordre de Salomon pour remé-

1. Cf. la légende de saint Jérôme parlant à propos d'Hébron, d'Adam *le plus grand des Enakites.*

dier à certaine infirmité de la reine de Saba[1] (p. 125); le changement de *Qiblé* (orientation pour la prière) qui, en l'an II de l'hégire passe de la Sakhra de Jérusalem à la Ka'ba de la Mecque (p. 172); l'existence d'*images (Tasâwîr)* représentant des êtres vivants, sur l'emplacement du temple juif, à l'arrivée d'Omar (p. 227); un des fils de Abou Horeira, contemporain de Mahomet, enterré à Yebna (Yabné) du territoire de Gaza (p. 233); la légende du Mahdy localisée à Jérusalem (pp. 237-238); celle si remarquable du *Dadjdjâl* ou de l'Antechrist musulman qui appartient tout entière à la Judée[2]; nombre de villes et villages palestiniens dans la relation des campagnes de Saladin *(passim)*; etc.

II. — La seconde partie qui est de beaucoup la plus importante et aussi la plus étendue contient la description du Masdjed el Aqsa dans ses moindres détails, tel qu'il existait à l'époque de Moudjîr ed-dîn; des diverses *médrésés* et autres édifices remarquables compris dans l'enceinte sacrée ou s'élevant autour; une description minutieuse des rues de Jérusalem, de leurs noms, des principaux monuments chétiens et surtout musulmans; des environs immédiats de la ville sainte : cimetières, églises, couvents, sources, turbès, etc. : une relation succincte de quelques villes notables de la Palestine : Ramlé, Lydda, Ascalon, Gaza, Jéricho, Naplouse; un chapitre spécial sur Hébron à l'époque de l'auteur; l'indication des limites de la Terre-Sainte.

III. — Dans la troisième partie se trouve la mention des divers souverains musulmans qui ont laissé à Jérusalem et à Hébron « des monuments de leur piété, de leur bienfaisance et de leur munificence »; et la liste des fonctionnaires les plus marquants des deux villes avec quelques brèves notices sur leurs actes.

Un appendice de onze notes contient divers renseignements historiques

---

1. Cette légende a un intérêt tout particulier pour l'histoire de la Bethesda (église de Sainte-Anne) et du bain miraculeux de la piscine Probatique qui y était annexé, et auquel une tradition chrétienne fort bizarre rattache également le nom de la reine de Saba.

2. Ce mythe singulier et tout syrien, localisé principalement à Lydda, n'est autre chose qu'une déformation topique du culte de *Dagon (= Dadjdjâl)*. Je me propose de fournir prochainement les preuves nombreuses de ce fait qui permet, à son tour, d'obtenir la solution de plusieurs questions capitales relatives aux croyances phéniciennes. Le *Dadjdjâl*, ou Dagon, *qui est tué sur la porte de Lydda*, a donné son nom à plusieurs localités des environs *(Beit-Dadjan* ou *Dadjal, Dadjoûn*, cf. *les Terres de Dagon* entre Jaffa et la plaine de Saron dans l'inscription d'Echmounazar); c'est l'antique adversaire du dieu *Recheph* (équivalant à Apollon) qui a lui-même donné son nom à la ville d'*Apollonia (= Arsouf)* où il avait un sanctuaire important représenté aujourd'hui par le fameux *Haram* de Aly ben Aleim; la lutte légendaire où succombe Dagon et qui se rattache elle-même à la mythologie égyptienne, après avoir été plastiquement fixée par des monuments bien connus, s'est bifurquée : à Jaffa, c'est la délivrance d'Andromède *(= Anat ?)* par *Persée* (Περσεύς = *Recheph*) tuant le dragon; à Lydda, c'est, pour les Chrétiens saint Georges tuant le démon, pour les Musulmans *'Isa* (Jésus) tuant, dans un rôle apocalyptique, le *Dadjdjâl*. La fête de saint Georges, célébrée à Lydda avec une grande ferveur par les Orientaux le *23 avril*, est la *fête des semailles (!)* comme nous l'apprend Moqaddesi. Ces derniers détails et l'étymologie du nom Dagon (blé) révèlent la nature de cette divinité angui- et pisciforme et font entrevoir l'une des faces de ce mythe.

empruntés à des portions du livre que M. S. n'a pas jugé utile de traduire.

Cette troisième division représente en réalité une grosse part de l'ouvrage original puisqu'elle équivaut aux pages 432-712 du texte de Boulaq : les extraits correspondants de M. S. occupant seulement 48 pages de son propre volume, on voit qu'il a fait de larges coupures, et il a eu raison, car l'intérêt s'affaiblit d'une façon sensible lorsque l'auteur s'engage dans ces interminables biographies de cadis des quatre rites, *ouléмas* et autres..., exercice nécrologique qui est le triomphe de tout bon chroniqueur musulman.

Peut-être eût-il été toutefois expédient de ne pas perdre complétement de vue notre historien à partir de la page 616, moment où M. S. prend définitivement congé de lui. C'est incontestablement en cet endroit que Moudjîr ed-dîn commence à devenir sinon intéressant, du moins plus personnel. En effet, après l'éloge obligé du souverain régnant, le récit prend les allures de la véritable chronique, de la chronique spontanée, et enregistre, année par année, les moindres événements. C'est en somme de l'an 872 à l'an 900 de l'Hégire la seule source qui nous tienne au courant de l'histoire de la Palestine [1]. Il y avait peut-être lieu de faire de cette série un résumé sommaire. Les faits météorologiques, nosologiques, etc., sont, je le confesse, d'un médiocre intérêt historique, encore qu'il ne soit pas absolument oiseux de connaître avec précision les dates de tremblements de terre, de chûtes de neige, (à Gaza !) de gelées, de sécheresses, de famines, d'invasions de sauterelles, d'épidémies, de peste, etc. Mais, en tout cas, il rentrait assurément dans le cadre de M. S. de nous donner une idée des troubles qui agitèrent alors la Palestine (ghazzias de Bédouins, insurrections de villages, etc.), des compétitions de ses divers gouverneurs, du curieux incident de la Synagogue juive de Jérusalem, et surtout de la très-importante affaire qui aboutit à l'expulsion des moines latins encore maîtres alors du Cénacle sur le mont Sion, et à leur remplacement par les Musulmans *sous le prétexte que ce sanctuaire n'était autre que le tombeau de David* (Neby Daoud).

On pouvait également dans cette portion, et aussi dans celles sacrifiées avec toute raison par M. S., relever quelques noms de localités. On sait quel rôle joue l'onomastique dans la topographie biblique, et l'avantage considérable qu'il y a de posséder les plus infimes noms de lieux arabes sous leur forme exacte, surtout à une époque un peu ancienne. Voici, pour ne pas mentionner les plus connus, quelques exemples de noms de lieu dont la traduction de M. S. aurait pu s'enrichir ; je les cueille au hasard en traversant à la hâte ce grand désert obituaire qui occupe dans le texte de Moudjîr ed-dîn une si vaste place :

Kefr el-mâ, dépendant de *'Adjloûn* (p. 458 du texte de Boulak) ; *Salt*

1. Moudjîr ed-dîn nous dit lui-même (p. 711 du texte arabe) qu'il rédigea son ouvrage l'an 900 et qu'il se propose de continuer à le tenir au courant tant que Dieu lui prêtera vie. Or Moudjîr ed-dîn étant mort en 927 (*Sauvaire* ; Préface), il se peut qu'on découvre un jour des suites importantes à sa chronique.

(p. 459); le *Qasioûn*, près de Damas (p. 466); *Beit-Djibrîl (Beit Djibrin* — p. 469); *Medjdel Hamâmè*, auprès de Ascalon (p. 484); *Charafât*, dont l'ancien nom était *Chafarât*, près de Jérusalem (p. 489 et 490); *Wâdin-nosoûr* (p. 490); *Berbera*, près d'Ascalon (p. 491); *Lifta* (p. 493); le village d'*El-autâriyé*, des environs de *Djeldjoûliè* (p. 521); *Qalqîlè* (*sic*), *id.*, (p. 522(*'Adjlân* (l'antique *Eglon)*, entre Gaza et Hébron (p. 547); etc.

Dans la chronique proprement dite :

Dâr Toughân, au haut de l'escalier de la Moulah, à Jérusalem (p. 632); *El-Medjdel*, vers Gaza (p. 648); *Tell el-aïdjè, Qâqoûn* (p. 666); *Tell el-Ghaul*, tout près de Jérusalem (p. 669); *Qoubâb*, de la circonscription de Ramlé (p. 696); *Qarnyè* = p. ê. *Qalonyé* (pp. 699 cf p. 341); *Beit Leqia* (p. 700); *Tell es-sâfyè* (p. 704); *'Ammourya* (p. 706).....

Il serait facile de multiplier ces citations en remontant plus haut; un dépouillement soigneux de l'ouvrage, fait à ce point de vue, fournirait un rôle géographique des plus utiles.

Ceci dit, nous soumettons à M. S. quelques observations faites en parcourant sa traduction, au fur et à mesure de la lecture.

P. 7. L'inscription en *grec ancien* (*el-younânî el-qadîm)* que Moudjir ed-dîn signale dans le sanctuaire de Hébron, en face du tombeau de Rébecca, et dont il rapporte une fantastique interprétration due à un docte cheikh de Haleb, existe parfaitement; c'est celle qui a été copiée en 1866 par lord Bute, un des rares Européens qui aient pu pénétrer dans la Mosquée d'Abraham[1].

P. p. 9-10. Le récit de la descente d'Abou Bekr el-Iskâfi dans la mystérieuse caverne de Macpelah paraît impliquer que le tombeau d'Abraham doit être sur le plan des tombeaux juifs ordinaires et consister en deux chambres taillées dans le roc et communiquant entre elles; la première, la seule dans laquelle soit entré le visiteur, semble contenir sur trois de ses quatre faces trois *arcosolia* recouvrant des banquettes funéraires; en effet le mot *doukkân* (plur: *dakâkîn)* dont se sert l'auteur arabe est encore celui employé aujourd'hui par les *fellâhîns* pour désigner cette partie des sépulcres palestiniens, comme j'ai eu l'occasion de le remarquer dans mes fouilles[2]. La banquette peut être recouverte ici, non par une véritable arcade ou dé-

---

1. N° du 14 janvier 1867 du *Times*. — Cf. Waddington, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*; p. 453. C'est un proscynème en l'honneur de saint Abraham. Je propose, au lieu de βοήθι, (*sic*) τὸν δοῦλον τὸν et une lacune, de lire : βοήθει τὸν δοῦλον σου Νίλον τὸν ... qui me paraissent résulter clairement de la copie de lord Bute. Il semble, d'après les indications de ce voyageur, que l'inscription était plutôt du côté du cénotaphe de Lea.

2 Le jour où l'on pourra descendre dans la caverne aujourd'hui absolument inaccessible, je pense qu'on y trouvera, en tout cas, de ces petits ossuaires en forme de coffrets ou châsses dont j'ai rencontré des quantités dans mes recherches en Palestine. Benjamin de Tudèle signale en effet dans la caverne qu'il a pu visiter des *khabiôt* remplis d'ossements d'Israélites; on traduit *khabiot* par *tonneaux!* ce mot désigne, selon moi, les ossuaires en question qui appartiennent en propre aux usages juifs.

foncement cintré, mais par un défoncement rectangulaire, comme dans l'ancien type de tombeaux, — type tout à fait à part — que j'ai signalé dans l'antique nécropole de Siloan, aux portes de Jérusalem.

P. 19. Était-ce bien le tombeau de « Judas » (en tout cas de *Juda)* qui s'élevait sur la montagne où fut entaillée *la Djaouliyé*, adjacente au Haram de Hébron? Le texte de Boulaq dit *Maqbarat Yahoûd*, que l'on serait plutôt tenté de traduire par *un cimetière juif*[1]. Si cette interprétation était acceptée, il y aurait lieu de soumettre la montagne en question à une investigation archéologique.

P. 25. L'auteur parle comme existant à *Kafl* (pron. vulg.: *Kefil) Hârés*, non du « tombeau de Job », mais de celui d'un de ses fils légendaires *Bachar*, surnommé *Zoul-Kifl* (ou *Kafal)*; son *Maqâm* est à Damas et son sépulcre au village susdit (qui rappelle son surnom)[2].

P. 28, Le « Dayr es-Seneh » jusqu'où se serait étendue la Jérusalem de Salomon, doit être lu *Dayr es-sinné*; cette ruine qui ne figure pas dans les cartes, se voit à main gauche du Cédron, un peu au-dessous de Bir Ayoûb.

P. 33. « Bayt-Ameurr » où est le sépulcre de Matta, père de Jonas, = *Bayt-Oummar*, entre Halhoul et Beit Zakarya; on y vénère encore aujourd'hui un *neby Matta*. (= *Amittaï*[3]).

P. 35, « (Hélène) fit raser ... le tabernacle du temple de Jérusalem »; ne serait-il pas plus exact et aussi plus naturel de traduire : *fit raser le temple* (Heikel) *de Jérusalem* (Beit el-Maqdès)?

P. 60. Moudjîr ed-dîn donne les dimensions du Haram (esplanade sacrée de Jérusalem et ἱερόν juif) d'après divers auteurs, et plus loin (p. 120) d'après ses propres mesures. Il parle à ce propos d'une dalle encastrée dans le mur *septentrional* de l'enceinte (et non le mur oriental[4]) et où étaient inscrites ces dimensions. Cette dalle est déjà signalée par un écrivain beaucoup plus ancien, un persan Nâser ben Khosrou, qui fit le pèlerinage de Jérusalem en 438 A H c'est-à-dire avant l'arrivée même des Croisés[5]. J'ai retrouvé pendant mon dernier séjour à Jérusalem, et à la place indiquée, cette inscription précieuse pour l'histoire des développements successifs du Haram; je me permettrai de renvoyer à mon rapport n° XI où je discute à ce propos les divers passages de Moudjîr ed-dîn et de ses devanciers[6].

1. On attendrait, il est vrai, plutôt l'article devant le pluriel *Yahoûd*; mais d'autre part *Maqbara* est certainement un πολυάνδριον.

2. J'ai visité ce village et n'y ai point trouvé de Nebi Bachar, pas plus que de Nebi Ayoub; il y a trois sanctuaires, celui de *Lôchâ* (Josué); celui de *Noûn*, et celui de *Kefil* (= Kaleb, suivant les Samaritains).

3. *Jonas*, I, 1.

4. Il se pourrait que le Ms. de M. S. portât *charqy*, mais ce que je dis ensuite prouve bien que s'il y a réellement deux leçons, c'est celle du texte de Boulaq qu'il faut adopter (*chimâly*).

5. Voir le fragment donné dans le Journal of the R. asiatic Society of Gr. B. and I. July 1872, p. 4 du tirage à p.

6. Palestine Exploration Fund. Quartely statement. October 1874, p. 226 et suiv.

P. 101. Le mot *qabou* ne désigne pas nécessairement une « cave » ; il suffit pour s'en assurer de se reporter à la page 157 où ce terme est appliqué à un de ces longs passages *voûtés* mais nullement souterrains qui sont aux portes du Haram. Dans le cas présent, l'édifice en question ainsi qualifié (la Naddjâra) n'est autre chose que le grand bâtiment adjacent à el-Aqsa (à l'est) et où j'ai relevé quantité de signes lapidaires des Croisés ; Moudjir ed-dîn en attribue timidement la construction aux Fathimites : j'ai eu dans mes études l'occasion de remarquer que cette attribution dubitative sous le *qalam* de Moudjir ed-dîn s'appliquait souvent à des édifices des Croisés. Je serais tenté de penser, en interrogeant mes souvenirs, que *qabou* doit être en général la voûte d'un édifice construit sur un plan allongé [1].

P. 105. Une occasion exceptionnelle m'a permis de constater la présence des mosaïques qui décoraient encore l'extérieur de la qoubbet es-Sakhra à l'époque de Moudjir ed-dîn ; j'ai démontré dans mon rapport n° XI [2] l'exactitude de la description de notre auteur, et prouvé que, encore pendant l'occupation des Croisés, le pourtour du monument était couronné par une élégante galerie à arcatures servant de promenoir, ce qui devait lui donner un aspect bien différent de celui qu'il a aujourd'hui [3].

P. 133. Ce passage où Moudjir ed-dîn nous apprend que le nom ancien de Bâb en-Nâzèr, l'une des portes du Haram, était Bab Mikhaïl (la porte de Michel), doit être rapproché d'un autre passage, où il est dit que deux Médrésés, voisines de cette porte, avaient été créées par le dédoublement d'une ancienne église grecque (page 159). Il est permis de conclure de ce rapprochement qu'il y avait là une église autrefois consacrée à St-Michel. J'en ai retrouvé les restes caractéristiques à l'endroit indiqué par l'auteur. Quant à la légende de la monture fabuleuse de Mahomet, el-Boraq, à propos de cette porte, elle a pour origine la présence d'un remarquable bas-relief encastré dans une maison adjacente, et représentant deux beaux *griffons* affrontés.

Page 149. Le village de « Tôr Karam » est celui qu'on appelle aujourd'hui *Toûl Keram*, entre *Naplouse* et *Césarée*, et dont il est déjà question dans la *Chronique samaritaine* publiée par M. Neubauer [1]. Je ne saurais dire si la première forme est une faute ou une variante réelle.

Page 210. « Cette ville (Lydda) fut ruinée par El Mâlek Sâlah ed-dîn. » — Je crois que dans la phrase arabe, *kharrabha* « *il la ruina* » tombe sur l'*église* (kenisè) plutôt que sur la ville. J'ai pu, il y a quelques années,

---

1. Ce mot n'est pas donné avec son acception architectonique dans le dict. de Kasimirki : il y désigne seulement la manœuvre militaire qui correspond à l'opération poliorcétique de la *tortue* : Or, *qabou* représente exactement selon moi ce qu'était la *testudo* dans l'architecture aussi bien que dans la stratégie romaines.

2. Palestine Exploration Fund. Quartely statement. Octobre 1874, p. 262 et suiv.

3 Palestine Exploration Fund. Quartely statement. July 1874, Rapport VIII, pp. 153-158.

4. *Journal asiatique* 1869, 2e vol. pp. 399 et 434.

dans une affaire litigieuse relative à cette église [1], affaire à laquelle se mêlaient mes fonctions officielles, établir, à l'aide de ce passage décisif, la co-existence, à Lydda, de deux églises, l'une byzantine, transformée en mosquée (dès la première conquête probablement), l'autre des Croisés, détruite par Saladin. J'ai apporté à l'appui de cette interprétation deux faits : la présence dans la première de ces deux églises, rigoureusement contiguës, d'une inscription grecque en mentionnant la réparation, et, dans la seconde, des quantités de signes lapidaires latins sur blocs à taille médiævale. Une partie des matériaux de l'église démolie a servi à la construction d'un ancien pont que j'ai retrouvé dans les environs de Lydda [2].

P. 156. « *Bayt-el-Qiâ.* » Le nom de ce village doit probablement être lu Bayt-Elqia et identifié avec Beit Leqia qui est non loin de Beit Noûba, et peut être en effet considéré comme appartenant au gouvernement de Jérusalem [3].

J'attache une importance toute particulière à cette forme *Elqia* = *Leqia*, parce qu'elle vient à l'appui de mon identification de cette localité avec la ville biblique Elteké, de la tribu de Dan [4].

P. 179. « *La rue des Peaussiers* (Djawâlédah). » M. S. remarque en note que le texte de Boulaq écrit Djawâléqa ; la leçon du Ms. de M. S. est évidemment meilleure, mais la leçon erronée a sa raison d'être, et peut nous mettre sur la trace de la véritable signification et de la véritable forme du nom de cette rue hiérosolymitaine. Si nous nous reportons sur le terrain, nous voyons qu'aujourd'hui encore il existe dans la région décrite par notre texte une : *Hâr't el-Djawâl'dè*, pour parler comme à Jérusalem ; voilà qui est tout à fait en faveur de la lecture de M. S. Ayant remarqué que cette rue se trouve dans le voisinage immédiat de la grande tour ruinée appelée Qasr Djâloûd « le château de Goliath [5], je m'étais habitué à entendre ce nom au sens de rue des Djâloûdiens, de ceux qui habitent vers le *qasr Djâloûd* : *Djâloûdy*, pluriel *Djawâlédè* [6]. *Djâloûd* est la prononciation universellement reçue dans toute la Palestine pour le nom qui s'écrit en réa-

1. Contestation entre les communautés grecques et latines à propos des ruines de la fameuse basilique de St-Georges.

2. Construit sur l'ordre du sultan Roukn ed-dîn Beibars, comme en fait foi une double inscription placée au-dessus de l'arche centrale.

3. Moudjir ed-dîn (p. 430 du texte arabe), désigne Beit-Nouba comme limite occidentale du district de Jérusalem ; or, Beit Lekia, se trouvant à l'est de Beit-Nouba, est bien réellement compris dans ce district. Il est à noter qu'à la page 700, Moudjir ed-dîn cite de nouveau ce nom de lieu, mais sous sa forme usuelle cette fois : Beit-Leqia. Beit Elqia est apparemment un archaisme, car Moudjir ed-dîn lui donne cette orthographe dans un passage où il cite un acte de Waqf, qu'il a sous les yeux, et qui porte la date de 745.

4. Josué XIX, 44. Cf XXI. 23. — J'identifie par un raisonnement symétrique la ville presque homonyme de la tribu de Juda, Eltegon (Josué XV. 59) avec une ruine *Leqa*, tout près et à l'Ouest de Djedoûr (Gedor), ce qui concorde à merveille avec les indications topographiques de la liste de Josué.

5. La tour de Tancrède et la tour Psephina des archéologues.

6. C'est ainsi que la Hârat el-ghawânémè « tire son nom de la demeure du Banou ghânem », comme le dit Moudjir ed-dîn et le rend fort bien M. S. p. 180).

lité Djâloût par un t à *deux points*. Djouloûdy a bien, en effet, le sens de peaussier, mais peut-il avoir un pluriel de la forme Djawâlédé ? La variante fautive Djawâléqa par un *qaf à deux points* montre que les deux leçons sont issues d'un même mot et que ce mot ne saurait être que Djâwâlété, par un t à deux points, pluriel de Djâloûty, normalement dérivé de la forme graphique Djâloût (Goliath), comme Djâloûdy l'est de la forme phonétique Djâloûd (même sens).

Page 181. « *Et-toriyé* (les *gens du Mont Tor*). » Cf. p. 192 « Tor zita. » *Toûr*, (Toûriyé) est la seule prononciation reçue pour le nom du Mont des Oliviers ; je ne saurais autant affirmer lorsque ce nom désigne le Thabor ou le Sinaï. En tout cas le Ta est surmonté d'un *dhamma* et non d'un *fatha*.

P. 182. Il est quelque peu excessif de dire que les murs Sud et Est du Haram donnent « sur le désert » ; *sur la campagne* est plus conforme à la réalité et au lexique (*el-berriyé*).

P. 189. Le Birket ou bassin, dit *'Yâdh* que Moudjîr ed-dîn mentionne à Jérusalem et sur lequel il avoue n'avoir point de renseignements, doit tirer son nom de celui de *'Yâdh*, mort à Jérusalem, en l'an 20 de l'hégire après y avoir *construit un bain* ; les bains sont, en effet, constamment associés à des Birkets [1].

P. 191. (c f 227). Les « *palais* » des environs de Jérusalem et de Hébron sont plutôt des châteaux, au sens le plus familier du mot ; *qasr* désigne encore maintenant une maison de campagne, une villa.

P. 192. *Le couvent d'Abou-Thaur* qui couronne si pittoresquement la haute colline située immédiatement au sud de Jérusalem et connue vulgairement sous le nom de Mont du mauvais conseil, se serait anciennement appelé *Dayr Mâr Qiboûs* : M. S. traduit, « le couvent de Saint-Qiboûs. » mais il marque son hésitation par un point d'interrogation. Le fait est que ce saint bizarre ne figure dans aucun calendrier. Le texte de Boulaq porte ici *Mâr qôs* (par un *Sad*), et ailleurs (p. 488 du texte arabe) : *Mârqiôs* par un *sin* [2]. Cette terminaison *ous* ou *os*, indique que nous avons affaire probablement à un nom grec ; mais lequel ? Marqôs ferait songer à Μάρκος (vulg. *Mourqos*). Mais en combinant les autres leçons, je propose de lire... *Qobios*, ce qui est parfaitement conforme aux règles paléographiques de l'arabe et est l'exacte transcription de κόπιος. Nous arrivons ainsi bien près du nom Προκόπιος ; or, il résulte d'anciens textes qu'il y avait précisément là autrefois *un couvent de saint Procope* [3].

---

1. Moqaddesy (manuscrit arabe communiqué par M. Barbier de Meynard) parle de 3 piscines à Jérusalem, celle de Beni-Israïl, celle de Salomon, et celle de *Yadh* et dit que chacune d'elle est surmontée de *son bain*.

2. On voit que les deux leçons du texte de Boulaq, sont loin d'être identiques comme paraît l'admettre M. S. dans une note (p. 290 a).

3. Περδίκκου ἔκφρασις, vers 213 :
μάρτυρος ναὸς τοῦ Προκοπίου.
(Description des lieux saints en vers, de l'an 1250). — L'église de Saint-Pro-

Il y a deux manières d'expliquer la disparition de la syllabe initiale Προ. 1° Ou bien c'est au mot *mâr* (saint) qu'il faut en demander compte soit qu'il ait déterminé, par ses analogies graphiques, la prétérition du groupe *bé* + *ré*, soit qu'il recèle lui-même notre syllabe égarée ; 2° ou bien l'étêtement du mot est le fait d'un accident phonétique [1], et il n'y a pas de faute graphique. Je penche pour cette dernière explication, car elle fait comprendre en même temps la naissance d'une singulière légende qui montre un peu plus tard au même endroit la *maison de campagne de Caïphe* (Καϊάφας)[2]. Il y a eu entre *qobios* et Caïphas une de ces confusions onomastiques arabo-gréco-franques si fréquentes en Palestine.

P. 203. Dans la généalogie fabuleuse de *Felastîn* (Philistins) *Kisouâhîn* doit être restitué non en « Cethim » mais en Kasloûhin (Casluhim de la Vulgate)[3].

P. 230. *Limites de la province de Jérusalem.* Il résulte de ce passage essentiel que la limite sud était formée par le village de « Si 'îr » (*Sa 'îr*), et la limite nord par le village parfaitement connu de Sindjil et par un autre introuvable appelé *'Aroûn* par le Ms. de M. S. Le texte imprimé portant la variante également improbable de *Arzan*, je propose de corriger les deux leçons en *'Aroûr* ou *'Aroûra* ce qui est aussi satisfaisant paléographiquement que géographiquement. Aroûra [4] est un village à environ deux lieues plein ouest de Sindjil, c'est-à-dire dans le prolongement voulu de la ligne frontière.

Les points de repère pour l'Ouest sont *Bayt-Nouba* et *Adjour* (lisez : Adjdjour), non pas « à la suite » ce qui serait inexplicable mais *du côté*, l'un de Ramlé, l'autre de Gaza : l'expression *mimma yali* est fréquemment

---

cope est mentionnée dans des actes des Croisés de 1177 et 1176 (E. de Rozière *Cartulaire de l'église du St-Sépulcre*, n°s 169 et 170) et Guillaume de Tyr (VIII — 4) nous le montre expressément sur la colline dite du *Mauvais conseil* où les Croisés voyaient Gihon. — Cf. Robinson, Palæstina II, 45 (ed. allem.) et Tobler Jérusalem, u. s. Umgeb. II, 171 et suiv.

1. Cf. le couvent de *Théodose* = Deir Dôsi, non loin de là, vers la vallée du Cédron. La position de l'accent dans Προκόπιος a pu favoriser cette mutilation *Pro* offre de plus de grandes difficultés de prononciation aux Arabes qui sont obligés de convertir d'abord le *p* en *b* puis de l'isoler de *r* par une voyelle ; il était plus simple de ne rien prononcer du tout.

(2) Ne pas confondre avec *la maison de ville de Caïphe* que l'on montre sur le Mont Sion ; c'est dans la villa que se serait tramé le complot contre Jésus (Math. 26 : 3, 4. Jean 11 : 47-53). Cette localisation légendaire n'apparaît pas avant le XV° siècle ; c'est d'elle que dérive le nom vulgaire de mont du *Mauvais conseil* sous lequel tous les pèlerins ou touristes connaissent la colline où s'élevait notre énigmatique couvent. Cette colline, pendant l'occupation des Croisés était fermement tenue pour le lieu du sacre de Salomon ! Dans les listes de Robinson, le couvent d'Abou thaur est désigné sous le nom de couvent de *Modistos* (Modestus) ; nous pourrions fort bien avoir encore là une nouvelle altération, mais cette fois certainement *graphique*, de *Procopios*.

(3) Cf. Genèse, X, 14.

4. Ce village n'est autre chose pour moi que le 'Αρουὶρ (Aruir) de l'Onomasticon mis par S. Jérôme à 20 milles au nord de Jérusalem (concordant mathématiquement avec le position et la distance de 'Aroûra). C'est peut-être aussi la problématique 'Αρουρὴ qu'a en vue Fl. Josèphe dans ses Antiq. J. (p. 344 éd. *Haverk.*) suivant en cela la version des Septante pour I Samuel XXII : 6.

employée par l'auteur dans le sens de *être proche*, *vers*, *à côté* ou *du côté*, qui est d'ailleurs le sens premier de la racine *Wala*; celui de *venir derrière* en dérive.

P. 238. « *A Jérusalem où* il (Beibars) construisit le Maqâm de Moïse. » Ce *où* est une inadvertance, car il s'agit incontestablement du Maqâm de Neby Mousa, vers la Mer Morte, comme le prouve la suite du récit, et non à Jérusalem.

P. 241. *La restauration du « plafond » du Masdjed el Aqsa par le sultan Qelaoûn.* Le mot « plafond » (*saqaf*) suppose un édifice, or, jamais l'expression Masdjed el-Aqsa ne désigne autre chose que l'ensemble du Haram; c'est la vaste esplanade avec tous les monuments qui s'y élèvent, et non pas la seule mosquée El-Aqsa (Djâmè' el-Aqsa). J'ai démontré dans mon rapport n° VII [1], par la *production de l'inscription originale de Qelaoûn lui-même* qu'il fallait voir dans *saqaf* une faute de copiste pour *soûr*, *muraille*. (S + q + f = s + ou + r) et comprendre, ce qui est beaucoup plus intéressant, la réparation du *grand mur d'enceinte* (côté sud-ouest).

P. 281. « *Morda.* » Lisez : Merda ; c'est un village à environ 3 lieues au sud sud-ouest de Naplouse [2].

P. 292. *L'affaire de « Djân-Belat » à Tell-Djazr.* Je crois qu'il vaut mieux vocaliser *Djân Boulat*, à cause de l'origine du nom. Quant à *Tell-Djazr* il faut certainement lire *Djazar* ou *Djezer* : parce que c'est la prononciation réelle de nos jours; parce qu'elle est ainsi notée par Yakout dans son grand dictionnaire géographique (IVe s. de l'hégire [3]); parce qu'enfin Djezer n'est autre chose que l'antique *Gezer*.

J'ai traduit, dans un mémoire proposant cette identification [4] et lu il y a trois ans devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tout ce morceau de notre chroniqueur. Une variante du Ms. de M. S. mentionne dans ce récit le nom d'une localité Ni'ân (aujourd'hui *Nîânè*, ce qui est parfaitement conforme aux inductions topographiques que j'en avais tirées et vient leur apporter une confirmation aujourd'hui superflue.

Lisez *Khouldâ* ou lieu de *Khaldâ* (*Casale Huldâre* des Croisades.)

La plupart de ces observations rapides sont, comme on le voit, faites à propos de la traduction de M. S. et non dirigées contre elle. L'auteur ne peut y trouver que la marque du plaisir et de l'intérêt avec lequel nous l'avons lue. Ce livre, tout en étant le bienvenu pour le public de facile composition auquel il est spécialement adressé, recueillera aussi, nous n'en doutons pas, les suffrages des arabisants — ce qui ne gâte rien.

CH. CLERMONT-GANNEAU.

---

1. Palestine Exploration fund. Quartely Statement. July 1874. Cette magnifique inscription est gravée sur une grande base de colonne qui devait être suivant l'usage encastrée dans le mur même qu'elle mentionne.
2. Voir au surplus pour la vocalisation Yâqoût, Modjem el-Bouldân s. v.
3. Mo'djem el-bouldân, s. v.
4. J'ai pu le mettre depuis hors de doute par la découverte en ce lieu de deux inscriptions hebræo-grecques contenant le nom antique de Gezer.

83. — **Schrifttafeln zum Gebrauch bei Vorlesungen und zum Selbstunterricht,** hsggben v. W. Arndt. Berlin, Weidmann, 1874. — 1 feuille et 25 tables pet. in-f.

Depuis la mort de Jaffé, l'enseignement de la paléographie n'était plus représenté dans les universités allemandes que par M. Wattenbach, que son mérite et ses travaux éminents firent appeler de Heidelberg à Berlin. L'université de Leipzig, la victorieuse rivale de celle de Berlin, n'a pas voulu rester en arrière, et a appelé M. Arndt pour y professer, à côté de l'histoire du moyen-âge, l'utile et indispensable science auxiliaire de la paléographie. M Arndt était parfaitement qualifié poùr remplir cette fonction. Comme collaborateur des *Monumenta germaniae*, il a visité presque toutes les bibliothèques de l'Europe et a acquis une rare expérience dans la lecture des manuscrits; il a donné, dans la collection des *Monumenta*, quelques excellentes éditions, entre autres celle de Gislebert de Hainaut; il s'est fait une réputation anticipée par une édition de Grégoire de Tours, qu'on s'habitue à juger d'autant meilleure qu'on l'attend depuis plus longtemps; enfin, il vient de justifier son choix comme professeur en faisant paraître un recueil de fac-simile de manuscrits exécuté à Berlin en 1874, alors qu'il se préparait, par des leçons privées, à l'enseignement public.

Ces fac-simile, « destinés aux leçons des *séminaires* historiques et à l'instruction personnelle, » nous conduisent de la cursive des tablettes de cire romaines à l'écriture courante du XIV[e] siècle. Ils ne reproduisent que l'écriture des manuscrits, M. Arndt ayant réservé pour un recueil spécial, et à tort, selon nous, celle des chartes. Si différente qu'elle soit de celle des manuscrits, elle a exercé sur cette dernière une grande influence, comme le prouverait, à défaut d'autres exemples, la table 25 du recueil. M A. ne s'est pas attaché à une exactitude minutieuse dans la reproduction; les encres diverses sont rendues par une teinte uniforme, et certaines écritures sont reproduites avec des dimensions moindres que celles de l'original. Nous ne voyons pas de mal à cela, et nous approuvons M. A. d'avoir recherché surtout l'utilité pratique et la commodité du format; mais nous croyons qu'il y aurait avantage dans des recueils de ce genre à donner surtout des extraits de manuscrits datés, et M. A. n'en donne que six sur trente-neuf. Des indications telles que « wahrscheinlich im 8[ten] Jahrhundert geschrieben, » ne doivent pas se trouver dans des modèles de paléographie, et, en général, nous croyons que M. A. a une tendance à reculer un peu trop l'âge des manuscrits, contrairement à la tendance des auteurs de l'ancien catalogue des mss. lat. de la Bibl. nationale. M. A., dans son introduction, ne donne pas la transcription complète des textes, sauf dans trois ou quatre cas : il ne transcrit que les premières lignes et laisse à l'élève le soin de faire le reste. Ce système nous paraît excellent, surtout pour ce qu'il appelle le « *selbstunterricht*. » Les reproductions photolithographiques sont fort belles, et nous croyons que le recueil de M. A. est le meilleur recueil

d'exercices de lecture paléographique qui ait encore été donné au public. Avec l'*Introduction à la paléographie latine*, de M. Wattenbach, ce recueil permet de donner un excellent cours élémentaire de lecture des manuscrits. M. A. y a insisté avec raison sur les variations de l'écriture depuis la cursive romaine jusqu'à l'écriture ordinaire des IX[e] et X[e] siècles. Le VIII[e] siècle en particulier, où s'est constituée l'écriture du moyen-âge, occupe à lui seul sept tables. En effet, quand on connaît bien la cursive romaine et la cursive mérovingienne, les particularités des écritures anglo-saxonne, uisigothique et lombarde, ainsi que l'écriture de transition du VIII[e] siècle, la paléographie du moyen-âge (si l'on en excepte celle des diplômes pontificaux) n'offre plus de difficultés.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 21 avril 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie l'ampliation d'un décret du 15 courant, par lequel le président de la République a approuvé l'élection de M. Ch. Nisard, en qualité de membre libre de l'académie, en remplacement de M. A. F. Didot. M. Nisard est introduit et prend place.

L'académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place d'académicien ordinaire qui se trouve vacante par la mort de M. Guigniaut, et fixe la discussion des titres des candidats à la séance du 5 mai.

L'académie procède à l'élection d'un membre du conseil de perfectionnement de l'école des chartes, en remplacement de M. de Wailly, démissionnaire. M. Thurot est élu.

L'académie se forme en comité secret; à la reprise de la séance publique, elle procède au scrutin pour la désignation de deux candidats à la chaire de langue et littérature persane du collége de France, qui est vacante par la mort de M. Mohl. Sont désignés, comme premier candidat M. Barbier de Meynard, comme second candidat M. de Biberstein-Kasimirski.

M. Foucart donne lecture d'un travail intitulé : *Note sur les cultes les plus anciens de Zeus dans le Péloponnèse, d'après des monuments inédits.* Il rappelle que la plupart des renseignements sur lesquels est fondée notre connaissance de la mythologie hellénique sont fournis par des écrivains de l'époque impériale. Mais si cette source est la plus abondante, elle est loin d'être la plus pure ; les traditions, chez ces auteurs, sont souvent déjà mutilées ou corrompues.

L'étude des inscriptions, qui sont plus anciennes, fournit sur ce point un sûr moyen de contrôler le témoignage des écrivains, et de rectifier leurs erreurs ou leurs oublis. C'est par les inscriptions que M. Foucart est parvenu à déterminer, au sujet du culte de Zeus dans le Péloponnèse, quelques faits négligés ou mal exposés par les auteurs. — 1° Ζεὺς Κεραυνός. Une

inscription arcadienne du 5e siècle avant notre ère désigne une enceinte sacrée appartenant au dieu *Zeus-foudre* : ΔΙΟΣ ΚΕΡΑΥΝΟ[Υ]. M. Foucart voit là la trace d'une ancienne croyance suivant laquelle la foudre était, non l'arme de Zeus, mais Zeus lui-même ; la foudre et le dieu ne faisaient qu'un. Cette croyance paraît être d'origine orientale ; on en trouve l'analogue dans la mythologie cypriote. Elle n'a laissé aucune trace dans la littérature ; déjà pour Homère la foudre n'est que l'arme de Zeus. Une inscription du 5e siècle nous a conservé ici la trace d'une croyance antéhomérique. — 2e Ζεὺς Ὁπλόσμιος. Ce nom de Jupiter a été jusqu'ici entièrement passé sous silence par les auteurs qui ont traité de la mythologie grecque. On le connaissait pourtant par un passage d'Aristote (περὶ ζώων μορίων, l. 3, ch. 10), qui mentionne le culte local dont il était l'objet, en Carie suivant certains manuscrits, en Arcadie suivant d'autres. M. Foucart a trouvé le nom de Ζεὺς Ὁπλόσμιος dans une inscription arcadienne. C'est donc bien l'Arcadie et non la Carie qu'il faut lire dans le passage d'Aristote. — 3e Ζεὺς Ἀμάριος. Une inscription donne le texte d'un serment que prononçaient les chefs de la Ligue Achéenne. On y voit invoqués Ζεὺς Ἀμάριος et Ἀθήνη Ἀμαρία. Plusieurs auteurs donnent Ὁμάριος ou d'autres formes analogues comme des surnoms locaux de Zeus. M. Foucart pense que ce sont là des formes corrompues et qu'il faut lire comme dans l'inscription Ἀμάριος. Il explique ce mot par la forme dialectale ἀμάρα pour ἡμέρα, dont les inscriptions du Péloponnèse fournissent de nombreux exemples.

M. J. Halévy continue la lecture de son mémoire sur le syllabaire assyrien.

Ouvrages déposés :

Vic. Kersanté, Impressions de voyage ; l'Afrique au XIXe siècle ; la Tunisie aux points de vue politique, agricole et financier (Dinan, 1871, in-8o) ;

Le livre des fiefs du comté de Loos sous Jean d'Arckel, publié par C. de Borman (Bruxelles, 1875, in-8o) ;

Collection de chroniques belges inédites (Bruxelles, in-4o) : — Gachard, La Bibliothèque nationale à Paris, notices et extraits des manuscrits qui concernent l'histoire de la Belgique, t. I (1875) ; — Id., Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial, notices et extraits, etc. (1875) ; — Codex Dunensissive diplomatum et chartarum medii aevi amplissima collectio, edidit J. B. M. C. baro Kervyn de Lettenhove (1875) ; — Cartulaire de l'abbaye de S. Trond, publié par Ch. Piot, t. II (1874).

Wauters, Table chronologique des chartes et diplomes imprimés concernant l'histoire de Belgique.

J. de Witte, Camée représentant Octavie sœur d'Auguste (Extrait de la Gazette archéologique, Paris, 1875, gr. in-4o).

Ouvrages présentés de la part des auteurs :

Par M. Egger : — Félix Julien, Voyage au pays de Babel, ou exploration à travers la science des langues et des religions, étude élémentaire de philologie comparée (Paris, 1876, in-12) ; — Félix Robiou, Mémoire sur l'économie politique, l'administration et la législation de l'Egypte au temps des Lagides (Paris, impr. nat., 1876, in-8o) ;

Par M. Garcin de Tassy : The Sakuntalâ in hindî, the text of Kavva Lachhman Sinh critically edited ..., with grammatical, idiomatical and exegetical notes, by Frederic Pincott (London, 1876, in-4o).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19. — 6 Mai — 1876

Sommaire : 84. Ta'lab *Kitâb al-Fasîh*, p. p. J. Barth. — 85. Fumi, La formation de l'imparfait et du futur en latin. — 86. Müllenhof, Archéologie germanique. — 87. Burster, *Description de la guerre suédoise*, 1630-1647, p. p. De Weech. — 88. De Besancenet, Un Officier royaliste au service de la République. — 89. Maynard, Jacques Crétineau-Joly. — Académie des Inscriptions.

84. — **Ta'lab's Kitâb al Fasîh.** Nach den Handschriften von Leiden, Berlin und Rom herausgegeben, mit kritischen und erlæuternden Noten versehen von Dr J. Barth. Leipzig, Hinrichs, 1876. In-8, 75 pages de texte et index et 64 de notes. Prix, 8 fr.

Les deux écoles arabes de grammaire, celle de Basra et celle de Koûfa ont pour représentants au troisième siècle de l'Hégire les deux Aboû'l'abbâs, Moubarrad et Tha'lab. Le premier nous est connu par son *Kâmil*, dont il vient de paraître presque en même temps une édition orientale à Constantinople (1869-70) qui pour nous vaut un bon manuscrit, et une édition vraiment définitive à Leipzig (1864-74) aux frais de la société Orientale allemande et par les soins d'un maître en ces matières, M. William Wright. Quant à l' « imâm des Koûfites dans la grammaire et le lexique, » comme est souvent nommé Tha'lab [1], il a composé de nombreux traités, parmi lesquels son livre intitulé le pur *(Fasîh)*, ouvrage « d'un petit volume, d'une grande utilité [2], » et que M. Barth vient de publier avec cette minutie exacte dont M. Fleischer enseigne les procédés à ses élèves.

Comment un éditeur moins scrupuleux aurait-il pu entreprendre la publication d'un livre, où l'auteur s'applique surtout à réagir contre les erreurs de vocalisation, contre les incorrections de tout genre autorisées par l'usage ? Un texte fautif eût été en contradiction avec les principes même que Tha'lab s'efforce de faire prévaloir en repoussant tout ce qui dans la langue de son pays et de son temps n'est pas « pur » *(fasîh)* absolument. « Ce livre, dit-il en commençant, est un choix de ce qui est pur dans la langue qu'emploient les hommes soit en parlant soit dans leurs écrits. Dans certains cas, une seule forme est possible et c'est tout le contraire qui est en usage ; nous avons fait connaître ce qui est juste ; ailleurs, il y a deux formes, ou trois, ou plus encore qui sont possibles, nous avons indiqué la plus pure ; enfin il se peut que deux formes soient d'un emploi fréquent sans que l'une

1. Aboû'lfidâ, Annales Moslemici (ed. Reiske) II, 292.
2. Ebn Khallikân, Biographical Dictionary, translated by Bn Mac Guckin de Slane I, p. 84.

soit meilleure que l'autre ; nous les avons toutes deux signalées. Et d'après cela, nous avons divisé notre livre en chapitres [1]. »

Ce partage du livre en chapitres contenant chacun une série d'exemples systématiquement groupés est précisément un des caractères qui distinguent le *Fasîh* de deux ouvrages plus modernes sur le même sujet et publiés récemment, la « Perle du plongeur » de *Harîrî* [2] et le « Manuel des locutions vicieuses » de Djawâlîkî [3]. Dans l'un et dans l'autre, les divers articles se suivent, sans lien, sans transitions, au hasard. Un *index* alphabétique peut seul aider à se retrouver dans cette masse d'observations qui presque toutes ont trait au glossaire. Tha'lab, lui, proscrit avant tout les fautes de grammaire, et c'est sur ce terrain qu'il poursuit son œuvre d'épuration. On comprend dès lors qu'il ne cite pas des exemples isolés, et qu'il s'applique plutôt à grouper sous une même rubrique tous les faits d'un même genre. Une autre différence entre le Fasîh et les écrits de Harîrî et de Djawâlîkî est la suivante : Tha'lab donne seulement les formes régulières et correctes ; il omet presque toujours ce qu'on a pris la mauvaise habitude d'y substituer. Ses deux successeurs auront sans cesse recours à la formule : Le vulgaire dit ceci : il faut dire cela.

L'absence de tout parallèle entre la faute et la correction enlève au livre de Tha'lab ce qui pourrait y apporter quelque variété et en compenser un peu la sécheresse uniforme. L'auteur, réservé et modeste, manquait d'éloquence et, en public, il s'était toujours fait battre par son rival de Basra, Moubarrad. Cette énumération de faits, à force d'être dépouillée de tout développement, finit quelquefois par devenir obscure. Ainsi, sans un passage de Yâkoût [4], que nous signalons à M. B., nous ne saurions pas que Tha'lab, en indiquant pour le nom de la femme de Mahomet l'orthographe 'â'ischa, veut protester contre la prononciation 'Aischa. Presque toujours M. B. comble ces lacunes du *Fasîh* par des notes courtes, substantielles, appuyées sur des lectures étendues et sans vain étalage d'érudition factice.

Les chapitres du *Fasîh*, au nombre de trente, se subdivisent ainsi, les onze premiers sur le verbe, les ch. 12-26 sur le nom ; les quatre derniers chapitres sont comme un appendice sur quelques points ne rentrant pas dans la classification générale de l'auteur. L'index rédigé par M. B., très complet [5], ne renferme pas moins de 24 pages pour un texte de 50.

Ce qui donne un intérêt tout particulier au travail de M. B. c'est qu'il nous présente pour la première fois l'œuvre d'un grammairien de l'école de Koûfa. Tha'lab lui-même avait écrit un ouvrage sur les différences qui séparent les deux grandes écoles de grammaire arabe [6]. C'est là un sujet

---

1. Texte, page 2.
2. Voir l'excellente édition de H. Thorbecke. Leipzig, 1871. In-8.
3. Morgenlændiche Forschungen. Leipzig, 1875. P. 107-166.
4. Geographisches Wœrterbuch (ed. Wüstenfeld), II, p. 189.
5. Page 55, au mot *hasâ*, au lieu de 25, lis. 35.
6. Fihrist, p. 74 ; Hâdjî Khalifa, Lexicon Bibliographicum (ed. Flügel) n° 259.

d'une importance capitale, sur lequel nous avons jusqu'ici des éléments d'information bien insuffisants. La publication prochaine du « Livre » de Sibawaihi permettra d'apprécier ce qu'était au deuxième siècle de l'Hégire l'orthodoxie grammaticale selon les puristes intolérants de Basra. Que ne pouvons-nous y opposer pour Koûfa quelque traité de Kisâ'î ou de Farrâ![1] Pour ce dernier, notre vœu est peut-être réalisé en partie, puisque, d'après Ibn Khallikân[2] le *Fasîh* ne serait qu'une reproduction avec de fort légers changements d'un ouvrage analogue, écrit un siècle plus tôt par Farrâ.

L'édition du *Fasîh*, que nous a donnée M. B., justifie le choix qui a été fait de lui pour publier la seconde partie du premier volume dans le *Tabari* arabe, qui paraîtra bientôt à Leyde.

Hartwig DERENBOURG.

---

85. — F. G. FUMI, **Sulla formazione latina del preterito e futuro imperfetti.** Milan, Bernardoni, 1876. 48 p. in-8°.

Le travail dont nous venons d'écrire le titre a paru comme *programme* : le lycée de Savone, en publiant le tableau des élèves et le compte-rendu des études pendant l'année 1874-75, ajoute une dissertation savante due à l'un de ses professeurs. Nous ne saurions dire si l'usage des *programmes* est ancien en Italie ou si c'est une imitation de l'Allemagne : il serait fort à souhaiter qu'une habitude analogue s'introduisît dans nos Facultés et dans nos lycées en France. Ce serait une occasion pour les professeurs d'imprimer gratuitement des travaux qui souvent ont de la peine à trouver un éditeur : l'échange entre nos établissements d'instruction stimulerait l'émulation et augmenterait l'activité scientifique.

M. F. G. Fumi qui est professeur de la plus haute classe au lycée de Savone, est très-honorablement connu des linguistes par ses travaux sur la Grammaire grecque de Curtius. Dans la présente étude il propose une explication nouvelle des imparfaits latins comme *amabam*, *legêbam*, et des futurs comme *amabo*. Nous résumerons sa théorie, qu'il fait précéder de l'exposition de toutes les opinions émises avant lui. L'imparfait *legêbam* présente à la linguistique deux problèmes : d'où vient la formation en *bam?* d'où vient que l'*e* est long, tandis qu'au subjonctif nous avons *legerem?* Bopp avait vu dans *bam* l'imparfait sanscrit *abhavam* et cette explications un peu modifiée, a été suivie par Heyse, Schleicher et Corssen. Deux opinions nouvelles se sont fait jour récemment : selon M. Guillaume Scherer la syllabe *bam* représenterait le grec ἔθην employé comme auxiliaire (je fis); selon M. Merguet le *b* serait une lettre formative ajoutée au thème verbal. Sur la syllabe longue de *legêbam* la diversité d'explications n'est pas moins

---

1. Flügel, Die grammatischen Schulen der Araber. Leipzig, 1862. p. 121 e 129.
2. Biographical Dictionary, IV, p. 67 et 68.

grande. A. Benary propose d'y reconnaître une trace de l'augment du verbe auxiliaire *(lege + ebam)*; Bopp, après avoir penché vers cette opinion, préfère y voir un allongement inorganique; les grammairiens américains A. et L. Tafel songent à un imparfait de la racine *es : es-bam*; Corssen trouve la cause de la longue dans la confusion avec les imparfaits comme *monê-bam*; Westphal voit dans *lege* le locatif d'un substantif abstrait (« j'étais dans la lecture »). Cette première partie du travail de M. Fumi, où il passe en revue les opinions antérieures, est faite avec clarté et présente un véritable intérêt : il serait à désirer qu'un exposé historique de ce genre précédât toutes les discussions de linguistique.

En ce qui concerne la syllabe *-bam*, M. F. adopte l'explication de M. Guillaume Scherer; dans *lege* il voit un substantif abstrait *leges* formé comme *genes (genes-is, gener-is)*; *legê-bam* serait donc une juxtaposition signifiant « je faisais lecture »; le latin ancien aurait employé la racine *dhâ*, धा, à peu près comme plus tard il a employé le verbe *facere* dans les juxtaposés tels que *cale-facio*. L'imparfait *doma-bam*, ajoute M. F., correspond, quant aux éléments matériels, à l'aoriste grec ἐδαμάσθην, et il est plus satisfaisant quant au sens, puisqu'il a la signifiation active. Le futur *ama-bo*, *mone-bo* renferme le même verbe auxiliaire, mais sous la même forme *duo*, avec changement de *du* en *b* comme dans *bonus*, *bis* (pour *duonus*, *duis*).

La principale objection que nous ferons à cette théorie, c'est qu'on n'a pas, selon nous, le droit d'attribuer en composition le rôle de verbes auxiliaires à des verbes que la langue, hors de composition, n'emploie pas comme tels. Où voit-on, sauf dans les langues germaniques et slaves, qui nous sont parvenues sous une forme relativement moderne, que la racine *dhâ* ait le sens d'un verbe auxiliaire? Des juxtaposés comme *credere*, *vendere* ont encore très-clairement le sens « j'accorde mon cœur [1], je mets en vente »; il n'est pas croyable que dans des formations plus anciennes le sens du verbe soit plus décoloré que dans les formations modernes. Une autre objection peut être tirée de l'imparfait *da-bam*, où la syllabe en question vient se joindre à la *racine*, de sorte qu'il est impossible de traduire « je faisais donation ». Ajoutons qu'on ne voit pas bien pourquoi au futur l'auteur recourt à la forme *duo*, puisqu'il admet qu'à l'imparfait le *b* représente un θ. L'explication la plus vraisemblable de *-bam* nous paraît celle que suggère la langue latine elle-même, puisqu'elle emploie la racine *bhu* comme auxiliaire au parfait *(amavi* pour *amabui)* et puisque cette racine, de temps immémorial, a le sens abstrait « être ». Il est probable que ces formations en *bam*, *bo* ont commencé avec les verbes neutres tels que *fervere*, *fulgere*. M. Corssen fait remarquer qu'une partie de ces verbes suivent indifféremment la 3e ou la 2e conjugaison, et il ajoute avec raison que c'est probablement

1. V. l'explication de ce mot donnée par M. James Darmesteter, dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, III, p. 52.

par là que la voyelle longue s'est introduite dans les formes comme *legêbam*.

Quoique nous ne partagions pas l'avis de l'auteur, nous ne pouvons que rendre hommage au soin et à la netteté avec lesquels cette dissertation est écrite. Sur l'*a* de *eram*, *erat*, M. Fumi donne une conjecture ingénieuse, mais qui sera difficilement admise : il suppose que le verbe *as* « être » pouvait se conjuguer avec un *a* long comme caractéristique (asâti) et il reconnaît un souvenir de cet *a* long dans le grec ἦν et dans l'î de l'imparfait sanscrit *âsîs*, *âsît*. Nous préférons avec Schleicher voir dans l'*a* de *eras* et de *legebas* l'*a* de la première conjugaison *(amas)* : la conjugaison latine, dont les désinences sont si altérées et si usées, n'avait guère d'autre moyen de distinguer l'imparfait du futur. Nous ne croyons pas non plus que *esejem* aurait pu donner en latin *essem* ; il aurait fait nécessairement *erim* ou *erem* ; *essem* renferme la racine *es* + *sem* ; cf *da* + *rem* pour *da* + *sem*. Mais c'est assez de critiques : nous aimons mieux féliciter l'auteur, qui par ses études appartient plutôt à la philosophie, des rares connaissances qu'il déploie en linguistique et de la pénétration qui caractérise toutes ses conjectures.

C. de G.

---

86. — **Deutsche Alterthumskunde**, von Karl Müllenhof, t. I. Berlin, Weidmann, 1870, in-8°, xii-501 pages et une carte.

L'importance exceptionnelle de cet ouvrage justifie un compte-rendu même aussi tardif que celui qu'on va lire. Je n'ai connu que tout récemment le premier volume publié il y a six ans, et qui n'a pas encore été suivi du second. Je regrette de ne pas l'avoir lu plus tôt. J'ai, dans nombre de circonstances, traité, après M. M. et sans le savoir, les mêmes sujets que lui. Il y aurait eu pour mes lecteurs, si j'en ai eu, et en tous cas, pour moi, avantage à ce que je fusse plus instruit.

L'ouvrage inachevé de M. M. est une introduction à une histoire des origines germaniques. Il est divisé en deux livres, le premier traite des Phéniciens, le second a pour objet les découvertes de Pythéas de Marseille. M. M. a consacré à Pythéas près de 300 pages, et cette étendue me paraît justifiée par l'importance d'un fragment de Pythéas conservé plus ou moins bien par Pline l'Ancien, livre XXXVII, § 35, édition Ian., t. V, p. 149. Ce fragment paraît dater de la fin du IVe siècle avant notre ère : on y trouverait la première mention de ces Teutons qui, en compagnie des Cimbres, portèrent la terreur dans le monde celtique et dans le monde romain deux cents ans plus tard ; et les Teutons sont des Germains : Pline le dit formellement (l. IV, c. 99, éd. Ian., t. I, p. 177). Ce fragment de Pythéas nous fournirait donc la plus ancienne indication de la race germanique que nous rencontrions dans les auteurs de l'antiquité. Polybe et Strabon ont parlé de Pythéas en des termes si dédaigneux qu'une étude approfondie sur cet auteur était nécessaire pour établir la valeur de ce texte fondamental. Mais pour bien comprendre le rôle de Pythéas dans l'histoire de la géographie, il faut se rendre compte de l'état des connaissances géographiques chez les Grecs

avant Pythéas : de là l'étude de M. M. sur les connaissances géographiques arrivées aux Grecs à une époque reculée, par l'entremise des Phéniciens. Cette étude remplit les 210 premières pages du volume et M. M. s'y laisse entraîner à parler de bien des choses qui ont avec les antiquités germaniques un rapport éloigné. Cependant on ne peut contester qu'en traitant ces questions diverses, M. M. n'ait élargi et consolidé la base sur laquelle il fonde son système.

La plus ancienne trace des notions relatives aux régions septentrionales de l'Europe se trouve dans l'Odyssée, l. X, v. 81-86. Il s'agit du pays des Lestrygons. « Là, un homme qui n'aurait pas besoin de sommeil, pourrait « gagner double salaire en faisant paître d'abord les bœufs, ensuite les bre- « -bis argentées, car les chemins du jour sont près des chemins de la « nuit » :

ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἤματός εἰσι κέλευθοι.

Il y avait donc en Grèce, à l'époque où s'est formée l'Odyssée, la notion d'un pays où la clarté du jour se prolongeait à peu près toute la nuit, où, en été, on avait les *lucidæ noctes* que Pline, l. II, § 186, signale en Grande-Bretagne, la *nox clara* qui, suivant Tacite, *Agricola*, 12, se remarquait à l'extrémité du même pays, *ut finem atque initium noctis exiguo discrimine internoscas*. Ce passage de Tacite est le meilleur commentaire du vers homérique cité plus haut. Donc les Phéniciens fréquentaient les Iles Britanniques à une époque assez reculée pour qu'une notion géographique relative à ces îles ait été empruntée aux Phéniciens par les Grecs, ait été localisée par l'ignorance grecque dans la partie occidentale du bassin de la Méditerranée, ait pris place dans un des deux plus anciens récits légendaires que nous rencontrons au début de la littérature hellénique.

Cette assertion nous entraîne à poser une question. Quelle est la place de la réalité phénicienne dans la légende grecque ? Nous venons de citer l'Odyssée : passons à l'Iliade. La prise de Troie à la date qu'indiquent les chronographes grecs, c'est-à-dire avant l'invasion dorienne qui, en renversant les états éoliens ou achéens de la Grèce méridionale, a eu pour effet l'établissement des premières colonies éoliennes en Asie Mineure, est chronologiquement invraisemblable. Le siége authentique de Troie, transformé depuis par la poésie, a eu pour auteurs les Phéniciens établis à Argos. Ce siége a été fait par les rois et par le peuple de la vieille race phénicienne de Danaus confondue par Homère avec les rois ou avec les peuples relativement récents de la race achéenne ou éolique qui, aux débuts de la période hellénique, tenaient la place des Phéniciens à Argos et dans les contrées voisines. Le siége historique de Troie par les Phéniciens n'était pas inconnu d'Homère. Ἡρακλῆς, c'est-à-dire Melkart, le grand dieu phénicien, personnification de la race phénicienne :

Ἓξ οἴῃς σὺν νηυσὶ καὶ ἀνδράσι παυροτέροισιν
Ἰλίου ἐξαλάπαξε πόλιν, χήρωσε δ'ἀγυιάς.

« Avec six vaisseaux et une poignée d'hommes, il dévasta la ville d'Ilios

« et désola ses rues. » (Iliade, V, 641-642); et de là, après avoir été jeté à Cos par une tempête (Iliade, XIV, 250-256), il fut, par la protection de Jupiter, ramené à Argos. « Je l'ai reconduit à Argos », dit le grand dieu :

ἀνήγαγον αὖτις
Ἄργος ἐς ἱππόβοτον. (Iliade, XV, 29-30.)

Les Argiens auraient donc, suivant Homère, fait deux fois la conquête d'Ilios, la première fois pendant la période phénicienne, au temps de Laomédon, père de Priam, la seconde fois dans les premiers temps de la période hellénique, à une époque antérieure à la plus ancienne colonisation grecque en Asie Mineure. La seconde conquête d'Ilios n'est que la forme légendaire donnée par le génie grec à la première conquête qui est seule vraisemblable, seule historique. Dès que l'on admet cette thèse, la Grèce antique nous apparaît toute entière pénétrée d'idées et de traditions sémitiques, et l'origine phénicienne de la notion d'un pays où à certaines époques de l'année la nuit existe à peine, une idée vague des régions septentrionales de la Grande-Bretagne dans l'Odyssée, n'a rien d'extraordinaire. Les Phéniciens auraient donc fréquenté la Grande-Bretagne au temps d'Homère. Pourquoi en douter? l'*Ora maritima* de Festus Aviénus nous offre, au milieu d'une foule d'interpolations, les antiques débris d'une description phénicienne des côtes de la Gaule et de l'Espagne, non seulement sur la Méditerranée, mais sur l'Océan, et cette description, où est comprise la plus ancienne mention des Iles Britanniques, est antérieure au plus ancien établissement des Gaulois en Espagne. Cette partie de la thèse de M. M. est incontestable à mes yeux. J'étais arrivé à ce résultat d'une manière complétement indépendante. J'y étais arrivé avant d'avoir lu les passages que Movers consacre à la question de savoir à quelle date les Gaulois sont entrés en Espagne. On a en France une telle habitude de copier Amédée Thierry, que je crie dans le désert, et que mon opinion est considérée comme une originalité, quand je conteste que la conquête de l'Espagne par les Gaulois ait eu lieu 1500 ans avant notre ère. Movers (*Das phœnizische Alterthum*, 2e partie, p. 588-589) partage la plus ancienne histoire de l'Espagne en quatre périodes, la première commence avec les plus anciennes colonies phéniciennes et finit en 1100, la seconde qui va de 1100 à 700 est celle de la colonisation tyrienne, la 3e 700-500, celle de la domination celtique, la 4e, de 500 à 228, celle de la suprématie carthaginoise. M. M. considère avec moi l'invasion celtique en Espagne comme plus récente encore. Elle a eu lieu, suivant lui, au plus tôt dans le dernier quart ou le dernier tiers du sixième siècle avant notre ère, date du périple phénicien qui est la base la plus ancienne du poëme didactique écrit par Festus Aviénus (p. 108), car ce périple phénicien, antérieur à l'invasion des Gaulois en Espagne est sensiblement postérieur à la fondation de Marseille qui date de l'an 600 avant J.-C.

Mais revenons à la thèse de M. Müllenhof et au texte de Pythéas sur les Teutons (?). On a contesté la possibilité des découvertes de Pythéas. Le périple phénicien reproduit par Aviénus est plus ancien que Pythéas de deux siècles

et il parle déjà de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que Pythéas ait connu la mer Baltique et quelques-unes des populations établies sur ses côtes.

Je n'ai pas encore dit un mot de critique. Je ne suis pas d'accord avec M. M. sur tous les points. Je ne crois pas que les Ligures soient anté-ariens (p. 86). La légende solaire placée par Homère en *Thrinakie* ne me fait pas croire que *Thrinakie* soit une île imaginaire. Sans doute les 350 bœufs et les 350 moutons d'*Hélios* en Thrinakie (Odyssée, XII, 127-130) sont les jours de l'année lunaire. Au IVe siècle avant notre ère, le sens de ce mythe était déjà connu d'Aristote (édition Didot, t. IV, 2e partie, p. 148, col. 1). M. Kuhn a savamment établi l'importance de ce mythe, il y a près de 3 ans, dans une dissertation lue à l'académie de Berlin (*Ueber Entwicklungsstufen der Mythenbildung*, dans les *Abandlungen der k. Akad.* 1873, p. 139). Mais il ne suit pas de là que *Thrinakie* n'existât pas, que ce nom, étranger quoi qu'on en dise à la langue grecque, ne fût pas identique à celui de la ville sicule de Trinakie dont l'importance, dans la seconde moitié du Ve siècle avant notre ère, est constatée par Diodore de Sicile (l. XII, c. 29, édition Didot, t. I, p. 430, cf. Brunet de Presle, *Établissements des Grecs en Sicile*, p. 163). On lit dans la chanson de Roland :

Li reis Marsilies esteit en Sarraguce.

Le roi Marsille est imaginaire, il ne suit pas de là que Saragosse doive être relégué dans le domaine des fictions.

Je crains aussi que parfois M. M. ne soit trop affirmatif dans quelques restitutions de textes. En voici une qui me semble excellente. On lit dans Pline, IV, 94, édition Ian, t. I, p. 149 :

Xenophon Zampsacenus a litore Scytharum tridui navigatione insulam esse immensae magnitudinis Balciam tradit, eandem Pytheas Basiliam nominat.

M. M. suppose qu'il y a deux mots passés dans le dernier membre de phrase et propose de lire : *eandem Pytheas Abalum, Timaeus Basiliam nominat.* On évite de cette manière une contradiction entre ce passage de Pline et un autre passage du même auteur, XXXVII, 35, où il est question du même sujet. Je ne critique donc pas cette correction.

Mais je ne suis pas convaincu par les raisonnements de M. M. quand il veut prouver que dans le § 35 du livre XXXVII, Pline a eu tort d'écrire *Gutonibus*, que Pythéas avait écrit TEYTONEC et que Pline a cru bien faire, mais s'est trompé en lisant ΓOYTONEC. Dans la dissertation sur Festus Aviénus, M. M. me semble aussi avoir, en bien des cas, cherché à déterminer avec trop de précision le point où commençaient et où finissaient les interpolations faites au vieux texte phénicien par les écrivains postérieurs.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage inachevé de M. M. est un livre d'une haute valeur, qui, même là où l'auteur paraît trop hardi, conserve un caractère vraiment scientifique et reste, dès lors, à la fois intéressant et instructif.

H. d'Arbois de Jubainville.

7. — **Sebastian Bürster's Beschreibung des Schwedischen Krieges**, 1630-1647, nach der Original-Handschrift im Landesarchiv zu Carlsruhe, herausgegeben von Dr Fried. von Weech. Leipzig, Hirzel, 1875, xvi, 270 p. in-8°. — Prix : 10 fr.

Tandis que les publications de documents inédits s'accumulent pour l'histoire de la guerre de Trente ans, que les monographies abondent de plus en plus, il est remarquable combien peu de récits d'ensemble contemporains ont été jusqu'ici mis au jour sur cette époque. La littérature des *mémoires*, si riche en France, pour le XVIIe siècle, est à peine représentée dans les textes mis à la disposition des historiens modernes. Bien que le caractère de l'Allemand ait rendu de tout temps les productions de ce genre plus rares que chez leurs voisins, il est certain qu'il doit se trouver dans les archives, comme dans les bibliothèques publiques, bien des récits curieux, sortis de la plume des contemporains eux-mêmes, et qui pourraient nous fournir des renseignements précieux. Témoin l'ouvrage que nous annonçons ici et que nous devons au soin de M. de Weech, archiviste badois à Carlsruhe. Ce sont les notices journalières — le mot de *mémoires* serait trop ambitieux — d'un moine obscur de l'Allemagne du Sud, sur la période suédoise de la guerre de Trente-Ans. Le P. Sébastien Bürster était économe du couvent de Salem, dans le voisinage du lac de Constance, et depuis 1630 il avait réuni les matériaux nécessaires pour décrire ce qui se passait autour de lui ; il le fit sans grand esprit de critique, mais avec des couleurs vives et un style rempli d'entrain. Son récit, continué jusqu'en avril 1647, s'arrête brusquement, sans doute à la mort de l'auteur. On ne peut pas s'attendre, évidemment, à trouver dans la narration de Bürster des révélations diplomatiques ou des détails nouveaux sur les manœuvres stratégiques des armées qui se disputaient alors l'Allemagne. L'auteur ne nous raconte que ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu dire, les *racontars* puisés dans quelque feuille volante, parvenue jusqu'à son couvent ; c'est par une vague rumeur publique qu'il apprend la mort de Gustave-Adolphe, c'est par un garnisaire qu'il entend mentionner les menées traîtreuses de Wallenstein, *etc.* Mais aussi personne ne s'avisera d'aller consulter sa *Description de la guerre suédoise*, pour y étudier les questions de ce genre. Où il raconte ce qu'il sait, ce qu'il connaît, dans l'étroit rayon visuel que son œil peut parcourir entre l'Alpe souabe et le lac de Constance, il reprend tous ses avantages et devient un chroniqueur précieux. Le couvent de Salem, si souvent pillé par les amis et les ennemis, la petite ville impériale d'Ueberlingen, les exploits de Wiederhold, le célèbre commandant de la citadelle de Hohentwiel, voilà les localités dont il retrace avec amour les destinées, les personnages dont il décrit les aventures. On ne devra pas oublier, bien entendu, que c'est un religieux, et un religieux assez fanatique, quoique bon enfant, qui parle dans ce livre, quand on l'utilisera pour dépeindre la situation générale de l'Allemagne à cette époque. Mais c'est surtout au point de vue de l'histoire des mœurs que la Chronique de Bürster est intéressante et remplie de détails anecdotiques cu-

rieux. M. de W. a dédié son livre à Gustave Freytag, l'éminent romancier, dont les *Tableaux du passé*, esquisses historiques de l'histoire d'Allemagne, jouissent d'une si légitime réputation de l'autre côté du Rhin. Et, certes, si M. Freytag fait jamais une édition nouvelle de celui de ses volumes qui se rapporte à la guerre de Trente-Ans, il fera figurer à sa place la silhouette du bon Père de Salem. Nous citerons seulement la vente du grand chien Schori (p. 11), l'assassinat de la belle Bavaroise en plein lac de Constance (p. 27), l'apostrophe naïve à Ferdinand II (p. 38), l'histoire de la Vierge de Salem qui se met à pleurer (p. 43), des bons moines défendant avec rage les têtes de choux qu'on essaye de leur voler (p. 94), du diable qui enlève une accouchée (p. 115), etc., etc. On ne peut que féliciter M. de Weech d'avoir retiré le manuscrit de Bürster de la poussière des archives confiées à sa garde, et de l'avoir soigneusement édité, avec une introduction dans laquelle il a réuni tout ce qu'on sait sur l'ouvrage et sur l'auteur.

R.

---

88. — **Un Officier royaliste au service de la République,** d'après les lettres inédites du général de Dommartin. 1786 à 1799. Par Alfred de Besancenet. Paris. Librairie Générale, 1876, in-8°, 214 p.

Dommartin est loin d'avoir obtenu la renommée qu'il méritait. Élève de l'école de Metz, colonel et général d'artillerie à 25 ans, général de division à 30, il passe presque inaperçu à travers nos glorieuses annales. Nul doute cependant que, distingué par Bonaparte dans les deux campagnes d'Italie, par lui désigné pour diriger tout le service de l'artillerie en Égypte, il eût obtenu, sous l'Empire, de préférence à Marmont par exemple, tous les honneurs qui arrêtent les yeux de l'histoire. Avant l'année 1810, il aurait été duc et maréchal de France. Comme si la destinée eût été contraire à sa mémoire, il reçoit cinq coups de feu dans l'escarmouche d'Ollioules, à une lieue de Toulon, et le rôle qui lui était réservé sous Carteaux, échoit à Bonaparte. Pendant que le retentissement d'un grand fait d'armes met le nom de l'un en évidence, l'autre, alité pour plusieurs mois, échappe par miracle à la mort. Quelques semaines avant le moment où Bonaparte, sans perdre le prestige des lointaines aventures, abandonne l'Égypte, Dommartin y périt obscurément dans une embuscade. Il avait 31 ans.

Bien que Dommartin appartînt par sa naissance et ses relations à la petite noblesse de province, bien qu'il doive compter parmi les officiers de l'ancienne armée (il était lieutenant en 1785), bien que jusqu'à la chute de Louis XVI, il soit resté fidèle, comme c'était son devoir, aux principes de la vieille monarchie, il n'éprouvait aucun des sentiments ardents qui font ce qu'on appelle aujourd'hui : le légitimiste. Il parle sans embarras des victoires de la République et ne répudie pas son drapeau ; il ne dissimule pas son admiration pour Bonaparte, et répond avec empressement à l'appel d'Augereau quand il s'agit du 18 Fructidor. Il eût servi Napoléon aussi vo-

lontiers qu'il servit la République. Jamais il ne pensa à émigrer. Avant tout, c'était un soldat ; il avait la passion de son métier. « Je ne vous le cache pas, écrit-il lui-même le 2 Ventôse an IV au moment où s'ouvre la campagne d'Italie, *j'aime la guerre.* » Pour ces différents motifs, le titre choisi par l'éditeur du présent volume ne me paraît pas heureux. Le *royaliste* tient fort peu de place dans la correspondance qu'il nous fait connaître. Un titre tel que celui-ci : « Quelques lettres du général de Dommartin », serait à la fois plus simple et plus exact.

J'ai encore un autre grief contre M. de Besancenet. Le commentaire, le récit dont il accompagne les pièces qu'il publie, est utile (on pourrait le désirer plus sobre). J'eusse préféré que ce travail eût été relégué, sous des caractères d'impression moindres, à une place à part, au bas des pages, au lieu d'envahir les textes ; il en embarrasse la lecture et s'y mêle trop étroitement.

Enfin, dans les trois derniers chapitres, les lettres fort rares d'ailleurs de Dommartin disparaissent absolument noyées sous celles de Bonaparte. Ces derniers documents auraient eu un emploi mieux justifié dans une notice consacrée à la biographie du général.

Je dois aussi signaler à M. de B. une erreur évidente. A la page 107, sous la date : à Milan, 1er Vendémiaire an IV, (traduite par 21 (pour 22) septembre 1795) il a placé une lettre qui ne peut être que de l'an V. Dommartin y parle en effet du siége de Mantoue et de la destruction de l'armée autrichienne dont les débris se sont jetés dans cette ville. On n'en était pas là en Vendémiaire an IV. Ce qui a pu embarrasser M. de B., c'est que Dommartin dit dans cette pièce : *Je suis à Milan.* et que dans une autre lettre (bien datée celle-là) du 10 Vendémiaire an V, il écrit (p. 123) : « Je suis arrivé à Milan hier soir. » Or si le général était arrivé à Milan, seulement le 9 Vendémiaire an V, il n'aurait pas écrit le 1er du même mois : « Je suis à Milan. » La solution de ce petit problème est fort simple : Dans la lettre de la page 107, je *suis* est une mauvaise leçon ; il faut très-certainement lire : je *vais*. Cette interprétation est d'autant plus sûre que, dans la lettre du 1er, le correspondant écrit à sa mère : « J'envoie Auguste (son ordonnance) à Vérone », et que dans celle du 10, il dit : « Auguste est à Vérone. » Ce qui concorde parfaitement, si l'on rapporte les deux textes aux 22 septembre et 2 octobre 1796. Sans doute Dommartin s'est trompé en écrivant an IV, pour an V, ainsi que cela arrive fréquemment à tout le monde dans la période qui suit une nouvelle année.

Je m'aperçois que j'ai négligé de dire (et c'est par là que j'aurais dû commencer) que la correspondance de Dommartin a un caractère tout à fait privé, qu'elle se compose des lettres adressées par lui à sa mère, conservées avec un soin pieux par cette dame et ses héritiers. Le principal mérite des documents de cette nature est dans leur sincérité. Ce serait se condamner à une déception que d'y chercher des renseignements de haute valeur. Il est même permis de croire que Dommartin, proportionnant ses communica-

tions aux habitudes, aux pensées et aux inquiétudes maternelles, n'y montre pas la portée entière de son esprit. Un des traits qu'on peut y recueillir et qu'a fait valoir M. de B., c'est la difficulté qu'éprouvait, avant 1789, la petite noblesse de province à vivre et à faire vivre les siens. Cette lutte contre la misère remplit une bonne partie des textes qu'il publie. C'est une affaire de rassembler les sommes les plus modiques quand il s'agit de l'uniforme à renouveler ou du linge à entretenir. En 1796 seulement, et pour la première fois, Dommartin peut envoyer 10 louis à sa mère qui, échappée par miracle aux proscriptions de la Terreur, manquait de tout (p. 117). Par prudence, par tour d'esprit ou par goût, le général se livre d'ailleurs rarement à des explications développées. Les seuls récits un peu étendus qu'il ait confiés à l'écriture sont ceux de l'insurrection de Nancy et des batailles autour d'Arcole. Le ton y conserve la simplicité naturelle à un homme sérieux. Jusqu'aux débuts de la campagne d'Italie, il paraît dominé par le désir de rentrer sous le toit paternel et de s'y livrer à la culture des champs. A partir de ce moment là, il se montre exclusivement épris de son métier. Il ne s'abandonne guère à l'enthousiasme. Il parle des *talents* de Bonaparte, et jamais de son génie. Il ne dissimule ni les fautes du général en chef et de ses lieutenants, ni la position critique de l'armée française lors du combat d'Arcole, ni les succès des Autrichiens. Parmi ses jugements, je remarque celui qu'il porte sur Carteaux : « Brave homme, ingénieux, ayant su faire « beaucoup avec fort peu de moyens. » (p. 79). Cela contraste avec les sévérités de l'histoire. Parmi les détails, je note l'achat d'un mauvais cheval moyennant 20,000 livres, et de 15 mains de papier au prix de 4,000 francs (p. 108-109) : curiosités authentiques à joindre à celles qui ont rendu célèbre le régime des assignats. Sur la prétendue corruption de l'armée d'Italie, je retiens ce témoignage : « On ne s'enrichit pas au métier de la guerre ; le « militaire n'attrape que des coups et de la gloire... Après avoir servi mon « pays... j'aurai la satisfaction de revenir auprès de vous sans avoir pu « même payer les dettes que les malheurs du temps vous ont fait contrac- « ter. » (p. 121). Enfin, puisque la mode est aux dissertations militaires, je citerai deux mots de Dommartin où se résume tout le secret du métier : « Nos soldats ont des ailes. » (p. 115). « Je suis plus d'une fois resté soixante heures à cheval, y mangeant et luttant contre le sommeil. » (p. 124). Les deux choses que ces deux mots représentent prévaudront toujours et partout contre toutes les inventions à l'usage de générations efféminées.

H. LOT.

---

89. — **Jacques Crétineau-Joly, sa vie politique, religieuse et littéraire,** d'après ses mémoires, sa correspondance et autres documents inédits, par M. l'abbé U. Maynard, chanoine de Poitiers. Paris, Firmin-Didot, 1875, in-8°, xv-541 p.

Une biographie de Crétineau-Joly est susceptible de nous intéresser surtout par les lumières qu'elle doit apporter d'une part sur l'histoire de la presse pendant le règne de Louis-Philippe, de l'autre sur l'authenticité des documents dont l'auteur de tant d'ouvrages à sensation s'est servi, sans nous donner le moyen d'en contrôler l'emploi. Par elle-même, la personnalité de Crétineau-Joly n'a rien qui puisse tenter un biographe ni attacher le public. Indépendant d'esprit et de caractère, étranger au sentiment des nuances, jugeant d'instinct et de primesaut, passionné pour la polémique, d'un certain laisser-aller dans sa conduite[1], tel il nous apparaît dans sa vie et dans ses livres. Avec ces qualités et ces défauts, le journalisme devait être et fut en effet sa vraie vocation. Il en conserva même le ton et l'allure en devenant historien. Avant de travailler pour les journaux, Crétineau-Joly avait cherché une réputation d'un ordre plus élevé dans des compositions poétiques qui sont à bon droit oubliées. A la même époque, pendant les cinq années (1823-1828) qu'il passa à Rome en qualité de secrétaire particulier d'Adrien de Montmorency, duc de Laval, ambassadeur de France auprès du Saint-Siége, il nouait avec le cardinal Bernetti et le pape Grégoire XVI des relations qui le préparaient au rôle d'avocat attitré des Jésuites et de la Papauté. M. l'abbé M. rapporte sur ce séjour à Rome plusieurs anecdotes piquantes, dont le récit est le plus souvent emprunté à Crétineau-Joly lui-même. Ce fut à la fin de 1831 qu'il entra dans la presse militante. Au *Véridique* et au *Vendéen* de Niort, à l'*Hermine* de Nantes il déploya une puissance de travail, un don d'improvisation, un courage dont le souvenir subsiste peut-être encore dans l'Ouest. M. l'abbé M. nous apprend que ce fut Crétineau-Joly qui enleva du greffe de la cour de Rennes des papiers compromettants pour des légitimistes impliqués dans la guerre civile de la Vendée. Il aurait pu ajouter que le gouvernement, qui ignora l'auteur de ce coup de main, avait à sa disposition — il s'en vantait du moins — trois copies authentiques des pièces disparues. On regrette qu'à propos de l'intervention de Crétineau-Joly en faveur des Vendéens condamnés, M. l'abbé M. n'ait pas fait connaître les excès qui, d'après lui, ont souillé la répression de l'insurrection légitimiste. Il nous aurait peut-être ôté le droit de nous étonner de cette phrase : « Après la guerre de 1832 il y eut toute une hécatombe ... de journaux monarchiques en province. Pendant que la plupart de leurs rédacteurs étaient jetés dans les cachots, en attendant les feux de pelotons auxquels ils étaient réservés par les conseils de guerre... [2] »

1. C'est ainsi qu'il s'affranchit pendant la plus grande partie de sa vie de certaines pratiques religieuses auxquelles il devait cependant attacher un grand prix.

2. P. 52.

L'histoire ne doit aussi, ce semble, accepter que sous bénéfice d'inventaire l'affirmation suivante empruntée par M. l'abbé M. à un article de Crétineau-Joly du 21 juillet 1839 : « L'échafaud politique s'est dressé à Niort, à Rennes, à Parthenay, à Nantes, à Chateaubriand. On l'a porté triomphalement dans les campagnes aux sons joyeux d'une musique militaire, hideux cortége que la haine donnait à la mort[1]... »

Au reste ce n'est pas comme journaliste, mais comme historien que Crétineau-Joly échappera à l'oubli. Au point de vue même de sa cause, il l'a mieux servie par ses ouvrages historiques que par ses articles de journaux. On pourra refaire l'histoire militaire de la Vendée et celle des Jésuites avec une impartialité plus haute et plus sereine, des vues plus élevées, un plus grand talent d'écrivain, mais il sera difficile d'avoir à sa disposition un plus grand nombre de documents d'un caractère privé et secret. La même observation s'applique à son livre sur *Clément XIV et les Jésuites*. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que l'intérêt des matériaux fit tout le prix de ces ouvrages ; ils sont écrits avec chaleur et avec une bonne foi qui a soulevé des protestations dans le parti de l'auteur. Malheureusement Crétineau-Joly ne renvoie à ses sources que d'une façon vague et générale qui laisse toujours un doute invincible dans l'esprit. Le plus grand service que M. l'abbé M. pouvait rendre à son ami était de dissiper ce doute en indiquant la provenance des documents reproduits ou utilisés par lui, en signalant tant les copies, extraits et analyses de pièces que les pièces elles-mêmes qui doivent se trouver parmi ses papiers[2], en nous donnant en un mot sur la composition de ses ouvrages historiques, sur sa façon de travailler, les détails les plus précis et les plus rassurants. Nous ne pouvons dire que M. l'abbé M. ait complétement satisfait notre curiosité à cet égard. En ce qui touche les sources de l'*Histoire de la Vendée militaire*, il reproduit à peu de choses près ce que l'auteur en dit dans son *Avant-propos*. Lorsqu'on sut que Crétineau-Joly se proposait d'écrire cette histoire, les descendants des Vendéens — c'est lui qui nous l'apprend — lui envoyèrent des lettres, des mémoires dont il dut conserver une partie au moins jusqu'à sa mort. Il devait aussi mettre par écrit et garder parmi ses notes les renseignements oraux que lui fournirent, à l'en croire, les acteurs et les témoins survivants de la guerre civile. — Sur la façon dont fut composée l'*Histoire des Jésuites*, M. l'abbé M. est plus explicite. Il nous apprend que la compagnie tout entière s'employa à faire des recherches sous sa direction et que le P. de Montezon prit la part la plus importante à ces recherches. Et cependant nous ne pouvons nous empêcher de trouver qu'ici encore M. l'abbé M. a été bien avare d'éclaircissements. Est-ce la discrétion ou la crainte des longueurs qui l'a empêché de tirer plus grand parti de la correspondance qu'il avait à sa

1. P. 65.

2. Nous savons en effet qu'un certain nombre d'entre elles arrivèrent dans ses mains et même d'une façon qui ne fut pas toujours légitime (p. 156).

disposition et qui permet de suivre jour par jour le travail commun? On aurait aimé assister à l'enfantement d'une œuvre pour laquelle la compagnie a ouvert ses archives et qui tire de cette circonstance une grande valeur. — M. l'abbé M. s'est étendu davantage sur la provenance des matériaux qui ont servi à la composition de l'ouvrage intitulé *Clément XIV et les Jésuites*, précisément parce qu'il y avait là un mystère qui piquait sa curiosité. Comment Crétineau-Joly a-t-il réuni dans ses mains sur le conclave de 1769 et la suppression de l'ordre des correspondances diplomatiques et d'autres documents disséminés dans tous les dépôts de l'Europe? L'auteur de *Clément XIV* éludait toujours les questions qu'on lui faisait à ce sujet et il n'a rien laissé dans ses papiers qui permette de résoudre ce problème. Toutefois M. l'abbé M. croit que ce furent les Jésuites qui mirent Crétineau-Joly en possession de ces pièces. Ajoutons qu'elles restèrent assez longtemps chez l'éditeur pour être communiquées à tous ceux qui voulaient s'assurer de leur authenticité.

G. F.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 28 avril 1876.

M. Edmond Le Blant lit une note intitulée *La richesse et le christianisme à l'époque des persécutions*. Dans ce travail, M. Le Blant s'est attaché à réunir de nombreuses preuves de la prévention des premiers chrétiens contre la richesse. Des passages tirés du Pasteur d'Hermas, de S. Cyprien, des actes des martyrs, prouvent qu'on appliquait presque à la lettre le célèbre verset du 1er évangile : Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux (19.24). Aussi les riches embrassaient-ils rarement le christianisme, sûrs qu'ils étaient de rencontrer chez leurs nouveaux frères un mauvais accueil. Toutefois un mouvement de réaction se produisit bientôt. Clément d'Alexandrie, pour rassurer les chrétiens riches, qui commençaient à devenir plus nombreux, composa un livre sous ce titre : *Quel riche peut être sauvé*. D'autre part, on reconnut aux martyrs riches un mérite plus grand qu'aux autres, parce que, perdant plus que les pauvres, ils faisaient un sacrifice plus grand et plus difficile. Le verset même de S. Mathieu, qu'auparavant on citait contre eux, parut pouvoir être pris en leur honneur, parce que précisément en déclarant la voix du salut plus difficile à suivre pour les riches il témoignait du mérite de ceux qui parvenaient à vaincre cette difficulté.

M. Joseph Halévy termine la lecture de son mémoire sur le syllabaire cunéiforme. Son objet, en écrivant ce mémoire, a été d'établir que l'écriture cunéiforme syllabique avait été créée pour écrire, non une langue primitive et antérieure à l'assyrien, comme celle que les assyriologues disent avoir été parlée à l'origine dans la Babylonie et qu'ils désignent sous le nom de langue akkadienne, mais la langue assyrienne elle-même.

A l'appui de cette proposition, M. Halévy a réuni des arguments de deux sortes : les uns sont tirés de la phonétique, les autres des valeurs idéographiques qui sont attribuées dans certains cas aux caractères du syllabaire. — En ce qui concerne la phonétique, M. Halévy signale une concordance absolue entre la langue assyrienne et le syllabaire cunéiforme. « Les dix-huit points caractéristiques, dit-il, qu'on signale dans cette écriture, répondent à autant de particularités qui distinguent la phonétique assyrienne et en grande partie celle des langues sémitiques en général. Il n'y a aucune trace d'articulations propres à n'importe quelle autre famille linguistique. Une concordance phonétique aussi absolue ne pourrait avoir lieu si le syllabaire cunéiforme avait été créé pour représenter un idiome différent de l'assyrien. » — D'autre part, chaque signe du syllabaire cunéiforme, outre sa valeur phonétique, possède une valeur idéographique. Or les idées représentées par chaque caractère sont précisément exprimées dans la langue assyrienne, dit M. Halévy, par des mots dont le son est semblable à celui que représentent les mêmes caractères quand on les emploie comme signes phonétiques : M. Halévy voit là une preuve de plus que les hommes qui ont composé ce syllabaire parlaient l'assyrien et non toute autre langue.

M. Victor Guérin commence la lecture de son quatrième rapport sur sa dernière mission en Palestine. Il expose l'exploration détaillée qu'il a faite de la côte et de la rade de Tyr. Il a visité les lieux à plusieurs reprises, soit en bateau, soit même à la nage, et il a pu ainsi constater l'existence d'un ancien port et de quelques débris de murailles, aujourd'hui entièrement cachés sous les eaux. Il ne croit pas qu'il se soit produit au moyen âge comme le ferait croire un passage de Benjamin de Tudèle, un affaissement de la presqu'île tyrienne, par suite duquel une grande partie du sol de l'ancienne Tyr se trouverait aujourd'hui submergée.

Ouvrages déposés :

Leçons nouvelles et remarques sur le texte de divers auteurs, par Reinhold Dezeimeris ; Observations sur une inscription du musée de Bordeaux, par le même ; — E. Le Blant, Une chanson hollandaise sur le meurtre du maréchal d'Ancre ; — Lucien Leclerc, Histoire de la médecine arabe, tome I ; — C. C. Moncada, Relazione sulla importanza di una raccolta d'iscrizioni greche, latine ed arabe esistenti in Sicilia (Palermo, 1875, broch. in-8°) ; — Ch. Nisard, De quelques parisianismes populaires.

Ouvrages présentés de la part des auteurs :

Par M. Georges Perrot : Monuments grecs publiés par l'association pour l'encouragement des études grecques en France, n° 4 ;

Par M. Renan : E. de Sainte-Marie, Les ruines de Carthage (extrait du journal l'*Explorateur*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 13 Mai — 1876

90. — **Die Indogermanische Religion in den Hauptpunkten ihrer Entwickelung.** — Ein Beitrag zur Religionsphilosophie von Dr Asmus. — Erster Band. Indogermanische Naturreligion. — Halle, Pfeffer. 1875. 1 vol. 8°.

Ce volume comprend la moitié de l'ouvrage total que l'auteur a en vue, et dont il donne ainsi le plan dans sa préface. « La première partie traite en quatre paragraphes de la religion naturaliste, elle en expose le développement et la décadence finale. La seconde partie a pour objet dans le paragraphe 5 la divinité absolue, sous la forme qu'elle a prise dans les religions particulières, ensuite dans les § 6 et 7 la spiritualisation (*Vergeistigung*), en tant qu'elle pouvait se produire d'après les idées fondamentales des peuples, et enfin dans le § 8 le rapport de tout ce développement du paganisme indogermanique avec le christianisme. »

On peut suivre tour à tour pour arriver à l'intelligence complète des religions anciennes deux procédés différents ou plutôt exactement inverses. L'un consiste à se débarrasser aussi complétement que possible des façons de penser modernes, et à tâcher de revivre en quelque sorte la vie morale et intellectuelle des peuples primitifs. C'est le procédé du philologue interprétant les monuments. L'autre consiste à chercher dans les façons de penser anciennes les rapports qu'elles peuvent présenter avec les nôtres, à faire ressortir l'analogie des questions dans lesquelles s'est résumée à différentes époques l'énigme de la vie, et des solutions qui en ont été tentées. Ce second procédé est celui du philosophe. L'application n'en est pas sans dangers, et il ne peut en tout cas être employé qu'à la suite du premier. Le philosophe doit faire d'abord, sur les traces du philologue, tout le chemin qu'il se propose de refaire en sens inverse. Il faut qu'il soit sûr d'être descendu jusqu'aux formes exactes de la pensée antique, avant de songer à les ramener, sous toutes les réserves nécessaires d'ailleurs, aux types plus familiers de la pensée moderne.

M. A. a très bien compris, et rempli d'une façon aussi satisfaisante que possible, en l'état actuel de la science, cette condition préalable de son entreprise. Son livre est l'œuvre d'un philosophe, mais d'un philosophe parfaitement informé des résultats de la philologie. Dans la première partie, seule parue jusqu'à présent, c'est, il est vrai, à la plus nouvelle et à la

moins solide encore des branches de la philologie, à la mythologie comparée, qu'il a dû surtout avoir recours. Mais il a su parfaitement discerner entre des travaux déjà nombreux ceux dont la valeur est le moins contestable, et qui, parmi beaucoup d'interprétations de détail plus ou moins hypothétiques, présentent au moins dans ses grandes lignes et dans ses dogmes essentiels le système de la religion indo-européenne. Nous avons nommé les travaux de M. Kuhn, et avant tout son beau livre intitulé : *Die Herabkunft des Feuers und des Gœttertranks.*

L'ouvrage débute par une assez longue introduction dont la première moitié (p. 1-32), roulant sur cette question « L'homme peut-il connaître Dieu, » est destinée, dans la pensée de l'auteur, à assurer une base aux recherches sur la philosophie de la religion, trahit des préoccupations dogmatiques qui auraient pu, ce semble, être écartées d'un livre dont l'intérêt est avant tout historique. Aussi produit-elle un peu l'effet d'un hors-d'œuvre. Il n'en est pas de même de la seconde moitié (p. 32-68), qui présente un tableau rapide du développement des différentes religions dont traite le livre lui-même, à savoir les religions des Hindous, des Perses, des Grecs et des Germains.

Dans le premier des quatre paragraphes actuellement publiés, M. A. montre fort bien que la religion primitive des Indo-européens n'est pas plus le polythéisme proprement dit que le monothéisme, mais qu'elle offre deux caractères principaux : 1° la confusion des différents dieux, qui peuvent se substituer l'un à l'autre de telle sorte qu'entre eux les différences semblent n'avoir rien d'absolu ; 2° la conception de l'identité essentielle du divin et du terrestre. Le second de ces caractères surtout est d'une importance capitale. C'est à le bien constater que M. Kuhn a consacré le livre déjà cité sur les mythes de la descente du feu et du breuvage céleste, et peut-être y aurait-il eu avantage à lui laisser le premier rang. Selon nous du moins, la ressemblance durable et l'identité primitive des diverses formes divines dans les religions indo-européennes, tiennent moins à la prédominance exclusive dans chacune de ces religions de tel ou tel mythe limité à un seul ordre de phénomènes, qu'au fait que tous les personnages divins se ramènent en dernière analyse à la conception du feu ou d'un producteur du feu sous l'une quelconque des formes de cet élément, y compris sa forme terrestre, et au principe de l'identité de toutes ses formes. Quoi qu'il en soit, nous sommes d'accord avec M. A. et probablement avec tous les mythologues sur les deux traits essentiels de ce qu'il appelle l'*hénothéisme* indo-européen.

Dans le second paragraphe, l'auteur montre comment se distinguent sur ce fond commun de l'hénothéisme les différents dieux des religions particulières.

Il consacre le troisième à déterminer la signification du breuvage d'immortalité. C'est principalement à cette partie du livre et à la suivante que s'applique ce que nous avons dit plus haut de la méthode d'interprétation

philosophique consistant à rapprocher les idées anciennes des nôtres, et aussi des dangers qu'elle présente.

M. A., après avoir reconnu dans la conception des dieux indo-européens « l'union de l'universalité substantielle de l'être et de la particularité accidentelle de la personnalité, » y relève une difficulté qui se trahit, dit-il, par ce fait « que la personnalité doit se faire redonner sans cesse le caractère absolu qui lui manque, en d'autres termes que l'union qui se résout sans cesse doit être incessamment rétablie par des moyens extérieurs. » Tel serait l'objet du breuvage d'immortalité, identique à l'élément matériel dont les différents dieux ne sont que des manifestations diverses. C'est par lui que les fondateurs de la religion indo-européenne auraient « cherché à élever la personne divine à la hauteur de l'espèce divine. » Or, quelques précautions que M. A. ait prises pour distinguer la forme scientifique sous laquelle il présente cette conception de celle qu'elle aurait pu prendre dans la conscience religieuse des premiers âges, nous craignons qu'il n'attribue ici à nos ancêtres des préoccupations qui leur étaient entièrement étrangères. Celles qui ont donné naissance à la mythologie indo-européenne étaient, croyons-nous, d'une nature nullement spéculative, mais au contraire purement pratique (Cf. *Revue Critique*, 1873. II. p. 269.) Si l'Indo-européen en est venu à croire que les dieux avaient besoin d'un breuvage qui leur donnât la force d'accomplir leurs exploits, c'est-à-dire de conquérir pour lui-même les trésors du ciel, (et c'est là en somme la conception primitive du breuvage céleste), c'est que cette croyance, en lui permettant d'intervenir pour satisfaire le besoin divin, flattait en lui le désir, commun aux hommes de tous les temps, de faire violence à la nature et de lui arracher par des sortiléges les dons qu'elle fait trop longtemps attendre. Sans doute le breuvage que l'homme offre aux dieux sur la terre passe pour être tombé du ciel où ceux-ci le goûtent en tout temps. Mais ce n'est pas une raison de croire que l'idée d'un breuvage nécessaire aux dieux se soit développée d'abord d'une façon entièrement indépendante du culte, encore moins qu'elle ait été suggérée par le sentiment, plus ou moins inconscient, d'une difficulté philosophique.

Dans le quatrième et dernier paragraphe, M. A. traite de la décadence de la religion naturaliste. Selon lui, elle resta florissante « aussi longtemps que dura la réunion naïve de la personnalité et de la dignité de l'espèce communiquée du dehors à la personnalité » (par le breuvage d'immortalité). « La décadence commença quand cette unité se résolut, et que par suite la limitation de la personne comme telle se trouva découverte. La divinité fut introduite dans la sphère de l'homme ; on lutta avec elle par la prière, elle passa pour un être hostile auquel ses dons durent être arrachés par la sorcellerie. » On voit que M. A. rapporte à la période de décadence de la religion naturaliste la conception du culte que nous sommes disposé au contraire à considérer comme la plus ancienne. Ce n'est pas que le contraste de la même conception avec une idée plus haute de la divinité ne nous paraisse en effet,

comme à M. A., la cause qui a amené peu à peu la décadence dont il s'agit; mais nous cherchons cette idée plus haute moins dans la notion même de l'unité de l'espèce divine, que dans celle des attributs moraux assignés aux personnages divins qui représentaient le mieux cette unité. Or, nous considérons l'idée d'un Dieu-Providence comme un progrès de la pensée humaine, qu'il ne faut pas placer au commencement, mais à la fin, du développement des religions naturalistes. Leur décadence ne daterait donc pas comme le veut M. A. (p. 243) du jour où l'homme prit nettement conscience des besoins dont le dieu ne trouvait pas la satisfaction en lui-même, mais de celui où le caractère, de jour en jour plus sacré, de la divinité, parut incompatible avec une conception qui au contraire remonterait, selon nous, aussi haut que le culte lui-même.

Nous regrettons d'en être réduit à indiquer les points sur lesquels nous sommes en désaccord avec l'auteur, sans pouvoir en pousser plus loin la discussion. Qu'il nous soit permis en terminant de renouveler un hommage bien mérité à l'érudition philologique dont témoigne son livre, et de nous féliciter de voir la mythologie ainsi prise au sérieux par un philosophe. Il serait à souhaiter, sauf les réserves que nous avons cru devoir faire sur la méthode d'interprétation de M. A., que cet exemple fût suivi par les mythologues de profession, qui oublient trop souvent que la mythologie indo-européenne est le monument des croyances religieuses d'une race, et non pas seulement d'une sorte de poésie descriptive de la nature.

Abel BERGAIGNE.

---

91. — **Les Colliers d'or**, allocutions morales de ZAMAKHSCHARI, texte arabe suivi d'une traduction française et d'un commentaire philologique, par C. BARBIER DE MEYNARD. Paris, E. Leroux, 1876. In-8°, XVII-223 p. — Prix : 6 fr.

Les Pensées de ZAMAKHSCHARI, texte arabe publié complet pour la première fois, avec une traduction et des notes, par C. BARBIER DE MEYNARD. Paris, E. Leroux, 1876. In-8°, 128 p. — Prix : 4 fr.

La morale n'est ici, pour ainsi dire, qu'un prétexte. Erudit et philologue avant tout, Zamakschari a bien plutôt fait œuvre de littérateur que de moraliste en composant ses *Colliers d'Or*, ou mieux, ses *Petits Sermons* [1]. Rédigées autrement, ces pieuses maximes n'auraient pas attiré autant l'attention des orientalistes. Ce qui en fait pour nous l'intérêt, c'est qu'elles sont écrites selon toutes les règles de l'art, en un langage quelque peu conventionnel, sans doute, mais remarquable par le choix des mots rares et archaïques, par l'emploi des tournures insolites, par la fréquence des allusions aux traditions, aux proverbes, aux poésies, aux us et coutumes des Arabes du dé-

1. *Petits Sermons*, *Petits Conseils*, tel est, en effet, le véritable titre de cet opuscule, comme le prouve M. Barbier de Meynard dans sa préface, p. vij. Celui de *Colliers d'Or* a néanmoins prévalu.

sert. Qu'on ne s'étonne donc pas de nous voir examiner cette publication surtout en ce qu'elle touche à la grammaire et à la lexicographie. M. Barbier de Meynard lui-même, quand il s'est décidé à rééditer les *Colliers d'Or* a eu principalement en vue l'avantage qu'en peuvent retirer les amis de la philologie arabe.

En Orient, les *Colliers d'Or* sont célèbres à l'égal des *Séances* de *Hariri* et de la *Vie de Timour* d'Ibn 'Arabschâh. En Europe, ils ne le sont pas moins, — j'entends parmi les arabisants ; — mais pour de tout autres motifs.

La première édition de cet opuscule date de l'année 1835. De Hammer est son auteur. Il eut l'idée bizarre de l'offrir en guise d'étrennes à ses confrères les orientalistes. Mal lui en prit. La constitution et l'intelligence parfaite d'un texte aussi difficile supposaient des qualités d'esprit, des habitudes de travail que ne put jamais acquérir ce savant, admirable à d'autres égards. Son texte pullulait d'erreurs, sa traduction, de contre sens. Dès l'année suivante, MM. Fleischer et Weil appréciaient comme il convenait cette production et y opposaient, chacun de son côté, une traduction nouvelle[1]. Piqué au vif, De Hammer riposta, fit répondre par des amis; l'un d'eux même, prenant à partie M. Fleischer, et à bout d'arguments et d'invectives, recourut à l'ultima ratio : il provoqua en duel son adversaire. De part et d'autre on s'interposa, et l'affaire prit des allures plus pacifiques. Silvestre de Sacy, choisi pour arbitre, donna gain de cause à M. Fleischer.

En rendant ce verdict, S. de Sacy exprimait le souhait que l'opuscule de Zamakhschari fût publié d'une manière digne de son auteur. Ce vœu est aujourd'hui réalisé. Profitant d'une bonne édition avec commentaire turc, qui a paru en 1874 à Constantinople, des deux mss. de Paris, s'entourant de tous les ouvrages accessibles de Zamakhscharî, et aidé des travaux de ses devanciers, de notes manuscrites obligeamment communiquées par M. Fleischer, M. Barbier de Meynard a réussi à nous donner des *Colliers d'Or* une édition sinon irréprochable, du moins, laissant bien peu à désirer. Au reste, nous croyons que le succès de cet ouvrage, qui nous paraît appelé à devenir classique dans nos études, obligera M. B. de M. à le réimprimer. Il lui sera facile alors d'en effacer les taches légères.

Le plan adopté par M. B. de M. est commode. Au lieu de donner, comme de Hammer, le texte et la traduction en bloc, il fait suivre chaque *Maxime* 1° des variantes, 2° de la traduction, 3° des notes y afférentes. Les mots sont vocalisés avec soin. C'était une tâche minutieuse, dont M. B. de M. s'est acquitté à son honneur. Tout au plus relèvera-t-on çà et là un *hamza* égaré sur l'*élif* prosthétique d'un impératif[2]. Pour constituer son texte, M.

1. M. B. de M. dit très justement à propos du travail de M. Fleischer : « On est frappé aujourd'hui encore de ce que ce savant dut déployer de sagacité, disons même de divination, pour se diriger au milieu des ténèbres que le premier éditeur avait accumulées comme à plaisir. »

2. Signalons, max. XXXIX, l. 2, *abqi* pour *ibqa*; max. LIII, l. 3, *oustou'iza*,

B. de M. a suivi de préférence l'édition de Constantinople, dont les leçons, en général, sont meilleures que celles de nos mss. et de l'édition de Hammer [1]. Il l'a fait, toutefois, avec discernement, et n'a négligé aucun des moyens de critique qui s'offraient à lui. Notons les seuls passages où nous soyons en désaccord avec le savant éditeur. Max. XIX, l. 1, toute difficulté disparaît si au lieu de vocaliser *min 'adouwihi*, on lit *man 'douwoho* : « Celui qui place son ennemi côte à côte avec son ami. » De même, max. XLIII, l. 3 et 4, le parallélisme exige, pensons-nous, qu'on lise h*affazoû*, à la 2e forme au lieu de h*afizoû*. Il faut alors prendre le verbe *'allaqa* dans le sens indiqué par Hâdjî Khalfa (éd. Fluegel, t. Ier, p. 428) de *faire une leçon orale, dicter*, et traduire : « Ils ne font apprendre par cœur et ne dictent, ils ne rangent leurs élèves en ligne et en cercle, que pour, etc. » S*affafa* s'applique sans doute aux enfants, que le professeur range en ligne droite devant lui pour les avoir sous les yeux ; h*allaqa* s'applique aux adultes, qui forment le cercle autour du professeur. De là h*allaqa* a pris l'acception de *tenir une conférence*. Cf. *Ibn Djubair*, éd. Wright, *glossaire*, et *Journal asiatique* de 1869, août-sept., p. 167, art. de M. Dozy. — Dans le passage difficile de la maxime XLVII, l. 7 et 8, la variante *'illatoka* d'un des mss. de Paris devait être préférée à la leçon *'alayka*. Le second *moẓâhat* est alors le parti passif de *ẓâha*, à la 4e forme. Si l'on conserve la négation *lâ* après *'an*, le sens est : « tu crois écarter ainsi le motif qu'il y aurait pour toi de ne pas la dire. » Mais en supprimant ce *lâ* et en insérant devant *'an* la préposition *fî* que porte l'édition de Hammer, on a un sens peut-être encore meilleur, parce qu'il est plus conforme à l'acception ordinaire de la locution *aẓâha 'l-'illata*, *moẓâho 'l-'illati* [2]: « Mais tu n'as nul besoin de la dire. » En deux endroits le texte original semble avoir été altéré de bonne heure. Max. XXIV, l. 4, M. B. de M. n'indique aucune variante pour la leçon *'ila manâkhira ;* d'où il faut conclure que tous les manuscrits connus la portent. Nous la croyons cependant mauvaise. Et d'ailleurs comment faire le mot à mot de *djâscha 'ila manâkhira ?* Pour restituer cette phrase il faut recourir à un hémistiche de Ta'abbata Scharran que Zamakhscharî a évidemment voulu copier ici, et qu'on trouve dans le *Hamâsah*, p. 33 : *iẓa sodda minho mankhiron djâscha mankhiro* : « Quand une de ses narines est bouchée, l'autre se met à renifler, » métaphore énergique par laquelle le

---

au passif, pour *ista'aẓẓa* : le passif est inexplicable grammaticalement. Dans la maxime II, l. 4, il faut lire *morakkaboka* et non *markaboka* (Cf. d'ailleurs l'éd. de Hammer) et traduire, en conséquence, comme de H. et M. Fleischer, *de quoi tu es composé*.

1. Un point que M. B. de M. ne discute pas est celui de savoir de quelle recension des *Colliers d'Or* parle Hâdjî Khalfa, éd. Fluegel, t. I, p. 345. D'après lui, cette centurie de maximes débute par les mots: *Aḥmadoho 'ala mâ adradja lî min al-ẓrafi*, et chaque maxime commence par l'interpellation O Abou 'l-Qâsim ! que Zamakhscharî s'adresse à lui-même.

2. Voy. *Fragm. hist. arab.*, ed. De Goeje, glossaire, vo *'alla* ; *Fakhrî*, éd. Ahlwardt, p. 63, six lignes avant la fin, en corrigeant *'ilikihi* en *'ilalihi* : Maçoudi, *Prairies d'Or*, t. VIII. p. 48.

poète guerrier veut dire que lorsqu'on lui ferme une issue il s'échappe par l'autre. Zamakhscharî a certainement écrit : *iḍa sadadta min fasâdihi mankharan djâscha laho mankharo*[1], traduction libre : « Quand tu chasses sa méchanceté par la porte elle rentre par la fenêtre. » Max. XXVIII, l. 5, l'original devait porter *molhamatan dhâta nîreyni* « tissée à double trame » et non *mohkamatan*, etc., « solide, à double trame. » *Molhamatan* fait ainsi pendant à *nîreyni*, comme, dans le second membre de phrase, *moschraqatan* fait pendant à *noûreyni*. Une trace de la vraie leçon est restée dans la variante *malhat*, que donne en marge l'édition de Constantinople.

Pour la traduction, qui est claire et fidèle[2], M. B. de M. a suivi le système que nous louions naguères en parlant des *Prairies d'Or*, de Maçoudi : il a cherché à faire passer l'arabe en bon français, et ne s'est pas attaché à une littéralité rigoureuse. Serrant de trop près le texte, une version des *Colliers d'Or* eût été presque inintelligible pour les profanes, et M. B. de M. a eu raison de songer à la classe de lecteurs qui pourraient avoir la curiosité de faire connaissance avec un moraliste musulman. Ces lecteurs, nous les en prévenons, trouveront dans Zamakhscharî matière à d'intéressants rapprochements. L'austère théologien recommande la piété, l'humilité, la charité, le pardon des injures, le détachement des biens de ce monde, le mépris de la vie. Il flagelle impitoyablement l'orgueil, l'avarice, l'amour des plaisirs terrestres. Il a parfois des accents éloquents : « Ta vie » passe comme l'ouragan et tu espères qu'elle aura la durée des siècles : » telle est l'illusion de ta faible raison, qui ne voit pas que tu n'es qu'une » ombre fugitive. — Ta vie ! c'est la lueur d'un jour, mets-le à profit ; c'est » l'obscurité d'une nuit, garde-toi de t'endormir. — « Imite le chamelier » qui frappe les flancs de sa monture jusqu'à ce qu'il arrive en lieu sûr » (Max. III). — « Nos aïeux ! la tombe les a réduits en poussière ; — Nos » pères ! le temps les a consumés ; — Nos fils ! Ils ne seront bientôt plus » qu'un souvenir. — Pourquoi donc rechercher une ombre fugitive, un » lieu de halte qu'il faudra quitter dès demain ? » (Max. LXXXVIII). — La confiance en Dieu est encore un des thèmes favoris de Zamakhscharî.

1. Le pronom *ho* de *laho* se rapporte à *fasâd*. Il faut vocaliser *mankharo* (ce qui est permis) afin d'obtenir une rime parfaite avec *âkharo* de la phrase précédente.

2. Nous relevons pourtant quelques erreurs. Max. V, note 1, il fallait adopter la traduction de M. Fleischer et du commentaire turc contre celle de de Sacy. Zamakhscharî veut qu'on songe à ceux qui ne sont plus, non pas qu'on rappelle leurs discours. — Max. IX, l. 2, *méprisable*, lisez *abandonné de Dieu*, et sur *khadhlân* cf. *Istilahât al Fonoûn*, ed. Sprenger, p. 449, et la trad. de M. Fleischer. M. B. de M. aurait encore dû traduire comme M. Fleischer dans les passages suivants : Max. XII, d. l., *se la transmettre les uns aux autres*, lisez *se la recommander les uns aux autres*; Max. XX, l. 4-5, *Sont faits pour fraterniser*, lisez *pour qu'on fraternise avec eux*; Max. XXII, l. 3, il y a allusion au Koran, ainsi que l'observe M. Fleischer ; traduisez : *Dieu t'a créé sérieusement et non en se jouant*; Max. XXXIV, l. 2-3, *ceux que tu as acquis récemment*, lis. *ceux que tu peux acquérir toi-même* (par ton propre mérite) ; Max. LXV, l. 3 et 4, lisez : *ce qu'il est véritablement difficile de supporter, c'est ce* (l'ignorance) *qui attire sur toi des calamités de tous genres ; ce qui accable vraiment, c'est ce* (l'impiété) *qui entraîne avec soi toute sorte de conséquences fâcheuses.*

Chose bizarre ! attaché aux croyances Mo'tazilites, partisan du libre arbitre, il veut qu'on accepte les afflictions, la maladie même, sans chercher à réagir contre elles. Il semble oublier qu'au nombre des traditions attribuées à Mahomet se rencontre l'adage : Aide-toi, le ciel t'aidera. Les médecins lui sont particulièrement odieux, d'abord parce qu'ils ont la prétention de guérir, ensuite parce qu'ils sont enclins au *matérialisme* : « Hais » les médecins, lit-on » p. 117 : « Le médecin n'est que le disciple de » l'empirisme : il débite ce qu'il a dans son sac ; aussi n'est-il pas rare que » ses consultations emportent le malade. » *(Ibid)*. « C'est en te courbant hum» blement devant lui (Dieu) que tu te sauveras et non en consultant Jean » ou Bakhtieschou [1] » (p. 116-117).

Nous avons cité plus haut deux maximes à titre de spécimen. Il s'en faut que toutes soient d'un style aussi coulant. Beaucoup nécessitent des explications détaillées, pour lesquelles on doit recourir aux commentaires placés à la fin de chaque morceau. Ces commentaires forment la partie la plus considérable du volume. On n'y rencontre pas moins de six cents termes rares, dont le sens est discuté et établi au moyen d'exemples empruntés, soit à d'autres ouvrages de Zamakhscharî, soit aux meilleures productions de la littérature arabe. Aucune difficulté n'est éludée et toutes sont résolues de la manière la plus satisfaisante, avec une grande abondance de preuves. Désormais nul arabisant ne pourra se dispenser de consulter ces notes, au milieu desquelles un index très-complet facilite les recherches. Nous avons, ici, peu d'observations à faire. P. 52, n. 6, ce que M. B. de M. dit de l'écorce du *naba'* est inexact. Cf. la trad. de M. Fleischer, p. 62, n. 23. — P. 72, la leçon *tilâd* (c'est le pluriel de *tild*) doit rester dans le passage indiqué de la *Vie de Timour* : elle rime d'ailleurs avec *bilâd*. — P. 73, n. 2., M. B. de M. a parfaitement raison de voir dans *fazi'on* l'équivalent de *mostaghîthon*. Nous ferons seulement remarquer à propos du vers emprunté au *Kâmil* de Moberred, que M. Wright y a admis deux fausses leçons : *konnâ*, dans le 1er hém. et *laho*, dans le deuxième. Comment accorder ce *konnâ* avec le *kâna* du deuxième hémistiche ? Au lieu de *konnâ*, il faut *'innâ*, « certes que nous, » au lieu de *laho*, il faut *lanâ* pour nous, « comme le donne Meidânî » éd. Freytag, t. II, p. 244. Le *Hamâsah*, p. 7, l. 16 donne également ce vers ; on y trouve la bonne leçon *'innâ*, mais *laho* y est conservé à tort. — P. 76, n. 5. A l'appui du sens qu'attribue M. B. de M. au verbe *ahraza* suivi de *bi*, on peut voir encore *Hamâsah*, p. 17, l. 13 et *Vie de Timour*, t. II, pp. 240 et 350, où *ahraza bi* doit se rendre par s'emparer de. — P. 83, n. 4, (Cf. p. 120, n. 4.) à propos de la locution grammaticale *Zeid a frappé 'Amr*, du *wâw* explétif de ce dernier nom, et de l'orthographe régulière de David par un seul *wâw*, on peut ajouter à l'anecdote citée par M. B. de M. les vers plaisants transcrits par le Scheikh Tantawy dans le *Bulletin historico-philologique* de St-Pétersbourg, t. XII,

1. Médecins célèbres de Baghdâd.

p. 251 : « Voici la cause pour laquelle les grammairiens répètent et écrivent: « Zeid a frappé 'Amr. David a dit : O Zeid ! 'Amr a pris injustement, des « lettres de mon nom, un *wâw*. Efforce-toi de me venger et frappe-le sans cesse. » On dit aussi proverbialement : « Tel homme est plus inutile que le *wâw* de 'Amr. » Un poète a composé les vers suivants sur le malheureux destin de 'Amr, condamné par le caprice des grammairiens a être frappé par Zeid jusqu'à la fin des siècles : « Si 'Amr est avili entre tous les hommes, c'est qu'il a volé son *wâw* à David. » — P. 103, n. 1, c'est par inadvertance que *Sou'o z-zann* est rendu par *prévision du mal*, au lieu de *mauvaise opinion*. La maxime signifie que la prudence consiste à avoir tout d'abord mauvaise opinion d'autrui.

Pour terminer ce que nous avions à dire des *Colliers d'Or*, ajoutons que ce volume sorti des presses de l'Imprimerie nationale est un chef-d'œuvre de goût et d'élégance.

Le second opuscule de Zamakhscharî, dont le titre arabe est *Nawâbigh al-Kalim*, nous était déjà connu par extraits. Frappé de l'analogie qu'il présente, pour le style, avec les *Colliers d'Or*, et considérant qu'il n'en existait qu'une édition fragmentaire exécutée au siècle dernier, et très fautivement, par Albert Schultens, M. B. de M. s'était proposé d'en publier le texte seul avec des notes explicatives à la suite de son édition des *Colliers d'Or*. Ce projet ayant dû être abandonné, M. B. de M. s'est décidé à faire insérer le *Nawâbigh* au *Journal asiatique*, où il a paru avec une traduction et un commentaire dans le nº d'octobre-novembre de l'année dernière. Nous avons sous les yeux le tirage à part. Les *Pensées* de Zamakhscharî, rédigées comme les *Colliers d'Or* en prose rimée, sont écrites avec la plus grande recherche et à grand renfort de jeux de mots et d'allitérations qui les rendent souvent très obscures. Grâce à deux commentaires de notre Bibliothèque nationale et surtout à une édition avec commentaire turc lithographiée en 1866 à Constantinople, M. B. de M. a pu en établir correctement le texte et en donner une interprétation sérieuse [1]. C'est là encore une contribution des plus utiles qu'apporte M. Barbier de Meynard à la lexicographie arabe, et sur les mérites de laquelle nous regrettons de ne pouvoir insister plus longuement.

Nous ne prendrons pas congé de ces deux volumes sans témoigner à leur savant éditeur combien la lecture nous en a été profitable.

Stanislas GUYARD.

---

1. Nous relevons seulement au passage *moschabbihon* (nº 136) qu'il faut remplacer par *moschbihon*. Nous traduisons le nº 34 : « Ceux des hommes qui aspirent le plus au pouvoir sont ceux qui échappent le moins à la mort violente; » — le nº 104 : « Autre chose est de ressembler à Bâqir (pour les vertus), autre chose d'en descendre. »

92. — **Œuvres de Molière,** nouvelle édition revue et annotée sur les plus anciennes impressions, par M. E. Despois, Paris, Hachette, 1873-76. Les tomes I, II et III. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Après tant de travaux accomplis sur les œuvres de Molière, après tant d'efforts pour en corriger et en améliorer le texte, il semble bien difficile qu'on puisse y introduire encore des perfectionnements nombreux et de quelque importance. L'édition publiée en 1863 par les frères Garnier, et que M. Louis Moland a revue et annotée, semblait avoir fait, sur ce point si délicat de la constitution d'un bon texte, tout ce que les lettrés les plus exigeants étaient en droit d'espérer. Mais chaque éditeur a sa manière propre de concevoir, non seulement la meilleure façon d'établir le texte même, mais aussi les variantes, les annotations, les citations et les annexes de toutes sortes qu'il exige. La *Collection des grands écrivains de la France* que publie depuis près de quinze ans la librairie Hachette, sous la haute direction de M. Ad. Régnier, ne pouvait se borner à reproduire une édition connue des œuvres de Molière, si parfaite qu'elle fût ; il lui fallait en donner une nouvelle qui l'emportât en quelques points sur les précédentes et fût digne des belles éditions des autres grands classiques du XVII[e] siècle que comprend déjà cette collection. Disons rapidement comment M. Despois, qui s'est chargé de cette lourde tâche, la comprend et l'exécute.

Quoiqu'il ne négligeât pas absolument ses droits à la propriété littéraire de ses ouvrages et le légitime bénéfice qu'il en pouvait tirer [1], Molière était pourtant assez insoucieux de la façon dont on l'imprimait. Quelques-unes de ses pièces n'ont même été livrées au public qu'après sa mort, en vertu d'une convention passée entre sa veuve et le libraire Thierry qui les paya 1500 livres [2]. Celles qui ont été publiées de son vivant parurent d'abord séparément : les neuf premières furent réunies en 1666 dans un recueil en deux volumes que les amateurs se disputent aujourd'hui à des prix fort élevés. Deux autres recueils furent formés en 1673, peu après sa mort, et l'année suivante. Ce sont ces éditions originales que M. Despois a surtout suivies, bien qu'elles abondent en fautes choquantes. Ces fautes, il les a rectifiées d'après l'édition de 1682, donnée par les amis du poète, La Grange et Vinot, la première qui ait fait entrer dans le texte les modifications qui s'étaient peu à peu introduites à la scène, et d'après l'édition de 1734, due à Marc-Antoine Joly. Ce dernier éditeur s'est permis divers changements intelligents ; il a multiplié les divisions et noté un grand nombre de jeux de scène : c'est de toutes ces modifications introduites par Joly qu'est sorti le texte courant et commun généralement adopté.

---

1. Nous fournissons des preuves de ce fait dans le compte-rendu, qu'on trouvera dans un prochain numéro de la *Revue*, des *Nouvelles pièces sur Molière*, publiées par M. Campardon.

2. Cette convention est mentionnée dans le ms. de M. de Tralage, conservé à la Bibl. de l'Arsenal.

Ce court exposé suffit pour faire comprendre combien de comparaisons et de variantes exige le rapprochement de ces trois classes d'édition : celles qu'on considère comme originales, celle de La Grange et celle de Joly. M. Ad. Régnier fils a prêté son habile concours à M. Despois pour tout ce qui, dans la nouvelle édition, concerne le texte, restitué ou plutôt constitué d'après la méthode qui vient d'être indiquée : M. Desfeuilles s'est plus particulièrement chargé de la vérification des dates, des citations et de divers détails analogues. Quant à M. Despois, il s'est réservé, outre la surveillance générale de l'ensemble, la partie historique, c'est-à-dire la biographie de Molière et les notices qui précèdent chaque pièce.

Ces notices sont le grand attrait de la nouvelle édition. Par l'intérêt, l'abondance, la précision des renseignements, elles l'emportent de beaucoup sur les études, tant vantées en leur temps, d'Auger, de Taschereau, d'Aimé Martin, sur celles même de l'édition Garnier, qu'elles ne feront pas oublier pourtant. Les sources où Molière a puisé, la part d'invention qui lui revient dans le sujet, les critiques dont chacune de ces pièces a été l'objet, l'époque où elle fut composée, le nom des acteurs qui l'ont jouée dans l'origine, le nombre de représentations qu'elle a alors obtenues et le chiffre des recettes correspondantes, tous ces éclaircissements et bien d'autres trouvent place dans ces notices.

Pour ce qui concerne les sources, M. D. a poussé le soin et le scrupule jusqu'à nous donner, dans son premier volume, le texte entier de l'*Inavvertito*, comédie que Molière a imitée, ou plutôt qu'il s'est appropriée dans *l'Étourdi*, et qui est l'œuvre de Nicolo Barbieri, dit Beltrame. Ce texte, en italien archaïque et sans traduction, n'occupe pas moins de 138 pages. C'est aller un peu loin : le désir de bien renseigner le lecteur est fort louable assurément, mais, à ce compte, le nouvel éditeur n'aurait-il pas dû nous donner aussi, après *le Dépit amoureux*, *l'Interesse* de Nicolo Secchi, dont le sujet du *Dépit* est emprunté, *le Prince jaloux* de Cicognini après *Don Garcie de Navarre*, des fragments de Térence, de Boccace et de Lope de Vega après *l'École des maris*, et ainsi de suite ? Il s'est arrêté bien vite dans la voie trop large où il s'était engagé, et nous estimons qu'il a bien fait, en reconnaissant d'ailleurs (et c'est là son excuse) que, de tous les drames de Molière, *l'Étourdi* est celui où il a le moins tiré de son propre fonds et suivi de plus près son modèle.

Les notices bibliographique et biographique dont M. D. doit accompagner cette remarquable édition ne seront livrées qu'avec le dernier volume. Pour la première de ces notices, sa tâche lui sera facilitée par la *Bibliographie Moliéresque* de M. Paul Lacroix. Mais il n'en va pas de même de la partie historique : M. D., dans son Avertissement préliminaire, prémunit ses lecteurs contre les déceptions possibles d'une curiosité dont il est désormais bien malaisé de satisfaire les exigences. Et, en effet, après les précieuses découvertes de M. Soulié, après l'Étude, si littéraire à la fois, et si riche de faits, de M. Moland, il ne reste plus, sur la vie de notre grand

poète comique, beaucoup de documents essentiels à trouver, ni de points obscurs à éclairer par la discussion. Il en reste pourtant : quelques découvertes récentes l'ont prouvé. Aussi cette biographie de Molière, que prépare M. D., sera-t-elle, pour la partie historique, la pierre de touche de son édition. Elle prendra place à la suite de la Notice attribuée (à tort peut-être) à La Grange et Vinot et que M. D. reproduit d'après l'édition de 1682. Puisque la pagination, différente de celle du texte, le permet encore, nous oserons l'engager à revenir sur une décision prise et à nous donner aussi la Vie de Molière par Grimarest : elle n'est pas rare sans doute, mais on en regretterait l'absence dans une édition aussi complète et où rien d'essentiel ne doit être omis. Malgré les aventures suspectes que la critique a notées dans cette œuvre qui, après tout, n'est postérieure que d'une trentaine d'années à la mort de Molière, elle n'en est pas moins précieuse par la quantité de renseignements marqués au coin de la vraisemblance qu'elle contient et que Voltaire n'a pas dédaigné de s'approprier. Nous défions qui que ce soit, fût-ce M. Soulié, d'écrire une biographie un peu complète de Molière, sans faire quelque emprunt aux confidences de Grimarest.

Nous ne terminerons pas ce compte-rendu sans signaler le curieux appendice à cette Vie encore à faire, que M. D. a publié à la fin de son premier volume. Cet appendice contient les tableaux des représentations de chacune des pièces de Molière depuis 1659 jusqu'en 1870 : les premiers tableaux sont dressés d'après le *Registre de La Grange* récemment publié par M. Éd. Thierry ; les autres sont tirés des registres des comédiens La Thorillière et Hubert et de ceux que la Comédie-Française tient régulièrement depuis 1673. Déjà consultés avec fruit par MM. Taschereau et Moland, ces registres sont une source inépuisable d'utiles renseignements sur les variations du goût public et permettent d'étudier la façon, parfois fort opposée au sentiment actuel, dont les chefs-d'œuvre de notre premier poète comique furent accueillis à leur apparition.

Jules LOISELEUR.

---

93. — **Œuvres complètes de Montesquieu** avec les variantes des premières éditions, un choix des meilleurs commentaires et des notes nouvelles, par Edouard LABOULAYE, de l'Institut. T. Ier. *Lettres persanes*. Paris, Garnier frères, 1875, grand in-8° de VII-712 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quelques fervents amis de Montesquieu avaient espéré que ses œuvres complètes seraient admises dans la collection des *Grands écrivains de la France*, si bien publiée par la maison Hachette sous la direction d'un critique accompli, M. Ad. Regnier, mais cette collection paraît devoir, pendant longtemps encore, être spécialement consacrée à la littérature du XVIIe siècle, et même au prix des plus vaillants efforts, on n'achèvera pas avant vingt années au moins les cinquante ou soixante volumes que représentent les éditions commencées ou seulement préparées de La Bruyère, de La Rochefoucauld, de Molière, du cardinal de Retz, de Boileau, de La Fontaine, de Mme de Lafayette, de Saint-Simon, etc. Réjouissons-nous donc

de la décision prise par la maison Garnier, de reproduire, dans sa collection des *Chefs-d'Œuvre de la littérature française*, les meilleures publications du XVIIIe siècle, à côté des meilleures publications des deux siècles précédents. Réjouissons-nous surtout de ce que l'édition des Œuvres complètes de Montesquieu ait été confiée à un homme que ses goûts et ses aptitudes désignaient entre tous pour remplir une tâche qui n'était point sans difficulté.

M. Ed. Laboulaye s'est depuis longtemps occupé de Montesquieu, soit dans ses livres, soit dans son cours du Collége de France : Il le connaît à fond et il l'aime beaucoup, mais il l'aime sans faiblesse et l'on ne trouvera, ni dans son *Avertissement*, ni dans sa *Préface*, ni dans ses *Notes*, ces excès d'une admiration continue qui, chez certains éditeurs, ressemble trop à une aveugle idolâtrie. M. L., par exemple, se contentera de dire (p. VII) : « Nous savons par expérience tout ce qu'on gagne à vivre en compagnie avec cet esprit puissant, sage et bon ; nous voudrions appeler le lecteur à partager ce plaisir délicat. » Un hommage aussi discret aurait été, j'en suis sûr, plus agréable à Montesquieu que toutes les fanfares de la rhétorique de quelques-uns de ses plus enthousiastes appréciateurs[1]. De même, je suis persuadé que l'auteur des *Lettres persanes* aurait été ravi de se voir si bien compris. L'explication de plusieurs passages énigmatiques est des plus heureuses, et l'habile commentateur, après avoir mentionné les mille allusions, les mille sous-entendus que saisissaient au vol les contemporains, mais qui, à 150 ans de distance, nous déconcertent trop souvent, a fort bien dit (p. V) : « C'est cette difficulté que nous avons essayé d'écarter, en donnant en note le mot de ces allusions, de façon qu'il soit aisé d'en saisir aujourd'hui la portée. Le lecteur moderne se trouve ainsi mis au point de vue de l'auteur ; il peut ressentir quelque chose du plaisir qu'éprouvaient nos pères, quand ils voyaient tant de grâce et de malice jointes à tant de bon sens[2]. »

Veut-on une preuve piquante de la nécessité où nous sommes généralement de mieux connaître celui qui restera toujours *un de nos plus grands esprits* ? Ecoutons M. L. (p. III) : « On cite souvent Montesquieu, mais on le cite plutôt qu'on ne le lit ; cela se voit de reste par les citations qu'on en fait, citations qui ne prouvent pas une grande familiarité avec l'auteur. Montesquieu a employé le mot de vertu dans l'acception antique[3], et

---

1. Du jugement de M. L. sur Montesquieu, il faut rapprocher le jugement dont le penseur et l'écrivain viennent d'être l'objet dans une remarquable page de M. Taine : *Les Origines de la France contemporaine* T. Ier. *L'ancien régime*. 1876.

2. M. Taine, dit excellemment, de son côté : « Il semble qu'il parle toujours devant un petit cercle choisi de gens très fins et de façon à leur donner à chaque instant l'occasion de sentir leur finesse... En tout sujet il garde cette suprême discrétion, cet art d'indiquer sans appuyer, ces réticences, ce sourire qui ne va pas jusqu'au rire. »

3. Montesquieu (Lettre CLIII, p. 477) a aussi employé dans le sens latin de *purifier* le mot *expier* : « Rends-moi mon sérail comme je l'ai laissé ; mais commence par l'*expier*, » c'est-à-dire, comme l'explique M. Littré, par extermi-

comme synonyme de patriotisme ; il est revenu vingt fois sur le sens particulier qu'il attache à ce mot; cela n'empêche pas que vingt fois par an, dans des discours d'apparat, on ne nous répète que Montesquieu s'est trompé quand il a fait de la vertu le principe du gouvernement républicain, et qu'on peut être aussi vertueux dans les monarchies que dans les républiques. Ceux qui parlent avec tant d'assurance se doutent-ils qu'ils prouvent éloquemment qu'ils n'ont pas même lu les premières pages de l'*Esprit des Lois* ? Peut-être comptent-ils sur l'ignorance du public, et ils n'ont pas tort. »

Le texte, la préface et les notes de M. L. sont également recommandables. En ce qui regarde le texte, les variantes des premières éditions ont été minutieusement recueillies au bas des pages, comme elles le sont au bas des pages des *Grands écrivains de la France*. « On aime à suivre dans le moindre détail, remarque M. L. (p. v), la pensée de l'écrivain, et à la saisir en quelque façon dans le travail même de l'enfantement. Cette étude, ne fît-elle que montrer avec quel amour Montesquieu soignait son style, aura toujours de l'intérêt pour le lecteur. » M. L. a poussé le scrupule beaucoup plus loin : « Nous avons aussi respecté, ajoute-t-il, la ponctuation des premières éditions. C'est encore là un détail qu'il ne faut point négliger. La ponctuation nous donne le mouvement de l'idée, et nous fait entendre la voix de l'auteur. Celle de Montesquieu est particulière ; la phrase est brève, hachée ; on y sent jusqu'à l'accent gascon du président. Conserver la ponctuation primitive, c'est une façon de rendre plus vivant encore cet esprit original, qui, dans ses écrits, a gardé, non moins que Montaigne, le goût du terroir. »

Dans sa *préface*, où les traits spirituels abondent[1], M. L., profitant des recherches de M. L. Vian et de celles de M. André Lefèvre[2], raconte fort exactement l'histoire des *Lettres persanes*, et il ne croit pas au stratagème dont se serait servi Montesquieu pour rendre favorable à sa cause le cardinal de Fleury. Tout le monde pensera avec lui que, jusqu'à preuve contraire, il est permis de regarder la seconde édition de 1721 comme portant sa vraie date et, par conséquent, comme n'ayant point servi à la candidature du successeur de Louis de Sacy. Mieux avisé que d'autres critiques, M.

---

ner les coupables. M. Laboulaye a rappelé (p. 477) que Montesquieu avait encore usé de ce terme d'antiquité dans l'*Esprit des Lois*, XXIV, 18, à la fin. Puisque nous en sommes aux observations philologiques, observons que M. Littré a négligé de citer, dans son *Dictionnaire de la langue française*, une locution particulière à Montesquieu, celle d'*essayer* pris dans le sens de *mettre à l'épreuve*, et par extension, *fatiguer* : « Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions, parce qu'on les peut faire sans essayer beaucoup son esprit. » (*Introduction*, p. 32).

1. En voici un décoché à l'Académie française, à propos de la marquise de Lambert, dans le salon de laquelle on préparait, dit-on, les candidatures des Immortels : « Semblable en ce point au bon roi Numa, l'Académie française a toujours une Egérie : C'est dans ces belles mains qu'elle remet le dépôt de sa souveraineté. »

2. Voir la *Revue Critique* du 16 mai 1874, p. 316-318.

L. n'a pas voulu transformer le brillant publiciste en un Jacobin par anticipation. « A Dieu ne plaise, s'écrie-t-il (p. 431), que je fasse de Montesquieu un précurseur de la République française! Ses idées et ses goûts ne le portaient point du côté populaire; mais, comme le bon Rollin, il est de ceux qui, en exaltant l'antiquité grecque et romaine, ont fait l'éducation des hommes de 1791. »

Aux meilleures notes des précédentes éditions, M. L. a joint des notes qui laissent bien peu à désirer. Trois ou quatre à peine m'ont paru pouvoir être améliorées. Au sujet de cette phrase de la lettre LV (p. 195): « Les femmes n'y font point comme nos persanes, qui disputent le terrain quelquefois des mois entiers; il n'y a rien de si plénier; » M. L. s'exprime ainsi : « *plénier* n'est guère employé que dans les locutions : *cour plénière*, *indulgence plénière*, c'est-à-dire : cour suprême, tribunal souverain, indulgence complète, absolue. Le sens de la phrase est : l'abandon est complet, absolu. » Non, ce n'est pas cela. *Plénier* est un gasconisme qui encore aujourd'hui garde toute sa vitalité dans la province où naquit Montesquieu. On y appelle *plénier* (en patois *planey*) ce qui est sans inégalité, uni (*planus*, et, dans la langue du moyen âge, *plain*). La phrase de Montesquieu : « Il n'y a rien de si plénier, » ne veut dire autre chose que : Il n'y a rien de si facile. — Dans la lettre LXXVIII (p. 262), nous lisons : « Ils [les Espagnols] ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde, et ils ne connaissent pas encore leur propre continent : il y a, sur leurs rivières, tel pont qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes, des nations qui leur sont inconnues. » Et Montesquieu dit en note : « Les Batuecas, » sur quoi M. L. fait cette remarque : « C'est une invention de quelque bel esprit que Montesquieu n'aurait pas dû prendre au sérieux. » Je puis compléter la remarque du docte commentateur en citant ce passage d'une lettre inédite de Chapelain à Jacques Carel, sieur de Sainte-Garde, l'auteur du *Charles Martel* bafoué par Boileau, et qui était alors (6 février 1664) attaché à l'ambassadeur de France en Espagne : « Je suis fort aise que vous jugiez assez bien de vos Carmes déchaussés pour espérer qu'ils vous complairont sur le sujet des vallées de las Batucas, et que mesme la relation en sera exacte. S'ils vous l'envoyent, il sera bon de l'envoyer dans son original avec vos réflexions et ce que vous en aurez d'autres notices... De mon costé je rendray M. de La Mothe-Vayer patient par mon exemple, et il ne vous aura pas moins d'obligations de vos diligences en cette affaire, pour y trouver un peu de retardement. Je luy ay communiqué vostre lettre qui estoit plus pour luy que pour moy[1]... » Diverses autres lettres de Chapelain à M. de Sainte-Garde montrent que, renseignements pris, les vallées de las Batucas étaient des vallées imaginaires, et que le poète qui chanta Childebrand avait été trompé par des relations dont il est étrange que le sagace Montesquieu ait été la dupe, plus d'un demi-siècle après la découverte de la

1. Bibliothèque nationale, fonds français, nouvelles acquisitions, vol. 1888.

mystification. — M. L. (p. 344) avance que Ramus fut « professeur au collége royal, en 1552. » Ramus y occupait déjà, en 1551, la chaire d'éloquence et de philosophie, et, dès cette même année, fut publié sous le titre de: *Pro philosophica disciplina* (Paris, in-8°), le discours d'ouverture d'un des plus illustres prédécesseurs de M. Laboulaye.

En tête du premier volume des *Œuvres complètes* de Montesquieu, figure l'éloge de l'auteur de l'*Esprit des Lois* lu par Maupertuis dans l'assemblée publique de l'Académie royale des sciences de Berlin, le 5 juin 1755. « Moins connu que celui de d'Hembert, et moins remarquable, quoi qu'il soit écrit avec plus de simplicité, » dit l'éditeur (p. VI), cet éloge « a le mérite de nous avoir conservé la première impression produite par la mort de Montesquieu; et de plus il contient des faits curieux sur la vie et la mort de ce grand homme. » J'ajouterai que cet éloge renferme d'excellents renseignements sur la famille de Montesquieu et sur Montesquieu lui-même; je n'y trouve qu'une toute petite inexactitude. Maupertuis donne au mariage de Charles de Secondat avec Jeanne de Lartigue la date du 30 avril 1715: le mariage fut célébré huit jours plus tôt, le 22.

Disons, pour ne rien omettre, que le volume, imprimé par Claye comme Claye sait imprimer, est orné d'un beau portrait de Montesquieu et enrichi d'une copieuse Table analytique et alphabétique des matières contenues dans les *Lettres persanes*.

T. de L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Séance du 5 mai 1876.

M. le secrétaire perpétuel lit les lettres par lesquelles MM. Paul Foucart, le marquis d'Hervey de Saint Denys et Gaston Paris posent leur candidature à la place d'académicien ordinaire laissée vacante par la mort de M. Guigniaut. M. Victor Guérin a aussi écrit une lettre dans laquelle il dit que, sans se porter candidat cette fois, il croit utile de rappeler à l'académie les titres qu'il a déjà fait valoir lors d'une candidature précédente, et auxquels sont venus s'ajouter depuis les travaux de sa dernière mission de Palestine.

L'académie se forme en comité secret pour discuter les titres des candidats. A la reprise de la séance publique elle passe au scrutin pour décerner le prix Gobert de 1876. Le premier prix, attribué l'année dernière aux ouvrages de M. Lecoy de la Marche sur le roi René, est décerné cette année à M. Siméon Luce, archiviste aux archives nationales, pour son livre intitulé *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque*. Le second prix demeure attribué à M. Ch. Paillard, qui l'avait obtenu en 1875 pour les deux premiers volumes de son *Histoire des troubles religieux de Valenciennes*, et qui a publié depuis le troisième volume du même ouvrage.

M. V. Guérin lit un nouveau fragment de son quatrième rapport au ministre de l'instruction publique sur sa mission archéologique en Palestine.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21. — **20 Mai** — **1876**

94. — **Les Peintres arabes**, par M. H. Lavoix. Paris, J. Baer et Cie, 1876, in-8°, 40 pages.

Est-il vrai que le dogme musulman ait interdit d'une manière absolue la reproduction de la figure humaine et étouffé ainsi, dans leur germe, les arts du dessin et de la peinture? Est-ce au rigorisme du texte religieux qu'il faut attribuer la stérilité de la civilisation arabe au moins dans le domaine de l'art? L'auteur du mémoire que nous avons sous les yeux proteste avec une chaleur communicative contre ce préjugé séculaire. Il examine les passages du Koran et les *hadîs* ou traditions qu'on cite ordinairement comme preuves des tendances iconoclastes du Prophète. Selon M. L., ces textes ne sont pas aussi concluants qu'on se plaît à le dire, et, d'ailleurs, les musulmans n'obéirent de tout temps à la loi du *Chery'at* qu'autant que celle-ci n'opposait pas une résistance trop grande à leurs passions ou à leurs plaisirs. C'est ainsi que l'usage des boissons enivrantes, la musique, les jeux de hasard, strictement interdits par le texte révélé, ont toujours été en honneur à la cour des khalifes et dans les *divans* des plus célèbres poètes. Si du vivant de Mahomet et sous le règne de ses successeurs immédiats, ces prohibitions eurent force de loi, un relâchement de mœurs tout favorable l'éclosion des arts figuratifs se manifeste au lendemain de l'installation des Omeyyades à Damas. Dès le IIe siècle de l'Hégire, des écoles de peinture naissent dans les grandes villes et prennent un développement assez intense pour qu'un savant polygraphe arabe, Makrizi, ait jugé utile d'en écrire l'histoire. Les palais, les bains, les mosquées elles-mêmes, se couvrent d'ornements délicats, d'où la figure humaine n'est pas exclue.

La numismatique musulmane, mieux que tout le reste, nous fournit la preuve certaine de l'oubli où les volontés du législateur sont tombées. M. L. se trouve ici sur un terrain qui lui est familier, et il réunit dans son mémoire les exemples les plus curieux de types monétaires, où la figure s'allie à des légendes arabes. Ce compromis qui, au début de la conquête, s'imposait comme une nécessité devient, avec le temps, affaire de dilettantisme et de mode. C'est ainsi que l'on trouve, sous les sultans Ortokides et les Ata-

beks de l'Irak, des monnaies hybrides, copiées sur les médailles antiques : Auguste et Néron y font une assez triste mine à côté d'un verset du Koran.

Le XIII[e] siècle est l'âge d'or des artistes musulmans. Graveurs, ciseleurs, dessinateurs sur étoffes, enlumineurs de manuscrits, y rivalisent d'invention et de goût. M. L. donne de nombreuses et élégantes reproductions des chefs-d'œuvre de cette époque, entre autres le célèbre baptistère, dit de *Saint-Louis*, qui a passé du château de Vincennes aux galeries du Louvre [1]. Partout, sur l'or et l'acier, comme sur les pages des manuscrits illustrés, tels que les *Séances de Hariri*, les *Merveilles de la création*, de Kazwini, l'artiste représente en toute liberté des scènes et des personnages empruntés à la légende dorée de l'Islam. Ces débris d'un art méconnu prouvent, et c'est là la conclusion de l'auteur, combien est exagérée l'opinion qui veut que les Arabes aient rejeté, de tout temps, les représentations figurées. S'il ne nous en reste aujourd'hui que de rares vestiges, à qui devons-nous nous en prendre? Au fanatisme religieux qui excitait les masses contre les velléités d'indépendance du génie oriental. « La lettre tua l'esprit. Les iconoclastes victorieux commencèrent leur œuvre de destruction ; le fanatisme ne fit grâce à aucune des œuvres que le code du Prophète avait condamnées, et dans le triomphe de la barbarie périrent un à un tous les ouvrages des statuaires et des peintres musulmans. »

Cette conclusion n'a rien que de très-vraisemblable et, d'ailleurs, elle s'appuie sur le témoignage des historiens. Mais M. L. aurait dû remonter aux causes du fanatisme de secte dont il signale les funestes effets. Ces causes, c'est dans le génie même de la race sémitique qu'il convient, croyons-nous, de les chercher. Les dogmes mahométans, à l'égal des institutions mosaïques, sont et doivent être hostiles à l'art comme à tout ce qui peut porter atteinte au monothéisme pur. Le Prophète ne pouvait qu'éprouver une profonde aversion pour les *images*, par cela même qu'elles lui semblaient favoriser le retour à l'idolâtrie. Le Koran, il est vrai, ne parle qu'incidemment des *Ansab*, c'est-à-dire des autels ou des statues consacrés aux faux dieux, mais c'est dans les *dires* du Prophète pieusement recueillis par ses disciples, qu'il faut rechercher sa pensée secrète et le commentaire du texte sacré, trop souvent obscur et incohérent. Le recueil qui passe pour le plus authentique, celui de Boukhari, ne renferme pas

1. Une inscription gravée sur le rebord de ce bassin nomme l'artiste *Mohammed, fils de Zein (Eddin)*, d'après la lecture de M. de Longpérier. Le texte, autant qu'on en peut juger par le dessin de la page 29, porte au lieu de *eẓ-ẓein*, *eẓ-ẓeïny*, et c'est en effet la forme correcte des noms ethniques de cette classe. Signalons en passant à M. Lavoix quelques erreurs typographiques qui déparent son élégante publication. P. 9, la légende monétaire doit être rétablie : *douriba fy (ou bè) dimaschq*. — P. 10 et 11, *Ab el-Mélik* pour *Abd el-Mélik*. — P. 23, *Nedj eddin* au lieu de *Medjd-eddin*. — P. 38, *Abd el-riẓan* pour *Abd er-reẓẓaq*. Enfin, p. 38, la miniature du XVI[e] siècle indiquée comme persane est certainement hindoue, de type et de costume.

moins de quatorze traditions [1] remontant, pour la plupart, à Aïscha, l'épouse préférée de Mahomet, où les artistes et l'art, sous toutes ses formes, sont voués à la malédiction de Dieu et à la réprobation des hommes. Les mêmes répugnances se manifestent aussi vivaces pendant la période des *Compagnons* et des quatre khalifes connus sous le nom d'*orthodoxes* : c'est que l'inspiration prophétique vit en eux dans toute sa sincérité. Bientôt, il est vrai, la réaction éclate, celle des races étrangères vaincues, mais non pas moralement domptées par les fils d'Ismaël. La Perse donne le signal : elle impose au khalifat ses institutions, son luxe et ses vices élégants ; la Syrie et l'Égypte, profondément modifiées par plusieurs siècles de domination romaine, apportent à la monarchie qui siége à Damas, puis à Bagdad, leur contingent d'innovations hétérogènes ; les rapports de plus en plus fréquents avec Byzance achèvent la métamorphose du vieil homme arabe. Mais, en même temps, naît et grandit l'antagonisme entre l'esprit sémitique et celui des races ariennes ; un double courant d'idées s'établit dans le vaste empire soumis au Koran. L'un de ces courants caractérise l'inspiration première d'où est né l'islamisme ; il donne naissance à la formidable révolte des Carmathes et favorise le développement du rite d'Abou-Hanifah, le plus étroit et le plus sec des rites orthodoxes. L'autre courant représente la résistance d'une autre race : il se manifeste en Perse et en Égypte par l'établissement du dogme schiite, en Espagne, par la prédominance accordée à l'élément chrétien, d'un bout à l'autre de l'empire, par l'épanouissement des lettres, de la philosophie et des arts. Mais l'esprit sémitique un moment refoulé, l'emporte de nouveau, l'interprétation judaïque du texte canonique et des traditions comprime l'essor de la pensée et flétrit dans leur fleur les charmantes inventions de l'art oriental. La secte Hanéfite ressaisit sa domination, elle s'installe sur le trône des khalifes à la suite des nouveaux conquérants de la race d'Osman, et l'art finit par disparaître comme tant d'autres bonnes choses qui avaient poétisé la vie arabe du IIe au VIIe siècle. La Perse seule, protégée par ses frontières, et mieux encore, par son dogme, résiste et perpétue, mais en les affaiblissant graduellement, les traditions des âges meilleurs.

Telle est, selon nous, la cause prédominante de la décadence des sciences et des arts dans le monde musulman. L'intéressant mémoire que nous avons analysé trop brièvement peut-être, eût gagné à s'inspirer de ces considérations. Malgré ses lacunes, il n'en est pas moins digne d'attirer l'attention de l'érudit et de l'artiste, et nous en recommandons la lecture à tous ceux qui persistent à considérer la civilisation arabe, l'ancienne, bien entendu, comme synonyme d'ignorance et de barbarie.

BARBIER DE MEYNARD.

---

1. Édition de Boulac, tome II, p. 131 et suiv.

95. — **Classisches Liederbuch. Griechen und Rœmer in deutscher Nachbildung**, von Emanuel Geibel. Berlin. Verlag von Wilhelm Hertz, 1875, in-12, viii, 185 p.

Les Allemands, personne ne l'ignore, sont passés maîtres dans la traduction; grâce à la souplesse d'un idiome qui se prête à toutes les tournures, à la richesse de son vocabulaire, ils ont depuis Herder et Voss, qui, les premiers, montrèrent tout ce qu'elle possédait de ressources, fait passer dans leur langue les chefs-d'œuvre de presque toutes les littératures anciennes et modernes. Le livre que nous annonçons est l'œuvre d'un émule de ces maîtres d'autrefois; comme eux, M. E. Geibel est un poète original qui consent à se faire l'interprète de ses pairs du passé; le *Liederbuch classique* qu'il nous offre aujourd'hui est un recueil des poésies les plus célèbres de l'antiquité grecque et latine. Il est divisé en trois livres.

Le premier est consacré à la poésie lyrique grecque; il suffira pour donner une idée de l'importance qu'il présente de citer les noms de Tyrtée, de Sapho, d'Anacréon, de Simonide, etc.; l'anthologie a fourni aussi nombre de ses pièces les plus charmantes et les gnomes de Théognis y occupent une place considérable. Il semble que M. G. se soit plu aux pensées fines ou épigrammatiques qui font le mérite principale de ces petites pièces; on pourrait croire, au contraire, si l'on n'en rencontrait quelques-unes dans le troisième livre, que les poésies de longue haleine ou d'une inspiration plus haute, ont moins d'attrait pour lui; on ne trouve, en effet, dans la première partie de son recueil qu'un chant de Tyrtée, et Pindare n'y est représenté que par une seule sentence.

Quelque élégies de Tibulle, de Properce et d'Ovide, une satire et trois épitres d'Horace forment le contenu du second livre; on eût souhaité que, pour en accroître l'intérêt, M. G. eût joint quelques pièces de Catulle. Quant au troisième livre, il est tout entier consacré à la poésie lyrique d'Horace; il renferme trente-deux odes de l'ami d'Auguste. On le voit, la variété est loin de manquer dans ce petit recueil; ce qui le recommande plus encore, c'est l'élégance et l'exactitude de la traduction, une langue toujours châtiée, un style concis et clair, qualités précieuses, grâce auxquelles les copies de M. Geibel ne paraissent pas trop au-dessous des originaux qu'il a voulu nous faire connaître.

C. J.

---

96. — **Geschichte der deutschen Kaiserzeit**, von W. von Giesebrecht. Vierter Band, zweite Hælfte. Braunschweig, C. A. Schwetschke (M. Bruhn), 1875, xx, p. 225-539. In-8°.

Il y a quelque temps déjà que nous avons parlé dans la *Revue* de la première moitié de ce quatrième volume de M. de Giesebrecht (1874, I, p. 233). La fin de ce travail, comprenant les dernières années du règne de Conrad III, vient enfin de paraître, et nous ne savons si le savant professeur a finten-

tion de pousser son *Histoire des empereurs d'Allemagne* plus loin, car avec Frédéric Barberousse commence une période nouvelle dont les sources sont encore loin d'être aussi complètement tirées au clair et définitivement classées que celles de l'époque antérieure. On retrouve dans cette seconde partie les mêmes mérites qui distinguent les volumes précédents et qui ont valu à l'auteur une popularité sérieuse parmi ses compatriotes. On peut en effet parler de popularité quand une œuvre aussi importante et d'aussi longue haleine arrive à sa quatrième édition. M. de G. a eu le bonheur de commencer son histoire de l'Allemagne au moyen-âge, époque pour laquelle nul autre travail d'ensemble, suffisamment sérieux, n'existait encore, et maintenant encore c'est le meilleur, et de beaucoup, que nous possédions sur la matière. Quand on sort de la lecture d'un de ces volumes d'*Annales* publiés par l'Académie de Munich, sur les différents empereurs et souverains allemands d'alors, on éprouve un vrai plaisir à lire la prose lucide et même élégante de M. de G., où le fond d'érudition se dissimule adroitement au second plan et qui instruit sans fatiguer le lecteur.

Ce second demi-volume s'occupe principalement de la seconde croisade, entreprise de concert avec Louis VII par le souverain de l'Allemagne, sur les vives instances de Bernard de Clairvaux et qui se termina d'une façon peu glorieuse pour les armes chrétiennes. C'est d'ailleurs l'événement le plus marquant du règne de Conrad III. D'autres chapitres nous racontent les luttes politico-religieuses entreprises au nord de l'Empire contre les populations slaves et païennes de la Baltique par le duc de Saxe Henri-le-Lion et par Albert-l'Ours, le premier margrave de Brandebourg. Nous signalerons encore le chapitre sur les dissensions intérieures de l'Église, durant le pontificat d'Eugène III. Nous y remarquons avec plaisir les pages vraiment scientifiques dans lesquelles M. de G. a résumé la première partie de la carrière d'Arnaud de Brescia. Le récit s'arrête en février 1152, à la mort du premier monarque de la dynastie des Hohenstaufen. Il est suivi d'un aperçu général des sources relatives à l'époque et d'une centaine de pages, renfermant des notes plus ou moins détaillées, relatives à divers points touchés dans l'ouvrage. Un petit nombre de documents inédits ainsi qu'une table des matières terminent ce volume que nous espérons n'être point le dernier de la grande histoire entreprise par le savant professeur de Munich.

---

97. — **Cartulaire du chapitre de l'église cathédrale Notre-Dame de Nîmes**, publié et annoté par Eug. Germer-Durand, bibliothécaire de la ville de Nîmes. Nîmes, Catélan, libraire, 1875, in-8°, cxxij-403 pages. — Prix : 12 fr.

Le cartulaire de Notre-Dame de Nîmes, compilé vers le milieu du XIIIe siècle, peut être regardé comme l'un des plus importants du midi de la France. En effet, de tous les documents qu'il renferme, le plus récent date de 1156, et des 213 chartes qui le composent, 18 seulement étaient connues

par les publications de Ménard et de D. Vaissette, et ces deux éditeurs avaient commis tant d'erreurs, omis tant de passages, que le texte donné par M. Germer-Durand peut à bon droit passer pour tout nouveau. Dans son ensemble, cette publication est excellente ; et dans les notes, l'auteur a mis à profit sa connaissance approfondie de l'histoire et de la topographie ancienne du pays nîmois. Quant à l'exactitude du texte, sans avoir pu vérifier le fait par nous-même, nous avons tout lieu de la croire complète, tant à cause de la réputation de l'éditeur, que de l'aspect des textes, dont la langue barbare offre tous les caractères du latin des X[e] et XI[e] siècles. Remarquons que le copiste du cartulaire, plus scrupuleux que beaucoup de ses pareils, paraît avoir assez exactement reproduit l'orthographe et le texte des originaux.

Au XII[e] siècle, grâce à une longue suite d'acquisitions, grâce à une administration habile et économe, le chapitre cathédral de Nîmes jouissait d'une grande puissance territoriale ; ses possessions comprenaient tant la ville elle-même et ses environs immédiats, que les petits pays des environs, depuis la partie méridionale du département actuel de la Lozère jusqu'aux bords de la mer, pays qui portait alors le nom générique de *Litoraria.*

Acquis par des voies diverses, défendus opiniâtrément contre les envahissements des seigneurs féodaux, ces domaines s'accroissaient lentement, mais sûrement, grâce à cette gestion patiente et uniforme, que les communautés religieuses savaient presque seules pratiquer à cette époque du moyen-âge. De là, dans ce cartulaire, un bel ensemble d'actes et de transactions de toute nature : actes privés, notices historiques, notices judiciaires, etc. On sait depuis longtemps combien les actes diplomatiques fournissent de précieux renseignements sur l'histoire des institutions et des mœurs, et tout particulièrement sur l'état des personnes et des terres, et peut-être M. G. D. eût-il pu en tirer des observations plus nombreuses et plus précises sur ces matières si intéressantes. A part cette première critique de fond et nos réserves faites sur l'utilité, en tete d'un pareil ouvrage, de recherches aussi longues sur l'onomastique barbare, nous ne pouvons que donner des éloges à cette édition. Nous nous contenterons de faire à l'auteur quelques remarques sur divers points de détail et de relever dans l'introduction ou les notes quelques inadvertances ou erreurs peu importantes.

P. XI-XII. M. G. D. pense que les mots *partibus sanctæ Mariæ* dans des chartes du IX[e] siècle prouvent l'existence d'un chapitre cathédral déjà complétement organisé ; nous croyons que c'est beaucoup trop étendre le sens de cette expression qui s'emploie toutes les fois qu'il s'agit de doter un établissement religieux.

P. XX. Nous trouvons ici quelques assertions hasardées sur l'état de l'instruction au moyen-âge ; il est certain que l'on a exagéré l'ignorance des classes aisées au moyen-âge ; mais un simple ouvrier sortant de l'école primaire est sûrement beaucoup plus instruit en l'an de grâce 1876 que le plus grand nombre des nobles du XI[e] siècle : tout ce qu'on

a pu prouver, c'est que quelques-uns de ces derniers savaient à peu près signer leur nom, et la manière dont ils le font ne prouve pas chez eux une grande habitude de l'écriture.

P. XXI. M. G. D. suppose que c'était pour répandre la civilisation chrétienne que les chanoines de Nimes travaillèrent si constamment à accroître leurs domaines; nous craignons qu'il n'ait pris pour le but de leurs efforts le résultat qu'ils ont atteint en fait et prêté au clergé du moyen-âge des idées de philanthropie qui sont plutôt de notre siècle.

P. XXXI-XXXII. L'auteur remarque qu'il n'existe dans tout le cartulaire de Nimes qu'une charte dont le préambule porte la trace des terreurs de l'an 1000; le fait est assez curieux, et nous serions tentés d'attribuer la propagation de ces formules à l'influence d'écoles diplomatiques encore mal connues.

P. XLIII-XLV. Dans l'article sur les monnaies, nous relèverons une ou deux légères erreurs; l'expression *moneta publica* dans un acte du XI[e] siècle ne peut indiquer la monnaie royale qui n'a reparu dans le Languedoc que deux cents ans plus tard, après la conquête de Louis VIII. Les *nummi de Melgorio* sont des sous et non des écus, encore les sous n'étaient-ils qu'une monnaie de compte; car nous ne croyons pas que l'atelier de Melgueil ait jamais émis autre chose que des deniers. Enfin (p. XLVI), M. G. D. a identifié à tort les monnaies *Egidiensis* et *Raimundensis;* la première se frappait à Saint-Gilles, l'autre avait cours dans le diocèse d'Albi et finit par appartenir en partie aux évêques de cette ville [1].

P. XLIV. La charte XXIII, du 3 mai 923, mentionnant un vicomte Boson, M. G. D. pense qu'il s'agit ici d'un vicomte de Nimes; mais cette supposition nous semble bien gratuite; en effet il n'y a pas de place pour ce personnage dans la liste de ces fonctionnaires, et nous croyons plutôt qu'il s'agit ici du vicomte d'Agde et de Béziers de ce nom, qui mourut vers 922, suivant D. Vaissette, ou plutôt vers 918. Il n'y a rien d'impossible à ce que ce seigneur ait possédé une terre dans l'évêché de Nimes.

P. 198-200. Les chartes CXXV et CXXVI sont datées de la 46[e] année du roi Robert. Il faut ou admettre que jusqu'en 1034 Nimes et le pays nîmois n'ont pas reconnu le successeur de Robert, Henri, ou supposer une faute dans le cartulaire. Dans tous les cas, il faut compter les années du roi depuis son couronnement (décembre 987), et non pas comme l'éditeur l'a fait de 996, date de la mort de Hugues, ce qui l'a amené à donner à ces actes, la date inadmissible de 1042.

Nous ferons remarquer en dernier lieu à M. G. D. que certaines traductions de noms de lieu nous paraissent un peu hasardées; exemple : *Armacianicus*, Argnac (p. 6); *Mozago*, Modesse (p. 63); *Patellacum*, Pallières (p. 96, n. 3); *Ortusanicus*, Hortoux (p. 128). Quelques-unes de ces identifications sont peut-être exactes; mais il faut supposer des formes

---

(1) Voyez Boutaric, Alfonse de Poitiers, p. 214-5.

intermédiaires, sans lesquelles elles sont philologiquement parlant impossibles.

Telles sont les principales critiques que nous avons à adresser à l'édition du cartulaire de Nîmes ; ces petits défauts sont inévitables dans une œuvre pareille, et l'ouvrage de M. G. D. n'en reste pas moins l'une des meilleures publications sur le Languedoc que nous aient données ces dernières années.

A. Molinier.

---

98. — **Recueil de Poésies françoises des XVe et XVIe siècles,** morales facétieuses, historiques, réunies et annotées par MM. Anatole de Montaiglon et James de Rothschild. T. X. Paris, Daffis, 1875, in-18, 392 p. — Prix : 5 fr.

Voici un volume qui est pour les amateurs une fort agréable surprise. On croyait terminée avec le tome neuvième la collection si intéressante que l'on doit à M. de Montaiglon, et on se bornait à attendre avec patience les tables qui devaient la compléter. Le savant éditeur n'a pas précipité la confection et la publication de ces tables ; bien lui en a pris, puisque ce retard a valu à sa collection un regain aussi inattendu que précieux. M. le baron James de Rothschild ne se contente pas d'être un amateur intelligent et passionné ; il a une véritable vocation d'érudit, et il connaît notamment la bibliographie et l'histoire littéraire des XVe et XVIe siècles mieux que les hommes du métier les plus spéciaux. Occupé depuis longtemps d'une bibliographie des poésies anonymes de cette époque, il ne s'est pas borné à recueillir les titres et à faire l'exacte description des plaquettes souvent uniques qu'il possède ou qu'il a été étudier dans presque tous les grands dépôts de l'Europe : il en a fait copier ou copié lui-même un grand nombre, et s'est trouvé ainsi posséder un supplément considérable au recueil de M. de Montaiglon. M. de Rothschild n'est pas de ceux qui enfouissent leurs trésors ; il n'a pris toutes ces peines, que nul autre sans doute n'aurait pu prendre aussi fructueusement, que pour en faire profiter le public. Et ce qui est encore plus digne d'éloge et plus rare, il n'a pas voulu publier ses trouvailles dans quelque édition de luxe, tirée à petit nombre et accessible à ceux-là seuls qui n'aiment dans les livres que le contenant et se soucient peu du contenu ; il n'a pas même voulu exposer sa collection dans un petit musée à part. Ne songeant qu'à la commodité des vrais lecteurs, il est venu simplement trouver M. de Montaiglon et lui a offert de mettre à sa disposition la matière d'un nombre encore indéfini de nouveaux volumes, qui viendront ainsi s'ajouter à cette série déjà si riche et que l'excellent système des commentaires, ainsi que la modicité du prix, rendent de toutes façons si utile aux travailleurs. M. de R. n'a pas d'ailleurs apporté seulement ses copies : il a fourni sa part des notes et des remarques préliminaires, et sa collaboration, si nous ne nous trompons, deviendra de plus en plus active et personnelle à mesure que l'œuvre avancera. Ceci dit, et après avoir

payé au savant bibliophile la dette de reconnaissance que le public lettré a contractée envers lui, nous allons énumérer rapidement les pièces qui composent le nouveau volume. On verra qu'il ne le cède pas en intérêt et en variété aux précédents. Nous dirons en même temps quelque chose du commentaire qu'y ont joint les éditeurs, et parfois nous ferons une remarque critique qui pourra ne pas être inutile pour l'index général, quand il viendra. Nous aurions quelques réserves générales à faire sur la méthode suivie dans l'impression des textes, mais on comprend que ce n'est pas dans le dixième tome d'un recueil qu'on pouvait songer à introduire des innovations. Nous signalerons seulement çà et là la tendance de M. de Montaiglon à modifier un peu trop facilement le texte quand il présente une obscurité : en général ses corrections sont opportunes et judicieuses, mais parfois une leçon qu'il écarte comme fautive est parfaitement légitime.

1. *La Complaincte du Petit-Monde* (1520). Pièce assez obscure, où des *Innocents* se plaignent à Dieu de ce qu'ils souffrent. « Ce petit monde et ces innocents, disent les éditeurs, ne sont pas autre chose que les simples gens, le commun, le pauvre peuple, ceux qui souffrent toujours de tout et de tous. » Nous avouons que cette *complaincte* ne nous paraît pas aussi parfaitement *innocente*. Elle doit se rapporter à quelque persécution religieuse, exercée dans un pays voisin de la France (voy. p. 6, v. 13) par le prince qui est désigné sous le nom de « Pharaon ». P. 7, v. 1, *premicrement* est certainement une faute, mais nous ne savons pas la corriger.

2. *Le Vin du notaire qui a passé le testament de Quatre Tournoys* (vers 1530). Réponse à une pièce qui est perdue. D'après les éditeurs, l'auteur de cette pièce perdue serait *maistre Guillaume Le Duc*, auquel la réponse est adressée, mais rien ne nous paraît appuyer cette explication. La dédicace est intitulée : *Huyctain de Grubouille, minant à maistre Guillaume Le Duc, son compaignon*. Ainsi ponctuent les éditeurs, qui expliquent *minant* par « menaçant » ou proposent de lire *mimant* « faisant des grimaces. » Il faut sans doute lire *Grubouille Minant* : le nom de Minant est, par parenthèse, celui d'un auteur contemporain, cité en note à la p. 171 de ce volume. — P. 15, vers dern. *Sur vostre odeur* (?), l. *Sur vostre cueur*.

3. *Apologue nouveau du Débat d'Éole et de Neptune* (1545). Tout l'intérêt de cette pièce est dans la notice dont l'ont fait précéder les éditeurs, qui ont reconnu que c'était une allégorie sur la persécution dont fut victime l'amiral Chabot. Neptune, qui le protége, est le roi ; « Eole, l'*envieux*, sera son plus grand ennemi, et l'on n'a qu'à choisir entre le Connétable de Montmorency et le Cardinal de Lorraine. » Il nous semble que le choix est indiqué par la mention des écueils des *Asnes perilleux* et surtout du *Pas de l'Asne* (p. 35), « Gouffre profond, lequel mainte nef damne » : c'est une allusion, dans le goût de toute la pièce, au nom d'*Anne* de Montmorency. Ajoutons que la notice contient les plus curieux renseignements sur certains procédés de librairie usités au XVI[e] siècle. — L'auteur de la pièce était certainement gascon, comme les éditeurs l'ont fort bien montré ; ils auraient pu

également le conclure de la rime d'*heure* avec *murmure*, qu'ils relèvent p. 35. Ils pensent à ce sujet que la prononciation d'*heure* comme *hure* « n'était pas extraordinaire », et ils citent des exemples de cette prononciation pour la rivière d'*Eure*, ce qui est un cas tout spécial (lat. *Atura*), et ajoutent une remarque générale sur la prononciation de deux voyelles consécutives qui n'est pas fort juste. En réalité, les rimes comme celle d'*heure* avec *murmure* sont un trait de prononciation gasconne : nous en retrouvons un exemple dans ce volume, dans le *Testament de Jehan Levrault*, pièce bordelaise (p. 130), et les éditeurs en citent d'autres tirés des œuvres du bordelais Jean Rus (p. 161, à propos d'une rime qui porte sur la rivière d'Eure). Tous les poètes gascons du XVIe et du commencement du XVIIe siècle en sont pleins. — P. 29, v. 15, il est inutile de changer *jusque* en *jusques*, *nuees* comptant pour trois syllabes. — La note de la p. 39 n'est pas tout à fait exacte ; il s'agit simplement du paradis et de l'enfer.

4. *Le Débat de l'Yver et de l'Esté*. Cette pièce, étant du XIVe siècle, comme l'ont reconnu les éditeurs, ne rentrait pas dans leur cadre ; ils l'ont publiée parce qu'un des volumes précédents du recueil en contenait une version très-rajeunie et très-altérée. M. Émile Picot a joint à cette pièce une notice excellente sur les diverses formes de ce lieu commun littéraire du moyen-âge dans les différentes langues de l'Europe ; il signale notamment une pièce anglaise comme étant traduite de la version rajeunie du français. La pièce française est d'ailleurs intéressante par la mention de certains traits de la vie privée au moyen-âge. — P. 46, v. 8, lisez comme dans le ms. : *Lors ne se peut tenir ne gentil ne villainne Qu'a bien amer chacune ne mette cure et painne*, c'est-à-dire *que chacune*, etc. Les éditeurs corrigent *chacun*, ce qui donne un sens bien moins bon. — P. 48, v. 13, pourquoi corriger *met* en *mès? Met* est la première personne régulière de *mettre* en ancien français, l'addition de l'*s* est postérieure.

5. *Deux chansons spirituelles pour le temps du Carême*. Précieux surtout comme insigne rareté bibliographique. Ces deux pièces sont imprimées d'après des feuilles volantes miraculeusement arrivées jusqu'à nous, et possédées aujourd'hui par M. de Rothschild.

6. *Le Procès des Femmes et des Pulces* (vers 1520). Cette pièce médiocre est intéressante s'il est vrai qu'elle ait servi de modèle au *Flohhatz* de Fischart, comme le pense M. E. Picot, qui a encore joint à ce morceau une notice pleine d'érudition. Il serait facile de grossir la liste des écrits où on a traité ce sujet plus ou moins *ex professo ;* nous signalerons seulement la *thèse* plus que facétieuse attribuée indûment au jeune Gœthe. — P. 63, v. 16, *femme*, l. *dame*.

7. *Le Règne de Fortune*, pièce attribuée à Michault Taillevent par un exemplaire que les éditeurs n'ont pu consulter, d'ailleurs assez banale.

8. *Le moyen de soy enrichir ... composé par maistre Françoys Girault :* sous ce titre alléchant, l'honnête Girault n'a mis que des recommandations morales et des avis pratiques fort dénués de nouveauté.

9. *Le Médecin courtizan.* Cette satire piquante, à laquelle M. le Dr Fournier a joint un commentaire fort utile, est évidemment imitée du *Poète courtizan* de J. du Bellay. S'ensuit-il qu'elle soit également de lui, comme le pensent les éditeurs? Nous ne sommes guère porté à le croire.

10. *La Description du merveilleux conflict ... entre ... Caresme et Charnage.* Faible imitation d'un fabliau bien connu, qui à son tour a été imitée en italien. — P. 119, les éditeurs expliquent très-bien *se fumer*, par « se mettre en colère », mais ils ont tort de tirer de là une correction « nécessaire » à un vers de Villon : *Alexandre, qui fist tant de hamée;* ils veulent lire *fumée*, mais *hamée*, généralement écrit *hemée*, est un mot fort usité au XVe siècle dans le sens de « tumulte, combat. »

11. *Le Testament et Epitaphe de maistre Françoys Levrault, sergent royal en la sénéchaussée de Guyenne.* Très-curieuse pièce bordelaise, entourée, par les éditeurs, d'un bon commentaire. Ils doutent que François Levrault soit l'auteur reel de la pièce, parce que « dans ce qu'il dit de lui-même, il se traite presque aussi mal que son collègue » et ennemi Jean Leguenais, qu'il accable des plus cruelles injures : nous avons vainement cherché le passage auquel cette remarque fait allusion : François Levrault s'accuse de peccadilles, et l'ensemble de la pièce prouve suffisamment, à ce qu'il nous semble, l'existence réelle de l'auteur. — P. 131, v. 6, il faut pour le rhythme lire *pieu* au lieu de *pie* et corriger le v. 7 autrement que ne le propose la note. — P. 132, n. 2, où les éditeurs ont-ils puisé leur assertion que « *Dieudonné, Dieu-le-fit, Dieux-y-voye* sont à l'origine des appellations données à des enfants qui n'ont pas de nom légitime ? » Nous craignons que ce ne soit une pure hypothèse; en tout cas, de ce que le poète nous dit *J'ay ung enfant, de Dieu donné,* il ne s'en suit aucunement que ce fût un enfant naturel. — P. 138, v. 14, il etait bien inutile de corriger *esballoyer* en *esbanoyer : esbaloyer* est une forme fréquente au XVe siècle, produite sans doute par la confusion de *baloier* et d'*esbanoier*, et elle était ici d'autant plus à conserver que le sens est plus proche du premier de ces deux mots que du second. — L'épitaphe (p. 141) est qualifiée sur le titre de *dizaine* ce qui embarrasse les éditeurs : cela veut dire simplement « en vers de dix syllabes » (et non *de dix pieds*, comme ils disent souvent). — P. 143, v. 15. *natre* est un mot assez usité vers la fin du moyen-âge : Voy. Roquefort et Du Cange; le substantif *natreté* est encore dans Cotgrave.

12. *Le Double des Lettres des Verdz Galans, avec les Ditz de chascun.* Dans une notice excellente, les éditeurs montrent que la première pièce n'est qu'un extrait de la *Danse macabre* et donnent d'intéressants détails sur les supercheries littéraires des premiers temps de l'imprimerie. La seconde pièce est « accorte et bien tournée »; l'idée qui en fait le piquant, — prendre *Chacun* comme un nom propre et lui attribuer des actions qui sont naturellement celles de *chacun*, — a eu beaucoup de succès et se retrouve notamment dans diverses moralités. — P. 156, v. 3, *Chascun a bazac s'abandonne;* les éditeurs corrigent *à bas sac*, et demandent « qu'on les

dispense de donner l'étymologie de cette locution. » Ils ne sont pas les premiers qu'embarrasse la locution *à bazac*, mais il ne faut pas changer dans un texte tout ce qui vous embarrasse. Une chanson publiée successivement par les divers éditeurs des *Chansons normandes* du XV[e] siècle (Voy. *Rev. crit.*, 1866, t. II, art. 236) commence ainsi : *J'ay veu le temps que j'estoie a bazac*; on a toujours imprimé *Bazac*, et on s'est vainement demandé quelle était cette ville fantastique. *Etre à bazac* signifie « être en déconfiture, être à bout de ressources; » le mot est expliqué à peu près de même dans le *Glossaire de l'ancien Théâtre Français* de Jannet. — M. p., v. 18, nous lirions *mon empire* au lieu de *ma famille*.

13. *La terrible Vie, Testament et Fin de l'Oyson*. Facétie très-gaie, qu'on s'étonne de voir imprimée, car elle était évidemment destinée à divertir le petit cercle d'écoliers qui avaient mangé l'oison envoyé de Normandie à maître Jean le Happère (il est clair, par parenthèse, que c'est le même nom qui sous la forme abrégée *Jo. le Hap.* se retrouve en tête de la pièce) L'idée d'assimiler cette pièce à *la Farce Jehan Loyson*, citée ailleurs, n'a aucune espèce de vraisemblance. — P. 161, v. 8-9, mettez deux points après *desconfit* et supprimez la virgule après *hardy*. — P. 169, il n'est pas douteux que *migné* ne veuille dire *mangé*: Voy. Roquefort et Du Cange.

14. *Le Procès des deux amans plaidyant en la court de Cupido .... Faict par Bertrand Desmarins de Masan*. Pièce fastidieuse. Dans l'insipide *préambule*, un singulier accident d'imprimerie a fait sauter entre les pp. 171 et 172, après le mot *conti-*, un nombre de lignes que nous ne pouvons préciser, nous les regrettons peu, cependant il serait bon de les rétablir dans un *Errata*.

15. *Le Banquet du Boys*. Cette production assez agréable a été réimprimée plus d'une fois de nos jours, mais imparfaitement et à peu d'exemplaires; les éditeurs ont très-bien fait d'en admettre dans leur recueil une édition faite d'après les manuscrits et les imprimés. Ils l'ont enrichie d'une bonne notice, où ils ont reproduit les célèbres pièces de Philippe de Vitry et de Pierre d'Ailly, *les Ditz Franc-Gontier* et *les Contreditz Franc-Gontier*, avec les versions latines de Nicolas de Clemengis (p. 200, v. 13, *J'ayme dame Heleine*, il ne faut pas supprimer *dame*, mais lire *J'aim*). Il est sûr que le *Banquet du Bois* a été suggéré par *les Ditz Franc Gontier* : il n'est pas moins sûr qu'il n'est pas de Villon ; mais il faut aller plus loin et le retirer au XV[e] siècle pour le reporter au siècle précédent ; la langue est sensiblement plus ancienne que celle du XV[e] siècle ; la déclinaison à deux cas notamment est encore assez régulièrement observée. — P. 212, v. 8, *rennoisée*, lire avec C *renvoisée*, c'est-à-dire que la fete redoubla de gaieté. — P. 215, note, il est plus que douteux qu'*Isengrin* signifie « casque de fer ». — P. 216, v. 15, la meilleure correction serait de lire *ert* pour *estoit*.

16. *La vray disant Advocate des Dames*. Ce poème de Jean Marot, qui a sa place dans les éditions de ses œuvres, aurait fort bien pu rester en dehors de ce recueil, destiné surtout aux œuvres anonymes ou aux poètes qui n'ont

pas d'*œuvres complètes*. Nous en aurions d'autant plus approuvé l'exclusion qu'il est ennuyeux au-delà de ce qu'on peut dire et défie le courage du lecteur le plus endurci.

17. *La Femme mocqueresse mocquée* (vers 1525). Petit monologue assez piquant, destiné, comme tant d'autres du même genre, à être récité sur le théâtre en guise de farce. — P. 271, v. dern. *S'il venoit quelque bon bemy* : les éditeurs changent ce mot en *blémy* : encore une correction bien suspecte : on trouve au XVe siècle *bemus* (p. ex. dans le *Mystère de la Passion* de Gresban) avec le sens de « niais », et *bemy* doit être la même chose. — En revanche, p. 274, v. 21, *Johannes l'heur aymé* nous paraît inadmissible ; nous lirions volontiers *l'enrhymé*.

18. *Le Monument des François morts dedans Luzignen* (1575), recueil de sonnets d'un assez grand intérêt historique, du même auteur (le sieur de la Coste d'après M. de M.) qu'une pièce sur le même sujet déjà publiée dans ce recueil. Dans les notes, M. de M. a publié un joli sonnet inédit de Racan.

19. *La Vie saint Jehan Baptiste* (impr. vers 1505), pièce essentiellement populaire, destinée à être vendue aux portes des églises les jours de fête du saint.

20. *Ung Traictiq en brief de la deffiauche du roy de Franche faicte au tresnoble empereur Charle, et la Response dudit seigneur* (1526), morceau intéressant à divers points de vue, auquel est joint ici un commentaire détaillé et « la relation officielle en prose du défi royal et de la réponse de l'empereur. »

21. *L'art et science de bien parler et de soy taire* (vers 1500), abrégé en vers du célèbre traité d'Albertano de Brescia (une notice bibliographique sur ce traité est jointe à l'édition). Ce petit poème est du XIVe siècle, comme l'atteste la langue malgré les rajeunissements souvent maladroits qu'elle a subis dans l'imprimé ; ainsi p. 353, v. 25 : *Ne nuls hommes ne peuent dire chose de grant vallue Se la chose qu'il dit n'est de lui tresbien sceue* ; l'original portait évidemment *Ne nuls homs ne peut dire*. Par cette raison et par d'autres le texte est assez altéré. — P. 352, v. 19, l'imprimé ancien contient un *ne* surabondant, que les éditeurs changent en *en* au lieu de le supprimer ; après le v. 25 il manque un vers. — P. 353, v. 8, pourquoi changer *cen* en *ceu* ? *Cen* est une forme bien connue, qui nous est restée dans *cen dessus dessous* (écrit *sens* ; M. Littré comprend *c'en* c'est-à-dire *ce* (qui est) *en* ; je crois mon explication plus simple et plus conforme à l'historique) ; v. 17, *se c'en*, l. *s'en ce* ; v. 20, reportez après *que* le *tu* qui se trouve indûment dans le second hémistiche. — P. 354, v. 1, aj. *grant* avant *blasme* ; v. 5 et 7, *vueilles*, l. *vueil* ; v. 8, *quelle*, l. *quel* ; v. 18, l. *Après soit efficax ton dit et raisonnable*. — P. 355, v. 19, *courrouce*, l. *cource*. — P. 356, v. 13, *descouvre*, l. *descuevre* ; il manque un vers après le v. 21 ; v. 23 le texte porte *aura*, que les éditeurs corrigent à tort en *auras* : le sujet est *ton ennemi* ; v. 27, *affermant*, corr. *afferant*. — P. 358,

v. 2, suppr. *bien*; v. 25, *respondre*, l. *espondre*. — P. 359, v. 5, *n'ayes en*, l. *n'ayent*; v. 9, au lieu de *quant* nous lirions *comment*, malgré le vers suivant; v. 13, *charnelle amour* est impossible : peut-être *chrestienne*; le latin déciderait; v. 25, *encore*, l. *encor*. — Dans la première des ballades (plus récentes) qui suivent, au v. 10, *l'eau* comptant pour deux syllabes ne doit pas étonner (*Laisse l'eau aval courir*) : on trouve parfois cette quantité au XVe siècle (dans le *Mystère de la Passion*, par exemple, *eaue* fait souvent trois syllabes); v. 15, *veoir*, l. *veir*.

22. *Le Testament de Jenin de Lesche qui s'en va au Mont-Sainct-Michel* (vers 1525), facétie parisienne sur un *sot* alors très-populaire; M. Campaux avait eu l'idée bizarre de voir dans cette pièce le modèle des *Testaments* de Villon : les éditeurs démontrent sans peine qu'elle en est une imitation bien postérieure.

23. *La Vie et Trespassement de Caillette* (écrit en 1514), pièce du même genre, contenant des renseignements curieux sur le célèbre *innocent* Caillette, le favori des halles, et suivie d'une ballade où on dépeint le désespoir de Jenin de Lesche à la mort de son ami. — P. 384, v. 14, l. *Le bon Jenin à toute sa brouette*; il n'est pas étonnant que Jenin de Lesche se fit brouetter : la pièce précédente nous parle du mal qu'il avait *en la cuisse*.

Le résumé qu'on vient de lire donne une idée de l'intérêt varié de ce volume et de l'érudition non moins variée que MM. de Montaiglon et de Rothschild ont appliquée à la réimpression et à l'éclaircissement des pièces qui le composent. Espérons que la suite de ce recueil si heureusement rajeuni ne se fera pas attendre : nous ne doutons pas qu'elle ne se recommande au public lettré par les mêmes qualités que ce premier tome complémentaire.

G. P.

---

99. — **Kœnig Sigmund und die Reichskriege gegen die Husiten**, von Dr Fried. von Bezold. Zweite Abtheilung. München, Th. Ackermann, 1875, 168 p. in-8°.

Nous avons déjà parlé de la première partie de cette étude dans la *Revue* (17 octobre 1874). Nous avons loué alors les consciencieuses recherches de M. de Bezold qui entreprenait, après beaucoup d'autres, de retracer en détail et sur des documents en partie nouveaux, la lutte terrible de l'Empire d'Allemagne contre les Hussites. Ce second fascicule nous apporte l'histoire des années 1423 à 1428. La lutte contre les hérétiques n'occupe pas seule pendant ces années la politique allemande. L'auteur nous y fait suivre aussi les péripéties de la lutte d'influence qui se produit depuis longtemps entre Sigismond et les états de l'Empire. La guerre contre l'ennemi commun n'est parfois qu'un prétexte pour réunir des troupes et de l'argent et pour s'assurer des alliances. D'une part nous voyons les électeurs rhénans s'en-

tendre à Boppart, puis à Francfort, de l'autre, Sigismond chercher de nouveaux points d'appui dans une alliance plus étroite avec l'électeur de Saxe, Frédéric-le-Belliqueux, ainsi qu'avec les Jagellons. Les Hussites, de leur côté, rassurés par la faiblesse de leurs adversaires, se livrent sans crainte aux querelles suscitées par leur fanatisme religieux ; Calixtins, Orébites et Taborites se déchirent entre eux et l'on voit même les utraquistes modérés s'allier aux catholiques de Bohême contre leurs frères ennemis.

C'est le tableau peu réjouissant de ces luttes acharnées dans l'Empire et au dehors que M. B. a continué à nous retracer avec le zèle et la scrupuleuse discussion de détails que nous avons signalés déjà, mais nous regrettons que l'auteur ne réussisse point à donner plus de vie et d'attrait au récit, produit de ses laborieux travaux.

R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Séance du 12 mai 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie une lettre de M. Albert Dumont, directeur de l'école française d'Athènes, qui annonce la constitution au siége de l'école d'un institut de correspondance hellénique, destiné à recueillir des matériaux pour l'étude de l'histoire et de l'archéologie grecques, et à faire connaître le résultat de ses travaux par la publication d'une revue.

M. le ministre communique en même temps à l'académie le texte d'une lettre qu'il a écrite à M. Dumont pour lui demander de nouveaux détails sur cette création. Ces documents sont renvoyés à la commission des écoles.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, écrit à l'académie pour lui annoncer l'envoi d'un compte-rendu officiel des découvertes archéologiques faites en Italie pendant le mois de février dernier, et donne quelques détails sur les travaux que poursuivent, sous sa direction, les élèves de l'école.

L'académie reçoit la nouvelle de la mort de M. Chr. Lassen, l'un de ses associés étrangers.

L'académie procède au scrutin pour l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Guigniaut.

Est élu, M. Gaston Paris, professeur au collége de France, directeur d'études à l'école pratique des hautes études.

M. Victor Guérin termine la lecture de son quatrième rapport sur sa mission archéologique en Galilée.

M. Miller commence la lecture d'un mémoire de M. le baron d'Avril, intitulé *Étude sur la langue, le rite et l'alphabet attribués à S. Cyrille.*

Après avoir insisté sur la nécessité de ne point confondre, dans les études d'histoire religieuse, les questions de rite, avec celles qui ont trait à la discipline, à la langue liturgique, ou à la communion des églises, M. d'Avril rappelle quelle était la situation des églises d'Orient et d'Occident dans la période qui a précédé la mission de S. Cyrille, du 7e au 9e siècle. Il y avait alors dans l'Europe chrétienne deux rites, l'un grec, l'autre romain; le schisme entre Rome et Constantinople n'avait pas encore éclaté, mais les dissentiments qui se produisaient fréquemment sur les questions de juridiction pouvaient le faire prévoir. Deux langues liturgiques étaient concurremment en usage, le latin dans l'Occident et le grec dans l'Orient. A ces deux langues S. Cyrille en ajouta une troisième, le slavon. Les chrétiens avaient déjà avant lui employé les langues slaves pour la prière et la prédication, mais Cyrille le premier les introduisit dans la liturgie. On ignore quel est le dialecte qu'il choisit pour en faire la langue liturgique ; peut-être n'en adopta-t-il aucun et composa-t-il une langue factice avec des éléments tirés des divers dialectes. Il est certain seulement que la langue dans laquelle il écrivit n'est pas la langue-mère des langues slaves modernes. Elle fut très répandue comme langue écrite pendant le moyen âge et joua dans les pays slaves le même rôle que chez nous le latin. Parmi les divers noms qu'on a proposé de donner à cette langue, M. d'Avril préfère celui de *slavon*.

Ouvrages déposés :

Marre de Marin, Grammaire malgache (Paris, 1876, in-8o); diverses brochures par M. Combes, de Bordeaux.

Ouvrages présentés de la part des auteurs ou éditeurs.

Par M. Garcin de Tassy : The poetical works of Beha ed-Din Zoheir of Egypt, with metrical translation, notes, and introduction, by E. H. Palmer; vol. I, arabic text (Cambridge, 1876, in-4o; publié aux frais de l'université de Cambridge);

Par M. de Longpérier : A. de Caix, Le Musée archéologique. (M. de Longpérier signale dans ce recueil un mémoire de M. de Caix sur les tombes du cimetière de Montlévêque, Oise) ;

Par M. Paulin Paris : L. de la Saussaye, Blois et ses environs (Blois, 1873, in-8o) ; Id., Le château de Chambord, 12e éd. (Blois 1875, in-8o) ; Id., Histoire du château de Blois (ib., id.) ; Id., Les six premiers siècles littéraires de la ville de Lyon (Lyon 1876, in-8o) ; et les deux premières publications de la *Société des anciens textes français*, les *Chansons du XVe siècle*, publiées par M. G. Paris, avec la musique publiée par M. A. Gevaert, et l'atlas de fac simile photographiques qui doit accompagner l'édition des *plus anciens monuments de la langue française*, par M. G. Paris.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22. — **27 Mai** — **1876**

100. — **Untersuchungen uber die Syntax der Sprache Otfrids** von Oskar Erdmann. — Erster Theil. Die formationen des Verbums in einfachen und in zusammengesetzten Sætzen. — Halle. Buchhandlung des Waisenhauses. 1874. 1 vol. 8°, xii et 234 p.

Ce volume, dont la publication remonte à plus d'une année déjà, contient la première partie d'un ouvrage qui avait obtenu en manuscrit le prix d'un concours ouvert par l'académie des sciences de Vienne. L'auteur y traite de l'emploi du verbe à ses différents temps et modes, tant dans les propositions principales que dans les propositions subordonnées du vieux haut allemand. Le livre des évangiles d'Otfrid est le principal monument qu'il ait interrogé sur la syntaxe de cette période primitive de la langue allemande, mais il n'a pas négligé les autres textes qui en ont été conservés, gardant seulement une prudente réserve vis-a-vis des traductions qui ont dû subir l'influence de la syntaxe latine. En même temps que le verbe d'ailleurs, il n'a pu se dispenser de comprendre dans son étude les moyens qui servent, avec la distinction des modes, à indiquer la liaison des propositions entre elles dans les phrases composées, c'est-à-dire l'usage du pronom relatif et des conjonctions. Son travail a été favorablement apprécié en Allemagne par des germanistes compétents. Nous voudrions seulement donner dans cette courte note une idée de l'intérêt qu'il peut avoir pour toutes les personnes qui s'intéressent aux études générales de linguistique indo-européenne, et nous choisirons pour cela le sujet de la construction relative.

On sait que le choix du pronom relatif paraît avoir eu lieu dans les différentes branches de la famille indo-européenne d'une façon indépendante, et dans des périodes postérieures à leur séparation. Les questions que soulèvent l'origine et le développement de la construction relative sont donc renvoyées à l'histoire particulière des divers groupes de langues. On a cependant rapporté à la même origine le pronon relatif du grec ὅς, ἥ, ὅ et celui du sanskrit *yas*, *yâ*, *yat*, et dans un travail intitulé : *Untersuchungen über den Ursprung des Relativpronomens in den indogermanischen Sprachen* (*Studien* de Curtius, vol. II, p. 203 et suiv.), M. Windisch a cherché à dé-

river la fonction relative du thème pronominal *ya* d'une fonction primitive *anaphorique*. Ce pronom, qui aurait servi d'abord simplement à rappeler dans une proposition coordonnée l'un des termes de la proposition précédente, serait devenu peu à peu le signe d'un lien de plus en plus étroit entre les deux propositions, et enfin d'une subordination de la seconde à la première. Tout pronom anaphorique, et en particulier le pronom *ya*, n'étant d'ailleurs selon M. Windisch qu'un pronom démonstratif dont le sens primitif s'est affaibli, ce savant explique de la même manière, c'est-à-dire par l'intermédiaire de la fonction anaphorique, le développement du sens relatif dans le démonstratif germanique *der*.

M. E. combat cette manière de voir. Selon lui, le pronom *der*, chez Otfrid *ther*, avant de jouer le rôle d'un pronom relatif construit en tête de la proposition subordonnée, était conçu comme un démonstratif appartenant à la proposition principale, mais qui, placé entre cette proposition et la suivante, devait devenir peu à peu le signe de leur liaison et être enfin attribué à la seconde.

Notre incompétence nous interdit de prendre parti sur cette question qui divise les germanistes et que M. Tobler a de nouveau traitée dans une recension du livre de M. E. (*Zeitschrift fur deutsche Philologie*. VI. 1875. p. 243). Nous avons voulu seulement, comme nous l'annoncions, donner un exemple de l'intérêt très général présenté par certaines parties de l'ouvrage que nous recommandons, quoiqu'un peu tard, à nos lecteurs. En effet, bien que le développement indépendant de la construction relative dans les différentes langues ne permette sur ce sujet aucune conclusion directe de l'une à l'autre, les inférences analogiques ne sauraient être négligées quand il s'agit d'un problème aussi ardu, et la solution qu'il recevrait pour l'un des groupes de langues de la famille ne pourrait être négligée par ceux qui voudraient le traiter pour un autre groupe. En attendant, et pour notre compte personnel, la contradiction que la théorie de M. Windisch, dérivant la fonction relative d'un sens primitif anaphorique, a rencontrée de la part de M. A. sur le domaine germanique, n'a pu qu'augmenter les doutes que nous avait toujours laissés cette théorie dans son application au grec et au sanskrit.

Abel Bergaigne.

---

101. — **Unsere Vor- und Taufnamen** in ihrem Ursprung und ihrer Bedeutung erklært und mit denen anderer Nationen verglichen von Dr J. G. Th. Græsse. Dresden, Zahn, 1876. In-8°, 46 p. — Prix 2 fr. 50.

Il est bon de prévenir ceux qui, tentés par le titre, pourraient, comme l'auteur de cet article, vouloir acheter cette brochure, de garder leur argent pour eux. Elle contient, sans aucun préambule et sans aucune note, une liste de noms malorthographiés plus ou moins usités en Allemagne mais d'ailleurs de toutes provenances. L'étymologie est généralement germanique ou

celtique au choix, p. ex. *Adelhard* (anc. all. = *Noble cœur*, en celt. = *Noble fille*). D'autres fois c'est avec l'hébreu que le celtique concourt : *Elisabeth* (de l'hébreu = *Dieu a juré*, en celt. = *Femme bonne et belle*). Les rapprochements sont généralement d'un haut intérêt, comme le montrent les trois premiers articles : *Aaron* = fr. *Aaron* ; *Abælard* (*tiré du latin*, dit M. Grässe, qui nous laisse le soin de chercher nous-mêmes le latin en question) = fr. *Abailard* ; *Abdias* (*tiré du grec*, dit le même savant) = fr. *Abdias*. — En voilà assez pour faire voir que M. le conseiller aulique, directeur du musée de Dresde, s'est permis aux dépens de son éditeur et du public une plaisanterie ; elle nous parait absolument dépourvue de sel.

---

102. — G. Dahnell. **Ueber niederdeutsche Sprache und Literatur.** In-8°, Berlin, 1875, 64 p. (*Sammlung gemeinverstændlicher wissenschaftlicher Vortræge*, cahiers 219 et 220).

M. D. s'est proposé de combattre, par quelques notions claires et précises, destinées à mieux faire connaître le bas-allemand et sa littérature, les préjugés et les erreurs qui ne règnent encore que trop au sujet de cet idiome. Il s'est acquitté de sa tâche d'une manière satisfaisante, et son livre, écrit dans un style élégant et animé, en offre une apologie aussi chaleureuse dans la forme que juste et modérée dans le fond. Il commence par établir la vraie signification du terme *bas-allemand* ou *plat-allemand* : par là on entend, non un allemand corrompu ou dégénéré, mais la langue des plaines *basses*, du pays *plat* de l'Allemagne du Nord, par opposition à celle des régions élevées et montagneuses de l'Allemagne du Sud. Puis M. D. détermine la place du bas-allemand dans la famille des langues germaniques, les frontières actuelles de cette langue, sa situation en face de l'allemand littéraire, et, après avoir analysé ses qualités et ses défauts, il jette un coup d'œil, peut-être un peu trop rapide, sur sa littérature.

Il se contente de signaler en passant les ouvrages les plus importants et les plus connus : *Héliand*, *Reineke de Vos*, les *Chroniques*, et s'attache surtout à faire connaître les *Proverbes*, *Aphorismes* et *Chants populaires*, jugeant avec raison que c'est là ce qui caractérise le mieux un peuple et sa langue. Nous aurions désiré, pour clore cet aperçu, quelques pages sur les auteurs contemporains : Bärmann, Brinckmann, Eggers, Hobein, surtout Reuter et Groth, méritaient bien chacun une courte notice ; M. D. comblera sans aucun doute cette lacune dans une seconde étude plus développée, qu'il nous promet sous peu. En vue de ce nouveau travail, nous appellerons son attention sur quelques points secondaires, où souvent on désirerait plus de clarté et d'exactitude.

Le passage concernant les langues scandinaves (p. 7) et leurs rapports de parenté avec le haut et le bas-allemand est trop vague ; celui (p. 8), où M. D. parle de la loi de permutation des sons (*Lautverschiebung*), est équivoque et semble vouloir, avec les Danois, enlever à Grimm, pour l'attribuer à

Rask, la gloire d'avoir découvert et formulé cette loi dans son ensemble.

En reproduisant (p. 13), sans aucune restriction, l'opinion de Groth sur l'École de Silésie, M. D. semble ne pas connaître la *Geliebte Dornrose* de Gryphius, dont l'existence ne s'accorde guère avec le jugement absolu de Groth.

Enfin, espérons que M. D. saura, à l'avenir, épargner aux gens sérieux, auxquels sans doute il a la prétention de s'adresser avant tout, des tirades déclamatoires semblables à celles qui remplissent les pages 16 à 19; qu'importe, par exemple, au lecteur, désireux d'étudier le bas-allemand, d'entendre, à propos des frontières linguistiques de cet idiome, proclamer *urbi et orbi* que « depuis 1870, les Flamands, dans leur lutte contre le parti gallo-« phile des Wallons, tournent vers l'Allemagne un regard plein d'es-« poir (!) »... ?

Albert Fécamp.

---

103. — **Bohémiens et rôdeurs de nuit en Danemark, considérés au point de vue des relations sociales en général,** (Tatere og Natmandsfolk i Danmark, betragtede med hensyn til Samfundsforholdene i det Hele) par F. Dyrlund. Copenhague, Libr. Gyldendal (F. Hegel), 1872, 394 p. in-8°.

Cet ouvrage est exclusivement fondé sur l'étude des documents, l'auteur l'avoue : il ne s'est pas mis à la recherche des vagabonds, ne les a pas suivis dans leurs excursions; n'a pas voyagé dans leurs voitures, séjourné dans leurs campements, ou habité dans leurs *culots* [1]; il ne les connaît que par les rapports d'autrui, mais si l'observation directe lui a manqué, il y supplée par l'étendue et la profondeur de ses investigations dans les archives et le caractère rigoureusement scientifique de ses études. Il ne court pas après le pittoresque, mais bien après la vérité, et avec lui on n'a pas à se demander où finit le roman et où commence l'histoire. Cette dernière seule tient une place dans son ouvrage : il n'y faut pas chercher des tableaux de la nature sauvage où se plaisent les *Natmænd*, des peintures de leur vie nomade, des anecdotes plus ou moins authentiques, mais seulement des faits positifs, parfaitement documentés. C'est dans les documents administratifs et les pièces judiciaires qu'il a recueilli ses notions les plus précises, mais il a aussi tiré bon parti des sources imprimées, notamment des monographies de Grellmann, de Pott et d'Avé-Lallemant, ainsi que d'autres écrits cités dans leurs bibliographies; des savants mémoires de M. Paul Bataillard; pour la Norvège des excellents rapports de M. E. Sundt; enfin, pour le Danemark, des deux éditions de l'ouvrage de Dorph et des notices qu'en ont donné Rask,

---

1. Dans l'idiome bourguignon, ce mot signifie une petite retraite, partie creusée en terre, dont les parois et le toit sont formés de gazons, et qui sert d'abri aux charbonniers, aux gens des bois et aux pêcheurs. Il correspond au danois *kule*, au suédois *kula*, au hollandais *kuyl*, au frison *kuyl*, *kawl*, *kul*, *kuli* et *kolok*, au platt-deutsch *kuhle*, qui tous ont le sens de cavité, fosse, par suite caverne.

dans le *Dansk Litteratur-tidende for 1824* (p. 613-617), et R. J. F. Henrichsen dans *Maanedsskrift for Litteratur*, t. VIII (Copenhague, 1837, in-8°, p. 1-32) ; de *La Vie des Kjeltring* de Blicher (dans *Nordlyset*, Randers, 1822, reprod. dans ses *Gamle og nye Noveller*, 2e édit., t. I, Copenh., 1856, p. 30-52), de l'article de M. Brosbœll dans la *Dansk Folkeblad*, 7e année, n° 28, p. 110-112), et de ses romans : *Le Fils du Contrebandier* (Smuglerens Søn, 1839), et *l'Homme des Bruyères* (Hedemanden, 1840) ; enfin de *Un voyage dans les bruyères des environs de Viborg* (En Hedereise i Viborg-Egnen, 1867), par M. Goldschmidt. Mais il n'a pu se servir de quelques notices contenues dans les *Collections pour l'histoire et la topographie du Jutland* (Samlinger til jysk Historie og Topographie), publiées après la composition de son ouvrage.

Dans l'introduction, il rappelle ce que l'on sait de l'apparition des Bohémiens et de leurs mœurs ; bien qu'il soit parfaitement au courant de la littérature du sujet, jusque dans ses productions les plus récentes, comme il n'a pas ici la prétention de dire du neuf, nous ne nous arrêterons pas sur cet exposé. Remarquons, cependant, que, au lieu de dériver *rotwelsch*, le nom du jargon des *Gauner* allemands, de *roth* rouge, comme l'ont fait divers auteurs, il le rapproche de l'allemand *roden* vagabonder, du latin *rotare*, et du français *rôder*, de sorte que, selon lui, *rotwelsch* signifie le *jargon des vagabonds* ; *welsch*, italien (originairement *gaulois* cisalpin), étant pris ici dans le sens de langue étrangère.

Après avoir passé en revue les Bohémiens et les vagabonds étrangers, l'auteur ne s'occupe pas immédiatement de ceux de Danemark, mais il entre dans de savantes digressions sur la police, les pénalités, les prisons et l'organisation de l'assistance publique à la campagne ; car c'est seulement à propos des mesures prises contre les Bohémiens, ou en leur faveur, qu'il est parlé d'eux en Danemark, dans les siècles passés ; ils sont parfois cités nominativement dans les ordonnances, le plus souvent confondus avec le reste des mendiants, voleurs et gens sans aveu. M. Dyrlund a déployé beaucoup d'érudition dans cette notice, mais il y a admis une foule de renseignements étrangers au sujet, comme les quêtes pour racheter les captifs des corsaires barbaresques. — Parmi les vagabonds, il rencontre pour la première fois les *Keltrings* ou *Kjeltrings*, en 1562, dans une lettre du roi Frédéric II. Ce nom désignait alors une classe de contribuables. M. Dyrlund pense qu'il s'appliquait aux peaussiers (skindere), et c'est vraisemblable ; d'abord parce que les Keltrings ne figurent pas dans les listes où sont nommés les Skinders, et réciproquement ; ensuite, parce que les Keltrings ont conservé jusqu'à nos jours la profession d'équarisseur. Mais on peut se demander comment un nom qui vient de *Keltre*, demander avec instance, (par extension mendier), qui s'applique aux vagabonds, aux mendiants, et qui dès 1635 avait ce dernier sens dans le réglement communal de la paroisse de Radsted (île de Laaland), a pu figurer, de 1562 à 1585, sur la liste des patentés ? Pourquoi imposer des gens qui vivent de charité publique ?

L'auteur n'a pas répondu à ces questions ; elles ne sont pourtant pas insolubles, nous semble-t-il, surtout si l'on se reporte au sens primitif de *Keltre*, et si l'on examine comment s'y prennent encore aujourd'hui les marchands ambulants : ils vont de maison en maison s'informant si l'on n'a pas tel ou tel objet à vendre ou à acheter ; de là une infinité de demandes dont la répétition devient importune. Le nom de Kelring pouvait donc ne signifier à l'origine que *demandeur*, mais il aura pris le sens de quémandeur, lorsque ceux qui le portaient se sont livrés à la mendicité sous prétexte d'exercer leur métier de peaussiers.

C'est ainsi que le mot de *Natmænd* (hommes de nuit) s'applique à la fois aux gagne-petit et aux vagabonds. Correspondant à l'allemand *Nachtmeister* (littéralement : maître nocturne), il désignait originairement une profession, bien plus, une sorte de fonction publique, peu élevée à la vérité, puisqu'elle était à la nomination du bourreau. Les Natmænd étaient à la fois valets du bourreau, équarrisseurs, vidangeurs, ramoneurs, bref ils étaient chargés de tous les petits métiers qui passaient pour déshonorants et ne pouvaient s'exercer que la nuit, d'où le nom. Ces professions si utiles et passablement lucratives étaient tellement méprisées que les titulaires ne pouvaient trouver ni parrains pour leurs enfants, ni sage-femme pour les présenter à l'église, et que les croque-mort même se refusaient à porter leurs cadavres au cimetière. Aucune école ne voulait recevoir les enfants des Natmænd ; les gens du peuple ne daignaient ni manger, ni travailler avec eux, ni coucher sous le même toit ; les agents de police répugnaient à porter la main sur eux pour les arrêter et les emprisonner. Il fallut que l'autorité réagît contre ces préjugés, que la loi danoise n'a d'ailleurs jamais partagés, bien que l'administration militaire exclût de la milice les gens en question. Les Natmænd formaient une classe de parias ; eux-mêmes trouvaient leur compte à représenter comme déshonorants les métiers qui leur procuraient de faciles bénéfices et dont ils avaient intérêt à se réserver le monopole. Le 31 janvier 1794, fut rendue une ordonnance pour enjoindre aux paysans d'enfouir leurs animaux morts après en avoir enlevé la peau, le tout sans l'aide des Natmænd, et le gouvernement ordonna une enquête, dont M. Dyrlund donne de curieux extraits, sur les moyens d'émanciper ces esclaves du préjugé. Le mouvement était donné ; l'opinion publique, éveillée par les efforts et les déclarations de l'autorité, et par les idées libérales que la Révolution française avait mises en honneur, allait se mêler de la cause des Natmænd.

Dans le chapitre IV, l'auteur analyse les mémoires imprimés ou manuscrits que des prêtres et des magistrats écrivirent sur l'extirpation du vagabondage et l'amélioration du sort de ceux qui s'y livraient. La chancellerie, saisie de cette affaire, la discuta pendant 17 ans, à partir de 1819, et n'avait pas encore pris de résolution, lorsque la question fut portée, en 1836, devant les États provinciaux du Jutland, à Viborg. Cette assemblée eut à délibérer sur un projet de pétition au roi, pour demander la présentation

d'une loi sur le vagabondage et la mendicité. Les voix se partagèrent exactement par moitié, et la motion fut en conséquence repoussée. Il n'y avait donc toujours rien de fait, après des discussions qui duraient depuis le commencement du siècle. C'est que les dispositions législatives et les mesures administratives ne peuvent pas grand'chose pour l'extinction du paupérisme; l'absolutisme et le parlementarisme sont également impuissants à détruire ce mal qui disparaît seulement là où le travail est rémunérateur et accessible aux plus mauvais ouvriers. Or, les progrès de l'agriculture et de l'industrie sous le règne de Christian VIII et le besoin de bras, firent que les paysans, loin de repousser les Natmænd, comme au siècle passé, leur donnèrent de l'occupation, et ceux d'entre ces derniers qui voulurent travailler, finirent par se confondre avec le reste du peuple, de sorte qu'aujourd'hui les Natmænd ne forment plus une classe à part.

Le chapitre V traite des éléments dont se composait la corporation des Natmænd jutlandais, de leurs noms, de leur répartition, de leur genre de vie et manière d'être. L'auteur, après avoir examiné les diverses définitions proposées par ses prédécesseurs, en présente une nouvelle et très-simple, La caste des Natmænd jutlandais, dit-il, est une race nomade héréditaire, qui se regarde et est regardée comme différente du reste de la nation (p. 218). Mais ce n'est pas une race pure; elle est composée de différents éléments et se subdivise en deux classes : les *vitriers* (glarmestere), qui s'appellent eux-mêmes *gens de métier* (professionister) ou *voyageurs* (reisende), et affectent de mépriser les autres, quoiqu'ils se mêlent souvent avec eux; et les *équarisseurs* (rakker), vidangeurs, ramoneurs. Le nom de Keltring s'applique à toute la caste et signifie actuellement un gueux; mais, à l'origine, les Natmænd n'étaient pas nécessairement des mendiants; s'ils le sont devenus dans les derniers temps, cela tient à ce que, n'ayant plus le monopole des métiers déshonorants, ils trouvaient moins facilement à gagner leur vie. Ainsi, les bonnes intentions du gouvernement et des philanthropes qui voulaient les réhabiliter, leur ont d'abord été plutôt nuisibles qu'utiles; mais à la longue elles ont fini par produire de bons résultats, puisque les Natmænd commencent à se fondre dans la nation.

Pas plus en Danemark qu'ailleurs, les vagabonds d'origine indigène, ou même européenne, ne se confondent avec ceux d'origine asiatique. Ces derniers qui sont appelés *Tatere* (au singulier : *Tater*), aussi bien dans la langue vulgaire que dans la langue administrative et judiciaire du Danemark, forment une classe spéciale. On ignore l'année précise et même l'époque où ils se montrèrent pour la première fois dans ce pays, et l'on ne sait pas ce que devint la bande que le roi Jacques IV d'Écosse recommandait à son oncle le roi Jean de Danemark, par une lettre du mois d'avril 1505. Il est probable qu'il y en avait depuis quelque temps dans le royaume, lorsque fut rendue, le 30 octobre 1536, l'ordonnance par laquelle Christian III « enjoignait à tous les Taters du royaume de le vider dans le délai de trois mois. » C'est sans doute de l'Allemagne que le Danemark avait reçu ces no-

mades, ainsi que leur nom. L'ordonnance précitée fut suivie de beaucoup d'autres, également impuissantes à purger le sol danois de la présence des Taters, si bien que par une lettre du 28 avril 1574, Frédéric II ordonna d'envoyer à Copenhague tous les Taters, pour y être employés comme forgerons dans les ateliers royaux. L'auteur passe en revue une foule de documents législatifs, administratifs et judiciaires qu'il a eus sous les yeux; ils ne fournissent pas de notions sur l'ethnographie et la langue des Taters, mais seulement sur leurs habitudes de vol et de vagabondage, et sur les pénalités qu'ils encouraient : la pendaison, la fustigation, le bannissement et la prison.

Vers le milieu du XVIIe siècle, la législation s'étant adoucie à leur égard, soit parce qu'ils avaient presque totalement disparus, soit à cause du progrès des théories humanitaires, M. Dyrlund cesse de suivre leurs traces dans les archives des tribunaux. Examinant ensuite s'ils étaient indigènes ou s'ils venaient de l'étranger, il admet que malgré les ordres de bannissement et la rigueur de la pénalité, quelques familles de Taters se perpétuèrent en Danemark; ils avaient des lieux de résidence fixe ou continue dans les îles, par exemple en Sélande, où il y a une caverne de Taters; dans le bois de Delhoved (amt de Holbæk) et en Fionie où l'évêque Jacob Madsen écrit dans son livre de visite, à la date du 15 avril 1595 : « Il y a à Stubberup beaucoup de Taters, dont quelques-uns se trouvaient à l'église aujourd'hui. » Mais la meilleure preuve de leur séjour ininterrompu dans le pays se trouve dans la circonstance qu'ils ont laissé des traces jusqu'à nos jours. Et cependant il y a longtemps que leur mélange avec d'autres races a commencé, puisque Kr. O. Veile écrit, en 1652, dans son *Glossarium juridicum*, qu'il y a deux sortes de Taters, les noirs et les blancs. C'est seulement dans la seconde moitié du XVIIIe siècle que l'élément européen (Natmænd) vint à dominer sur l'élément asiatique (Tatere). Le type caractéristique de cette dernière race s'est conservé jusqu'aujourd'hui. On lit en effet dans le Journal des États provinciaux du Jutland (1836, 2, p. 991) : « Parmi les vitriers, il y a encore, d'après les informations que nous sommes parvenus à recueillir, quelques individus qui passent pour être issus des *Tatere* ou *Sigenere*, qui sont appelés *Tatere* ou *Romañier* (forme plurielle danoise du mot Romani) par les autres vagabonds, et dont la couleur foncée des cheveux, de la peau et des yeux, semble attester l'origine exotique. » M. Brosbœll affirme aussi que « le pur Natmand (Tater) peut être distingué des autres au premier coup-d'œil. La couleur de sa peau est brun-jaune; ses cheveux et ses yeux, d'un noir brillant; les traits et l'expression du visage portent une certaine empreinte qui est incontestablement asiatique. » (*Dansk Folkeblad*, 7e année, n° 28, p. 112, col. 2).

Dans les documents, d'ailleurs fort insuffisants, les Taters sont représentés comme des nomades, voyageant en bande, conduits par un chef, d'où l'expression *Taterkonge* (roi des Taters), qui a d'ailleurs une signification injurieuse; comme des vagabonds qui trompaient le peuple, maraudaient,

se livraient à la sorcellerie, à tel point que leur nom est devenu synonyme de diseurs de bonne aventure. Ils vivaient de mendicité, de pêche et de divers petits métiers (vitriers, brasseurs, musiciens, saltimbanques). Il n'est dit nulle part que ceux du Danemark fussent maquignons, commerçants dans les villes, bourreaux ou équarrisseurs. Un dernier trait de leurs mœurs primitives : les gens affaiblis par l'âge ou la maladie se précipitaient à l'eau ou étaient enterrés vivants par leurs proches, avec certaines cérémonies accompagnées de chants.

La langue que parlent les Taters de Danemark n'est connue que par les deux éditions du *Rotvelsk Lexicon* de Dorph ; la première (1824) fondée sur les communications d'un Tater enfermé à la maison de correction de Viborg, l'autre augmentée de quelques mots (60) fournis par un agent de police du Jutland. Cet idiome que les documents ou le peuple danois appellent tantôt *Latin des Keltrings*, tantôt *Rotvælsk*, est nommé par les Taters langue des *Prævelikvant* (ceux qui parlent bien). D'après le spécimen fourni par Dorph, c'est l'ancien dialecte jutlandais corrompu qui en forme le fond : la déclinaison et la conjugaison sont empruntées à cet idiome, ainsi que la syntaxe, les auxiliaires, les pronoms, les articles, les conjonctions, les prépositions ; le vocabulaire lui-même se compose en grande partie de mots jutlandais, abrégés ou allongés, il y a aussi du latin, du rotwelsche et très-peu de romani ; à peine 30 mots sur les 500 de la première édition, et plus de 30 sur les 60 nouveaux mots de la seconde édition. Cette faible proportion de romani tient peut-être à ce que le prisonnier de Viborg n'était pas un Tater, mais plutôt un Natmænd.

Le romani du Jutland diffère un peu de celui de la péninsule Scandinave, le vocabulaire de Dorph contient moins d'éléments romanis que celui de Sundt, mais bien plus que tous les dictionnaires rotwelsches, où il n'y en a point dans le *Liber vagatorum*, très-peu dans *Bedeler Orden*, *Hempels Wahlerey*, ou les collections du XVIIIe siècle. Ces éléments ne commencent à paraître que dans le dictionnaire de Konstanzer Hans (1791), et dans le grand dictionnaire général des Gauners allemands, publié par Avé-Lallemant (1862), où il y a à peine 30 mots romani, dont plus de moitié diffèrent de ceux de Dorph.

Si maintenant l'on se demande comment cet argot s'est formé, voici l'hypothèse que l'auteur propose à ce sujet : il suppose que, à la faveur des troubles qui désolèrent le Danemark et l'Allemagne au commencement du XVIe siècle, des vagabonds, venus du Nord ou du centre de l'Allemagne, se répandirent dans le Danemark ; quelques-uns restèrent dans le pays, se mêlèrent avec les Natmænd, dont ils s'assimilèrent l'idiome danois, puis reçurent d'Allemagne, aux XVIIe et XVIIIe siècles, d'autres bandes de vagabonds.

Les Romanis seraient arrivés à la même époque que les Rotwelsches, mais ils faisaient sans doute bande à part ; car c'est seulement vers le milieu du XVIIe siècle qu'il est fait allusion à leur mélange avec les nomades

blancs; cette fusion devint d'autant plus complète que les Taters diminuaient en nombre, surtout après les poursuites assidues dont ils furent l'objet dans la première moitié du XVIIIe siècle. C'est alors que des éléments de leur langue passèrent dans le jargon des Prævelikvant.

M. Dyrlund ne considère donc pas les Zigeuners comme les ancêtres des Natmænd, mais seulement comme un des moindres éléments qui ont contribué, à une époque peu reculée, à la formation de cette race telle qu'elle est aujourd'hui. Il pense, en outre, que les descendants des vagabonds indigènes se trouvent principalement parmi les Natmænd, et que ceux des vagabonds étrangers ou Rotwelsches et Taters se perpétuent dans les *Glarmestere* (vitriers).

Un appendice de 35 pages (359-393) se compose de plusieurs extraits de manuscrits ou d'imprimés, savoir : 1° Extrait de la Chronique de Herman Korner (à l'année 1417); — 2° de la Chronique Lubeckoise de Rufus (1400-1430), ann. 1417; — 3° de la *Saxonia* d'Albert Krantz (1520), ann. 1417;—4° de la Chronique Bernoise de Conrad Justinger, ann. 1419; — 5° de la continuation (1395-1471) de la *Chronica di Bologna*, ann. 1422; — 6° de *Chronicon Foroliviense* (1393-1433), ann. 1422; — 7° du *Diarium sexannale* (1422-1427) du prêtre André de Ratisbonne, ann. 1424 et 1426; — 8° de la Chronique suédoise d'Olaus Pétri, ann. 1512; — 9° Lettre patente sur les Taters adressée à tous les Lennsmænd du Danemark, Odensé, 1554; — 10° Lettre aux juges provinciaux, 18 novembre 1561; — 11° Lettre royale sur les Taters adressée aux habitants de la Fionie, 1570; — 12° Sentence de la Diète de 1630; — 13° Humble mémorial de la commission de police, 1685; — 14° Pièces concernant l'ordonnance du 31 janvier 1794; — 15° Projet de Deichmann pour l'émancipation des Natmænd, 1792; — 16° Remarque de l'auteur sur la réhabilitation symbolique mentionnée dans la pièce précédente, — 17° Ordre donné par Frédéric VI à la chancellerie, concernant l'affaire des Natmænd (1813); — 18° Rapport de Frédéric Moltke à la chancellerie sur les familles de Natmænd en Jutland, 1819.

E. Beauvois.

---

104. — **Etude sur la condition des Lépreux au moyen-âge, notamment d'après la coutume de Normandie,** par M. L. Guillouard. 1 vol. in-8° de 63 p. Paris, Thorin, 1875. — Prix 2 fr. 50. (Extrait des mémoires de la Société des antiquaires de Normandie).

Cette brochure n'apprend rien de nouveau sur le sujet qu'elle traite. La première partie (p. 5 à 29) n'est qu'une suite de généralités vagues sur la lèpre et les lépreux d'après les documents les plus connus qui sont rapprochés pour composer un tableau d'ensemble en dépit de la diversité de leurs dates. L'auteur semble croire que pendant cinq ou six siècles, la situation et la condition des lépreux n'ont pas varié. Dans la seconde partie (p. 31 à 53),

M. G. s'est attaché à étudier la condition particulière que faisait aux lépreux la législation normande. Selon lui, la coutume de Normandie seule a atteint le lépreux dans sa personnalité civile en le déclarant incapable de succéder et en ne lui laissant que l'usufruit de ses biens ; si l'on retrouve un usage analogue dans le Beauvoisis, il est emprunté à la Normandie ; cette disposition est d'origine Scandinave, elle a le caractère de rigueur et de dureté de la législation d'un peuple qui, barbare, aurait décidé la mort des lépreux comme il décidait la mort des bouches inutiles, qui, humanisé, s'est contenté de les séparer de la société en leur infligeant la mort civile. La preuve de cette origine est dans une disposition analogue de la loi des Lombards dont la communauté d'origine avec les Normands est (pour M. G.) incontestable.

Est-il besoin de s'attacher à réfuter une doctrine établie avec un procédé d'investigation qui, pour trouver l'origine d'une coutume, la prend telle quelle au XVI[e] siècle, et, sans rechercher ses transformations historiques, la compare avec ce qu'elle aurait dû être dans la législation où on la cherche. N'en déplaise à M. G., la législation sur les lépreux fut d'abord moins barbare. La coutume de Normandie qui déclare les lépreux incapables est un texte relativement récent ; il appartient à une époque où les lois sur les lépreux deviennent plus impitoyables à mesure que les progrès de la propreté, de l'hygiène, du confortable, rendent la lèpre plus rare dans les classes aisées. On ne peut donc légitimement comparer les dispositions à la législation antérieure des autres pays. Avant le XIV[e] siècle, la condition des lépreux, malgré quelques textes législatifs, n'est pas très nettement définie. Ils sont tolérés dans la société, on les voit partout contracter et hériter. Mais lorsque la lèpre eut délaissé les bourgeois et les chevaliers pour ne plus exercer de ravages que parmi les juifs, les pauvres et les mendiants, lorsqu'à la suite des grandes mortalités du XIV[e] siècle, on lança sur les lépreux de terribles accusations qui, dans l'esprit du peuple, les associèrent aux races maudites, alors les lois contre eux devinrent partout plus barbares, et elles furent d'autant plus rigoureusement exécutées, que, devenus un objet général d'aversion, les lépreux, misérables, isolés de tous, aigris par la misère et par le délaissement, vécurent en révolte réelle contre la société. Sans parler des ordonnances de 1321 et de 1372 qui marquent bien le caractère que prit la législation à leur égard, les dispositions de la coutume de Normandie pourraient être rapprochées de plusieurs autres textes de la même époque. A Verdun comme à Rouen, par exemple, le lépreux était mort civilement et la coutume spécifie qu'elle n'admet pas le droit de représentation en faveur des enfants [1].

1. « Droit dit que mezel ne mezelle ne puet ne doiet heriteir...... » (*Le livre des Drois de Verdun*, cité par Buvignier, *Les Maladreries de la cité de Verdun*. Brochure in-8° de 58 p. Metz 1862). Je saisis l'occasion de signaler cet excellent mémoire. Sans parler d'une profusion de renseignements sur l'histoire et l'organisation des maladreries de Verdun, l'auteur a parfaitement montré les

La législation sur le mariage des lépreux est loin d'avoir eu la fixité que lui attribue M. G. Si au XIIe et au XIIIe siècles on trouve de nombreuses mentions de mariages de lépreux, et si le clergé du moyen âge a toujours refusé de considérer la lèpre comme une cause de divorce, la bulle d'Alexandre III qu'il cite, prouve elle-même que la question n'était pas toujours ainsi résolue ; en cette matière encore, la législation moderne fut la plus dure pour les lépreux : dès le XVe siècle les tribunaux furent unanimes à déclarer la lèpre une cause de dissolution du mariage.

Il reste à faire sur les lépreux et les léproseries beaucoup de recherches intéressantes; les circonstances de l'envahissement de l'Europe par cette terrible maladie, l'organisation et l'histoire des Maladreries, l'histoire médicale de la lèpre, les diverses périodes de la condition des lépreux peuvent faire le sujet de beaucoup de travaux. Les documents publiés et inédits sont nombreux, il a paru déjà nombre de bonnes études partielles, et il faut souhaiter d'en voir le nombre s'augmenter ; mais des considérations générales aussi vagues que celles qui forment le mémoire dont nous venons de rendre compte, et où il n'y a guère à louer que l'exécution typographique, ne sont pas de nature à faire beaucoup avancer l'état de la science sur ces questions.

A. GIRY.

---

105. — **Wallenstein als Landesherr, insbesondre als Herzog von Mecklenburg** von Otto HUNZIKER. Zürich, Cæsar Schmidt, 1875, 100 p. in-12. — Prix : 2 fr. 50.

Une bonne petite monographie sur les talents d'administrateur et d'homme politique du célèbre général de Ferdinand II. M. H., sans puiser à des sources inédites, a su très-bien réunir et grouper, sur son sujet, les renseignements épars surtout dans des revues historiques locales peu accessibles aux étrangers. En comparant son travail à celui, plus volumineux, de Fœrster (*Wallenstein als Landesherr)*, publié, il y a près de quarante ans, on peut constater les progrès faits par la science historique sur ce point, — point de détail, il est vrai, — de la guerre de Trente ans. Quant à Wallenstein, le redoutable adversaire de Gustave-Adolphe se présente à nous dans ces pages comme un organisateur remarquable, ce qui, à son époque, était bien plus rare que d'être un général habile.

R.

---

106. — **Nouvelles pièces sur Molière** et sur quelques comédiens de sa troupe, recueillies aux Archives nationales et publiées par M. Emile CAMPARDON, Paris, Berger-Levrault, 1876. In-12 de VII-191 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur de *Marie-Antoinette à la Conciergerie*, M. Emile Campardon vient d'ajouter un complément aux Documents inédits sur Molière qu'il a

---

diverses phases de la condition des lépreux. Son analyse des symptômes et des caractères de la lèpre d'après les médecins anciens et les épreuves est particulièrement intéressante.

publiés chez Plon en 1871. Les pièces qui forment la matière du nouveau volume qu'il nous livre aujourd'hui sont au nombre de dix-huit et peuvent se diviser en deux catégories : les unes sont des actes judiciaires relatifs à Molière, à sa femme et à sa fille ; les autres se composent d'extraits des comptes de la Maison du roi. Toutes ont été recueillies aux Archives nationales : c'est une source où les nombreux biographes de Molière ne s'étaient guère avisés de puiser jusqu'ici. M. Campardon a fait précéder chaque pièce d'un préambule, destiné à en préciser le caractère et l'intérêt.

Pour ce commentaire indispensable, l'auteur a maintes fois eu recours aux *Recherches sur Molière et sur sa famille* de M. Eudore Soulié, livre capital qui a fait entrer les biographes du grand poète comique dans une voie nouvelle et les a contraints pour toujours de renoncer à toutes ces légendes et à ces anecdotes arrangées à plaisir, auxquelles M. Bazin avait déjà fait bonne guerre, sans résister pourtant, non plus que ses devanciers, à reconstruire les parties inconnues de la vie et surtout de la jeunesse de Molière d'après des hypothèses contestables et des récits sans autorité. Le nouveau recueil de M. C. n'a pas, lui-même le reconnaît avec modestie, l'importance hors ligne de celui de M. Soulié : tel qu'il est, cependant, les amis de Molière, les éditeurs actuels et futurs de ses œuvres, y trouveront des renseignements qui ne leur paraîtront point à dédaigner.

Voici d'abord une donation faite par la tante du poète au père de ce dernier. Elle nous apprend que ce père, Jean Poquelin, possédait « deux loges et demie ou environ sises en la Halle couverte de la foire de Saint-Germain-des-Prés, rue de la Tuilerie ou de la Lingerie. » C'est là qu'il exposait, pendant la durée de la foire, ses étoffes et ses tapisseries. Citons encore, parmi les pièces de la première série, plus particulièrement relatives aux événements intimes de la vie de Molière, un arrêt du conseil privé rendu le 3 septembre 1660, au sujet d'une édition furtive du *Cocu imaginaire* : les poursuites dont cet arrêt fut la conclusion prouvent que l'auteur du *Misanthrope* n'était point aussi insoucieux qu'on l'a prétendu pour ce qui concernait ses intérêts pécuniaires et la reproduction de ses œuvres. C'est ce qui ressort encore d'un autre arrêt du Conseil privé, rendu le 28 septembre 1669 à propos d'une édition contrefaite du *Tartuffe*.

Les documents de la seconde catégorie se rapportent presque exclusivement aux sommes allouées à la troupe de Molière pour des représentations données devant la Cour. Parmi les plus étendus et les plus intéressants nous mentionnerons le compte des dépenses pour les représentations des *Amants magnifiques* et de *Monsieur de Pourceaugnac*, qui eurent lieu tant à Saint-Germain-en-Laye qu'à Versailles, en février, mars et septembre 1670.

Enfin M. C., dans un court appendice, reproduit quelques documents relatifs à six comédiens de la troupe de Molière, parmi lesquels Baron, son élève, et Louis Béjard, son beau-frère. Mais nous avons vainement cherché dans cet appendice, quelque renseignement nouveau sur la vie d'une autre camarade du poète, Madeleine Béjard, sa maîtresse et plus tard sa belle-

sœur, dont la vie est si intimement mêlée à la sienne et éclairerait, si l'on parvenait à en préciser tous les événements, quelques points encore obscurs de la jeunesse du grand écrivain. Tel qu'il est, le livre de M. Campardon, imprimé par Berger-Levrault avec autant de soin que de goût, a sa place marquée dans la bibliothèque des lettrés et des amateurs, aujourd'hui si nombreux, pour qui rien de ce qui concerne Molière n'est indifférent.

J. LOISELEUR.

---

107. — MANZONI. **Les Fiancés**, texte italien, précédé d'une Introduction biographique et littéraire, par A. DE TRÉVERRET, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Hachette, 1875, in-18, XXVIII-467 p.

Le texte de cette édition, comme il est facile de s'en apercevoir à divers indices, n'a pas été imprimé en France : c'est un texte stéréotypé en Italie auquel on a cousu l'introduction française. La chose en soi a peu d'importance; seulement ce procédé écartait les notes, qui auraient pu être fort utiles aux étudiants auxquels le livre est destiné. En outre, M. de Tréverret ayant écrit sa notice avec une autre édition sous les yeux, ses indications de pages ne se rapportent pas à celle-ci. La notice est d'ailleurs intéressante et bien écrite, un peu courte seulement. Le caractère *classique* de la publication aurait dû engager M. de Tr. à s'étendre davantage sur la langue du *Promessi Sposi*, qui offre à l'étude le sujet le plus intéressant et le plus instructif.

CORRESPONDANCE.

—

Un panégyrique de François Ier.

A Monsieur le Secrétaire de la Rédaction de la *Revue Critique*.

Monsieur,

Dans un des derniers numéros de la *Revue Critique*, vous avez publié un article relatif à la reproduction, par M. Lindner, d'un *Panégyrique récité à François Ier*, dont la bibliothèque de Rostock possède un ms. Il y est dit que « l'auteur de ce poëme ne s'est pas nommé et que son œuvre paraît être restée jusqu'à ce jour absolument inconnue ». Permettez-moi de relever cette assertion. La Bibliothèque nationale possède un exemplaire de ce poëme, imprimé à Paris en 1538, et dont je vous remets ci-joint la description. Vous remarquerez qu'il est de Claude Chappuys qui s'est nommé dans un envoi au recto du 3e f. — Ce petit poëme est cité par M. Brunet vo CHAPPUYS. Il figure de plus au *Catalogue de l'Histoire de France*, auquel il est surprenant que M. Lindner n'ait pas eu l'idée de se reporter

avant de publier un opuscule relatif à François Ier. Enfin un exemplaire imprimé sur vélin a figuré aux ventes La Vallière et Mc Carthy.

Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

James DE ROTHSCHILD.

Paris, le 18 avril 1876.

PANEGYRIQVE, RECI- || TE AV TRESILLVSTRE, TRES- || MAGNANIME, TRESVERTVEVLX, ET TRESCHRESTIEN || ROY FRANCOIS PREMIER DE CE NOM, a || son retour de Prouence, Lan mil cinq cens || trente huit, au mois de Septembre. || *Il se vend en la rue Neufue Nostre dame*, || *à lenseigne du Faulcheur*. In-4 de 12 ff non chiff. de 22 lignes à la page pleine, impr. en belles lettres rondes, sign. A. G.

Au verso du titre se trouve un extrait du privilége accordé à *André Roffet*, dit *le Faulcheur*, à la date du 18 septembre 1538.

Au recto du 2e f., on lit une dédicace en huit vers « A Monseigneur de Montmorency, Grant Maistre et connestable de France. »

Le poëme commence au recto du 3e f. par un envoi ainsi conçu : « A tresillustre, tresvertueulx, tresmagnanime et treschrestien Roy Françoys, premier de ce nom, Claude Chappuys son treshumble et tresobéyssant libraire et vallet de chambre ».

Il compte 406 vers (deux de plus que la copie publiée par M. Linder) Voici les quatre premiers :

Quelle fureur m'a si fort agité
Et hors de moy moymesmes a jetté,
Pour me laisser entreprendre de mettre
Haulte matiére en bas et rude mettre ?

Bibl. nat. Y. 6133 D2 + a c. Rés. — *Cat. de l'Histoire de France*. Lb. 30.77 (1) *).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Séance du 19 *mai* 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie :

1° Une lettre de M. Albert Dumont, directeur de l'école française d'Athènes, qui annonce le départ de MM. Collignon et Duchesne, membres, l'un de l'école d'Athènes, l'autre de l'école de Rome, pour un voyage d'exploration dans le Sud de l'Asie mineure ;

2° Un envoi de M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, qui contient des notes prises par MM. Martha et Girard, membres de l'école, sur les inscriptions et autres monuments découverts dans les fouilles qui viennent d'être pratiquées dans l'ancienne voie latine.

M. Miller termine la lecture du mémoire de M. le baron d'Avril sur la langue, l'alphabet et le rite attribués aux saints Cyrille et Méthode. — En

ce qui concerne l'alphabet, M. d'Avril éta l la distinction des deux alphabets slaves qui ont été en usage au moyen-âge et dans les temps modernes. L'un est l'alphabet glagolitique qui es d'origine purement slave et dérive de celui qui était en usage chez les Slaves au temps du paganisme. L'autre est un mélange de l'alphabet grec et de l'alphabet slave : c'est celui avec lequel s'écrit aujourd'hui le russe. Ce dernier a reçu le nom d'alphabet cyrillique : M. d'Avril repousse ce nom, et soutient que Cyrille n'a jamais employé d'autre écriture que l'écriture glagolitique ; l'alphabet *grécoslave* n'a été inventé que plus tard. — Passant ensuite à ce qui concerne le rite et la discipline, M. d'Avril repousse l'opinion de ceux qui attribuent à Cyrille et à Méthode le rite et la discipline aujourd'hui en vigueur chez les Slaves orthodoxes. Les pays où s'est exercé leur aspostolat, la Pannonie, la Moravie, la Croatie suivaient alors le rite et la discipline de Rome ; leur langue liturgique était le latin. Cyrille et Méthode se sont bornés à leur donner une liturgie slavonne, qu'ils ont écrite en caractères glagolitiques. Il n'ont touché, ni à la discipline, ni au rite ; ce sont leurs disciples qui plus tard ont imaginé de transporter leur liturgie slavonne dans les pays de rite grec, où l'on s'est ensuite servi, pour écrire le slavon, de l'alphabet grécoslave, improprement dit cyrillique.

M. le docteur Lagneau lit une note intitulée *Celtes et Gaels*, qui a pour but d'établir que la thèse récemment soutenue par M. Alexandre Bertrand, d'après laquelle les Celtes et les Galates (ou Gaels) doivent être considérés comme deux peuples de race différente, avait déjà été présentée par M. Aurélien de Courson en 1846, puis défendue par M. Lagneau lui-même dans deux brochures publiées par lui en 1870 et 1873, dont il fait hommage à l'académie. M. Lagneau n'adhère pas du reste de tout point aux conclusions de M. Bertrand, notamment quand il nie qu'il y ait eu aucune migration des Gaulois par la voie des Alpes occidentales.

Ouvrages déposés :

George BANCROFT, Histoire de l'action commune de la France et de l'Amérique pour l'indépendance des États-Unis, traduite et annotée par le comte Adolphe de CIRCOURT (Paris, 1876, 3 vol. in-8°) ; — Textes chinois anciens et modernes traduits... par L. de ROSNY ; — Le Mahabharata (8 vol. in-4°) et les deux premiers chants du Ramayana (2 vol. in-8°), en caractères Bengalis.

Ouvrages présentés de la part des auteurs :

Par M. Egger : A. DARMESTETER, Phonétique française, sur la protonique non initiale et non en position (Extr. de la *Romania*) ; Œuvres de VIRGILE, texte et introduction grammaticale par Eug. BENOIT, 2e édition, tome I ; (Paris, in-8°) ; Analecta sacra spicilegio Solesmensi parata, edidit Joannes Baptista PITRA, tom. I (Parisiis, 1876, in-8°) ;

Par M. Le Blant : Enrico STEVENSON, Il cimiterio di Zotico (Modena, 1876, in-8°) ;

Par M. Pavet de Courteille : O. DONNER, Akkadiskan (Sumeriskan) och de altaiska spraken (extr. des mémoires de la société scientifique de Finlande ; l'auteur se prononce pour la parenté de l'akkadien avec les langues altaïques, notamment avec l'ostiaque).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23. — 3 Juin — 1876

108. — Albrecht Weber, **Akademische Vorlesungen ueber indische Literaturgeschichte.** 2te vermehrte Auflage. Berlin, Ferd. Dümmler, 1876. xii-340 p., in-8, (la fin de l'index à suivre).

En signalant cette nouvelle édition des « Leçons sur l'histoire de la littérature indienne, » de M. Weber, nous sommes dispensés de la tâche d'analyser en détail et d'introduire, en quelque sorte, un livre qui, depuis vingt-trois ans est entre les mains de tous les indianistes, et qu'en France même, une excellente traduction [1] a rendu, depuis longtemps, accessible à tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent à ce genre d'études. Depuis ce temps, l'ouvrage a définitivement conquis sa place sous le feu de la critique : censuré par quelques-uns, loué par la plupart, mis à profit par tous, il a pris rang parmi le petit nombre d'écrits de cette sorte, dont l'influence sur les travaux de notre époque aura été la plus efficace et la plus durable. A M. W. revient, en effet, l'honneur d'avoir été un des premiers à soumettre l'ensemble de l'histoire littéraire de l'Inde à une critique plus défiante, et le programme de cette tâche, à laquelle il devait vouer sa vie de savant, il l'a tracé dès le début, dans ce livre, avec la hardiesse d'un jeune homme et l'étendue de savoir d'un maître. Pour la première fois, on avait un aperçu rapide, mais substantiel et très-détaillé sous certains rapports, de toutes les branches de cette littérature, depuis les origines védiques jusqu'aux dernières œuvres de la décadence, aperçu très-peu littéraire, très-peu descriptif, où tout n'était pas nouveau sans doute, mais où, à côté de beaucoup de choses nouvelles, les résultats acquis étaient résumés d'une façon originale, et où tous les détails de l'exposition convergeaient vers le même but, véritable objet du livre, de serrer de plus près et de relier entre elles les questions chronologiques, d'obtenir, pour les résoudre, des données nouvelles, et de réunir ainsi les éléments d'une sorte de chronologie interne indépendante de la tradition.

Pour apprécier l'utilité de cette tentative, il suffit de se rappeler quelles idées avaient cours alors dans le public lettré et trouvaient des défenseurs même parmi les hommes spéciaux. C'était le temps où l'Iliade

1. Par M. A. Sadous, Paris, 1859.

et l'Odyssée passaient pour des œuvres presque modernes en comparaison des épopées hindoues, et où des indianistes tels que Troyer et Eichhoff pensaient en rabattre en plaçant le code de Manu au XV[e] et le Râmâyana au XII[e] siècle avant notre ère. A vrai dire, c'étaient là dès lors des hérésies. Les travaux d'histoire littéraire conçus dans un esprit plus sage et qui auraient dû suggérer des conclusions plus saines ne manquaient pas. Mais ils étaient disséminés, quelques-uns peu accessibles; ils se renfermaient dans des questions spéciales et, sans excepter ceux de Wilson, ne se reliaient pas entre eux. Les seules revues d'ensemble d'une valeur scientifique étaient les esquisses insuffisantes et subordonnées d'ailleurs à un plan plus vaste de MM. [de] Bohlen [1] et Benfey [2]: du grand ouvrage de Lassen, il n'avait encore paru que le premier volume. Pour trouver un précédent au livre de M. W., il fallait remonter aux origines mêmes des études sanscrites, à ces prodigieux *Essays* de Colebrooke. Là, et là seulement, on trouvait une suite de travaux procédant d'une pensée une et embrassant le champ presque entier des lettres indiennes.

Les préjugés que ce livre a aidé à combattre alors, ont à peu près disparu aujourd'hui, sans qu'il ait perdu pour cela de son utilité. C'est toujours encore le seul manuel scientifique que nous ayons pour l'ensemble de la littérature sanscrite. En le réimprimant, après un quart de siècle, M. W. n'y a rien changé. Il s'est contenté de le rectifier et de le mettre au courant des derniers travaux, en ajoutant un système de notes distinct de celui de la première édition. Ces additions, qui sont représentées par 69 pages en petit caractère (l'ancienne pagination a été conservée à côté de la nouvelle), constituent un travail complet. On peut être assuré que rien d'important en fait soit de renseignements bibliographiques, soit de résultats critiques, n'a été négligé par l'auteur, et que, jusqu'à la fin de l'année 1875, le livre est absolument mis à jour.

Il résulte de cette disposition adoptée par M. W., que son histoire de la littérature sanscrite est en même temps l'histoire des progrès accomplis par les études indiennes durant les vingt-cinq dernières années, et c'est là un avantage qu'apprécieront ceux qui s'enquièrent, non-seulement des résultats, mais aussi de la manière dont les résultats ont été obtenus. Par contre, elle a eu aussi quelques conséquences moins heureuses. La clarté de l'exposition est parfois compromise par le conflit entre les vues anciennes et les nouvelles et, bien que M. W. ait lieu d'être fier du petit nombre de rétractations formelles qu'il a dû introduire dans son premier travail, il n'en est pas moins probable que, s'il avait eu à récrire l'ouvrage, bien des choses eussent été présentées sous un jour différent (p. ex. la discussion

---

1. Dans *Das alte Indien*, 1830.

2. Article *Indien* dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, 1840. Ce savant travail, un des meilleurs qu'ait produit M. Benfey, n'est pas consulté aussi souvent qu'il mériterait de l'être.

relative à Vikramâditya, à Bhoja et à l'époque de Kâlidâsa [1], p. 217 et s.). Je n'oserais pas en dire autant pour certaines hypothèses à grande portée et à base bien fragile, auxquelles M. W. paraît tenir beaucoup, peut-être en raison même de leur subtilité. Ainsi, de ce qu'une école védique porte le nom de Mâdhyandina et que Mégasthène connait un peuple de Μαδιανδινοί, la rédaction de la *Mâdhyandinâ Çâkâ* du Yajus Blanc est supposée contemporaine de Mégasthène (p. 11, 317, 132). Ailleurs, c'est la première composition du Mahâbhârata qui doit tomber entre l'époque de ce même Mégasthène, qui n'en parle pas (que de choses dont ces fragments ne parlent pas !), et celle du rhéteur Dion Chrysostome, qui rapporte que les Indiens connaissent les poèmes d'Homère (p. 203). Le *Çatapatha Brâhmana* mentionne Janamejaya et les descendants de Parixit : nous devons en conclure que les traditions relatives aux hommes et aux choses du grand poème étaient alors des souvenirs de fraîche date (p. 139, 150, 203). Le même Brâhma*n*a nomme fréquemment les *Kuru-Pancâlas* : M. W. tire de là que les deux peuples, les Kurus et les Pancâlas vivaient alors dans une étroite union et que, par conséquent, la guerre intestine qui fait le sujet même du Mahâbhârata et qui peut être interprétée comme une lutte entre certaines tribus Kurus et certaines tribus Pancâlas, a dû être postérieure à la rédaction du Brâhma*n*a (p. 127, 150, 203, cf. p. 43, 74). Et cependant, si une conclusion semble ressortir de l'ensemble des nombreuses coïncidences et des non moins nombreuses différences que présentent entre elles la légende sacerdotale et la légende épique, c'est bien qu'elles sont l'une et l'autre des développements indépendants, parallèles et non successifs d'un même fond commun. C'est le moindre défaut de ce genre d'hypothèses de se contredire souvent et de soulever à tout propos des questions insolubles. En dépit de la forme dubitative dont l'auteur les entoure, et à force d'être répétées dans un livre très-peu descriptif et qui exclut les longues discussions, elle finissent par prendre l'apparence de résultats critiques, et elles tendent ainsi à substituer une ombre, tout aussi vaine au fond, à la place de cette ombre vaine qui s'appelle la tradition.

Sous ces réserves, nous ne pouvons que rendre hommage aux soins donnés par M. W. à cette nouvelle publication d'un ouvrage devenu introuvable et qui, s'il n'est pas précisément attrayant à lire, est resté, comme livre d'étude, aussi utile, aussi indispensable qu'au premier jour. L'impression est élégante et correcte, et l'exactitude, sauf quelques petites taches [2], est exemplaire jusque dans les moindres détails.

A. BARTH.

---

1. Kâlidâsa et Bhâravi figurent déjà dans une inscription de Palakaçi II, datée de 584, comme les représentants typiques du poète parfait. Ceci donne, pour Bhâravi, du moins, une limite bien supérieure à celle qui est indiquée p. 213. — M. W., qui doute de tant de choses, est-il bien sûr que Bhavabhûti soit du VIII[e] siècle (p. 176, 217) ? M. Hall n'hésite pas à le placer avant Subandhu.

2. Le fac-simile publié par feu Goldstücker du *Mânava-Kalpasûtra* n'est pas photolithographié, p. 238. — L'époque de Quinte-Curce n'est pas établie d'une

109. — Abel Hovelacque, **La Linguistique.** (Bibliothèque des sciences contemporaines, tome II), Paris, C. Reinwald, un vol. in-12, 1876, xi-365 pages. — Prix : 3 fr. 50.

En 1861, M. A. Maury, dans le huitième chapitre de son livre *La Terre et l'Homme*, donnait, le premier en France, un tableau scientifique de la distribution des langues parlées sur la surface du globe. Il les divisait en langues monosyllabiques, agglutinantes et flexionnelles. Ce n'était pas une simple ébauche, et dans ce tableau il y avait plus que les grandes lignes de tracées. Aujourd'hui, M. Hovelacque reprend la question qu'il agrandit comme on le voit par le titre de l'ouvrage. Ce n'est pas seulement une classification des langues qu'il a essayée. Il a voulu donner au public une idée de la linguistique, de cette science qui n'est, dit-il, ni la moins importante, ni la moins intéressante des sciences contemporaines.

Des six chapitres qui composent ce livre, les deux premiers (I, p. 1-13 ; II, 21-37) et le dernier (VI, 347-358) traitent des questions générales du langage ; les trois autres de la classification des langues monosyllabiques (III, 38-54), agglutinantes (IV, 55-154), flexionnelles (V, 155-346). Dans le premier chapitre, l'auteur commence par exposer longuement les différences qui séparent la linguistique, ou science du langage, de la philologie ou étude scientifique d'une langue littéraire déterminée ; il montre ensuite en quelques pages vives et colorées ce que c'est que la vie des langues, comment elles naissent, se transforment, s'altèrent sous diverses influences, et parfois succombent dans ce combat que Darwin a appelé la concurrence vitale, et il termine par quelques réflexions fort justes sur la différence des polyglottes et des linguistes que l'on confond trop souvent ensemble et sur les dangers de la fausse étymologie. Le chapitre II établit que le langage articulé est le caractère distinctif qui sépare l'homme des autres *primates*[1], que l'exercice en est localisé spécialement dans la troisième circonvolution frontale de l'hémisphère gauche du cerveau ; dans le dernier chapitre, M. H. revient aux questions générales, indique en une page comment se reconnait la parenté des langues, établit la pluralité originelle des systèmes linguistiques, prouve cette vérité trop souvent oubliée que les langues ne correspondent pas toujours aux races, et veut démontrer la transformation des espèces en linguistique, c'est-à-dire le passage des langues monosyllabiques aux langues agglutinantes et de celles-ci aux langues flexionnelles.

---

manière certaine, p. 151. — Dans une phrase telle que celle-ci « une traduction... qui paraît avoir été publiée, » le sens de paraître n'est pas « douteux. » Il correspond exactement à l'allemand « scheinen » et exprime, comme lui, un degré de probabilité qu'on entend ne pas autrement préciser, p. 246.

1. M. H. est un chaud partisan des doctrines darwiniennes ; ce qui est son droit. Mais il a le tort de donner à l'exposition qui doit rester purement scientifique, les allures de la polémique. On s'expose à compromettre des vérités assurées, qui prennent l'apparence d'une thèse, et le lecteur en défiance craint d'avoir affaire à une linguistique de combat.

Quelle que soit la valeur de la plupart de ces considérations, elles sont insuffisantes, quand il s'agit d'apprendre à un public étranger à ces études ce que c'est que la linguistique, quelle place cette science doit occuper dans l'ensemble des sciences naturelles, quel est son objet précis, sa méthode, sa portée. On aurait voulu voir d'abord expliquer de quels éléments une langue est formée, comment ces éléments peuvent se grouper, à quelles sortes de modifications, d'évolutions ils sont soumis. Il aurait fallu montrer que la linguistique est une science qui, par son objet, rentre dans les sciences psychologiques, comme par son mode d'expression elle appartient aux sciences physiologiques ; que par suite le langage est soumis à deux sortes de lois générales, les unes physiques (elles constituent la phonétique), les autres psychologiques (elles constituent la morphologie, la syntaxe et les transformations des significations des mots) ; que si elles ont leur domaine propre, elles se contrarient souvent les unes les autres, et que dans plus d'un cas la vie du langage n'est qu'une oscillation entre ces deux ordres de lois si essentiellement différentes. Il aurait fallu exposer la portée considérable de cette science du langage, dont les résultats intéressent tant de sciences diverses ; comment, pour ne citer qu'un exemple, l'étude des procédés employés par les peuples pour exprimer leurs idées, doit jeter un jour nouveau sur les lois de l'esprit humain, et comment la science encore embryonnaire de la transformation des significations des mots, peut seule et seule doit résoudre un problème capital de la psychologie, celui de l'association des idées. On aurait voulu également, après ces considérations, que le lecteur fût initié aux méthodes employées ; que par des exemples bien choisis on rendît visible la précision et la rigueur des recherches phonétiques et morphologiques, etc. C'est alors seulement que le lecteur, une fois mis au courant de l'objet et des méthodes de la science du langage, pouvait aborder un des résultats acquis de la linguistique, la classification des langues de la terre d'après leur forme. Et là encore il fallait avant tout montrer non pas seulement ce qu'est le monosyllabisme, l'agglutination et la flexion, mais quels sont les principes essentiels sur lesquels ils sont fondés et quels procédés logiques de la pensée ils supposent.

Ici nous arrivons à un point qu'a longuement développé l'auteur dans divers endroits de son livre, et spécialement dans les dernières pages ; ce sont les rapports qui unissent les unes aux autres les trois formes jusqu'ici déterminées des langues. L'auteur admet que les langues flexionnelles ont d'abord été agglutinantes et à l'origine monosyllabiques ; que les agglutinantes ont passé d'abord par le monosyllabisme. Où est la preuve de ces assertions ? Ces hypothèses de Max-Müller sont indémontrées et jusqu'ici indémontrables. Comment attribuer, je ne dis pas le monosyllabisme, mais même l'agglutination à la langue indo-européenne, alors qu'on ignore aujourd'hui *absolument* l'origine des suffixes de flexion de cette langue ? Quant aux langues agglutinantes, à considérer les exemples divers appartenant à cha-

que groupe que cite M. H., les caractères de l'agglutination sont si flottants et indécis qu'il est bien difficile d'avoir une idée nette de ce qu'est l'agglutination, et de l'opposer au monosyllabisme et surtout à la flexion. Une tendance des langues modernes est de supprimer les flexions, de développer les périphrases analytiques. L'anglais appartient-il aux langues flexionnelles, et des périphrases comme *I am reading*, *I shall read* ne sont-elles pas des formes nouvelles d'agglutination ? Nous ne posons ces questions qu'en passant, pour montrer tout ce qu'elles présentent d'obscurité et de difficulté. Elles ne sont pas encore mûres. Toutefois, nous le reconnaissons, on peut accepter ces trois grandes formes de langues comme des cadres commodes ; les progrès de la science nous montreront plus tard s'il ne faut pas les multiplier ou les remplacer par d'autres.

Nos critiques portent, on le voit, un peu sur quelques affirmations téméraires, et surtout sur les grandes lacunes du livre de M. H., qui ne tient pas tout ce qu'il promet. Mais ce qu'il donne, nous avons hâte de le dire, est de bon aloi. La partie essentielle de l'ouvrage, la classification des langues, nous semble faite avec soin et conscience. Les citations auxquelles se réfère l'auteur nous le montrent au courant des dernières recherches. Les caractéristiques des langues nous paraissent bien choisies. Malgré la brièveté que lui imposait la nature de son traité, il donne avec assez de précision les traits dominants de chaque langue ou de chaque groupe de langues pour laisser des idées en général nettes dans l'esprit du lecteur. Les proportions sont bien gardées, sauf pour le basque auquel l'auteur donne, sans raisons bien visibles, des développements inattendus. Nous avons surtout remarqué des pages très-fermes sur l'irréductibilité des groupes sémitiques et indo-européens à une commune origine. Toute cette partie qui demandait une grande étendue et une grande solidité d'érudition, des vues d'ensemble assez larges, et beaucoup de jugement et de tact, est fort bien faite ; n'oublions pas qu'elle compose plus des cinq sixièmes de l'ouvrage. Ajoutons que le style est simple, clair et vif. En somme, malgré les lacunes que nous avons dû signaler avec une longueur qui semble diminuer, mais à tort, la valeur des éloges, ce livre est appelé à répandre dans le public beaucoup de notions exactes, saines et neuves.

A. Darmesteter.

---

110. — Τὰ ἀρχαῖα σμυρναϊκὰ σταθμὰ τοῦ Μουσείου τῆς εὐαγγελικῆς σχολῆς. — **Les anciens poids de Smyrne du musée de l'école évangélique**, par Athanase Pappadopoulos ; mémoire in-8°, 23 pages avec planches. Smyrne, typographie Markopoulos, 1874.

Ce mémoire a le mérite de faire connaître des poids inédits. L'auteur les décrit avec soin : il s'abstient de tout commentaire hypothétique ; il ne prend pas non plus prétexte de ces monuments pour rappeler une foule de généralités inutiles.

L'École évangélique de Smyrne a formé un musée qui possède 157 poids; sur ce nombre trente-six appartiennent à la ville ancienne de Smyrne; huit sont smyrniotes mais byzantins.

Ce catalogue descriptif donne lieu à plusieurs remarques intéressantes.

On sait que la formule ἀγορανόμος, ἀγορανομοῦντος est loin de se retrouver indistinctement dans tous les pays sur les monuments métrologiques. En Attique, par exemple, l'inscription la plus fréquente sur les poids est Δημόσιον. Dans une *Notice sur un poids grec trouvé à Babylone*, Paris, 1870, j'ai donné la liste des poids que je connaissais alors et qui portent le mot ἀγορανόμος ou le mot ἀγορανομοῦντος. J'en ai compté neuf. Il faut ajouter à cette liste quatre poids de l'école évangélique de Smyrne.

Nº 62 (du catalogue de ce musée), Αὐρηλίου Περπέρου ἀγορανόμου.

Nº 87, Ἀγορανόμου Θησέου Σμυρ[ναίων] τὸ Β.

Nº 175, un agoranome dont le nom est incertain, peut-être Μ[ητρο]δώρου [ἀγο]ρανό[μο]υ.

Un quatrième poids (nº 95) porte en trois lignes cette inscription

ΑΓΟΡΑΝ
ΔΗΜΟΣ
ΣΜΥΡΝΥ

Je restitue ἀγορανόμων], des *agoranomes*, sous le *contrôle des agoranomes*, sans nom particulier de magistrat, comme sur un hémimæon de bronze du musée de la Société archéologique d'Athènes : ΑΓΟΡΑΝΟΜΩΝ, et sur un autre de plomb de la collection Prokesch-Osten ΗΜΙ-ΑΓΟΡΑΝΟ, Schillbach, *de ponderibus aliquot antiquis*, Rome, 1865, nºs 78 et 35.

Dans le numéro du 23 août 1875 du journal l'*Ionie*, qui paraît à Smyrne, M. Pappadopoulos a publié deux nouveaux poids portant la formule ἀγορανόμος :

Sur le premier, M. P. lit d'un côté en trois lignes Μ(άρκου) Αὐρ(ηλίου) Μητρόχου, (le dernier mot est donné comme douteux), de l'autre, également en trois lignes : Ἀγορανόμου : poids, 383 gr.

Sur le second on lit d'un côté : Αὐρ(ηλίου) Διονυσίου, de l'autre Ἀγορανόμου; au dessous de ce mot une empreinte de forme rectangulaire porte en quatre lignes : Αὐρ(ηλίου) Διονυσίου Ἀγορανόμου : poids, 349 gr.

Comme on le voit, M. P. enrichit de six exemples nouveaux la classe des poids qui portent la formule ἀγορανόμος. Au lieu de neuf poids que j'avais cités il en faut compter au moins quinze.

J'avais cru pouvoir dire que la formule ἀγορανόμος sur les monuments métrologiques devait être attribuée principalement aux villes de la Syrie et de la Propontide; on doit ajouter maintenant « et à la ville de Smyrne. »

Le poids qui porte le nom de Πέρπερος conserve un monogramme très-distinct sur lequel on reconnaît sans hésitation les lettres Π, Ε, Ρ, Ο, Υ. On ne peut hésiter à lire Περπέρου. Il est donc évident que les monogrammes sur les poids indiquent quelquefois le nom de l'agoranome. Cette remarque n'est pas indifférente. Il est curieux que sur ces monuments le magistrat

inscrive plusieurs fois son nom. C'est ce que l'on constate dans le cas présent ; c'est ce que l'on voit aussi par un poids byzantin de Ἰακώβου, où ce personnage, après avoir gravé son nom en entier, ajoute aux quatre coins les lettres I. A. K, Ω. *Sur un poids byzantin du cabinet de M. Verdot*. Paris, 1870. — Sur un poids cité plus haut, Διονύσιος marque également deux fois son nom.

Plusieurs des monogrammes que M. P. signale dans sa dissertation doivent se rapporter à des agoranomes ; il serait à souhaiter d'en avoir le *fac-simile*.

Le nº 76 porte quatre cachets semblables sur lesquels M. P. voit les lettres Δ Π ; le nº 78, plusieurs cachets sur lesquels on distingue Φ Δ Β ; ce sont des timbres d'agoranome, comme est du reste, en plus grand, le timbre de Διονύσιος [1].

M. P. donne la valeur en grammes des poids antiques qu'il décrit. Il a bien voulu, de plus, sur ma demande, m'envoyer une note relative à l'état de conservation de chacun d'eux. Les poids suivants me sont indiqués comme très-bien conservés : ce sont les seuls dont je puisse m'occuper pour le moment : nº 76, 161 gr. ; nº 78, 151 gr. ; nºs 94 et 215, 107 gr. ; nº 177, 53 gr. ; nº 132, 51 gr. 4 ; nº 104, 47 gr. 2 ; enfin nº 62, 474 gr. Tous ces poids sont des temps romains ; si nous laissons de côté le nº 62 qui paraît appartenir à un système particulier, il est facile de voir que les chiffres donnés par les sept autres poids appartiennent à un même système et sont des multiples les uns des autres. Le nº 76 vaut six onces ; ce poids normal devrait être 163 gr., au lieu de 161 gr. Le nº 94 est un *triens* ainsi que le nº 215 : poids normal, 109 gr. au lieu de 107 que nous constatons ici ; le nº 177 est un *sextans* ou deux onces dont le poids normal est 54 gr. et non 53 gr. ; le nº 132 est également un *sextans*. Le nº 104 paraît être un *sextans* très-faible. Quant au nº 62, 474 gr., j'y verrais un poids d'un autre système et probablement une mine italique ou ptolémaïque dont le poids normal est de 490 gr. [2], mais dont nous avons des exemples de 470 et 460 gr.

Il est à souhaiter que l'auteur reprenne son travail, donne des *fac-simile*, des monogrammes, des pesées très-exactes, et, en tenant compte de l'état de conservation, qu'il peut constater mieux que personne, nous fasse connaître le système des poids en usage dans la ville antique de Smyrne.

Nous ne saurions trop encourager les professeurs grecs à faire des monographies comme celle que vient de publier M. Pappadopoulos. DUMONT.

---

1. Voyez encore nºs 97, 104, 121, 124, etc. Le monogramme que M. P. lit Φ Δ Β se trouve plusieurs fois sur le poids nº 78 qui pèse 151 gr. ; il se lit une fois sur un poids plus petit qui pèse seulement 26 gr. p. 21.

2. M. Rangabé a publié une mine au dauphin de 477 gr. *Ant. hell.*, t. II nº 894 c. M. Schillbach donne plusieurs exemples de 460 gr. et au dessous, au même type, qu'il rapporte au système de la mine italique ou ptolémaïque. Une mine au dauphin, décrite par M. Rossopoulos dans la 3ᵉ édition de son Manuel d'Archéologie, p. 287, est très-bien conservée, elle pèse 468 gr.

P. S.— Depuis que ces remarques sont écrites j'ai eu occasion de voir les deux poids qui ont été publiés dans le journal l'*Ionie*. Le poids de Διονύσιος a la forme de la *pelta* qu'on trouve sur les monnaies de Smyrne. L'autre est rond. L'inscription en quatre lignes où les lettres mesurent seulement 0,003 et qui est renfermée dans un cadre rectangulaire, est un *sceau* d'agoranome, une garantie supplémentaire ajoutée à celle que donnait déjà l'inscription plus grande Αὐρ. Διονυσίου ἀγορανόμου. Comme nous le constatons, les poids de Smyrne offrent plusieurs exemples non seulement d'inscriptions relatives à des agoranomes mais des *sceaux* de ces magistrats.

D.

---

111. — F. de Grammont, **Les Vers français et leur prosodie.** Paris, Hetzel (1876). Bibliothèque d'éducation et de récréation ; 1 vol. in-12 ; IX-337 pages ; prix : 3 fr.

Ce traité de versification française est d'une lecture attrayante. Il a la rigueur d'un traité didactique sans en avoir la sécheresse. C'est l'œuvre d'un critique, qui est poëte à ses heures, et il est intéressant de voir l'auteur des *Chants du passé* donner les règles d'un art qu'il a cultivé avec amour.

Son livre se divise en trois parties. Dans la première (p. 1-166), l'auteur traite du vers français et de ses différentes formes, du nombre des syllabes, des assemblages de voyelles dont le compte est douteux, du rôle de l'*e* muet à la fin des mots, des règles de l'hiatus, de l'enjambement, de l'inversion ; et il donne enfin des exemples des diverses sortes de vers depuis douze syllabes, jusqu'à deux ou une. Dans la deuxième partie (p. 167-246), il examine les divers groupements de vers, le distique, le tercet, le quatrain, le quintain, et toutes les variétés de la strophe. La troisième (p. 247-331) est consacrée à quelques formes curieuses de l'ancienne poésie et de la nouvelle, le sonnet, le rondeau, la ballade, le chant royal, etc., le *pantoum*, la sextine, et aux jeux de rimes à la mode au XV[e] siècle, les rimes batelées, brisées, couronnées, etc. Un glossaire pour les mots de l'ancienne langue et une table des auteurs cités terminent l'ouvrage.

L'auteur ne se borne pas à exposer les lois actuelles de notre versification. Il remonte dans le passé auquel il demande l'explication de diverses règles. Il fait preuve d'une connaissance assez approfondie de la poésie du XVI[e] siècle ; mais quand il s'aventure dans le moyen-âge, il marche avec moins d'assurance et parfois s'égare, comme par exemple au ch. X qui traite de l'alternance des rimes masculines et féminines.

Nous sommes d'accord avec l'auteur sur la plupart des points ; l'on ne saurait qu'approuver sa critique sage, modérée, sans esprit de parti ni d'école. Ses conclusions sur diverses questions controversées, l'hiatus, l'enjambement, etc., sont pleines de bon sens et de goût. Sur quelques points assez importants, nous professons un autre avis.

Au sujet des *e* muets qui finissent des mots sans être élidés et qui comptent dans la mesure du vers, M. de Gr. pense qu'en les lisant « on doit les prononcer nettement et non les esquiver comme on le fait le plus souvent dans le langage courant. Ainsi ce vers

Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse
(A. Chénier, *le Mendiant.*)

devra être prononcé presque de cette façon :

Belleu viergeu, sans doute enfant *d'uneu* déesse.

tandis qu'en prose il se lirait ainsi :

Bell' vierg' sans dout' enfant *d'un'* déesse.

ce qui en détruirait complétement la mesure.

Il en est de même lorsque l'*e* muet est suivi des consonnes *s* ou *nt*, comme dans ces vers :

Sur de molles toisons, en un calme sommeil....
Souvent marchent ensemble indigence et vertu....
(Id., *ibid.*)

qui devront être lus ainsi qu'il suit :

Sur de *molleu* toisons, en un *calmeu* sommeil...
Souvent *marcheu* t'ensembl' indigenc' et vertu.

Il est bien entendu d'ailleurs qu'on ne devra appuyer sur ces *e* muets que tout juste autant qu'il faut pour faire sentir la syllabe et maintenir la mesure du vers, mais non de façon à transporter sur eux l'accent qui appartient à la syllabe qui précède. » (p. 29).

Cette théorie ne nous semble exacte que dans un cas. C'est quand le mot se termine par un *groupe* de consonnes, la seconde étant généralement un *l* ou un *r* ; alors l'*e* muet qui suit ce groupe se prononce dans le langage soutenu, lorsque le mot suivant commence par une consonne, par cette raison qu'il est impossible d'émettre le groupe sans la voyelle d'appui. *La pauvr-e fille* ; mais *le pauvr enfant.* Le langage populaire, plus radical, réduit le groupe dans le premier cas, en supprimant la seconde des deux consonnes avec son *e* muet final : *la pauv' fille* ; mais *le pauvr enfant.* Cette loi est générale.

En faut-il conclure que les vers renfermant des *e* muets à la fin des mots, par suite de la suppression de l'*e* muet, deviennent faux ? Non ; parce que la prononciation répare la perte d'une syllabe par des *allongements* ou des *silences* compensatifs. Les preuves en sont surabondantes. Prenons, par exemple, ces vers des *Châtiments* (*Souvenir de la nuit du 4*) :

L'aïeule cependant l'approchait du foyer
Comme pour réchauffer ses *membres* déjà roides...
Dire qu'ils m'ont tué ce *pauvre* petit être !...
Que *vais-je* devenir à présent *toute* seule ?...
L'enfant n'a pas crié : *Vive* la République !
C'est pour cela qu'il faut que les *vieilles* grand'mères
De leurs *pauvres* doigts gris que fait trembler le temps
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans...

Dans *membres*, *pauvre*, à cause des groupes *br*, *vr*, peut-être dans *vieilles*

à cause de l'*l* mouillée, on fait entendre l'*e* muet, mais non dans les autres mots soulignés. On prononce *l'aieul', com' dir', vai-j', tout', viv', cous'*, en allongeant la syllabe qui précède l'e muet, et c'est ce qui distingue le vers de la prose où la voyelle reste brève : *aieul'*, etc., avec *eu* bref, etc. Cette compensation ne peut s'étendre au-delà des limites indiquées, et il serait impossible d'allonger un mot à terminaison masculine de manière à dédoubler le nombre des syllabes. Les vers suivants sont pleins et harmonieux :

On pouvait à des plis qui soulevaient la neige
Voir que des régiments s'étaient endormis là.

On ne saurait les modifier comme il suit :

On voyait à des plis qui soulevaient la neige
Que des *régiments*...

(prononcez à peu près *regim*an-an)

s'étaient endormis là.

Une conclusion à tirer de ces faits, c'est que *la durée* joue un rôle assuré dans la constitution du vers français, et que la succession des syllabes accentuées et non accentuées, autrement dit, des temps forts et des temps faibles, amène avec elle une *mesure* déterminée.

Nous ne nous arrêterons pas sur la question de l'hiatus où l'auteur aurait pu étudier plus rigoureusement les liaisons qu'offrent dans la prononciation les voyelles nasales *an*, *en*, *in*, etc., finissant les mots, avec les voyelles initiales des mots suivants. Ces liaisons ont certainement varié du XVIe siècle à nos jours de manière à donner naissance à de nouveaux hiatus ou à supprimer des hiatus existants. Pour l'enjambement, l'auteur accepte, dans certaines limites, la loi qui l'interdit; mais il ne paraît pas se rendre compte de la cause de cette loi. Elle est due à la nécessité de maintenir intégralement le temps fort de la fin du vers. M. de Gr. a bien vu qu'à l'hémistiche le temps fort doit être intact pour que le vers conserve sa valeur. De même à la fin du vers. Dans le fameux enjambement du début de *Hernani* :

... à l'escalier
Dérobé,

le rejet *dérobé* annule l'accent fort de *escalier* parce que l'épithète fait corps ici avec le substantif : *escalier dérobé* est une sorte de nom composé. Voilà pourquoi cet enjambement est défectueux. Quand l'enjambement ne produit pas cet effet et qu'il laisse l'accent intact, il est bon.

Ceci nous amène à cette question de l'accent tonique, ou temps fort, dont l'auteur met vivement en lumière le rôle jusqu'ici assez méconnu. C'est Ackermann qui le premier en 1839 montra que le vers français repose sur l'accent autant que sur le nombre des syllabes. M. Quicherat admit les principes d'Ackermann, mais avec quelque indécision, dans son *Traité de versification française*. Aujourd'hui M. de Gr. reprenant et fortifiant ces thèses, les développe longuement; et il faut espérer qu'avec le succès qui attend son livre, ces vérités nouvelles auront définitivement conquis leur place au soleil. Sur un point, toutefois, où il combat M. Quicherat, je

crois que l'auteur du *Traité de versification* a raison contre lui. Il s'agit des mots de quatre syllabes et plus dans lesquels M. Quicherat voit deux accents. « Donner deux accents à un mot, dit M. de Gr., c'est faire deux mots d'un seul ; c'est substituer à des vers mal rythmés, mais très-compréhensibles, des séries de mots n'appartenant à aucune langue connue. » Cependant il est tellement vrai que les mots d'une certaine longueur ont un double accent, que dans la période de formation de la langue, cette coexistence des deux accents a été une des causes déterminantes des variations de la phonétique française[1]. Et de fait, aujourd'hui encore le double accent est bien visible. Qu'on en juge par les vers suivants où nous marquons par des italiques les temps forts de la finale et par des petites capitales ceux qui sont au milieu du mot.

> *Tant* le prob*lème* hu*main* t'a*vait* ÉPOUvan*té*...
> Et s'il *faut* accep*ter* la *sombre* alTERna*tive*,
> *Croire* ou desESpé*rer*, nous desESpérer*ons*...
> Aux APplaudisse*ments* de la *plèbe* ro*maine*...
> Et le GLAdia*teur* en mar*chant* vers l'a*rène*.....
> (Mme Ackermann, *Pascal*.)

Dans la deuxième partie de son livre, M. de Gr. passe en revue les diverses sortes de strophes. Rien d'intéressant comme ces pages qui, au mérite d'une analyse soignée, joignent le charme de citations empruntées aux diverses époques de notre langue. Tout au plus pourrait-on signaler quelques omissions, comme les strophes par exemple dont les vers qui suivent donnent le modèle :

> On n'apaise point le murmure
> D'un peuple s'écriant : J'ai faim !
> Car c'est le cri de la nature :
> Il faut du pain !
> (P. Dupont.)

Les Roses de Saadi.

> J'ai voulu ce matin te rapporter des roses,
> Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
> Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.
> Les nœuds ont éclaté : les roses envolées
> Dans le vent à la mer s'en sont toutes allées ;
> Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.
> La vague en a paru rouge et comme enflammée :
> Ce soir ma robe encore en est tout embaumée ;
> Respire-s-en sur moi l'odorant souvenir.
> (Mme Desbordes-Valmore.)

La strophe suivante, d'un rhythme léger et chantant, est une strophe de huit vers d'une forme originale, avec le huitième vers découpé en deux sections inégales :

---

1. Cf. *Romania*, I, 1876, p. 163.

O ma locomotive!
Quand ton âme captive
En vapeur fugitive
Sort de tes flancs de fer,
Tu pars, belle d'audace,
Tu dévores l'espace;
Et ta colonne passe
Comme un éclair
Dans l'air!

(*La Chanson du Chauffeur.*)

En parlant des tercets, M. de Gr. fait allusion aux tercets de Brizeux dont les trois vers reposent sur une seule rime. En voici un exemple de date récente; c'est la première strophe d'une pièce intitulée *les Vieux chats* :

Comme ils sont tristes les matous,
De n'être plus sur les genoux
Qui leur faisaient des lits si doux! etc.

(R. Gineste.)

Cette triple chute d'une même rime produit une harmonie singulièrement originale, monotone à la longue cependant.

Pour le huitain ancien qui présente une rime courant du deuxième au quatrième, au sixième et au septième vers, l'auteur en suit l'histoire du XVIe au XVIIIe siècle. S'il était remonté plus haut dans le moyen-âge, il y aurait reconnu la strophe habituelle de Villon, laquelle d'ailleurs se rattache, par celle de Machault, de Ch. d'Orléans, de Froissard, etc., à la strophe tripartite des poëtes lyriques de la langue d'oïl et de la langue d'oc.

La troisième partie également offre de l'intérêt. L'auteur donne des exemples de ces formes anciennes souvent rajeunies avec talent par l'école romantique, le sonnet, le rondeau, la glose, la ballade, le chant royal, le triolet, le lai, etc. M. de Gr. a raison de refuser à J. du Bellay l'honneur d'avoir acclimaté chez nous le sonnet. Il hésite entre Marot et Saint-Gelais. On peut, croyons-nous, se décider pour ce dernier; car Saint-Gelais a visité l'Italie avant Marot et les sonnets qu'on a de lui présentent dans le dernier tercet la rime *florentine* (*cde*) propre aux sonnets italiens. Marot dispose le dernier tercet en : *dee*, groupement qui a été généralement adopté par nos poëtes.

Notre époque n'a guère vu que rajeunir des formes anciennes. Les romantiques se sont en somme contentés de reprendre au XVIe siècle celles qu'avait rejetées la Pléiade, et à la Pléiade les strophes par elles inventées que négligea le XVIIe siècle. La seule création contemporaine est le *pantoum*, forme bizarre qui n'a guère été maniée que par des versificateurs et qui pourrait produire des effets saisissants entre les mains d'un poëte habile. Mais il n'est pas nécessaire, pour trouver des formes nouvelles, d'aller jusqu'en Océanie, interroger la littérature malaise. Autour de nous, dédaignée de nos poëtes, fleurit une poésie pleine de sève, aux rhythmes souvent originaux, la poésie populaire. Que M. de Gr. aille étudier les chants de nos paysans dans les recueils de Puymaigre, de Bugeaud, etc., et il reviendra de son excursion avec une récolte dont profitera la seconde et prochaine édition de son livre.

A. DARMESTETER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

—

Séance du 26 mai 1876.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret en date du 20 mai par lequel le président de la république a approuvé l'élection de M. Gaston Paris en qualité de membre ordinaire, en remplacement de M. Guigniaut. M. Gaston Paris est introduit et reçu.

L'académie reçoit la nouvelle de la mort de M. J. A. B. Mortreuil, son correspondant à Marseille.

M. Ravaisson commence la lecture d'un travail intitulé *Mémoire sur les stèles funéraires grecques qui représentent un homme assis au bord de la mer.* On connait environ sept ou huit bas-reliefs funéraires qui représentent un homme assis sur des rochers au bord de la mer, et auprès du rivage un navire avec des matelots. Ces monuments n'ont point été jusqu'ici expliqués d'une manière satisfaisante. On a vu dans le personnage assis un homme mort dans un naufrage, et dont le corps aurait été rejeté par les flots sur la grève. M. Ravaisson n'admet pas cette manière de voir. Le personnage représenté dans ces monuments est généralement placé, non sur la plage même, mais sur un monticule de rochers qui domine la mer. En outre le navire que l'on voit à côté ne parait pas endommagé, comme le serait un vaisseau qui aurait subi un naufrage : il est intact et en bon état. M. Ravaisson a déjà soutenu dans un mémoire précédent cette thèse que jamais les Grecs n'ont figuré sur les monuments funéraires des scènes de cette vie, que les personnages représentés par eux sur ces monuments ne sont pas supposés vivants et dans ce monde, que ce sont des ombres dans l'Elysée : ainsi les prétendues *scènes d'adieu*, que l'on a voulu voir sur un grand nombre de stèles funéraires, ne sont selon lui que des scènes de réunion entre le mort et ses parents, morts avant lui, qu'il retrouve dans l'Élysée. Il applique la même théorie aux monuments dont il s'occupe aujourd'hui, et il fait remarquer qu'en effet l'expression donnée au principal personnage de ces monuments est en général, non, comme on l'a prétendu, celle de la tristesse, mais celle du repos, qui convient proprement au mort, délivré des tribulations de la vie. Il pense donc que le rivage où le mort est assis est celui de l'île des bienheureux, dans laquelle les Grecs plaçaient l'Élysée. Quant au navire, on serait tenté de le prendre pour celui qui a amené le mort dans l'île, s'il était tourné vers le rivage, comme un navire qui vient d'arriver, mais en général il est tourné vers la mer, comme un navire qui va partir. Cherchant la solution de cette difficulté, M. Ravaisson rappelle que selon certaines traditions le séjour des bienheureux était formé, non d'une île seulement, mais de plusieurs îles, que les ombres visitaient tour à tour. Plusieurs monuments représentent, à ce qu'il semble, des ombres naviguant entre les îles ou prêtes à s'embarquer pour passer d'une île à

l'autre. On peut donc se demander s'il ne faut pas voir quelque chose de semblable dans les stèles que M. Ravaisson étudie aujourd'hui.

M. Paul Meyer, en raison des occupations nouvelles que lui donnent ses fonctions de professeur au Collége de France, adresse sa démission des fonctions d'auxiliaire de l'académie pour la publication des historiens des croisades. M. Lecaron, archiviste paléographe, écrit pour se porter candidat à la place d'auxiliaire de l'académie qui devient vacante par la démission de M. P. Meyer.

M. de Saulcy donne lecture d'un mémoire de M. Chabas sur un point de chronologie égyptienne, déjà annoncé et analysé par lui à la séance du 7 avril dernier (ci-dessus, p. 267). M. Chabas a le premier déchiffré un passage du papyrus médical d'Ebers, qui constate la coïncidence du 9e jour du mois *d'epiphi*, l'an 9 du règne du roi Menkara ou Menchérès, avec le *lever héliaque*, de Sothis (Sirius), commencement de l'année *caniculaire*. Le motif qui a fait insérer cette mention dans un livre de médecine est le désir de donner plus de précision aux prescriptions qui y sont contenues. Souvent on ordonnait de préparer ou d'administrer tel remède, de préférence, à telle ou telle époque de l'année ; mais, si l'indication des époques à préférer avait été donnée simplement suivant le calendrier vulgaire, comme l'année usuelle des Égyptiens avançait d'un jour par quatre ans sur l'année exacte ou *caniculaire*, les jours indiqués dans la prescription se seraient trouvés, au bout d'un certain temps, transportés dans une autre saison que celle où ils étaient placés lorsque la prescription avait été écrite. Pour appliquer dans la saison convenable les prescriptions du papyrus, il fallait donc corriger les dates suivant l'écart relatif de l'année usuelle et de l'année caniculaire au temps où la prescription avait été donnée et au temps où on l'appliquait : c'est pourquoi le rédacteur du papyrus avait cru nécessaire d'indiquer avec précision l'époque où il écrivait et l'écart de l'année solaire et de l'année usuelle à cette époque. Cette indication est celle qui a permis à M. Chabas de retrouver la date de l'an 9 de Menchérès. L'année usuelle étant de 365 jours et l'année caniculaire de 365 jours 1/4, 1460 années caniculaires valaient 1461 années usuelles, et la coïncidence entre le commencement de l'année caniculaire et un jour donné de l'année usuelle, tel que le 9 *epiphi*, ne pouvait se reproduire qu'à des intervalles de 1460 ans. Comme d'ailleurs la connaissance qu'on a des temps postérieurs de l'histoire d'Égypte permet de retrouver l'une des dates où cette coïncidence a eu lieu, il suffit de remonter de là, par périodes de 1460 ans, pour trouver les différentes époques qui satisfont à la donnée du papyrus ; or entre des époques aussi éloignées les unes des autres, les notions historiques déjà acquises, si peu précises qu'elle soient, suffisent à déterminer celle qui, seule, peut convenir au règne de Menchérès. Seulement la date ne peut encore être déterminée qu'à quatre ans près, car l'écart entre les années usuelles et caniculaires n'étant que d'un jour en quatre années, le commencement de l'année caniculaire devait tomber pendant quatre ans de suite au

même jour de l'année usuelle, pour n'y revenir ensuite qu'après 1460 ans. — Telle est la marche par laquelle M. Chabas est arrivé à fixer la 9e année de Menchérès à la période quadriennale 3010-3007 avant notre ère. C'est la seule date précise que l'on ait, dans l'histoire d'Egypte, pour une époque aussi ancienne.

Ouvrages déposés. — H. C. Coote, Some observations on the anglo-saxon christian name (brochure in-8°); A. Corradi, Annali delle epidemie occorse in Italia, parte IV (disp. I.) dall' anno 1761 al 1801 (Bologna, 1876, in-4°);— Académie de Stanislas, séance solennelle du jeudi 11 mai 1876 : réponse du président (P. G. de Dumast aux deux récipiendaires, MM. Michel, paysagiste, et Renauld, historien (Nancy, gr. in-8°); — Société d'économie politique de Lyon : les Katheder-Socialisten, M. de Laveleye et l'économie politique orthodoxe : rapport de M. Lang (Lyon, 1876, in-8°). — *Envoi de M. Braumüller, éditeur à Vienne (Autriche-Hongrie)* : — A.v. Kremer, Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen, Band I. (1875, in-8°); — E. Ranke, Fragmenta antiquissimae evangelii Lucani versionis latinae (1874, in-4°); — L. Reinisch, Aegyptische Chrestomathie, Lief 1, 2 (1873-1875, in-fol.); — L. Reinisch, Die Barea-Sprache (1874, in-8°); — L. Reinisch, Der einheitliche Ursprung der Sprachen der alten Welt, Band I (1873, in-8°); — S. L. Reinisch und G. R. Roesler, Die zweisprachige Inschrift von Tanis (1866, in-8°);— E. Freiherr von Sachen, Die antiken Bronzen des k. k. Münz-und Antiken-Cabinetes in Wien (1871, in-fol.); — J. Strobl, Das Melker Marienlied aus Franz Pfeiffers Nachlass ... herausg. und eingeleitet (1870, in-4°); — H. Zschokke, Institutiones fundamentales linguae Aramaicae (1870, in-8°)

Présenté, de la part de l'auteur, par M. de Saulcy : — G. Maspero, Histoire ancienne des peuples de l'Orient, 2e édition.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE:

Baudouin de Courtenay, Essai de Phonétique des dialectes de Rezyan (en Russe ; Varsovie, Wende ; St-Pétersbourg, Kojantchikof) ; Catéchisme en dialecte de Rezyan, comme appendice à l'essai de Phonétique, etc., (en Russe ; *ibid*). — Bernhardi, Geschichte Russland's, I. Bd. u. 2. Bd. 1. Abth. (Leipzig, Hirzel). — Krause, De Quom coniunctionis usu ac forma (Berol., ap. Mayerum et Muellerum). — Lorenz, Deutschland's Geschichtsquellen im Mittelalter. I. Bd 2te Aufl. (Berlin, Hertz).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24. — 10 Juin — 1876

Sommaire : 112. Lucrèce, *De la nature des choses*, tr. p. Lefèvre. — 113. Dunraven, Notes sur l'Architecture irlandaise, vol. I. p.p. Mlle Stokes. — 114. Fix, Dictionnaire allemand-français et français-allemand. — *Correspondance* : Lettre de M. Rambaud. — Académie des Inscriptions.

112. — Lucrèce, **De la Nature des choses.** Traduction complète en vers français avec une préface et des sommaires par André Lefèvre. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876. xlvii et 299 pages in-8°. — Prix : 8 fr.

L'œuvre de M. Lefèvre n'est pas et ne prétend pas être une œuvre d'érudition. Depuis les admirables travaux de Denys Lambin et les fines remarques de Tannegui Lefebvre, on paraît avoir renoncé en France à étudier Lucrèce au point de vue philologique. On s'est encore beaucoup occupé de lui, mais ce n'est que par un goût purement littéraire, ou bien, et surtout, par intérêt philosophique. Les uns professent pour Lucrèce un enthousiasme tel qu'il est naturel d'en vouer aux inventeurs ou aux principaux représentants d'idées qui vous sont chères. Les autres, tout en reconnaissant l'intérêt que présente son poème et en l'admirant, essaient de combattre sa doctrine par ses propres armes, ou du moins croient devoir incessamment se défendre du moindre soupçon de connivence. M. L. est au nombre des premiers, et c'est en philosophe, non en philologue, qu'il se présente à nous. Il proclame, dans sa préface, le mérite de Lucrèce comme penseur, et il s'efforce de le montrer en possession de l'esprit et de la méthode, sinon de toutes les découvertes de la science moderne. Mais, en même temps, il est un ardent admirateur de la poésie de Lucrèce, et il aspire à la reproduire.

Ce n'est pas ici le lieu d'entamer une discussion philosophique, ni de s'étendre sur des qualités de style que nous sommes loin de méconnaître. Mais n'y a-t-il pas quelque injustice à critiquer comme un ouvrage d'érudition philologique un livre qui ne se donne point pour tel ? Nous ne le pensons pas. M. L. veut nous donner une traduction et non une imitation de Lucrèce, et une traduction (on s'y trompe trop souvent) ne peut se faire sans le secours de l'érudition philologique. Traduire, c'est interpréter ; et l'étude philologique d'un auteur, qu'est-ce, sinon un travail d'interprétation approfondi ? C'est donc simplement prouver à M. L. qu'on le prend au sérieux comme traducteur que de s'assurer si la philosophie et la poésie ont eu chez lui la philologie pour guide et pour conseillère.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Dès les premières pages de la préface, on voit que M. L. n'a pas pris la peine de consulter les ouvrages les plus importants et accessibles à tout le monde. « Pour fixer approximativement la date de sa naissance et celle de sa mort, il faut recourir à des

compilateurs ou à des polémistes chrétiens, Eusèbe de Césarée, Jérôme, sources plus que suspectes » (p. III; comp. p. VI « selon Eusèbe et Jérôme. ») On sait qu'Eusèbe n'est pour rien là dedans, et que Jérôme, son traducteur, a puisé les renseignements littéraires dont il a enrichi la Chronique à une très bonne source, au *de uiris illustribus* de Suétone. « Lucrèce... naquit... vers 99 ou 95... et mourut... vers l'an 50 ou 51. » (p. III. On est d'accord aujourd'hui sur les dates de 99 ou 98 et 55). «... il était d'une famille équestre » (p. III. On n'en sait rien du tout). M. L. n'est pas plus heureux en fait d'histoire de la philosophie : « Le système mixte d'Aristote n'avait abouti qu'au scepticisme paradoxal de Pyrrhon ! » (p. VIII). Et ce qui concerne plus directement Lucrèce ne vaut guère mieux. Il y avait un travail intéressant à faire : essayer de démêler dans Lucrèce ce qui est original de ce qui est le fonds commun de l'épicurisme. M. L. aurait même trouvé là de quoi appuyer sa thèse, car Lucrèce paraît vraiment beaucoup plus pénétré qu'Epicure de l'importance et de l'immutabilité des lois de la nature (*foedera naturai*)[1]. M. L. a mieux aimé donner une espèce d'analyse du poème et faire honneur à Lucrèce de tout indistinctement. On sait pourtant que, sauf peut-être l'idée que nous venons d'indiquer, tout ce qui a quelque valeur scientifique dans Lucrèce ne vient pas de lui, ni d'Epicure non plus, mais de l'immortel inventeur de l'atomisme.

Dans le texte du poème, ce manque de précision et d'informations exactes sur des choses très importantes se fait sentir à chaque pas, et se venge souvent. Sans doute, ici ou là, on voit que M. L. a connu une conjecture de Lachmann (II 42 Lachm. = 44 Lefèvre) ou de Bernays (III 198 = 202). Mais c'est au hasard qu'il choisit son texte, et le hasard l'a naturellement fort mal servi. M. L. nous offre, comme étant de l'ouvrage de Lucrèce, des vers fabriqués par d'inhabiles interpolateurs (V 1344-1346 = 1405-1407) ou des modernes, Politien p. ex., ou Marulle (après I 14 = I 18; après V 1012 = V 1056 ; après VI 607 = VI 621) ; ou travestis par Marulle (après III 818 = III 841-849). Il déplace des vers de manière à rompre l'enchaînement des idées le plus manifeste, suivant les errements d'un copiste inepte (II 680 = 693s. ; III 955 = 981) ou sur l'autorité d'un interpolateur (I 44-49 = 63-70 [2]) ; III 806-818 = 829-840) ou d'un critique de la trempe de La Grange (II 1010-1012 = 1017-1019 ; 1090-1104 = 1177-1192). En revanche, il laisse en place les morceaux qui interrompent le plus visiblement la suite des idées, là où le premier éditeur les a mis (IV 777-817 = 799-837 ; 822-876 = 843-896 ; VI 607-638 = 621-652, etc.). Il fausse le sens de maint passage et en détruit souvent la force ou la beauté

1. Reisacker, *Epicuri de animorum natura doctrina a Lucr. tractata*, p. 15 s.

2. Préf. p. XIV : « Quant aux dieux, nous dit-il dès le premier chant, et c'est bien lui qui parle, quoi qu'en pense la soupçonneuse érudition des philologues allemands (Bernays entre autres), » etc. M. L. aurait pu apprendre d'un Anglais, M. Munro, que c'est l'italien Gioviano Pontano (plutôt que le Grec Marulle, comme le pensait Lachmann) qui a le premier nié l'authenticité de ces vers dans le l. I, et qu'aucun philologue d'aucun pays ne songe à contester cette opinion.

en admettant les *lapsus calami* d'un copiste, ou de mauvaises conjectures (I 34' = 36; 1003 = 1014; II 460 = 472. 888 = 899s.; IV 147 et 152 = 151 et 156; 615 = 638; V 1323 = 1384; VI 475 = 489s., etc.). Souvent encore il ne comprend pas la pensée de Lucrèce et ne prend pas la peine de s'assurer si d'autres l'ont comprise (I 599-634 = 591-628 [1]); comp. I 748-752 = 754-759; II 20-22 = 22-25; 134-137 = 140-143; III 319-322 = 323-327; IV 805s. = 824-826; V 533 = 564s.; 663-665 = 691-694; 727s. = 756s). D'autres fois, enfin, il introduit dans le texte des nuances ou même des idées étrangères au système épicurien ou à l'esprit de Lucrèce (I 173 = 189s.; 183 = 201; 262 = 280; 594 = 584; II 61 = 65s.; 97 = 104; 496s. = 509s.; V 471 = 498, etc.).

On voit combien la traduction de M. L. a perdu à n'avoir pas été précédée d'une étude plus sérieuse du texte et des travaux existants sur le sujet [2]. Si les idées de Lucrèce ne sont pas toujours rendues avec une exactitude suffisante, si le sens est manqué en plus d'un endroit, la couleur générale est-elle au moins conservée ? Le lecteur incapable de lire Lucrèce en latin recevra-t-il des vers de M. L. une impression équivalente, autant que cela se peut d'une langue à l'autre ? Et ceux qui pratiquent le poète dans l'original, reconnaîtront-ils l'accent de sa voix ? Je ne puis m'empêcher de trouver que le Lucrèce de M. L. est trop *modernisé*, et qu'en lui prêtant trop de couleur et trop de brillant, en abrégeant souvent et quelquefois en développant, il lui a ôté quelque chose de cette austérité et de cette dureté un peu archaïque qui fait un des charmes de son style. Il ne lui a pas assez conservé non plus « l'enchaînement logique, la trame serrée d'un poète philosophe qui raisonne toujours, même quand il peint » (Martha, le poème de L., 2e éd., p. XIX). M. L. dans l'art de la reproduction poétique est bien au-dessus de Pongerville; il a égalé quelquefois et même surpassé M. Martha, qui pourtant lui est supérieur en d'autres endroits; mais il reste en arrière, sauf exceptions, de M. Sully Prudhomme, dont la traduction du l. I est ce qui existe de mieux en ce genre. M. Sully Prudhom-

1. C'est un passage capital sur la nature de l'atome, défiguré par Lambin et les suivants, mais parfaitement bien expliqué, dès l'année 1847, par Oppenrieder.

2. Malheureusement, presque toutes les traductions récentes de Lucrèce sont dans le même cas. La meilleure, pour l'exactitude, est celle de M. Crouslé. M. Crouslé s'est appliqué à étudier sérieusement son auteur; seulement l'idée qu'il se fait de la critique des textes est encore bien insuffisante. Mais il a eu le tact de suivre un guide excellent (Munro). Avec plus de prétentions, M. Lavigne est bien inférieur; il reproduit un texte détestable; les contre-sens et surtout les passages qui n'offrent aucun sens abondent. M. Blanchet s'est jugé par l'idée même de réimprimer une traduction du siècle passé; ses retouches sont dignes d'une telle entreprise. Quant à M. Martha, dans la 2e éd. de son intéressant ouvrage, une note destinée à montrer qu'il est au courant de la *littérature* du sujet, prouve qu'il ne la connaît encore qu'incomplètement — Du reste, en Allemagne même, les derniers traducteurs (Binder et Bossart-Oerden, car Grasberger, Goebel et Brieger n'ont donné que des échantillons) sont en arrière de vingt ou trente ans sur leur temps.

me, en s'aidant des bons ouvrages modernes pour faire disparaître certaines taches, créerait un Lucrèce français qui n'aurait rien à envier aux meilleures traductions en vers des nations plus favorisées par leur idiome pour des travaux de cette nature. Quant à M. L., il faut lui tenir compte, dans cette comparaison, du courage et de la persévérance qu'il lui a fallu, pour aller jusqu'au bout des six livres. Il est juste aussi d'observer qu'il en a été récompensé par un succès croissant à mesure qu'il avançait. C'est dans les derniers livres qu'on trouve les morceaux les plus satisfaisants et quelques-uns de très-remarquables. L'ouvrage de M. L., malgré les critiques auxquelles il donne lieu et que nous avons cru devoir exprimer en toute sincérité, lui fait grand honneur comme œuvre d'art, et nous ne pouvons que le féliciter de l'accueil fait à son Lucrèce partout où l'on n'avait à le juger qu'au point de vue de l'art. Max Bonnet.

Post-Scriptum.— Tout en nous associant aux critiques et aux réserves de notre collaborateur, nous ferons remarquer que le but de M. Lefèvre est différent de celui que s'est proposé M. Sully Prudhomme. Tandis que celui-ci a voulu traduire vers pour vers et serrer d'aussi près que possible à la fois le texte et le sens en mettant au second plan l'aisance du style et la facilité de la lecture, M. L. a voulu surtout rendre Lucrèce accessible au grand public en le reproduisant avec assez de liberté pour que son œuvre eût l'élégance et fût soutenue par un souffle personnel de poésie et d'inspiration. Pour atteindre ce but, il ne s'est pas astreint à la traduction vers pour vers (qui d'ailleurs, le latin étant plus concis que le français, a le défaut de rendre plus concis encore un poète déjà bien âpre dans sa brièveté); il a pris les vers de Lucrèce par groupes, par périodes, et il en a rendu le sens avec autant de précision que possible, tout en conservant à son style une allure noble et poétique. Sa tentative a été couronnée de succès. Les humanistes qui savourent Lucrèce dans l'original iront de préférence à Sully Prudhomme; mais M. Lefèvre seul pourra faire lire Lucrèce par ceux qui ne savent pas ou savent mal le latin. Son prédécesseur a du reste reculé devant la difficulté presque insurmontable de continuer pendant six livres la tâche qu'il s'était imposée; M. Martha n'a traduit que quelques morceaux particulièrement frappants ou brillants, ce qui est toujours plus aisé. M. Lefèvre seul nous a donné un Lucrèce complet et suffisamment semblable à son immortel modèle, car le délayage de M. de Pongerville ne peut compter.

Il a droit à la reconnaissance de tous les amis de l'antiquité et de Lucrèce, et son œuvre occupe le premier rang parmi les traductions poétiques que possède notre littérature.

G. M.

---

113. — **Notes on Irish Architecture**, by the Late lord DUNRAVEN, edited by Margaret STOKES, Associate of the Scottish Society of Antiquaries. Vol. I, with sixty-five large photographic illustrations and fifty-one woodcuts and numerous lithographic plates of architectural details. XXVII-127 p. in-4°. London George Bell and Sons. 1875. Prix : 84 sh. (105 fr.).

Ce magnifique ouvrage consacré aux plus anciens monuments de l'Irlande, est un monument lui-même non pas seulement par la précise exactitude de ses descriptions, et par la valeur des renseignements historiques qu'il réunit, mais aussi par sa splendide exécution, ses photographies, ses gravures et ses plans. Les auteurs ont pris pour eux l'axiome du poète latin : *segnius irritant animos demissa per aurem Quam quæ sunt oculis objecta fidelibus, et quæ Ipse sibi tradit spectator.* Tous les monuments dont il est question dans ce volume sont présentés au lecteur en photographie, et même plusieurs fois, de façon qu'aucun de leurs aspects ou de leurs détails n'échappe à l'attention. On ne saurait trop louer la générosité qui a permis à ce livre d'apporter un aussi grand luxe de documents archéologiques.

Comme le titre l'indique, cet ouvrage de feu Lord Dunraven sur l'architecture et l'archéologie de l'Irlande est publié d'après les notes de l'auteur par Mlle Stokes. Lord Dunraven avait pendant toute sa carrière pris part au mouvement scientifique de l'Irlande. Il avait coopéré à la fondation de la Société archéologique irlandaise et à celle de la Société celtique de Dublin ; il avait aidé de ses conseils notre Montalembert, lorsque celui-ci écrivit son *Histoire des moines d'Occident*, et le volume de cette histoire, consacré aux grands moines irlandais est, en signe de reconnaissance, dédié à Lord Dunraven. Dans les dernières années de sa vie, Lord Dunraven s'était pris d'un grand intérêt pour les antiquités irlandaises ; chaque été il explorait une partie de l'Irlande accompagné d'un photographe ; il accumulait notes, photographies, plans, dessins, etc., quand il mourut en octobre 1871. Mlle St., dont on connaît la compétence en tout ce qui touche l'ancienne Irlande, qui publie en ce moment même un recueil des inscriptions chrétiennes d'Irlande, qui connaissait l'ouvrage futur de Lord Dunraven pour en avoir souvent causé avec lui, se chargea de mettre en ordre et de publier cet ouvrage auquel on a donné le titre modeste de *Notes*.

Le premier volume que nous avons sous les yeux se compose de deux parties ainsi divisées : Première partie : Monuments en pierre sans ciment. 1) Forts de l'époque païenne. 2) Monastères des premiers temps du christianisme ; seconde partie : monuments en pierres avec ciment. 1) Eglises sans chœur (*without chancel*). 2) Eglises avec chœur (*with chancel*).

PREMIÈRE PARTIE. — Les forts de l'époque païenne sont le *Dun Aengusa* ou fort d'Aengus dans la plus grande des îles Aran (dans la baie de Galway), le *Dubh Cathair* ou fort Noir, le *Dun Eoghanachta* ou fort d'Ounacht, le *Dun Oghil* ou fort d'Oghil, dans la même île, le *Dun Conchobhair* ou fort de Conor, le *Mothar Dun* ou fort du bois, dans l'île moyenne d'Aran,

quelques forts de l'île méridionale du même groupe et quelques forts du continent d'Irlande, dans les comtés de Galway, de Sligo, de Clare, de Kerry (le plus célèbre de ceux de Kerry est le fort de Staigue que quatre photographies représentent sous ses différents aspects). Ces forts consistent en remparts de pierres sèches, de forme circulaire; quelques-uns se composent de deux cercles concentriques, formant une double ligne de défense. Ils sont pour la plupart assez grands pour contenir, en cas de défense, la tribu et son bétail — ce qui est la destination primitive de tous les oppida. C'est ainsi que le mur circulaire du fort de Staigue a 89 pieds de diamètre; le mur lui-même a 12 pieds 10 pouces à la base et 7 pieds au sommet: sa hauteur va jusqu'à 18 pieds. D'autres forts tels que le fort d'Aengus et le fort de Conor dans les îles Aran sont de beaucoup plus considérables. Ils sont en général en un lieu d'où l'on domine le pays environnant et la mer.

Les monastères de la première époque du christianisme sont les ruines du Mont ou plutôt du Roc de Saint-Michel, une des deux îles Skellig, au large de la côte de Kerry, magnifique panorama qui rappelle notre Mont Saint-Michel et sa célèbre église; le chapitre consacré à ces ruines est un des plus intéressants par ses pittoresques photographies et dessins); les ruines de l'île de Senach, une des îles du groupe des Magherees, aussi au large de la côte de Kerry, l'oratoire de Saint-Brendan, dans l'Inisglora, île au large de la côte de Mayo, les diverses ruines de l'Inismurray, île au large de la côte de Siglo, celles de quelques autres petites îles de l'Atlantique au large de la côte occidentale de l'Irlande, et quelques autres ruines du continent d'Irlande, mais toujours sur sa côte ouest.

Pourquoi ces monuments de construction tout à fait primitive, auxquels le ciment est inconnu, ne se rencontrent-ils que sur cette côte et dans ces îles sauvages et misérables qui sont comme des postes avancés dans l'Atlantique? C'est une question générale que ne traitent pas les auteurs, tout entiers à leurs descriptions archéologiques, mais que le lecteur se pose instinctivement, et qui a son importance. Il est difficile d'admettre que ces monuments aient été particuliers au *Far West* de l'Irlande; ce ne peuvent être que les débris, nous n'osons dire d'un art, mais d'un mode de construction usité à certaine époque dans toute l'Irlande. On pourrait comprendre que les premiers anachorètes de l'Irlande, que ces moines énergiques et ardents qui donnent un caractère si original à l'ancienne Église d'Hibernie, se fussent établis et comme cachés de préférence dans ces îles pauvres et sauvages où ils étaient seuls avec Dieu et une mer irritée, et, en vérité, bien séparés du monde. Mais, à supposer que cela pût s'admettre des premiers oratoires chrétiens, il n'en est pas de même des forts primitifs en pierres sans ciment qui ont dû être communs à toute l'Irlande et qui n'ont subsisté dans les îles et sur la côte de l'ouest que parce que la solitude les défendait de la main de l'homme. On voudrait avoir sur cette question l'opinion des savants auteurs et savoir si rien d'analogue, pas même une trace, n'a subsisté dans le reste de l'Irlande.

Et même dans ces îles à peine habitées et stériles, sur cette côte qui n'est guère moins pauvre, ces monuments ont subi de graves dégâts depuis le commencement du siècle, depuis l'époque où Petrie les visita pour la première fois. Quelquefois de ces murs primitifs la vague a fait un monceau de pierres; le plus souvent l'homme est venu et vient y chercher les pierres avec lesquelles il bâtit sa misérable hutte; parfois même il fait servir à une fin utilitaire des monuments sacrés pour l'historien et pour l'archéologue. C'est ainsi qu'à Kilmalkedar, dans le comté de Kerry, un vieil oratoire, l'ancienne « prison de pierre » de quelque anachorète oublié, a été transformée ou plutôt profanée en étable à cochons (p. 59). Le monument était d'une construction si primitive que le travail d'appropriation n'a pas dû être bien considérable.

Seconde partie. — « Dans la deuxième partie de cet ouvrage, nous disent les auteurs, on donnera des exemples des églises bâties sans ciment d'aucune sorte et dont le style est celui de la plate-bande (*entablature*) et non de l'arc; toutes les portes ont des linteaux horizontaux et des jambages inclinés, et on y voit se développer graduellement un art ornemental, antérieur à la période romane. » Ces monuments présentent tous un caractère étonnamment archaïque. Ils se rencontrent principalement dans les comtés de Clare et de Galway et dans les îles d'Aran, et les auteurs attribuent ce fait au caractère géologique du sol de ces districts, entièrement composé de calcaire et fournissant à fleur de terre les matériaux de ces constructions d'un caractère presque cyclopéen.

Les îles Aran étaient particulièrement riches en monuments de cette espèce. En 1645 Colgan en comptait 17 dans la grande île de ce groupe (Aran Mor). Le plus grand nombre a aujourd'hui disparu, et même depuis le commencement de ce siècle, deux églises ou oratoires décrits par Petrie en 1821 n'ont, de nos jours, laissé aucune trace. Avec cette seconde partie de l'ouvrage de Lord Dunraven on entre dans une époque tout à fait historique, dans l'histoire même de l'Église d'Irlande, car la plupart de ces monuments portent encore les noms des saints qui les élevèrent, noms qui nous sont connus d'autre part. Ils appartiennent tous à une architecture bien pauvre et bien primitive, pour laquelle le nom même d'architecture est un terme ambitieux, mais il possèdent ce grand intérêt de nous faire mieux comprendre la simplicité de vie et de mœurs de l'ancienne Église d'Irlande, de même qu'on reconnaît une espèce pré-historique à l'empreinte et à la coque qu'elle a laissée dans la pierre.

Mlle St. a fait précéder cet ouvrage de quelques pages qui sont une introduction à l'ouvrage entier et qui en résument la philosophie. Mlle St. y revendique hardiment une originalité indigène pour l'art et pour l'architecture de l'Irlande. Elle ne la revendique pas seulement pour ces constructions si grossières en pierre sans ciment qui semblent naître naturellement chez un peuple encore peu civilisé, dans quelque pays que ce soit, et caractériser non pas une race mais une époque; — elle la revendique égale-

ment pour ce système d'ornementation bien connu où domine l'entrelacs, et pour ce commencement de véritable architecture, analogue par ses formes aux premières formes de l'art roman. En Angleterre, accorde Mlle St., l'architecture procéderait de l'art roman, parce que la Grande Bretagne aurait perdu les secrets de l'art celtique, secrets que l'Irlande aurait gardés. L'Irlande aurait trouvé de son côté et dans son propre génie les rudiments de l'art que nous appelons l'art roman. « Il semblerait que le roman Irlandais, quoique subissant l'influence de l'art étranger, avait pourtant précédé jusqu'à un certain point l'architecture anglo-normande et en était entièrement indépendant. C'était un style indigène, jaillissant d'un peuple qui avait une grande originalité de pensée, peu élevé quand on le met en regard des grands monuments de l'art normand en Angleterre, peu élevé, mais non sans charme. » Nous exposons la thèse de Mlle St. en laissant aux archéologues compétents le soin de la juger, mais nous ne cachons pas qu'*a priori* elle nous semble peu vraisemblable. C'est ainsi, pour nous en tenir à un point, que l'art des entrelacs que l'on a longtemps regardé comme particulier à l'Irlande a probablement son origine dans l'art romain des premiers siècles de notre ère. L'originalité de l'Irlande consiste à l'avoir adopté et développé. Il en est ainsi de l'aveu même de Mlle St., des célèbres Tour Rondes. Il en sera sans doute de même de ce prétendu art irlandais indépendant de l'art roman. L'Irlande n'en est pas moins intéressante et originale ; elle l'est surtout pour avoir, grâce à son isolement, gardé des institutions, des usages, des croyances, des formes artistiques qui ailleurs ont passé, laissant peu ou point de traces.

Nous espérons que Mlle Stokes ne se méprendra pas sur le sens de nos critiques. Elles ne diminuent en rien la valeur et l'importance de la publication dont elle s'est chargée. On peut différer d'opinion sur l'origine de telle ou telle forme, on est d'accord pour reconnaître l'intérêt de ces vénérables ruines. L'archéologie sera, tout autant que l'Irlande, reconnaissante aux auteurs de ce magnifique ouvrage qui conserve dans ses pages et dans ses photographies des monuments dont il se détache tous les jours quelque pierre et qui ne seraient pas autrement accessibles à l'étude. Nous faisons des vœux pour le prompt achèvement de ces précieuses *Notes sur l'architecture irlandaise.*

H. Gaidoz.

---

114. — **Dictionnaire allemand-français et français-allemand** précédé d'une introduction grammaticale, par Théobald Fix. Paris, Hachette, 1875, 2 vol. in-4°, xxxv, 769 et 883 pp. — Prix : Relié, 16 fr. ; cartonné en un seul volume, 15 fr.

Parmi les dictionnaires des deux langues allemande et française la plupart prétendent avoir un caractère international, c'est-à-dire être rédigés à l'usage des deux nations. Mais en les examinant de près, il est facile de

voir qu'ils sont faits surtout pour les Allemands ; ceux-ci, il est vrai, pendant de longues années, formèrent la grande majorité du public auquel s'adressent ces sortes d'ouvrages.

MM. Schuster et Regnier, dans leur dictionnaire franç-allem. et allem.-franç., furent les premiers à tenir compte des besoins du public français ; mais, malgré d'éminentes qualités, ce dictionnaire présentait déjà au moment où il paraissait des lacunes nombreuses, et il devait devenir de plus en plus insuffisant par suite de la création d'une foule de nouveaux mots dans toutes les branches de l'activité intellectuelle. Le dictionnaire abrégé de M. Dietz alla plus loin dans la voie où étaient entrés MM. Schuster et Regnier : la partie française-allemande, en effet, est rédigée pour les classes des lycées français, d'après les mêmes principes que les dictionnaires français-latins qui sont entre les mains des élèves ; ç'a été réellement le premier dictionnaire *classique* des langues allemande et française. Mais, comme l'indique le titre, ce n'est qu'un abrégé tout à fait incomplet, qui ne peut répondre aux besoins des élèves des classes supérieures.

M. Théobald Fix, connu par des travaux nombreux et estimés, surtout par sa collaboration au Thesaurus de la langue grecque, a voulu combler cette lacune : pendant de longues années d'enseignement il a amassé d'abondants et précieux matériaux qu'il a utilisés dans son ouvrage. On y trouve en effet beaucoup d'observations personnelles et neuves qu'on chercherait vainement ailleurs, et qui le feront toujours consulter avec fruit à côté d'autres dictionnaires. Mais, et c'est là le défaut de l'ouvrage, du moins dans la partie allemande-française, l'auteur n'a pas assez tenu compte des travaux lexicographiques de tout genre publiés dans ces vingt dernières années ; aussi cette partie présente-t-elle de regrettables lacunes, le vocabulaire surtout devra être augmenté d'au moins cinq ou six mille mots, s'il doit suffire aux besoins des candidats au baccalauréat ès-lettres, qui, d'après les nouveaux règlements, sont tenus de faire une version allemande. Quant à la partie française-allemande, c'est un travail excellent et qui répond bien au but que s'est proposé l'auteur : c'est le premier dictionnaire classique complet à l'usage des écoles françaises ; le vocabulaire, très incomplet dans l'abrégé de M. Dietz, est suffisamment étendu ; les articles sont rédigés avec soin et les développements qu'ils comportent sont judicieusement mesurés ; les traductions en allemand sont nettes et précises, parfois même originales, l'auteur a évidemment voulu éviter de reproduire machinalement les traductions qui ont cours dans les autres dictionnaires, et l'on peut dire que souvent il a mieux réussi que ses devanciers. Ajoutons que, tout en tenant soigneusement compte des besoins des élèves, il n'a pas voulu empiéter sur le rudiment ; quand, par exemple, il cite des verbes allemands de la conjugaison forte dans l'intérieur des articles français, il ne donne pas chaque fois entre parenthèses les formes fortes, comme cela se voit dans les dictionnaires français-latins, pour dispenser l'élève d'apprendre ces formes, il se borne à signaler ces verbes à l'aide d'un astérisque. Nous souhaitons à

cette partie tout le succès qu'elle mérite, et nous espérons qu'une nouvelle et prochaine édition mettra la partie allemande-française à la hauteur de la seconde partie.

Alfred Bauer.

CORRESPONDANCE[1].

—

Monsieur le secrétaire,

Permettez-moi de répondre à quelques-unes des critiques adressées par M. Leger à mon ouvrage sur la Russie épique[2] et de rectifier quelques-unes de ses assertions. Elles portent sur des points assez importants de l'histoire littéraire des Slaves pour qu'une discussion plus approfondie ne soit pas hors de propos.

Je n'ai pas prétendu que le nom du prince Kolaxaïs dans Hérodote (iv, 5) fût composé de deux racines spécialement slaves[3]. Bergmann (et non pas M. Bezsonof[4], comme le croit M. L.) y voit simplement des racines aryennes[5]. Voici comme il explique les noms des trois fils du premier homme, dans la tradition scythique rapportée par Hérodote: Lipoxaïs, Arpoxaïs et Kolaxaïs: « *Hleipok-saïs*, norr. *Hlifarskoe* ou Hlifar-skati (voir le latin *clypeus*) serait le *prince au bouclier*; *Arpo-Ksaïs*, rapproché du sansc. *arva-kchayas*, du grec ou perse 'Αρξάξης, *arpha-kchad*, du norr. *œrvar-skoe*, serait le *prince aux flèches*; *Kola-Ksaïs*, rapproché du sanscr. *hala-kchayas*, du norr. *hiul-skoe*, signifierait le *prince à la charrue.* » *Kolo* ou *Koles* est bien un mot slave qui signifie *roue* et qui, à la rigueur, en prenant la partie pour le tout, peut mener à l'idée de charrue; mais personne, que je sache, n'a jamais prétendu retrouver le mot russe *Kniaz* dans *Ksaïs*.

Il ne faut pas abuser du mot de slavomanes, qui n'est guère qu'un sobriquet désobligeant. Mais les « slavomanes » ne sont pas seuls à chercher dans l'ancienne Scythie quelques origines slaves. On est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que sous l'appellation de *Scythes* les Grecs comprenaient ou confondaient des races fort différentes. Il y avait encore plus de diversité ethnographique dans la Scythie d'alors que dans l'empire russe

---

1. Les observations que nous adresse le spirituel auteur de la *Russie épique* nous paraissent loin d'être concluantes: nous nous faisons toutefois un devoir de courtoisie de les publier. Mais le lecteur est instamment prié de vouloir bien se reporter d'une part à notre article, de l'autre aux passages relevés par nous dans le livre de M. R. — L. Leger.

2. Voir la *Revue* du 22 avril 1876.

3. Il n'est pas permis de donner une étymologie sans dire: 1° à quelle langue on en emprunte les éléments, 2° quel est l'inventeur de cette étymologie. M. R. a eu le tort de ne faire ni l'un ni l'autre. L.L.

4. Nous n'avons pas attribué l'étymologie que nous blâmions à M. Bezsonov. L. L.

5. Bergmann, *Les Ancêtres des peuples germaniques et slaves*, 2e édition, Halle, 1860, p. 19.

d'aujourd'hui. M. Rittich croit retrouver dans les tribus tchoudes et finnoises beaucoup des peuplades citées par Hérodote [1]. Les recherches de M. Chwolsohn sur les inscriptions hébraïques de la Crimée montrent que la race turque a fait son apparition sur les bords de la Mer Noire à une époque beaucoup plus rapprochée de l'ère chrétienne qu'on ne le croyait [2]. M. Müllenhoff a démontré de même qu'une partie des Scythes appartenait à notre race, qu'ils constituaient probablement le dernier ban de l'émigration aryenne en Europe. M. Bergmann y retrouve à la fois des Germains et des Slaves. On a déjà remarqué, à propos des scènes représentées sur le vase d'argent de Nicopol (probablement du IVe siècle avant Jésus-Christ) l'analogie entre les types de Scythes qui y sont figurés et ceux des paysans russes d'aujourd'hui [3].

M. L. reconnaît « la tendance des Slaves à rester dans le naturalisme » tout en signalant « l'évolution antropomorphique qui s'est accomplie chez les Slaves de l'Est, » mais il nie que Vladimir ait été « le premier païen de la Russie. » Cependant les détails dans lesquels entre Nestor prouvent bien que sous ce prince l'idolâtrie a pris chez les Slaves du Dniéper un développement tout particulier [4]: « Vladimir dressa des idoles sur la colline, en dehors de la porte du palais : celle de Péroun était de bois, mais la tête était d'argent et la barbe d'or. Il y avait aussi celles de Khors, de Dajbog, de Stribog, de Simargl, de Mokoche. » Les Russes n'avaient donc les statues d'aucune de leurs divinités, pour qu'on en élevât à la fois toute une collection ? Tout au moins il semble que leurs statues n'eussent pas encore une forme humaine et des traits bien définis. Ce n'est pas sans motif assurément que Nestor insiste sur cette tête d'argent et sur cette barbe. M. L. m'objecte un autre texte du même historien qui se rapporte à une époque antérieure : *na cholm gdé stoïache Péroun* [5]: Ce Péroun qui s'élevait sur la colline n'était sans doute pas une statue, mais un monument quelconque, quelque chose comme l'*Irminsul* des Saxons, peut-être une colonne ou un arbre consacré au dieu. M. L. dans son livre sur *Cyrille et Méthode*, cite lui-même une formule tirée d'anciens contrats : « Depuis tel endroit jus-

1. Rittich, *Matérialy dla ethnografii Rossii, Kazanskaia goubernia*, Kazan, 1870.

2. *Travaux du congrès archéologique de Moscou*, 1871, p. 853-59.

3. Voir Pogodine, *Histoire de Russie jusqu'au joug mongol*, t. III, planche 185.

4. *Létopis po lavrentievskomou spiskou*, édition de la Commission archéographique, S. Pétersbourg 1872, p. 77. Il est certain que la Russie de Vladimir se trouvait alors dans une véritable crise religieuse, manifestée tantôt par un redoublement de dévotion idolâtrique, tantôt par l'envoi de messagers chez les musulmans, les juifs et les chrétiens, dans le but d'ouvrir une enquête sur la meilleure des religions.

5. Le texte est positif et nous nous étonnons que notre adversaire le discute. Vladimir en donnant à Péroun une tête d'argent et une barbe d'or a tout simplement appliqué au paganisme anthropomorphiste de la Russie Kievienne la magnificence qui caractérise son règne et sa cour. L. L.

qu'au chêne de Péroun : » Il dit ailleurs : « Dans ce vague naturalisme, le peuple confondait presque le Dieu avec l'arbre ou le rocher, objets de son culte. [1] » Afanasief remarque qu'on n'a que de rares données sur les idoles des Russes, sur les armes ou les attributs qui les accompagnaient [2]. On peut bien en conclure qu'ils n'ont presque pas eu d'idolâtrie.

Suivant M. L., « j'ai l'air de croire que les légendes égyptiennes, assyriennes, macédoniennes, etc., sont entrées de plain pied en Russie, Dieu sait comment, et je n'indique même pas la filiation bien simple par laquelle elles ont pénétré des langues orientales (arabe ou persan) en Grèce, de là dans les manuscrits slavons-bulgares, de là dans les manuscrits slavons-russes et de ces manuscrits dans quelques contes populaires. » Il me semble que j'ai répondu d'avance, et presque dans les mêmes termes que me suggère mon critique, à ce désideratum. A propos du conte russe d'*Ivan le fils du sacristain* qui reproduit dans ses données essentielles le célèbre roman égyptien des *Deux Frères*, j'ai dit (p. 377) : « Ici la transmission ne s'est pas effectuée uniquement par la voie orale : c'est dans un manuscrit de M. Bouslaef que ce récit a été trouvé ; qui sait si le manuscrit russe ne suppose pas un manuscrit grec, et celui-ci un manuscrit cophte ou syriaque ? [3] »

En faisant remarquer que le poisson *Kitre* ou *Kite* des chansons de *kaliéki*, porte le nom qui est donné dans la Bible slavonne au poisson qui engloutit Jonas, j'en ai indiqué suffisamment l'origine grecque κῆτος. Mais le poisson *Kitre* qui porte Feodor Tyrianine au but de son expédition et qui l'en ramène, rappelle tout aussi bien le dauphin complaisant d'Arion et des contes populaires que la κῆτος qui engloutit Jonas [4].

A propos de S. Démétrius ou Dmitri, je n'ai pas prétendu identifier *Solun*, qui est Thessalonique, et *Solyme*, [5] qui pourrait être Jérusalem, mais j'ai dû donner ces deux variantes qui se rencontrent également dans les chansons des *kaliéki* et souvent dans la même pièce. La variante de *Solyme*, comme diminutif d'*Iérosolima* ou *Iérousalim*, prouve que la cité de David commençait à remplacer dans les préoccupations pieuses des chanteurs populaires la cité macédonienne qui avait été la patrie des apôtres slaves, Cyrille et Méthode ; on connaît le récit de l'higoumène Daniel qui visita la ville sainte au commencement du XIIe siècle et qui y rencontra nombre de pèlerins de Kief et de Novgorod [6].

---

1. L. Léger, *Cyrille et Méthode*, p. 16, 32.

2. Afanasief, *Poétitcheskia vozrénia Slaviane na prirodou*, t. I, p. 272.

3. Ceci n'est qu'une proposition particulière ; la thèse eût dû être posée d'une façon générale. L. L.

4. Afanasief, *Poétich. Vozrén.*, t. II, p. 151, 160 et s.

5. Nous sommes heureux d'avoir donné à M. R. l'occasion de s'expliquer sur ce point. Mais il n'aurait pas dû citer le nom slave *Solun* sans le traduire par Thessalonique. Nous maintenons toutes nos observations relativement à Saint-Dmitri. L. L.

6. Solovief *Istoria Rossii*, Moscou 1870, t. III, p. 103.

M. L. me renvoie à l'histoire de S. Démétrius. Son histoire, telle qu'elle est exposée dans les *Acta Sanctorum*[1], est des plus simples : tout ce qu'on croit savoir de lui, c'est qu'il était à Thessalonique un des plus ardents confesseurs de la foi chrétienne, qu'il convertit beaucoup de païens et qu'il fut mis à mort vers 306 par l'empereur Galère. Mais sa légende a pris un développement et une direction que ces données biographiques ne semblaient pas comporter[2]. Le martyr inoffensif est devenu un saint belliqueux, un victorieux, ὑπέρμαχος, ἀθλοφόρος, qui, vêtu de blanc, sur un cheval blanc, met en déroute les ennemis de sa ville natale et dont le secours guerrier lui donne la victoire, συμπολεμήσαντος τοῦ Ἀθλοφόρου. Il renverse les assaillants qui montent aux échelles, il engage un combat singulier avec l'impie Radomir et d'un terrible coup le renverse de son cheval (en l'an 1014). Comment le confesseur du Christ, si paisible pendant sa vie, est-il devenu sept siècles après sa mort un si terrible jouteur ? Nous voyons qu'il s'est produit pour lui le même phénomène que pour S. Georges, dont les Bollandistes (*Acta SS.* 25 avril, t. III, p. 100) à travers les prestiges de sa merveilleuse légende[3], ont tant de peine à retrouver les titres canoniques. S. Démétrius de Thessalonique, sous l'influence de je ne sais quelles réminiscences païennes, tend de plus, comme S. Georges, S. Feodor Tiron et autres saints guerriers, à se rapprocher du type des *vainqueurs de dragons*. Certains archéologues donnent même son nom et celui de S. Georges à un antique bas-relief, qui se conserve au monastère S. Michel de Kief, et où l'on voit deux guerriers nimbés, armés à la romaine et qui percent chacun de leur lance un monstrueux reptile[4]. Nestor considérait déjà S. Démétrius comme un saint guerrier lorsqu'il prête ce propos aux Grecs effrayés des exploits et de la perspicacité d'Oleg : « Ce n'est pas Oleg, c'est saint Dmitri que Dieu a envoyé contre nous »[5]. Dans les chansons des *kaliéki*, monté sur un âne blanc « il frappe, il taille, il extermine » les païens.

On voit donc qu'il y a dans le personnage de Dmitri de Solun, deux éléments, l'un historique, l'autre légendaire et qu'une de ses origines au moins reste mystérieuse.

M. L. ne veut pas admettre que « des colonies helléniques la gloire d'Achille a dû se répandre chez les tribus scythiques ou slaves de la mer Noire » — « C'est comme si l'on disait, ajoute-t-il, que la colonie grecque de Marseille a propagé le nom d'Achille chez les Lugdunenses, les Bituriges et les

---

1. *Acta Sanctorum*, octobre, t. IV, p. 50 et s.

2. Le *S. Démétrius* des *Acta* n'a rien de militaire. Les seuls traits qui pourraient justifier sa transformation guerrière, c'est qu'il aurait été, suivant certains auteurs, proconsul de Grèce (ἀνθύπατος τῆς Ἑλλάδος) et qu'il bénit le chrétien Nestor qui allait combattre contre le gladiateur Lyneus ou Libeus.

3. Le feu y joue le plus grand rôle : lit de fer rouge, plomb fondu, bœuf d'airain ardent, orage et pluie tombée du ciel qui guérit ses plaies, etc. Noter cette date du 25 avril qui lui est consacrée.

4. Zakrevski, *Opisanie Kieva*, Moscou 1868, voir la planche X.

5. Nestor, édition de la Commission archéographique, p. 30.

Arvernes. » Il n'y a aucune analogie entre les deux cas. Nous ne savons pas si les Phocéens avait pour la mémoire d'Achille une vénération particulière; nous avons en revanche une multitude de faits qui prouvent quels développements avait pris le culte de ce héros dans les colonies grecques de la mer Noire. Je renvoie au mémoire de Kœhler [1]. Je rappellerai seulement le témoignage de Dion Chrysostome qui visita Olbia et qui raconte que les citoyens de cette ville chantaient les vers de l'Iliade en allant au combat et ne souffraient pas qu'on discutât la haute vertu de leur héros. Les Grecs et les Byzantins croyaient si bien à la réalité d'une influence hellénique sur les barbares de l'intérieur, — influence sur laquelle les découvertes archéologiques ne laissent aucun doute [2], — que Léon le Diacre au X[e] siècle attribue aux exemples d'Achille certaines coutumes observées par les Russes [3].

M. L. s'appuie sur l'autorité de M. Tikhonravof pour bannir absolument du texte de la *Chanson d'Igor* le mot de *Troïan* qui a l'inconvénient de faire penser aux Troyens. Mais il est toujours chanceux d'introduire dans un texte une correction que n'autorisent pas les manuscrits : une telle correction ne saurait avoir d'autre valeur que celle d'une simple conjecture. Or, le manuscrit de la *Chanson* a péri : on ne la connaît que par une transcription moderne trouvée dans les papiers de Catherine II et par l'édition *princeps* de Moussine-Pouchkine. Ces deux textes peuvent être considérés comme deux copies, plus ou moins bien exécutées, du manuscrit unique qui a péri dans l'incendie de 1812.

Or, le mot de *Troïan* se rencontre quatre fois dans la *Chanson*. Trois fois M. Tikhonravof l'a remplacé par celui de *Boiane* [4]. Pour les deux premières corrections, il reconnaît, dans ses notes, avoir contre lui la double autorité du manuscrit de Catherine II et de l'édition de Pouchkine. Bien plus, à ces autorités s'en ajoute une troisième non moins considérable : celle de Karamzine qui a eu le manuscrit primitif entre les mains et qui constate qu'il portait bien la leçon *Troïan (Troïani vétchi* ou *sétchi*).

M. Tikhonravof lui-même n'a pas osé persister jusqu'au bout dans ce système de hasardeuses corrections; car à la page 10 de son édition, il s'est cru obligé de maintenir la leçon proscrite : « L'Obida est venue comme une jeune fille sur la terre de *Troïan*; *Na zemliou Troïaniou.* »

Assurément la leçon *Troian* offre matière à discussion : se rapporte-t-elle à l'empereur *Trajan*, au dieu slave *Troïan* ou aux *Troyens?* La question restera encore longtemps controversée; mais croit-on que le nom et le personnage de *Boïane* ne comportent aucun mystère ?

---

1. *Mémoires de l'Acad. des Sciences de St-Pétersbourg*, 1826.

2. Du mélange des deux civilisations se forma le royaume scytho-grec du Bosphore.

3. *Credat Judæus Apella, non ego.* Nos ancêtres croyaient bien que Reims avait été fondée par Remus et que les Francs descendaient de Francus! L. L.

4. Pages 2, 4 et 10 de l'édition classique de 1868.

M. L. prétend que le nom d'Hélène[1] qu'on retrouve si souvent dans la littérature populaire des Russes est tout simplement celui de Ste Hélène, la mère de Constantin, et de Ste Olga, qui prit le nom d'Hélène à son baptême. Je ne vois pas pourquoi on aurait été choisir précisément le nom de deux saintes pour l'appliquer à un personnage fantastique, de nature suspecte, à une sorte d'enchanteresse qui prend à volonté la forme d'un oiseau et qui est beaucoup plus étroitement apparentée aux femmes-cygnes des légendes allemandes qu'aux bienheureuses du calendrier orthodoxe. L'Hélène des contes russes est une femme-cygne tout comme l'Hélène d'Homère et d'Euripide, née d'un œuf de Léda.

Le nom d'Hélène a pu pénétré en Russie aussi bien par le cycle homérique que par les légendes chrétiennes. Pour le nier, il faudrait d'abord réfuter les arguments accumulés par le prince Viazemski et qui, malgré la forme étrange de son livre, conservent toute leur valeur[2]. Or, c'est ce que mon savant contradicteur n'a pas encore fait. Alfred RAMBAUD.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Séance du 2 juin 1876.

M. le président N. de Wailly annonce la mort de M. Fr. Diez, correspondant de l'académie à Bonn.

M. Ad. Regnier, au nom de la commission du prix Volney, annonce que cette commission a décerné le prix Volney pour 1876 à M. R. C. Childers, auteur d'un ouvrage intitulé *A dictionary of the Pali language* (London, 1875, in-4°). La même commission a décerné aussi deux médailles de 200 fr., l'une à M. Christaller, pour sa traduction de la bible en langue Ashantie, sa grammaire et son dictionnaire de la même langue (ce dernier ouvrage écrit par M. Christaller en collaboration avec MM. Locher et Zimmermann), l'autre à M. Pimentel, pour un livre intitulé *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de Mexico.*

M. Ravaisson continue la lecture de son mémoire sur quelques stèles funéraires qui représentent un homme assis au bord de la mer. Poursuivant le développement de cette idée, que les bas-reliefs funéraires représentent toujours les morts dans l'Élysée et non dans cette vie, M. Ravaisson examine un grand nombre de ces bas-reliefs, où sont figurées ce qu'on nomme ordinairement des scènes de genre : on y voit des personnages se promenant dans un jardin, ou occupés à pêcher, à lire, etc. Selon M. Ravaisson, toutes ces scènes représentent les passe-temps des morts dans le séjour des bienheureux.

M. Desjardins lit une note sur *les salutations impériales d'Antoine et les*

---

1. Ici encore nous persistons dans nos assertions et tout en rendant de nouveau justice aux recherches et au talent de notre contradicteur nous regrettons qu'il n'ait pas mis un peu plus de scepticisme dans son exposition et quelques notes de plus à son livre. L. L.

2. *Zamiétchania na Slovo o polkou igorévé.* S. Pétersbourg, 1875.

balles de fronde d'Ascoli. Il signale deux balles de fronde trouvées à Ascoli qui portent des inscriptions mentionnant la 3e et la 4e *salutations impériales* d'Antoine : *M. Ant(onius)... imp(erator) III*... *imp(erator) IIII*. Ces mentions paraissent être en contradiction avec les indications que donnent les monnaies. En effet les balles de fronde d'Ascoli ne peuvent être que du temps de la guerre civile, au plus tard de l'an 40 avant notre ère ; or des deniers de la même époque indiquent Antoine comme *imperator* seulement pour la seconde fois *imp(erator) iter(um)*. M. Desjardins explique cette contradiction en remarquant que les monnaies ayant un caractère officiel, on ne pouvait y inscrire que des titres strictement légaux, tandis que les inscriptions des balles de fronde ne dépendaient que de la fantaisie des soldats. Il pense que lorsqu'Antoine n'était encore officiellement *imperator* que pour la seconde fois, ses soldats se plaisaient à grossir le nombre de ses salutations impériales, et à le porter à trois ou à quatre. — Après avoir lu cette note, M. Desjardins communique à l'académie quelques détails sur les doutes qu'a soulevés la question de l'authenticité des balles de fronde d'Ascoli au sein de l'académie de Berlin. M. Desjardins a déjà signalé un article de M. Bergk, publié dans le courant de l'année dernière, qui niait l'authenticité de ces monuments. Les balles de fronde trouvées à Ascoli venaient alors d'être acquises pour le musée de Berlin, où M. Zangemeister était occupé à les cataloguer. M. Zangemeister répondit alors à l'article de M. Bergk par une lettre à l'académie de Berlin, dans laquelle il soutint l'authenticité des balles de fronde, alléguant entre autres raisons, la difficulté d'exécuter un semblable faux, difficulté telle que le prix de fabrication serait très supérieur au produit de la vente. Mais depuis, ayant reçu un nouvel envoi de balles de fronde de même provenance, M. Zangemeister, dans une lettre à M. Mommsen, qui a été lue à l'académie de Berlin, se prononce contre l'authenticité de ces balles, ou tout au moins de celles du dernier envoi, et va jusqu'à accuser M. Desjardins d'être complice du faux. Il allègue, pour croire ces balles apocryphes, l'étrangeté des inscriptions, dont plusieurs sont inexplicables, et le fait que, parmi ces balles, il s'en trouve où se lisent des noms de personnages de la haute antiquité romaine, tels que Coriolan et Furius Camillus. M. Desjardins repousse le scepticisme de M. Zangemeister, et lui oppose les raisons que lui-même a données précédemment en faveur de l'authenticité. Il ne sait comment expliquer beaucoup des faits signalés par M. Zangemeister, mais il n'admet pas que l'impossibilité d'expliquer un monument soit un motif suffisant de le déclarer apocryphe. Il ajoute que M. de Longpérier, qui a examiné les balles de fronde après M. Zangemeister, en a admis l'authenticité absolue.

M. Weil commence la lecture d'un travail intitulé *De la rédaction et de l'unité du discours de la couronne.* Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25. — 17 Juin — 1876

115. — Dr Ad. Jellinek. **Jedidjah Salomo Norzi's Einleitung, Titelblatt u. Schlusswort zu seinem masorethischen Bibelcommentar.** Wien, 1876, Brüder Winter. X-22, in-8° (la préface est en allemand ; le texte en hébreu).

Le commentaire masorétique sur la Bible de Jedidjah Salomo Raphaël [1] Norzi de Mantoue, terminé en 1626, n'a été publié pour la première fois que longtemps après la mort de l'auteur, en 1742, à Mantoue même, où l'auteur avait vécu péniblement en luttant contre les malheurs du temps et sa propre misère [2], et en consacrant néanmoins tous ses loisirs à ce travail long et difficile. Un commentaire exégétique du médecin Jacob Lambroso, qui parut à Venise de 1630 à 1639, retardait, à ce que prétend l'éditeur de Mantoue, la publication de Norzi. Mais cet éditeur substitua une préface de sa fabrication à celle de Norzi, et octroya même un titre de son invention, celui de *Minhat Schaï* « offrande d'un présent [3]. » au lieu du titre que l'auteur lui-même avait choisi et que de Rossi [4] avait déjà retrouvé, savoir celui de *Gôdêr Pérêç* « le réparateur des brèches. »

M. Jellinek, publie depuis plusieurs années, à des intervalles plus ou moins longs, de courts traités, inédits ou devenus d'une rareté extrême, et tirés de la littérature juive du moyen âge ; il choisit de préférence des textes agadiques ou kabbalistiques qu'il fait précéder d'introductions instructives ou suivre de notes courtes et substantielles. M. J. a le grand mérite d'avoir ainsi jeté une vive lumière sur l'histoire de la Kabbale, et il a réussi à lever un coin du voile qui couvre les origines mystérieuses et suspectes du fameux *Zôhar*. Cette fois M. J. nous donne la vraie préface de Salomon Norzi. Seulement, il a tort de laisser planer un doute léger (p. VII, note) sur l'authenticité d'une nouvelle, donnée par S. D. Luzzato (*Prolegomeni*, p. 59), et d'après laquelle cette préface avait déjà été

1. Les noms doubles sont surtout fréquents parmi les Juifs de l'Italie. Jedidjah n'est qu'un surnom que tout Salomon pouvait ajouter à son nom par application de II Sam. XII, 25.

2. P. 18. Le passage nous a paru plus correct dans l'édition de Pise.

3. Les lettres *schin* et *yod*, qui forment le mot *Schaï* sont considérées comme l'abréviation du nom *Schalômô Jedidyâh*.

4. *Mss. Codices hebr.* tom. III, p. 10.

publiée à Pise, en 1819, par les soins du médecin Samuel Vita della Volta. Il est vrai que M. Steinschneider lui-même déclare n'avoir jamais vu cette brochure, cependant de date assez récente [1]. Nous pouvons rassurer les deux savants bibliographes : nous avons été plus heureux qu'eux, et nous l'avons sous les yeux en écrivant ces lignes [2]. C'est un in-quarto de 12 feuillets, ou 24 pages, qui offre quelquefois des leçons préférables à celles de M. J., et qui est surtout plus complet. Norzi promettait, sur son titre très long, quatre tables à la fin du volume, une table des passages cités, une autre des masores renouvelées et rectifiées, une troisième des contradictions et des étrangetés de quelques auteurs, et enfin une quatrième des notes étendues sur divers sujets. Samuel Vita a passé la première table qui lui avait paru trop longue et qu'il n'avait pas le temps de copier ; mais il donne les trois autres tables fort utiles. M. J. n'en possédait aucune. Mais ni l'un ni l'autre n'ont trouvé dans leur copie, l'exposé des soixante sources dont Salomon Norzi parle sommairement dans la note finale de son ouvrage, en s'appliquant le verset du Cantique (III, 7) : « Voici le lit de Salomon, entouré de soixante héros [3]. » M. J. n'en cite que quatre, le Talmud de Babylone, le Talmud de Jérusalem, le Traité des Scribes (*masséchet Sôferim*) et les *Midrasch rabba*. L'éditeur de Pise affirme de son côté que cinquante-cinq noms d'auteurs lui manquent, et passe complétement ce détail.

Ni M. J., ni M. Steinschneider ne mentionnent à l'occasion de Norzi la notice étendue que Oluf Gerhard Tychsen, professeur et bibliothécaire à l'université de Bützow (Meklembourg), consacra dès l'année 1774 à l'édition de Mantoue. C'était l'époque où Kennicott entreprit sa grande chasse aux variantes de la Bible. Tychsen reconnut de suite combien cette recherche fiévreuse à travers toutes les bibliothèques de l'Europe devait être infructueuse, si elle était faite sans discernement et sans une connaissance exacte de la valeur des manuscrits et des éditions qu'on consultait. Il publia en 1772 son *Tentamen de variis codicum hebraïcorum vet. test. mss. generibus*, etc., et lorsque les partisans du docteur Kennicott ripostèrent, il se défendit en 1774, dans son *Befreyetes Tentamen* ou Tentamen délivré [4]. Les pages 72-184 sont destinées à faire connaître le *Minhat Schaï* et à montrer quel résultat on peut obtenir pour la correction du texte de la Bible, en

1. *Catalog. Lib. heb. Bodl.* col. 1377 : mihi non visa.

2. L'exemplaire appartient à la bibliothèque de l'Alliance israélite et nous a été indiqué par M. Lœb. — Vita annonce sur le titre, paru à la fin de son édition, des notes qui ne s'y trouvent pas.

3. Il dit également dans l'introduction, p. 17 : Qu'on ne me considère point comme présomptueux d'être sorti hors de ma sphère ; car ce travail n'a pas été entrepris avec mes propres forces et ma sagesse, mais presque tout a été tiré des livres de grammairiens et d'autres auteurs qui seront mentionnés et énumérés à la fin de cette introduction, au nombre de *soixante*, sans compter bien d'autres encore, etc.

4. Sur le titre même on lit : Wobey zugleich eine genaue Beschreibung der seltenen Mantuanischen hebraischen Bibel-Ausgabe geliefert worden ist.

se servant des moyens abondants dont on dispose déjà, seuls moyens dont il soit permis de se servir. Malheureusement, disons-le en passant, les bons conseils de Tychsen, qui malgré des préventions que lui suscitait son piétisme, connaissait admirablement cette matière [1], n'ont pas été entendus jusqu'à ce jour, et les nombreuses éditions de la Bible qu'on imprime et qui se disent conformes à la Masore ne le sont nullement. Les éditions châtiées de la Genèse (1869), d'Isaïe (1872), des Psaumes (1861) et de Job (1875) par S. Bær, sont peut-être seules une exception honorable, et l'on peut regretter qu'aucun libraire n'ait encore songé à charger ce modeste instituteur de la petite communauté juive de Biberich d'une édition complète vraiment masorétique de la Bible.

L'introduction de Norzi elle-même n'a pas grande importance ; elle nous renseigne seulement sur un fait d'ailleurs connu, sur les tendances peu scientifiques de son temps, même en Italie, où cependant jamais les ténèbres du moyen âge qui, pour les Juifs, se prolongeait jusqu'à la seconde moitié du siècle dernier, n'avaient été aussi épaisses que dans le reste de l'Europe et où Levi de Modene, Abram de Balmès, Immanuel, Azaria de Rossi, Juda Romano, Elie Delmedigo et tant d'autres avaient toujours conservé d'excellentes traditions scientifiques. Si nous avons été néanmoins plus long que nous ne devions, c'est la valeur incontestable de Norzi qui doit nous servir d'excuse : nous voulions également parler d'un desideratum que tous les amis du texte biblique doivent éprouver depuis longtemps.

J. DERENBOURG.

---

116. — **Histoire de Bertrand Du Guesclin et de son époque.** T. I. La jeunesse de Bertrand (1320-1364) par SIMÉON LUCE, Paris, Hachette, 1876. In-8° 624 p. — Prix : 7 fr. 50.

Depuis qu'a paru l'Histoire des classes agricoles de Normandie, je ne crois pas qu'il ait été publié en France sur le moyen âge un meilleur ouvrage que le présent volume. Non pas que M. Luce ait encore atteint toutes les qualités qui distinguent son éminent compatriote ; mais il s'en est approprié quelques-unes, et de celles qui font les maîtres. En le lisant, on sent un homme qui s'est nourri pendant de longues années de l'étude d'une époque, auquel un commerce de chaque jour a rendue familière la physionomie d'un siècle, et qui en possède non seulement le côté général et extérieur, mais aussi la partie morale et intime. Du XIV[e] siècle, M. Luce montre du premier coup qu'il sait les traits fugitifs et les moindres détails autant que les scènes et les figures dramatiques. Les générations qui ont

1. O. G. Tychsen avait sans doute souvent des idées fort bizarres, et on peut mettre dans ce nombre la part très-grande qu'il faisait aux juifs convertis parmi les copistes de la Bible : mais il était le dernier ou l'un des derniers parmi les savants chrétiens du dernier siècle, qui eussent une connaissance parfaite du langage rabbinique.

formé à cette époque là les couches profondes de la Société française ne lui sont pas moins connues que les personnages qui, par leurs passions, leurs vices ou leurs vertus, la représentent devant l'histoire. Pour écrire son « Du Guesclin » il a dû suffire à M. L. de prendre la plume ; une élaboration constante et assidue lui avait mis sous la main toute la matière de son livre. Le récit de M. L. marche d'une allure égale, ferme et assurée. Les proportions en sont harmonieuses, précises, nettement conduites et arrêtées ; nulle trace de fatigue, de doute ou d'effort. Tout y est naturellement robuste ; tout y est marqué au coin de la sincérité intellectuelle, et ce qui ne gâte rien (du moins à mes yeux), de l'incurable attachement aux traditions littéraires de notre pays.

La connaissance et l'amour du sujet ! Deux qualités éminentes d'un historien, qui, à vrai dire, n'en font qu'une, et que rien ne supplée ! Elles ont leur revers ou au moins leur excès. La multiplicité exagérée des détails nuit à l'impression de l'ensemble.

Trois chapitres saillants de cette histoire de quarante années, trois chapitres qui seraient des hors d'œuvre si la figure de Du Guesclin, fort indécise malgré l'éclat d'un grand nom, et vraiment légendaire quant aux origines et dans le premier développement d'une carrière héroïque, pouvait se détacher du milieu social où il est nécessaire de l'étudier, trois chapitres qui ont eu, on s'en aperçoit aisément, tous les soins de l'auteur et même ses préférences, fournissent un échantillon des critiques que le présent ouvrage me paraît encourir. Ce sont ceux que M. Luce a intitulés : *La vie privée au quatorzième siècle, les compagnies et la bataille de Poitiers.* Je commence par l'examen du dernier, parce que, abordant des questions très générales, les réserves qu'il provoque sont, ce me semble, plus accentuées, plus accessibles à la démonstration.

M. L. tient à être de son temps. Un point de vue qui a contribué à renouveler les études historiques, à en rajeunir les données, est devenu particulièrement le sien. Le procédé consiste à transporter dans le passé, quelque étranger que nous soit ce passé, par les conditions de la vie, nos mœurs, nos pensées, nos tendances et le langage même qui leur sert d'expression. A l'inverse des gens qui ont fait des révolutions, parce qu'ils en avaient lu dans les écrivains de Rome, on infuse rétrospectivement dans le cerveau et dans le cœur de nos pères les préoccupations, les travers nés parmi nous d'hier et qui ont à peine acquis leurs noms. M. L. est encore travaillé d'une autre maladie ; il semble que le besoin le tourmente d'une sorte de réhabilitation posthume des instincts et des œuvres démocratiques. Tout ce qui semble venir du peuple le transporte ; il cherche le peuple et le voit partout, dès qu'il s'agit de grandeur morale, de désintéressement, et surtout de patriotisme. Cette double disposition n'est pas bonne à un historien.

Dans le chapitre qui a pour titre : *La bataille de Poitiers*, et qui est consacré à l'étude comparée de l'organisation militaire de l'Angleterre, et

de celle de la France, la pensée de M. L. est tout entière à la guerre franco-allemande de 1870. Changez les dates et les personnages, au lieu de Poitiers, écrivez Sedan par exemple, et vous serez dans le plein du sujet. Quelles sont, suivant l'auteur, les causes de nos défaites au XIVe siècle? les voici : l'infériorité de l'armement, le luxe des états-majors, les lacunes du service d'éclaireurs, l'intrusion de troupes étrangères, le mépris des classes populaires. Et celles des victoires anglaises? Ce sont les suivantes : le service obligatoire, le principe de la nation armée (sic), l'excellence de l'instruction, le perfectionnement des armes. Qui ne reconnaît là les récriminations auxquelles la dernière guerre a donné lieu? Les réflexions de l'écrivain enchérissent sur ce fonds; elles soulignent ce qu'il présente de choquant et forcent l'attention la plus distraite à s'y arrêter.

Qu'y a-t-il d'exact dans ce tableau transporté de 1870 à 1356? A part certains traits dès longtemps recueillis par l'histoire, peut-il résister à une appréciation dégagée des soucis du jour? N'est-il pas manifeste que M. L., séduit par cette mode de rapprochements qui violent une règle primordiale, exagère démesurément la portée de certaines ordonnances de Edouard III, quand il nous montre dans ce prince le créateur du principe de « la Nation armée »? Autrement, comment expliquer l'infériorité numérique, presque constante, des armées anglaises? Comment expliquer surtout le nombre toujours croissant d'étrangers qui les composent, et le peu d'Anglais qui y figurent? Quoi! le service est obligatoire en Angleterre et pour mettre quelques milliers d'hommes en ligne, il faut accepter de toutes mains des compagnons de tous pays? Si l'observation était fondée en un sens, il serait plus juste d'en faire l'application inverse; au lieu que les étrangers et notamment des Français foisonnaient au camp anglais, il n'y avait pas d'Anglais dans nos rangs. Le reste ne supporte pas plus facilement l'examen. Bien loin que les Anglais fussent mieux éclairés que nous, ils furent presque toujours surpris et contraints d'accepter le combat que, vu leur *infériorité numérique*, ils cherchaient à éviter. Le goût du luxe et des plaisirs n'étaient pas moins répandu chez leurs capitaines que chez les nôtres, les récits de M. L. nous en fournissent d'abondants témoignages. Enfin la supériorité d'armement n'avait pas le caractère décisif qu'on a pu lui reconnaître dans les temps modernes. Le tir de la flèche, quelque perfectionné qu'on le suppose, n'avait ni la force de pénétration, ni la rapidité qui assurent aux armes modernes un avantage prépondérant, quand elles s'attaquent à un système de valeur inégale. La vérité, c'est qu'au XIVe siècle (comme de nos jours d'ailleurs), les Français durent leurs défaites à l'impéritie du commandement, à la nullité de la stratégie et aux erreurs de la tactique.

Cette infirmité de l'œil qui grossit les objets et leur fait prendre un aspect fantastique se manifeste encore, quoique à un moindre degré, dans le chapitre III, un des plus intéressants de l'ouvrage, celui où M. Luce décrit la vie privée au XIVe siècle, où chaque mot témoigne d'une familiarité rare

avec les textes. Il y a dans ce tableau bien de la science et bien de l'acquis. Mais, là comme ailleurs, la pensée de l'auteur est trop pleine, elle déborde sa matière. La réhabilitation du moyen âge est une entreprise accomplie dans ses points sérieux ; il n'y a point utilité à la forcer. Si M. L. s'était contenté de montrer que la Société n'était pas au XIV[e] siècle livrée à la misère morale et physique qu'on a pu dépeindre ou supposer, il serait demeuré dans les limites du vrai. Il va bien au-delà ; il veut que la France ait été plus peuplée à cette époque qu'aujourd'hui, que le bien-être y fût général, que l'hygiène y fût plus en honneur que de notre temps, que les classes indigentes y eussent une alimentation plus saine, plus abondante, qu'elles fussent mieux vêtues et mieux logées. Mais qui ne voit que des textes, pour nombreux qu'ils soient, ne peuvent prévaloir contre l'instinct du bon sens qui résiste à de pareilles conclusions ? La question de la population est dominée par un a priori infranchissable. Nul doute en effet que les forêts, les marécages et les friches occupassent, il y a cinq cents ans, une place au moins d'un tiers plus étendue sur la surface de notre territoire. Nul doute encore que la culture de la terre ait fait des progrès énormes. Or, les statistiques obligent à reconnaître que la moyenne de nos récoltes demeure sensiblement au-dessous des nécessités de l'alimentation publique. Comment des champs, de contenance moindre, infiniment plus mal travaillés, auraient-ils pu nourrir, et même, nous dit-on, mieux nourrir une population non pas autant, mais plus dense que la nôtre [1] ? L'esprit se refuse à l'hypothèse. Scientifiquement, la solution de la controverse n'est pas inaccessible à l'étude. C'est dans les dénombrements, dans les terriers ecclésiastiques ou laïques, partout si abondants dans nos dépôts d'archives, qu'il faut la chercher. Il en va un peu de même des autres assertions de M. Luce. Que l'usage du linge de corps, de la chemise, ait été plus répandu qu'on ne l'a supposé jusqu'à présent à cause des enluminures des manuscrits qui représentent les personnages nus au saut du lit, soit ! Il y a de la témérité à pousser plus loin la rectification, surtout si on en fait la base d'une révolution qui a pour couronnement la découverte de l'Imprimerie. Que les étuves fussent nombreuses, qu'elles aient été à la mode dans les villes ; c'est encore vrai. Mais par qui étaient-elles fréquentées ? par les

1. M. Luce évalue à cent le nombre des villages ou hameaux dont il a constaté l'existence antérieurement à la guerre de 100 ans et qui ont disparu depuis. Mais pour que le raisonnement fût solide il importerait de soumettre à la même recherche les villages qui n'existaient pas avant cette guerre et qui se sont formés postérieurement. En outre, il faut être bien sûr de soi pour croire qu'on n'a omis aucun nom sur une carte et qu'on n'a pu manquer de bien identifier tous les lieux. — Quant au travail qui a été publié dans le bulletin de la Société de l'histoire de France pour l'année 1875 sous ce titre : Le budget et la population de la France au temps de Philippe de Valois, j'y ai vainement cherché « la remarquable étude » sur la population dont M. L. se fait un argument à l'appui de sa thèse. Cette « remarquable étude » n'offre que des indications fort sommaires de budget, de recettes et de dépenses.

bourgeois, c'est-à-dire par la classe moyenne du temps. Enfermées dans leurs étroites enceintes, les cités d'alors pouvaient offrir à leur population limitée, ce genre de comfort devenu chimérique pour nos capitales démesurément agrandies. Que « les établissements de bains aient été répandus » au XIVe siècle, dans les campagnes comme dans les villes, » c'est là une thèse difficile à accueillir sur la foi d'un texte unique qui mentionne une petite étuve dans un hameau.

Le chapitre qui traite des *Compagnies*, et en dépeint la curieuse physionomie, résiste mieux à la critique que les précédents. Il participe cependant à leurs défauts par cette malheureuse tendance aux comparaisons qui pousse M. L. à chercher dans nos révolutions contemporaines des points de contact avec les misères des âges antérieurs. Ce besoin de généralisation l'oblige à rapprocher la *Compagnie* de notre commune de 1871. Sans entrer dans une discussion qui serait hors de place, il me suffit de faire appel aux souvenirs de tous ceux qui ont vécu à Paris pendant le siège pour faire justice d'un aperçu aussi erroné. C'est méconnaître toutes les bases de l'observation scientifique que d'assimiler des mœurs où domine le pur instinct des passions bestiales à des actes de démence, qui tirent leur principe essentiel de théories ineptes, habilement propagées dans des esprits crédules, à demi cultivés et avides d'utopies. C'est ainsi que, faussant ses jugements, l'historien gâte le caractère d'un travail éminent par l'étude et plein de recherches.

J'en ai dit assez, ce me semble, pour justifier les réserves que j'ai formulées au-dessous des éloges qui sont dus à l'œuvre de M. Luce. Elles seront complètes si j'ajoute que le ton de ses descriptions manque de simplicité, que sa manière est trop facilement solennelle, qu'il se défend mal, même dans les traits minimes, de ces effusions un peu naïves où se complaît la sincérité des esprits demeurés jeunes, et qui a pour écueil le lieu commun. Une édition subséquente comporterait à cet égard certains remaniements ; elle gagnerait à la modification de quelques peintures, à l'omission de plus d'une réflexion. Il me reste à montrer comment notre auteur a compris et mené à bout cette périlleuse entreprise qui a pour objet la biographie de Du Guesclin.

Dégager de l'obscurité qui l'enveloppe une existence qui n'est guère parvenue jusqu'à nous que sous une forme légendaire, retenir des traditions transmises par les vagues indications de la renommée ce que paraît confirmer l'examen des faits, y joindre ou y substituer les notions précises que fournit l'investigation patiente des documents, telle a été la tâche de M. Luce. C'est en remontant aux sources les plus pures de notre histoire, c'est en interrogeant attentivement les actes de nos rois, le trésor des chartes, les registres du Parlement, de la chambre des Comptes, les grands recueils de France et d'Angleterre, qu'il a pu reconstituer la figure de son héros. Au terme de ce vaste dépouillement, il lui a été facile de dérouler, dans un ordre méthodique, une ample moisson de découvertes. Chaque assertion

ayant sa preuve, il ne donne rien au hasard de l'improvisation. Pièces en main, il suit pas à pas la marche du glorieux capitaine, partout où il en a surpris la trace ; rarement il le perd de vue. Il circonscrit alors le champ des conjectures, en serrant au plus près les témoignages des apparitions antérieures et subséquentes. Sans le quitter des yeux, il l'entoure du monde social où s'est développée sa fortune, de ce peuple de paysans, de petits gentilshommes, d'aventuriers, de grands seigneurs, de princes et de courtisans au milieu desquels il a successivement marqué l'empreinte de ses grandes destinées. Je ne connais pas de conception plus intelligente et mieux réussie d'un livre[1].

Le tableau que M. Luce a dressé d'après des documents authentiques des lieux forts occupés en France par les compagnies Anglo-Navarraises de 1356 à 1364, et qu'il donne à la suite de sa monographie contribue à en accroître la valeur, et à en déterminer le caractère : c'est une œuvre de haute érudition.

H. Lot.

---

117. — **Kritische Geschichte der franzœsischen Cultureinflüsse in den letzten Jahrhunderten** von J.-J. Honegger. Berlin, in-8. Verlag von Robert Oppenheim, 1875. XII, 400 p. — Prix : 10 francs.

L'ouvrage que nous annonçons jette sur le rôle que la France a joué dans le développement de la civilisation européenne pendant les trois derniers siècles, le jour le plus vif ; à ce titre, il mérite non-seulement de fixer l'attention de quiconque se préoccupe des grands problèmes historiques, mais il a pour nous un intérêt particulier.

L'auteur a divisé son livre en quatre parties. Dans la première, il étudie l'influence croissante de la France depuis le commencement des temps modernes jusqu'à Louis XIV ; la seconde nous montre ce qu'a été cette influence sous le règne du grand roi et jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, c'est-à-dire à l'époque de notre plus grande puissance politique ; la troisième partie nous fait assister à la décadence de cette puissance si laborieusement fondée et si légèrement perdue, décadence qui forme avec notre grandeur littéraire le contraste le plus frappant ; enfin, dans la quatrième partie, « la France depuis la Révolution, » M. H. examine quelle action notre pays a exercée au dehors depuis 1789 jusqu'à nos jours. La tâche, on le voit, était immense, mais mieux que personne M. H. était en état de la remplir.

---

1. Je ne crois pas qu'on relève dans cet ouvrage beaucoup d'erreurs de détail. J'avoue cependant n'avoir pu, malgré des efforts réitérés, comprendre cette phrase par laquelle débute le chapitre IV : « Les batailles de Crécy et de Poitiers, *livrées à moins d'un an d'intervalle...* » J'ai aussi des doutes sur la propriété des expressions en ce qui touche la note suivante : « Une anouillante est une *génisse pleine* » (p. 61). — La réflexion : « Bertrand *ne tarde pas* à atteindre neuf ans » (p. 14) n'est pas non plus très heureuse, n'y ayant personne à qui cela n'arrive en son temps.

et il a montré qu'elle n'était pas au-dessus de ses forces. Etude consciencieuse des sources, dépouillement exact des ouvrages qui ont traité de la matière, tout se réunit pour faire de son livre l'inventaire le plus complet des influences civilisatrices que nous avons exercées dans le passé. Mais les qualités de l'*Histoire critique* ne doivent pas nous faire passer sous silence les défauts qui la déparent. On a fait en Allemagne à l'auteur un reproche du peu de soin de la forme dont témoigne son ouvrage, je lui en ferai un autre plus grave : c'est, je ne dirai pas d'avoir oublié l'impartialité qui est le premier devoir d'un historien, mais de s'être trop souvent départi du ton digne et calme qui ne lui convient pas moins. Que signifie, par exemple, le terme flétrissant de *machinations* qu'on rencontre à chaque instant pour désigner les mesures prises par la politique française au XVIe et au XVIIe siècles, laquelle ne fut alors, si j'en excepte les chambres de réunion, ni meilleure ni pire que celle des pays voisins.

M. H. n'a-t-il point aussi trop cédé à un désir de dénigrement quand il ait de la France, au XVIIe et au XVIIIe siècles, la grande corruptrice de l'Europe? Que l'imitation de nos modes, de notre littérature par les nations voisines, ait parfois été un mal, je le reconnais ; ce que je ne puis accorder, c'est qu'il faille voir, comme le prétend l'auteur, dans cette imitation la cause unique de la corruption qui a régné à cette époque chez la plupart des peuples européens, en particulier chez nos voisins d'outre-Manche. Sans doute l'importation des modes et de la littérature françaises en Angleterre contribua, pour un temps, à y modifier le caractère national: on le comprend sans peine ; mais personne n'ignore aussi que la littérature anglaise de la Restauration a atteint un degré de licence inconnue jusqu'alors, et on ne saurait vraiment comparer la corruption grossière de la cour des Stuarts à la galanterie de celle de Louis XIV. Comment, dès lors, admettre que ce soit l'imitation de nos mœurs qui ait produit la corruption de celles des Anglais à cette époque ? Il faut en chercher la cause ailleurs, et je suis surpris que M. H. ne l'ait pas, avec Macaulay, trouvée avant tout dans ce besoin de jouissance qui s'empare des peuples au lendemain des révolutions, et en particulier dans la réaction contre le rigorisme des puritains qui entraîna alors la société anglaise tout entière.

Mais je ne veux pas m'arrêter outre mesure sur ces critiques de détail et j'ai hâte d'arriver à ce qui fait le mérite durable de l'ouvrage de M. H., à cette sûreté de jugement avec laquelle il a su démêler les fluctuations de l'influence française et les causes diverses qui l'ont tour à tour accrue ou amoindrie. Il y a là des pages que, plus que jamais, il nous importe de méditer, à quelque point qu'elles soient faites parfois pour nous attrister. M. H. me paraît surtout avoir vu avec raison dans la révocation de l'édit de Nantes, cet acte d'intolérance qu'on ne saura jamais trop flétrir, l'événement qui marque le premier pas de notre décadence politique. Plus loin, rappelant le mot de Macaulay sur le rôle des écrivains français dans la diffusion des

idées réformatrices venues d'Angleterre, M. H. s'attache avec non moins de raison à montrer que ce rôle fut plus grand et plus important que ne le dit le célèbre historien, puisque nos écrivains ne se bornèrent pas à répandre dans le monde les doctrines qu'ils avaient reçues, mais qu'ils les développèrent auparavant et, en les marquant au coin de leur génie, se les approprièrent et les rendirent en quelque sorte françaises. Un autre fait important sur lequel on trouve réunis en abondance, dans l'*Histoire critique*, des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs, c'est l'influence du français sur la langue allemande au XVIIe siècle, influence si profonde que, en perdant une partie de ses vocables remplacés peu à peu par des mots français, l'allemand, comme l'anglo-saxon au moyen-âge, fut sur le point de n'être plus qu'un dialecte germanique mélangé de roman.

Les jugements littéraires de M. H. m'ont parfois moins satisfait ; on est surpris, par exemple, de le voir répéter celui qu'il y a plus de trente ans Danzel a porté sur notre théâtre, pour justifier sans doute, comme si cela eût été nécessaire, les attaques dont il avait été l'objet de la part de Lessing. L'auteur me paraît avoir aussi singulièrement surfait le mérite de miss Sara Sampson ; ce qu'il en dit est d'un panégyriste, non d'un critique impartial, et ne saurait convenir à une œuvre qui occupe une place importante, il est vrai, dans l'histoire littéraire de l'Allemagne, parce qu'elle inaugure une manière nouvelle, mais qui n'en a pas moins tous les défauts d'un début.

Que quelques erreurs se soient glissées aussi dans un ouvrage dont la composition suppose tant de documents réunis et consultés, cela se comprend de reste. Ainsi, ce n'est point le duc d'Orléans, mais bien le duc de Montmorency qui était le protecteur de Rousseau et qui aida à sa fuite. Je ne veux voir non plus qu'une faute d'impression, p. 322, où on lit l'abbé Dubois au lieu de l'abbé Dubos. Ce qui est plus fréquent, ce sont les fautes dans les citations françaises ; qu'est-ce, par exemple, que *à la veau d'or*, p. 100 ? Mais je n'insiste pas sur ces erreurs d'ailleurs assez rares, et je ne voudrais pas que ces critiques pussent amoindrir dans l'esprit du lecteur le mérite d'un livre qui, malgré quelques défauts, est une mine féconde d'informations pour l'histoire de la civilisation dans les trois derniers siècles et un monument élevé à notre gloire passée, monument d'autant plus précieux pour nous qu'il est dû à une main étrangère.

Charles JORET.

---

118. — **Deux Chanceliers : le prince Gortchakof et le prince de Bismarck,** par M. Julian KLACZKO, ancien député au parlement de Vienne. Paris, Plon, 1876, in-8°, six-449 p.

Le dernier ouvrage de M. Klaczko, bien connu par ses précédentes études sur l'histoire internationale contemporaine, a fait sensation non seule-

ment en France mais en Europe quand il a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*. On trouve encore, croyons-nous, plus de plaisir à le lire de suite : l'effet d'ensemble que l'auteur a voulu produire, et qu'il ne perd jamais de vue au milieu d'apparentes digressions et des savants caprices d'une plume très maîtresse d'elle-même jusque dans ses jeux, se dégage avec plus de netteté et laisse une impression plus profonde. Le sujet du livre est trop actuel pour que nous puissions nous en occuper longuement, et cependant les événements marchent si vite que les dernières pages elles-mêmes appartiennent déjà à un chapitre clos de l'histoire. Le réveil de la question d'Orient prépare évidemment à l'alliance des *deux Chanceliers* une nouvelle phase et à leur historien un nouveau thème ; il prête en même temps un attrait et un intérêt plus grand au récit de leur action commune depuis dix ans, tracé par M. Kl. avec autant d'art que de compétence. L'histoire définitive acceptera-t-elle comme siens tous les résultats que lui apporte M. Klaczko ? Ratifiera-t-elle tous les jugements de l'historien ? Vérifiera-t-elle tous les pronostics de l'homme d'état ? Nul n'oserait le dire. Mais nos contemporains ne sauraient trouver, sur des sujets d'un intérêt aussi vif et souvent aussi douloureux, une lecture à la fois plus charmante et plus profitable. L'auteur possède un talent d'écrivain très original, un style très soigné auquel un léger accent étranger ne donne que plus de saveur, des procédés d'exposition et de description tout à fait saisissants. Les réminiscences littéraires dont il émaille sans cesse son récit ne sont pas de simples fleurs d'agrément ; elles ont pour but à la fois de faire sentir combien il est vrai que l'histoire joue sur un vaste théâtre l'éternelle comédie de l'humanité, et de soumettre les événements et les acteurs du jour à l'appréciation et au jugement des grands esprits de tous les temps. Sous l'apparente ironie qui est la forme habituelle, parfois un peu excessive, de son exposition, on sent chez l'auteur des convictions fortes et une profonde tristesse. On y sent surtout une vive affection pour la France, où son esprit et son talent ne l'ont pas moins naturalisé que ses sympathies.

---

119. — **Anleitung zu wissenschaftlichen Beobachtungen auf Reisen mit besonderer Rücksicht auf die Bedürfnisse der Kaiserlichen Marine,** verfasst von P. Ascherson, A. Bastian, W. Fœrster, K. Friedel, G. Fristch, A. Gerstæcker, A. Griesebach, A. Günther, J. Hann, G. Hartlaub, R. Hartmann, H. Kiepert, W. Koner, E. von Martens, A. Meitzen, K. Mœbius, G. Neumayer, A. Oppenheim, A. Orth, C. Peters, von Richthofen, G. Schweinfurth, V. Seebach, H. Steinthal, F. Tietjen, R. Virchow, E. Weiss, H. Wild ; — und herausgegeben von D[r] G. Neumayer, hydrograph der Kaiserlichen Admiralitæt ; mit 56 Holzschnitten und 3 lithogr. Tafeln. Berlin, 1875, 697 pages. — Prix : 22 fr. 50.

Cette longue liste de collaborateurs, où se rencontrent des noms considérables de voyageurs et de savants, répond à la variété des matières traitées dans cette importante publication. Elle est destinée à ceux qui, sans

être préparés par une instruction spéciale, et sans donner à leur voyage un but exclusivement scientifique, peuvent pourtant recueillir des renseignements dont la science fera son profit. Mettre au service de leur bonne volonté des instructions sommaires, mais précises et rigoureusement conformes à l'esprit scientifique, est une tâche dont l'utilité frappe tous les yeux. Le *Manual of scientific enquiry*, publié dans cette intention par l'ordre des lords de l'amirauté anglaise, a servi sur plus d'un point de modèle au livre dont nous avons à parler. Chez nous la société de géographie, en publiant ses *Instructions générales aux voyageurs* (Paris, 1875 — 1 vol. in-12), a obéi récemment à une pensée semblable.

Quoique particulièrement destiné aux besoins de la marine, et offrant à cette intention bon nombre d'articles spéciaux, le manuel allemand embrasse un cercle fort étendu de recherches. Les sciences naturelles n'y sont nullement sacrifiées à l'astronomie et à la géographie mathématique. Un article spécial sur l'emploi de la photographie et du microscope, de nombreuses tables de calcul disposées à la fin du volume, d'excellents préceptes dus à l'expérience de M. Kiepert sur l'*observation et le dessin topographiques* (p. 39-48), montrent dans quel esprit pratique a été conçu le plan de l'ouvrage. Dans le domaine des sciences qui se rattachent à l'étude de l'homme et des sociétés humaines, à côté de morceaux remarquables, on ne peut s'empêcher de regretter l'absence d'un résumé historique de certaines données essentielles. L'aspect actuel des groupes formés par les affinités de religion, de langue ou de race, repose sur un passé dont sans doute la connaissance parfaite nous échappe, mais qui, dans ses traits principaux, peut et doit être mis sous les yeux de l'observateur. Il est regrettable qu'on ait reculé devant une addition, qui à la vérité eût grossi encore le format quelque peu excessif de ce volume.

L'attention du lecteur est attirée par une fort bonne carte des courants maritimes, placée à la fin du volume par M. Neumayer, comme appendice de son important article sur l'*Hydrographie de l'Océanographie* (p. 626-685). L'auteur y figure, par des signes appropriés, une distinction fort importante, celle des courants de surface, produits jusqu'à une profondeur qu'il resterait à étudier par la poussée de certains vents généraux, mais tout à fait indépendants des causes de température et de densité qui déterminent la circulation océanique. Ainsi, tandis que le *Gulf-Stream* suit son cours vers l'Écosse et la Norvège, on voit se porter vers les côtes européennes, entre 35e et 50e de latitude environ, l'afflux des eaux que déterminent les vents d'Ouest ou contre-alizés. Cette distinction, sur certains points encore hypothétique [1], exige, pour être mieux établie, des observations

1. Ainsi la carte de M. Neumayer indique comme courant de surface le courant dit *équatorial*, qui porte les eaux de l'Est vers l'Ouest. On sait que Humboldt regardait ce phénomène comme un effet de la rotation terrestre ; hypothèse qui exclut l'idée d'un simple mouvement superficiel des eaux. Mais on

très précises sur la profondeur jusqu'à la quelle s'exerce cette influence des vents. M. Neumayer, en appelant sur cet objet les recherches des observateurs, démontre avec beaucoup de raison son importance.

Parmi les articles qui ont spécialement trait à la géographie physique, un des plus intéressants est celui de M. Grisebach sur la *géographie des plantes* (p. 333-358). L'objet du naturaliste-géographe, étudiant dans la végétation d'une contrée « l'expression la plus immédiate de son climat », pouvait difficilement être marqué avec plus de précision. Il faut une familiarité assez longue avec un pays, pour saisir, dans la complexité et l'irrégularité de ses aspects, les rapports qui unissent le caractère de sa végétation à son climat. Toutefois le voyageur, même dont le temps est mesuré, ne saurait trop s'exercer à un genre d'observation, qui est essentiellement propre à l'habituer, s'il est doué de coup d'œil, à comprendre l'enchainement des faits naturels, et, suivant une parole qu'aimait à répéter Carl Ritter comme le secret même de sa méthode, à embrasser dans l'harmonieux organisme du monde « *den Causalzusammenhang der geographischen Erscheinungen.* »

L'observation populaire, habile à saisir ces aspects caractéristiques de la nature végétale, les a fréquemments traduits en termes expressifs, où la science puise avec profit, et qu'à l'occasion un voyageur avisé ne saurait manquer de recueillir. M. Grisebach, qui, dans les classifications ou dans les groupes qu'il établit, s'appuie souvent à juste titre sur ces dénominations locales, nous permettra de signaler une légère inexactitude. Sous le titre commun de *maquis* il admet dans la catégorie des taillis à feuilles toujours vertes, caractérisés, dit-il par les formes de lauriers, myrtes, bruyères (p. 343), ce qu'on appelle des *garrigues* dans le Sud de la France. Ce nom, qui dans nos dialectes méridionaux signifie chênes, s'applique en effet à des taillis, mais seulement de chênes à feuilles caduques.

Il y a à ce propos une observation du même genre à adresser à M. Koner, dans son article sur « les expressions les plus usuelles de la géographie physique » (p. 206-230). Il dit (p. 222) que « les cônes tronqués de volcans éteints portent dans le Sud de la France le nom de *Puys.* » Ce mot dérivé de *podium*, désigne, comme on sait, sous ses diverses formes (*puech*, *pog*, *pé*, *pi*, *pueg*, *etc.*), une éminence et n'a nullement le sens restreint que l'auteur lui prête.

M. Koner, dans l'article qui vient d'être cité, en expliquant les expressions le plus en usage dans la géographie physique, ne fait pas une réserve qui aurait pourtant bien son importance. Cette nomenclature, telle qu'elle

---

ignore en réalité si le mouvement se communique à la masse entière des eaux, ou s'il n'ébranle que la surface. L'article de M. Neumayer, plus explicite que sa carte, réclame des observations sur ce point (p. 635). Le problème présente en effet un intérêt général. Si le courant équatorial n'est qu'un courant de surface, il doit simplement être considéré comme un effet des vents alizés.

est constituée aujourd'hui, témoigne sans doute des progrès accomplis dans l'observation et l'analyse des phénomènes ; mais elle n'a point échappé à cette loi de notre impuissance, qui veut que les mots eux-mêmes deviennent parfois un principe d'erreur. — Buckle, dans son histoire de la civilisation, ne s'est-il pas complu à signaler les perversions de vérité, dont il faut, suivant lui, rendre comptable l'invention de l'écriture ? — Pour prendre un exemple parmi les termes les plus usités, les noms de *deltas* et *estuaires*, appliqués aux diverses formes d'embouchures fluviales, peuvent aisément créer de regrettables confusions. Si en effet dans la nature les deux formes se présentent parfois à part l'une de l'autre, que de fois aussi il arrive qu'elles coexistent, que les marées pratiquent des estuaires dans des embouchures à delta, que des estuaires s'ouvrent dans des mers sans marées, ou enfin, comme l'a montré Peschel dans une de ses plus ingénieuses études[1], que sous l'apparence d'un estuaire il faut en réalité reconnaître un golfe, une échancrure côtière tout à faire indépendante du fleuve ! La variété et la complexité des phénomènes naturels sont capables de déconcerter souvent les classifications tracées par le langage. Ces expressions n'ont après tout qu'une valeur relative, sur laquelle la critique et l'obseruation doivent incessamment exercer leur contrôle. On regrette que ces considérations n'aient pas été tout au moins indiquées par l'auteur.

« La tâche du voyageur ne consiste pas à juger, mais à assembler avec critique des matériaux de jugements. » Ces sages paroles de M. Meitzen dans son article sur la géographie politique et la statistique (p. 165-172), caractérisent l'esprit de mesure, de sobriété et de critique, dans lequel est rédigé ce morceau, l'un des plus importants et des meilleurs du livre. La science de l'homme est abordée dans quelques-uns des principaux aspects, sous les titres de linguistique, anthropologie et recherches préhistoriques, hygiène, ethnologie, par MM. Steinthal[2] (p. 551-570), Virchow (p. 571-590), Friedel (p. 173-206), et Bastian (p. 516-533).

Il y aurait bien à dire sur l'article de M. Bastian. Sa pensée n'a pas seulement le tort de s'envelopper volontiers dans une forme bizarre et amphigourique ; elle manque parfois d'ordre et d'exactitude. L'abus des divisions artificielles ne peut guère être poussé plus loin que dans son classement des influences de climat sous dix-huit titres différents. C'est une affirmation beaucoup trop dogmatique, que celle-ci (page 519). « Quand des hauteurs s'élèvent sous les tropiques à un niveau où elle restent habitables, il se

---

1. *Neue Probleme der vergleichenden Erdkunde. — Die Deltabildungen der Strœme.*

2. Dans les observations de linguistique, la difficulté très réelle, et justement signalée par M. Steinthal, qu'éprouve le voyageur à démêler les sons étrangers, ne tient pas toujours seulement à sa propre inexpérience d'oreille. « Chaque paysan, dit Jacquemont (*Journal*, t. II, p. 99), grogne à sa façon le nom de son village. Cette approximation lui suffit de même pour tous les mots de son vocabulaire, parce qu'il est aussi resserré que le cercle de ses idées. »

forme entre ces terrasses marquées d'une physionomie différente un échange actif, favorable à la civilisation, comme dans les plateaux du Mexique.... » Cette forme absolue fausse la pensée. Ces lignes nous remettent en mémoire un renseignement consigné dans le livre fort remarquable d'un médecin qui a résidé plusieurs années sur le plateau d'Anahuac (Jourdanet, *Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme* — 2 volumes). Chaque étage du plateau mexicain a, d'après lui, certaines maladies qui lui sont propres ; le typhus sur les hauteurs, et, dans les terres basses, la fièvre jaune qui ne dépasse pas 1000 à 1200 mètres d'altitude. Mais les habitants des hauteurs, dès qu'ils se hasardent sur les terres-basses, sont plus que personne, disposés à en sentir les atteintes. Ces conditions hygiéniques nous paraissent un terrible obstacle à cet « échange actif, favorable à la civilisation, » dont parle M. Bastian.

En général pourtant, nous jugeons que les articles de ce recueil, — ceux du moins qui n'échappent pas à notre compétence, — suivent une bonne méthode, ennemie des affirmations aventureuses, et de ce dogmatisme qui cherche moins à instruire qu'à endoctriner le lecteur. Ils admettent une assez large part d'exposition théorique, pour stimuler la curiosité du voyageur, et lui permette de faire preuve d'initiative dans ses recherches. C'est surtout pour ceux qui sont établis à demeure dans les pays lointains, qu'un pareil ouvrage peut être utile. Les Allemands ont songé à ceux d'entre eux qui vivent en bon nombre épars à peu près sur tous les points du globe. Nous avons aussi, dans des régions parfois fort reculées, hors de la portée ordinaire des explorations, des compatriotes en faveur desquels on ne saurait trop multiplier de pareils secours.

Paul Vidal-Lablache.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

—

Séance du 9 juin 1876.

M. Derenbourg lit la traduction française d'une lettre qu'il a reçue, de M. Zangemeister de Berlin, au sujet des paroles prononcées par M. Desjardins à la dernière séance à propos de la question des balles de fronde d'Ascoli. M. Desjardins avait dit que M. Zangemeister, en attaquant l'authenticité des dernières balles envoyées au musée de Berlin, l'avait accusé lui-même d'être complice du faux. M. Zangemeister assure qu'il ne peut y avoir là qu'un malentendu, et qu'il n'a jamais songé à diriger contre M. Desjardins une semblable accusation.

M. Jourdain termine la lecture du mémoire de M. Th. H. Martin sur les hypothèses astronomiques des anciens (voir les séances des 5 et 12 février et 8 octobre 1875). Ce travail étant destiné aux mémoires de l'académie, il en sera fait une seconde lecture.

M. Deloche commence la lecture d'un mémoire intitulé *Les invasions gauloises en Italie au quatrième siècle : la position des Transalpins de Polybe*. Dans ce mémoire, M. Deloche se propose de réfuter les théories qui ont été soutenues récemment, au sujet des Celtes et des Gaulois, par MM. Lemierre et Alexandre Bertrand, et dont ce dernier a fait l'objet de plusieurs mémoires lus à l'académie. L'assertion que M. Deloche s'attache principalement à combattre est celle d'après laquelle les Gaulois qui envahirent l'Italie et prirent Rome en l'an 388 avant notre ère seraient venus, non de la région généralement connue sous le nom de Gaule et qui est la France actuelle, mais des rives du haut Danube ou du haut Rhône, au nord des Alpes. Comme on a accusé Tite-Live d'erreur sur cette matière, M. Deloche écarte son témoignage et cherche à résoudre la question uniquement au moyen des données fournies par Polybe. Il établit par plusieurs citations que les peuples désignés par Polybe sous le nom de Γαλάται Τρανσαλπῖνοι, qui sont donnés comme les auteurs de plusieurs incursions sur la Cisalpine et de la grande invasion de 388, étaient des peuples établis au-delà des Alpes, par rapport à l'Italie, et sur les rives du Rhône (Polybe, livre 2, ch. 15, 34, etc.). Reste à savoir de quelle partie du cours du Rhône il s'agit, si c'est du haut Rhône, avant sa chute dans le lac Léman, ou de la partie du même fleuve qui va du Léman à la mer. M. Deloche pense que le haut Rhône ne pourrait être proprement dit situé *au-delà* des Alpes, puisqu'il coule à l'intérieur même de ce massif de montagnes. D'ailleurs quand Polybe parlait du Rhône, il devait plutôt songer à la partie inférieure de ce fleuve, qu'il avait visitée lui-même pour étudier la marche de l'armée d'Annibal. Il est vrai que Polybe dit que les Τρανσαλπῖνοι habitaient au *nord* des Alpes (2.15), mais il dit aussi un peu plus haut (2.14) que la frontière nord de l'Italie est formée par la chaîne des Alpes, depuis Marseille jusqu'à l'Adriatique, ce qui prouve qu'il n'attachait pas à ce terme de nord un sens bien rigoureux, et qu'il considérait tout ce qui était au-delà des Alpes comme situé au nord par rapport à la Cisalpine.

Ouvrages déposés :

Domenico de' baroni GUIDOBALDI, Breve commentario di una iscrizione arcaica rinvenuta in Castel S. Andrea di Bellante nel Pretuziano (Torino, 1876, in-4°) ; ID., Gigantomachia, Nettuno che pugna con gli Aloidi Oto ed Efialte, in una coppa di bronzo di Apruzzo (Napoli, 1875, in-8°) ; — MA-TOUAN-LIN, Ethnographie des peuples étrangers, fasc. 7 (complétant le 1er vol., qui traite des pays situés à l'est de la Chine) ; — MOREL, La Champagne souterraine, livraisons 1 et 2 (Châlons-sur-Marne, in-8°) ; Fr. TURRETTINI San Ze King, les phrases de trois caractères en chinois (extr. du Ban Zai Sau).

Ouvrages présentés de la part des auteurs :

Par M. Delisle : PEIGNÉ DELACOURT, Histoire de l'abbaye de Notre Dame d'Ourscamp (Amiens, 1876, in-4°) ;

Par M. Ad. Regnier : Le comte KLECZKOWSKI, cours graduel et complet de chinois parlé et écrit, vol. I (Paris, 1876, gr. in-8°).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26. — 24 Juin — 1876

120. — **L'Egypte et Moïse**, première partie : Les vêtements du Grand-Prêtre et des Lévites; le sacrifice des Colombes d'après les peintures et les monuments égyptiens contemporains de Moïse, par l'abbé Victor Ancessi, in-8°. Paris, Leroux, 1875, 151 pp, et ix Pl. — Prix : 10 fr.

M. l'abbé Ancessi a cherché sur les monuments égyptiens l'explication des textes bibliques relatifs aux vêtements des prêtres Juifs : l'examen des planches qu'il a jointes à son livre porte à croire qu'il l'y a trouvée. L'Ephod du grand-prêtre devait être fort semblable à l'espèce de fourreau soutenu par deux bretelles dans lequel les Egyptiens enfermaient la partie du torse comprise entre la mamelle et la ceinture. Le pectoral juif ne diffère de la plupart des pectoraux conservés dans les Musées que par la disposition des pierres précieuses et la manière dont elles sont fixées : les Hébreux cousaient les pierres sur une pièce d'étoffe carrée, les Égyptiens les enchassaient le plus souvent dans un fond de métal découpé à jour. Les autres pièces du costume sacerdotal dont on peut définir la nature, se laissent ramener sans peine à des types égyptiens, et le passage du Lévitique (I, 15) où il est question du sacrifice des colombes est illustré de la façon la plus nette par un grand nombre de peintures et de bas-reliefs. Sur tous ces points, les monuments figurés ont été pour M. l'abbé A., le meilleur commentaire du texte hébreu.

Voilà pour la partie de fait : pour la partie dogmatique, je ne puis pas m'associer aux espérances qu'exprime M. l'abbé Ancessi. Il pense arriver par les monuments égyptiens à la preuve de l'authenticité des livres attribués à Moïse. Je ne sais pas quelles découvertes nous réserve l'avenir ; mais je puis affirmer que, pour le moment, il n'y a rien dans les ruines qui permette de résoudre la question. Que les Juifs aient pris beaucoup à leurs voisins d'Égypte, c'est fort possible : mais aucun de ces emprunts ne porte sa date avec soi. Le costume des prêtres égyptiens était le même au temps de Ramsès II et au temps de l'empereur Trajan : à quelque époque entre ces deux souverains qu'on veuille placer l'emprunt, on trouvera sur les peintures

égyptiennes des vêtements analogues à ceux du grand-prêtre. Nous n'en concluons pas qu'il faut mettre la rédaction du Pentateuque dans les environs du règne de Trajan : pourquoi M. l'abbé Ancessi voudrait-il en conclure qu'il faut la mettre dans les environs du règne de Ramsès II ?

G. Maspero.

---

121. — **Zur Geschichte der indogermanischen Stammbildung und Declination**, von Gustav Meyer. — Leipzig. S. Hirzel. 1875. 1 vol. in-8°, 89 p.

Les recherches dont les résultats ont été consignés dans cet opuscule n'avaient d'abord été dirigées que sur la permutation des thèmes en *a*, *i*, *u* dans la formation indo-européenne ; mais elles ont suggéré à l'auteur certaines idées sur la déclinaison des noms et des pronoms, qu'il nous communique à cette occasion.

Le premier sujet a fourni la matière de quatre tableaux intercalés dans une exposition qui roule principalement sur le second. On les trouvera aux pages 29-41, 45-49, 49-50, 51-56.

Il résulte de ces tableaux que les thèmes en *a*, en *i* et en *u* tirés d'une même racine s'équivalent et se remplacent souvent, soit dans une même langue, soit dans l'ensemble des langues indo-européennes. Parmi les phénomènes que l'auteur rattache à ces observations on remarquera comme particulièrement intéressants : 1° les dérivations de thèmes en *a* qui s'opèrent par la substitution d'un *i* devant le nouveau suffixe, exemple *açvi-ka*, ἱππι-κό-ς de *açva*, ἵππο-ς ; 2° la formation en *î*, ια, de féminins de thèmes en *a*.

La plus grande partie de l'opuscule est consacrée à l'étude des éléments que Schleicher appelait « intercalations devant les désinences casuelles, » auxquels M. Curtius donne le nom plus heureusement choisi « d'élargissements de thèmes, » et que l'un et l'autre d'ailleurs ont assimilés déjà à des suffixes de dérivation. L'un de ces éléments est *i* qui s'ajoute, comme on sait, au thème en *a*, à différents cas de leur déclinaison. M. Meyer a su le retrouver dans un grand nombre de formes, soit isolées, soit figurant comme premiers termes de composés. Mais il innove surtout en cherchant pareillement dans la déclinaison en *i*, aux cas comme *çuce-s*, *çucay-e*, un thème en *a* élargi au moyen d'un *i*. Nous aurions là un nouvel exemple de la permutation des thèmes en *a* et des thèmes en *i*, et notre paradigme reposerait sur deux thèmes *çuci* et *çuca*, dont le second, d'ailleurs, ne se présenterait que sous la forme *çuce*. J'avoue ne pas bien comprendre la nécessité de recourir à une hypothèse pour rendre compte de formes qui s'expliquent si facilement par le renforcement de l'*i*. L'exemple du thème double *sakhâ*, *sakhi*, faisant à l'accusatif *sakhây-am* n'ajoute rien à l'argument général tiré de la permutation des thèmes en *a* et en *i*. L'analogie complète de la déclinaison en *i* et de la déclinaison en *u* oblige d'ailleurs M. M. à proposer pour les formes comme *tano-s*, *tanav-e* une explication du même genre, et qui paraît ici

encore bien plus forcée. D'une part, en effet, le guna de l'*u* final du thème peut être comparé directement à celui qui se produit régulièrement en sanskrit dans la dérivation (*mânav-a* de *manu*.) D'autre part, si M. M. a cité un certain nombre d'exemples de permutation des thèmes en *a* et en *u*, il ne peut alléguer à l'appui d'un élargissement des thèmes en *a* au moyen d'un *u*, que l'exemple du pronom sanscrit *asau*, et du pronom grec *οὗτος*, ou plutôt l'analyse qu'il donne de ces thèmes de formation obscure. Pour en revenir à l'élargissement au moyen d'un *i*, signalons encore l'application qu'en cherche M. M. dans les génitifs latins comme *illius* qui seraient pour *illoi-us* (p. 62). La déclinaison en *a* proprement dite n'offrant pas d'exemple d'une telle désinence, la forme *illoi-us* ne pourrait être appuyée que sur l'analogie des génitifs comme *πόληος* s'ils venaient réellement des thèmes en *a* : mais cette hypothèse nous a paru peu vraisemblable. Je saisis cette occasion de rappeler l'interprétation des génitifs et des datifs pronominaux du latin en *ius* et *i* donnée par par Francis Meunier dans les *Mémoires de la Société de linguistique* I, p. 14 et suiv., et encore trop peu connue quoique Corssen l'ait discutée.

Outre l'*i*, M. M. étudie encore particulièrement les élargissements de thèmes renfermant une *s* ou une *n*. Il rattache la formation des thèmes ainsi élargis, par exemple celle du nominatif pluriel *gatâs*, des bases élargies de l'accusatif et du génitif pluriel dans *gatâns*, *gatânâm*, *rosarum* pour *rosasum*, à la formation des thèmes en *as* comme *manas* et des thèmes en *an* comme *udan*. Sa théorie offre ici plusieurs points de contact avec celle que j'ai présentée à peu près en même temps dans les *Mémoires de la Société de linguistique* II, p. 358 et suiv. Ces rencontres étaient presque inévitables dès lors que nous poursuivions l'un et l'autre l'identification de la déclinaison, ou du moins de la formation des bases élargies à différents cas avec la dérivation. Les deux travaux n'en sont pas moins fort différents. M'étant proposé pour objet principal de déterminer la fonction des élargissements de thèmes, j'ai dû recourir à des hypothèses beaucoup plus hardies, au moins en apparence, que celles de M. M., qui s'est borné à l'analyse matérielle des formes, et qui a assuré d'ailleurs à son opuscule une valeur durable par l'abondance des matériaux qu'il y a mis en œuvre. Reste à savoir pourtant si en négligeant la fonction on n'enlève pas au rapprochement des formes son principal intérêt ou même sa raison d'être. Admettons par exemple avec M. M. que le thème *manas* ne soit pas formé d'un suffixe *as*, ainsi qu'on l'admet vulgairement, mais qu'à un thème en *a*, *mana*, soit venu s'ajouter le pronom *sa* qui aurait perdu son *a* au nominatif, tandis qu'il l'aurait conservé au génitif *mana-sa-s* (p. 24). Admettons encore que le même pronom *sa* se rencontre au génitif pluriel *rosarum* pour *rosa-su-m*, avec suppression de l'*a* aux nominatifs singulier et pluriel *gata-s*, *gatâ-s*. Tant qu'on n'aura pas concilié les fonctions du pronom *sa* dans ces différentes formes, je ne vois pas bien ce qu'on gagne à les rapprocher. L'identité de structure matérielle n'est pas à elle seule une preuve suffi-

dante de l'identité d'origine. Car un même thème pronominal a pu dans diverses périodes du langage être employé à des formations de sens différent. Sans doute il faut renoncer à l'idée ancienne d'après laquelle les désinences casuelles auraient été dès l'origine l'expression adéquate des différents cas. Mon travail comme celui de M. M., et même d'une façon plus explicite et plus systématique, tendait à confondre entièrement à l'origine la déclinaison et la dérivation, et à attribuer la formation de nos paradigmes à des répartitions postérieures. Mais il ne suit pas de là que ces répartitions n'aient pas été soumises à quelques principes généraux, et quelque part qu'il faille laisser à l'arbitraire dans toute création de l'homme, et particulièrement dans le langage, ce serait pourtant lui faire cette part trop grande que de lui tout abandonner. Il est vrai que les lois qui ont dû présider à l'organisation du chaos linguistique primitif pourraient échapper aujourd'hui à nos observations, et que nous ne devons pas en tout cas espérer les déterminer avec quelque probabilité avant d'avoir essayé successivement diverses hypothèses. Mais je ne puis croire que les recherches de ce genre doivent être condamnées d'avance comme stériles, et ce sont plutôt les simples rapprochements de formes qui, pour la raison donnée tout à l'heure, semblent peu concluants tant qu'ils ne sont pas complétés par la comparaison des fonctions. Tout en donnant pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour une simple hypothèse, la solution que j'ai proposée dans le travail cité, je demande la permission, comme il s'agit ici d'une question capitale de l'histoire du langage indo-européen, de résumer la méthode qui me paraît devoir être suivie dans notre sujet de la déclinaison, et qui peut être étendue à toutes les autres applications de la dérivation, par exemple à la formation des thèmes de temps et de modes.

Toutes les nuances de sens qui dans les périodes historiques de nos langues sont exprimées par les suffixes de formation et de dérivation rentrent dans deux grandes catégories, celle du nom abstrait exprimant l'action ou la qualité en elle-même, et celle du nom concret exprimant l'action ou la qualité considérée dans un sujet ou désignant directement l'agent de l'action, l'être ou l'objet doué de la qualité, comprenant en un mot les substantifs appellatifs et les adjectifs (ou participes). Nous n'avons pas à rechercher avec quel degré de précision cette distinction se présentait à la conscience du langage dans sa période primitive, mais il est certain que plus ou moins instinctivement il s'y était soumis déjà bien avant la séparation des différentes langues de la famille, et qu'elle constitue un principe essentiel de son organisme. Il s'agit de savoir, étant admis que les différents cas de la déclinaison, ou sont de simples thèmes diversifiés uniquement par des suffixes de formation ou de dérivation, ou du moins ont pour base élargie des thèmes de ce genre, si tous ces cas rentrent également, tant par le sens que par la forme, dans les deux grandes catégories du nom abstrait et du nom concret, et s'ils sont régulièrement répartis entre l'une et l'autre ; en d'autres termes si on peut poser une proportion de ce genre : telle série de cas est à

telle autre dans la déclinaison comme le nom abstrait est au nom concret dans la formation et dans la dérivation.

Les observations qui précèdent ne visent point à proprement parler une doctrine contraire de M. M. L'omission de la fonction dans l'analyse des formes n'est pas dans son travail érigée en principe. Mais précisément parce qu'il ne s'exprime pas explicitement sur ce point, j'ai cru nécessaire de préciser la question. Voici en dernière analyse comment elle se pose : en renonçant à croire que les désinences casuelles aient eu de tout temps la fonction précise qu'elles ont aujourd'hui, faut-il renoncer aussi à trouver à l'origine aucune distinction de sens entre elles, et ne peut-on pas espérer que les fonctions actuelles des formes s'expliqueront par des fonctions plus anciennes dans lesquelles elles auraient été distinguées, sinon par des nuances aussi nombreuses, au moins par quelques traits généraux ?

Sous ces réserves, on ne peut, ce semble, qu'approuver l'esprit général du travail de M. M. Nous sommes entièrement avec lui quand il proteste contre la tendance à supposer une trop grande uniformité dans la langue indo-européenne primitive (p. 15), et quand il écarte les rapprochements que cette tendance a fait hasarder au mépris des lois phonétiques, comme celui des désinences letto-slaves et germaniques commençant par une *m* et des désinences qui commencent en sanskrit par un *bh*, en grec par un φ, en latin par un *b* (p. 3). Sur ce dernier point, j'avais devancé M. M. dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, II, p. 213 et suiv. — L'auteur sait d'ailleurs se garder du défaut qu'il reproche à d'autres, et ses analyses ont toujours le mérite de ne pas impliquer de graves altérations phonétiques dans les périodes les plus reculées du langage.

Abel BERGAIGNE.

---

122. — **Mémoires de Charlotte-Amélie de la Trémoille, comtesse d'Altenbourg** (1652-1719), publiés pour la première fois et d'après le manuscrit autographe conservé dans les archives de Thouars, par EDOUARD DE BARTHÉLEMY. Genève, Imprimerie J. G. FICK, 1876. (Paris, Sandoz et Fischbacher et Aug. Aubry) 1 vol. 190 p. in-12.

C'est toujours avec plaisir que l'on prend en main les publications nouvelles sorties des presses de M. Fick, de Genève, parce que l'on sait d'avance que ce n'est pas seulement le goût du bibliographe, amateur de livres rares et gracieusement imprimés, mais encore l'intérêt plus sérieux du littérateur et de l'historien qui se trouveront satisfaits. Notre attente n'a point été déçue par ce nouveau volume, joint à tant de plaquettes curieuses, à tant de réimpressions élégantes, déjà publiées par l'honorable imprimeur genevois. Il renferme les mémoires inédits d'une femme du XVII[e] siècle, issue de la plus haute noblesse de France et que l'attachement à ses croyances religieuses exila loin de sa patrie. L'éditeur, auquel les archives de la famille des La Trémoille ont livré ce curieux manuscrit, remarque avec

raison que nous ne possédons pas encore de mémoires dans le genre de ceux de la comtesse d'Altenbourg ; le cachet religieux dont ils sont empreints leur assure une place à part dans cette branche si riche de notre littérature historique. Née en 1652, de Charles-Henry, prince de Tarente, et d'Emilie de Hesse-Cassel, Charlotte-Amélie de la Trémoille, paraît avoir été une enfant précoce, d'une intelligence remarquable et douée d'une grande force de caractère. Les premiers chapitres de son récit sont peut-être les plus curieux. Ils nous montrent ce qu'était à cette époque un intérieur de famille protestant dans la haute noblesse de France, et quelles intrigues, quelles ambitions s'agitaient autour d'un pareil milieu pour ramener dans le giron de l'Église des brebis égarées d'une telle importance. La petite Charlotte-Amélie fut élevée par sa grand'mère qui l'idolâtrait et à laquelle elle était fort attachée, tandis qu'elle « craignait sa mère comme le feu. » Le premier voyage de la petite fille, ses terreurs à propos des prières catholiques que deux « petites amies papistes » lui font faire, sa présentation à la cour, sa prise de possession du tabouret, etc., sont racontés avec une grande verve. Puis arrivent les épreuves ; sa bonne grand'mère vient au château de Thouars et voit ses derniers instants troublés par les obsessions d'un prêtre qui prétend la convertir. Puis, son père, qui se trouvait jusqu'alors au service des états généraux de Hollande, blessé dans ses prétentions, revient en France briguer des honneurs nouveaux, et pour y parvenir, se convertit d'abord, puis essaie d'amener, par tous les moyens, la conversion de son fils. Il est touchant de lire dans le récit de la comtesse les efforts qu'elle fit pour lutter contre l'influence paternelle dans l'âme de l'enfant qui finit par céder aux exhortations, aux promesses et aux menaces. Je ne sais pas trop pourquoi l'éditeur des Mémoires croit devoir faire à cette occasion des réserves expresses sur ce récit (p. 83). Il porte le cachet de la véracité la plus entière, et d'ailleurs, c'est par milliers que l'on compte aujourd'hui les documents prouvant le peu de scrupules des convertisseurs d'alors. La mère de Charlotte, jusqu'alors peu soucieuse du sort de sa fille, craint qu'on n'use de violences semblables à son égard. Elle arrive en France ; un prêt de cent mille livres gagne le maréchal de La Feuillade, le favori de Louis XIV ; il s'intéresse à l'angoisse maternelle et va parler à Madame, cette spirituelle et énergique princesse qui ne put jamais oublier à Versailles, ni la langue ni la religion maternelles. Elle en parle au roi, qui finit par accorder un passeport aux deux voyageuses pour sortir du royaume. Après avoir été présenter leurs respects à Madame « qui dans toute la France n'aurait regret à rien, qu'un peu à Monsieur, » elles réussissent à sortir du royaume au moment où, sur la demande du prince de Tarente le roi révoquait la permission de sortie.

Arrivée en Danemark, Charlotte-Amélie entre comme dame d'atours auprès de sa cousine germaine, la reine. Sa présence apporta bientôt le trouble dans la cour, si paisible d'ordinaire, de Copenhague. Mademoiselle de la Trémoille était jeune et jolie ; elle inspira une violente passion au

grand chancelier du royaume, le comte de Griffenfeld, qui devait avoir une fin si tragique. Mais cette passion ne trouvait aucun écho, parce que le tout-puissant favori, quelque brave, bien fait et spirituel qu'il fût, n'était point gentilhomme de naissance et « cette seule pensée faisait évanouir » notre jeune princesse. Elle avait d'ailleurs un faible pour le frère du roi, mais le monarque ne voulut jamais consentir à cette union [1]. Ce n'est que tard, alors qu'elle était dans sa vingt-huitième année, que mademoiselle de la Trémoille trouva l'homme qui devait la rendre heureuse, pendant trop peu de temps malheureusement, pour lui laisser ensuite d'éternels regrets. Le comte Antoine d'Altenbourg était le fils illégitime du dernier comte d'Oldenbourg et de sa maîtresse Elisabeth d'Ungnad. Brave, riche, habile diplomate, propriétaire des comtés de Varel et Kniphausen, il emporta le cœur et la main de la princesse. Nous recommandons les pages qui racontent cet épisode de la vie de notre héroïne ; il s'en dégage un parfum de poésie tout particulier, quelque chose d'austère, de *huguenot* et cependant de charmant. Après dix mois de mariage, le comte mourut, laissant sa jeune veuve enceinte et de ce moment commence une lutte incessante contre les agnats de la famille qui disputent à la mère la tutelle de son fils et la gestion de ses biens. Les derniers chapitres sont remplis de ces démêlés. Sur la fin de ses jours seulement, elle jouit d'un calme bien mérité après tant de déboires, et cette femme énergique et dévouée, s'éteignit paisiblement à Utrecht, en 1732.

M. de Barthélemy a fortement élagué la seconde partie de ces mémoires qui se rapportaient à ces discussions d'affaires sans intérêt pour le grand public. On ne peut qu'approuver les motifs qui l'ont fait agir ainsi. Dans son intéressante préface, il a réuni tous les passages où madame de Sévigné, cette « reine des épistoliers » de tous les temps a parlé de madame de Tarente et de mademoiselle de La Trémoille avec la verve qu'elle savait mettre dans tout ce qu'elle touchait.

R.

---

123. — **Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de Madame Geoffrin (1764-1777) précédée d'une étude sur Stanislas-Auguste et Madame Geoffrin et accompagnée de nombreuses notes** par M. Charles de Mouy. Ouvrage orné d'un portrait à l'eau forte et de deux fac-simile. Paris, Plon, 1875, gr. in-8° de iv-529 p. — Prix : 8 fr.

Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers (1778-1788) recueillie et publiée par E. de Magnieu et Henri Prat, 2me édition. Paris, Plon et Techener, 1875, gr. in-8° de xviii-526 p. — Prix : 8 fr.

Ces deux volumes ont chacun leur genre d'intérêt ; le premier sera lu avec plus de plaisir par ceux qui demandent surtout à un livre des rensei-

1. Les *Mémoires* ne disent absolument rien de cette phase de l'existence de la princesse.

gnements utiles à l'histoire, et le second par ceux qui y recherchent de préférence les qualités littéraires.

La correspondance publiée par M. de Mouy appartient aux archives de la famille Poniatowski. Elle s'étend du 9 septembre 1764 au 7 août 1777, c'est-à-dire de l'élection de Stanislas-Auguste à la mort de Mme Geoffrin. Cette collection comprend 169 lettres qui se répondent exactement pour la plupart, un certain nombre seulement ayant été égarées. Toutes les lettres de Mme Geoffrin sont les originaux expédiés au roi de Pologne. Quant à celles de ce prince, elles sont également toutes autographes, mais on ne possède les originaux envoyés à Madame Geoffrin que jusqu'au 6 juillet 1768 inclusivement. A partir de cette date, M. de M. publie les minutes, en d'autres termes le brouillon de Stanislas-Auguste.

L'éditeur n'a pas exagéré la valeur de cette correspondance en la jugeant ainsi (*Préface*, p. 3) : « Ces communications confidentielles entre le dernier roi de Pologne et la femme distinguée qu'il honorait de son amitié, offrent un intérêt sérieux pour l'étude du grand événement politique qui a si profondément ému le XVIII[e] siècle. On y retrouve indiqués et commentés, par le principal personnage de cette période, les faits qui ont peu à peu conduit la Pologne au premier démembrement. Il en résulte que ce dénoûment était inévitable et doit être en grande partie attribué à la présomption et aux passions anarchiques des Polonais. » M. de M. soit dans la *préface*, soit dans le grand — un peu trop grand — morceau qu'il a intitulé : *Le roi Stanislas-Auguste et Madame Geoffrin* (p. 1-96), vante beaucoup le prince qui a été si vivement attaqué par ses compatriotes [1]. Il est certain que les lettres intimes du dernier roi de Pologne prouvent qu'il avait de droites intentions, de généreux sentiments, et, à tout prendre, elles laissent de lui une favorable opinion.

La réputation de Mme Geoffrin gagne aussi à la lecture de cette correspondance. On y voit qu'elle aimait sincèrement, cordialement, le roi de Pologne, et les reproches d'insensibilité qui lui ont été quelquefois adressés [2], tombent devant ces effusions d'un sentiment si vif et si touchant. Il ne faut pas se laisser rebuter par le ton déclamatoire de la vieille amie de Stanislas : Sous l'emphase du style on reconnaît, en y regardant bien, une chaleur d'affection qui a vraiment quelque chose de maternel. N'oublions pas d'ailleurs, devant les enthousiastes tirades des lettres de Mme Geoffrin, de ses premières lettres surtout [3], que c'était alors le langage à la mode, et que presque

1. Les historiens polonais les plus indulgents, tels que Adam Miękiewicz (*Histoire populaire de la Pologne*, Hetzel, 1867, chap. VII), ne tiennent nul compte à Stanislas-Auguste des insurmontables difficultés de la situation qui lui était faite, difficultés dont ses turbulents sujets sont surtout responsables.

2. Marmontel, qui fut son fidèle commensal plus que son fidèle ami, est de ceux qui ont le plus douté de son cœur. Sainte-Beuve a cru devoir aussi reprocher à Mme Geoffrin quelque peu d'égoïsme et de sécheresse.

3. Voici (p. 114) le singulier début de la première lettre (24 octobre 1764) : « Mon cher fils, mon cher roi, mon cher Stanislas-Auguste, vous voilà trois

tout le monde se croyait obligé, même en écrivant pour l'intimité, de payer tribut au mauvais goût [1].

En dehors des détails relatifs aux événements et aux personnages polonais on trouve, dans la Correspondance de Stanislas-Auguste et de Mme Geoffrin, divers renseignements sur le marquis de Paulmy, (p. 103), M. Hennin (p. 105), le comte de Caylus (p. 116), le baron de Breteuil, (p. 127), le baron de Gleichen (p. 146), le marquis de Montalembert (p. 205), Mlle Clairon (p. 265), Grimm (p. 270), le marquis de Marigny (p. 277), Mme d'Egmont (p. 321), Levesque de Burigny (p. 393), Dortous de Mairan (p. 404), etc. Signalons aussi divers renseignements sur des artistes tels que l'architecte Louis (p. 216), l'architecte Soufflot (p. 315), le graveur Littret de Montigny (p. 263), les peintres Boucher et Vien (p. 263), Bacciarelli (p. 337), Lagrenée (p. 514), les sculpteurs Pigalle (p. 283), J. B. Lemoyne (p. 322), etc.

Je me reprocherais de ne pas appeler l'attention sur une lettre de Marmontel à Mme Geoffrin, du 4 juillet 1766 (p. 232-235). Marmontel y exalte ridiculement la bonne dame, ne craignant pas de lui dire, par exemple : « Les souverains ne se disputent les avantages de vous avoir pour amie que parce qu'ils trouvent en vous la vertu et la vérité ornées des grâces de la nature. » Mais il ne parle pas moins flatteusement du *Bélisaire*, qui devait paraître l'année suivante : « L'esquisse en est déjà tracée. Je l'ai lue à l'Académie dans la séance que le prince héréditaire de Brunswick a honorée de sa présence. Le caractère du vieux général de Justinien a paru le toucher vivement, et la vertu de mon héros a fait couler des larmes. » M. de M. observe, à ce sujet (p. 234), que si le *Bélisaire* a fait pleurer, comme l'assure complaisamment Marmontel, il fallait que les académiciens d'alors eussent les larmes bien faciles [2].

Ceci m'amène à dire un mot des notes de M. de M. Ce n'est pas en vain qu'on nous a promis, sur la couverture même du volume, « de nombreuses notes. » Quelques-unes étaient nécessaires, et il faut savoir gré à M. de M. du soin avec lequel il a rédigé celles-là. Mais quelques autres paraîtront superflues, et pour n'en citer qu'une, je demanderai s'il était besoin, à propos

---

personnes en une seule ; vous êtes ma Trinité ! Imaginez, s'il vous est possible, mon transport de joie à la réception de cette divine lettre datée du 9... » Et un peu plus loin (p. 115) : « J'ai répandu des larmes de tendresse en lisant le détail de votre élection. Hélas ! Oui, si j'avais été là, j'aurais crié bien haut : Mon fils ! mon fils ! Et puis je serais tombée morte de joie. » Une lettre du 7 avril 1765 (p. 147) tourne encore plus au dithyrambe. Heureusement que tout cela, sans s'évaporer en entier, s'attiédira peu à peu !

1. L'aisance et le naturel du style de Voltaire ne pouvaient que déplaire à Mme Geoffrin : aussi n'est-on pas trop étonné de lire dans sa lettre du 24 septembre 1766 au roi (p. 243) : « La lettre de Voltaire m'a paru plate et commune. » Le présent recueil renferme (p. 229 et 230) deux lettres de Voltaire à Mme Geoffrin et (p. 230) une lettre de Mme Geoffrin à Voltaire.

2. Voir (p. 235) la réponse de Mme Geoffrin (de Varsovie, 30 juillet 1766) à la lettre de Marmontel. Voir encore (p. 273) une lettre du prétentieux écrivain au roi de Pologne, auquel (6 février 1767) il envoyait le *Bélisaire*.

de la fameuse anecdote de l'Omelette au lard, racontée par Mme Geoffrin au roi de Pologne, de nous rappeler (p. 294) ce qu'était un personnage aussi connu que l'épicurien Jacques Vallée, sieur des Barreaux. M. de M. aurait d'autant mieux fait de s'abstenir, qu'il aurait évité par son silence l'erreur dans laquelle il est tombé, quand il avance que l'homme au sonnet est né en 1602. Comme j'ai eu l'occasion de l'indiquer ici même [1], d'après les registres de baptême de l'église de Saint-Martial de Châteauneuf (arrondissement d'Orléans), Des Barreaux naquit en novembre 1599.

La *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers* commence précisément au moment même (1778) où s'achève la *Correspondance inédite de Stanislas-Auguste et de Mme Geoffrin*. Les deux recueils ne se ressemblent pas du tout. Autant, au point de vue littéraire, le premier est médiocre, autant le second est remarquable. « Contrairement à l'usage, disent les éditeurs (*Introduction*, p. 1), nous nous ferons un devoir d'être sobres d'éloges pour ce que nous publions. Ce n'est pas à nous de le louer. Mais nous devons dire que, parmi les contemporains, tous ceux qui avaient des relations épistolaires avec Mme de Sabran la mettaient au niveau de ce que notre littérature compte de plus excellent dans ce genre aimable. Nous ajouterons que M. de Boufflers passait pour un écrivain émérite[2], et que Madame du Deffand se demandait de bonne foi si l'auteur de *Candide* avait plus d'esprit que lui [3]. »

Pour ne pas mériter le reproche que je viens d'adresser à M. de Mouy, je ne m'étendrai pas sur le personnage tour à tour si célèbre sous le titre d'abbé de Boufflers, de chevalier de Boufflers, et enfin de marquis de Boufflers [4], mais il faut bien que je fasse connaître en quelques mots la femme

---

1. Article sur le *Dictionnaire historique de la France* de M. Lud. Lalanne, n° du 28 décembre 1872, p. 406.

2. Je suis fâché d'avoir à noter ici que le mot *émérite* n'est pas français dans le sens que lui donnent les éditeurs. Un professeur *émérite* est un professeur en retraite, rien de plus; et, si l'on dit figurément un buveur *émérite*, on désigne ainsi un homme qui boit depuis longtemps, un homme qui a vieilli dans le culte de Bacchus.

3. Mme de Sabran, qui avait de meilleures raisons que Mme Geoffrin pour goûter la prose du premier de tous les écrivains du XVIII[e] siècle, annonce au chevalier de Boufflers (p. 207) qu'elle vient d'entendre lire chez le duc de Coligny un nouvel ouvrage de Voltaire, et s'exprime ainsi: « C'est charmant, c'est plein d'esprit et de grâce, et je ne connais que toi, après lui, qui en puisses faire autant. »

4. Bien différent de M. de Mouy, MM. E. de Magnieu et H. Prat n'ont mis aucune note au bas des pages de la *Correspondance de Mme de Sabran et de M. de Boufflers* : Leur introduction, disent-ils (p. XVIII), aide assez à l'intelligence de deux auteurs. « Nous nous sommes assuré, ajoutent-t-ils, qu'on trouve, même dans le *Dictionnaire de Bouillet*, des notions suffisantes sur tous les personnages dont ils parlent. »

d'élite dont on chercherait inutilement le nom dans tous nos dictionnaires biographiques [1]. Françoise-Éléonore de Jean de Manville naquit en 1750 ; en la fleur de sa jeunesse, elle épousa M. de Sabran, officier de marine, qui avait de beaux états de service, mais qui était encore plus chargé d'ans que de gloire. Il avait tout juste un demi-siècle de plus que sa femme ! Il mourut en 1774, et quelque temps après (1777), sa veuve, qui ne possédait pas moins de beauté [2] que d'esprit, rencontra, étant alors âgée de 27 ans, le chevalier de Boufflers, qui en avait 39 ; elle l'aima d'amitié d'abord, puis d'amour, et elle en fut sérieusement aimée. Après mille vicissitudes, ils se marièrent en 1797 et leur existence se prolongea, pour l'un jusqu'en 1815, et pour l'autre jusqu'en 1827 [3].

Le volume publié par MM. de Magnieu et H. Prat, se divise ainsi : 1° Lettres de la comtesse de Sabran au chevalier de Boufflers, 1778-1785 (p. 1-107) ; 2° Journal de la comtesse de Sabran pendant le premier voyage du chevalier de Boufflers, au Sénégal, du 15 février 1785 au 20 août 1786 (p. 3-164) ; 3° Lettres du chevalier de Boufflers à diverses personnes, du 21 janvier 1786 au 12 août de la même année (p. 165-193) ; 4° Journal de la comtesse de Sabran pendant le second voyage du chevalier de Boufflers au Sénégal, du 3 décembre 1786 au 31 décembre 1787 (p. 197-362) ; 5° Journal du chevalier de Boufflers pendant son second voyage au Sénégal (p. 365-526).

La plus grande partie du volume, on le voit, est fournie par Mme de Sabran. C'est aussi la meilleure. Certes le *Journal* rédigé par Boufflers au Sénégal est des plus attachants, et je n'hésite pas à le mettre bien au-dessus de tout ce que nous connaissions déjà de l'auteur d'*Aline, reine de Golconde*. Mais tout en appréciant à leur juste valeur ces pages où ne manquent, pour employer les paroles des éditeurs, ni la grâce, ni la délicatesse, ni la vraie sensibilité [4], j'aime bien mieux encore les *Lettres* et le *Journal*

1. M. Arsène Houssaye n'a pas même nommé Mme de Sabran dans l'étude intitulée: *Boufflers, sa vie et ses œuvres*. M. Houssaye ne paraît pas avoir su qu'il s'agit de Mme de Sabran dans la nouvelle: *Ah si !...*, (p. 131-213) de l'édition des *Œuvres de Boufflers* à laquelle il a donné ses soins. (Paris, Eugène Didier, 1852, in-12).

2. Voir en tête du volume, son délicieux et souriant portrait fort habilement gravé à l'eau forte par Rajon, d'après une peinture de Mme Vigée-Lebrun.

3. On lit sur la tombe de Boufflers (au Père-Lachaise) : *Mes amis, croyez que je dors*. Sa femme se composa l'épitaphe que voici :

A la fin, je suis dans le port
Qui fut de tout temps mon envie ;
Car j'avais besoin de la mort
Pour me reposer de la vie.

4. P. VI. — Ce que nous voulons surtout mettre en saillie, ajoutent les éditeurs, c'est le motif qu'il donne à l'acceptation d'une lointaine et pénible mission. Il ne veut pas épouser celle qu'il aime avant de s'être fait une grande situation. Il lui faut de l'honneur, de la gloire, de grands emplois, et il va chercher tout cela sous les feux des tropiques, acceptant les privations, les douleurs, les épreuves pour arriver au but, et trouvant dans son cœur les expressions les plus ingénieuses d'une tendresse qui charme et qui étonne. » Les éditeurs ont raison d'assurer que c'est là un Boufflers tout nouveau qui se montre à nous.

de Mme de Sabran. Rien n'est plus naturel et plus agréable que le style de l'amie de M. de Boufflers. Mme Geoffrin, nous venons de le constater, monte trop souvent sur des échasses : Mme de Sabran, au contraire, ne quitte jamais sa pantoufle de satin. Elle trouve, sans avoir l'air de s'en douter, et comme dans une causerie au coin du feu, les mots les plus heureux pour peindre ce qu'elle voit et ce qu'elle éprouve, pour répéter ce qu'elle a entendu dire. Il y a une verve facile, intarissable, dans tous ses récits, dans toutes ses descriptions, dans l'analyse même qu'elle fait de ses sentiments. C'est comme une musique qui jamais ne détonne, et qui, de la première à la dernière note, nous entraine et nous ravit.

Les *Lettres* et le *Journal* de Mme de Sabran ont encore un autre attrait que celui du style : dans ces fragments d'auto-biographie, dont la parfaite sincérité permet d'étudier à fond une nature des plus distinguées et des plus sympathiques, mille fins croquis passent devant nous, croquis de paysages (Ermenonville, Bagatelle, le parc de Meudon, le Hainaut, la Suisse, l'Allemagne), croquis de personnages. Parmi ces personnages, citons, outre les enfants de Mme de Sabran (le comte Elzear et Delphine, qui fut mariée au fils du général marquis de Custine) et leur oncle (l'évêque de Laon, Louis-Hector-Honoré-Maxime de Sabran), la comtesse d'Andlau (fille d'Helvetius), la comtesse Auguste de la Marck (depuis princesse d'Aremberg), la duchesse de Polignac et sa belle-sœur, la comtesse Diane ; Mme de Staël, le prince Henri de Prusse, etc. On peut aussi recueillir çà et là quelques particularités sur Tronchin, sur le cardinal de Rohan, sur Mme de la Motte, sur Cagliostro, sur M. de Calonne, sur le maréchal de Soubise, sur le comte de Ségur, sur Buffon et sur sa belle-fille, etc. Enfin, notons quelques jugements littéraires bien piquants sur la correspondance d'Héloïse et d'Abailard (p. 42 et 269), sur ou plutôt contre les traductions de Virgile en général et celle de l'abbé Desfontaines en particulier [1], et transcrivons cet éloge de Lucain (p. 9) : « J'aime Lucain à la folie ; il a de l'énergie et de l'élévation ; il me paraît le Corneille des auteurs latins. »

Les éditeurs nous promettent (p. 14) un second volume de lettres qui permettront de suivre le chevalier de Boufflers et sa compagne « au milieu des agitations et des douleurs de l'exil, et enfin dans les conditions plus calmes de leur vie en France sous le régime impérial. » — « Cette fois, ajoutent-ils (p. 17), nous ne serons plus en présence de deux personnes absorbées par leurs sentiments mutuels ; d'autres voix se mêleront aux leurs.. Les noms de l'évêque de Laon, de la duchesse d'Orléans, mère du roi Louis-Philippe, du comte Louis de Durfort, de Cléry, valet de chambre de Louis XVI, de Benjamin Constant, de Mme de Staël, de la princesse de la Trémouille, témoignent de l'importance des autographes qui nous restent, qui sont, à peu d'exceptions près, datés et timbrés de la poste, et dont la fleur

1. Mme de Sabran lisait Virgile et Horace dans leur langue : c'était l'abbé Delille qui lui avait appris le latin (*Introduction*, p. III).

suffira pour faire un volume. L'histoire succèdera au roman. » Tous les gens de goût attendront avec impatience un recueil où, avec tant d'autres lettres intéressantes, ils retrouveront de nouvelles lettres de ce gentilhomme littérateur et de cette femme du grand monde qui, grâce à leur correspondance, doivent être classés parmi nos plus aimables écrivains [1].

T. DE L.

---

125. — **Gesammelte Aufsætze.** Beitræge zur Literaturgeschichte der Gegenwart von Paul LINDAU. Berlin, Verlag von Georg Stilke. 1875. In-8°, VI, 453 p. — Prix, 4 fr. 50.

Ce n'est pas la première fois que la *Revue* s'occupe de M. P. Lindau ; il y a dix-huit mois, elle annonçait de lui un travail sur Molière qui témoignait d'une étude approfondie et d'une rare connaissance de notre grand comique. Le livre dont nous avons à parler aujourd'hui est d'une tout autre nature ; c'est le recueil des articles de critique littéraire que le jeune écrivain a publiés pendant les trois dernières années. M. L. les a, évidemment à dessein, divisés en trois parties : la première comprend onze articles consacrés aux œuvres des écrivains allemands les plus célèbres du jour ; la seconde, qui n'en renferme que quatre, s'occupe, au contraire, de littérature française ; la troisième enfin est, comme la première, consacrée à la critique d'ouvrages allemands, mais d'ouvrages sans valeur littéraire ; elle contient neuf articles, ce qui en donne vingt-quatre pour le recueil entier.

Mais si ces articles roulent sur les sujets les plus divers et sont d'une importance bien différente, dans tous, l'auteur montre les mêmes qualités de style, la même clarté d'exposition, une égale pénétration de jugement, une sûreté de goût et d'appréciation qu'on ne saurait trop louer. Il faut lire l'analyse si fine à la fois et si juste des *Ancêtres* de Gustav Freitag, analyse où l'éloge et le blâme sont répartis avec tant d'équité ; quel vif sentiment aussi des beautés qu'offre *Ingo et Ingraban*, ainsi que le *Nid des Roitelets* et avec quelle fine ironie les bizarreries qui déparent parfois l'œuvre nouvelle du célèbre romancier sont-elles relevées ! Il était difficile également d'apprécier avec plus de sagacité le dernier écrit d'Auerbach, *Wildfried*, de même que les *Enfants du Monde* de Paul Heyse ou le *Bénédict* de Fanny Lewald. Quelle critique délicate encore dans l'article où les *Nouveaux récits* de Frédéric Spielhagen sont jugés, mais quel persiflage mérité dans la récension du *Teut* de Robert Hamerling, ce drame manqué et grotesque ! Roderic Bénédix a trouvé également dans M. L. un panégyriste digne de lui et qui l'a vengé, bien que trop tard, de l'indifférence de ses compatrio-

1. Mme de Sabran jugeait parfaitement M. de Boufflers quand, décrivant Saint-Amand-les-Eaux, (près de Valenciennes), elle parlait (p. 245) de : « Quatre murailles bien blanches, et de petits fagots de sarments qui pétillent et qui font une petite flamme brillante, qui ressemble à ton esprit dans ses bons moments. » M. de Boufflers, de son côté, rendait un juste hommage à Mme de Sabran, en lui disant : (p. 381) : « Si tu as plus d'esprit que moi, je m'en console en t'écoutant. »

tes. Le talent humoristique et primesautier du feuilletonniste de la *Nouvelle presse libre*, Daniel Spitzer, « le Promeneur viennois, » me parait aussi jugé avec non moins de goût que de vérité, et les *Histoires et coups de marteau* de Jean Scherr, un « républicain dans le bon sens du mot, » — lisez un républicain qui le soit aussi peu que possible et qui nous haïsse et nous méprise, — sont appréciés avec finesse, sinon toujours avec beaucoup d'impartialité.

Un défaut qui choque, en effet, trop souvent dans M. Lindau, c'est l'expression d'un chauvinisme fait peut-être pour plaire à un certain public, mais qu'on regrette de rencontrer chez un écrivain de son talent. Ce défaut se manifeste surtout dans les articles de son recueil consacrés à la littérature française. Sans doute on y trouve un éloge sans restriction de Jules Janin, « le prince du feuilleton, » éloge qui pourra paraître bien exagéré à ceux qui n'ont connu le collaborateur des *Débats* que dans les dernières années de sa carrière de critique. Paul de Kock y est aussi traité avec une faveur manifeste, et nous ne nous doutions pas que ce romancier oublié eût pu exciter tant d'admiration chez nos voisins d'outre-Rhin. Que de sévérité, au contraire, dans les deux articles sur « le Faust de Gœthe en France » et « Victor Hugo et ses derniers ouvrages. » A part quelques zélateurs aveuglés, tout le monde reconnaît que Victor Hugo est tombé depuis de longues années dans les défauts les plus étranges ; c'était le droit de M. L. de le dire, et il l'a fait avec une compétence, qui témoigne d'une rare connaissance de notre langue. Mais que penser de l'article fait à propos de la traduction du Faust par M. Bacharach et de la préface d'Alexandre Dumas fils qui la précède ! Que cette traduction soit médiocre, on le savait de reste, et M. L. n'a nul mérite à le montrer ; mais il est au moins singulier de le voir condamner en bloc toutes nos traductions en s'appuyant sur celle-ci qui est faite par un allemand. Quant à sa sortie violente contre la préface d'Alexandre Dumas et à l'amertume avec laquelle il relève les erreurs et les conceptions bizarres du célèbre écrivain, il me semble que M. L. eût dû d'autant moins s'y livrer que la critique française — il le reconnaît lui-même — avait jugé plus sévèrement cette boutade de l'auteur de la *Dame aux Camélias*. Alexandre Dumas fils est d'ailleurs, M. L. ne peut l'ignorer, le grand-prêtre d'une religion qui ne compte point de disciples, pourquoi donc vouloir prendre ses rêveries au sérieux ? Pourquoi surtout chercher dans les travers d'un esprit fantaisiste la juste mesure des tendances habituelles de notre nation ? Mais ces critiques qui ne portent que sur des points isolés et sur des faits secondaires ne sauraient diminuer le mérite du volume de M. L.; écrits avec verve et d'une plume allègre, les articles qui le composent offrent une lecture agréable en meme temps qu'une contribution utile à l'histoire de la littérature contemporaine.

Charles Joret.

CORRESPONDANCE.

Réclamation de M. L. Quicherat.

Nous recevons de M. L. Quicherat une réclamation à laquelle nous nous empressons de faire droit. Dans son article sur l'ouvrage de M. de Grammont, *Les vers français et leur prosodie* (cf. *Revue Critique* du 3 juin p. 375), notre collaborateur, M. A. Darmesteter, disait qu'Ackermann le premier, en 1839, mit en lumière le rôle de l'accent dans les vers français, et que M. Quicherat admit ces principes dans son *Traité de versification française*. A ce propos, M. Quicherat nous fait observer que c'est lui qui a la priorité sur Ackermann, car son *Traité de versification française* a paru en 1838. Dès 1826, d'ailleurs, M. Quicherat, dans une note de son *Traité de versification latine*, p. 233-235, avait établi cette théorie nouvelle des accents dans notre vers alexandrin.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 juin 1876.

L'académie procède à la nomination d'une commission chargée de présenter des candidats à la place d'associé étranger laissée vacante par la mort de M. Christian Lassen. Sont élus MM. Ad. Regnier, de Longpérier, Egger et Renan. Cette commission doit présenter son rapport à la prochaine séance ; la discussion des titres des candidats et le vote auront lieu à la séance suivante.

MM. Deloche et Thurot sont réélus membres de la commission des comptes.

M. le baron d'Avril présente, pour servir de complément au mémoire lu en son nom par M. Miller, les 12 et 19 mai, sur la langue, le rite et l'alphabet attribués à S. Cyrille, des tableaux où ont été figurés des spécimens des diverses sortes d'écriture dont il a traité dans ce mémoire.

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie au 4e siècle (1re partie, la position des Transalpins de Polybe). Il cite plusieurs textes où le nom de Gaule Transalpine est employé pour désigner la France actuelle, séparée de l'Italie par les Alpes occidentales, et non la région située au bord des Alpes suisses ; l'un de ces passages se trouve dans le *pro Murena* de Cicéron, ch. 41 (63 av. J.-C.), ce qui prouve que l'emploi du nom de Gaule Transalpine en ce sens ne date pas, comme on a voulu le supposer, de la conquête de César. Quant aux Γαλάται Τρανσαλπῖνοι de Polybe, ce sont, selon M. Deloche, les habitants de la Gaule Transalpine, les riverains du Rhône inférieur, depuis Lyon jusqu'à Marseille.

M. Bréal lit une étude sur une inscription trouvée à Velletri en 1784,

qui a été depuis cette époque l'objet de plusieurs interprétations diverses. Cette inscription est ainsi conçue : DEVE : DECVNE : STATOM : SEPIS : ATAHVS : PIS : VELESTROM | FADIA : ESARISTROM : SE : BIM : ASIF : VESCLIS : VINV : ARPATITV | SEPIS : TOTICV : COVEHRIV : SEPV : FEROM : PIHOM : ESTV | ES : SE : COSVTIES : MA : CA : TAFANIES | MEDIX : SISTIATIENS. M. Bréal, en s'aidant de l'analogie du latin et des autres langues italiques, propose une nouvelle interprétation de ce texte. Il pense que cette inscription, placée probablement à l'entrée d'un bois sacré ou d'un temple, est relative à un ancien rite, connu par d'autres témoignages, qui défendait en principe d'introduire du fer dans les lieux sacrés : c'est un décret qui impose à ceux qui commettraient cette faute un sacrifice expiatoire, et en dispense seulement ceux qui se seraient préalablement pourvus de l'autorisation d'une assemblée appelée *curie* (COVEHRIV), soit que ce nom désigne l'assemblée générale du peuple ou le corps des décurions. Le sens serait, d'après ces explications, celui-ci : « Consacré au dieu *ou* à la déesse D... Si quelqu'un touche [à ceci], quelqu'un des Vellétriens, il fera un sacrifice, [à savoir], porc, bœuf et brebis, et il expiera [sa faute] par des vases de vin ; si quelqu'un [fait cela] de l'agrément de la curie de la cité, le fer sera pur [c'est-à-dire ne donnera pas lieu à une expiation]. E., fils de S., Cosutius, et M., fils de C., Tafanius, [magistrats appelés] MEDIX, l'ont ordonné. » On pourrait traduire mot à mot en latin : *Deo* (ou *Deae D... sacrum. Si quis attigerit, quis Veliternorum, faciat sacrificium, suem, bouem, oues ; uasculis uino expiato. Si quis publica curia sciente [attigerit], ferrum pium esto. E... S... [filius] Cosutius, M... C... [filius] Tafanius,* MEDIX *statuerunt.* La langue de cette inscription se rapproche par certains points de l'osque, par d'autres de l'ombrien.

Ouvrages déposés :

Traité de médecine de A. C. CELSE, traduction nouvelle... par le docteur A. VÉDRÈNES... précédé d'une préface par Paul BROCA (Paris, 1876, in-8°) ; — Étude sur les peuples primitifs de la Russie : Les Mériens, par le comte A. OUVAROFF ; trad. du russe par M. F. Malaqué (S. Pétersbourg, 1875, gr. in-8° et atlas in folio).

Ouvrages présentés de la part des auteurs :

Par M. de Longpérier : H. Ferdinand BOMPOIS, observations sur un didrachme inédit de la ville de Cierium en Thessalie (Paris, 1876, in-8° ;

Par M. Garcin de Tassy : S. W. FALLON, A new hindustani english dictionary, fasc. 1, 2, 3 (Banâras, 1876, in-8° ; l'ouvrage sera complet en 25 fascicules.)

Julien HAVET.

ERRATUM.

Pages 332, 347, 363, 378 et 395, au lieu d'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, lisez ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

N° 1. Dixième année. 1er Janvier 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, nº 187, new series, 4 décembre 1875. — HUNTER, life of the Earl of Mayo, Fourth Viceroy of India. London, Smith, Elder and Co. (James INNES MINCHIN). — A complete Collection of the Protests of the Lords, with Historical Introductions. By THOROLD ROGERS. Oxford, Clarendon Press (C. W. BOASE). — HUGHES, Notes on Muhammadanism. London, Allen and Co. (STANLEY LANE POOLE : excellent petit ouvrage où la parole est laissée aux faits et où l'on s'abstient de faire des théories inconsidérées). — MICHELET, histoire du XIXe siècle, vol. 2 et 3. Paris, M. Lévy (G. MONOD : ces deux volumes sont un éloquent réquisitoire contre Napoléon Ier; on y remarque aussi d'excellents chapitres sur la Russie). — Prof. Key (R. Ellis : notice nécrologique). — German Letter (Revue littéraire des nouveautés, par C. ALDENHOVEN). — *Correspondence.* Assyrian Discoveries (W. St. C. BOSCAWEN : d'après les inscriptions, il semble que les Chaldéens se soient représenté la terre comme une immense montagne). — Stanislas Julien and the Connexion of the Chinese and Mongol Languages (Joseph EDKINS : présente quelques observations sur les trois lettres de Stanislas Julien qu'a publiées Max Muller dans le 4e vol. de ses *Chips from a German Workshop.* — Granada and Almeria (WENTWORTH WEBSTER). — HELMHOLTZ, the sensations of Tone as a Physiological Basis for the Theory of Music. Transl. by A. J. ELLIS. London, Longmans and. Co. (R. H. M. BOSANQUET ; 1er *art.* : le traducteur est très-compétent). — CASPARI, A Grammar of the Arabic Language. Transl. from the German by W. WRIGHT, and ed. with numerous Additions and Corrections. 2e Ed. London, Fr. Norgate (Ad. NEUBAUER : art. analytique). — The Psalms, With Introductions and Critical Notes. By A. C. JENNINGS and W. H. LOWE. Books III. and IV. London, Macmillan and Co. (T. K. CHEYNE : bonne publication). — The Museums of Athens (C. I. HEMANS).

The Athenaeum, nº 2510, 4 décembre 1875. — The Book of Fenagh in Irish and English, originally compiled by St. Caillin, etc., p. and tr. by HENNESSY and KELLY. Dublin, Thom. — GROVE, The Frosty Caucasus. Longmans and Co. (ouvrage plein d'informations). — Notes From Paris (Edmond ABOUT : rend compte du 1er vol. de l'ouvrage de M. Taine, l'*Ancien Régime*). — Equatorial Africa (Marquis DE COMPIÈGNE : répond à l'article de l'*Athenaeum* qui avait apprécié très défavorablement son ouvrage intit. *Gabonais, Pahouins, Gallois* ; *l'Ath.* réplique en donnant deux colonnes d'errata à cet ouvrage).

Jenaer Literaturzeitung, nº 40, 2 octobre 1875 (le nº 39 ne nous est pas parvenu). — WEISZAECKER, Das neue Testament. Tübingen, Lauppe, 4 fr. 50 (on apprécie en même temps une autre traduction du Nouveau-Testament). — BRULL, Das Samaritanische Targum, V. Frankfurt. A. M., Erras, 2 fr. (le critique, M. B. Stade, renvoie à un article antérieur très-sévère).

— Grueber. Ueber den Einfluss der Eigenthumsklage auf die Ersitzung nach rœmischen Rechte. Munich, Ackermann, 1 fr. 50 (bon travail). — Rechtsgutachten erstattet zum Process des Grafen H. von Arnim. Munich, Oldenbourg, 2 fr. 50 (avis de divers jurisconsultes sur les questions soulevées par ce procès). — Willmann. Herbart's pædagogische Schriften, I-II. Leipzig, Voss, 20 fr. — Beitræge zur Pædagogik, I. Lœwenberg, Kœhler, 2 fr. 80 (critique des idées de Rousseau et de Comenius, par un disciple de Herbart). — Krueger, Die Polen-Chronik des Boguchwal. Fribourg en Brisgau, impr. Rieck (dissertation de Gœttingue, n'est pas dans le commerce; fait avec soin). — Muir, Religious and moral sentiments from Sanskrit writers (voy. *Rev. crit.* 1875, art. 207). — Zipperer, De Euripidis Phoenissarum versibus suspectis et interpolatis. Würzbourg, Stuber, 2 fr. 50 (l'auteur a abordé une tâche trop difficile pour ses forces). — Koschwitz, Ueber die Chanson du voyage de Charlemagne à Jérusalem. Strasbourg, Trübner, 2 fr. 50 (bon mémoire, extrait des *Romanische Studien* de Bœhmer; M. Suchier fait quelques critiques). — Stein, Handbuch der Geschichte, I-III. Paderborn, Schœningh, 8 fr. 50 (ouvrage destiné aux classes; insuffisant). — Perthes, Zur Reform des lateinischen Unterrichts; lateinische Wortkunde; lateinisches Lesebuch. Berlin, Weidmann (très-recommandables).

Literarisches Centralblatt, n° 49, 4 décembre 1875. — Duhm, Die Theologie der Propheten. Bonn, Marcus, 6 fr. 25 (un peu trop systématique, mais très-important pour la Chronologie de la Bible). — Meklenburgisches Urkundenbuch, t. IX. Schwerin, Stiller, 18 fr. 75 (publié par la Société pour l'histoire du Meklenbourg). — Martens, Recueil des Traités et conventions conclus par la Russie, II : Traités avec l'Autriche, 1772-1808. Saint-Pétersbourg, Devrient. — Otto, Der schlesische Clerus im Kriegsjahre 1813. Breslau, Aderholz, 1 fr. 50. — Nippold, Die gegenwærtige Wiederbelebung des Hexenglaubens. Berlin, Lüderitz, 2 fr. 50 (dirigé contre le catholicisme contemporain; avec un appendice sur les ouvrages relatifs à l'histoire des procès de sorcellerie). — Ebers et Stern, Papyros Ebers : Das Hermetische Buch über die Arzneimittel der alten Aegypter in hieratischer Schrift. Leipzig, Engelmann (article de Lepsius; texte capital, remontant à la XVIIIe dynastie; le commentaire mérite tout éloge, mais il y a encore beaucoup à faire pour tout comprendre; le système de transcription n'est pas à approuver). — Bartsch, Chrestomathie de l'ancien français. Leipzig, Vogel, 12 fr. 50 (M. Suchier propose quelques corrections pour le fragment de Valenciennes). — Oppert, De l'Immortalité de l'âme chez les Chaldéens. Paris, Maisonneuve (ce n'est qu'une traduction de la Descente d'Istar aux enfers; avec toute déférence pour l'autorité de M. Oppert, on voudrait qu'il eût motivé plusieurs de ses interprétations).

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE.

COURS
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE CELTIQUES

PAR

M. Henri GAIDOZ

Directeur de la *Revue Celtique*

Secrétaire correspondant de l'Association Archéologique Cambrienne, membre de l'Association Archéologique d'Irlande et de la Société Archéologique du Finistère.

Ce cours se composera de douze leçons qui se feront à huit heures et demie du soir, dans le local de l'École des Sciences Politiques, 16, rue Taranne, à Paris, aux jours suivants :

13	janvier 1876	I	Histoire des Études celtiques en France et à l'étranger.
20	—	II	Les monuments dits celtiques ou druidiques.
27	—	III	La langue Gauloise.
3	février	IV	La race Gauloise.
10	—	V	La civilisation Gauloise.
17	—	VI	La mythologie Gauloise.
24	—	VII	Le pays de Galles et sa littérature au moyen-âge.
2	mars	VIII	L'ancienne Irlande et sa conversion au christianisme.
9	—	IX	La littérature Irlandaise au moyen-âge.
16	—	X	Ossian et la question ossianique.
23	—	XI	Le Théâtre national en Basse-Bretagne.
30	—	XII	Les Celtes au XIXe siècle.

On s'inscrit au Secrétariat de l'École des Sciences Politiques, 16, rue Taranne, de 2 à 5 heures.

Prix de l'inscription :

Pour le cours. . . . . 30 fr.

Pour une leçon . . . . 5 fr.

N° 2. Dixième année. 8 Janvier 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 188, New Series, 11 décembre. — EWALD, The Life and Times of Prince Charles Stuart. London, Chapman and Hall (Æ. J. G. MACKAY). — SCARBOROUGH, A Collection of Chinese Proverbs. London, Trübner (Joseph EDKINS). — HAUSRATH, Neutestamentliche Zeitgeschichte. Second Edition. Part I : The Time of Jesus; Part II : The Time of the Apostles. Heidelberg, Bassermann (C. J. MONRO : s'adresse au grand public). — FOREST, Explorations in Australia. London, Sampson Low and Co. (William WICKHAM). — MIGNET, Rivalité de François Ier et de Charles-Quint. 2 vol. Paris, Didier (M. CREIGHTON : ouvrage consciencieux). — *Correspondence.* The Museums of Athens (J. P. MAHAFFY : relève quelques erreurs dans le dernier article de M. Hemans). — HELMHOLTZ, The Sensations of Tone as a Physiological Basis for the Theory of Music. Transl. by ELLIS (R. H. M. BOSANQUET; 2e art.). — The Academia of Cicero. The Text revised and explained by J. S. REID. London. Macmillan and Co. (H. NETTLESHIP : bon ouvrage). — Fr. L. RITTER, History of Music from the Christian Era to the present Time. London, Reeves and Turner (Ebenezer PROUT; appréciation très-favorable).

— n° 189, New Series, 18 décembre. — M. ARNOLD, God and the Bible. London, Smith, Elder and Co. (Albert RÉVILLE : ne fait pas avancer la science, mais se distingue par de grandes qualités littéraires). — J. FORSTER, The Life of Jonathan Swift. Vol. I. 1667-1711. London, Murray (J. J. CARTWRIGHT : ouvrage très-attrayant et rempli de faits nouveaux). — H. NETTLESHIP, Suggestions introductory to a Study of the Aeneid. Oxford, Clarendon Press (R. ELLIS : bonne étude sur la conception et l'exécution de ce poème). — TAINE, Les Origines de la France contemporaine. Vol. I. L'Ancien Régime. Paris, Hachette (G. MONOD : dans cet ouvrage, l'auteur se montre disciple de Tocqueville; on signale comme particulièrement remarquables les pages qu'il consacre à Voltaire, à Montesquieu, à Diderot et à Rousseau). — *Current Literature* (contient des notes de l'éditeur sur Baumstark, « Erläuterung des allgemeinen Theiles der Germania des Tacitus; » « the Oration of Demosthene on the Crown, transl. » by Sir R. Collier). — *Correspondence.* Theseus or Hermes? (A. S. MURRAY : montre que la statue que M. Mahaffy prend pour un Thésée est une représentation d'Hermès). — Hamlet's Age (W. MINTO : maintient que Hamlet ne peut être conçu que comme un tout jeune homme, de 18 ans, par exemple). — Revue Celtique (J. RHYS : article sur les nos 3 et 4 du vol. II).

Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit, 2, XXI, n° 11. — Mittheilungen über einen Sammelband der Stadtarchives zu Rotenburg an der Tauber (VOGEL; *suite*). — Romanische Kirchengeräthe im germanischen Museum (ESSENWEIN). — Bruchstücke einer Pergamenthandschrift des

Schwabenspiegels (*fin*). — Briefe an W. Löffelholz zu Nürnberg gerichtet (*suite*). — *De clericis et rustico* (version en vers, d'après un m. du Vatican par M. Wattenbach, du conte bien connu des *Trois Songeurs*). — Annexe : Chronique du Musée ; notices archéologiques.

The Athenaeum, n° 2511, 11 décembre. — M. Arnold, God and the Bible. — J. Fisher, The History of Landholding in England. Longmans and Co. (paraît assez faible). — The Third International Congress of Orientalists (détails empruntés à la *Russische Revue* sur le congrès qui se tiendra en septembre prochain à Saint-Pétersbourg). — Um el Jemal : the Beth Gamul of Jeremiah ? (Selah Merril : intéressant récit d'une visite à cette petite ville). — The Prince of Wales's Visit to India. — The Lakes of Central Africa (Richard F. Burton : rectifie quelques assertions émises par le Col. Grant dans sa lecture à la Société de Géographie). — Notes from Athens (K.)

— n° 2512, 18 décembre. — Smith, The Chaldean Account of Genesis. Sampson Low and Co. (ouvrage des plus complets sur les résultats des récentes découvertes qui établissent l'origine chaldéenne de la *Genèse*). — W. W. Hunter, A Life of the Earl of Mayo, Fourth Viceroy of India. 2 vols. Smith, Elder and Co. — The Prince of Wales's Visit to India.

Jenaer Literaturzeitung, n° 41, 9 octobre 1875. — Marbach, Geschichte der Deutschen Predigt von Luther, I-II. Berlin, Henschel, 3 fr. 75. — Desjardins, La Table de Peutinger, I-XIV. Paris, Hachette, 140 fr. (on critique différents détails, entre autres la reproduction des lettres dans le fac-simile, mais on ne se rend pas un compte exact, sur ce point, de l'état réel des choses ; on rend d'ailleurs hommage à l'ouvrage comme à l'un des plus éminents qu'ait produits de nos jours la géographie historique). — Horawitz, Die Bibliothek und Correspondenz des Beatus Rhenanus. Wien, Gerold, 50 cent.; Michael Hummelberger. Berlin, Calvary, 2 fr. (études sur deux humanistes du xvie siècle ; M. Bursian relève quelques fautes de lecture dans les lettres de Rhenanus ; un nommé *Binder* est latinisé en *Victor* ; M. B. corrige *Vinctor* ; il faut lire *Vietōr* — Babucke, Gnapheus. Emden, Haynel, 2 fr. (biographie d'un humaniste frison, qui s'appelait réellement *de Volder*). — Stark, Friedrich Creuzer. Heidelberg, Mohr, 1 fr. 60 (un peu trop sur le ton du panégyrique). — Heyse, Zur Geschichte der Brockenreisen. Leipzig, Schnock, 1 fr. 25. — Burkhardt, Hand- und Adressbuch der deutschen Archive (voy. *Rev. crit.* 1875, t. II, art. 209). — Petzholdt, Adressbuch der Bibliotheken Deutschlands mit Einschluss von Oesterreich-Ungarn und der Schweiz. Dresden, Schönfeld, 17 fr. (ouvrage utile et conçu sur un très-bon plan, mais incomplet). — Comnos, Ueber Nummerirungs-Systeme für wissenschaftlich geordnete Bibliotheken. Athènes, Perris, n'est pas dans le commerce (système bien conçu, trop exclusif). — Kuhl, Die Anfänge des Menschengeschlechtes und sein einheitlicher Ursprung ; I. Bonn, Habicht, 5 fr. (l'auteur manque de connaissances précises et de méthode). — Perles, Die in einer Münchener Handschrift auf-

gefundene erste lateinische Uebersetzung des Maimonidischen *Führers*. Breslau, Skutsch, 2 fr. — FLEISCHER, Grammatik der lebenden persischen Sprache. Leipzig, Brockhaus, 10 fr. (2e édition d'un ouvrage bien connu). — BERNHARDT, Vulfila oder die gotische Bibel. Halle, Buchhdl. des Waisenhauses, 17 fr. (utile surtout par la restitution du texte grec suivi par Vulfila). — NISSEN, Vitae Catonis fragmenta Marburgensia. Marbourg, Elwert, 1 fr. 25 (l'éditeur avait cru découvrir des fragments de l'original latin suivi par Plutarque dans sa vie de Caton d'Utique; il reconnaît lui-même dans cet article qu'il n'a publié que des morceaux d'une version latine de Plutarque faits et publiés au XVe siècle en Italie).

— nº 42, 10 oct. — Acta genuina Concilii Tridentini.... ed. ab A. THEINER, I-II. Leipzig, Breitkopf et Härtel, 100 fr. article étendu et très-intéressant, notamment pour l'histoire de cette grande publication, de C. HASE). — MEYER, Das Studium des öffentlichen Rechtes in Deutschland. Jena, Dufft, 1 fr. 50 (discours académique). — VON BAER, Geographische Fragen aus der Vorzeit. Dorpat, Gläser, 1 fr. (extrait de l'*Ausland;* opinions peu soutenables). — HEHN, Kulturpflanzen und Hausthiere, 2e éd. (voy. *Rev. Crit.* 1875, t. I, art. 73; le critique, M. Gerland, fait diverses objections). — HEHN, Das Salz (voy. *Rev. Crit.* 1873, t. II, art. 140; dans un appendice à l'article de M. Gerland, M. Böhtlingk réfute l'identification du sanscr. *sara* avec *sal*, soutenue par M. Benfey d'après le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg). — VON BUNGE, Livland die Wiege der deutschen Weihbischöfe. Leipzig, Bidder, 3 fr. 75; SCHWARTZ, Kurland im XIII. Jahrhundert. *Ibid.*, 2 fr. 50. — WIESE, Das höhere Schulwesen in Preussen, III: 1869-1874. Berlin, Wiegandt, 11 fr. 25 (ouvrage d'une importance reconnue).

Literarisches Centralblatt, nº 51, 18 déc. — STIEBRITZ, Zur Geschichte der Predigt in der evangelischen Kirche, I. Gotha, Perthes, 6 fr. 25. — HUNDESHAGEN, Ausgewählte kleinere Schriften. Gotha, Perthes, 13 fr. 75. — RINK, Tales and traditions of the Eskimo. Edinburg, Blackwood, 13 fr. 25 (ouvrage très-important, traduit du danois, avec des additions, par l'auteur même). — VOIGT, Ueber den Bestand und die historische Entwickelung der Servituten während de römischen Republik. Leipzig, Hirzel, 1 fr 50 (intéressant). — SCHMOLLER, Strassburgs Blüte im XIII. Jahrhundert. Strasbourg, Trübner, 1 fr. 25 (discours académique). — Zeitschrift für deutsche Alterthum, N. F., VII, 2. Berlin, Weidmann. — HYDE CLARKE, Researches inprehistoric and protohistoric comparative philology (l'auteur a beaucoup lu, mais le manque de méthode équivaut à l'ignorance). — CASSEL, Löwenkämpfe (voy. *Rev. Crit.* 1875, t. II, art. 162; M. Bursian relève beaucoup d'erreurs dans ce qui se rapporte à l'antiquité). — FURTWAENGLER, Eros in er Vasenmalerei. Munich, Ackermann, 2 fr. 25 (bon travail). — HEYDEMANN, Die antiken Marmorbildwerke in der Stoa des Hadrian, etc. Berlin, Reimer, 8 fr. 75 (exact et important). — LUTHARDT, Albrecht Dürer. Leipzig, Dörffling, 1 fr. 75. — VON SALLET, Die Medaillen A. Dürers. Berlin, Weiemann, 1 fr. 50.

N° 3 Dixième année. 15 Janvier 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

ANNONCES

The Academy, n° 190, New Series, 25 décembre 1875. — R. F. Burton, Ultima Thule; or, a Summer in Iceland. London, Nimmo (C. P. Ilbert : ouvrage intéressant; on doute que l'auteur ait réussi à démontrer l'identité de Thule et de l'Islande). — Long, The Decline of the Roman Republic. Vol. V. London, Bell and Sons (James S. Reid : ce volume termine l'estimable ouvrage de M. L.). — Notes of a Tour in the Cyclades and Crete. IX. *Santorin*, *Antiparos*, and *Paros* (H. F. Tozer). — *Correspondence.* Hamlet's Age (Edward Dowden : se représente Hamlet comme un jeune homme de 25 ans; F. J. Furnivall : croit que les inconséquences qu'on relève dans *Hamlet* relativement à l'âge probable de ce prince ne peuvent être conciliées). — Rossi's Hamlet (Hamilton Aïdé : déclare que Rossi travestit Shakespeare en maint endroit de la pièce). — Duhm, Die Theologie der Propheten als Grundlage für die innere Entwickelungsgeschichte der israelitischen Religion. Bonn, Marcus (T. K. Cheyne : article très-favorable). — *Meetings of Societies* (M. Ellis a lu au *College of Preceptors* un fort important travail sur la prononciation de l'ancien grec).

The Athenaeum, n° 2513, 25 décembre. — Continental Literature in 1875. Belgium (Émile de Laveleye, Paul Fredericq). — Bohemia (J. Durdik). — Denmark (Ad. Hansen). — France (Gustave Masson). — Germany (Robert Zimmerman). — Holland (A. C. Loffelt). — Hungary (Arminius Vambéry). — Italy (Angelo de Gubernatis). — Norway (L. Daae). — Russia (Eugene Schuyler). — Servia and Croatia (A. Popovic Zub). — Spain (J. F. Riagno). — Skelton, The Impeachment of Mary Stuart. Blackwood and Sons (intéressants articles sur Dryden, Bolingbroke, Marie Stuart, Charles James Napier et Rev. Robert Lee).

Literarisches Centralblatt, n° 52, 25 décembre. — Hurter, Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae, II : 1664-1680. Innsbruck, Wagner, 5 fr. 60. — Heppe, Geschichte der quietistischen Mystik in der katholischen Kirche. Berlin, Hertz, 11 fr. 25. — Bunge, Livland die Wiege der deutschen Weihbischöfe. Leipzig, Bidder, 3 fr. 75. — Ruediger, Die ältesten hamburgschen Zunftrollen, etc. Hamburg, Gräfe, 8 fr. — Witzleben et Hassel, Fehrbellin. Berlin, Mittler, 3 fr. 75 (intéressant). — Fontane, Der Krieg gegen Frankreich, II, 1. Berlin, Impr. de la Cour, 9 fr. 40 (obtient à bon droit un grand succès). — Von Hellwald, Oscar Peschel. Augsbourg, Lampart, 2 fr. 50 (biographie très-intéressante du célèbre géographe; l'amitié de l'auteur a parfois un peu forcé le ton de l'éloge). — Hassell, Die hannoversche Cavallerie und ihr Ende. Hannover, Helwing, 1 fr. 25. — Aktenstücke zur Geschichte des Verhältnisse zwischen Staat und Kirche im 19. Jahrhundert, hgg. von Von Kremer-Auenrode, 4-7. Leipzig, Duncker, 6 fr. (utile). — Stroehlin, L'État moderne et l'Eglise catholique en Allemagne, I. Genève, Georg (peu profond, mais, d'après le critique, bien intentionné). — Réglement ecclésiastique de Pierre le Grand, trad. par Tondini. Paris, Durand, 12 fr. (contient aussi le texte russe et la

traduction latine). — SAYCE, An elementary Grammar of the Assyrian language. London, Bagster (utile aux savants, notamment par le syllabaire complet, mais peu commode comme livre élémentaire). — DEECKE, Etruskische Forschungen, I, 1 : Die Conjunction *-c*; 2 : Die Genitive auf *-al*. Stuttgart, Heitz, 3 fr. 40 (bien fait et important, surtout pour l'explication, définitivement acquise, de certains mots et de certaines formes; il résulte de ces recherches que l'étrusque n'est pas une langue indo-européenne). — DINDORF, *Lexicon Aeschileum*, I. Leipzig, Teubner, 10 fr. (l'auteur reproduit beaucoup de passages de son *Lexicon Sophocleum*, et suit pas à pas le lexique de Wellauer; son travail n'est pourtant pas sans utilité). — GERBER, Die Sprache als Kunst, II. 2. Bromberg, Müller, 7 fr 50 (fin de ce remarquable ouvrage). — ROSCHER, Studien zur vergleichenden Mythologie der Griechen und Römer, II : Juno und Hera. Leipzig, Engelmann (ces deux divinités sont originairement une seule, qui est la lune).

— n° 1, 1er janvier. — *Liber Jobi*. Textum masoreticum... instauravit atque illustravit BAER; praefatus est operi edendi adjutor DELITZSCH. Leipzig, Tauchnitz, 1 fr. 50 (publication importante). — HACKENSCHMIDT, Die Anfänge des catholischen Kirchenbegriffs. Strasbourg, Schultz, 5 fr. (intéressant, mais systématique et un peu délayé).— SCHIRRMACHER, Beiträge zur Geschichte Mecklenburgs. Rostock, Werther, 2 voll., 17 fr. — DE PARIEU, Histoire de Gustave-Adolphe. Paris, Didier (ouvrage de seconde main). — WERTHEIMER, Zur Geschichte des Türkenkrieges Maximilian's II. Wien, Gerold, 1 fr. — MEYER, Berühmte Männer Berlins und ihre Wohnstätten. Berlin, Weile, 2 voll., 6 fr. — DUFOUR, Der Sonderbunds-Krieg und die Ereignisse von 1856. Bâle, 4 fr. — BERNHÖFT, Der Besitztitel im römischen Recht. Halle, Waisenhaus, 2 fr. 50 (discutable). — FELIX, Die Arbeiter und die Gesellschaft. Leipzig, Wigand, 5 fr. (bonnes intentions). —Zonarae Epitome historiarum, ed. DINDORF, vol. VI. Leipzig, Teubner, 4 fr. 60. — BENFEY, Einleitung in die Grammatik der vedischen Sprache, I. Göttingen, Dieterich, 2 fr. (fait vivement désirer la suite). — VAN DER VLIET, Studia critica in Dionysii Halicarnassensis opera rhetorica. Leiden, Van den Hoek, 2 f. (bon travail sorti de l'école de Cobet).—Talab's Kitâb al-Fasih, hgg. von BARTH. Leipzig, Hinrichs (bonne édition d'un important ouvrage grammatical). — MAYHOFF, Novae lucubrationes Plinianae. Leipzig, Teubner, 3 fr. (excellent). — MÜLLER, Beiträge zur Kritik und Erklärung des Tacitus. Innsbruck, Wagner, 1 fr. 50 (digne des travaux précédents de l'auteur). — Les exploits de Digénis Akritas, p. p. SATHAS et LEGRAND. Paris, Maisonneuve (d'après M. Wagner, le texte laisse beaucoup à désirer au point de vue critique : l'introduction de M. Sathas est pleine de choses intéressantes et instructives, mais parfois téméraires ; la traduction et le glossaire, dûs à M. Legrand, portent des traces de précipitation). — MEYER, Il Dialetto delle Cronache di Cipro. Turin, Loescher (intéressant et bien fait, quoiqu'incomplet). — MITZSCHKE, Quaestiones tironianae (l'auteur n'a pas connu divers travaux importants, mais ce qu'il donne est bon). — *La Dime de Penitance*, von Jehan de Journi, hgg. von BREYMANN. Tübingen, publication

du *Cercle littéraire* (article extrêmement sévère de M. Förster). — Rullmann, Ueber die Herstellung eines gedruckten Generalkatalogs der grossen Manuscriptenschätze im deutschen Reiche. Freiburg, Wagner, 2 fr. (peu pratique).

Jenaer Literaturzeitung, n° 44, 26 octobre 1875 (le numéro 43 ne nous est pas parvenu). — Meyer, Kommentar über das neue Testament. Göttingen, Vandenhoeck, 6 fr. 25 (4e éd., posthume). — Kliefoth, Die Offenbarung des Johannes, III. Leipzig, Dörffling, 7 fr. 50 (trop scholastique). — Martin, Katechismus des römisch-katholischen Kirchenrechts. Münster, Aschendorff, 2 fr. 50 (article extrêmement vif contre cet ouvrage de l'évêque destitué de Paderborn). — Voigt, Ueber die Servituten während der römischen Republik. Leipzig, Hirzel, 1 fr. 50 (très-contestable en plusieurs points). — Petermann, Sewerzow's Erforschung des Thian-Schan Gebirgs-Systems. Gotha, Perthes, 5 fr. 50. — Thedinga, De Numenio philosopho platonico. Bonn, impr. Georg, non mis dans le commerce (réunit pour la première fois les fragments de Numenios). — Overbeck, Pompeji. Leipzig, Engelmann, 25 fr. (3e édition, fort améliorée, de cet ouvrage justement estimé). — Hartung, De Sallusti epistolis ad Caesarem. Halle, impr. Ploetz, non mis dans le commerce (résultats connus ou douteux). — Stöber, Röderer von Strassburg und seine Freunde. Colmar, Barth, 3 fr. 75 (2e édition de cette monographie intéressante pour l'histoire littéraire du XVIIIe siècle). — Appendice (réponse de M. E. Schrader à des attaques dirigées par M. de Gutschmid contre lui et contre l'assyriologie en général).

La Rivista Europea, décembre 1875. — M. Schiff, Du rôle des sciences naturelles dans la philosophie (dans ce discours d'ouverture de l'Institut supérieur de Florence, l'éminent physiologiste montre les liens de plus en plus nombreux qui unissent les sciences naturelles à la philosophie, à l'histoire et à la philologie.) — O. Reinsberg-Duringsfeld, La fête de Noël en Danemark (curieux renseignements sur les traditions et les coutumes relatives à la fête du solstice d'hiver). — Autobiographie du comte *Alexis Tolstoï* (lettre très-curieuse du célèbre poëte, dramaturge et romancier russe, où l'on voit avec étonnement que la représentation de tous ses drames est interdite en Russie, bien que l'auteur fût ami personnel de l'Empereur, et son grand veneur ; cette lettre est suivie de la traduction de sa dernière œuvre, le Dragon, légende italienne du XIe siècle). — A. de Gubernatis, Tullo Massarani (notice biographique sur ce publiciste, critique, poëte et peintre, né à Mantoue en 1826 et qui, comme révolutionnaire en 1848, et depuis comme député et membre de la municipalité de Milan, a joué un certain rôle politique). — G. Pio Nesci, De la Réforme des Études universitaires en Italie (attaques violentes contre les abus et la décadence des universités italiennes). — B. Paulovic, L'Éducation et l'Enseignement dans les écoles des Jésuites (notice assez superficielle). — Notices littéraires d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Suisse, de Hongrie, des pays slaves, d'Espagne, de Roumanie et de l'Inde.

N° 4 Dixième année. 22 Janvier 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 191, New Series, 1er janvier 1876. — Grove, The Frosty Caucasus. London, Longmans (Douglas W. Freshfield). — Doran, Mann and Manners at the Court of Florence. 1740-1786. London, Bentley (Alex.-Charles Ewald : d'après les lettres d'Horace Mann à Horace Walpole). — Smith, The Chaldean Account of Genesis. London, Low, Marston and Co. (A. H. Sayce : ouvrage d'une grande importance ; l'un des récits assyriens de la Création est identique avec celui de la *Genèse*, d'où il appert que l'hypothèse émise par M. G. d'Eichthal, dans son récent mémoire, n'est pas fondée). — *Notes and News* (on annonce la mort de M. Adolphe Pictet). — *Notes of Travel*. — Paris, Letter (G. Monod : nouvelles littéraires). — *Correspondence*. A Forgotten Campaign of Charles the Great (Douglas W. Freshfield : annonce qu'il a obtenu copie de l'inscription de l'église de San Bricio de Monno relative à la marche de Charlemagne à travers le Val Camonica). — Female Chaplains in the Time of Chaucer (A. H. Vratislaw). — A Rejoinder (W. D. Whitney : réponse à des critiques de M. Max Müller). — Theseus or Hermes ? (J. P. Mahaffy : répond à M. Murray, cf. l'*Academy* du 18 décembre, et déclare que ses arguments ne le convainquent pas). — The Book of Fenagh, in Irish and English. Revised, Indexed and copiously Annotated by W. M. Hennessy, and done into English by D. H. Kelly. Dublin, Thom (H. Gaidoz : bonne édition ; l'introduction n'est pas assez développée). — *Science Notes*. Philology (note sur le n° 3 du recueil intitulé *Hermathena*, lequel contient un article de M. Richey « On the Homeric Question and the Teutonic Epics » ; une critique sévère par M. Atkinson de la Grammaire comparative des langues dravidiennes, de M. Caldwell : M. Atkinson prétend que la méthode fait absolument défaut à cet ouvrage ; des notes de M. Tyrrell sur quelques passages d'auteurs grecs et latins ; un article de M. A. Palmer sur le *Liber Cujacianus*, etc., etc.). — Archæological Items from Rome (C. I. Hemans).

The Athenaeum, n° 2514, 1er janvier 1876. — Doran, Mann and Manners at the Court of Florence. — Von Thielmann, Journey in the Caucasus, Persia, and Turkey in Asia. Transl. by Ch. Heneage. 2 vols. Murray (on sait qu'une analyse très-complète de cet important ouvrage a paru dans la *Revue de France*.) — *Mind : A Quarterly Review of Psychology and Philosophy*. No. I. Williams and Norgate (contient plusieurs articles importants ; ce premier numéro promet pour l'avenir.) — Theological Books (appréciation de la brochure de M. Guillemard, intitulée : « The Greek Testament » et note sur le « Vierteljahrsschrift für deutsch- und englisch-theologische Forschung » de Heidenheim). — P. Lacroix, The 18. Century, its Institutions, Customs and Costums. Chapman and Hall (art. favorable).

Revue de l'Instruction publique, (supérieure et moyenne) en Belgique p. p. J. Gantrelle, L. Roersch, A. Wagener. Nouv. Série, t. XVIII, 6e livr. Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — Aperçu des travaux du Congrès international des sciences géographiques (J. Dufief). — Quelle est l'étymologie d'Arduenna (Godefroi Kurth). — Le Codex

Bruxellensis du Florilége de Stobée (P. Thomas). — *Comptes-rendus*. Benicken, Ἀγαμέμνονος ἀριστεία (O. M.). — Roulez, Les légats propréteurs et les procurateurs des provinces de Belgique et de la Germanie inférieure (A. W.). — Bücheler, Précis de la déclinaison latine, tr. p. L. Havet (J. G. : note très-favorable).

Jenaer Literaturzeitung, n° 45, 6 nov. — Hase, Geschichte Jesu. Leipzig, Breitkopf, 11 fr. 25 (cours fait pour la première fois en 1823, encore fort intéressant). — Marezoll, Puchta, Salkowski (trois commentaires sur les Institutes). — Schmidt, Leibniz und Baumgarten-Halle, Lippert, 3 fr. 50 (appréciation, parfois discutable, de leurs écrits sur l'esthétique). — Scotus Erigena, Ueber die Eintheilung der Natur, übers. von Noack. Berlin, Koschny, 7 fr. 50. — Von Puttkamer, Geschichte des Kaiser Franz Garde-Grenadier-Regiments n° 2. Berlin, Wiegandt, 10 fr. — Riel, Das Sonnen- und Siriusjahr der Ramessiden. Leipzig, Brockhaus, 37 fr. 50 (consciencieux, mais l'auteur a besoin d'approfondir la langue des hiéroglyphes). — Fligier, Beiträge zur Ethnographie Kleinasiens und der Balkanhalbinsel. Breslau, Friedrich, 1 fr. 25 (M. Gerland soutient avec Fick, contre l'auteur, que la langue des Thraces appartient au rameau européen et non éranien). — Caldwell, A Comparative Grammar of the Dravidian family of languages. London, Trübner, 35 fr. (ouvrage digne de tout éloge). — Cowell, Introduction to the ordinary Prâkrit of the Sanskrit dramas. London, Trübner, 4 fr. 50 (arriéré). — Wahrmund, Handwörterbuch der neuarabischen und deutschen Sprache, I, 1, 2. Giessen, Ricker, 18 fr. 75 (au lieu de *neuarabisch*, il faut lire *arabisch*; l'ouvrage est d'ailleurs très-recommandable). — Von Schütz, Historia alphabeti attici. Berlin, Weber, 2 fr. (bon travail). — Blümner, Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern, I, 2. Leipzig, Teubner. — Neue, Formenlehre der lateinischen Sprache, 2e éd., II. Berlin, Calvary, 18 fr. 75 (observations de détail sur un livre dont l'éloge n'est plus à faire). — Comparetti, Virgil im Mittelalter, übers. von Dütschke (voy. *Rev. Crit.*, 1874, art. 28). — Briefe an Karl Morgenstern, hgg. von Sintenis. Dorpat. Gläser, 1 fr. (lettres de célébrités du XVIIIe siècle).

Literarisches Centralblatt, n° 2, 8 janvier. — Capponi, Storia della repubblica di Firenze. Firenze, Barbéra, 2 voll., 20 fr. (un peu arriéré, mais remarquable à divers titres). — Urkundenbuch der Abtei Sanct Gallen, Zollikofer, 6 fr. 25 (excellent). — Wyss, Die Limburger Chronik. Marburg, Elwert, 2 fr. 50. — Hilgenfeld, Die Lehninische Weissagung. Leipzig, Veil, 3 fr. (l'auteur établit la date (1683 ou 1684) où a été fabriqué cette prédiction contre la maison de Brandebourg, dont tous les partis opposés au gouvernement prussien ont fait usage et à laquelle on a attribué une date et une valeur tout autres). — Friedenfels, Joseph Bedeus von Scharberg, I. Wien, Braumüller, 12 fr. 50 (biographie d'un zélé propagateur du germanisme en Transilvanie). — Thukydides erklärt von Classen, V. Berlin, Weidmann, 2 fr. 25 (ouvrage d'un mérite reconnu). — Rapthel, Die altfranzösischen Præpositionen, I. Berlin, Weber, 2 fr. (très-bon). — Herbart's pädagogische Schriften, hgg. von Willmann. Leipzig, Voss, 10 fr.

N° 5 Dixième année. 29 Janvier 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 192, New Series, 8 janvier 1876. — W. Smith and S. Cheetam, A Dictionary of Christian Antiquities. Vol. I. London, Murray (Richard F. Littledale : très-bon ouvrage). — Desnoiresterres, Voltaire et la Société française au XVIII[e] siècle. T. VII. Paris, Didier (E. F. S. Pattison : ce volume, qui a pour titre *Voltaire et Genève*, est digne des précédents). — Bellew, Kashmir and Kashghar. London, Trübner (Coutts Trotter : ouvrage intéressant, mais défectueux au point de vue littéraire). — *Correspondence.* « Light, Delight, Alight » (F. Max Müller : montre qu'il était bien fondé à croire que M. Whitney considérait les trois mots en question comme dérivant d'une même racine ; le passage dans lequel M. Whitney rapproche ces trois mots est en effet très-ambigu, et sans l'interprétation que M. Wh. en donne aujourd'hui, tout lecteur entendrait ce passage comme l'a fait M. Max Müller). — Mr. Swinburne and Mr. Spedding — Shakspere's « Henry VIII » (F. J. Furnivall : défend l'opinion de M. Spedding contre M. Swinburne). — M. Nicolaus von Miklucho-Maclay's Ethnologic Researches (S. J. Whitmee : proteste contre une note de l'*Academy*, trop élogieuse, dit-il, pour le voyageur russe). — (On annonce que M. Childers prépare une grammaire pâli ; qu'une version allemande des extraits du *Sutta Nipâta* récemment traduits du pâli par M. Coomâra Swâmi va paraître à Leipzig). — Oncken, Die Staatslehre des Aristoteles. 2[te] Hälfte. Leipzig, Engelmann (J. P. Mahaffy : ouvrage consciencieux et instructif ; rédaction claire). — *Mind ; A Quaterly Review of Psychology and Philosophy.* N° 1. Williams and Norgate (James R. Thursfield : à en juger par le 1[er] numéro, cette revue promet de représenter dignement les études philosophiques en Angleterre). — (Notes sur plusieurs articles de M. Webster relatifs aux légendes basques, sur le 4[e] fasc. du vol. VI de la *Zeitschr f. deutsche Philologie* et sur les vol. 111 et 112 des *Neue Jahrb. f. Philol. und Pædagogik*, éd. p. Fleckeisen et Masius).

The Athenæum, n° 2515, 8 janvier 1876. — Stubbs, The Constitutional History of England, Vol. II. Clarendon Press (non moins remarquable que le précédent volume ; ce second vol. retrace l'histoire de la Constitution anglaise depuis l'octroi de la grande Charte par Jean sans Terre jusqu'à la déposition de Richard II). — *Patrum Apostolicorum Opera* ... edd. De Gebhardt, Harnack et Zahn. Ed. tertia. Fasc. I. Lipsiae, Heinrichs (excellente réédition de l'œuvre de Dressel). — Adami (R. Stuart Poole : communique une note de l'auteur de *Genesis of the Earth and of Man* sur la tradition babylonienne des deux races, *foncée* et *claire*, appelées *Adami* et *Sarku*). — The Prince of Wales's Visit to India. — M. Jules Mohl (courte note nécrol.). — *Literary Gossip* (on annonce que la *Théorie nouvelle de la métrique arabe* de M. Stanislas Guyard paraîtra bientôt « soit en France, soit en Angleterre » ; ce travail sera inséré dans le *Journal asiatique*). — Notes from Athens (K.).

Jenaer Literaturzeitung, n° 46, 13 nov. — Hundeshagen's Ausgewählte Schriften und Abhandlungen. I : zur christlichen Cultur ; II : zur

Geschichte der Kirche. Gotha, Perthes, 24 fr. — HARTMANN, Die Obligation. Erlangen, Deichert, 5 fr. 25 (longue discussion de M. Bekker). — GOLDSCHMIDT, Handbuch des Handelsrechts, 2e éd., I. Stuttgart, Enke, 17 fr. 50. — BUSOLT, Die Grundzüge der Erkenntnisstheorie und Metaphysik Spinozas. Berlin, Mittler, 5 fr. (bon travail). — WEBER, Zur Geschichte des Reformations-Zeitalters. Leipzig, Engelmann, 11 fr. 25 (destiné au grand public). — Die Flersheimer Chronik, hgg. von WALTZ. Leipzig, Hirzel, 5 fr. (important pour l'histoire d'Allemagne vers l'an 1500). — VON BERNHARDI, Geschichte Russlands und der europäischen Politik, 1814-1863, II, Leipzig, Hirzel, 12 fr. 50 (écrit avec beaucoup de talent, mais souvent contestable). — COZZA, Dell'Antico codice di Strabone scoperto nei palimsesti di Grottaferrata. Roma, Spithoever, 3 fr. (ce précieux fragment palimpseste paraît malheureusement ne pouvoir fournir que bien peu de chose).

Literarisches Centralblatt, n° 3, 15 janvier. — HASE, Geschichte Jesu. Leipzig, Breitkopf, 11 fr. 25 (remarquable, mais manque un peu de précision). — ZIEGLER, Italafragmente der Paulinischen Briefe. Marburg, Elwert (important et bien fait). — PAULSEN, Die Kantische Erkenntnisstheorie. Leipzig, Fues, 5 fr. (bon). — PFLEIDERER, Empirismus und Skepsis in Hume's Philosophie. Berlin, Reimer, 10 fr. — MASPERO, Histoire ancienne des peuples de l'Orient. Paris, Hachette, 6 fr. (ouvrage excellent, fait d'après les sources avec autant de goût que de critique, qui mériterait d'être traduit en allemand). — SPRUNER, Atlas für die Geschichte des Mittelalters und der neueren Zeit, 13. Gotha, Perthes; 4 fr. 75. — GRÜN, Die Geographie als selbstständige Wissenschaft. Prag, Calve. — Die attischen Nächte des Aulus Gellius, übers. von WEISS. Leipzig, Fues, 2 voll., 22 fr. 50. — SCHMIDT, H. L. Wagner Goethe's Jugendgenosse. Jena, Frommann, 3 fr.

Rheinisches Museum für Philologie. Neue Folge. XXXIII 1. — H. DIELS, Recherches chronologiques sur les Χρονικά d'Apollodore. (Ch. Müller a publié *Fragm. Hist. gr.* I 435-449 ce qui reste de cet ouvrage si important pour l'histoire *externe* de la littérature grecque. On n'a que des omissions peu importantes à relever dans sa collection des fragments d'Apollodore, mais il n'a pas soumis à une discussion approfondie les assertions de son auteur. C'est le travail qu'entreprend M. D. Il commence par les dates qui intéressent l'histoire de la philosophie). — G. LÖWE, Observations sur Placidus. (Corrections proposées en prenant pour base l'édition d'A. DEUERLING. *Leipzig*, 1875). — E. HILLER, Sacadas le joueur de flûte. (Chapitre intéressant de l'histoire de la musique grecque). — E. BOEHRENS, Sur l'Anthologie latine (I. *Inedita*. Mss. lat. Paris, 4,629, 9,344. Mus. Brit. Reg. 15 B. XIX. Canonici, à Oxford, 52, 308. II. Collections de poèmes astronomiques. III. Varia). — M. VOIGT, Les différentes espèces de froment, de farine et de pain chez les Romains. (Recherches utiles et curieuses). — MÉLANGES : *Archéologie* : J. SOMMERBRODT, Sur le Poenulus de Plaute (*Prol.* 17 sq). — *Épigraphie :* H. STEUDING. (Inscriptions d'O-Szőny, Brigetio des Romains). — *Histoire littéraire :* H. BLASS. Vibius Sequester et Silius

Italicus. (Discussion sur les sources de Vibius). — *Critique et Exégèse :* G. Kiessling. Diodore (XII 17). — E. Rohde, Polemon (Ed. orelli I 5, I 10 I 15, I 20, II 1, II 4, II 6, II 19, II 26, II 33, II 36, II 37, II 39, II 40 II 42, II 45, I 4). — O. Keller, Lucilius (III 6, III 25, Fragm. 31, 32, 49 XIV Frag. 20, XV Frag. 1, 2, XXX Frag. 7). — C. Frick, Horace (*Carm.* I 10, 13-16). — E. Baehrens, Poème de l'Etna (17 sq.) — Id. Dialogue de Tacite (c. 3 . 5 . 8 . 11 . 14). — E. Rohde, Apulée (*Metam.* II 28, V 6, IV 14). — H. Rönsch, Apulée (*Florid*, c. 7). — M. Voigt, Festus (remarques sur l'édition de Fulvio Orsini).

N° 6 Dixième année. 1er Février 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 193, New Series, 15 janvier 1876. — Creagh, Over the Borders of Christendom and Eslamich. London, Tinsley (W. W. Knollys : récit d'un voyage, beaucoup trop rapide, en Hongrie, en Servie, en Bosnie et dans les contrées avoisinantes). — Rink, Tales and Traditions of the Eskimo. Transl. from the Danish by the Author. Ed. by R. Brown. London, Blackwood (T. E. Cliffe Leslie : ouvrage extrêmement remarquable : l'auteur a vécu de longues années parmi les Esquimaux). — Correspondance de Leibnitz avec l'electrice Sophie de Brunswick Lunebourg ... Publiée par O. Klopp. Paris, Klinksieck (Alexander Gibson : cette correspondance roule principalement sur l'union projetée des Églises et sur la succession du Hanovre). — *Correspondence.* « King Henri VIII. » and the Ordeal by Metre (A. C. Swinburne : répond longuement à M. Furnivall). — « The Flamens at their service quaint » (Oscar Browning : pense que dans ce vers de Milton, *quaint* est le participe de *quench*, et signifie *éteint).* — The Northumbrian « Burr » or « Crhoup » (Alexander J. Ellis : s'occupe en ce moment de la géographie du son *r* grasseyé dans le Northumberland, et demande qu'on lui fournisse des renseignements à ce sujet). — The Women of Sophocles (Evelyn Abbott : combat l'opinion de M. Mahaffy sur les caractères de femme dans Sophocle). — *Science Notes.* Philology (notes intéressantes sur divers ouvrages de philologie orientale, latine et grecque).

Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit. N° 12, déc. 1875. — Vogel, Mittheilungen über einen Sammelband des Stadtarchives zu Rotenburg (fin.) — F.-K., Sphragistische Aphorismen, XCII. — Frommann, Briefe an Wolfgang Löffelholz zu Nürnberg gerichtet (fin). — Baader, Des Pfalzgrafen Ott-Heinrich Bestellungen für einen Uhrmacher und einen Geiger und Seideweber. — Appendice : Chronique, etc.

The Athenæum, n° 2516, 15 janvier 1876. — Stigand, Life and Opinions of Heinrich Heine. 2 vols. Longmanns. — Bleek, A Brief Account of Bushman Folk-Lore, and other Texts. London, Trübner (ouvrage d'une haute importance pour l'étude des langues et de la civilisation des tribus de l'Afrique méridionale). — Wyon, The History of Great Britain during the Reign of Queen Anne. 2 vols. Chapman and Hall (manque de méthode ; l'auteur n'a utilisé que des sources imprimées). — Perry Fogg, Arabistan ; or, the Land of the Arabian Nights. Sampson Low (sans grande valeur). — The Babylonian Codex (il s'agit de la reproduction en fac-simile et de la publication par le gouvernement russe du fameux ms. contenant les Petits Prophètes ; M. Strack est chargé de surveiller ce travail). — The Death of the Northumbrian Dane Halfdene (Henry H. Howorth : relève une erreur commise par tous les historiens relativement aux circonstances de la mort de Halfdene). — The Prince's Visit to India. — Prof. de Tassy's « Review ». — Notes from Rome (K. L. nouvelles archéologiques). — The Excavation at Olympia (A.). — Ritter, History of Music from the Christian Era to the Present Time. Reeves (onze lectures).

The Indian Antiquary. Ed. by Burgess. Part XLVIII, novembre 1875. — Les Kâthîs, principalement ceux de la tribu de Khâchar et de la maison de Chotilâ (*suite :* J. W. Watson). — Extraits du Niti Çataka de Bhartrihari traduits en vers anglais (*suite :* C. H. Tawney). — Inscriptions sanskrites et canara (*suite :* J. F. Fleet). — Notes sur le Khândesh (W. F. Sinclair). — Spécimens du dialecte Maithili ou Tirhuti (S. W. Fallon). — Hiéroglyphes des îles Nicobar (V. Ball). — Chants Sântâli, avec une traduction (J. Murray Mitchell). — Insignes des diverses castes (J. S. F. Mackenzie). — La ville de Mahesvara (Raoji Vasudeva Tullu). — Plaque de cuivre d'Udaypur portant un acte de concession d'un village à un Brâhman. — Inscriptions persanes de Sangamner (E. Rehatsek). — *Mélanges.* Sâghar. — Quelques chants de l'Inde occidentale. — *Questions.* Châkan, Belgâm et Chakabû. — Note sur Châkan (W. F. S.).

Jenaer Literaturzeitung, n° 47, 20 nov. — Hofmann, Die heilige Schrift neuen Testaments, VII, Nördlingen, Beck (l'auteur essaie vainement de défendre l'authenticité de la seconde épître de Pierre). — Stobbe, Handbuch des deutschen Privatrechtes, II, 1. Berlin, Hertz, 8 fr. 75. — Maynier, Étude historique sur le Concile de Trente, I. Paris, Didier, 8 fr. (ouvrage estimable, surtout pour l'équité avec laquelle l'auteur catholique apprécie les hommes et les événements). — Krohn, Der Platonische Staat. Halle, Mühlmann, 11 fr. 25 (très-téméraire). — Schultz, De Theseo. Breslau, Trewendt, 2 fr. (importante dissertation archéologique sur le Théséion à Athènes). — Pline, hgg. von Mayhoff, II. Leipzig, Teubner, 3 fr. 75 (bonne édition ; M. Detlefsen donne quelques suppléments tirés des mss.)

Literarisches Centralblatt, n° 4, 22 janvier. — Sickel, Alcuinstudien, I, Wien, Gerold, 2 fr. (très-important, surtout pour les manuscrits). — Loserth, Die Königsaaler Geschichtsquellen ; die Chronik des Benesch Krabice von Weitmühl. Wien, Gerold. — Von Schmidt-Phiseldeck, Geschichte der Edlen von Biewende. Quedlinburg, Huch, 2 fr. 25. — Schneider, Der Krieg der Triple-Allianz gegen die Regierung der Republik Paraguay, III. Berlin, Behr, 11 fr. 25 (ouvrage considérable, déjà apprécié). — Meerheimb, Carl von Clausewitz. Berlin, Schneider, 80 c. (lecture sur cet écrivain militaire classique). — Grimm, Reiseeindrücke eines russischen Militair-Arztes während der Expedition nach Chiwa. St. Petersburg, Röttger, 1 fr. 50. (intéressant surtout pour la géographie et l'ethnographie). — Lange, De patrum auctoritate. Leipzig (programme universitaire, très-important). — Von Stein, Gegenwart und Zukunft der Rechts- und Staatswissenschaft Deutschlands. Stuttgart, Cotta (8 fr. 15) (projets assez aventurés de réforme de l'enseignement juridique en Allemagne). — Haupt, Opuscula, I. Leipzig, Hirzel, 12 fr. 50 (le nom de l'auteur recommande assez ce volume). — Madvig, Kleine philologische Schriften. Leipzig, Teubner, 17 fr. 50 (intéressant, mais parfois contestable dans le domaine de la grammaire comparée). — Brosin, Schiller's Verhältniss zu dem Publikum seiner Zeit. Leipzig, Veit, 2 fr. — Brueyre, Contes populaires de la Grande-Bretagne. Paris,

Hachette (recueil bien fait et intéressant pour le grand public). — REDTENBACHER, Baldassare Peruzzi und seine Werke, I. Karlsruhe, Veith. — Pädagogische Abhandlungen von Mitgliedern des wissenschaftlich-pädagogischen Practicums an der Universität Leipzig, hgg. von STRUMPELL. Leipzig, Siemund, 1 fr. 50.

N° 7 Dixième année. 12 Février 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 194, New Series, 22 janvier 1876. — Thomas Saga Erkibyskups. A Life of Archbishop Thomas Becket, in Icelandic, with English Translation. Ed. by Eirikr MAGNUSSON. London, Rolls Series (George F. WARNER). — WARD, A History of English Dramatic Literature to the Death of Queen Anne. London, Macmillan (Edward DOWDEN : excellent ouvrage). — *Notes and News* (on annonce l'apparition du premier fascicule de l'*Oriental Series of Facsimiles of Ancient Mss.* que M. W. Wright est chargé d'éditer pour la Société anglaise de Paléographie ; appréciation très-favorable du premier numéro de la *Revue historique*, p. p. Monod et Fagniez). — *Correspondence*. Lieut. Cameron's Discoveries (W. D. COOLEY : résume les découvertes qu'a faites en Afrique M. Cameron). — *Minor Philological Books* (A. H. SAYCE : apprécie le *Mémoire* de M. G. d'Eichthal *sur le Texte primitif du premier Récit de la Création* ; la brochure de M. G. Meyer, *Zur Geschichte der indogermanischen Stammbildung und Declination : l'Introduction à l'Étude de la Science du Langage*, par M. Pezzi, tr. p. V. Nourrisson).

The Athenæum, n° 2517, 22 janvier 1876. — J. W. KAYE, A History of the Sepoy War in India, 1857-1858. Vol. III. Allen (long art. analytique). — Fragments on Ethical Subjects. By the late G. GROTE. Murray. — Hafiz of Shiraz ; selections from his Poems. Transl. from the Persian by H. Bicknell. Trübner (très-remarquable ; le défunt auteur avait séjourné quelque temps à Schîrâz, en vue de recueillir tous les éclaircissements désirables sur les passages obscurs qui abondent chez Hâfiz). — VAN LENNEP, Bible Lands, their Modern Customs and Manners, illustrative of Scripture. 2 vols. Murray (article défavorable). — LEITNER, The Languages and Races of of Dardistan. Abstract and Map. Trübner (cet extrait ressemble plutôt à un roman qu'à un ouvrage scientifique). — Lieut. Cameron's Journey.

Forschungen zur deutschen Geschichte, 1876, 1er n°. — VARRENTRAP, Huit lettres de Mélanchthon (six de ces lettres sont adressées à Philippe, landgrave de Hesse de 1527 à 1546, une au comte Henri de Stolberg, 1546, et une à Philippe, gouverneur de Cassel, 1554). — WICHERT, Etudes critiques sur les sources de l'histoire de l'empereur Louis de Bavière (l'auteur étudie le *Chronica de Gestis principum* du moine de Fürstenfeld, source contemporaine bavaroise ; la *Vita Ludovici IV imperatoris*, œuvre d'un moine bavarois qui a survécu à l'empereur ; le *Chronicon de ducibus Bavariae* écrit en 1372 à Ratisbonne ou à Ober-Altaich ; le *Ludovicus Bavarus* d'Albertinus Mussatus, de Padoue, ennemi de Louis IV qui écrivit son ouvrage en exil entre 1322 et 1330) — BECKER, Diplômes impériaux tirés des Archives d'Idstein (texte de 28 diplômes de 1214 à 1346, notices de 55 diplômes de 1347 à 1365). — RÖHRICHT, Les Croisés en 1217 (en appendice M. R. donne de curieux fragments d'un ms. de Leyde — *Cod. Voss. lat. f. 95* — où se trouve une compilation sur la croisade de 1217-1218 contenant des choses inédites). — WINKELMANN, De l'Origine de Dipold, comte d'Acerra et duc de Spolète. — DAUSCHER, Sur la famille du margrave Ul-

rich de Carinthie et du duc Magnus de Saxe. — DÜMMLER, Extraits d'un ms. de Fulda (ces extraits, tirés d'un ms. de Leyde, *Scaligeri* 49, sont des fragments d'annales (688-1105) et un nécrologe écrit à la fin du XIe siècle à Fulda). — BAYER, Éclaircissement sur l'affaire de Gandersheim, 1001-1007. (M. B. soutient l'authenticité d'un diplôme) de Henri II, de 1013, regardé jusqu'ici comme apocryphe). — GÖRRES, De l'établissement de l'archiépiscopat à Trèves. — Compte-rendu de la session de la commission historique de Munich, 1875.

Historische Zeitschrift hsggb. v. Sybel. 1876, 1er n°. — E. BERNHEIM Norbert de Prémontré et Magdebourg. — M. BROSCH, La légende de Frédéric en Italie. — C. HEGEL, Les Origines de l'historiographie florentine (à propos des publications de P. Scheffer Boichort et de O. Hartwig). — R. RŒPELL, Theophan Leontowitsch (abbé du cloître orthodoxe de Wilna dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, qui a le premier invoqué le secours de la Russie au nom des grecs orthodoxes de Pologne). — A. BEER, La Guerre de la succession de Bavière. — Comptes-rendus.

Literarisches Centralblatt, n° 5, 29 janvier. — BERLINER, Die Massorah zum Targum Onkelos. Berlin, Itzkowski, 1875. 24 p. in-4. (première partie d'une publication très-soignée faite par M. B. d'après un ms. découvert à Parme et qui seul contient la Massorah complète. — LUTHARDT, Das Johanneische Evangelium. 1 Th. 2e Aufl. Nürnberg, Geiger. 1875. XII, 529 p. gr. in-8°, 8 fr. 50. — BÖHRINGER, Die alte Kirche. 8 th. : Gregorius von Nyssa, Gregorius v. Nazianz. 2 umgearb. Aufl. Stuttgart, Meyer u. Zeller, 1876. III, 279 p. gr. in-8°. 7 fr. 50. — CRULL, Die Rathslinie der Stadt Wismar. Halle, Waisenhaus, 1875. XLIV, 134 p. gr. in-8°. 6 fr. (listes des membres du conseil de la ville de Wismar, 1246-1830, précédée d'une bonne introduction, — ce volume forme le t. II des *Hansische Geschichtsquellen.)* — Die eidgenössischen Abschiede aus dem Zeitraum v. 1521 bis 1528, bearb. v. S. STRICKLER. Bd. 4. Abth. 1. Brugg, Fisch, Wild et Cie, 1873. X, 1527 p. in-4° (ce volume, édité avec beaucoup de soin, fait partie du grand recueil des recès de la Confédération helvétique, publié sous la direction de M. Kaiser, archiviste de la Confédération. Il est très-important pour l'histoire de la Réforme). — BAECHTHOLD, Des Minoriten G. König v. Solothurn Wiener Reise (peintures de mœurs du XVIe s.). — GREEN, A short history of the English people. London, Macmillan, 1874; VII, 847 p. in-12 (ouvrage remarquable par la forme et par le talent avec lequel est rendu le caractère des epoques, mais où se trouvent trop d'erreurs et de lacunes). — FLIGIER, Beiträge zur Ethnographie Kleinasiens u. der Balkanhalbinsel. Breslau, Friedrich, 1875. 32 p. gr. in-8°. 1 fr. 25 (travail intéressant et utile). — MEINICKE, Die Inseln des stillen Oceans. 1 th. : Melanesien u. Neuseeland. Leipzig, Frohberg, 1875. VIII, 383 p. in-8°. 12 fr. (ce travail est le plus complet qui existe sur la matière). — GEYERSBURG, Meine Reise in den Caucasus, 1871-72. Mannheim, Schneider. 1875. 124 p. in-8°. 2 fr. 50 (médiocre). — WÆNTIG, Ueber die Haftung für fremde unerlaubte Handlungen. Leipzig Rossberg. 1875. VIII, 111 p. in-8°. 2 fr. (mauvais). — PESCATORE,

De emptione venditione et subministratione secundum jus mercatorium explanatio. Landsberg a. W., Schæffer. 68 p. in-8°. 2 fr. (nul). — Contzen, Die Aufgabe der Volkswirthschaftslehre gegenüber der socialen Frage. Zürich, Schulthess, 1875. 40 p. in-8°, 1 fr. 75 (superficiel). — Land, Anecdota Syriaca. T. IV. Leyde, Brill. 1875. XV, 233; 224 p. in-4°, 25 fr. (long article de M. Nœldeke sur cet important recueil qui contient : 1° Compendium de Paulus le Perse; 2° Version syriaque du *Physiologus*; 3° *Fragmenta syro-palaestina* de la Bible, d'hymnes, de vies de saints et de divers ouvrages théologiques). — Dematthio, Fonologia italiana. Innsbruck, Wagner. 64 p. in-8. 2 fr. (livre mal fait, n'est pas au courant de la science).—Lacroix, Bibliographie moliéresque, 2° éd. Paris, Fontaine, 1875, XIX, 412 p. in-8°, 25 fr. (M. Schuchardt ne reproche qu'un défaut à cet excellent livre : son prix excessif). — Wingerath, Choix de lectures françaises. Cologne, Du Mont-Schauberg. V, 300 p. in-8°. 3 fr. (cf. *Rev. crit.*, 1876, n° 4. M. Schuchardt est plus sévère encore que la *Revue* pour cette triste production). — Scherer, Geistliche Poeten der deutschen Kaiserzeit. Strasbourg, Trübner. 2 vol. in-8°, VII, 77 et 399 p. 6 fr. 50. — Id. Geschichte der deutschen Dichtung im 11 u. 12 Jahrh, *ibid.* XIV, 146 p. in-8°, 4 fr. 50 (travaux hâtifs, peu dignes de l'auteur).

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung herausgegeben von Ad. Kuhn. XXIII. 1. (A partir de ce numéro, le *Journal* de Kuhn est fondu avec les *Beitræge*). — Ad. Kuhn. Περιπλομένων ἐνιαυτῶν. (L'auteur cite divers passages des brâhmanas où le verbe *pari-plavate* est employé comme en grec περιπλόμενος. Il conclut à une parenté de *plu*, πλέω et πέλομαι). — H. Hübschmann, Sur la place de l'arménien dans la famille des langues indo-européennes. (On n'a pas assez fait abstraction jusqu'à présent des nombreux mots d'emprunt qui se trouvent en arménien : quand on écarte ces mots, qui pour la plupart sont tirés du persan, l'arménien perd une grande partie de son apparence iranienne. D'après sa flexion et d'après sa phonétique, il occupe une place intermédiaire entre les langues iraniennes et les langues letto-slaves : il participe à certains phénomènes caractéristiques des unes et des autres. Suivent deux excursus, l'un sur l'afghan, dans lequel M. Hübschmann voit une langue iranienne, l'autre sur les inscriptions cunéiformes de Van; il est impossible à l'auteur de reconnaître un dialecte arménien dans la lecture de ces inscriptions donnée par M. Mordtmann). — Hugo Meyer, Sur le digamma. (Continuation de la discussion sur *viç* = ἱκνέομαι : ce rapprochement, maintenu par G. Curtius, est de nouveau attaqué par Leo Meyer, lequel, à ce propos, étudie les mots qui ont perdu, dans Homère, leur *v* initial; des exemples apportés, il résulterait que le υ s'est surtout perdu devant un ο ou un ω. Comme ἱκνέομαι ne présente nulle part la trace d'un digamma, l'auteur rattache ce verbe à la racine *aç* « atteindre »). — H. Osthoff, Étymologies. (Traces, dans la langue primitive, d'une sifflante sonore. Le génitif des noms gothiques en *ja*. Les adverbes gothiques en *o* et en *ba*). — K. Brugman, Étymologies latines *(lacertus, erus)*.

N° 8 Dixième année. 19 Février 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 195, New Series, 29 janvier 1876. — Letters and Papers, Foreign and Domestic, of the Reign of Henry VIII. Arranged and Catalogued by Brewer. Voll. IV. Rolls Series (James Gairdner). — Hodgkin, Claudian; the last of the Roman Poets. London, Longmans (John Wordsworth : deux lectures intéressantes; on ne comprend pas que l'auteur n'ait pas cité les *Trois ministres des fils de Théodose*, d'Amédée Thierry, ouvrage qui traite du même sujet). — Gallenga, Italy Revisited. London, Tinsley (A. Lang : compétent et bien informé). — *Correspondence*. The Palæographical Society's Publications (Wm. Wright : explique que le prix élevé qu'atteignent les reproductions en fac-simile des textes orientaux oblige les éditeurs à décrire très-brièvement les planches). — Mr. Swinburne and Mr. Spedding — Shakspere's « Henry VIII » (F. J. Furnivall : réponse à M. Swinburne). — Corssen, Ueber die Sprache der Etrusker; Deecke, Corssen und die Sprache der Etrusker; The Same, Etruskische Forschungen. Stuttgart, Heitz (A. H. Sayce : La brochure excellente de M. Deecke sur l'ouvrage de Corssen met à néant tout le système de Corssen; cf. d'ailleurs *Rev. crit.*, 1874, II, p. 321 et 1876, I, p. 81. Dans ses *Recherches étrusques*, M. D. Deecke étudie les terminaisons étrusques en *-c* et en *al*; il est très-porté à voir dans l'étrusque un idiome apparenté avec le finnois).

The Athenæum, n° 2518, 29 janvier 1876. — Maxwell Lyte, A History of Eton College, 1440-1875. Macmillan. — Lieut. Cameron's Journey (R. B. N. Walker : ajoute d'intéressants détails à ceux qu'avait donnés précédemment M. Cooley). — The Colonization of America (R. H. Major : relève une erreur commise dans le précédent n° de l'*Athenæum* relativement à l'ouvrage de Francisco de Souza, récemment découvert aux Açores). — The Excavations at Olympia (A.).

Literarisches Centralblatt, n° 6, 5 février 1876. — Hosea et Joel prophetæ, ed. H. Strack. Petersbourg, Ricker, 1875. 24 p. in-f°. Photolith., 20 fr. (magnifique publication). — Delff, Cultur u. Religion. Gotha, Perthes, 1875, VI, 600 p. in-8°, 13 fr. (médiocre). — Harms, Die Reform der Logik. Berlin, Dümmler, 1874. P. 121-169, in-4°, 4 fr. (travail très-nourri où l'auteur combat le caractère formaliste de la logique classique). — Hermann, Æsthetische Farbenlehre. Leipzig, Schæfer, 1876. 91 p. in-8°, 2 fr. 50. — Kluckhohn, Das Testament Friedrich's des Frommen. München, Franz. 64 p. in-4°. — Walt, Chronik der Æbte des Klosten St Gallen. 1 Hälfte, hsggb. v. E. Götzinger. St Gall, Zollikofer, 1875, 505 p. in-8°, 13 fr. — Voigt, Ueber das Ælius u. Sabinus-System. Leipzig, Hirzel, 1875. 53 p. in-8°, 5 fr. — Stünkel, De Varroniana verborum formatione. Strasbourg, Trübner, 1875, 79 p. in-8°, 1 fr. 25. — Schlüter, Die mit dem Suffixe ja gebildeten deutschen Nomina. Göttingen, Deuerlich, 1875, 239 p. in-8°, 6 fr. — (bon recueil de matériaux, mais sans conclusions sûres; l'auteur suit trop docilement les doctrines de Leo Meyer, qui l'ont sou-

vent induit en erreur. — SIEVERS, Der Heliand u. die angelsächsische Genesis. Halle, Lippert, 1875, 50 p. in-8°, 2 fr. 50 (excellent travail). — Die Klage, hsggb. v. A. EDZARDI. Hanovre, Rümpler, 1875, VIII-266 p. in-8° 12 fr. (travail consciencieux et un peu pédantesque).

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE :

Ammiani Marcelli Vol. alterum ed. GARDTHAUSEN (Lips., Teubner). — ASMUS, Die Indogermanische Religion. I. Bd. (Halle, Pfeffer). — BEGEMANN, Quæstiones Soloneæ. Spec. I. (Göttingen, Peppmüller). — BELGRANO, Vita privata dei Genovesi. — BLÜMNER, Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei den Griechen und Römern. 1. Bd. 2. H. (Leipzig, Teubner). — BONITZ, Platonische Studien. 2. Aufl. (Berlin, Vahlen). — CAMPOS-LEYZA (DE), Analyse étymologique des racines de la langue grecque (Bordeaux, Crugy; Paris, Leroux). — CORNILL, Das Buch der weisen Philosophen nach dem Æthiopischen unters. (Leipzig, Brockhaus). — Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers (Paris, Plon). — CURTIUS, Alterthum und Gegenwart (Berlin, Hertz). — DIEFENBACH u. WÜLCKER, Hoch- und Niederdeutsches Wörterb. 3. Lief. (Franckfurt a. M., Winter). — Drames de Calderon, p. p. DE LATOUR (Paris, Didier). — DU BOYS, Histoire du droit criminel de la France (Paris, Durand et Pedone Lauriel). — DUHN, Die Theologie der Propheten (Bonn, Marcus). — FORCHHAMMER, Einleitung in das Verständniss der hellenischen Mythen, etc. (Kiel, Tœche). — GEIBEL, Classisches Liederbuch in deutscher Nachbildung (Berlin, Hertz). — GENGLER, Glossar zu den german. Rechtsdenkmälern (Erlangen, Deichert). — GERBER, Die Sprache als Kunst. 2. Bd. (Bromberg, Mittler'sche B.). — GRISEBACH, Die deutsche Literatur (Wien). — GUILLOUARD, Étude sur la condition des Lépreux au moyen-âge (Paris, Thorin). — HASDEU, Principie de filologia comparativa ario-europea T. I. (Bucuresci, Thiel). — HASE, Geschichte Jesu (Leipzig, Breitkopf u. Härtel). — HEPPE, Gesch. der quietischen Mystik in d. kathol. Kirche (Berlin, Hertz). — HOLTZMANN, Die ælterc Edda. Hrsg. v. HOLDER (Leipzig, Teubner). — KELLER, Die Entdeckung Ilion's zu Hissarlick (Freiburg i. Br., Bader). — KINKEL, Mosaik zur Kunstgeschichte (Berlin, Oppenheim). — KROHN, Der Platonische Staat (Halle, Mühlmann). — LALLIER, De Critiæ tyranni vita ac scriptis. — LANG, Transalpinische Studien Bd. I. (Leipzig, Hartung). — LE BLANT, Tablai égyptiennes à inscriptions grecques (Paris, Didier). — Luctatii Placidi Grammatici Glossæ recens. DEVERLING (Lips. Teubner). — Mauricii Hauptii Opuscula. Vol. I. (Lips., Hirzel). — MICHAELIS, De Apollonii Rhodii fragmentis (Berlin, Mayer u. Müller). — MÖLLER, Die Palatalreihe der indogerm. Grundsprache im Germanischen (Leipzig, Rossberg). — ONCKEN, Die Staatslehre des Aristoteles. 2. H. (Leipzig, Engelmann). — Plinii Secundi ... Medicina nunc primum ed. a ROSE. Lips., Teubner). — POLEY and SANDIS, Select Private Orations of Demosthenes. Part. I. (Cambridge, University Press). — RANKE (VON), Gesch. der romanischen

und german. Völker von 1494 bis 1514. 2. Aufl. (Leipzig, Duncker u. Humblot). — RAYMOND. Les Artistes en Béarn avant le XVIIIe s. (Pau, Ribaut). — ROSSBACH, Gesch der Gesellschaft VII. (Würzburg). — ROTHFUCHS, Syntaxis ornata, etc. (Marburg, Elwert). — SAYCE, Principles of comparative Philology. 2. éd. (London, Trübner). — SCHMIDT, Zur Geschichte d. Indogermanischen Vocalismus. 2. Abth. (Weimar, Böhlau). — SCHMITZ-DUMONT, Zeit und Raum (Leipzig, Koschny). — SCHWEINFURTH, Au cœur de l'Afrique, tr. p. Mme LOREAU. 2 vol. (Paris, Hachette). — TOBIAS, Grenzen der Philosophie (Berlin, Müller). — VERBLINGER, Das Hôtel Rambouillet (Berlin, Calvary). — Vitæ Catonis fragmenta Marburgensia ed. NISSEN. (Marburgi, Elwert). — Vulfila oder die gotische Bibel hrsg. v. BERNHARDT. (Halle, B. d. Waisenh.). — WARTMANN, Urkundenbuch der Abtei S. Gallen. (St. Gallen, Zollikofer). — ZEHME, Arabien und die Araber. (Halle, B. d. Waisenh.)

N° 9 Dixième année. 26 Février 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 196, New Series, 5 février 1876. — De Lesseps, Lettres, Journal et Documents pour servir à l'histoire du Canal de Suez. Paris, Didier (Richard F. Burton, 1er *art*. dirigé contre M. de Lesseps à qui le *reviewer* ne peut évidemment pardonner certaines phrases sur l'Angleterre). — Registrum palatinum Dunelmense. Vol. III. Ed. by Thomas Duffus Hardy (James Raine). — Letter from Egypt. (Greville I. Chester : découvertes archéologiques qu'ont amenées les travaux de terrassement sur la ligne de chemin de fer projetée entre Alexandrie et Aboukir). — *Correspondence*. Etymology of the name of Bayonne, etc. (L.-L. Bonaparte : maintient son étymologie de Bayonne et de Baïgorry). — Vitae Catonis Fragmenta Marburgensia a Gustavo Koennecke reperta. Ed. Nissen. Marburg, Elwert (R. Ellis : consacre un long article à discuter, d'après l'éditeur, la question de savoir si ces fragments sont ou non l'original latin dont s'est servi Plutarque pour sa vie de Caton ; M. Ellis ignore que l'éditeur a reconnu lui-même n'avoir publié que des morceaux d'une version latine de Plutarque faits et publiés au xve siècle en Italie, cf. *Revue Critique*, 1876, n° 2, analyse du n° 41 de 1875 du *Journal d'Iéna)* — Recent Discoveries at Olympia (C. T. Newton : signale quelques erreurs dans l'article, signé A., de l'*Athenæum* du 29 janvier, sur les fouilles d'Olympia). — Notes on the Castellani Collection (A. S. Murray).

The Athenaeum, n° 2519, 5 février 1876. — *Translations*. Propertius. By Cranstoun. Blackwood ; The Olympian and Pythian Odes of Pindar. By Morice. King ; The Wasps of Aristophanes. By Rogers. Bell. — The Romantic History of Sâkya Buddha (S. Beal : réponse à un article de la *Revue Critique*. — L'article que nous avons consacré, 4 septembre 1875, à la *Romantic Legend* de M. Beal inspire à ce savant plusieurs observations qu'il insère dans le présent numéro de l'*Athenæum*. Nous nous serions sans doute contenté de les signaler à l'attention des sinologues, si elles ne commettaient une confusion singulière entre le *reviewer* de la *Revue Critique* et les savants dont il a invoqué le témoignage, et si, surtout, elles ne se terminaient par les lignes suivantes : « I have thought it right to make these remarks, lest a book which you and others have favourably reviewed should be *too hastily condemned as untrustworthy or pretentious* ». Il nous est impossible de concevoir comment M. B. a pu trouver une pareille condamnation dans notre article. Le fait est que le *reviewer*, chargé spontanément par la Direction de la *Revue*, et à défaut d'un collaborateur plus compétent, de rendre compte d'un ouvrage traduit du chinois, a eu soin d'abord d'avouer — même à deux reprises — son ignorance en fait de chinois, et ensuite de citer très-exactement les travaux des sinologues auxquels il renvoyait et derrière lesquels il se croyait parfaitement à l'abri. C'est le fameux auteur de la *Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois* imprimée à l'Imprimerie im-

périale avec l'épigraphe εὕρηκα, c'est feu Stanislas Julien, et non pas notre *reviewer*, qui a rendu *Fo-pen-hing-tsi-king* par *Buddhatcharitra*, et transcrit *Che-na-kiu-to* par *Jnânagupta*. Ce n'est nullement le *reviewer*, mais M. Wassiljew qui a proféré la « grave intimation » et la « startling remark » que nous nous empressons de reproduire dans la langue de l'original afin de ne pas conserver même la responsabilité de notre traduction française : « Die Nachricht über die erste Einführung des Buddhismus in China im J. 65 nach Ch. G. ist eine Erfindung; der Buddhismus begann erst im 4. Jahrhundert sich auszubreiten. » Dans un autre passage auquel nous avons également renvoyé, M. Wassiljew avait déjà dit : « In China, Tibet, auf der Insel Ceylan wird das Erscheinen des Buddhismus zu hoch hinaufgeführt. » Toutes les autres « intimations » ont été ainsi mises sous l'autorité des savants compétents; le *reviewer* a simplement demandé que les sinologues « se missent d'accord »; s'il a exprimé une ou deux fois une préférence, c'est en l'accompagnant de formules restrictives, avec la modestie qui convient à tout homme étranger à la sinologie; et en hasardant timidement une hypothèse sur l'âge relatif du texte original, qu'il n'entrevoyait qu'à travers une double traduction, il se serait plutôt attendu à offenser les mânes de l'auteur primitif, ou ceux de l'interprète chinois, qu'à blesser la susceptibilité du traducteur anglais, qu'il s'était déclaré incapable de juger et auquel il avait néanmoins exprimé sa reconnaissance. Il ne le regrette d'ailleurs nullement].

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE :

Arnold, God and the Bible (London, Smith Elder and Co.). — Arnold (W.), Ansiedlungen und Wanderungen deutscher Stämme (Marburg, Elwert). — Bergmann, Grundzüge der Lehre vom Urtheil (Margburg, Elwert). — Bodemann, Julie von Bondeli (Hannover, Hann). — Böhmer, Regesta Imperii. VIII. 3te u. 4te Lief. Herausg. v. Huber (Innsbruck, Wagner). — Gutzkow, Œffentliche Charaktere (Jena, Costenoble). — Harkawy u. Strack, Catalog der hebräischen Bibelhandschriften der K. öffentlichen Bibliothek in St. Petersburg (St. Petersb., Ricker; Leipzig Hinrichs). — Hertzberg, Geschichte Griechenlands. 1 Th. (Gotha, Perthes). Hosea et Joel Prophetæ ad fidem Codicis Babylonici Petropolitani ed. Strack (Petrop., Ricker; Leipzig, Hinrichs). — Kramer, Carl Ritter Halle, B. d. Waisenhauses). — Kuhl, Die Anfänge d. Menschengeschlechts (Bonn, Habicht). — Lotmar, Ueber Causa im römischen Recht (München, Ackermann). — Pezzi, Introduction à l'Étude de la science du langage, tr. p. V. Nourrisson (Paris, Sandoz et Fischbacher). — Scherer, Geschichte d. deutschen Dichtung im elften u. zwölften Jahrh. (Strassburg, Trübner). — Stoffel, Tomus Miraculorum Sancti Theobaldi. (Colmar, Jung). — Synesii episcopi Hymni metrici ed. J. Flach (Tübingen, Fug). — Usinger, Die Anfänge der deutschen Geschichte (Hannover, Hann).

N° 10 Dixième année. 4 Mars 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

ANNONCES

PERIODIQUES

The Academy, n° 197, New Series, 12 février 1876. — De Lesseps, Lettres, Journal et Documents pour servir à l'histoire du canal de Suez. Paris, Didier (R. F. Burton, 2e *art.* non moins malveillant que le premier). — Kaye. A History of the Sepoy War in India, 1857-1858. Vol. III. London. Allen (F. J. Goldsmid : ce volume termine le si attachant récit de M. Kaye). — The Marchese Gino Capponi (not. nécrol. par M. Creighton). — Notes of Travel. — *Correspondence*. The Suez Canal and International Law (J. Westlake). — Etruscan Agglutination (Isaac Taylor : cherche à convaincre M. Sayce que l'étrusque est un idiome touranien, en s'appuyant sur une inscription bilingue, étrusque et latine). — Böhtlingk et Roth, Sanskrit Wörterbuch. St Petersburg (F. Max Müller ; excellent article).

The Athenæum, n° 2520, 12 février. — Letters and Papers, Foreign and Domestic, of the Reign of Henry the Eighth. Arranged und Catalogued by Brewer. Vol. IV. Introduction and Appendix. Longmans and Co. — Parker, The Archæology of Rome : a Supplement to the First Three Parts of the First Volume. Murray and Co. (rempli de précieuses informations). — The temple of Belus (George Smith : décrit, d'après une inscription cunéiforme, le grand temple de Babylone, qui semble avoir donné naissance à la légende de la tour de Babel; cette description concorde remarquablement avec celle d'Hérodote. La tour du temple, formée de sept étages superposés, atteignait la hauteur de 300 pieds, et non de 600 comme le disait Strabon). — The Death of Halfdene (William Clifford : signale une erreur commise par M. Howorth, dans sa lettre à l'*Athenæum* du 15 janvier ; ce n'est pas Halfden, mais un frère de Halfden qui a été tué à Cynwith : toutefois, si l'identification proposée par M. Howorth entre le chef danois Albann et Halfden se vérifie, M. Howorth aura fait une découverte importante). — Notes from Rome (R. L. notes archéologiques).

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE :

Ancessi, L'Egypte et Moïse, 1re p. (Paris, Leroux). — Bellew, Kashmir and Kashgar (London, Trübner). — Brugsch-Bey, L'Exode et les monuments égyptiens (Leipzig, Hinrichs). — Contes d'Eutrapel, t. II (Paris, Jouaust). — Démétrius de Phalères, De l'élocution, tr. p. Durassier (Paris, Didot). — Desmaze, L'Université de Paris (Paris, Charpentier).

AVERTISSEMENT.

Les conférences d'histoire et de littérature celtiques, dont M. H. Gaidoz avait annoncé l'ouverture pour le 13 janvier, mais qu'il a dû ajourner, commenceront jeudi prochain, 9 mars. Elles auront lieu à l'École des Sciences Politiques, 16, rue Taranne, à 8 heures et demie du soir. — *Prix de l'inscription.* Pour six conférences : 20 fr. Pour une conférence : 5 fr.

Nº 11 Dixième année. 11 Mars 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, nº 198, New Series, 19 février 1876. — Isaiah XL-LXVI, with the Shorter Prophecies allied to it. Arranged and ed. by M. Arnold. London, Macmillan (T. K. Cheyne). — The Complete Works of Michael Drayton. Ed. by Hooper. Vols. I, II, III. London, Russell Smith (A. B. Grosart). — The Troubles of our Catholic Forefathers, related by themselves. Second Series. Ed. by Morris. London, Burns and Oates (R. Simpson). — Paris, Letter (G. Monod : nouvelles littéraires; progrès des études historiques et philologiques en France). — « Sinologue » or « Sinologist ? » (Robert C. Childers : en bon anglais, il faut dire *Sinologist).* — Etruscan Agglutination (A. H. Sayce : reconnaît très-bien, avec M. Taylor, le caractère agglutinatif de l'étrusque, mais refuse de voir dans cette langue un idiome touranien). — Archæological Items from Rome (C. I. Hemans).

Literarisches Centralblatt, nº 7, 12 février. — Kautzch und Socin, Die Æchtheit der Moabitischen Alterthümer geprüft. Londres et Strasbourg, Trübner, 5 fr. (démontre invinciblement la grossière supercherie dont le musée de Berlin a été victime en achetant les prétendues antiquités moabites). — Bensly, The missing Fragment of the latin translation of the fourth book of Ezra. Cambridge, University Press (découverte déjà célèbre, faite dans un ms. d'Amiens, d'un fragment d'Esdras qui manquait à tous les textes de la Vulgate, parcequ'on l'avait arraché du manuscrit archétype comme contredisant la doctrine catholique sur le purgatoire; M. B. a accompagné ce fragment d'un savant commentaire). — Geiger's nachgelassene Schriften, hgg. von Geiger. Berlin, Gerschel (intéressant pour l'histoire des Juifs). — Busold, Der zweite Athenische Bund. Leipzig, Teubner, 6 fr. (très-utile pour l'étude du droit politique chez les Grecs, mais difficile à lire). — Hirsch und Bresslau, Jahrbücher des deutschen Reiches unter Heinrich II. Leipzig, Duncker und Humblot. — Babucke, Gnapheus. Emden, Haynel, 2 fr. — Hagen, De Oribasii versione latina Bernensi. Bern, Dalp, 1 fr. 25 (intéressant pour la connaissance du latin vulgaire et pour le texte d'Oribaze). — Tacite, Agricola, p. p. Gantrelle. Paris, Garnier, 2 fr. 50 (édition soignée et utile). — *Y seint Greal*, ed. by Williams. Londres, 37 fr. 50 (traduction en gallois du Saint Graal français, donnée ici avec une version anglaise). — Springer, Michelangelo in Rom. Leipzig, Hirzel, 2 fr. 50 (important pour la biographie de l'artiste). — Cahier et Martin, Nouveaux mélanges d'archéologie. Paris, Didot, 120 fr. (toujours utile et à plusieurs égards remarquable, mais inférieur en certains points aux tomes précédents). — Woltmann, Geschichte der deutschen Kunst im Elsass. Leipzig, Seemann, 12 fr. 50 (bien fait). — Vollständiges Verzeichniss der von Firma F. A. Brockhaus ... verlegten Werke. Hgg. von H. Brockhaus. Leipzig, Brockhaus (présente un vrai tableau de la littérature allemande au XIXe siècle; les notices biographiques et littéraires sont faites avec soin).

— nº 8, 19 février. — Nowack, Die Bedeutung des Hieronymus für die alttestamentliche Textkritik. Göttingen, Vandenhoek, 1 fr. 50 (les résultats ne sont peut-être pas en proportion du travail). — Mill, Ueber Religion,

übers. von Lehmann. Berlin, Duncker, 6 fr. 25. — Briefwechsel zwischen Christoph von Württemberg und Vergerius, hgg. von Schott. Stuttgart, Publ. des Liter. Vereins. — Pückler-Muskau, Briefwechsel und Tagebücher, hgg. von Ludmilla Assing, VIII. Berlin, Wedekind, 11 fr. 25 (plus de paille que de grain). — Gräfin von Voss, Neunundsechzig Jahre am preussischen Hofe. Leipzig, Duncker, 11 fr. 25. — Janke, Reise-Erinnerungen. Berlin, Schneider, 9 fr. (point de vue spécialement militaire). — Platonis Phaedo, rec. Wohlrab. Leipzig, Teubner, 3 fr. 30 (bon). — Luterbacher, De Fontibus librorum XXI et XXII Titi Livii. Strasbourg, Trübner, 1 fr. 25 (bien fait). — Zimmer, Die Nominalsuffixe *a* und *â* in den germanischen Sprachen. Strasbourg, Trübner, 8 fr. 75 (travail considérable et qui place l'auteur parmi les philologues dont on peut le plus attendre). — Schröer, Schulgrammatik der lateinischen Sprache. Stendal, Franzen, 2 fr. 50 (supérieur à ce qui existe jusqu'à présent). — Darmesteter, Haurvatât et Ameretât (Voy. *Rev. crit.*, 1876, I, n° 1; compte-rendu très-favorable). — Repertorium für Kunstwissenschaft, redig. von Schestag, 1-2. Stuttgart, Spemann, 10 fr. (journal d'art, bien conçu). — Crowe und Cavalcaselle, Geschichte der altniederländischen Malerei, übers. von Springer. Leipzig, Hirzel, 18 fr. 75. — Kraus, Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen. Strasbourg, Schmidt (contient des recherches nouvelles). — La Mara, Musikalische Studienköpfe aus der Jüngstvergangenheit. Leipzig, Schmidt, 3 fr. 75.

— n° 9, 26 février. — Foerster, Wahrheit und Wahrscheinlichkeit. Berlin, Dümmler, 2 fr. 50. — Kluge, Philosophische Fragmente, 1. Breslau, Aderholz, 3 fr. 75. — Schmidt, Leibnitz und Baumgarten. Halle, Lippert, 3 fr. 50. — Löher, Geschichte des Kampfes um Paderborn 1597 bis 1604. Berlin, Hofmann (épisode, étudié avec soin, de la réaction catholique à la fin du XVIe siècle). — Boll, Chronik der Vorderstadt Neubrandenburg. Neubrandenburg, Brünslow, 5 fr. 75. — Württembergische Jahrbücher für Statistik, 1874, 1. Stuttgart, Lindemann, 5 fr. 25. — Caix de Saint-Aymour, Études sur quelques monuments mégalithiques de la vallée de l'Oise. Paris, Leroux, 5 fr. (excellent travail). — Merk, Der Höhlenfund im Kesslerloch. Zürich, Staub, 6 fr. 25 (intéressant, surtout pour les dessins sur os de rennes; quelques-uns paraissent d'une authenticité douteuse). — Thorsch, Das Pactum reservati dominii. Strasbourg, Trübner, 1 fr. 25 (remarquable début, malheureusement posthume). — Platonis Symposium ed. Rettig. Halle, Waisenhaus, 3 fr. 25. — Q. Asconii Pediani orationum Ciceronis quinque enarratio, rec. Kiessling et Schöll. Berlin, Weidmann, 4 fr. 50 (première édition depuis celle du XVe siècle). — Pappi Alexandrini collectionis quæ supersunt, ed. Hultsch, I. Berlin, Weidmann, 18 fr. 75. — Oncken, Die Staatslehre des Aristoteles, 2. Leipzig, Engelmann, 11 fr. 25 (ouvrage remarquable). — Dannehl, Ueber niederdeutsche Sprache und Literatur. Berlin, Lüderitz, 1 fr. 50. — Kinkel, Mosaik zur Kunstgeschichte. Berlin, Oppenheim, 11 fr. 25. — Beiträge zur Pädagogik, 1. Ueber die historische Darstellung der pädagogischen Ideen. Löwenberg, Köhler, 3 fr. — Schwarz, Jacob Wimpheling. Gotha, 3 fr. 75.

N° 12 Dixième année. 18 Mars 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, nº 199, New Series, 26 février 1876. — The Olympian and Pythian Odes of Pindar. Transl. into English Verse by the Rev. F. D. Morice; Pindar in English Rhyme. By Th. Baring. London, King (G. A. Simcox : deux excellentes traductions). — Stubbs, The Constitutional History of England, in its Origin and Development. Vol. II. Oxford, Clarendon Press (A. J. Horwood : ce volume s'arrête à la déposition de Richard II). — Cecchetti, La Republica di Venezia e la Corte di Roma nei rapporti della Religione. Venezia, Naratovich (M. Creighton : très-érudit). — MM. Patin and A. Firmin-Didot (G. Monod : not. nécrol.). — Notes from Egypt (G. I. Chester : des fouilles à Karnac ont amené la découverte d'un hippopotame sculpté en basalte vert, d'environ trois pieds de haut, et portant deux inscriptions hiéroglyphiques). — Glass Weights or Coins (M. J. de Goeje : traduit un passage de Moqaddasî, par lequel il est démontré que les Arabes d'Égypte se servaient de poids de verre pour peser la monnaie). — The Lion of Chæronea (J. Gennadius : donne des détails supplémentaires à ceux qu'a fournis antérieuremet M. Mahaffy). — Von Hellwald, Culturgeschichte in ihrer natürlichen Entwicklung bis zur Gegenwart. Augsburg, Lampart (E. B. Tylor ; article très-élogieux).

The Athenæum, nº 2521, 19 février. — The Missing Fragment of the Latin Translation of the Fourth Book of Ezra. Discovered and ed. by Bensly. Cambridge, University Press. — « The Book of the Dead » (il s'agit du *corpus* du Livre des Morts égyptiens que doit publier M. Naville).

— nº 2522, 26 février. — Jebb, The Attic Orators, from Antiphon to Isæos. 2 vols, Macmillan (article favorable). — Ceylon : A General Description of the Island. 2 vols. Chapman and Hall (mauvais ouvrage). — The Moabite antiquities (l'*Athenæum* se désespère de voir un nouveau livre paraître en Allemagne pour démontrer l'authenticité des antiquités moabites ; l'*Athenæum* peut se consoler en lisant le dernier numéro de la *Revue critique :* le livre de MM. Kautzsch et Socin conclut à la non-authenticité). — Notes from Rome (R. L. : notes archéologiques). — *Miscellanea*. The Aldine Martial (C. R. Moore : demande l'explication de la phrase suivante, imprimée en triangle, qu'il a trouvée à la fin d'un *Martial* de Venise, 1501 : QUISQUISESQUIQUOQUOMODO | HUJUSCEEXCUSIONIS ERGO | ADVERSUSIERIS, DAM- | NATUSESTOETREUS | ILL.S.V.NEDICAS | TIBINONPRÆ- | DICTUM | CAVE).

The Indian Antiquary. Part XLIX, décembre 1875. — Légende de l'ancienne Newasa (Srî Krishna Sastri Talekar). — Traces de pas avec inscriptions sur deux pierres, à Java (Cohen Stuart). — Noms de lieu Bombay et dans les environs (Gerson da Cunha). — Histoire des rois du Magadha, de Târânâtha (traduit de l'ouvrage de Wassilief sur le Buddhisme par Miss Lyall).— Inscriptions d'Ahmadâbâd (H. Blochmann).— *Mélanges*. Le *Timûrnâmah* de Hâtifî (édition projetée par M. Fr. Teufel). — Index du vol. IV.

Literarisches Centralblatt, nº 10, 4 mars. — Henke, Neuere Kirchen-

geschichte, I. Geschichte der Reformation. Halle, Lippert, 10 fr. (ouvrage posthume). — GEINITZ, Die Urnenfelder von Strehlen und Grossenhain. Cassel, Fischer, 18 fr. 75 (notice sur des poteries plus ou moins préhistoriques). — BAUMSTARK, Ausführliche Erlaüterung des allgemeinen Theiles der Germania. Leipzig, Weigel, 18 fr. 75 (forme une espèce de *Germania-bibliothek*). — FALME, Livland. Düsseldorf, Schaub, 5 fr. 75 (travail hâtif et sans valeur). — HORAWITZ, Die Bibliothek des Beatus Rhenanus; Michael Hummelberger (études sur des humanistes du XVI[e] siècle). KÆLER, Der grosse Kurfürst. Berlin, Schneider, 5 fr. (d'un intérêt purement militaire). — SCHENK, Das Testament Wilhelm II. von Hessen vom Jahre 1508. Gotha, Perthes, 2 fr — RITTERHAIN, Die Heilkünstler des alten Roms. Berlin, Lüderitz, 1 fr. (essai destiné au grand public, intéressant, mais incomplet). — HÆSER, Geschichte der Medicin, I. 3[e] éd. Jena, Dufft, 22 fr. 50 (ouvrage excellent et déjà classique). — METZGER, Die Abfassungszeit von Cäsar's Commentarien über den gallischen Krieg (sans importance). — HOVELACQUE, La Linguistique. Paris, Reinwald (digne d'éloge). — HERROEM, Bacchus in Spreekwoordentaal. Gorinchem, Schook, 2 fr. — WINTELER, Die Mundart des Kantons Glarus. Leipzig, Winter, 6 fr. 25. — Die deutschen Mundarten im Liede. Leipzig, Brockhaus, 5 fr. 25.

N° 13 Dixième année. 25 Mars 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

ANNONCES

The Academy, n° 200, New Series, 4 mars 1876. — Stigand, The Life, Work, and Opinions of Heinrich Heine. London, Longmans (Houghton : bon ouvrage, pourvu d'un excellent index). — Handbook for Travellers in Russia, Poland, and Finland ; including the Crimea, Caucasus, Siberia, and Central Asia. Third Ed., revised. London, Murray (W. R. S. Ralston : ce guide précieux a pour auteur M. Michell ; la présente édition contient 120 pages de plus que les précédentes).— The Epigrams of Quarles and Fuller (John Eglington Bailey). — *Correspondence.* Excavations at Olympia (A. S. Murray : montre que les communications sur les fouilles d'Olympie, signées A., qu'a publiées récemment l'*Athenæum*, étaient simplement traduites de l'allemand). — Etruscan Gender (Isaac Taylor : montre que dans les idiomes du Yenissei on rencontre une distinction entre les genres, comme en étrusque). — Childers, A Dictionary of the Pâli Language. Part. II. London, Trübner (T. W. Rhys Davids : art. favorable). — Letter from Egypt (Greville I. Chester ; intéressants détails sur les découvertes archéologiques faites récemment en Égypte ; à Koft, dans la Haute-Égypte, on a trouvé une monnaie frappée au nom de l'usurpateur Domitius-Domitien).

The Athenæum, n° 2523, 4 mars. — The Death of Halfdene (Henry H. Howorth : ne peut admettre les conclusions de l'évêque de Clifton). — The Text of Shakspeare (J. Payne Collier : présente diverses corrections aux textes de *Tout est bien qui finit bien*, *Beaucoup de bruit pour rien* et *Jules César*). — Saxon and English (C. P. Mason : défend les appellations de saxon et d'anglais). — Maclagan, Hill Forts and Stone Circles and other Structural Remains of Ancient Scotland. Edinburgh, Edmonston and Douglas. — The Excavations at Olympia (A.).

Literarisches Centralblatt, n° 11, 11 mars. — Lipsius, Die Quellen der ältesten Ketzergeschichte. Leipzig, Barth, 7 fr. (article d'une dimension inusitée sur ce livre d'une importance capitale). — Regesten zur schlesischen Geschichte, hgg. von Grünhagen, II, 2. Breslau, Max, 8 fr. 75. — Schillmann, Geschichte der Stadt Brandenburg, I. Berlin, Weib, 3 fr. 75.— Westphal, Geschichte der Stadt Metz, I. Metz, Deutsche Buchhandlung, 7 fr. 50 (le critique loue surtout l'auteur de l'esprit anti-français dans lequel son livre est écrit ; il parle de la résistance opposée par Metz à l'occupation française, et, ce qui est plus fort, à la *Verwælschung* : il semblerait qu'avant 1552 les Messins parlassent allemand). — Maximilian's I. vertraulicher Briefwechsel mit Sigmund Prüschenk, hgg. von Kraus. Innsbruck, Wagner, 4 fr. (curieux, mais peu favorable à Maximilien). — Jung, Der deutsch-französische Krieg, 2 voll. Leipzig, Brockhaus, 20 fr. (l'auteur, major autrichien, a surtout le mérite de louer l'armée allemande et d'apprécier les événements « avec une sympathie visible pour la grandeur de la nation allemande »). — Sohm, Das Recht der Eheschliessung aus dem deutschen und canonischen Recht geschichtlich entwickelt. Weimar, Böhlau, 7 fr. 50 le critique reproche à cet ouvrage d'un homme éminent, qu'il qualifie

d'*aberration scientifique*, d'être écrit dans un esprit d'opposition aux nouvelles lois de l'empire allemand sur le mariage civil). — HERTZBERG, Grundtrækkene i den ældste norske Proces. Kristiania (important). — Catalogus codicum manu scriptorum bibl. Monacensis, I, 1 et 4 (catalogues des mss. hébreux et orientaux). — GELMETTI, La Lingua parlata di Firenze e la Lingua letteraria d'Italia. Milano, Batezzati, 7 fr. 50 (polémique contre le système de Manzoni). — Il Canzoniere portoghese della biblioteca Vaticana, messo a stampa da MONACI. Halle, Niemeyer, 56 fr. 25 (premier volume de cette importante publication, ne contenant encore que le texte).

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. — Tome XIX. 1re livr. Les universités de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France. — Discussion des conseils de perfectionnement sur la question des jurys pour la collation des grades académiques. — *Comptes-rendus*. Horace, traduction en vers par le comte Henry SIMÉON (C. F.) — Le droit pénal de la république athénienne, précédé d'une étude sur le droit criminel de la Grèce légendaire, par J. J. THONISSEN (O. MERTEN; art. favorable). — Analyse des Périodiques.

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE :

ARNDT, Schrifttafeln zum Gebrauch bei Vorlesungen und zum Selbstunterricht (Berlin, Weidmann). — AUBERTIN, Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen-âge, t. I (Paris, Belin). — BOUGEAULT, Histoire des littératures étrangères, t. I (Paris, Plon). — GAZIER, Les dernières années du cardinal de Retz (Paris, Thorin). — GONNET, Degrés de signification en grec et en latin d'après les principes de la grammaire comparée (Paris, Thorin). — HOUSSAYE, Le cardinal de Bérulle et Richelieu (Paris, Plon). — HUBBARD, Histoire de la littérature contemporaine en Espagne (Paris, Charpentier). — LEVALLOIS, Corneille inconnu (Paris, Didier). — LUBBOCK, L'homme préhistorique (Paris, Germer-Baillière). — MANNHARDT, Klytia (Berlin, Lüderitz). — MARCILLAC, Histoire de la musique moderne (Paris, Sandoz et Fischbacher). — MIKLOSICH, Ueber die Mundarten und die Wanderungen der Zigeuner Europa's. V, VI. (Wien, Gerold's Sohn). — Minnesangs Frühling, hrsg. V. LACHMANN und HAUPT (Leipzig, Hirzel). — NOLEN, La critique de Kant et la métaphysique de Leibnitz (Paris, Germer-Baillière). — Œuvres du cardinal de Retz, p. p. FEILLET et GOURDAULT (Paris, Hachette). — PAPILLON, Histoire de la philosophie moderne, etc., p. p. Ch. LÉVÊQUE, t. I (Paris, Hachette). — PISCHEL, Kâlidâsa's Vikramorvaçiyam nach drâvidischen Handschriften (Extr. des Monatsber. de Berlin). — RAMBAUD, La Russie épique (Paris, Maisonneuve). — REGNIER, Œuvres complètes, p. p. COURBET (Paris, Lemerre). — SAUVAIRE, Histoire de Jérusalem et d'Hébron (Paris, Leroux). — SCHEFFER-BOICHORST. Die Chronik des Dino Compagni. Kritik der Hegel'schen Schrift « Versuch einer Rettung » (Leipzig, Hirzel). — SENART, Essai sur la légende du Buddha (Paris, Leroux). — SETTEGAST, Be-

noit de Sainte-More (Breslau, Korn). — TAYLOR, The Etruscan Language (London, Hardwicke). — THOMAS, Le Codex Bruxellensis du Florilège de Stobée (Extr. de la *Revue* belge *de l'Instruction publ.)*. — Thucydidis libri I et II ex recens. Bekkeri ... ed. SCHŒNE (Berol., ap. Weidmannos). — THONISSEN, Le droit pénal de la république athénienne (Paris, Durand et Pedone Lauriel). — TOPINARD, L'Anthropologie (Paris, Reinwald). — VON EICKEN, Der Kampf der Westgothen und Römer unter Alarich. (Leipzig, Duncker u. Humblot). — VON VOLKMAR, Lehrbuch der Psychologie (Cöthen, Schulze). — WATTENBACH, Das Schriftwesen im Mittelalter (Leipzig, Hirzel); — Schrifttafeln zur Geschichte der griechischen Schrift (Berlin, Weidmann). — Wegg ewohnts Lied. Kritisch hergest. übers. u. erkl. v. BERGMANN (Strassburg, Trübner). — WEBER, Akademische Vorlesungen über Indische Literaturgeschichte. 2te Aufl. (Berlin, Dümmler). — WOLF, Prolegomena ad Homerum. Ed. sec. (Berlin, Calvary). — ZORN, Staat und Kirche in Norwegen (München, Ackermann).

N° 14 Dixième année. 1er avril 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 201, New Series, 11 mars 1876. — LAMONT, Yachting in the Arctic Seas; or, Notes of Five Voyages of Sport and Discovery in the Neighbourhood of Spitzbergen and Novaya Zemlya. Ed. by LIVESAY. London, Chatto and Windus (Robert BROWN; article favorable). — A. SCHMIDT, Pariser Zustände vährend der Revolutionszeit von 1789-1800. 1 u. 2. Bd. Jena, Mauke (G. MONOD : l'ouvrage de M. Schm. rectifie beaucoup d'erreurs accréditées, éclaire bien des points obscurs, et devra être sérieusement étudié par les futurs historiens de la Révolution). — *Recent Biblical Literature* (T. K. CHEYNE : passe en revue neuf publications nouvelles, relatives, les unes à l'Ancien Testament, les autres à la grammaire comparée des langues sémitiques, aux inscriptions sinaïtiques, etc. — Daniel Stern (G. MONOD; not. nécrol.). — *Correspondence*. The Altaic Languages (L. L. BONAPARTE : réfute l'opinion de M. Taylor que les idiomes du Yenissei appartiennent au rameau altaïque). — The Lion of Chæronea (J. P. MAHAFFY : est reconnaissant envers M. Gennadius des détails fournis par lui sur ce monument; M. VAUX ajoute que ce sont quatre Anglais qui ont découvert le lion et l'ont préservé de la destruction). — The Fragmenta Marburgentia (R. ELLIS : a reçu de M. Nissen une lettre appelant son attention sur la véritable origine de la traduction latine en question, cf. *Revue critique*, n° 9 analyse du n° 196 de l'*Academy*). — The Moabite Pottery (Albert SOCIN : proteste contre la note de l'*Athenæum*, cf. *Rev. crit.*, n° 12, analyse du n° 2521 de l'*Ath.*). — Hamlet's Age (J. W. HALES : cite un curieux passage de Nash, d'après lequel les Danois n'auraient pas envoyé leurs enfants à l'école avant qu'ils eussent atteint l'âge de 14 ans; M. H. pense expliquer ainsi les contradictions signalées dans *Hamlet* relativement à l'âge du prince). — KAUTZSCH u. SOCIN, Die Æchtheit der Moabitischen Alterthümer geprüft (A. SPRENGER; cf. *Rev. crit.*, 1876, n° 11).

The Athenæum, n° 2524, 11 mars. — A. R. MAC MAHON, The Karens of the Golden Chersonese. Harrisson. — The Encyclopædia Britannica. Ninth Ed. Vol. III. Edinburgh, Black. — The Romantic Legend of Buddha (S. BEAL : revient sur l'expression *Fo-pen-hing-tsi-king*, et combat l'opinion de Stanislas Julien). — Spanish Manuscripts in the British Museum. — The Text of Shakspeare (BRINSLEY NICHOLSON : combat les corrections de M. Collier et en propose de nouvelles; G. Fr. PARDON : signale deux erreurs dans le même article de M. Collier). — *Literary Gossip* (M. Vullers se propose de publier une nouvelle édition in-8° du *Livre des Rois* de Ferdooucí).

Literarisches Centralblatt, n° 12, 18 mars. — HOFMANN, Die heilige Schrift neuen Testaments, VII, 2. Nördlingen, Beck, 5 fr. 50 (défense des opinions orthodoxes). — THILO, Kurze pragmatische Geschichte der Philosophie, I. Cöthen, Schulze, 6 fr. 25 (au point de vue de la philosophie de Hubart). — COHAUSEN und WÖRNER, Römische Steinbrüche auf dem Felsberg. Darmstadt, 3 fr. 75. — Urkundensammlung der Gesellschaft für Schleswig-Holstein-Lauenburgische Geschichte, IV, 2. Kiel, 13 fr. 75. —

Böttger, Diœcesan- und Gaugrenzen Norddeutschlands, 1. Halle, Waisenhaus, 6 fr. 25 (publication très-importante pour la géographie historique de l'Allemagne, aidée par le gouvernement prussien). — Ipolyi, Geschichte der Stadt Neusohl. Wien, Braumüller, 3 fr. (bonne monographie, traduite du hongrois). — Bilder aus Böhmen. Leipzig, Fues, 6 fr. 25 (amusant et bien fait). — Huschke, Zur Pandektenkritik. Leipzig, Baumgärtner (très-important). — Polylas, Ὁμήρου Ὀδύσσεια. Paris, Maisonneuve (traduction remarquable de l'Odyssée dans un grec moderne vraiment populaire). — Plinii quæ fertur una cum Gargilii Martialis medicina edita a Rose. Leipzig, Teubner, 3 fr. (intéressant pour l'étude du bas-latin). — Die hesiodischen Gedichte, hgg. von Flach. Berlin, Weidmann, 2 fr. (ne répond pas aux prétentions de l'éditeur). — Ritter, Les Noms de famille. Paris, Franck (contient de bonnes choses).— Os Luciadas, hgg. von Reinhardstœttner. Strasbourg, Trübner, 5 fr. (sans valeur).

La Nuova Antologia, Janvier 1876. — Fornaciari, Les Poëmes populaires italiens du XIVe s. et Antonio Pucci (marque la place occupée par Pucci au milieu de la poésie religieuse, amoureuse et chevaleresque du XIVe s.; article peu approfondi). — Zannetti, Mœurs et coutumes des hommes : la famille chez les peuples sauvages [dans ce travail qui prend pour base les travaux de Bachofen, de Giraud Teulon, de Lubbock, l'auteur admet l'*étérisme* (promiscuité) comme point de départ de la société humaine. A l'étérisme correspond le *matriarchat* (état social où la famille se rattache à la mère seule). De là on passe au patriarchat, puis à la famille moderne. La polyandrie, et peut-être même la polygamie, ne sont pas des transitions nécessaires pour arriver à la monogamie].— Bulletin bibliographique.

La Rivista Europea, Janvier 1876. — Nesci, La Réorganisation des études universitaires en Italie (fin). Nouvelles littéraires d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Espagne, des pays slaves, de Roumanie.

— Février 1876. — C. Lumbroso, La Poésie et le crime (curieux article sur les poésies composées par des criminels ou exaltant le crime). — E. Croce, Dante apothicaire. — Nouvelles littéraires d'Italie, de France, de Hollande, d'Angleterre, d'Allemagne, de Norwége, de Danemark, de Belgique, de Hongrie, des pays slaves.

— Mars 1876. — Gino Capponi et la création del' Archivio storico italiano (recueil de lettres très-intéressantes adressées à C. Cantù par Polidori, par Gino Capponi et surtout par Vieusseux, de 1841 à 1843. A la suite viennent quelques lettres postérieures à 1860 de Gino Capponi à Cantù).— De Simone, La Vie et les mœurs dans la terre d'Otrante (intéressante étude historique sur les coutumes et les mœurs populaires relatives aux femmes, au mariage, à la mort). — Ferraro, Les vins d'Italie jugés par le pape Paul III, Farnèse et son sommeiller Sante Lancerio (M. F. publie un petit écrit de ce dernier sur les expériences œnologiques du pape Paul III dans ses divers voyages). — Nouvelles littéraires d'Italie, de France, de Hollande, d'Allemagne et Roumanie, des pays slaves et de l'Inde.

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES AMÉRICANISTES

Deuxième session. — Luxembourg

DU 10 AU 13 SEPTEMBRE 1877

—

DÉLÉGUÉ POUR LA FRANCE:

M ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28, PARIS

I

Par décision du Congrès des Américanistes tenu à Nancy en juillet 1875, la ville de Luxembourg a été désignée pour être le siége de la deuxième session, qui aura lieu du 10 au 13 septembre 1877.

Feront partie du Congrès et auront droit à toutes ses publications, les personnes qui feront la demande d'une *carte de membre* soit au trésorier ou au secrétaire du Comité central de Luxembourg, soit à l'un de MM. les délégués, et qui acquitteront le montant de la cotisation fixé à 12 francs.

Les personnes qui feront la demande d'une carte de membre, sont priées de donner très-exactement leurs nom, prénoms et qualités, ainsi que leur adresse.

Le montant de la cotisation peut être acquitté en un mandat sur la poste ou en un chèque à l'ordre de M. ERNEST LEROUX, à Paris.

II

Les communications seront orales ou écrites et ne pourront durer plus de vingt minutes.

Les membres du Congrès qui se proposeront de faire des communications, devront se faire inscrire au secrétariat, en indiquant sommairement l'objet et les conclusions de leur travail.

Les adhérents qui seront empêchés d'assister aux séances, pourront adresser leurs manuscrits au secrétariat jusqu'au 1er septembre 1877.

L'ordre du jour de chaque séance sera publié la veille.

N° 15 Dixième année. 8 Avril 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, nº 202, New Series, 18 mars 1876. — The fifth Report of the Royal Commission on Historical Manuscripts (J. J. Cartwright : ce rapport est le plus important et le plus intéressant de tous ceux qui ont été publiés jusqu'ici). — W. E. Gladstone, Homeric Synchronism : an Enquiry into the Time and Place of Homer. London, Macmillan (A. H. Sayce : ouvrage plein de talent, mais dont les conclusions ne sauraient être acceptées ; l'article de M. Sayce est très-approfondi). — M. Guigniaut (G. Monod). — *Notes of Travel.* — *Correspondence.* The Moabite Antiquities (Th. Nöldeke ; J. Euting : protestent contre les détours qu'a pris l'*Athenæum* pour reconnaître que son critique s'était totalement mépris sur la nature de l'ouvrage de MM. Kautzsch et Socin, *Examen de l'authenticité des poteries moabites*). — The Epigrams of Fuller (Al. B. Grosart). — Helen Zimmern, Schopenhauer : his Life and Philosophy. London, Longmans (G. A. Simcox : l'auteur n'était pas aussi préparé qu'on l'eût souhaité à remplir sa tâche). — Conze, Hauter u. Niemann, Archäologische Untersuchungen auf Samothrake. Wien, Gerold's Sohn (A. S. Murray : bien que le résultat des fouilles ne soit pas des plus satisfaisants, il faut reconnaître que ces fouilles ont été bien conduites et que le présent volume les décrit avec la plus parfaite exactitude).

The Athenæum, nº 2525, 18 mars. — Sharpe, Hebrew Inscriptions from the Valley of Mount Sinai. Smith (ouvrage tout hypothétique). — Cox, A General History of Greece, from the Earliest Period to the Death of Alexander the Great ; with a Sketch of the subsequent History to the Present Time. Longmans (cet ouvrage est essentiellement le même que l'Histoire de Grèce qu'a publiée l'auteur en 1874). — Bourke, The Aryan Origin of the Gaelic Race and Language. Longmans (ne contient aucune recherche originale). — The Moabite Stone (Charles Warren : exprime sa satisfaction de voir la stèle de Mésa restaurée par les soins de M. Clermont-Ganneau et attend avec impatience le travail explicatif que doit publier ce savant). — The Text of Shakspeare (J. Payne Collier). — The Death of Halfdene (William Clifford : revient longuement sur les motifs de son dissentiment avec M. Howorth). — Nelson and Suvorof (M. Schuyler communique une lettre de Nelson à Souvorof et la réponse de celui-ci).

Literarisches Centralblatt, nº 13, 25 mars. — Koch, Moabitisch oder Selimisch ? Stuttgart, Schweizerbart, 4 fr 50 (essai malheureux d'une défense des *Moabitica*). — Dimitz, Geschichte Krains. Laibach, Kleinmayr, 3 vol. — Borovy, *Libri Erectionum archidioecesis Pragensis* (voy. *Rev. crit.*, 1876, art. 17). — Sturm, Culturbilder aus Buda-Pest. Leipzig, Fues, 6 fr. 25 (intéressant). — Müller, Historische Frauen. Berlin, Springer, 7 fr. 50 (agréable ouvrage destiné au grand public). — Rüttimann, Das Nordamerikanische Bundesstaatsrecht, II, 2. Zürich, Orell, 10 fr. (très-utile). — Rau, Lehrbuch der politischen Œkonomie, I, 1. Leipzig, Winter, 7 fr. 50 (nouvelle édition, complétement refondue, par Wagner et Nasse, de cet ouvrage classique). — Cowell, A short Introduction to the Ordinary Prakrit of

the Sanskrit dramas (voy. *Rev. crit.*, 1876, art. 2). — MÜLLER, Beiträge zur Kritik und Erklärung des Tacitus, 1-4. Innsbruck, Wagner, 4 fr. 75 (l'auteur explique les passages difficiles plutôt qu'il ne les corrige.) — PEIPER. Q. (sic) Valerius Catullus. Beiträge zur Kritik seiner Gedichte. Breslau. Gosohorsky, 2 fr. 50 (de bonnes choses, à côté de traces de précipitation). — SEMPER, Donatello. Wien, Braumüller, 7 fr. 50 (bons matériaux assez mal digérés).

INFORMATIONS.

Correspondance d'Érasme de Rotterdam. — Tous ceux qui posséderaient ou connaîtraient des lettres inédites ou peu accessibles soit écrites par Érasme de Rotterdam, soit adressées à lui, sont priés de bien vouloir en faire part au soussigné occupé à écrire la biographie du dit savant.

Dr Adalbert HORAWITZ, Professeur imp. et royal
à Vienne VII. Sigmundsgasse, 10.

Le Tabari arabe. — Dans un prospectus que vient de publier M. de Goeje, professeur d'arabe à l'Université de Leide, nous recueillons d'intéressants détails sur l'édition projetée du Tabari arabe. On sait que l'histoire universelle de Tabari, qui s'arrête à l'année 915 de notre ère, était si volumineuse, que l'auteur, pour la rendre accessible, dut en extraire un abrégé. Cet abrégé lui-même parut encore trop étendu (d'après les calculs de M. de Goeje, il ne remplira pas moins de vingt gros volumes in-8°); aussi en fit-on de nombreux compendiums qui se répandirent dans le monde musulman et finirent par se substituer à l'original. Le meilleur de ces compendiums est celui de Bel'ami, rédigé en persan, dont M. Zotenberg a donné une excellente traduction française en 4 volumes compacts. Peu à peu les manuscrits de l'original arabe disparurent, et il est douteux qu'aucune bibliothèque de l'Orient en possède aujourd'hui un exemplaire. En Europe, les diverses bibliothèques n'en ont que des fragments: la bibl. Köprülü de Constantinople en conserve 8 volumes, le British Museum 3, la Bodléienne 4; on en trouve 6 à Berlin, 4 à Paris, 1 à Leide, 1 à Alger; mais fort heureusement ces fragments se complètent l'un l'autre, en sorte qu'il devient possible de restaurer l'ouvrage.

M. de Goeje, qui a pris l'initiative de cette entreprise, s'est déjà assuré, pour l'établissement du texte, le concours de plusieurs savants orientalistes. M. J. Barth se chargera du commencement du texte, M. Nöldeke de l'histoire des Sassanides; M. Loth préparera la vie de Mahomet et le règne des quatre premiers khalifes; MM. Thorbecke et Müller ont choisi les Omayyades; enfin MM. Grünert et de Goeje se réservent la période des Abbassides. On voit que le vieil auteur arabe est entre bonnes mains; et il ne reste plus qu'à réunir une somme d'argent suffisante pour couvrir les frais de copie et d'impression. C'est pourquoi M. de Goeje adresse à tous les amis des lettres orientales un chaleureux appel, qui, nous l'espérons, sera entendu en France.

L'ouvrage sera publié en trois séries parallèles, la première comprenant

l'histoire antéislamique, la vie de Mahomet et le règne des quatre premiers khalifes, la seconde l'histoire des Omayyades, la troisième celle des Abbassides. Chaque année, il paraîtra un demi-volume de chaque série.

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE :

DE OCHOA, Tesoro de los romanceros y cancioneros españoles (Paris, Baudry). — FIEDLER, Ueber die Beurtheilung von Werken der bildenden Kunst (Leipzig, Hirzel). — FRANKLIN, Dictionnaire des noms, surnoms et pseudonymes latins de l'histoire littéraire du moyen-âge (Paris, Firmin Didot).

N° 16 Dixième année. 15 Avril 187

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, nº 203, New Series, 25 mars 1876. — Minor historical Books (notes sur les *Mémoires d'Odilon Barrot*, t. II, l'*History of the United States* de M. Ollier et la Correspondance de Reuchlin, p. p. Geiger). — The Assyrian Gods and the Deluge. — Paris Letter (G. Monod : revue des livres français parus récemment). — *Correspondence*. The Epigrams of Quarles and Fuller (John Eglington Bailey). — Altaic Gender (Isaac Taylor : ne peut admettre que les idiomes du Yenisséi n'appartiennent pas au rameau altaïque). — Archæological Researches in Motye (Henry Schliemann : a retrouvé dans les fouilles qu'il a exécutées à Motye, ancien emporium carthaginois situé en face de Marsala, quelques poteries carthaginoises et grecques, des flèches siciliennes et carthaginoises à pointe de bronze, une pièce de monnaie portant d'un côté l'empreinte d'une tête de bœuf, de l'autre une effigie de femme, enfin quelques lampes en terre cuite). — Tobias, Grenzen der Philosophie, constatirt gegen Riemann und Helmholtz, vertheidigt gegen von Hartmann und Lasker. Berlin, Müller (James Sully). — Death of an Explorer (D. Pierides : annonce que M. Siegismund, professeur de grec à Strasbourg, s'est tué pendant une exploration à Palæa Limassol, près d'Amathonte).

The Athenæum, nº 2526, 25 mars. — A. Schmidt, Shakespeare Lexicon. 2 vols. Williams and Norgate (le meilleur lexique qui ait jamais paru). — John Milton's Autograph Commonplace Book (ce curieux recueil de lieux communs sera publié en fac-simile). — The Moabite Stone (C. Clermont-Ganneau : fournit quelques explications sur la restauration de la stèle de Mesa). — Asser's Life of Alfred (Henry H. Howorth). — The Text of Shakspeare (Brinsley Nicholson ; P. A. Daniel). — Anne Boleyn, and the State Papers of Henry the Eighth (James Gairdner : relève certaines erreurs commises par M. Dixon dans son article sur l'introduction de M. Brewer au 4e volume de son *Calendar of the State Papers of Henry the VIII th*.)

Literarisches Centralblatt, nº 14, 1er avril. — Walter, Die Lehre von der praktischen Vernunft in der griechischn Philosophie. Jena, Dufft, 13 fr. 75 (important, surtout en ce qui touche Aristote). — Kirchner, Leibniz's Psychologie. Köthen, Schettler, 2 fr. (très-intéressant). — Riant, Innocent III, Philippe de Souabe et Boniface de Montferrat. Paris, Palmé (éclaire d'un nouveau jour la quatrième croisade). — Kelch, Liefländische Historia. Dorpat, Gläser, 18 fr. 75 (continuation de 1690 à 1706, publiée pour la première fois). — Lehmann, Knesebeck und Schön. Leipzig, Hirzel, 8 fr. 75 (défend Scharnhorst contre deux reproches de ces auteurs). — Thomas, Zur Königswahl des Grafen Heinrich von Luxemburg. Strassburg, Trübner, 2 fr. — Scheffer-Boichorst, Die Chronik des Dino Compagni. Leipzig, Hirzel, 3 fr. 75 (réplique victorieuse à l'écrit de M. Hegel en faveur de Dino). — Osthoff, Zur Geschichte des schwachen deutschen Adjectivums. Jena, Costenoble, 7 fr. 70 (recherches étendues). — Schmidt, Shakespeare Lexicon, II. Berlin, Reimer, 17 fr. 50 (en anglais ; rend inutile tous les

travaux du même genre faits antérieurement et dispense d'en recommencer de pareils). — MEYER, Récit, en vers français, de la première croisade (Extrait de la *Romania*, n'est pas dans le commerce; M. Tobler fait quelques corrections de texte).

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE :

FRESENIUS, De λέξεων Aristophanearum et Suetonianarum excerptis byzantinis (Aquis Mattiacis, Kreidel). — GITLBAUER, De Codice Liviano vetustissimo Vindobonensi (Vindob., apud Geroldum). — GOLL, Die französische Heirath. Frankreich u. England 1624 u. 1625 (Prag, Calve). — LAVOIX, Les Arts musulmans (Paris, Baer) — Lettres de mademoiselle de Lespinasse, p. p. ASSE (Paris, Charpentier). — LLOYD, A scientific View of Mr. Francis Galton's Theories of Heredity (London, Trübner). — Mémoires et souvenirs, 1813-1873, par le comte J. RUSSELL, tr. p. BERNARD-DEROSNE (Paris, Dentu). — Narratives of the Mission of George Bogle to Tibet, ed. by Cl. R. MARKHAM (London, Trübner). — A. S. PALMER, Leaves from a Word-hunter's Note Book, being a Contribution to English Etymology (London, Trübner). — RIVIER, Jean de Drosay, l'un des réformateurs de la science du droit au XVIe s. (Bruxelles, Hayez). — Scholia graeca in Homeri Iliadem ed. Dindorf. 2 vols. (Londini, ap. Macmillan). — STADLER, Die Grundsätze der reinen Erkenntnisstheorie in der Kantischen Philosophie (Leipzig, Hirzel). — THERIANOS, Étude sur la musique liturgique des Grecs (en grec; Trieste). — HOUDOY, Le droit municipal, 1re p. (Paris, Durand et Pedoue Lauriel). — Lettres de Mlle de Lespinasse, p. p. ISAMBERT, t. I (Paris, Lemerre). — Rigveda, üb. v. LUDWIG, I. Bd. (Prag, Tempsky). — SOLDI, La Sculpture égyptienne (Paris, E. Leroux). — Traités mystiques, p. p. C. SCHMIDT (Bâle, Genève, Lyon, Georg).

N° 17 Dixième année. 22 Avril 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 204, New Series, 1er avril 1876. — PICCIOTTO, Sketches of Anglo-Jewish History. London, Trübner (Israel DAVIS : intéressant ouvrage, retraçant l'histoire des Juifs en Angleterre depuis leur réinstallation dans ce pays au siècle dernier jusqu'à nos jours). — Spurious Ballads, etc. affecting Shakspere and Marlowe (C. M. INGLEBY). — Haydon's Correspondence (F. W. HAYDON). — JEBB, The Attic Orators from Antiphon to Isæus. London, Macmillan (J. P. MAHAFFY ; d'après l'article qui, quoique s'annonçant d'abord comme élogieux, n'en est pas moins très-sévère, l'ouvrage de M. Jebb n'est guère qu'une copie de celui de Blass, *Attische Beredsamkeit*).

The Athenæum, n° 2527, 1er avril. — KING, The Southern States of North-America. Illustrated by J. WELLS CHAMPNEY. Blackie (ouvrage également bien exécuté par l'auteur et par l'artiste, et dont on recommande la lecture). — RAMBAUD, La Russie épique. Paris, Maisonneuve (appréciation favorable ; cf le présent numéro de la *Revue critique*). — FALLON, A New Hindustani-English Dictionary. Part. I. To be completed in Twenty-five Parts. London, Trübner (ce dictionnaire contiendra une foule d'expressions usuelles qu'on ne trouve dans aucun autre recueil ; l'auteur a spécialement étudié le langage vulgaire et recueilli à cet effet des dialogues, des poésies populaires, des proverbes, etc.). — Anne Boleyn (James GAIRDNER ; W. HEPWORTH DIXON ; une vive polémique est engagée entre ces deux savants). — The Survey of Palestine (on dresse en ce moment la carte de la Palestine occidentale, d'après les travaux du Comité ; cette carte consigne plusieurs identifications de lieu, certaines, établies par le Lieut. Conder). — Notes from Rome (R. L. : notes archéologiques). — *Miscellanea*. Parallel Passages (H. SCHÜTZ-WILSON : cite plusieurs passages de Shakspeare, où ce poëte s'est rencontré avec d'autres écrivains qu'il n'avait pu connaître, par exemple le poëte persan Omar Khayyâm. Signalons à ce propos la ressemblance étrange que présente *Macbeth* avec l'histoire légendaire de l'usurpateur Behrâm Tchoubineh ; cette ressemblance est telle qu'il semble que Shakspeare ait eu connaissance, par une traduction manuscrite quelconque, du *Livre des Rois* de Ferdôouçi. Il y a là un problème intéressant à résoudre).

INFORMATIONS :

La *Revue de France*, dans son n° du 31 mars, analyse une note que feu M. Am. Sédillot avait adressée peu de temps avant sa mort au *Bulletin de Bibliographie et d'Histoire des Sciences* de M. Boncompagni, et que celui-ci, le croirait-on ? n'a pas hésité à insérer. « Dans cette notice, adressée sous forme de lettre à M. Ferd. Hœfer, dit la *Revue de France*, le savant orientaliste élève des *doutes sur l'origine du sanscrit*. Nous nous bornerons, ici, à reproduire les arguments sur lesquels il s'appuie. » Et, bravement, la *Revue*, par la plume de M. F. H. énumère ces *arguments*. Par respect pour la mémoire de M. Sédillot, nous nous garderons bien d'en trans-

crire un seul; mais nous engageons M. F. H. à ouvrir une enquête sur cette « prodigieuse mystification » qu'on appelle le sanscrit. Quelle gloire pour lui, s'il arrivait à faire la lumière sur « des questions qui n'ont jamais été jusqu'à présent sérieusement discutées! »

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE:

AULER, De fide Procopii ... in secundo bello persico ... enarrando (Bonn, Georg). — AVENEL, La vraie Marie-Antoinette (Paris, Librairie illustrée). — La Gaule et les Gaulois (Paris, Hachette). — LEBÈGUE, De Oppidis et portibus Megaridis ac Bœotiæ; Recherches sur Délos (Paris, Thorin). — H. J. MUELLER, Symbolæ ad emendandos scriptores latinos. I. (Berlin, Grube). ZIEL, Die neuesten Besprechungen des Rastadter Gesandtenmords (Dresden, Teubner).

N° 18 Dixième année. 29 Avril 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

PERIODIQUES

The Academy, nº 205, New Series, 8 avril 1876. — Talboys Wheeler, The History of India from the Earliest Ages. Vol. IV. Part I. London, Trübner (F. J. Goldsmid : l'auteur possède très-bien son sujet ; il s'occupe dans ce demi-volume de la domination musulmane). — The Royal Title (A. Harrison : passe en revue les différents titres qu'ont portés les rois d'Angleterre, depuis Guillaume-le-Conquérant). — Assyrian Discoveries, — The Black Race in the Creation Legends (W. St. C. Boscawen : réunit plusieurs passages des inscriptions cunéiformes où il est question de la race noire, *çalmat kakkadi*). — The Yenissei-Ostiak and Kot Languages (L.-L. Bonaparte : répond à M. Taylor que son assertion relative au caractère altaïque des idiomes du Yenissei étant complétement dénuée de preuves, il lui paraît inutile de pousser plus loin la discussion). — The Fuller Epigrams (Alexander B. Grosart).

The Athenaeum, nº 2528, 8 avril. — Ziegler, Italafragmente der Paulinischen Briefe nebst Bruchstücken einer vorhieronymianischen Uebersetzung des ersten Johannesbriefes, etc. Marburg, Elwert (l'auteur publie 24 feuilles manuscrites, conservées à la Bibliothèque de Münich, qui contiennent principalement des fragments des épitres de saint Paul ; le texte est reproduit aussi exactement que possible, et par d'ingénieuses conjectures, M. Z. a réussi à en combler les lacunes. M. Z. annonce l'intention de publier sous peu des fragments d'une ancienne version latine du Pentateuque d'après un palimpseste de Munich). — Anne Boleyn (W. Hepworth Dixon ; James Gairdner ; suite de la polémique). — Styles and Titles of Sovereigns of England (W. de Gray Birch ; article très-développé et non sans intérêt). — The Death of Halfdene (William Clifford ; reprend sa polémique avec M. Howorth). — The Dragon Myth (W. R. S. Ralston : signale l'ouvrage de M. Campbell « Circular Notes » comme extrêmement important pour la mythologie ; les documents recueillis au Japon par M. C. sur le mythe du dragon sont des plus abondants et des plus curieux). — The Oriental Congress (notification officielle du programme du congrès de St-Pétersbourg). — Persian Art at South Kensington (la magnifique collection d'objets d'art persans du Musée de Kensington est maintenant ouverte au public).

Literarisches Centralblatt, nº 15, 8 avril. — Avenarius, Philosophie als Denken der Welt. Leipzig, Fues, 2 fr. 50 (original). — Spir, Moralität und Religion. Leipzig, Findel, 3 fr. 10. — Peter, Römische Geschichte in kürzerer Fassung. Halle, Waisenhaus, 9 fr. 50 (excellent livre pour les élèves). — Perlbach, Preussische Regesten bis zum Ausgange des 13ten Jahrhunderts, 1. Königsberg, Beyer, 3 fr. 75 (entreprise fort utile). — Posern-Klett u. Posse, Codex diplomaticus Saxoniæ regiæ, II, 5. Leipzig, Giesecke, 35 fr. 65. — Bezold, König Sigmund und die Reichskriege gegen die Hussiten, 2. München, Ackermann, 2 fr. 50 (très-consciencieux). — Mittheilungen des Vereins für Chemnitzer Geschichte. Chemnitz, May, 3 fr. 75. — Pauli, Bilder aus Alt-England, 2e éd. Gotha, Perthes, 7 fr. 50. — Rau, Kulturgeschichtliche Vorlesungen. Wiesbaden. Limbarth, 5 fr. (sans valeur).

— Köppen, Fürst Bismarck der deutsche Reichskänzler. Leipzig, Spamer 15 fr. (livre *populaire*). De Gubernatis, Storia dei viaggiatori italiani nelle Indie. Livorno, Vigo, 4 fr. (ouvrage intéressant, publié une première fois en 1867, et qui aurait dû être plus retouché). — Le Page Renouf, An elementary Grammar of the ancient Egyptian language. Paris, Maisonneuve (objections de détail). — Delisle, Notice sur un ms. mérovingien. Paris, Picard, 12 fr. (important pour la paléographie). — Becker, Die römischen Inschriften und Steinsculpturen des Museums der Stadt Mainz, Mainz, von Zabern, 10 fr. — Saglio, Dictionnaire des Antiquités, 4. Paris. Hachette, 5 fr.

— n° 16, 15 avril. — Freudsdorff, Die Massora magna. I. Hannover, Cohen, 26 fr. 25 (publication capitale). — Frank, Geschichte der protestantischen Theologie, 3. Leipzig, Breitkopf, 3 fr. — Wattenbach, Schrifttafeln zur Geschichte der griechischen Schrift. Berlin, Weidmann, 12 fr. 50 (très-utile). — Eicken, Der Kampf der Westgothen und Römer unter Alarich. — Leipzig. Duncker, 2 fr. 50. — König, Ptolomæus von Lucca. Würzburg, Stuber, 2 fr. 25 (reprend et résout autrement des questions traitées par Krüger). — Urkundenbuch des Klosters Ilsenburg, I. Halle, Waisenhaus, 7 fr. 50. — Schmeidler, Geschichte des osmanischen Reiches im letzten Jahrzehnt. Leipzig, Wigand, 3 fr. 75 (au-dessous de la critique). — Adams, Demokratie und Monarchie in Frankreich vom Beginn der grossen Revolution bis zum Sturz des zweiten Kaiserreichs. Stuttgart, Auerbach, 9 fr. (la sévérité contre la France qui inspire cet ouvrage d'un professeur américain l'a recommandé au traducteur allemand, et c'est aussi ce que le critique trouve surtout à y louer). — Culmann, Das Geheimniss der Nasale in den Reduplicationssylben griechischer Wörter. Leipzig, Fleischer, 1 fr. 75 (fantaisies). — Zunz, Gesammelte Schriften, 2. Berlin, Gerschel, 7 fr. 50. — Petersen, Die Kunst des Pheidias am Parthenon und zu Olympia. Berlin, Weidmann, 10 fr. — Bötticher, Der Zophorus am Parthenon. Berlin, Ernst, 6 fr. 25 (article étendu et intéressant).

Revue de l'Instruction publique, (supérieure et moyenne), en Belgique, publiée par MM. Gantrelle, Rœrsch et Wagener, t. XIX, 2e livr. Les Gymnases en Allemagne. — De l'Enseignement de l'histoire en Allemagen (G. Kurth). — Théorie de la négation dans la langue grecque (J. Delbœuf). — *Comptes-rendus*. Œuvres de Virgile, p. p. Benoist. Bucoliques et Géorgiques. 2e éd. (R. L. Article favorable). — Exposé des lois qui régissent la transformation française des mots latins, par Scheler (R. L. Cf. *Revue critique*, 1875, II, p. 265). — Avesta, tr. p. De Harlez, t. I (R. L. La *Revue critique* rendra compte de cet ouvrage). — *Varia*. Quelques mots sur l'existence problématique d'un manuscrit des Anticatons de César dans une bibliothèque de Liége au XVIe siècle (J. Roulez).

N° 19 Dixième année. 6 mai 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 206, New Series, 15 avril 1876. — FORSYTH, The Slavonic Provinces South of the Danube. London, Murray; THOMSON, L'Herzégovine. Paris, librairie illustrée (A. J. PATTERSON: le premier de ces ouvrages a été trop hâtivement écrit; le second ne manque pas d'intérêt). — WYON, The History of England during the Reign of Queen Anne. In two vols. London, Chapman and Hall (T. E. KEBBEL: ouvrage écrit avec talent; nul appareil critique). — Un voyage à Olympie (Sidney COLVIN 1re lettre. Le signataire a été sur les lieux, et rend compte *de visu* du résultat des fouilles; sa lettre est datée d'Athènes). — *Correspondance.* Un nécrologe catholique du temps d'Elisabeth (Ch. W. BOASE: publie quelques extraits de ce nécrologe). — STEINSCHNEIDER, Die hebräischen Handschriften der K. Hof und Staatsbib. in München; HARKAVY u. STRACK, Catalog. der hebräischen Bibelhandschriften... in St-Petersbourg; SCHILLER-SZINESSY, Catalogue of Hebrew mss. preserved in the University Library, Cambridge, vol. I, sect. 1 (Ad. NEUBAUER: trois importants catalogues rédigés par des savants des plus compétents).

The Athenæum, n° 2529, 15 avril. — Cl. R. MARKHAM, Narrative of the Mission of G. Bogle to Tibet etc. — LINDSAY, History of Merchant Shipping and Ancient Commerce. Vols. III and IV. Sampson Low (cet ouvrage capital est maintenant terminé). — TALBOYS WHEELER, The History of India: Musselman Rule, vol. IV, part I. Trübner (à côté de pages très-intéressantes et très instructives, ce volume contient des détails insignifiants, relate des faits d'une évidente fausseté; le système de transcription des noms orientaux n'est pas uniforme, etc., etc.) — Anne Boleyn (la discussion continue entre MM. Gairdner et Horwood; M. Peacock entre à son tour dans la lice pour signaler une erreur commise par M. Dixon, dont M. Horwood s'est fait le défenseur).

La Rivista Europea, avril 1876. — A. BARTOLI, D'une nouvelle opinion sur le *Contrasto* (Dialogue de Cuillo d'Alcamo. (M. B. adopte l'opinion de M. d'Ancona qui voit dans le *Contrasto* une poésie populaire composée au XIIIe s. en dialecte sicilien, et qui met en scène deux interlocuteurs plébéiens; mais il refuse d'en rattacher l'origine à l'antique *Canto Amebeo* et aux Bucoliques de la Sicile hellénique. Il s'attache surtout à combattre l'opinion de M. Caix qui voit dans le *Contrasto* une imitation des pastourelles françaises et montre que les similitudes indiquées par lui ou bien sont imaginaires, ou bien se retrouvent dans toutes les poésies populaires). — Daniel Stern (série fort intéressante de lettres de cette femme éminente adressées à M. de Gubernatis de 1873 à 1876. Nous avons été agréablement surpris d'y trouver plusieurs passages sur la *Revue Critique*, qui pourront intéresser nos lecteurs « .... Il se fait ici dans les hautes sphères de la critique un mouvement vers l'équité qui, s'il y avait correspondance, ne pourrait manquer d'être utile aux lettres et à la science. L'ouvrage par trop patriotique de M. Z. a été blâmé par tous les vrais historiens. Notre excel-

lente *Revue Critique* s'efforce de rester équitable....... Avez-vous vu dans la *Revue Critique* du 11 avril un article sur vos Ricordi. Je vous l'aurais fait adresser, si je n'avais pensé que vous ou M. Hillebrand receviez cette publication très estimée. On s'y pique de sincérité, de sévérité à toute outrance; c'est le propre des jeunes esprits, et c'est aussi la raison d'être de cette feuille, *unique* en son genre, qui se défend, comme d'un affreux péché, de la moindre indulgence ou courtoisie. Il faut donc tenir grand compte de ses éloges, car elle n'en donne que lorsqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Ses directeurs sont gens d'érudition solide et d'esprit vigoureux.... Je pense comme vous quant à la *Revue Critique*. Elle fait *on ne peut mieux ce qu'elle veut faire* et occupe pleinement sa place, mais il y a encore autre chose à faire..... » Ce témoignage venant d'un écrivain aussi distingué que Daniel Stern et avec qui nous n'avions point de relations personnelles, nous est assurément des plus précieux. Les passages soulignés le sont aussi dans le texte de M. D.G.).— A. de Gubernatis, Une querelle de famille (lettres de M. Whitney, contre M. Max Müller.— G. Pitrè, Sur les chants populaires italiens de prisonniers.— F. Amaretti, Une antique ballade anglaise (traduction de la ballade de *Percy Douglas* ou la chasse de Chevy.) — G. Ferraro, les vins d'Italie jugés par le pape Paul III et son sommelier Sante Lancerio (fin). — Nouvelles littéraires d'Italie, de France, d'Allemagne, des pays slaves, de Hongrie.

INFORMATIONS

On sait qu'on n'avait point perdu tout espoir de retrouver au moins quelques-uns des fragments de la stèle de Mésa dispersés aux mains des Bedouins.

Le Dr. F. de Niedemeyer a récemment recueilli de cette façon un éclat de la pierre originale portant quatre ou cinq caractères et traces de caractères. Le Dr. J. Euting vient d'en envoyer à notre collaborateur M. Clermont-Ganneau, un croquis d'après un estampage. Ces lettres correspondent à la fin des lignes 3 et 4.

Elles n'apportent, du reste, rien de nouveau à l'état du texte et ne font que confirmer la restitution proposée d'après l'estampage et indiquée dans la restauration. Ce fragment présente l'avantage d'établir, par ses contacts inférieur et supérieur, la continuité entre deux morceaux de basalte assez considérables, isolés jusqu'ici par une lacune.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE

Andresen, Ueber deutsche Volksetymologie (Heilbronn, Henninger). — Blanc, Voyage de la Haute-Egypte. Observations sur les arts égyptien et arabe (Paris, Renouard). — Foulque de Villaret, Election de Thibaut d'Aussigny au siége épiscopal d'Orléans (Orléans, Herluison). — Lübke, Précis de l'histoire des beaux-arts, traduit et augmenté par Molle (Paris, Renouard). — Max Müller, Chips from a German Workshop, vol. IV (London, Trübner). — Vivien de St-Martin, L'année géographique, t. XIII, 1875 (Paris, Hachette).

En distribution :

—

CATALOGUE

DE LA

RICHE BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE

de feu M. Jules MOHL

Membre de l'Institut, Professeur au collège de France,
Président de la Société Asiatique.

Cette Bibliothèque sera vendue aux enchères, du 15 au 23 mai, par les soins de M. Ernest Leroux.

CATALOGUE

DE LA

BIBLIOTHÈQUE CHINOISE

De feu M. J.-M. CALLERY

Membre de l'Académie de Turin, interprète du Gouvernement français.

Cette Bibliothèque sera vendue aux enchères le 24 mai, par les soins de M. Ernest Leroux.

CATALOGUE DES LIVRES DE FONDS

DE LA

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

PREMIÈRE PARTIE :

Linguistique.— Anthropologie.— Livres relatifs à l'Orient et à l'Amérique.

DEUXIÈME PARTIE :

Philosophie. — Economie politique. — Littérature, etc.

—

Ces Catalogues seront envoyés *gratis*, à toutes les personnes qui en feront la demande.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

DE

PHILOLOGIE ET D'HISTOIRE

Un an, 5 fr. — Pour les Abonnés de la *Revue critique*, 3 fr. 50

N° 20 Dixième année. 13 mai 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 207, New Series, 22 avril. — Rambaud, La Russie Epique. Etude sur les chansons héroïques de la Russie, traduites et analysées pour la première fois. Paris, Maisonneuve (Dans un charmant article, M. Ralston apprécie très favorablement cet ouvrage ; il reproche seulement à l'auteur d'avoir suivi l'opinion des critiques russes en ce qui concerne la partie mythique de l'épopée russe ; cf. *Revue Critique*, 1876, n° 17, p. 276. M. Rambaud nous a adressé à propos de l'article de notre collaborateur quelques observations que nous publierons prochainement.) — A Calendar of Documents relating to Ireland, etc., 1171-1251. Ed by Sweetman. London, Longmans (l'éditeur se montre compétent). — *Nouvelles* (l'*Academy* s'était faite l'écho de bruits qui présentaient l'édition des *Lettres de Mlle Lespinasse* par M. Asse comme une contrefaçon de l'édition de M. Isambert. En présence des déclarations de MM. Asse et Isambert, insérées au Moniteur des 14 et 17 avril, l'Academy déclare se rétracter. La ressemblance des deux éditions est une pure coïncidence). — Lettre d'Egypte (K. L. N. Michell : au nombre des récentes trouvailles de M. Mariette figure une statue en basalte de la déesse Ta-ap-oer). — Voyage à Olympie (2e lettre par Sidney Colvin). — *L'Archiv für Slavische Philologie* (M. Ralston appelle l'attention sur cette nouvelle revue, dont la *Revue Crit.* a déjà parlé ; cf. n° 5 de 1876, p. 85). — *Philologie* (L'Academy analyse le prospectus de l'édition projetée du Tabari arabe ; cf. *Rev. Crit.* 1876, n° 15 couverture).

The Athenæum, n° 2530, 22 avril — Gladstone, Homeric Synchronism : an Enquiry into the Time and Place of Homer (ouvrage *réactionnaire*). — Anne Boleyn (M. Dixon renvoie les défenseurs de M. Brewer à son premier article ; il semble indiquer par là qu'il se refuse à prolonger la discussion). — La salle de lecture du British Museum (Percy Fitzgerald suggère certaines améliorations à introduire dans le service public). — L'origine aryenne de la race gaëlique (L'*Athenæum* résume une lettre de réclamation de M. Canon Bourke contre le jugement de l'*Ath.* sur son ouvrage *The Aryan Origin of the Gaelic Race*). — Titres des Souverains d'Angleterre (W. de Gray-Birch : (suite et fin). — Les fouilles d'Olympie (A. Le correspondant qui signe A. a été accusé de reproduire des articles de journaux allemands ; il répond qu'il ne sait pas l'allemand et qu'il tire ses informations de journaux grecs et de rapports adressés à lui). — *Mélanges* (M. Mason conteste l'explication donnée par M. Schmidt dans son dictionnaire Shakespearéen du *To be resolved* d'Othello).

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE

Bernhardi, John Milton's politische Hauptschriften üb. B. II. (Leipzig, Koschny). — Caspari, Arabische Grammatik. 4te Aufl. v. A. Müller, (Halle, Waisenhaus) — Gaffarel, La Floride (Paris, Didot). — Ginsberg,

Lebens-und Characterbild Spinoza's (Leipsig, Koschny). — JOLLY, Nâradîya Dharmasâstra (London, Trübner). — KIRCHMANN, V., Die Bedeutung der Philosophie (Leipsig, Koschny); Immanuel Kant's Logik. 2te Aufl. (Ibid). — KLACZKO, Deux Chanceliers, 2e éd. (Paris, Plon). — KŒLBING, Beiträge zur vergleichenden Geschichte der romantischen Poesie u. Prosa d. Mittelalters (Breslau, Kœbner). — MELTZER, Papst Gregor und die Bischofswahlen (Dresden, Schönfeld). — MEYER, L., Livländische Reimchronik herausg. (Paderborn, Schöningh). — PHILIPS, The doctrine of Addai the apostle now first ed. with. engl. transl. (London, Trübner). — RATHERY, Le comte de Plélo (Paris, Plon). — ROBIOU, Mémoire sur l'économie politique etc., de l'Egypte aux temps des Lagides (Paris, Impr. Nat.). — RODRIGUES, Les seconds chrétiens. Saint Paul (Paris, M. Lévy). — SCHULTZE Die Germanischen Elemente der Französischen Sprache (Berlin, Calvary). — SCHUSTER, Ueber die erhaltenen Porträts der Griechischen Philosophen (Leipzig, Breitkopf u. Härtel).

Nota. — Tous ces ouvrages sont distribués entre nos collaborateurs.

En distribution

CATALOGUE

DE LA

RICHE BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE

de feu M. Jules MOHL

Membre de l'Institut, Professeur au collège de France,
Président de la Société Asiatique.

Cette Bibliothèque sera vendue aux enchères, du 15 au 23 mai, par les soins de M. Ernest Leroux.

CATALOGUE

DE LA

BIBLIOTHÈQUE CHINOISE

De feu M. J.-M. CALLERY

Membre de l'Académie de Turin, interprète du Gouvernement français.

Cette Bibliothèque sera vendue aux enchères le 24 mai, par les soins de M. Ernest Leroux.

CATALOGUE DES LIVRES DE FONDS

DE LA

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

PREMIÈRE PARTIE :

Linguistique.— Anthropologie.— Livres relatifs à l'Orient et à l'Amérique.

DEUXIÈME PARTIE :

Philosophie. — Économie politique. — Littérature, etc.

Ces Catalogues seront envoyés *gratis*, à toutes les personnes qui en feront la demande.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

DE

PHILOLOGIE ET D'HISTOIRE

Un an, 5 fr. — Pour les Abonnés de la *Revue critique*, 3 fr. 50

N° 21 Dixième année. 20 mai 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy n° 208, New Series, 29 avril. — Narrative of the Mission of George Bogle to Tibet and of the Journey of Thomas Manning to Lhasa. Ed. by Cl. R. Markham. London, Trübner (G. Campbell : ouvrage agréable à lire et en même temps instructif, pour la publication duquel il faut remercier M. Markham). — Pseudo-Shakspere'sche Dramen. Herausg. V. Delius. II. Bd. Elberfeld (R. Simpson : Ce volume contient *Mucedorus* et *Fair Em* édités avec soin ; M. D. ne discutant pas dans ses introductions les raisons qui ont fait attribuer ces pièces à Shakespeare, M. Simpson supplée à ce silence dans son article). — G. Rawlinson, The Seventh Great Oriental Monarchy ; or, the Geography, History and Antiquities of the Sassanian or New Persian Empire. London, Longmans (Stanley Lane Poole : n'est qu'un recueil confus de matériaux), — Voyage à Olympie (dernière lettre, par Sidney Colvin). — *Tammuz* et *Adonis* (A. H. Sayce : montre que *Tammuz* est un mot accadien, qui se trouve sous les formes *Dû-zi* et *Dumu-zi* ou *Tam-zi*. La forme *Dû-zi* est devenue *Tauz* chez les Sabéens de Harrân, et ce *Tauz* rappelle le grec *Thoas* ou *Theias* donné par le poète Panyasis comme nom du père d'Adonis. Ainsi *Thoas* est un doublet de *Tammuz* et le nom du père d'Adonis est celui d'Adonis lui-même). — Les idiomes du Yenisseï (Isaac Taylor ; suite de sa polémique avec le prince L. Bonaparte). — Os Lusiadas de Luiz de Camoes. Von Dr C. von Reinhardstœttner. Strassburg and London, Trübner (Henri Nicol : assez mauvais).

The Athenæum n° 2531, 29 avril. — Mandell Creighton, Epochs of Modern History. The Age of Elizabeth. Longmans (ouvrage qui pourrait égarer le lecteur, bien qu'il ne soit pas dépourvu de mérites). — Hilgenfeld, historisch-kritische Einleitung in das neue Testament. Leipzig, Fues (appréciation défavorable). — Réforme de l'orthographe anglaise (W. W. Skeat : expose ses idées à l'occasion de l'art. de Max Müller sur le même sujet, paru dans la *Fortnightly Review*). — Anne Boleyn (J. Gairdner : déclare qu'il ne veut plus discuter avec M. Dixon). — Les inscriptions d'Asoka (M. Cunningham annonce qu'on a découvert deux nouvelles versions de l'inscription de Rûpnâth ; l'une d'elles est datée 252 — probablement de l'ère du Nirvâna — et M. C. pense que cette date correspond à 226 av. J.-C.). — Les fouilles d'Olympie (A).

Literarisches Centralblatt, n° 17, 22 avril. — Harkavy und Strack, Catalog der hebräischen Bibelhandschriften der Bibliothek in St-Petersburg, 1-2. Leipzig, Hinrichs, 7 fr. 50 (publication très importante, où sont notamment dévoilées les fraudes et falsifications du juif Karaïte Firkowitsch, premier fondateur de l'admirable collection de bibles hébraïques réunie à St-Pétersbourg). — *Patrum apostolicorum opera*, edd. Gebhardt, Harnack, Zahn, I. Leipsig, Hinrichs, 7 fr. 50 (réédition fort améliorée du recueil de Dressler). — Reiff, der Glaube der Kirchen und Kirchenparteien. Basel Bahnmeier, 11 fr. 25 (résumé généralement impartial). — Jüngst, Ameri-

kanischer Methodismus in Deutschland. Gotha, Perthes, 2 fr. — Pöhlmann, der Römerzug Heinrich's VII. Nürnberg, Korn, 2 fr. 50 (estimable). — Müller, politische Geschichte der neuesten Zeit, 3e éd. Stuttgart, Neff, 6 fr. 25 ; Bulle, Geschichte der neuesten, Zeit, I. Bremen. Kredner, 7 fr. 50. — Wolff, historicher Atlas, I. Berlin, Reimer, 3 fr. 75 (à l'usage des classes).— Pfaff, Heinrich Moser. Schaffhausen, Brodtmann, 4 fr. (vie d'un industriel suisse).— Hercher, über die homerische Ebene von Troja. Berlin Dümmler, 1 fr.25 (l'auteur voit avec raison dans les descriptions homériques une conception poétique et non un tableau réel ; il oublie sa méthode en expliquant ce qui se rapporte au Simoïs). — Schmidt Quaestiones de pronominum demonstrativorum formis Plautinis. Berlin, Weidmann, 3 fr. — Lehmann, Forschungen über Lessing's Sprache. Braunschiveig, Westermann, 7 fr. 50. — Schiller, Geschäftsbriefe, hgg. Von Gödeke. Leipsig, Veit, 9 fr. — Blümner, Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern, I, 2. Leipzig, Teubner, 6 fr. 50 (très-utile). — De Saulcy, Numismatique de la Terre-Sainte. Paris, Rothschild, 60 fr. (digne de tout éloge ; seulement le manque de renvoi entre le texte et les planches, d'ailleurs excellentes, en rend l'usage fort incommode). — Hartmann, zur Reform des höheren Schulwesens. Berlin, Duncker, 2 fr. 50; Müller, zur Reform der höheren Unterrichtsanstalten. Berlin, Weidmann, 50 c. (deux plans, l'un d'un philosophe, l'autre d'un pédagogue, relatifs à la question brûlante en Allemagne de l'instruction secondaire nationale, des *Realschulen* et des *Gymnases*). — Allgemeine Beschreibung und Statistik der Schweiz, hgg. von Wirth, 3. Zürich, Orell, 12 fr. 50 (volume consacré à l'enseignement). — Müller, Anna Christina Ehrenfried von Balthasar. Greifswald, 2 fr. 50 (biographie d'une femme savante du siècle dernier).

Revue d'Alsace, Janvier-Mars 1876. — C. Schmidt, Wimpheling et Locher (curieux récit de la lutte entre ces deux savants dont le premier condamnait la lecture des poètes païens tandis que le second en prenait vivement la défense). — R. Reuss, le marquis de Pezay (notice biographique accompagnée d'une analyse des *Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises* où le marquis raconte en 1772 ses impressions de voyage en Alsace). — D. Fischer, Notice historique sur l'ancienne seigneurie de Diemeringen (cette seigneurie, arrosée par l'Eichel appartint d'abord aux seigneurs de Fénétrange, fin du XIIIe s. — 1495 puis aux rhingraves jusqu'en 1793 où elle fut incorporée au territoire français). — J. J. Meyer, Herrad de Landsperg et le *Hortus Deliciarum* (analyse détaillée et intéressante du célèbre manuscrit détruit en 1870 pendant le bombardement de Strasbourg). — Notes de Grandidier sur l'introduction du luthéranisme en Alsace. — Voyage de l'abbé Regnier des Marais en Alsace. — Dictionnaire biographique de l'Alsace (Liste des généraux et officiers supérieurs alsaciens, ayant servi dans l'armée française).

N° 22 Dixième année. 27 mai 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 209, New Series, 6 mai. — Le Musée britanique (analyse du rapport annuel publié par le *British Museum* sur ses acquisitions). — Robert, comte de Salisbury et son fils William, vicomte Cranborne (A. J. Horwood). — Les idiomes du Yénissei (L. L. Bonaparte : établit contre M. Taylor que l'idiome Kot ne peut être altaïque). — ΤΟΥ ΕΝ ΑΓΙΟΙΣ ΠΑΤΡΟΣ ΗΜΩΝ ΚΛΗΜΕΝΤΟΣ ΕΠΙΣΚΟΠΟΥ ΡΩΜΗΣ αἱ δύο ΠΡΟΣ ΚΟΡΙΝΘΙΟΥΣ ΕΠΙΣΤΟΛΑΙ, *ἐκ χειρογράφου τῆς ἐν Φαναρίῳ Κωνσταντινουπόλεως βιβλιοθήκης τοῦ Παναγίου Τάφου, νῦν πρῶτον ἐκδιδόμεναι*.... ὑπὸ ΦΙΛΟΘΕΟΥ ΒΡΥΕΝΝΙΟΥ, Ἐν Κωνσταντινουπόλει (C. W. Russell, 1er article très intéressant, dans lequel le critique, après avoir fait l'historique des efforts infructueux que tentèrent à différentes époques les puissances européennes, parmi lesquelles se distingue la France, pour découvrir à Constantinople des manuscrits intéressant les littératures classique et sacrée, signale l'importance de la trouvaille inespérée d'un ms. contenant les épîtres *complètes* de Clément dans la bibliothèque du Saint Sépulcre du Fanar, puis passe en revue les éditions connues de ces épîtres et arrive à l'examen du présent volume dû au Métropolitain de Serrhæ, Philothée Bryennius. Ce volume, outre le texte des épîtres, contient une introduction en grec et des notes très étendues dans lesquelles l'auteur se montre au courant de tout ce qui a été publié sur son sujet. Le ms. renferme encore plusieurs autres ouvrages dont M. R. donne les titres. La publication si soignée du métropolitain Bryennius doit être accueillie avec la plus grande faveur).

The Athenæum, n° 2532, 6 mai. — Major Herbert Wood, the Shores of Lake Aral. Smith, Elder and Co (ouvrage capital, dans lequel on trouve réunis non seulement tous les matériaux historiques relatifs à l'Aral, à la Caspienne et aux fleuves qui se jettent dans ces mers, mais encore une masse d'observations directes entièrement nouvelles dues à l'auteur). — Percy Fitzgerald, The great canal of Suez. Tinsley Brothers ; De Lesseps the Suez canal, transl. by d'Anvers. King. — The First Forty Years of Intercourse between England and Russia, 1553-1593. Documents.... ed. by George Tolstoi. St Petersburg (extrêmement intéressant). — La réforme orthographique (Alexander Ellis ; Hyde Clarke ; James Spedding : donnent leur avis sur cette question à propos du récent article de M. Skeat, *Réforme de l'orthographe anglaise*). — Le congrès oriental de St-Pétersbourg (première série des questions qui seront agitées à ce congrès).

Literarisches Centralblatt, n° 18, 29 avril. — Bruder, Concordantiæ omnium vocum novi testamenti (in 5 fasc.). Fasc. 1 Ed. III. Leipsig, Bredt. In-8°, 40 p., 1 fr. 25. — Benrath, Bernardino Ochino von Siena. Leipsig, Fues. In-8° xii-383 p., 8 fr. 75 (excellente contribution à l'histoire de la Réformation). — Archiv f. schweizerische Geschichte. 20 Bd. Zürich, Höhr. In-8°, xviii-349 p., 10 fr. 50. — Mayer, Die Stadt Nördlingen. 1. Lief. Nördlingen, Beck. In-8°, iv-105 p., 1 fr. 75. — Arneth (von Maria Theresa) u. der Siebenjährige Krieg. 2 Bde. Wien, Braumüller. In-8°, xii-541, xii-514 p., 30 fr. (On constate les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans les œuvres précédentes du savant auteur). — Levy, Neuhebraïsches u.

chaldäisches Wörterbuch. 3. Lief. Leipsig, Brockhaus. In-8°, p. 225-336, 6 fr. 25. — Ribbeck, die römische Tragödie (cf. *Rev. Crit.* 1876, p. 91). — Munk, Geschichte d. römischen Literatur. 2. Aufl. bearb. v. Seyffert. 1. Bd. Berlin, Dümmler. In-8° viii-452 p., 6 fr. 25 (art. favorable). — Gœthe's Briefwechsel mit den Gebrüdern v. Humboldt... hrsg. V. Bratranek. Leipzig, Brockhaus. In-8°, xlix-443 p., 11 fr. 25. — Lehrs, Populäre Aufsätze aus dem Alterthum. 2. Aufl. Leipzig, Teubner. In-8°, xi-507 p., 13 fr. 75. — Forchhammer, Daduchos (la *Revue Critique* rendra prochainement compte de cet ouvrage).

— n° 19, 6 mai. — Preger, Beiträge zur Geschichte der Waldesier im Mittelalter. München, Franz, 3 fr. 40 (important). — Rosin, die Ethik des Maimonides, Breslau, Skutsch (ouvrage plein de recherches et de résultats). — Makuscev, Monumenta historica Slavorum meridionalium, I, 1. Prag, Calve, 12 fr. 50 (intéressant). — Curtius, Alterthum und Gegenwart. Berlin, Hertz, 8 fr. 75, (discours académiques). — Feierabend, Geschichte der eidgenössischen Schützenfeste. Aaron, Sauerländer, 2 f. 50. — Tobler, Bibliographia geographica Palaestinae ab a. CCCIII usque ad a. M. Dresden Schönfeld, 1 fr. 25 (voy. *Rev. Crit.* 1875, t. II, p. 286). — Bancroft, The native races of the Pacific States of North América, 3 voll. Leipsig, Brockhaus, 90 fr. (ouvrage colossal, qui aura encore deux volumes, mais qui pourrait être mieux conçu, plus complet et plus exact). — Schiff, Culturbilder aus Dalmatien. Wien, Klic, 6 fr. 25. — Egli, neue Erdkunde für höhere Schulen. Saint-Gall, Huber (très bon). — Naville, la Litanie du soleil. Leipzig Engelmann, 25 fr. (ouvrage capital pour l'intelligence des mystères de la religion égyptienne). — Grube, Suparnâdhyayâh Leipzig, Brockhaus, 3 fr. 75 (édition princeps d'un texte important et difficile, appendice du rigveda). — Fulda, Shakespeare. Marburg, Ehrhardt, 5 fr. 60 (sans valeur). — Marcillac, Histoire de la musique moderne. Paris, Sandoz, 8 fr. (digne d'éloge). — Von Strantz, die Blumen in Sage und Geschichte. Berlin, Enslin, 10 fr. (Livre gracieux et instructif).

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE :

Aichner, Compendium juris ecclesiastici, ed. quarta (Brixen, Weger). — Cassell's History of India illustrated, 5 fasc. (London, Cassell). — Henrard, Marie de Médicis dans les Pays-Bas (Paris, Baudry). — Kessel, Disquisitiones eschatologicæ de libro Koheleth (Brixen, Weger). — Mège, Formation et organisation du département du Puy-de-Dôme 1789-1801 (Paris, Aubry). — Suringar, Joannis Glandorpii Disticha Lib. Sec. Lugd. Bat., Brill). — Talbert, De la prononciation de la voyelle U au XVI[e] siècle. Lettre à M. Arsène Darmesteter (Paris, Thorin). — Ungedruckte Berichte und Tagebücher zur Geschichte des concils von Trient, herausg v. von Döllinger (Brixen, Weger). — Zingerle, Sancti Patris Ephraemi Syri sermones duo ex condicibus (*sic*) syriacis romanis éditi (Brixen, Weger).

Nota. Ces ouvrages, sauf l'histoire illustrée de l'Inde de Cassel, sont distribués entre nos collaborateurs.

N° 23 Dixième année. 3 Juin 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 210, New Series, 13 mai. — The Elegies of Sextus Propertius, Translated into English Verse. By James Cranstoun. Edinburgh, Blackwood (R. Ellis : bonne traduction). — *Correspondance*. L'idiome Kot (F. Max Müller : déclare s'incliner, en ce qui concerne cet idiome, devant l'autorité de Schiefner et du prince L. L. Bonaparte). — L'expression *Bicched Bones* dans Chaucer (Walker W. Skeat : croit que *bicched* signifie *marqué de points* ; ainsi s'explique que des dés à jouer soient appelés *bicched bones*). — Les deux épitres de Clément, publiées par Philothée Bryennius (2e art. par C. W. Russell ; cf. le précédent n° de l'Academy).

The Athenæum, n° 2533, 13 mai. — Fox Bourne, The Life of John Locke. 2 vols. King. — Prejevalsky, Mongolia, the Tangut Country, and the solitudes of Northern Tibet. Translated by Delmar Morgan. With Introduction and Notes by col. H. Yule. Maps and Illustrations. Sampson Low (fort intéressant ouvrage ; traduction bien faite). — Sumner Maine, village communities in the East and West. Murray (édition nouvelle considérablement augmentée de cet important ouvrage). — Head, Metrological Notes on Ancient Electrum Coins. Smith (monographie riche en enseignements et que tous les numismates devront lire). — Wyatt Gill, Myths and Songs from the South Pacific. With a Preface by Max Müller. King (ces mythes très caractéristiques appartiennent aux natifs des îles Hervey). — Roi et empereur. Rex et Imperator. ΒΑΣΙΛΕΥΣ (R. G. Latham : expose le rapport qui a existé à diverses époques entre ces termes). — Nouveau mesurage de la Grande Pyramide.

Archiv fur Slawische Philologie. — 2e livraison. (Voir sur ce recueil la Revue du 29 janvier 1876). Leskien. Un nouveau testament en langue sorbe (ou sorabe) de 1548 d'après un ms. de la Bibliothèque de Berlin. — W. Nehring, Les travaux philologiques chez les Polonais dans ces derniers temps. — V. Iagic, contes Sud-Slaves avec une note de M. Köhler. — K. Müllenhoff, Donau, Dunav-Dunaj. Iagic, Dunav-Dunaj (le Danube) dans la poésie populaire des Slaves. (Important au point de vue ethnographique). — Variétés. Al. Müller, Informatio ad cavendam pestim (tiré d'un ms. tchèque de la Bibliothèque d'Olmütz. — Note de M. Kœhler sur le travail de M. Iagic publié dans la précédente livraison. Rapprochements intéressants pour la littérature populaire comparée. — L'*Archiv* annonce qu'il donnera dans sa prochaine livraison une revue bibliographique des publications concernant la philologie slave qui ont paru dans les cinq dernières années.

Literarisches Centralblatt, n° 20, 13 mai. — Hofmann, die heilige Schrift neuen Testaments, VII, 1. — Revelationes Gertrudianæ et Mechtildianae, I. Poitiers, 1875, 25 fr. (publication des Bénédictins de Solesmes). — Baur, drei Abhandlungen zur Geschichte der alten Philosophie neu hgg. von Zeller. Leipzig, Fues, 10 fr. — Kind, der Kampf des Origenes gegen Celsus um die Stellung des Menschen in der Natur. Jena, Dufft, 1 fr. 25. — Plotins Abhandlung περὶ θεωρίας, übers. von Müller. Berlin, Weidmann, 2 fr. — Haas, de philosophorum scepticorum successionibus.

Würzburg, Stuber, 1 fr. 50 (remarquable). — VAIHINGER, Göthe als Ideal universeller Bildung. Stuttgart, Meyer, 1 fr. 50. — DEL PEROJO, Ensayos sobre el movimiento intelectual en Alemania, I. Madrid, Medina 3 fr. 50 (très sympathique à l'Allemagne). — ROEPELL, Polen um die Mitte des 18. Jahrhunderts. Gotha, Perthes, 5 fr. (digne en tous points de l'excellente histoire de Pologne que l'auteur n'a pas achevée). — HOFFMANN, Occident und Orient. Stuttgart, Steinkopf, 3 fr. 75 (l'auteur dirige en Palestine les *Tempelgemeinden*, sorte d'association protestante, au *point de vue* de laquelle il propose une solution des questions orientales). — MÜLLER, die Entwickelung der preussischen Festungs und Belagerungs-Artillerie. Berlin, Oppenheim, 8 fr. 75. — VON CROUSAZ, das Offizier-Corps der preussischen Armee nach seiner historischen Entwickelung. Halle, Heudel, 3 fr. 15. — Babrii Fabulae, rec. EBERHARD. Berlin, Weidmann, 1 fr. 80 (édition supérieure aux précédentes). — DEETZ, Alexander Pope. Leipsig, Mentzel, 3 fr. 75. — LOEHNIS, Unterricht, Erziehung und Fortbildung, I. London, Siegle, 12 fr. 25. — SINISTRARI, de la Démonialité et des animaux incubes et succubes, p.p. LISEUX... Paris, 1875 (ouvrage singulier et resté inédit d'un Franciscain du 17e siècle.)

— n° 21, 20 mai. — BYK, Die vorsokratische Philosophie der Griechen in ihrer organischen Gliederung dargestellt, I. Theil : Die Dualisten ; Leipsig, Schaefer, 6 fr. 25 (méthode arbitraire ; les « dualistes » sont Thalès, Anaximandre, Anaximène, les Pythagoriciens, Empédocle et Anaxagore). — PEIPERS, Untersuchungen über das System Plato's, I. Theil : Die Erkenntnisstheorie Plato's ; Leipsig, Teubner, 21 fr. (ouvrage diffus sur un point spécial de la philosophie de Platon). — DREHER, Die Kunst in ihrer Beziehung zur Psychologie und zur Naturwissenschaft ; Berlin, Hempel, 1 fr. 90 (intéressant). — MAURER, Island von seiner ersten Entdeckung bis zum Untergange des Freistaates ; München, Kaiser, 12 fr. 50 (résultat de longues études). — CZERNY, Bilder aus der Zeit der Bauernunruhen in Oberösterreich. 1626, 1632, 1648. Linz, Ebenhöch, 6 fr. 75 (recueil de documents, précédé d'une introduction ; très impartial). — KRAMER, Neue Beiträge zur Geschichte August Hermann Franke's ; Halle, Buchh. d. Waisenhauses 3 fr. 15. — PAUR, Zur Literatur-und Kulturgeschichte ; Leipsig, Leuckart, 10 fr. (contient quelques articles intéressants, pédagogiques et littéraires, relatifs à la Silésie). — Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος. Σύγγραμμα περιοδικόν. Τόμος η'. Constantinople, Koromilas (contient des recherches nouvelles sur les mœurs, la poésie, les dialectes des populations grecques de l'empire ottoman ; à la fin, onze inscriptions inédites). — BRIX, Ausgewählte Komödien des T. M. Plautus, für den Schulgebrauch erklärt. 4. Bändchen : Miles gloriosus ; Leipzig, Teubner, 1 fr. 90 (digne des volumes précédents). — NICOLAI, Geschichte der neugriechischen Literatur ; Leipzig, Brockhaus, 6 fr. 25 (travail hâtif). — E. DE SAINTE-MARIE, Bibliographie carthaginoise ; Constantine (Arnolet) Alger (Jourdan) et Paris (Challamel) : Extrait du Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine (plein d'erreurs et de négligences). — WOERMANN, Die Landschaft in der Kunst der alten Völker. Mit 10 Taff. München, Ackermann, 15 francs.

MÉMOIRES D'ANTHROPOLOGIE

PUBLIÉS RÉCEMMENT

PAR LA LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, 28

PARIS

BATAILLARD (PAUL)

Sur l'origine des Bohémiens ou Tsiganes. Les Tsiganes de l'âge du bronze, in-8°. . . . . 2 fr.
— Notes et Questions sur les Bohémiens en Algérie, in-8°. . 1 fr.

BAYE (J. DE)

Congrès international. Compte-rendu de la septième session tenue à Stockholm 1875, in-8°. . . . . 4 fr.
La Trépanation préhistorique. In-8°, fig. sur bois 2 50

BER

Populations préhistoriques d'Ancon (Pérou), 1875, in-8°. . . 1 fr.

BERENGER-FÉRAUD (Dr)

Etudes sur les Ouolofs (Sénégambie), 1875, in-8°. 1 25
Etudes sur les Peuls de Sénégambie, 1875, in-8°. . . . . . . 1 fr.

BLONDEL (S.)

Le Jade, étude historique sur la pierre appelée yû par les Chinois, 1875, in-8° . . . . , , ... 2 fr.

BROCA (PAUL)

Instructions craniologiques et craniométriques de la Société d'Anthropologie de Paris, 1875, in-8°, fig. . . . . 6 fr.
— Sur la mensuration de la capacité du crâne, 1873, in-8°, fig. 2 50
— Sur l'origine et la répartition de la langue basque, 1875, in-8° carte et planche. . . . . 3 fr.
— Recherches sur l'indice orbitaire, 1876, in-8°, fig. . . . . 2 fr.

BOUCHER (H. DU) ET RAYMOND POTTIER

L'âge de la pierre polie dans les Landes, 1875, in-8°, fig. . . 1 50

GIRARD DE RIALLE

De l'anthropophagie, étude d'ethnologie comparée, 1875, in-8° 2 fr.

HAMY

Documents inédits sur les Bougors du gouvernement de Tomsk (Sibérie), in-8° fig.. . . . . 2 fr.

N° 24 Dixième année. 10 Juin 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, nº 211, New Series. — Von Döllinger, Ungedruckte Berichte und Tagebücher zur Geschichte des Concils von Trient. Nœrdlingen, Beck (Acton). — Calendar of State Papers, Domestic Series, 1649-1650, Preserved in the State Paper Department of Her Majesty's Public Record Office. Ed. by Mary Anne Everett Green. London, Longmans (David Masson). — The Encyclopaedia Britannica. Ninth Ed. Vols II. and III. Edinburgh Black (J. P. Mahaffy : magnifique ouvrage rédigé par les savants les plus compétents dans toutes les branches du savoir). — Cox, A General History of Greece ; The Greeks and the Persians. London, Longmans (H. F. Pelham : le premier de ces ouvrages s'adresse au grand public, le second aux étudiants ; on peut relever beaucoup d'erreurs et d'omissions dans ces volumes, mais ils sont intéressants et d'une lecture agréable). — *Nouvelles* (M West, l'iranisant, revient de l'Inde avec une collection d'ouvrages pehlevis presqu'inconnus en Europe). — Musées et Bibliothèques à Rome (C. I. Hemans). — La Bibliothèque nationale (détails empruntés au rapport officiel sur cet établissement). — *Correspondance.* Le nouveau ms. de Clément de Rome (J. B. Lightfoot : relève une assertion émise par M. Russel, au sujet de son édition des épitres ; voy. le dernier nº de l'*Academy*) ; — Les idiomes du Yénisseï (Isaac Taylor : nouvelle réplique au prince Lucien Bonaparte ; la rédaction clot la discussion). — Earl of Dunraven, Notes on Irish Architecture. Ed. by Margaret Stokes. Vol. I. London, Bell (James Graves ; cf. le présent nº de la Revue). — Le cimetière romain d'York (James Raine ; 2e article).

The Athenæum nº 2534, 20 mai. — Dowell, A Sketch of the History of Taxation in England. Vol. I. Longmans (non sans mérite). — Ludlow, The War of American Independence, 1775-1783. Longmans (l'auteur montre un jugement sain, mais son ouvrage contient beaucoup d'erreurs). — Shakspeare et Mucedorus (J. Payne Collier). — Les titres des souverains anglais (A. J. Horwood : ajoute une observation à l'article récent publié sur ce sujet par l'*Athenæum*). — Lassen (notice nécrol.). — Antiquités romaines à Bristol.

Archivio storico artistico archeologico e letterario della città e provincia di Roma fondato e diretto da Fabio Gori. Rome, typ. Salviucci. Première année 1875-1876. Prix de l'abonnement : 10 francs.

1er fascicule. Programma. — Aneddoti e lavori di Michelangelo Buonarroti ignoti ai biografi, p. F. Gori. — Documenti intorno a Michelangiolo trovati ed esistenti in Roma. — Papa Paolo IV ed i Carafa suoi nepoti giudicati con nuovi documenti (F. G.) — Lega tra la Santa Sede e la Francia nel 1555 per la libertà d'Italia. — Lettera di Enrico II re di Francia al console della nazione fiorentina a Roma. — Benvenuto Cellini a Roma e gli orefici che lavorarono pei papi nella prima meta del secolo XVI par A. Bertolotti. — Congresso scientifico di Palermo. — Iscrizione capitolina relativa a Carlo d'Angio re di Sicilia e senatore di Roma. — Annunzi bibliografici —

Pitture ed Iscrizioni scoperte presso la Porta maggiore di Roma — Frammento di elogio del console Messalla Corvino.

2e fascicule. Ai nostri lettori. — Documenti intorno a Michelangiolo, suite par A. Bertolotti. — Benvenuto Cellini, suite. L'inventario della Bottega, il Salvacondotto ed i costituti originali del Cellini ed altri nuovi Documenti. — Congresso scientifico di Palermo, suite. — Archeologia. Foro Esquilino, etc., etc. — Notizie varie : Statua di Carlo d'Angio. — Movimento artistico — Necrologio — Scavi del foro Romano etc. Annunzi bibliografici.

N° 25 Dixième année. 17 Juin 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

PÉRIODIQUES.

The Academy, nº 212, New Series, 27 mai. — Fox Bourne, The Life of John Locke. London, King (J. J. Cartwright).— La Société pour l'histoire hanséatique (R. Pauli : donne quelques détails sur la prochaine séance générale annuelle de cette société et sur l'état de ses publications). — Lettre d'Egypte (Roland L. N. Michell : le mouvement scientifique au Caire). — *Correspondance*. Max Müller et le Buddhisme (A. Gray : considérations sur l'état actuel et sur les destinées du Buddhisme à propos de la division faite par Max Müller des religions en propagandistes et en non propagandistes). — Les fouilles du Dr Schliemann (W. J. Stillmann : reproche à M. Schliemann de manquer de méthode et de science archéologique et espère qu'il s'adjoindra un archéologue de profession pour ses fouilles ultérieures). — Papillon, A Manual of Comparative Philology as applied to the Illustration of Greek and Latin Inflexions. Oxford, Clarendon Press (A. S. Wilkins : cet ouvrage rendra de grands services aux étudiants ; seulement, dans une prochaine édition, l'auteur devra veiller à se mieux tenir au courant des dernières recherches ; il devra aussi adopter une transcription uniforme).

The Athenæum, nº 2535, 27 mai. — La « Vie d'Alfred » d'Asser (Henry H. Howorth : fait peu de cas de cette chronique et ne croit pas qu'elle soit réellement d'Asser). — La réforme orthographique (Walker W. Skeat).

Literarische Centralblatt, nº 22, 27 mai. — Leimbach, Das Papiasfragment ; Gotha, Perthes ; 3 fr. 50 (Papias a connu personnellement l'auteur du quatrième évangile : opinion combattue dans l'article). — Zezschwitz, System der praktischen Theologie, Paragraphen für akademische Vorlesungen, I. Leipzig, Hinrichs ; 3 fr. 50 (esprit luthérien orthodoxe. — Volkmann von Volkmar, Lehrbuch der Psychologie, 2. Aufl. II. Cöthen, Schulze ; 12 fr. 50 (clair et net comme le premier volume ; école de Herbart ; ne tient pas compte de ce qui a paru depuis 1870). — Schulze, Kant und Darwin ; Jena, Dufft ; 5 fr. (33 lignes d'introduction et 8 pages de remarques appartiennent à l'auteur qui a signé le livre ; le reste, 278 pages, est formé d'opuscules déjà connus et de citations de Kant). — Bastian, Die Vorstellungen von der Seele ; Berlin, Lüderitz ; 1 fr. 25 (une conférence). — Pfleiderer, Der moderne Pessimismus ; Berlin, Lüderitz , 2 fr. 25 (une brochure ; ton pastoral). — Weber, Allgemeine Geschichte, XI. Geschichte der Reformation ; Leipzig, Engelmann : 8 fr. 50 (destiné au grand public ; ouvrage recommandable). — Hoffmeister, Das europäische Russland ; Berlin, Mittler ; 1 fr. 50. — Leopold, Spaniens Bürgerkrieg ; Hannover, Helwing ; 5 fr. — Schlagintweit, Die Prairien des amerikanischen Westens, mit Illustrationen ; Cöln und Leipzig, Mayer : 4 fr. 50. — Prutz, Aus Phönizien ; Leipzig, Brockhaus ; 10 fr. — Gumplowicz, Race und Staat ; Wien, Manz ; 1 fr. 50 (sans portée scientifique). — Archiv für Slavische Philologie, unter Mitwirkung von Leskien und Nehring

herausgegeben von Jagic, I. Band, I. Heft; Berlin, Weidmann; 5 fr. (articles divers de grammaire, de littérature, de mythologie, également intéressants; cf. *Rev. Crit.* 1876, I, p. 85). — Legrand, Chansons populaires grecques; Paris, Maisonneuve (excellent). — Sommerbrodt, Scaenica; Berlin, Weidmann; 10 fr. (questions de détail sur le théâtre antique).

— nº 23, 3 juin. — Joannis Gerhardi Loci theologici, IX. Leipzig, Hinrichs; 9 fr. 35. — Ewald, Ueber das Leben des Menschen und das Reich Gottes IV. Leipzig,] Böhme u. Drescher; 8 fr. 35 (conclusion posthume de l'ouvrage; exposition systématique de la théologie biblique d'Ewald). — Schramm, Die Erkennbarkeit Gottes in der Philosophie und in der Religion; Bremen, Heinsius; 3 fr. (aperçus ingénieux). — Stein, Sieben Bücher zur Geschichte des Platonismus, 3. u. letzter Th. Verhältniss des Platonismus zur Philosophie der christlichen Zeiten; Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht; 10 fr. — Grimm, Arnold Geulinx' Erkenntnisstheorie und Occasionalismus; Jena, Dufft; 1 fr. 80 (considère Geulinx comme le plus important des disciples de Descartes). — Noiré, Grundlegung einer zeitgemässen Philosophie; Leipzig, Veit; 2 fr. 50 (combinaison du spinosisme avec la théorie moderne de l'évolution). — Pluntke, Die Aesthetik und die Philosophie; Hambourg, Richter; 3 fr. 15 (se rattache à Hegel). — Jungk, Die bremischen Münzen; Bremen, Müller; 37 fr. 50. — Gutzkow, Rückblicke auf mein Leben; Berlin, Hofmann u. Co. (révélations intéressantes sur la vie politique et littéraire de l'Allemagne entre les années 1830 et 1850). — Paulus, Die Cernirung von Metz; Berlin, Schneider u. Co. 10 fr. — Wolff, Geschichte der Belagerung von Belfort; Berlin, Schneider u. Co. 22 fr. 50. — Vie de Saint Auban, a poem in Norman-French, ed. by R. Atkinson; London, Murray (édition très soignée de ce poème *anglo-normand* d'après le manuscrit unique de Dublin). — Mises, Kleine Schriften; Leipzig, Breitkopf u. Härtel; 7 fr. 50 (articles humoristiques sur les sciences naturelles).

N° 26 Dixième année. 24 Juin 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

ANNONCES

The Academy, nº 213, New Series, 3 juin. — Bacon's Essays. With Introduction, Notes, and Index. By E. A. ABBOTT. London, Longmans (J. R. THURSFIELD : excellent). — Marquis DE COMPIÈGNE, L'Afrique équatoriale, 2ᵉ vol. Paris, Plon (R. F. BURTON : aussi mauvais que le 1ᵉʳ vol.). — M. CREIGHTON, The Age of Elizabeth. London, Longmans (A. J. CROSBY : sera utile aux étudiants). — Lettre de Paris (G. Monod : nouvelles littéraires ; revue critique des dernières publications marquantes). — *Correspondance*. Le Dʳ John Hall, beau-fils de Shakspere (F. J. FURNIVALL). — Le cimetière romain d'York (C. I. HEMANS : suppose que la statue mutilée découverte à York représente un de ces Eons qu'adoraient certaines sectes mystiques orientales qui avaient pénétré chez les Romains).

The Athenæum, nº 2536, 3 juin. — GARDINER, The First Two Stuarts and the Puritan Revolution, 1603-1660. Longmans ; HALE, The Fall of the Stuarts and Western Europe from 1678 to 1697. *Ibid.* (deux excellents ouvrages). — Le Vathek de Beckford. Réimprimé sur l'édition française originale par Stéphane MALLARMÉ. Paris, Labitte. — Memoir of Earl Spencer. By Sir DENIS LE MARCHANT. Bentley (2ᵉ article). — Sir G. B. AIRY, Notes on the Earlier Hebrew Scriptures. Longmans (écrit à un point de vue rationnaliste). — Séance annuelle de la Société asiatique (cette séance a été remarquablement intéressante par une communication de M. H. Rawlinson relative aux récentes découvertes de M. Smith. Celui-ci aurait retrouvé la capitale des Hittites de la Bible, lesquels seraient les ancêtres des Etrusques). — L'histoire de l'Égypte ancienne (résumé d'un discours prononcé par M. S. Birch à l'Université de Cambridge).

Literarisches Centralblatt, nº 24, 10 juin. — EWALD, Die Glaubenslehre II. Leipzig, Vogel ; 12 fr. 50 (troisième partie de la théologie biblique d'Ewald ; œuvre durable). — DANNENBERG, Die Deutschen Münzen der sächsischen und fränkischen Kaiserzeit. Berlin, Weidmann ; 50 fr. (important). — HUNDT, Die Urkunden des Bisthums Freising aus der Zeit der Karolinger. München, Franz, 2 fr. 50 (additions à l'*Historia Frisingensis* de Meichelbeck). — ROPP, zur deutsch-skandinavischen Geschichte des XV. Jahrh. Leipzig, Dunker et Humblot ; 5 fr. (trois dissertations sur le roi Eric dit le Poméranien et un appendice sur les sources de l'histoire de Suède ; rectifications importantes). — CARLSON, Geschichte Schwedens, V. Gotha, Perthes ; 15 fr. (à la fois patriotique et impartial). — WATTENBACH, Stockholm. Berlin, Hertz ; 1 fr. 25 (brochure intéressante). — SCHWEINFURTH, Artes Africanae. Leipzig, Brockhaus ; 30 fr. (complément intéressant de « Au cœur de l'Afrique »). — ANDREE'S Allgemeiner Volksschul-Atlas. Bielefeld u. Leipzig, Velhagen et Klasing ; 1 fr. 25 (bon). — GABELENTZ, Thai-kih-thu, des Tscheu-tsï Tafel des Urprincips. Dresden, Zahn ; 7 fr. 50 (recommandé aux philosophes et aux sinologues). — LASINIO, Il testo arabo

del commento medio di Averroe alla retorica di Aristotele, I. Firenze, Le Monnier. — SAVELSBERG, Beiträge zur Entzifferung der lykischen Sprachdenkmäler, I. Bonn, Weber; 2 fr. 25 (recherches sur l'alphabet lycien; analyse des inscriptions bilingues). — TAYLOR, The Etruscan language. London, Hardwicke (une conférence). — WRIGHT, The Celt, the Roman and the Saxon; 3e ed. London, Trübner. — LEXER Mittelhochdeutsches Handwörterbuch, II. N-U. Leipzig Hirzel; 31 fr. 25 (éminemment utile). — WLASSACK, Chronik des K. K. Hof-Burgtheaters. Wien, Rosner; 10 fr. ouvrage mal fait).

La Rivista Europea, mai 1876. — B. MALFATTI, le condizioni del regno Longobardo ai tempi della conquista franca. — M. AMARI, Della vita e delle opere di Francesco Miniscalchi Erizzo (né à Vérone en 1811, mort le 27 déc. 1875, voyagea en 1837 et 38 en Orient, se voua à l'étude de l'arabe et du turc, fut un des fondateurs de la Société géographique italienne, publia en 1861 l'*Evangeliarium Hierosolymitanum*, a laissé une foule de travaux manuscrits dont M. A. indique le contenu et parmi lesquels nous remarquons une traduction du catéchisme des Druses, et une grammaire de la langue des Akkas avec un glossaire de cinq ou six cents mots). — F. BOSIO, Pier Alessandro Paravia (professeur de littérature italienne à Turin; souvenirs personnels). — MAX MÜLLER, Una quistione in *foro justitiæ* (lettres au sujet de la querelle avec MM. Whitney, Bœhtlingk et Weber (quoi qu'il en soit du fond de la question, M. M. a pour lui l'avantage de la politesse et du calme). — N. CAIX, Ancora del Contrasto di Ciullo d'Alcamo, (réponse à MM. Paris et Bartoli; discute surtout les objections faites par M. B. dans le nº d'Avril de la *Riv. Europ.*). — L. DE SIMONE, La vita della Terra d'Otrante (suite; détails et mœurs). — Notices littéraires.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. M. BRÉAL, C. DE LA BERGE, G. MONOD, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD

DIXIEME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome II

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC., ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1876

ANNÉE 1876

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

PERIODIQUES ETRANGERS

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27. — **1er Juillet** — **1876**

126. — **Geschichte Jesu nach academischen Vorlesungen**, von Dr Karl. HASE. Leipzig, Druck und Verlag von Breitkopf und Hærtel, 1876, in-8° (VIII-612 p.).

Pour apprécier convenablement ou même comprendre cette œuvre d'un théologien fort honorablement connu, il faut se rappeler la place que la vie de Jésus tient, depuis 60 ans, dans l'enseignement universitaire en Allemagne. Elle n'est pas seulement un grand problème, le plus grand peut-être de l'histoire; elle est devenue une branche d'études particulière qui a sa date de naissance et une immense littérature. En 1819, Schleiermacher, le premier, en fit l'objet d'un cours régulier. A partir de ce moment, une vie de Jésus a eu sa place marquée dans le programme de chaque université allemande au même titre que l'histoire des dogmes ou celle de l'église. On s'explique ainsi l'infinie variété des hypothèses et des discussions dont le texte évangélique a été l'objet. Aucun autre texte n'a été analysé, fouillé, pétri à ce degré ; on peut dire que chaque phrase, chaque mot a reçu toutes les interprétations possibles et autres ; il s'est ainsi accumulé sur ce point, pendant soixante ans, une somme de travail dont le volume de M. K. Hase pourra donner quelque idée.

Il résume pour nous en effet un enseignement laborieux et régulier commencé en 1823, et poursuivi à peu près sans interruption jusqu'à nos jours. M. H. a précédé Strauss et a été l'un de ses maîtres ; il publiait en 1829 la première édition d'un manuel académique sur la vie de Jésus qui a servi de guide à de nombreuses générations d'étudiants. Depuis ce moment il n'a pas cessé de s'occuper de ce grand sujet ; il l'a repris tous les trois ou quatre ans dans son enseignement de professeur ; sa pensée toujours en éveil soumettait chaque fois à un examen toujours plus rigoureux les nouvelles hypothèses qui se succédaient sans relâche. D'un autre côté il a pris une part active et brillante dans toutes les grandes polémiques soulevées par la critique de Strauss, celle de Baur ou de M. Renan, représentant toujours au milieu de ces ardentes luttes la modération d'un esprit juste et fin, la défiance des systèmes, quelquefois le scepticisme et l'indécision d'une pensée préoccupée avant tout de rester impartiale et ouverte. Arrivé au terme de cette longue carrière, le vénérable professeur n'a pas voulu laisser se perdre le résultat d'un tel labeur. Ayant assisté à l'ouverture de cette pre-

mière période d'investigations critiques sur la vie de Jésus, il lui appartenait, semble-t-il, plus qu'à tout autre de la clore et d'en présenter l'inventaire.

En présence d'une telle œuvre, il nous est impossible de nous livrer à une discussion des détails. Quelque volumineuse qu'elle paraisse, elle n'est encore qu'un résumé, un ensemble de conclusions motivées sans doute, mais générales; il nous semble dès lors plus utile de bien expliquer les principes critiques de l'auteur, les dernières transformations qu'a pu subir sa pensée et les résultats définitifs auxquels il s'arrête. Ce sera dire assez pourquoi son œuvre, que nous avons accueillie avec une si respectueuse sympathie, nous paraît cependant insuffisante au point de vue scientifique.

Le premier trait à relever, c'est que deux tendances se combattent en M. Hase : d'un côté, une raison froide, claire, rigoureuse; de l'autre, un cœur religieux, une imagination d'artiste, un sentiment généreux de la poésie et de l'idéal. Il est rationaliste et mystique à la fois; tous ses efforts n'arrivent pas à concilier ces deux directions divergentes; il est souvent entraîné par son imagination ou son cœur au-delà de la borne qu'a posée sa raison. Il s'abstient souvent de conclure pour laisser la porte ouverte à toutes les solutions. Alors même qu'il ne veut pas quitter du pied la terre ferme, il a besoin de voir l'horizon ouvert devant lui; il n'est donc pas étonnant qu'ainsi tiraillée, sa pensée oscille souvent entre des décisions contraires. Lui-même l'avoue avec une candeur qui ne manque pas de fierté : « Vous « avez vu, dit-il, en prenant congé de ses auditeurs, que tout en partant « d'une vue générale, foncièrement rationnelle, j'ai conclu sur les points « particuliers, pour parler le langage des sectes, tantôt en faveur de l'incré« dulité, tantôt en faveur de la foi, selon que les motifs m'y conduisaient. « En bien des endroits où nous aimerions savoir, ne pouvant trouver le vrai, « je me suis borné à indiquer le probable, ou bien à poser les limites entre « lesquelles se doivent renfermer les conjectures. On pourra me taxer d'in« conséquence; sans doute ceux qui dès le principe, comme Strauss ou « Bruno Baur, sont résolus à ne regarder comme historique que ce qui est « vulgaire et de tous les jours, et à rejeter dans le domaine de la légende « et de la poésie toute grandeur extraordinaire, peuvent se montrer aisément « conséquents; ceux-là n'ont pas non plus de peine à l'être qui divinisent « la lettre de la Bible et ne se préoccupent que d'inventer des expédients « pour échapper aux objections irréfutables. A nos yeux il est d'une logique « supérieure de soumettre tous les textes à une libre et scientifique dis« cussion. Quand des faits grands et extraordinaires se démontrent comme « réels, il nous est d'un médiocre souci que l'intelligence n'ait pas de « place pour eux dans ses cadres ordinaires (p. 611 et 612). »

M. H. a donné de cette liberté d'esprit et de cet amour de la vérité une preuve bien remarquable : il avait maintenu jusqu'en ces derniers temps l'authenticité de l'évangile de Jean contre les objections de Strauss et de Baur; il abandonne aujourd'hui cette thèse. « C'est le cœur oppressé, « dit-il, que je me sépare de mon ancienne conviction; longtemps j'ai ré-

« sisté à l'aiguillon des démonstrations contraires, mais je n'ai plus la « même certitude ; je ne puis me dissimuler que les témoignages histori- « ques sont insuffisants, que les preuves internes dépendent toujours dans « une grande mesure des dispositions subjectives. Désormais je citerai donc « l'évangile de Jean, comme celui de Mathieu ou de Luc, c'est-à-dire comme « un évangile sorti de la tradition johannique et rédigé par un disciple dans « l'esprit de cet apôtre (p. 52). »

M. H. n'a pu, en effet, se résoudre à aller jusqu'au bout; il s'arrête à une hypothèse intermédiaire ; il maintient contre MM. Keim et Scholten la tradition du séjour de l'apôtre Jean en Asie-Mineure. Dans ce milieu, et sous l'influence de sa prédication, se serait formée à Éphèse une tradition évangélique indépendante de la tradition Galiléenne et c'est de cette tradition johannique que le quatrième évangile serait l'écho.

Nous comprenons bien les graves motifs de cette solution conciliatrice du plus obscur problème que présente peut-être l'histoire littéraire, mais nous doutons fort qu'elle se fasse adopter ; il suffit de relire cet évangile, de songer au caractère personnel et à la tendance systématique qui le distinguent, à l'intention réfléchie et consciente qui le traverse d'un bout à l'autre pour se convaincre que nous avons ici non pas l'écho d'une tradition, mais l'œuvre originale d'un des génies religieux les plus puissants de cette première époque chrétienne. Disons hardiment que si le rédacteur a derrière lui un apôtre, il est bien plus grand que son patron et l'a entièrement effacé. Moins satisfaisante encore nous paraît être la critique appliquée par M. H. à ce document ; ainsi il repousse comme une légende d'origine postérieure le miracle de Cana, il réduit celui de la multiplication des pains à une invitation que Jésus adresse aux foules de mettre toutes leurs provisions en commun, mais il est disposé à accepter la guérison du paralytique de Bethesda et à regarder comme historique le récit de la résurrection de Lazare en faisant entendre, il est vrai, que la mort de ce dernier n'avait été qu'apparente. On ne peut s'empêcher de trouver passablement arbitraires de telles distinctions dans un ensemble aussi logiquement lié et aussi homogène que le récit du quatrième évangile. Strauss avait raison de dire : C'est ici la robe sans couture, sur laquelle il faut jeter le sort, mais qu'on ne saurait partager.

Au seuil de toute vie de Jésus se dressent deux questions d'une importance décisive devant lesquelles M. H. reste dans la même perplexité. C'est la valeur historique des documents évangéliques et la question des miracles. Quant aux documents, nous venons de constater ses hésitations et son embarras en présence d'un évangile. Il n'est guère plus à l'aise avec les trois autres. Les écrits que nous avons sous les noms de Mathieu, Marc et Luc, non seulement sont d'une authenticité mêlée, mais ils ne sont pas des documents qu'on puisse appeler primitifs. Ils sont de formation secondaire ; ils représentent un second degré dans la littérature évangélique. Ils ont derrière eux non seulement une tradition orale, mais encore

une série de premiers essais de rédaction, qui se sont fondus dans nos évangiles ou se sont perdus. On comprend dès lors quel jeu est laissé à l'appréciation critique. M. H. affirme bien la crédibilité générale des évangiles. Mais quand il pose cette question : La légende ou le mythe ne s'y laissent-ils pas reconnaître ? il y répond affirmativement. Lui-même se montre disposé à leur faire une assez grande part. Ainsi il établit fort bien le caractère poétique et légendaire de ce qu'on appelle l'évangile de la nativité et de l'enfance du Christ. Les pages qu'il a consacrées à ce point nous paraissent être un chef-d'œuvre de discussion historique. Mais l'auteur s'efforce en vain de donner un critère objectif. Celui qu'il croit trouver dans l'accord de nos quatre récits évangéliques est d'une application aussi rare que délicate. La fusion dans une biographie homogène et vivante de ces quatre éléments d'information ou plutôt (car les quatre évangiles se réduisent à deux traditions différentes) de la relation synoptique et de la relation johannique est loin d'aller toute seule. On vient se heurter à des difficultés nouvelles. Même quand elles concordent, les deux traditions restent toujours distinctes. On a beau faire couler les deux sources dans le même lit, leurs eaux ne se mêlent pas. En fermant le livre de M. H., on a entendu, en chaque question, le pour et le contre ; on a flotté du commencement à la fin entre des solutions contraires et successivement triomphantes. Il ne reste guère de tout cela dans l'esprit que la conviction de l'impossibilité présente d'écrire une véritable biographie de Jésus.

Devant la question du miracle, la pensée de M. H. reste également flottante et incertaine. « C'est la tâche de la science, dit-il, de rechercher toujours et de montrer partout la connexion naturelle des choses. » Et dans ce sens il voit très-bien que la méthode scientifique implique la négation du miracle. Il écarte donc le miracle au sens populaire du mot. Mais d'un autre côté, le savant professeur croit fermement que les causes secondes qui expliquent les phénomènes ne suffisent pas à s'expliquer elles-mêmes et doivent être ramenées à une cause première. Il croit de plus à la Providence, à un plan dans l'histoire, et il aime à reconnaître dans certaines coïncidences une intervention de la volonté divine. « Le propre de la foi religieuse, dit-il, est de négliger les moyens, les causes intermédiaires, de ramener tous les événements à la cause suprême et d'en faire ainsi autant de miracles, bien qu'ils ne cessent pas d'être naturels. C'est dans ce sens que le miracle est, selon le mot de Gœthe, l'enfant chéri de la foi. » Dès lors la foi religieuse et la critique historique ne se contredisent pas, ce sont deux manières parallèles de considérer les mêmes faits. Sans détruire les événements évangéliques, celle-ci s'efforcera donc de retrouver sous la narration merveilleuse le cours naturel des choses. Par ce côté, M. H. tient à l'ancien rationalisme, et ses explications naturelles et rationnelles rappellent assez souvent celles de Paulus et de Gabler. On sait que cette exégèse, qui florissait au commencement de notre siècle, a été réfutée et détruite par Strauss, qui lui a substitué l'explication mythique. M. H. fait

bien à cette dernière d'importantes concessions, mais il les fait avec regret. On sent bien qu'il date comme critique d'avant Strauss, et qu'il a eu moralement beaucoup de peine à se faire aux procédés d'une exégèse plus moderne. Au fond il pense encore que les miracles évangéliques pour la plupart sont des faits historiques naturels, défigurés dans la tradition populaire. Les guérisons miraculeuses de Jésus sont réelles; il faut les expliquer par le magnétisme animal ou par l'influence normale du moral sur le physique. La multiplication des pains n'est qu'un immense pique-nique fraternel, la première apparition de ce communisme qui s'établit un moment aux premiers jours de l'Église. Lazare est sorti de son tombeau; mais était-il bien mort? voilà la question que pose M. Hase. La transfiguration n'a été sans doute qu'un rêve combiné avec l'effet d'un rayon du soleil levant, tombant sur le front de Jésus, etc., etc. Ainsi, dans toute son exposition, se mêlent les procédés de l'ancien rationalisme avec ceux de l'interprétation mythique ou légendaire.

C'est un dualisme de plus qu'il faut ajouter à toutes les antithèses que présente cette vie de Jésus. Ces tiraillements intérieurs entre des tendances contraires paralysent le savant auteur en face de toutes les grandes questions. Mais nulle part cette impuissance n'apparait plus au grand jour que dans la critique des récits de la résurrection du Christ. L'hypothèse de visions extatiques et contagieuses dans les premiers cercles apostoliques est la plus généralement adoptée aujourd'hui. M. H. l'expose tout au long avec faveur et rappelle les apparitions analogues de Thomas Becket et de Jérôme Savonarole à leurs disciples exaltés. Il finit par la repousser par cette raison que le christianisme qui doit son triomphe historique à la foi en cette résurrection reposerait alors sur une hallucination. Mais ne croyez pas pour cela qu'il revienne au miracle. Ses instincts rationnels sont trop puissants, et, sans se demander s'il donne au christianisme un fondement plus respectable, il revient à une vieille hypothèse qui caractérise bien et juge en même temps les procédés de l'ancien rationalisme. Il se demande si Jésus était bien mort quand on le descendit de la croix. Il n'a pas de peine à montrer que les signes assurés de la mort réelle manquent. Dès lors, les soins de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, la fraîcheur du sépulcre, l'action des arômes dont on l'avait entouré, auraient ramené la vie dans ce corps mort en apparence, et Jésus a pu se montrer encore à ses disciples en chair, en os, avec ses blessures mal cicatrisées et prendre part à leurs repas intimes. On se demande si ce ressuscité pâle, malade et moribond, diffère bien d'un spectre, et s'il pouvait donner précisément à ses disciples l'idée d'un vainqueur de la mort et de l'enfer. D'ailleurs, la difficulté se retrouve plus loin : comment expliquer la disparition de Jésus ? Nous comprendrions qu'on revînt à la foi au miracle, pour échapper à de telles extrémités.

Concluons. Cette nouvelle vie de Jésus ne renferme rien de nouveau que la modification survenue dans les idées de l'auteur sur le dernier évangile. La solution même à laquelle il s'arrête à cet égard a depuis longtemps des repré-

sentants autorisés comme MM. Michel Nicolas et Renan en France, et M. Weizsæcker en Allemagne. Sur aucun point n'est jetée une clarté nouvelle. L'intérêt de l'œuvre est ailleurs. C'est, comme nous le disions en commençant, un inventaire admirablement fait des opinions du passé, le résumé de toute une période. Ces récapitulations et ces jugements, quand ils sont dressés avec l'impartialité, la compétence et le charme de style d'un savant comme M. Hase, sont utiles. En nous donnant la mesure de ce qui a été fait, ils font mieux sentir ce qui reste à faire.

A. Sabatier.

---

127. — **Beda [der] Ehrwürdige und seine Zeit** von Dr Karl Werner. — Wien 1875. Wilhelm Braumüller, K. K. Hof-und Universitætsbuchhændler.

Le livre de M. Werner sur *Bède et son temps* serait plus justement intitulé *Bède et ses ouvrages*, car il ne donne pas une idée très précise de l'époque où vécut et écrivit le moine anglo-saxon. L'auteur débute, il est vrai par une introduction où il expose l'histoire fort résumée des états barbares d'Occident. Mais cette introduction, considérable relativement à l'étendue de l'ouvrage, est un pur hors-d'œuvre. Elle répète les considérations générales et les faits qu'on peut trouver dans tous les manuels d'histoire du moyen-âge, et aussi des théories dont l'exagération est évidente ou qui sont maintenant contestées. Ainsi, à la page 2, si les Goths sont entrés de force dans l'empire romain, c'est qu'ils furent « indignés et aigris contre la perfidie romaine. » Quoi ! ce fut là la vraie raison pour laquelle ces barbares franchirent le Danube ? Les soldats d'Alaric étaient-ils donc si scrupuleux observateurs de la foi jurée ? A la page 3 : « l'Italie était une terre dépeuplée dont le tiers fut donné par Odoacre à ses soldats. » La question a été vivement controversée dans ces derniers temps. Pourquoi M. W., puisqu'il juge à propos de nous parler de cette distribution, ne dit-il pas comment elle fut opérée ? Il y a pourtant un conquérant barbare sur le compte duquel l'auteur a émis quelques opinions qui ne se trouvent pas partout. C'est Clovis. « L'entreprise de Chlodwig contre Syagrius fut inspirée par un génie d'un puissant essor, qui avait formé dès ce moment un plan complet pour une tentative d'agrandissement, et qui, dès le commencement, semble avoir eu en vue la conquête de la Gaule. » Suit une série de raisons politiques et religieuses qui ont poussé Clovis contre Syagrius (p. 11). Il est facile de prêter après coup aux hommes d'état et de guerre des idées qu'ils n'ont jamais eues. Mais puisque le roi franc avait soif de conquêtes, qui pouvait-il attaquer sinon Syagrius, son seul voisin du côté de la Gaule ? Il se jeta sur l'ennemi qui était à sa portée, et ce fut là toute sa politique. Quelques lignes plus bas il est dit que si Clovis demande la main de Clotilde à son oncle Gondebaud, c'est afin d'avoir un motif de guerre en cas de refus. Qu'en savons-nous ?

Après cette longue introduction vient un premier chapitre consacré à la

naissance et aux progrès de l'église anglo-saxonne avant Bède. C'est une simple analyse de l'histoire ecclésiastique ; la critique est absente. Quelques questions capitales s'imposaient cependant à l'auteur et demandaient à être éclaircies plus nettement. — Celle des rapports entre les siéges d'York et de Canterbury ne manquait pas d'un certain intérêt historique ; les deux archevêchés se sont disputé la suprématie pendant tout le moyen-âge ; en s'appuyant sur les lettres de S. Grégoire le Grand, l'auteur aurait pu nous dire s'il est arrivé à quelque résultat touchant la solution de ce débat. — Il aurait dû insister sur l'étendue du pouvoir laissé par le pape à son apôtre en Angleterre, sur cette liberté de choisir à son gré parmi les rites des différentes liturgies ceux qu'Augustin croirait de nature à émouvoir le plus fortement les âmes grossières des Saxons. N'est-il pas curieux en effet de voir dès son origine l'église catholique d'Angleterre garder une certaine originalité de l'aveu même du pape ? — Enfin, puisque M. W. parle des diverses prescriptions faites par Grégoire dans ses lettres, il aurait pu citer cette lettre si souvent controversée, où le souverain pontife ne veut pas qu'un frère épouse la veuve de son frère. Ainsi, chose étrange, se trouve formulée dès la naissance de l'église anglo-saxonne, par le fondateur même de cette église, la loi qui sera le prétexte du schisme de Henri VIII, de la fin même de cette église.

La lettre de Bède à Ecbert (Ch. II, p. 88) nous semble aussi demander plus qu'une sommaire analyse. Cette lettre en effet nous révèle dans l'église d'Angleterre et dans les couvents d'hommes ou de femmes des désordres extrêmement graves. Nous n'avons aucun sujet de suspecter la bonne foi de Bède, cette lettre ayant un caractère d'intimité qui se concilie difficilement avec le mensonge. Mais nous voudrions savoir si le mal était passager ou chronique, si l'institution monastique était, dès l'époque de Bède, aussi profondément pervertie en Angleterre. La question a son importance, surtout pour l'histoire des événements qui suivent ; M. W. aurait dû apprécier cette lettre, la comparer aux autres documents du même temps et nous dire s'il ne convient pas de faire une part à l'exagération très naturelle chez un homme qui vivait d'une existence pure et studieuse.

Les chapitres qui suivent, de III à VII, traitent des ouvrages de Bède sur les belles-lettres, sur la cosmologie, l'astronomie, la méthode pour déterminer la date de Pâques, sur la théologie et l'ancien testament, enfin, sur le nouveau testament. Il nous semble que sauf dans les pages sur la méthode de détermination du jour Paschal, où les divers procédés des églises d'Orient, d'Italie et de Bretagne sont heureusement exposés, M. W. s'est trop généralement contenté d'analyser les œuvres de son auteur, quelquefois même d'en reproduire simplement les titres. Nous voudrions savoir ce qui, dans ce volumineux bagage d'érudition scholastique, est emprunté et ce qui est original, en quoi Bède diffère de ses devanciers, s'il se contente de reproduire leurs idées en leur donnant une forme nouvelle, ou s'il crée réellement.

On regrette aussi de ne pas trouver dans l'ouvrage de M. W. à propos de

ces écrits scientifiques de Bède un jugement général résumant l'impression qui résulte de la lecture de chacun d'eux. Il ne faut pas abuser des jugements et des formules, ni surtout se hâter de les prononcer, mais enfin on ne connaît bien une œuvre que lorsqu'on l'a classée, et quand une fois l'étude de détail est finie il est bon de juger, de conclure. Cette vue d'ensemble fait complétement défaut dans l'ouvrage de M. W.

Pourquoi toutes les parties de cet ouvrage n'ont-elles pas la netteté, la précision des pages où il est traité des autorités de Bède ? M. W. explique d'une manière intéressante les rapports entre Bède le Vénérable et Gildas le Sage. On voit clairement quels sont les éléments qui ont permis au moine anglo-saxon d'écrire son Histoire ecclésiastique ; peut-être le livre aurait-il gagné à finir sur cette étude, à laisser le lecteur sur l'impression de sécurité que cause un chapitre bien traité. Mais M. W. a terminé son livre par une revue des principaux historiens des peuples barbares germaniques. Cette étude est annoncée sous la rubrique : « Comparaison de l'histoire ecclésiastique avec les différents travaux de Grégoire de Tours, Jornandès, Isidore de Séville, etc. » Comparaison implique rapport, et M. W. montre en effet quelques points de ressemblance ou de contraste entre Bède et Grégoire. Mais les autres écrivains, pourquoi les cite-t-il ? Il se contente d'énumérer les sources qu'ils ont consultées, de leur reprocher quelques erreurs ; quant à Bède, en quoi il ressemble à ces historiens, en quoi il en diffère, de cela pas un mot. De quoi sert alors cet étalage d'érudition? Que viennent faire ici Jornandès, Isidore, Paul Diacre, et leurs autorités? La fin de l'ouvrage reproduit le même défaut de composition qui nous a choqué au début. M. W. aurait pu aussi, croyons-nous, tirer un meilleur parti de la comparaison entre Bède le Vénérable et Grégoire de Tours. Nous trouvons en effet dans M. W. une réflexion un peu vague et superficielle sur le rôle que jouent les miracles dans l'histoire des Francs et dans celle des Anglais. Chez Grégoire, ces prodiges sont de simples anecdotes qui n'exercent pas une véritable influence sur la marche générale des événements. Bède, au contraire, fait du surnaturel comme la clef de voûte de la société ecclésiastique anglo-saxonne. M. W. l'en loue, trouvant la chose plus poétique. La poésie peut se passer des miracles, et l'histoire doit les proscrire. M. W. remarque aussi, avec justesse d'ailleurs, que le style de Bède est plus élégant, plus facile. Ainsi, opposition complète dans la manière de comprendre l'histoire et dans la manière de l'écrire. Quelle en est la cause, il ne le dit pas. Or, la cause, nous semble-t-il, c'est précisément ce qui fait la différence essentielle entre l'histoire des Francs et celle des Saxons. C'est que l'évêque de Tours a mené une vie autrement active que le moine d'Yarrow. *Semper discere, docere, scribere dulce habui*, nous dit Bède : sa vie en effet se passe tout entière dans le cloître au milieu des livres. Il ne prend aucune part aux affaires, à peine ose-t-il écrire une lettre, une seule, à un de ses amis, encore est-ce un évêque, pour gémir des désordres qui bouleversent les couvents anglais. Grégoire, au contraire, se

mêle à la vie politique de son temps, aux manœuvres de cour, il prend part au gouvernement de l'église, c'est un homme d'action et il est trop bien au courant des intrigues humaines pour voir partout des miracles. Bède est déjà un savant, c'est le précurseur des « scholars », des « fellows » d'université ; l'étude et l'enseignement, voilà sa mission ; de là aussi le soin donné à la forme. Grégoire se soucie plus de ce qu'il dit que de la façon dont il l'exprime. D'un côté nous avons un moine, de l'autre un prélat, un prince de l'église militante, et tous deux apportent dans leur méthode et leur style leurs habitudes d'esprit.

En résumé, ce que nous reprocherons à M. W., c'est d'avoir publié plutôt des notes sans conclusions qu'un véritable livre. Son travail n'est pas en progrès sur les ouvrages antérieurs, sur celui de Lappenberg notamment. Il montre seulement que la question est loin d'être épuisée, et qu'elle est de nature à tenter ceux qu'intéresse l'histoire d'Angleterre.

B.

128.— **Ueber Garnier von Pont-Sainte-Maxence.** (Dissertation présentée à la Faculté de philosophie de l'Université de Breslau pour l'obtention du titre de docteur, par Albert MEBES). Breslau, 1876. In-8°, 57 p.

Le poëme de Garnier de Pont-Sainte-Maxence sur la vie et la mort de Thomas Becket a été publié deux fois, d'abord en 1838, d'après le ms. incomplet de Wolfenbüttel par Im. Bekker [1], puis en 1859 d'après le ms. de Paris. On sait que le premier éditeur n'a pas joint de préface aux textes romans qu'il a mis au jour, et que le second aurait pu sans dommage suivre cet exemple. D'où il résulte que les notices de Le Roux de Lincy [2] et de V. Le Clerc [3] sont restées jusqu'à ce jour, bien que déjà assez anciennes, les meilleurs travaux que nous ayons sur Garnier et son poëme. Mais ces auteurs n'ont pas fait de recherches approfondies sur les sources historiques de la *Vie de saint Thomas* [4] ; ils se sont moins encore occupés de classer les mss. qui nous l'ont conservée et d'exposer le caractère de la langue de Garnier. M. Mebes s'est donc attaqué à un sujet non moins neuf qu'intéressant en étudiant les sources du poëme, le rapport des mss., enfin, la langue de l'auteur.

L'étude des sources occupe environ la moitié de la dissertation. La thèse que soutient M. M. est celle-ci. Une première vie de saint Tho-

---

1. Plus tard, en 1842, Bekker a publié d'après un des deux mss. de Londres, ce qui manquait au ms. de Wolfenbüttel.

2. *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 1, IV, 203-41.

3. *Histoire littéraire*, XXIII, 367-83.

4. M. Thurot a comparé le texte latin de divers documents officiels, tels que les articles de Clarendon, les lettres échangées entre le roi et Thomas, avec la traduction qu'en donne Garnier : *Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 1871. Ce travail est resté inconnu à M. Mebes.

mas a été rédigée par Benoit prieur de Canterbury. Cet ouvrage nous est connu par les témoignages de Roger de Pontigny (dans le recueil de Giles, I, 92) et d'Edward Grim (Giles, I, 88). Benoit devait être mort dès le 1er juillet 1175, car à cette date Eudes est nommé prieur de Canterbury.

Le récit de Benoit est perdu, mais, selon M. M., il est la source à laquelle ont puisé la plupart des auteurs contemporains qui ont écrit sur saint Thomas, et notamment Garnier de Pont-Sainte-Maxence. Voici comment l'auteur formule ses conclusions auxquelles, assurément, on ne saurait reprocher de manquer de nouveauté.

« De la recherche sur la source de Garnier, il résulte *indubitablement* ce qui suit :

« 1° Garnier n'a pas composé de lui-même la vie de saint Thomas, mais il a traduit une vie écrite par Benoit, prieur de Canterbury, qui, jusqu'à présent, n'a pas été mise au jour et semble être perdue.

« 2° Les auteurs Ed. Grim, R. de Pontigny, Willam de Canterbury,.... et Benoit de Peterborough ont connu la vie de saint Thomas faite par Benoit de Canterbury, et l'ont transcrite plus moins littéralement. »

Sans entrer dans le fonds de la question, dont je ne me dissimule pas les difficultés, je dois dire que ce qui me semble résulter le plus indubitablement des recherches de M. M., c'est que M. M. n'a pas suffisamment étudié les matières dont il parle.

Toute sa théorie repose, comme on le voit, sur cette hypothèse que Benoit de Canterbury, ayant en 1175 un successeur dans ses fonctions de prieur, doit être mort, et par conséquent avoir composé son ouvrage avant cette époque. M. M. ne paraît pas avoir songé qu'on pouvait quitter des fonctions autrement que par la mort, qu'on pouvait par exemple être promu à une autre dignité. Or, tel est précisément le cas de notre Benoit qui abandonna Canterbury pour devenir abbé de Peterborough. Dès lors il est connu sous le nom de Benoit de Peterborough, qui est celui sous lequel nous est parvenu son récit de la passion et des miracles de saint Thomas, l'ouvrage même auquel font allusion Edward Grim et Roger de Pontigny dans les passages où ils nomment *Benedictus prior ecclesiæ Cantuariensis*.

Si M. M. avait eu recours à l'un quelconque des livres qui traitent de Canterbury ou des sources de l'histoire d'Angleterre, — et il avait le choix entre des ouvrages aussi connus que le *Monasticon Anglicanum*, le *Catalogue* de sir Th. Duffus Hardy, la *Biographia britannica* de M. Wright, et bien d'autres, — il eût reconnu l'identité de Benoit de Canterbury avec Benoit de Peterborough, et par suite le vice radical de son système.

On peut, sans dommage, se dispenser d'examiner le reste de la dissertation. On le peut d'autant mieux qu'une note assez piteuse, insérée dans le *Centralblatt* (en mars dernier) sous la signature de M. M., nous apprend que les recherches originales de l'auteur se bornent à très peu de chose, en dehors de l'étude des sources que nous venons d'examiner. A part cette étude,

qui a en effet de grandes chances pour rester la propriété incontestée de M. M., l'auteur avoue que le reste de son travail est en général emprunté aux leçons de M. Tobler. Je crois cependant qu'il faut encore laisser au compte de M. M. les pages (27-31) où est proposée une classification des mss. fort précise en apparence, très fausse en réalité. L'auteur, évidemment peu expérimenté en cette sorte de recherche, n'a même pas su reconnaître qu'avec les éléments dont il disposait il ne pouvait arriver à aucun résultat probable. Je ne crois pas utile de discuter l'opinion de M. M. : je me borne à dire qu'une étude des mss. faite dans de bonnes conditions, c'est-à-dire avec la connaissance personnelle des deux mss. de Londres, m'a amené à des conclusions fort différentes de celles que M. Mebes a cru établir.

En somme, cette thèse ne fait honneur ni à son auteur, ni à l'Université qui l'a acceptée. P. M.

---

129. — **La vraie Marie-Antoinette**, par Georges AVENEL. Paris, à la librairie illustrée. In-32° 117 pages. Prix : 1 fr.

Pour être bref sur l'opuscule dont je transcris le titre, j'ai un double motif : c'est, à proprement parler, un compte-rendu, celui de la belle publication de MM. d'Arneth et Geffroy et un opuscule politique. Or, si par exception il peut être utile de critiquer une œuvre de critique, ce genre d'examen, qui pourrait se prolonger indéfiniment, ne comporte pas de longs développements. Tout de même, en affichant hautement certaines opinions au sujet des formes du gouvernement, en proclamant qu'il cherche dans l'histoire la justification de ses opinions, M. A. assigne à ses ouvrages une place trop voisine de celle qu'occupe la littérature militante pour qu'il soit permis de les faire entrer dans le cadre des livres recommandés par une Revue dont l'unique objet est le progrès de la science.

Le pamphlet de M. A. se distingue par des qualités de style et de composition. Son travail consiste essentiellement dans la mise en relief de tous les passages de la correspondance publiée par M. d'A. qui peuvent donner lieu à une interprétation défavorable à Marie-Antoinette. Quand le fait incriminé est douteux, il est revêtu par le critique des couleurs de la vraisemblance ; quand la base en est décidément nulle, il est remplacé par l'insinuation. Comme le procédé est fort connu, je n'insiste pas. C'est celui des avocats et des orateurs politiques. En tant que réquisitoire, l'opuscule de M. A. est remarquable ; je le signale à mes lecteurs comme un excellent résumé de tout ce qui a été dit et imprimé contre Marie-Antoinette depuis 1771 jusqu'en 1876. Ecrit avec une plume alerte, dans une langue imagée, ce morceau révèle autant d'habileté que de passion. Il offre en revanche des traits trop nombreux de mauvais goût, et parfois même de mauvais ton.

N'ayant personnellement aucune sympathie pour la fille de Marie-Thérèse, je me sens d'autant plus à l'aise pour affirmer nettement que la per-

sonne dépeinte par M. A. sous le nom de « la vraie Marie-Antoinette » n'en est que la caricature. Le but poursuivi par M. A., qui est de démontrer selon un jeu de mots assez triste que le peuple français « a bien jugé » la Reine, n'a pas été atteint par lui. Quand on veut juger un personnage historique, il importe de le mettre dans le milieu où il a vécu et de ne pas lui attribuer particulièrement les traits qui constituent la façon d'être, de sentir et de penser d'une époque, d'une société qui a perdu son aplomb. Il ne faut connaître ni la cour, ni Paris, dans le dernier tiers du XVIIIe siècle pour faire un crime à la reine de ses ignorances, de ses imprudences de Trianon, de l'Opéra, de ses diamants, de ses courses à dos d'âne, de ses fantaisies et de ses faiblesses pour des favoris et des favorites.

Si je ne me trompe, M. Avenel est jeune. Je ne doute pas que la maturité de l'âge et de l'étude ne fortifient son jugement. En réfléchissant, en travaillant, il rectifiera les ressorts de son talent qui est véritable. Il sera alors le premier à regretter des erreurs d'appréciation et des vivacités de langage peu dignes du nom qu'il a l'honneur de porter, d'un nom qui est demeuré cher aux amis de l'histoire. H. Lot.

130.— **Deutsche Puppenkomœdien**, herausgegeben von Carl Engel. IV. *Genoveva. Hans Wurst als Teufelsbanner. Almanda die wohlthætige Fee.* Oldenburg. 1876. Druck und Verlag der Schulze'schen Buchhandlung. In-8°, 91 p.

M. Engel poursuit sans s'arrêter la publication de ses pièces à marionnettes, commencées il n'y a pas encore deux ans; le volume qu'il nous donne aujourd'hui — le quatrième du recueil — contient trois de ces petits drames d'un intérêt aussi varié que nouveau : *Geneviève*, *Hans Wurst conjurateur de démons* et *Almanda la fée bienfaisante*. Le sujet du premier est l'histoire bien connue de Geneviève de Brabant; on ne s'explique pas comment M. Engel a pu, dans sa préface, en confondre l'héroïne avec la bergère de Nanterre et en faire la patronne de Paris. Au reste, cette pièce est assez récente, du moins sous sa forme actuelle, et remonte tout au plus au XVIIe siècle. Le second drame a un caractère satirique qu'explique assez son origine. D'après l'éditeur, en effet, il a sa source dans une farce de Hans Sachs: l'*Ecolier voyageur*, et a été l'objet de nombreux remaniements au siècle dernier. Si, au contraire, les sources de la troisième pièce sont inconnues, cette pièce assez étendue n'en est pas moins pleine d'attraits et termine dignement ce petit volume qui, on le voit, ne le cède en rien aux précédents qu'il suit de si près. C. J.

VARIÉTÉS.

Mss. des vies des poëtes français.

Les lecteurs de la *Revue Critique* se souviennent encore de l'excellent travail de notre regretté collaborateur et ami Léopold Pannier sur le *Manuscrit*

des vies des poètes françois de Guillaume Colletet et de l'appel qu'il faisait à tous les érudits de Paris et de la province, possesseurs de copies ou d'extraits pris dans le ms. du Louvre, afin de pouvoir, avec leur concours, compléter son essai de restitution et augmenter le nombre des notices du ms. de la Bibliothèque nationale[1]. Son appel ne paraît pas avoir été entendu, car jusqu'ici les érudits n'ont pas mis beaucoup d'empressement à y répondre. M. Dorange seul, conservateur de la Bibliothèque de Tours, a bien voulu offrir à la Bibliothèque nationale la copie des *Vies* que M. Taschereau avait autrefois fait transcrire et qui ont été acquises par la ville de Tours. Cette copie forme le nº 3074 des nouvelles acquisitions françaises et contient, p. 1, la vie de Michel d'Amboise, p. 8, celle d'Étienne Bellone, p. 11, celle de François de Béroalde, p. 25, celle de René Bretonnyau, p. 31, celle de Rolland Brisset, p. 36, celle de Pierre-Victor Cayet, p. 44 et 48, celle de Claude Chappuys, p. 51, celle de Gabriel Chappuys, p. 56, celle de Guillaume Clavier, p. 60, celle de Pierre de Courcelles, p. 62, celle de Guy de Tours, p. 72, celle de Pierre de la Meschinière, p. 73, celle de Louis Nau, et p. 74, celle de François Rabelais. De ces vies, quatre seulement sont dans le nouv. fr. 3073 ; ce sont celles de Michel d'Amboise, de Claude Chappuys, de Pierre de Courcelles et de Rabelais.

A ces *Vies* sont venues s'en joindre trois, qui étaient depuis longtemps dans un carton de la Bibliothèque. Une note placée en tête du premier cahier nous apprend qu'elles furent remises par Méon au département des mss. le 10 août 1814. La vie de Jean de Mehun comprend les pages 98-130 du recueil ; celle de Jean de la Fontaine, les pages 132-140 et 164-206 ; enfin celle de Guillaume de Lorris, les pages 140-164. La première et la dernière ne sont pas dans le ms. 3073 ; ce qui porte à 11 le nombre des *Vies* dont s'est enrichi notre ms. — Viennent ensuite deux listes des poëtes du ms. de Colletet, l'une (p. 246) alphabétique et l'autre (p. 278) chronologique.

A l'exemple de L. Pannier, nous faisons un nouvel appel à la complaisance des érudits et nous formons des vœux pour que M. Dorange ait des imitateurs.

Ulysse Robert.

CORRESPONDANCE.

Les Batuecas.

Monsieur le secrétaire,

Je vous enverrai prochainement un compte-rendu du t. I de la *Géographie universelle* de M. Elisée Reclus qui vient d'être achevé, mais en attendant, je vous prie de vouloir bien m'accorder l'hospitalité de vos pages, pour signaler à notre savant collaborateur M. Tamizey de Larroque les p. 675 et 693 de cet ouvrage. Il y trouvera des renseignements intéressants sur... les Batuecas.

---

1. *Revue Critique*, 1870 (publié en 1872) II, p. 324.

Je crois inutile de remettre sous vos yeux le passage où M. T. de L. parle tout au long de ce pays ; c'est en effet dans un récent numéro, celui du 13 mai 1876, p. 331, dans le compte-rendu de l'édition de Montesquieu donnée par M. Laboulaye. Montesquieu avait dit des Espagnols : « Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde, et ils ne connaissent pas encore leur propre continent. Il y a, sur leur rivière, tel pont qui n'a pas été découvert et dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues. » Et Montesquieu dit en note : « Les Batuecas », sur quoi M. Laboulaye fait cette remarque : « C'est une invention de quelque bel esprit que Montesquieu n'aurait pas dû prendre au sérieux. » M. T. de L. abonde dans le sens de M. Laboulaye avec textes inédits, et il conclut que « les vallées de las Batuecas étaient des vallées imaginaires. »

Or, voici la description qu'en donne M. Elisée Reclus, p. 675 : « C'est dans les gorges de ces montagnes [la *Peña de Francia*] que se trouve l'âpre vallée des Batuecas, restée longtemps presque inconnue. Au Sud, une première « clus » formée par une chaîne transversale que l'Alagon a dû rompre peu à peu sous l'effort de ses eaux, rend l'accès de cette région très difficile aux habitants de la plaine. Plus haut, un deuxième défilé défend l'entrée de la vallée ; les indigènes s'y trouvent enfermés comme dans une citadelle à double enceinte ». En regard, M. Reclus donne une carte des « Sierras de Gredos et de Gata » où figurent les Batuecas sous le 6e degré de long. O. de Greenwich et entre le 40e et le 41e degré de latitude.

Plus loin (p. 693), M. Reclus revient sur ces vallées et sur leurs habitants: « C'est dans la province de Salamanque, à 60 kilomètres à peine de ce « foyer » des études qu'au milieu de l'âpre vallée des Batuecas au-dessous des rochers de la *Peña de Francia* vivent encore des populations qualifiées de « sauvages » et que l'on accuse, évidemment à tort, de ne pas même connaître les saisons. Récemment, diverses légendes se racontaient au sujet de cette peuplade ; on prétendait même qu'elle était restée complétement inconnue à ses voisins jusqu'aux âges modernes et que deux amants en fuite l'avaient découverte par hasard ; mais les chartes établissent parfaitement que dès la fin du XIe siècle les Batuecas étaient tributaires d'une église des environs et qu'elles devinrent ensuite le domaine d'un couvent bâti dans la vallée même. Néanmoins, si l'on en croit les dires des voyageurs, les gens de la vallée ignoraient à quelle religion ils appartenaient. »

Voilà certes des gens dont il serait intéressant de connaître les mœurs, les usages, les croyances et la littérature. Les Batuecas sont un des coins de moins en moins nombreux de notre Europe où soit par la configuration du sol, soit par un solide esprit de clan, de petites sociétés se sont conservées à l'état fermé, ignorant le reste du monde et à peu près ignorées de lui. On pourrait en trouver des exemples en France, par exemple cette région de la côte septentrionale du Finistère que dans le pays on appelle *la Paganie*, c'est-à-dire le pays des Payens.

Montesquieu écrivait à une époque où l'Espagne, si elle n'était plus aussi

connue qu'au siècle précédent, l'était pourtant mieux qu'au nôtre. Cette simple note « les Batuecas » suffisait sans doute pour ses contemporains; aujourd'hui, on reproche au malin président de Bordeaux d'avoir été *dupe*... le mot est de M. Tamizey de Larroque.

H. GAIDOZ.

P. S. Un autre correspondant, M. J. Bauquier, appelle notre attention sur l'existence des Bàtuecas. On trouve, nous écrit-il, des renseignements sur ces vallées dans l'*Itinéraire de l'Espagne et du Portugal* (Hachette, 1866) de M. Germond de Lavigne, p. 572. — [*Réd.*].

Dans le *Dictionnaire usuel et scientifique de Géographie* de De Rienzi (Paris, 1840, p. 193), je trouve l'article suivant : « BATUECAS (Las), pet. distr. isolé de l'Espagne occ., à 14 l. S. O. de Salamanque. C'est une vallée enceinte de h. mont. où le soleil ne pénètre en hiver que pendant 4 heures. Ses habitants ont si peu de communications avec leurs voisins, que l'on dit que les Batuecas étaient restés inconnus au reste de l'Espagne pendant des siècles. » S. G.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 juin 1876.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, annonce que le prix La Fons-Mélicocq (en faveur du meilleur ouvrage sur les antiquités de la Picardie et de l'Ile de France, Paris non compris) n'est pas décerné cette année. Une récompense de 1000 fr. est accordée, sur les fonds de ce prix, à M. Rendu, archiviste de l'Oise, auteur d'un *Inventaire du cartulaire du chapitre cathédral de N. D. de Noyon.*

M. de Saulcy dépose sur le bureau un mémoire de M. Félix Robiou, que l'auteur se propose de lire à une époque ultérieure, et dans lequel il a tâché d'établir que les Égyptiens ont employé une année incomplète ou *vague* de 360 jours seulement, au lieu de 365.

M. Gerspach présente à l'académie plusieurs estampages de mosaïques recueillis par lui en Italie, où il avait été à cet effet envoyé en mission par le ministre de l'instruction publique. Pour chaque mosaïque, M. Gerspach a pris un estampage sur papier, comme on fait pour les inscriptions, de manière à obtenir en relief la reproduction du contour de toutes les pièces employées dans la mosaïque: ensuite sur chacun des compartiments ainsi marqués a été appliquée une couleur semblable à celle du fragment correspondant, de manière à reproduire exactement l'aspect de l'original. Celles

de ces reproductions que M. Gerspach a choisies pour les montrer à l'académie sont au nombre de quatre : une tête d'ange, du 5e siècle ; une figure de Ste Pudentienne, du 9e siècle, tirée de l'église de Ste-Praxède à Rome ; une figure de la vierge et de l'enfant Jésus, de l'église Ste-Marie du Transtévère, du 14e siècle ; enfin une figure d'ange du commencement du 17e siècle, prise dans l'église de S. Césarée. Dans les mosaïques des diverses époques du moyen âge, on remarque, dit M. Gerspach, des qualités artistiques supérieures à celles qu'on rencontre dans les peintures des mêmes temps.

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie au 4e siècle avant notre ère. Il commence l'examen des chapitres 34 et 35 du livre 5 de Tite-Live, qui relatent les premières invasions des Gaulois en Italie, et il s'attache d'abord à résoudre quelques difficultés qui se rencontrent dans l'établissement du texte de ces chapitres. En parlant des Gaulois qui viennent au secours des Marseillais en guerre avec les Salyens ou Salluviens, Tite-Live dit : *adiuuere ut quem primum in terra egressi occupauerant locum patentibus siluis communirent*. Ces mots *patentibus siluis* n'ont pas été compris jusqu'ici ; Adrien de Valois a proposé de corriger *patientibus Saluiis*, et cette conjecture a été de nos jours adoptée par M. Madvig. M. Deloche pense que l'ancienne leçon doit être conservée ; elle signifierait que les Gaulois avaient à leur disposition des bois facilement accessibles, *patentibus*, qui leur fournissaient les matériaux nécessaires à leurs travaux de fortifications ; en effet, César témoigne que les Gaulois étaient dans l'usage de fortifier les villes par des ouvrages en bois.

M. Jourdain commence la seconde lecture du mémoire de M. Th. Henri Martin sur les hypothèses astronomiques des anciens.

Ouvrage déposé :

Fra Giovanni di Pian di Carpino... ; La magione e i dintorni del Trasimeno all' era Etrusca : due opuscoli di monsignor Francesco Liverani (Perugia, 1876, in-8°).

Ouvrages présentés de la part des auteurs :

Par M. Egger : Le comte Riant, Des dépouilles religieuses enlevées à Constantinople par les Latins au XIIIe siècle et des documents historiques nés de leur transport en Occident (extrait du t. 36 des mémoires de la Société nationale des antiquaires) ;

Par M. Jourdain : Th. Ducrocq, Observations sur le monnayage anglo-français de l'Aquitaine (extrait du Bulletin de la société des antiquaires de l'Ouest, 1er trimestre de 1876).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28. — 8 Juillet — 1876

131. — Dr C. P. Caspari's **Arabische Grammatik**. Vierte Auflage bearbeitet von August Müller. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1876. xi et 444 pages. Prix : 20 fr.

La grammaire arabe de Caspari en est à sa sixième forme, et, comme la grammaire hébraïque de Gesenius, elle est sans doute destinée encore à de nombreuses métamorphoses. Outre les quatre éditions publiées en Allemagne, la première édition latine (1844-48), les trois autres allemandes (1859, 1866 et 1876), ce livre devenu classique a eu deux éditions anglaises « avec de nombreuses additions et corrections » par W. Wright (1859-62 et 1874-75), éditions qui, selon l'expression de M. A. Müller, « ont rendu avec usure à l'original ce qu'elles lui avaient emprunté. » L'ancien cadre n'a pas été brisé par tous ces remaniements successifs ; mais, sans cesse assoupli, étendu, élargi, mieux rempli, il a résisté à toutes les additions et a pu être plié à tous les changements dont une pratique de trente années avait démontré la nécessité.

Pendant que l'ouvrage écrit, ainsi le dit le titre de la première édition, « in usum scholarum Academicarum » devenait en effet d'un usage constant partout où il y a un enseignement de l'arabe, l'auteur se désintéressait peu à peu de son livre et la troisième édition fut imprimée sans contrôle, corrigée avec une grande légèreté et comme abandonnée au hasard. Les fautes typographiques qui y fourmillent à chaque page et presque à chaque ligne étaient d'autant plus regrettables que la grammaire de Caspari ne s'adresse pas aux savants de profession, mais aux étudiants des Universités ; on peut d'autant plus se réjouir que le besoin d'une quatrième édition se soit fait sentir et qu'à défaut de l'auteur, absorbé par ses études de théologie, elle ait été confiée à un jeune savant ayant fait ses preuves comme M. August Müller.

Le nouvel éditeur s'est proposé à la fois deux objets qu'il a eu bien de la peine à concilier : d'un côté faire profiter la grammaire arabe de M. C. des heureuses améliorations qu'y avaient apportées M. Wright, et aussi çà et là se permettre à lui-même quelques retouches et certaines additions personnelles ; de l'autre côté ne pas grossir sensiblement le volume, et réduire l'expression à sa forme la plus concise, dès qu'il n'y avait pas danger pour la clarté de l'exposition. Autrement l'ordonnance est restée ce qu'elle était.

à l'exception du chapitre sur le pronom personnel, que M. M. a placé en tête de la théorie des formes (p. 24-26), avant le verbe, la conjugaison reposant entièrement sur les combinaisons diverses de la racine avec les thèmes pronominaux. Du moment que M. M. se risquait à cette innovation, j'aurais voulu qu'il allât jusqu'à donner immédiatement ensuite les formes que ces mêmes pronoms affectent dans la flexion verbale, suffixes au parfait, préfixes à l'aoriste, au lieu de rejeter vingt pages plus loin l'application par laquelle se justifie le changement apporté dans l'économie du livre. Le tableau comparatif qui se trouve aux pages 38 et 39 de la troisième édition est autrement frappant, et de nature à laisser une impression autrement vive dans l'esprit des jeunes étudiants.

Car c'est à eux et à eux seuls que s'adresse ce manuel empirique, où les principaux faits sont clairement présentés, sans que l'auteur se croie obligé à en rendre raison, où les phénomènes de la langue arabe sont, pour ainsi dire, étalés aux yeux sans aucune tentative pour en rechercher les causes, pour en dégager les conséquences. La philologie sémitique est une science trop jeune, dont les limites sont encore trop mal tracées, pour qu'il soit prudent de laisser un livre d'éducation ouvert aux hypothèses et aux conjectures. Mais, étant donné le but même que l'on se proposait, et le public sur lequel on avait prise, public presque entièrement composé de théologiens protestants, il eût été sage, je pense, d'introduire avec beaucoup de discrétion et de mesure des rapprochements avec l'hébreu, auquel sont déjà quelque peu initiés ceux qui font une pointe dans l'Arabe. Sans aller dans cette voie aussi loin que M. Wright, dont la grammaire a des visées plus ambitieuses, il était possible d'ouvrir à des esprits curieux certaines échappées qui eussent peut-être décidé de quelques vocations. Ainsi, p. 63, M. M. nous cite la locution vulgaire *'im sabâhan* « bon jour » et dit avec raison que cet impératif *'im* « vient non pas de *wa'ama*, mais exceptionnellement de *na'ama.* » Au lieu de parler d'une exception, ne serait-il pas plus opportun de montrer un hébraïsme dans cette suppression du *noun* initial ?

Malgré cette disette d'explications, il en est que M. M. fera bien d'élaguer, lorsqu'aux éditions postérieures, il aura tout le loisir qui, cette fois, n'a pu lui être accordé. C'est ainsi que p. 83 il nous est parlé de *ra'aytoum* qui, devant les suffixes, prend après le *mîm* un long *damma* « pour éviter une cacophonie. » Pourquoi ne pas dire que, l'usure des mots s'attaquant toujours aux finales, la prononciation primitive est bien plus sûrement préservée, lorsque, pour un motif ou pour un autre, la syllabe devient médiale ? C'est pour le même motif que le suffixe *koum* devient *koumoû*, lorsqu'il est suivi d'un second suffixe, ou lorqu'il est suivi de l'article dont la présence entre deux mots les fait prononcer comme s'ils n'en faisaient qu'un seul. Il ne paraît pas juste non plus de dire quelques lignes plus loin qu'à la deuxième personne du singulier du parfait *kasartihi*, le *kesra* (i) peut être allongé. La vérité est que l'on peut indifféremment employer la forme pleine et primitive (*kasartîhi*) ou la forme défectueuse *kasartihi*. Ici encore,

la comparaison de l'hébreu eût jeté une vive lumière sur les faits ramenés dans leur vrai jour.

Autre exemple du danger que l'on fait courir à de jeunes esprits en leur inculquant des idées peu exactes : Page 127 (§ 288, b), parmi les mots qui, en arabe, sont féminins sans avoir la terminaison féminine, M. M. donne les noms propres de pays et de villes « parce que, ajoute-t-il, leurs appellatifs *ardoun*, *madînatoun*, *karyatoun*, etc., sont féminins. » Mais, pour le même motif, les noms propres de pays et de villes ne devraient-ils pas être masculins, puisque *baladoun* « contrée, ville » est masculin ? De même les mots *nahroun* « fleuve », *bahroun* « mer », *wâdin* « vallée » sont masculins et les noms propres de fleuves, de mers et de vallées n'en sont pas moins généralement construits comme des mots féminins. On voit combien il eût été préférable de se borner à une simple énonciation, sans vouloir l'appuyer sur des raisonnements.

Revenons à la page 83 (§ 190) pour appeler l'attention de M. M. sur un point qui me paraît capital dans un livre destiné à l'instruction. A l'alinéa 5, il est question du mot *ramâhou* « il l'a lancé » et les deux orthographes de l'*a* long avec *alif* et avec *yâ* sont mises sur le même pied. Or, il est de règle que, dans les verbes, le *yâ* troisième radical précédé d'un *fatha* devient quiescent, mais ne peut être maintenu qu'à la fin des mots pour prolonger le *fatha*. Le maintien du *yâ* devant le suffixe est un archaïsme (voir p. 8 note *c*) qui aurait pu être indiqué, mais sous des réserves formelles. De même, au § 202, il est imprudent d'avoir donné *fa'loun* comme infinitif de *fa'ila* ; au § 205 *fi'âloun* avec redoublement du *'ayin* comme un infinitif de la troisième forme, etc., etc. Bref, trop souvent l'exception est donnée parallèlement avec la règle sans que rien l'en distingue et de manière à troubler celui à qui l'on cherche à frayer une voie au milieu des difficultés de la langue arabe.

Les observations que nous venons de présenter sur l'orthographe du mot *ramâhou* auraient dû être groupées avec un certain nombre d'autres phénomènes dans un chapitre, dont l'absence nous paraît on ne peut plus regrettable. Dans le « premier livre », (p. 1-23), il est question des consonnes, des voyelles, des signes de l'écriture, de la syllabe, de la pause, de l'accent, des chiffres. Mais du mot en lui-même, des conditions d'existence qu'il doit remplir, des règles auxquelles il est soumis, il n'est fait aucune mention. C'est là qu'avant tout, et pour ne pas entrer dans le détail, il eût fallu montrer : 1° Que le mot arabe ne peut point commencer par deux consonnes que ne sépare pas une voyelle ; 2° qu'il ne peut être indépendant à moins de se composer de deux consonnes au moins. Au premier point eût été rattachée la théorie de l'*alif wasla*, que, selon moi, M. M. a tort de considérer comme un *alif*, dont « la voyelle au commencement du mot a été absorbée par la dernière voyelle du mot précédent avec élision de l'esprit doux. » Comme l'indique l'étymologie du mot, le *wasla* est tout simplement « la jonction » d'un mot commençant par une consonne sans voyelle

avec le mot précédent, qui dès lors doit se terminer par une voyelle soit organique, soit additionnelle. La seconde loi a pour conséquence 1° que les mots composés d'une seule consonne (et l'article est considéré comme tel parce qu'il est le *lâm* démonstratif et ne provient point de *al*, comme le suppose M. M. p. 174, § 343) deviennent de véritables préfixes inséparables des mots auxquels ils sont joints ; ainsi les prépositions *bi*, *li*, *ka* en face des mots distincts *fî*, *ma'a*, *min*; l'affirmation *la*, qu'on ne peut écrire isolément, opposée à la négation *lâ*, un mot à part parce qu'elle se compose de deux lettres ; 2° que là où les formations verbales devraient réduire la racine à une seule lettre, il faut ajouter une lettre auxiliaire, et c'est la seule orthographe vraiment correcte. Je reprocherai à M. M. d'avoir ici encore donné p. 77 (§ 181) le choix entre l'orthographe *ra* ou *rah*, avec ou sans *hé*. La première est une négligence de copiste, très fréquente il est vrai, mais incompatible avec les lois qui régissent le mot arabe.

La lecture de la grammaire de Caspari-Müller nous a suggéré encore bien des réflexions : ainsi il y a un chapitre qui nous intrigue toujours dans les grammaires arabes, c'est celui de l'accent tonique, qui partout est identique sans que nous sachions bien sur quel fondement il repose. Même Ewald, dans sa *Grammatica critica linguæ arabicæ*, a copié sur ce point ses devanciers, lui d'ordinaire si libre d'allures et si accoutumé à soumettre les résultats qui paraissaient acquis à son contrôle indépendant. Il serait intéressant de rechercher si ces règles empruntées, ce semble, à l'accentuation grecque ont été formulées pour la première fois par les Orientalistes hollandais du siècle dernier, qui étaient en même temps de si habiles hellénistes.

D'autre part, nous croyons que M. M. (page 104 § 235 Remarque ; cf. § 458 et non 469, comme il a été imprimé à tort), en disant que les adjectifs de la forme *af'alou* « dans le sens superlatif, doivent toujours avoir l'article ou être à l'état construit », eût dû établir une distinction entre le superlatif absolu et le superlatif relatif. Pour exprimer celui-ci, on peut se servir de la forme *af'alou* sans aucune espèce de détermination, comme dans les fameuses expressions *Allâhou a'lamou* « Allâh est très savant. » ; *Allâhou akbarou* « Allâh est très grand. »

La théorie des formes (p. 24-186) est suivie de la syntaxe (187-374). Dans cette partie, nous louerons sans réserve la clarté de l'exposition ; mais nos idées sur cette partie de la grammaire arabe, arrêtées dans l'ensemble, ne sont pas encore arrivées à une précision suffisante dans les détails, pour que nous puissions entreprendre un examen critique. Les pages 375-398 sont occupées par les paradigmes des verbes et par des « tableaux métriques. » Autant nous trouvons utile de résumer les premiers d'une manière frappante et qui les fixe par les yeux dans la mémoire, autant nous trouvons peu pratique d'énumérer dans trois pages, sans un mot de commentaire, les seize mètres en faisant suivre le nom de chacun d'eux d'un distique scandé, puis d'une phrase du Coran, à laquelle s'applique cette même prosodie. Il y a là trop ou trop peu !

Les pages 399-422 sont occupées par un morceau de lecture avec un glossaire. Dans les éditions précédentes, dans la première sous le titre pompeux de Chrestomathie, M. Caspari avait inséré l'histoire d'Alexandre le Grand d'après le commentaire de Souroûri sur le *Goulistân* et un extrait du livre intitulé : « Les Senteurs du musc » par 'Abd errahmân Bistâmî. M. Müller y a substitué un morceau sur les Arabes et Mohammed emprunté à l' « Abrégé sur les dynasties » d'Aboû 'lfaradj. On pourrait discuter sur le choix d'un auteur chrétien, dont M. M. a dû plusieurs fois modifier le style pour le mettre en harmonie avec la vieille langue arabe. Nous proposerions une réforme plus radicale: supprimer entièrement ces huit pages d'arabe avec leurs quatorze pages de glossaire. Les autres parties du livre, vraiment à l'étroit, en profiteraient et l'étudiant n'y perdrait guère, puisqu'il doit quand même avoir bientôt recours à de vraies chrestomathies contenant un heureux choix de textes variés, nombreux et correctement publiés. Qu'il nous soit permis, à ce propos, de réclamer la publication prochaine du lexique promis par M. Wright pour son « Arabic reading book » (London, 1870).

L'espace gagné par la suppression de ces 32 pages profiterait tout d'abord aux trois index (p. 423-441), qu'on ne saurait rendre trop complets. Une grammaire sera toujours un livre que l'on consulte plutôt qu'on ne le lit d'une manière suivie, et un tel livre, on ne saurait le rendre trop commode.

Terminons en félicitant M. M. de la manière dont il a accompli la tâche toujours ardue de mettre au courant un livre déjà ancien. Que n'avons-nous en français un ouvrage analogue, ni trop développé, ni trop court, qui mérite d'être recommandé à la jeunesse studieuse !

Hartwig Derenbourg.

---

172. — **De profeten en de profetie onder Israël,** historisch-dogmatische studie von A. Kuenen, hoogleeraar te Leiden. — 2 vol. in-12, p. xii-320 et ix-370. Leyde 1876.

M. Kuenen explique ainsi qu'il suit l'origine de cette importante publication dédiée au Dr Muir, l'auteur des *Textes sanscrits* : « J'avais une raison spéciale pour inscrire en tête de ce livre le nom du Dr Muir ; c'est à lui en effet qu'en est due la publication. Son attention ayant été attirée sur la seconde partie de mon *Introduction historique et critique à l'ancien Testament* (traitant des écrits prophétiques) par les articles de M. Réville dans la *Revue des Deux-Mondes*, il me consulta sur l'opportunité de traduire en anglais le premier chapitre de ce volume (exposant la conception actuelle du prophétisme hébreu). Les lettres échangées à ce propos nous conduisirent tous deux à cette conviction qu'une telle traduction n'atteindrait nullement le but proposé. Les principales questions que soulève l'existence du prophétisme hébreu y sont en effet plutôt touchées que trai-

tées à fond. Pour éclairer complètement l'esprit du lecteur, il faudrait plus que ce qui est contenu dans ce chapitre, plus qu'il ne convenait de donner dans une introduction à la critique des livres prophétiques. Après que nous fûmes convenus de ce point, le Dr Muir me demanda si je ne pourrais pas reprendre le chapitre en question ou, mieux encore, traiter dans un écrit à part le prophétisme israélite et les théories courantes sur son origine et son caractère. Après nous être entendus sur les conditions à remplir pour un pareil ouvrage, je me mis à l'œuvre, en ayant constamment devant les yeux les exigences du public anglais auquel je m'adressais; je me suis donc représenté que je m'adressais à des lecteurs auxquels la conception moderne, *organique*, du prophétisme n'est point familière, mais qui sont disposés à apprendre à la connaître et à l'examiner. J'ai, en conséquence, pris pour point de départ les idées traditionnelles, — encore aujourd'hui, les plus répandues, — je les ai soumises à une sévère critique objective et j'ai construit sur les résultats obtenus de la sorte. Je me suis efforcé de procéder avec méthode, et de justifier pas à pas la marche suivie. » M. K. ajoute que le livre ainsi conçu (lequel a paru simultanément en anglais et en hollandais) lui semble également de nature à répondre aux besoins de ses concitoyens. Au lieu d'échanger des arguments pour ou contre le supernaturalisme, il est à propos de prendre corps à corps la série de faits, connue sous le nom de prophétisme, qui a joué jusqu'à présent un rôle capital dans la défense du christianisme, et de déterminer au moyen de procédés historiques, également acceptables de tous, leur véritable nature.

Il était nécessaire de reproduire ces explications pour faire comprendre le plan d'un ouvrage qui n'aurait jamais pu être écrit dans notre pays et qui, au premier moment, déroute nos habitudes. Dans son *Introduction historique et critique à l'ancien Testament*, qui est devenue classique, l'éminent professeur de Leyde s'adressait surtout aux étudiants et aux savants. Dans son admirable histoire de la *Religion d'Israel*, par laquelle il a conquis la première place sur le domaine des études consacrées au judaïsme ancien, M. K. visait tout le public lettré. Aujourd'hui, il se propose comme lecteurs les protestants d'éducation orthodoxe, nourris dans l'étude de la Bible et qui ont besoin d'être gagnés à une conception vraiment historique de la prophétie hébraïque et de son rôle dans le monde, non par un coup de force, mais par une démonstration patiente et méthodique. Ce n'est donc point précisément une œuvre de vulgarisation que ce livre, mais en quelque mesure une œuvre de propagande à la fois religieuse et scientifique, entreprise et menée à bout avec une ténacité toute saxonne.

On comprendra maintenant la division de l'ouvrage, qui, sans cela, serait inexplicable. Les quatre premiers chapitres, de peu d'étendue, constituent une sorte d'introduction. Dans le 1er : Nécessité de nouvelles recherches sur les prophètes et la prophétie en Israël, M. K. rappelle la conception vulgaire du prophétisme : les prophètes, envoyés de Dieu, annoncent les événements de l'avenir et particulièrement la venue du Christ, et tout ce qui s'y

rapporte. Il démontre par des détails précis que cette manière de voir reçoit de nombreuses atteintes de ceux-là même qui s'efforcent de la maintenir, et qu'il est temps d'arriver à une conception organique et définitive. Le 2e chapitre traite de la méthode à employer. M. K. montre que les procédés d'interprétation grammaticale et historique qu'il applique aux prophéties sont de ceux qui se légitiment devant tout homme instruit, et il répartit d'emblée la matière prophétique en trois groupes, le premier et le plus considérable, celui des écrits des prophètes; viennent en second lieu, les récits sur les prophètes, enfin les révélations divines contenues dans les récits historiques.

Pour aborder l'étude des *écrits prophétiques*, une esquisse du prophétisme et de l'activité des Voyants en Israël est nécessaire ; le chapitre III, qui la contient, est complété par le chapitre IV, intitulé : La conscience que les prophètes israélites avaient d'eux-mêmes. Nous pouvons aborder ainsi le sujet proprement dit. M. K., fidèle à son but, a distribué les prophéties dont il entreprend l'examen détaillé sous deux chefs : Les prophéties non accomplies et les prophéties accomplies.

Les prophéties *non accomplies* sont l'objet des chapitres V, VI et VII qui comprennent à eux seuls les deux tiers du premier volume. Le chapitre V, intitulé : La destinée des nations païennes, traite successivement des menaces prophétiques concernant les Philistins, les Phéniciens, Damas, les Ammonites et Moabites, les Edomites, l'Egypte et l'Ethiopie, les Assyriens, les Chaldéens, la monarchie persane, et étudie les prédictions du livre de Daniel relatives à la succession des quatre grands empires.

Ch. VI. — Prophéties non accomplies. Jugement sur Israël. M. K. a procédé ici par un classement chronologique : Amos et Osée, prophètes de la période assyrienne, prophètes de la période chaldéenne, prophètes de l'exil, prophètes postérieurs à l'exil. — Ch. VII. Prophéties non accomplies : L'avenir d'Israël. C'est là l'objet principal de la démonstration que se propose l'auteur, et il y a appliqué toute son attention et toute sa science.

Le sujet étant trop ample pour être traité sous une seule rubrique, M. K. a adopté les divisions suivantes qui évitent l'éparpillement des textes tout en dégageant les lignes principales : 1° Le retour d'Israël de la captivité ; 2° La réunion d'Ephraïm et de Juda ; 3° La domination de la dynastie davidique ; 4° Le bonheur spirituel et matériel dont doit jouir Israël restauré, Israël et les païens. A ce chapitre se joint un appendice traitant de quelques points importants de l'apocalypse danielique.

Le chapitre VIII étudie les prophéties *accomplies*. M. K. démontre par un examen précis et rigoureux que les prophéties, assez rares, qui appartiennent ou semblent appartenir à cette catégorie, soulèvent, quant à leur origine et à leur réelle destination, des objections qui ne permettent pas de les considérer comme des prédictions miraculeuses ayant précédé positivement l'événement qu'elles annoncent.

Le lecteur, orthodoxe d'éducation mais dépourvu de parti-pris, qui aura

suivi attentivement la démonstration de M. K. va se trouver ici dans une grande perplexité. Si l'office des prophètes est de *prédire* et si *toutes* les prédictions prophétiques ont été démenties par l'événement, le prophétisme hébreu rentre dans la catégorie des phénomènes curieux, mais dépourvus de toute signification élevée. C'est le moment de substituer à une notion étroite et erronée une conception tirée de l'étude des faits. C'est ce que fait le chap. IX, intitulé : L'annonce de l'avenir et la foi religieuse des prophètes de Jahveh, qui montre dans les prophéties concernant l'avenir tout autant d'applications, variables avec les hommes et les temps, de prémisses théologiques toujours les mêmes; le prophète, se proposant l'amélioration morale de son peuple, ce qu'on appelle sa *conversion*, se représente l'avenir d'après les satisfactions qu'il estime que la justice divine doit tirer d'hommes coupables et rebelles à ses ordres, — peines qui doivent être suivies d'une ère de réconciliation et de bonheur.

Les chapitres X, XI et XII, après que l'auteur a épuisé ce que lui fournissaient les *écrits prophétiques*, étudient les prophètes et la prophétie dans les récits historiques de l'Ancien Testament, traitent des objections que soulève la conception du prophétisme contenue en ces écrits, et rendent compte historiquement de l'origine de cette conception, inadmissible pour l'homme qui réfléchit.

Il faut s'attendre toutefois à une contradiction ; le lecteur que suppose M. K. s'appuiera sur le Nouveau Testament pour contester les résultats acquis. M. K. n'a pas jugé qu'il y eût lieu de passer rapidement par-dessus ce scrupule et il s'est appliqué à le réfuter par un développement étendu qui forme les chap. XIII et XIV intitulés : Le Nouveau Testament et la prophétie de l'Ancien Testament, avec la sous-division suivante : A, l'explication non historique, B, l'explication spirituelle. Il y montre comment les citations des livres de l'Ancien Testament contenues aux livres du Nouveau et qui sembleraient fortifier l'idée d'une prédiction miraculeuse, ne soutiennent pas l'examen, soit qu'elles aient passé par une traduction fautive, comme c'est le cas de beaucoup, soit que l'application ait été faite d'une façon vague ou par un détour du sens primitif. Toute cette partie est traitée avec une conscience et une solidité qui sont au-dessus de tout éloge.

Le chapitre XV et dernier est intitulé : La place du prophétisme israélite dans le développement religieux de l'humanité. M. K., débarrassé des préjugés de la tradition, retrace à grands traits les origines et l'histoire du prophétisme. Il est inutile de dire avec quelle autorité il s'acquitte d'une tâche pour laquelle il n'avait qu'à résumer l'admirable étude contenue dans sa *Religion d'Israël*.

L'analyse que nous avons donnée de cette œuvre remarquable doit faire toucher du doigt ce que nous indiquions en commençant. Ce livre n'est pas d'un emploi immédiat pour nous : il s'adresse d'abord aux Anglais et, dans une certaine mesure, aux Hollandais ; son plan, sa contexture s'opposent à ce qu'il obtienne le même accueil auprès du public français. Il ne saurait être

question d'en entreprendre une traduction sans lui faire subir une refonte complète. C'est pour la même raison que nous n'avons pas cru qu'il fût à propos d'en faire une critique proprement dite.

Cependant, grâce à la disposition méthodique des matières, cet ouvrage est appelé à rendre les plus grands services à tous ceux qui chercheraient vainement ailleurs une masse de faits intéressant une des plus grosses questions de l'histoire religieuse groupés aussi ingénieusement et élucidés avec autant de rigueur. L'édition anglaise permettra à quiconque en a sérieusement le désir de savoir à quoi il faut s'en tenir sur toutes les prophéties de quelque importance alléguées dans les discussions et dans les études consacrées à l'Ancien Testament. C'est un arsenal d'une valeur inappréciable, d'un accès relativement très aisé, et les travailleurs seront inexcusables de toucher désormais à ces sujets sans consulter le livre de M. Kuenen ; ils y trouveront les renseignements que leur fournirait une volumineuse bibliothèque exégétique, mais ils les trouveront réunis, tirés au clair, présentés sous une forme sûre et concluante. L'analyse du contenu, donnée plus haut, montre que ce mérite de l'ouvrage du savant professeur de Leyde subsiste indépendamment de la discussion théologique et de ce que nous nous sommes permis d'appeler un but de propagande à la fois scientifique et religieuse. — Nous visons par là tout particulièrement les chapitres V, VI et VII.

Nous ne déposerons pas la plume sans exprimer un regret : comment se fait-il qu'aucun des deux ouvrages classiques de M. Kuenen n'ait eu l'honneur d'une traduction française ? Son *Introduction à l'ancien Testament*, qu'on nous avait promise il y a déjà plusieurs années, a vu sa publication interrompue après l'apparition du premier volume, contenant le tiers seulement de l'ouvrage. Nous ignorons les raisons de ce retard déplorable. Quant à l'histoire de la *Religion d'Israël*, qui eût été appelée par la nature de sa composition a un beaucoup plus grand succès et qui eût rendu un service signalé aux études religieuses, nous sommes en retard sur nos voisins d'Outre-Manche qui se sont hâtés de le faire passer dans leur langue. Nous croyons savoir que M. Carrière, si compétent pour un pareil sujet, en a préparé une traduction ; mais nous ne croyons pas qu'il ait trouvé un éditeur. Les études religieuses sont-elles l'objet d'une telle indifférence que notre librairie française ne puisse entreprendre une publication d'un aussi haut intérêt, qui est en même temps d'un volume si raisonnable ?

Maurice VERNES.

---

133. — **Das Salz**, seine Geschichte, seine Symbolik und seine Meinung im Menschenleben. Eine monographische Skizze von M. J. SCHLEIDEN. Leipzig, Engelmann, 1875. In-8° VIII-237 pages.

Ce livre se divise en deux parties, l'une historique, l'autre scientifique. La seconde est étrangère à ma compétence. Je ne parlerai que de la première. Ce ne sera pas pour en faire l'éloge.

Donner une étymologie erronée pour base à un mémoire, c'est avoir peu

de bonheur. Faire de cette fausse étymologie la base d'un livre, c'est être tout à fait malheureux. Le premier cas est celui de M. Hehn dans sa brochure intitulée *Das Salz*. Le second est celui de M. Schleiden dans l'ouvrage dont le titre se lit en tête de cet article.

Le savant traité de Zeuss, intitulé : *Die Deutschen und ihre Nachbarstaemme*, 1837, antérieur de seize ans à la *Grammatica celtica*, 1853, place (p. 243) les Ἀλαυνοί dans le pays du sel près de Salzburg. Leur nom même indiquerait leur situation : Ἀλαυνοί avec un esprit doux aurait été mal écrit pour Ἁλαυνοί avec un esprit rude. Le « sel » s'appelle en gallois *halen*. La rivière de *Halen* sur la côte orientale de la Grande Bretagne serait l'Ἀλαυνός de Ptolémée. De là on devrait conclure que le mot latin *sal*, grec ἅλ-ς, slave *sol*, germanique *salt*, se serait dit en vieux celtique *halaun* : en Allemagne les ruisseaux salés s'appellent *sala*, les localités où il y a du sel *hala*, *halla*, ce dernier mot sous ces deux formes serait d'origine celtique.

Telle était l'opinion de Zeuss en 1837, à une date où il n'avait pas encore fait sur la phonétique celtique les travaux qui immortaliseront son nom, si cette puissance peut être attribuée aux travaux d'érudition. Mais seize ans plus tard l'étude avait changé sa manière de voir. Voici ce qu'on lit à la page 144 de la *Grammatica celtica* (première édition) :

« H britannicæ mutatæ ex S primitiva celtica exemplum præclarum est nomen fluvii *Habren* apud Nennium... quod Romanorum ætate adhuc est *Sabrina*. Alia quædam hujusmodi *haloin*, *halein* (Vocabularium cornicum) cambrico hodierno *halen*... quod etiam obtinet in vetusto nomine gallico *Salusa*, « fons non dulcibus, sed salsioribus quam marinæ sint, aquis defluens » (Mela II, 5). »

Ainsi suivant Zeuss, le changement d'*s* en *h* est néo-celtique, il est postérieur à la chute de l'empire Romain. Donc l'*h* d'*halen* « sel » se prononçait *s* au temps de Ptolémée : Ἀλαυνοί ne peut être le même mot que *halen*.

Soutenir que la chute de l'*s* initial gaulois est absolument sans exemple à l'époque romaine, c'est peut-être un peu absolu. Ptolémée au second siècle de notre ère écrit Οὐέσσονες le nom des *Suessiones* (II, 9, 11) et Οὐίνδινον le nom de *Suindinum* (II, 8, 10). Ce dernier mot n'a pas d'histoire et peut par conséquent être écarté. Mais quant au premier, nous voyons par César, par Lucain, et par Pline, qu'au premier siècle avant notre ère, et au premier siècle après notre ère il n'avait pas encore changé en *h* son *s* initial qui définitivement s'est maintenu et dans la basse latinité et en français : on dit « Soissons ». Ainsi l'*h* = *s*, étranger au celtique primitif et à l'irlandais est en Gaule excessivement rare et passager, il n'a pas laissé de trace dans les noms gaulois que la France conserve : il est spécial au dialecte néo-celtique de la Grande-Bretagne. Prétendre que cette permutation, à la fois bretonne et moderne, dont on trouve une trace passagère en Gaule au second siècle de notre ère, s'est produite chez les Gaulois d'Allemagne, et a pris chez eux un caractère définitif, c'est une assertion sans preuve, à l'appui de laquelle on ne peut alléguer l'autorité de Zeuss, qui, après l'avoir admise dans sa jeunesse, l'a rejetée dans un âge plus mûr.

Il y a donc à l'assimilation d' 'Αλαυνοί et d'*halen* une grave difficulté au point de vue du consonantisme. Au point de vue du vocalisme, il y en a une autre : celle-ci insurmontable. La forme la plus ancienne de *halen* « sel » est *haloin* ou *halein* dont l'*ei* ou *oi* suppose un *ê* long primitif = *ei* : *halen* paraît identique au latin *salina* avec un *i* long = *ê* ou *ei*. 'Αλαυνοί paraît une contraction d'un thème *alavano-* dérivé d'un thème *ala*, d'où dérivent également le nom propre *Alavius* et le nom commun *alauda* « alouette » (*Grammatica celtica* 2e édition p. 32, 783).

En tout cas, on ne peut admettre l'équation *ei* ou *oi* = *au*.

La brochure de M. Hehn intitulée *Das Salz* est donc consacrée au développement d'une théorie fondée sur une hypothèse que contredisent les lois de la phonétique.

M. Schleiden accepte la même doctrine. Il a eu toutefois assez de discernement pour ne pas admettre que le mot hareng (*herinc* en vieux cornique, *harink* en breton armoricain, mais *sgadan* en irlandais, *penwag* et *ysgadan* en gallois) ait l'origine celtique que M. Hehn lui attribue. Je ne nie pas que M. Schleiden dise par-ci par-là quelque bonne chose. Mais une grande partie de ses savantes recherches l'a conduit à des résultats erronés, parce qu'en commentant les textes il a toujours été sous l'empire de la doctrine fausse qu'il avait puisée chez M. Hehn. Ainsi, p. 34, il prétend attribuer aux Celtes : 1° les salines signalées chez les *Ardiaei*, peuple illyrien, par le traité apocryphe *de Mirabilibus auscultationibus*, c. 138 (Aristote, édition Didot, t. IV, 1re partie, p. 101) ; 2° les salines que le traité des *Météorologiques* t. II, c. 3, § 40-41 (édition Didot, t. III, p. 582) met chez les Chaones, en Epire. Rien au monde ne justifie cette double hypothèse.

Il est regrettable que les remarquables découvertes de Zeuss sur la phonétique celtique ne soient pas mieux connues. Les Allemands ne semblent pas avoir sur ce point grand avantage sur nous.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

134. — **Notizie sulla vita di Cassiano dal Pozzo con alcuni suoi ricordi e una centuria di lettere** per Giacomo LUMBROSO. Turin impr. Paravia. 1875, 1 vol. in-8° de 260 pp. extrait du tome XV des *Miscellanea di storia italiana*. Prix : 7 fr. 50.

Di un nostro maggiore ossia di Cassiano dal Pozzo il giovine. Communicazione all' accademia dei Lincei del socio *Domenico Carutti*. Rome, typ. Salviucci 1876. in-4°, 24 pp. extrait du t. 3, 2e série des *atti della Reale accademia dei Lincei*.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du groupe littéraire, scientifique et artistique si brillant dont Peiresc fut pendant le premier tiers du XVIIe siècle le chef et l'inspirateur, feront un accueil favorable à l'ouvrage que M. J. Lumbroso vient de consacrer à une des figures les plus sympathiques de ce groupe, le commandeur Cassiano dal Pozzo, l'ami de la plupart des savants illustres de cette époque, le protecteur dévoué du Poussin.

M. Lumbroso a exploré avec patience et succès les bibliothèques de Florence (Marucelliana), de Gênes (Université), de Montpellier, de Naples, les archives publiques ou privées de Florence, de Pise, de Sienne, de Turin et d'autres villes encore pour y recueillir les documents qui peuvent jeter une nouvelle lumière sur la vie du personnage dont il s'occupe ; aux notices inédites qu'il y a trouvées, il a joint un dépouillement fort complet des ouvrages imprimés dans lesquels il est question de lui. On peut affirmer que son livre est un de ceux qui apportent le plus de matériaux nouveaux pour l'histoire de cette société d'élite à laquelle revient une si large place dans le mouvement intellectuel qui a succédé à la Renaissance.

Cette histoire, d'ailleurs, est encore à faire. Jusqu'ici, comme on sait, on n'a publié que des fragments de la vaste correspondance qui s'y rapporte et qui est disséminée dans une foule de bibliothèques. Il suffira de citer les lettres de Peiresc qui ont paru en 1817 et 1818 dans les *Annales encyclopédiques* par les soins de Fauris de St-Vincent, celles du même savant qui figurent dans les *Lettere inedite di principi e d'uomini illustri*, du comte Cibrario, Turin, 1828, rééditées par Alberi dans les *Opere di Galileo Galilei*, T. X. Florence 1853, et dans l'ouvrage récent de d. Sante Pieralisi, *Urbano VIII e Galileo Galilei* (Rome 1875, p. 301-340); puis vient l'édition des lettres d'Holstenius donnée en 1817 par Boissonade, puis celle des lettres de Rubens qui est due à M. Gachet (Bruxelles 1840) et à laquelle il faut ajouter les lettres du même artiste publiées par M. L. Lalanne dans les *Archives de l'art français* (I. p. 82 et ss.) etc., etc.

On peut juger par ces quelques titres de l'intérêt que présenterait le dépouillement de ces milliers de correspondances signées des noms les plus illustres et qui contiennent le tableau si vivant et si complet de la vie littéraire et scientifique du commencement du XVII[e] siècle. Ce qui a nui jusqu'à présent à l'entreprise, c'est la quantité même des matériaux, c'est la difficulté de faire un choix parmi tant de richesses.

Ne pourrait-on pas, en attendant qu'il se trouve quelqu'un d'assez intrépide pour s'attaquer aux volumineuses collections de Carpentras, d'Aix, de Paris, et d'autres villes encore, commencer par tirer parti des pièces moins nombreuses que renferment les bibliothèques italiennes, notamment la Barberiniana? Elles n'ont pas moins de prix, et en les complétant au moyen de quelques recherches entreprises de ce côté-ci des Alpes, on pourrait faire pour Peiresc ce qui a été fait pour Mabillon et Montfaucon, et retracer à l'aide des documents originaux l'histoire de ses relations avec ses amis romains.

Vers la fin du siècle passé, déjà l'illustre Gaetano Marini parait avoir eu le projet de mettre au jour ce carteggio. Du moins j'ai trouvé la copie d'une partie considérable ou même de la totalité des lettres de Peiresc à Holstenius, à Aleander, au cardinal François Barberini, ainsi que de celles des frères Dupuy, de Rigaud et d'autres savants français à leurs correspondants italiens, dans le recueil, aussi vaste que peu connu, de lettres érudites que

ce prélat avait formé et qu'il se proposait sans doute de donner comme pendant aux *Lettere Pittoriche* de Mgr Bottari [1].

C'est un travail de ce genre que M. Lumbroso a entrepris pour la correspondance de dal Pozzo. Les dimensions de son ouvrage ne lui ont pas permis de donner une analyse détaillée des 41 volumes (3 à Montpellier, 38 dans les archives de la duchesse d'Aoste à Turin), dans lesquels elle est contenue. Il a dû se borner à reproduire à titre de spécimen cent des lettres adressées à dal Pozzo (citons parmi elles celles de G. Naudé, de Bourdelot, de Claude Ménétrier), et de dresser la liste de ses principaux correspondants (Peiresc y figure à un des premiers rangs avec 94 lettres conservées à la bibliothèque de Montpellier, ms. nº 271). Espérons que dans une seconde édition il pourra traiter son sujet avec plus de développement.

A l'appui de ces pièces, auxquelles il faut ajouter le *Memoriale* (journal des fouilles faites à Rome) de dal Pozzo, publié par M. Lumbroso (p. 47-83) d'après le ms. de la Bibliothèque Nle de Naples (V. E. 10), notre auteur a rédigé une biographie des plus intéressantes. Le volume débute par des renseignements sur la famille dal Pozzo, originaire comme on sait, du Piémont, et sur les premières études du futur commandeur. Puis vient une notice, trop courte, à notre gré, sur ses relations littéraires et scientifiques. Les détails que M. L. nous donne sur la formation du Musée et de la bibliothèque de dal Pozzo constituent un des chapitres les plus attrayants de son livre ; ils témoignent de l'étendue et de la variété de ses lectures. Mais ici encore il est regrettable que l'auteur n'ait pas pu se livrer à des développements plus grands. Ces détails sont d'autant plus précieux que la majeure partie des collections de dal Pozzo n'existent plus aujourd'hui. On sait, en effet, que ses livres et ses manuscrits, compris dans l'achat fait par la Prusse de la bibliothèque Albani, périrent presque en vue de Civita-Vecchia avec le vaisseau qui les portait. Le carteggio consacré à Turin, une douzaine de volumes de dessins appartenant à la reine d'Angleterre (bibliothèque de Windsor), au duc d'Hamilton et à M. A. W. Franks, enfin la copie d'un recueil d'inscriptions (à M. Visconti) voilà tout ce qui reste de cette belle collection. Quant au Musée, riche surtout en médailles, il avait été dispersé longtemps auparavant.

Le chev. dal Pozzo ne s'est pas borné à encourager les littérateurs et les artistes et à réunir pour eux des matériaux d'étude ; il a lui-même composé un certain nombre d'ouvrages, et à ce sujet je demande à M. L. la permission de lui soumettre quelques observations qui lui serviront peut-être pour la prochaine édition de son livre ; cette édition, il faut l'espérer, ne se fera pas attendre, car la première, à ce que j'apprends, est presque entièrement épuisée.

Ces observations portent sur le diarium du voyage que le cardinal légat

1. Ce recueil m'a fourni en outre un nombre considérable de lettres de savants français plus modernes, depuis Huet jusqu'à P. L. Courier.

François Barberini a fait en France en 1625. M. L. a deviné juste en considérant comme une copie l'exemplaire de ce Diarium qui est conservé à la Barberine et dont on attribue la rédaction au chevalier dal Pozzo. Mais ce qu'il a ignoré, c'est que la bibliothèque nationale de Naples possède un manuscrit dont celui de la Barberine est la copie textuelle, et dans lequel il faut sans doute voir l'original de l'ouvrage. Ce manuscrit y est enregistré sous le n° X. E. 54 et se compose de 484 feuillets, exactement comme l'exemplaire de la Barberine.

De même que M. Carutti, l'auteur du second ouvrage inscrit en tête de ce compte-rendu, M. Lumbroso s'est borné à mentionner ce document curieux, sans insister sur son importance qui est fort grande, surtout en se plaçant au point de vue français. On y trouve en effet des détails nombreux et précis non seulement sur la plupart des personnages de la cour de Louis XIII (par ex. le récit d'une visite faite à Sully) mais encore sur les principaux monuments des villes traversées par le légat, une description très étendue (une des plus anciennes qui existent) du château de Fontainebleau et des trésors d'art qu'il renfermait à cette époque, des notices sur les collections publiques et privées de Paris, une liste des principaux artistes français, etc., etc.[1]. Tous ces chapitres révèlent la main d'un connaisseur distingué, tel que devait l'être Cassiano dal Pozzo.

Une autre relation, aussi peu connue que la précédente, est due à un autre personnage de la suite du légat, le colonel César Magalotti. Elle diffère de celle de dal Pozzo en ce qu'elle accorde plus de place aux considérations politiques qu'aux matières d'art ou de littérature. Nous en possédons diverses rédactions plus ou moins achevées et elle mériterait d'être soumise à un examen approfondi. Je n'ai pu l'étudier que d'une manière sommaire dans le travail que j'ai consacré au diario de dal Pozzo ainsi qu'à la correspondance de Peiresc et qui a été adressé il y a un an au comité des travaux historiques.

Je dois ajouter que les archives d'Etat de Rome possèdent le registre des dépenses du cardinal légat pendant son voyage en Espagne, qui suivit le voyage de France, et auquel le chevalier dal Pozzo prit également part. Le nom de ce dernier y figure plus d'une fois. Ce registre qui m'a été signalé par l'obligeant archiviste, M. A. Bertolotti, porte le titre suivant : *S. card^le Barberino. Conti della legatione di Spagna dal p° feb^o 1626 a tutto 15 ott. detto* ; il fait partie des *Miscellanee Storiche*. Les comptes des dépenses de la légation de France manquent malheureusement dans cette collection. J'ignore s'ils existent ailleurs.

---

1. Le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris* 1875, p. 172-175 contient un extrait du diarium (récit de la visite du légat à Louis XIII et à la famille royale) que j'ai communiqué à la société et que M. G. Fagniez a bien voulu se charger de traduire pour ce recueil.

Il me reste à parler de la dissertation que M. Carutti, membre de l'académie royale des Lynx, vient de consacrer au même sujet. C'est un résumé fort nourri de la vie et des travaux de dal Pozzo. Les recherches du docte académicien lui ont permis de préciser ou de compléter sur de certains points le travail de M. Lumbroso. Je citerai notamment l'analyse qu'il donne d'un opuscule de J. Naudé qui est des plus intéressants pour la connaissance de la collection dal Pozzo et qui paraît avoir été inconnu à M. Lumbroso. Cet opuscule intitulé *Epigrammata in virorum literatorum imagines quas illustrissimus eques Cassianus a Puteo sua in Bibliotheca dedicavit* a été imprimé à Rome par Louis Grignan en 1641. Il se compose de 8 feuillets petit in-8° et comprend, outre la préface, trente-deux inscriptions en vers latins destinées à être placées sous les portraits des trente-deux savants ou personnages illustres conservés dans le musée en question. On remarque dans le nombre les portraits de Peiresc, de Claude Ménestrier et de Naudé lui-même.

Nous ne saurions trop insister, en terminant, sur l'intérêt de monographies telles que celles de MM. Carutti et Lumbroso. C'est un genre dans lequel les Italiens sont passés maîtres depuis longtemps, et il serait à souhaiter que l'histoire des littérateurs et des érudits fût partout aussi avancée que dans leur pays. Eug. MÜNTZ.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

Séance du 30 juin 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie : 1° un rapport de M. Albert Dumont, directeur de l'école française d'Athènes, sur les travaux des membres de l'école pendant l'année scolaire 1875-1876 ; 2° un extrait d'une lettre de M. Dumont, qui donne quelques détails sur le voyage d'exploration archéologique entrepris par MM. Collignon et l'abbé Duchesne dans l'Asie mineure ; ce voyage a déjà amené la découverte de plusieurs bas-reliefs antiques et d'un grand nombre d'inscriptions.

L'académie, après une courte délibération en comité secret, procède à l'élection d'un associé étranger, en remplacement de M. Christian Lassen. M. Gorresio est élu.

M. Deloche lit un nouveau fragment de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie. Il continue l'examen du texte des chapitres 34 et 35 du 5e livre de Tite-Live, et discute encore quelques leçons douteuses.

M. Bréal communique à l'académie le texte d'une inscription découverte au siècle dernier dans la Sabine, près de l'antique Amiternum, et conservée aujourd'hui au musée d'Alpina. M. Mommsen, qui a publié cette inscription, ne l'a lue qu'incomplètement et ne l'a pas traduite. M. Bréal la lit ainsi :

MESENE | FLVSARE | POIMVNIEP | ATRAT | DVNOM | HIRETVM.

Il pense que c'est une inscription votive, et qu'au commencement il devait y avoir une ou deux lignes aujourd'hui perdues, qui contenaient le nom de l'auteur du vœu. Il voit ensuite les noms de trois déesses auxquelles en vertu de ce vœu le monument était consacré, MESENE, FLVSARE, POIMVNIE: la première est sans doute une déesse des moissons, comme la déesse *Messia* mentionnée par Tertullien, la seconde une déesse des fleurs, la troisième une déesse des fruits (la Pomone latine). Enfin les derniers mots, PATRAT DVNOM HIRETVM, signifieraient « exécute un don voulu, voué », en latin *patrat donum uotum*. En fait de particularités linguistiques, M. Bréal signale dans cette inscription l'emploi de l'V pour o long latin (FLVSARE, POIMVNIE, DVNOM), et l'usage qui est fait indifféremment de l'V et de l'O dans la finale des noms neutres (DVNOM, HIRETVM).

M. Ch. Robert fait une communication sur un objet antique en bronze conservé au musée de Grenoble, dont l'usage n'avait pu être déterminé jusqu'ici. M. Robert, ayant comparé ce bronze avec plusieurs objets analogues conservés dans d'autres collections, les reconnaît tous pour des manches destinés à être adaptés aux boutoirs avec lesquels on travaille la corne du pied des chevaux. Il ne doute pas que les anciens n'aient connu le boutoir, sans lequel ils n'auraient pu pratiquer plusieurs opérations mentionnées dans leurs traités d'hippiatrique; c'est, pense-t-il, cet instrument qui est désigné dans plusieurs de ces traités sous le nom de σμίλη. M. Robert ajoute à ces observations quelques remarques sur les caractères artistiques du manche de boutoir du musée de Grenoble. — A propos de cette communication, une discussion s'engage sur la question de savoir si les anciens ont connu et pratiqué l'usage de ferrer les chevaux. Des observations échangées à ce sujet entre MM. Robert, Desnoyers, de Longpérier et Miller, il résulte que cette question ne peut encore aujourd'hui être tranchée avec certitude.

Ouvrages déposés : — A. Germain : Chronique de Mauguio, publiée pour la première fois; Une fête de chevalerie à Mauvillargues en 1331; Une loge maçonnique d'étudiants à Montpellier (Montpellier, 3 vol. ou brochures in-4°); — J. de Witte, La dispute d'Athéné et de Posidon (Extrait des Monuments grecs publiés par l'association pour l'encouragement des études grecques en France, Paris, in-4°); — *Ouvrages présentés de la part des auteurs :* — *Par M. Garcin de Tassy :* Paul Guieysse, Rituel funéraire égyptien, chapitre 64ᵉ, textes comparés, traduction et commentaire, d'après les papyrus du Louvre et de la Bibliothèque nationale, (Études égyptologiques, 6ᵉ livraison, Paris, in-4°); — *Par M. Maury :* Moreau de Jonnès, Les temps mythologiques (Paris, in-12).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29. — **15 Juillet** — **1876**

Sommaire : 135. *Suparnâdhyâya*, p. p. Grube.— 136. Hartwig, Documents et recherches sur l'histoire de Florence. — *Correspondance* : Les Batuecas.— *Variétés* : Le trésor de Curium.— Société Jersiaise pour l'étude de l'histoire et de la langue du pays. — Académie des Inscriptions.

135. — **Suparnâdhyâyah, Suparni fabula.** Edidit Dr Elimar Grube. Lipsiæ, F. A. Brockhaus, 1875. xxvi-52 p. in-8°.

Cette publication, dans l'origine une thèse de doctorat, et dont une partie se trouve aussi reproduite dans le XIVe volume des *Indische Studien*, est aussi soigneusement exécutée que le sujet en est bien choisi. L'auteur, un élève de M. Weber, s'est peut-être renfermé dans des limites trop restreintes ; mais, tel qu'il est, son travail est sobre, exact, solide et modeste, c'est-à-dire excellent.

Le *Suparnâdhyâya* raconte en 165 versets la rivalité des deux sœurs Vinatâ Suparnî et Kadrû (ici le Ciel et la Terre), la servitude de Vinatâ et l'enlèvement du Soma que Garuda, le fils de Vinatâ, va ravir aux dieux pour obtenir la libération de sa mère. C'est là une fable bien connue, et M. Gr. n'a pas manqué de relever dans sa préface les récits parallèles que contiennent les Brâhmanas du Rik, du Yajus et du Sâma-Vada. Il a donné en outre une analyse substantielle et suffisante de celui qui se trouve au 1er livre du Mahâbhârata et qui, sauf quelques menus détails, concorde si bien avec le *Suparnâdhyâya*, qu'on est tenté avec M. Gr. d'y voir la source principale de ce dernier. Ce n'est donc ni par l'importance du sujet, ni par la nouveauté des détails que se recommande ce petit poème : sous ce rapport, il est plus que pauvre. L'intérêt pour nous en est ailleurs, dans certaines particularités philologiques et dans le jour curieux qu'il jette sur certains recoins de la littérature védique.

C'est en effet à cette littérature et, s'il faut s'en rapporter aux suscriptions des manuscrits, particulièrement au Rig-Veda, que prétend se rattacher le *Suparnâdhyâya*. Et cette prétention est justifiée, en apparence du moins, par la présence d'un *pada* et d'accents, dont le texte est pourvu d'un bout à l'autre, par certains détails d'orthographe (l au lieu de *d* ; d'autres, tels que la simplification de consonnes étymologiquement doubles, rappellent plutôt des particularités des textes *Taittirîyas*), par la double division en *vargas* et en *sûktas*[1], par le grand nombre de mots et de formes védi-

1. La division en *sûktas* a été remaniée ; le texte (I,1) n'en déclare que 11, tandis que les mss. de M. Gr. en donnent 13.

ques qu'on y trouve et que M. Gr. a relevés [1], enfin par le style du dialogue dont l'allure brusque et heurtée imite, en l'exagérant encore, celle de morceaux analogues du *R*ig-Veda. Mais là s'arrêtent ces affinités, qui ne dépassent pas celles qui doivent exister forcément entre un original et un pastiche. Car que ce texte est un pastiche, et même un pastiche relativement moderne, on peut l'affirmer sans hésitation. Toutefois, s'il en fallait des preuves, ce n'est pas dans le cercle d'idées où se meut notre poème, que j'irais, avec M. Gr., les chercher de préférence. De ce chef, le *Suparnâdhyâya*, tout en différant prodigieusement des représentations qui ont cours dans les hymnes, ne s'éloigne pas sensiblement de ce que nous offrent les Brâhma*n*as. La personnalité même de Garu*d*a, bien qu'elle soit ici beaucoup plus accentuée, n'a rien d'absolument contraire au caractère des vieux écrits. Il ne parait pas encore ici dans son rôle, si proéminent par la suite, de monture de Vish*n*u, ou plutôt il n'y est fait allusion qu'une seule fois, XXX, 5 et 6, où Garu*d*a demande et obtient la faveur de « porter Yajna », expression où il faut sans doute reconnaître la désignation symbolique si fréquente de ce dieu. En tout ceci donc, le *Suparnâdhyâya* est bien loin des hymnes du *R*ig-Veda ; mais il est encore sur le terrain des idées védiques [2].

Mais il est d'autres preuves qui me paraissent plus décisives. Malgré ses nombreux archaïsmes, la langue de notre texte trahit une époque assez basse. Et ici je n'entends parler ni des formes barbares qui s'y trouvent, parce qu'elles peuvent provenir de corruptions, ni des étranges irrégularités de l'accentuation, parce que nous ne savons pas par quelles vicissitudes ce texte et d'autres semblables peuvent avoir passé sous ce rapport [3] ; mais de particularités telles que les gérondifs en *tvâ* de verbes construits avec des prépositions : *avagatvâ* VI, 4, XVII, 4 ; *âhritvâ*, *vijitvâ* XI, 5, 6 ; *atihâtvâ* (c'est ainsi du moins que je crois devoir lire) XXII, 1 ; ou le pronom relatif employé comme démonstratif XVIII, 1. Un certain nombre de formes et d'expressions telles que *janishyat* pour *janishyam* XXI, 2 ; le neutre *vajra* XXVII, 2 et 4 ; d'autres encore n'apparaissent guère qu'avec la poésie épique. Enfin le style, dans les parties où ne domine pas l'imitation directe de quelque vieux modèle, est d'allure décidément moderne ; n'était l'absence de longues expressions composées, on dirait parfois lire une production du bas moyen-âge.

On ne risque donc guère de se tromper en regardant le *Suparnâdhyâya*

1. *Atûrta* et *abhimâtishah* que M. Gr. (p. XXII) croit particuliers au *R*ig-Veda, se trouvent aussi dans le Yajus, p. ex. *T. Br.* III, 5, 3, 1 ; *T. S.* I, 2, 7, morceaux indépendants du *R*ik.

2. Il est vrai que ce n'est pas aux Brâhmanas, mais bien aux hymnes, que le *Suparnâdhyâya* prétend se rattacher.

3. Il importe toutefois de remarquer que ces irrégularités, si elles ne sont pas du fait de l'auteur même du morceau, ce qui n'est guère admissible, sont en tous les cas antérieures au *pada*, dont elles ont assez souvent déterminé les coupures.

comme un pastiche de beaucoup postérieur aux monuments authentiques de la littérature à laquelle il prétend appartenir. Par contre, il y aurait de la témérité à vouloir préciser à quelle époque et dans quel vue il a été composé. Sauf la supposition très plausible déjà mentionnée, qu'il est postérieur au récit du Mahâbârata, M. Gr. a fait sagement de s'abstenir de toute conjecture à cet égard. D'après le témoignage même du traité I, 5 « il est destiné à être récité au *parvan*, pendant la répétition du Veda, quand se récite le Brâhma*n*a »[1]. Mais tout autre renseignement fait défaut. Jusqu'ici on ne l'a trouvé prescrit nulle part, et, comme l'a montré M. Gr., il n'a rien de commun avec les textes qu'on trouve mentionnés si fréquemment sous les désignations de *Suparna*, *Sauparna*, *Trisuparna*.

M. Gr. a été également réservé dans l'interprétation mythologique de son texte; mais c'est ici l'un des cas où je lui reprocherai de l'avoir été trop. Sans doute il a bien fait de ne pas entreprendre l'explication de tous les traits d'une fable qui ne nous est évidemment parvenue que fort altérée et qui, dans les plus anciens textes, est déjà pour le moins aussi défigurée par la spéculation, qu'elle paraît l'être ici par la fantaisie.

Plusieurs particularités sont toutefois restées assez transparentes et, sans rien forcer, me semble-t-il, on pouvait en tirer quelque chose de plus que la simple confirmation de la nature solaire de Garu*d*a. Les deux sœurs, Vinatâ « aux belles ailes », la mère de l'éclair, de l'aurore et de l'invincible oiseau céleste et Kadru la brune, la mère des serpents, c'est-à-dire des sombres vapeurs (elle est elle-même un serpent), peuvent bien être le Ciel et la Terre; elles sont aussi la lumière et l'obscurité. Dès lors leur rivalité, l'asservissement temporaire de Vinatâ à sa sœur, sa délivrance par son fils ne s'expliquent-elles pas d'elles-mêmes, qu'il s'agisse du triomphe passager de la nuit ou, ce qui est plus probable, de celui de l'orage ? Et si cet asservissement est motivé par un pari malheureux, si le défi entre les deux sœurs est de savoir laquelle a meilleure vue (*caxus*, *sauparnam caxus*, signifie aussi bien lumière que vue) et si c'est Kadru la borgne[2] qui l'emporte, ne reconnaît-on pas ici cette ironie si familière aux mythes en même temps qu'un de leurs procédés favoris ? Quant à l'objet même de l'épreuve, ce coursier blanc qui demeure par delà la mer (atmosphérique) et dont il s'agit de préciser la couleur, c'est également un personnage connu; sous une autre forme, c'est Garu*d*a, c'est le soleil lui-même. Vinatâ, qui doit le connaître, prononce qu'il est entièrement blanc; Kadru déclare qu'il a la queue noire. Et en effet, par son ordre, sa sombre engeance se met à l'œu-

1. Si *parvan* signifie ici les jours de changement lunaire, la recommandation est en contradiction formelle avec *Manu* IV, 113, 114. Cf. cependant *Apast. Dh. S.* I, 9, 28 et 10, 1, où la défense est moins étendue. D'aucune façon d'ailleurs, il ne peut s'agir ici, comme le croit M. Gr., p. XIV, de récitation à faire pendant le sacrifice.

2. Elle l'est devenue en apercevant Târxya (II, 2 où *Kadrvâ*, contrairement à l'indication du *pada*, est un génitif), qui est, lui aussi, le soleil.

vre : à chaque poil s'attache un reptile. La queue immense, ondoyante du coursier est devenue noire, les rayons de l'astre se sont éteints, et Vinatâ est esclave. Elle recouvre sa liberté, quand Garu*d*a apporte le Soma du ciel, quand après l'ondée l'atmosphère est redevenue sereine, ou que le dépot de la rosée matinale a annoncé la fin de la nuit. Si l'on admet la première explication, le combat de Garu*d*a contre les dieux est l'expression d'un fait réel, l'orage. Si l'on préfère la deuxième, il exprimera une induction du raisonnement : le Soma appartient aux dieux, c'est leur plus précieux trésor qu'ils ne se laissent point enlever sans bataille. Rien n'est plus fréquent dans les mythes que cette pénétration intime de l'observation et de la réflexion, se croisant sans cesse à la façon de la chaîne et de la trame d'un tissu : rien n'y est plus rare par contre, qu'une suite parfaitement rigoureuse et qui n'admette qu'une seule explication. En pareille matière, aboutir à des alternatives n'est point un cas desespéré. Ce Soma, du reste, qui est la rançon de Vinatâ, ne sera possédé ni par Kadru, ni par son engeance. Garu*d*a ne fait que le leur montrer et le rapporte aussitôt chez les dieux ; quant aux serpents, il les dévore : le soleil a vaincu.

La solution de ces énigmes est si facile, qu'on s'étonne que M. Gr. ait pu passer à côté sans la voir. De mon côté, je n'essaierai pas de la poursuivre en détail bien qu'il y ait encore plus d'un trait caractéristique à relever dans le *Suparnâdhyâya*. Je n'en signalerai plus que deux, parce que M. Gr. a formellement désespéré d'expliquer au moins l'un d'eux, et qu'ils montrent bien tous deux comment les mythes quelquefois se dédoublent pour ensuite se rejoindre et rentrer pour ainsi dire en eux-mêmes à titre d'épisodes. Garu*d*a partage d'abord l'esclavage de sa mère : il est chargé de voiturer l'engeance de Kadru ; mais au lieu de porter les serpents à leur humide demeure au sein de l'Océan, il s'envole avec eux vers le soleil, où leurs corps se calcinent et d'où il ne les ramène sur leurs instances qu'à moitié consumés. Le fait que Garu*d*a, qui est bien le soleil, figure cependant ici comme s'il en était différent, est de mince importance. En tous les cas il ne doit pas nous empêcher de reconnaître la même histoire que celle qui fait l'objet du récit tout entier, la destruction de la race de Kadru par Garu*d*a, mais débarrassée cette fois de tout ce qui est relatif à la descente du Soma et surtout tronquée quant au dénouement, qui demeure partie remise. Dans le deuxième épisode, Garu*d*a, en quête de nourriture pendant son voyage au ciel, dévore deux monstres aquatiques de taille gigantesque : pour faire ce repas, il s'est abattu sur la branche d'un arbre immense : la branche casse, et Garu*d*a reprend son vol en l'emportant dans ses serres. Il suffit de se reporter au mémoire bien connu de M. Kuhn, pour se convaincre qu'ici encore nous avons affaire à un doublet où, sous des images bien différentes, se retrouvent les deux parties de notre histoire, Garu*d*a dévorant les nuages et le rapt du Soma. En y regardant de près, on en trouverait bien encore une troisième dans cette plume merveilleuse que Garuda perd dans la bataille. Mais je ne m'y arrêterai pas, non plus qu'à l'interven-

tion dans notre récit des Vâlakhilyas et des Nishâdas, dont l'explication est moins sûre et relève probablement, pour les derniers surtout, d'un tout autre ordre d'idées. Ce qui précède suffit, je pense, à faire voir que l'interprétation mythologique du *Suparnâdhyâya* n'est pas aussi désespérée que semble le croire M. Grube.

Mais j'ai hâte d'arriver à l'essentiel : comment M. Gr. s'est-il acquitté de sa tâche d'éditeur et d'interprète philologique ? Ici encore je ne puis que louer ce qu'il a fait, en regrettant toutefois que sous certains rapports il n'ait pas cru devoir faire plus. Il a reproduit le texte avec une fidélité scrupuleuse d'après ses deux meilleurs mss. (il en a eu 6 à sa disposition, tous de Berlin) ; il y a ajouté, outre les variantes, des extraits suffisants du *pada* et un index très complet des mots et des formes [1], enfin, il a signalé, soit au bas des pages, soit dans l'Index, la plupart des formes vicieuses et toutes les irrégularités de l'accentuation. Et cependant, il s'en faut de beaucoup, M. Gr. le sait mieux que personne, que le *Suparnâdhyâya*, tel qu'il est sorti de ses mains, soit d'un bout à l'autre ce que les Anglais appellent « a readable text. » En beaucoup d'endroits il est corrompu : peut-être y a-t-il aussi des transpositions et quelques lacunes. M. Gr. s'est rigoureusement interdit d'introduire des conjectures dans le texte, et il a bien fait. Mais il nous devait des notes. Accompagné d'une simple analyse, sans traduction ni commentaire critique, son travail est un peu nu pour une monographie. Les difficultés, les insuffisances du texte ne sont pas même indiquées : du moment que la grammaire est à peu près sauve, M. Gr. s'abstient. Dans beaucoup de cas, la correction se présente d'elle-même. Ainsi à première vue, on s'aperçoit que V, 3 *sarûpayo*h est pour *svarûpayo*h [2]; que XI, 4 le sens exige *na satraghnâ* (instr.) *py abhavan dvitîyâ*; que XIX, 4 le 2ᵉ *patata*h est fautif ; probablement pour *parita*h; que XX, 2 *aharishyati... nihitam* serait plus satisfaisant. Mais il en est d'autres, où elle est moins aisée. C'était à l'éditeur de nous dire par exemple comment il corrige XIX, 4, où une correction est nécessaire et où il y en a plusieurs de possibles ; comment il redresse les duels évidemment fautifs de II, 3 ; ce qu'il fait de cette épithète de *Çaunakî* donnée III, 1 à Vinatâ ; comment de IV, 4-6, il tire sa propre analyse. M. Grube n'était sans doute pas tenu de résoudre toutes les difficultés de son texte ; mais on regrette qu'il ne les ait pas discutées [3]. La compétence parfaite dont il a fait preuve au cours de sa tâche nous est une garantie que, s'il avait voulu se donner cette peine, il eût fourni un travail où, à peu de chose près, nous n'aurions eu rien à reprendre.

A. Barth.

---

1. *Prajighâti* XXIX, 2, *aha* et *cirava* XXXI 3 manquent ; *ghna* s'y trouve deux fois, la première par mégarde sous la lettre g.

2. C'est l'équivalent de l'*âtmarûpayoh* de *T.S.* VI, 1, 6, 1.

3. Quelques-unes trouvent leur explication dans le caractère peu original du *Suparnadhyaya* qui est une marqueterie de pièces hétérogènes, rajustées tant bien que mal et avec plus d'égard aux exigences du mètre qu'à celles du sens et de la grammaire.

136. — O. Hartwig, **Quellen und Forschungen zur aeltesten Geschichte der Stadt Florenz.** Marburg, Elwert, XLIII-91 p. in-4°.

L'histoire de Florence a attiré dans ces derniers temps d'une façon toute particulière l'attention des érudits. Sans parler du monument littéraire élevé par le marquis Gino Capponi à la gloire de sa patrie, ni de l'histoire générale de la République florentine à laquelle M. Perrens travaille depuis de longues années et dont la première partie va paraître, on s'efforce d'éclaircir par une série de monographies les points de détail les plus importants ou les plus obscurs. Nous pouvons rappeler ici le Laurent de Médicis de M. de Reumont, les études de M. Villari sur les origines de la constitution florentine, celle sur le duc d'Athènes de M. C. Paoli, enfin les controverses passionnées auxquelles ont donné lieu la chronique de Malespini et celle de Dino Compagni.

Nous ne possédons aucune source contemporaine pour les premiers siècles de l'histoire de Florence, et au XIVe siècle, à l'époque où les documents deviennent nombreux, tant les documents d'archives que les chroniques, Florence est déjà une puissante république, dominant toute la Toscane et jouant un rôle important dans les destinées de l'Italie comme dans le commerce du monde entier. Il y a donc un intérêt de premier ordre à déterminer la valeur des renseignements relatifs aux temps plus anciens qui se trouvent recueillis dans les chroniques du XIVe siècle, et d'autre part à rechercher avec soin les rares documents d'une époque antérieure qui peuvent être parvenus jusqu'à nous. Ce n'est que par ce travail de critique minutieuse qu'on pourra fixer d'une manière définitive nos connaissances sur les premiers siècles de l'histoire florentine.

C'est là la tâche que M. Hartwig s'est imposée. Il a entrepris de rechercher tous ces documents, de les étudier, d'en donner des éditions critiques et de déterminer les faits positifs qu'ils nous enseignent. Le premier fascicule qu'il vient de publier contient les deux plus anciennes chroniques florentines qui nous soient parvenues, la *Chronica de origine civitatis* et les *Gesta Florentinorum* du juge Sanzanome. Il les a fait suivre d'une courte mais très intéressante dissertation sur l'histoire de Florence antérieure au XIIe siècle. Il nous promet pour le second fascicule des commentaires sur des Annales florentines en partie inédites, une critique du prétendu *Chronicon Brunetti Latini* et une reconstitution des *Gesta Florentinorum* anonymes, extraits des chroniques postérieures, Villani, Ptolémée de Lucques, etc. Plus tard, M. H. espère nous donner une édition critique de G. Villani, et nous souhaitons qu'il poursuive alors pour les XIIe et XIIIe siècles ce qu'il a si bien commencé pour les époques antérieures.

M. H. est parfaitement qualifié pour la tâche qu'il a entreprise. Sans égaler M. Scheffer Boichorst en aventureuse ingéniosité, il est comme lui critique pénétrant et exact, et il a cet avantage de chercher plus encore

à reconstruire qu'à détruire. Le genre de travail qu'il a entrepris ne pouvait d'ailleurs être exécuté aisément que par un étranger. Les Florentins sont trop attachés aux traditions de leur patrie, ou du moins entourés de concitoyens trop jaloux de ces traditions pour pouvoir se livrer à ces recherches avec une entière liberté d'esprit.

La *Chronica de origine civitatis* est le plus ancien texte historique relatif à Florence que nous possédions, et encore est-ce un abus de langage que de l'appeler un texte historique. C'est une composition d'un caractère purement littéraire et légendaire, et le fond historique que M. H. croit retrouver dans le chapitre relatif à l'origine de l'évêché de Sienne est si faible, qu'il ne peut être pour nous d'aucune importance réelle. Ce qui nous intéresse dans la *Chronica de origine* ce n'est pas son contenu en lui-même, c'est le fait que les historiens postérieurs de Florence, Sanzanome, Villani, etc., s'en sont servis ; aussi est-il utile de la connaître pour les critiquer à leur tour. C'est dans les dix premières années du XIII[e] siècle qu'elle fut composée et elle nous fournit un assez curieux échantillon de ce qu'on pouvait connaître alors de l'antiquité dans les écoles de Florence. C'est à tort que Niebuhr a cru y constater l'emploi d'un fragment d'Hésiode. L'antiquité romaine est seule connue par l'auteur, et, encore, d'une manière tout à fait confuse, et fragmentaire, comme s'il ne connaissait ce dont il parle que par ouï dire, et à travers une longue tradition. Le texte de la *Chronica* a été donné par M. H. d'après trois Mss., qu'il reproduit intégralement en colonnes synoptiques. Un de ces textes est latin, le Ms. est du XIII[e] ou du XIV[e] siècle. (Bibl. Magliabecchiana II, 67). Bien que la chronique ait probablement été originairement écrite en latin, ce texte n'est pas le meilleur et a besoin d'être corrigé par les deux autres. Ceux-ci sont italiens ; l'un d'eux conservé dans un Ms. de la Bibl. Marucelliana a déjà été publié par Gargani sous le titre de *Il libro Fiesolano* dans ses *Letture di famiglia* ; l'autre constitue une partie d'une grande compilation qui a pour base la chronique Martinienne et qui a été composée à la fin du XIII[e] siècle, par Pietro Corcadi de Bolsène.

Les *Gesta Florentinorum* de Sanzanome ont une plus grande valeur historique, sans cependant fournir encore à l'érudit beaucoup de renseignements utiles. Ce *Sanzanome*, qui est par un jeu curieux du sort le premier chroniqueur florentin dont nous connaissions *le nom*, a été identifié, non sans vraisemblance, par M. H. avec un *Judex Sanzanome* qui apparaît comme témoin dans divers actes de 1200 et 1201. M. H. pousse même l'hypothèse plus loin et croit reconnaître en lui le *Sanzanome Mangiantie*, originaire de San Miniato al Tedesco qui prit part le 21 avril 1201 au serment de paix entre Florence et Sienne. — Les *Gesta* nous ont été conservés dans un manuscrit unique de la Bibliothèque Magliabecchienne (classe II, Palch. II, n° 124). Le début est mutilé et la chronique ne paraît pas terminée à l'année 1231 à laquelle elle s'arrête dans le manuscrit. Cependant elle ne devait pas s'étendre beaucoup plus loin, car Sanzanome peut avoir été té-

« *furent découverts qu'au siècle dernier par le duc d'Albe*[1], et cela par un » par hasard, suivant la remarque de Mariana et de plusieurs autres..... »

L'article de Baudrand a été reproduit avec de légères modifications dans les dictionnaires de Moréri et de La Martinière.

Agréez, Monsieur le Secrétaire de la Rédaction, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

X.

A Messieurs les directeurs de la *Revue Critique*.

Gontaud, 6 juillet 1876.

Messieurs,

Je suis encore plus coupable que les lecteurs du n° 27 de la *Revue Critique* ne peuvent le penser. Dans un recueil beaucoup plus répandu que les ouvrages qui m'ont été déjà opposés, recueil auquel j'ai jadis travaillé de mon mieux, dans le *Dictionnaire universel d'histoire et de Géographie* publié par M. Bouillet, on lit (20e édition, 1864, col. 187) : « *Batuecas* (Las), » vallée d'Espagne (Estramadure), à 62 kil. S. O. de Salamanque, petite et » entourée de montagnes si hautes et si escarpées que le soleil y pénètre à » peine. On a prétendu à tort que cette vallée était restée inconnue jusqu'au » siècle dernier : elle était connue dès le temps des Romains. »

Transmettez, je vous en prie, Messieurs, mes plus humbles excuses à nos lecteurs, mes plus chaleureux remercîments à MM. Gaidoz, Bauquier et S. G., et agréez les affectueux compliments de votre dévoué collaborateur.

Ph. Tamizey de Larroque.

VARIÉTÉS.

—

Dernières découvertes dans l'Ile de Chypre : le Trésor de Curium.

—

L'île de Chypre est, on le sait, l'une des terres les plus fécondes pour l'archéologie. Les fouilles qu'on y a entreprises depuis quelques années en ont fait surgir tout un monde nouveau dont l'existence pouvait à peine être soupçonnée. La position géographique de Chypre en fait dans l'histoire comme le nœud méditerranéen qui lie l'Orient à l'Occident. Les antiquités que cette île nous livre aujourd'hui par milliers ont un caractère à part, correspondant exactement à son rôle historique. L'Asie, l'Egypte et la Grèce semblent s'être donné rendez-vous sur ce terrain mixte.

Chypre, tout en ayant conservé une individualité propre très marquée, nous apparaît comme le médiateur, comme l'internonce de civilisations

---

1. C'est évidemment à cette découverte, dont nous ne garantissons pas l'authenticité, que fait allusion Montesquieu. (*Réd.*)

diverses. Il s'est fait sur ce point étroit, entre des peuples très distincts, un échange incessant d'idées, une traduction réciproque de formes qui explique bien des choses. Chypre est pour beaucoup dans les pénétrations mutuelles de sociétés qu'on a trop souvent le tort de traiter comme des groupes isolés. Les arts et les mythologies de l'Orient ont subi là des manipulations séculaires sans la connaissance desquelles l'origine et les développements de l'hellénisme demeurent incompréhensibles.

Au premier rang des explorateurs de l'île de Chypre, il convient de mettre le général L. Palma di Cesnola qui y a résidé pendant de longues années en qualité de consul des États-Unis. Les efforts de cet habile chercheur ont été couronnés par le succès le plus complet. Une première série d'excavations faites par lui de 1867 à 1872 produisit une magnifique collection d'antiquités dont la plus grande partie est aujourd'hui au Musée de New-York. Les principales découvertes faites en Chypre pendant cette période, et aussi un peu plus tard, ont trouvé dans M. G. Colonna-Ceccaldi un historiographe et un commentateur aussi exact qu'érudit, et c'est aux excellentes monographies de ce savant qu'il faut avoir recours pour se renseigner sur ce sujet.

En 1873, le général P. de C., muni par l'Etat de New-York et le Gouvernement des États-Unis de ressources et de facilités nouvelles, entreprit en Chypre une nouvelle campagne archéologique, aujourd'hui terminée, et qui semble au moins aussi fructueuse que la précédente. Au seul point de vue épigraphique, elle se solde par une centaine de textes inédits, dont les quatre cinquièmes grecs et le reste chypriotes et phéniciens.

Quelques pages insérées dans les *Atti della R. Accademia delle scienze di Torino* (vol. XI) en donnent un aperçu intéressant [1].

Les principaux points fouillés sont la nécropole de Golgos, Salamine, Palæo-Paphos, Soli, Amathonte, etc. Ils ont fourni une abondante moisson qu'il serait trop long de détailler; je mentionnerai seulement deux superbes sarcophages sculptés sur leurs quatre faces avec des sujets mythologiques d'une haute importance, et un autre sarcophage à couvercle anthropoïde, tout à fait semblable à ceux de la Phénicie continentale.

Mais c'est à Curium que la persévérance de M. P. de C. a reçu sa plus riche récompense. La ville maritime de Curium, située dans la partie la plus méridionale de l'île, entre Amathonte et Palæo-Paphos, était une colonie argienne. Il en reste des ruines considérables. Non loin de là, le général a découvert une inscription au nom d'Apollon Hylatès.

Une excavation entreprise à Curium a mis au jour un pavage de mosaïque de style assyro-égyptien. Le pavage avait été anciennement défoncé par quelques chercheurs de trésors que guidait peut-être un renseignement traditionnel, mais qui, bientôt découragés s'étaient arrêtés à 5 pieds de pro-

1. *Le ultime scoperte nell'isola di Cipro.* Relazione di L. Palma di Cesnola. Stamperia Reale di Torino, 1876. In-8° 32 p. et 3 pl.

fondeur. M. P. de C., plus persévérant, descendit à 20 pieds plus bas et tomba sur un passage souterrain, taillé dans le roc, qui le mena à une chambre remplie de terre fine provenant des infiltrations pluviales. Cette première chambre communiquait avec une seconde, qui donnait elle-même dans une troisième et une quatrième à angle droit avec les trois premières.

Après un long et pénible déblaiement, on découvrit dans le premier caveau quantité d'objets d'or pur, presque exclusivement des bijoux ; dans le second des objets d'argent et d'argent doré (coupes et bijoux) ; dans le troisième des vases d'albâtre, de terre cuite, etc. ; dans le quatrième des objets de bronze et de fer : candélabres, porte-lampes, mors, sandales, chaudrons, miroirs, pointes de lance, dagues, petites statuettes d'animaux : grenouilles, éperviers, cerfs, etc.

C'était un véritable trésor entassé à la hâte dans ces chambres souterraines à la suite d'un événement inconnu.

La quantité de ces objets, leur nature, leur accumulation semblent exclure l'idée d'une destination funéraire. M. P. de C. pense plutôt qu'il faut y voir le trésor caché d'un temple aujourd'hui détruit et sa conjecture paraît assez vraisemblable. Ce qui est singulier, c'est la quantité considérable des bijoux ; nombre d'entre eux ont servi à des usages personnels, puisqu'ils portent des noms propres ; ce ne pourraient être alors que des espèces d'ex-voto. Ne pourrait-on admettre cependant que beaucoup de ces bijoux ont été faits spécialement pour les usages du culte, et qu'ils servaient à orner des idoles de bois recouvertes d'or retreint et habillées d'étoffes somptueuses ? Une masse considérable de feuilles d'or déformées a été, en effet, recueillie en ce lieu par M. P. de C. Le bois pourri aura disparu, et le métal seul est resté.

Il nous a été donné, grâce à la courtoisie de M. de P. de C. qui ne fait que traverser Paris, d'examiner de près les objets d'or et d'argent provenant de cette merveilleuse trouvaille. Il y a là toute une série de bijoux de formes exquises qui nous font toucher du doigt la transition de l'art oriental à l'art grec. Déjà les souplesses et les élégances helléniques se font jour à travers la rigidité un peu barbare des conventions assyriennes, égyptiennes et phéniciennes. On ne saurait imaginer de plus délicates ornementations, de fantaisies plus charmantes que celles qui animent ces bagues, ces cachets, ces pendants d'oreilles, ces colliers, ces agrafes, ces bracelets, ces amulettes faits de pierres et de métaux précieux. Et pourtant le fond sur lequel sont brodées ces variations capricieuses conserve une sévérité archaïque qui leur prête une originalité de plus.

L'archéologue n'a pas moins à étudier ici que l'artiste à admirer : les procédés de fabrication, les formes, le mécanisme, l'usage de ces divers bijoux dont quelques-uns sont assez énigmatiques, les intailles et les scarabées gravés qui entrent dans leur composition, le déchiffrement des diverses légendes qu'ils portent, etc.

Signalons, comme pièces tout à fait hors ligne, une petite amphore de

cristal taillé, une paire d'armilles en or d'un poids considérable avec une double inscription chypriote, et deux coupes, l'une gravée, l'autre repoussée et ciselée avec des sujets mythologiques, assyriens, égyptiens et phéniciens. Cette dernière coupe qui est un véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie contient de plus huit cartouches microscopiques semblant renfermer des hiéroglyphes.

Ch. CLERMONT-GANNEAU.

Société Jersiaise, pour l'étude de l'histoire et de la langue du pays, la conservation des antiquités de l'île, et la publication de documents historiques, etc., etc., fondée le 28 janvier 1873. Premier bulletin annuel. 1875. (Jersey, in-4°, 19 p.).

Société Jersiaise. — Extente de l'île de Jersey. 1331. — Edouard III. — Publication 1re — Jersey : C. Le Feuvre, Beresford Library, Beresford Street, St-Hélier. — 1876. (In-4°, XVI p. préliminaires, 81 pages doubles (1) et 8 pages simples).

Voici une société nouvelle, qui paraît avoir eu d'abord quelque peine à se constituer et à s'organiser, puisque, fondée au commencement de l'année 1873, elle n'a pu faire paraître son « premier bulletin annuel » que dans les derniers mois de 1875, et sa première « publication » qu'en 1876. Aujourd'hui elle est en bonne voie, et l'on peut espérer pour elle un plein succès.

La société se compose d'environ une centaine de membres. Quelques-uns sont « membres d'honneur » ; les autres, « membres souscripteurs », paient un droit d'entrée de cinq *chelins*, comme on écrit à Jersey, (soit 6 fr. 25 c.) et une cotisation annuelle d'une livre sterling (25 fr.). Outre le bureau et le comité qui dirigent l'ensemble des travaux de la société, trois comités spéciaux ont été formés pour l'étude de *l'archéologie*, de la *langue* et de *l'histoire* du pays.

Entre ces trois branches d'étude, l'activité de la société semble s'être partagée jusqu'ici d'une manière assez inégale. Il ne paraît pas que rien ait encore été fait pour l'étude de la *langue*, c'est-à-dire du dialecte ou patois jersiais : mais on peut compter que cette étude ne sera pas négligée, quand on voit que la société a pour secrétaire M. A. A. Le Gros, l'un des auteurs et l'éditeur d'un recueil annuel de poésies jersiaises, qui a paru quelque temps à Jersey, sous le titre de *La neuve annaïe* ou *La nouvelle année*. En fait d'archéologie, le bulletin mentionne seulement l'exploration,

---

1. La traduction étant en regard du texte, on a donné à chaque page de la traduction le n° de la page du texte à laquelle elle correspond, en sorte que la pagination accuse moitié moins de pages qu'il y en a en réalité.

dirigée par un « Comité Sub-délégué » du comité archéologique, d'un cromlech situé au lieu dit Les Cinq Pierres, dans la paroisse de S. Brelade. Un rapport sur ces fouilles est imprimé dans le bulletin de 1875 [1].

C'est pour l'histoire qu'il a été jusqu'ici fait le plus. *L'extente* de Jersey de 1331, qui vient de paraître, est un état estimatif de tous les biens et revenus que le roi possédait à cette époque dans l'île; cet état fut dressé par deux commissaires envoyés d'Angleterre, sur les déclarations que firent, dans chaque paroisse, douze d'entre les habitants, interrogés sous serment. Chaque tenure, avec le nom du tenant et le chiffre de la redevance annuelle, est l'objet d'une mention spéciale ; on y trouve portées jusqu'à de petites pièces de terre qui ne payaient par an que six deniers tournois. L'édition de la Société Jersiaise est la première qui ait été donnée de ce document important. Le texte latin y est minutieusement reproduit, avec les abréviations figurées au moyen de caractères spéciaux, « d'après une copie authentique appartenant à la couronne », et, à ce qu'il semble, contemporaine de l'original. En regard est une traduction française, également fort soignée, due à MM. les docteurs Langlois et Barreau. Cette publication est, à bien des égards, un modèle. On promet la publication prochaine, sur le même plan, de quatre autres extentes, l'une de 1274, plus courte que celle de 1331, les trois autres de 1515, 1607 et 1668. Cette dernière est le titre officiel qui règle aujourd'hui encore les droits respectifs de la couronne et de ses tenants dans l'île de Jersey.

A la vue de cette belle publication, on ne peut se défendre de désirer encore quelque chose de plus. L'histoire ancienne de Jersey est étroitement unie à celle des îles voisines, qui forment aujourd'hui le bailliage de Guernesey, et les monuments historiques d'une des îles ne peuvent sans inconvénient être séparés de ceux des autres. Ainsi, les commissaires qui rédigèrent l'extente de 1331 comprirent dans leur travail Guernesey, Serk et Auregny aussi bien que Jersey ; l'édition de la Société Jersiaise ne comprend que l'extente de Jersey, et le document est ainsi incomplet. On ne saurait en faire précisément un reproche à cette société ; elle n'avait à s'occuper que de ce qui regarde Jersey. Mais ce qu'on peut et ce qu'on doit souhaiter, c'est que l'exemple donné par les Jersiais excite l'émulation

1. Par exception ce rapport est écrit en anglais. Les autres articles du bulletin et la traduction et les notes de l'extente, sont rédigés dans la langue nationale de Jersey, le français. Ce français est d'une pureté digne de remarque, relativement à celui qui s'imprime trop souvent dans les îles normandes. On peut y relever seulement quelques expressions qui sentent l'anglicisme, comme dans cette phrase du rapport annuel du comité exécutif (bulletin, p. 4) : « Charles-Philippe Le Cornu, écr., ayant volontairement offert de procurer... copie de l'extente de 1274..., la traduction en a été faite... *Ce Monsieur* a aussi réussi à obtenir du même bureau, copie de l'extente... de Henri VIII... » — Il est à désirer que les imprimeurs sachent à l'avenir mieux distribuer les accents, et qu'ils n'impriment plus *rétarder*, *rélier*, *prémière*, *ténure*, *preposition*, etc. Notons aussi quelques fautes d'orthographe: *abbréviations* (extente, p. XV), *litéraires* (bulletin, p. 13).

des habitants du bailliage voisin, et les détermine à s'entendre pour publier à leur tour de bonnes éditions de leurs monuments [1].

Julien HAVET.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 7 juillet 1876.

Le ministre de l'instruction publique adresse à l'académie l'analyse d'une lettre du directeur de l'école française d'Athènes, qui donne quelques détails sur les fouilles d'Olympie. D'après l'estimation des personnes qui dirigent ces fouilles, elles ne pourront être terminées avant cinq ou six ans, elles nécessiteront encore une dépense d'environ six cent mille francs. Les travaux en cours 'exécution sont visités journellement par un grand nombre de curieux.

M. Jourdain continue la seconde lecture du mémoire de M. Thomas Henri Martin sur les hypothèses astronomiques des philosophes grecs.

M. de Sainte-Marie lit une note sur la topographie de la première guerre punique. Les auteurs qui ont commenté jusqu'ici les récits de Polybe et de Tite-Live sur cette guerre en ont parlé sans avoir vu les lieux où se sont passé les événements. M. de Sainte-Marie a exploré les environs de Carthage en s'attachant spécialement à reconnaître les points mentionnés par les deux historiens; il a résumé les résultats acquis, dans une carte de la région, qu'il met sous les yeux des membres de l'académie. Cette étude lui a permis de contrôler les renseignements divers donnés par Polybe d'une part, par Tite-Live de l'autre. Ces deux auteurs diffèrent sur plusieurs points dans leur récit. L'étude directe des lieux, dit M. de Sainte-Marie, permet d'affirmer qu'en pareil cas, c'est toujours Polybe qui a raison. Elle prouve que Polybe avait étudié avec soin la topographie de cette région, en même temps qu'elle amène à reconnaître chez cet auteur une connaissance approfondie de l'art militaire.

M. Henri Weil, correspondant de l'académie, termine la lecture d'un mémoire intitulé *De la rédaction et de l'unité du discours de la couronne*. Dans un mémoire lu l'année dernière à l'académie de Berlin, un savant allemand, M. Kirchhoff, a soutenu que le texte du discours de la couronne, tel que nous le possédons aujourd'hui, n'est pas la reproduction pure et simple du véritable discours prononcé par Démosthène. Ce discours, dans son état actuel, renferme un morceau consacré à la réfutation de l'acte d'accusation rédigé par Eschine; or, cet acte avait été déposé et rendu pu-

---

1. Il existe depuis plusieurs années une « Société Guernesiaise », mais elle a pour objet l'instruction du peuple plutôt que le progrès de la science historique. Ce qu'il faudrait, ce serait une société historique et linguistique des iles du bailliage de Guernesey, constituée sur le modèle de la Société Jersiaise.

blic sept ans avant les débats dans lesquels Démosthène prononça son discours. En outre l'exorde du discours présente quelques singularités; l'invocation aux dieux s'y trouve à deux reprises différentes, en sorte que le discours a l'air de commencer deux fois. Selon M. Kirchhoff, deux morceaux, savoir, la réfutation de l'acte d'accusation, et une moitié de l'exorde, seraient des fragments d'un projet de discours composé d'abord par Démosthène à la suite de la publication de l'acte d'accusation; puis, les débats ajournés, Démosthène aurait abandonné ce projet, et plus tard il aurait prononcé le discours qui nous a été conservé; après sa mort, un copiste aurait retrouvé chez lui des fragments du brouillon du premier discours, et les aurait insérés dans l'autre. M. Weil s'attache à réfuter l'hypothèse de M. Kirchhoff. Il pense que le discours nous est bien parvenu tel que Démosthène l'avait prononcé. Les contradictions et les incohérences que M. Kirchhoff a cru pouvoir signaler entre les deux parties distinguées par lui sont, selon M. Weil, voulues et ménagées par l'habileté de l'orateur. La répétition de l'invocation aux dieux a pour but de donner plus de solennité à l'exorde. Loin de reconnaître, avec M. Kirchhoff, dans certaines parties la trace de la préparation et dans d'autres celles de l'improvisation, M. Weil voit partout également, mêlées à divers degrés, les traces de la préparation et celles de l'improvisation oratoire.

M. Heuzey commence la lecture d'une étude intitulée *Observations sur les terres cuites de Tarse*. Dans un chapitre d'introduction, M. Heuzey trace à grands traits l'histoire de la ville de Tarse, située en Cilicie, sur le fleuve Cydnus et au pied du mont Taurus. Il indique l'importance de cette ville, qui fut au temps d'Auguste comme la capitale intellectuelle de l'hellénisme asiatique, et où à côté de la civilisation grecque persistèrent et se développèrent avec une grande vitalité les croyances et les cultes particuliers à l'Orient. Ces circonstances font qu'on doit attacher un grand intérêt aux monuments qui proviennent du territoire de cette ville, et notamment aux terres cuites qui y ont été trouvées en grand nombre, et que M. Heuzey se propose d'étudier dans ce travail.

Ouvrage déposé : — Czasomiar, napisal Ksiadz Jan Guszkiewicz (Krakow, 1876, in-8°). — *Présentés par M. de Witte* : Fabretti, Raccolta numismatica del R. museo di antichità di Torino, monete consolari (Roma, 1876, in-8°); un fascicule des Atti della società di archeologia e belle arti per la provincia di Torino; P. Bortolotti, Spicilegio epigrafico modenese, o sia supplimento alle sillogi epigrafiche Cavedoniane (Modena, 1875, gr. in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30. — 22 Juillet — 1876

Sommaire : 137. Bædeker, Guide en Palestine et en Syrie. — 138. Forchhammer, Introduction à l'étude des Mythes grecs. — 139. Horace, *Œuvres*, p. p. Mueller. — Académie des Inscriptions.

---

137. — **Palestine and Syria.** Handbook for travellers edited by K. Bædeker. With eighteen maps, forty-three plans, a panorama of Jerusalem, and ten views. Leipsic : Karl Baedeker 1876. xvi-610 pp.

Il en est un peu des *Guides* comme des vignerons de l'évangile : les derniers venus sont les premiers ; en ce sens que, profitant des travaux antérieurs, il leur est aisé, pour peu qu'ils soient faits avec quelque soin, de primer leurs devanciers. Celui que nous avons sous les yeux ne fait pas exception à la règle ; il présente sur ses congénères, l'*Itinéraire de l'Orient* de Joanne et Isambert, et le *Handbook* de Murray (Porter) une supériorité réelle qu'il leur doit en partie, et que probablement il leur cédera plus tard à son tour.

Ces sortes de manuels où sont condensées parfois des recherches considérables rendent à la science plus de services qu'on n'imagine ; aussi la critique peut-elle, sans déroger, faire l'essai de ces instruments et signaler leurs défauts ou leurs perfectionnements à ceux qui, savants aussi bien que touristes, auront à en user.

Rien n'a été négligé pour faire de ce nouveau *Guide* un livre au courant de tout ce qui touche à la Palestine et à la Syrie. La tâche n'était point des plus faciles, car nos connaissances, sur la Palestine notamment, ont été renouvelées ou profondément modifiées depuis une dizaine d'années.

La présente édition en langue anglaise est déjà en progrès sur l'édition allemande parue en 1875. Le « chief writer » est le Dr Albert Socin, professeur de langues orientales à Bâle ; M. Bædeker, qui a pris lui-même une part sérieuse à la rédaction de l'ouvrage, ne pouvait faire un plus heureux choix : M. A. S. est assurément l'un des Européens qui connaissent le mieux l'Orient arabe ; il avait déjà parcouru la Syrie dans tous les sens et il s'est préparé à la tâche qu'on lui confiait par un dernier voyage spécialement entrepris à ce point de vue.

L'auteur s'est en outre adressé à des personnes d'une haute compétence pour obtenir certaines observations spéciales ; ainsi, le Dr J. D. Hooker, directeur des jardins royaux de Kew, a contrôlé toute la partie botanique ; le lieutenant C. R. Conder du *Palestine Exploration Fund* a fourni plusieurs notes topographiques. Le professeur H. Kiepert a dessiné lui-même ou revu les dix-huit cartes et les quarante-trois plans qui accompagnent le texte,

en y introduisant à l'occasion les résultats de relevés personnels faits par lui sur le terrain et encore inédits.

M. Kiepert excelle, on le sait, en ces travaux de compilation ; cependant, disons-le tout de suite, les cartes qu'il a construites pour M. Baedeker présentent quelquefois des défauts, des erreurs graves, trahissant une certaine précipitation bien faite pour surprendre de la part d'un cartographe aussi renommé : par exemple l'emplacement du *Tell el-Djezer* et de la ville chananéenne de *Gezer* est marqué à environ quatre kilomètres au Sud de Abou Chouché [1] ; or, ces deux localités sont en réalité contiguës au point de se confondre !

Beaucoup de fautes ou d'incertitudes dans l'orthographe des noms propres : *Khân Shêkh-Jerâ* pour *Jerrâh* [2], *Neby Kimes* pour *Cheykh Qêmar* [3], les *Tombeaux des Juges* appelés *Kubûr el enbia*, ce qui veut dire les *Tombeaux des Prophètes* [4] ; le *'Ain ed-Dirweh* du texte [5] devient *'Ain Dilweh* sur la carte [6] ; *Bêt Dekhân* se transforme sous le crayon de M. Kiepert en *Bêt Dukân* [7], etc.

Les 122 premières pages sont consacrées aux généralités de rigueur : programmes et préparatifs des diverses excursions, précautions à prendre, équipement, modes de voyage, coutumes locales, notices géographique, descriptive, historique, chronologique, statistique ; trois petits traités substantiels sur les doctrines de l'Islâm, la langue arabe, et l'archéologie de la Syrie, et quelques indications bibliographiques qui auraient gagné à être plus étendues [8].

Nous avons remarqué avec plaisir (p. 25) la recommandation d'emporter du papier et des brosses à estampage, et les quelques instructions données sur la manière d'opérer. Grâce à ce procédé si simple, le premier excursionniste venu peut rendre de grands services à l'épigraphie ; c'est une idée louable de faire ainsi appel à toutes les bonnes volontés.

Je ne m'attarderai pas à critiquer cette première partie. Toutefois j'engage ceux qui veulent passer la nuit dans un village arabe à ne pas demander, comme le recommande M. S., où est le *qonaq* : *Qonaq* est un mot turc qui a chance de n'être point compris dans une grande partie de la Syrie ; le lieu dans lequel s'exerce l'hospitalité rudimentaire de l'Orient s'appelle en bon arabe la *Medhâfé*.

---

1. *Judæa* p. 132.
2. *Environs of Jerusalem* p. 212.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.* p. 278.
6. *Country between Jérusalem, Hebron etc...* (p. 240).
7. P. 309 et Judæa p. 132.
8. Notons par exemple l'omission d'un petit livre excellent en dépit de sa forme naïve, le *Guide indicateur des Sanctuaires et lieux historiques de la Terre-Sainte* par le frère Liévin de Hamme (Jérusalem 1869).

P. 121-122. M. S., à propos de l'embarras qu'on éprouve à distinguer les monuments des Croisés de ceux des Sarrasins, aurait peut-être dû signaler le diagnostic si facile à établir par la nature des *tailles* de la pierre : ce moyen que nous avons le premier indiqué à diverses reprises [1] est d'une grande rigueur, et ne demande cependant qu'une observation superficielle à la portée des profanes.

M. S., arabisant distingué, était des plus compétents pour ce qui concerne la langue du pays. Les quelques pages qu'il a consacrées au dialecte parlé en Syrie sont remarquables à divers égards. Les particularités phonétiques surtout ont été notées par lui avec un soin inconnu aux ouvrages analogues.

M. S. marque par une apostrophe l'élision du *qaf*. Cette prononciation, si répandue en Syrie et qui atteint son maximum d'intensité en Egypte, déroute l'Européen à un point qu'on ne saurait croire ; il est donc bon d'en tenir compte. On pourrait peut-être reprocher à M. S. de n'avoir pas suivi sous ce rapport une règle constante ; tantôt en effet il écrira *dhayyiq* « étroit » qu'on prononce fréquemment *dhayyi'* ; tantôt *'Ouss* pour *Qouss*, « coupe » et ainsi de suite. Ce qui est plus sérieux, c'est que trop souvent chez lui l'élision du *qaf* au lieu d'être représentée par l'apostrophe ' l'est par l'espèce d'esprit rude ' signe conventionnel du *'aïn*. Il y a là une source de perpétuelles confusions, p. ex. : *'assâbîn* pour *'assâbîn* = *qassabîn*, « bouchers » (p. 32 ;) *'ameri* pour *'ameri* = *qameri*, « pièce de monnaie » (p. 7); *'ar'ân* pour *'ar'ân* = *'arqân*, « en sueur » (p. 112) etc... Il était plus pratique d'adopter uniformément *q* pour le *qaf*, en enregistrant une fois pour toutes la double et même la *quintuple* prononciation de cette lettre : *q* chez les lettrés, *g* et parfois *dj* chez les Bédouins ; élidé chez les habitants des villes ; *k* chez les paysans [2].

Il y aurait aussi à relever plusieurs transcriptions défectueuses :

Souvent le son *u* (*ou*) et mis à tort pour *o* : *Khudu* « prends-le » = *Khodo* (p. 32) ; *ghêru*, « un autre » = *ghêro* (p. 113) ; *Bûlus*, Paul, *Budrus* Pierre = *Boulos*, *Boutros*, etc.

Je n'ai jamais entendu prononcer, en Syrie, *Allah yin'im âlêk* (p. 112) « que Dieu te le rende agréable », mais bien *yin'am* ; de même on ne dit pas *i'mil*, « fais », mais *è'mèl* (p. 115).

Il était essentiel d'exposer le rôle si considérable du *chîn* négatif ; faute de cette précaution, tous les mots, toutes les formes semblent subir des altéra-

---

1. *Palestine Exploration Fund. Quartely Statement* april 1874 pp. 91-93 et *Matériaux inédits pour servir à l'histoire des Croisades*, pp. 1.25-26.

2. Les fellahins qui prononcent le *qaf* comme un *k* doux, prononcent le *kaf* doux comme un *tch*. M. S. aurait dû avertir de ce dernier fait qui peut embarrasser considérablement le voyageur novice. Le *qaf* n'est pas à proprement parler élidé dans les villes, mais remplacé par le léger coup de glotte qui caractérise l'espèce de *hiatus* initial, si l'on peut parler ainsi, marqué par le *hamzé* ; cette manière d'attaquer la voyelle est perceptible pour une oreille exercée.

tions inexplicables pour le commençant qui, par suite de cette addition, méconnait les termes même qui lui sont le plus familiers.

La formule classique de remercîment est transcrite *Kattar allah khêrak* (p. 115); *kattar* est pris pour le parfait : en réalité, c'est *kattér* apocopé pour *Yikattér* (*Youkatthir*) à l'imparfait; on dit plus simplement : *kattér khêrak*.

Wa h'yât « par la vie de... » est plus usité que *bihayât* dans les serments (p. 115).

La manière de prendre congé est inexactement expliquée (p. 115); cela se fait réglementairement en trois temps : le visiteur se lève en disant *Khât'rak!* l'hôte répond *ma's-sélâmè !* et le visiteur riposte par *Allah yiséll'mak !*

Engageons-nous maintenant un peu dans les routes que nous trace M. S.

A Jaffa il y avait lieu de signaler au curieux la nécropole juive de l'antique Joppé dans la région dite *terre de Tabitha*.

P. 137. Le village de *Qoubâb*, sur la route de Jérusalem n'est jamais nommé *Lobâb*; l'auteur a été induit en erreur par la prononciation *el-'oubâb* avec l'élision du *qaf* déjà décrite.

P. 138. Le nom du village de *Latroun*, situé un peu plus loin, est rapproché sérieusement du latin *latro* et considéré comme pouvant devoir son nom à la présence de *voleurs* que favorisait la proximité des montagnes (*Vicus latronum!*) On comprend ce rapprochement ingénu de la part des pèlerins occidentaux qui, de bonne heure, fixèrent en ce lieu la patrie du *bon larron*. Mais M. S. ne devrait pas ignorer que le nom original est *Natroun* et qu'il apparaît sous cette forme dans d'assez anciennes relations arabes. *Natroun*, vient de la racine *Natar* « surveiller » et signifie *un lieu de garde, un poste*; tel était bien en effet le rôle de ce point éminemment stratégique qui est une des clefs du massif de Judée et commande la route de Jérusalem.

P. 138. M. S., en affirmant que *'Amwâs* n'est pas l'Emmaüs évangélique, nous parait trancher bien vite une question sur laquelle beaucoup d'exégètes sont, à bon droit suivant nous, d'un autre avis. On prononce *Bâb el-wâd* et non *wâdy*.

P. 140. L'identification erronée du moyen-âge latin qui faisait de *Qariet el-'Enab*, la ville de *Anathoth* patrie de Jérémie, est attribuée à une assimilation arbitraire de *'Enab* et Anathoth ; on pourrait aussi bien admettre que la confusion a été établie entre *Hieremias* et le nom antique de cette localité *Qiriat Yearim*. Les ruines de la très-curieuse église qui s'élevait dans ce village ont été données au gouvernement français il y a environ quatre ans.

P. 140. Le nom moderne de Modin est *Medyè* et non *Medîyeh*.

P. 140. *Kulôniyeh* pour *Qalônyè* est une orthographe très défectueuse, aggravée encore par l'admission irréfléchie d'une transcription d'origine anglaise (*u* = *a* bref).

Bedder, lisez *Beder*.

P. 141. *Lekkiyè*, lisez : *Lekyè*. A Beit Nouba, à Qoubeibè il convenait

de signaler les restes d'importantes églises des Croisés. Le premier de ces villages contient de plus un bénitier occidental du XIIe siècle, unique en son genre.

P. 143. *Neby Samwîl*, Saint Samuel, lisez : *Chamwîl*.

La description topographique et archéologique de Jérusalem laisse à désirer en divers points qu'il serait trop long d'énumérer tous : La dalle tombale de Philippe d'Aubingni à l'entrée de l'église du St-Sépulcre n'est pas mentionnée.

Les *deep rocky passages and vaults* sous le couvent des dames de Sion ne sont autre chose que la piscine de Strouthion qui tient une si grande place dans l'attaque de la tour Antonia par Titus.

Sur le Mont des Oliviers, il était indispensable d'indiquer l'admirable mosaïque mise au jour dans l'établissement russe et, à Siloam, la chambre taillée dans le roc avec deux inscriptions hébraïques en caractères phéniciens.

Il se peut que la forme des *Tombeaux des Prophètes* prouve leur origine juive comme le veut M. S., mais en tout cas, ces tombeaux sont assurément, dans leur état présent, grecs et même chrétiens ; c'est ce que montrent quantité d'inscriptions grecques que j'y ai découvertes gravées sur les parois au-dessus des fours.

M. S. paraît ignorer à propos de la question du Scopos les observations importantes qui ont été faites sur les *Méchârif*.

Il assure qu'on ne possède pas d'indice sur l'époque à laquelle les *Cavernes royales* ont été exploitées en carrière ; j'y ai trouvé cependant un grand graffito représentant *un taureau ailé à face humaine* de style assyrien.

L'exploration du canal souterrain qui relie la fontaine de la Vierge à la source de Siloan est très dangereuse à cause des crues instantanées de la source intermittente ; le capitaine Warren s'y est trouvé un jour dans une position des plus critiques ; il n'était pas superflu de prévenir le touriste aventureux qu'il pouvait bel et bien se noyer en s'engageant dans cet étroit et long tunnel où, d'ailleurs, il n'y a rien à voir pour lui, etc...

P. 250. Les nombreux outils de silex taillés, qu'on découvre journellement à Beit Sahoûr, près de Bethléem, méritaient au moins une mention.

P. 260. L'identification courante du *Wâd el-kelt* avec la vallée de *Kerith* est donnée à tort comme plausible ; *Qelt* s'écrit en réalité par un *q* qui ne correspond pas au *kaf* hébreu [1].

P. 261. Il n'eût pas été hors de propos de recommander aux touristes qui campent à la source dite d'Elisée, auprès de Jéricho, de planter leur tente sur un terrain élevé pour échapper autant que possible aux émanations malignes du sol et éviter la dangereuse fièvre dite de Jéricho.

P. 267. Lisez *Umm Gheifer* au lieu de *Ghafer*.

---

1. La carte de M. Kiepert écrit W. *Kilt* et, entre parenthèses, *Chilt*.

P. 268. M. S. s'étend complaisamment sur l'expédition de Lynch à la Mer Morte; il eût pu rappeler celle qui a été organisée par le duc de Luynes et si heureusement exécutée par MM. Vignes et Lartet.

P. 270. De Jéricho à Engaddi l'itinéraire passe sous silence les ruines de *Goumrân* qui, si elles ne sont pas celles de Gomorrhe[1], n'en sont pas moins intéressantes par le vaste et énigmatique cimetière qu'elles renferment.

P. 283. M. S. est-il bien sûr de la forme *wady khabra*; ne serait-ce pas plutôt *Habra* (= Hébron) ?

P. 310. *'Orâq* (rochers) nom des cavernes des environs de Beit Djibrin est peu correct; c'est *a'râq* (= probablement le pluriel de *'iraq*).

P. 314. Dire que la grande mosquée de Gaza est une ancienne église n'est pas suffisant : c'est une église construite par les Croisés avec des matériaux antiques; une des colonnes hautes porte un beau bas-relief représentant le chandelier à sept branches inscrit dans une couronne et accompagnée d'une inscription bilingue grecque et hébraïque.

Pourquoi M. S. n'a-t-il pas indiqué, dans la partie transjordanique, l'identification excellente, due à M. de Saulcy, de la *Beth Yesimoth* biblique avec *Soueïmé*? Les topographes anglais et allemands continuent à ignorer cette identification qui me paraît cependant une des plus solidement établies de l'Ammonitide (*Voyage en Terre-Sainte* I. 320 et suiv.). Je ferai remarquer, à l'appui de l'opinion de M. de Saulcy, que l'aphérèse du yod est un phénomène fréquent dans le passage des noms de lieux de l'hébreu à l'arabe : *Jericho* = *Riha*; *Jezreel* = *Zer'in*; *Yechoû'* = *Echoû'* etc... *Yesimoth* aura donné normalement, *simoth*, au singulier *simè*, et avec la forme du diminutif interne propre au mécanisme arabe : *soueïmè*.

Mais faisons halte ici. Il n'est si bonne compagnie qu'on ne quitte et nous ne pouvons honnêtement prétendre faire faire aux lecteurs le voyage complet de la Syrie aux côtés de M. Socin. Il est grand temps de le laisser continuer tout seul sa route vers la Samarie, la Galilée et la Haute-Syrie. Que ceux qui seraient tentés de le suivre ne soient point troublés par les quelques rectifications que nous avons proposées chemin faisant : ils ne courent nul risque de s'égarer avec un pareil guide.

Ch. Clermont Ganneau.

---

138. — Daduchos — **Einleitung in das Verständniss der hellenischen Mythen, Mythensprache und mythischen Bauten,** von Dr P. W. Forchhammer. Kiel, 1875, P. Tœche. 149 p. 10 pl.

Le titre de cet ouvrage rappelle celui du livre célèbre de Lobeck : l'*Aglaophamus*, mais là se borne la ressemblance. Autant en effet Lobeck était sceptique sur tout ce qui touche à la signification des mythes helléniques, autant M. F. se montre, sur les mêmes questions, résolument dogmatique. Comment en serait-il autrement ? Le savant professeur de l'université de Kiel croit avoir fait entrer dans son nouveau travail « une partie de la

1. La ressemblance entre les deux mots est purement apparente.

science que pouvait et devait posséder un *dadouque* éleusinien bien instruit »[1]. Il se flatte d'avoir trouvé la clef qui nous ouvrira tous les secrets de l'interprétation mythologique.

La méthode suivie par l'auteur n'est pas nouvelle. C'est celle qu'il avait déjà tenté d'appliquer, il y a bientôt quarante ans, dans ses *Hellenika* (1837); ouvrage auquel il se réfère souvent et dont le *Daduchos* n'est que le complément. Voici sur quels principes repose cette méthode.

D'accord avec la plupart des mythologues qui se sont succédé depuis Otfried Müller, M. F. cherche l'explication des fables helléniques dans l'observation des phénomènes de la nature. Mais il entend cette observation d'une façon particulière, étroite, qui n'appartient qu'à lui. A ses yeux, les phénomènes naturels dont l'impression s'est jadis reflétée dans le mythe ne sont pas des phénomènes généraux, mais des phénomènes locaux. Non seulement chaque région, mais chaque canton, chaque coin de la Grèce a ses légendes propres, légendes qui sont nées à la place même que les traditions poétiques assignent comme théâtre aux événements merveilleux dont elles se composent. Pour en comprendre la signification première, il faut donc aller les étudier au lieu même de leur naissance; il faut contempler les aspects, les accidents, les métamorphoses de la nature déterminée qui seule peut en fournir l'explication.

Ce principe, qui aurait pour conséquence l'originalité absolue de la mythologie grecque et qui suppose son morcellement infini à l'origine, est applicable sans doute à certains cas particuliers : érigé en système, transformé par M. F. en loi générale, il devient faux. Nous ne nierons pas assurément que le spectacle de la nature de la Grèce puisse être utile pour l'intelligence de quelques-uns de ses mythes, et nous accorderons volontiers qu'il y a en Grèce des mythes locaux dont on chercherait vainement l'interprétation en dehors du pays qui leur a donné naissance. Mais le nombre de ceux qui doivent s'expliquer autrement n'est-il pas infiniment plus considérable? De ce qu'une légende a été localisée en tel point de la Grèce, la seule conclusion rigoureuse qu'on puisse tirer, c'est que ce point est un de ceux où s'est anciennement développé le culte du dieu dont l'histoire est l'objet de cette légende. Mais il est bien évident que la légende et le dieu lui-même ont pu venir d'ailleurs. Soutenir le contraire, c'est vouloir ne tenir aucun compte de l'histoire; c'est oublier ce grand mouvement de migrations qui, aux âges héroïques, a si souvent déplacé les tribus grecques. Telle race, comme celle des Minyens, s'est répandue depuis la Thessalie jusqu'à Théra et jusqu'en Libye : osera-t-on donc prétendre que les mythes de Théra et de Cyrène sont des mythes autochtones ? De même les Doriens, envahisseurs du Péloponnèse, ont pu s'approprier quelques-unes des religions des anciens habitants de la péninsule :

1. M. F. paraît croire que les prêtres d'Eleusis connaissaient le sens primitif des mythes; ce qui n'est nullement démontré.

mais n'ont-ils pas apporté aussi leurs dieux avec eux ? Des mythes, dont le théâtre se trouve fixé dans le Péloponnèse, peuvent donc n'avoir rien de commun avec la nature propre de ce pays : ils peuvent au contraire s'être développés d'abord dans le plus ancien séjour des tribus doriennes. En un mot, la distinction des races nous paraît beaucoup plus importante que celle des cantons pour l'histoire de la mythologie grecque.

Comment admettre d'ailleurs que cette mythologie soit indépendante de toute influence étrangère ? On s'étonne de voir soutenir encore aujourd'hui une pareille opinion. Nous ne perdrons point notre temps à établir contre M. F. la légitimité de la science de la mythologie comparée, ni à lui prouver que les croyances religieuses des populations du bassin oriental de la Méditerranée ont exercé une action sur celles des Grecs. Nous ne réussirions probablement pas à la convaincre. Mais un exemple est nécessaire pour montrer comment M. F. se donne une peine inutile pour interpréter par les détails locaux de la nature grecque des mythes qui trouvent leur explication facile dans les traditions communes à tous les peuples de le famille aryenne. C'est à Delphes, suivant lui, qu'il faut aller pour comprendre le combat d'Apollon contre le dragon Python. Au temps des grandes pluies d'hiver, un torrent rapide passe entre les deux roches Nauplia et Hyampéia, et se précipite avec fracas dans la vallée du Pleistos ; ce torrent au cours tortueux, à la fureur destructrice, n'est autre chose que le serpent. Au printemps, sous l'ardente action du soleil, ses eaux diminuent, tarissent et s'évaporent. Apollon a vaincu le dragon. — Cette explication ingénieuse n'est, à coup sûr, qu'une hypothèse. Le mythe d'un dieu solaire vainqueur d'un serpent n'appartient pas en propre à Delphes. La lutte d'Apollon et de Python rappelle celle d'Heraklès et de l'hydre de Lernes, et toutes les deux sont l'écho du combat que, dans le Veda, soutient Indra, dieu du ciel lumineux, contre le serpent Ahi ou contre des monstres analogues qui personnifient le nuage ténébreux. Ce n'est donc pas le ravin de Delphes qui a vu naître ce mythe ; mais une fois que ce mythe, d'origine aryenne, a été localisé dans l'ancienne *Pytho*, le dragon traditionnel a pris en Grèce le nom de *Python*.

L'observation de la nature grecque n'est pas le seul principe de la méthode de M. F. Il a recours également à l'interprétation des noms des dieux et des mots appartenant à ce qu'il appelle le langage mythique [1]. Or, d'après lui, le sens premier de ces mots ne doit pas être cherché en dehors de la langue grecque. On prévoit à quels résultats M. F. est conduit par ce dédain de la philologie comparée. La plupart des étymologies qu'il propose sont ou hasardeuses, ou de pure fantaisie. C'est ainsi qu'il rattache le nom de Ζεύς aux verbes ζέω et ζάω, qu'il fait dériver celui d'Apollon de ἀπό et ὄλος = θόλος (boue, limon) : Αἴακος est pour lui « l'eau de la terre » [2] :

1. M. F. suppose qu'un certain nombre de mots grecs, à côté de leur signification ordinaire et usuelle, ont eu primitivement une signification particulière à la langue des mythes.

2. De αἶα = γαῖα, et d'une racine ακ exprimant l'idée de l'eau, qui se retrouverait dans le latin *aq-ua*.

Τελαμών est le « fleuve sablonneux [1] » etc. Les découvertes de la philologie contemporaine étant comme non avenues aux yeux de M. F., il en est évidemment resté au Cratyle de Platon et aux explications des grammairiens de l'école stoïcienne. La fausseté de la plupart de ses étymologies rend inadmissibles les conclusions mythologiques qu'il essaie d'en tirer.

Un des chapitres les plus importants du livre (p. 35-99) est consacré à la recherche de la signification des animaux mythiques. On ne peut nier que M. F. ait eu une heureuse idée en entreprenant cette étude. M. de Gubernatis, dans son ouvrage sur les légendes animales, ouvrage qui embrasse l'ensemble de toutes les traditions d'origine aryenne, n'a touché qu'en passant aux traditions grecques. La mythologie zoologique de la Grèce était donc encore à faire. Comment M. F. s'est-il acquitté de sa tâche ? Ici encore, nous regrettons d'avoir à lui adresser d'assez graves critiques. Quand il se fonde uniquement sur les textes et sur les monument figurés il est quelquefois dans le vrai. On peut admettre, par exemple, avec lui, que le bélier est l'image de la nuée pluvieuse, que le sanglier d'Erymanthe ou de Calydon est le symbole de la fureur impétueuse du torrent. Mais, quand il fait intervenir l'étymologie, il s'égare complètement. Le loup, qui se rattache à la religion d'Apollon, désignerait, s'il faut l'en croire, dans le langage mythologique, l'humidité des bas-fonds et des marécages. Comment arrive-t-il à cette singulière explication ? En rapprochant le mot grec λύκος du mot latin *lucus* [2] et du mot bas-saxon *luk*. Or, ce sont là des rapprochements faux. Il est généralement admis aujourd'hui que λύκος doit s'expliquer par le sanscrit *vrkas* [3] et que le nom du loup ne signifiait primitivement autre chose que « le déchireur ». De même, le nom grec du renard, ἀλώπηξ, ne saurait se décomposer en ἀλωή et πήγνυμι pour désigner la gelée qui durcit le sol. L'explication que donne M. F. du nom du taureau est encore plus extraordinaire s'il est possible. Il décompose ταῦρος en θάω (sucer) et un subtantif ὖρος signifiant l'eau (cf. ὕω). Le taureau devient ainsi l'animal « qui absorbe en quelques traits une grande quantité d'eau » et voilà comment il est le symbole des fleuves ! (p. 50). Pourquoi M. F. n'a-t-il pas voulu consulter les *Principes d'étymologie grecque* de M. Georg Curtius ? Il eût été certainement frappé du rapport de ταῦρος avec le mot védique *sthûras*, le zend *çtaora*, le gothique *stiur*, etc., et eût renoncé sans doute à son étymologie fantastique. Il serait inutile de relever toutes les erreurs du même genre que contient le *Daduchos* ; il n'est pas à craindre, j'imagine, que M. F. fasse

1. M. F. décompose le mot en τελ-αμων, sans nous dire quel sens il attribue à la première syllabe. Or, Τελαμών se rattache à la racine ταλ, comme le nom propre Τάλαος.

2. Ce mot a un sens tout autre que celui que M. F. veut lui donner. Il désignait originairement une *clairière* dans les forêts et dérive de la même racine que *lux*.

3. G. Curtius, *Grundzüge der Griechischen Etymologie*, p. 148, 2me édit. Cf. *Zeitschrift* de Kuhn, t. XIX, p. 177.

école. Ajoutons seulement que ses interprétations, quand il leur arrive d'être justes (ce qui est rare), sont très incomplètes. Sans doute le cheval (p. 65) est le symbole des vagues et des sources; mais n'est-il pas encore autre chose ? Ne fallait-il pas nous expliquer le sens des chevaux d'Hélios, des cavales d'Erichtonios auxquelles s'unit Borée, des coursiers d'Achille, fils de Zéphyros et de la Harpye Podargè ? La signification symbolique du cheval est beaucoup plus large que M. F. ne la fait. Le cheval, dans la mythologie hellénique, désigne toute action ou tout mouvement rapides au sein de la nature ; non pas seulement le jeu des vagues marines et le jaillissement des sources, mais l'impétuosité des vents, le jet des rayons solaires, etc.

Un des résultats les plus surprenants auxquels l'auteur ait été amené par ses recherches a été de découvrir au fond de presque tous les mythes grecs l'expression des phénomènes des eaux. M. F. se plaint quelque part (p. 85) de ce que certains critiques allemands ont plaisanté lourdement sur sa « théorie des eaux. » Les contradicteurs de M. F. ont peut-être eu tort de traiter légèrement des études aussi sérieuses, aussi consciencieuses que les *Hellenika* et les différentes monographies mythologiques composées par M. F. ; mais on ne peut s'empêcher d'être étonné comme eux du caractère que cet érudit attribue à toute la mythologie grecque. Tout rapporter aux impressions produites sur l'imagination primitive par le spectacle de l'eau et de ses métamorphoses, n'est pas moins extraordinaire que de voir partout des dieux et des héros solaires. Comment supposer en effet que les créateurs inconscients de la mythologie aient été exclusivement frappés de certains aspects de la nature et aient fermé les yeux pour ne pas apercevoir les autres ? Tout invraisemblable que soit à priori la théorie de M. F., il faudrait pourtant se résigner à l'admettre, si elle était démontrée par les faits. Or, nous avons dit combien peu solides sont les analogies et les rapprochements d'où l'auteur tire ses conclusions.

La préoccupation de cette théorie exclusive domine encore dans la dernière partie du livre, où l'auteur s'est proposé de déterminer la destination primitive de certains monuments problématiques, tels que la prison de Socrate, l'oreille de Denys, les trésors, les labyrinthes, etc. A ses yeux, tous ces monuments, sans exception, étaient des réservoirs construits pour recevoir, durant l'hiver, les eaux dont le sol desséché de la Grèce est si souvent privé pendant les chaleurs excessives de l'été. Nous ne pouvons songer à discuter ici chacun des points abordés par M. F. Bornons-nous à rechercher sur quels faits il s'appuie pour établir la destination de celui de ces monuments qui est le mieux connu et dans le meilleur état de conservation : le trésor de Mycènes, autrement dit le trésor ou le tombeau d'Atrée ou d'Agamemnon. M. F. donne deux preuves principales à l'appui de son opinion 1° une preuve tirée de l'étymologie; 2° une preuve tirée du mode de construction. Il trouve dans Procope (*De ædif.*, p. 26, [a]) le mot θησαυρός employé dans le sens de « réservoir d'eau », et il suppose que telle a été

aussi la signification primitive du mot. Mais on ne voit pas bien comment cette signification aurait été perdue pendant toute la durée de la littérature grecque pour ne se retrouver qu'au sixième siècle de l'ère chrétienne sous la plume de l'historien byzantin. On comprend facilement au contraire comment un θησαυρός ayant toujours été un « lieu de dépôt » Procope a pu donner à ce mot un sens particulier et l'employer à désigner les bassins ou les réservoirs artificiels faits pour conserver les eaux. Quant à l'étymologie, θησαυρός ne doit pas se décomposer en θησα-υρος, la signification du mot υρος, auquel M. F. attribue sans preuves suffisantes l'idée d'eau, étant très problématique, mais bien en θησ-αυρος.

Le mode de construction du trésor de Mycènes ne nous paraît pas non plus indiquer clairement sa destination. Son caractère de chambre souterraine et l'emploi du système de la voûte peuvent aussi bien convenir à un tombeau qu'à un réservoir. M. F. rapproche, il est vrai, avec quelque apparence de raison, le trésor de Mycènes d'un monument qu'on voit encore aujourd'hui non loin de la ville de Kos : celui de la fontaine Vourina. Mais l'analogie de ces deux monuments ne nous semble pas complète. Le plus récent explorateur de l'île de Kos, M. O. Rayet, nous dit que cette fontaine « se compose d'une chambre souterraine creusée dans la roche vive et revêtue d'une voûte à arêtes paraboliques et à assises horizontales disposées en encorbellement et admirablement jointoyées. Cette chambre prend jour en haut par une ouverture circulaire, semblable à la bouche d'un puits. L'eau sourd dans un coin où la paroi a été laissée à nu, traverse la chambre par une petite rigole et s'écoule au dehors par une galerie légèrement courbe »[1]. Or, si le trésor de Mycènes est une chambre voûtée comme celle de Vourina, en revanche, on ne voit pas, même sur le dessin de M. F. (pl. 2), comment les eaux s'y déversaient, ni comment elles s'en écoulaient. La destination que M. F. prête à ce monument reste donc plus que douteuse.

En somme, ce livre, plein d'observations ingénieuses et de curieux rapprochements, qu'anime, il serait injuste de le méconnaître, un vif sentiment de la nature grecque, nous paraît n'avoir qu'une faible valeur scientifique. M. F. qui, il y a quarante ans, avait eu le mérite d'insister le premier sur le parti qu'on peut tirer du spectacle de la Grèce actuelle pour l'interprétation de quelques-unes de ses antiques légendes, a eu le tort, depuis ce temps, de rester obstinément attaché à ce point de vue exclusif. Tandis que les études de philologie et de mythologie se renouvelaient autour de lui, il s'est enfermé dans le système qu'il s'était fait ; il s'est emprisonné dans sa « théorie des eaux », sans vouloir en sortir et sans regarder au-delà. Son *Daduchos*, loin de contribuer aux progrès de la science de la mythologie hellénique, la fait au contraire rétrograder de près d'un quart de siècle. Quoiqu'il nous en coûte de formuler un jugement aussi rigoureux sur

---

1. *Mémoire sur l'île de Kos*. (Arch. des Missions. 3me série, t. III, 1re livr.).

l'œuvre d'un érudit distingué et respectable, qui est aujourd'hui un des vétérans de l'hellénisme, nous ne pouvons exprimer qu'un souhait en terminant : c'est que la méthode mythologique de M. Forchhammer ne fasse pas de disciples.

P. Decharme.

---

139. — **Q. Horati Flacci carmina** Lucianus Mueller recognovit. Lips. Teubner, 1874, 362 p. petit in-8°.

La nouvelle édition d'Horace de M. Lucien Müller, qui est une petite édition de luxe, reproduit à peu près le texte de l'édition donnée précédemment par le même auteur dans la *Bibliotheca Teubneriana*. Il n'y a pas de notes ; on trouve seulement, à la fin, sous le titre : *Doctorum ex arbitriis novata* l'indication sommaire des passages où l'éditeur se sépare des manuscrits.

Il faut d'abord savoir gré à M. M. de n'avoir pas insisté sur certaines conjectures qu'il avait jadis proposées. Ainsi (Od. I, 2, 21) il a renoncé à corriger *Audiet cives cecidisse ferro*, pour adopter, il est vrai, la conjecture de M. Bæhrens *A. c. iacuisse ferro*. Cette correction satisfera la plupart des critiques qui croient le vers corrompu, et il faut s'attendre à la voir adopter par un certain nombre d'éditeurs futurs ; elle a, sur plusieurs autres, l'avantage de ne pas faire équivoque ; on voit des constructions analogues dans Ovide (*Met.* V, 98 : Primus Odites Ense jacet Clymeni. *Ib.* XII, 442 : Chthonius quoque, Teleboasque Ense jacent nostro). Remarquons cependant que dans ces exemples *ense* est déterminé par *Clymeni* ou *nostro*. Et avant tout, n'oublions pas que le texte d'Horace, de l'aveu des juges les plus compétents, nous est parvenu, comme celui de Virgile, à peu près correct, et que les conjectures tentées pour surmonter les difficultés qui s'y trouvent, jettent souvent dans une autre difficulté plus grande. Je crois que c'est le cas ici. On ne comprend pas d'abord pourquoi les copistes (et les mss. d'Horace sont nombreux) auraient à la fois omis l'*i* de *iacuisse* et changé *ferro* en *ferrum*. Mais c'est là un détail. Je me permettrai de trouver l'expression toute nue *cives jacuisse ferro* bien sèche dans un morceau *lyrique*. Et sous le fer de qui sont tombés les citoyens ? il faut, comme dans la vulgate, suppléer quelque chose : la difficulté change, elle ne disparaît point.

Mais la leçon des mss. est-elle inadmissible ? J'y vois la traduction poétique de cette ligne de prose : « Audiet juventus cives acuto ferro pugnavisse, quo melius hostes sustulissent. » Les mots *acuisse ferrum* rapprochés de *pugnas* indiquent un combat acharné. Avoir une arme bien aiguisée était un fait capital pour un Romain ; les poëtes joignent constamment l'épithète *acutus* à *ensis*, *telum*, *ferrum*, etc. ; ils prêtent même ce souci aux animaux : « Spiculaque *exacunnt* rostris. » (Virg. *G.* IV, 74.) — « Dentesque Sabellicus *exacuit* sus. » (*Ib.* III, 255.) Enfin Ovide, dans une longue description

qui paraît contenir plusieurs réminiscences d'Horace, met dans la bouche de Vénus, priant les Dieux de détourner les dangers qui menacent César (*Met.* XV, 776): « in me *acui* sceleratos cernitis enses. »

Od. III, 6, 22. M. M. corrige: « Motus doceri gaudet ionicos *Acerba* virgo. » Il proposait cette conj. en note dans sa précédente édition, et c'est là qu'il faut aller en chercher la justification. *Matura* paraissait à M. M. en contradiction avec *de tenero ungui*. Mais *acerba virgo* signifierait une petite fille qui ne pourrait pas *meditari incestos amores*. Si, après avoir dit *Matura virgo*, Horace ajoute: *de tenero ungui*, il faut voir dans ce dernier trait, non pas une contradiction, mais un trait plus fort, une hyperbole poétique. La preuve, c'est que le poëte continue: « *Mox*... inter mariti vina. » D'un autre côté, les rapports paléographiques que M. M. voudrait établir entre *matura* et *acerba* sont trop problématiques pour convaincre beaucoup de monde.

Sans doute, c'est souvent un mérite de voir des difficultés dans un texte et de soupçonner des altérations, mais il faut alors en fournir la preuve. Richard Bentley a jadis démontré que le vers donné par les mss. (*Od.* II, 20, 13): *Jam Dædaleo ocior* (ou *notior*) *Icaro*, était corrompu; ici tout conspirait, la métrique, le sens et la variation des mss.; *notior* est probablement une correction maladroite postérieure à la faute *ocior*. Bentley a proposé *tutior*, que M. M. adopte. Mais la correction est un peu violente, et il ne dépend pas tout-à-fait d'Horace d'être *tutus*; au contraire, la leçon *cautior*, proposée dès 1826 par M. Louis Quicherat [1] et mentionnée, sans nom d'auteur, dans les différentes éditions d'Orelli, a pour elle toutes les probabilités.

Mais, en somme il est peu de passages corrompus dans Horace. Pourquoi M. M. a-t-il été arrêté par ce vers (*Epd.* 16, 41): « Arva, beata Petamus arva. » A-t-il donc oublié l'exemple: « Bella, horrida bella. » (*V. Æn.* VI, 86.) — De même pourquoi corriger (*Epist.* I, 10, 41): « Serviet æternum, quia parvo *nescius* uti, » au lieu de *nesciet*. Avec *nescius*, la construction est étrange et le sens le sens est loin d'être clair.

Si Horace est souvent obscur pour nous, cela tient à la connaissance insuffisante que nous avons de la langue ou des mœurs Romaines. Il ne l'était pas pour les Latins: Suétone déclare apocryphe une épître en prose attribuée de son temps à Horace, parce qu'elle est obscure, « quo vitio minime tenebatur. » Rarement, aujourd'hui, la suite des idées d'Horace est conforme à celle de ses éditeurs; et s'il fallait retrancher tout ce qu'ils ont suspecté, l'œuvre d'Horace serait réduite à un modeste volume.

M. M. revendique l'honneur d'avoir mis entre crochets la troisième strophe de l'Ode I, 12; mais on ne peut pas dire que « Blandum et auritas fidibus

---

1. Quinti Horatii Flacci opera,... recensuit et variorum suisque notis illustravit L. Quicherat. Paris, Hachette, 1826.

canoris Ducere quercus » soit une expression banale, qui sente l'interpolateur. Il y a, au contraire, une hardiesse de style qui n'avait pas échappé à Porphyrion : « *Auritas quercus*. Audenter dictum, relatum tamen ad id quod cantu mulcerentur. »

Dans un assez grand nombre de passages M. M. n'a pas dédaigné de se ranger à ce que Madvig appelle[1] *pravitas et libido Hofman-Peerlkampii*. Et cependant, en matière d'interpolations, M. M. est encore, relativement à d'autres, un conservateur !

Le renom de Lachmann a poussé M. M. à admettre certaines conjectures tout-à-fait dépourvues de goût. Une des plus violentes est, sans contredit, celle-ci (*Od.* I, 32, 15) : « O laborum dulce lenimen *medicumque*, salve Rite vocanti. » Qu'a la médecine à faire ici ? Et surtout quelle élégance ! La conjonction *que* avec ce second substantif, qu'on n'attend pas du tout, forme l'expression imagée par laquelle Horace termine son ode ! Quand même, au lieu de reposer uniquement sur l'autorité de Lachmann, une pareille monstruosité se trouverait dans tous les mss., on pourrait affirmer sans crainte qu'Horace a écrit autre chose.

C'est encore à Lachmann, dont les découvertes en fait de métrique sont sujettes à caution, que M. M. doit l'invention singulière qui consiste à voir dans l'ode III, 12 (*Miserarum est*) une seule strophe dont chacun des vers serait composé de dix *ioniques mineurs*. M. M. a pris soin de nous expliquer (toujours dans sa précédente édition) ce qui l'a convaincu. C'est une découverte qu'il a faite lui-même sur un fragment très-incertain, très-maltraité de Lævius, dans lequel, en torturant les mots et en forgeant des archaïsmes qui n'ont jamais existé, il a pu constituer dix-neuf pieds très-différents qu'il reconnaît pour des *ioniques majeurs*. La chose fût-elle aussi certaine qu'elle l'est peu, ne prouverait absolument rien pour ce qui nous occupe. Il n'y a qu'une manière de diviser cette ode, qui concilie les nombreux témoignages des grammairiens et qui ne coupe pas de mots, c'est celle qui admet pour chaque strophe, un *tétramètre* suivi de deux *trimètres*[2]. M. M. ne l'a pas connue, ou l'a dédaignée. Je sais bien qu'aujourd'hui on admet généralement comme démontré que toutes les odes d'Horace doivent être divisées en quatrains ; mais cette loi due à Meineke n'est encore qu'une conjecture. D'ailleurs les Epodes se sont refusées jusqu'ici aux élagages nécessaires pour rentrer dans le système.

Voici encore une question de métrique tranchée par M. M. La quantité de la finale dans *superne* (*Od.* II, 20, 11) a excité depuis longtemps les scrupules des philologues soucieux de la quantité ; plusieurs, à la suite de Muret et de Bentley ont préféré, et non sans fondement, la variante *superna*. Pour éviter de se compromettre, M. M. supprime la difficulté en supprimant la strophe, comme Peerlkamp. Mais cette strophe est une transition néces-

1 *Adversaria Critica*, t. II, p. 53.

2. Cf. L. Quicherat, Traité de Versification latine, note de la page 321.

saire entre les str. 2 et 4; et, en tout cas, il faudrait en expliquer l'intrusion.

Bentley, avec sa science prodigieuse, sa critique fine et hardie, avait montré du doigt les passages vraiment dignes de controverse; Orelli, avec son esprit judicieux et son goût exquis, avait produit un commentaire substantiel et éclairé. Il restait peu à tenter sur Horace. Plusieurs ont voulu à toute force trouver du nouveau. Peut-on dire que les correcteurs à outrance depuis Peerlkamp et Lachmann jusqu'à Lehrs et Meineke, sans excepter M. M. qui aurait pu faire cortége à part, aient produit une seule correction durable ou amélioré l'interprétation d'un passage? Bien loin de faire avancer la science sur ce point, ils l'ont fait reculer, et la célébrité de leur nom n'a servi qu'à propager l'erreur et à faire des victimes.

Récemment un malheureux éditeur [1], que personne d'ailleurs n'a pris au sérieux, a pu donner une édition d'Horace dans laquelle presque tous les mots sont changés, et se vanter que si aujourd'hui la critique était trop jeune pour le lire, dans dix ou vingt ans au plus, lui seul serait lu. Il a pu le croire, et ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre.

Du reste, voici comment un des latinistes les plus autorisés [2] juge les tentatives faites sur Horace par Peerlkamp et ses imitateurs: « Licetque, opinor, hæc somnia præterire, quæ aut intra paucos annos oblivioni tradita erunt, aut totum hoc antiquarum litterarum studium, tanquam exhausta utiliter quærendi materia, inaniter et proterve ludens cum tædio sui senescet et interibit. »

Emile CHATELAIN.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 14 juillet 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie un décret en date du 11 juillet, par lequel le président de la république a approuvé l'élection de M. G. Gorrezio en qualité d'associé étranger de l'académie, en remplacement de M. Chr. Lassen.

M. Gorrezio adresse à l'académie une lettre de remerciement au sujet de son élection.

M. Albert Dumont, directeur de l'école française d'Athènes, annonce par une lettre la découverte d'une inscription trouvée dans les fouilles pratiquée sur l'emplacement de l'acropole par les soins de la société archéologique d'Athènes. Cette inscription en 80 lignes, contient les conditions d'une alliance entre les Athéniens et les habitants de Chalcis en Eubée. Elle remonte à la seconde moitié du 5e siècle avant notre ère, et plus précisément, selon M. Dumont, à la 87e olympiade (ans 432 à 428 avant notre ère). C'est une des conventions politiques les plus anciennes et les plus détaillées dont le texte nous soit parvenu. M. Riemann, membre de l'école d'Athènes, a entrepris une étude approfondie de ce document. M. Dumont adresse à l'académie un numéro du journal grec Ὧρα, où cette inscription a été publiée, ainsi qu'un estampage et un fac-simile de l'original. — M. Egger, qui a reçu depuis plusieurs jours communication de ce document, rend compte à l'a-

1. Q. Horatii Flacci carmina lyrica, ex intimæ artis criticæ præceptis emendata edidit Nicol. Guil. Ljungberg. Carolstad. 1872.

2. Madvig, *Adv. Crit.* t. II, p. 50.

cadémie de l'examen qu'il en a fait. Il commence par lire un essai de traduction de l'inscription entière, en indiquant quelques endroits où le sens lui paraît douteux. C'est un décret des Athéniens, divisé en trois parties qui avaient été votées chacune sur la proposition d'un orateur différent.

La première fixe la formule du serment que les Athéniens devront prêter aux Chalcidiens et de celui que les Chalcidiens devront prêter aux Athéniens. La seconde contient divers détails d'exécution, notamment des dispositions relatives à la manière dont ces serments devront être prêtés; des commissaires seront envoyés d'Athènes à Chalcis pour y recevoir le serment de tous les citoyens pubères. La troisième partie établit la distinction des procès qui seront jugés à Chalcis et de ceux pour lesquels les Chalcidiens devront venir plaider par devant les héliastes d'Athènes. Dans son ensemble, ce prétendu acte d'alliance établit en réalité la sujétion de Chalcis envers Athènes, et les conditions faites aux Chalcidiens sont fort dures. Pour ce qui regarde la date de ce document, M. Egger croit qu'il faut la fixer un peu plus haut que n'avait fait M. Dumont, à la 3e année de la 83e olympiade (446-445 avant notre ère) : cette date lui paraît déterminée par les rapprochements qu'on peut faire entre l'inscription en question et les renseignements fournis par Thucydide, I, 114-115, par Plutarque, *Périclès*, 22-23, et par Diodore, XII, 7 et 22.

M. Pavet de Courteille lit un rapport au nom de la commission du prix fondé par Stanislas Julien pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. La commission a décerné ce prix, à l'unanimité, à M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, pour sa traduction de l'*Ethnographie des peuples étrangers* de Ma-touan-lin.

M. Heuzey termine sa lecture sur les terres cuites de Tarse. Un grand nombre de terres cuites trouvées dans cette ville ne sont que des fragments de statuettes. M. Heuzey pense que ces statuettes étaient formées de pièces rapportées, suivant un procédé qui est encore en usage en Italie; il devait arriver souvent que ces pièces se détachaient pendant la cuisson et qu'alors on les jetait : de là le grand nombre de fragments isolés qui ont été trouvés. La plupart de ces morceaux paraissent être du premier siècle avant notre ère.

M. Duruy lit une étude sur la situation économique de la société romaine dans les deux premiers siècles de l'empire. Les historiens romains et les modernes à leur suite ont dépeint cette période comme une époque de luxe et de corruption sans bornes. M. Duruy pense qu'il y a de l'exagération dans cette idée que nous nous faisons de la Rome impériale. Il faut à cet égard distinguer deux époques, que sépare l'avénement de Vespasien. Jusque vers le règne de cet empereur, la richesse resta presque tout entière réunie en un petit nombre de mains; ce fut le temps du luxe effréné, des grandes folies, qui atteignirent leur plus haut point sous le règne de Néron. Mais ensuite et précisément par l'effet de ce luxe même, la richesse passa des mains des grands dans celles des travailleurs qui produisaient pour fournir à leurs besoins, et une sorte d'équilibre s'établit. On voit alors aussi le nombre des esclaves diminuer et celui des artisans libres s'accroître.

Ouvrages déposés : — N. de Wailly, Notice sur dix manuscrits contenant l'ouvrage anonyme publié en 1837 par M. Louis Paris sous le titre de *Chronique de Reims* (Extr. du tome XXIV, 2e partie, des notices des manuscrits; Paris, 1876, in-4°); — Edw. Thomas, Record of the Gupta dynasty, illustrated by inscriptions, written history, local tradition, and coins, to which is added a chapter on the Arabs in Sind (London, 1876, gr. in-4°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 31. — **29 Juillet** — **1876**

140. — A. C. Burnell, **On the Aindra school of sanskrit grammarians**, their place in the sanskrit and subordinate literatures. Mangalore, Basel mission book and tract depository. London, Trübner and Cº. Basel, Missions-Buchhandlung, 1875. viii, 120 p. petit in-4º.

Parmi les savants qui maintiennent actuellement dans l'Inde le vieux renom de la science anglaise, M. Burnell est un de ceux qui produisent le plus et celui de tous peut-être dont les travaux présentent le caractère le plus achevé. En parcourant la série déjà nombreuse de ses publications, on est également surpris de la richesse, de la nouveauté des détails et de la critique ingénieuse qui a présidé à leur mise en œuvre, et on ne sait lequel admirer le plus, de l'infatigable pionnier qui a découvert tant de faits nouveaux, ou de l'historien sagace qui s'entend si bien à les interpréter et à en tirer des leçons générales. M. B. est en effet à la fois un intrépide et heureux chercheur, et un homme de doctrine. Tout en remuant une quantité énorme de faits, il ne les entasse pas ; il en construit la théorie et ne les retient qu'autant qu'ils prouvent quelque chose. Nul dans ces derniers temps n'a travaillé avec plus de suite et de méthode à déblayer cette grande ruine, le passé de l'Inde ; nul surtout n'a aussi bien réussi à imprimer à ses recherches ce cachet personnel si rare dans les travaux d'érudition pure et qui ne s'y obtient d'ordinaire qu'aux dépens de qualités plus solides. Quelques-unes de ses conclusions paraîtront peut-être audacieuses et trop radicales, et, pour notre compte, nous avouons que son scepticisme, ou plutôt son pessimisme, qui s'allie chez lui d'une façon si piquante à la ferveur du savant, nous semble parfois dépasser l'exacte mesure. Mais ce sont là, et pour longtemps encore, des nuances d'appréciation inévitables que soulèvera toute œuvre impliquant une doctrine historique relativement à l'Inde. Aussi, tout en faisant nos réserves pour quelques-unes des vues de l'auteur, reconnaissons-nous volontiers combien il est utile, combien il est nécessaire que les opinions reçues soient soumises de temps en temps à des épreuves semblables.

Dans ses précédentes publications, M. B. a réussi presque toujours à grouper les éléments de son travail autour de quelque nouveauté saillante et à nous procurer ainsi quelque grosse surprise. Dans celle-ci encore il

n'y a point failli, et c'est encore une fois dans les études dravidiennes, qui lui ont déjà souvent porté bonheur, qu'il a trouvé son point de départ.

On sait qu'à la grammaire de Pâṇini, qui passait pour avoir été révélée par Çiva, la tradition indienne en oppose une autre plus ancienne, qu'elle attribue au dieu Indra. Cette tradition, dont M. B. a recueilli soigneusement tous les témoignages, n'avait pas passé inaperçue; mais son caractère évidemment légendaire avait empêché qu'on y attachât la moindre importance. Elle est du reste assez ancienne, puisqu'elle se trouve chez Hiouen-Thsang au VII[e] siècle et que peut-être la *Brihat-Kathâ* et très probablement l'*Avadânaçataka* qui la mentionnent également permettent de la faire remonter quelques siècles plus haut. Mais ni Yâska, ni Pâṇini lui-même, qui l'un et l'autre citent fréquemment des grammairiens antérieurs, ne la connaissent, et la source en est évidemment pour nous dans un brâhmaṇa de la *Taittirîya-Samhitâ* où il est dit que la parole, qui à l'origine était inintelligible et indistincte, fut rendue distincte et articulée ou, si l'on veut, grammaticale, par Indra [1]. Non seulement donc toute trace d'une grammaire d'Indra semblait perdue, mais on avait les meilleurs raisons de douter qu'il eût jamais existé un ouvrage de ce nom. Mais voici qu'en étudiant la plus ancienne grammaire tamoule, le *Tolkâppiyam*, M. B. découvrit que dans cet ouvrage, qu'il place au VIII[e] siècle, il est dit expressément qu'on y a suivi la grammaire d'Indra. Or, le *Tolkâppiyam* ressemble au traité grammatical sanscrit intitulé *Kâtantra*, autant qu'une grammaire dravidienne peut ressembler à une grammaire sanscrite. Il faut en conclure que lors de la composition du traité tamoul, c'est-à-dire à une époque où la tradition relative à la grammaire d'Indra était dans toute sa force, ce nom s'appliquait au *Kâtantra* ou à quelque autre ouvrage très semblable, et que ce dernier ouvrage, tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, représente assez fidèlement l'œuvre disparue. Mais le *Kâtantra* lui-même se rattache de très près à la grammaire pâlie de Kaccâyana et de plus loin aux *Prâtiçâkhyas* et au système grammatical du *Nirukta*. Tous ces ouvrages, en effet, si on les compare à Pâṇini, semblent former une classe à part. Leur terminologie est plus simple; leurs expressions techniques sont des mots pris dans la langue commune, dont Pâṇini ne se sert plus ou, s'il s'en sert, qu'il ne définit que quand il les emploie dans une acception différente, et qui, par conséquent, étaient en usage avant lui. Ils ne connaissent ni les notations toutes conventionnelles et pour ainsi dire algébriques de Pâṇini, ni les *Çivasûtras*, ni les *pratyâharas*, ni les *gaṇas*,

1. Ce passage, que M. B. emprunte à la préface de Sâyaṇa au commentaire sur le Rig-veda, p. 35, et qu'il croit *not identified*, est certainement T. S. VI, 4, 7, 3. Sâyaṇa le commente en termes à peu près identiques à propos de T. S. I, 4, 4 (vol. 1, p. 609 de l'édition de la Bibliotheca Indica); il le reproduit avec les mêmes explications ibid. p. 43, et ne manque pas d'y référer à propos de passages tels que *Aindrî vai vâg*, T. S. I, 6, 10, 6 (ibid. p. 729). Le passage du *Mahâbhâshya* où il est question des études grammaticales d'Indra et que M. B. cite p. 70 après M. Weber, montre la tradition à un état intermédiaire entre le mythe du Brâhmaṇa et la légende postérieure.

ni la syntaxe compliquée de ses aphorismes ou, quand ils ont recours à ces procédés, il est visible que c'est par voie d'emprunt ou d'addition, d'*accrétion* comme dit M. Whitney, et que ces artifices sont étrangers au fond de leur système. Enfin, autant du moins qu'ils ont pour objet la grammaire proprement dite, ils observent l'ordre logique, traitant des mots suivant la catégorie à laquelle ils appartiennent et la fonction qu'ils remplissent dans le discours, bien différents en ceci de l'ouvrage de Pânini, dont l'ordre tout artificiel repose entièrement sur l'élément formel du langage.

Ce n'est pas ici le lieu de suivre en détail l'argumentation de M. B. qui, sur certains points, est peut-être un peu subtile, mais qui, dans l'ensemble, nous paraît être aussi solide qu'elle est ingénieuse, et nous allons droit à ses conclusions, qui sont à peu près les suivantes : la grammaire de Pânini a été précédée dans l'Inde par un système moins élaboré comme analyse formelle du langage et où dominait le point de vue purement logique, à peu près comme dans la grammaire gréco-latine. Ce système a continué de subsister à côté de celui de Pânini et il s'est transmis jusqu'à nous dans un grand nombre d'ouvrages qui, malgré de nombreuses différences, et des additions de diverse sorte, permettent de le reconstruire dans ses traits essentiels. A cette école ont naturellement appartenu tous les prédécesseurs de Pânini qu'il mentionne soit en citant leurs noms, soit en les comprenant sous l'expression de *prâncah* ou les anciens [1]. Parmi les ouvrages parvenus jusqu'à nous, il faut y rattacher le *Nirukta* de Yâska, les *Çixâs* (M. B., qui semble partager l'opinion de M. Haug sur l'âge de ces traités, en énumère 24, sans compter les commentaires ; c'est la liste la plus complète qui ait été dressée jusqu'ici), les *Prâtiçâkhyas*, les *Phitsûtras* le *Jatâpatala*, la grammaire *Kâtantra* ou *Kâlâpa* avec les nombreux traités et commentaires qui en dépendent [2]. Il faut y joindre en outre le *Mugdhabodha* de Vopadeva et le *Sârasvatavyâkarana* qui sont un retour mitigé vers le vieux système : il faut en retrancher par contre le traité de Çâkatâyana, qui a dû y appartenir à l'origine, mais qui, dans sa forme actuelle, a été remanié d'après le sys-

1. Cette traduction, au lieu de celle de « orientaux » admise jusqu'ici, paraît risquée à cause du pendant *udancah*, les septentrionaux, que M. B. est obligé de rendre par les « modernes ». L'argument qu'il tire de la situation géographique de la patrie de Pânini et de celle de Patanjali n'est pas bien convaincant : une fois ces termes passés dans l'usage, on a pu s'en servir indistinctement dans toutes les parties de l'Inde. — M. B. a dressé une liste très complète de ces vieux grammairiens (p. 32, 33), avec l'indication des ouvrages où ils sont mentionnés. Kâçyapa se trouve aussi chez Pânini ; Kautsa et Çatabalâxa Maudgalya chez Yâska ; Çâkatâyana dans le *Rikprâtiçâkhya*, qui connaît en outre Çâkalya pitri différent peut-être de Çâkalya sthavira.

2. M. Aufrecht ap. *Z. d. D. M. G.* XXVIII, 123, mentionne encore de Râmanâtha un *Kâtantrarahasya*. Ibid. 111 et 113 il cite une *Kâtantrarasavati* de Jûmara. Je suis amené à faire ces remarques, ainsi que celles de la note précédente, par le soin même avec lequel M. B. a dressé ses listes. — Je vois que M. Bühler a trouvé depuis au Kashmir de nouveaux traités *Kâtantras* et une nouvelle *Çixâ*, la *Cârâyanîyâ*, ainsi que les *Paribhâshâs* attribuées à Vyâdi et à Candra et un fragment de la grammaire de ce dernier. *Ind. antiq.* V, 30.

tème de Pâṇini [1]. Du sanscrit elle a passé à d'autres langues ; les grammaires tamoule et canarèse en relèvent directement, ainsi que la grammaire pâlie par l'intermédiaire du traité de Kaccâyana : du pâli elle s'est étendue ensuite au singhalais et probablement au birman, au siamois, au cambodgien, au javanais, tandis qu'au nord, par l'influence de nombreuses traductions, elle donnait naissance à la grammaire tibétaine. C'est ce vaste ensemble d'écrits que M. B. réunit sous le nom de « the Aîndra school ». Les plus vieux sont les restes de ce que dans l'Inde, à une époque indéterminée, mais relativement ancienne, on a appelé l'*Aîndra vyâkaraṇa*, la grammaire d'Indra : les autres en découlent. Comme système, ils datent d'avant Pâṇini ; par leur rédaction ils sont plus jeunes et, même parmi les plus anciens, à l'exception du *Nirukta* et peut-être du *Rikprâtiçâkhya*, il n'en est pas un seul qui ne porte des traces profondes de l'influence du grand réformateur. Malgré ces altérations, les deux systèmes restèrent distincts, aussi bien que leurs destinées. Pendant que Pâṇini donnait à l'Inde sa grammaire savante et portait du premier coup l'anatomie du langage au point où, plus de 20 siècles après, devait la reprendre chez lui la linguistique moderne, l'ancienne école continuait dans l'Inde même une sorte d'œuvre de vulgarisation, se répandait au dehors à la suite des missions bouddhistes et, adaptant ses cadres plus flexibles à divers idiomes, fondait la science du langage chez les peuples de l'Extrême-Orient.

Même entrevu à travers ce maigre résumé, on accordera que c'est là un brillant morceau d'histoire littéraire et qui fait apparaître sous un jour tout nouveau le développement de la grammaire sanscrite. Je n'y ferai qu'une remarque portant sur les termes plutôt que sur le fond de la question. L'expression *Aîndra vyâkaraṇa*, grammaire d'Indra, est une expression indienne, et c'est conformément aux habitudes indiennes qu'elle doit être interprétée et employée. Or, d'après tout ce que nous savons de ces habitudes, il semble peu probable que les Hindous aient jamais compris sous cette dénomination des ouvrages aussi divers dans leur objet, dans leur origine et dans leur histoire que ceux qu'y range M. B., ouvrages dont plusieurs n'ont probablement jamais été considérés comme appartenant au *Vyâkaraṇa*, et qui ne l'étaient certainement pas à l'époque où nous voyons apparaître la mention de la grammaire d'Indra. Dans le vers cité par M. B., où Vopadeva énumère les 8 grammairiens principaux, il mentionne à la suite d'Indra au moins 3 prédécesseurs de Pâṇini et, quoi qu'il faille penser de l'état plus ou moins altéré de la doctrine que ces noms représentaient alors, il est assez difficile d'accorder cette énumération avec l'opinion de M. B., qui donne à Indra tout ce qui n'appartient pas à Pâṇini. D'ailleurs, sans prétendre en aucune façon nier les rapports ni même la filiation signa-

1. M. B. a consacré une notice très détaillée à cet ouvrage. Dans sa rédaction actuelle, il le croit postérieur à la grammaire de Jinendra et pas plus vieux que le XII[e] siècle.

lés par M. B. entre ces divers ouvrages, on peut douter que les Hindous eux-mêmes en aient eu conscience. La notion d'un développement historique ne leur a jamais été familière et plusieurs de ces rapports sont d'une nature si générale, qu'il a fallu le coup d'œil exercé et philosophique de M. B., pour en découvrir la véritable portée. Ainsi, à défaut d'un ordre artificiel comme celui de Pâṇini, l'ordre logique se présentait de lui-même et, du moment qu'on renonçait à son langage algébrique, quoi de plus de naturel, à moins d'en créer un autre de toutes pièces, ce qui peut-être n'eût pas été aisé, que de revenir plus ou moins aux termes de la langue commune ? En poussant l'argumentation de M. B. à l'extrême, on arriverait à prouver que la grammaire de Priscien est, elle aussi, une partie intégrante de l'école d'Indra. Il semble donc qu'il y a lieu de distinguer entre le sens que ce terme prend chez M. B., et celui qu'il faut lui laisser dans les ouvrages hindous et que, dans ce dernier sens, il convient de le restreindre notablement. En combinant la donnée du *Tolkâppyam* qui, tout en suivant le *Kâtantra* ou quelque ouvrage très voisin, déclare suivre le système d'Indra, et le fait très significatif que Vopadeva, qui a connu le *Kâtantra*, ne l'énumère pas et semble effectivement nommer à sa place la grammaire d'Indra, on est conduit à chercher cette grammaire dans le *Kâtantra* et dans la vaste littérature qui en dépend. Aller plus loin, ce serait, quant à présent du moins, en quelque sorte créer une équivoque.

La 2[e] moitié du mémoire, environ 50 pages, consiste en deux appendices. Dans le 1[er], M. B. examine jusqu'à quel point les ouvrages grammaticaux en particulier, et la vieille littérature en général, peuvent être utilisés pour les recherches historiques. A cet effet, il étudie, d'une manière tantôt succincte tantôt très détaillée, l'état actuel des textes, les traces des remaniements qu'ils ont dû subir et les différentes recensions dans lesquelles ils nous sont parvenus. Aux œuvres déjà connues comme existant en deux ou plusieurs rédactions, telles que le *Râmâyana*, plusieurs ouvrages de Kâlidâsa, le *Pancatantra*, la *Brihatkathâ*, etc., il faut ajouter maintenant le *Mahâbhârata*, dont M. B. a découvert parmi les mss. de la Bibliothèque de Tanjore, une recension nouvelle parfaitement distincte du texte reçu. Il est inutile de faire observer combien ces variations, qu'on ne saurait mieux comparer qu'au *rifacimenti* de nos littératures du moyen-âge, compliquent pour l'historien l'usage critique de ces textes considérés comme documents. Pour quelques-uns cependant les difficultés dont la source gît bien plus haut, sont à cet égard si grandes, qu'une complication comme celle-ci doit à peine compter. Du moins pour le *Mahâbhârata*, nous pouvons nous consoler par la pensée que, s'il nous était parvenu sans variantes, nous n'en serions guère plus avancés.

Parmi les causes qui ont dû modifier les textes et produire ces diversités de rédaction, M. B. en signale deux principales : l'une religieuse, l'influence de l'esprit de secte sur les œuvres de la littérature ; l'autre littéraire ou, plus proprement, rhétorique, l'accommodation graduelle de ces œuvres aux

règles de l'*Alamkâra* et aux différents styles ou *rîtis* en usage dans les diverses contrées de l'Inde. A la première sont dus des interpolations et des remaniements en général communs et, par conséquent, antérieurs aux différentes rédactions parvenues jusqu'à nous, et M. B. va trop loin en dérivant de la réforme de Çamkara une des principales séries de ce genre, tout ce qui dans le *Râmâyana* et dans le *Mahâbhârata* a reçu l'empreinte du védantisme vishnouite. Dans aucune partie du grand poème cette doctrine n'est plus expressément professée que dans la *Bhagavadgîtâ* que Çamkara a commentée et qui, indubitablement, est beaucoup plus ancienne que lui. Par contre, les diversités de rédaction encore représentées par les mss. et qui, en général, portent bien plus sur la forme que sur le fond, paraissent dues principalement à la deuxième cause, à l'influence de la mode et des habitudes d'écrire locales. M. B. a des remarques aussi curieuses que fines sur les *rîtis* ou styles que les rhéteurs attribuent à diverses provinces, comparés avec les caractères des langues parlées dans ces mêmes provinces. Mais il s'en faut encore de beaucoup que tout cela soit bien clair pour nous. A notre avis, les variations inévitables et surtout capricieuses du goût ont eu en ceci un plus grand rôle que les *rîtis* officielles. Du moins jusqu'à présent n'a-t-on pas réussi dans un seul cas à répartir entre elles les différentes rédactions d'un même ouvrage et, bien qu'il n'y ait pas lieu de douter qu'à l'origine elles aient réellement été propres aux pays dont elles portent le nom, il paraîtrait cependant qu'elles ont cessé d'assez bonne heure d'être purement locales Tous les auteurs d'*Alamkâra*, à partir de Dandin et à quelque province qu'ils appartiennent, préconisent également le style *vaidarbhî* ou méridional [1]. Le *Vikramânkacarita* de Bilhana, qui est écrit en ce style, a été composé, il est vrai, à Kalyâna dans le Dekkhan; mais l'auteur était du Kashmîr et, autant que nous pouvons juger de ces choses, la *Râjataranginî* de Kalhana, une œuvre purement kashmirienne, paraît, dans les endroits où la diction est plus ornée, écrite absolument selon les mêmes procédés. Enfin, ce que nous savons de la vie errante des poètes et des pandits au moyen-âge, tend également à faire croire que ces distinctions, en tant que locales, ont dû s'effacer de bonne heure.

Presque aussi considérables, mais dues à d'autres causes, sont les altérations subies par les textes grammaticaux. Ici les ouvrages ont dû s'accroître et se modifier avec la doctrine elle-même. Des systèmes différents se sont fait des emprunts et se sont plus ou moins pénétrés; dans un cas même, celui de la grammaire de Çâkatâyana, nous avons l'exemple d'un traité composé originairement d'après la vieille méthode, la méthode Aindra de M. B., qui, dans la suite a été complètement ramenée à celle de Pânini. M. B. examine à ce point de vue les principales œuvres grammaticales à partir du *Ni-*

1. P. 73, l. 4, la phrase de M. B. pourrait donner lieu à méprise. Mammata et Vâmana n'admettent chacun que 3 rîtis : à celles de Dandin ils ajoutent la *Pâncâlî*. Pour Vâmana, Voy. l'édit. de M. Cappeller, p. 5.

rukta et des *Prâtiçâkhyas*, jusqu'au *Kâtantra*, en passant par Pâṇini, le *Mahâbhâshya*, qu'il estime être une compilation lentement formée et accrue plutôt qu'une œuvre personnelle, les *Uṇâdisûtras*, dont il décrit une recension nouvelle trouvée par lui à Tanjore, et les grammaires de Jinendra et de Çâkaṭâyana. Parmi tous ces ouvrages, le *Rikprâtiçakhya* dans une certaine mesure et, à un plus haut degré, la grammaire de Pâṇini peuvent seuls passer pour avoir conservé leur rédaction primitive. Et encore par rapport à ce dernier traité, M. B. est-il loin de partager la confiance de Goldstücker et se range-t-il aux doutes exprimés plus d'une fois à cet égard par MM. Weber et Aufrecht. Si l'on considère en effet la facilité avec laquelle des *vârttikas* ont pu passer dans le corps des sûtras (v. p. ex. les nombreux *sûtras* rattachés à l'aide de la particule *ca*), ou des mots additionnels s'introduire dans certaines règles de la forme de IV, 1, 49 p. ex., sur laquelle on a tant écrit, on avouera que, en dépit de l'intégrité incontestable de l'ouvrage en tant que système, ces doutes sont parfaitement fondés. Mais M. B. va plus loin. Sur la foi des biographes de Hiouen-Thsang, et bien que Hiouen-Thsang lui-même ne dise rien de semblable, il admet l'existence au VII[e] siècle d'une double recension de Pâṇini, en accordant toutefois qu'il doit y avoir un malentendu quant aux nombres indiqués pour les çlokas. Pour nous, il nous semble qu'ici le malentendu porte à fond et qu'à partir de Patanjali, c'est-à-dire de la fin du II[e] siècle av. J.-C. (car les origines du *Mahâbhâshya* remontent jusque-là, quelque opinion qu'on se forme sur la destinée subséquente du livre), il ne saurait plus être question d'une double *rédaction* de Pâṇini.

Les conclusions auxquelles arrive M. B., à la fin de cet examen, sont les suivantes : Les écrits védiques nous sont parvenus sous une forme qui n'a plus varié depuis le V[e] siècle avant notre ère : ils appartiennent à une époque dont historiquement nous ne savons rien. Du V[e] siècle avant jusqu'à la fin du VII[e] siècle après J.-C. nous sommes réduits, en fait d'informations positives, aux sources étrangères, aux inscriptions et aux médailles : la littérature de cette période est impropre à fournir des données strictement historiques, à l'exception d'un très petit nombre d'ouvrages principalement grammaticaux, et ceux-là mêmes ne doivent être utilisés qu'avec précaution. A partir du VIII[e] siècle, les œuvres littéraires fournissent des documents à l'historien.

Il serait oiseux de chercher chicane à M. B. au sujet de ces limites tout à fait générales, et par cela même un peu arbitraires, ou de lui marchander par-ci par-là ses conclusions. Prises à la lettre, elles nous paraissent sévères et, employées sans discernement, elles aboutiraient parfois à d'étranges résultats. Mais, si l'on se représente que M. B. y est arrivé par l'examen seul des œuvres principales, de celles dont l'autorité remonte le plus haut et dont les traces peuvent se suivre le plus facilement, qu'il n'a pas même touché à cette volumineuse partie de la littérature qui se révèle comme suspecte ou apocryphe à la critique la moins exigeante, on ne sera

pas surpris que, malgré les réserves de détail que nous avons faites en passant et que nous pourrions faire encore, elles nous paraissent justes en somme, à la condition d'être bien interprétées.

Cet appendice se termine par la notice d'un ouvrage curieux, une grammaire d'un langage factice, la Bhâ*nd*îrabhâshâ, que l'auteur nous présente comme formée du mélange des divers dialectes parlés par les bergères de Vrindâvana dans leurs ébats amoureux avec Krish*n*a. Faut-il considérer cette étrange marqueterie linguistique comme un argot artificiel sans nul doute, mais ayant eu pourtant quelque base réelle, ou le tout, langage et grammaire, est-il à mettre au compte de la fantaisie de l'auteur ? M. B. ne s'explique pas nettement à cet égard. Prises une à une, les formes grammaticales qu'il donne ne sont pas impossibles : elles trouvent leurs analogues dans les divers prâkrits et il se pourrait qu'une sorte de jargon semblable se fût en effet formé à quelque époque dans les centres de pèlerinage qui entourent Mathurâ.

Dans le deuxième appendice, M. B. étudie avec soin les différentes manières dont les grammairiens hindous ont traité les termes techniques plus ou moins artificiels qu'ils emploient.

L'exécution matérielle du livre est parfaite et fait honneur aux presses des missions bâloises à Mangalore. En dépit des circonstances défavorables dans lesquelles M. B. est obligé de publier ses travaux, la correction est exemplaire. Voici un petit supplément à l'errata : p. 1 note 2, à 2 lignes d'intervalle, Vopadeva est placé au XIIe et au XIIIe siècle ; p. 2. l. 1 infra, lire *Pâninînâ* ; p. 13, *upasarga* est encore à corriger l. 5 et 29 ; p. 51, l. 12, lire *Yâdava* ; p. 52, l. 2, lire *Sushena* ; p. 61, l. 26, Buddhaghosha est du Ve siècle.

A. Barth.

---

141. — **Thucydidis libri I et II ex recensione Bekkeri in usum scholarum edidit** Alfred Schœne. (Berlin, Weidmann, 1874).

Les philologues de profession trouveront dans ce volume beaucoup de choses utiles ; le public spécial auquel il est destiné s'en servira aussi avec profit. Néanmoins nous ne pouvons dire que ce soit un livre bien fait : le plan n'en saurait être loué ; et ni les philologues, ni les jeunes gens des écoles, n'y trouveront tout-à-fait ce qu'il leur faut.

Nous n'avons rien à objecter au choix du texte qui n'est autre, comme le titre l'indique, que celui de Bekker ; abstraction faite, évidemment, des nombreuses fautes d'impression qui défigurent l'œuvre de cet éditeur, et en rendent l'usage (nous en avons fait l'expérience) impossible dans les écoles : M. S. aura déjà rendu un service à l'enseignement classique, s'il a réussi à les faire toutes disparaître. Le texte de Bekker ne présente guère que la tradition des meilleurs manuscrits, choisis avec le tact, collationnés avec l'habileté, confrontés entre eux avec la sûreté de discernement, qui caractérisaient entre tous (quoi qu'on puisse penser de quelques écarts apparents) ce

fécond et éminent philologue. Les conjectures peu nombreuses, mais excellentes, que lui ont suggérées çà et là les altérations, trop fréquemment évidentes, du texte, il s'est borné en général à les proposer en note. En somme, son édition, fort éloignée d'être définitive, reste pourtant fondamentale, en l'absence d'un classement rigoureux de tous les manuscrits connus, et peut être justement, à l'heure qu'il est, considérée comme classique.

Cependant, depuis Bekker, des philologues, dont quelques-uns de premier ordre, comme MM. Cobet et Badham, ont appliqué leur sagacité à signaler et à corriger les fautes du texte de Thucydide. Fallait-il, comme paraît avoir fait M. S., écarter systématiquement de l'appareil critique toutes les conjectures, jusqu'aux plus certaines ? Il est permis d'en douter : reproduire jusqu'aux variantes les plus insignifiantes des manuscrits, et ne rien citer des corrections dues aux efforts des hellénistes modernes, c'est montrer à la fois trop de crédulité vis-à-vis de la tradition, et trop de défiance à l'égard de la critique ; c'est donner aux jeunes gens une idée assez fausse de ce qu'est et doit être la philologie.

Cet appareil critique a, d'autre part, un double défaut : il est trop complet (pour l'usage des écoles s'entend) en ce qui concerne les deux manuscrits collationnés par M. S. ou pour lui (le Vaticanus et le Laurentianus, B et C de Bekker) ; il est ou nul ou insuffisant en ce qui regarde tous les autres. En vain M. S. allègue que ces deux exemplaires sont, sinon les chefs, du moins les représentants les plus recommandables des deux familles entre lesquels se partagent les copies du texte de Thucydide. On comprend assez qu'un choix discret de leçons empruntées à tous les manuscrits autorisés serait à la fois plus utile aux étudiants et moins rebutant pour leur bonne volonté.

Les « testimonia Veterum » recueillis par M. S. avec un soin très méritoire, et qui seront extrêmement utiles aux savants, n'avaient que faire, si nous ne nous trompons, dans un livre destiné aux écoles. Nous exceptons celles de ces citations qui renferment quelque variante ; mais dans ce cas il suffisait, comme a fait d'ailleurs M. S., de mentionner ces leçons pêle-mêle avec celles des manuscrits. Ajoutons qu'ici encore l'éditeur est resté incomplet de propos délibéré ; car il a cru devoir exclure du nombre des *Testimonia* les imitations, de quelque utilité que puissent être souvent ces témoignages indirects pour la constitution du texte.

Nous n'avons rien à dire au sujet des scholies, jointes par M. S., en guise de notes explicatives, à sa réédition, sinon qu'il est singulier de réimprimer le texte d'un scholiaste sans y apporter aucune amélioration : c'est pourtant ce que semble avoir fait M. S., qui dit et paraît avoir suivi purement et simplement l'édition donnée par Dübner dans la collection Didot.

On voit que ce qui manque le plus à ce travail, après l'originalité, c'est un caractère déterminé, c'est d'être approprié à un usage précis. Cela dit, nous ne pouvons, pour notre compte, que remercier M. S. des nouveautés

utiles que renferme un livre dont le titre n'en promet aucune, et souhaiter même que des publications comme la sienne, quelque incomplète et défectueuse quant au plan qu'elle nous paraisse, se substituent dans nos écoles à ces réimpressions littérales de textes surannés que nos libraires osent décorer du nom d'« Éditions nouvelles à l'usage des classes. »

Ed. TOURNIER.

---

142. — AULER, **De fide Procopii Cæsareensis in Secundo bello Persico Justiniani I imperatoris enarrando.** — Bonn 1876, 48 p.

On sait que Procope nous a laissé trois ouvrages : les histoires, les *anecdota* et les livres *de ædificiis*. Les contradictions graves qu'on remarque entre les deux premiers ont fait douter quelquefois qu'ils fussent du même auteur. Mais Suidas atteste que les anecdotes sont bien de Procope, et son témoignage a été confirmé par l'étude que Dahn a récemment consacrée à cette question (*Procopius von Cæsarea*, Berlin 1865).

Cependant il reste encore à examiner le degré de confiance que mérite Procope. On pense généralement que dans ses histoires il est véridique ; mais que, par crainte d'offenser l'empereur et la cour, il a passé certains faits sous silence ; dans les anecdotes, au contraire, il a, dit-on, comblé les lacunes de son premier récit. Cette opinion est erronée. Les anecdotes ne sont autre chose qu'un pamphlet inspiré par la haine, et où la calomnie tient la plus large place. Dans une thèse de doctorat, M. Auler s'est proposé de déterminer la part de vrai et de faux que contiennent les histoires et les anecdotes en ce qui concerne les guerres de Justinien et de Chosroès. Il serait à souhaiter que ce travail fût étendu plus tard aux autres événements racontés par Procope. Rien n'est aussi nécessaire que ces études critiques sur les textes des historiens de l'antiquité et du moyen âge.

La thèse de M. A. a le défaut d'être écrite d'un style parfois lourd et embarrassé. En outre, elle pèche par la composition. L'auteur ne se conforme pas au plan qu'il s'était d'abord tracé, et son livre n'est guère qu'un recueil de notes détachées.

Parmi les questions qu'il soulève, deux surtout ont de l'importance. Lequel, de Chosroès ou de Justinien, fut cause de la guerre ? Cette lutte eut-elle un caractère religieux, ou fut-elle seulement provoquée par l'esprit de conquête ?

Dans les anecdotes, Procope accuse Justinien d'avoir le premier voulu et préparé la guerre, uniquement par amour du carnage et du sang versé. Un tel reproche tombe de lui-même. Dans les histoires il attribue la rupture de la paix au désir qu'avait Justinien de détruire le royaume des Sassanides ; Chosroès, il est vrai, prit l'offensive, mais c'était pour prévenir l'attaque imminente de l'empereur. Cette dernière opinion a été adoptée par Lebeau et par Gibbon. M. A. la combat avec raison (p. 29-32). Il montre que Justinien, fidèle, en ceci comme en tout le reste, à la politique des an-

ciens empereurs, ne songeait guère à s'étendre vers l'Est, et que Chosroès, admirateur passionné de cet Artaxercès qui somma Alexandre Sévère d'évacuer l'Asie, avait, comme lui, l'intention de rétablir la vaste domination des Achéménides.

C'est donc l'ambition qui poussa surtout Chosroès à attaquer l'empire grec, M. A. insiste sur ce point à propos des deux siéges d'Édesse (a. 540 et 544). qui, suivant Procope, furent entrepris dans un intérêt religieux. La légende que cet auteur rapporte à ce sujet n'a aucun fondement sérieux. Aux arguments que M. A. lui oppose, on pourrait ajouter, je crois, que Chosroès eut pour femme une chrétienne ; preuve que ce roi était en somme assez tolérant (Lebeau, *Histoire du bas-empire*, édit. de 1828, t. 9. p. 9, note de St-Martin citant deux historiens orientaux). On ne saurait nier néanmoins qu'il y ait eu en Perse, du temps des Sassanides, une sorte de réveil religieux ; peut-être Chosroès n'eut-il point part au fanatisme de ses sujets, mais il en profita.

M. A. ne me paraît point heureux dans la critique qu'il fait des chapitres de Procope relatifs aux événements de 540. Pour ceux de 541, l'historien grec est exact. Quant à la conduite de Bélisaire en 542, elle est très diversement appréciée dans les Histoires et dans les Anecdotes. Le premier récit est seul vrai ; il y a pourtant une lacune volontaire que l'on peut combler à l'aide du second. Les autres points traités par M. A. ne sont guère que des points de détail. J'excepte le chapitre où il expose l'organisation donnée à l'Arménie par Justinien (p. 34-44), et celui où il recherche les sources que Procope a consultées ainsi que les événements dont il a été le témoin oculaire (p. 7-10).

Paul Guiraud.

---

143. — **Vulfila oder die Gothische Bibel** herausgegeben und erklært von Ernst Bernhardt. Halle, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses. 1875 In-8°, LXXI. 654. — Prix, 16 fr. 85.

La nouvelle édition de Vulfila que nous annonçons forme le troisième volume de la *Bibliothèque germanique* publiée par M. Julius Zacher ; les deux premiers renferment le *Walther von der Vogelweide* de W. Wilmans et la *Kudrun* de E. Martin [1], et les suivants doivent contenir le *Beowulf*, l'*Heliand*, l'*Otfried*, *Der Nibelungen Not*, le *Percival* de Wolfram, ainsi que le *Tristan* de Gottfrid de Strasbourg. On le voit, la Bibliothèque germanique est destinée à prendre place à la fois à côté des *Classiques allemands du moyen-âge* de K. Bartsch et de la *Bibliothèque des plus anciens monuments de la littérature allemande* de Moritz Heyne.

On sait combien d'éditions ont déjà été données de la traduction de l'évêque des Goths, et j'ai eu occasion de signaler dans cette revue le succès continu et les qualités de la dernière d'entre elles, celle de Stamm revue

1. *Rev. Crit.*, 1872, II, p. 106.

par Heyne. M. E. B. a cru, malgré les travaux de ses devanciers, qu'il restait encore à faire pour l'amélioration et l'intelligence du texte de Vulfila, et il n'a pas hésité à le publier à son tour; préparé de longue main à la tâche ardue qu'il entreprenait, il l'a conçue autrement que ses prédécesseurs, et à bien des égards, y a réussi. Son édition comprend non seulement le texte de la traduction gothique, mais encore le texte grec reconstitué qui lui a servi d'original, avec les variantes des divers manuscrits de Vulfila et des manuscrits grecs ainsi que des rapprochements avec la version latine de la Vulgate ou de l'Itala et de nombreuses remarques grammaticales et philologiques.

M. E. B. a exposé lui-même dans la longue introduction placée en tête de son livre la marche qu'il avait suivie et y a traité toutes les questions qui se rapportaient à son sujet : vie de Vulfila, son nom véritable, objet, étendue et sources de sa traduction, examen de la langue au double point de vue du vocabulaire et du style, histoire et description des manuscrits du texte gothique, altérations qu'il a subies et orthographe qu'il convient d'adopter dans une édition vraiment critique; fausses corrections, enfin indication des publications diverses dont a été l'objet ce monument vénérable du plus ancien dialecte germanique, rien n'a été omis dans cette étude complète et exacte. M. E. B. s'y est naturellement étendu sur ce qu'il a fait pour établir son texte; il y est parvenu en régularisant et rendant uniforme l'orthographe, en supprimant les additions de ses devanciers qui n'étaient autorisées par rien, mais surtout en le comparant soigneusement au texte grec véritable d'où il était sorti et aux versions latines que Vulfila avait pu consulter, surtout pour l'interprétation des épitres. Voilà ce qui fait l'originalité de la nouvelle édition de la version gothique de la Bible et ce qui lui donne une valeur incontestable.

La *Skeireins* (commentaire) de l'évangile de St-Jean a surtout été l'objet d'une étude et de modifications profondes; non seulement M. E. B. a cherché à jeter un jour nouveau sur l'origine et le but de cet écrit, — qui ne serait pas selon lui la traduction d'un texte grec, mais, ce qui en rehausserait singulièrement le mérite, une œuvre originale, — il en a encore singulièrement amélioré le texte fort incertain jusqu'ici, et y a joint une traduction latine littérale et fidèle, donnant ainsi la mesure du soin qu'il a apporté dans son œuvre d'éditeur et de la sagacité avec laquelle il l'a accomplie. Aussi ne saurait-on trop recommander le nouveau Vulfila; non seulement il contribuera largement à attirer l'attention sur la *Bibliothèque germanique*, mais il sera du plus grand secours à quiconque voudra aborder l'étude si difficile du gothique.

C. J.

---

144. — CLERMONT-GANNEAU. **Matériaux inédits pour servir à l'histoire des Croisades. — Inscriptions médiévales de Palestine** (Extrait du Musée archéologique). Paris, E. Leroux, 41 p., 10 grav.

M. Clermont-Ganneau, l'heureux explorateur de la Palestine, publie dans ce travail un certain nombre d'inscriptions inédites découvertes par lui et qui enrichissent dans des proportions relativement considérables, l'épigraphie si pauvre encore de la Syrie et de la Palestine, à l'époque des croisades. Pour donner une idée de cette extrême pénurie, l'auteur a relevé toutes les inscriptions connues jusqu'à ce jour ; il n'en a retrouvé que huit, dont sept provenant de Tyr et de Sydon et une seule de Jérusalem. Dans de pareilles conditions, on conçoit que toute découverte nouvelle soit une véritable bonne fortune. A propos de l'inscription de Philippe d'Aubigny découverte à Jérusalem en 1867 et citée dans cette nomenclature rétrospective, il eût été à désirer que M. Cl.-G. pût nous donner quelques indications sur ce personnage.

Un premier paragraphe est consacré à l'étude de nombreuses et courtes inscriptions, relevées par l'auteur sous le vieux crépi des arceaux de la travée centrale du Soûk ou marché de Jérusalem, édifice dont l'origine remonte à une haute antiquité. Ces inscriptions en beaux caractères gothiques portent simplement le nom de Ste Anne. Cette circonstance a éveillé l'attention de M. Cl. G. et l'a amené à cette conclusion intéressante qu'au nombre des « *rentes et teneures* » de la célèbre abbaye hiérosolymitaine de Ste Anne, devait figurer à l'époque des croisades le revenu du marché de Jérusalem, de sa travée centrale du moins. Ce nom de *Sancta Anna* gravé sur les arceaux de l'édifice constatait le droit abbatial auquel il était soumis. L'auteur a relevé à ce sujet une coïncidence curieuse qui est à la fois une preuve nouvelle du fait qu'il avance et un exemple frappant de cette fixité des institutions de l'Orient, persistant à travers tous les bouleversements. Un écrivain arabe cite au nombre des bénéfices assignés par Saladin à la Médrésé Salâhiyé de Jérusalem, le marché des Droguistes. Or, cette médrésé Salâhiyé n'était autre que l'abbaye de Ste Anne transformée par le vainqueur en collége musulman, et le marché des Droguistes était le nom sous lequel était connue la travée centrale du marché de Jérusalem. Saladin n'avait fait que conserver à l'établissement musulman les priviléges accordés auparavant par les rois de Jérusalem au monastère chrétien.

Les deux épitaphes qui suivent ont été retrouvées par M. Cl.-G. à Jérusalem même ; elles appartiennent à deux personnages nommés *Jean de la Rochele* et *Jean de Valenciennes*. L'auteur n'a pu, malgré de longues recherches, trouver le moindre renseignement sur le premier d'entre eux ; par contre, il croit pouvoir identifier le second avec un personnage du même nom qui a signé comme témoin quatre actes royaux entre 1149 et 1179. Le résultat le plus important de la découverte de cette dernière inscription a été de permettre à M. Cl.-G. de fixer à l'époque même des croisades l'âge

d'une série de constructions écroulées, ayant jadis servi de rempart à l'extrémité sud-ouest du plateau de Sion et qu'on croyait devoir rapporter à une bien plus haute antiquité. A ce sujet l'auteur annonce qu'il publiera prochainement un mémoire sur la taille des pierres à l'époque des croisades. C'est avec curiosité que nous attendons ce travail qui nous paraît destiné à avoir une véritable importance pour l'attribution des ruines de constructions en Syrie et en Palestine. La règle que M. Cl.-G. en a déduite ne s'est, dit-il, pas trouvée une seule fois en défaut, et permet de reconnaître jusqu'au plus petit fragment, jusqu'à un simple éclat d'une surface dressée à l'aide des procédés apportés par les ouvriers occidentaux du moyen-âge

Dans un dernier chapitre, l'auteur étudie deux fragments de texte retrouvés par lui à Jaffa. Au sujet du premier, nous nous permettrons de proposer une explication de la première ligne ; ne pourrait-on lire : *semper augustus imperator*, et cette inscription aurait-elle peut-être quelque rapport avec la présence de l'empereur Frédéric aux environs de Jaffa pendant une partie de l'hiver de 1228 à 1229 ? Ce fut au camp près de cette ville que l'empereur signa avec Malek-Adel le célèbre traité de Jaffa, connu sous le nom de *mauvaise paix*. Cette forme tout à fait romaine « *semper augustus* » se retrouve précisément sur des médailles de Frédéric II[1].

Un beau fragment de dalle tumulaire présente une portion de l'effigie d'un évêque contemporain du séjour de S. Louis en Palestine. Le nom du prélat a malheureusement disparu et M. Cl.-G. n'a pu parvenir à identifier ce personnage malgré toutes ses recherches, et la date de 1258 gravée sur la dalle. A propos de cet intéressant débris, l'auteur a repris la question controversée de l'existence d'un évêché latin de Jaffa, et, après avoir rappel les preuves favorables ou contraires, il semble conclure à la réalité de ce siége épiscopal à l'époque des croisades. L'ange thuriféraire qui figure sur cette pierre tombale agite un encensoir absolument semblable à celui, que l'on voit sur les bulles de plomb des grands maîtres de l'Hôpital, au-dessus de l'effigie du Christ au tombeau.

Nous faisons des vœux pour que M. Cl.-G. poursuive ses fructueuses recherches. Puisse-t-il retrouver un jour ces précieux tombeaux des rois latins de Jérusalem dont il croit pouvoir, grâce à ses informations personnelles, affirmer l'existence. Il suffirait, dit-il, de quelques démarches pour découvrir au moins le plus intéressant d'entre eux, celui de Godefroy de Bouillon ! Il signale encore (p. 17) un cimetière musulman qu'il a pu identifier avec un ancien cimetière chrétien et où des fouilles amèneraient inévitablement la découverte d'épitaphes des croisés.

G. SCHLUMBERGER.

---

1. Voyez dans Vergara, *Monete del regno di Napoli*, p. 12, n° 4, une monnaie de Frédéric II avec la légende : *Fridericus Romanorum imperator semper augustus*.

145. — **A scientific view of Mr Francis Galton's theories of Heredity** by Francis Lloyd. London. Trübner. in-18. 1876. VII-48 pages.

Ce petit travail est consacré à une critique très vive de deux livres de Galton : *Hereditary Genius* (1869) et *English Men of Science, their nature and nurture* (1874) en particulier du premier. Suivant M. Lloyd, ces deux ouvrages ont un caractère « pseudo-scientifique. » Nous croyons qu'en principe, ce reproche est fondé et que M. L. a bien montré que les déductions et les calculs de Galton reposent sur une base sans solidité. Il ne suffit pas d'aspirer à une science parfaite, c'est-à-dire quantitative ; il aurait fallu établir d'abord que cette science est possible, que les faits d'hérédité peuvent être prévus et ramenés à des lois numériques. C'est ce que Galton n'a jamais fait.

M. L. a bien compris que chez un auteur qui emploie comme méthode exclusive les procédés de la statistique, ce qui importe avant tout, c'est d'être bien fixé sur la valeur des faits qui servent à établir les moyennes. Ainsi M. Galton prétend avoir découvert qu'étant donné un homme remarquable, il y a des chances que ses parents le soient aussi, et que ces chances sont, pour le père, 31 p. 100 ; pour les frères 41 p. 100 ; pour les fils 48 p. 100, etc., etc. (*Hered. Genius* p. 317). M. L. n'a pas discuté ces résultats qui soulevaient pourtant bien des critiques, il a seulement discuté les données du problème, et il n'a pas eu de peine à montrer combien ces données sont contestables et arbitraires.

M. Galton veut établir par des chiffres que le génie et le talent sont héréditaires. A cet effet, il cherche d'abord le rapport qui existe entre la population de l'Angleterre et le nombre de ses hommes remarquables. « Il y a, dit-il, actuellement dans les îles britanniques, 2 millions de mâles au-dessus de 50 ans ; parmi eux j'en trouve 850 illustres et 500 éminents. Donc, pour un million, il y en aura 425 illustres et 250 éminents. » C'est là pour Galton une donnée fondamentale. Mais où l'a-t-il prise ? En dépouillant le « Dictionnaire des contemporains » de l'Angleterre où les hommes sont classés « selon leur réputation. » M. L. montre que c'est là un critérium bien insuffisant. Cependant, dans son livre sur *Les Savants anglais*, Galton procède de la même manière : or, dit M. L., définir le « savant » n'est pas chose facile, et il ne suffit pas pour avoir droit à ce titre, ainsi que Galton l'admet, d'être membre de la société royale, lauréat ou président d'une société savante, professeur dans un collége ou une université.

Quoique les tableaux généalogiques de Galton contiennent bon nombre d'erreurs que nous avons pu constater, peut-être M. L. ne reconnaît-il pas suffisamment la somme de travail qu'ils représentent. En ce qui concerne la méthode, nous soutenons avec lui que tout ce luxe de tableaux statistiques, de classifications numériques, de moyennes, n'est qu'un vain appareil de science exacte, imposé à un genre d'études qui ne les comporte pas, pour le moment du moins.

Th. Ribot.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 21 juillet 1876.

M. Jourdain termine la seconde lecture du mémoire de M. Th. Henri Martin sur les hypothèses astronomiques de plusieurs philosophes grecs. M. Ravaisson présente plusieurs observations sur cette lecture. Il ne lui paraît pas possible que Xénophane ait professé les opinions que M. Martin lui prête sur la foi des auteurs anciens; qu'il ait cru, par exemple, que les astres étaient des feux éphémères qui s'éteignaient chaque jour et à la place desquels il en renaissait d'autres le lendemain. C'est là une hypothèse trop absurde pour qu'un esprit aussi puissant que paraît avoir été Xénophane ait pu l'admettre et la soutenir. Ce qu'il a pu admettre, pense M. Ravaisson, c'est que les astres étaient des corps ignés soumis à des diminutions et à des augmentations d'ardeur et d'éclat ; l'autre opinion ne peut lui avoir été prêtée que par un compilateur qui l'avait mal compris. Il n'est pas vraisemblable non plus que pour expliquer les irrégularités du mouvement des astres il se soit borné à dire que c'était la volonté divine qui les produisait ; c'est un auteur postérieur qui, ignorant la véritable doctrine de Xénophane sur ce point, aura imaginé de lui prêter cette explication peu digne d'un philosophe. M. Ravaisson pense qu'il faudrait distinguer plus exactement que ne l'a fait M. Martin entre les témoignages d'inégale valeur qui nous sont parvenus touchant les doctrines des anciens philosophes grecs. En ce qui concerne par exemple Xénophane, on ne peut guère se fier qu'à ce qui nous est rapporté par des auteurs comme Platon, Aristote ou Théophraste. Pour les compilateurs de basse époque, comme Stobée, Origène, etc., leur témoignage doit toujours être suspect, et il faut souvent avoir le courage de l'écarter purement et simplement, dût-on par là se résoudre à ne posséder plus que des notions très incomplètes. Pour la doctrine des anciens philosophes comme pour les débris de l'art antique, il faut, selon M. Ravaisson, se garder des restaurations, et préférer des fragments authentiques à des compositions ordonnées et complètes, mais apocryphes. M. Ravaisson voudrait aussi que M. Martin eût pris plus de soin de discuter les opinions des auteurs modernes qui se sont occupés du même sujet. — M. Jourdain promet de transmettre à M. Martin les observations de M. Ravaisson, avant que son travail ne soit envoyé à l'impression pour être inséré dans les mémoires de l'académie.

M. Duruy lit un court fragment d'une étude sur les mœurs privées de la société romaine au temps des Césars et des Antonins. Il s'attache à établir que les mœurs romaines étaient loin d'être aussi corrompues que l'ont fait croire certains monuments de la littérature de cette époque, et qu'au contraire dans la plus grande partie de la population prévalaient des mœurs simples et même austères, dues en partie à l'influence des provinces sur la capitale.

Ouvrages déposés : Ch. Jourdain, Discours prononcé le 2 mai 1876 à l'assemblée générale de la société de l'histoire de France (Paris, 1876, in-8°); — Alphabet général... par le comte Pierre Galatieri de Genola, colonel en retraite à Turin. — *Présentés :* — *Par M. Ravaisson :* Notice des monuments provenant de la Palestine et conservés au musée du Louvre (salle judaïque), par Antoine Héron de Villefosse (Paris, 1876, in-16 ; avec une reproduction photographique de la stèle de Mésa, roi de Moab); — *par M. Labarte :* Theophili presbyteri et monachi diversarum artium schedula... Deuxième livre de l'Essai sur divers arts par Théophile... traduit par G. Bontemps (Paris, 1876, in-4°) ; — *par M. de Wailly :* Ad. Mussafia, Die catalanische metrische Version der sieben weisen Meister (Wien, 1876, in-4°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32. — **5 Août** — **1876**

146. — **Le Codex Bruxellensis du Florilège de Stobée** par P. Thomas. Gand, Vanderhaeghen, 1876.

« Le manuscrit qui fait l'objet de notre travail, dit M. Thomas, appartient à la Bibliothèque de Bourgogne (n° 11,360 inv. gén.); il forme un volume in-4° de 202 feuillets, écrit sur papier et contient des extraits du Florilége de Stobée, des Dialogues de Platon et des Traités moraux de Plutarque; il paraît dater du second tiers du XVe siècle. En 1833, un savant helléniste, M. Charles Beving, publia à Bruxelles les principales variantes du Stobée, et — ce qui donne une haute idée de la valeur du ms. — ces variantes furent presque toutes adoptées par Meineke, le dernier éditeur du Florilége. »

Il serait à souhaiter que tous les manuscrits connus d'auteurs classiques, tous ceux, au moins, qui ne dérivent pas notoirement d'un livre imprimé, fussent collationnés une fois pour toutes avec le soin que M. Th. paraît avoir apporté à l'accomplissement de sa tâche [1]. Il est bien vrai que, sur cent manuscrits, c'est tout au plus, quelquefois, si on en trouve un ayant quelque valeur. Mais encore faut-il que les éditeurs puissent avoir sous les yeux les preuves de l'inutilité des autres. La distribution généalogique des sources du texte, cette opération qui, en théorie, est le prélude indispensable de toute publication, mais que l'absence du plus grand nombre des matériaux nécessaires rend souvent impossible dans la pratique, n'est chose réalisable qu'à cette condition. Quand bien même un manuscrit n'offre aucune variante nouvelle de quelque importance, ce qui est souvent le cas, celui qui l'a collationné, on ne saurait trop le répéter, n'a pas perdu sa peine, surtout s'il a été assez exact pour ne rien laisser à faire après lui. Les travaux de ce genre méritent d'ailleurs d'être encouragés pour une autre raison, c'est qu'ils sont fort pénibles, et que, pour y bien réussir, il faut vraiment s'y dévouer. C'est ce qui fait qu'une collation entreprise pour le pur amour de la science, comme paraît l'avoir été celle de M. Thomas, est presque nécessairement préférable à celles qui sont faites en vue d'une rétribution, fussent-elles l'œuvre du plus habile paléographe.

Les variantes publiées par M. Beving étaient afférentes uniquement aux vingt premiers titres du recueil de Stobée. Celles que nous donne aujour-

1. Il ne serait pas nécessaire que toutes ces collations fussent imprimées : il suffirait qu'elles fussent centralisées dans les grandes bibliothèques, de façon à pouvoir être mises facilement à la disposition des éditeurs.

d'hui M. Th. se rapportent aux titres I — XLVII. J'ai comparé les variantes des titres XXIX-XL avec l'édition Meineke : je signalerai celles qui m'ont paru le plus intéressantes.

Titre XXIX, n° 31. Meineke : Οὐδεὶς ἔπαινον ἡδοναῖς ἐκτήσατο. La variante ἡδονῆς fournie par le Bruxellensis n'est pas, ce semble, indigne d'attention. — 75 (page 11, ligne 21 de Meineke). Πόνου καταφρονεῖν (sans μή) est certainement, comme l'a vu M. Thomas, la vraie leçon. Cf. le titre du morceau : Μουσωνίου ἐκ τοῦ ὅτι πόνου καταφρονητέον. — 99. Meineke : Καὶ γὰρ εἰ ὁ ἐπιπονώτατος εἴη (s.-ent. ὁ ἄριστος βίος). L'article ὁ, qui nous paraît incorrect, n'est pas dans le Bruxellensis. — 100. Meineke : οὐκ ἔχειν ἔτι τοῦτον τὰ ἡδύσματα ἃ ἐκεῖνος ἔχει. Nous préférons la leçon du Br., ἃ ἐκεῖνος ἔχοι.

Titre XXXI, 6. — La variante ἄρξη confirme la leçon ἄρξῃ, empruntée par Meineke à Jean de Damas (observation de M. Thomas).

Titre XXXVIII, 8 (fragment de l'*Ino* d'Euripide), Meineke : Πενίαν μεγίστην τῶν ἐν ἀνθρώποις νόσων. Le Br. porte νόσον, que je préfère en dépit du vers 471 de *Médée* qu'on rapproche de celui-ci : Ἀλλ' ἡ (ou plutôt, si je ne me trompe, ἀλλ', ἡ) μεγίστη τῶν ἐν ἀνθρώποις νόσων Πασῶν, ἀναίδει'. — 35. Meineke. Τοῖς δὲ διὰ τῆς δόξης βαδίζουσιν ἀκολουθεῖ φθόνος. L'article τῆς n'est pas dans le Bruxellensis.

Titre XL, 4. Nous ne savons si l'indication de M. T. (ἐκ Κωτείου au lieu de ἐκ Κῴω) ne renferme pas une inexactitude (cf. la préface de Meineke, page IX, l. 2-3). Tout au moins, elle aurait besoin d'être complétée.

On voit que la collation de M. Thomas ne servira pas seulement à faciliter le classement des manuscrits. Quand bien même quelques-unes des variantes que nous avons cru devoir signaler se retrouveraient dans d'autres manuscrits connus, il resterait encore assez de nouveautés utiles pour recommander le Bruxellensis à l'attention des philologues.

Ed. Tournier.

---

147. — **John Milton's politische Hauptschriften.** Uebersetzt und mit Anmerkungen versehen von Dr Wilhelm Bernhardi. Band. II. Leipzig, 1876, Erich Koschny (L. Heimann's Verlag). In-8°, iv-353 p.

Le second volume de cette traduction des œuvres en prose de Milton[1] contient l'*Iconoclaste*, la *Seconde défense du peuple anglais*, le *Droit féodal*[2] *des rois et des magistrats* et l'écrit intitulé *De la Réforme en Angleterre*. On a toujours le droit de vanter son propre zèle, et nous reconnaissons volontiers que M. Bernhardi a eu de bonnes raisons pour parler de la « tâche pénible et ardue » qu'il s'est imposée. Quiconque a abordé les œuvres en prose de Milton sait qu'elles ne sont pas d'une lecture facile ; il

1. Cf. *Revue crit.*, 1875, I, p. 76.

2. C'est ainsi que M. Bernhardi traduit, littéralement mais avec peu de bonheur, « Tenure ».

faut une connaissance intime de son style pour en bien pénétrer le sens, il faut s'être livré à une étude approfondie de son époque pour apprécier comme il convient la teneur de ses écrits. Nous accordons à M. B. qu'il a fait des efforts pour satisfaire à cette double exigence ; et d'autre part sa traduction sera utile à ceux qui n'ont pas la possibilité ou l'occasion de recourir aux originaux. Cependant l'insuffisance des secours dont disposait M. B. a empêché sa traduction d'être aussi parfaite qu'on l'aurait souhaité. Il est, avant tout, fort regrettable que M. B. ait cru devoir se servir presque exclusivement (c'est ce qu'il nous a semblé) de l'édition des œuvres en prose de Milton publiée par St. John. Bien que celle de Pickering (1851) laisse beaucoup à désirer, c'est encore la meilleure des éditions les plus récentes ; or la première chose qu'on réclame d'un traducteur n'est-elle pas qu'il se procure un texte aussi bon que possible de ce qu'il se propose d'interpréter ? On est inexcusable de ne pas traduire une œuvre primitivement écrite en latin d'après le texte latin : telle est, pourtant, la faute dont M. B. s'est rendu coupable. Comment, sans cela, ferait-il dire, p. 219, à Milton, dans la *Seconde défense du peuple anglais* : « Niemand sah mich jemals in demüthiger Haltung an den Thüren des Senats oder bei dem Lever der Grossen » ? Cette phrase correspond il est vrai à l'anglais, dans l'édition de St. John, t. I, p. 260 : « No one... ever beheld me in a supplicating posture at the doors of the senate or the levees of the Great » ; mais il suffit de jeter un coup d'œil sur le texte latin pour voir combien ce passage a été mal compris : « Nemo... curiæ foribus affixum petitorio vultu, *aut minorum conventuum vestibulis* haerentem nemo me unquam vidit. »

Il serait facile d'accumuler des exemples pour montrer que la traduction de M. B. est fautive par rapport même à l'original anglais. Nous n'en citerons que quelques-uns. Qui reconnaîtrait *Whalley* dans le *Hawley* de la p. 249 ? — Pourquoi la correction de la p. 305 ? La phrase qui, d'ailleurs, se rencontre aussi dans l'édition de Pickering, donne un fort bon sens ; et l'expression « reak out » équivaut à « reek out ». — Quelle interprétation forcée du mot « strings » à la page 324 ! Chacun sait que les anciens volumes, surtout ceux de grand format, étaient pourvus de ces *strings* au dos de la reliure. — Alors même que la traduction est fidèle, on peut souvent lui reprocher ses allures gauches, ses tours embarrassés : elle serre de trop près le texte. Weber, dans son étude sur Milton [1], Liebert, dans son opuscule sur le même auteur, ont, à l'occasion, beaucoup mieux et bien plus librement rendu en langue allemande la prose de Milton.

M. B. a cherché, par le moyen de notes, à donner une sorte de commentaire des écrits qu'il traduisait. Ici encore, il a fait de louables efforts, mais sans réussir à produire quelque chose d'entièrement satisfaisant. C'est un procédé d'amateur que d'insérer de longues citations de Disraeli, de Rehm, de Dahlmann, des lectures de Häuser sur l'époque de la Réforme. Les renvois

1. Insérée dans ses Articles sur l'Epoque de la Réforme.

à Clarendon, sans autre explication, sont également inutiles. N'eût-il pas mieux valu connaître les travaux de Rawson Gardiner et s'en servir pour rectifier ce qui est dit de Buckingham, à la p. 14 ? — La *Vie de Milton* de Masson (Life of John Milton, vol. I, 1859) aurait permis au traducteur de compléter ses notices sur les amis italiens de son auteur. — Dans l'édition des œuvres poétiques de Milton, de Masson, t. III, p. 511, M. B. aurait vu que l'épigramme qu'il cite, p. 184, n'est pas de Milton. — Le vieil évêque Mountain, dont il est question p. 313, n'est pas le « Montanus bien connu », mais George Montaigne, qui devint archevêque d'York en 1628.— Les renseignements communiqués sur Chaucer, p. 323, sont de plusieurs façons inexacts. M. B. aurait dû au moins lire l'article de Pauli sur Chaucer, dans la 2e édition de ses *Bilder aus Alt-England* (1876). Semblablement, les notices sur Bradshaw (p. 224), sur Fairfax (p. 243) et sur Whitelocke (p. 249) prêteraient à plus d'une correction. On apprendra avec étonnement, par exemple, que ce dernier « se fit surtout connaître par sa défense de Hampden. »

Souvent les erreurs peuvent être attribuées à de simples fautes d'impression. C'est ainsi qu'à la page 257, la marche de l'armée à travers Londres est présentée comme ayant eu lieu en avril 1647 : c'est *août* qu'il faudrait.

Somme toute, il est fâcheux que M. Bernhardi se soit donné tant de peine pour un travail qui était manifestement au-dessus de ses forces.

Alfred Stern.

---

148. — **Les dernières années du cardinal de Retz (1655-1679). Etude historique et littéraire.** Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par A. Gazier, ancien élève de l'école normale supérieure, professeur au lycée Saint Louis. Paris, Ernest Thorin, 1875, in-8º de xiii-328 p.

« La vie du cardinal de Retz, » dit M. Gazier (*Avant-propos*, p. 1 et 22), « est connue dans ses moindres particularités jusqu'au moment où s'arrêtent les *Mémoires*, mais les vingt-quatre dernières années de cette existence aventureuse sont encore enveloppées de ténèbres épaisses. On sait que Paul de Gondi erra longtemps dans les diverses contrées de l'Europe, en Italie, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, qu'après bien des tentatives infructueuses il fit enfin sa paix avec Louis XIV à la mort de Mazarin, qu'il se retira dès lors en Lorraine, y écrivit ses *Mémoires*, et vint mourir à Paris, le 24 août 1679 ; quant aux détails, si intéressants lorsqu'il s'agit d'un tel personnage, ils sont absolument inconnus, et c'est une sorte de chagrin pour le lecteur, accoutumé jusque-là à tout savoir, d'en être soudain réduit à une si grande ignorance. Quel a été depuis 1655 le rôle du cardinal de Retz ? A quelle époque a-t-il composé son histoire, et pourquoi n'est-elle pas achevée ? Que penser enfin de tous ces bruits de fausse retraite dans un couvent, d'abdication plus ou moins sincère du cardinalat, de conversion peut-être hypocrite, de mort affreuse ou funeste ? Les historiens ne peuvent

donner à ces diverses questions que des réponses générales et sans précision, qui laissent le champ libre aux hypothèses les plus étranges. »

M. G., persuadé qu'il n'y a plus guère de mystères impénétrables, surtout en ce qui regarde le XVIIe siècle, a fait « de longues et minutieuses recherches dans les bibliothèques publiques et particulières, » et il a pu « recueillir une infinité de documents précis » qui permettent, lui a-t-il semblé, « d'atteindre enfin cette vérité jugée naguère insaisissable. » A l'aide de ces documents, les uns imprimés, les autres manuscrits, M. G. a montré le cardinal tel qu'il a été réellement 1° dans la dernière période de sa vie d'aventures et de sa lutte contre Mazarin, depuis 1655 jusqu'à son accommodement avec Louis XIV en 1661 ; 2° dans sa retraite de Commercy, et plus particulièrement durant les quatre dernières années de sa vie.

M. G. a surtout utilisé les mémoires inédits d'un contemporain du cardinal de Retz, contemporain qui, déclare-t-il avec quelque exagération (p. 5), « est incontestablement le meilleur historien de cette époque. » Il s'agit du chanoine de Beauvais, Godefroy Hermant, lequel a composé vers 1675 une histoire du Jansénisme pour servir de correctif à celle que préparaient alors les Jésuites et qui a paru de nos jours, sous le titre (que M. G. trouve pompeux et que je trouve bien simple) de *Mémoires du P. René Rapin*. Le « plaidoyer d'Hermant, » selon l'expression du nouveau biographe du cardinal de Retz (p. 5), lui a fourni tous les renseignements qui ont manqué à MM. Aimé Champollion-Figeac et de Chantelauze sur les dernières années de l'exil de l'archevêque de Paris, et, en rapprochant de ce document essentiel le *Journal* manuscrit de Mathieu Feydeau, qui le complète et le contrôle, l'*Histoire* (si consciencieuse et si peu connue) *de la détention du cardinal de Retz et de ses suites* publiée par Le Page en 1755, surtout soixante ou quatre-vingts pièces originales émanant de Retz, de ses amis et de ses ennemis, M. G. a jeté un jour éclatant sur la conduite du plus turbulent des prélats, de 1655 à 1661.

Pour la période qui s'étend de 1662 à 1679, M. G. a eu moins de choses nouvelles à nous dire, M. Dumont, dans son *Histoire de Commercy*, et M. de Chantelauze, dans son célèbre mémoire sur le *Cardinal de Retz et les Jansénistes*, ayant fort bien étudié la vie privée de Paul de Gondi depuis le moment où il devint un paisible habitant de la Lorraine. Seulement ces deux érudits n'avaient pas dissipé les nuages derrière lesquels se dérobaient les quatre dernières années du cardinal : M. G. a reconstitué presque entièrement l'histoire de ces quatre années, histoire qui se résume en ces mots : Retz converti difficilement, mais sincèrement (en 1675), à la suite des efforts redoublés d'une phalange de saints personnages tels que les Arnauld, les Vialart, les Rancé, sacrifia tout d'abord ses mémoires, qui nous ont été conservés malgré lui par un religieux dont on doit bénir à jamais l'inappréciable initiative [1] ; il renvoya ensuite au pape son chapeau de cardinal par

1. C'était un bénédictin, Dom Hennezon, confesseur du cardinal. M. G. s'écrie, après avoir rappelé qu'il sauva les *Mémoires* des flammes auxquelles l'implacable

un sentiment d'humilité qui contraste singulièrement avec les sentiments d'orgueil qui avaient jusqu'alors dominé son âme, et enfin, après quatre années consumées dans les exercices de la plus austère pénitence, il mourut avec sérénité, plein de repentir et de foi.[1] C'est, disons-le pour n'y plus revenir, un des meilleurs chapitres du livre que celui où M. G. prouve (p. 186-206) que le cardinal n'expira point révolté jusqu'au bout et le blasphème à la bouche, comme les uns l'ont raconté ; qu'il ne hâta point volontairement, comme d'autres l'ont prétendu, une mort qui tardait trop à venir pour ce désespéré ; enfin qu'il ne périt point, comme d'autres l'ont pensé, assassiné par un chirurgien dont la maladresse préméditée aurait été achetée par les héritiers naturels du cardinal, qui auraient craint d'être déshérités. N'oublions pas, d'ailleurs, que Mme de Sévigné, dans sa lettre du 25 août 1679, avait indiqué toute la vérité en ces termes : « Huit jours de fièvre continue m'ont ôté cet illustre ami. »

En dehors des collections de la Bibliothèque nationale [1], il existe à Paris une collection spéciale, des plus abondantes et des plus précieuses, où M. G. a eu la bonne fortune de puiser à pleines mains. Cette collection, qui avait été formée presque en entier, au XVIIIe siècle, par Louis-Adrien Le Page, avocat au parlement et bailli du Temple, et qui s'est enrichie des manuscrits de l'abbé d'Etemare et des innombrables copies de la cousine germaine de cet abbé, Mlle Le Sesne de Téméricourt, appartient aux héritiers de M. Amable Paris, ancien secrétaire du conseil d'Etat, mort en 1845 : elle se compose de près de cinq cents gros volumes in-4° et de l'on ne sait combien de volumes de moindre format. C'est de cet arsenal du Jansénisme, ouvert à M. P. Faugère, à M. l'abbé Guettée, à M. V. Cousin, que l'on a tiré déjà les *Lettres* de la mère Agnès, le *Journal* de l'abbé Ledieu, divers documents employés dans *Mme de Longueville*. C'est là que M. G. a lu, relu, analysé, transcrit même en partie, les *Mémoires* de Godefroi Hermant, le *Journal* de Mathieu Feydeau, les journaux manuscrits de Port-Royal, les lettres de Robert Desgabets, de Lancelot, etc. C'est là qu'il a trouvé tout ce qui lui était nécessaire pour écrire l'histoire des rapports de Retz avec les Jansénistes après 1654, pour mettre en parfaite lumière la conversion de celui qu'il

---

abbé de Rancé les condamnait (p. 184) : « Honneur donc à ce moine aussi éclairé que modeste, dont le nom devrait être inséparable de celui du cardinal de Retz ! » M. G. établit (p. 185) que les *Mémoires* ont été composés de 1662 à 1675 et qu'ils ont été interrompus par esprit d'abnégation et d'expiation.

1. M. G. cite surtout les fonds Colbert et Baluze. Je regrette qu'il n'ait pas consulté la collection dite des *Mélanges de Clairambault* où il aurait vu plusieurs documents relatifs au cardinal de Retz qui ne sont pas dans les fonds Colbert et Baluze. J'ai la certitude que ces documents seront mis à profit par les éditeurs des *Œuvres completes du cardinal de Retz* dans la collection des *Grands écrivains de la France*. Relevons, à ce propos, une assertion inexacte de M. G. (p. 2). Voulant montrer combien est profonde la nuit qui couvre les 24 dernières années du cardinal, et combien sont découragés tous les biographes qui ont essayé de percer cette obscurité, il dit : « Les collaborateurs de M. Adolphe Regnier remettent à une époque indéterminée la notice qui devrait précéder leur édition. » Mais qui ne sait que l'on procède ainsi pour tous les ouvrages de la même collection, et que nous n'aurons la notice sur La Bruyère, sur La Rochefoucauld, sur Molière, qu'avec le dernier volume des œuvres de chacun d'eux ?

appelle un « pécheur endurci. » On devine l'intérêt qu'un bon travailleur, disposant de telles ressources, a dû donner à ses récits. Cet intérêt est d'autant plus vif, que M. G. a plus habilement tiré parti de tant de trésors. Ecrivain spirituel, agréable, parfois peut-être un peu plus que ne le comporterait la gravité d'une thèse[1], il a réuni, soit dans l'ouvrage même, soit dans l'*Appendice* (p. 275-325), tant de trouvailles importantes ou curieuses, que son livre mérite d'être présenté comme un indispensable complément des *Mémoires* du cardinal de Retz.

Toutefois, je dois le dire, quelques-unes de ses appréciations sont discutables : M. G. de temps à autre se montre un peu trop janséniste. On n'a pas vécu impunément pendant des mois entiers dans une atmosphère comme celle du mystérieux sanctuaire où il a été introduit, sans éprouver quelque chose des sentiments qui agitaient Port-Royal. Tout en regardant comme incontestable la bonne foi avec laquelle l'auteur déclare avoir rédigé son livre (p. 13), je constate qu'il a trop complaisamment immolé aux ombres, — aux grandes ombres je le veux bien, — d'Arnauld et des autres vertueux amis du cardinal les adversaires de la doctrine de Jansenius[2]. Ce que je suis le moins disposé à lui pardonner, c'est d'avoir en plusieurs rencontres attaqué Pierre de Marca, sur la foi des récriminations de sectaires tels que Pontchâteau, qui ont voulu venger Nicole si vigoureusement combattu par le futur successeur de Paul de Gondi sur le siége de Paris. Quant aux paroles attribuées (p. 99) à Marca : « Le pape n'est qu'un faquin qui ne croit pas en Dieu, » elles ont été inventées par la rancune des Jansénistes, et M. G. a manqué de critique en ne s'élevant pas contre l'authenticité de cette boutade par trop invraisemblable dans la bouche d'un homme aussi grave que l'auteur du *De concordia sacerdotii et imperii*.

J'aurais aussi quelques petites fautes à signaler çà et là, mais je me hâte d'ajouter que l'on en trouvera moins dans le volume tout entier que M. G. n'en a trouvé dans une douzaine de lignes écrites par un de ses devanciers, M. Aimé Champellion-Figeac et au sujet desquelles (p. 177), il s'exprime

---

1. Voici quelques phrases qui font un peu sourire: « En Italie, plus que partout ailleurs, les grands événements s'annoncent par de petites circonstances, comme les éruptions du Vésuve par de faibles secousses (p. 35). » — « Le rôle de Retz dans la restauration des Stuarts n'est pas encore bien connu; peut-être le sera-t-il mieux quand on pourra pénétrer dans ce nouveau jardin des Hespérides qu'on nomme les archives du ministère des affaires étrangères (p. 98). » — « L'abbé Racine, abréviateur et continuateur estimé de Fleury, le Justin de cet autre Trogue-Pompée (p. 182). » — « Si le canon qui tua M. de Turenne était, comme chacun sait, chargé de toute éternité, la fièvre qui emporta le cardinal de Retz n'avait-elle pas été allumée dans ses veines bien avant sa naissance (p. 187) ! »

2. La colère de M. G. contre les Jésuites se trahit dans des jugements de ce genre (p. 4) : « L'ennuyeuse compilation du P. Rapin. » Aux yeux des amis du XVIIe siècle, les *Mémoires* du bon Père, moins amusants, j'en conviens, que ceux du cardinal de Retz, contiennent trop de particularités instructives et même piquantes pour être ennuyeux. A la page 137, M. G. évoque, à propos du P. Rapin, le souvenir du P. Loriquet. Ces puérilités sont bonnes tout au plus pour les petits journaux.

ainsi : « Le dernier éditeur des *Mémoires* [1] commet à propos de ce retour du cardinal à Paris [1678] une grave erreur qu'il importe de relever ici... Il se plaît à le représenter environné de tous les beaux esprits d'alors; il nous montre Molière, mort en 1673, lui lisant ses comédies en 1678 ; Boileau, dont *l'Art poétique* et le *Lutrin* étaient publiés depuis quatre ans, déclamant ces deux poèmes devant lui avant de les faire imprimer ; Corneille enfin, qui fit représenter *Suréna*, la dernière de ses tragédies, en 1674, tirant de son répertoire inédit ses plus belles œuvres. » Je ne compte point comme une faute, le nom de *Gondren* appliqué (p. 29) à l'archevêque de Sens, Henri de Gondrin [2], ni le titre de *Gazette de France* donné (p. 115) au journal fondé par Th. Renaudot, journal qui s'appelait en 1662 la *Gazette* tout court et qui ne reçut qu'en 1766 le titre sous lequel M. G. le mentionne. Ce qui est moins insignifiant, c'est de confondre, comme l'a fait M. G. (p. 158, 159), avec Mlle de Scudéry, sa belle-sœur, Mme de Scudéry (Marie-Madeleine du Montcel de Martinvast). Se croyant en présence de l'auteur du *Cyrus* M. G. appelle Mlle de Scudéry « la frivole amie » de Bussy-Rabutin. Mme de Scudéry fut l'amie très sérieuse du gentilhomme bourguignon, et sa correspondance avec lui est si remarquable, que l'on ne s'explique guère comment M. G. a pu la lire, ne fût-ce qu'une fois, sans garder le plus net souvenir des pages exquises qui, dans l'histoire littéraire du XVII[e] siècle, viennent se placer non loin des incomparables pages de Mme de Sévigné.

T. de L.

---

149. — **Die Anfänge des Menschengeschlechts und sein einheitlicher Ursprung** von Dr Joseph Kuhl, rector des Progymnasiums zu Jülich ; Erster Theil : Arier, Aramæer und Kuschiten. — Bonn 1875, Habicht, in-8° 266 p. p.

L'auteur paraît avoir eu la prétention de résumer brièvement ce qu'il croit savoir sur l'origine du genre humain et ses développements successifs. Il commence au feuillet 1 avant l'histoire et ne s'arrête au feuillet 257 qu'après avoir jeté un regard profond sur l'avenir de l'Europe contemporaine et promis à notre pauvre globe terraqué « le repos de la tombe. »

---

1. 1866, 4 vol. in-12, Charpentier.

2. Le personnage que M. G. (p. 60) appelle « un M. Girard, abbé de *Verteil*, » était un frère de Guillaume Girard, le secrétaire et le biographe du duc d'Epernon, et de Claude Girard, l'archidiacre d'Angoulême et l'intime ami de Balzac ; il était abbé non de *Verteil* (abbaye imaginaire tout autant que celle de Thélème), mais de *Verteuil* (aujourd'hui département de la Gironde, arrondissement de Lesparre, canton de Pauillac). — Observons encore que M. G. n'a pas songé à rapprocher (p. 100-101) du récit de la mort de Mazarin retracé par « le véridique Herman » un récit quelque peu différent, reproduit par M. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, dernière édition, t. IV, p. 585), et où, par exemple, il n'est nullement question de la réconciliation avec le cardinal de Retz demandée au mourant par son confesseur l'abbé Joly, le futur évêque d'Agen. La version recueillie par M. Sainte-Beuve méritait d'autant plus l'attention de M. G. qu'elle provient, par l'intermédiaire de M. Hamon, de l'abbé Joly lui-même, de qui le médecin janséniste la tenait directement.

On trouvera peut-être que c'est parcourir bien du chemin en moins de trois cents pages. Les races de l'ancien monde, Ariens, Araméens, Koushites, seraient fort à l'étroit en si petit espace, n'était que M. Kuhl sait les faire manœuvrer avec une dextérité des plus remarquables. Il laisse entrevoir, dès le commencement, « entre le matin et le soir du premier jour », les fortunes incertaines de Cham et de Koush, annonce l'arrivée de Sem et l'apparition de Japhet, conduit les peuples d'Asie en Afrique et d'Asie en Europe avec la résolution d'un savant que n'effraient pas les migrations les plus lointaines, pose en courant les questions de linguistique ou d'ethnographie les plus embrouillées et les résout à sa propre satisfaction, non sans citer longuement l'illustre Goropius Becanus, qui écrivait au XVIe siècle sur les origines de la ville d'Anvers, et voyait dans les dialectes du bas-allemand la langue primitive de l'humanité. G. H.

---

150. — **L'Anthropologie** par le Dr Paul Topinard, préparateur d'anthropologie à l'école des Hautes-Études, etc., avec préface du professeur P. Broca. 52 figures intercalées dans le texte. xvi-574 p. pet. in-8°. Paris, Reinwald 1876. (Forme le tome III de la Bibliothèque des sciences contemporaines). — Prix : 5 fr.

Voelkerkunde, von Oscar Peschel, Leipzig, Dunker und Humblot, 1874 x-570 p. in-8°. — Prix : 14 fr.

L'Homme Préhistorique étudié d'après les monuments....., suivi d'une description comparée des mœurs des sauvages modernes par Sir John Lubbock, M. P....., édition traduite sur la troisième édition anglaise par Ed. Barbier, suivie d'une conférence sur les Troglodytes de la Vezère par M. P. Broca, avec 256 figures intercalées dans le texte. Paris, Germer-Baillière 1876, vi-639 p. in-8°.

Ce n'est pas arbitrairement que nous réunissons dans un seul compte-rendu les ouvrages dont on vient de lire les titres. Tous trois, à des points de vue divers, traitent de l'homme et de ses origines.

Le premier est un manuel d'anthropologie, en prenant ce mot au sens étroit, étude de l'homme physique en soi et dans ses rapports avec les animaux, et aussi étude des races humaines d'après leurs caractères physiques. L'auteur est un disciple de M. Broca, et ce dernier, dans une courte préface, rappelle les services rendus à cette science par les travaux français et par l'initiative française. Notre société d'anthropologie, fondée en 1859, est en effet la première, par ordre de date, des sociétés de ce genre, et le laboratoire d'anthropologie de l'école des Hautes-Études, dirigé par M. Broca, a donné un centre d'activité pratique à ce genre de travaux. Le développement de l'archéologie préhistorique a, du même coup, prêté une importance nouvelle à l'anthropologie, car c'est à celle-ci à dire l'âge et le caractère des ossements fossiles et à tirer les conséquences de ces découvertes. Ces recherches ont aujourd'hui de nombreux adeptes, et prennent l'importance d'une science nouvelle.

M. le Dr Topinard s'est proposé de résumer les faits jusqu'ici observés et

de les classer dans un traité élémentaire « qui soit à la fois un guide pour les commençants et un manuel à consulter pour les autres », afin « que tous les travailleurs puissent s'initier, sans grande perte de temps, aux principes généraux de l'anthropologie, à ses méthodes, et à l'ensemble de faits qu'elle a constatés. » La plus grande partie de ce livre, celle consacrée aux caractères physiques, physiologiques et pathologiques de l'homme et des races humaines, échappe à notre compétence ; nous ne pouvons en apprécier que la clarté didactique. Mais dans les parties où nous pouvons nous former un jugement, nous n'avons qu'à louer l'esprit critique de l'auteur.

Nous avons été heureux de le voir distinguer nettement l'anthropologie de l'ethnographie, que plus d'un anthropologiste voulait jusqu'ici confondre. « On confond souvent, dit-il, l'*ethnographie* ou l'*ethnologie* avec l'*anthropologie*. Pour nous elles sont profondément distinctes et ont tout intérêt à vivre séparées ; elles s'empruntent mutuellement des documents et des considérations, mais diffèrent par le point de vue. L'anthropologie s'occupe du groupe humain et de ses variétés zoologiques naturelles, l'ethnologie étudie les peuples ; la première décrit leurs mœurs, leurs coutumes, leur aptitudes leurs religions ; la seconde s'élève plus haut et recherche leurs origines, leurs mélanges, leurs migrations à l'aide des données de l'histoire, de la linguistique et enfin de l'ethnographie (p. 7). » On voit que M. T., à côté de l'anthropologie, distingue l'une de l'autre l'ethnographie et l'ethnologie, et ailleurs encore (p. 441) il le fait en termes plus précis : « *l'ethnographie* est la description particulière et successive de chaque peuple, de ses lois et coutumes, de sa langue, de son origine et de ses parentés ; l'*ethnologie* traite du même sujet, mais à un point de vue général plus élevé, en s'attachant aux traits communs et cherchant à déterminer les lois qui président aux relations et échanges des peuples à l'évolution de leurs coutumes et institutions. L'une et l'autre concourent puissamment aux progrès de l'anthropologie, mais peuvent, à la rigueur, en demeurer séparées. » Cette distinction pourra paraître un peu arbitraire au lecteur, elle l'est certainement quant aux termes qu'on pourrait remplacer par *ethnographie particulière* et *ethnographie générale*, mais quelques noms que l'on adopte, cette division du travail s'impose d'elle-même et il va de soi que l'*ethnologie* ne pourra être traitée avec fruit que lorsque l'*ethnographie* aura ses cadres complets.

Signalons un autre mérite de M. T., il ne prend pas pour point de départ les peuples actuels, qui ne correspondent en effet à aucune race par suite des nombreux croisements de l'histoire, mais bien les races dont il détermine d'abord le type. Il a évité par là les confusions des anthropologistes précédents qui mêlaient les peuples et les races, l'ethnographie et l'anthropologie. Quant aux groupes qu'il propose, M. T. ne les donne pas comme établis avec certitude ; « la science, dit-il, est dans une place de transition à cet égard. La classification des races humaines est encore à créer. » C'est sous cette réserve que M. T. esquisse un tableau des races humaines ou types anthropologiques.

M. T. ne donne pas non plus de criterium caractéristique pour la distinction des races humaines ; les criteria tirés de la forme du crâne, du prognathisme, de la nature des cheveux, et des autres indices céphaliques, sont abandonnés, au moins en tant que criteria uniques. C'est par la comparaison combinée des différentes parties du corps qu'on arrivera à déterminer le caractère particulier d'une race et à la définir. Qu'on nous permette de répéter sur ce point l'opinion que nous exprimions il y a deux ans. « L'anthropologie n'aura une langue vraiment scientifique que lorsqu'elle adoptera une notation analogue à celle de la chimie, et qu'au lieu de parler de race celtique ou de race germanique, ou de race slave, termes chimériques et faux, elle représentera dans un monogramme de lettres et de chiffres le crâne, l'angle facial, les cheveux, les os longs, etc. de la race humaine qu'elle veut déterminer, comme le chimiste représente par un monogramme de lettres et de chiffres la nature d'un composé chimique [1]. »

Nous recommandons cordialement le manuel de M. T. aux personnes qui veulent se mettre au courant des recherches anthropologiques, elles y trouveront un inventaire bien classé des faits connus, sans généralisation imprudente et sans hypothèses hâtives.

Nous ne nous permettrons que quelques observations de détail.

P. 159, M. T. remarque que l'excitation vénérienne augmente chez les animaux par la domestication ; que chez le chien d'une fois par an elle passe à deux, chez le chat de deux à trois. Étudiant l'apparition de cet ordre de phénomènes à la fois chez l'homme et chez les animaux, M. T. omet de dire qu'une branche assez dégradée de la famille humaine ressemble à cet égard aux animaux non domestiqués. M. Frédéric Müller assure dans son *Ethnographie* (p. 180) que chez certaines tribus australiennes, l'amour, comme chez les animaux, règne presque exclusivement dans la belle saison. C'est en effet le moment où la nature, leur offrant ses biens en abondance, réveille leurs forces et ranime leur sang. Le dicton que l'homme se distingue surtout des animaux en ce qu'il sait boire sans soif et faire l'amour en tout temps, — ce dicton n'a été vrai que du jour où l'homme a su se réserver une nourriture satisfaisante dans la mauvaise saison. — M. Fr. Müller signale aussi (*loc. cit.*) une autre et bien curieuse analogie entre ces tribus australiennes et les animaux, analogie que nous ne pouvons rapporter ici.

P. 162. « Bon nombre de peuplades, dit M. T. n'ont pas le moyen de compter au-delà de deux, et sont moins favorisées sous ce rapport que la pie qui compte jusqu'à trois, d'autres disent jusqu'à douze » M. T. néglige de dire quelles sont ces peuplades mais le fait nous semble demander confirmation et provenir de quelque voyageur qui n'aura pas compris les indigènes ou ne s'est pas fait comprendre d'eux. Nous sommes d'autant plus étonnés de cette assertion de M. T. que quelques pages plus loin (p. 103),

1. *République française* du 20 juillet 1874.

il critique les observations superficielles de voyageurs trop prompts. D'autre part, nous serions curieux de savoir sur quels témoignages s'appuie M. T. pour attribuer cette capacité mathématique à la pie.

P. 360, parlant de la taille des différentes races humaines, M. T. conclut que « jusqu'ici les Boschimans, puis les Négritos sont les plus petits de l'humanité. » Mais les Akkas sont plus petits encore. M. T. ne les mentionne qu'en passant à la page précédente pour dire que sur eux les renseignements sont insuffisants. Mais Schweinfurth en parle avec quelques détails, et on a amené d'Afrique deux jeunes Akkas dont la société géographique italienne a entrepris l'éducation. Cette race des Akkas, qui est le peuple de Pygmées d'Hérodote, est trop importante pour qu'on l'omette dans un traité d'anthropologie. M. T. n'en parle pas davantage dans sa description des types humains. Cette lacune sera sans doute réparée dans la prochaine édition de son livre.

L'*Ethnographie* de M. Peschel est le dernier ouvrage de cet éminent géographe mort l'an dernier à son retour du congrès géographique de Paris. M. Peschel est surtout connu par ses études de géographie comparée où il a fait preuve d'une vive pénétration, par son Histoire de la géographie publiée dans la collection de Munich, et par sa direction de l'*Ausland*, la revue géographique de Stuttgart où la plupart de ses travaux ont préalablement paru en extraits. Tel a été le cas, partiellement du moins, de l'ouvrage que nous annonçons.

Depuis la mort de M. Peschel, une troisième édition a paru ; ou plutôt un troisième tirage, car c'est le texte de la seconde édition, et celle-ci déjà ne différait de la première que par deux pages d'addenda et de corrigenda.

On voit par là que ce livre a eu un prompt et grand succès en Allemagne. Il l'a dû au nom de son auteur et aussi à l'intérêt sinon à la nouveauté du sujet que des publications analogues ont déjà vulgarisé en Allemagne.

L'ouvrage de M. P. est à la fois moins détaillé et plus étendu que celui du Dr Topinart ; il traite à la fois de l'anthropologie, de l'ethnographie et de l'ethnologie pour prendre ces mots au sens que leur donne ce dernier. Il est divisé comme suit : L'introduction, p. 1-47, traite de la place de l'homme dans la nature et dans le monde zoologique. Mais M. P. est ambitieux dans ses recherches et il est de ceux qui aiment à rêver d'Atlantides. Il cherche le lieu d'origine de l'espèce humaine, et ne le trouvant dans aucune des terres émergées à notre époque, c'est pour lui un continent qui aurait existé dans l'Océan indien, entre Madagascar et Ceylan et qu'il appelle *Lemuria* avec le zoologiste anglais Sclater, du nom des Lémuriens, une des familles du singe. Nous n'avons pas besoin de remarquer que c'est là une hypothèse des plus aventureuses, et que ce problème u lieu d'origine de l'homm e est tout à fait prématuré.

Les caractères physiques de l'homme et des races humaines, p. 49-102, sont traités principalement d'après les anthropologistes allemands et anglais. Nous avons été étonné de voir que M. P. ait fait peu usage des travaux

français : il ne nomme guère que le grand *Rapport* de M. de Quatrefages et un ouvrage de Pruner-Bey ; il ne cite M. Broca que d'après des traductions anglaises de l'*Anthropological Review* et d'autres publications anglaises.

Les caractères linguistiques p. 103-136, sont un bon résumé sur la loi du développement des langues et sur les différents types des langues humaines.

Dans une section plus étendue, p. 137-336, M. P. traite du développement industriel, social et religieux de l'homme et des races humaines. Cette section et la suivante forment ensemble la plus grande partie du volume et aussi la plus intéressante et la plus instructive. M. P. passe en revue dans autant de chapitres : 1) les peuples restés dans un état primitif, 2) l'alimentation et la cuisine ; M. P. y comprend avec raison l'anthropophagie, mais il a omis de parler de la géophagie qui se rencontre chez quelques peuples ; 3) le vêtement et le gîte; 4) les armes ; 5) les barques et essais de navigation ; 6) l'influence des relations commerciales sur la distribution géographique des peuples ; 8) les commencements de la vie sociale ; et enfin les caractères religieux de l'humanité étudiés dans cet ordre : 9) phénomènes religieux chez les peuples primitifs ; 10) chamanisme, et M. P. applique ce nom à tous les peuples chez lesquels les individus en communication avec les puissances surnaturelles jouent un rôle analogue à celui des Chamans de l'Asie septentrionale ; 11) le Buddhisme ; 12) les religions dualistes ; 13) le monothéisme des Israélites ; 14) le christianisme ; 15) l'Islam ; 16) généralités sur la formation des religions, et, à ce propos, polémique contre Buckle.

M. P. a beaucoup lu, il a rassemblé quantité de faits, et comme il en indique soigneusement la source, son livre est très utile à consulter. Il donne aussi, outre ses rapprochements, plus d'une explication ingénieuse, et dans tout ce qui touche aux croyances des sauvages, il fait preuve d'une grande prudence dans le choix des témoignages. Il n'est pas de ceux qui acceptent sans le contrôler ce que des voyageurs racontent des mœurs ou des croyances des populations qu'ils traversent. Il rappelle justement ce mot d'un voyageur éminent, Sproat : « Un voyageur doit avoir vécu pendant des années chez les sauvages *comme l'un des leurs* avant que son jugement sur leur état intellectuel ait quelque valeur » (*Anthropological Review*, 1868, VI, 370).

Nous ne nous permettrons ici qu'une observation critique ou complémentaire.

Les critiques que M. P. adresse p. 239-240 à Morgan sur l'origine de la famille et p. 244 à Bachofen sur la gynécocratie nous semblent tout à fai insuffisantes. M. P. répugne à admettre l'existence de cette forme de mariage qu'on a appelé le mariage communal. Admettons que celui-ci n'ait pas existé chez tous les peuples, il a au moins existé chez certains, comme le montre, entre autres preuves, la nomenclature des termes de parenté réunie par Morgan. M. P. ne nous semble pas du reste connaître toute la bibliographie du sujet et par exemple il ne cite pas l'ouvrage de Mac Lennan, *Pri-*

mitive Marriage. S'il eût connu ce dernier ouvrage, il eût pu, p. 236, donner un exemple de plus de l'enlèvement simulé lors des épousailles, celui du pays de Galles, où cet usage s'est conservé jusque dans notre siècle.

M. P. consacre enfin sa dernière section p. 337-557 à la description des races humaines qu'il divise en Australiens, Papous, Mongoloïdes sous; cette rubrique il réunit et bien arbitrairement ce nous semble, les Malais, les Indo-Chinois, les Mongols proprement dits, les Esquimaux et les Américains) Dravidas, Hottentots et Boschimans, Nègres et Méditerranéens (Hamites Sémites, Indo-Européens et Européens). M. P. ne traite pas seulement de ces races et de ces peuples au point de vue de l'anthropologie ; mais à côté de leurs caractères physiques, il décrit aussi leurs mœurs, leur état social et religieux et résume leur histoire.

Pour résumer notre appréciation, l'*Ethnographie* de M. Peschel est une œuvre savante et élevée où de nombreux matériaux, bien choisis, sont classés d'une façon intéressante et philosophique.

L'Homme préhistorique de Lubbock est une nouvelle édition de l'*Homme avant l'histoire* du même auteur dont la *Revue Critique* a rendu compte dans son nº du 16 mars 1867. Depuis lors l'auteur a refondu son ouvrage et le même traducteur français le fait connaître dans sa nouvelle forme. Il est aisé de voir que le titre ne ment pas. La précédente édition française avait 512 pages et 156 figures : celle-ci à 639 p. et 256 figures. M. Lubbock a refondu les anciens chapitres en y faisant entrer des faits connus depuis sa première rédaction, et il a écrit des chapitres nouveaux sur les monuments mégalithiques et sur les mammifères quaternaires.

De nombreuses gravures permettent de suivre aisément l'auteur dans sa description des âges de pierre et de bronze, des monuments mégalithiques et des tumuli, de la civilisation lacustre et de l'industrie primitive, et des antiquités américaines. C'est là l'objet principal du volume, et les trois derniers chapitres consacrés aux mœurs des sauvages modernes ont pour but de présenter au lecteur un tableau analogue à celui que devait offrir la vie de l'homme préhistorique. Ici l'auteur côtoie le sujet sur lequel il a écrit un autre ouvrage [1]. M. Lubbock passe en revue les peuples sauvages et décrit, d'après les récits des voyageurs, leur vie, leur industrie, leur état social, leur religion, etc. On lui saura gré d'avoir réuni un aussi grand nombre de faits, épars dans les récits de voyage, mais on voudrait parfois qu'il les soumît, avant de les accepter, à une critique plus sévère. Ainsi M. Peschel (p. 140) reproche justement à M. L. de s'être laissé tromper par des témoignages erronés au sujet de certains tribus de la Tasmanie qu'il prétend ne pas connaître le feu. Mais c'est en ce qui touche les croyances religieuses que nous exprimerons cette réserve. Il nous semble que, d'une part, M. Lubbock a quelquefois accordé trop de confiance à des récits de

1. *Les origines de la civilisation*, cf. *Revue Critique* du 29 mars 1873.

personnes qui étaient plutôt des passants que des voyageurs, et que d'autre part il ne rend pas un compte assez exact de la nature de la religion telle que la comprennent des intelligences encore non émancipées. Autrement il ne présenterait pas comme d'étonnantes pratiques de sauvages des faits qui se produisent en Europe. Ainsi, p. 531, il raconte d'après Kotzebue que les habitants du Kamtschatka adoraient leurs dieux « quand leurs souhaits étaient exaucés, et les insultaient quand leurs affaires allaient mal. » Cela se fait en Europe, et quand les dieux n'ont pas donné ce qu'on en attendait, parfois on jette leurs simulacres dans la boue ; la seule différence est que dans nos pays ils s'appellent des saints.

Ces réserves faites, nous souhaitons bonne chance à la traduction de M. Barbier. Les recherches d'anthropologie préhistorique sont aujourd'hui à la mode, elles le sont par le bruit que les congrès archéologiques font autour d'elles et aussi par le fait qu'elles excitent le zèle des archéologues de province. Tout oisif qui a de ses mains retiré de la terre un silex taillé ou qui a trouvé l'entrée d'une caverne habitée jadis est désormais un adepte fervent de l'archéologie préhistorique. Ces recherches voient ainsi s'agrandir tous les jours leur public : et l'ouvrage de M. Lubbock est un de ceux qui en montrent l'importance et les vastes horizons.

H. GAIDOZ.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 28 juillet 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie la demande formée par M. l'abbé Martin à l'effet d'être chargé d'une mission pour recueillir dans les bibliothèques d'Italie, surtout dans celles de Milan, Florence et Rome, des documents syriens relatifs à l'histoire des croisades. L'examen de cette demande est renvoyé à une commission composée de MM. de Slane, Dulaurier et Defrémery.

L'académie reçoit communication du testament de feu M. le marquis de la Grange, l'un de ses membres libres, qui a légué à l'académie une rente de 1000 fr., dont les arrérages devront être donnés annuellement en prix à l'auteur de la meilleure édition d'un ancien poème français ; on devra récompenser de préférence la publication d'un texte jusqu'alors inédit.

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie. Il examine à quelle date doivent être rapportées les premières immigrations des Gaulois sur le territoire italien, et il discute la tradition qui nous a été transmise sur ce sujet par Tite-Live, l. 5, ch. 34. Longtemps on a admis, conformément à ce qui est raconté dans ce chapitre, que la première migration des Gaulois vers l'Italie avait eu lieu au temps de Tarquin l'ancien, vers l'an 600 avant notre ère. De nos jours on a

plus généralement admis, au contraire, qu'il n'y avait pas eu d'invasion gauloise avant celle des Gaulois qui prirent Rome, vers l'an 390. M. Deloche combat cette doctrine aujourd'hui répandue, et s'attache à soutenir celle qui était précédemment admise sur la haute antiquité des premières immigrations des Gaulois.

M. Duruy continue la lecture de son mémoire sur l'état moral de la société romaine pendant les deux premiers siècles de l'empire. Il soutient que dans cette société la corruption n'existait qu'à la surface, et il s'attache à faire ressortir les témoignages qui nous montrent dans les classes moyennes des mœurs simples et honnêtes. Il cite les correspondances de Pline le jeune et de Fronton, les inscriptions, les épitaphes qui vantent les vertus de famille, etc. Il mentionne l'usage des souscriptions pour secourir les victimes des inondations et des autres désastres, les mesures de protection prises à l'égard des fous, la fréquence des affranchissements, etc. Il conclut que quels qu'aient été les vices de la Rome impériale, elle a droit à la reconnaissance de la postérité, car elle a été, après la Grèce, la mère de notre monde policé.

M. le baron d'Avril commence la lecture d'un mémoire intitulé *Les hiérarchies et les langues dans les églises de l'Orient.*

Le terme d'*église d'Orient*, au singulier, est, dit M. d'Avril, une expression vide de sens ; il faut dire *les églises d'Orient.* Il y a en effet parmi ces églises les plus grandes diversités, soit quant au dogme (il y a parmi les chrétiens d'orient des nestoriens, des monophysites, des grecs ou orthodoxes, et des catholiques), soit quant à la hiérarchie, à la discipline, au rite, à la langue liturgique (il y a chez les chrétiens dix langues liturgiques différentes, dont trois seulement, le grec, le roumain et l'arabe, peuvent être à peu près comprises des fidèles), etc. Après ces observations préliminaires, M. d'Avril énumère en détail toutes les hiérarchies sacerdotales de fait ou de prétention qui existent parmi les églises d'Orient, et en indique les principales vicissitudes.

Ouvrages déposés : — Aug. André, Catalogue raisonné du musée d'archéologi et de céramique et du musée lapidaire de la ville de Rennes, 2e édition, revue et augmentée (Rennes, 1876, in-8°) ; — Ad. d'Avril, La Chaldée chrétienne, étude sur l'histoire religieuse et politique des Chaldéens-Unis et des Nestoriens (Paris, 1864, in-8°) ; — Fr. Lenormant, Les antiquités de la Troade et l'histoire primitive des contrées grecques, 1re partie (Paris, 1876, gr. in-8°). — *Présenté par le traducteur* : Allégories, récits poétiques et chants populaires, traduits de l'arabe, du persan, de l'hindoustani et du turc par M. Garcin de Tassy, 2e édition (Paris, 1876, in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33. — **12 Août** — **1876**

151. — **Apuntes para una historia de los estudios helénicos en España,** por el doctor Don Julian Arraiz. Madrid, Noguera, 1876, un vol. in-8° de 190 p. — Prix : 3 fr.

Los oradores griegos. Lecciones explicadas en el Ateneo cientifico y literario de Madrid, en el curso de 1872-73, por Arcadio Roda, con un prologo del Excmo. Sr. D. Antonio Canovas del Castillo. Madrid, Suarez, 1874, un vol. in-12 de XXIV-350 p. — Prix : 3 fr.

Les études grecques sont tombées en Espagne dans un discrédit fâcheux, mais que nous aimons à croire temporaire. Il y est presque aussi rare, en ce moment, d'avoir appris le grec que chez nous d'être hébraïsant. Si vous trouvez chez un espagnol quelque pratique de l'alphabet grec, il y a gros à parier qu'il a manié « cosinus φ » et que vous avez à faire à un mathématicien. Cela tient à ce qu'on n'enseigne pas un mot de grec dans les *institutos de secunda enseñanza*, qui répondent tant bien que mal à nos lycées et colléges. Décliner κεφαλή et conjuguer λύω — ces connaissances sont exigées à l'examen de la licence ès lettres (*licencia en filosofia y letras*) — est un exercice dont le monopole est possédé par sept universités d'Espagne qui sont : Madrid, Salamanque, Saragosse, Barcelone, St-Jacques-de-Compostelle, Séville et Grenade. La part officiellement réservée au grec est, comme on voit, un peu mesquine. Cependant nous ne nierons point que l'amour de la culture hellénique ne soit encore vivace chez quelques universitaires et quelques forts amateurs, qui prennent généreusement à cœur de perpétuer les vieilles traditions nationales. L'université de Madrid s'honore de compter parmi ses membres le savant doyen des hellénistes espagnols. On attend avec impatience cette histoire complète de la littérature grecque qu'il tarde trop de nous donner et dont quelques feuillets, sur la comédie d'Aristophane, ont seuls vu le jour jusqu'à présent [1]. Loin des bancs scolaires, nous savons même tel diplomate qui ne passera point, sans doute aux yeux de la postérité, pour un indigne héritier des Hurtado de Mendoza et de cette génération de grands seigneurs poëtes et sachant lire le grec, qui fleurit sur le sol espagnol aux beaux jours de la Renaissance. Le malheur est, dans ce pays, que, lorsqu'on est devenu bon helléniste, on garde trop

1. Voir « Estudios de literatura griega. Comedia. Aristophanes (Paginas de un libro inedito) » dans la *Revista de la universidad de Madrid*, tomes II et suivant.

cela pour soi : d'où il résulte que, si quelques œuvres paraissent dans le champ des études grecques, elles risquent fort de n'être pas signées des premiers noms.

Ainsi, en quoi consiste la production de ces vingt dernières années ? Ce sont d'abord une dizaine de grammaires qui ont le tort d'être des traductions ou des abrégés ou des imitations de notre classique Burnouf : une seule, dans le nombre, dut subir, dans une honnête mesure, l'influence meilleure de la grammaire Mathiae-Gail-Longueville (Paris 1831-34). Il existe un dictionnaire grec-latin-espagnol, donné en 1859 par les Pères *Escolapios* (frères des écoles chrétiennes). Antérieurement, les Espagnols ne s'étaient servis que de dictionnaires en grec et latin. Ce nouveau dictionnaire semble procéder en droite ligne de l'Alexandre grec-français, sur lequel il est loin, du reste, de marquer un progrès.

Le besoin d'éditions nouvelles d'auteurs grecs ne se faisant point assez vivement sentir, on a presque cessé d'en imprimer. On se contente de chrestomathies. Il en est une que nous sommes tentés de décrire. Ce n'est point que nous prétendions la donner comme modèle du genre ; nous conviendrons même volontiers que plusieurs autres ont le mérite de ne lui ressembler ni de près ni de loin. Elle a pour auteur un savant qui ne doute de rien. Voulant un jour rédiger la notice d'un magnifique *membranaceus* conservé à la bibliothèque de l'Université centrale, à Madrid, il déclara, par mégarde, que ce manuscrit ne portait point de date, mais que, selon les apparences, il avait été écrit dans les commencements du XIIe siècle. C'était jouer de malheur. Le manuscrit, signalé au catalogue comme étant de l'an 1034, est, en réalité, très-lisiblement daté, et en lieu fort visible, de l'an du monde 6034, ce qui correspond à l'an de grâce 1326 après J.-C. [1]. Mais tout le monde n'est point tenu de connaître l'âge des manuscrits. Revenons à la chrestomathie. En dépit du désir exprimé en termes touchants par son auteur [2], elle eut plus d'une édition. Celle que nous avons sous les yeux porte le titre suivant, recommandé à la curiosité du lecteur : « Lec-

1. Nous préparons la publication d'une série de notices sur les manuscrits grecs conservés dans les bibliothèques d'Espagne, autres que celle de l'Escurial.

2. On reproduit ici l'avertissement que l'auteur a placé en tête de son incomparable volume, comme un document de nature à intéresser vivement les bibliographes présents et futurs. « Advertencia. La presente edicion ha ocasionado al autor mil penalidades y sacrificios : dos años y medio continuos de estar en pie al lado de las cajas y de la prensa ; muchos trastornos y ensayos costosos, como no puede menos de suceder a quien trabaja por mera aficion, y sin auxilio de nadie ni de ningun género ; ademas una intension de espiritu dificil de explicar, durante todo éste tiempo, cual se necesita para la correccion tan delicada y minuciosa de éste idioma, si se ha de imprimir con toda conciencia, y suponiendo que los originales estén correctos, lo que por desgracia se ve pocas veces.

Por tanto *el autor suplica encarecidamente a los sres. Profesores de Griego economicen cuanto les sea posible el consumo de ejemplares de éste libro*, hasta que se generalicen entre nosotros estos conocimientos, y puedan hacerse comodamente las impresiones griegas por los medios ordinarios. El autor por su parte, a pesar del celo ardiente que le anima por la propagacion de los estudios clasicos, como

tiones græcæ, sive manu-ductio hispanæ juventutis in linguam græcam. Composuit, concinnavit, atque αὐτόχειρ typis expressit presbyter Doctor Lazarus Bardon et Gomez de Initio, Seminarii Asturicensis alumnus, græcarum Litterarum in Salmanticenci primum deinde vero Matritensi Gymnasio professor ordinarius. Secunda editio, aucta et accuratissime emendata. De manu auctoris, typis et prelo ipsius. Matriti : MDCCCLIX. » (un vol. in-18 de 509 pages cotées. Le prix est de 8 fr. à Madrid.). On apprend, par une remarquable préface latine, que, le manuscrit terminé, il ne se trouva à Madrid ni caractères pour l'impression d'un tel livre, ni ouvriers assez habiles pour composer du grec. Nous laissons à qui de droit la responsabilité de cette grave assertion. Toujours est-il que des caractères et une presse furent achetés à Paris, et que l'auteur devint typographe pour imprimer son œuvre de ses propres mains. Nous voudrions, pour beaucoup, assurément, pouvoir louer le fruit d'une persévérance aussi inouïe. Si, pourtant, quelqu'un tenait à se faire une idée un peu exacte de la nature du livre, voici la liste des auteurs qui ont fourni les extraits, en respectant l'ordre dans lequel ils se présentent, et en marquant d'une astérique ceux qui reviennent souvent, de deux astérisques ceux qui reviennent très-souvent : Lascaris**, Prodrome**, les Septante**, Apollodore*, Diodore de Sicile*, St Luc**, Isocrate, Strabon, Proclus, Appien, Lucien, Athénée, Philostrate, Plutarque*, Longin, Arrien*, Diogène de Laerte, St Basile, Pausanias, Dion Cassius, Galien, Xénophon, Aristote, Eschine, Démosthène, Platon, Thucydide, Hippocrate, Hérodote, Anacréon, Pythagore, Apollinarius (Psaumes mis en hexamètres)*, Denys le Périégète, Bion, Moschus, Théocrite*, Sappho, Erinna, Aratus, Tyrtée, Pindare, Callimaque, St Grégoire de Nazianze (poésies), les tragiques*, Aristophane, Hésiode* et enfin Homère**. Ce choix et cet ordre ne laissent pas que d'étonner.

Passons maintenant aux histoires de la littérature grecque. Nous en connaissons quatre, la traduction du livre de M. Pierron non comptée. Ce sont : 1) Literatura griega, esto es, su historia, sus escritores y juicio critico de sus principales obras por D. Braulio Foz, Tercera edicion. Zaragoza 1854, un vol. in-12 de 194 pages cotées (1re édit. 1849). — 2) Breve exposicion historica de la literatura griega, par D. Raimundo Gonzalez Andres. Segunda edicion. Madrid, 1866, un vol. in-12 de 216 p. cotées (1re édit. 1859). — 3) Manual de literatura griega, con una breve noticia acerca de la literatura greco-cristiana, de los griegos que pasaron à Italia cuando los turcos se apoderaron de Constantinopla, y de la lengua y literatura de la Grecia moderna, escrito par D. Salvador Constanzo. Madrid 1860, un vol. in-12. — 4). Historia de la literatura griega, escrita por el Dr. D. Jacintho Diaz, Presbytero. Barcelona 1865, 2 vol. in-12. La première et les deux dernières nous ont semblé misérables. Le petit livre d'Andres, au contraire, écrit d'un style concis, témoigne d'un jugement

---

nunca ha recibido proteccion alguna por mas que la haya solicitado, no se siente ya con el valor necesario para emprender otra edicion por si solo y con sus unicas pequeñas fuerzas. »

excellent de la part de son auteur et d'une appréciation juste de l'antiquité. On peut dire qu'il ne renferme guère que de bonnes choses ; et on regrette seulement qu'il soit si court. Il faut dire cependant que, sur bien des points, Andres lui-même ne se tint pas au courant de la science.

En voici un exemple qui surprendra ceux qui savent combien la susceptibilité espagnole est jalouse de la gloire nationale sous toutes ses formes. L'intérêt du monde savant fut vivement excité, il y a quelque trente ans, lorsque parurent ces importants fragments de Nicolas de Damas qu'une longue fatalité semblait avoir condamnés à ne point sortir de l'obscurité. Perez Bayer les ayant découverts pour la première fois, dans la bibliothèque de l'Escurial, au siècle dernier, les prépara pour la publication : nous ignorons pourquoi ce projet n'eut pas de suite. Casalbon [1] les reprit après lui, les traduisit en latin : mais la mort le surprit avant qu'il eût imprimé la première page de la vaste collection d'*anecdota* qu'il pensait mettre au jour. Dans son voyage d'Espagne, en 1843, M. E. Miller les découvrit une nouvelle fois. Ils parurent enfin, comme on sait, dans le 2e tome des *Fragmenta historicum græcorum*, en 1848, par les soins de M. Ch. Müller. Andres ignora toute sa vie une trouvaille tant de fois faite et si près de lui.

Nous terminerons cette légère esquisse de l'hellénisme dans l'Espagne contemporaine par la mention des publications suivantes : L'apologie de Socrate, par Xénophon, traduite du grec en espagnol par M. Garbin, avec une longue étude critique, Alméria 1871. — Les œuvres de Platon et les œuvres philosophiques d'Aristote, traduites en espagnol « d'après les différentes versions tant latines que françaises », par D. Patricio de Azcarate, Madrid 1871-76, 22 vol. in-8°. — Discours choisis de Démosthène (onze discours politiques), traduits en castillan par D. Arcadio Roda. Madrid 1872, in-8°. C'est la traduction de M. Stiévenart mise en espagnol. — Enfin, trois ouvrages universellement estimés dans la Péninsule, qui sont dus à la plume de D. Eduardo de Mier, à savoir : 1° Essais historiques et critiques sur Eschyle et Sophocle, publiés dans la *Revista de Instruccion publica* de Madrid, années 1857 et 1858 ; 2° Neuf tragédies d'Euripide, traduites en prose castillane, avec une introduction historico-critique et des notes, Madrid 1865, in-8° ; 3° Les fables d'Esope traduites directement du grec. Madrid 1871-72, petit folio. — Si nous joignons à cette revue les deux ouvrages dont le titre figure en tête du présent article, nous aurons épuisé, à part quelques morceaux insignifiants ou de courte haleine, toute la série des écrits espagnols, intéressant le grec, qui ont paru depuis tantôt un quart de siècle.

Les renseignements qui précèdent sont tirés, pour une partie du moins, des *Notes* de M. Apraiz. Elles forment trois chapitres, précédés d'une Introduction (pp. VII-XVII) sur l'utilité qu'il y a d'étudier la langue grecque, et de Préliminaires (pp. 18-29) sur l'affinité particulière que M. A. croit re-

1. Casalbon était un employé de la bibliothèque royale de Madrid qui vécut pendant la seconde moitié du XVIIe siècle.

connaître entre le grec et le castillan [1]. Dans le premier chapitre (pp. 30-55) il est question du rôle joué par l'hellénisme dans la péninsule ibérique depuis l'établissement « préhistorique » des colonies grecques dans ce pays jusqu'à la prise de Grenade (1492). Le second chapitre (pp. 56-84) comprend la brillante renaissance des études classiques en Espagne à partir de la fin du XV[e] siècle, puis leur décadence progressive qui commence à se prononcer vers le milieu du XVII[e] siècle et que, de nos jours, l'initiative isolée de quelques esprits supérieurs est impuissante à arrêter. Enfin le dernier chapitre, qui dépasse beaucoup les autres en étendue comme en importance, est consacré 1° aux imitations de la littérature grecque dans la littérature castillane ; 2° aux traductions espagnoles d'auteurs grecs. M. A. a voulu embrasser dans son travail les traductions restées à l'état de manuscrit aussi bien que celles qui ont été imprimées, et, de plus, il admet indistinctement dans ses listes les versions latines, publiées ou inédites, faites par des étrangers domiciliés dans la Péninsule ou par des indigènes. Nous ne sommes pas assez versés dans la littérature espagnole pour signaler à M. A. aucune omission dans la série des traductions imprimées. Mais, en ce qui concerne les versions manuscrites, son travail est des plus incomplets. Qu'on consulte seulement, à la *Biblioteca particular de S. M.*, à Madrid, le catalogue — malheureusement encore inédit — dressé il y a une vingtaine d'années par D. Mathias Garcia, de tous les manuscrits en langues modernes actuellement conservés à l'Escurial, on y découvrira sans peine plusieurs traductions, probablement inédites, qui ont échappé à M. Apraiz. Guidé par les indications de ce catalogue, nous avons vérifié nous-même à l'Escurial l'existence des traductions suivantes, en espagnol : Dans le Ms. &-ij-8, au folio 80 v°, Lucien, Dial. des morts, XII (dialogue entre Alexandre, Annibal etc.), trad. par Martin de Avila ; — dans les Mss. f-iij-15 et f-iij-27, Aristote, Problèmes de mécanique, trad. vraisemblablement par D. Diego Hurtado de Mendoza, dont le Ms. n° 27 doit être l'autographe, le n° 15 n'étant qu'une mise au net ; — dans le Ms. K-j-11, Ptolémée, Almageste, traduction anonyme : elle s'arrête dans le chap. IV du livre VII ; — dans le Ms. H-iij-4, cinq homélies de St-Jean-Chrysostome, trad. du grec par Cuenca (c'est le brouillon de l'auteur). Le catalogue des Mss. grecs de l'Escurial, par M. Miller, Paris 1848, in-4°, eût fourni encore à M. A. quelques indications : voir, p. ex., les Mss. R-iij-7 et R-iij-23. D'autre part, le cabinet des Mss., à la *Biblioteca nacional* de Madrid, n'est pas moins riche en traductions inconnues à M. A. Sans nous arrêter au Ms. N-91, décrit par J. de Iriarte (Regiae bibliothecae matrit. codd. graeci mss., vol. 1 — seul paru —, Madrid, 1769, in fol.), il nous suffira de citer le Ms. X-109, qui renferme 1° *Apiano Alexandrino de las*

1. L'un des rapports communs entre les deux langues, selon M. A., c'est que « aucun mot dont l'une des deux dernières syllabes est longue ne peut recevoir l'accent sur l'anté pénultième ». Il y a là une erreur matérielle, au moins en ce qui concerne le grec, puisqu'on accentue λέγουσιν.

guerras externas de los romanos traduzido de latin en lengua vulgar por el dr. Jayme Bartolome canonigo de la cathedral yglesia de Urgel, 2° *Historia de Dion, que Troya no fue conquistada. Traduzida de griego en castellano por el ldo Luis Tribaldos de Toledo cronista Mayor de Indias.* M. A. est d'autant moins excusable d'en ignorer l'existence que, si le catalogue des Mss. de la *Bibl. nacional* n'est pas publié *in extenso*, on en possède du moins un extrait — dans lequel la traduction de Dion Chrysostome est signalée — à la fin du tome II de l'excellent ouvrage suivant : « Ensayo de una Biblioteca española de libros raros y curiosos, formado con los apuntamientos de D. B. J. Gallardo, coordinados y aumentados por D. M. R. Zarco del Valle y D. J. Sancho Rayón. Madrid, 2 voll. in-4°, 1863 et 1866. » En faisant ainsi, bibliothèque par bibliothèque, le tour de l'Espagne, on verrait apparaître une foule de documents qu'il rentrait dans le plan de M. A. de recueillir et dont il ne s'est point préoccupé du tout. Il y a du bon assurément dans les notes qu'il vient de nous donner, mais il fera bien de continuer d'en prendre encore pendant longtemps, s'il a l'ambition de publier un jour un volume vraiment utile et définitif.

« Les orateurs grecs » de M. Roda seraient traités avec injustice si on se plaçait, pour les apprécier, au point de vue critique. M. R. est étranger à la critique. Cependant il n'est pas un littérateur sans mérite. Nous ne doutons point que beaucoup de personnes ne lisent avec quelque agrément son livre, qui est bien composé et écrit, autant que nous en pouvons être juges, en assez beau langage. Qu'importe, diront-elles, que le bruit fait autour de quelques discours d'Hypéride qu'on exhumait de tombeaux égyptiens, ne soit point parvenu jusqu'aux oreilles de M. Roda? que, sans faire la part de leur auteur Macpherson, il s'étonne, un peu naïvement, de reconnaître des sentiments tout chrétiens dans les poésies de l' « antique Ossian » ? qu'il s'imagine qu'Alcibiade prononçait les *r* à la française, c'est-à-dire de la gorge, oubliant que, quand il disait κόραξ, les Athéniens croyaient entendre κόλαξ ? ou encore, qu'il lui arrive de faire naître Périclès en 556 avant J.-C., pour avoir eu la malchance de noter qu'il était mort à l'âge de 64 ans en l'an 492, au lieu de 429? Des bévues de ce genre seront-elles bien graves dans un livre qui n'a la prétention d'apprendre rien à personne ? Il faut savoir que, en prononçant à l'Athénée de Madrid les huit leçons dont nous rendons compte ici, M. A. n'a eu qu'une pensée : communiquer le noble zèle, dont il brûle lui-même pour l'étude de l'éloquence athénienne, à ceux de ses compatriotes qui se destineraient à la politique et aspireraient être comptés un jour parmi les grands orateurs parlementaires. Un illustre homme d'état espagnol, M. Canovas del Castillo, a exprimé d'une manière vivante les sentiments qui dictèrent à M. R. son livre sur les orateurs grecs dans une préface qu'il voulut bien mettre en tête de l'ouvrage et dont nous extrayons les lignes suivantes. « Non ! il palpite dans ces pages l'âme d'un homme qui voit dans la tribune la véritable dame de ses pensées ; d'un homme qu'enflamment la multitude, l'auditoire, comme est enflammé

le soldat à la vue des armées et par l'éclat des armes qui brillent auprès de lui; d'un homme enfin qui aspire aux grandes luttes de la parole, non moins pleines d'émotions, de périls et de plaisirs virils que celles du champ de bataille.» Certes nous ne blâmerons point M. Roda de s'employer à faire le bonheur de son pays. Toutefois nous nous garderons de demander à une œuvre écrite dans une vue politique, la vérité sur les orateurs grecs.

CHARLES GRAUX.

---

152. — C. AYER, **Grammaire comparée de la langue française.** Paris, Sandoz et Fischbacher, et Neuchâtel 1876, un vol. petit in-8° VIII-423 p.; prix: 3 fr. 50.

Le nom de M. Ayer n'est pas inconnu de nos lecteurs. Dans un article précédent (*Rev. Cr.*, 1875, 23 oct.), nous avons rendu compte de sa *Phonologie française* où nous constations de grandes qualités d'exposition. Les mêmes qualités avec d'autres se retrouvent dans la *Grammaire* que nous annonçons aujourd'hui. Cette grammaire n'est pas une œuvre vulgaire. La vigueur de l'exposition, la richesse des faits classés, l'application constante de la méthode de Diez, la nouveauté de certains aperçus en font à coup sûr le meilleur livre de ce genre qui ait paru jusqu'ici dans notre langue. Non pas qu'il n'y ait encore à redire. Parfois la richesse des détails devient de la profusion; la multiplicité des subdivisions que l'auteur semble embrasser si facilement aboutit à l'obscurité. Ce sont là, il est vrai, des fautes vénielles, car l'ouvrage ne s'adresse évidemment qu'aux professeurs ou aux élèves des lycées déjà avancés. Mais l'auteur n'a pas su toujours éviter des erreurs, surtout dans la première partie.

M. A. commence par une introduction de douze pages où il donne sous le titre de *principes de grammaire générale*, une série de définitions, contestables parfois dans leur forme trop concise, qui sont comme un sommaire de la grammaire; puis un tableau des éléments étymologiques de la langue française. Après quoi, il arrive à la grammaire qu'il divise en deux parties: I. *Étymologie*, comprenant l'étude des mots considérés soit dans leurs sons (*Phonologie*), soit dans les formes diverses qu'ils affectent (*Morphologie*); II. *Syntaxe*, comprenant la syntaxe de la proposition simple et la syntaxe de la proposition composée.

Le premier livre de la première partie étudie les éléments matériels des mots. C'est dans ce livre que l'auteur a cherché à être le plus neuf; et en effet, je ne connais pas de grammaire française présentant une étude aussi complète des faits de phonétique de la langue. Toutefois les défauts que nous signalions dans sa *Phonologie* s'y retrouvent encore, de sorte que les erreurs côtoient les vérités. Nous passons sur le premier chapitre qui est une sorte d'introduction générale (*Des sons et des lettres en général*). Le chapitre II (*accent tonique, quantité, accents écrits*) laisse fort à désirer: l'auteur ignore la nature de l'accent tonique (il serait mieux de dir

du *temps fort*) qui consiste dans l'*intensité* et non dans l'*élévation* de la voix, c'est-à-dire dans l'*amplitude* et non dans le *nombre* des vibrations. Il ne distingue pas les différences de timbre des voyelles de leur quantité : l'*a* de *pâte* n'est pas l'*a* long de *patte* ; ces deux *a* diffèrent entre eux non seulement par la durée mais par le timbre ; ce sont deux voyelles différentes, telles, que l'*a* ouvert (*patte*) pourrait être long (les méridionaux disent avec *a* ouvert long *ce n'est pas vrai*) et l'*â* fermé (*pâte* = *pate*, peut être bref (par exemple dans *pas : ce n'est pas vrai*). De même pour toutes les autres voyelles. Le chapitre se termine par des listes très utiles de mots présentant l'accent circonflexe, groupés suivant l'origine de cet accent. Le chapitre III (*Des voyelles*) commence par un tableau superficiel et peu précis du passage des voyelles latines aux voyelles ou diphthongues françaises, qui sont ensuites analysées ; notons ici des observations très fines et qui nous paraissent neuves sur les diverses prononciations des enclitiques *je, me, te, se, le, ce*, etc. — L'auteur, qui abuse des termes techniques, appelle *voyelles combinées monophtongues* les voyelles pures exprimées par des combinaisons de lettres, *ou*, *au*, etc., réservant le nom de diphthongues à celles qui présentent des sons complexes. Il suit les errements communs quant il donne le nom de diphthongues aux groupes *ia*, *ie*, *io*, *ieu*, etc., quoiqu'il ait entrevu la vérité (voir p. 31), à savoir que l'*i* est ici une consonne: *ya*, etc. En réalité, il n'existe plus de diphthongues en français. Dans le chapitre IV (*Des consonnes*), l'auteur étudie d'abord les consonnes simples dont il donne l'étymologie latine et qu'il classe en liquides, muettes et spirantes labiales, dentales, linguales, gutturales (le classement n'est pas exempt de quelques confusions). Signalons l'analyse fausse de l'*l* et de l'*n* mouillées considérées à tort comme une *l* et une *n* simples suivies d'un *y*. Pour l'auteur, l'*ll* de *piller* et l'*l* de *pilier* (pilyer) et de *lieu* (lyeu) sont identiques. En réalité, l'*l* et l'*n* mouillées sont des consonnes simples déterminées par la double position *simultanée* de la langue contre le palais et contre les alvéoles (*n* mouill.), ou contre les dents machelières (*l* mouill.) supérieures. L'auteur attribue à l'*h* aspirée un son dû à une articulation très faible ; ce son n'existe pas. — La seconde partie du chapitre est une analyse minutieuse des groupes de consonnes au milieu et à la fin des mots, et une étude de la prononciation des consonnes finales. Les ch. IV et V donnent avec abondance les règles de la liaison des mots et de la prononciation des mots étrangers. Enfin le chap. VI étudie l'influence de l'euphonie sur la flexion et la dérivation, modifications qu'éprouvent les voyelles quand de toniques elles deviennent atones, qu'éprouvent les consonnes finales du radical quand elles sont suivies de nouvelles flexions ou de dérivations, etc. Tous ces derniers chapitres sont pleins de faits bien classés, soigneusement étudiés, et où les erreurs sont rares.

Avec le livre II de la première partie, nous entrons dans l'étude des éléments formels des mots. La première section considère les espèces de mots et leurs flexions ; la seconde, la composition et la dérivation. L'auteur

agrandissant le cadre de cette partie y transporte un grand nombre de règles qu'on est habitué à chercher dans la syntaxe, parce que pour lui la syntaxe est l'étude des lois de la construction seulement. Cette manière de voir peut se discuter. Il étudie d'abord le nom substantif dont il indique les diverses divisions : noms primitifs et noms dérivés, simples et composés, concrets et abstraits, noms de personnes et de choses, propres et communs ; il arrive ensuite à la flexion où, chose bizarre, sous prétexte que s'ils n'existent pas en français pour la forme, ils n'existent pas moins pour le sens, il rétablit les cas latins, nominatif, accusatif, datif, génitif, ablatif. Pourquoi pas le vocatif ? Et, s'il faut ne regarder que les fonctions des prépositions, pourquoi pas le locatif, l'instrumental, et tous les cas indiqués par les diverses prépositions ? Rien à remarquer sur les règles très complètes du genre et du nombre dans les noms substantifs et adjectifs ; l'auteur fait rentrer dans cette partie beaucoup de règles qui reviennent à la syntaxe. Dans l'adjectif, il maintient, à tort, les degrés de comparaison. La définition de l'article est inexacte : « mot qui fait prendre *individuellement* le nom qu'il précède ». L'article détermine seulement le genre ou l'espèce et ce sont les compléments du substantif qui l'individualisent. Dans *le chien du berger*, *le chien que j'ai vu*, la détermination du genre est faite par *le* ; celle de l'individu par *du berger* et *que j'ai vu*. Les règles syntactiques de l'emploi de l'article sont abondamment développées ; on y retrouve plus d'un écho de Diez. Les noms de nombre sont divisés en définis (*un*, *deux*, etc: *premier*, etc., et indéfinis (*plusieurs*, etc.), division ingénieuse qui simplifie l'étude des pronoms. Ceux-ci, comme les noms, sont substantifs et adjectifs. Les pronoms personnels substantifs sont ceux que l'on appelle généralement pronoms personnels ; les adjectifs sont ce que l'on appelle adjectifs possessifs. Il faut y ajouter des pronoms adverbiaux (*en*, *y*). De même, l'on a des pronoms démonstratifs adjectifs (*cet*, etc.) et substantifs (*celui*, etc.), auxquels s'ajoutent les pronoms adverbiaux *ici*, *là*, etc. Les interrogatifs et les relatifs présentent des divisions analogues. Partout règne la distinction lumineuse établie par Diez des pronoms absolus et des pronoms conjoints. Toute cette partie, très-développée, porte la marque d'un esprit ingénieux et inventif. Toutefois pourquoi garder les pronoms indéfinis dont trois sont des substantifs (*on*, *rien*, *personne*) et deux des noms de nombre (*quelqu'un*, *quelque chose*). — La théorie du verbe est fort étudiée. Un premier article définit les diverses espèces de verbes : transitifs, intransitifs, etc.. M. A. y ajoute la division des verbes *concrets* (exprimant l'idée d'une action ou d'un état) et *abstraits* (auxiliaires ou périphrastiques : *avoir*, *être*, *devenir*, *aller*, *laisser*, *etc.*). Un second article expose la flexion où sont combinées les vues de Diez, sur la conjugaison faible et la conjugaison forte (*parfait* et *participe*) et celles de M. Chabaneau sur les conjugaisons vivantes et les conjugaisons mortes. Mais l'ordre insolite — quoique très logique — dans lequel sont donnés les temps (I. prés. indic., impér., prés. subj., imparf. indic., p. prés. ; II, pas. déf.,

imp. subj., p. passé ; III, infin., fut. et condit.), l'application constante aux diverses formes et aux diverses conjugaisons de terminaisons personnelles générales (*-s,-s,-t-ons-ez-ent*) ce qui amène à admettre de nombreuses anomalies ; la combinaison des vues de Diez et de M. Chabaneau ; la multiplicité des divisions et des subdivisions rendent singulièrement hérissée l'exposition d'un chapitre, nourri de faits d'ailleurs, mais qui, par sa nature, avait besoin plus que tout autre de lumière et de netteté. Les chapitres VII, VIII, IX et X traitent des mots invariables. Il y aurait bien des choses à dire sur les divisions de ces mots invariables que les grammairiens font passer de la préposition à l'adverbe, de l'adverbe à la conjonction, parce qu'ils sont employés dans un sens plus ou moins absolu. Mais l'espace nous manque pour développer ces points.

La section II de la première partie étudie la dérivation et la composition. La dérivation, comme dans Diez, est nominale ou verbale. La dériv. nominale est impropre, ayant lieu sans l'aide de suffixes (subst. tirés de l'ind. prés., de l'infin., du p. prés. et du p. passé masc. ou fém.), ou elle est propre ; elle se fait alors à l'aide de suffixes. Ces suffixes s'ajoutent à des radicaux verbaux ou nominaux pour produire soit des adjectifs, soit des substantifs de personnes ou de choses, concrets ou abstraits. La classification que donne ensuite l'auteur tient compte de ces divers points de vue ; elle s'inspire de la classification de Maetzner (*Franzœsische Grammatik*, Berlin, 1856) ; et elle est assez complexe. La théorie de la composition, donnée d'après Diez et Maetzner, est insuffisante ; nous nous permettons de renvoyer l'auteur à notre *Traité de la formation des mots composés*.

La *Syntaxe* s'écarte du plan suivi par nos grammaires et de celui qu'a adopté Diez. C'est qu'elle s'inspire dans les grandes lignes et souvent dans le détail de la syntaxe de Maetzner à qui elle emprunte plus d'un exemple. Mais par d'heureuses modifications et d'habiles réductions, elle a notablement évité cette forme hérissée et scolastique qui caractérise l'œuvre du grammairien allemand. L'auteur étudie, dans la proposition simple, les formes diverses qu'affectent le sujet et le prédicat, les règles de leur accord entre eux et avec le verbe. Il examine ensuite l'*objet* (au sens de l'allem. *object*) qu'il divise en *complément* et en ce qu'il appelle d'un nom barbare : *le circonstanciel*. La théorie du *déterminatif* comprend les règles de l'accord de l'adj. avec le subst., celles du p. présent et du p. passé, du génitif et de l'apposition. Le ch. III réunit sous ce titre vague de *Rapports de la proposition* la théorie de la négation et des modes, temps et formes nominales (infinitif, gérondif, participe) du verbe. Le chap. IV a pour objet l'ordre des mots. La subordination des mots et des idées, dit M. A., est marquée dans le discours par l'accent tonique ou grammatical et par la construction usuelle. Mais quand on veut mettre en relief un membre de la proposition, on emploie l'accent oratoire, l'inversion et les figures de construction. De là l'examen rapide et assez superficiel de l'accent oratoire, de la construction usuelle, de la construction renversée, du pléonasme, de l'ellipse, etc.

Dans la seconde partie (*Formes de la proposition composée*), l'auteur étudie d'abord les phrases de *coordination* : phrases adversatives (qui présentent exclusion, restriction ou opposition entre deux propositions), disjonctives, causales, copulatives. La théorie des phrases de *subordination* est plus compliquée. Les propositions subordonnées sont substantives (je veux *qu'il vienne* = *son arrivée*), adjectives (l'eau *qui coule* = l'eau *coulante*) ou adverbiales (je viendrai *quand il sera temps* = *à temps*). Ces trois divisions embrassent toute la variété des propositions incidentes et subordonnées, avec les règles qui déterminent l'emploi des conjonctions et des temps du subjonctif ou de l'indicatif.

On voit par cette analyse sommaire combien le plan de la syntaxe s'écarte de celui qui est adopté chez nous. La plupart des maîtres y seront déroutés ; et cependant c'est le seul ordre vraiment logique. Pour les détails de l'exposition, les aperçus historiques font généralement défaut ; mais cela tient à ce que l'histoire de la construction française n'est pas encore faite. Dans les parties que Diez, Maetzner ont approfondies, l'auteur tient compte dans une juste mesure des formes archaïques qui, le plus souvent, expliquent les formes actuelles. Les règles sont données avec précision, rigueur, abondance de détails. Nous avons rencontré, chemin faisant, bien des observations neuves, ingénieuses, qui témoignent d'une profonde analyse de la langue ; et après un examen rapide, il est vrai, de cette seconde partie, nous n'avons pas noté d'erreurs importantes.

On voit que la *grammaire comparée* de la langue française est, malgré quelques défauts, une œuvre fort distinguée qui fait honneur à son auteur. Elle contribuera dans une large mesure, au progrès des études grammaticales [1].

A. DARMESTETER.

---

1. Voici quelques menues erreurs que nous relevons au courant de la plume. § 44 : *paysan* est tri-syllabique (pai-yi-san). § 48 fin : l'équilibre entre la syllabe accentuée où domine la voyelle et l'initiale où domine la consonne est une pure hypothèse, cf. *Romania* 1876, p. 163. § 51, p. 22 : *cèderai*, la seule forme correcte est *céderai*. § 53 p. 26 : *acheter* vient de *ad-captare*, non de *acceptare*. § 65 : *poignée* et les analogues font entendre l'*oi* ; on prononce *pwané* ; § 65 : ajouter aux exceptions *beauté*. § 69 : *nier*, *fier* et les analogues se prononcent *ni-yer*, etc. ; cette observation comporte d'ailleurs une grande extension. § 84 : *transit* a l's douce. § 85 : le *z* final vient de *t-s* latin ; *nez* et *rez* font seuls exception. § 174, fin : *corne* vient de *corna* plutôt que de *cornua* ; *œuvre* du classique *opera*. § 130 : il y aurait bien à dire sur les observations consignées dans le nº 6 ; § 225 : *voici*, *voilà* sont expliquées avec raison par l'impératif de *voir* joint à *ci* et *là* ; pourquoi les analyser ensuite par ces périphrases amphibologiques : (*tu*) *vois ci*, *là* ? § 364, p. 284, on lit : « Le verbe se met au sing. lorsque les termes qui composent le sujet expriment un tout *unique*, la notion collective de plusieurs objets : Mais le fer, le bandeau, la flamme *est* toute prête. » En réalité, le verbe s'accorde ici tout simplement avec le dernier sujet. p. 285, nº 4 : *Quel* était en secret ma honte et mes chagrins (Rac.) ; lire *quelle*. § 368. La théorie des cas, prise à Diez, est bonne si l'on part du latin ; mais quand on reste renfermé dans le français, elle ne soulage pas l'exposition. La distinction du *génitif objectif* (= ablatif latin) et du *g. déterminatif* (= génitif simple) est compliquée ; elle est d'ailleurs en contradiction avec d'autres distinctions faites p. 311. § 393. p. 320, l. 27 ; il y a un vers faux dans la citation de Voltaire. § 399 fin ; l'auteur dit que le p. prés. invariable ne peut se rapporter au régime de la proposition ; qu'ainsi on ne peut dire : Je connais cet élève *travaillant* beaucoup ; mais on dirait fort bien : je connais un élève travaillant beaucoup, etc., etc.

153. — **Mosaïk zur Kunstgeschichte**, par G. Kinkel. Berlin, Oppenheim. 1876. In-8° xii-467 p.

M. G. Kinkel, qui avait débuté en 1845 par un travail fort apprécié sur l'art chrétien primitif[1], est revenu dans ces derniers temps à ses études premières, après une carrière des plus agitées, dont l'histoire se lie intimement à celle de l'Allemagne moderne. Professeur d'archéologie et d'histoire de l'art au Polytechnikum de Zurich, il consacre sa verte vieillesse à des publications aussi instructives qu'intéressantes. Nous avons déjà eu l'occasion de rendre compte ici même[2] de sa monographie du château de Kybourg. L'ouvrage que nous allons examiner aujourd'hui est plus étendu et s'adresse à un public plus considérable ; il se compose d'un certain nombre d'articles qui avaient déjà paru dans des recueils plus ou moins accessibles et que tout le monde sera heureux de trouver réunis dans cet élégant volume.

Les titres seuls de ces articles montrent la variété des goûts et des connaissances de l'auteur ainsi que l'intérêt multiple de son œuvre. Cette variété, hâtons-nous de le dire, ne nuit en rien à la solidité de l'érudition. Il suffira de parcourir la table des matières pour deviner combien de recherches personnelles il a fallu pour recueillir les éléments de l'un ou de l'autre de ces travaux. En voici l'indication sommaire : 1. Sur la différence de caractère de l'art antique et de l'art moderne. 2. Qui a restauré le Taureau Farnèse. 3. La statue du rémouleur de Florence est un ouvrage du XVI° siècle. 4. Le mausolée d'Halicarnasse et les fragments qui en sont conservés au British museum. 5. Légendes ayant leur origine dans des œuvres d'art. 6. Stonehenge et l'époque de sa construction. 7. L'église Sainte-Sophie à Constantinople. 8. Les peintures de Rogier van der Weyden à l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles et les copies qui en ont été faites dans les tapisseries bourguignonnes de Berne. 9. Commencements de la peinture profane en Italie; peintures sur meubles. 10. Tables peintes. 11. Le graveur W. Hollar.

En face d'une variété si grande, on comprendra qu'il est difficile de soumettre le volume tout entier à une analyse approfondie. Nous nous bornerons à passer en revue quelques-unes des questions traitées par M. Kinkel.

La plus piquante du volume est sans contredit celle qui concerne la fixation de l'âge de la célèbre statue des Offices connue sous le nom d'Arrotino ou de Rémouleur. M. Kinkel se fondant sur les doutes déjà exprimés avant lui à cet égard entreprend de démontrer catégoriquement que nous avons affaire non pas à une œuvre antique, mais bien à une œuvre de la Renaissance, due à Michel Ange ou à Guglielmo della Porta. Il a rassemblé avec beaucoup de patience tous les témoignages du XVI° et du XVII° siècle qui sont favorables à sa thèse, il a soumis la statue à l'examen le

---

1. *Geschichte der bildenden Künste bei den christlichen Vœlkern*. Bonn. (1845). Le premier vol. seul (*die altchristliche Kunst*) a paru.

2. *Revue Critique*, 1870, t. II, p. 153.

plus minutieux ; ses arguments enfin témoignent d'une grande pénétration, qui frise cependant parfois la subtilité. Quant à la forme même de la dissertation, elle est vive et entraînante et séduira même ceux qu'elle ne convaincra pas. La science n'a qu'à gagner à des paradoxes soutenus avec une conviction et un talent pareils.

L'article consacré aux légendes qui ont leur origine dans des œuvres d'art (*Sagen aus Kunstwerken entstanden*), est peut-être celui qui ouvre le plus d'aperçus nouveaux et qui est susceptible de recevoir le développement le plus fécond. M. Kinkel y examine successivement les légendes antiques, les légendes du moyen-âge relatives à des œuvres antiques (statue équestre de Marc Aurèle, — colosses de Monte Cavallo, — Bocca della verità, — Navicella, — le loup d'Aix-la-Chapelle, — les *Heinzelmænnchen*), les légendes rattachées par des œuvres d'art à l'antiquité celtique et germanique, — les légendes relatives à des monuments d'architecture et à des fondations, — les ouvrages symboliques que l'on peut expliquer au moyen de légendes, — les légendes héraldiques, — les anecdotes concernant les peintres, enfin le groupement géographique et les sources des légendes.

C'est une veine qu'on ne saurait assez l'encourager à exploiter. Dans l'espérance qu'il continuera ses recherches, nous lui signalerons quelques légendes, principalement romaines, qu'il n'a pas connues. L'une d'elles se rapporte à la construction du Panthéon : *quare factum sit Pantheon* ; elle se trouve dans les *Mirabilia* [1] ; une autre concerne les chaises de bain antiques [2]. Une troisième des plus curieuses et qui aurait mérité de figurer au premier rang de celles que M. Kinkel a recueillies, se trouve dans le précieux petit volume de M. Döllinger sur les fables relatives aux papes[3]. Je veux parler de ce groupe antique qui représentait une mère avec son enfant et qui fut considéré par le moyen-âge comme le monument funéraire de la papesse Jeanne.— L'ouvrage de Marangoni, *delle cose gentilesche et profane trasportate ad uso ed ornamento delle chiese* (Rome, 1744) fournirait sans doute aussi quelques exemples analogues.

L'histoire des monuments chrétiens du Ve et du VIe siècle aurait également permis à M. Kinkel d'augmenter sa collection de légendes.

C'est ainsi que le portrait en mosaïque du Christ, à St-Jean de Latran, qui date selon toute vraisemblance du Ve siècle, passe depuis cinq ou six cents ans pour avoir une origine miraculeuse. Ce portrait avait échappé aux nombreux incendies qui désolèrent la vénérable basilique, et le peuple étonné de le voir toujours sortir intact du milieu des ruines, ne tarda pas

1. Edition Parthey p. 39. — voir aussi Urlichs, *Codex urbis Romæ topographicus.* Wurtzbourg 1871 et Jordan, *Topographie der Stadt Rom im Alterthum.* Berlin 1871.

2. *Mirabilia*, ed. Parthey, p. 51 et Panvinio, *de Septem urbis ecclesiis.* Rome 1570 p. 115.

3. Je me sers de l'édition italienne : *Favole del medio evo intorno ai papi.* Turin 1867, pp. 31 et 109.

à lui attribuer des vertus surnaturelles ; peu à peu cette croyance prit une forme plus précise et il fut universellement admis que l'image en question était spontanément apparue dans la concha de l'abside au moment de la consécration de l'édifice par St-Sylvestre. Au XV[e] siècle, Julien Dati célébrait ce miracle dans les termes suivants :

Divotamente poi gli occhi alzerai
La figura vedrai del Salvatore
Ch'apparse chome sopra ito narrai
Quando Silvestro la chiesa sacrava.

Le *Liber Pontificalis* de Naples (Muratori, *Scriptores* t. I, 2[e] partie) rapporte une tradition analogue.

Le portrait en mosaïque de Théodoric, au forum de Naples, donna lieu d'après le témoignage de Procope, à une croyance plus extraordinaire encore. On en interpréta la chute comme un présage de malheur. La partie supérieure du portrait se détacha d'abord et peu de temps après Théodoric mourut. Huit années après disparurent les cubes d'émail qui dessinaient la poitrine du conquérant et aussitôt on apprit la mort d'Athalaric ; on fit coïncider avec la mort d'Amalasonthe la ruine du centre de la figure ; enfin au moment du siége de Rome on vit tomber ce qui restait encore de la mosaïque et personne ne douta plus dès lors de la fin prochaine de la monarchie des Goths.

Citons encore les traditions plus au moins fabuleuses concernant les statues équestres qui étaient censées représenter Théodoric. Agnelli déjà raconte dans son *Liber Pontificalis* (première moitié du IX[e] siècle), que celle de ces statues qui se trouvait à Ravenne avait été faite pour l'empereur Zénon [1]. Quant à celle qui ornait une des places de Pavie et qui était connue sous le nom de Regisol, elle avait été transportée dans cette ville, d'après un chroniqueur du XIII[e] siècle [2], par Charlemagne, au moment de son retour de la Terre Sainte (*olim rediens de Hierusalem per Constantinopolim*). Ce dernier trait se rattache évidemment à la légende étudiée par M. Gaston Paris, dans son histoire poétique de Charlemagne, sur le voyage de cet empereur en Orient.

Quand M. Kinkel s'occupera de remanier et de compléter cette étude d'un si haut intérêt, il pourra en outre emprunter un certain nombre d'exemples au livre, presque introuvable aujourd'hui, de M. A. Maury. l'*Essai sur les légendes pieuses du moyen-âge*. Telle est la légende de la Véronique (p. 210). Enfin pour les légendes relatives aux monuments d'architecture je lui signalerai l'ouvrage de Schneegans, *Strassburger Münstersagen* [3] ; il y fera une riche moisson.

---

1. Muratori, *Scriptores*, t. II, 2[e] partie, p. 113.

2. Voir H. Grimm, *das Reiterstandbild des Theodorich zu Aachen und das Gedicht des Walafried Strabus darauf*, Berlin, 1869, p. 66 et Schmidt, *Jahrbücher für Kunstwissenschaft*, 6[e] année, 1873, p. 27.

3. S. Gall. 1852. Une partie de ce rarissime volume a paru dans l'*Alsatia* de

La dissertation sur les tapisseries de Berne est un excellent chapitre d'histoire artistique. M. Kinkel y étudie d'abord, en remontant aux sources, la vie et les ouvrages de Rogier van der Weyden. Puis il passe à l'examen des tapisseries de Berne et affirme, contrairement à ce qui a été soutenu par d'autres érudits, qu'elles sont les copies des célèbres peintures de Rogier autrefois conservées à l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, et depuis longtemps détruites[1]. Il décrit à la même occasion les autres peintures analogues des Hôtels-de-Ville de la Flandre et de l'Allemagne. (*Rathhausbilder*).

Citons enfin les deux études relatives aux meubles peints de la Renaissance italienne et aux tables ornées de peintures. Ce sont les premiers essais de catalogue qu'on ait fait pour ces deux catégories si curieuses de monuments. A ce titre seul les études de M. Kinkel auraient déjà droit à notre sympathie, car rien, à notre avis, n'est plus méritoire que de réunir les éléments de nouvelles classifications. Aujourd'hui on ne classe plus guère que par écoles et par époques ; c'est un excès contre lequel il faut réagir. Pour éclairer la question sur toutes ses faces, pour dégager les lois qui ont présidé au développement des différents arts, il est indispensable d'attacher plus d'importance à la division par genres. Il ne faut pas craindre à l'occasion de prendre pour point de départ les procédés matériels ou la destination pratique : M. Kinkel par exemple, en décrivant minutieusement les peintures d'une trentaine de coffrets de mariage italiens du XVe siècle (cassoni) a plus fait pour la connaissance de l'art de cette époque que l'auteur du plus volumineux traité d'esthétique.

Eug. Müntz.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 4 août 1876.

M. Costa, de Constantine, adresse à l'académie, par l'intermédiaire du ministère de l'instruction publique, vingt estampages d'inscriptions puniques. Ces estampages sont renvoyés à la commission des inscriptions sémitiques.

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur les immigrations des Gaulois en Italie. Il achève l'examen de la date de la première invasion, et conclut que des deux dates approximatives que supposent deux traditions rapportées toutes deux par Tite-Live, 600 et 400 avant notre ère, l'une est trop ancienne et l'autre trop récente : il pense que les premières

---

Stœber et dans les *Sagen des Elsasses* du même, S. Gall. 1858, où l'auteur allemand de la *Deutsche Sage im Elsass* (Stuttgard 1872) ne s'est pas fait faute de puiser.

1. C'est aussi l'opinion d'un juge autorisé, M. Pinchart, qui est arrivé aux mêmes conclusions dans son travail intitulé *Rogier van der Weyden et les tapisseries de Berne* Bruxelles 1864. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* 2e série, t. XVII n° 1.

immigrations des Gaulois en Italie ont dû avoir lieu vers le temps de Tarquin le superbe, dans les dernières années du 6e siècle avant notre ère. M. Deloche examine ensuite ce qu'il faut entendre dans Tite-Live par le terme de Celtique, employé pour désigner le territoire soumis au roi Ambigat. Il estime que ce terme indique un territoire plus étendu que celui qui est désigné sous le même nom par César, et qu'il équivaut à peu près à celui de Gaule. Le royaume d'Ambigat devait embrasser tout le territoire compris depuis la Belgique de César jusqu'un peu en deçà des Alpes et des Pyrénées.

M. Egger lit un travail destiné au *Journal des Savants*, dans lequel, à propos de plusieurs publications récentes de MM. Miller, Lentz et Fresne, il passe en revue les principaux progrès qui ont été accomplis de nos jours dans les études helléniques en ce qui concerne la connaissance de la grammaire et des grammairiens grecs. Il insiste spécialement sur l'intérêt des immenses travaux laissés par le grammairien Hérodien, fils d'Apollonius Dyscole, lesquels, il est vrai, ne nous sont point parvenus en entier. Cet Hérodien avait composé jusqu'à trente-et-un ou trente deux ouvrages divers, dont quelques-uns avaient une vingtaine de livres. Il y traitait toute sorte de questions, relatives au lexique ou à la grammaire de la langue grecque, avec l'attention la plus minutieuse. Parmi ses ouvrages il en est un, par exemple, qui traite spécialement *des mots uniques*, περὶ μονήρους λέξεως, c'est-à-dire des mots qui présentent chacun une particularité dont il n'y a pas d'autre exemple, en sorte que chacun forme une classe à lui tout seul.

Une singularité qu'on remarque en étudiant ses écrits, c'est combien, à une époque où l'étude de la grammaire avait pris un tel développement, la langue technique des grammairiens était encore imparfaite. Hérodien, par exemple, n'a pas de mots qui répondent à ceux de *pénultième*, *d'antépénultième*, *de régime*, et il est obligé pour exprimer ces idées de recourir à des périphrases qui embarrassent et obscurcissent son style.

M. le baron Ad. d'Avril termine la lecture de son mémoire sur les hiérarchies des églises d'Orient. De l'étude comparative à laquelle il s'est livré, il résulte qu'il y a parmi les chrétiens d'Orient autres que les catholiques romains autant de hiérarchies diverses qu'il y a de races et de gouvernements. Nulle part le clergé d'un pays n'est subordonné hiérarchiquement à des supérieurs étrangers. De là M. d'Avril conclut que loin d'attribuer comme on le fait souvent aux populations orientales une tendance au fanatisme religieux, il faut reconnaître que les sentiments de race et de nationalité l'emportent beaucoup chez elles sur les sentiments religieux.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34. — 19 Août — 1876

154. — **Firdusii liber regum qui inscribitur Schahname etc.,** par J. A. Vullers, t. Ier, fascic. I. Leide, in-8°, 128 p.

Malgré les nombreux travaux dont l'épopée de Firdawsi a été l'objet depuis l'année 1774 où William Jones publiait ses premiers extraits, une édition à la fois complète et d'un prix raisonnable manquait jusqu'à ce jour aux études orientales. Les deux grandes éditions entreprises par des savants européens sont demeurées inaccessibles au public à qui elles semblaient destinées. L'une, celle de Turner Macan, Calcutta 1829, est, il est vrai, simple d'allures et d'un format commode, mais elle s'est enlevée rapidement sur place et le petit nombre d'exemplaires qui sont arrivés en Europe ont bien vite atteint à des prix exagérés. La splendide édition de Paris, commencée en 1838 et que la mort de M. Mohl laisse inachevée [1], ne s'est jamais trouvée que par occasion entre les mains des travailleurs sérieux. Entreprise par un directeur fastueux, plus soucieux de déployer les immenses ressources dont il disposait que de satisfaire aux besoins réels de la science, l'édition de l'imprimerie royale a été, dès son origine, un livre de luxe destiné aux cadeaux diplomatiques, aux grandes expositions, à quelques bibliothèques privilégiées, mais on la chercherait vainement chez ceux qui pouvaient en faire usage. Avec le prix que le *Livre des Rois*, l'*Histoire des Mongols de la Perse* et le *Baghavata Purana*, tous ouvrages inachevés, ont coûté à l'Etat, on aurait pu créer une vaste collection orientale bien autrement utile et variée. Mais ainsi vont les choses quand la vanité de quelques-uns prime les intérêts du public. Puisse du moins la leçon être profitable pour l'avenir !

M. V. a donc fait œuvre bonne et profitable en mettant à la disposition de *ceux qui lisent* une édition relativement peu coûteuse, imprimée sans luxe mais avec soin, et qui reproduira, en les améliorant, l'édition de Paris et celle de Calcutta. Un prospectus un peu laconique qui se cache en un coin de la couverture nous apprend que l'ouvrage aura cent quarante feuilles

1. Nous avons le plaisir d'annoncer que c'est notre collaborateur M. Barbier de Meynard qui est chargé de terminer l'édition. (*Réd.*)

qui formeront ensemble quatre volumes in-8° ; chaque volume paraîtra par fascicules d'environ 16 feuilles ; le prix total qui est de 87 fr. pour les souscripteurs sera augmenté plus tard. L'éditeur, après avoir signalé les inconvénients de format et de prix et les incorrections des deux précédentes éditions, annonce qu'il s'est décidé à les fondre en une seule où le texte de Paris, étant pris comme base, les variantes et additions du texte de l'Inde figurent en notes, accompagnées de remarques critiques. Pour faciliter les recherches, la concordance des deux éditions est indiquée en tête de chaque page. Voilà à peu près tout ce que dit le prospectus de l'éditeur ou du libraire. Une préface n'eût pas été de trop pour nous apprendre à l'aide de quel criterium il fallait choisir entre deux rédactions parfois très dissemblables et donner la préférence à telle ou telle leçon.

C'est là en effet la grande difficulté de l'entreprise nouvelle, et M. V. ne pourra se dispenser de nous donner tôt ou tard sa méthode et les règles qui l'ont guidé. Le texte de Firdawsi n'a jamais été en Orient l'objet d'une élaboration suivie, sauf peut-être au commencement du XVe siècle, lorsque par ordre de Baïsonkor-Khân, un essai d'épuration fut tenté, mais par des Orientaux, c'est-à-dire sans vue d'ensemble ni critique. De tout temps, les lecteurs et les copistes du *Schah-Nameh* se sont octroyé de grandes licences, les uns annotant et amplifiant, les autres falsifiant le texte qu'ils avaient sous les yeux. De là trois sources de variantes : 1° les interpolations tirées des poèmes qui forment en quelque sorte le cycle épique de la Perse orientale, comme le *Guerschasp-Nameh*, le *Barzou-Nameh*, etc. ; 2° les amplifications dans la manière de Firdawsi dues sans nul doute à des lecteurs trop érudits ; 3° enfin les variantes qu'il faut attribuer à l'ignorance ou au sans-façon des copistes, celles, par exemple, qui remplacent par un équivalent arabe un mot persan vieilli et peu compris. Autant il est facile de reconnaître les grandes interpolations et leur origine, autant il est délicat et dangereux de tracer des règles fixes pour l'adoption de telle ou telle leçon dans un distique isolé. J. Mohl qui avait à sa disposition jusqu'à vingt-cinq copies partait de ce principe peut-être trop absolu qu'entre deux leçons contestées, celle d'où les mots arabes étaient exclus méritait la préférence. Macan, moins exclusif a recueilli de l'héritage de Lumsden et de ses propres collations un nombre considérable de vers, d'apparence plus moderne, qu'il a insérés dans son livre avec une profusion exagérée. Entre deux tendances si opposées où est la vérité ? Où trouver le fil conducteur dans ce labyrinthe de variantes accumulées par dix générations de copistes ? C'est ce que nous aurions grand besoin de savoir et ce que M. V. ne nous dit pas encore. Toutefois l'examen du premier fascicule que nous annonçons permet de croire qu'il se décide pour le système de l'éditeur français. C'est sans doute le bon, et aucune preuve positive ne démontre que la rédaction suivie dans l'Inde soit plus rapprochée de l'original perdu. Tout au plus doit-on faire çà et là quelques réserves en faveur des révisionnistes musulmans de l'Inde qui ont conservé si fidèlement l'instinct de la vieille

langue, le respect des formes archaïques et de la prononciation régulière. A ce titre, bon nombre de variantes reléguées parmi les notes nous paraissent avoir droit de figurer dans le texte de la nouvelle édition.

M. V. a préféré laisser au lecteur le soin de faire lui-même son choix, se bornant à lui fournir scrupuleusement tous les éléments de comparaison. Il n'a pas mis moins de soin à corriger les fautes de scansion malheureusement trop nombreuses qu'une fausse appréciation de la prosodie persane a laissées s'introduire dans l'édition de Paris.

Quant à la traduction française dont M. V. se préoccupe rarement et dont à vrai dire il n'avait pas à se préoccuper, elle conservera, croyons-nous, toute sa valeur à côté de l'édition de Leide. M. Mohl a pu se laisser égarer quelquefois par les lexicographes ou par de fausses leçons, mais il s'est toujours efforcé de reproduire la couleur de l'original, le ton naïf et sincère du conteur persan, tout en respectant le rigorisme de notre langue. C'est assurément un grand progrès sur les traductions ambitieuses et infidèles de Champion, de Hammer et autres imitateurs qui ont si cruellement mis en lambeaux le pauvre poète de Thous. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir annoncer comme devant paraître prochainement la réimpression en format in-18 de la partie française du *Livre des Rois*. Cette traduction réimprimée en vertu des dernières volontés de l'auteur et par les soins pieux de sa veuve, est, à vrai dire, la seule portion de cet immense travail dont le grand public se soucie. Elle coïncidera sans doute avec l'achèvement de l'édition de Leide. C'est alors que la critique munie de ces deux documents « légers au pourchas » pourra étudier avec sûreté l'épopée nationale de la Perse et se prononcer définitivement sur la valeur d'une œuvre grandiose assurément, mais qui a pris, dans le crépuscule où elle était reléguée, des proportions démesurées.

Il y aurait témérité à devancer le jugement des lettrés, mais nous croyons pouvoir exprimer le nôtre en toute sincérité et avec toutes réserves. Pour nous, Firdawsi a été placé trop haut, on s'est trop laissé influencer par l'engouement d'ailleurs légitime de ses compatriotes. Comme artiste, il nous paraît inférieur à son contemporain Anvari, à Saadi, à Hafiz, peut-être même à Nizami. C'est un versificateur, plus encore qu'un poète; mais un versificateur d'une fécondité merveilleuse, épris des gloires du vieil Iran, amoureux des traditions nationales, assez curieux pour les recueillir de toute part, et, par bonheur, assez ignorant pour les reproduire de toute pièce. Plus instruit, il eût laissé une œuvre plus parfaite au point de vue de l'esthétique, mais infiniment moins digne de confiance. N'eût-il d'autre mérite que de nous avoir transmis intégralement le dépôt des légendes iraniennes telles qu'elles existaient à la fin de la dynastie des Arsacides et sous les Sassanides, le vaste poème persan mériterait encore une place d'honneur dans les archives de l'Orient.

En contribuant à le faire mieux connaître, M. V. a droit lui aussi aux encouragements du monde savant. Il ne pouvait prendre une meilleure revan-

che de la *Chrestomathia Schahnamiana* de 1833, ni couronner d'une manière plus honorable les travaux dont il a enrichi la littérature persane.

BARBIER DE MEYNARD.

---

135. — **Grammaire théorique et raisonnée de la langue allemande,** rédigée d'après la méthode comparative et les travaux philologiques les plus récents par E. DROUIN. Paris, librairie Delagrave, 1876; XIX et 324 p. gr. in-8°.

Ce serait une entreprise considérable que d'écrire en français une histoire comparée des langues germaniques. M. Drouin a essayé de remplir une partie de ce programme. Il s'est d'abord proposé de donner une explication historique de ce qui constitue aujourd'hui la langue littéraire de l'Allemagne ; mais il a été amené bientôt à donner aux anciens dialectes la même importance qu'au langage actuel. Sa grammaire est une analyse comparée du gothique, du haut-allemand ancien, moyen et nouveau. Le présent volume contient la théorie des lettres ou Phonétique (*Lautlehre*), et la théorie des flexions ou Morphologie (*Formenlehre*). Le prochain volume que l'auteur nous promet devra s'occuper de la formation des mots (*Wortbildung*) et de la composition des phrases (*Satzlehre*). Cette division est de tout point rationnelle, et comprend en effet toutes les parties d'une grammaire scientifique. M. Drouin s'est guidé d'après les recherches et les découvertes de la philologie allemande. Il a même gardé les termes techniques employés par les grammairiens allemands, et il les insère couramment dans son texte. S'agit-il, par exemple, de désigner certaines modifications des voyelles, qui en augmentent ou en diminuent la valeur, d'après une loi d'équilibre qui s'établit entre les éléments d'un mot ? M. Drouin se contentera des expressions consacrées en Allemagne : *umlaut*, *ablaut* ; il dira même, *une voyelle umlautée*. Nous croyons qu'il y a là, tout à la fois, une hardiesse inutile au point de vue de la langue française, et une crainte exagérée du néologisme. Il faudra bien arriver, si nous voulons répandre chez nous l'étude scientifique des langues, à créer des termes qui puissent s'acclimater dans notre pays et prendre place dans notre vocabulaire. Le parti adopté par M. D. a toutefois un avantage que nous ne voulons pas méconnaître. Comme dans sa pensée ce livre doit servir au lecteur d'introduction à des études plus complètes faites sur les grammairiens allemands, il le familiarise d'avance avec les termes techniques, qui autrement arrêteraient plus d'un débutant.

Pour rédiger cette grammaire, M. D. a lu et dépouillé un grand nombre d'ouvrages, les uns déjà assez anciens, d'autres tout récents, dont il donne la liste p. 14. Ses guides principaux sont d'une part Grimm, d'un autre côté Bopp, Schleicher et Westphal. Son livre, comme l'indique d'ailleurs le titre, est surtout un ouvrage de grammaire comparée. « On remarquera, dit M. D. en sa préface, que notre point de départ dans les paradigmes est *le sanscrit et même quelquefois l'aryen ou le germanique primitif*, pour re-

descendre ensuite jusqu'à l'allemand moderne. » Les mots que nous avons soulignés trahissent une certaine indécision qui se retrouve parfois dans le volume. Mais on n'a pas le droit d'en faire un reproche à l'auteur, car la vraie voie en ces sortes d'ouvrages n'a pas encore été trouvée, et des savants d'une plus longue expérience n'ont pas mieux triomphé de cette difficulté, c'est ce qu'on peut voir en lisant, par exemple, la récente histoire des langues germaniques par Förstemann. Ici apparaît nettement l'avantage que la philologie romane a et aura toujours sur la philologie germanique. Comme les romanistes partent d'une langue connue et transmise jusqu'à nous à peu près en son entier, ils bâtissent sur le roc, tandis que le germaniste est obligé d'établir ses fondations d'une manière approximative et conjecturale. Celui-ci retrouve d'ailleurs ses avantages dans l'étendue de l'horizon linguistique, dans l'antiquité des dialectes et l'imprévu des rapprochements.

La partie qui nous a paru la mieux traitée chez M. D. est la théorie du verbe (p. 82-235). L'auteur, sans suivre la classification de Grimm, a toujours soin de la rappeler entre parenthèses. Des paradigmes présentent la concordance des voyelles en gothique, en ancien, moyen et nouveau haut-allemand.

On aperçoit à différents indices que l'auteur n'est pas philologue de profession[1] ; nous devons d'autant plus rendre hommage à la force de travail et d'assimilation qu'il a déployée pour résumer les théories souvent divergentes et toujours laborieuses de tant de grammairiens. A notre connaissance, depuis les mémoires de M. Ad. Regnier, c'est le premier essai sérieux fait chez nous sur ce domaine de la linguistique, qui ne devrait pas nous rester plus étranger que les autres. On objectera peut-être que l'allemand étant indispensable à qui veut se lancer dans cette étude, on peut se contenter des ouvrages de vulgarisation rédigés en langue allemande. Mais outre que nous ne connaissons aucun livre qui soit précisément fait sur le plan du présent volume, nous croyons que la grammaire de M. D. épargnera au lecteur français beaucoup de tâtonnements et de fausses démarches. Elle indique sur chaque matière les traités à consulter, elle en résume la doctrine, elle en juge la valeur. Nos candidats à l'agrégation des langues vivantes trouveront tout particulièrement chez M. Drouin un premier aperçu des questions qui doivent leur devenir familières.

---

156. — **Ueber deutsche Volksetymologie**, von Karl Gustaf ANDRESEN. Heilbronn am Neckar, Henninger, 1876, VIII-146 p. in-8°.

« On peut regarder comme un fait étrange de notre époque qu'on n'ait pas encore écrit un livre spécial sur un sujet qui n'éveille pas seulement

---

1. Les mots grecs et latins ne sont pas toujours correctement cités. Disons aussi à cette occasion que les fautes typographiques sont plus nombreuses que de raison, même en un volume de cette difficulté. Quelques erreurs en histoire littéraire décèlent également ce que les Allemands appellent *den laien*.

la curiosité du public instruit, mais dont même les linguistes les plus estimés se sont en diverses occasions occupés avec intérêt. En vérité, sauf une seule et remarquable exception (l'article de Förstemann dans le premier volume de la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*), on ne rencontre pas, à ma connaissance, d'articles un peu étendus sur l'étymologie populaire allemande dans nos revues philologiques, et pourtant celles-ci font entrer dans leur cadre tous les phénomènes possibles de la vie du langage. » Ainsi s'exprime M. Andresen dans la préface de cette étude sur l'étymologie populaire en allemand. La raison de la négligence ou pour mieux dire du dédain que les linguistes montrent à l'égard de l'étymologie populaire est que celle-ci ne se ramène à aucune loi, et qu'ils étudient de préférence les phénomènes qui peuvent se ramener à des lois. Peut-être aussi voient-ils d'un œil de défiance et de mécontentement des faits en quelque sorte hors série exercer une influence perturbatrice sur le développement mathémathique des lois générales du langage. Il faut pourtant tenir compte de l'influence exercée sur le langage humain par le raisonnement et la volonté de l'homme. Il est aisé de voir, ne fut-ce que par l'exemple des langues vivantes, et malgré l'action conservatrice de la littérature et de la grammaire, combien sont puissantes ces tendances qu'on peut réunir sous le nom d'*analogie* [1], par exemple dans la conjugaison dont l'analogie cherche à détruire les irrégularités et même la variété.

L'étymologie populaire est connue ; c'est la transformation par l'instinct populaire d'un mot obscur ou étranger, transformation qui lui donne l'apparence d'un sens. M. Max Müller a consacré quelques pages à cette tendance psychologique dans ses *nouvelles leçons sur la science du langage* (trad. franç. t. II, p. 284 et suiv.) : M. Förstemann a écrit sur ce sujet l'étude précitée ; Wackernagel s'en est quelquefois occupé. Mais M. Andresen réunit le premier tous les exemples de cette transformation dans la langue allemande, et le seul fait de les avoir réunis montre qu'il y a là une loi du langage dont les linguistes les plus dédaigneux doivent tenir compte, comme les marins sont forcés de tenir compte de la déviation de l'aiguille aimantée à mesure qu'ils s'avancent vers le Nord [2].

Après avoir défini l'étymologie populaire, M. A., pour montrer que ce mode de formation est commun à toutes les langues, on donne des exem-

---

1. C'est ce qu'un savant suisse, M. Hotz appelle la « loi d'accomodation » (*Accomodationsgesetz*) dans une série de quelques articles que M. Andresen ne semble pas connaître et qui lui auraient fourni de nouveaux exemples d'étymologie populaire allemande : Dr Hotz, *über das Accommodationsgesetz* dans les *Berichte der antiquarischen Gesellschaft (für vaterlændische Alterthümer) in Zürich*, 1863, p. 45, 48 et 91.

2. Un philologue anglais, M. A. S. Palmer, prépare un livre sur cette classe de mots en anglais. Il l'annonce dans une note des *Notes and Queries* (3 juin 1876, p. 445), où il prie les lecteurs de ce recueil de lui communiquer les « corrupted words » connus d'eux. « I propose, dit-il, publishing a glossary of this interesting class of words and have already collected some hundreds of instances. »

ples en latin, en grec, en français, en anglais, en italien et dans quelques autres langues modernes et arrive ensuite à l'allemand. Il s'arrête peu à l'ancien et au moyen haut-allemand pour s'occuper du nouveau haut-allemand, c'est-à-dire de l'allemand contemporain, en tenant compte quelquefois de ses dialectes. Il distingue soigneusement entre la déformation qui est vraiment une étymologie populaire, et celle qui a une origine littéraire, c'est-à-dire qui est le plus souvent un calembourg intentionnel [1]. Il passe en revue des noms locaux, des noms de rues, des noms de villes, des noms d'hommes, et traite enfin des mots de la langue, classés en substantifs, verbes, adjectifs, adverbes, et autres. Les substantifs sont à leur tour divisés en séries suivant leur signification.

Nous croyons inutile d'analyser davantage le livre de M. A.; ce résumé suffit à en indiquer l'intérêt pour les personnes qui s'occupent de linguistique et de philologie allemande. Il faut du reste être assez versé dans la connaissance de l'allemand pour saisir le sens de toutes ces transformations. Nous nous bornerons à quelques remarques et additions de détail :

P. 21. M. A. cite une expression proverbiale française « il parle espagnol comme les *vaches* » et conjecture que *vaches* est ici une corruption de *Basques*. L'hypothèse aurait besoin d'être accompagnée de preuves; au surplus, nous ne connaissons pas cette expression [2].

Le mot *Tschibuk*, sorte de pipe, ne peut être slave, comme le dit M. A. (p. 38). Il est turc.

Aux mots français grotesquement transformés par le peuple allemand p. 39) nous pouvons ajouter : le verbe berlinois *enjeniren* « ennuyer » (dont M. A. nous dispensera de lui dire ici l'origine), rattaché certainement dans la pensée du peuple à *geniren* (prononcez *jeniren*) « gêner »; l'expression *just am End* de *justement*; *schandlicht* de *chandelle*. — P. 41. M. A. nous dit que le verbe *futtern* s est répandu dans toute l'Allemagne avec le sens de « jurer » et il le rattache au mot français *foudre* : Ne se trompe-t-il pas d'une lettre ?

Aux noms de lieu réunis p. 50 et suiv. on peut ajouter : *Neumagen* de *Noviomagus*, *Siebeneich* de *Sebeniacum*, *Rheinwald* du roumanche *Rin Val* « vallée du Rhin », et *Siebenburgen*, probablement de *Cibinburg*. Dans le Vorarlberg les gens du pays disent souvent *Voradelberg*, assure M. J. Berg-

1. Il faut rattacher à cette seconde série les mots transformés par la pruderie, pour éviter des syllabes mal sonnantes, par exemple *bébouche* pour *bégueule*, et il y a un siècle ou deux cette forme citée par M. Ch. Nizard dans son étude sur les *Parisianismes* : « *mal-au-dos*... est dit par décence pour *malotru*, populairement prononcé à la manière italienne » (*Revue de l'instruction publique en Belgique*, nouv. sér. T. XVIII, p. 132). Dans cette ordre d'idées, on pourrait citer les patronymiques de signification grossière ou obscène qui, avec l'autorisation de l'État, sont quittés ou modifiés, et les noms de localités de même signification qu'on a parfois essayé de remplacer par des appellations nouvelles. Nous ne citerons ici aucun exemple, de crainte d'offenser la pudeur des lecteurs de la *Revue Critique*.

2. Nous disons « parler français comme une vache espagnole. »

mann dans un article sur le Vorarlberg (*Mitth. der K. K. geogr. Ges. in Wien*, T. V, 1861, *Abhand.* p. 190).

M. A. rappelle qu'au commencement du siècle les paysans allemands appelaient notre maréchal Mortier *Mordthier*, et il donne quelques exemples de mots français ainsi déformés pendant la dernière guerre, et même par les journaux. Ainsi la *Gazette de l'Allemagne du Nord* parlait de *Freischælern* (litt. Francs-peleurs), au lieu de *Freischærern* « bandes de Francs-tireurs ». Après la bataille du Mans, les marchands de journaux criaient à Berlin : Grande victoire à *Lehmanns* (pour *Le Mans*). Une auberge *Au cheval blanc* était appelée *blanke Schwalbe*, le Mont *Valérien* devenait *Baldrian* etc.

P. 84. M. A. (d'après la mythologie de Simrock que nous n'avons pas sous les yeux) explique *Weichselzopf* (litt. queue de Vistule), nom allemand de la maladie du cuir chevelu que nous appelons *plique polonaise*, par *Wichtelzopf* (litt. queue de lutin), le *Wichtel* (lutin) passant pour embrouiller les cheveux. Si cette étymologie n'est qu'une hypothèse, sans appui de preuves positives, il ne nous semble pas nécessaire de voir là un mot déformé par l'étymologie populaire. M. A. convient lui-même que cette maladie se rencontre particulièrement en Pologne, ce que témoigne également notre correspondant français *plique polonaise*. Cf. les noms de maladies, tels que, en français, *mal de Naples*, *mal des Barbades* ou *Elephantiasis des Arabes*, *mal de Crimée*, *Filaire de Médine*, et en anglais *Devonshire Colic*, *Jungle Fever*, *Scurvy of the Alps*, etc.

Nous recommandons tout particulièrement l'ouvrage de M. Andresen aux savants qui croient qu'on peut expliquer avec certitude tout mot de toute langue, lors même qu'on n'en connaît pas la généalogie. Les mots de cette sorte sont certainement nombreux dans les langues anciennes comme dans les nôtres, et plus encore parce que ces langues n'étaient pas, comme les nôtres, fixées par la littérature et l'école. Aux chances d'erreurs qui proviennent de la rareté des instruments d'interprétation, s'ajoutent celles que peut causer la déformation antérieure du mot à expliquer. Dans le nombre des mots ou noms gaulois, par exemple, de ceux que nous ont transmis les Latins, de ceux même que les Gaulois nous ont laissé sur leurs monuments, il y en a certainement qu'on explique comme nous expliquerions *courte-pointe* sans être renseigné sur son histoire ou *choucroute* sans connaître son origine allemande. Les étymologistes seraient un peu plus sceptiques s'ils voulaient bien regarder à leurs pieds ce que l'étymologie populaire ou, pour parler d'une façon plus générale, l'analogie fait du lexique traditionnel des langues.

H. Gaidoz.

156.— **Neue Studien** von Karl Rosenkranz, 2 vol. in-8°, Leipzig, 1875. Erster Band: Studien zur Culturgeschichte. Zweiter Band: Studien zur Literaturgeschichte.

Les *Nouvelles études* de M. Karl Rosenkranz que nous annonçons se composent pour la plupart d'articles insérés dans diverses revues de 1837 à 1872, c'est-à-dire pendant trente-cinq années d'une vie consacrée à l'étude des questions les plus hautes de la philosophie et de la littérature. En publiant ces articles, l'auteur les a répartis lui-même sous deux chefs différents : la première série, qui remplit le premier volume, renferme vingt-trois articles sur l'histoire des mœurs ; la seconde, qui forme le tome second, en contient vingt-et-un ayant trait à l'histoire de la littérature. Il ne peut être question de faire ici l'analyse d'une pareille publication ; mais il suffira, je crois, pour donner une idée de l'intérêt qu'elle peut présenter, de citer les titres de quelques-unes des études qui la composent. Dans le premier volume, il faut noter surtout les suivantes : *De l'émancipation de la chaire* (1), *De l'idée de parti en politique* (4), puis les discours prononcés en 1844, 1846 et 1848 à l'occasion du centenaire de la naissance de Herder, de Pestalozzi et de Dinten (5, 6, 7) ; ensuite *République et monarchie constitutionnelle* (8), *Du sentiment de la nature aux différentes époques et chez les différents peuples* (10), *De la preuve de l'immobilité finale du monde d'après Helmholtz* (14), *Des nouvelles découvertes géographiques* (20), *Le théâtre des Chinois* (21), *Paris, capitale du monde* (22), *Du progrès de l'uniformité dans notre civilisation* (23), etc.

Le second volume n'offre pas moins de variété ; il s'ouvre par une série d'articles écrits à diverses époques, mais sur des sujets analogues, et réunis dès lors avec raison sous le titre commun de *Souvenirs de Kant* (1) tel que *Kant en France*, *Kant et Schopenhauer*, *Kant et Hamann*, etc., puis vient une étude curieuse sur *Rachel*, *Bettina* et *Charlotte Stieglitz* (2) ; elle est suivie par *La Métaphysique en Allemagne* (3), *De la Psychologie considérée comme science de la nature* (4), etc. A ces articles plus particulièrement philosophiques succèdent un certain nombre de critiques littéraires, telles que celles qui sont consacrées aux *Chevaliers de l'esprit* de Gutzkow (8), ainsi qu'au roman de la même époque *Eritis sicut Deus* (9), à l'*Histoire de la littérature allemande d'après ses éléments antiques* de Cholevius (11), aux *Salons de Paris au XVIII[e] siècle* (14) ; puis viennent le discours prononcé à l'anniversaire de la naissance de Fichte (15) et les études sur le *Neveu de Rameau de Diderot et de Jules Janin* (16), le *Matérialisme et la théologie en Allemagne* (17), *Frédéric Le Grand considéré comme philosophe* (18), etc.

On voit qu'il est difficile de rattacher ces articles à une idée commune ; l'intérêt du moins n'y manque pas plus que la diversité. On remarquera entre autres dans le premier volume l'éloge de Herder ; le jugement que l'un des premiers K. Rosenkranz a porté sur le grand écrivain ne se distingue pas seulement par la hauteur des vues et la nouveauté des aperçus, il est resté, à bien des égards, définitif. Que de justesse et de goût également dans

l'article sur le sentiment de la nature ! Il était aussi d'un philosophe de prédire, dès 1840, le rôle initiateur que le Japon vient de prendre à l'extrême Orient, aussi bien que de montrer dix ans à l'avance les conséquences, fécondes pour l'histoire de l'humanité et encore à peine entrevues aujourd'hui, des découvertes faites par des voyageurs modernes au centre de l'Afrique. Que d'aperçus encore, nouveaux alors, mais confirmés maintenant dans les pages consacrées au théâtre chinois! Mais ce qui a pour nous un intérêt particulier, c'est le discours prononcé en novembre 1870 sur *Paris, capitale du monde :* l'énumération impartiale des titres de la ville assiégée à l'admiration de l'univers fait honneur à M. R., si l'on songe surtout qu'à ce moment, de toutes parts en Allemagne, on réclamait le bombardement inutile de cette patriotique et malheureuse cité.

Dans le second volume, les articles consacrés à la philosophie de Kant réclament tout d'abord l'attention ; dans l'étude sur Kant en France en particulier, on trouve les renseignements les plus curieux sur les progrès des doctrines du philosophe idéaliste dans notre pays. On ne lira pas avec un moindre intérêt les pages où l'auteur, dans l'article sur Kant et Schopenhauer, apprécie les théories nihilistes du prétendu successeur de Kant, ainsi que le parallèle ingénieux du critique de la raison et du mystique Hamann, ce premier représentant de la philosophie du sentiment.

On trouvera également dans l'article intitulé l'*Indépendance de la philosophie allemande vis-à-vis de la philosophie française* des faits aussi nouveaux qu'intéressants sur l'influence exercée par les philosophes allemands à partir de Leibnitz sur nos écrivains du 18e siècle.

Les études littéraires n'offrent pas moins d'attrait. Il y a des détails charmants et instructifs sur Rachel, Bettina et Charlotte Stieglitz, ces trois femmes dont la vie et les écrits ont, comme l'auteur le remarque avec raison, influé si puissamment sur les contemporains. La critique des *Chevaliers de l'esprit* et du roman anonyme *Eritis sicut Deus* met également en évidence et présente sous son jour véritable la réaction littéraire qui succéda vers 1850 aux tendances révolutionnaires de l'époque précédente. Le défaut d'espace m'empêche de continuer cette analyse des articles qui composent les deux volumes de M. Rosenkranz. Je me bornerai à ajouter un mot, c'est que tous se distinguent par la clarté du style et de l'expression, non moins que par la justesse des pensées et la finesse des aperçus : tout se réunit donc pour rendre la lecture de ces études aussi attrayante qu'instructive et pour leur assurer l'accueil le plus empressé.

C. J.

---

157. — **The History of Music** (Art. and Science). Vol. I. From the earliest records to the fall of the roman Empire. By W. Chappell. London, Chappell and Cº. In-8º, LXXXIX-403 p.

Histoire de la musique moderne et des musiciens célèbres en Italie, en Allemagne et en France, depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, avec un atlas de 22 planches, par F. Marcillac (membre du comité du Conservatoire de musique de Genève). Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876. In-8º, 312 p.

M. Chappel publie le Ier volume d'une série qui doit embrasser l'histoire de la musique depuis les origines jusqu'à la fin du moyen-âge. Un volume spécial sera consacré à la musique des Hébreux. Dans sa première partie l'auteur a réuni à dessein l'histoire des musiques égyptienne, chaldéenne, grecque et romaine. Sa thèse favorite, le point de départ même de son ouvrage, est l'identité originelle de la musique de ces divers peuples et l'emprunt fait aux Égyptiens par les Grecs de leurs système musical. Après avoir mis en relief dans son introduction ce point selon lui capital, l'auteur y revient longuement dans le cours de son livre. Cette thèse, M. Ch. ne l'appuie que d'arguments bien insuffisants, et dans le fait nous ne croyons pas qu'en l'état actuel on puisse arriver sur ce terrain à des résultats sérieux [1]. Mais même prouvé, nous nous demandons si le rapprochement laborieusement poursuivi par M. Ch. fournirait de notables éclaircissements sur les questions obscures de l'histoire de la musique ancienne. En supposant l'identité établie en ce qui concerne les intervalles de la gamme diatonique le seul point sur lequel il existe quelques données vraisemblables, cett analogie ne nous apprendrait rien des idées antiques sur la tonalité et l'emploi des modes, sur la pratique des genres connexes au diatonique, le chromatique et l'enharmonique, sur l'accord particulier de certains intervalle modifiés par les χρόα, ou *nuances*, enfin, sur l'harmonie simultanée : ce sont là des questions où notre ignorance touchant la Chaldée et l'Égypte est encore plus profonde qu'en ce qui concerne les Grecs : et cependant ce sont là les parties vraiment épineuses de l'ancienne théorie. A vrai dire, au lieu de chercher à résoudre ces difficultés, M. Ch. les supprime en partie. il nie chez les anciens la distinction des modes au point de vue tonal, il n'admet qu'un seul et universel type pour la gamme antique, à savoir notre gamme mineure descendante, et considère les modes comme de simples transpositions de cette échelle-type. Mais dans sa discussion sur ce point, l'auteur affirme plus qu'il ne prouve, et il faudrait une argumentation plus solide pour renverser les idées généralement reçues sur la diversité des modes antiques, diversité qui s'est continuée dans les chants de la liturgie de l'Église. De même, les pages très écourtées de l'auteur sur les genres, sur les nuances, sur la notation sont tout à fait insuffisantes. M. Ch., qui critique longuement l'ouvrage de Burney, vieux d'un siècle (1776), et qui

1. Voir Gevaërt, Histoire et théorie de la musique de l'antiquité, L. I, ch. 1.

cite plusieurs fois Hawkins dont l'histoire de la musique date de la même époque, ne paraît que très incomplètement au courant des grands travaux de l'Allemagne sur la musique ancienne. Si les noms de Bellermann et de Boeckh reviennent à deux ou trois reprises sous sa plume, on est étonné de l'absence absolue de celui de Westphal : l'auteur ne fait pas même allusion à l'ouvrage capital du célèbre philologue allemand : la lecture de ce livre, sans le convaincre sur tous les points, l'aurait probablement rendu moins hardi dans ses conclusions. Nous ne parlons pas de l'ouvrage de M. Gevaërt paru à peu près en même temps que celui de M. Ch. [1] et que ce dernier n'a pu par conséquent consulter, ce qui est regrettable.

M. Marcillac n'a pas eu la prétention de remonter aussi haut que l'auteur du précédent ouvrage. Il a pris pour point de départ de son histoire de la musique l'ère chrétienne et a voulu résumer en quelques chapitres mis à la portée du grand public le développement de l'art musical depuis cette époque jusqu'à nos jours. La première partie de cette histoire est encore aujourd'hui fort difficile à écrire. Malgré les travaux récents, la lumière est loin d'être complètement faite sur la musique du moyen-âge. La lecture et l'interprétation des neumes, les principes de l'organum et du déchant offrent de grandes obscurités et il est malaisé de tirer de controverses non définitivement tranchées une image concise et fidèle des transformations de l'art harmonique à cette époque lointaine. Ayant déclaré dans un avant-propos qu'il n'a aucune prétention à l'érudition, M. M. se contente de reproduire en les abrégeant les principales conclusions de Coussemaker en y ajoutant quelques-unes des opinions de Fétis et de Kiesewetter. Il accepte les idées de ces auteurs souvent sans les discuter. Il rapporte même avec une trop grande indulgence quelques-unes des conjectures les plus aventureuses de Fétis sur l'origine des chants primitifs de l'église et sur celle des neumes. En général, l'auteur suit fidèlement Coussemaker qui est d'ailleurs jusqu'ici le meilleur guide en ces matières bien que sur certains points il prête le flanc à la critique. Le principal mérite de M. M. est d'avoir mis de la clarté dans l'exposition parfois confuse de l'auteur de l'*Harmonie au moyen-âge*. L'auteur résume avec une netteté relative les progrès de l'art depuis Hucbald (IXe siècle) et les origines de la diaphonie jusqu'à l'école flamande (XVe siècle).

A partir de cette époque, l'histoire de la musique est mieux connue. Forkel, Kiesewetter et d'autres ont étudié à fond les œuvres des contrepointistes contemporains ou successeurs de Dufay et les ont soigneusement analysées. Là encore, M. M. s'est servi des travaux de ses devanciers sans paraître les contrôler toujours par une étude approfondie des monuments musicaux. En ce qui concerne la période primitive, la rareté des documents et les obscurités de l'interprétation rendent très excusable pour l'auteur

1. Voir la *Revue Critique* du 1er mai 1875.

d'une histoire abrégée cette façon de simplifier sa tâche. Lorsqu'il touche aux temps plus modernes, on voudrait de l'auteur un commerce un peu plus intime avec les sources. M. M. semble plusieurs fois juger moins par ses yeux qu'à travers les vues des commentateurs : ses appréciations sont en général justes ; mais l'impression et l'accent personnel manquent. Si le savant fait défaut dans la première partie, on regrette parfois l'artiste dans la seconde.

Sur l'un des plus illustres produits de l'alliance de l'art flamand et de l'art italien, sur Palestrina, auquel il consacre d'assez longues pages, le livre de M. M. renferme quelques inexactitudes. L'auteur, en ce qui concerne la naissance et l'enfance obscures du grand compositeur, s'en tient au livre de l'abbé Baini. Depuis cet ouvrage, des documents retrouvés à Palestrina même ont fourni quelques renseignements sur la famille du jeune musicien et ont un peu éclairci l'histoire des premières périodes de sa vie[1]. En outre l'auteur se trompe sur le nom du pape qui ôta au maître ses fonctions dans la chapelle pontificale sous le prétexte qu'il s'était marié. C'est Paul IV (1555) qui usa ainsi de sévérité envers Palestrina, et non comme le dit M. M. Pie IV (1559) qui au contraire le protégea et créa pour lui le titre de compositeur de la chapelle papale.

Le chapitre des origines de l'Opéra au XVI[e] siècle est traité d'une façon assez complète. Cédant là encore à l'influence de Fétis, M. M. fait une place trop large à Monteverde et lui attribue une part excessive dans les transformations techniques qui ont été le signal de l'essor prodigieux de l'art musical. Les exagérations de Fétis sur ce point ont été plusieurs fois réfutées et les innovations dues au compositeur florentin appréciées avec plus de justesse.

En voulant classifier les écoles modernes, M. M. n'a pas été sans émettre quelques affirmations excessives. C'est ainsi qu'après Mozart qui lui semble avec raison résumer et fondre les aspirations et les procédés des trois grandes nationalités musicales, Italie, Allemagne et France, M. M. déclare la musique entrée nécessairement dans une ère de décadence, décadence illustrée il est vrai par d'éminents génies, mais qui n'agrandissent pas le domaine de l'art. Parler de décadence ou même clore l'époque classique avant Beethoven, Weber, Mendelsohn et tant d'autres noms célèbres, c'est se placer à un point de vue étroit. Nous sommes, croyons-nous, trop près de ces périodes culminantes de l'histoire musicale pour les classer définitivement.

Nous croyons encore M. M. trop affirmatif lorsqu'il pose en principe que « toute la musique du XIX[e] siècle se résume en deux hommes : Beethoven et Rossini[2]. » N'est-ce pas bien hardi de resserrer ainsi entre deux grands

---

1. Voy. Arrey von Dommer, *Handbuch der Musikgeschichte* p. 140. M. M. semble ignorer l'existence de ce bon ouvrage qui lui aurait fourni d'utiles indications et aurait pu parfois lui servir de modèle.

2. Signalons un lapsus : M. M. écrit : « Rossini plus jeune que Beethoven d'une *douzaine* d'années. » Il fallait dire vingt-deux ans (1770-1792).

noms (d'ailleurs inégaux) un champ aussi vaste que celui de l'art musical moderne? Les influences qui ont agi sur le développement de cet art nous paraissent plus nombreuses et plus complexes. En voulant trop simplifier et généraliser, on donne une idée insuffisante et incomplète de la transformation des principes et des écoles.

L'auteur a eu la bonne idée de terminer son volume par une suite de planches où sont reproduits en extraits quelques-uns des monuments principaux de l'histoire de la musique. Une série de tableaux de ce genre bien choisis peut mieux que de gros volumes résumer pour le public les phases successives du développement de l'art, de même qu'une galerie de tableaux rangés par ordre chronologique est la meilleure histoire d'une école de peinture. Après avoir donné un fac simile d'après Coussemaker et Kiesewetter des exemples de la notation primitive, M. M. met ses extraits à la portée du grand public en les traduisant en notation moderne. C'est là une chose utile. L'atlas aurait évidemment gagné à être plus complet, et les XXII planches qui le composent sont insuffisantes. Elles permettent cependant une sorte de vue d'ensemble des progrès de l'art. M. M. ferait bien dans une deuxième édition de revoir ses planches au point de vue de la correction typographique. Nous signalons entre autres à sa révision la pl. VI et la pl. XV.

E.

VARIÉTÉS.

L'Année Géographique, Revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, missions, relations et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques, par M. Vivien de Saint-Martin. T. XIII (quatorzième année 1875), Paris, Hachette, 1876. xv-473 p. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Nous regrettons d'annoncer pour la dernière fois les utiles annuaires de M. Vivien de Saint-Martin. Ce treizième volume est le dernier. « Le travail qu'exigent les dernières révisions, la lecture des épreuves, et la surveillance de l'impression de mon *Dictionnaire de géographie moderne*, travail encore très considérable malgré le zèle des laborieux auxiliaires qui allègent pour moi cette lourde tâche ; l'achèvement de l'*Atlas universel* dont la publication va marcher de front avec celle du Dictionnaire, et enfin, en même temps que ce double devoir, la rédaction du *Dictionnaire de géographie historique*, œuvre préparée avec amour depuis bien des années et dont l'impression doit succéder immédiatement à celle du Dictionnaire moderne, ces travaux multiples me mettent désormais dans l'impossibilité absolue d'en détourner aucune de mes heures. » Ces promesses compensent en partie l'interruption de l'année géographique puisque — c'est le cas d'emprunter une comparaison à la géographie — puisque le fleuve va devenir estuaire.

Sans manquer de respect au labeur et au dévouement de M. V. de St-M.

et sans méconnaître l'utilité de ses annuaires, nous croyons pouvoir dire, qu'ils commençaient à ne plus être seuls à satisfaire le besoin de curiosité du public. La connaissance des langues s'étant répandue, on lit des revues étrangères de géographie. Bien plus, il s'est fondé en France des revues de géographie qui, si loin qu'elles soient d'égaler les revues étrangères, ne mettent pas moins en circulation un certain nombre de faits et de renseignements. Quelques grands journaux même, comme la *République française*, grâce à la collaboration anonyme d'un éminent géographe, tiennent régulièrement leurs lecteurs au courant des progrès de la géographie. M. V. de St-M., qui a été quelque temps seul sur la brèche, doit être heureux d'assister à ce réveil de l'esprit géographique, bien que son annuaire ait pu trouver une concurrence dans les publications qui se fondent tous les jours.

Et pourtant, à côté des revues géographiques, les annuaires de M. V. de St-M. ont encore leur utilité en résumant d'une façon claire et nette les travaux et les faits de toute une année et en dressant une bibliographie systématique et bien classée de tous les ouvrages relatifs à la géographie de tous les pays du globe. A ce titre, la série de ses œuvres géographiques sera encore longtemps une collection utile, un instrument de travail, pour les hommes d'étude.

H. G.

P. S. Nous apprenons avec satisfaction que l'*Année Géographique* continuera à paraître sous la direction de M. E. Desjardins.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 11 août 1876.

M. de Longpérier, au nom de la commission des antiquités de la France, annonce que cette commission a décerné les trois médailles d'or et les six mentions honorables de l'année 1876 aux auteurs ou éditeurs des ouvrages ci-après désignés :

Médailles d'or : 1. E. Hucher : Le jubé du cardinal Philippe de Luxembourg à la cathédrale du Mans. — G. d'Espinay : Notices archéologiques sur Angers et Saumur ; les enceintes d'Angers. — 3. Bélisaire Ledain : La Gâtine historique et monumentale, province de Parthenay.

Mentions honorables : — 1. A. de Bouteiller (avec la collaboration de MM. L. Gautier et Bonnardot) : La guerre de Metz en 1324. — 2. H. Hervieux : Recherches sur les premiers états généraux (*travail manuscrit*). — 3. A. Longnon : Les limites de la France au quinzième siècle, à l'époque de Jeanne d'Arc. — 4. Germer Durand : Cartulaire de Notre-Dame de Nimes. — 5. D. Brissaud : Les Anglais en Guyenne. — 6. L'abbé J. Corblet : Hagiographie du diocèse d'Amiens, t. I-V.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit un rapport sur les travaux de l'académie pendant le premier semestre de l'année 1876. Ce rapport sera imprimé.

M. Choisy fait une communication au sujet de quelques tombeaux antiques récemment ouverts à Sardes et explorés par lui. Ces tombeaux font partie d'une nécropole antique qui est située près des rives de l'ancien lac Gygée et qui répond très clairement aux indications que donnent Hérodote et Strabon sur les tombeaux des rois de Lydie. Elle se compose d'un groupe de buttes coniques de dimensions diverses, quelques-unes très grandes ; les Turcs lui donnent le nom de « Mille Tertres. » Chaque tombeau consiste en une salle rectangulaire plafonnée en dalles et recouverte d'un *tumulus*, à laquelle donnait accès un couloir ouvert sur le côté sud. Le principal caractère de ces constructions, c'est leur analogie avec certains monuments grecs, tels que le temple de Ségeste : ce sont les mêmes procédés pour la taille des pierres, pour l'appareil et la construction des murs, pour l'établissement des plafonds, etc. — Parmi les objets retrouvés dans les tombeaux, M. Choisy signale des lits en pierre, ornés de sculptures et de peintures à deux couleurs (vert et rouge), sur lesquels on étendait les morts. Ici c'est avec les procédés des Etrusques que l'analogie est frappante. Aussi M. Choisy voit dans cette analogie un argument nouveau à invoquer pour l'opinion qui place chez les Lydiens l'origine des Etrusques.

M. Clermont-Ganneau lit une note sur trois chapiteaux encastrés dans la construction d'un minaret de Jérusalem, qui présentent des traces de sculptures très mutilées. Sur un seul de ces chapiteaux il est encore possible de se faire une idée du sujet représenté : il semble que ce soit la scène de la présentation de Jésus au temple, comme elle est racontée dans le troisième évangile. On distingue encore un personnage que l'on peut reconnaître pour Siméon étendant les bras pour recevoir l'enfant Jésus, et deux autres personnages qui peuvent être Joseph et Marie. Toutes les têtes ont disparu. On aperçoit aussi une aile d'ange, et le nimbe crucifère qui devait surmonter la tête de Jésus, ou peut-être celle de sa mère. Cherchant ensuite d'où peuvent provenir ces sculptures, M. Clermont-Ganneau arrive à conclure qu'elles appartenaient à deux chapelles d'un monument octogone construit autour d'une roche sainte dite la *Sakhra*, que les croisés avaient transformé en une église à laquelle ils donnèrent le nom de *templum domini* et dont plusieurs auteurs du douzième siècle nous ont laissé des descriptions.

Ouvrages déposés : D. GOUBAREFF, La force sociale ; — A. T. LAURIANU si J. C. MASSIMU, Dictionariulu limbei romane, t. II, 1-2 (Bucuresci, 1876, gr. in-8º) ; — Annalile societatei academice romane, t. VIII (Bucuresci, gr. in-8º).

Présentés : — Par l'auteur : Ernest DESJARDINS, Desiderata du corpus inscriptionum latinarum de l'académie de Berlin, t. I, notice pouvant servir de cinquième supplément (Paris, in-folio) ; — *Par M. G. Perrot, de la part de l'auteur :* Ch. CHIPIEZ, Histoire critique de l'origine et de la formation des ordres grecs.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35. — 26 Août — 1876

Sommaire : 159. Le *Rig-Veda*, tr. p. Ludwig. — 160. Le fragment perdu du 4ᵉ Livre d'Ezra, découvert et p. p. Bensly. — 161. Keil, Communications sur Gœthe. — 162. Markham, La mission de Bogle au Tibet. — Académie des Inscriptions.

159. — **Der Rig-Veda oder die heiligen Hymnen der Brâhmana,** zum ersten Male vollstændig ins deutsche übersetzt mit Commentar und Einleitung von Alfred Ludwig. — Erster Band. — Prag. 1876, Tempsky. — I vol. in-8° viii et 476 p.

L'œuvre hâtivement tentée en France par Langlois, et depuis lors toujours différée [1], d'une traduction complète du Rig-Veda, est enfin entreprise en Allemagne par deux savants à la fois, et sera selon toute apparence rapidement achevée de part et d'autre. Nous sommes en 1876 et la dernière livraison du dictionnaire de Pétersbourg est de 1875. Le simple rapprochement de ces dates suffirait pour faire apprécier l'importance de l'œuvre de M. Roth [2] si l'éloge en était encore à faire. Il n'est que juste d'ajouter que l'un des deux nouveaux interprètes, M. Grassmann, a pour sa part largement contribué à faciliter la tâche de ses émules, présents ou futurs, par la publication de son lexique spécial dont l'achèvement a coïncidé avec celui du grand dictionnaire sanskrit. Nous rendrons compte plus tard de sa traduction dont le premier fascicule vient de paraître, et qui, sauf des perfectionnements plus ou moins importants, est déjà virtuellement contenue dans le *Wœrterbuch des Rig-Veda*.

Quant à celle de M. L., bien qu'elle comprenne déjà dans le premier volume que nous annonçons la moitié du recueil des hymnes, nous ne pourrons lui consacrer une étude approfondie avant l'achèvement de la publication entière. Les notes et éclaircissements étant renvoyés au troisième et dernier volume, nous sommes obligé d'attendre ce complément pour ne pas nous exposer, soit à lui faire des objections qu'il aura prévues, au moins en partie, soit même à mal interpréter sa pensée qu'il n'est pas toujours

1. La traduction de M. Max Müller en était restée depuis 1869 au premier volume contenant la traduction de *douze* hymnes. On annonce qu'elle paraîtra enfin dans la grande collection des livres sacrés de tous les peuples, dont le plan a été récemment tracé par le savant professeur d'Oxford.

2. La collaboration de M. Roth au dictionnaire a porté principalement, comme on sait, sur les textes du Rig et de l'Atharva-Veda. — La même année 1875 a vu l'achèvement de l'édition du Rig-Veda avec le commentaire de Sâyana due à M. Max Müller.

facile de saisir dans la traduction même. Cette dernière réflexion n'est pas nécessairement une critique. Nous ne sommes pas de ceux qui croient que le meilleur argument en faveur d'une traduction du Rig-Veda, soit le degré de simplicité et de clarté qu'elle peut présenter. Sauf les reproches d'obscurité que le traducteur aurait encourus dans l'usage qu'il a fait de sa propre langue, reproches qu'un étranger hésite naturellement à accentuer, nous ne saurions nous étonner que les hymnes ne soient pas d'une lecture plus courante dans sa traduction qu'ils ne le sont dans le texte même pour ceux auxquels ce texte est le plus familier. Toute traduction fidèle du Rig-Veda sera, dans beaucoup de ses parties, inintelligible sans commentaire. Reste à trouver pour le commentaire la forme la plus claire, la plus brève, et comme il doit servir non seulement à éclaircir, mais à justifier la traduction, la plus convaincante. Or, sans rien préjuger de celui que M. L. nous promet, nous croyons que ces trois conditions seront toujours moins bien remplies par un commentaire proprement dit, que par un travail d'ensemble où toutes les idées exprimées dans les hymnes seraient classées et élucidées par la comparaison même, en un mot par une sorte d'*Index sententiarum* du Rig-Veda. Il y aurait d'ailleurs tout avantage pour les lecteurs à ce que la publication d'un travail de ce genre précédât celle de la traduction, comme il y a eu nécessité pour le traducteur d'en faire, sous une forme ou sous une autre, la base de son interprétation.

M. L. a, il est vrai, publié l'année dernière sous les titres de *Die Nachrichten über Geographie, Geschichte, Verfassung des alten Indien* (tirage à part des mémoires de l'académie de Bohème), et de *Die philosophischen und religiœsen Anschauungen des Veda in ihrer Entwicklung* (Prague, Tempsky), deux opuscules qui peuvent, dit-il, être considérés comme le « programme » de sa traduction ; mais nous ne voulons pas le prendre au mot. Le premier révèle bien une tendance, selon nous exagérée, à reconnaître aux noms propres du Rig-Veda une valeur historique ou géographique réelle [1]. Cependant les données de ce genre n'auront jamais, même pour l'auteur, qu'une importance infime relativement à la mythologie, à la liturgie, à la théologie, qui sont la vraie matière des hymnes. Or, sur tous ces points, l'étude personnelle et obstinée que suppose le travail de traduction d'un texte aussi difficile, lui a certainement suggéré plus d'idées neuves que n'en pouvait renfermer le second des opuscules cités, simple brochure de circonstance, écrite pour une fête universitaire [2]. Nous devons dire toutefois que, là où il s'y est montré original, nous sommes rarement d'accord avec lui. D'autre part, l'ordre qu'il a cru devoir adopter pour le classement des hymnes dans sa traduction ne répond pas précisément à l'idée que

1. M. L. paraît surtout ne s'être pas assez rendu compte de ce fait que les hymnes mêmes qui peuvent avoir conservé le souvenir d'événements historiques réels, les racontent en tout cas dans un langage presque constamment mythologique, à peu près comme les épopées primitives de tous les peuples.

2. L'inauguration de l'Université de Czernowitz.

nous nous faisons de la place des différentes divinités dans le panthéon védique et de leurs rapports entre elles.

Le nom même de M. L. éveille en outre une inquiétude que nous ne saurions passer sous silence. Les passages obscurs du Rig-Veda, et ils sont nombreux encore, sont autant de cas graves qui semblent appeler naturellement une consultation des différents interprètes : mais l'esprit, sinon la lettre des diverses réponses pourrait souvent être deviné sans peine. L'un proposera de préférence des suppressions ou des interversions de vers, de mots, de lettres, ou quelque autre des expédients d'une critique verbale d'ailleurs purement conjecturale ; celui-ci saisira l'occasion d'enrichir le dictionnaire, celui-là les paradigmes de la grammaire, un quatrième la mythologie, d'un sens, d'une forme, d'un mythe nouveau. M. L. ne s'est pas dissimulé le danger qu'il courait pour son propre compte, en offrant ses avis les plus désintéressés, d'être accueilli par cette objection « Vous êtes linguiste », et, qui pis est, linguiste hétérodoxe, promoteur de la théorie de l'adaptation. Il a cherché à la prévenir dans sa préface : « Je fais remarquer, dit-il, que je ne poursuis pas dans ma traduction le but de démontrer ou de réfuter une théorie linguistique ; je ne me suis laissé guider partout que par les considérations philologiques et par celles qui touchent au fond des choses. » Cette protestation toutefois ne nous rassure qu'à moitié ; car nous avons déjà trouvé dans la traduction plus d'une preuve que M. L. ne fait pas complètement amende honorable, nous ne disons pas de la théorie de l'adaptation qui renferme une idée juste (cf. *Revue Critique*, 1873. I, p. 385), mais de la façon dont il a voulu la confirmer en cherchant dans le Rig-Veda les traces d'une période où toutes les formes auraient été employées l'une pour l'autre. Hâtons-nous d'ajouter pourtant qu'il a senti lui-même les dangers qu'une pareille doctrine ferait courir à l'interprétation, et qu'il en a usé beaucoup moins que ses précédents travaux auraient pu le faire craindre.

Sous ces réserves, et tout en suspendant notre jugement jusqu'au jour où M. Ludwig aura lui-même présenté dans son troisième volume la défense de son œuvre, nous ne voulons pas retarder l'expression de l'estime qui est due en tout cas à un effort considérable poursuivi avec une incontestable compétence.

L'exécution typographique du volume est remarquablement belle.

Abel Bergaigne.

---

160. — Robert L. Bensly, **The missing fragment of the latin translation of the fourth book of Ezra,** discovered and edited, with an introduction and notes. Cambridge, 1875. 95 p. grand in-4°.

Un lecteur même superficiel du livre pseudo-apocryphe, connu sous le nom du quatrième livre d'Ezra, s'aperçoit qu'entre le verset 35 et le verset 36 du septième chapitre il y a une lacune qu'aucun artifice exégétique ne

saurait combler[1]. Depuis le XVI[e] siècle, de vaines tentatives avaient été faites dans ce sens, lorsque, en 1711, Ockley publia une traduction anglaise d'une version arabe de ce livre[2]; cette version fournit entre les deux versets en question un long passage qui rétablit d'une manière naturelle la suite du récit d'Uriel, contenu dans le septième chapitre. L'authenticité de ce passage fut d'abord contestée; la doctrine eschatologique, quelque peu hétérodoxe[3], exposée dans ce morceau, déplut aux théologiens, et suffit pour le rendre suspect. Mais après la publication successive des versions éthiopienne, arménienne et syriaque, qui, à quelques variantes près, reproduisaient toutes les trois le même texte que l'arabe, le doute n'était plus permis.

Cependant il importait de découvrir également l'original latin de ce passage. Il est bien entendu qu'en parlant de l'original latin, nous ne signalons que l'état de choses actuel; car le texte latin lui-même n'est que la version d'un texte grec perdu, et, selon Ewald, le quatrième livre d'Ezra aurait été rédigé primitivement en hébreu[4]. De plus, il est incontestable que Saint-Ambroise cite certains passages de notre livre, que les Bénédictins, éditeurs de ses œuvres, y cherchaient en vain et qui se lisent dans la portion qui manquait (voy. p. 74-76). D'un autre côté, le plus ancien manuscrit, le n° 11,505, fonds latin, de la bibliothèque nationale, qui a été écrit en 822, le fameux *Codex Sangermanensis*, collationné de nouveau par M. Gildemeister en 1865, ne renferme déjà pas plus ce morceau, que les

---

1. Les meilleures éditions de ce livre sont celles de Volkmar (Tübingen, 1863), et de Hilgenfeld (*Messias Judæorum*, Leipzig, 1869).

2. Le texte arabe ne fut publié qu'en 1863 par Ewald. Voy. les détails bibliographiques chez notre auteur, p. 2, note 2. On vient de découvrir un second manuscrit de cette version au Vatican, qui, comme le démontre M. B. (p. 76 et suiv.), n'est qu'une copie du manuscrit de la Bodléienne.

3. Volkmar, *Das vierte Buch Ezra*, p. 92 et 376.

4. Voyez en dernier lieu *Geschichte des Volkes Israël*, VII, 69-82. Hilgenfeld (*l. c.*) a essayé depuis de donner une restitution du texte grec; ce savant incline généralement dans cette littérature plutôt vers une origine hellénique et alexandrine que vers un texte primitif hébreu et palestinien. La question est d'autant plus difficile à résoudre pour le quatrième livre d'Ezra, que nous n'en possédons pas même le texte grec. Cependant une citation de M. Bensly, p. 4, note, mérite peut-être de fixer sous ce rapport notre attention. Dans la Bible latine de Henri Etienne (1545) Petrus Cholinus ajoute à la marge du ch. VII, vers. 33: *et longanimitas congregabitur*, le mot hébreu *yéâsêf*. Or, le sens de cette phrase doit être: et la longanimité cessera, ce qui serait en grec: καὶ ἡ μακροθυμία ἀρθήσεται (cf. *Isaïe*, XVI, 10), mais n'expliquerait nullement l'expression latine *congregabitur*. Le verbe hébreu *âsaf*, au contraire, réunit parfaitement les deux sens de rassembler et d'ôter, tout aussi bien au propre et au figuré. Il y aurait donc à supposer un original hébreu: *wéôrek appayim yéâsêf*, mal rendu par la version. Était-ce là la pensée de Cholinus en écrivant sa glose? — Le nom *diligentia* (III, 19), et *diligentiæ* (VII, 37), employé comme l'équivalent de *lex* ou *mandatum*, fait penser à l'hébreu *pikkoud*, pl. *pikkoudim*, qu'on rencontre si souvent dans le CXIX[e] psaume; la racine *pâkad* a le sens de *diligere*, avoir soin.

Peut-être y a-t-il également au fond du mot difficile *converteris* (XIV, 9), une confusion entre *wat-tâschoub* et *wat-téschéb*.

autres manuscrits de ce pseudo-apocryphe, qui, selon le jugement du savant professeur de Bonn, ne seraient que des copies, tirant directement ou indirectement leur origine du *Codex* de Paris. Mais une circonstance importante qui avait passé inaperçue jusque-là, a été remarquée par M. Gildemeister. En examinant le manuscrit, il reconnut que les mots *non dormibunt* (ch. VII, verset 35) terminaient le *verso* d'un feuillet, tandis que *primus Abraham* (verset 36), avec un *p* miniscule commençait le feuillet suivant et qu'entre les deux feuillets, il se voyait distinctement la marge intérieure, longue d'environ un centimètre d'un feuillet coupé, qui sans aucun doute, avait renfermé le long passage qu'on avait cherché en vain. Cette mutilation était-elle le fait d'un trop zélé théologien, comme nous l'avons déjà fait entrevoir ? Car ce livre, tout rempli des choses messianiques, et sorti évidemment d'une plume juive, écrivant peu de temps après la destruction du Temple, [1], passait bientôt entre des mains chrétiennes qui en altéraient bien des passages [2], et, transformé ainsi, la lecture en fut chaudement recommandée aux fidèles.

Quoi qu'il en soit, M. Bensly, à qui M. Gildemeister avait communiqué sa découverte à Paris, conçut de nouvelles espérances de trouver enfin un manuscrit indépendant du Codex Sangermanensis, et il eut le bonheur de les réaliser à la Bibliothèque communale d'Arras. Il faut lire dans le mémoire de M. Bensly tous les détails de cette heureuse trouvaille. Le savant bibliothécaire de l'Université de Cambridge nous donne une description diplomatique minutieuse du manuscrit nouveau, qui remonte également au IXe siècle, et qu'il compare avec celui de Paris ; il en note consciencieusement toutes les particularités d'orthographe et de grammaire. Les observations qu'il fait à cette occasion sur certains passages du texte latin et des versions arabes et syriaques sont riches en aperçus neufs et utiles pour l'exégèse du livre, et il est impossible de les citer ici [3] ? Une explication du fameux pays d'*Arzerath* (ch. XIII, v. 45), due à M. Schiller-Szinessy, mérite cependant d'être signalée. D'après cet habile hébraïsant, c'est la transcription en grec des mots hébreux *éréz ahéret* (*Deut.* XXIX, 27). L'ancienne prononciation de *éréz* était *arz*, et celle de *ahérét*, *ahart* ; puis le *het* étant souvent rendu en grec par ε, la transcription exacte devenait donc αρζαρεθ et par une métathèse de la voyelle ἀρζαρέθ. La supposition de M. S. est encore confirmée par la Mischna *Sanhedrin*, X, 3, où le verset du Deutéronome « il les jeta dans un *autre pays* (*éréz ahérét*) » est appliqué aux dix tribus amenées en captivité par Salmanassar, et c'est de ces mêmes dix tribus qu'il

1. C'est l'opinion de Gfrœrer, *Das Jahrhundert des Heils*, I. 69-93, suivie par de notables théologiens. Voy. du reste la controverse chez Hilgenfeld, *l. c.*, p. LIV et suiv.

2. Voir les introductions de Volkmar et de Hilgenfeld.

3. Nous renvoyons cependant à p. 24 pour l'ingénieux changement fait à ch. I, v. 38 ; à p. 25 pour II, 15 ; à p. 28 et 56 sur III, 7, 19 et VII, 37 ; à p. 58, note pour l'explication du texte syriaque de Ben-Sira, XXX, 4, etc., etc.

s'agit dans le verset du quatrième livre d'Ezra. Il semble également digne de remarquer que dans un autre passage de la Bible (*Jérémie*, XXII, 26) on lit *hâérèç ahérèt* avec l'article devant le nom sans qu'il soit répété devant l'adjectif, ce qui ne serait possible qu'en prenant les deux mots comme étroitement unis et ne formant plus qu'un tout inséparable.

L'exécution typographique est parfaite. En tête du volume se trouve la reproduction par la photographie d'une page du manuscrit d'Arras, qui a fort bien réussi.

J. DERENBOURG.

---

161. — Robert KEIL, **Vor Hundert Jahren. Mittheilungen über Weimar, Gœthe und Corona Schröter, aus den Tagen der Genie-Periode. Festgabe zur Säkularfeier von Gœthe's Eintritt in Weimar**, 2 vol. in-8°, Leipzig, Veit, 1875. (VIII-260 et VI-296 pages). Prix : 12 fr. 50.

Il y avait, le 7 novembre dernier, cent ans que Gœthe arriva à Weimar. C'est pour célébrer l'anniversaire de cette date qu'ont été publiés les deux volumes ci-dessus indiqués.

Le premier, outre quelques lettres [1] et une poésie, contient le *Journal de Gœthe du 11 mars 1776 au 5 mars 1782*. On savait depuis longtemps que, dès les premiers temps de son séjour à Weimar, Gœthe avait pris l'habitude, à laquelle il resta toujours fidèle, de noter jour par jour ses souvenirs et ses impressions. Lui-même fait allusion à ce *Journal* dans une lettre à Mme de Stein, et Riemer en avait déjà publié des passages dans son livre intitulé : Mittheilungen über Gœthe. Enfin tout récemment, M. Burkhardt en avait donné, dans les *Grenzboten*, un extrait appartenant à la période même qu'embrasse le livre de M. Keil.

Par un heureux hasard, M. Keil se trouve avoir en sa possession, pour les années 1776 à 1782, deux copies complètes [2] de ce *Journal*, dont l'original repose avec tant d'autres précieux documents dans les archives de la famille de Gœthe toujours obstinément fermées à tous les regards [3]. De telles communications sont une bonne fortune trop rare pour les amis de la littérature allemande. Ce *Journal* contient jour par jour, ou peu s'en faut, les renseignements les plus précis sur les occupations de Gœthe, ses relations avec ses amis, ses travaux, ses lectures, ses voyages, etc. Ce sont des

---

1. La lettre d'Aser à Gœthe, que M. Keil publie sous le n° 1, n'est pas inédite comme il semble le croire ; elle a déjà été publiée dans les *Lettres de Gœthe à ses amis de Leipzig*, 2e édition, p. 166.

2. Si ces deux copies reproduisent intégralement l'original, ce dernier n'est pas sans offrir de grandes lacunes ; les plus considérables s'étendent du 11 sept. 1779 au 16 janvier 1780 et du 18 janvier au 31 juillet 1781. La raison de la seconde n'est pas facile à trouver ; la première s'explique facilement ; c'est précisément l'époque du voyage de Gœthe avec Charles-Auguste en Suisse.

3. Un volume contenant la correspondance de Gœthe avec les frères De Humboldt vient pourtant enfin d'en sortir.

notes jetées à la hâte sur le papier, d'une rédaction toujours courte, le plus souvent énigmatique, surtout par suite des signes conventionnels que Gœthe emploie pour désigner les principaux personnages dont il est amené à parler [1]. De temps à autre, et ce n'est pas la partie la moins intéressante de ce *Journal*, le paragraphe se termine par quelques mots relatant la disposition d'esprit de Gœthe, l'impression produite sur lui par une lecture, une conversation, une visite, etc. C'est, on le voit, pour la période, malheureusement bien courte, que fait connaître le livre de M. K., une histoire complète de la vie et des ouvrages du poète, éclairée et commentée par ses propres confessions intimes : confessions d'autant plus précieuses et plus dignes de foi que, dans la pensée de l'auteur, elles n'étaient destinées qu'à lui seul; elles se trouvent par là complètement exemptes de ces réticences et de ces réserves auxquelles l'auteur le plus sincère n'échappe pas, quand il entretient le public de sa personne.

Malheureusement, M. K. ne paraît pas encore s'être fait une idée nette de la méthode qui doit présider à la publication de pareils documents, et nous regrettons d'avoir à constater ici les mêmes défauts qui déparent son édition des *Lettres de la mère de Gœthe*. Réduits pour de longues années encore à ces deux copies peut-être incomplètes, en tout cas divergentes et par là même fautives, d'un seul et même texte inaccessible, nous aimerions à avoir sur ces deux copies les renseignements les plus précis afin de nous former une opinion au moins probable sur leur valeur respective, sur les causes de leurs divergences. De tout cela, pas un mot dans la préface, qui est cependant assez longue [2]. Quelles sont ces deux copies ? Où, quand et par qui ont-elles été faites sur l'original ? Quelles considérations ont décidé M. K. à prendre pour base de son texte l'*une* plutôt que l'*autre* [3] (ce sont les seules désignations sous lesquelles M. K. en parle) ?

Nous devons ajouter que le travail d'annotation entrepris par M. K. pèche également par une absence complète de méthode. S'il destinait son livre aux hommes spéciaux, plus des trois-quarts de ses notes sont inutiles ; elles ne se composent guère que d'extraits de lettres et de mémoires, tous

---

1. Ces signes sont pour la plupart ceux employés en astronomie pour désigner les planètes. Il en est un dont M. K. n'a pas cru pouvoir se hasarder à donner la clef, et pour lequel cependant le nom de Wieland se présente tout d'abord; quoi de plus naturel que de désigner par le signe de Mercure le rédacteur du *Mercure allemand* ? Que M. K. substitue, comme nous l'avons fait, ce nom au signe dans tous les passages qui le contiennent, il se convaincra que presque partout cette interprétation se trouve d'accord avec les faits déjà connus et que, dans les rares endroits où aucun document n'en confirme directement l'exactitude, rien du moins ne vient l'infirmer.

2. Il est vrai que les 10 dernières pages sur 18 se composent exclusivement d'extraits du *Journal*; M. K. aurait bien pu laisser au lecteur le soin d'aller les chercher lui-même dans le texte quelques pages plus loin.

3. On aimerait d'autant mieux à être fixé sur ce point qu'au premier abord les variantes de l'*autre* copie sont souvent plus complètes et plus claires que le texte même.

aussi connus les uns que les autres : tout au plus était-il nécessaire d'y renvoyer le lecteur. Si au contraire M. K. a voulu rendre la lecture de son livre facile pour le grand public, son commentaire est loin d'être complet : à côté des choses les plus simples qu'il explique avec prolixité, il laisse sans éclaircissement les noms et les faits les moins connus [1]. Ces remarques, est-il besoin de le dire ? ne tendent nullement à déprécier le service qu'a rendu M. K. en mettant au jour un des documents les plus propres à faire pénétrer dans l'intimité de Gœthe : elles ont surtout pour but, dans le cas bien désirable où il aurait encore de telles communications à faire, d'appeler son attention sur des défauts qui rendent l'usage de son livre moins profitable et moins agréable et dont il lui serait facile de s'affranchir, en s'astreignant un peu plus rigoureusement aux règles universellement admises en matière de publication de textes.

Nous pouvons être plus bref pour le second volume, dans lequel M. K. retrace la vie de la célèbre actrice et cantatrice de Weimar, Corona Schrœter. Aussi bien n'y a-t-il qu'un seul reproche à adresser à M. K., son excessive partialité pour Corona, partialité qui trop souvent lui fait oublier jusqu'aux plus simples convenances. Nous rendons pleine justice au zèle avec lequel il a rassemblé les traits encore épars de cette physionomie intéressante. Il a beaucoup ajouté, par ses recherches personnelles, à ce que l'on savait de Corona, surtout jusqu'à son arrivée à Weimar, et le tableau qu'il nous fait de sa jeunesse, quoique péchant peut-être par un petit excès d'enthousiasme, n'en est pas moins très agréable et très réussi.

Mais, dès l'arrivée de Corona à Weimar, la manière de M. K. change absolument. Désormais c'est bien moins à glorifier Corona, qu'à écraser Mme de Stein, qu'il emploie tous ses efforts. Dès la première entrevue de Gœthe et de Corona à Leipzig, une secrète sympathie les avait poussés l'un vers l'autre. Cette sympathie se changea-t-elle en un violent amour de la part du poète, dès qu'il vécut à Weimar, dans la société de Corona ? Gœthe songea-t-il un moment à associer à son existence cette femme digne de lui sous tous les rapports ? M. K. n'en doute pas ; et, s'il n'en fut pas ainsi, Mme de Stein est seule coupable à ses yeux. Aussi la prend-il à partie avec toute l'ardeur d'une rancune personnelle. Dénigrement systématique, reproches injustes, allusions blessantes, soupçons injurieux, il ne lui épargne rien ; il reprend pour son compte les accusations de M. Stahr, et les aggrave encore par son ton sarcastique. Naturellement tous les prétendus défauts de Mme de Stein sont soigneusement mis en parallèle avec les qualités correspondantes de Corona, et la coquetterie sensuelle et raffinée de Mme la baronne, comme il affecte ironiquement de l'appeler, ne sert qu'à relever la pureté ingénue et la candeur virginale de la jeune cantatrice. Pour rester conséquent avec lui-meme, M. Keil n'hésite même pas à torturer dans tous

1. Parfois même, trompant par un renvoi le lecteur qui s'attend à quelques mots d'éclaircissement, il lui offre pour toute note..... un point d'interrogation !

les sens, à révoquer en doute au besoin ce *Journal* qu'il publie dans le premier volume, la *Correspondance de Gœthe avec Mme de Stein*, bref tous les témoignages positifs qui pourraient contredire son système préconçu.

A-t-il du moins le mérite d'être arrivé à son but ? Nullement. Le portrait de Corona est, nous l'avons dit et nous le répétons volontiers, très réussi de tous points. On voit bien qu'il y avait en elle plus qu'une actrice et qu'une cantatrice. Son génie et ses grandes qualités incontestables apparaissent dans tout leur éclat, comme elles le méritent. Mais le point qui pour nous était le plus intéressant reste aussi obscur après qu'avant. Quelle a été l'attitude de Gœthe vis-à-vis de Corona, quelle a été l'influence de la grande actrice sur le poète ? On ne le savait guère avant le livre de M. Keil, on ne le sait pas beaucoup plus après, et ce n'est pas son ouvrage, tout de tendances et de suppositions, qui nous permettra de nous former une opinion à ce sujet. Quant à ce que Mme de Stein a été pour Gœthe, nous le savions par le livre bien autrement impartial de M. Düntzer et ce n'est pas celui de M. Keil qui nous fera changer d'avis.

Albert FÉCAMP.

---

162. — **Narratives of the mission of George Bogle to Tibet,** and of the Journey of Thomas Manning to Lhasa by Clements R. MARKHAM. London, Trübner and Co 1876. In-8° pp. CLXI-354.

Les papiers de Bogle ont excité pendant un quart de siècle une curiosité qui ne fut point satisfaite ou ne le fut que très imparfaitement. On n'espérait plus guère les voir imprimer. En nous en donnant la meilleure partie, M. Markham comble une lacune regrettable, un véritable *desideratum*.

En 1774, Warren Hastings, ayant sur le développement du commerce de l'Inde anglaise des vues très étendues et très élevées, qui n'ont pas été adoptées par ses successeurs, profita d'une circonstance favorable pour envoyer une ambassade aux chefs du Boutan et du Tibet : cette importante mission fut confiée à un jeune employé de la compagnie des Indes, George Bogle. En 1777 et en 1779, le docteur Hamilton, qui avait accompagné Bogle, fut encore envoyé deux fois de suite au Tibet par le gouverneur-général. Bogle lui-même se disposait à renouveler son voyage lorsqu'il mourut en 1781, âgé seulement de 34 ans. Privé du concours de cet homme capable, W. Hastings ne se découragea pas ; il confia la nouvelle ambassade au capitaine Samuel Turner, un de ses parents. Un indigène de l'Inde, le Gosaïn Purangir, qui avait accompagné tous les envoyés du gouverneur-général, était encore en mission au Tibet quand Warren Hastings fut rappelé en Angleterre dans l'année 1785 qui suivit le retour de Turner. Depuis, il n'y eut plus de relations diplomatiques entre l'Inde et le Tibet. En 1811, Thomas Manning alla jusqu'à Lhasa, mais sans être investi d'une mission officielle. A plusieurs reprises, et surtout dans ces derniers temps, des difficultés de voisinage amenèrent des relations politiques extraordinaires avec le Boutan, et avec le

Boutan seulement (je dis le « Boutan seulement » à l'exclusion du Tibet, car il y eut aussi des relations avec le Népal). En outre, des voyages d'exploration, exécutés principalement par des naturels sous la direction d'Européens, ont été entrepris récemment, d'une manière systématique, et poussés même assez avant dans le Tibet, mais dans des vues purement scientifiques, sans aucun apparat, et surtout sans étiquette officielle.

Samuel Turner publia à Londres, en 1800, une relation de son ambassade. Cet ouvrage, complété par les travaux de R. Saunders, compagnon de Turner, sur l'histoire naturelle du pays, et augmenté d'un atlas renfermant, avec des cartes et des fac-simile d'écriture, les vues prises par le lieutenant Davis, autre membre de l'ambassade, a été pendant longtemps le seul ouvrage sur le Tibet un peu complet et lisible qui ait été à la disposition de tous les lecteurs. Il fut immédiatement mis à la portée du public français par Castera. Une publication semblable à celle de Turner, et même plus importante, à cause de la part que l'administration de l'Inde se proposait d'y prendre, devait être la conséquence de la mission de Bogle. Bogle avait en effet réuni de nombreuses notes que sa fin prematurée l'empêcha de coordonner pour en faire la matière d'un grand ouvrage quasi-officiel, projeté par Warrenn Hastings. La mort de l'ambassadeur et la cessation des pouvoirs du gouverneur-général impliqué dans un long et difficile procès, mirent obstacle à l'exécution de ce grand dessein. Néanmoins, les papiers de Bogle, dont on connaissait l'existence, excitaient une vive curiosité ; quelques personnes en avaient eu communication, en possédaient même des copies plus ou moins complètes. Il s'en fit des publications partielles. Une lettre de M. Stewart, rendant compte de la mission de Bogle, parut en 1777 dans les « Philosophical transactions » ; elle fut traduite en français et publiée en 1796 par Parraud, le même qui avait fait passer dans notre langue (avec plus de zèle que de bonheur) la célèbre version anglaise du Bhagavat-Gitâ de C. Wilkins. En même temps Billecocq publiait un *Extrait du voyage de Bogle* emprunté à un ouvrage anglais intitulé : « Essai sur l'histoire etc. des Hindous, par Craufurd. » Ces deux opuscules, suivis de morceaux relatifs aux missions de Turner et de Purangir, et précédés de la relation des voyages du jésuite portugais Antonio d'Andrada, parurent en un petit volume in-18 de XII-214 pages sous ce titre : *Voyages au Thibet faits en 1625 et 1626 par le père d'Andrada, et en 1774, 1784 et 1785 par Bogle, Turner et Pourunguir, traduits par J. P. Parraud et J. B. Billecocq. Paris, an IV.* Ce petit volume qui témoigne de l'intérêt avec lequel on suivait en France les publications étrangères et notamment celles qui se rapportent à l'Asie n'est pas inconnu à M. M., car il le cite à propos des voyages d'Andrada, c'est-à-dire de la partie du volume qui a le moins rapport au sujet principal de son livre (p. LVI, note) mais il n'en a qu'une connaissance très imparfaite, car il ignore le nom de Parraud qu'il appelle « Péron » et semble ne pas se douter de l'importance relative avec laquelle la mission de Bogle est représen tée dans cette publication. Par contre, il cite (p. CLII) une traduction française

de la lettre de Stewart, qui doit être peu connue ; elle aurait paru à Péking en 1789 sous le nom de *Bryltophend*, et devait « se trouver à Paris. » — Nous croyons qu'on aurait de la peine à trouver à Paris en 1876 le volume de *Bryltophend* (!) et c'est une raison de plus pour remercier M. M. de la révélation de cette rareté bibliographique.

Que M. M. soit mal instruit de ce que contient le volume de Parraud et Billecocq, nous n'en sommes point étonné ; nous sommes plus surpris de voir qu'il ignore les extraits de Craufurd. Car il ne cite pas cet auteur et il déclare (p. CLII) que « la lettre de M. Stewart est le premier et *jusqu'à présent le seul* compte-rendu de la mission de Bogle qui ait vu le jour. » — Or, il n'est point douteux que l'ouvrage de Craufurd publié en 1792 contient des extraits textuels du journal de Bogle. Dans l'*Avis préliminaire* qui précède la traduction de Billecocq, emprunté selon toute apparence à Craufurd lui-même, on lit cette phrase. « Comme j'ai eu l'avantage de lire une grande partie de ces manuscrits, je vais en donner un extrait [1]. » — Ces extraits, guillemetés dans la traduction de Billecocq, sont d'une authenticité incontestable, car j'en ai retrouvé le texte dans le volume de M. M. ; et comme le remarquent les éditeurs de *Voyages au Thibet, etc.*, ils ne font pas double emploi avec les renseignements fournis par Stewart, de sorte que, en réunissant le tout, on avait un aperçu déjà assez intéressant des papiers de Bogle. Assurément les maigres extraits recueillis par Craufurd, si précieux qu'ils fussent dans le temps où ils parurent, ne peuvent rien retrancher à l'importance de la publication de M. Markham ; mais dans l'historique des papiers de Bogle et des effort tentés pour en livrer le contenu au public, il est juste de ne pas oublier Craufurd, ni même son modeste traducteur Billecocq.

Parmi les personnes qui possédaient des copies plus ou moins complètes des papiers de Bogle, il faut compter William Markham, qui avait été secrétaire particulier de W. Hastings. Quant aux papiers eux-mêmes, la famille les conserva en Ecosse avec le dessein de les publier. Après bien des retards, elle conclut en janvier 1792 [2], un arrangement avec Al. Dalrymple à

---

1. J'avoue que je ne connais pas autrement l'ouvrage de Craufurd. Je le trouve porté dans le dernier numéro du Catalogue de la librairie Quaritch de Londres (Bibliotheca orientalis, May 1876) sous le n° 10936, en cette manière : « Craufurd's Sketches relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos 2 vols. 8°, 1792. — C'est une deuxième édition ; l'ouvrage avait paru d'abord en un volume en 1790.

2. Il est à remarquer que cette année 1792 est la date de la publication de Craufurd ; cette coïncidence est-elle purement synchronique ? Ne peut-on pas supposer que Craufurd a connu par Dalrymple les *extraits* insérés dans son ouvrage ? Et s'il en est ainsi, dans quelles conditions la communication s'est-elle faite ? La publication de Craufurd aurait-elle été l'exécution, au moins partielle et provisoire, des engagements pris par Dalrymple ? — Je me permets d'appeler l'attention de M. M. sur ces questions qui paraissent lui avoir échappé, quoiqu'il ait mis dans la phrase relative à Dalrympe une expression légèrement dubitative (« it seems » p. CLIV). — Peut-être y a-t-il ici un point assez intéressant de l'histoire des papiers de Bogle à éclaircir.

qui les manuscrits devaient être livrés; Dalrymple dut même recevoir copie d'une portion importante du journal de Bogle; mais aucune publication ne fut faite, et le manuscrit que Dalrymple avait reçu fut plus tard acquis par le British Museum, où il est encore (p. CLIV-CLV). M. Clements Markham, petit-fils de William, ayant retrouvé la copie du journal de Bogle qui avait appartenu à son grand-père, fut amené par cela même à s'occuper de la mission accomplie par l'envoyé de W. Hastings. Il fut parfaitement secondé dans ses recherches, et reçut de Miss Martha Brown de Lanfine, représentant de la famille Bogle, tous les papiers du célèbre voyageur, déjà classés par les soins de M. Gairdner de Kilmarnock. Il se livra à un travail très minutieux, lut tous ces papiers et put ainsi en extraire une relation de la mission de Bogle dans les termes mêmes de l'auteur, en prenant pour base le journal complété par des extraits de la correspondance. Les notes de Thomas Manning furent également remises par son neveu à M. M. qui les publie pour la première fois, et réunit ainsi en un volume les deux premières visites faites par des Anglais aux deux capitales du Tibet (Digartchi, de la province de Tsang, et Lhasa de la province de Uï) et aux deux pontifes tibétains (Le Pantche rin-po-tche et le Dalai-Lama).

M. M. a eu l'excellente idée de joindre à ces deux documents si importants et inédits un travail d'ensemble sur le Tibet, les recherches de tout genre, explorations, travaux historiques, philologiques, géographiques et autres dont il a été l'objet, ainsi que certaines relations de voyageurs non anglais. L'exécution de ce plan si largement conçu a produit le volume que nous annonçons et dont nous allons énumérer les diverses parties qu'on sera sans doute bien aise de trouver indiquées ici :

I. *Dédicace* (p. I-IV) adressée au gouverneur-général de l'Inde, Lord Northbrook, l'un des successeurs de W. Hastings, parce que Bogle, s'il avait publié lui-même le récit de sa mission, l'aurait dédié au gouverneur-général. (La figure de W. Hastings plane sur tout l'ouvrage de M. M. et le portrait de ce personnage est en tête du volume).

II. *Préface* (p. V-XX) faisant connaître sommairement le plan du livre, les parties qui le composent, l'origine des documents sur lesquels il repose en même temps que la manière dont ils sont parvenus à l'éditeur et finissant par une table très complète qui donne avec toutes les divisions de l'ouvrage l'indication page par page des matières traitées.

III. *Introduction* (p. XXI-CXXIII) où l'on trouve une esquisse géographiques (p. XXIII-XL), et historique (p. XLII-LV) du Tibet, une revue de tous les travaux des missionnaires, des diplomates, des savants qui sont allés au Tibet, au Boutan et au Népal, ou qui se sont occupés de ces pays depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. L'auteur semble n'avoir rien omis de ce qui s'est fait; il est même informé de ce qui se fera, car il nous apprend (p. LIX) qu'il se prépare une publication d'un haut intérêt sur le P. Desideri dont on n'a jamais publié que de courts fragments, mais qui a laissé un manuscrit daté de 1727, formé de 500 pages d'une écriture serrée.

mais claire et lisible. Ce manuscrit conservé à Pistoia dans une bibliothèque privée sera mis en œuvre et probablement publié par M. Carlo Puini.

IV. *Note sur les cartes du Tibet, du Népal, du Sikkim et du Boutan* (p. CXXIV-CXXX). L'auteur y retrace en quelque sorte l'historique de la science géographique en ce qui concerne le Tibet. Il constate l'importance capitale de la carte de d'Anville, importance qui subsiste encore malgré les résultats acquis depuis ce géographe jusqu'à présent ; aussi a-t-il joint à son ouvrage un fac simile de la carte de d'Anville. Il l'a également enrichi d'une autre pièce fort curieuse, la reproduction d'une carte manuscrite, conservée au musée de Middelbourg, celle du voyageur hollandais Van de Putte, mort en 1745 à Batavia à 45 ans, sans avoir pu préparer la publication des notes nombreuses et de tout genre recueillies par lui dans ses voyages à travers l'Asie. Cette carte faite à Lhasa sur les indications d'un prince tibétain et où les noms sont écrits en italien, est un des rares débris des papiers de Van de Putte échappés à la destruction ordonnée par le voyageur lui-même. A ces deux cartes anciennes M. M. en a ajouté deux modernes, l'une du Tibet et des pays limitrophes du Sud, sur laquelle sont tracés les itinéraires des voyageurs dans ces cent dernières années (depuis Bogle 1774 jusqu'à Przewalski, 1774-1874) — et une carte spéciale des itinéraires de Bogle et Turner (qui ont fait le même trajet) et de Manning.

V et VI. *Esquisses biographiques de George Bogle* (p. CXXXI-CXLIV) *et de Thomas Manning* (p. CLV-CLXI). Le lecteur y suit les deux voyageurs dans leur carrière aventureuse, et y apprend à connaître le caractère de ces deux hommes, les inoffensives excentricités de Manning, qui, entre autres singularités, portait une barbe descendant jusqu'à la ceinture, et les qualités affectueuses de Bogle, son attachement à son protecteur, W. Hastings, son dévoûment à sa famille qu'il ne revit plus après l'avoir quittée à l'âge de 23 ans, mais qu'il n'oublia jamais, avec laquelle il ne cessa de correspondre, qu'il aida puissamment dans ses difficultés financières lui faisant d'importants envois d'argent pour lui conserver le domaine de Daldowie, sur les bords de la Clyde, où lui-même était né et avait passé son enfance.

VI. *Récit de la mission de George Bogle* (p. 1-210). C'est le journal de Bogle, complété de la façon expliquée ci-dessus, et distribué en 19 chapitres. Les six premiers sont relatifs au Boutan que l'ambassadeur traversa d'abord. Les chapitres VII à IX contiennent le récit du voyage dans le Tibet ; — les chapitres X à XVI le récit du séjour de Bogle au Tibet, des entrevues, négociations, excursions, observations qui signalèrent son ambassade ; — le chapitre XVII est consacré au retour ; le XVIIIe est le rapport de Bogle à Hastings sur sa mission ; le XIXe est un mémorandum sur le voyage du Lama à Péking, où Bogle propose de le rejoindre : ce memorandum complète heureusement les pièces relatives à cette affaire ajoutées en appendice à l'ouvrage de Turner et auxquelles il faut joindre le récit du voyage et de la mort du Lama par Purangir, récit inséré par Dalrymple dans l'« Oriental repertory », et dont Castera a mis la traduction à la suite de son *Ambassade au Thibet et au Boutan* de S. Turner.

VIII. *Voyage de Thomas Manning* à Lhasa (p. 213-294) : neuf chapitres consacrés le premier à l'aller, le deuxième au retour (simples notes de voyageur d'une concision parfois extrême), les autres à la description de la ville, aux événements généraux, aux aventures personnelles du voyageur, à la résidence et à la personne du Lama. Manning qui avait fait de très fortes études à Cambridge, où il excellait surtout dans les mathématiques commença à apprendre le Chinois en France, ayant eu de bonne heure l'intention de visiter l'Orient. La guerre de 1803 le força de partir, et le passeport qu'il obtint est le seul que Napoléon ait signé pour un Anglais après la rupture de la paix d'Amiens. Manning rappela cette circonstance à l'empereur déchu lorsqu'il le vit à Ste-Hélène en revenant d'Asie. C'est en septembre 1811 qu'il était parti de l'Inde pour le Tibet ; il dut quitter Lhasa le 19 avril 1812. Il voyageait en faisant de la médecine, procédé qui peut donner de grandes facilités, mais n'est pas toujours une garantie certaine contre les dangers et peut lui-même en faire naître. Si Manning avait prolongé son séjour dans la capitale du Tibet ou tenté d'aller plus loin, l'empereur de Chine « aurait envoyé demander sa tête ; mais aimant mieux la garder sur ses épaules », il avait pris le parti de s'en aller. Son interprète chinois avait été arrêté et mis aux fers.

IX. *Trois appendices* savoir : 1° Récit des voyages du Jésuite Grüber vers 1660 (p. 295-302) extrait de la « Collection of voyages » de Ashley ; 2° Lettre du Jésuite Desideri (p. 302-308) traduite des *Lettres curieuses et édifiantes ;* 3° Compte-rendu du Royaume du Tibet par Prazio della Penna (p. 309-340) traduit du *Journal asiatique* de Paris, où Klaproth en avait publié le texte italien en 1835. — La relation des voyages du P. d'Andrada, le premier explorateur du Tibet qui ait donné un récit suivi de ses pérégrinations, méritait une place dans cet appendice ; nous en regrettons l'absence.

X. Index alphabétique très complet terminant l'ouvrage.

Nous avons déjà dit qu'il y a en tête du volume un portrait de W. Hastings ; on y trouve aussi un fac-simile d'une de ses lettres à Bogle ; nous eussions mieux aimé que ces deux pièces fussent directement relatives à Bogle lui-même. Des huit gravures qui achèvent l'ornement du volume une seule est originale, c'est le dessin du triple collier enchanté offert par le Lama à Bogle ; car la vue du Potala (résidence du Dalaï-Lama), intercalée dans le texte comme la figure précédente, est empruntée à l'ouvrage de Kirche, et les six autres vues de Boutan et du Tibet proviennent de l'atlas de S. Turner. La remarque faite sur les gravures s'applique jusqu'à un certain point à la publication tout entière. En paraissant, l'une après cent ans, l'autre après 64 ans, les relations de Bogle et de Manning se sont laissé devancer la première par celle de Turner, la deuxième par celle de Huc. On ne peut nier que l'intérêt ne s'en trouve quelque peu atténué. Mais ce sont des documents qui conservent néanmoins toute leur valeur ; et quand il s'agit de contrées si peu accessibles et si rarement visitées, la

multiplicité des témoignages ne peut jamais être trop grande. Le lecteur pour qui la réalité du voyage de Huc et Gabet est encore l'objet d'un doute est sûr de trouver dans le récit de Manning des détails parfaitement authentiques. Même après Turner, Bogle nous instruit, soit qu'il confirme ce que dit son successeur en ambassade qui est son prédécesseur en publication, soit qu'il nous donne des détails sur des points différents ou raconte des faits que lui seul a vus et pu voir.

En terminant nous rendrons encore une fois hommage au soin minutieux apporté par l'auteur à la composition de son ouvrage. Ce soin est particulièrement apparent dans les noms propres surtout les noms géographiques; il a toujours soin de citer la forme donnée à chacun d'eux par les divers auteurs. Il est avec raison très réservé dans le choix de la forme la meilleure et encore plus dans la restitution de la forme originale[1]. Dans toutes ses parties, le travail de M. Markham atteste les recherches les plus étendues, l'exactitude la plus scrupuleuse, les connaissances les plus sûres. Tant par la partie qui lui est propre que par celle dont les matériaux ont été fournis par d'illustres voyageurs, M. Markham a fait une publication qui a droit à l'estime des historiens, des orientalistes et du public lettré.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 18 août 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie l'estampage d'une inscription grecque, envoyé par le président de l'association évangélique de Smyrne. Cet estampage est remis à M. Egger, qui se charge de l'examiner.

L'académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, M. Geffroy, de l'académie des sciences morales et politiques, directeur de l'école française de Rome, présente à l'académie un article qu'il a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* au sujet de cette école, et ajoute sur le même sujet quelques observations complémentaires. Il défend, contre les objections qui ont été présentées par plusieurs personnes, le titre donné à cette école, d'*école française de Rome* : ce titre, répondant exactement à celui de l'*école française d'Athènes*, indique bien l'analogie des deux institutions. Il suffit d'ailleurs de quelque attention pour distinguer l'école française de Rome de l'*académie de France* à Rome, spécialement destinée aux artistes. M. Geffroy indique ensuite quelques perfectionnements dont

1. Je dois cependant signaler l'altération du terme (sanskrit) *Bodhisattva*, maintenant bien connu, et que M. M. écrit à tort *Buddhisattva*. — A la page 26, il oppose la leçon *Rimpochi* de Schlagintweit à la leçon *Rimbochê* de Bogle, donnant raison à Bogle. La différence est légère : cependant c'est plutôt Schlagintweit qui a raison.

VIII. *Voyage de Thomas Manning* à Lhasa (p. 213-294) : neuf chapitres consacrés le premier à l'aller, le deuxième au retour (simples notes de voyageur d'une concision parfois extrême), les autres à la description de la ville, aux événements généraux, aux aventures personnelles du voyageur, à la résidence et à la personne du Lama. Manning qui avait fait de très fortes études à Cambridge, où il excellait surtout dans les mathématiques commença à apprendre le Chinois en France, ayant eu de bonne heure l'intention de visiter l'Orient. La guerre de 1803 le força de partir, et le passeport qu'il obtint est le seul que Napoléon ait signé pour un Anglais après la rupture de la paix d'Amiens. Manning rappela cette circonstance à l'empereur déchu lorsqu'il le vit à Ste-Hélène en revenant d'Asie. C'est en septembre 1811 qu'il était parti de l'Inde pour le Tibet ; il dut quitter Lhasa le 19 avril 1812. Il voyageait en faisant de la médecine, procédé qui peut donner de grandes facilités, mais n'est pas toujours une garantie certaine contre les dangers et peut lui-même en faire naître. Si Manning avait prolongé son séjour dans la capitale du Tibet ou tenté d'aller plus loin, l'empereur de Chine « aurait envoyé demander sa tête ; mais aimant mieux la garder sur ses épaules », il avait pris le parti de s'en aller. Son interprète chinois avait été arrêté et mis aux fers.

IX. *Trois appendices* savoir : 1° Recit des voyages du Jésuite Grüber vers 1660 (p. 295-302) extrait de la « Collection of voyages » de Ashley ; 2° Lettre du Jésuite Desideri (p. 302-308) traduite des *Lettres curieuses et édifiantes ;* 3° Compte-rendu du Royaume du Tibet par Prazio della Penna (p. 309-340) traduit du *Journal asiatique* de Paris, où Klaproth en avait publié le texte italien en 1835. — La relation des voyages du P. d'Andrada, le premier explorateur du Tibet qui ait donné un récit suivi de ses pérégrinations, méritait une place dans cet appendice ; nous en regrettons l'absence.

X. Index alphabétique très complet terminant l'ouvrage.

Nous avons déjà dit qu'il y a en tête du volume un portrait de W. Hastings ; on y trouve aussi un fac-simile d'une de ses lettres à Bogle ; nous eussions mieux aimé que ces deux pièces fussent directement relatives à Bogle lui-même. Des huit gravures qui achèvent l'ornement du volume une seule est originale, c'est le dessin du triple collier enchanté offert par le Lama à Bogle ; car la vue du Potala (résidence du Dalaï-Lama), intercalée dans le texte comme la figure précédente, est empruntée à l'ouvrage de Kirche, et les six autres vues de Boutan et du Tibet proviennent de l'atlas de S. Turner. La remarque faite sur les gravures s'applique jusqu'à un certain point à la publication tout entière. En paraissant, l'une après cent ans, l'autre après 64 ans, les relations de Bogle et de Manning se sont laissé devancer la première par celle de Turner, la deuxième par celle de Huc. On ne peut nier que l'intérêt ne s'en trouve quelque peu atténué. Mais ce sont des documents qui conservent néanmoins toute leur valeur ; et quand il s'agit de contrées si peu accessibles et si rarement visitées, la

multiplicité des témoignages ne peut jamais être trop grande. Le lecteur pour qui la réalité du voyage de Huc et Gabet est encore l'objet d'un doute est sûr de trouver dans le récit de Manning des détails parfaitement authentiques. Même après Turner, Bogle nous instruit, soit qu'il confirme ce que dit son successeur en ambassade qui est son prédécesseur en publication, soit qu'il nous donne des détails sur des points différents ou raconte des faits que lui seul a vus et pu voir.

En terminant nous rendrons encore une fois hommage au soin minutieux apporté par l'auteur à la composition de son ouvrage. Ce soin est particulièrement apparent dans les noms propres surtout les noms géographiques; il a toujours soin de citer la forme donnée à chacun d'eux par les divers auteurs. Il est avec raison très réservé dans le choix de la forme la meilleure et encore plus dans la restitution de la forme originale[1]. Dans toutes ses parties, le travail de M. Markham atteste les recherches les plus étendues, l'exactitude la plus scrupuleuse, les connaissances les plus sûres. Tant par la partie qui lui est propre que par celle dont les matériaux ont été fournis par d'illustres voyageurs, M. Markham a fait une publication qui a droit à l'estime des historiens, des orientalistes et du public lettré.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 18 août 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie l'estampage d'une inscription grecque, envoyé par le président de l'association évangélique de Smyrne. Cet estampage est remis à M. Egger, qui se charge de l'examiner.

L'académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, M. Geffroy, de l'académie des sciences morales et politiques, directeur de l'école française de Rome, présente à l'académie un article qu'il a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* au sujet de cette école, et ajoute sur le même sujet quelques observations complémentaires. Il défend, contre les objections qui ont été présentées par plusieurs personnes, le titre donné à cette école, d'*école française de Rome* : ce titre, répondant exactement à celui de l'*école française d'Athènes*, indique bien l'analogie des deux institutions. Il suffit d'ailleurs de quelque attention pour distinguer l'école française de Rome de l'*académie de France* à Rome, spécialement destinée aux artistes. M. Geffroy indique ensuite quelques perfectionnements dont

1. Je dois cependant signaler l'altération du terme (sanskrit) *Bodhisattva*, maintenant bien connu, et que M. M. écrit à tort *Buddhisattva*. — A la page 26, il oppose la leçon *Rimpochi* de Schlagintweit à la leçon *Rimbochê* de Bogle, donnant raison à Bogle. La différence est légère : cependant c'est plutôt Schlagintweit qui a raison.

les règlements qui régissent aujourd'hui l'école lui paraissent susceptibles. Les élèves de l'école, par exemple, sont tenus de remettre chacun un mémoire, dès la première année dans les premiers jours du mois de juin. Or, les élèves nommés chaque année au mois d'octobre, ne pouvant, à cause des délais nécessaires pour le voyage et pour quelques travaux préparatoires, commencer à travailler avant la fin de janvier, n'ont que quatre mois pour rédiger le mémoire qui leur est demandé : c'est un délai trop court, qu'il faudrait étendre. M. Geffroy trouve également regrettable le règlement qui, en obligeant les membres de l'école d'Athènes à passer d'abord un an à l'école de Rome, exige en même temps que leur nomination à Athènes précède cette année d'études préparatoires à Rome. Il peut arriver que dans son séjour à Rome un membre désigné de l'école d'Athènes soit amené à reconnaître que ses aptitudes et ses goûts le portent plutôt vers les études qui se poursuivent à l'école de Rome, et il est fâcheux en pareil cas qu'il se trouve lié par une nomination antérieure qui l'empêche de suivre sa vocation. — M. Geffroy indique en outre quelques mesures qui ont été prises par la direction de l'école. Il a été ouvert un registre où sont indiqués les objets de travaux, les questions importantes que divers savants signalent à l'attention des membres de l'école. Ce registre doit servir à aider les nouveaux arrivants dans le choix de leurs sujets de travaux. En outre des conférences intérieures ont été organisées, dans lesquelles chaque membre vient tour à tour rendre compte des résultats de ses recherches personnelles. A propos de cette communication, M. L. Quicherat émet le vœu qu'il soit créé un journal dans lequel seraient publiés à mesure de leur achèvement les divers travaux des membres de l'école. Cette proposition, sur la demande de M. Egger, est renvoyée à la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome

M. Duruy, continuant la série de ses lectures sur la société romaine au second siècle de notre ère, lit un morceau sur les idées et la littérature de cette époque. Il passe en revue les principaux auteurs latins du second siècle. Chez tous également, si l'on excepte les écrits philosophiques de Sénèque et les ouvrages des jurisconsultes, il trouve un fond d'idées très faible à côté d'un grand raffinement dans la forme : même chez les plus grands, comme Tacite, on ne rencontre qu'une profondeur plus apparente que réelle ; Tacite ne fut ni un philosophe ni un politique. Cette époque où le goût des lettres fut si répandu fut une époque pauvre en littérature.

Julien HAVET.

ERRATA.

N° 34, p. 113, 12 lignes avant la fin, au lieu de *Baghavata*, lisez *Bhagavata*. — *Ibid.*, p. 120, l. 33, au lieu de *laissé*, lisez *laissés*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36. — 2 Septembre — 1876

163. — **Middle-breton hours** edited with a translation and glossarial index by WHITLEY STOKES. Calcutta, 1876, in-8°, 104 pages.

Il existe en Bretagne deux exemplaires d'un livre d'heures imprimé en gothique, sans date, mais qui contient un calendrier pour l'année 1524. Une partie du texte est en breton. M. W. S. a réimprimé cette partie; à la suite il a mis des extraits bretons du missel de Léon de 1526 et du catéchisme de Gilles de Keranpuil, 1576 ; il a accompagné le tout d'une traduction en anglais et placé à la fin un glossaire qui donne : 1° les différentes formes sous lesquelles chaque mot apparaît dans les textes qui précèdent ; 2° la traduction en anglais ; 3° un certain nombre d'indications intéressantes au point de vue de la grammaire comparée.

La publication de M. W. S. est la quatrième qui ait été faite dans notre siècle pour mettre à la portée des celtistes des textes écrits en moyen breton : on connaît les éditions de la *Vie de sainte Nonne*, du *Grand mystère de Jésus*, du *Catholicon*, données par l'abbé Sionnet, M. de La Villemarqué et M. Le Men : mais la grammaire comparée est restée étrangère à ces trois ouvrages : et notamment ni l'abbé Sionnet, ni M. de La Villemarqué n'ont placé de glossaire à la suite des textes si précieux qu'ils ont mis dans la circulation. M. W. S. donne un exemple qui, j'espère, trouvera des imitateurs. Je n'ai pas besoin de faire l'éloge de son livre qui est un titre nouveau du savant irlandais à la reconnaissance des linguistes. Tout le monde connait la valeur de ses travaux : les vanter est superflu ; il sera plus utile de lui soumettre quelques critiques.

P. 2. Les mot latins *adveniat regnum tuum* sont rendus en breton par : *deuet deomp hel hoz rouantelez*. Au lieu de *hel*, rendu en anglais par : *comfortingly*, lisez *hol*, en anglais *all* : le sens du membre de phrase breton est « que votre règne vienne pour nous tous. »

P. 19. Au lieu de *hequen* dans la phrase *uar an douar nen deux hequen bras paourentez*, il faut lire *hep quen* et la traduction de M. W. S. « on the earth there is nought but great poverty » (sur la terre il n'y a rien que grande pauvreté) devrait être « on the earth there is not only great poverty » (sur la terre il n'y a pas seulement grande pauvreté).

P. 33. *Gouel an badezyant pe ar rouanez* a été traduit par: « the feast of the baptism [Epiphany] or of the Queen [Purification]; en français: « la fête du baptême [Epiphanie] ou de la reine [Purification]. » Au lieu de Queen, il faut *kings* « rois » : *gouel ar Rouanez* est « la fête des Rois. » *Rouanez* est une variante de *rouanet*, aujourd'hui *rouaned*, pluriel de *roue* « roi. » La *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 293, ne parle que de *rouanet :* mais *rouanez* est, je crois, aujourd'hui tout aussi usité.

Clesuet (maladie) « sickness », p. 57, 68, est une faute de copie pour *clefuet*.

Le glossaire contient des observations du plus haut intérêt. Citons par exemple dans l'ordre des études néo-latines le breton *mesperen* dérivé du latin *mespilum* qui est devenu « nèfle » en français ; dans un ordre plus élevé le breton *bro* « pays, » en gaulois *brogi*, en moyen irlandais *brugh*, même sens, plus anciennement en vieil irlandais *mrug* : comparez le latin, *margo*, le zend *merezu* « limite », le germanique *marka*, meme sens, d'où le vieux français « marche » qui se trouve être presque le même mot que *bro* : les suffixes seuls diffèrent, la racine est la même.

Je suis étonné que M. Stokes qui connait si bien l'irlandais ait dans quelques circonstances négligé de rapprocher des formes bretonnes celles que l'irlandais nous fournit. Ainsi, il fait observer, p. 72, que le participe passé *diuset* « choisi » a perdu un *g* entre l'*i* et l'*u* : *di-[g]us-et* ; que par conséquent la racine est GUS. Puis il renvoie à Fick, 3e édition, p. 27 (lisez 77), où l'on trouve réunies les formes sanscrite, grecque, latine, perse, gothique. Pas un mot de l'irlandais : cependant la *Grammatica celtica* nous fournit *to-gu* (eligo) = *do-vo-*GUS*-u* (p. 429) et *tuicse* (electus) = *do-vo-*GUS*-tia-s* (p. 429, 801, 883). La racine GUS a donné le verbe français choisir par l'intermédiaire du germanique *kausjan*. Ainsi, le breton *di-us-et*, l'irlandais *tuicse* et le français « chois-i, » qui en est la traduction, viennent de la même racine[1].

M. W. S. se trompe, quand il croit que, dans le breton *techel* « fuir », il y a une faute d'impression, et quand il propose de lire *techet*. La forme *techel*, malgré le silence de Le Gonidec, a pour elle de bonnes autorités. M. W. S. a négligé au glossaire de reproduire pour les mots *car* et *cares* le sens « d'ami » « amie » justifié par son texte, p. 58. Même oubli pour le mot *persson*, qui ne signifie pas seulement « personne », mais encore « curé » comme on peut le voir à la même page : comparez l'anglais *parson*.

Mais ce sont des détails sans importance. Dieu veuille que quelque savant breton se décide bientôt à imiter l'exemple du savant irlandais et le fasse avec autant de compétence et de soin.

H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

1. Dans *tuicse*, *tu* = dfo = dofo = dovo ; *i* est une voyelle parasite introduite en conséquence de la règle qui exige une voyelle *mince* devant une voyelle *mince* (*i* et *e* sont *minces*) ; *cse* = *gustias* : l'*u* est tombé comme atone, puis le *g* s'est assourdi pour s'assimiler à l'*s* ; le *t* s'est assibilé à cause de l'*i* et de l'*a* suivants, l'*i* s'est changé en *e* par l'influence de l'*a* : l'*a*, étant atone, est tombé avec l'*s* suivant.

104. — **Le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu 1625-1629** par M. l'abbé M. Houssaye, prêtre du clergé de Paris. — Paris, Plon, 1875, gr. in-8° de 604 p. — Prix : 7 fr. 50.

Louis XIII et Richelieu, étude historique accompagnée des lettres inédites du roi au cardinal de Richelieu par Marius Topin. Deuxième édition, Paris, Didier, 1876, in-8° de xi-439 p. — Prix : 7 fr. 50.

La *Vie du cardinal de Bérulle* par M. l'abbé Houssaye est divisée en trois parties, dont chacune forme un épais volume : 1° *M. de Bérulle et les carmélites de France* (1575-1611) ; 2° *Le P. de Bérulle et l'Oratoire de Jésus* (1611-1625) ; 3° *le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu* (1625-1629). Nous laisserons de côté les deux volumes de 1872 et de 1873, ainsi qu'une brochure qui sert d'appendice au premier volume : *Les Carmélites de France et le cardinal de Bérulle, courte réponse à l'auteur des Notes historiques* (gr. in-8°, 1873), et nous nous occuperons seulement de la troisième et dernière partie de l'important ouvrage consacré par M. l'abbé H. à Pierre de Bérulle.

On a donné déjà, de divers côtés, beaucoup d'éloges au nouvel historien du fondateur de l'Oratoire. Le volume dont j'ai à rendre compte ne diminuera pas la réputation de bon travailleur et de bon écrivain si légitimement acquise par M. l'abbé H. : il y expose avec savoir, avec habileté, les événements qui remplirent les cinq dernières années de la vie de Pierre de Bérulle, son voyage à la cour d'Angleterre, son retour en France, ses négociations avec le légat Barberini et avec l'Espagne, la part considérable qu'il prit à diverses affaires d'Eglise (Assemblée du clergé, livre du P. Santarelli, ordres religieux) et à diverses affaires d'Etat (siége de La Rochelle, siége de Casal, retraite de Gaston d'Orléans, contrarié dans ses amours avec la princesse Marie de Gonzague, etc.), sa promotion au cardinalat, sa nomination de chef du conseil de la reine-mère, etc. M. l'abbé H. ne se contente pas de compléter et de rectifier les récits de ses devanciers (notamment ceux de Tabaraud), en se servant des documents récemment imprimés : à une connaissance profonde des travaux qui, de nos jours, ont renouvelé l'histoire de l'époque de Richelieu, il a joint l'étude des principaux manuscrits de nos grands dépôts publics relatifs à cette même époque. C'est ainsi que les Archives des affaires étrangères, les Archives nationales, la Bibliothèque de la rue Richelieu, concurremment avec les papiers de l'Oratoire et les papiers conservés dans divers couvents de Carmélites, lui ont fourni des renseignements fort curieux [1]. Je me figure que M. Victor Cousin, si souvent cité par l'auteur, aurait été ravi de toutes ces trouvailles, qui lui au-

1. Il me semble toutefois que M. l'abbé H. a négligé de consulter un volume des *Mélanges de Clairambault*, au département des mss. de la Bibliothèque nationale ; c'est le volume 1063 où bien des renseignements sur Bérulle ont été réunis f° 75, 82, 83, 115, 116.

raient rappelé ses propres bonnes fortunes,[1] et qu'il n'aurait pas été moins ravi de l'art avec lequel le résultat de ces trouvailles nous est présenté.

Mais aurait-il approuvé tous les éloges que l'enthousiaste biographe prodigue au rival du cardinal de Richelieu ? Je ne le pense pas. Il y a deux hommes dans Pierre de Bérulle, l'homme d'Eglise et l'homme d'Etat. L'homme d'Eglise est admirable et, quand M. l'abbé H. le proclame un saint[2], je ne suis nullement tenté de contredire ; l'homme d'État, au contraire, me semble beaucoup trop vanté dans tout l'ouvrage et principalement dans le dernier volume. Je parlais, tout à l'heure, de M. Cousin. On lui a justement reproché d'avoir surfait le connétable de Luynes : je crains qu'on n'accuse M. l'abbé H. de n'avoir pas moins exagéré le mérite politique de Pierre de Bérulle. Les idées de Richelieu étaient toujours raisonnables, même quand elles avaient le plus de hardiesse et de grandeur : celles du conseiller favori de Marie de Médicis étaient trop souvent chimériques. Le premier, par exemple, qui, pendant tout son glorieux ministère, travailla d'une âme inflexible à l'anéantissement de la prépondérance de la maison d'Autriche, n'hésita pas à favoriser, pour atteindre ce but patriotique, les protestants de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Hollande : le second, dans ses pieux scrupules, regardait l'alliance du fils aîné de l'Église avec des nations hérétiques comme l'*Abomination de la désolation*. On ne doit donc pas s'étonner de la rigueur avec laquelle le grand politique a jugé, quand il a écrit ses *Mémoires*, un personnage en qui il avait maintes fois trouvé l'adversaire de ses plus chers projets et de ses plus nobles ambitions.

M. l'abbé H. se plaint très vivement des soupçons injurieux que ces *Mémoires* laissent planer sur la loyauté du fondateur de l'Oratoire, et il va jusqu'à traiter Richelieu de calomniateur (p. 460)[3]. Croyons aux droites intentions de Pierre de Bérulle, mais pardonnons à l'évêque de Luçon la ran-

---

1. Mentionnons spécialement ce qui regarde (p. 589) les rapports du cardinal de Bérulle avec Descartes. Il y a là une indication nouvelle qui, comme le constate l'auteur, mérite l'attention des érudits.

2. Voir, aux *Pièces justificatives*, n° 8, *Canonisation du cardinal de Bérulle* (p. 548-549). Parmi ces mêmes pièces justificatives, on remarquera : Deux lettres inédites de Charles Ier au duc de Buckingham tirées du *British Museum* par M. Gustave Masson, une note sur les portraits gravés du cardinal de Bérulle communiquée à l'auteur par M. le vicomte Delaborde, etc. A ce propos, n'oublions pas de dire qu'en tête du présent volume le burin de M. Morse a très bien reproduit le beau portrait de Bérulle par Philippe de Champagne.

3. M. l'abbé H., qui reconnait (p. 460, note 2) que l'opinion de M. Avenel est « d'un si grand poids, » s'élève (p. 542) contre cette même opinion parce qu'elle est défavorable à Bérulle : « M. Avenel, » dit-il, « d'ordinaire si impartial, se laisse entraîner par son admiration pour son héros. » Combien on appliquerait à meilleur droit cette phrase du biographe de Bérulle ! M. l'abbé H. regrettera, j'en suis sûr, d'avoir un moment méconnu une des plus hautes qualités de M. Avenel, quand il lira, dans les *Additions et Corrections* qui, avec la *Table alphabetique des matières*, rempliront le tome VIII du *Recueil des lettres du cardinal de Richelieu*, quelques lignes empreintes d'une excessive bienveillance (p. 192) consacrées par le vénérable érudit à la première partie de la *Vie du cardinal de Bérulle*.

cune qu'il garda contre un homme qui, par une étrange fatalité, fut presque toujours, à l'intérieur comme à l'extérieur, du côté de ses ennemis. Si Richelieu a eu tort de constester la bonne foi du chef du conseil de la reine-mère, il a été plus juste en lui refusant cette largeur et cette solidité d'esprit sans lesquelles il n'est point d'homme d'État, et, pour exprimer un double jugement en un seul mot, je crois pouvoir dire que, dans la vie politique du cardinal de Bérulle, comme dans les éloges que l'abbé H. répand à profusion sur cette vie, l'illusion a trop pris la place de la réalité [1].

De même que M. l'abbé H. a trop voulu réhabiliter le ministre de Marie de Médicis, M. Marius Topin a trop voulu réhabiliter Louis XIII. S'il s'était contenté de soutenir que ce prince valut mieux que sa réputation, qu'il ne fut pas « l'esclave couronné de Richelieu, » mais son « collaborateur incessant, actif, intelligent, » on n'aurait pas eu d'objections à lui adresser. J'ajouterai même que, restreinte dans ces sages limites, la thèse de M. T. n'aurait paru nouvelle à aucun de ceux qui ont attentivement lu les mémoires et les recueils relatifs à l'histoire de la première moitié du XVII[e] siècle, surtout les *Mémoires* de Puységur, le *Journal* de Jean Herouard et le recueil intitulé : le *Mercure françois*. Ces mémoires, ces recueils laissent voir un Louis XIII qui n'a rien du « roi fainéant, de l'automate que dirigeait à sa guise le cardinal, » un Louis XIII laborieux, zelé, s'occupant avec persévérance de toutes les affaires de son royaume, mais particulièrement des affaires militaires, et suppléant par un grand bons sens aux brillantes qualités qui lui manquaient. C'est grâce à ce bon sens que Louis XIII a conservé, pendant dix-huit années, un ministre qu'il n'aimait pas, mais dont mieux que personne il appréciait le prodigieux mérite. Comprenant que Richelieu lui était indispensable pour assurer la prospérité de son règne, Louis XIII ne consentit jamais à le sacrifier à la haine de ceux-là mêmes qui avaient le plus d'influence sur son faible cœur. Homme, il n'éprouvait pour lui aucune sympathie; roi, il l'a toujours couvert de sa protection, et l'on pourrait résumer toute l'histoire des grandes choses accomplies de 1624 à 1642,

1. Je n'ai à relever dans tout le volume, quoique des milliers de noms y soient mentionnés (Voir l'excellente *Table analytique* qui occupe les pages 563-604), aucune de ces erreurs, même légères, qu'il est si difficile d'éviter, quand on touche à tant de points. J'avait noté (p. 308) une méprise au sujet du cardinal de Sourdis transformé en oncle de l'évêque de Maillezais, Henri de Sourdis, dont il était le frère aîné, mais l'auteur a devancé ma critique dans son *Errata* (p. 604). A force de chercher pourtant, je finis par trouver (p. 389) une assertion qui n'est pas entièrement exacte: Vanini, le 9 février 1619, ne fut pas « brûlé vif, » car le parlement de Toulouse avait eu la précaution d'ordonner que le libre penseur serait étranglé avant que le feu ne fût mis au bûcher élevé sur la place du Salin. Je regarde naturellement comme une faute d'impression la transformation du nom du P. Arcère, de l'Oratoire, le savant historien de La Rochelle, en celui de *M. d'Arcère* (p. 275), et j'en dis autant de la transformation du nom de *Donnadieu de Griesc*, évêque de Comminges (Voir *Gallia Christiana*, t. I, col. 1108), en celui de *Donnadieu de Griet*.

en déclarant que ce fut l'œuvre commune de l'incomparable génie de Richelieu et de la haute raison de Louis XIII.

M. T. a entrepris de démontrer que si Louis XIII n'a jamais voulu se séparer de son ministre, ce n'était point par besoin, mais par affection. Sur quoi s'appuie-t-il pour substituer cette étrange explication à l'explication qu'acceptait l'histoire et qui paraissait si naturelle [1] ? Sur des considérations qui me paraissent peu concluantes et sur plus de deux cents lettres inédites trouvées aux Archives des affaires étrangères, toutes écrites à Richelieu de la main même du roi. Loin d'y reconnaître les traces « d'une profonde et sincère affection pour le cardinal, » je ne saurais y voir, en dehors des félicitations et des protestations obligatoires adressées à l'homme public, que de banales formules de politesse adressées à l'homme privé. Pour des esprits non prévenus, rien de tout cela ne tire à conséquence. Prenons un des exemples qui ont le plus frappé M. T. Quand Louis XIII écrit à Richelieu : « Assurez-vous que je ne changerai jamais, et que quiconque vous attaquera, vous m'aurez pour votre second [2], » il se préoccupe uniquement du ministre que, par une sorte d'instinct, il veut à tout prix garder auprès de lui. C'est là un programme politique : on y chercherait en vain la moindre étincelle d'affection. Comment, si M. T. avait eu raison d'assurer (p. 121) que de pareilles phrases « achèvent de prouver jusqu'à l'évidence les liens d'amitié étroite qui n'ont cessé d'unir le souverain et son immortel conseiller, » un savant aussi judicieux que M. Avenel, qui avait eu connaissance des deux cents lettres de Louis XIII, qui en a même publié plusieurs dans son inappréciable recueil, aurait-il persisté à déclarer que jamais Louis XIII n'aima Richelieu ? M. Avenel, peu de temps avant sa mort, en me remettant le manuscrit de son dernier volume, me parla du travail de M. T., dont il venait de lire la première édition dans le *Correspondant*, et il me dit : « l'auteur de *Louis XIII et Richelieu* ne m'a pas converti. Il faudra que nous ajoutions une note pour bien établir que, malgré son plaidoyer, on doit rester convaincu que Louis XIII tint à Richelieu comme on tient à un instrument, non comme on tient à un ami. » La mort de l'excellent éditeur des *Lettres* de Richelieu arriva malheureusement trop tôt pour qu'il

1. Le meilleur de tous les historiens de Louis XIII, le P. Griffet, d'accord en cela avec tous les témoignages contemporains, a dit (t. 3, p. 616) : « Sa fermeté inébranlable à le soutenir (le cardinal), contre sa propre inclination, est une marque de sagesse, de discernement et peut-être de grandeur d'âme qui fait honneur à sa mémoire. » M. T. a reproduit ces paroles (p. 9), avec un nombre infini d'autres citations, dont quelques-unes sembleront superflues, comme celles qui sont tirées de l'*Histoire* d'Anquetil et d'un article de M. de Laporte. On se heurte, dans le volume de M. Topin, à bien d'autres communications d'une médiocre utilité, et l'on se demande, notamment, ce que vient faire (p. 31) l'énumération des maîtresses de Henri IV. Un autre hors-d'œuvre, c'est une tirade des plus violentes (p. 13-14) contre Michelet considéré comme historien. Toutes sortes de convenances interdisaient à M. T. ce langage injurieux.

2. Lettre du 9 juin 1626 (p. 134). Cette lettre avait été publiée par le P. Griffet (t. I., p. 500).

pût me dicter sa protestation contre la théorie développée par M. T.,[1] mais en consignant ici ce que je n'ai pas osé introduire dans le volume dont j'ai surveillé l'impression, je suis persuadé que je réalise un des vœux de l'éminent érudit dont je m'honorerai toujours d'avoir obtenu la paternelle affection[2].

Ces réserves faites, je suis heureux de dire que *Louis XIII et Richelieu* est l'ouvrage d'un homme de talent qui, dans ses récits et dans ses notes, a su nous instruire et nous intéresser. Les lettres de Louis XIII, sans être en général d'une grande importance, ne sont point à dédaigner, et ce que M. Avenel nous en a donné, ne suffisait pas à notre curiosité. Il ne faut pas seulement remercier M. T. d'avoir fidèlement publié cette série de documents : il faut le remercier aussi d'avoir, selon son expression, (p. 8) « encadré » ces documents dans des résumés historiques où « sont passés en revue les principaux événements du règne. » — « Par là, » ajoute-t-il très justement (p. 9), « l'intérêt des documents est accru, et, mis à leur place véritable, ils acquièrent leur signification réelle et toute leur valeur.[3] »

---

1. Je dis développée, car elle avait été indiquée déjà par deux écrivains dont l'un, M. Victor Cousin, n'a guère de compétence en matière d'histoire, dont l'autre, M. Capefigue, n'en a pas du tout. M. T. a salué en termes très flatteurs ses deux précurseurs, célébrant (p. 18) autant « la perspicacité de M. Capefigue, » que « le génie clairvoyant de M. Cousin. » Puisque nous en sommes au biographe des Femmes illustres du XVII[e] siècle, disons que M. T. nous fournit (p. 91) une piquante preuve de la légèreté avec laquelle cet académicien travaillait : il n'avait pas même lu une lettre qu'il mentionne dans *Madame de Hautefort* (p. 307) et où se trouve le nom d'une gouvernante des filles de la reine, nom qu'il se plaint de ne pas connaître.

2. M. Avenel n'aurait pas manqué d'approfondir la question soit dans l'étude sur le caractère de Louis XIII promise par lui à la *Revue des questions historiques*, soit dans un travail plus étendu qu'il comptait consacrer à l'appréciation détaillée de l'administration de Richelieu, et où il aurait résumé avec son immense autorité tout ce que plus de trente années de patientes recherches et de pénétrantes réflexions lui avaient appris sur une des plus belles époques de notre histoire.

3. Si l'on venait à réimprimer *Louis XIII et Richelieu*, je conseillerais d'y rectifier quelques petites erreurs. Vittorio Siri (p. 7) n'a pas publié une histoire de Louis XIII en 1644. Si M. T. a voulu parler du *Mercurio*, ce recueil qui est une histoire de l'Europe (de 1635 à 1655) parut de 1644 à 1682. S'il a voulu parler des *Memorie recondite* qui embrassent la période comprise entre 1601 et 1640, j'observerai que le recueil parut de 1677 à 1679. — Il n'est pas établi (p. 8) que l'*Histoire du règne de Louis XIII* (1646, 2 vol. in-8°), soit de Malingre, tandis que l'*Histoire* de ce prince (1616, in-f°) est incontestablement de cet auteur. — On ne connait pas d'*Histoire de Louis XIII* par Aubery : l'ouvrage que cite M. T. (*Ibid.*), avec la date de 1660, n'est autre chose que le recueil intitulé : *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu* (2 v. in-f° ou 5 v. in-12). — La *Biographie universelle* (p. 10) n'est point de Michaud et Poujoulat : M. T. a confondu la biographie éditée par Michaud avec la collection des *Mémoires* où ce même Michaud a eu M. Poujoulat pour collaborateur. — La *comtesse d'Etange*, dénoncée (p. 31) comme une des maîtresses de Henri IV, est une personne imaginaire. — L'abbé de Saint-Germain, mentionné à la page 55, ne s'appelait pas *Mourgues*, mais *Morgues* (Matthieu de), ainsi que le montrent la signature de ses lettres et le titre de ses ouvrages. — Le *Circk* de la p. 188 est assurément la ville de *Sierck* (pays messin), et quand M. T. avance que les dictionnaires de géographie ne

Il en sera du *Louis XIII et Richelieu* comme de l'*Homme au masque de fer* du même auteur : M. T. n'aura, quant au fond, eu complètement raison ni dans l'un ni dans l'autre de ces ouvrages, mais il n'en aura pas moins rendu un double service à l'histoire du XVII[e] siècle par tous les nouveaux éclaircissements qu'il a eu le mérite de réunir autour de ces sujets si souvent traités, et, somme toute, chaque fois qu'il s'agira du *Masque de fer* et de *Louis XIII*, il sera nécessaire de consulter les travaux de celui qui a été déjà trois fois le lauréat de l'Académie française.

T. de L.

---

165. — **Die deutsche Literatur 1770-1870.** Beitræge zu ihrer Geschichte mit Benützung handschriftlicher Quellen von Eduard Griesebach. (Lichtenberg. Herder. Bürger. Die Parodie in Oesterreich. Die Romantik und Cl. Brentano. Heinrich Heine). Wien, in-18. Verlag von L. Rosner, etc., Tuchlauben, etc., 1876.

Le titre général de cet ouvrage avait singulièrement besoin d'être rectifié par le sous-titre qui le suit ; il eût sans cela donné une idée aussi fausse qu'inexacte du livre qui le porte. Il ne s'agit point ici, en effet, d'une histoire complète de la littérature allemande de 1770 à 1870 — histoire d'ailleurs qu'on s'imaginerait difficilement pouvoir être résumée en 284 pages in-18, — mais de *contributions* à cette histoire, c'est-à-dire d'essais sur quelques écrivains qui ont vécu ou quelques événements littéraires qui se sont passés pendant ce siècle. C'est, on le voit, quelque chose de fort différent, et l'on s'explique peu que M. Gr. ait ainsi voulu donner le change sur la valeur de l'œuvre qu'il publiait, surtout quand il avait tout intérêt, ce semble, à limiter ses prétentions et à ne point vouloir paraître donner plus qu'il ne pouvait et ne faisait en réalité.

Les six études comprises dans son livre sont, en effet, fort inégales, et les deux qu'il a consacrées en particulier à Herder et à Henri Heine sont évidemment insuffisantes. Qu'est-ce par exemple qu'une étude sur Herder où il n'est fait mention ni de ses *Idées sur la philosophie de l'histoire* ni de ses écrits de philosophie spinoziste. Les jugements de M. Gr. sont loin également de pouvoir toujours satisfaire. Ainsi, on ne s'explique pas qu'il se soit cru obligé de tant déprécier Lessing pour exalter Herder, et l'on comprend encore moins qu'il fasse de Lenz un rival de Gœthe et comme son égal. On peut trouver aussi que les pages consacrées à la Parodie en Autriche sont

---

donnent plus ce nom, il se trompe, car on le trouve, dans le *Dictionnaire des communes de France* de M. Ad. Joanne, et aussi dans le *Dictionnaire historique de la France* de M. Lud. Lalanne.— A la p. 231, M. T. se demande si par les mots : « Il faut attendre *le boiteux*, » Louis XIII veut désigner le temps, et, après avoir cité la *Suite du Menteur*, il ajoute : « il n'y aurait rien d'étonnant à ce que notre supposition fût vraie. » Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que M. T. présente comme une supposition ce qui est cent fois prouvé : ce n'est pas en effet Corneille seulement qui a employé cette expression proverbiale, mais aussi Malherbe, mais aussi Blaise de Monluc, et, on peut le dire, la plupart de nos vieux auteurs.

trop exclusivement une apologie de Blumauer, précédée tout au plus de quelques considérations générales sans grand intérêt ni nouveauté. Au contraire, les trois études sur Lichtenberg, sur Bürger, ainsi que sur l'école romantique et Clemens Brentano offrent des faits bien présentés et peu connus.

Il était peut-être inutile, il est vrai, de donner en entier certaines lettres de Lichtenberg, trop peu instructives pour mériter cet honneur, tout inédites qu'elles étaient ; mais c'est là un inconvénient sans importance et une faute bien légère. Ce qui est plus grave, c'est d'avoir exagéré le rôle et la valeur de Lichtenberg et d'en avoir fait presque l'égal de Kant. On trouvera aussi avec raison que M. Gr. a exalté outre mesure le mérite de Bürger, ce qui choque d'autant plus qu'il a traité Schiller avec plus de dédain. Mais il y a sur la vie agitée et malheureuse de l'auteur de *Lénore* des détails qui plaisent et intéressent. Il n'y a aussi presque qu'à louer dans l'étude consacrée à Clemens Brentano ; — j'en excepte toutefois les quatre pages sur l'école romantique, qui n'ont aucune espèce de valeur. — L'existence brillante non moins que troublée du petit-fils de M. de Laroche, sa nature exaltée et sans consistance, y sont peintes avec une vérité, une chaleur qui saisit et attache.

On le voit, les pages intéressantes ne manquent pas dans ce petit volume ; ce qu'on y voudrait trouver, ce serait une plus juste mesure dans le blâme et dans l'éloge et une connaissance générale de la littérature allemande plus exacte et plus complète. Mais il est une chose qu'il faut y louer sans réserve : c'est l'exécution typographique ; elle fait le plus grand honneur à l'imprimeur et à l'éditeur de l'ouvrage de M. Griesebach.

Charles JORET.

---

166. **Les Causes finales**, par Paul JANET, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Germer-Baillière et Cie, 1876. 8°, 747 p. — Prix 10 fr.

Voici déjà plus de deux mille ans qu'on agite la question de savoir s'il faut attribuer l'ordre du monde et plus particulièrement l'organisation des êtres vivants au concours d'actions aveugles et purement mécaniques ou à l'industrie d'une cause intelligente dirigée par la prévision d'un but, d'une fin. Les physiciens et les naturalistes de tous les temps, à commencer par Démocrite et Anaxagore et à finir par Darwin et Helmholtz, sont portés à ne reconnaître dans la nature que des causes efficientes, agissant conformément aux lois générales de la mécanique, avec une nécessité géométrique ; les philosophes, qui prennent leur point de départ dans l'étude du moral de l'homme, à commencer par Socrate, Platon, Aristote, ont toujours été portés à attribuer à l'intelligence une action directrice sur les forces aveugles qui remuent le monde matériel. La lutte dure encore, et n'est pas près de finir, parce que la solution du problème est placée en dehors des

limites de l'expérience, dans les régions élevées mais obscures de la métaphysique, où la discussion remplace la démonstration, où la certitude fait place à la probabilité, et où par compensation les questions deviennent d'autant plus intéressantes qu'elles sont moins susceptibles d'être résolues.

Le problème étant un problème de métaphysique, et même qui touche à toutes les questions de la métaphysique, doit être traité suivant la méthode propre à la métaphysique ; il faut poser la question en séparant les différentes difficultés, chercher en chaque partie les raisons pour et les raisons contre, les comparer, les peser, et juger de quel côté penche la balance ; en un mot il faut être dialecticien. Ce talent distingue tous les ouvrages que M. Janet a publiés, et on le retrouve dans celui-ci comme dans les précédents.

Il commence par une remarque importante. C'est que le principe de finalité, *toute chose a une fin*, n'est pas, comme le principe de causalité, *tout phénomène a une cause*, une loi nécessaire et un principe *a priori* de l'esprit. Nous ne savons pas d'avance que toute chose a une fin ; il faut que nous constations en particulier que quelque chose a une fin ; et pour le constater, il faut que nous sachions à quel signe une fin se distingue d'un résultat ; et quand nous avons cette pierre de touche, nous étendons par une généralisation plus ou moins légitime la finalité qui se constate dans un ordre de phénomène à toute la nature. M. J. ajoute que quand nous avons établi que la finalité est une loi de la nature, nous cherchons quelle est la cause première de cette loi, et que cette question est très distincte de l'autre. Il semble pourtant qu'elle y est déjà engagée : on ne peut constater qu'une chose a une fin sans constater qu'elle a été produite par sa cause *en vue* d'un but, et par conséquent on prononce déjà sur le caractère de la cause. En outre, il eût été, je crois, désirable que l'équivoque qui se rencontre dans l'emploi du mot de *cause* eût été démêlé. Aristote emploie αἴτιον, αἰτία, non-seulement de la cause efficiente, qui est pour nous la vraie cause, mais aussi de la matière, comme les matériaux d'une maison, de la forme, comme la disposition des matériaux de la maison, et du but, comme le logement dans la maison ; alors le mot *cause* prend le sens de *condition* d'existence. On dit souvent que dans les ouvrages où il y a appropriation des moyens à un but, l'effet et sa cause sont intervertis, que le but qui est le conséquent devient l'antécédent, puisqu'il est la cause de l'effet ; et Spinoza tire de cette interversion un argument contre les causes finales : « Le premier défaut de cette doctrine » (dit-il *Eth.* I, appendice) « est de considérer comme cause ce qui est effet et réciproquement. » Mais en réalité il n'y a pas interversion, puisque le but ne peut être atteint sans la cause efficiente qui se le représente, dont l'action est toujours antérieure à l'effet et qui seu mérite le nom de *cause*, à prendre le mot dans son sens propre ; et en ce sens, le but n'est pas plus une *cause*, que ne le sont la matière et la forme

M. J. fait de la distinction qu'il a établie entre les deux parties du pro-

blème des causes finales, le fondement de la division de son ouvrage ; il recherche d'abord si la finalité est une loi de la nature, ensuite quelle est la cause première de cette loi.

M. J. étudie la finalité dans les phénomèmes naturels où elle se montre avec le plus d'évidence, dans les êtres organisés. Il montre par de nombreux exemples que l'on rencontre souvent dans l'organisation et dans les actes des animaux une combinaison complexe de phénomènes hétérogènes, comme la structure de l'œil, qui se trouve concorder avec la possibilité d'un acte futur, comme la vision. Or nous concluons en vertu d'une analogie fondée sur la conscience que nous avons de nos propres actions, que l'acte futur a dû préexister sous forme idéale dans la cause efficiente qui a préparé les phénomènes complexes qui s'accordent avec lui. M. J. n'ignore pas que le raisonnement par analogie ne peut donner qu'une conclusion probable, puisqu'il repose sur une induction incomplète. Il a cherché, et, ce me semble, il est le premier qui ait cherché à apprécier le degré de probabilité de cette conclusion, et il croit pouvoir lui attribuer le même degré de probabilité qu'à la conclusion par laquelle nous attribuons à nos semblables et aux animaux d'agir en vue d'un but ; probabilité qui touche à la certitude. Voici la marche qu'il a suivie.

Nous concluons 1° par analogie avec ce que nous sentons en nous-mêmes que nos semblables agissent en vue d'un but ; 2° par analogie avec nous et avec nos semblables que les animaux, quand ils obéissent à l'intelligence et à la sensibilité, agissent en vue d'un but ; 3° par analogie avec les actions accomplies sciemment que les actions instinctives sont dirigées vers un but ; 4° par analogie avec les actions instinctives, que le fonctionnement des organes est dirigé vers un but, que c'est un enchaînement de moyens adaptés à une fin ; par exemple, l'incubation interne des vivipares et l'incubation externe des ovipares sont des degrés d'une seule et même fonction instinctive ; 5° par analogie avec les opérations des organes, que la formation de ces organes eux-mêmes suppose l'idée du but : il n'y a qu'une différence de degré entre la reproduction de la patte de la salamandre par la nutrition et la formation originaire de cette patte.

M. J. a très-bien senti (p. 135) que le nœud de toute sa déduction est dans le passage des actions externes et instinctives de l'animal aux opérations internes, au fonctionnement des organes. On peut lui contester la légitimité de ce passage. Les fonctions qu'il cite en exemple sont sans doute analogues aux opérations instinctives parce qu'on peut se rendre un compte exact de l'appropriation des moyens au but. Mais c'était l'assimilation et la réparation qu'il fallait comparer aux opérations instinctives. Or cette fonction n'a aucune analogie avec les opérations intelligentes ou instinctives des animaux. Nous ne faisons pas plus d'ustensiles qui se réparent d'eux-mêmes que nous n'en faisons qui en engendrent d'autres, et nous ne pouvons même concevoir l'ajustement et le fonctionnement de telles machines. L'analogie, sur ce point, nous abandonne.

D'ailleurs c'est précisément en ce qui touche la formation des corps organisés qu'on trouve de la force à l'objection naïve [1] opposée par Aristodème à Socrate qui vient de lui développer les merveilles de l'art qui se remarque dans l'organisation des animaux : « Mais je ne vois pas » dit Aristodème « ceux qui président à ces ouvrages, comme je vois les artisans qui fabriquent nos ouvrages. » Et en effet nous voyons l'artisan, nous voyons la manière dont il s'y prend pour atteindre son but ; de même nous voyons l'animal, nous le voyons travailler et façonner son ouvrage, et alors nous n'avons pas de peine à admettre la finalité dans les produits semblables à ceux que nous avons vu faire, quand même nous n'avons vu ni l'ouvrier ni le travail qui a fabriqué ces produits : mais nous ne voyons ni la cause qui produit et conserve l'être organisé ni la manière dont elle le produit et le conserve ; et il ne me semble pas qu'en présence d'une différence aussi notable dans les conditions où la cause intelligente exerce son action, on soit autorisé à affirmer avec M. J. (p. 149) que « la certitude du procédé analogique dans les deux premiers degrés de cette induction décroissante... doit s'appliquer aux cas suivants. » La probabilité de la conclusion diminue plutôt à mesure que les dissemblances augmentent, tout en restant assez forte.

Il en est de cette question comme des autres questions métaphysiques. On y réussit mieux à détruire qu'à édifier. M. J. pousse à bout l'hypothèse qui exclut absolument les causes finales pour n'admettre que le concours de forces aveugles et la réduit à l'absurde par une argumentation nouvelle [2], et pourtant très simple. Il représente (p. 208 et suiv.) que l'homme ne peut faire exception, et ne peut pas agir en vue d'un but, si tout le reste dans la nature résulte du concours de forces purement mécaniques. « Comment dans une nature sans but, apparaît-il tout à coup un être qui est capable de poursuivre un but ? Cette capacité, dit-on, est le produit de son organisation. Mais comment une organisation qui par hypothèse ne serait qu'une résultante de causes physiques heureusement entrelacées donnerait-elle naissance à un produit tel que l'être ainsi formé pourrait deviner, prévoir, calculer, préparer des moyens pour des fins ? »

Quand on passe au monde inorganique, il est difficile d'établir que tout ordre, même physique et mécanique, implique une certaine finalité. M. J. résume ainsi lui-même son argumentation (p. 259) ; si l'on ramène « la nature à l'ensemble des choses, c'est-à-dire des corps, les forces de la nature aux propriétés de ces corps ; les lois de la nature aux rapports dérivant de ces propriétés : dès lors ce n'est plus que par des rencontres fortuites et des relations extérieures que le monde a pu se former.

1. Xénophon, *Memorabilia*, I, 4, 9.

2. Le germe de l'argumentation se rencontre dans Spinoza qui était conduit par la logique de son système à nier toute cause finale même chez l'homme. Il dit (*Eth.* p. IV *def.* 7) « per finem cujus causa aliquid facimus appetitum intelligo, » et il définit (p. III, prop. 9, scholie), l'*appetitus* « ipsa hominis essentia ex cujus natura ea quæ ipsius conservationi inserviunt necessario sequuntur. » Ainsi tout est ramené à la cause efficiente.

En un mot ou l'ordre du monde est une résultante, c'est-à-dire un accident, et il est l'effet du hasard ; ou il est essentiel, dès lors il y a dans la nature un principe d'ordre, c'est-à-dire un principe qui ramène la multiplicité à l'unité, qui dirige le présent vers l'avenir, et qui par conséquent obéit (qu'il le sache ou qu'il l'ignore), à la loi de finalité. » Ce qu'il faudrait démontrer, c'est que si l'ordre du monde est une résultante, il est l'effet du hasard. Or, en considérant la propriété de la pesanteur, et la loi de la réciprocité de la pesanteur au carré des distances, l'ordre du système solaire et même sa stabilité en *résultent*, et en résultent avec une nécessité mathémathique, qui est le contraire du hasard. On pourrait même se demander si le hasard est admissible dans le monde physique, si le hasard n'est pas toujours, comme le pensait Aristote[1], relatif à des actions accomplies en vue d'un but et par conséquent ne suppose pas la finalité. De même l'idée de chaos suppose celle d'ordre, l'idée de l'*indéterminé* suppose le *déterminé*. Ces idées semblent purement négatives et sont postérieures aux idées relativement auxquelles elles sont négatives. Elles ne peuvent donc servir d'hypothèses et de points de départ.

Nous ne pouvons suivre ici M. J. dans la discussion des objections dirigées contre la finalité par le Positivisme, le Darwinisme et l'Evolutionnisme. M. J. ne me paraît avoir négligé rien de ce qui a été dit pour et contre sur ce sujet par ses devanciers[2] ; et on reconnait partout son remarquable talent de discussion.

Nous devons nous borner à recommander la seconde partie de l'ouvrage où M. J. traite de la cause première de la finalité. Il discute la critique que Kant a fait de la preuve de l'existence de Dieu par les causes finales, et il fait à Kant des objections qui méritent d'être prises en sérieuse considération. Kant toutefois a soulevé des difficultés dont il ne parait pas facile de se tirer[3]. M. J. établit ensuite que la finalité n'est pas une vue subjective de notre esprit ; que la finalité dite *immanente* ne se distingue pas de la finalité que Kant appelle *interne*, et que cette finalité immanente suppose un terme transcendant ; que la cause de la finalité ne peut-être instinctive ; enfin

---

1. Voir *Phys. Auscult.* II, 4-6. M. Torstrik a proposé des restitutions heureuses de ces textes importants (*Hermes*, IX, p. 425).
Il est certain que les expressions dont on est obligé de se servir, cas *favorables*, cas *possibles*, supposent des actions accomplies en vue d'une fin. Dans un monde régi par des lois purement mécaniques, où tout est *nécessaire*, rien n'est *favorable* ni *défavorable*, et il n'y a de *possible* que ce qui est *réel*.

2. On trouve dans Helmholtz, *populære wissenschaftliche Vortræge*, II, 204-208, une application des principes de Darwin pour expliquer l'accord entre les sensations et leurs objets comme résultant d'une accommodation (*Anpassung*) individuelle, produit de l'expérience, de l'exercice et de la réminiscence des cas semblables, indépendamment de toute finalité dans la structure de l'œil. L'argument ne me paraît pas solide ; mais il méritait d'être discuté, attendu le mérite éminent de celui qui l'a présenté.

3. M. Lotze (*Mikrokosmus* III, 553-555) a reproduit ces objections en les fortifiant.

qu'elle ne peut être l'idée pure. M. Janet ne se montre pas moins bon dialecticien dans cette seconde partie que dans la première.

Y.

---

167. — **Wörterbuch der deutschen Sprache,** mit Belegen von Luther bis auf die Gegenwart, von Dr Daniel Sanders. Nouvelle réimpression en 36 livraisons. Livr. 1-6 grand in-4°, Leipzig, Wigand 1876.

M. D. Sanders a débuté dans la lexicographie par quelques brochures violentes contre les premières livraisons du dictionnaire des frères Grimm. Mais il ne s'en tint pas à la critique : il se mit à l'œuvre et publia lui-même, de 1863 à 1865, en trois parties, un dictionnaire complet de la langue allemande, et ensuite plusieurs autres travaux lexicographiques, dont quelques-uns ont été appréciés dans cette *Revue*. Si l'on fait abstraction de la partie étymologique, son grand dictionnaire est certainement le meilleur ouvrage de ce genre, attendu que celui de Grimm est loin d'être terminé et qu'il est en outre rédigé sur un plan beaucoup plus vaste. Les qualités du dictionnaire de M. S. sont trop connues pour que nous en parlions longuement ici ; nous nous bornons à signaler cette nouvelle réimpression et à la recommander vivement à ceux qui s'occupent sérieusement de la langue allemande et qui ne possèdent pas encore cet excellent ouvrage.

B.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 août 1876.

L'académie se forme en comité secret pour entendre un rapport de la commission des comptes.

A la reprise de la séance publique, M. de Saulcy présente de la part de M. Alexandre Bertrand, conservateur du musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye, la photographie d'une statue colossale d'Apollon assis, qui a été trouvée à Entrains (Nièvre), dans la propriété de M. le comte d'Hunolstein et dont M. d'Hunolstein a fait don au musée de Saint-Germain.

M. Léon Renier communique le texte d'une inscription latine qui a été trouvée sur le versant du Liban, non loin de Beyrouth, et dont une copie et un estampage lui ont été transmis par M. de Saulcy. Cette inscription doit, selon M. Renier, se lire ainsi :

deae fORTVN et geN. COL
t. fl. foRTVNATVS. GENIVM CVM
coluMNIS ET AETOMATE ET INCRVSTA
tione MARM DE SVO FEC PRO SALVTE
SVA SVORVMQ. OMNIVM. ET. COMMV
NIS. TRICENSIMAE. V. L. A. S.
...muMMIVS MAGNI Libertus

« Deae Fortunae et Genio coloniae. T. Flauius Fortunatus Genium cum columnis et aetomate et incrustatione marmorea de suo fecit pro salute sua suorumque omnium et communis tricensimae. Votum libens animo soluit... Mummius Magni libertus. » Il y a dans ce texte plusieurs mots intéressants : — 1° *aetoma*, nom neutre, transcription du grec ἀέτωμα fronton ; ce mot, dont on n'a qu'un petit nombre d'exemples, se rencontre le plus souvent au féminin avec la déclinaison de *rosa*, génitif *aetomae*, ablatif *aetoma*, ce qui est évidemment fautif ; ici on a l'ablatif correct *aetomate* ; — 2° *incrustatio*, revêtement ; on n'avait jusqu'ici de ce mot que deux exemples, dans des textes des jurisconsultes Proculus et Paul (Digeste, 8, 2, 13, et 50, 16, 79) ; — 3° *communis tricensimae* ; ces mots sont assez obscurs. Pour le mot *tricensima*, M. Renier penche à le rapprocher du grec τριακάς, qui désigne un collége de trente membres ; *tricensima* aurait le même sens, et désignerait probablement une subdivision de la curie. Quant à *communis*, M. Renier, s'autorisant d'une autre inscription où les mots *paganis communibus* paraissent pouvoir se traduire par « les habitants du même *pagus*, » suppose qu'ici *communis tricensima* signifie le collége de trente membres dont Fortunatus faisait partie. — Cette explication est combattue par MM. Naudet et L. Quicherat : M. Naudet ne pense pas que *communis* puisse jamais avoir le sens que M. Renier lui attribue ; M. Quicherat croit qu'on a ici le génitif du nom neutre *commune*, le bien commun, l'intérêt commun. M. Bréal fait remarquer que l'étymologie du mot *communis* permettrait très bien de lui attribuer la signification indiquée par M. Renier.

M. Renier communique ensuite une lettre de M. Egger, qui a examiné l'inscription grecque dont un estampage adressé par la société évangélique de Smyrne, lui avait été remis à la séance précédente, et qui en envoie la transcription. Tant d'après cette transcription que d'après une autre copie imprimée à Smyrne, M. Renier donne de cette inscription la lecture suivante : Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Οὐεσπασιανὸς Σεβαστός, πατὴρ πατρίδος ὕπατος τὸ η', αὐτοκράτωρ Τίτος Καῖσαρ Σεβαστοῦ υἱός ὕπατος τὸ ς', τειμηταί, [τ]ὴν γέφυραν κατεσκεύασαν ἐκ δημοσίων διὰ Λ. Ὀκταουίου Μέμορος πρεσβευτοῦ καὶ ἀντιστρατήγου, ὑπάτου ἀποδεδειγμένου : « L'empereur César Vespasien Auguste, père de la patrie, consul pour la 8e fois, et l'empereur Titus César, fils d'Auguste, consul pour la 6e fois, censeurs, ont fait construire ce pont aux frais du trésor public, par les soins de Lucius Octavius Memor, légat propréteur, consul désigné. » L'inscription a été en effet trouvée parmi les pierres d'un pont, à Séleucie sur le Calycadnis, en Cilicie. Elle est de l'an 77. Elle nous donne le nom du légat propréteur de Cilicie en cette année et nous apprend qu'il fut aussi l'un des consuls *suffecti* de l'an 78. Il dut être, en cette qualité, collègue d'Agrippa, beau-père de Tacite, qui fut aussi consul *suffectus* en cette année.

M. Léopold Delisle lit une note sur les poésies de Richard de Poitiers, religieux de l'ordre de Cluny, du 12e siècle, connu aussi sous le nom de

Richard de Cluny, et auteur de plusieurs ouvrages historiques qui nous sont parvenus. On savait qu'il avait aussi fait des poésies, mais on les croyait perdues. Or, il vient de paraître dans le *Neues Archiv der Gesellschaft für ælterc deutsche Geschichtskunde* sept pièces de vers latins copiées dans un manuscrit de Londres par M. K. Pertz, et publiées par M. Wattenbach, qui les a données sans nom d'auteur. M. Delisle a reconnu deux d'entre elles, un éloge de l'Angleterre et un éloge de la ville de Londres, pour deux pièces citées par Jean Balée, auteur du 16ᵉ siècle, sous le nom de Richard de Cluny. On peut dès lors avec vraisemblable attribuer à Richard toutes les pièces publiées par M. Wattenbach, et par conséquent on est désormais en possession d'une portion notable des poésies de Richard de Poitiers.

M. de Longpérier lit au nom de M. Chabas une note sur un vase égyptien, de la collection Posno, qui permet d'établir la capacité de la mesure égyptienne appelée *hin*. M. Chabas était parvenu, par des travaux antérieurs, à fixer la contenance du *hin* à 46 centilitres. L'examen du vase en question, dont la capacité était marquée par une inscription, lui a permis de vérifier l'exactitude de cette évaluation, quoique les Egyptiens n'aient pas toujours mis une grande rigueur dans la fixation de leurs mesures.

M. le docteur Lagneau commence la lecture d'un mémoire intitulé *Des Alains, des Théiphales et des Agathyrses en Gaule.*

M. Costa adresse de Constantine à l'académie, pour la commission des inscriptions sémitiques, les estampages de 13 inscriptions puniques.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE.

M. Tullii Ciceronis de finibus bonorum et malorum libri quinque, ed. Madvig. Ed. tertia (Havniae, Gyldendal). — Medem, Grundzüge der exacten Psychologie. I (Leipzig Koschny). — T. Maccii Plauti Comoediae recens. et enarravit Ussing, vol. I (Havniae. Gyldendal). — Thureau-Dangin, Le parti libéral sous la Restauration (Paris, Plon). — Zimmermann, Karten und Pläne zur Topographie des alten Jerusalem (Basel Bahnmayer).

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37. — 9 Septembre — 1876

169. — **Geschichte der europäischen Staaten.** Geschichte Griechenlands, von Gustav Friedrich Hertzberg. Erster Theil. Gotha, 1876.

Ecrire l'histoire de la Grèce proprement dite depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours n'est pas chose si facile qu'on pourrait se l'imaginer, et nous ne serions pas surpris que le livre dont nous venons de donner le titre eût coûté plus de temps et plus de recherches à M. Hertzberg que les trois volumes de son *Histoire de la Grèce sous la domination romaine*.

On sait que, pendant la longue durée de l'empire byzantin, c'est à peine si les chroniqueurs mentionnent, à de longs intervalles, cette petite province de Grèce alors oubliée et si profondément déchue de son antique splendeur. M. H. a donc dû feuilleter, plume en main, la Byzantine presque entière pour y recueillir tout ce qui s'y trouve de passages ayant trait à la Grèce. Hâtons-nous de dire qu'il a rempli cette tâche ardue de la façon la plus scrupuleuse, et que, dans l'état actuel des études historiques, son travail est aussi complet et aussi exact qu'on peut le désirer.

Ce premier volume va depuis la prise de Corinthe par les Romains jusqu'à la conquête franque. Un des plus intéressants chapitres du livre est celui où M. H. expose la fameuse théorie de Fallmerayer et résume à grands traits la polémique que cette question souleva jadis en Allemagne. M. H., comme feu Charles Hopf, incline à croire que la Grèce fut quelque temps occupée et dominée par les Slaves, mais il repousse et réfute victorieusement les conclusions de ceux qui prétendent que l'élément hellénique fut complètement absorbé par la race conquérante. On sait, du reste, que la théorie de Fallmerayer est depuis longtemps tombée en discrédit, et on peut dire à l'honneur de la science allemande que ce sont Zinkeisen, Hopf et Hertzberg qui lui ont porté les plus rudes coups [1].

Le livre dont nous nous occupons est, à notre avis, mieux conçu et plus méthodiquement développé que les précédents ouvrages de M. H.

1. Charles Hopf, ayant examiné le célèbre manuscrit de Pittakis, dans lequel Fallmerayer a puisé la plupart de ses arguments, reconnut promptement que, égaré par un excès de zele slavophile, son compatriote avait falsifié cet important document, en y interpolant des mots et des phrases entieres.

Il ne faudrait cependant pas s'imaginer qu'il soit impossible d'écrire une histoire de la Grèce plus complète, plus nourrie de faits que celle de M. H. Celui-ci nous l'avons dit, n'a mis en œuvre que les documents publiés et depuis longtemps connus; mais il est des sources plus abondantes, (et dont M. H. n'a pas l'air d'avoir même soupçonné l'existence) auxquelles devra nécessairement puiser l'historien désireux de faire quelque chose de définitif; nous voulons parler des précieux documents conservés aux archives de S. Marc de Venise. Là est l'histoire de la Grèce au moyen-âge, et les autres bibliothèques de l'Europe ne fourniront en comparaison de ces trésors qu'une bien maigre moisson [1].

De même, la géographie de la Grèce pendant la période obscure de l'empire byzantin ne pourra être traitée d'une façon irréprochable que lorsqu'on aura publié les vies des saints du Péloponèse, qui se trouvent en si grand nombre dans notre bibliothèque nationale. On ne saurait se faire une idée de la quantité et de l'importance des documents de tout genre que fourniront ces vieux *synaxaires* étudiés avec prudence et critique.

Nous ne reprochons nullement à M. H. de n'avoir pas mis à profit ces divers documents, difficiles à consulter; nous ne voulons que les signaler à son attention et à celle des futurs historiens de la Grèce au moyen-âg

Nous relèverons, en terminant, quelques petites négligences. Pourquoi, tandis que, dans son *Histoire de la Grèce sous la domination romaine*, M. H. cite les sources avec tant de soin et d'exactitude, indique-t-il à peine dans le présent ouvrage le nom des auteurs où il a puisé ? Pourquoi aussi ne citer des livres d'une importance capitale pour son sujet que d'après les analyses faites dans des revues allemandes ? Pourquoi enfin faire à un livre aussi médiocre que l'*Histoire d'Athène* par Sourmélis l'honneur de le citer ? Pour la suite de son travail, M. H. fera bien de n'accepter que sous contrôle les affirmations de cet historien.

On a reproché avec amertume à M. H. de n'avoir pas consulté quelques travaux publiés par des Grecs sur le sujet qu'il a traité. Si les Grecs mettaient un peu plus d'empressement à faire connaître en dehors des étroites limites du royaume hellénique les productions de leur littérature contemporaine, on serait peut-être en droit de blâmer M. H.; mais nous, qui savons par expérience combien il est difficile de se procurer les livres grecs, nous nous garderons bien de faire à ce sujet la moindre observation.

Nous recommanderons encore à M. Hertzberg de soigner davantage la correction des passages grecs qu'il cite en note. Page 208, par exemple, il ne s'est pas même donné la peine de mettre les accents. Ce ne sont là, il est vrai, que de bien légères taches et qui ne diminuent en rien le mérite de son livre. Puissions-nous bientôt annoncer à nos lecteurs que le second volume a paru.

Emile Legrand.

---

1. Les documents relatifs à la Grèce conservés à S. Marc forment plus de trois cents volumes in-folio. Nous en avons eu quelques-uns entre les mains, et M. Sathas en a copié ou fait copier une partie.

169. — Herrn Gustav Friedrich Haenel... zur Feier seines sechzigjæhrigen Doctorjubilaeums am 18 April 1876 überreicht von der Juristen Facultæt zu Leipzig. Eine neue kritische Ausgabe des corpus juris canonici. 1. **Das decretum Gratiani** von Emil Friedberg, Leipzig. Druck von Alexander Edelmann. Universitæts-buchdrucker, gr. in-8° 39 p.

L'édition du *Corpus juris canonici* de Richter étant épuisée, Tauchnitz a prié Émile Friedberg de donner ses soins à une édition nouvelle du *Corpus*; et cette proposition a été acceptée. M. Friedberg nous expose aujourd'hui ce qu'il a fait pour la publication du décret de Gratien et nous annonce l'apparition prochaine de la première livraison du Décret.

Nous ne pouvons guère douter que ce grand travail ne réalise un sensible progrès sur les éditions précédentes. Chaque page de cet exposé révèle un éditeur qui se fait de sa tâche une idée très juste et qui a pu apporter à la réalisation d'un programme excellent une somme de travail extrêmement considérable. Le futur éditeur du *Corpus* passe tout d'abord en revue les travaux antérieurs au sien; ses appréciations de l'édition romaine, des éditions de Böhmer et de Richter m'ont particulièrement intéressé. Il est bien plus juste que Schulte envers les *Correctores Romani*; ceux-ci n'avaient pas nos idées modernes sur la tâche de l'éditeur; leur but principal n'était pas de publier un Gratien aussi semblable que possible au Gratien original; il ne faut pas trop leur en vouloir. Je doute même qu'en leur temps, ce but eût été le plus désirable, le plus critique. L'effort principal, au début d'une entreprise de ce genre, doit porter, quand la chose est possible, sur la comparaison des textes originaux avec ces mêmes textes tels qu'ils se présentent dans l'œuvre qu'on édite. On mesure ainsi les points extrêmes et on jalonne la route; puis, quand on le peut, on réunit à l'aide des anneaux intermédiaires, ces deux anneaux extrêmes. Les *Correctores Romani* ont surtout abordé la première partie de la tâche. C'était la plus importante; la nécessité de connaître le texte exact d'un père de l'église, d'un concile, au lieu de citer aveuglément d'après Gratien dont le texte est fautif, prime la nécessité de savoir par quelle voie l'erreur a pénétré dans Gratien. Malheureusement, dans cette tâche que leur dictait un sentiment de respect et de critique pour les anciens textes ecclésiastiques, les *Correctores* n'ont pas fait preuve d'assez de respect ni de critique pour Gratien lui-même.

Böhmer et Richter ont utilisé quantité de travaux qui n'avaient pas paru au XVIe siècle; éditions des pères, éditions des conciles, collections intermédiaires, travaux critiques tels que ceux de Berardi.

Néanmoins on demeure surpris du peu que ces deux éditeurs ont fait pour une si grande entreprise. Böhmer a collationné quatre manuscrits du décret de Gratien, cinq, si on compte pour un manuscrit le décret suivant l'ordre des Décrétales par Turrecremata (éd. de Rome, 1727); Richter n'en a pas collationné un seul, mais il a eu la naïveté de faire ce travail sur neuf éditions du XVe et du XVIe siècle. En maint passage, son œuvre est inférieure à celle des *Correctores* alors qu'il croit les corriger (p. 23). Comment en se-

rait-il autrement ? Les *Correctores* avaient utilisé douze manuscrits du Vatican et avaient ainsi sensiblement amélioré le texte vulgaire. Richter, en collationnant ces neuf éditions échelonnées entre 1471 et 1554, a retrouvé souvent le texte défectueux que la collation avec les manuscrits du Vatican avait fait disparaître. Richter sort cruellement maltraité de cette révision générale des éditions du *Corpus*.

Quant à M. Fr., qui profite à son tour des divers travaux publiés depuis Richter et qui pourra, en bien des cas, utiliser, pour les collections intermédiaires, des textes excellents, il a collationné huit manuscrits : les deux principaux sont les mss. A et B de Cologne. M. Fr. ne se fait aucune illusion sur l'insuffisance de ce travail comparatif; mais il pense, et il a parfaitement raison, qu'un seul homme ne saurait entreprendre une édition du *Corpus* qui réponde, en tous points, aux exigences de la critique moderne. Il faudrait, pour une pareille œuvre, une action collective à laquelle un directeur intelligent pourrait facilement imprimer l'unité nécessaire. En attendant il faut songer à faire mieux que les éditeurs précédents, sans pourtant que le mieux devienne l'ennemi du bien et que cette aspiration vers une œuvre parfaite paralyse entièrement les forces. Nous ne pouvons que souscrire à ces vues pratiques, et aussi remercier M. Friedberg de la sincérité avec laquelle il apprécie ses propres efforts, les plaçant lui-même au rang et au lieu qui leur appartient.

Nous demanderons en finissant à l'éditeur s'il ne jugerait pas utile de publier en appendice un choix de commentaires inédits du Décret. Ce travail beaucoup plus doux pour lui que le pénible labeur des collations serait accueilli avec reconnaissance et ajouterait, semble-t-il, beaucoup de valeur à l'édition.

Paul VIOLLET.

---

170. — **Le marquis de Pezay. Un touriste parisien en Alsace au XVIIIe siècle** par Rodolphe Reuss, conservateur de la Bibliothèque municipale de Strasbourg. Mulhouse, 1876, grand in-8° de 52 p.

C'est sur les quais de Paris que M. R. Reuss, « fouillant les boîtes des bouquinistes étalées sur les parapets bordant la Seine, » tomba, l'année dernière « sur un vieux bouquin » qui contenait un éloge enthousiaste de l'Alsace. Il se hâta d'acquérir ce *bouquin* intitulé : *Les Soirées Helvétiennes, Alsaciennes* et *Franc-Comtoises*, Londres, 1772. Une main contemporaine avait ajouté, en jolie bâtarde, *par le marquis de Pezay*. Le volume, continue M. R., (p. 4), « m'intéressa par les idées saines qui s'y trouvaient exprimées au milieu du fatras humanitaire, mis à la mode par J.-J.-Rousseau, et surtout le grand et vif intérêt porté par l'auteur à l'Alsace m'attira vers lui ; je voulus connaître l'homme qui, au XVIIIe siècle, avait admiré nos Vosges et parcouru nos campagnes alors bien peu connues des touristes de la capitale. Mais ce fut en vain que je cherchai dans les livres

les renseignements plus détaillés que j'aurais désiré trouver. Quelques articles écourtés dans les dictionnaires biographiques anciens et modernes, quelques passages dans les *Chroniqueurs* de la seconde moitié du siècle passé, c'est tout ce que j'ai réussi à découvrir. »

M. R. s'excuse trop modestement de nous présenter « le maigre résultat » de ses recherches. Son travail est excellent, et on le lit avec beaucoup de plaisir, quoi qu'il en ait pensé, quand il a dit (p. 4) : « Si les quelques lignes par moi consacrées à l'auteur, n'offraient point un intérêt suffisant au lecteur, je crois pouvoir lui promettre quelque dédommagement dans la lecture des pages nombreuses que j'ai l'intention d'emprunter à son ouvrage. » C'est précisément le contraire qui est vrai. Les extraits des *Soirées Helvétiennes*, quoique fort bien choisis, quoique parfois assez curieux, sont loin de valoir le récit de M. R., et tout le monde avec moi jugera que, s'il faut au lecteur un *dédommagement*, il le trouvera plutôt dans les pages du savant critique que dans celles du touriste du XVIII[e] siècle.

M. R. retrace d'une main sûre et habile la biographie d'Alexandre-Frédéric-Jacques Masson, qui, selon de mauvaises langues, s'intitula sans façon marquis de Pezay à cause d'une petite habitation de ce nom qu'il possédait près de Blois, mais qui, comme le remarque judicieusement M. R., était fils d'un homme assez riche pour avoir acheté le titre de marquis[1]. Quand on aura lu la rapide notice de M. R., on connaîtra aussi bien que possible la vie de celui qui fut tour à tour mousquetaire, capitaine de dragons, professseur de tactique du futur Louis XVI, maréchal-général des logis de l'état-major, colonel (à 32 ans), inspecteur-général des côtes du royaume (avec un traitement de 60,000 livres), et qui, disgracié, mourut, dans sa terre de Pezay, le 6 décembre 1777[2], à l'âge de 36 ans. M. R. n'a pas moins heureusement résumé l'histoire de la vie littéraire de l'auteur de *Zélis au bain*, de la *Rosière de Salency*, de l'*Epître à la maîtresse que j'aurai*, etc., sans le vanter autant que l'a fait le baron de Grimm, sans le maltraiter autant que l'a fait le haineux La Harpe. A côté de divers renseignements sur les œuvres badines ou sérieuses de Pezay (parmi ces dernières figure honorablement l'*Histoire des campagnes de Maillebois*, Imprimerie royale, 1775, 3 vol. in-4°), M. R. n'a pas manqué de placer divers renseignements sur les relations de l'élégant écrivain avec Dorat, Diderot, J.-J. Rousseau et Voltaire. Tout cela est présenté avec esprit, avec finesse, avec agrément, et M. R. a eu cent fois raison de dire, en terminant sa sympathique notice sur le marquis de Pezay : « J'espère, en ressuscitant un moment l'auteur presque oublié des *Soirées Alsaciennes et Franc-comtoises*, avoir en même temps payé notre dette envers celui qui parla si bien de nos ancêtres, et n'avoir pas trop ennuyé leurs descendants[3]. » T. DE L.

1. Jacques Masson, citoyen de Genève, fut directeur général des finances du duc Léopold de Lorraine.

2. Par une faute d'impression, Pezay (p. 14) meurt en 1779.

3. M. R., qui aime beaucoup plus, *je le sais*, les observations que les éloges.

171. — **Histoire des littératures étrangères,** par Alfred Bougeault. Paris, Plon, 1876, 3 vol. in-8°, vii-522, 570 et 580 p. — Prix : 15 fr.

Dans ces trois volumes, M. Bougeault a fait tenir l'histoire des littératures allemande, — scandinave, — finnoise, — hongroise, — anglaise, — néerlandaise, — slaves (russe, polonaise, tchèque et serbe), italienne, — espagnole, — portugaise et grecque moderne. C'est, comme on voit, le plan des livres de géographie où on décrit « l'Europe moins la France. » Il va sans dire qu'une pareille conception exclut chez celui qui l'exécute toute réelle originalité ; mais nous irons plus loin : elle ne pouvait être bien exécutée que par quelqu'un qui fût hors d'état de travailler de première main. Jusqu'à quel point M. B. réalise-t-il ce programme et est-il étranger aux littératures qu'il traite, nous n'oserions le préciser ; mais en parcourant son ouvrage, nous n'avons nulle part trouvé la trace de recherches personnelles. L'auteur s'est abstenu d'indiquer les sources où il a puisé : « La liste, dit-il, en serait longue et fastidieuse pour la plupart des lecteurs. » Elle nous aurait intéressé, en nous permettant de savoir si notre appréciation est rigoureusement exacte, c'est-à-dire si ces sources sont exclusivement françaises. Nous sommes d'ailleurs portés à le croire.

Etant donné le plan que l'auteur s'était tracé, il nous paraît l'avoir assez bien rempli. La proportion entre les diverses littératures, et dans chacune d'elles, entre les périodes et les auteurs est bien observée ; tous les faits importants sont mentionnés [1] ; les jugements spéciaux sont expliqués et élar-

---

trouvera bon que je lui signale quelques *addenda* ou *corrigenda*. Il mentionne (p. 5) la *commune* de Pezay, située près de Blois ; or, je ne crois pas qu'il existe une commune de ce nom dans le département de Loir-et-Cher. — Aux *sources* (même page), il n'indique ni la *France littéraire* de Quérard, ni la *Biographie universelle* des frères Michaud, et le docte conservateur de la bibliothèque municipale de Strasbourg me permettra de lui dire que ces deux recueils sont indispensables dans la collection qui ne pouvait être confiée à de meilleures mains que les siennes. Dans l'article de la *Biographie universelle* sur *Pezay*, article rédigé par par M. Weiss, il aurait trouvé d'utiles indications, notamment sur l'existence d'une première édition des *Soirées*, non en 1770, comme il le marque avec doute, mais en 1771 (in-8°, Amsterdam pour Paris). Je trouve, au moment même, dans le *Catalogue de livres et pièces rares sur Paris et les provinces* publié, sous le n° 16, par le libraire A. Chossonnery (1876) cette mention (article 183) : « Mis de Pezay. *Les Soirées Helvétiennes, Alsaciennes et Franc-comtoises*. Amsterdam, 1771, in-8°, *rare*. » A propos de la *Traduction de Catulle, Tibulle et Gallus* (1771), je rappellerai que l'on se moqua beaucoup, en ce temps-là, de ces assertions du traducteur : « pour bien rendre des poëtes comme Anacréon, Catulle et Tibulle, il faut connaître un peu l'ivresse du vin de Tokaï et les caprices d'une jolie femme, il faut avoir aimé ce dont Vaugelas et d'Ablancourt ne se sont doutés de leur vie ; » — « des vers inspirés dans l'Alcôve de Bélis seront difficilement sentis et rendus par un professeur des Quatre-Nations. » Enfin, M. R. sera bien aise de savoir qu'avant lui, dans le livre de 1771 sur *sa chère Alsace, sur notre chère Alsace*, on a signalé (*Biogr. universelle*) « des descriptions intéressantes. »

1. Naturellement ils sont bien ou mal connus et appréciés suivant la date et la valeur des sources de l'auteur. On ne s'étonnera pas qu'il croie à l'authenticité du *Jugement de Liboucha* ou de la chronique des Malespini, etc.

gis par des considérations générales ; le style est clair et sans prétention. L'esprit du livre devrait être dit catholique et libéral, si les deux termes ne s'excluaient pas ; ajoutons que l'auteur, en ne perdant jamais sa base chrétienne quand il parle de philosophes, catholique quand il a affaire à des hérétiques, est assez large et tolérant dans le détail.— En somme, l'ouvrage semble avoir été composé en vue d'être donné en prix aux élèves de rhétorique, et il nous paraît convenir parfaitement à cette destination. Il sera pour les jeunes gens agréable et instructif, et il déposera dans leur esprit, par la comparaison de littératures aussi variées, des germes d'étude et de réflexion.

172.— **English-Gipsy Songs in Rommany with metrical english translations,** by Charles G. Leland, professor E. H. Palmer, and Janet Tuckey. London, Trübner. 1875. Pet. in-8°, XII et 276 p. — Prix : 9 fr.

Voici un volume d'aspect charmant, et qui se recommande tout d'abord par les noms de ses auteurs, mais dont la conception paraît étrange. C'est un recueil de ballades, composées dans le dialecte *rommany* [1] des Gipsies ou Bohémiens d'Angleterre, par des Anglais fort distingués, qui ont joint à leurs compositions en gipsy une traduction anglaise [2] également en vers. On s'est mis depuis quelque temps à recueillir en divers pays des poésies et surtout des contes tsiganes ; et l'utilité de cette récolte, encore peu avancée, se comprend d'elle-même. On conviendra que l'intérêt de poésies bohémiennes composées par des *gadjé* (des *gorgie* ou *gorgios* comme on écrit dans le dialecte des Gipsies anglais [3]), c'est-à-dire par des personnes étrangères à cette race, saute moins aux yeux. Les seuls ouvrages écrits en langue bohémienne par des non-Bohémiens, et publiés jusqu'ici à ma connaissance, les seuls du moins qui aient quelque étendue, sont l'*Évangile de St-Luc* (*Embéo e Majaro Lucas*) traduit par M. Borrow en dialecte gitano, c'est-à-dire dans la langue des Bohémiens d'Espagne, et dont il publia la 1re

---

1. *Romano*, fém. *romani*, pl. *romané*, est l'adjectif de *Rom*, fém. *Romni*, pl. m. *Roma*, qui signifie Bohémien, Tsigane. Les Anglais, sans doute à l'imitation des Gipsies, dont le dialecte est fort altéré, emploient trop souvent la forme *romany* ou *rommany* (qu'ils prononcent *romané* ou *rommané*) sans distinction de genre, de nombre et de cas, soit substantivement, soit adjectivement, soit même adverbialement (ils disent le plus souvent « parler *rommany* » au lieu de « parler *rommanès*). Tout cela est incorrect, je crois que le doublement du *m* (*rommany*) l'est aussi ; et je ne suis pas convaincu que ces incorrections particulièrement choquantes soient exigées par la fidélité au dialecte.

2. C'est du moins ainsi que la chose est présentée ; mais il est clair que chaque auteur a pu à son gré commencer par l'une ou l'autre langue et se traduire lui-même alternativement suivant les convenances de sa double composition.

3. La forme normale du mot est *gadjo*, fém. *gadji*, pl. m. *gadjé* ; mais les Anglais disent un *gaujo*, ou *gaujer*, ou *gorjer*, ou *gorgio* (cette forme est la plus usitée) ou enfin *gorgiko* ; et, au pluriel des *gorgie* ou des *gorgios* etc. — Voy. d'ailleurs, p. 200, l'étymologie persane que M. Leland propose de ce mot.

édition à Badajoz en 1837 [1] (une 2e édition revue et corrigée a paru à Londres en 1872); et le *Cantique des Cantiques* (*I Ghilengheri Ghilia Salomunèskero*) publié avec le texte italien en regard par M. James Pincherle, Trieste, 1875, gr. in-8o de vi et 14 p. — Le but du St-Luc en gitano se comprend : l'auteur très connu de *The Zincali or Gipsies of Spain*, de *The Bible in Spain* et de plusieurs autres œuvres bohémiennes, n'est pas seulement un écrivain humoristique et pittoresque, d'un talent incontestable, et un polyglotte renommé ; il voyageait en Espagne comme agent de la Société biblique de la Grande-Bretagne, et la publication de cet évangile, qui lui valut par parenthèse quelques persécutions de la police espagnole, était une œuvre de propagande, dont je n'ai pas à apprécier ici les résultats plus ou moins sérieux. — Quant à M. Pincherle, sa traduction du *Cantique des Cantiques* est destinée dans sa pensée (voir sa préface) à servir de contribution à une collection polyglotte publiée par la librairie Williams et Norgate de Londres, et qui comprend le Cantique des Cantiques et le Livre de Ruth dans presque tous les idiomes ou dialectes de l'Europe.

La pensée qui a inspiré le présent recueil de Ballades gipsy n'est peut-être pas aussi facile à préciser. M. Leland, l'auteur de la préface du livre, dit, au commencement de cette préface, que, lorsqu'il écrivait *The English Gipsies and their Language* (volume publié en 1874), il avait regretté de ne pouvoir joindre à la collection de proverbes et de contes ou récits en langue gipsy contenue dans cet ouvrage, quelques échantillons de chansons ou poésies « rommany », mais qu'il n'avait pu en recueillir qui eussent quelque intérêt autrement que comme spécimens très médiocres de la langue. Je sais en effet de bonne source que la littérature populaire des Bohémiens, qui paraît n'être riche nulle part, exception faite pour les contes en quelques contrées de l'Orient, est très pauvre en Angleterre, surtout en « poésies », et que là, comme ailleurs du reste, la plupart de leurs chansons sont mêlées de détails obscènes ou grossiers qui ne permettraient pas de les offrir au grand public, auquel s'adresse le livre que j'ai sous les yeux. C'est pour suppléer à cette lacune que M. Leland, s'associant deux collaborateurs de mérite, qui, avant toute entente, se trouvaient avoir déjà composé plusieurs des pièces qui figurent ici, a publié le présent recueil. Les auteurs se sont proposé en effet de populariser la langue gipsy, et ils ont voulu, tout en fournissant au public une lecture agréable, donner à ce public anglais une certaine teinture de l'idiome que parlent les Bohémiens du pays, et même faciliter l'étude sérieuse de ce dialecte à ceux qui voudraient en acquérir la

1. M. Borrow en a reproduit un fragment à la fin de *The Zincali*, 1re éd. 1841, t. 2, avec quelques prières et autres morceaux également traduits en gitano. — Il a publié dans le même vol. deux poèmes, *le Déluge* et *la Peste* (la peste de Séville en 1800), composés dans un jargon bohémien tout à fait corrompu, par certains Andaloux, grands amateurs de *gitanerie*, qu'on appelle pour cette raison *Los del Aficion* (voir Borrow, *ibid.*, p. 58 et tout le curieux chap. qui précède ces deux morceaux), expression qu'on retrouvera dans la préface de notre volume, p. VII, et qui demandait à être expliquée.

connaissance (v. la préface). On peut croire aussi que l'idée de fournir et de laisser à la science européenne un petit monument exact et durable d'un dialecte qui va s'effaçant, et qui a même subi depuis peu des altérations de plus en plus profondes, n'a pas été étrangère à leur entreprise. Enfin, il est clair que l'attrait d'une tâche difficile et singulière, mais amusante, les a aiguillonnés.

Avant d'apprécier, autant que je le pourrai, comment ils y ont réussi, il ne sera pas sans intérêt de dire quelques mots des trois collaborateurs, et de donner l'indication exacte des diverses parties du livre.

M. Charles Leland est un Américain, qui, après avoir parcouru et même, je crois, habité l'Allemagne, s'est fixé depuis quelques années à Londres, et qui s'est fait connaître surtout par un recueil de poésies populaires publiées en plusieurs séries, c'est-à-dire en plusieurs petits volumes successifs, sous le titre et le pseudonyme de *Hans Breitmann's Ballads* ; cet ouvrage, qui a eu du succès, se compose, m'a-t-on dit, de récits bizarres écrits en vers dans la langue interlope de la colonie allemande de Philadelphie. M. Leland est d'ailleurs un esprit vif et très ouvert, qui a les connaissances les plus variées : ici même, en rendant compte d'un livre où il soutient que les Chinois bouddhistes ont découvert l'Amérique mille ans avant Christophe Colomb, un de nos collaborateurs le représentait comme un homme très versé dans la littérature allemande et « qui s'intéresse presque autant à l'Inde qu'à l'Amérique[1]. » — Un pareil esprit devait s'intéresser aussi aux Bohémiens ; et il a publié en effet sur les Bohémiens d'Angleterre un curieux volume dont j'ai déjà donné le titre, *The English Gipsies and their Language*, London, 1874. Dès le commencement de 1871, j'avais entendu parler à Londres de M. Leland comme d'un gentleman qui conversait en langue romani avec les Gipsies. Il paraît avoir poussé loin ses études avec eux, car dans l'Introduction au présent volume (*Engl.-Gipsy-Songs*, p. 2) il dit avoir recueilli plus de quatre mille mots de leur langue, ce qui est beaucoup. Il ajoute (p. 3) que, d'après ses recherches, le dialecte anglo-rommany contient beaucoup plus de mots hindis et persans qu'aucun des dialectes du continent[2] ; et ceci peut paraître tout-à-fait surprenant.

M. Palmer est bien connu de tous les orientalistes. Jeune encore (avantage dont jouissent aussi ses deux collaborateurs), il est depuis quatre ou cinq ans professeur d'arabe à l'Université de Cambridge ; on lui doit la publication toute récente des *Poèmes de Beha ed din Zoheir d'Egypte*, avec une traduction anglaise *en vers* dont on fait grand éloge. M. Palmer passe d'ailleurs pour apprendre les langues avec une facilité merveilleuse ; aussi est-il plus ou moins indianiste, et a-t-il dû devenir assez aisément *tsiganologue*.

Enfin Miss Janet Tuckey s'était déjà fait connaître par quelques « vers

1. *Rev. Crit.* du 31 juillet 1875, p. 65.
2. Cf. p. VIII.

de société » publiés dans le *Chambers's Journal*. Ainsi que M. Palmer, elle débute ici dans la littérature gipsy.

Voici maintenant la composition du volume : — Préface de 4 p. par M. Leland, qui est aussi l'auteur de l'Introduction et des notes dispersées dans l'ouvrage. — Table des morceaux. — Introduction de 4 p. — Poésies, p. 5-236. — Remarques sur la prononciation par Leland, 4 p. — Diction. des rimes gipsy par Miss Tuckey. — Glossaire (dressé par M. Palmer), p. 251-276.

Sur les 56 morceaux, tous en « rommany » et en anglais, dont se compose le recueil, il y en a 15, texte et traduction, qui sont de M. Leland, 12 de M. Palmer, et 15 de Miss Tuckey. En outre, M. Palmer a traduit en « rommany » une pièce (la 1re du recueil) qui est une poésie de M. Tennyson (à qui le livre est dédié) ; et M. Leland a fourni le texte « rommany » de 3 morceaux traduits par Miss Tuckey. Il faut ajouter trois pièces informes venant du Gipsy Matthew Cooper et traduites par M. Leland ; une du Gipsy... Lee, trad. par le même ; une pièce fournie, texte et traduction, par M. Hubert Smith, l'auteur d'un livre étrange, *Tent Life with English Gipsies in Norway* (London, 1873, in-8° de XXIII et 540 p.), l'époux malheureux de la jeune Gipsy qui avait été l'héroïne de ce livre, et de laquelle il a dû se séparer par un divorce que la Cour a prononcé au mois de mars dernier. Il y a en outre deux petites pièces, texte et trad. (p. 141 et 201) sans noms d'auteurs ; et deux autres (p. 233-236) qui viennent de Gipsies anonymes. Enfin les auteurs ont fait entrer dans leur recueil (p. 184-185) une chanson en « rommany » allemand, publiée en 1863 par M. Liebich et traduite dernièrement en latin par M. Miklosich.

Il s'agit maintenant d'apprécier l'œuvre, et, pour ce qui regarde la partie anglaise, ce n'est pas bien difficile. Ces petits récits sont généralement agréables, quelquefois charmants ; et les personnes plus compétentes que moi en matière de forme littéraire anglaise sont unanimes dans leur approbation. La rime[1] n'est pas riche, le style est populaire ; mais tout cela était dans les conditions mêmes de l'œuvre, dont le ton peut sans inconvénient se rapprocher quelquefois de celui de la complainte. *Dog[2] gipsy*, de M. Leland, est très comique ; *Preaching Charlie*, du professeur Palmer, est aussi un chef-d'œuvre en son genre, et la touchante histoire *Told near Windsor*, de Miss Tuckey, n'est pas moins réussie. J'ajouterai, chose importante, que la connaissance des Gipsies est manifeste chez les trois auteurs, et que l'esprit bohémien est très bien saisi.

Quant à la partie « rommany », je serais fort embarrassé pour l'apprécier, si je n'avais pour m'y aider un article très substantiel[3] d'un des hom-

1. A propos de rimes, on croira volontiers que le Dictionnaire qu'en a dressé Miss Tuckey ne paraît pas irréprochable.

2. Expression populaire intraduisible. *Coq-à-l'âne gipsy* ne serait qu'un lointain équivalent.

3. Dans *The Academy* du 9 octobre 1875.

mes les plus compétents du monde, M. H. T. Crofton, de Manchester, l'un des deux auteurs du meilleur ouvrage qu'on ait publié sur la langue des Bohémiens d'Angleterre[1], laquelle a été depuis quelque temps l'objet de travaux importants. Avant tout cependant, je ferai une remarque que M. Crofton n'a pas faite, c'est que l'idée d'écrire le « rommany » *en vers* ne paraît pas heureuse. L'écrire convenablement en prose était déjà assez malaisé, surtout si l'on remarque qu'il ne s'agit pas ici de la langue romani, passablement pure et soumise à des lois grammaticales presque régulières, telle qu'elle se rencontre dans l'Europe orientale et centrale, mais que le dialecte anglo-gipsy est un dialecte bâtard, très mélangé, et qui a subi de nos jours des altérations telles qu'il faut en ressaisir les formes archaïques pour lui rendre quelque figure. Ajouter à ces difficultés celles de la versification, c'est se condamner à une tâche presque impossible. D'ailleurs quelles règles de versification appliquer à cet idiome ? Il faudrait au moins quelques modèles qu'on pût suivre de loin, sauf à en perfectionner le type. Or, M. Leland nous le dit lui-même (p. 5), « il y a sans doute en rommany (dans le « rommany » anglais) beaucoup de choses qui se chantent ; mais, comme chez les Indiens d'Amérique, cela n'a ni mètre, ni rime, ni valeur musicale. » Les auteurs, ainsi privés de toute espèce de spécimens originaux, ne pouvaient donc donner à leur poésie « rommany » qu'une forme arbitraire, et ils se condamnaient à produire quelque chose de plus ou moins factice. De simples récits en prose, même traduisant, et traduisant alors exactement[2], les vers anglais, si l'on avait tenu à laisser à la partie anglaise sa forme poétique, qui d'ailleurs n'en aurait été que plus libre, m'auraient donc paru à certains égards préférables.

Les auteurs en ayant décidé autrement, il reste à savoir si leur « rommany » est du bon rommany, « perfectly idiomatic » (p. 6), si c'est du « real English Rommany » (*ibid.*) dépourvu de toute affectation, et qui puisse vraiment servir à populariser l'étude sérieuse de ce dialecte. Je suis obligé de dire que les appréciations si compétentes de M. Crofton sur ce point important ne sont pas très favorables. Je renvoie à son article pour les remarques de détail sur lesquelles il fonde sa critique. Je noterai seulement avec lui que le dialecte « anglo-rommany » ne pouvant s'écrire sans mélange d'éléments anglais, il aurait été très utile pour les étrangers qui veulent l'étudier, de distinguer ces éléments par des caractères différents. « Il y a, dit-il aussi, un chapitre sur la prononciation, mais il laisse l'orthographe plus inintelligible que jamais : elle n'est pas le moins du monde uniforme, et elle est hérissée d'accents placés au hasard. » Je n'en suis pas surpris ; j'avais moi-même remarqué que le texte de la petite pièce en dialecte roma-

1. *The Dialect of the English Gipsies*, by B. C. Smart and H. T. Crofton. London, 1875, in-8° de XXIII et 302 p.

2. Inévitablement les deux textes gipsy et anglais *en vers* ne se traduisent pas l'un l'autre exactement ; en sorte que l'un des buts que les auteurs se sont proposés, celui de faciliter l'étude du dialecte gipsy, est manqué.

no d'Allemagne n'était pas très correctement reproduit, soit d'après Liebich (*Die Zigeuner*, p. 101), soit d'après Miklosich (III, p. 28) qui en a modifié l'orthographe, et que les petits changements qu'on y a apportés manquaient de conséquence. La ponctuation aussi y est fautive, et l'on y a mal à propos supprimé les guillemets qui expliquent qu'il y a deux interlocuteurs. Ce sont là de menues négligences, mais qui suffisent à mettre en défiance contre la rigueur scientifique de l'œuvre.

Je ne veux pourtant pas insister sur ces critiques. La vérité est que le tour de force tenté par les trois auteurs était impossible à exécuter en toute perfection; ils y ont réussi à demi, ce qui me semble déjà remarquable. Mais je n'engage personne à marcher sur leurs traces; c'est se donner trop de peine pour un résultat qui ne saurait être complètement satisfaisant.

J'aime mieux, en terminant, recommander les principales notes que M. Leland a jointes aux ballades, et dont la plupart sont instructives, par exemple celles qui se rapportent à *Un enterrement gipsy dans l'ancien temps* (p. 31-32), à la *Mort d'une Gipsy par amour*, (p. 45-46), au dépit d'un Gipsy que sa fiancée a laissé en plant le jour où devait avoir lieu la noce (p. 68-69), à *l'ancienne manière gipsy de faire la cour* (p. 110), à certaines abstinences en souvenir des morts (p. 124). — Plusieurs ballades, *l'oiseau gipsy* (p. 83, 86), *le forgeron et le vieux diable* (p. 135-138), *les sept marcheurs de nuit* (p. 207-209), et surtout *la Sorcière* (p. 190-195), donnent une idée des superstitions de cette race; et c'est là un sujet intéressant, car il importe de savoir à quel point ces gens qui exploitent le merveilleux y croient eux-mêmes. — La note qui suit *la récolte du houblon dans le Kent* (p. 59-60) renseigne sommairement sur les manières dont les Bohémiens anglais gagnent leur vie; l'auteur affirme qu'ils ne sont pas aussi voleurs qu'on le dit, et que la plupart sont laborieux. On peut rapprocher de cette note l'histoire de *Frank Cooper*, texte et note (p. 153-163), qui montre, entre plusieurs autres, combien la nature gipsy est complexe, et pleine d'apparentes contradictions. La note qui sert de commentaire à *Dog Gipsy* (p. 118) explique très bien la manière singulière dont les Gipsies traduisent souvent les mots anglais; et j'ajouterai que les Tsiganes du Continent procèdent de même à l'égard des langues des pays où ils vivent. — Celle qui suit *Dead Pig* et qui affirme le goût particulier des Gipsies pour la chair du cochon mort (elle remplit près de 3 pages assez compactes, p. 131-134), a aussi son intérêt, quoique quelques-uns des rapprochements qui la terminent soient peut-être un peu hasardés. J'y remarque dix lignes sur les *Dom* de l'Inde (cf. Pott, *Die Zigeuner*, t. I, p. 42), en qui M. Leland est disposé à voir les ancêtres des Bohémiens (voy. aussi p. 2, et p. 269 au mot *Rom*); ces quelques lignes font désirer des renseignements plus précis: on voudrait savoir à quelles sources l'auteur a puisé certains détails que je ne retrouve pas dans le passage de M. Pott indiqué plus haut, ni dans quelques informations complémentaires sur les Dom, que M. Pott a eu la bonté de m'envoyer dernièrement. — La ballade *Un cas pendable* (p. 221-222), où l'on voit des

Gipsies encore imbus de l'idée que parler leur langue est un crime capital, montre combien certains souvenirs sont persistants; M. Crofton rappelle en effet, dans l'article que j'ai indiqué, que l'Acte de 1562, ch. 20, étendait la peine de mort contre les Gipsies à tous ceux qui auraient imité leur costume, *leur langage* ou leur manière de vivre. Cet acte et le précédent (de 1554) ont été abrogés en 1783.

On voit que, même étant admis que la langue et la versification de la partie « rommany » ne sont pas irréprochables, la lecture de ce petit livre étrange promet autant de profit que d'agrément.

Paul BATAILLARD.

VARIÉTÉS.

Philippe d'Aubigny.

Dans la *Revue critique* du 27 juillet 1876, p. 77, M. Schlumberger exprime le désir de voir donner « quelques indications » sur un personnage du nom de *Philippe d'Aubigny*, dont la tombe a été trouvée à Jérusalem en 1867. L'inscription de cette tombe, publiée par M. Clermont-Ganneau dans le *Musée archéologique*, t. I, p. 241, est ainsi conçue : *Hic iacet Philippus de Aubingni cuius anima requiescat in pace. Amen.*

Si les caractères archéologiques et paléographiques du monument (dont M. Clermont-Ganneau ne dit rien), permettent de le rapporter environ au milieu du 13ᵉ siècle, il est bien probable que ce *Philippus de Aubingni* est le même que le chevalier *Philippus de Albineto*, dont le chroniqueur anglais Mathieu Paris rapporte la mort et l'enterrement en terre sainte en 1236 : «... Philippus de Albineto, postquam militauerat Deo in terra sancta peregrinando pluries, tandem in eadem diem claudens extremum et finem faciens laudabilem, sanctam meruit in terra sancta, quod uiuus diu desiderauerat, sepulturam »[1]. Il était parti pour la terre sainte en 1222 ; on lit à cette date dans Mathieu Paris : « Philippus de Albineio, miles strenuus ac morum honestate commendabilis, regisque Anglorum magister et eruditor fidelissimus, iter Hierosolymitanum arripiens, illuc cum prosperitate ac sine rerum diminutione peruenit » ; ensuite est rapporté *in extenso* le texte d'une lettre que Philippe d'Aubigny écrivit de Jérusalem, à son arrivée, au comte de Chester[2].

Philippe d'Aubigny appartenait à une famille noble de Normandie. Il fut un des principaux serviteurs du roi Jean Sans-Terre et de Henri III son fils. On vient de voir que Mathieu Paris l'appelle *le maître et le précepteur fidèle*

---

1. *Historia maior*, édition de 1606, p. 417.

2. *Hist. maior*, éd. de 1606, p. 301. Le même passage se retrouve sans grande différence dans l'*Hist. minor* (éd. Madden, dans les *Rerum britannicarum medii ævi scriptores*, t. II, p. 149) ; Philippe d'Aubigny y est qualifié : « regis... informator et magister ».

du jeune roi Henri III. Sous Jean Sans-Terre, il est nommé dans le préambule de la grande charte, au nombre des *nobles hommes* dont le roi déclare avoir pris le conseil. Il fut en outre, sous ces deux rois, gardien ou bailli (*custos, ballivus*), c'est-à-dire gouverneur, des îles de Jersey, Guernesey, Auregny et Serk, seule partie du duché de Normandie qui fût restée à Jean Sans-Terre après sa guerre avec Philippe Auguste. Lors de son départ pour la terre sainte, en 1222, le gouvernement de ces îles passa à un autre Philippe d'Aubigny, « Ph. de Albin. iunior », son fils probablement [1].

Sur le tombeau de Philippe d'Aubigny, d'après la description de M. Clermont-Ganneau, est figuré un écu triangulaire, portant *quatre fusées*. Sur son sceau, qui nous est parvenu d'un autre côté [2], on trouve également pour armes *quatre fusées* en fasce.

Julien Havet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 1er septembre 1876.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie un premier rapport de M. Albert Dumont, directeur de l'école française d'Athènes, sur le voyage d'exploration accompli en Asie mineure par MM. l'abbé Duchesne, membre de l'école française de Rome, et Collignon, membre de l'école française d'Athènes. Ces messieurs sont arrivés en Asie Mineure le 2 mai et ont terminé leur voyage le 20 juillet. Ils ont traversé la Pérée Rhodienne, la Phrygie, la Pisidie, la Pamphylie, ont gagné par mer la Cilicie Trachée et en ont suivi le littoral depuis l'ancienne Coracesium, aujourd'hui Alaga, jusqu'à Mersina. Ils ont particulièrement exploré la Pérée Rhodienne et la Cilicie Trachée et ont résolu la plupart des questions relatives à la géographie ancienne de ces contrées ; ils ont aussi reconnu les ruines de plusieurs villes antiques et exploré quelques nécropoles chrétiennes. Enfin, ils ont recueilli plus de 300 inscriptions (la plupart sont des inscriptions votives ou funéraires en grec) et plus de 70 dessins de monuments divers, édifices, sculptures taillées dans des rochers, statues de divinités locales, etc.

M. Duruy continue la lecture de ses études sur la société romaine au second siècle de notre ère. Il étudie principalement les philosophes de cette

---

1. Sur le gouvernement des deux Philippe d'Aubigny dans les îles normandes, voir Gustave Dupont, Histoire du Cotentin et de ses îles, t. II (Caen, 1873, in-8°), et Julien Havet, Série chronologique des gardiens et seigneurs des îles normandes, dans la *Bibliothèque de l'école des chartes*, année 1876.

2. Ce sceau se trouve au bas de deux pièces conservées aux archives du département de la Manche, fonds du Mont Saint-Michel. Il porte pour légende + S'PHILIPPI DE ALBIGNEI. Il a été moulé pour la collection des sceaux des Archives nationales, et il y figure sous le n° 16748.

époque et le progrès moral dont ils témoignent. Il s'attache en particulier à faire ressortir tout ce qu'il y a de chrétien dans cette philosophie, soit dans la morale, soit dans les pratiques, on pourrait presque dire les pratiques de piété, qu'elle recommande. Les philosophes du second siècle, aussi bien ceux de l'école stoïque, comme Sénèque, Épictète et Marc Aurèle, que ceux qui n'appartiennent à aucune école déterminée, comme Plutarque, font tous également de la morale l'objet principal de la philosophie ; tous recommandent à l'homme de dompter ses passions, de fuir la volupté, de tenir pour rien le plaisir ou la douleur du corps, de ne chercher que le bien moral ; d'avoir pitié des malheureux, des pauvres, des étrangers, des esclaves, de considérer ceux-ci comme des égaux et comme des frères. On trouve déjà alors, comme dans le christianisme, la pratique de l'examen de conscience, la prédication, la direction des âmes ; aux approches de la mort, on appelait un philosophe, comme on appelle aujourd'hui un prêtre ; sur un cas de conscience, on consultait un philosophe, comme une sorte de directeur spirituel.

M. Derenbourg lit un travail intitulé *Quelques réflexions sur le livre de Job*. — Dans cette étude, M. Derenbourg s'attache principalement à reconnaître le caractère littéraire du livre de Job, la place qu'il occupe dans la littérature hébraïque. Il voit dans le sujet du livre, non une fiction du poète, mais une légende ancienne [1], analogue à celles de Thésée ou d'Iphigénie chez les Grecs, et qui, comme celles-ci, dut souvent être traitée par les poètes. Si une seule version nous en est parvenue, c'est que la supériorité littéraire de cette version aura fait oublier toutes les autres. De même la littérature juive n'a conservé qu'un seul spécimen du genre érotique, dans le *Cantique des Cantiques*, qu'un seul spécimen de prédication philosophique et morale, dans l'*Ecclésiaste*. — Le livre de Job présente d'ailleurs avec ces deux derniers une autre ressemblance. Comme eux, il appartient aux *Ketoubim* ou hagiographes, la troisième classe et la moins révérée des livres saints, celle qui est l'œuvre, non des *cohêns* ou prêtres, interprètes de la loi, non des *nâbîs* ou prophètes inspirés de Dieu, mais des simples sages, *hâchâm*, littérateurs profanes dont les écrits n'étaient admis que difficilement au nombre des livres saints. « Le *hâchâm*, dit M. Derenbourg, puise peu pour ses conceptions dans les souvenirs nationaux ; il n'a rien à faire avec la casuistique religieuse, et il s'abstient même de l'emploi du tétragramme pour désigner Dieu. Ni le Cantique ni l'Ecclésiaste ne renferment le nom de *Iahwé* ; l'auteur de Job ne s'en sert qu'une seule fois, chap. XII, v. 9, où il répète une phrase qui se lit également *Isaïe*, XLI, 20 (cf. *Psaumes*, CXVIII, 23) et qui paraît avoir été d'un usage général. » — M. Derenbourg signale ensuite, comme une interpolation, le discours qui est placé à la fin du livre, dans la bouche d'un personnage nommé Elihou ben Bârâchêl. Il pense que ce nom est celui de l'auteur même de l'interpolation : « Cet Elihou ben

1. Il est fait allusion à cette légende dans un passage d'Ezéchiel, XIV, 12-19

Bârâchêl me paraît le seul personnage réel du livre; il avait lu le poème sublime de Job, et il composa son apostrophe violente qu'en auteur convaincu il croyait supérieure aux discours des trois amis.... Il est si fier de son œuvre qu'il n'est pas fâché de la signer. » Tandis que pour chacun des trois autres amis de Job nous n'avons qu'un seul nom sans autre indication, Élihou nous fait connaître à la fois son nom, celui de son père, celui de son grand' père et celui du chef de sa famille. — M. Derenbourg termine par un rapprochement entre le livre de Job et le récit intercalé dans le livre des *Nombres* (ch. XXI-XXIV) relatif aux prophéties de Balaam, récit qui paraît interpolé là où il se trouve, et dont certains détails en rappellent d'autres qui se trouvent dans *Job* [1].

M. le docteur G. Lagneau termine la lecture de son travail sur *les Alains, les Théiphales, les Agathyrses et autres peuplades sarmates ou slaves dans les Gaules*. — Après avoir mentionné, en ce qui concerne les Alains, les travaux de MM. Miller et L. Marcus, M. Lagneau rappelle que les Alains, qui habitaient anciennement entre le Caucase, la mer Caspienne, le Tanaïs et les Palus Méotides, furent vers la fin du 4e siècle de notre ère chassés par les Huns, et, traversant l'Europe de l'est à l'ouest, pénétrèrent en Gaule, d'où ils passèrent plus tard dans l'Espagne et jusque dans la Mauritanie. Il est encore fait mention de ce peuple en Gaule à plusieurs reprises pendant le 5e siècle; en 451, des Alains occupaient Orléans. Ensuite on n'en trouve plus de traces. — Les *Théiphales* ou *Taïfales*, peuple originaire de Thrace, sont indiqués dans la *Notitia dignitatum* comme campés dans le Poitou; Grégoire de Tours parle plusieurs fois du pays occupé par eux sous le nom de *Teiphalia* ou *Teofalgicus pagus*. Ce nom s'est conservé dans celui de la ville de Tiffauges (Vendée). — A l'égard des Agathyrses, autre peuple originaire du sud-est de l'Europe, il n'est pas certain qu'ils aient émigré dans la Gaule. — Enfin des campements de *Sarmates* sont mentionnés sur divers points des Gaules, auprès de Paris, de Langres, de Reims, d'Amiens, et dans le Bas Calaisis on trouve des *Ruthènes*, dont l'origine doit peut-être être rapportée aux Ruthènes de Russie. — Tels sont les éléments d'origine slave, bien peu importants comme on voit, qui ont pu entrer dans la formation de la population actuelle de la France.

Julien HAVET.

ERRATUM.

No 35, p. 134, note 1, l. 1, au lieu d'*Aser*, lisez *Œser*.

---

1. Incidemment, M. Derenbourg présente deux rapprochements étymologiques, d'abord entre le nom du pays d'*Ous*, l'Idumée, où se passe la scène de *Job*, et la racine *ous*, d'où dérive *êtzâh*, la sagesse, ensuite le nom de Job (Iyyob) et la racine *yâbab*, se plaindre.

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38. — 16 Septembre — 1876

173. — **Index Alphabétique de tous les mots contenus dans le livre des Morts** par J. Lieblein. Paris, Vieweg, 1875 in-16. 186 pp. autographiées. Prix : 12 fr.

L'*Index* de M. Lieblein renferme en ordre alphabétique tous les mots contenus au *Livre des Morts* et renvoie à tous les endroits où ces mots se rencontrent. Depuis plus de six mois que j'ai occasion de m'en servir presque chaque jour, je n'y ai découvert aucune erreur importante. Ceux-là seuls qui ont étudié avec suite les *Rituels* de l'ancienne Egypte peuvent se figurer ce qu'il a fallu de patience et de temps à M. Lieblein pour dépouiller exactement l'énorme fatras de formules et de pièces dont ils se composent.

G. M.

174. — **Nâradiya Dharmasâstra or the Institutes of Nârada**. Translated, for the first time, from the unpublished sanskrit original by Dr Julius Jolly. London, Trübner et Co. 1876. — XXXV-144 p., in-8°.

Je ne doute pas que, dans le cas présent, M. Jolly n'ait eu d'excellentes raisons pour déroger à l'usage généralement adopté, quand il s'agit de textes inédits, de les publier d'abord et de les traduire ensuite. Il n'en est pas moins à souhaiter que l'exécution de sa promesse de nous donner sous peu une édition critique du texte même de Nârada ne se fasse pas trop longtemps attendre. Tant que ce complément indispensable fera défaut, la critique sera embarrassée de rendre pleine justice à son travail. Sa traduction parait mériter une entière confiance et il y a tout lieu de la croire aussi exacte quant au fond, que la forme en est certainement élégante et précise. Mais c'est là une impression qui, ne reposant sur aucun moyen direct de contrôle, ne peut aboutir qu'à des compliments trop vagues pour que M. J. y tienne beaucoup. Encore, est-ce là le petit côté de l'inconvénient : M. J. prendra patience et la critique se tirera d'affaire comme elle pourra. Mais il en est un autre, plus fâcheux. Dans l'état actuel, l'œuvre de M. J. est en réalité bien plus incomplète, bien moins propre à rendre vraiment service qu'on ne croirait à

première vue. A peu près sans utilité directe pour ceux qui exercent des fonctions judiciaires dans le pays même, où une littérature spéciale répond aux besoins de la pratique, la publication isolée d'un des anciens livres de lois tels que le code de Nârada, s'adresse principalement à ceux qui, au point de vue de l'archéologie indienne, s'occupent de comparer entre eux ces vieux monuments, c'est-à-dire à des personnes qui, tout en attachant le plus grand prix à une traduction bien faite, ont besoin avant tout de pouvoir recourir au texte original. Je sais bien que, sans parler des simples curieux, il est encore pour cette sorte de livres une autre classe de lecteurs, ceux qui étudient, soit en philosophes, soit en jurisconsultes, les législations des différents peuples. Ce sont les émules de Montesquieu, et je voudrais ne rien leur dire de désagréable. Mais, dans la *Revue Critique*, je puis bien leur avouer, qu'ici particulièrement je me défie de leur compétence. Actuellement, et pour longtemps encore, l'étude du vieux droit hindou est inséparable de celle des antiquités de l'Inde en général : elle suppose par conséquent la connaissance de la langue et l'usage des textes. On n'admettrait pas qu'on prétendît s'occuper sérieusement des institutions romaines sans savoir le latin, ni du droit hellénique sans posséder le grec. A plus forte raison les exigences équivalentes sont-elles de rigueur ici où le terrain est infiniment plus mouvant et plus perfide. M. J. semble avoir eu particulièrement en vue cette classe de lecteurs, et je ne le lui reproche pas. Mais, d'indianiste à indianiste, je le prie, maintenant qu'il a si libéralement pourvu aux besoins du dehors, de vouloir bien songer sans retard à ceux de la famille.

Il faut avouer du reste que, s'il est un de ces vieux codes qui pût sans trop grand inconvénient être présenté au public en une simple traduction, c'est bien celui de Nârada. Plus que tout autre, il est simple, clair, méthodique. Il ne touche que très peu aux institutions et aux théories sociales, et ne donne que le droit positif, soigneusement séparé de tout ce qui relève de la religion ou de la morale plutôt que de la loi [1]. En somme, si l'on excepte les monuments de la législation romaine, l'antiquité ne nous a peut-être rien laissé qui soit aussi strictement juridique, et j'imagine qu'un jurisconsulte doit immédiatement se sentir comme chez lui à parcourir ces définitions et ces prescriptions nettement formulées et disposées suivant un plan simple et bien conçu.

Le code de Nârada se divise en deux parties ; la première traite de l'organisation judiciaire et de la procédure, particulièrement de l'administration des diverses sortes de preuves, pièces écrites, témoignages oraux et épreuves judiciaires. La deuxième contient les lois civiles et criminelles rangées

1. Ceci ne doit s'entendre que d'une façon générale. Dans le détail, il arrive assez souvent au code de Nârada de confondre la prescription impérative avec la simple maxime et, au lieu de distinguer entre le juste et l'injuste, de distinguer entre l'homme vertueux et le méchant.

sous 18 sortes de causes ou d'actions [1], dont les 13 premières sont civiles et les 5 autres criminelles, à savoir 1. dettes (voir la note), 2. dépôts, 3. partages entre associés, 4. donations, 5. prestations de services, 6. paiements de gages, 7. ventes illicites, 8. refus de livraison, 9. résiliation d'un acte de vente, 10. infractions aux règlements et coutumes de certaines associations et corporations (ce chapitre en bien des points est spécial à la législation hindoue), 11. limites et abornements, 12. mariage, 13. successions, 14. violences contre les personnes et les choses, 15. injures, 16. outrages, 17. jeux et paris, enfin sous la rubrique « divers » 18. ce qui est relatif à la police générale et à la sécurité de l'état.

Ce plan n'est sans doute pas développé avec la rigueur que l'antiquité classique et les modernes ont portée dans ces matières ; en bien des endroits même, l'ordonnance générale est rompue d'une façon qui, à première vue, peut paraître arbitraire [2]. Tel qu'il est, il suffit, néanmoins, pour prouver deux choses, d'abord que ce traité, quelle qu'en soit l'origine, est une composition homogène et d'un seul jet ; en second lieu, qu'à l'époque où il a été rédigé, la science du droit était parvenue à un état systématique bien plus avancé que celui que révèlent la plupart des œuvres analogues, presque aussi avancé que celui où nous la trouvons dans les écrits des juristes du moyen-âge. Dans sa préface, qui est un exposé très sage des principales questions que soulève le code de Nârada, M. J. n'a pas manqué de signaler ce caractère, et il y a vu avec raison la preuve que la composition de l'ouvrage doit être assez moderne. La doctrine du livre confirme cette conclusion ou du moins n'y contredit pas. La grande place faite à la procédure écrite est caractéristique sous ce rapport [3]. D'autres particularités encore, telles que la mention expresse qu'au défaut du père, la mère peut devenir chef de la famille, qu'un Brâhmane est passible de la peine capitale (il faut seulement que l'exécution soit prompte) et, comme le fait remarquer M. J., les dispositions relatives aux jeux de hasard, vont à même fin, en tant qu'elles accusent une tendance nettement pratique.

En général, il ne faut pas trop se fier aux considérations de cette dernière

---

1. En réalité, elle ne traite que de 17 sortes, l'action en recouvrement de dettes, par suite d'une infraction au plan général, ayant passé dans la 1re partie, dont elle forme le 3e chapitre.

2. Ainsi la prescription, le taux de l'intérêt, la caution, d'autres ordonnances encore relatives à la dette sont traitées à propos de la preuve écrite ; la fraude en matière douanière et fiscale et le droit de deshérence sont rattachées au chapitre qui traite de l'association commerciale. Il n'est pas difficile de saisir les motifs qui ont déterminé ces rapprochements : en pareille occurence, les commentateurs scrupuleux ont coutume d'invoquer la maxime « l'occasion prime l'ordre de matière.

3. I, 16 et 31, n'impliquent pas forcément l'usage dans les tribunaux d'un exemplaire matériel de la loi. En tous les cas, un témoignage de Nârada ne saurait *réfuter* celui de Mégasthène, à savoir que les Indiens du IIIe siècle av. J.-C. ne se servaient d'aucune pièce écrite en justice.

sorte. L'esprit plus ou moins rigoriste ou indulgent, spéculatif ou pratique des écrits qui prétendent faire partie de l'ancienne littérature juridique, peut tenir à des causes trop diverses et trop difficilement appréciables, pour être un sûr indice chronologique [1]. Il faudrait pouvoir préciser les sources auxquelles ils ont puisé, le milieu dans lequel ils ont été produits, le but que poursuivait l'auteur, l'autorité qu'il pouvait ou qu'il prétendait avoir, autant de questions auxquelles il n'est pas aisé de répondre. Si nous avions à faire à de véritables documents législatifs, le problème serait plus simple. Mais la plupart de ces écrits ont pour le moins autant d'affinité avec les lois de Platon qu'avec celles de Solon. En fait de législation, l'Inde n'en a jamais connu qu'une seule, la coutume traditionnelle, la législation de Manu, qu'elle n'a jamais confondue avec le Code de ce nom, ni avec aucun autre. Nous savons d'autre part que cette coutume n'était pas uniforme, qu'elle variait selon les pays et les sectes ; mais de ces variations quelques indices à peine nous sont parvenus. Nous ignorons quels changements plus ou moins durables ont pu y introduire la domination étrangère et les grandes monarchies puissamment organisées, qui se sont succédé à partir du IVe siècle avant notre ère. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la tradition brahmanique n'a pas cessé de réagir contre ces diversités et que, en apparence du moins, dans les livres, elle a eu le dessus; que cette tradition nous est principalement parvenue dans deux sortes d'écrits, 1° les *Sûtras*, traités essentiellement ésotériques, destinés à l'enseignement, de dates incertaines, mais se rattachant aux écoles védiques et présentant en général des garanties d'authenticité ; 2° les codes de lois proprement dits, dont le caractère est bien plus varié et le rôle immédiat plus difficile à déterminer, dans leur état actuel, tous uniformément apocryphes et paraissant avoir été tels dès l'origine ; que pris en masse, les écrits de la première classe sont probablement plus anciens que ceux de la seconde ; que les Codes, pour une partie du moins de leur contenu, paraissent être des *Sûtras* remaniés ; mais que, pour le reste, le droit proprement dit, dont les Sûtras, autant que nous pouvons voir, ne s'occupent guère, la source à laquelle ils ont puisé est inconnue ; qu'enfin l'une et l'autre classe d'écrits est venue se fondre dans les traités, commentaires et compilations des juristes du moyen-âge, dont les travaux, à partir du XIe siècle, constituent la véritable littérature juridique de l'Inde.

Aussi conçoit-on qu'en raison du caractère apocryphe de ces écrits et de l'obscurité qui pour nous en voile l'histoire, une induction tirée de tel ou tel point de doctrine ne saurait, par elle-même, avoir une bien grande portée. Pour le code de Nârada, toutefois, il est d'autres preuves qui, jointes à celle que fournit l'arrangement systématique du traité, nous obligent d'en

1. Les jeux de hasard, par exemple, que Manu interdit absolument, que Nârada tolère en les réglementant, sont recommandés dans les *Sûtras* d'Apastamba, II, 25, 55. Il est vrai qu'il s'agit du jeu du roi et que l'auteur veut qu'on n'y admette que des joueurs honnêtes.

reculer la composition assez bas. Le nom même sous lequel il s'abrite, accuse une tradition récente [1]. Dans l'ancienne littérature, Nârada n'est point un législateur. C'est un sage sous les traits duquel se déguise à peine une ancienne personnalité mythique, un génie de la pluie et des nuages [2] ». Comme beaucoup de ses congénères, il est très savant et très loquace. « Nârada interrogé en un vers, répondit en dix vers » dit l'*Aitareya-Brâhmana*. Dans la *Chândogya-Upanishad* il paraît comme un puits de science (cf. *Mh. Bhrt.* II, 136 etc.), mais d'une science plus verbeuse qu'efficace. Dans l'*Aitareya-Brâhmana*, dans le *Sâmavidhâna* (III, 9, 8) il figure comme un docteur. Dans le *Mahâbhârata* enfin, il a passé au rôle de grande utilité. Eternellement cheminant entre le ciel et la terre, il est toujours prêt à intervenir ; c'est l'homme des bons conseils et des longs récits. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on lui ait attribué peu à peu une *Çixâ*, une *Upanishad*, des *Purânas* ; que des sectes l'aient choisi pour leur patron ; que dans le *Mahâbhârata* il soit l'apôtre de quelque chose comme une religion nouvelle, rôle dans lequel il apparaît définitivement dans le *Nârada-pancarâtra*. Ce qui étonne plutôt, c'est qu'on ait songé si tard à le gratifier d'une *Smriti*. Il ne figure ni parmi les législateurs énumérés par Yâjnavalkya, ni parmi ceux que donne Parâçara. Il n'apparaît en cette qualité que dans la liste du *Padma-Purâna* (Stenzler), dans le *Pancatantra* (p. 65 éd. Kosegarten) et chez les commentateurs et les juristes du moyen-âge. Il n'y a donc guère de doute que le code de Nârada ne soit postérieur à ceux de Manu et de Yâjnavalkya, probablement aussi à celui de Parâçara. D'autre part M. J. est porté à croire qu'il est plus vieux que la plupart des autres, plus vieux notamment que ceux qui, comme lui, traitent de préférence du droit proprement dit, Kâtyâyana, Brihaspati, Pitâmaha, etc. Comme limites extrêmes, il admet d'un côté Yâjnavalkya, qu'il place avec M. Stenzler à la fin du II[e] siècle ap. J. C., de l'autre la *Mitâxarâ*, le premier ouvrage daté où le code de Nârada soit positivement cité, qui est du XI[e], et c'est là en effet tout ce qu'on peut faire avec les données actuelles. M. J. croit, il est vrai, pouvoir préciser davantage : De l'absence de toute allusion au bouddhisme, il conclut que le code de Nârada date d'une époque où cette religion avait à peu près disparu, ce qu'il pense avoir été le cas au

---

1. Le code n'est attribué à Nârada que dans le morceau en prose qui sert d'introduction et que M. J. estime être « évidemment une addition postérieure. » Cela est possible, mais ne me paraît pas évident. Il faut remonter assez haut pour trouver des ouvrages indiens qui ne soient pas précédés d'une introduction ; si celle-ci, qui ne présente du reste rien de particulièrement suspect, n'est pas de l'auteur lui-même, il y a des raisons de croire qu'elle n'est pas postérieure de beaucoup au reste de l'ouvrage.

2. Le nom même signifie « nuage ». De là son association constante avec Parvata (déjà dans l'*Aitareya-Brâhmana*), qui est, lui aussi, un génie de la pluie. De là encore son titre de roi des Gandharvas, dans le *Mahâbhârata* et le rôle, assez singulier pour un législateur, d'ami de la discorde et des querelles, qu'il a dans la tradition postérieure.

VIII[e] ou au IX[e] siècle. Mais, en raison du caractère strictement juridique de l'ouvrage, j'estime que c'est là forcer singulièrement l'argument *a silentio*. Même au IX[e] siècle d'ailleurs, le Bouddhisme n'était pas tombé au-dessous de la polémique et, en tous les cas, il restait le Jaïnisme, alors florissant, et dont il n'est pas question davantage dans le traité.

Outre la *Préface*, M. J. a ajouté à sa traduction un relevé de tous les vers que le code de Nârada a en commun avec ceux de Manu et de Yâjnavalkya, ainsi que des passages reproduits dans les principales compilations des temps plus récents. A ce relevé sont jointes des *notes critiques* qui n'auront toute leur utilité que quand le texte même qu'elles discutent, aura été publié.

A. Barth.

---

175. — **Notice des monuments provenant de la Palestine et conservés au Musée du Louvre (salle judaïque),** par Ant. Héron de Villefosse, attaché à la conservation des Antiques. — Paris, 1876, viii-54 pp. (avec une planche).

Les objets exposés dans la salle judaïque du Louvre sont généralement décrits avec soin dans cette notice, et la bibliographie des questions qui s'y rattachent est détaillée. L'auteur, il est vrai, n'est pas hébraïsant, mais il a mis une louable diligence à s'éclairer auprès de divers savants compétents. On ne saurait nier cependant que ce genre d'information ait ses inconvénients, et il n'y a pas lieu d'être surpris si, malgré la meilleure volonté du monde, l'attention de M. Héron de Villefosse s'est parfois trouvée en défaut. Son travail n'en est pas moins estimable, et les quelques observations qu'il nous pourra suggérer ne lui retireront rien de sa valeur.

Le Louvre n'est pas, à proprement parler, « le seul musée européen qui ait consacré une salle spéciale aux antiquités de la Palestine » : il y a en effet au *South Kensington Museum* une fort belle salle réservée aux objets recueillis par le *Palestine Exploration Fund*.

La dénomination de *Salle judaïque*, acceptable dans le principe, n'est peut-être plus bien exacte aujourd'hui ; celle de *Salle Palestinienne* serait plus juste, car, ainsi que le reconnaît M. H. de V., nombre de monuments décrits par lui « proviennent bien de la Palestine mais n'appartiennent pas à l'art judaïque. »

Ce Musée palestinien est, bien entendu, un musée en miniature : les cinquante-quatre pages de la notice, dont les douze premières sont absorbées par la seule stèle de Mésa se répartissent sur quatre-vingt-deux numéros ; et parmi ces numéros, il y en a quelques-uns comme ceux-ci : n° 30, « Lampe *moderne* en terre cuite achetée au bazar de Jérusalem »[1] ; n° 82 : « Epitaphe de dame Rachel, juive polonaise, décédée à Tibériade en 1823 de l'ère chrétienne. »

---

1. Elle offre un certain intérêt comme type de comparaison avec des spécimens anciens.

Les nos 2, 3, 8, 13, 14, 15, 17, 17', 17'', 46, 47, 48, 50, 51, 52, 53, 76, ne sont en outre que des copies, estampages ou surmoulages en plâtre.

Néanmoins, tel qu'il est, ce noyau de collection dû, en grande partie, à l'initiative et à la libéralité de M. de Saulcy, a bien son prix ; il contient d'excellents éléments qu'on pourrait si on le voulait, et avec une dépense minime, décupler largement en quelques mois.

La stèle de Mésa qui ouvre le catalogue est qualifiée d'inscription « sémitique » : on aurait pu l'appeler hardiment *hébraïque*, Moab ayant autant de droit qu'Israël à prendre place dans le groupe traditionnel hébreu. Une planche héliographique [1] montre le monument restauré, de sorte que les étudiants peuvent se procurer dès aujourd'hui, et à un prix extrêmement modéré, une reproduction satisfaisante du texte.

M. H. de V. a adopté la transcription et la traduction données dans mes premiers mémoires en mettant à profit plusieurs rectifications dues à M. E. Renan. Il est à regretter que M. H. de V. n'ait pas connu les nombreuses et importantes modifications que j'ai introduites dans ce texte ici même [2] par ex. les mots remplissant la lacune de la ligne 8 ; les nouvelles lectures des lignes 15, 17, 34, etc. De plus la transcription contient des fautes ou des accidents fâcheux : ligne 7, omission d'une barre séparative ; l. 9, l'adjonction gratuite de *gam* est à rejeter ; l. 11, un *tet* pour un *aïn* ; l. 15, un *rech* pour un *dalet* ; l. 16 un *kaf*, pour un *beth* ; l. 17, barre séparative omise ; l. 19 un *khet* pour un *he* ; l. 23, une barre séparative arbitraire, un *yod* omis ; l. 30, un *samech* pour un *mêm* etc...

Le *mêm* signalé (p. 12) comme « très visible » sur un éclat de basalte, non utilisé par moi dans la restauration, ne m'avait pas échappé ; M. H. de V. peut s'en assurer en lisant l'article déjà cité de la *Revue Critique* [3] ; si je me suis abstenu de le placer, c'est que ce caractère *isolé* est susceptible d'occuper *diverses* positions indiquées sur ma maquette et comprenant, entr'autres, la ligne 28 [4].

La révélation des fraudes moabites semble dévolue (p. 12) par M. H.

---

1. Réduction d'une des grandes planches destinées à la nouvelle édition que je prépare.

2. *Revue critique* 11 sept. 1875. Ces nouvelles lectures sont le résultat des longues études nécessitées par la restauration de l'original tel qu'il est actuellement exposé.

3. « L'un contient un *mêm* précédé peut-être d'un point, ce qui indiquerait un *mêm* initial » (*Revue Critique*, 11 sept. 1875, p. 168).

4. Au-dessus de ce *mêm* il y a peut-être un trait appartenant à la queue d'un *beth* ou d'un *yod* ; les positions marquées comme *possibles* sur ma maquette dans le cas où le caractère serait initial sont aux lignes 10, 12, 19, 28, 30. Si le *mêm* n'est pas initial, ce qui est fort possible, il conviendrait bien à la fin de la ligne 5. Peut-être le nouveau fragment recueilli par M. de Niemeyer et qui appartient à cette région (l. l. 3-4), confirmera-t-il cette dernière conjecture, en fournissant un bon contact ; M. Euting a bien voulu me promettre un moulage de ce petit morceau, *parfaitement conforme d'ailleurs à ma restitution*, et j'espère pouvoir prochainement l'encastrer dans la partie restaurée.

de V. à M. M. Kautzsch et Socin, auteurs d'un bon historique de la question; les lecteurs de la *Revue Critique* se souviendront peut-être que la France n'avait pas été précisément la dernière à faire justice de cette mystification archéologique.

M. H. de V. pencherait à admettre que le bas-relief moabite de *Chihân* (nº 5) pouvait porter sur la face *postérieure* une inscription qu'on aurait fait disparaître en amincissant le bloc. Voilà qui serait en effet bien regrettable : mais c'est peu vraisemblable. J'ai interrogé des ouvriers arabes chargés autrefois de cette opération; ils m'ont dit que la face postérieure était *polie comme un miroir* (c'est le même cas pour la stèle de Mésa). S'il y a jamais eu une inscription elle devait être, à mon sens, sur la même face que le bas-relief et *au-dessous de lui*. toute la partie inférieure du monument est absente, peut-être une exploration attentive des ruines de Chihân et de Fougo'û permettrait-elle de la retrouver et avec elle un texte faisant le pendant de la stèle de Mésa.

— Nº 8. M. H. de V. aurait dû inscrire dans sa bibliographie, à propos de la stèle du Temple d'Hérode, l'important mémoire où M. J. Derenbourg [1] s'applique à réfuter sur un point essentiel mon interprétation de l'inscription.

— Nº 9. Le pied votif de Pompeia Lucilia, provient d'un domaine de l'Etat (l'église de sainte Anne à Jérusalem, propriété du gouvernement français); c'est donc à tort qu'il est indiqué comme dû à un donateur particulier.

— Pourquoi a-t-on distrait de sa place naturelle le vase intéressant (nº 10) trouvé à Jérusalem (Voie douloureuse), pour le noyer dans la *Salle asiatique*? Ce classement arbitraire a sa contre-partie ailleurs, au nº 78 p. ex. : médaillon en terre émaillée bleue, trouvé à Alep, et « exposé néanmoins dans la salle de la Palestine à cause de son ornementation *purement judaïque*. » La présence d'une simple grappe de raisin nous paraît insuffisante pour justifier une attribution aussi péremptoire.

Il y aurait eu plus de raisons pour mettre dans la salle judaïque un objet qui y a figuré autrefois, si je ne m'abuse, et que j'ai vainement cherché dans le catalogue : c'est un précieux cachet hébreo-phénicien portant le nom de *Chebaniah* serviteur d'*Ouzziah*; ces noms appartiennent incontestablement à des adorateurs de *Jehovah*.

— Nº 12. Dans le fragment d'inscription en hébreu carré, s'il y a bien un *mêm* à la troisième ligne, ce ne peut être qu'un *mêm* final.

---

1. *Journal asiatique*. Août-sept. 1872, p. 178 : *Une stèle du Temple d'Hérode*. J'espère avoir à revenir prochainement sur les conclusions de M. Derenbourg, qui ont rencontré au sein même de l'Académie de résolus contradicteurs. — Cette inscription, reléguée entre deux portes, est déplorablement éclairée; elle pourrait avantageusement meubler une des parois nues de la salle même et y ferait aussi bonne figure que d'autres moulages moins importants (on sait que l'original a disparu).

— N° 23. Le sarcophage provenant du « *Mekemeh* (lisez *Mehkemeh*) ou tribunal de Jérusalem » est dit avoir servi « d'auge aux *juges juifs* pour se laver les mains (?) » Le Mehkemeh est le tribunal *musulman* ; les juges *juifs* sont donc hors de cause. J'ajouterai qu'il existe encore à Jérusalem deux magnifiques cuves de sarcophage sculptées absolument semblables à celles du Louvre[1].

M. H. de V., qui décrit complaisamment l'extérieur de ce sarcophage, oublie de nous dire une chose essentielle ; cette cuve contient-elle un *dormitoire* comme le n° 28 ? Comment ce dormitoire est-il disposé ? Le catalogue peut seul nous renseigner là-dessus, le couvercle empêchant d'examiner l'intérieur.

Il y a entre la rubrique générale des numéros 17-45 et celle qui figure sur l'étiquette même du n° 33, compris dans cette série, une différence qui est probablement le résultat d'une inadvertance.

— N° 44. Il paraît que ce fragment d'architecture est placé à l'envers puisque M. H. de V. invite le public à le « retourner par la pensée. » Pourquoi ne l'a-t-on pas alors tout bonnement remis dans sa position normale ? A propos, il serait expédient de faire subir la même opération à certaine inscription *hébraïque* qui est *scellée à l'envers* dans le mur de la galerie *algérienne*.

— N° 64. La tête de la déesse du curieux bas-relief d'Ascalon est à rapprocher d'un double masque de verre bleu trouvé par moi au même endroit (aujourd'hui au *British Museum*)[2].

— Les n°s 65 et 67 (poisson votif en pierre et figurine en or massif de style égyptien) sont présentés comme provenant d'Ascalon. Les deux objets ont été acquis, sur mes indications, par les soins de M. de Saulcy : c'est à Gaza que j'avais vu le premier ; j'ai trouvé le second entre les mains de *Fellahs* de Djaura (Ascalon) ; il ne résulte pas de mes informations, si mes souvenirs sont exacts, que cette figure ait été découverte « dans un tombeau avec les n°s 68-71. » Quant au *lion d'or massif* qui serait sorti du même tombeau d'Ascalon et qu'on n'a pu se procurer (p. 47 en note), c'est à Gaza que je l'avais signalé ; il est à craindre que cette pièce unique en son genre n'ait été fondue par l'orfèvre qui la possédait. J'ai pris un croquis du monument et l'empreinte du cartouche hiéroglyphique qu'il portait. On aurait pu à ce moment (mars 1870) acquérir ces objets précieux pour la valeur de l'or à peu près ; je n'avais malheureusement pas à cette époque les moyens de le faire.

— N° 73. Fragment de mosaïque trouvé aux environs d'Ascalon, dans une « *construction phénicienne*. » Cette attribution nous paraît bien risquée dans sa précision ; il convient d'être aussi ménager du *phénicien* en Palestine

1. Sans compter un troisième sarcophage du type de celui de la reine Saddan (face ornée de disques saillants).

2. Et aussi d'un double masque de même matière, tout à fait analogue qu'on peut voir dans la salle égyptienne, Vitrine L., n° 1689.

que du *celtique* en France. Même observation à propos du nº 57 : « Scorie provenant de « l'*Incendie du palais d'Hérode* » à Masada.

— Nº 74. A propos de Gadara, il eût peut-être été plus utile au lieu de renvoyer à un travail de M. Guérin, encore à naître, de mentionner l'exploration consciencieuse de ces ruines faite par le major Wilson, R. E. (*The Recovery of Jerusalem*, pp. 371-375).

Ceci dit, qu'il nous soit permis en terminant d'émettre, à l'occasion de cette petite mais intéressante notice, un vœu qui concerne en général tous les catalogues de nos Musées.

On sait combien sont rares, au Louvre, par exemple, les explications fixées sur les monuments même qu'elles concernent. Il y a, je le sais, des exceptions, et il semble qu'on songe à remédier progressivement à cet état de choses par l'apposition, jusqu'ici sporadique, de notices manuscrites rédigées avec soin. En attendant, des milliers d'objets ne portent qu'un simple numéro, et il faut se référer perpétuellement aux catalogues pour savoir ce qu'on a sous les yeux ; autant dire que tout cela demeure lettre close pour les neuf dixièmes des visiteurs. Les catalogues du Louvre seuls forment une petite bibliothèque d'une *trentaine de volumes* coûtant au moins *quarante*[1] *francs*. Bien des gens reculent devant l'encombrement, ou le prix, d'une pareille acquisition. Pourquoi ne pas mettre gratuitement tous ces catalogues à la disposition du public ? Dans chaque salle, un, deux ou plusieurs (suivant l'importance) exemplaires du catalogue afférent, retenus par une chaîne, devraient être placés en évidence, de façon à être à volonté feuilletés par le visiteur.

Cela serait, à la rigueur, suffisant, mais on pourrait faire davantage : chaque notice pourrait être découpée dans les catalogues imprimés — en attendant mieux — et disposée sous l'objet même qu'elle explique, ou à côté [2]. Un simple coup d'œil, et l'on serait renseigné sur ce que l'on voit. Les galeries de nos Musées, affranchies de ce déplaisant et incommode numérotage deviendraient aussi attrayantes, aussi instructives à parcourir que les allées d'un jardin zoologique ou botanique, où chaque animal, chaque plante a son nom marqué pour tous sur un écriteau. Ne serait-ce pas un excellent moyen pour stimuler l'attention un peu indolente du public et lui apprendre, presque malgré lui, une foule de choses qu'il n'ira guère chercher dans le catalogue, c'est-à-dire dans un ou plusieurs volumes qu'il lui faudrait non-seulement porter et ouvrir, mais payer ?

Cela n'empêcherait pas du reste les travailleurs — qui en ont les moyens, et les curieux qui en ont la fantaisie, d'acheter les livrets pour leurs bibliothèques, et comme il n'existe en somme que cette catégorie d'acheteurs, l'ad-

---

1. En vente dans les principales salles. — Je ne parle pas des édition in-8°, car alors cela monterait à une somme beaucoup plus considérable.

2. Cela a été fait pour quelques objets des salles égyptiennes.

ministration des Musées ne perdrait rien ou presque rien du profit qu'elle peut tirer de cette vente, si tant est qu'il y ait profit.

Ch. CLERMONT-GANNEAU.

---

176. — **Symbolae ad emendandos scriptores latinos.** I. Scripsit H. J. MUELLER. (Ex programmate gymnasii Friderico-Werderani Berolinensis. Berol. Ferd. Duemmler. 1876. 30 pages in-4°. — Prix : 1 fr. 25.

Ce « programme » dédié à M. H. Usener (p. 1), contient :

1° (p. 2 à 14). Des notes critiques sur les scolies de Lucain p.p. M. Usener (*Lucani Commenta Bernensia. Lips.* 1869). — Il y a des observations paléographiques utiles. Les corrections du texte sont faites avec un soin minutieux et une grande sûreté de méthode. Elles sont généralement probables et en bien des endroits certaines. On peut regretter seulement que la justification soit un peu prolixe.

2° (p. 15 à 23). M. M. prouve (beaucoup trop longuement) que l'édition des distiques de Caton de M. Hauthal (Berlin, 1869) est mal faite [1], et que le ms. de Leyde *Voss.* Q. 86 est un des meilleurs. Suit une collation de ce ms. faite par M. M.

3° (p. 24 à 28) *Disputatiuncula Ausoniana :* rectifications des collations du *Sangall.* 899 (*Mosella*) par Boecking et du *Voss.* 111 par M. Axt ; émendations de M. M., très probables.

4° (p. 29 et 30). L'élégie de Paul Diacre sur le lac de Come p.p. Haupt d'après un ms. de Leipsic (*Opuscula*, I, p. 292 s.), rééditée d'après un ms. de Saint-Gall (899). Ce ms. a fourni une correction certaine du dernier vers (*neue* pour *ne*), une autre assez probable (18 *Epirique*), et deux vers qui manquent dans le ms. de Leipsic ; mais ces vers défigurent le petit poème par une répétition fastidieuse de l'hémistiche *Cedat et ipse tibi*, et ils pourraient bien n'être qu'une interpolation, ou tout au plus une autre rédaction des vers 17 et 18.

Chacun de ces articles remplit deux conditions essentielles d'un bon « programme de gymnase » : ils prouvent que l'auteur, au milieu des devoirs de sa vocation pratique, continue à cultiver la science, dans un esprit et avec des méthodes vraiment scientifiques, et en même temps ils fournissent à la science, chacun dans sa partie, des matériaux utiles. Mais pourquoi M. M. a-t-il réuni en une seule brochure ces quatre articles si disparates ? C'était les cacher en quelque sorte à ceux qui devront s'en servir, et il est déjà si difficile d'avoir connaissance des publications de ce genre et de se les procurer !

Max BONNET.

---

1. Le soupçon de M. M. à propos des mss. de Paris : *non sollerter collati sint dubito* (p. 23), n'est que trop fondé. Ces collations sont faites avec une incurie ou une ineptie incroyables.

177. — Beaudouin de Courtenay, **Opyt fonetiki resianskih govorov.** (Essai sur la phonétique des patois de Résia.) In-8° XVI-128 p p.

Reziansky catichisis kak prilojenie k opytu fonetiki... (Catéchisme de Résia pour servir d'appendice à l'essai sur la phonétique.) V-48 p p. Pétersbourg, librairie Kojantchikov.

L'auteur de ces deux opuscules, écrits en langue russe, est un Polonais d'origine française. Depuis plusieurs années, M. Beaudouin de Courtenay a pris un rang distingué dans la philologie slave. Quelques-uns de nos lecteurs connaissent déjà les notes qu'il a fournies aux *Beitræge zur vergleichenden Sprachforschung*. Parmi ses travaux, nous citerons encore une savante étude sur *la langue polonaise jusqu'au quatorzième siècle* [1] et de nombreux articles critiques dans les Revues russes et polonaises. M. Beaudouin de Courtenay est aujourd'hui professeur de philologie slave à l'université de Kazan. Ajoutons que l'*Essai sur la phonétique* a valu à l'auteur le titre de Docteur de l'Université de Saint-Pétersbourg. Cet opuscule est le résultat d'une excursion chez les slaves méridionaux, exécutée pendant les années 1872 et 1873. Les habitants de la vallée de Résia appartiennent aux populations slaves qui débordent sur la frontière de la Vénétie ; on en compte environ 30000 ; la vallée de Résia est comme celle des Batuecas, dont il était dernièrement question ici même, un canton isolé dont les mœurs et la langue offrent d'intéressantes particularités. Les Résians avaient déjà attiré l'attention de quelques slavistes, notamment de Kopitar. (*Kopitar's Kleine Schriften*, Vienne 1857. Tome Ier p. 323-330), de Dobrowski (*Slavin*, 2e édition, Prague 1834. P. 118-124), de l'académicien russe Sreznevsky qui séjourna parmi eux. M. Beaudouin de Courtenay est le premier philologue qui ait étudié à fond le patois slave de ces contrées. Dans un seul arrondissement il a eu la patience de visiter plus de 40 villages ou hameaux pour approfondir les nuances dialectales. Cependant il n'est pas encore complétement satisfait de son travail et ne désespère pas d'aller le compléter plus tard par un nouveau séjour dans la vallée de Résia.

Nous n'avons naturellement aucun moyen de contrôle pour vérifier les observations de M. B. de C. Nous nous contentons de signaler celles de ses conclusions qui offrent un intérêt général.

A. Les patois de Résia rentrent dans l'ensemble du groupe linguistique serbe-croate-slovène. Ces patois appartiennent individuellement les uns au sous-groupe serbo-croate, les autres au sous-groupe slovène.

B. Les Résians présentent un mélange de slaves avec une portion d'éléments touraniens. Les patois résians, conformément à l'origine ethnographique de ceux qui les parlent, sont des patois slaves soumis à une forte influence touranienne. (P. 120).

Le catéchisme que M. B. de C. publie d'après un manuscrit inédit est

1. O drevne-poljskom jazykje do XIVgo stoljetia. — Leipzig, 1870.

probablement le seul texte imprimé jusqu'ici dans le patois résian. Il présente au point de vue lexicographique un curieux mélange d'éléments slaves et italiens. L'éditeur a recueilli des contes, des chants, des proverbes qu'il espère pouvoir faire connaître après un second voyage à Résia. Remercions-le, en attendant, de ce curieux spécimen.

M. B. de C. est un disciple de Schleicher : comme son maître a tenté de réformer l'orthographe allemande, il s'efforce lui aussi de simplifier l'orthographe russe. Dans les deux ouvrages qui nous occupent, il a complètement supprimé cette voyelle inutile (le *jer* dur) que le russe a emprunté au slavon, mais qui, dans les finales des mots russes, n'a réellement aucune valeur. Nous le félicitons de cette innovation. Il serait à désirer qu'elle fût adoptée sinon dans les livres populaires, au moins provisoirement dans les ouvrages scientifiques.

Louis LEGER.

---

178. — A. GIRY, **Analyse et extraits d'un registre des archives municipales de Saint-Omer** (1166-1778). Extrait du tome XV[e] des mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie. Saint-Omer. 252 p. in-8°.

Le registre dont M. G. publie une analyse et des extraits a été compilé du XIV[e] au XVIII[e] siècle par les greffiers de l'échevinage de Saint-Omer. Commencé sur un plan méthodique, continué sans ordre, il se compose d'actes très divers mais tous relatifs aux priviléges de la commune. Parmi les plus intéressants, nous signalerons les procès-verbaux d'arsins. Cet usage n'est pas assez connu pour qu'il soit inutile de dire en quoi il consistait. Lorsqu'une personne étrangère à la commune, coupable d'avoir maltraité un bourgeois, négligeait de faire amende honorable à l'échevinage, plusieurs officiers et sergents de la ville se rendaient au domicile du contumace et procédaient à la destruction de ses propriétés par le fer et le feu (append. n° X et XXIV). — Trois pièces analysées ou publiées par M. G. nous apprennent que les arrestations des bourgeois n'étaient régulières que lorsqu'elles étaient faites avec l'assistance de deux échevins (pièce 126, append. Pièces XVIII, XX). — Ceux qui s'occupent de l'histoire du droit remarqueront les moyens adoptés par l'échevinage pour assurer la publicité des rentes foncières et hypothécaires. Lorsqu'un immeuble changeait de propriétaire, cette mutation de propriété était annoncée au prône de la paroisse où l'immeuble était situé, afin que les créanciers des rentes assignées sur cet immeuble se fissent connaître [1]. Le même règlement obligea les propriétaires qui assignaient une rente sur un immeuble à mentionner dans l'acte d'assignation les rentes dont l'immeuble était déjà grevé (pièce 146). — On voit par une sentence de l'échevinage rendue au XIV[e] siècle que

---

1. L'analyse que l'éditeur a donnée de cette pièce pourrait faire croire que la publicité portait non sur la translation de propriété, mais sur les rentes qui grevaient l'immeuble.

les ateliers ne pouvaient par suite de saisie ou autrement passer dans les mains d'une personne étrangère au métier. L'atelier était donc jusqu'à un certain point la propriété de la corporation, puisque celui qui l'occupait ne pouvait le transmettre qu'à un confrère (pièce 152). — La succession des bourgeois de Saint-Omer nés hors mariage et décédés sans enfants légitimes, n'était pas, comme celle des bâtards en général, acquise au seigneur dans la seigneurie duquel les biens étaient situés, elle passait à ses parents maternels pourvu que ceux-ci vinssent la réclamer dans l'année qui suivait la mort (pièces 217, 249).

Le recueil dépouillé par M. G. offre beaucoup d'autres pièces aussi intéressantes que celles sur lesquelles nous venons d'appeler l'attention, mais, dans l'impossibilité de les signaler toutes, nous préférons apprécier la façon dont M. G. a rempli sa tâche d'éditeur.

Il a pris le parti de reproduire aussi souvent que possible les termes même des actes et de conserver aux noms de lieux et aux noms d'hommes leur orthographe ancienne. On ne peut s'empêcher de regretter qu'en suivant cette méthode, qui a ses avantages et ses inconvénients, il n'ait pas expliqué, sinon les institutions et les usages mentionnés dans son recueil [1], au moins les mots picards peu intelligibles pour des lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec ce dialecte. Le mot *chisnes* (cygnes) par exemple pourra embarrasser plus d'un lecteur.

Les corrections que nous avons à proposer sont peu nombreuses. Appendice n° IX pages 191 : « au cas que je *me* fusse.... » lisez : que je *ne* fusse. P. 47 : « esgard ne *keme*. » Ce dernier mot n'est-il pas une mauvaise leçon pour keure ? — Append. pièce XIV page 201 : «.... cotier nient » lisez : cotierment. Pièce 126 : « en signerent » lisez : enseignerent. Cf. append. pièce XX. — Page 132 : Charles IX, lisez : Charles VI. — Pièce 216 : « et convenra que jugié se la veue. » Après jugié ajouter : soit. — Pièce 246 : « en nouveles escoeules » lisez : esteeules c'est-à-dire chaumes, terrains nouvellement fauchés. — Pièce 251 : « expressatis respectu dictorum supplicantium burgensium *quod* aliorum et omnium. » Lisez : *tam* respectu... *quam*... » — Comment le représentant du premier chirurgien du roi de France pouvait-il en 1665 revendiquer une autorité quelconque sur des barbiers de Saint-Omer, c'est-à-dire d'une ville espagnole qui ne devint française qu'en 1677 ? (pièce 423).

G. F.

---

179. — **Les Contemporains de Molière,** recueil de comédies rares ou peu connues, jouées de 1650 à 1680..... par Victor FOURNEL, tome troisième. Théâtre du Marais. Paris, Didot, 1875, in-8°, XL-572 p.

La collection de M. Fournel devait avoir au moins quatre volumes ; elle s'arrêtera malheureusement à celui-ci. Le premier a paru en 1863, le second

1. Notre curiosité à cet égard sera amplement satisfaite par le livre que M. G. fait imprimer en ce moment sur les institutions municipales de Saint-Omer.

en 1866 : je lui ai consacré dans la *Revue Critique* un article auquel je renvoie pour l'appréciation générale de l'œuvre (1866, I, art. 103). Ce volume-ci comprend le répertoire du théâtre du Marais et quelques pièces jouées au théâtre du Palais-Royal. Comme dans les autres volumes, le choix est généralement bon, les coupures sont habilement pratiquées, et les notices et notes sont excellentes. Nous ne pouvons trop recommander ce recueil, qui n'a pas seulement le mérite de faire mieux comprendre et apprécier Molière par la comparaison, mais qui contient, sous forme de documents et de commentaires, une bonne part de l'histoire littéraire du XVIIe siècle. Les plus lettrés s'y instruiront, et les simples curieux y trouveront de l'amusement et de l'intérêt. — Nous pourrions faire plus d'une petite critique de détail ; nous en indiquons seulement trois ou quatre, dans l'intention d'être utile à l'auteur, qui songe à une seconde édition. P. 32, *Sur le pont d'Avignon j'ay ouy chanté la belle* ; ce vers ne se rapporte pas à la chanson aujourd'hui populaire du *Pont d'Avignon* ; il est lui-même le premier vers d'une chanson alors en vogue, et se retrouve avec le second dans la *Comédie des Chansons.* — P. 42, Phénice dit au vieux Lucile : *Attends-tu donc icy la croix et la bannière ?* C'est une manière de lui dire qu'il est bon à enterrer ; M. Fournel n'a pas compris ce vers. — P. 358, le vers trop long est facile à corriger en lisant *dit* pour *dites-vous.* — P. 372, un vers rimant en *ource* est omis. Sur la pièce de Visé, *l'Embarras de Godard ou l'Accouchée*, il eût fallu remarquer que le nom du héros, et surtout le dernier vers, doivent leur origine à un proverbe souvent cité au XVIIe siècle, notamment dans la *Comédie des proverbes* : *Servez Godard, sa femme est en couches.* — Espérons que la nouvelle édition pour laquelle M. F. demande « la faveur du public lettré, » lui sera rendue possible. Il pourra alors apporter à son œuvre certaines améliorations, lui faire subir des retranchements assez forts (par exemple dans ce volume les fragments du *Pédant joué*), et la rendre en revanche aussi complète qu'il avait voulu la faire et que nous aurions voulu l'avoir.

G. P.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 8 septembre 1876.

M. Eugène Révillout adresse à l'académie un pli cacheté, dont il demande le dépôt au secrétariat de l'institut. Ce dépôt est accordé.

M. Costa envoie, pour la commission des inscriptions sémitiques, les estampages de cinq inscriptions des environs de Constantine.

M. de Wailly lit un travail critique sur la valeur des renseignements historiques qui sont contenus dans l'ouvrage connu sous le nom de *Chronique de Rains* (Reims). M. de Wailly, dans un précédent mémoire, a montré que cette prétendue chronique était l'œuvre d'un ménestrel, destinée à l'amusement plutôt qu'à l'instruction, et faite pour être, non lue, mais récitée à haute voix ; il a proposé de l'appeler « Récits de France et d'Outremer, par un ménestrel de Reims. » Aujourd'hui M. de Wailly examine l'une après l'autre chacune des affirmations contenues dans les récits du ménestrel, et indique ce qui s'y trouve de vrai et de faux. Cet examen amène à reconnaître que la fable tient dans cet ouvrage une place beaucoup plus grande que

la vérité. Voulant plaire avant tout, le ménestrel n'a pas craint de travestir les événements toutes les fois qu'il a cru pouvoir ainsi rendre sa narration plus attachante; il ne se borne pas à répéter des anecdotes suspectes, à montrer Philippe-Auguste, à Bouvines, offrant sa couronne au plus digne, Richard Cœur-de-Lion sauvé par Blondel, etc.; il raconte des épisodes entièrement imaginaires, tels que l'histoire du baptême que Saladin se serait administré à lui-même avant de mourir, ou celle du voyage que le même sultan aurait entrepris, déguisé en pèlerin, pour se faire recevoir et soigner chez les Hospitaliers d'Acre et avoir ainsi le moyen d'éprouver leur charité. — Il était d'autant plus important, dit M. de Wailly, de bien montrer par cet examen critique le véritable caractère des récits du ménestrel de Reims, que cet ouvrage a mérité, par sa valeur littéraire, une assez grande notoriété, et qu'on le cite à côté de Joinville comme un modèle de la prose française du treizième siècle; il est bon qu'on sache que c'est là en effet un ouvrage exclusivement littéraire, et que le nom de chronique qui lui a été donné ne saurait légitimement lui appartenir. — M. Thurot signale ce fait curieux, que le ménestrel, qui a été contemporain d'une partie des faits qu'il raconte (il est mort probablement en 1260) n'altère pas moins la vérité dans le récit des événements qui se sont accomplis de son temps que dans les chapitres où il traite des époques plus anciennes.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un mémoire intitulé: *Horus et Saint-Georges, d'après un bas-relief inédit du Louvre* (*notes d'archéologie orientale*). — M. Clermont-Ganneau présente l'estampage et la photographie d'un monument conservé au musée du Louvre, qui lui paraît offrir un intérêt spécial. Ce monument, d'une basse époque et d'une exécution assez médiocre, est un fragment de bas-relief en grès, haut actuellement de 48 cent. Il reproduit une scène bien connue de la mythologie égyptienne, le combat d'*Horus* contre *Set* (ou Typhon). Set est représenté par un crocodile, Horus par un homme à tête d'épervier; il tient une lance qu'il enfonce dans le cou du crocodile. Ce qui est particulier, c'est la manière dont Horus a été représenté: il est monté sur un cheval richement caparaçonné, et il est vêtu comme un officier supérieur de l'armée romaine, d'une tunique, d'une cuirasse et d'un *paludamentum* attaché sur l'épaule droite. Il est ainsi tout semblable au Saint-Georges des plus anciens monuments byzantins, et la scène entière ressemble d'une manière frappante à celle de Saint Georges transperçant le dragon. Si la tête d'épervier qui fait reconnaître Horus avait disparu, personne n'aurait hésité à voir dans ce fragment un Saint Georges mutilé. — M. Clermont-Ganneau pense que cette ressemblance n'est pas une simple coïncidence et que des liens étroits rattachent la légende de Saint Georges [1] à celle d'Horus. Il examine un grand nombre d'autres traditions analogues, et, par une suite de rapprochements tant mythologiques qu'étymologiques, il s'efforce de ramener à un seul mythe primitif toutes les traditions où l'on voit un dieu, un héros ou un saint combattre un monstre ou un démon. Cette étude conduit à identifier, au point de vue de l'origine de leurs légendes respectives, l'Horus des Égyptiens, l'Apollon, le Zeus et le Persée des Grecs, le Resep, l'El et le Baal des Phéniciens, le Saint Michel et le Saint Georges des chrétiens, le Jésus de certaines légendes musulmanes. Le mythe primitif viendrait de l'Égypte; les légendes relatives à Saint Georges ne seraient que la forme qu'il aurait prise parmi les chrétiens de Syrie.

Ouvrage déposé: V. Duruy, Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du règne des Antonins, tome 5.

Julien Havet.

1. C'est dans la Syrie, entre les villes d'Arsouf, Lydda et Esdoud, que les légendes relatives à Saint-Georges ont pris le plus grand développement. Ces légendes, pour la plupart, ont été rejetées par l'Église comme apocryphes.

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39. — **23 Septembre** — **1876**

180. — **Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre,** traduit du texte par C. de Harlez, chanoine honoraire de la cathédrale de Liége, professeur à l'Université de Louvain. Tome I, Introduction-Vendidâd. Liége: L. Grandmont Donders 1875. viii-292 pp.

La nécessité d'une traduction française de l'Avesta se faisait depuis longtemps sentir. La traduction d'Anquetil, depuis Burnouf, n'a plus qu'une valeur historique ; la traduction allemande de M. Spiegel est inaccessible à la plus grande partie du public de langue française. Nous devons donc accueillir avec reconnaissance l'entreprise de M. de Harlez. Le nouveau traducteur ne s'est d'ailleurs point contenté de reproduire en l'amendant la traduction de M. Spiegel : tout en s'aidant, comme de juste, des travaux antérieurs, il a pris le texte même pour base de son interprétation ; sa méthode est la méthode comparative, la seule efficace en pareil cas, étendue non seulement aux textes avestéens, mais à toute la littérature parsie, et s'aidant d'une part des traditions indiennes, d'autre part des témoignages fournis par les voyageurs modernes : la traduction pehlvi a été constamment prise en considération et mise à profit.

« Une traduction française, comme l'observe M. de H., rencontre des difficultés spéciales. Le français exige partout la clarté et la précision ; jamais il ne tolère ce mot-à-mot qui ne compromet en rien le traducteur, ces assemblages de mots qui ne présentent point de sens déterminé et que l'on rencontre assez souvent dans la traduction allemande » (vii). M. de H. a échappé à cet écueil ; sa traduction est lisible d'un bout à l'autre : c'est la première dont l'on puisse dire pareille chose. Cette clarté vient souvent d'une intelligence meilleure du texte : nous ne pouvons indiquer tous les passages où M. de H. innove heureusement : signalons au hasard la traduction de *bareçma ashaya fraçtaretem* (3. 15, éd. Westergaard), de *zâm raodhayâm* (6. 6), etc., etc. ; beaucoup d'autres encore qui, d'ores et déjà, assurent à la traduction de M. de H. une valeur réellement scientifique.

C'est pour cette raison même que nous nous permettrons d'insister plus longuement sur les points où nous croyons difficile de suivre l'auteur et d'appeler son attention, pour les prochains volumes, sur un certain nombre d'écueils qu'il n'a pas toujours évités.

M. de H. a les défauts de ses qualités et il n'est pas rare qu'il mette dans sa traduction une clarté que l'on a peine à transporter de là dans le texte. Il rend *hû-frâshmô-dâiti* par « coucher du soleil », ce qui offre un sens très cohérent dans le passage (7. 58), mais ne satisfait ni la tradition qui le traduit « moment où croit le soleil, *vriddhi-karitâ* » et en fait le temps qui s'écoule de minuit au matin, ni l'étymologie qui est d'accord avec la tradition. Pour traduire *geredhô*-keretâo « destructeurs de *familles* » (7. 24), il ne suffit pas que « rien ne prouve que *geredhô* ne signifie point maison. » La formule *avañtem bañdayêiti* (22. 5) offre dans la traduction de M. de H. un sens très simple, comme il l'observe lui-même, mais que l'on a peine à retrouver dans les termes du texte. La comparaison des passages parallèles n'a point toujours donné toutes les indications qu'elle pouvait fournir : s'il est dit du soleil *yêhê zâthaêca vakhshaêca* zâm dadhât ahurô mazdaô (21. 8), cela ne signifie point que « c'est *pour* sa naissance et sa croissance » mais « dans sa naissance et sa croissance qu'Ahura a créé la terre » ; le Yasht au soleil est tout entier le commentaire de cette image, en même temps que le Yasht 13-93, et le Yasht 17.18 établissent la valeur locative de l'expression. Dans les paroles de la Terre au laboureur actif, il n'y a pas lieu de supprimer la ligne *bâdha idha âfrâçanê dankubyô* (3. 27); l'authenticité en est démontrée par la contre-partie, où la Terre dit au laboureur paresseux : « Tu te tiendras debout contre la porte de l'étranger, parmi ceux *qui mendient* leur pain (qarentis pereçmanaêshu) : la ligne passée signifie : « les gens viendront mendier près de moi » (â-*fraç* = â-*praç* = â-*pereç*). De là souvent un sens vague au lieu d'un sens précis qui est dans le texte : M. de H. traduit comme il suit le début du 22e Fargard : « Moi qui suis Ahura Mazda, moi qui donne tous les biens, lorsque je créai cette demeure d'une beauté, d'une splendeur éclatante aux yeux du monde entier (*tat nmânem çrîrem raskhshnem frâdereçrem*),... alors le (déva) criminel m'aperçut, (*mâm mairyô âkaçat*) Anrô mainyus le meurtrier créa contre moi nonante neuf mille neuf cents nonante neuf maux (*yaçkê*). » Je doute que cette demeure soit, comme on le met en note, la terre et le monde créé : *raskhshnô frâdereçrô* sont épithètes du ciel (Yt. 13.2), qui est aussi désigné comme le « *nmânem* » des dieux, soit avec *garô*, soit seul [1] ; *mairya* n'a plus conservé dans l'Avesta le sens de « criminel » (ou plus justement) « qui fait mourir » ; c'est déjà « le serpent » comme dans le moderne *mâr* ; il *n'aperçoit* pas

1. Ceci explique les deux mots qui suivent *frâdereçrem* : *uçayêni pârayêni* : M. de H. traduit : cette demeure « d'où je voulais sortir et me transporter ailleurs » ; que peuvent signifier ces mots dans la bouche d'Ormazd ? En réalité, ces deux mots sont dans la bouche du fidèle ou du rédacteur, qui, entendant parler du ciel, émet le vœu : « puissé-je y monter, puissé-je y passer ! »

Ormazd, mais le *regarde*; c'est le *regard* qu'Ahriman jette sur le *ciel* au moment où il l'envahit sous forme de serpent (Bundehesh 9. 14 et 16); c'est ce regard qui produit les 99999 maladies : « c'est par suite du mauvais air lancé sur les bonnes créatures, dit Eznig l'Arménien, qu'Ahriman les a vaincues et corrompues » (trad. Levaillant p. 84). Le passage devra donc se traduire : « Moi, Ahura Mazda, le créateur du Bien (*dâta* = *dhâtar*, non *dâtar*), quand je fis cette demeure, belle, lumineuse, au loin visible (puissé-je y monter, puissé-je y passer! alors le serpent me jeta un regard, alors le serpent Anra mainyu aux mille morts créa contre moi les nonante mille, les neuf mille, les neuf cents, les nonante neuf maladies. »

Cet exemple nous conduit à parler d'un défaut sensible dans la méthode d'interprétation suivie par l'auteur : il a négligé absolument les indications que peut fournir l'analyse mythologique : or, ce serait une erreur de croire que l'interprétation philologique suffit à expliquer l'Avesta; il y a plus, il est permis de douter qu'elle puisse à elle seule donner beaucoup au-delà de ce qu'elle a fait jusqu'ici : en maint passage, son œuvre est achevée, les phrases sont comprises, grammaticalement expliquées, et l'ensemble reste mystérieux, parce qu'il y a sous ces phrases des allusions à des croyances ou à des mythes non exprimés, dont la connaissance seule peut expliquer des pages à la fois comprises et inintelligibles. C'est là le cas surtout dans le Vendîdâd : la plus grande partie de ce livre est consacrée au culte, aux pratiques : or, toute pratique religieuse suppose un mythe sous-jacent dont elle est la mise en action, la reproduction dramatique : tant que ce mythe reste inconnu, la pratique reste un mystère, et toutes les ressources de la grammaire comparée n'y peuvent rien. Par exemple, la fin du treizième Fargard et tout le quatorzième qui semblent si bizarres à M. de H. (sainteté du castor, calamités qu'amène son meurtre, moyens de l'expier) deviennent d'une clarté parfaite, dès qu'on y transporte ce principe mythique que les animaux appartiennent à la création d'Ormazd ou à celle d'Ahriman, à celle du bien ou à celle du mal, non point selon qu'ils sont bons ou mauvais, *utiles* ou *nuisibles*, mais selon que dans les récits mythiques ils se trouvaient prêter leurs formes au dieu ou au démon de l'orage. C'est à la mythologie également à expliquer des passages comme 18.46 sq., 62 sq. et les textes relatifs au *gomaêza*. Il y a plus : maintes fois, elle pourra fixer le sens des mots dans des cas où la philologie serait impuissante à le faire : par exemple, dans le récit de la lutte de Zoroastre et d'Ahriman, il est dit : « Zoroastre s'avança *açaretô aka manaha khrujdya tbaêshô-parstanãm* »; M. de H. traduit : « les *projets* de la haine implacable d'Akomano n'avaient pu l'ébranler » (19. 4); mais cette expression *Khrujdya tbaêshô-parstanãm* nous conduit, par l'expression parallèle *Khrujdranãm tbaêshô-parstanãm* [1] (Yasht 5.81), au mythe de Yoista, résolvant avec succès les « 99 questions

1. M. Westergaard dit *iristanãm*; la variante *pairistanãm* et la suite *Yat mãm pereçat* imposent la lecture *parstanãm*, conforme à celle du Vendîdâd.

que le démon lui adresse avec fureur et avec haine » ; autrement dit au mythe de la lutte-dialogue, de la lutte-énigme, à l'Œdipe ; les mots cités se traduisent donc : « sans se laisser troubler par les questions que le mauvais esprit lui adresse avec fureur et avec haine. » Nous reviendrons ailleurs sur ces divers points[1] ; signalons encore néanmoins le premier Fargard, ce chapitre de géographie demi-mythique qui a fait écrire tant de romans absolument mythiques à nombre de savants distingués, mais trop confiants : si M. de H. avait consulté la pénétrante analyse de M. Bréal sur la *Géographie dans l'Avesta*, il se serait épargné la peine de chercher sur la carte l'Iran Vêj, le Vaèkereta, l'Urva, le Varena aux quatres angles, la Ranha et peut-être d'autres encore.

La traduction est précédée d'une introduction historique : cette introduction, dans la pensée de l'auteur, était destinée au gros du public lettré et n'a point de prétention scientifique : ainsi la question de l'existence d'un Zoroastre réformateur est résolue sans être même discutée. L'ouvrage entier était primitivement destiné à une revue de Louvain : cela explique les trop nombreux rapprochements avec les récits bibliques ; les uns ne tiennent pas à l'analyse (l'oiseau *Karshiptan* et la colombe de Noé, le Var de Yima et l'arche, etc.) : les autres, plus spécieux, conduiraient à des conclusions toutes contraires aux vues de l'auteur (le *Gaokerena* et l'arbre de vie). Terminons en émettant le vœu que, dans les volumes suivants, l'auteur n'ait en vue que les intérêts de la science iranienne, et qu'il achève courageusement cette œuvre qui, malgré ses imperfections et ses lacunes sera utile au public, et ne sera pas perdue pour la science.

James DARMESTETER.

---

181. — **Claudii Galeni de placitis Hippocratis et Platonis libri novem.** Recensuit et explanavit Iwanus MUELLER litt. Graec. et Rom. in universitate Erlangensi professor p. O. vol. I. Prolegomena critica, textum græcum, adnotationem criticam versionemque latinam continens. Lipsiae, Teubner, 1874. 8° VIII et 827 p.

Le titre qui précède indique tout ce que contient le premier volume de la nouvelle édition du traité de Galien, *de placitis Hippocratis et Platonis*, donnée par M. Iwan Mueller.

Dans les prolégomènes, M. M. retrace d'une manière intelligente et intéressante l'histoire des ouvrages de Galien, dont les destinées sont celles de la médecine et de la science elles-mêmes.

Chez les Byzantins, on ne lisait guère d'abord Galien que dans les extraits faits par Oribase ; encore du temps de Paul d'Egine (vers 660) trouvait-on ces extraits trop longs : mais vers la fin du XI[e] siècle, peut-être sous l'influence des Arabes, qui avaient le culte de Galien, il y eut une sorte de re-

---

1. *Ormazd et Ahriman*, §§ 106, 124, 164, 227 sq.

naissance favorable à la lecture des ouvrages de Galien, particulièrement de ceux qui traitent de la médecine; les manuscrits se multiplièrent jusqu'à la fin de l'empire grec. En Occident, Galien partagea d'abord l'empire avec Hippocrate dans les écoles de médecine, à Salerne, Naples, Bologne, Montpellier, Paris. Mais l'influence de la médecine arabe fit prévaloir exclusivement l'autorité de Galien aux XIVe et XVe siècles. A la renaissance des lettres on remonta pour Galien, comme en tout le reste, à la source; le texte grec fut publié (1525 Alde) et traduit plus exactement et plus intelligiblement. Ce fut précisément dans le temps où Galien fut mieux connu et mieux compris que son empire toucha à sa fin. Vésale dans son traité *De corporis humani fabrica* (1543) signala un grand nombre d'erreurs anatomiques de Galien; et Harvey dans son *exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus* (1628) porta le dernier coup à cette autorité si longtemps souveraine. On cessa de lire Galien, et ses ouvrages tombèrent dans l'oubli. Il n'en a été fait depuis le XVIe siècle que deux éditions complètes, celle de Chartier, qui comprend aussi les œuvres d'Hippocrate (1639-1679) et celle de Kühn (1821-1833); encore Chartier, né en 1572, est-il un homme du XVIe siècle plutôt que du XVIIe, et ni l'une ni l'autre de ces éditions ne sont satisfaisantes.

M. M. a choisi le traité de Galien *De placitis Hippocratis et Platonis* à cause de l'intérêt qu'il présente pour l'histoire de la philosophie non moins que pour celle de la médecine. Il a constitué le texte d'après les manuscrits, qui sont peu nombreux, et dont aucun n'est antérieur au XIVe siècle. Il les partage en deux familles, l'une qui comprend principalement l'édition d'Alde, qui est la reproduction exacte d'un manuscrit, et le manuscrit de Venise 284, l'autre qui ne comprend que les manuscrits de Florence (74, 22) et de Cambridge (47), lesquels ne contiennent que des fragments. M. M. donne dans ses prolégomènes des détails peut-être surabondants, mais cependant utiles et instructifs, sur les différentes espèces de fautes qui défigurent le texte très altéré de l'ouvrage de Galien.

M. M. a amélioré ce texte dans une multitude de passages, et il l'a rendu infiniment plus lisible qu'il ne l'était auparavant. Mais un seul éditeur (et M. M. est à peu près le seul éditeur sérieux et attentif de ce traité) ne peut tout voir ni tout corriger. J'avoue que les suppressions proposées par M. M. 176, 14; 185, 3; 186, 4 ne me paraissent pas nécessaires. Il me semble que (179, 9) μυήσεως doit être corrigé autrement; car μαιεύσεως ne peut se construire, et alors καὶ μαιεύσασθαι doit être conservé. Je ne sais s'il est nécessaire d'intercaler χρή (181, 1); l'infinitif peut se construire avec le χρή qui se lit plus haut (180, 11). Il faut intercaler ἂν après ὡς (273, 14), à cause de l'optatif suivant. Le mot οὕτω (187, 5) me semble altéré; mais je n'aperçois pas le remède.

M. M. s'est chargé d'une bien lourde tâche en donnant une traduction latine du texte. On se sert toujours d'une ancienne traduction; mais je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux et s'il ne serait même pas plus court de

faire une traduction complètement nouvelle. Jamais on n'en a fini de corriger les inexactitudes d'un ancien travail mal fait ; on en laisse toujours échapper. Ainsi ἂν οὕτω τύχῃ (181, 8) serait traduit moins littéralement mais plus exactement par *exempli causa* que par *forte* ; c'est là le sens ordinaire de cette locution. De même ἐρωτᾶν est traduit partout (218, 2, 14 ; 210, 3, 7, 10, etc.) littéralement par *interrogare*, qui donne une idée fausse ; quoique Sénèque l'ait employé dans le sens qu'il a ici, de *syllogismum facere*. La traduction de παρελθεῖν... λόγον (284, 1-2) est tout à fait inexacte ; *ortas* est un contresens. ἐξ ἑτοίμου, ἐκ προχείρου λαμβάνειν sont traduits diversement (259, 11 ; 260, 1, 13) et toujours inexactement.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur cet objet, qui n'était pas pour M. Mueller le principal. Il s'est surtout occupé de la constitution du texte ; et cette partie de son travail se recommande par le soin et par le mérite avec lesquels elle est exécutée.

Ch. Thurot.

---

182. — H. Rodrigues, **Les seconds chrétiens.** — Saint-Paul, 37-66. Orné de trois cartes semi-muettes des voyages de Paul. Michel Lévy, 1876. 1 vol. in-8° 384 p. — Prix : 6 fr.

M. Rodrigues continue bravement la série de ses publications sur les premiers temps du christianisme. Ce nouveau volume démontre malheureusement une fois de plus que ni un grand zèle pour l'étude des questions historiques, ni de nombreuses et assidues lectures, ni même une vive intelligence ne sauraient suffire à produire, dans cet ordre, une œuvre scientifique. L'emploi de la méthode critique exige une préparation historique et philologique qui fait évidemment défaut à l'auteur. Aussi ne pouvons-nous considérer cette nouvelle biographie de Saint-Paul que comme une œuvre d'imagination où les préoccupations de polémique les plus singulières se mêlent à une reconstruction absolument fantaisiste de l'histoire.

---

183. — **Leaves from a Word-Hunter's Note-Book,** being some contributions to english Etymology, by Rev. A. Palmer. London, Trübner, 1876, in-12, 316 p.

Ce petit livre est amusant et instructif. Le gibier étymologique que chasse l'auteur a d'ordinaire été levé par d'autres que par lui ; mais il est de ceux qui aiment la chasse plus que le lièvre. Chacun des mots dont il étudie l'origine est l'occasion de citations nombreuses, bien choisies, et le plus souvent prises dans de vieux bouquins anglais qu'on ne lit pas, surtout de ce côté du détroit. C'est, — avec beaucoup plus de science et moins de facéties, — quelque chose qui ressemble aux *Récréations philologiques* de Génin. Le livre ne peut manquer d'avoir du succès, et il le mérite. Bien des vues de l'auteur sont contestables, surtout dans le domaine spirituel où il se complaît ;

il prête un peu trop volontiers à nos pères ou aux siens des idées pieuses ou élevées qui ne les préoccupaient sans doute guère ; mais l'ensemble est fait avec une critique suffisante, une érudition très étendue et un talent d'exposition réel ; le lecteur français a toujours quelque peine à s'habituer aux réflexions édifiantes dont un anglais, et surtout un *reverend*, ne peut s'empêcher d'orner les ouvrages en apparence les moins propres à ce genre d'ornements. Un reproche plus grave à adresser à M. Palmer, c'est de ne pas indiquer suffisamment les auteurs dont il s'est servi ; il a l'air d'avoir tout inventé lui-même, tandis qu'il a surtout reproduit, arrangé et complété. Pour en citer un seul exemple, l'étymologie de *poltron* est une des plus ingénieuses trouvailles de Diez ; M. P., qui la rapporte, cite à ce propos toutes sortes de sources, Coleridge, Wright, Sternberg, etc., mais Diez n'est nommé qu'à propos d'un rapprochement portugais (*madraço*). Il ne suffit pas à un étymologiste de donner l'origine des mots ; il doit indiquer, quand l'erreur est possible, l'origine de son savoir. Ajoutons que les étymologies de M. Palmer gagneraient souvent en autorité s'il nommait ceux qui les ont découvertes et démontrées.

---

184. — **Des Minnesangs Frühling,** herausgegeben von Karl LACHMANN und Moriz HAUPT. Zweite Ausgabe, besorgt von W. WILMANNS. Leipzig, Hirzel, 1875, in-8°, VIII-338 p.

Ce choix des pièces les meilleures et les plus intéressantes des plus anciens *minnesinger*, publiées dans un texte critique, est à bon droit classique. Le besoin d'une nouvelle édition s'étant fait sentir, elle a été confiée à M. Wilmanns, qui s'en est acquitté avec tout le soin et toute la discrétion désirables. Il a inséré dans le texte ou dans les notes les additions et corrections marquées par Haupt sur son exemplaire, et il a renvoyé, quand il y avait lieu, aux ouvrages récents où telle ou telle question intéressant les morceaux publiés dans le *Printemps des Chanteurs d'amour* avait été traitée. On peut assurer à ce recueil, sous sa forme rajeunie, le succès qu'il a eu dès son apparition.

---

185. — **Notkers Psalmen nach der Wiener Handschrift herausgegeben** von Richard HEINZEL und Wilhelm SCHERER. Strasbourg, Trübner, 1876, in-8°, LII-327 p.

La version allemande des psaumes avec commentaire, exécutée à la fin du Xe siècle par Notker *le lippu*, moine de Saint-Gall, ne nous est parvenue complète que dans un ms. bien postérieur. Il en existe à Vienne un remaniement entrepris au XIe siècle à Wessobrunn, dans lequel la langue a été rapprochée du dialecte bavarois, et où le travail de Notker a été surtout abrégé : ce remaniement a d'ailleurs été exécuté maladroitement, et le manuscrit de Vienne écrit sans soin et sans intelligence. Il n'en est pas moins précieux par sa date, et par les éclaircissements qu'il apporte au vocabulaire à cause

des passages nombreux où le remanieur a traduit en allemand les mots latins que Notker avait mêlés à son commentaire. MM. Heinzel et Scherer ont un nom assez avantageusement connu dans la philologie germanique pour garantir l'attention et la compétence avec laquelle ils ont fait leur édition. Elle figurera désormais parmi les documents utiles à ceux qui étudient l'histoire de la langue allemande.

---

186. — **Rime di Francesco Petrarca** sopra argomenti morali e diversi. Saggio di un testo e commento nuovo a cura di Giosuè Carducci. Livorno, Vigo, 1876, in-12, LV-175 p.

Voici un petit livre vraiment exquis. Le texte est établi à l'aide des manuscrits et des éditions, lesquelles sont énumérées, classées et appréciées magistralement dans la préface ; chaque pièce est précédée d'une courte introduction et accompagnée de notes telles qu'aucun auteur peut-être n'en a encore eu. M. Carducci a dépouillé tous les commentaires antérieurs au sien (caractérisés aussi on ne peut mieux dans la préface), et il a extrait de chacun ce qui lui a paru utile à l'intelligence du texte, indiquant par une lettre la provenance de chaque pierre de sa mosaïque ; il ne faut pas croire que sa part personnelle soit peu de chose ; on lui a laissé beaucoup à faire, et il a fait beaucoup. Nous noterons surtout ses rapprochements, très nombreux et très utiles, entre les poésies italiennes de Pétrarque et ses œuvres latines, comme aussi ceux qu'il a établis, bien plus abondamment que ses devanciers, entre Pétrarque et les auteurs anciens dont il était nourri. Histoire, philosophie, esthétique, philologie, tout est considéré, éclairé, enrichi dans ce commentaire modèle. L'auteur ne polémise pas et ne rapporte que rarement les erreurs commises avant lui ; mais en réunissant tout ce qu'on a écrit d'efficace sur les œuvres qu'il publie, il nous donne une histoire bien intéressante de la façon dont Pétrarque a été compris et goûté en Italie depuis son temps jusqu'au nôtre. M. Carducci, on le sait, trouve moyen d'être le plus exact des érudits, le plus minutieux des critiques, en même temps qu'un penseur original et un écrivain hardi. Quant à nous, nous trouvons ses travaux d'histoire littéraire préférables à ses œuvres personnelles : ce dernier ouvrage est surtout digne de tout éloge. Il sera d'un grand prix pour les lecteurs italiens ; quant aux lecteurs étrangers, qui croyaient connaître Pétrarque et l'italien ; ils se convaincront qu'ils n'y comprenaient rien et ils auront plus appris, après avoir lu ce livret avec attention, qu'en faisant de longues études mal dirigées. — Mais pourquoi M. C. se borne-t-il aux *Poésies morales et diverses* ? Il se refuse, avec une amertume visible, à nous dire pourquoi il ne publie pas le commentaire complet qu'il a préparé (p. XLIX). Espérons que les obstacles, s'il y en a, seront levés, et que nous aurons le plaisir de lire un jour un Pétrarque complet, publié et commenté par M. Carducci.

---

187. — Désiré NOLEN, **La Critique de Kant et la Métaphysique de Leibniz**; Histoire et théorie de leurs rapports. Paris, Germer Baillère 1875. 472 p. in-8°. — Prix: 6 fr.

L'ouvrage de M. Nolen, divisé matériellement en cinq parties, est consacré à une double tâche: 1° l'exposition des philosophies de Leibniz et de Kant (trois parties p. 1-232); 2° la conciliation de ces deux philosophies, en droit et en fait (deux parties p. 233-461). L'accomplissement de la première tâche doit, dans la pensée de l'auteur, préparer les voies pour la seconde.

I. En ce qui concerne la philosophie de Leibniz, le point capital, selon M. N., est de distinguer cette philosophie du dogmatisme scolastique professé par son disciple Wolff. M. N. suppose, en effet, non sans hardiesse peut-être, que « si Kant combat Leibniz, c'est surtout qu'il le connaît mal », « qu'il le juge par des interprètes infidèles », en un mot qu'il lui attribue des doctrines propres à Wolff et à lui seul (p. 11).

Or, si Wolff a ramené le principe de raison suffisante au principe de contradiction, Leibniz, au contraire, subordonnait le principe de contradiction au principe de raison suffisante. Et ainsi, tandis que Leibniz avait constitué proprement une métaphysique, ou science de l'être, Wolff ne dépasse pas la logique ou science du possible. L'un avait vu dans le temps et l'espace l'ordre des *phénomènes* et, par là même, les antécédents logiques du réel; l'autre définit le temps et l'espace l'ordre des *réalités sensibles*, donnant par là même à celles-ci la priorité logique sur ceux-là. L'un admettait l'analogie de toutes les substances, la finalité interne universelle et la hiérarchie continue des êtres: l'autre revient à peu près au dualisme de Descartes, c'est-à-dire à l'opposition des substances pensantes et des substances purement matérielles. En un mot, la vraie philosophie de Leibniz a son centre dans le *principe de raison suffisante* et la *monadologie*. A ce titre elle rompt également avec le Mécanisme, pour qui le monde n'est qu'un enchaînement de causes efficientes, et avec le dogmatisme ordinaire, lequel, fondé sur la croyance à la réalité propre de l'espace et du temps, affirme l'existence substantielle des corps et méconnaît la distinction radicale de l'être et du phénomène.

A voir les doctrines, et presque la terminologie, du Kantisme se glisser insensiblement sous cette exposition du Leibnizianisme, on se demande si l'auteur, alors qu'il ne songe qu'à résumer fidèlement, ne subit pas, à son insu, l'influence de cette idée de conciliation qui est le mobile de ses recherches. Certes, Leibniz déclare en maint endroit que la mécanique n'explique rien complètement; mais s'ensuit-il qu'il subordonne le principe de contradiction au principe de raison suffisante? Ce qui pour lui est avant tout, c'est l'ensemble des *possibles*, régis par le principe de contradiction. Le principe de raison suffisante n'intervient que pour déterminer la réalisation de l'un de ces possibles de préférence aux autres, sans modifier d'ailleurs en quoi que ce soit l'essence de ce possible. Dans chaque possible, en effet,

tout est lié pour l'éternité par le principe de contradiction. Qu'est-ce maintenant que ce *meilleur*, raison dernière de l'existence ? Il semble, à considérer l'exposition que fait Leibniz de la hiérarchie des êtres, que ce soit uniquement la clarté supérieure de la représentation, de la *connaissance*. Wolff n'a donc fait que verser en quelque sorte du côté où penchait déjà Leibniz lorsqu'il a professé le pur Intellectualisme.

Quant à la Monadologie, elle fonde à coup sûr une distinction précise du phénomène et de l'être. Mais on en peut dire autant de toute philosophie, depuis celle de Démocrite, qui ne voit au fond des choses que des atomes et du mouvement, jusqu'à celle de Spinoza, qui n'accorde l'être véritable qu'à la substance éternelle. La philosophie est essentiellement la distinction de l'apparence et de la réalité. Il s'agit proprement de savoir comment la Monadologie résout la question de la nécessité en ce qui concerne les phénomènes et les noumènes. Or, bien que sur ce point la doctrine de Leibniz soit fort subtile, il est difficile de ne pas voir, dans l'exact parallélisme des causes efficientes et des causes finales, dans la réduction de la liberté à la spontanéité intelligente, et jusque dans la définition de la monade qui est essentiellement une force représentative de l'univers, autant de preuves d'une simple différence de point de vue entre le phénomène et le noumène et d'une tendance prédominante à considérer les choses dans leurs analogies, leur concordance et leur unité. Intellectualisme et Monisme dans l'ordre théorique, et aussi, par là même peut-être Endémonisme dans l'ordre pratique ; en somme, retour à l'esprit de l'antiquité : tels sont les traits dominants de la métaphysique leibnizienne.

M. Nolen se sert du mot « Critique » pour caractériser l'ensemble de la philosophie kantienne ; et il donne à entendre que cette philosophie fondée, en somme, sur l'idéalité de l'espace et du temps, est plutôt un retour aux véritables principes leibniziens et un développement de ces principes mêmes qu'une œuvre vraiment nouvelle et originale. On peut se demander d'abord si la *critique* est bien le dernier mot de celui qui a dit : « Ich musste also das Wissen aufheben *um zum Glauben Platz zu bekommen* », et si l'œuvre de Kant n'est pas par-dessus tout une philosophie positive du Devoir et de la Liberté ; ensuite, si M. Nolen, dans l'exposition du système de Kant, ne confond pas un peu trop l'évolution historique avec le développement logique. On lit avec le plus vif intérêt l'histoire de la pensée de Kant, dont l'auteur suit minutieusement toutes les phases, depuis les origines jusqu'à la critique du jugement. Mais l'on se demande si la doctrine de l'idéalité du temps et de l'espace, pour être le point de départ chronologique de la philosophie kantienne, en est en même temps le principe fondamental. Il en est, semble-t-il, de cette doctrine comme du *Cogito ergo sum* de Descartes. A première vue, cette proposition apparaît comme le premier principe de la philosophie cartésienne et lui imprime un caractère idéaliste. Or, Descartes déclare hautement que cette proposition elle-même n'est assurée « qu'à cause que Dieu est ou existe, et qu'il est un être parfait, et que tout

ce qui est en nous vient de lui. » Ce n'est donc pas sur le *Cogito* mais sur la perfection divine, que Descartes fait en définitive reposer toute vérité. Le Cogito n'est que le point de départ logique de la science humaine. A une philosophie idéaliste et subjective, se substitue ainsi une philosophie réaliste et absolue. De même, la doctrine de l'idéalité de l'espace et du temps, érigée, comme il arrive chez M. Nolen, en principe suprême de la philosophie kantienne, entraînerait des conséquences contraires à la doctrine de Kant. Il aboutirait à un idéalisme radical ; et, en fait, selon M. N., Kant niait au fond l'existence de l'objet. Or, Kant repousse énergiquement cette négation. Il maintient l'existence de cet x distinct de nous, aussi catégoriquement que l'impossibilité d'en avoir l'intuition. Et l'on n'aurait rien gagné sur Kant en insistant sur cette impossibilité où il nous met de connaître la *nature* de l'objet. Car l'*être* est, selon lui, supérieur à l'*intelligible* ; et ce serait en nier la réalité absolue que de le supposer accessible à notre entendement. C'est que l'idéalisme n'est qu'une partie et non le tout de la philosophie kantienne. Le trait distinctif de cette philosophie, c'est l'absolu placé exclusivement dans le côté *pratique* de la réalité, dans la volonté autonome, antérieure à la pensée, dans la liberté affranchie de toute loi qui n'émane point de sa propre initiative. Leibniz était *intellectualiste*, Kant est *volontarianiste* : l'un mettait l'entendement au-dessus de la volonté, l'autre met la volonté au-dessus de l'entendement.

A ce principe suprême se rattachent vraisemblablement certains caractères de la philosophie kantienne que M. N. ne met pas assez en lumière, tels qu'une disposition à voir partout des antagonismes et des antinomies, c'est-à-dire une tendance dualiste invinciblement persistante ; et en même temps, au point de vue pratique, un pessimisme naissant, visible dans la doctrine du mal radical et dans l'espèce de contradiction insoluble que présente, chez Kant, le concept de sainteté. En un mot, l'opposition chrétienne des sens et de la foi, de la chair et de l'esprit semble être le secret ressort de toute la philosophie kantienne.

II. S'il en est ainsi, la conciliation du Kantisme et du Leibnizianisme que tente M. N. dans les deux dernières parties de son ouvrage risque de paraître plus ou moins superficielle. Peu importe que le mot « raison » figure chez Kant comme chez Leibniz pour désigner la faculté souveraine (p. 355), si la théorie kantienne de la raison est inconciliable avec la théorie leibnizienne. Or, les expressions νοῦς θεωρητικός et νοῦς πρακτικός, avec leur sens aristotélicien [1], applicables sans doute à la théorie de Leibniz, répugnent à celle de Kant. Pour l'un, en effet, la pratique ne vient qu'après la théorie, le pouvoir créateur n'est que le ministre du choix de l'intelligence, les concepts précèdent les lois impératives ; pour l'autre, au contraire, la théorie ou la connaissance suppose la réalisation d'une chose à connaître, c'est-

1. *Revue Critique* du 31 juillet 1875, p. 66 sq.

à-dire l'action, la volonté libre est antérieure à l'entendement et à ses lois de nécessité, les lois impératives précèdent les concepts.

D'ailleurs, M. N. lui-même, avec la bonne foi scientifique et la précision qui caractérisent son travail, signale des différences qui, bien considérées, dénotent des directions toutes contraires. « Le principe (kantien) du devoir, dit-il, se présente à nous comme un ordre et nous commande un sacrifice. Le principe (leibnizien) de la raison suffisante est un acte de foi et d'amour dans la Raison suprême. » (p. 358). Ne suit-il pas de ces formules que pour l'un la nature est corrompue, et que pour l'autre elle est bonne ; que l'un conçoit la vie comme la lutte et la séparation de deux principes inconciliables, l'autre comme l'achèvement de l'harmonie et de l'unité ; que chez l'un le mérite est inhérent à l'effort personnel, dégagé de toute influence externe ou interne ; chez l'autre, à la perfection intelligible actuellement réalisée dans l'essence de l'être ; et de telles différences ne suffisent-elles pas pour nous faire rapporter les philosophies de Kant et de Leibniz à deux tendances radicalement distinctes de l'esprit humain ?

Il était certes légitime de rechercher, comme l'a fait M. N., les efforts tentés par les successeurs de Kant pour ramener à l'unité les deux grandes philosophies qui se partageaient les intelligences. Mais déjà M. N. lui-même nous montre que ni Kant, ni même Leibniz n'auraient été satisfaits de la manière dont cette conciliation a été opérée. Ni Leibniz n'aurait approuvé cette conception transcendante de l'Absolu qui, dans Schelling, le place au-dessus de la conscience, ni Kant n'aurait admis la prétention des idéalistes à saisir l'absolu par intuition. Certes, la conciliation des points de vue est un besoin immuable de l'esprit humain ; et il n'est pas de philosophe qui, édifiant un nouveau système, ne prétende le faire assez large pour embrasser et accorder ensemble tous les systèmes de ses devanciers. Mais l'impossibilité où demeure l'esprit humain de tenir la balance égale entre les principes qu'il veut ainsi concilier, — impossibilité dont M. N. lui-même nous donne un exemple, en penchant visiblement du côté de Leibniz, — la scission qui ne tarde pas à s'opérer au plus profond de ces apparentes synthèses, le retour aux systèmes primitifs, purs d'éléments hétérogènes, maintes fois présenté comme la véritable voie du progrès : tous ces phénomènes montrent quels obstacles rencontre, au dedans même de l'esprit humain, la généreuse tentative de ramener tous les systèmes à l'unité. Il n'est pas moins philosophique de rechercher la source première de ces oppositions toujours renaissantes que de grossir la liste éternellement ouverte des prétendus pacificateurs de l'esprit humain.

Or, de toutes les contradictions que nous découvrons en nous-mêmes, il est vraisemblable que celles de l'Hellénisme et du Christianisme, du Monisme et du Dualisme, de l'Optimisme et du Pessimisme sont au nombre des plus radicales et des plus insolubles. Si donc nous rencontrons, jusque dans un âge d'éclectisme et de conciliation, deux grands philosophes dont chacun représente encore décidément l'une de ces tendances de préférence à l'autre,

nous devons chercher dans l'étude de leurs systèmes les raisons cachées de cet éternel antagonisme plus encore que les éléments d'une synthèse vraisemblablement illusoire.

L'ouvrage de M. Nolen est de ceux qui instruisent et font réfléchir ; il aborde plusieurs parties peu connues en France, telles que la philosophie de Wolff et l'histoire de la pensée de Kant. Il dénote une érudition puisée aux sources : chaque assertion est accompagnée du renvoi au texte, et la terminologie de l'original est constamment indiquée à côté de la traduction française. Nous regrettons, à ce sujet, que les citations allemandes soient si souvent incorrectes, et que l'auteur, par exemple, ait laissé subsister en maint endroit des fautes telles que (p. 198) « *transcendentale* Schein », pour « *transcendentaler* » ou « *der transcendentale* ». Il est de toute nécessité qu'auteurs et typographes arrivent à imprimer correctement les citations faites dans des langues étrangères.

Le défaut du livre, abstraction faite du point de vue de l'auteur, est d'embrasser trop de matières et de glisser rapidement sur des sujets dont plusieurs comme la philosophie de Wolff et la conciliation du Leibnizianisme et du Kantisme dans les systèmes post-kantiens, eussent certainement mérité d'être étudiés pour eux-mêmes. Les essais où la généralisation se donne carrière sont nombreux dans la littérature de notre pays ; l'heure actuelle est avant tout, principalement pour les débutants, aux recherches circonscrites et aux œuvres d'exactitude et de précision.

---

188. — **Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du XIXe siècle,** par Maxime Du Camp. Cinquième édition, Paris, Hachette, 1876, 6 vol. in-12. — Prix : 21 fr.

Un des grands embarras de l'historien est d'arriver à savoir d'une époque ce qu'en savaient les contemporains. Les détails de l'administration et de la vie d'un peuple, les faits de tous les jours, sont ce que l'on est le moins tenté d'écrire parce qu'on ne les apprendrait à personne. Les années passent, et alors les savants doivent à grand peine, à l'aide des documents et des témoignages indirects, reconstruire les organes mêmes d'une époque. C'est, par exemple, aujourd'hui, tout un travail d'érudition d'apprendre comment la France vivait et était administrée il y a un siècle.

L'ouvrage de M. D. C. sur Paris, sera dans l'avenir une rare et bonne fortune pour les historiens ; il leur fournira un tableau complet, précis, avec chiffres et documents, de la vie de Paris, de son administration, de toutes ses institutions. C'est une monographie faite d'une série de petites monographies dans lesquelles l'auteur complète l'une par l'autre, l'histoire, l'économie e l'impression des faits, et ces petites monographies présentent d'autant plus d'intérêt que le Paris décrit par l'auteur, celui du second empire et de la troisième république, est un Paris de transition.

A cet égard, l'ouvrage de M. D. C. a déjà l'attrait d'un livre d'histoire, il ne l'a pas seulement pour les étrangers qui, avec lui, peuvent en un

jour mieux connaître notre capitale que bien des Parisiens ; il l'est également pour les français qui veulent voir à travers les murs et connaître l'organisme extrêmement ramifié de leur grande ville. Les villes à la façon de Paris, ce que l'allemand exprime par le mot de *Weltstadt*, sont comme ces êtres énormes qu'imaginait récemment M. Renan, absorbant une jouissance infinie par une bouche immense : elles méritent d'avoir leur histoire et leur physiologie à part même du pays qui les produit. Que Paris ait le destin de Ninive et de Babylone, il ne sera pas mort pour l'humanité future, si l'ouvrage de M. Maxime du Camp survit à ses ruines. H. G.

VARIÉTÉS.

L'origine de Philippe d'Aubigny.

L'identification de Philippe d'Aubigny proposée par M. J. Havet me paraît de tout point excellente. J'avais cru bon, avant d'aborder l'étude des nouvelles inscriptions des Croisés recueillies par moi en Palestine, de dresser l'inventaire, bientôt fait, des textes analogues connus antérieurement à mes recherches, et j'y avais naturellement compris l'épitaphe de Philippe d'Aubigny.

J'ai doublement à m'applaudir d'avoir remis sous les yeux des savants cette inscription publiée il y a près de dix ans et demeurée cependant jusqu'à ce jour sans explication. En effet, j'ai reçu à ce propos, il y a quelques mois, d'un correspondant de Rennes qui désire garder l'anonyme une intéressante communication dont voici la substance :

Il est question dans dom Morice, *Preuves de l'histoire de Bretagne* (II, 87) d'un Guillaume d'Aubigné, chevalier du pays de Dol, en Bretagne, qui figura honorablement à la bataille de Tinchebray en Normandie sous les ordres du duc Alain Fergent (1106). On trouve parmi ses descendants un Guillaume d'Aubigné, frère d'Etienne d'Aubigné, père de Raoul I d'Aubigné et de Guillaume d'Aubigné (paraissent dans un acte de 1137).

Raoul Ier, vivant sous le règne de Richard Cœur de Lion, épousa Mahaud de Montsorel et prit part aux Croisades avec plusieurs chevaliers du pays de Dol. Au bas d'un acte, par lequel il fait une donation à l'abbaye de la Vieuville, ont signé comme témoins *Philippe d'Aubigné* et Ollivier son frère.

On suit les descendants de cette famille jusqu'en 1374, époque vers laquelle elle se fond dans celle de Montauban.

Les armes de la famille d'Aubigné, reproduites dans les planches de Dom Morice, d'après des sceaux dont un remonterait à 1200, sont *de gueules à quatre fusées d'or en fasce.*

Il y a donc *identité héraldique entre ces d'Aubigné et notre Philippe d'Aubigny* de Jérusalem et de Normandie.

Inutile d'ajouter que ces renseignements ne font que corroborer ceux fournis par M. J. Havet, en nous montrant l'origine bretonne de la branche anglaise à laquelle appartenait Philippe d'Aubigny et dont il est apparemment le point de départ.

Il peut paraître assez étrange qu'un Croisé ait été solennellement inhumé à Jérusalem en 1236, c'est-à-dire environ 50 ans après que la ville sainte avait été reprise par Saladin. Mais il ne faut pas oublier que Frédéric l'avait récupérée par traité en 1229, et que les Croisés la gardèrent pendant près de 11 ans.

J'espère avoir prochainement l'occasion de revenir sur cette question, ayant l'intention de publier le fac-simile du monument accompagné des savantes observations de M. J. Havet et de mon correspondant anonyme de Rennes.

Ch. Clermont-Ganneau.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 15 septembre 1876.

L'académie, informée que la prochaine séance trimestrielle de l'institut aura lieu le mercredi 4 octobre, fixe au vendredi 22 septembre, le choix d'un lecteur pour cette séance.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie une communication de M. Dumont, directeur de l'école française d'Athènes, qui annonce que M. Bayet, membre de l'école, a ouvert et exploré dans l'île de Milo 27 tombeaux antiques, et qu'il prépare un mémoire sur les différents modes de sépulture qu'il a rencontrés : les principaux sont les sépultures à incinération, les tombes *à jarre*, où les ossements sont rassemblés dans un vase en terre, et les grottes funéraires qui contiennent chacune plusieurs corps. Des objets de différentes espèces ont été trouvés dans ces tombeaux : ce sont des ustensiles divers, des bijoux, etc., enfin une grande mosaïque et une inscription funéraire d'une haute antiquité.

M. le président N. de Wailly annonce la mort de M. Edward William Lane, correspondant de l'académie à Londres.

M. Bréal commence la lecture d'un mémoire intitulé *Examen critique de quelques théories relatives à la langue mère indo-européenne.* On est parvenu à reconstituer en grande partie, par la comparaison des langues de l'Europe, de l'Inde et de la Perse, la langue-mère d'où toutes ces langues sont sorties, et qu'on a appelée la langue *indo-européenne.* Cette reconstitution, qui facilite l'analyse et l'expression des lois de la grammaire comparée, est en elle-même un procédé légitime, mais qui demande à n'être employé qu'avec de grandes précautions. M. Bréal s'attache dans le présent mémoire à signaler certaines hardiesses des linguistes modernes, qui ne lui paraissent pas suffisamment justifiées et qui pourraient entraîner la science dans une fausse voie. L'erreur de beaucoup de linguistes, c'est de se faire illusion sur le degré de connaissance que nous pouvons acquérir à l'égard de cette langue, et de ne pas se résoudre à ignorer bien des choses qu'il est impossible pour le moment de savoir. C'est ainsi qu'on prête à cette langue une régularité parfaite qui ne trouve dans aucun autre idiome, qu'on ne veut pas admettre par exemple, qu'elle ait subi comme les autres langues, l'influence

des variétés dialectales et du mélange des dialectes. Or, il y a des anomalies qui ne peuvent s'expliquer que par des variétés dialectales au sein de la langue mère, par exemple le nom du cœur, pour lequel toutes les langues européennes indiquent un primitif *kard*, tandis que le sanskrit suppose le primitif *ghard* ou *jhard*. De même on oublie que nous ne pouvons connaître de la langue indo-européenne que le dernier état qu'elle avait atteint avant de se diviser en divers idiomes, et l'on prétend découvrir l'étymologie de tous les mots qu'on y trouve, ce qui ne pourrait se faire qu'avec la connaissance de l'état antérieur de la langue. On veut aussi trouver à chacun des huit cas de la déclinaison indo-européenne une fonction primitive unique, comme si l'on était assuré qu'il n'y avait toujours eu que huit cas : or, quand on voit que presque toutes les langues-filles ont réduit le nombre des cas qu'elles avaient reçus de la langue-mère, que plusieurs d'entre elles ont même supprimé toute déclinaison, n'est-il pas vraisemblable que la langue-mère a dû, elle aussi, posséder à l'origine un plus grand nombre de cas qu'on n'en trouve dans le dernier état de cette langue, et que chacun des huit cas connus de nous représente à lui seul plusieurs cas primitifs ?

M. Clermont-Ganneau achève la lecture de son mémoire intitulé : *Horus et Saint-Georges d'après un bas-relief inédit du Louvre* (*notes d'archéologie orientale et de mythologie sémitique*). Il termine la série de ses rapprochements entre les diverses légendes égyptiennes, phéniciennes, grecques, chrétiennes, où l'on voit un dieu, un héros ou un saint, vainqueur d'un monstre ou d'un démon, légendes qu'il ramène toutes, à l'origine, au mythe égyptien d'Horus vainqueur de Set ou Typhon. En ce qui concerne le bas-relief signalé par lui au commencement de son mémoire, M. Clermont-Ganneau pense qu'il doit être du 3e ou du 4e siècle de notre ère, et il est disposé à croire qu'il y a là la trace d'une tendance païenne telle que celles qui se sont fait jour sous Julien ; il penche à voir, dans cet « Horus fait à l'image d'un St Georges », « une sorte de revendication intentionnelle, par le paganisme, de certaines conceptions chrétiennes. »

M. Victor Guérin lit à l'académie un chapitre d'un ouvrage qu'il prépare en ce moment sur la Galilée et qui doit faire suite à ses précédents travaux sur la Judée et la Samarie. Il commence par indiquer les différentes limites qu'a eues la Galilée. A l'époque de Joseph, elle se divisait en Haute et Basse, et comprenait le territoire occupé jadis par les tribus d'Issachar, de Zabulon, de Nephthali et d'Aser. M. Guérin indique tour à tour les caractères généraux des deux districts de cette province. En parlant des montagnes de la Galilée supérieure, il décrit en détail les difficultés que rencontre l'explorateur, obligé d'escalader péniblement d'étroits sentiers, taillés dans le roc, qui remontent peut-être à l'époque chananéenne et qui depuis lors n'ont jamais été entretenus. Il s'étend aussi sur l'intérêt que présente cette exploration, car ces difficultés même sont cause que cette partie de la Galilée a été peu visitée jusqu'ici, et l'archéologue y trouve matière à mainte découverte.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40. — 30 Septembre — 1876

189. — **Ueber die Göttin Aditi** (vorwiegend im Rigveda) von Alfred Hillebrandt. Breslau, Aderholz, 1876. 1 broch. 8°, 51 p.

Dans cet opuscule, M. Hillebrandt cherche d'abord à déterminer la signification primitive du nom d'Aditi. En dehors de ses emplois comme nom propre mythologique, le mot est adjectif et quelquefois, du moins selon la plupart des interprètes, substantif abstrait. D'après une étymologie qui semble indiscutable (*a* privatif et *diti* de *dâ* « lier ») il signifie comme adjectif « sans lien », et signifierait comme substantif abstrait « absence de lien ». M. H. rejette le second de ces emplois comme insuffisamment constaté, et explique l'adjectif dans le sens exclusif de « non limité quant au temps, impérissable. » En évitant de multiplier les sens et les emplois d'un même mot, M. H. suit une méthode excellente en principe : peut-être en a-t-il ici abusé. En tout cas il a tort d'opposer au sens de « non limité quant à l'espace » une fin de non-recevoir fondée sur ce que la conception de l'omniprésence des dieux serait, sauf des exceptions qu'il ne précise pas, étrangère au Rigveda. N'est-il pas dit très souvent que le ciel et la terre ne peuvent contenir Indra ? Et Agni et Soma qui reçoivent l'un et l'autre l'épithète d'*aditi* ne sont-ils pas les dieux omniprésents par excellence comme séjournant sur l'autel, dans les plantes, dans les eaux, dans les trois mondes ? Il n'est pas exact non plus de dire que le sens de « libre » n'est suggéré que par l'étymologie. Ce sens paraît imposé par l'application de l'adjectif *aditi* aux hommes, VII. 52. 1 : « Puissions-nous être libres, o Adityas ! » c'est-à-dire « Puissions-nous être libres des liens dans lesquels les Adityas retiennent le pécheur. » Si ce passage même ne fait pas expressément allusion aux liens du péché (p. 34, *note*) on peut citer en revanche celui (VII. 51. 1) où le poète demande aux Adityas en récompense de son sacrifice « l'innocence » et « la liberté » qui en est la conséquence. La formule *anâgâstve adititve* paraît surtout significative si on la rapproche d'autres formules telles que *anâgaso aditaye* V. 82. 6. Dans cette dernière, si le sens de « liberté » doit d'ailleurs, comme nous le croyons, être maintenu pour certains passages autrement interprétés par M. H., mais que le cadre de la *Revue* ne nous per-

met pas de discuter ici, on pourra voir un de ces jeux de mots, ou pour parler plus exactement un de ces jeux étymologiques, qui sont si familiers aux poètes védiques : « sans péché pour Aditi, aux yeux d'Aditi, » ou « sans péché pour la liberté, pour être libres des liens du péché. »

Il ne semble donc pas que M. H. ait bien réussi à restreindre la signification du mot *aditi* au sens « d'impérissable. » Passant ensuite au personnage mythologique, il le regarde comme une représentation de la lumière du jour en tant qu'impérissable, il en suit le développement et les modifications successives, principalement dans le Rig-Veda, et conclut en attribuant la formation du mythe à une période relativement moderne. Cette conclusion que M. H. met dans tout son relief en disant qu'Aditi est plus jeune que ses fils nous paraît juste. Sur le reste nous aurions à faire plus d'une objection de détail, et cette observation générale que l'auteur, en isolant Aditi des autres formes de la femelle, de la vache, de la mère céleste, s'est placé à un point de vue trop étroit pour bien comprendre la formation et le développement du mythe. Hâtons-nous d'ajouter que cette publication d'un élève du regretté M. Haug témoigne à la fois d'une bonne éducation philologique, d'une sagacité ingénieuse dans l'interprétation de textes difficiles, et peut passer pour un heureux début sur le domaine des études védiques. Nous n'aurions eu, même dans un compte-rendu plus détaillé, que bien peu d'erreurs matérielles à relever. Signalons pourtant à propos de la note de la page 27 un oubli singulier : Aditi est appelée la *sœur* des Adityas au vers VIII. 90. 15, et il n'est pas douteux que dans le vers de l'Atharva-Veda VI. 4. 1, il ne soit pareillement question des frères d'Aditi.

Abel Bergaigne.

---

190. — Dr Ignaz Goldziher, **der Mythos bei den Hebräern und seine geschichtliche Entwickelung.** Untersuchungen zur Mythologie und Religionswissenschaft. Leipzig, 1876. in-8°, xxx, 402 p.

Voici un livre d'un style simple et agréable, œuvre d'un savant érudit et ingénieux, partant de principes vrais, aujourd'hui peu contestés, et dont néanmoins on accueillera, à notre avis, difficilement les développements et les conclusions.

L'auteur commence par démontrer (p. 1-19) qu'il y a une mythologie sémitique, et particulièrement une mythologie hébraïque. Cette thèse on le sait a été vivement débattue, dans ces derniers temps : on a refusé au peuple hébreu et à ses congénères l'esprit mythologique, et on a remplacé cet esprit par l'instinct monothéiste qui en est la négation absolue. Cet instinct était pour les uns une marque d'infériorité qui rendait les descendants de Sem incapables des grandes et nobles choses accomplies par la race arienne, voire même par la race turanienne, dans les domaines de la poésie, de la philosophie et de la vie sociale ; il était, au contraire, pour les autres, le signe indélébile de la haute mission confiée par la Providence à la race de Jacob. Mais, dit M. Goldziher, « la mythologie est le résultat d'une action purement psy-

chologique, et, avec la langue, le fait le plus ancien de l'esprit humain ». En effet, tout peuple a sa période mythologique, comme tout individu ses années d'enfance ; il est aussi impossible de concevoir une race commençant par l'âge de la raison, qu'un être humain débutant par l'âge de la maturité ; de même que l'œil exercé d'un observateur parvient à entrevoir, dans les habitudes et les aptitudes de l'homme fait, les objets qui ont entouré son berceau et les impressions qu'il a dû en recevoir, de même la psychologie rationelle démêle dans les premiers et les plus anciens récits des faits et gestes d'une nation les vestiges d'une existence antérieure, les premières pulsations de sa vie primitive.

Jusqu'ici, nous sommes parfaitement d'accord avec l'auteur. Nous ajouterons que cette unité psychologique absolue de l'espèce humaine à son début n'exclut aucunement la variété infinie des races dans leur développement, dans le progrès de leur histoire, tout aussi bien que l'homme, sans marque distinctive au moment de son entrée dans le monde, se diversifie et montre des divergences infinies aussitôt que sa conscience se réveille et qu'il éprouve l'influence de sa nature particulière et des objets distincts qui l'entourent. Les différences des instincts, qui ne sont autre chose que les dispositions propres d'une fraction de l'humanité ou d'une race, s'accentuent alors de plus en plus, et impriment à chaque peuple l'empreinte ineffaçable qu'il porte sur le front, pendant sa marche à travers l'histoire. Ces différences sont aussi profondes que celles des langues, qui en sont les manifestations les plus éclatantes. Il aurait été aussi impossible d'écrire la métaphysique d'Aristote en sémitique, que de composer en grec un chapitre d'Isaïe, et le syriaque des versions de l'Organon est aussi peu l'araméen, que le grec des Septante est le langage de Platon.

Dès le second chapitre qui traite des sources de la mythologie hébraïque (20-44), nous sommes obligé de nous séparer de M. Goldziher. Ces sources sont la langue et la littérature. La langue, selon l'auteur, est une des sources les plus sûres et aussi des plus délicates de la mythologie d'un peuple ; les appellations des hommes et des choses sont le produit de la première impression exercée sur l'homme par les phénomènes de la nature. Dans la littérature, la source la plus riche du mythe hébreu coule dans la Genèse et le livre des Juges ; l'histoire des Rois, contenue dans les livres de Samuel et des Rois, porte, du moins en certains détails, les couleurs, les traces du mythe ; enfin l'*agâdâ*, les contes, les fantaisies homilitiques, dispersés dans les Talmuds et les *Midraschim*, discrètement utilisé, peut également fournir quelques éléments à la mythologie. — Arrêtons-nous et examinons la nature de chacune de ces sources, et l'emploi que l'auteur en fait. Renversons l'ordre suivi par l'auteur et parlons en premier lieu de l'*Agâdâ*. Pour notre part, nous refuserons d'une manière absolue à l'agâdâ toute valeur pour ces études. Nous ne saurions croire à une tradition juive qui aurait, au milieu de tant de vicissitudes et après tant de siècles, conservé les débris de l'âge mythologique. M. G. pense-t-il, par exemple, que les noms des

devins égyptiens, Iannès et Iambrès, qu'il cite (p. 36, note 1), et qu'on rencontre aussi bien dans le Pseudo-Jonathan (*Exode* VII, 11 et *Nombres*, XXII, 22), que II *Timoth.* III, 8 et ailleurs, soient plus que l'invention d'un juif helléniste, dramatisant la lutte de Moïse avec les thaumaturges devant Pharaon? Depuis le III[e] siècle avant J.-Chr., les antiquités juives étaient, à Alexandrie et en Palestine, traitées avec la plus grande liberté, et l'on ne craignait pas de puiser dans son imagination les détails que l'histoire ne fournissait pas [1]. De cette manière on avait réponse à tout. Ainsi Caïn se maria (*Gen.* IV, 17); mais, se demanda-t-on, où le fratricide trouva-t-il une femme? Eve fit-on, avait mis au monde une sœur jumelle avec Caïn, et même deux sœurs jumelles avec Abel. C'est cette troisième fille que se disputaient les deux frères et la jalousie devint la cause du meurtre. L'agâdâ qui devait tantôt amuser et distraire, tantôt instruire et moraliser, ne s'est jamais arrêtée, et, dans les chaires de certains prédicateurs (maggîdîm) de la Pologne et de la Russie, elle déploie encore aujourd'hui, sans aucune contrainte, ses forces vives et créatrices, mettant en scène Dieu, les personnages de la Bible et les docteurs des Tamulds avec un art et une originalité, qui étonnent et entraînent l'auditoire.

La mythologie peut espérer mieux, en se tournant vers les livres des Rois et les écrits prophétiques. Il est certain que les perceptions spontanées de l'âge mythologique finissent dans un âge suivant par se condenser dans des croyances, et s'incarnent dans des personnages; la fixité qu'elles ont ainsi gagnée, leur assure une influence durable sur la vie de la nation, et sur les écrivains qui s'en constituent les historiens et les moralistes. Les héros de l'histoire vraie seront embellis par les traits empruntés à l'histoire fictive; les prophètes coloreront leur langage des fraîches images de la poésie primitive. Le mythologiste recueille soigneusement ces traits et ces images. Mais quel tact, quelle mesure a-t-il à garder dans ce travail délicat! et

1. Cette liberté se fait déjà sentir fortement dans les livres des Chroniques, qui transforment et faussent souvent l'histoire sous l'influence de tendances sacerdotales. — On connaît les fragments du poète juif d'Alexandrie, Ezéchiel, qui a écrit une tragédie sous le titre Ἐξαγωγή, ou l'Exode. D'après le Midrasch Wayyôschâ, sur Exode, XV, Iannès et Iambrès donnaient encore à Pharaon leurs conseils au bord de la mer, avant que les Egyptiens fussent engloutis. Après tant d'essais malheureux, tentés pour expliquer les noms des deux devins, voici une nouvelle hypothèse. Je suppose un ancien Midrasch, brodant sur Exode, VII, 11-12, et qui, après le premier prodige de Moïse, au moment où Pharaon appelle en sa présence ses devins, raconte l'entretien entre le roi et ceux-ci. Après la question de Pharaon, il y avait une première proposition, commençant: *wayya'an rôsch hahartoumîm* « le chef des thaumaturges répondit »; puis en venait une seconde, débutant par: *wayyômer hâhartoum haschschênî* « le second thaumaturge reprit. » La conversation pouvait être continuée pendant quelque temps, et les propositions alternaient toujours par les futurs apocopés *ya'an et yômer* en tête. (Cf. Zacharie, I, 13 et 14.) L'Alexandrin, qui dans son drame avait besoin de donner des noms aux deux devins qu'il mettait en scène profitait de ces deux mots pour leur attacher la terminaison grecque ῆς, et pour mettre les voyelles en harmonie, et en fit ainsi Iannès et Iamrès, ou Iambrès. Voyez plus loin la note sur les noms des deux filles de Lôt.

l'œuvre de la critique devient d'autant plus difficile, que le criterium manque absolument aussi bien à l'auteur qu'au juge. On peut reconnaître les procédés suivis par l'auteur dans le passage suivant (p. 308) : « L'orgueil « national du peuple, se réveillant et arrivant à la conscience de sa va- « leur individuelle, aime à s'exalter au souvenir de ses héros nationaux, et « ce penchant exerce encore son influence plus tard lorsque les souvenirs « vraiment historiques d'un temps antérieur commencent à s'effacer. Les « héros que le peuple rencontre dans quelques figures du mythe se trans- « forment en héros de la nation hébreue, les luttes célestes deviennent des « luttes nationales, et sont ainsi transportées dans les temps des Juges, épo- « que à laquelle se rattachent les guerres les plus acharnées d'Israël contre « les Philistins. Samson aveuglé et victime des ruses perfides de ses enne- « mis, représente le soleil couchant, dépouillé de sa magnifique chevelure « (de ses rayons), et de la lumière de ses yeux (de son éclat). *Jaël*, la chèvre, « *Barak*, la foudre, *Gédéon*, le broyeur, envoyés au combat contre les Phi- « listins, ne sont que des expressions mythiques, et le rôle attrayant, attri- « bué à l'adolescent, beau, au teint rouge, aux yeux limpides, qui abat à « coups de pierres le monstre des ténèbres, devient un trait biographique du « héros historique, du roi David, qui dans un combat singulier, étend à ses « pieds Goliath le géant philistin, et délivre le peuple de son méchant enne- « mi. » Nous n'allons pas chicaner M. G. de ce que, dans sa passion mythologique, il prête à Jaël, Barak et Gédéon des adversaires que l'Ecriture ne leur donne pas, puisque, dans le livre des Juges, il n'y a guère que Samson qui lutte avec les Philistins. Mais nous ne pouvons pas laisser passer aussi facilement « le teint rouge » qui, par un souvenir mythologique du culte solaire, aurait été attribué à David. Le mot *admôni*, dont se sert ici le texte (I Sam. XVI, 12 et XVII, 42), ne se rencontre dans l'Ecriture qu'une fois encore, comme qualité d'Esaü (Gen. XXV, 25) : « le premier sortit *roux*, (admôni), tout entier comme un manteau velu. » Il ne s'agit évidemment pas d'une marque de beauté [1] ; un nouveau-né rougeaud et poilu n'est guère

1. L'auteur le reconnaît lui-même, p. 127. L'amante du Cantique dit bien : « Mon amant a le teint blanc et vermeil » (v, 10), comme traduit M. Renan les mots *dôdi sah weâdôm* ; mais c'est exactement comme disent les Allemands : Milch und Blut « lait et sang » ; car *sah* se dit de la blancheur du lait, voy. Lamentations IV, 7, et *âdô m* vient probablement de *dam* « sang. » — Nous n'aimons guère nous mettre en désaccord avec une tradition constante, confirmée par toutes les versions, et qui donne à *admôni* le sens de roux. Cependant ce dérivé de *âdôm* ne s'appuie sur rien d'analogue dans aucun autre terme de couleurs : ni *schâhôr*, ni *yârôk*, ni *lâbân* ne se présentent avec une terminaison *ôni*. Aurions-nous dans *admôn* un diminutif formé comme *ischôn*, de *isch* « pupille » = petit homme ? *Admôn* dériverait dans ce cas de *âdâm*, et signifierait aussi « petit homme » ; *admôni*, à son tour, aurait le sens : semblable à un petit homme. Appliqué à Esaü, il recevrait son interprétation par les mots suivants, qu'il était déjà couvert de poils. Pour David, cette précocité physique de l'adolescent expliquerait parfaitement le contraste, indiqué par la préposition *'im*, avec la beauté de sa figure. Car on ne doit pas oublier que la qualité de « yefê marêh », n'est donnée dans l'Ecriture qu'à des femmes et exceptionnellement à Joseph, dont on voulait faire ressortir les grâces, comme motif des séductions qu'il exerçait sur la femme de son maître.

un enfant charmant, et lorsqu'on nous raconte que le jeune berger hébreu qui s'enhardit à se mesurer avec le géant philistin était également roux, on pense si peu faire de cette couleur un élément d'agrément, que la préposition *'im* a été placée entre *admônî* et les mots qui indiquent la beauté de sa figure et la limpidité de son regard, ce qui veut dire que malgré son teint rougeâtre, il avait les traits délicats et les yeux doux et tendres. — Nous prions en outre, M. G. de nous citer un seul passage de l'Écriture où les phénomènes du ciel aient été qualifiés par une couleur. Jamais la rougeur n'y est appliquée au soleil ou à l'aurore, ni la noirceur à la nuit ; on n'y lit ni *âdam hasch-schahar*, ni *hasch-schémésch lâbân*, ni *schâhar hal-lailâh*. L'hébreu ne dit jamais : rouge ou rose comme l'aurore, blanc comme le soleil, noir comme la nuit [1].

On dira difficilement jusqu'où peut aller cette recherche intrépide d'allusions mythiques dans les œuvres poétiques et imagées des prophètes. Ainsi Jérémie (xxxi, 15), affligé des malheurs qui frappent son peuple, met en scène « Rachel pleurant sur ses fils et refusant toute consolation. » Rien ne paraît plus simple : Rachel est le symbole de la douleur maternelle, elle qui est devenue mère une première fois après de longues années d'attente, et qui plus tard paya de sa vie la naissance de son second fils. Pour notre auteur, c'est la nuit sombre et pluvieuse qui a fourni cette image touchante au prophète. — Voici un autre exemple, où M. G. nous paraît abuser de ses connaissances étendues en hébreu ou en arabe. Il veut que les anciens Hébreux aient considéré l'aurore comme un oiseau ; il faut donc qu'elle vole et qu'elle ait des ailes. Mais son exégèse n'est-elle pas bien artificielle et quelque peu agâdique dans l'interprétation qu'il donne aux trois versets qu'il cite et explique dans cette intention ? Amos (iv, 13) dit bien : « Dieu transforme l'aurore en obscurité et marche sur les sommets de la terre » ; il se rend invisible en s'enveloppant dans des nuées (cf. Psaumes, xviii, 10-12 et ailleurs) [2], *'Êfâh* signifie obscurité, Job, x, 22 [3], et d'autres dérivés de la même ra-

1. « Je suis noire, dit la fiancée du Cantique, mais je suis belle, fille de Jérusalem, comme les tentes de Kédar, comme les pavillons de Salomon. » La comparaison se rapporte aux toiles, faites de poil de chèvre ou de chameau, nommé *wabir* chez les Arabes, et qui sont à la fois foncées et brillantes. Comment M. G. a-t-il pu dire : « Le charme que la vie sous les tentes exerçait encore sur les Hébreux dans la dernière période de leur civilisation, se voit dans les paroles de la belle bergère du Cantique, qui compare sa beauté aux tentes des Arabes » (p. 103) ! La vie nomade n'a jamais été en grand honneur parmi les Israélites ; ni le *midbâr*-désert, ni le *midbâr*-pâturage n'étaient préférés à la ville. Cette prédilection supposée pour l'existence errante est un des axiomes créés par les fanatiques de la race aryenne, et qu'un savant, initié aux secrets de l'Écriture comme M. G., devrait répudier.

2. Voici un passage qui nous paraît comme le développement des versets d'Amos : « Il commande au soleil et le soleil ne se lève pas, il met un sceau sur les étoiles ; il penche le ciel pour lui seul et marche sur les sommets des vagues », (Job, ix, 7-8).

3. Les trois derniers mots de ce verset me paraissent devoir être lus : *tôu'af* (pour *wattôfa'*) *kemô ôfél*, et n'être qu'une glose explicative de *'éfâtah kemô ôfel*.

cine présentent le même sens. Est-il permis, pour le besoin de la cause, de traduire : « Il donne des ailes à l'aurore. » — Pour dépeindre une nuée de sauterelles qui va s'abattre sur la terre d'Israël, Joel (II, 2) s'écrie : « Ce sera un jour de ténèbres épaisses, un jour de noirs nuages, comme un crépuscule étendu sur les montagnes, un peuple nombreux et puissant, comme il n'y en a pas eu, etc. » Pour M. G., le crépuscule étendu devient l'aurore aux ailes déployées ; mais on conviendra que l'image s'adapte difficilement aux nuées de sauterelles [1] — Dans le psaume CXXXIX, 8, un fidèle parle ainsi de la toute-présence de Dieu : « Que je monte au ciel, tu y es ; que j'étende ma couche dans le Scheôl, tu y es. » Puis il continue : (v. 9) « Que je soulève les ailes de l'aurore et me repose à l'extrémité de la mer [2], là encore ta main me guidera », etc. Soulever les ailes est une expression qui ailleurs (Ezech. X, 16) est complétée par les mots « pour planer au-dessus de la terre. » Le psaume dit donc simplement : si, dans une course rapide, je m'élançais de l'Orient à l'Occident. Où trouve-t-on là une ombre de mythologie ? — Pour l'arabe, nous nions absolument que *djanaha* emprunte son sens au nom *djenâh* (p. 136) ; le sens primitif est certainement pencher, s'incliner, et de là le nom pour l'aile, qui est inclinée, penchée sur l'oiseau. Lorsque l'arabe dit : *adjnahat es-schamsou* « le soleil s'incline », il ne pense pas plus aux ailes, que nous ne pensons à un lit en disant que le soleil se couche.

Dans le passage que nous avons cité plus haut, on a vu que Jaël et Berak, bien qu'ils aient été chantés dans une des poésies les plus authentiques, dans le chant de Debôra, n'ont aucune réalité pour notre auteur. Il en est de même pour Gédéon. Mais n'anticipons pas ; nous avons mentionné comme la source la plus riche de la mythologie hébraïque, la Genèse et les Juges, et nous croyons bien faire, pour donner une idée exacte du travail de M. G., de passer immédiatement au chapitre V de son ouvrage qui traite des figures les plus éminentes de la mythologie hébraïque.

Après avoir parlé dans le chapitre III de la Méthode des recherches mythologiques (p. 45 à 60), et dans le chap. IV (61 à 106) du Nomadisme et de l'agriculture, l'auteur débute ainsi : « Le mythe considère les rapports entre « le jour et la nuit, entre l'aurore et le lever du soleil, entre le crépuscule et « l'obscurité dans leurs successions perpétuelles comme une lutte, un « meurtre ; on se persécute, se chasse, ou bien on s'aime on se réunit, on se

---

Tâu'âf est la troisième p. sing. fém. de l'aoriste du hophal, comme *mou'âf* (Isaïe, VIII, 23) en est le participe ; le sens premier de la racine *'ôf* est couvrir, envelopper ; il en est de même de *kânaf*.

1. Tous les commentateurs sont d'accord pour donner au mot *schahar* dans ce verset un sens dérivé de *schâhôr* « noir ». — Quant à l'observation grammaticale (p. 135), il est superflu de prendre *peroûs* dans le sens de *porês* ; *peroûs kenâfaim*, ne veut pas dire : qui déploie ses ailes, mais déployé d'ailes = dont les ailes sont déployées, de même que *nesoû' 'awon* (Is. XXXIII, 24) signifie : celui dont les péchés sont pardonnés, et où *nasa* seul a également le sens de pardonner.

2. M. G. (p. 135) avait traduit : « et vinsse me coucher au bord de la mer. » Sa

« recherche avec ardeur, on s'évite avec raideur. Le mythe fixe davantage « ces rapports, en considérant les phénomènes qui se combattent ou se re- « cherchent et se succèdent, tantôt sous la forme de l'enfant, issu d'un père « ou d'une mère, tantôt sous celle de frère et sœur, enfants des mêmes pa- « rents, tantôt sous celle de père et mère, précédant leurs enfants » (p. 107). Le Sémite, continue M. G. un peu plus loin, nomme le ciel *schamaîm*, d'après sa hauteur (racine *samâ* et *rûm*); le nomade observe surtout le ciel pendant la nuit, le ciel obscur et nuageux; l'éclat du soleil est secondaire pour lui. *Ab-râm*, le père élevé, est donc le ciel pluvieux; il a épousé *Sara*, la reine céleste, la lune, et réunis, il chassent *Hâgâr*, la fugitive (de l'arabe *hagara*), surnom du soleil (p. 138). — *Isaac-Yitzhâk*, au contraire, est le riant, le jour au doux sourire. Abraham, prêt à sacrifier Isaac, ne veut donc dire autre chose que « le crépuscule épanoui du soir succombe dans sa lutte avec le ciel nocturne » (p. 113); en vieillissant cependant, Yitzhak a les yeux affaiblis, et ne peut plus voir, c'est que les paupières de l'aurore (*Job*, XLI, 16) qui s'ouvrent insensiblement au jour, finissent par se clore à l'approche du crépuscule (p. 125). Samson, le héros solaire, ne termine-t-il pas sa carrière, aveuglé par ses ennemis (p. 128)? — *Esau*, celui qui accomplit, agit, produit, Esau, le poilu, c'est le soleil aux rayons d'or (p. 160); Esau, le rouge, c'est encore le soleil « qui sort le premier du sein de la terre » (p. 114), le premier-né à qui succède *Jacob*, celui qui suit ses talons, l'enfant à la peau lisse, l'éponyme de la nuit. *Jephtéh-Yiftâh*, celui qui ouvre, l'opposé de Jacob, le soleil, tue sa fille, c'est-à-dire l'obscurité (ibid.). Ainsi les ténèbres l'emportent tantôt sur le soleil, tantôt le jour, en se levant, chasse les ombres de la nuit (p. 121). Le fratricide raconté dans le quatrième chapitre de la Genèse, n'est encore que la mort violente, subie par Abel, le berger, le héros du ciel nuageux, sous les coups de Kaïn, l'agriculteur, le héros solaire (p. 129). Des couples, représentant le soleil et la lune, se retrouvent dans *Aschêr*, celui qui marche, s'avance, et *Aschêrâh*, son féminin (p. 140 et suiv.), *Dân* et *Dînâh*; les noms des femmes, des concubines et des enfants de Jacob sont ainsi interprétés comme des figures solaires et lunaires. M. G. aurait pu dans cette partie de son travail rappeler une brochure de M. Kohler, intitulée *La Bénédiction de Jacob*, et publiée

---

mémoire l'avait trahi, et il avait lu à la place de *éschkenàh* que porte le texte, *âbô*; une note au bas de la page, fait observer que l'auteur « en abandonnant l'interprétation reçue, » croit devoir rappeler que *bâ haschschémesch* signifie : le soleil s'est couché. Cependant il s'est souvenu plus tard de son erreur, et dans l'introduction (p. XXIX), il fait la correction : schâkan = bâ. Mais non! il est faux 1° que *bâ* seul s'emploie du coucher du soleil; 2° que *âbô* puisse être ici une expression figurée, se rapportant à l'aurore, puisque le poète le plus hardi ne permettrait pas à l'aurore de descendre dans la mer; 3° que *schâkan* soit égal *bâ*, puisqu'il ne se dit nulle part du soleil. Mieux aurait valu pour la thèse de M. G., s'il avait rappelé les nombreux passages de l'Écriture, où *schâkan* se dit de l'oiseau qui se repose de son vol. Mais quelque irrévérencieux que cela puisse paraître, le verset du psaume dont il s'agit, m'a toujours rappelé la réponse spirituelle de l'abbé de St-Gall à son farouche seigneur, devenue populaire en Allemagne par la poésie burlesque de Bürger.

en 1867[1]. Certains passages s'accordent presque littéralement avec ceux de l'auteur. Certes M. G. est trop riche de son propre fonds, pour que nous l'accusions de plagiat; mais sur cette voie dangereuse, où l'on s'efforce à découvrir de parti pris une idée préconçue dans une série de noms propres et d'images poétiques, les esprits aventureux se rencontrent facilement. Le lecteur curieux cherchera des échantillons singuliers du système de l'auteur dans l'explication de l'histoire des filles de Lôt[2], de Dînâh et de son séducteur Schechém ben Hamôr, etc., etc. Il y verra une science immense, mise au service d'hypothèses chimériques. L'histoire des patriarches et de l'époque des Juges, celle d'Elie et d'Élisée est racontée, sans doute, avec les couleurs poétiques propres au génie sémitique, et l'imagination orientale s'y est donnée pleine carrière; mais il nous semble téméraire de passer de là à l'anéantissement complet de leurs personnalités, à l'entière négation des faits les mieux constatés. La sortie de l'Égypte est un événement qui reste debout au milieu des ruines dont le sol de l'histoire est encombré; l'auteur lui-même ne touche que timidement aux figures de Moïse et d'Aron qui s'y rattachent. L'émigration du peuple hébreu, venant de l'Est et franchissant un fleuve pour s'établir en deçà et au-delà du Jourdain paraît tout aussi incontestable. Des rapports continuels entre les anciens et les nouveaux habitants de la Palestine et de l'Égypte sont attestés partout, aussi bien au sud qu'au nord du wady el-'arisch. C'est là un minimum historique qu'on sera forcé de conserver; ces points ineffaçables seront à notre avis des jalons qui guideront une sage critique sur le chemin de la vérité.

Parmi les sources de la mythologie hébraïque, M. G. avait indiqué en premier lieu la langue même. On ne saurait nier la légitimité de ce moyen, employé utilement dans toutes les recherches de cette nature. Mais l'auteur a-t-il mis toute la prudence nécessaire dans l'application de ce moyen dangereux? Nous craignons d'avoir dépassé déjà les limites d'un article de critique, et de nous être laissé entraîner à des développements que l'importance du sujet et la science étendue de l'auteur seules peuvent excuser. Nous nous contenterons donc de citer un seul exemple de la méthode que suit sous ce rapport M. G. En hébreu, le hifil *haschkêm*, qui est un dénominatif, signifie faire quelque chose le matin; l'auteur en conclut que le nom *schekém* doit avoir eu le sens de matin, et, en effet l'écriture connaît comme corrolaire un dénominatif *ha'ârêb*, faire le soir, de *'érêb* soir, et le midrasch

1. *Der Segen Jacob's, mit besonderer Berücksichtigung der alten Versionen und des Midrasch*, von K. Kohler; Berlin, 1867.

2. Les auteurs arabes, cités par M. G. (p. 224), donnent les noms des deux filles de Lôt, Rayya et Sôgar, avec des nombreuses variantes. M. G. découvre dans l'une des altérations de ces noms, si fréquentes en arabe, une confirmation du caractère solaire des deux sœurs incestueuses, et va même jusqu'à supposer une ancienne tradition juive, conservée par les musulmans! Comment n'a-t-il pas vu que ces noms propres ne sont que la mauvaise transcription des mots araméens *rabbeta* l'aînée, et *se'irta* (arabe: *sagirat*) la cadette, privés avec intention de la terminaison féminine? Dans les versions reçues, ces deux mots rendent constamment le *bekirah* et le *se'irah* du texte (*Genèse*, XIX, 31-38). Quand donc nous débarrassera-t-on définitivement des auteurs arabes, comme source pour l'antiquité juive?

a formé le néologisme *hischhir*, faire à l'aurore, *schahar*. Ce sens, attribué à *schekém*, sert de point de départ au mythe qui présente Schechém, fils de Hâmôr, enlevant Dînâh, fille de Jacob (p. 29 et suiv.) Malheureusement aucune langue sémitique ne fournit pour *schekém* d'autre sens que celui d'épaule, dos au-dessous de la nuque. Certes, on peut ne pas approuver l'explication de Gesenius, qui traduit *haschkêm* par *humeris imponere* et qui en déduit la signification *manè surgere* (p. 30 et *Thesaurus*, 1486 b). Mais la hauteur relative de la taille entre deux hommes se mesure partout en les mettant dos à dos, et à la longueur depuis la plante des pieds jusqu'à l'épaule; de Saül on dit « qu'il dépassait tout le peuple depuis son épaule et au-dessus (I *Sam.* IX, 2; X, 23). Or, l'homme couché est étendu sur le dos, il le cache; montrer son dos, faire voir sa taille, et c'est là le sens de *heschkêm*, équivaut à se lever (cf. *Koum* et *Kômâh*). L'idée du matin est si peu impliquée dans ce verbe, que la plupart du temps, le mot *babbôker* le matin est ajouté, et *wayyaschkêm babbokêr* ne diffère pas de *wayyâkom babbôker*; mais on ne s'étonnera pas que l'indication du matin ait pu être souvent omise. Puis dans dix passages de Jérémie l'infinitif *haschkêm* est employé adverbialement dans le sens de assidûment et avec zèle, ce qui cadre parfaitement avec celui de *surgere*. La signification de matin pour *schekém* ne repose donc absolument sur rien.

Nous terminons par l'énumération des cinq derniers chapitres de l'ouvrage: Chap. VI: le mythe à l'époque de la civilisation, et la formation la plus ancienne de la religion des Hébreux (p. 242-280); chap. VII: Influence de l'idée de nationalité à son réveil sur la transformation du mythe hébraïque (281-313); chap. VIII: Commencements du monothéisme et différenciation du mythe (314-347); chap. IX: Le prophétisme et la religion de Iahvé (348-376); chap. X: Le mythe hébreu pendant l'exil de Babylone (377-398), addition (399-402).

Nous trouverons peut-être bientôt l'occasion de toucher à ces divers sujets si intéressants.

J. DERENBOURG.

---

191. — J. M. GUARDIA et J. WIERZEYSKI, **Grammaire de la langue latine d'après la méthode analytique et historique**. Paris, Durand. 1876. LXXIX-773 p. et 53 p. d'Index. In-12.

En étudiant ce volume si compacte, si plein des informations les plus variées et les plus détaillées sur la langue latine, on éprouve avant tout un sentiment d'estime pour les auteurs qui, à côté du labeur de l'enseignement, ont pu entreprendre et achever une telle tâche. Philologie, linguistique, ils ont mis à contribution la plupart des ouvrages allemands, italiens, anglais, espagnols, français, qui pouvaient leur fournir des renseignements utiles. Rien que la table analytique des matières qui se trouve au commencement du volume équivaut à quatre ou cinq fois la valeur d'un

numéro de la *Revue Critique*. On comprend qu'il soit impossible d'émettre un jugement général sur un ouvrage de cette étendue, et où nécessairement il y a des inégalités. Mais tel qu'il est, il mérite le respect, et il peut être considéré comme un symptôme de la reprise des études grammaticales. Il faut ajouter que c'est l'enseignement libre (MM. Guardia et Wierzeyski sont professeurs au Collége Sainte-Barbe) qui donne cet exemple de travail et de dévouement au progrès des études.

Quoique les auteurs aient modestement appelé leur ouvrage une compilation, il nous a semblé qu'ils ne se contentent pas de choisir parmi les livres déjà publiés ce qui leur a paru le meilleur. Ils donnent aussi leurs propres idées, et nous avons rencontré des explications nouvelles très dignes d'attention. Ainsi MM. G. et W., recherchant en latin les restes de l'aoriste second, y rattachent la forme *inquam*. Ils comparent l'imparfait *eram*, *eras*, aux formes homériques ἔην, ἤσθα. Ils se séparent avec raison de Corssen sur la question de la prononciation du *t* devant un *i* suivi d'une voyelle. « Ce ne fut, disent-ils très justement, qu'après l'âge classique... que le *t* devant *i* suivi d'une voyelle prit le son de la sifflante... Les exemples de *ti* pour *ci* ne sont pas certains dans les inscriptions, et ceux des manuscrits ne remontent pas au-delà du 4e siècle. »

La partie relative aux suffixes est bien traitée. Nous y avons seulement remarqué quelques taches légères, comme quand ils rapportent le suffixe *ber* à la racine *bhar*, ou quand ils expliquent *pauper* par un suffixe *er*. Ils auraient pu mieux accuser la division entre les suffixes primaires et secondaires. Le chapitre de la composition des mots reproduit la division de M. F. Meunier en composés syntactiques et asyntactiques : cette division est juste, mais les auteurs auraient peut-être mieux fait de placer en tête les asyntactiques qui sont les plus anciens. Nous regrettons que ce chapitre ne soit pas plus développé. Dans le chapitre des adverbes, quelques étymologies nous ont paru contestables, comme quand *ec* est rapporté à la racine *ak* « voir » ou *ergo* au verbe *regere*. Nous ne croyons pas non plus que *ferme* soit le superlatif de *fere*, c'est plutôt un doublet de *firme* « sûrement. » Pourquoi faire venir *procul* d'une racine *kal* « pousser », quand il peut être expliqué comme un diminutif de *pro* ?

La partie la plus précieuse est la syntaxe, qui ne comprend pas moins de 400 pages en petit texte. Les auteurs auraient encore ajouté à la valeur de leur travail s'ils avaient indiqué pour chaque règle la source où ils ont puisé. La liste des livres mis à profit qu'ils publient en tête du volume est à la fois nombreuse et bien choisie : mais on aimerait, dans chaque cas particulier, à pouvoir remonter jusqu'aux autorités qu'ils suivent. Une remarque du même genre peut être faite pour les exemples latins qu'ils citent ; ils se contentent souvent de mettre : Cicéron, Tacite, Tite-Live. On voudrait savoir le passage exact, ainsi que l'édition.

Le côté défectueux de cet ouvrage, c'est la rédaction, soit que les auteurs, se contentant d'un premier jet, aient cru que ce qui était clair pour eux devait

l'être aussi pour le lecteur, soit qu'eux-mêmes aient parfois négligé de serrer la pensée de leurs *excerpta*. Il est vraiment dommage qu'après avoir pris la peine considérable que suppose un tel livre, ils n'aient pas consacré quelques mois encore à une révision attentive. Certaines notes sont jointes ensemble, qui appartiennent à des ordres d'idées différents : d'autres fois il y a contradiction, ce qui peut s'expliquer jusqu'à un certain point par la dualité de l'auteur, mais ce qui, surtout dans un ouvrage d'enseignement, ne devrait pas être. Ainsi nous louions plus haut MM. G. et W. de s'être séparés de Corssen sur la question de la prononciation de *ti*. Mais après ce passage en vient un autre assez obscur où ils semblent adopter l'avis de ce philologue. On retrouve la même incertitude pour le *c*. Il arrive assez souvent qu'après qu'un fait a été correctement exposé, il est exposé un peu plus loin une seconde fois d'une façon erronée. L'index renvoie à l'un et à l'autre passage. Les auteurs, dans un avertissement placé en tête du volume, déclarent qu'ils accueilleront avec reconnaissance les critiques et les rectifications. Nous voyons dans cette déclaration la promesse d'une seconde édition. Si MM. Guardia et Wierzeyski veulent bien se relire, discuter entre eux les passages obscurs et arrêter leur opinion en commun sur les points douteux, s'ils indiquent leurs sources d'une manière plus expresse, ils donneront un volume qui exercera une heureuse influence sur les études grammaticales.

M. B.

---

192. — **Livländische Reimchronik,** mit Anmerkungen, Namenverzeichniss und Glossar, herausgegeben von Leo Meyer. Paderborn, Schœningh, 1876, in-8°, 416 p.

Déjà trois fois publiée, l'importante chronique rimée de Livonie, qui va de 1143 à 1291, ne l'avait pas encore été d'une façon critique. M. Meyer, en s'aidant des deux manuscrits de Riga et de Heidelberg, en a donné un bon texte, avec variantes, auquel il a joint un glossaire très-soigné. Pour le commentaire historique, il faut toujours recourir aux excellentes notes de Kallmeyer.

---

193. — Alexis Vesselofsky, **Deutsche Einflüsse auf das alte russische Theater** von 1672-1756. — Ein Beitrag zur Culturgeschichte. 1 vol. in-8° de 108 p. Prague, Imprimerie W. Nagel.

M. Alexis Vesselofsky porte un nom bien connu de ceux de nos lecteurs qui s'occupent de littérature italienne ou de littérature comparée [1]. Il étudie depuis plusieurs années l'histoire du théâtre et a déjà fait paraître, en russe, une histoire générale du théâtre en Europe [2]. Les personnes à qui le

1. M. Alexis Vesselofsky est le frère de M. Alexandre Vesselofski dont les publications en langue italienne sont suffisamment connues.

2. Starinnyi teatr v Evropiě. Moscou 1870.

russe n'est point familier lui sauront gré d'avoir écrit en allemand le présent opuscule. Le théâtre russe ne s'est développé que sous l'influence immédiate de l'Allemagne. Le peuple possède sans doute un instinct dramatique qui se traduit sous diverses formes dans ces danses et ces chants que M. Ralston a si bien étudiés ; mais ces acteurs inconscients n'auraient jamais deviné la comédie, le drame ou la tragédie, si des étrangers ne leur avaient révélé les secrets de l'art. Le clergé orthodoxe — comme tous les clergés — ne pouvait tolérer ces jeux qui rappellent l'époque païenne. D'autre part, le clergé en Russie ne sentait pas le besoin de créer le drame religieux : la langue dans laquelle il officiait, le slavon, était trop voisine de l'idiome populaire pour que les mystères eussent besoin d'être rendus tangibles par une action dramatique. Le drame chrétien ne pénétra dans la petite Russie que par suite de la domination polonaise : les premières pièces de théâtre apparaissent dans l'Ukraine. Ce sont des traductions ou des adaptations de textes latins ou polonais. L'académie théologique de Moscou adopte au dix-septième siècle ces innovations empruntées à l'académie théologique de Kiev. Mais de ces essais scolastiques, à l'organisation d'un théâtre ou même d'une simple troupe, il y a loin encore. C'est par les récits de ses ambassadeurs près les cours étrangères, que la cour moscovite apprend à connaître le ballet, l'opéra et la comédie ; les résidents étrangers amènent avec eux à Moscou des troupes d'acteurs ou de baladins ; la curiosité s'éveille et de même que la Russie fait venir d'Europe et spécialement d'Allemagne des maçons, des charpentiers ou des médecins, elle envoie chercher à l'étranger des troupes allemandes qui apportent avec elles le répertoire de leur pays. M. V. raconte d'une façon fort intéressante ces missions dramatiques ; et les premiers essais faits pour adopter la littérature dramatique à l'intelligence des auditeurs russes.

Le premier drame représenté devant le czar Alexis Michaïlovitch fut une tragédie, *Esther et Assuerus* (1672), dont Racine eût certainement été fort étonné d'apprendre l'existence. Les choses furent faites grandement, et sur les notes des fournisseurs qui ont été conservées, on voit figurer 30 roubles pour les costumes des anges, 5 pour les barbes des Juifs, etc... C'est le 17 octobre 1672 qu'eut lieu cette représentation mémorable ; c'est d'elle que date l'introduction officielle en Russie de l'art dramatique. M. V. donne l'histoire de chaque troupe et celle du répertoire qui reflète tour à tour les influences les plus diverses jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, où celle de la France devient définitivement prépondérante. Parmi tant de curieux détails nous n'en relèverons ici qu'un seul. L'une des grandes difficultés était de se procurer des acteurs parlant russe. Pierre le Grand eut l'idée de faire venir des artistes tchèques qui seraient sans doute capables d'apprendre le russe en peu de temps (p. 64). L'agent auquel il s'adressa lui offrit une troupe d'Allemands auquel il s'engageait à faire apprendre le *tchèque*. Ceci se passait en 1721, juste un siècle après la bataille de la Montagne blanche.

La brochure abonde en détails curieux et dont quelques-uns ont de l'intérêt pour l'histoire de notre répertoire. Nous en recommandons la lecture à tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'art dramatique. M. Vesselofsky montre une érudition variée et son allemand — pour être un peu exotique — n'en est pas moins fort agréable à lire. Ne pourrait-il pas nous donner en *français*, un travail analogue sur l'*influence française* en Russie? Il trouverait certainement à Paris un éditeur et dans notre public des lecteurs reconnaissants.

Louis Leger.

---

194. — **Voyage sentimental dans les pays slaves** par Cyrille. — Paris, Librairie Victor Palmé. Un vol. in-18, 307 pp. — Prix: 2 fr. 50.

Le titre un peu fantaisiste de ce volume indique assez qu'il n'appartient guère à la classe de ceux dont s'occupe la *Revue Critique*. Nous ne l'aurions même pas mentionné, ici du moins, si par le temps qui court il n'était utile d'indiquer au lecteur les ouvrages où il peut trouver des renseignements exacts sur le monde slave. L'auteur du *Voyage sentimental* n'est évidemment pas un slaviste de profession: il lui reste encore beaucoup à apprendre; néanmoins il est beaucoup mieux informé que la plupart de ses confrères, les publicistes français. Les renseignements qu'il fournit sur les slaves d'Autriche et de Turquie, sont sinon très complets, au moins, assez précis, surtout quand les idées religieuses de l'auteur n'altèrent point la rectitude de son jugement: on lira avec intérêt les études rapides, parfois un peu sèches, sur la Dalmatie, le Monténégro, l'Herzégovine, la Serbie, la Bohême, etc. Sur plus d'un détail on pourrait chicaner l'auteur. P. 24, il exalte la domination vénitienne en Dalmatie et l'extrême douceur de la sérénissime république à l'égard de ses sujets slaves: on peut lui opposer des textes formidables publiés dans les *Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium* édités par l'académie d'Agram. P. 85 et ailleurs, il s'obstine à appeler *Louboucha* la princesse Liboucha que les Tchèques n'ont jamais connue sous un autre nom. P. 254, il affirme comme une vérité démontrée que le véritable alphabet, propre aux slaves, est le glagolitique qui a été inventé par les SS. Cyrille et Méthode. C'est là une thèse essentiellement contestable et que nous n'admettons nullement. Tout en affectant de rétablir partout les noms slaves, il laisse subsister des noms allemands dont quelques-uns sont inexactement reproduits: par exemple le Mont Tergrau pour le *Triglav* (le mont aux trois-têtes, p. 273); la ville d'*Alt-Bundzlau* pour *Stara-Boleslav* (p. 231) etc..., etc... Le serbe paraît être la seule langue slave familière à l'auteur. — Réserve faite sur ces détails, et en tenant compte du point de vue catholique de M. Cyrille, ce petit volume pourra être lu avec fruit par les gens du monde.

L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 22 septembre 1876.

Une lettre de M. l'abbé Richard donne la nouvelle d'une découverte qui vient d'être faite au Maine, commune de Tesson (Charente-Inférieure). O

a trouvé à une profondeur de 3 mètres une cavité qui renfermait treize grandes urnes de 1 m. de hauteur environ, les unes, au nombre de neuf, placées debout et scellées aux parois, les quatre autres posées obliquement sur les premières ; ces urnes, à base pointue, ont la forme des amphores à mettre le vin, mais les débris d'ossements qu'on y trouve paraissent indiquer qu'on les a employées comme urnes funéraires. Une autre cavité contenait, avec deux urnes brisées, des armes en fer, des bagues (dont une ornée d'or et de pierres précieuses), des anneaux, de la vaisselle, etc.

M. Bréal continue la lecture de son *Examen critique des théories relatives à la langue mère indo-européenne*. — Dans la conjugaison on a voulu expliquer les flexions des diverses personnes par l'agglutination d'un pronom à une racine verbale ; or, deux formes seulement se prêtent à cette explication, la 1re et la 3e personne du singulier, et ce sont peut-être les plus modernes. Pour les autres, l'origine en est trop ancienne pour qu'on puisse raisonnablement songer à les expliquer. — Passant ensuite aux racines, M. Bréal dit que le terme de « racine indo-européenne » est impropre, car la langue mère indo-européenne, semblable en cela à ses filles, ne se sert pas de racines nues, mais bien de mots tout formés et fléchis. Il ne faut pas confondre le temps où se parlait la langue indo-européenne avec la « période monosyllabique », qui est l'époque beaucoup plus reculée où les racines avaient une existence distincte et étaient les mots de la langue. Or, on ignore quelle forme avaient les racines à cette époque ; on aurait tort d'en juger d'après la forme qu'elles affectent dans la langue indoeuropéenne, car durant le long espace de temps qui sépare ces deux âges, l'altération phonétique a dû sévir, et avec d'autant plus d'intensité, que c'est le temps où se place la création du mécanisme grammatical. Ceux, dit M. Bréal, qui prétendent retrouver dans le son des racines un écho de l'impression que le monde extérieur a produit sur les ancêtres de la race, recommencent à leur manière le Cratyle. Nous n'en savons guère plus sur le sens des racines. Le jour où commença le système agglutinatif de nos langues, un instrument d'une grande puissance était créé. Il dut avoir pour effet de transformer en *racines* tous les mots qui étaient pris dans ses engrenages, et de faire tomber dans l'oubli comme superflus presque tous les autres. Grâce à leur puissance de création, les 300 ou 400 racines qui ont formé les mots nouveaux ont dévoré presque tout ce qui, à côté d'elles, restait de la période antérieure ; le sens de ces racines est par là devenu de plus en plus abstrait et vague. Si donc c'est une entreprise téméraire de chercher dans les racines des cris naturels ou des onomatopées, il n'est pas moins risqué de rien conclure sur la nature de l'esprit humain parce que ces racines ne sont pas des onomatopées et qu'elles ont un sens général. Les racines indoeuropéennes sont des types déjà très perfectionnés, bien éloignés des premiers balbutiements de l'homme et de l'origine du langage.

M. Germain, continuant la série de ses études sur l'histoire de Montpellier, communique le commencement d'un travail qui porte pour titre :

L'école de droit de Montpellier (1160-1793), et qui fait partie d'une *Histoire de l'université de Montpellier*, qu'il a en préparation. L'école de droit de Montpellier, fondée vers 1160 par Placentin, élève de l'école de Bologne (alors elle-même tout nouvellement créée), eut aux 13e et 14e siècle une grande importance. On y enseignait à la fois le droit civil (romain) et le droit canon. En 1339, elle reçut du cardinal Bertrand de Deaux, envoyé à cet effet par le pape Benoît XII, des statuts dont le texte nous est parvenu. On trouve dans ces statuts un tableau complet du régime intérieur de l'école, et comme ils sont antérieurs de plus d'un siècle à ceux de l'université de Bologne, c'est le plus ancien monument où l'on puisse étudier l'intérieur d'une école de droit au moyen-âge. M. Germain expose d'après ces statuts la constitution de l'école de droit de Montpellier. Directement dépendante de l'évêque de Maguelonne, qui instituait les professeurs et recevait leur serment, elle était gouvernée pour les affaires intérieures par un recteur et douze conseillers, tous clercs, qui étaient élus annuellement par les recteurs et conseillers sortants, et qui pouvaient être pris indifféremment parmi les licenciés, les bacheliers ou les étudiants non gradués, mais jamais parmi les docteurs. L'obtention des grades exigeait de longues études. Il fallait onze ans, ou, avec dispense, neuf ans au moins, pour arriver au doctorat, douze ans (avec dispense) pour devenir docteur *in utroque iure*. La licence n'était pas un grade inférieur au doctorat, elle y était absolument équivalente dans la pratique : on la définissait *licentia omnes actus doctorales agendi*. Le doctorat était seulement un titre honorifique. La collation des grades se faisait en grande cérémonie. Un manuscrit de la Bibliothèque nationale, lat. 4569, donne le procès-verbal de l'acte de licence de Bérenger de Landorre, en 1308, avec la harangue du président Pierre de l'Étang, « arenga quam fecit et dixit dominus Petrus de Stagno. » Cette harangue, avec une péroraison en vers latins rimés, terminés tous par des gérondifs en *andi* ou *endi*, rappelle presque celle par laquelle le président de la cérémonie du *Malade imaginaire* confère à Argan les prérogatives du doctorat en médecine. M. Germain, en indiquant ce rapprochement, fait remarquer qu'il est d'autant plus fondé, que le voisinage des deux écoles de droit et de médecine de Montpellier a dû leur permettre de se modeler l'une sur l'autre et de s'emprunter mutuellement leurs usages.

L'académie, ayant à choisir un lecteur pour la séance trimestrielle de l'institut, qui doit avoir lieu le 4 octobre 1876, désigne M. Bréal : il lira le mémoire dont la lecture a été terminée à cette séance.

Ouvrages déposés : — De' Medici Dilotti (Spiridione) I dialetti greci ed il neoellenismo, discorso letterario letto nella real accademia peloritana, il dì 13 febbraio 1876 (Palermo, 1876, in-8°). — Germer Durand (Eug.), Découvertes archéologiques faites à Nîmes et dans le Gard pendant l'année 1872 (Nîmes, 1876, in-8°). — Gubernatis (Ang. de), Matériaux pour servir à l'histoire des études orientales en Italie (Paris, Florence, Rome, Turin, 1876, in-8°). — Robert (P. Charles), Le boutoir romain; extr. de la Revue archéologique (mémoire qui a été lu à l'académie).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41. — **7 Octobre** — **1876**

195. — **Voyage au pays de Babel,** ou Explorations à travers la science des langues et des religions, étude élémentaire de philologie comparée; par Félix Julien. E. Plon et Cie 1876. 1 vol. in-12 p. XII-252.

« Quelles que soient nos vues sur l'origine du langage et sur son mode « de diffusion, rien de nouveau n'a été ajouté à sa substance. Les change- « ments n'ont porté que sur la forme... les mots dont nous nous servons « sont ceux qui furent employés par le premier homme, lorsque sortant des « mains du créateur, il fut appelé à donner lui-même un nom aux ani- « maux des champs, aux oiseaux de l'air et aux bêtes sauvages. » Ces lignes de M. Max Müller ont frappé l'auteur, elles l'ont ébloui comme un trait de lumière (VII); toutefois, en garde contre les illusions, il a voulu se rendre compte scientifiquement de ce que de telles paroles pouvaient contenir de figuré ou de réel, d'hypothétique ou de douteux; il a prêté l'oreille à tout ce qui se dit de nos jours dans les livres et dans les journaux, dans les revues, dans les académies, dans les congrès (VIII) ; ce voyage scientifique à travers les langues et les religions le conduit à conclure, en accord avec les témoignages sacrés, à l'unité primitive et des langues et des religions.

Unité primitive des langues : car les langues se divisent en trois groupes monosyllabique, agglutinant, flexionnel, trois systèmes qui s'engendrent logiquement, l'agglutination supposant un monosyllabisme antérieur, et la flexion une agglutination antérieure ; il suit de là que toutes les langues ont dû débuter par le monosyllabisme et qu'une langue monosyllabique primitive a pu donner naissance à toutes les langues existantes (ch. II). L'auteur ne remarque pas que la classification morphologique ne donne que des *possibilités logiques* et ne peut aboutir à des *conclusions historiques* : toutes les langues existantes peuvent, *logiquement*, dériver d'une seule langue monosyllabique ; mais elles peuvent aussi, *non moins logiquement*, dériver de plusieurs langues monosyllabiques, différentes et indépendantes. Des conclusions historiques ne peuvent être tirées que d'une étude *purement historique* ; or, pareille étude n'a été faite[1] que pour le groupe indo-euro-

1. Et n'est réellement possible : car l'égyptien à part, ces deux groupes sont les seuls dont l'on ait des séries complètes de documents appartenant à peu près à toutes les époques.

péen et le groupe sémitique : on peut affirmer que ces deux groupes de langue dérivent chacun d'une langue unique : aller au-delà, c'est quitter l'histoire pour le roman, ou, si l'on aime mieux, pour la métaphysique. Que l'auteur nous apporte une grammaire des langues parlées par les habitants de Saturne ou de Jupiter, nous nous engageons, en employant sa méthode, à montrer avec un certain degré de vraisemblance que ces langues sont sœurs des nôtres : en effet, les langues ne diffèrent que par les sons et par le groupement des sons ou la forme ; quant aux sons, une *large* phonétique les ramènera à l'unité : ne disposons-nous pas d'ailleurs du *temps*, à la façon des Darwinistes, dont M. J. est disciple inconscient ; quant à la forme, on sera bien maladroit si l'on ne trouve moyen de faire place à nos langues planétaires à quelque degré du triple étage linguistique, et par suite de les faire entrer dans la famille.

Des langues, M. J. passe aux religions. Il supprime en une ligne la mythologie indo-européenne (p. 137) ce qui, d'ailleurs, n'était point nécessaire à sa thèse. Il reconnaît dans Dyaus, Ahura, Zeus, Jupiter, la forme indo-européenne d'un monothéisme primitif, plus tard oublié. Ici, nous nous éloignerons moins de l'auteur : nous croyons à un certain monothéisme dans la religion indo-européenne ; mais est-ce l'écho d'une religion primitive qui meurt, ou le bégaiement d'une religion qui commence ; le naturalisme l'a-t-il étouffé ou engendré ? Le Rig Veda et l'Avesta, interrogés de près, répondent dans le second sens. Nous reviendrons ailleurs sur ce point.

Le dieu suprême de l'Iran s'appelle *Ahura*, sanscrit *Asura* ; M. J. traduit ce nom « le vivant », ce qui met Ormazd sur le pied de Jehovah (p. 149). C'est tirer une conclusion hardie d'une étymologie fausse. De là, l'auteur passe à la Chine et aux religions Touraniennes qui lui fournissent tous les Zeus désirables. Conclusion : un monothéisme primitif serait le dernier mot de la mythologie comparée, comme l'unité du langage, de la philologie comparée.

Toutes les objections contre la thèse de l'unité linguistique portent avec la même force contre la thèse de l'unité religieuse : l'histoire seule a droit de parole, et l'analyse historique commence à peine en ces matières ; nul groupe religieux dont l'histoire soit faite : des comparaisons lointaines et vagues ne prouvent pas plus en religion qu'en linguistique, et quand il serait vrai que le Yakoute *Tenga-ra*, le mongol *Ting-ri*, le chinois *Tien* signifient « ciel, Dieu du ciel, dieu », il ne s'en suivrait pas que Tenga-ra, Teng-ri, Tien dérivent, avec Zeus et Jehovah, d'un seul et même Dieu suprême.

En résumé, la recherche de l'auteur est sans objet, sa méthode, anti-scientifique. Mais disons pour être juste que ce livre est l'erreur d'un esprit distingué : l'auteur, toutes les fois qu'il s'occupe d'un groupe défini, comprend admirablement les nécessités de la science et expose avec précision et clarté les résultats obtenus. Ce qu'il dit de l'étymologie et de la méthode

des sciences philologiques (p. 129) est parfaitement pensé, et est la meilleure condamnation de son livre et de sa méthode. Rien de mieux fait que l'histoire des langues aryennes, d'après MM. Bréal et Müller [1]. Il est clair que le jour où M. J. voudra s'astreindre à un sujet limité et défini, sans arrière-pensée dogmatique, il pourra aisément se faire une place dans la science. Joignez à cela un réel talent d'exposition, un style animé, chaleureux, coloré; çà et là, des éclairs à la Michelet [2]; le livre se fait lire d'un bout à l'autre avec l'intérêt d'un roman, — bien écrit, chose rare de nos jours, surtout dans les romans scientifiques.

James DARMESTETER.

---

196. — J. G. ASCOLI. — **La Genesi dell' esponente greco** τατο e il rammollimento delle tenui in ἔβδομο- e ὄγδοο-. Torino. Loescher. 1876, in-8°, 22 p.

L'abbé GONNET. **Degrés de signification** en grec et en latin d'après les principes de la grammaire comparée. Thèse de doctorat ès-lettres. Paris. Thorin, 1876. XVIII-225 8°.

Le suffixe superlatif τατο, qui n'a pas d'analogue dans les autres langues indo-européennes, n'avait pas été expliqué jusqu'à présent d'une façon satisfaisante. M. Ascoli pense que le point de départ doit être cherché dans les nombres ordinaux comme ἔνατος, δέκατος, où l'α vient de l'ancienne nasale qui terminait les nombres cardinaux. Ce suffixe ατο est venu ensuite s'ajouter à certains superlatifs comme ὕπατος, ἔσχατος, μέσσατος, νέατος, μύχατος, πύματος, πρῶτος (pour πρόατος). Il s'est attaché également à des thèmes en το, comme τρίτος, en sorte qu'on a eu τρίτατος. Le *t* adhéra au suffixe par un phénomène de coalescence dont on a beaucoup d'autres exemples, et qui, en ce cas particulier, a dû être favorisé par le suffixe comparatif τερο. En regard des comparatifs φέρτερος, φίλτερος, βέλτερος on eut les superlatifs φέρτατος, φίλτατος, βέλτατος, qui doivent être très anciens puisque le positif est perdu et puisque la voyelle ο qui devait précéder le suffixe a disparu. M. A. fait remarquer en passant que nous avons ici une trace d'un ancien état de la langue où l'accent tonique pouvait se trouver sur la quatrième syllabe. Une particularité qui a dû contribuer à l'adoption du suffixe ατο, τατο, c'est que τομο qui eût été le représentant régulier du suffixe superlatif *tama*, eût donné des formes telles que μεσσότομος, νεότομος, qui rappelaient de trop près les composés du verbe τέμνω (καινοτόμος, βραχύτομος, etc.).

---

1. Que l'auteur prenne garde à ce qu'on pourrait appeler le *chauvinisme religieux*. Le lecteur sans parti pris ne peut s'empêcher de sourire en voyant la part qu'il fait aux missionnaires catholiques dans la constitution des études aryennes. Il y a entre autres, page 38, une phrase merveilleuse.

2. A propos de Michelet, signalons dans la même page, les lignes sur *la Bible dans l'Inde* de M. Jacoliot « ouvrage dans lequel Michelet n'a pas manqué de venir à son tour puiser en partie sa *Bible de l'Humanité*. » Les lecteurs de Michelet seraient curieux de savoir à quelles pages M. J. fait allusion et comment Michelet, écrivant en 1864, a pu puiser, ne fût-ce qu'en partie, dans un livre paru en 1868.

Toute cette démonstration est conduite avec autant de sagacité que d'élégance : elle porte la conviction dans l'esprit. M. A. passe ensuite à une autre question. D'où vient que le grec, contrairement à ses habitudes, affaiblit le groupe πτ, κτ en βδ, γδ, dans les nombres ordinaux ἕβδομος, ὄγδοος ? Il fait remarquer que l'affaiblissement d'une sourde en sonore a lieu ordinairement devant une nasale (δοκέω, δόγμα) ou devant une fricative sonore (ὑπέρ, ὕβρις). En conséquence, M. A. suppose anciennement soit ἕβδμος, soit plutôt ἕβδϜος, ὄγδϜος, et il retrouve l'*u* ou *v* dans le latin *septuaginta*, *septuennis*, *octuaginta*. Cette seconde partie, sans être aussi convaincante que la première, n'en est pas moins très digne d'attention. L'explication proposée par M. A. est assurément supérieure à tout ce qui avait été dit jusqu'à présent sur ce problème. Le seul point où nous nous séparions de l'auteur, c'est quand il explique l'*a* de *septuāginta*, *quadrāginta*, comme représentant l'*a* anciennement long du pluriel neutre. Il est probable qu'ici également nous avons un phénomène causé par l'analogie, laquelle ne fait nulle part autant sentir son influence que dans les noms de nombre. La dissertation de M. A. montre de quel progrès les études de grammaire sont susceptibles, quand un esprit aussi perspicace et dont le savoir embrasse l'ensemble de la famille indo-européenne, veut fixer son attention sur un idiome en particulier, pour en observer les habitudes et pour en décrire les procédés.

L'autre travail dont nous avons inscrit le titre en tête de cet article, traite également du comparatif et du superlatif, mais d'une manière plus générale et en examinant tous les suffixes de gradation qui sont employés en sanscrit, en grec, en latin et dans les langues germaniques. L'auteur a même cru devoir joindre un chapitre sur les augmentatifs et sur les diminutifs, ce qui nuit à l'unité de l'ouvrage, mais ce qui explique l'énoncé un peu vague du titre. M. l'abbé Gonnet est au courant de la matière : son travail peut être considéré comme un utile et judicieux résumé de ce qui avait été écrit avant lui sur cet important chapitre de l'histoire de nos langues. Malheureusement un grand nombre de fautes d'impression, qui ne sont pas toutes relevées dans l'*errata*, déparent le volume. Quelquefois M. l'abbé Gonnet pèche par trop de confiance dans les autorités qu'il suit, comme quand il reconnaît, d'après Corssen, des superlatifs dans *maritimus*, *finitimus*, *legitimus*, *æditimus* (p. 103) ; un superlatif *finitimus* ne pourrait signifier qu'extrême frontière, mais non habitant de la frontière. Ces sortes de taches sont d'ailleurs rares. La seconde partie, qui traite de la signification et de la syntaxe du comparatif et du superlatif, est celle où l'auteur a le plus mis du sien. La Faculté des Lettres de Paris, en accordant à M. l'abbé G. le titre de docteur, a reconnu les qualités sérieuses qui recommandent ce travail.

M. B.

---

197. — **Briefwechsel zwischen Schiller und Cotta**, herausgegeben von W. Vollmer, mit dem Portrait J. F. Cotta's in-8° (xxii-719 pages). Stuttgart, Cotta, 1876. — Prix : 15 francs.

Entrés en rapports en 1794 à propos de la fondation des *Heures*, Schiller et Cotta ne tardèrent pas à se sentir irrésistiblement entraînés l'un vers l'autre, et de ces relations, au début purement commerciales, naquit bientôt une amitié comme on en rencontre peu entre auteur et éditeur.

Cotta était un de ces hommes de cœur qui voient dans leur profession autre chose qu'un métier lucratif ; d'une énergie infatigable, d'un jugement aussi posé et réfléchi que son cœur était enthousiaste, il fut sans cesse animé de l'esprit d'entreprise ; jamais il ne se lança dans aucune tentative téméraire, mais toute idée susceptible de faire avancer la science le trouvait prêt, et jamais il ne recula devant le sacrifice de ses intérêts immédiats, quand il y allait du progrès intellectuel de son pays. Aussi ne sera-ce pas l'un des moindres mérites de ce livre d'avoir fait apparaître dans tout son jour cette noble figure qu'anima toujours l'amour le plus pur et le plus désintéressé pour toutes les idées grandes et élevées.

Quant aux admirateurs de Schiller, outre le tableau d'une amitié non moins honorable pour le poète que pour le libraire, ils trouveront dans ce volume les détails les plus circonstanciés, les révélations les plus intimes sur la conception, l'exécution et la publication de chacun de ses ouvrages : ils y puiseront mille faits inconnus jusqu'ici et des plus intéressants pour quiconque veut suivre pas à pas l'histoire du développement d'un grand génie.

Dans une préface courte et bien remplie, M. Vollmer, après avoir esquissé à grands traits l'histoire de la librairie Cotta, donne un aperçu des circonstances dans lesquelles eurent lieu les premiers rapports de Schiller et de Cotta, et fournit en terminant des indications précises sur la provenance de tous les documents insérés dans le livre et sur les principes qui ont présidé à leur reproduction. Avec une libéralité et une largeur de vues dont nous ne saurions trop féliciter les familles Schiller et Cotta, tout ce qu'on a pu retrouver a été publié intégralement et sans modification aucune.

La plus grande partie du volume (p. 1-555) contient la correspondance de Schiller et de Cotta : elle s'ouvre le 20 mars 1794 et s'arrête le 26 avril 1805, quelques jours avant la mort du poète. Les pages suivantes (555-590) sont consacrées à celle des familles Schiller et Cotta de 1805 à 1839. Dans ces deux séries viennent s'intercaler, suivant l'ordre des dates, 67 autres lettres adressées soit à Schiller, soit à Cotta. Signées des noms littéraires les plus marquants de l'époque (28 sont de Gœthe), elles se rattachent étroitement, pour la plupart, à la correspondance principale qu'elles contribuent à éclairer.

L'*appendice* (p. 593-698) contient : 1° Un document relatif au voyage

de Cotta à Paris ; 2° le dossier complet des pièces concernant la fondation de l'*Allgemeine Zeitung* (Gazette générale) par Cotta et les diverses négociations auxquelles donna lieu son exploitation de 1798 à 1803 ; 3° la table générale des articles publiés dans les *Heures* ; 4° Des extraits divers des livres de comptes de la maison Cotta ; 5° Deux lettres à Göschen ; 6° Un tableau chronologique des lettres de Schiller (31 lettres) et de Cotta (98 lettres) qui n'ont pu être retrouvées, bien que leur existence ait été authentiquement constatée. Enfin le volume se termine par une table alphabétique des noms propres exécutée avec soin et intelligence.

Un commentaire des plus substantiels, témoignant à la fois d'une connaissance approfondie du sujet et de longues et minutieuses recherches, suit pas à pas le texte. Aucune obscurité ne peut rester dans l'esprit du lecteur ; toutes les allusions sont expliquées, tous les détails biographiques, littéraires et autres, de nature à apporter quelque lumière, sont scrupuleusement donnés en note.

Quant à l'exécution matérielle, à l'élégance et à la correction, inutile de dire qu'elles ne laissent rien à désirer. La famille Cotta a tenu à honneur de se surpasser dans l'érection de ce monument élevé à la mémoire de l'un de ses membres non moins qu'à celle de Schiller.

Nous ne pouvons en terminant que recommander de nouveau et chaleureusement à tous les amis de la littérature allemande ce beau volume indispensable désormais à ceux qui voudront entreprendre des études sérieuses sur la vie et les œuvres de Schiller.

Albert Fécamp.

---

198. — **Die philosophische Schriften** von Gottfried Wilhelm Leibniz herausgegeben von C. J. Gerhardt. Erster Band. Berlin, Weidmann, 1875. Gr. 8°, VIII et 437 p.

M. Gerhardt se propose d'éditer complètement les œuvres philosophiques de Leibniz en y comprenant l'imprimé et l'inédit. Cette publication sera divisée en deux parties dont la première contiendra la correspondance philosophique, et la seconde, les autres écrits.

Ce premier volume comprend 8 recueils de lettres précédés chacun d'une introduction destinée à orienter le lecteur et à lui signaler ce que chaque recueil offre de plus important pour l'histoire des pensées de Leibniz : 1° correspondance entre Leibniz et Thomasius ; 2° lettres à Jean Frédéric, duc de Brunswick-Lunebourg, à Arnauld et à Hobbes ; 3° correspondance entre Leibniz et Otto de Guericke (inédite) ; 4° lettre de Leibniz à Spinoza ; réponse de Spinoza ; remarques de Leibniz sur trois lettres de Spinoza à Oldenbourg et sur l'Ethique ; la réponse de Spinoza et les remarques de Leibniz étaient inédites ; 5° correspondance entre Leibniz et Conring ; 6° correspondance entre Leibniz Eckhard et Molanus (collationnée sur les originaux) ; 7° correspondance entre Leibniz et Malebranche (collationnée

sur les originaux); 8° correspondance entre Leibniz et Foucher (collationnée sur les originaux).

Les introductions de M. Gerhardt à chaque recueil sont bien faites et atteignent le but qu'il s'est proposé.

Quant aux textes, je n'ai examiné de près que celui de la correspondance entre Leibniz et Foucher. Voici les observations qu'il m'a suggérées. P. 377 « M. de Longueville. » Lisez *Mme de Longueville*. P. 379. « Un livre nouveau de l'élévation des eaux par un Anglais. » Il fallait dire que cet « Anglais » est Morland; et cette circonstance donne la date de la lettre que M. G. n'a pas cherchée, et qui est 1685. — P. 379. « M. Osanna » sans doute *Ozanam* ou *Osannan*, comme Foucher écrit plus bas p. 400. — P. 391. « Les esprits, tels que le nostre... ont un rapport tout particulier au souverain estre... et ce Dieu *à l'égard* n'est pas seulement cause mais encor seigneur. » Lisez *à leur égard*. — P. 392. « On ne sçauroit fonder *sur* aucun raisonnement, avant que de sçavoir si la notion est possible. » Il manque sans doute après *sur* les mots *une notion*. — P. 398. « Les méthéores du père l'*Ami*. » Lisez *Lami*. — P. 399. « MM. Pelisson, Racine, *D'Epreau* travaillant à l'histoire du Roy. » Lisez *Depréau* que Foucher a sans doute écrit pour *Despréaux*. — P. 408. « Il est question de scavoir s'il *ne* peut donner une matière qui soit de soy mesme indifférente au repos et au mouvement. » Lisez *se*. — P. 417. « Il vaut mieux envoyer des imprimez que des manuscrits, car les imprimez se peuvent communiquer à plusieurs personnes et sont *deffendus* par quelques-uns. » Je ne comprends pas du tout « deffendus, » et je ne devine pas le mot qu'il faudrait substituer.

La publication de M. Gerhardt me paraît des plus utiles et des plus intéressantes; et il est fort à souhaiter qu'elle se continue et s'achève.

Y.

VARIÉTÉS.

De la possibilité d'une réforme de l'enseignement supérieur, par G. Monod. — Paris, E. Leroux.

Nous recevons d'un de nos lecteurs, fort au courant des questions d'enseignement supérieur, les observations suivantes qui lui ont été inspirées par la brochure de M. Monod. Quoique cet article sorte du caractère ordinaire de notre Revue, il nous a paru offrir assez d'intérêt pour que nous n'ayons pas voulu en priver le public. Nous laissons d'ailleurs à l'auteur la responsabilité de ses opinions.

(*Réd*).

Bien que la brochure dont on vient de lire le titre ne soit que la reproduction légèrement modifiée d'une conférence faite au commencement de 1874 et publiée dans la *Revue politique et littéraire* du 23 mai de la même année, l'importance des questions qui y sont traitées et qui plus que jamais doivent être à l'ordre du jour, justifient pleinement l'édition nouvelle qui nous en est donnée aujourd'hui; elles expliqueront aussi, je l'espère, com-

ment j'ai cru utile d'en entretenir, quoique un peu tard, les lecteurs de la Revue. Frappé avec raison de l'état d'abaissement de notre enseignement supérieur, M. M. a eu la patriotique pensée de rechercher quelles réformes pourraient servir à le relever et à le reconstituer, et si, sur quelques points de détail il me paraît s'être trompé, si toutes les mesures qu'il propose ne sont pas également bonnes ou applicables, la plupart aussi sont incontestablement excellentes. D'ailleurs, sa conférence est animée d'un souffle de libéralisme, et elle se distingue par une hauteur de vues et une générosité de pensée qui la recommandent à tout esprit sérieux.

M. M. commence par une assertion qui pourra paraître hardie à tous ceux qui ne connaissent pas les universités de l'étranger, en particulier celles d'Allemagne : « l'enseignement supérieur, dit-il, n'existe pas en France [1] » ; et expliquant sa pensée, il remarque qu'il lui manque pour cela ce qui en est la condition et la vie, de grands centres d'instruction où il soit *un*, *universel*, *désintéressé* et *libre*. Malgré ce que cette critique a d'exagéré, il faut convenir qu'elle est fondée en grande partie ; nos diverses facultés sont souvent isolées les unes des autres, et jamais elles ne sont groupées de manière à constituer un tout indépendant et vivant d'une vie commune ; manquant ainsi d'unité et n'ayant aucun caractère d'universalité, nos établissements d'enseignement supérieur se voient encore, nouvelle cause de faiblesse, enlever une partie considérable des élèves qui devraient leur revenir par les écoles spéciales du gouvernement, les séminaires, etc. Quant au désintéressement et à la liberté des études, j'avoue moins comprendre en quoi elles en sont plus privées chez nous qu'à l'étranger ; on ne fait guère plus sa médecine en Allemagne qu'en France pour ne pas exercer, et si les études philologiques, par exemple, sont moins cultivées parmi nous, c'est qu'elles ne mènent à rien, tandis qu'elles sont nécessaires en Allemagne à quiconque veut entrer dans l'enseignement. Je ne vois pas davantage sur quoi M. M. peut s'appuyer pour dire que la liberté manque aux professeurs de faculté ; ils font leurs cours comme ils veulent, sur ce qu'ils veulent, — la seule obligation à laquelle ils soient astreints, c'est d'en envoyer le titre au ministère, — et s'ils n'y mettent parfois pas plus de diversité ou d'initiative, cela tient à des habitudes prises et aux conditions mêmes de leur enseignement, bien plus qu'à l'absence de liberté.

Mais s'il m'a fallu faire ces restrictions sur la première partie du mémoire de M. M., je m'empresse de reconnaître tout ce qu'il y a de juste et de vrai dans celle qui suit.

M. M., avec beaucoup de raison selon moi, a recherché à quelles causes il faut attribuer l'état d'abaissement et d'infériorité de notre enseignement supérieur ; suivant lui, ces causes sont de trois sortes : historiques, morales et matérielles. M. M. a exposé les premières avec son impartialité bien

1. Il ne s'agit presque exclusivement dans la brochure de M. M. et il ne sera question dans cet article que des facultés des Lettres.

connue; mais je crains que cette impartialité même ne l'ait rendu indulgent pour certaines fautes et certaines responsabilités. S'il est presque ridicule, comme il l'a fort bien montré, de s'en prendre à l'ancien régime ou à la Révolution de la misère de nos facultés, il n'eût été que juste d'en accuser le prétendu restaurateur de l'université et les gouvernements qui ont suivi. Dans sa haine pour les idéologues, Napoléon était naturellement hostile à l'enseignement supérieur, et lui qui cherchait à le restreindre et à le détruire dans les provinces allemandes qui lui étaient soumises, ne pouvait songer à en favoriser le développement chez nous. L'université devait être, s'il était possible, dans ses mains un instrument de domination, non un moyen de propager les lumières, et en essayant d'en faire une immense administration, en lui enlevant toute autonomie, il frappait par avance de stérilité l'enseignement supérieur, qui ne peut vivre que par la liberté, et l'étouffait dans son germe. C'est là, il faut le reconnaître, la première cause d'un mal, qui n'a été depuis qu'en s'aggravant. On sait, en effet, dans quel oubli la Restauration laissa nos facultés, et le gouvernement de juillet ne s'en occupa guère davantage. De plus mauvais jours cependant devaient encore venir pour notre enseignement supérieur, et presque toutes les mesures dont il a été l'objet pendant les vingt ans qui ont suivi ont contribué à l'affaiblir et à le décrier : comment aurait-il pu prétendre à une meilleure fortune sous un gouvernement qui avait commencé par sacrifier l'enseignement secondaire? En obligeant les étudiants en droit à prendre des inscriptions aux facultés des lettres, M. Fortoul trouva peut-être un moyen ingénieux de battre monnaie avec elles, mais il en abaissa par là même l'enseignement, qui dut dès lors se renfermer dans les généralités de la philosophie et de l'histoire politique ou littéraire, qu'on peut professer sans préparation antérieure; aussi on en vint bientôt à considérer les chaires de faculté comme un lieu de repos pour les professeurs fatigués de l'enseignement secondaire, auxquels on ne demanda que de bien faire passer les examens du baccalauréat, sans qu'on s'inquiétât qu'ils préparassent bien ou mal à ceux de la licence ou du doctorat. C'est alors aussi qu'on supprima une chaire de littérature ancienne, — ce qui se traduisit par la suppression presque complète de l'enseignement du latin dans les facultés des lettres, — pour créer, sans personnel en état de les remplir, des chaires de littérature étrangère, qui furent données, suivant un mot connu, à des professeurs auxquels les littératures modernes étaient trop souvent étrangères. Bientôt enfin la correction des compositions des concours académiques imposée aux professeurs de faculté vint, en leur enlevant un temps précieux, réduire à quelques leçons le semestre d'été, rendu déjà si court par les examens du baccalauréat [1]. Voilà quelle a été l'histoire lamentable de l'enseignement supé-

1. Distraire les professeurs de faculté de leurs cours paraît si naturel en France, que l'année dernière M. Wallon a imaginé de les déléguer pour inspecter les collèges des académies où ils résident; mais la mesure était comble et les protestations dont cette nouvelle attribution a été l'objet l'ont, Dieu merci! empêchée d'être adoptée ou du moins conservée.

rieur en France depuis 1810 et les causes nombreuses qui, pendant ce long espace de temps, en ont empêché le développement, mais que, je ne sais pourquoi, M. M., s'arrêtant à l'époque même où elles ont commencé à agir, n'a pas cru devoir indiquer.

Si j'ai dû signaler cette lacune considérable dans un travail d'ailleurs si plein de faits et d'intérêt, je me hâte d'ajouter que je n'ai guère qu'à souscrire à ce que l'auteur a dit des causes morales d'abaissement de notre enseignement supérieur. L'influence réciproque si funeste de l'absence d'élèves sérieux sur les cours et de la faiblesse des cours pour l'éloignement des élèves, la suspicion où l'enseignement des facultés est tenu en France par une partie de la nation, l'indifférence qu'il rencontre chez une autre, le manque de traditions scientifiques qui font la gloire et la force de l'enseignement supérieur allemand, sont l'objet des réflexions les plus justes et les plus dignes d'être méditées. M. M. a eu raison aussi de voir dans la valeur excessive accordée au diplôme de bachelier, ainsi que dans la concurrence des écoles spéciales qui enlèvent aux facultés le meilleur des élèves sur lesquels elles pourraient compter, les causes matérielles les plus puissantes d'affaiblissement pour notre enseignement supérieur. L'organisation actuelle de la licence ès-lettres est encore une cause de faiblesse. Une des raisons pour lesquelles les cours des facultés des sciences ont un caractère plus pratique et sont plus féconds en résultats, c'est qu'il est à peu près impossible d'être reçu aux diverses licences ès-sciences sans les avoir suivis, tandis que la préparation à la licence ès-lettres ne suppose nullement qu'on fréquente les cours des facultés ; aussi les candidats à ce grade dédaignent-ils le plus souvent de les suivre ou s'en dispensent sans inconvénient. C'est là une des causes matérielles les plus graves de l'abaissement des études dans les facultés de lettres, cause qui tient à la fois à la nature des examens de licence et à celle des cours tels que les font ou les conçoivent un si grand nombre de professeurs. Mais la nature de ces cours sans caractère scientifique et impropres dès lors à préparer à tout examen tient elle-même à une autre raison, c'est à leur publicité et, quoique à un moindre degré, à leur gratuité.

Bien des gens s'étonnent ou réclament quand on s'élève contre la publicité des cours ; pourtant je ne crois pas, parmi tant d'autres, qu'il y ait de cause qui ait contribué d'une manière plus immédiate et plus sûre à l'abaissement de notre enseignement supérieur ou qui en empêche davantage le relèvement, et, si M. M. a signalé quelques-uns des inconvénients qu'elle présente, il n'a pas, à mon sens, assez insisté sur tout ce qu'il y a de nuisible et de funeste dans l'état de choses qu'elle a créé. La publicité des cours, en effet, en ouvrant l'accès à des gens oisifs et souvent illettrés, les a réduits à n'être plus que des « entreprises d'amusements publics, » elle a forcé les professeurs à ravaler leur enseignement au niveau d'un auditoire mêlé, auquel ils plaisent d'autant plus, ils ne peuvent l'ignorer, que « leurs

leçons sont plus superficielles [1]. » On n'est pas moins homme pour parler du haut d'une chaire, et c'est trop exiger d'un professeur que de lui demander d'écarter, par la rigueur de son enseignement, ceux qui ne pourraient le suivre, mais dont la présence lui est nécessaire ; serait-il d'ailleurs disposé à le faire, qu'une circonstance viendrait l'arrêter ; ses auditeurs sont comptés à chaque leçon et le nombre en est soigneusement envoyé au ministère [2] ; c'est même là l'unique élément d'appréciation dont se serve l'administration supérieure pour juger de la valeur d'un cours ; qu'il soit suivi, n'importe par qui, cela suffit ; quant à être utile, on n'a point encore songé à le demander à aucun cours ni à aucun professeur. On voit dans quelle situation singulière sont placés les professeurs de faculté ; comment être surpris dès lors que leurs leçons soient quelquefois dénuées de toute valeur scientifique et que dans la nécessité où ils sont de se faire un auditoire bénévole ils cherchent à l'attirer par le brillant de l'exposition et se bornent presque toujours au rôle de vulgarisateurs de vérités découvertes par d'autres ?

Si je me suis étendu si longuement avec M. M. sur les causes d'affaiblissement de notre enseignement supérieur, c'est que la connaissance en est indispensable pour savoir quel remède on peut apporter à un état de choses aussi grave et aussi invétéré. Il faut savoir gré d'abord à M. M. de n'avoir pas été chercher dans la prétendue liberté de l'enseignement supérieur le remède à un mal qu'elle ne doit qu'empirer, et le louer d'avoir si bien vu d'avance quelle en serait la conséquence fatale et inévitable. Je le féliciterai également de n'avoir pas pensé qu'en réduisant le nombre des facultés on verrait se peupler d'élèves sérieux les cours de celles qui survivraient, comme si l'absence d'élèves ne tenait pas, nous l'avons vu, à de tout autres causes. Mais si les mesures qu'il propose sont moins radicales, elles ne m'en paraissent que plus efficaces.

La première, et il faut le dire, celle qui se présente tout d'abord à l'esprit, c'est de fournir à nos facultés dépeuplées les élèves véritables qui leur manquent trop souvent ; ces élèves sont naturellement les jeunes gens qui se destinent à l'enseignement, dispensés jusqu'ici de suivre les cours des facultés ou que la nature de ces cours en tient éloignés. M. M. demande qu'on leur impose désormais l'obligation de suivre ces cours pendant trois ans. Rien de mieux sans doute ; seulement cette mesure présente des difficultés auxquelles il ne me paraît point avoir songé. D'abord comment se fera le recrutement des maîtres d'étude, si le stage qu'ils font dans leurs pénibles fonctions ne leur sert à rien ? Je sais qu'il y aura lieu d'obvier dans la pratique à une partie de ces difficultés ; mais il ne faut pas non plus les perdre de vue, sous peine de se heurter à d'inextricables obstacles.

---

1. Heinrich, *Correspondant* du 25 oct. 1875.

2. Il faut ajouter à cette mesure intelligente, celle de faire inspecter, — officieusement, je le veux bien, — les facultés par les inspecteurs de l'enseignement secondaire, anciens professeurs de lycée pour la plupart.

Une erreur plus grave de M. M., c'est de supposer qu'il suffirait de décréter l'obligation qu'il propose pour changer du jour au lendemain notre enseignement supérieur ; c'est trop peu tenir compte des habitudes prises, et admettre bien gratuitement que des professeurs accoutumés depuis quinze ou vingt ans à faire ces espèces de conférences qu'on appelle *grandes leçons* y renonceront de gaieté de cœur pour les remplacer par des cours pratiques faits pour de véritables élèves. Pour que cela fût possible d'ailleurs, il faudrait avant tout commencer par interdire aux oisifs, qui en sont le fléau, l'entrée des cours; sinon les élèves sérieux qui sont presque toujours en plus petit nombre leur seront presque inévitablement sacrifiés. Il faudrait savoir aussi quel sera l'objet des cours ainsi transformés; M. M. a oublié de nous le dire ; il semble qu'il voudrait en faire une préparation à l'agrégation. Mais si les candidats à l'agrégation devaient seuls à l'avenir suivre les cours de nos facultés, le nombre de ces élèves serait bien moins grand que ne le suppose M. M. Les agrégés sont en somme assez peu nombreux ; il n'y en a point dans les colléges ; il y a même des lycées, celui de Bastia, par exemple, qui n'en comptent pas ; d'autres n'en ont que deux ou trois tout au plus : comment les aspirants à l'agrégation pourraient-ils alors fournir, comme le dit M. M., quatre ou cinq cents élèves à nos facultés ? Evidemment ce nombre a été pris au hasard, et pour en approcher, il faudrait recruter ailleurs les élèves de nos facultés. On les trouvera naturellement parmi les aspirants à la licence. Qu'on change le programme actuel de cet examen, qui ne comprend aujourd'hui que des compositions accessibles à tout bon élève de rhétorique ou de philosophie, qu'on conserve si l'on veut les quatre épreuves exigées, mais qu'on y ajoute une composition laissée au choix du candidat, soit d'histoire, soit d'archéologie, soit de grammaire, soit de littérature étrangère ; — qu'on exige surtout que les candidats à la licence fassent preuve de connaissances philosophiques et littéraires réelles, et qu'ils prennent régulièrement leurs inscriptions au commencement de chaque semestre et non en une fois, la veille de l'examen, ce qui devient une mesure purement fiscale et non un moyen de constater des études sérieusement faites ; enfin qu'ils ne puissent se présenter à la licence que deux ans au moins après avoir passé leur examen du baccalauréat, et on aura ainsi à la fois pour nos facultés une base d'enseignement et une pépinière d'élèves qui ira bien vite en croissant. Une préparation intelligente à la licence, en effet, augmentera inévitablement le nombre des candidats à cet examen [1]. Mais on le voit, la première chose à faire, c'est de refondre le programme de la licence et d'amener les candidats à suivre les cours qui leur seront

1. Il ne faut pas oublier, que si tous les professeurs de lycées, — à l'exception bien entendu de ceux des classes élémentaires — ont le grade de licenciés, il y a beaucoup de colléges communaux dont aucun professeur n'a ce titre ; il suffirait évidemment pour changer cet état de choses que l'on accordât un supplément de traitement à tout *régent* de collége qui serait licencié et aurait suivi les cours d'une faculté.

destinés; ce premier résultat obtenu, on pourra, à côté de ces cours préparatoires à la licence, songer à en organiser d'autres en vue de l'agrégation, cours presque sans raison d'être aujourd'hui, mais qui trouveraient bientôt dans des licenciés mieux préparés, des auditeurs aussi nombreux qu'assidus. C'est alors que les professeurs pourront, comme le veut M. M., multiplier leurs leçons; c'est alors aussi que commenceront le rôle et le devoir de l'état [1].

A l'étranger, et c'est là en particulier une des causes de la prospérité des universités allemandes, les étudiants sans fortune trouvent dans de nombreux *stipendia* un moyen de faire et de poursuivre leurs études; c'est avec raison aussi que M. M. réclame une pareille institution chez nous et la demande était tellement naturelle qu'elle vient de recevoir un commencement de satisfaction; une autre mesure qu'il réclame avec non moins de raison c'est la création du *privatdocentthum*; mais ici se rencontre une difficulté: quelle sera la situation des *privatdocent*? Seront-ils payés par l'état? Le seront-ils par les élèves? Sans examiner la première question, M. M. admet que les cours privés seront rétribués par les auditeurs; je ne crois pas qu'il se soit fait illusion sur les ressources que pourraient en retirer les professeurs qui les feraient, mais il me paraît avoir oublié que dans l'état présent des choses le montant des inscriptions prises pour les différents cours entre dans les caisses de l'état. Comment concilier cette mesure purement fiscale, je le veux bien, avec ce que propose M. M.? car si les cours des *privatdocent* sont payés par les élèves, il faut bien ad-

1. Le ministre a compris quel était ce rôle et ce devoir en créant des bourses et en reconnaissant en principe l'institution du *privatdocentthum*; ainsi les mesures que je réclame avec M. M. sont décrétées; c'est beaucoup sans doute, mais cela ne suffit pas, et tout dépendra de la manière dont ces mesures seront appliquées. Quel sera par exemple la situation des boursiers? Trouveront-ils dans toutes les facultés des cours appropriés à leurs besoins et en rapport avec leurs études? Seront-ils noyés dans un auditoire d'amateurs et obligés de suivre des leçons sans utilité pour eux? Quels seront leurs rapports avec les professeurs? On voit que de questions soulève cette institution et l'on comprend que je me borne ici à les énoncer. Je crois pourtant devoir indiquer, comme mesure indispensable, l'obligation imposée aux boursiers de présenter des compositions ou des travaux qui seraient à la fin de chaque semestre l'objet d'un rapport de la part du professeur dont ils suivraient les cours. L'institution du *privatdocentthum* ne présente pas moins de difficultés, et jusqu'à présent on ne voit guère comment on compte le mettre à exécution. Le moyen le plus simple serait d'encourager les jeunes docteurs qui remplissent véritablement les conditions de capacité à faire des cours sur les parties de l'enseignement pour lesquelles il n'y a pas actuellement de chaires; chaires qu'on pourrait plus tard créer en leur faveur. Il y aurait là pour eux un stimulant tout naturel au travail et un encouragement à se conquérir au plus tôt par la valeur de leur cours une place à côté des professeurs en titre. Malheureusement on a jusqu'ici suivi une marche opposée; les chaires qui ont été dédoublées ont été remplies presque aussitôt par des chargés de cours, sortis de l'enseignement secondaire; on ne voit pas bien d'après cela ce qui peut rester à faire aux *privatdocent*, ni sur quel avenir ils pourront compter. Il est donc urgent qu'on leur réserve celles des chaires de littérature ancienne et d'histoire qui devront encore être dédoublées ou créées.

mettre, au nom de l'équité, que ceux des professeurs titulaires le seront aussi; alors c'est toute l'organisation des facultés à changer. Je ne vois qu'un moyen de résoudre cette difficulté, c'est en accordant aux professeurs adjoints, comme aux titulaires, le droit de faire payer leur cours, d'imposer à chacun de ces derniers l'obligation de faire un cours non rétribué et qui pourra même être public; ce seront ces cours d'un caractère moins sévère et destinés à la révision de l'histoire politique, littéraire ou philosophique, que suivront les étudiants en droit, si l'on continue d'exiger qu'ils prennent des inscriptions aux facultés des lettres. Quant aux cours faits pour les jeunes gens qui se destinent à l'enseignement ou qui veulent compléter leur éducation en préparant leur licence, les inscriptions qui seraient prises pour les suivre en seraient en tout ou en partie attribuées aux professeurs.

Ces questions ainsi réglées, il ne restera guère pour compléter la réforme de notre enseignement supérieur qu'à grouper entre elles les diverses facultés, pour en former un tout homogène et indépendant, à les soustraire à la tutelle administrative en leur donnant le droit d'élire leur doyen et de se choisir dans leur sein un vice-recteur, qui, assisté des doyens, gérerait leur budget et les représenterait auprès du ministre[1]. Ces mesures sont, pour la plupart réclamées par M. M. Quant à celles qu'il propose encore dans ce qu'on pourrait appeler la partie utopique de sa brochure, il me sera permis de les passer sous silence, puisqu'il le reconnait lui-même, elles ne sont pas et ne sauraient être d'une application immédiate. Je doute par exemple qu'il proposât aujourd'hui d'enlever aux professeurs de faculté les examens qui les accablent sans doute, mais qu'ils doivent garder par patriotisme; d'ailleurs il suffira, ce qui est au reste indispensable, d'augmenter le nombre des chaires pour que cette tâche soit moins pénible et moins préjudiciable à l'enseignement. J'avoue aussi que ce n'est guère le moment de demander la suppression de l'école polytechnique et de l'école normale, bien que celle-ci dût être rattachée d'une manière plus étroite aux facultés des lettres et des sciences de Paris. Il n'est guère plus à propos, je crois, de demander aujourd'hui la suppression de la classe de mathématiques

---

1. On trouvera peut-être étrange, que je soustraie les facultés à la tutelle des recteurs; mais j'avoue ne point comprendre la tutelle sur l'enseignement supérieur d'un administrateur qui peut fort bien, comme le cas s'est présenté plus d'une fois, sortir de l'enseignement secondaire et être par conséquent étranger à l'enseignement des facultés. Tout au plus j'admettrais son immixion dans les questions d'examen. Une autre chose encore moins explicable, c'est la subordination des professeurs de facultés aux inspecteurs d'académie: Quel spectacle singulier par exemple que celui d'une rentrée des facultés, où les professeurs sont relégués au second rang et où figurent au premier des inspecteurs qui ne sont parfois que licenciés. Enfin ce qu'il faut demander au nom même de la liberté et de la dignité de l'enseignement, c'est que le recrutement des professeurs se fasse sur la présentation seule des facultés sans y joindre la sanction du conseil académique dont la plupart des membres n'ont aucune autorité pour juger de la compétence d'un professeur.

spéciales et surtout de philosophie dans les lycées ; en proposant même hypothétiquement ces mesures, M. M. a trop oublié que la loi de 1851 les a rendues presque inapplicables, et que ce qui est possible avec un enseignement un et national à tous les degrés comme en Allemagne ne saurait l'être avec le morcellement que présente le nôtre [1]. Mais ce ne sont là que des erreurs de détail sans importance et elles ne diminuent en rien l'excellence des réformes générales que réclame M. M. et dont il suffira, pour en faire l'éloge, de dire qu'elles viennent presque toutes d'être acceptées ou proposées par un ministre vraiment libéral et novateur.

***.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 29 septembre 1876.

M. Germain lit un nouveau fragment de son étude sur l'histoire de l'ancienne école de droit de Montpellier (1160-1793). Après avoir raconté les commencements de l'école de droit de Montpellier aux 12e et 13e siècles, et tracé le tableau de l'organisation intérieure de cette école au 14e siècle, d'après les statuts qui lui furent donnés en 1339 par le cardinal Bertrand de Deaux, M. Germain en poursuit l'histoire jusqu'aux temps modernes. La prospérité dont cette école avait joui pendant le moyen âge ne se soutint pas, et une décadence assez rapide la suivit ; on tâcha en vain de l'arrêter par plusieurs essais de réforme. M. Germain insiste sur les efforts qui furent faits en ce sens à plusieurs reprises pendant le 17e siècle, soit par les rois, soit par l'autorité universitaire. On chercha à attirer les étudiants par la diminution des frais des études. On restreignit les présents que les candidats aux grades universitaires devaient faire à leurs examinateurs. Ces présents consistaient le plus souvent en gants, en dragées ou en sucre ; on en régla la quantité. D'autre part un édit de 1679 apporta diverses réformes dans la constitution du corps enseignant. Cette dernière tentative eut du moins un succès passager : le nombre des docteurs reçus par la faculté, qui n'était plus que de cinq ou six par an, s'éleva à vingt-cinq pendant l'année 1679.

M. Guérin continue la lecture de ses études sur la Galilée, dans lesquelles il a consigné les résultats de son dernier voyage d'exploration dans cette contrée. Le morceau qu'il lit aujourd'hui a pour objet la description du mont Thabor. Parmi les différentes parties de cette montagne que M. Guérin décrit tour à tour, il en est une qui appartient aujourd'hui aux PP. franciscains de Nazareth, qui y ont pratiqué des fouilles. Le résultat de ces fouilles a été de découvrir, dit M. Guérin, le véritable sanctuaire de la Transfiguration, c'est-à-dire, dans son opinion, le sanctuaire bâti autrefois sur le lieu même où Jésus s'est transfiguré devant trois de ses disciples. M. Guérin signale encore sur le mont Thabor les ruines d'un couvent fortifié du temps des Croisés, dont il ne reste que deux chapelles, et celles d'une forteresse musulmane qu'une inscription arabe dit avoir été bâtie en l'année 1214. — Dans une prochaine lecture, M. Guérin se propose de donner l'histoire du mont Thabor.

M. de Rochemonteix commence la lecture d'un rapport sur un voyage d'exploration accompli par lui l'année dernière en Egypte en exécution d'une mission qui lui avait été confiée par le ministre de l'instruction publique. L'un

---

1. D'ailleurs la classe de philosophie n'est point particulière à nos lycées, elle existe aussi à l'étranger et a son analogue dans l'*oberprima* des gymnases allemands.

des principaux objets de cette mission était l'exploration des nécropoles d'El-Kab et d'Abydos. El-Kab est une ville située dans le désert aux confins de l'Egypte; l'époque où elle a été le plus florissante a été celle de la fin du règne des rois pasteurs: ensuite elle n'a plus fait que décliner. Les sépultures qu'on y trouve montrent, mises en pratique, les règles des anciens rituels égyptiens, qui réservaient certains honneurs funéraires à certaines familles privilégiées, et en particulier au chef, homme ou femme, de chaque famille. Dans la plupart des autres villes de l'Egypte, ces règles furent en usage à l'origine, puis elles tombèrent en désuétude; à El-Kab, ville plus éloignée du centre, ville de province, comme l'appelle M. de Rochemonteix, ce changement ne paraît pas avoir eu lieu, et les anciens usages ont toujours subsisté. — Les sépultures d'Abydos donnent lieu à peu près aux mêmes remarques; toutefois les priviléges ne paraissent pas y avoir été restreints à un aussi petit nombre de personnes qu'à El-Kab. Dans l'une et l'autre ville on trouve à côté du cimetière des hommes un cimetière spécial pour les animaux sacrés.

Ouvrage déposé : FROEHNER (W.), Anatomie des vases antiques (Paris, 1876, in-8°). — *Presentés de la part des auteurs* : — *Par M. Garcin de Tassy* : Dictionnaire hindoustani-français et français-hindoustani suivi d'un vocabulaire mythologique, historique et géographique de l'Inde, publié sous la direction de M. GARCIN DE TASSY par M. François DELONCLE (Paris, gr. in-8°), 1er fascicule; — *par M. Ch. Nisard* : MIGNARD, Archéologie bourguignonne (Dijon, 1874, in-8°); MIGNARD, De l'invasion allemande dans les provinces de Bourgogne et de Franche-Comté en 1870-1871 (Besançon et Dijon, 1875, in-8°); — *par M. de Longpérier* : BERTRAND (Alexandre), Archéologie celtique et gauloise, mémoires et documents relatifs aux premiers temps de notre histoire nationale (Paris, 1876, gr. in-8°)

Rectifications au compte-rendu de la séance du 25 août.

M. Léon Renier a bien voulu me fournir les quelques indications suivantes, qui rectifient et complètent l'analyse que j'avais donnée des deux communications faites par lui à la séance du 25 août (ci-dessus, p. 158-159).

Page 158, ligne 6 du bas, entre les mots *fo*RTVNATVS et GENIVM, il faut ajouter le mot DEC., *decurio*. De ce que Fortunatus était décurion dans une colonie, il s'en suit qu'il était citoyen romain; par conséquent il devait avoir, outre son *cognomen* de Fortunatus, un prénom et un *gentilicium*; mais, comme il y a très peu de place au commencement de la ligne, il faut que ce *gentilicium* ait été du petit nombre de ceux qu'on écrivait en abrégé, comme par exemple celui de Flavius, qu'on écrivait FL. Tel est le motif qui a conduit M. Renier à proposer (comme une simple hypothèse) de restituer au commencement de la ligne les lettres *t. fl.*, abréviation des noms Titus Flavius.

Même page, ligne 4 du bas, au lieu de « tione », lire « *tio*NE ».

Page 159, ligne 3, au lieu de : « tricensimae, Votum libens animo soluit », il faut lire : « tricensimae, uotum libenter animo soluens ».

Même page, ligne 15 du bas, Οὐεσπαανός, lire Οὐεσπασιανός; l. 14, ὕπατος τὸ ς', lire ὕπατος τὸ ζ'; l. 13, ὑπάτου, lire ὑπάτω.

Même page, ligne 5 du bas, au lieu de 78, il faut lire 77. Les consuls *suffecti* exerçaient leurs fonctions dans l'année même où ils avaient été désignés. Agricola et L. Octavius Memor durent l'un et l'autre exercer leur consulat dans les derniers mois seulement de l'année 77, car dans la première partie de cette année on les voit tous deux retenus loin de Rome par des charges provinciales.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 42. — **14 Octobre** — **1876**

199. — **Der Griechische Roman und seine Vorläufer,** von Erwin Rohde, ord. Professor der klass. Philologie an der Universitæt Jena. Leipzig, Breitkopf und Hærtel, 1876, xii et 552 in-8°.

M. Chassang, dans son utile et intéressante *Histoire du roman dans l'antiquité grecque et latine* s'est étendu sur les divers genres de narrations fabuleuses en prose sans exclure celles où la fiction se mêle à l'histoire proprement dite. M. Rohde s'en tient aux romans d'amour (ἐρωτικά) des derniers siècles de l'antiquité grecque; mais il ne s'est pas interdit de rechercher les origines de ce genre littéraire et il a consacré à ces recherches la plus grande partie de son livre. Il a jugé avec raison que les précurseurs mal connus étaient beaucoup plus intéressants que les ouvrages venus jusqu'à nous. Or, si l'on veut aller au fond, c'est-à-dire considérer les sentiments, la manière de concevoir et de peindre la passion, on trouve que les vrais précurseurs des Héliodore et des Chariton ont été les poètes de l'époque alexandrine ou hellénistique dans leurs compositions les plus célèbres et les plus goûtées, celles où ils racontaient en vers des légendes érotiques, et dont *Héro et Léandre* de Musée est aujourd'hui pour nous comme un écho tardif. Mais, à la différence de ces compositions d'une étendue modique, les romans sont d'une longueur démesurée. Ce n'est pas que les auteurs aient fait une étude psychologique de la naissance et des progrès de l'amour ou qu'ils aient développé les caractères de leurs héros ; ils allongent la matière en accumulant les incidents extraordinaires, en promenant leurs amants par terre et par mer jusqu'au bout du monde. Cet élément accessoire s'étend aux dépens de l'élément principal et jette dans ces romans une variété banale. Il est tiré des voyages fabuleux qu'on peut faire remonter jusqu'à l'*Odyssée* et qui constituent un genre cultivé par les poètes, les conteurs et même par les philosophes à la recherche d'un local pour leurs utopies. M. Rohde, après une première partie intitulée : « Les récits érotiques des poètes hellénistiques », consacre donc une seconde partie aux « Utopies, fables et romans ethnographiques. » Voilà pour la substance, les éléments matériels des romans. Par leur forme, les procédés du style, les couleurs oratoires, ces romans se rattachent au grand effort qui se fit dans le monde hellénique aux premiers siècles de notre ère afin de renouveler l'art de parler et d'écrire et qui aboutit à la formation d'une prose poétique. La troisième partie de l'ouvrage porte le titre : « Les sophistes grecs du temps de l'empire. » Le quatrième et dernier donne l'analyse et l'appréciation des romans conservés.

Pour remplir un cadre aussi vaste, il fallait beaucoup de lectures, une grande érudition. Nous pensons que M. R. a recueilli toutes les données dont la science dispose aujourd'hui; il les a rapprochées avec autant de sagacité que de jugement; enfin il a exposé les résultats de ses recherches non seulement avec ordre et clarté, mais avec un talent que l'on rencontre rarement dans les ouvrages allemands de ce genre. Il y en a d'excellents qui ne sont écrits que pour les philologues de profession, qu'on étudie avec fruit, mais qu'on ne saurait lire. Ici le lecteur est soutenu et entraîné par le courant de l'exposition; et cependant la tâche de l'écrivain n'était pas facile, surtout dans les premiers chapitres de l'ouvrage, où il fallait parler d'une partie de la littérature grecque que nous ne connaissons plus que par des fragments et des imitations.

Depuis le *Traité de l'origine des romans* par l'évêque Huet, on a souvent attribué à l'influence de l'Orient les caractères les plus saillants de ce genre de composition chez les Grecs. M. Rohde combat cette hypothèse. Il ne conteste cependant pas que les Grecs ont emprunté aux Orientaux plusieurs récits d'amour, même dès une époque assez reculée. On en connaît un assez grand nombre; M. Rohde est d'avis que la jolie tradition qui se rattache à la fondation de Marseille a la même origine. La jeune fille qui choisit un étranger pour époux en lui offrant une coupe de vin est un trait qui se retrouve dans plusieurs contes orientaux. Les marins Phocéens ont pu le recueillir en faisant le commerce avec les peuples du Pont-Euxin. Voy. p. 44 et les suiv. Mais pourquoi M. R. croit-il [1] que le célèbre épisode des amours de Panthée et d'Abradate dans la *Cyropédie* est une libre invention de Xénophon ? Il m'a toujours semblé que les trois eunuques qui s'immolent à l'endroit où leur maîtresse les avait placés (*Cyrop.* VII, III, 15) étaient l'indice d'une source orientale.

Henri WEIL.

---

300. — **Histoire de la Floride française** par Paul GAFFAREL, ancien élève de l'école normale supérieure, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. Paris, Firmin Didot, 1875, grand in-8° de VII-522 p. — Prix: 8 fr.

Le livre de M. Gaffarel se divise en deux parties, l'une qui est l'histoire proprement dite de la Floride française, l'autre qui est un ensemble de documents et de notes que l'on peut appeler pièces justificatives et éclaircissements.

La première partie (p. 1-333) se subdivise en quatre récits tour à tour consacrés aux quatre expéditions de 1562-1563, de 1564, de 1565, de 1567-1568. Chacun de ces récits a reçu un titre qui le caractérise nettement: *La découverte, la colonisation, le massacre, la vengeance.* Quatre personnages principaux animent successivement les quatre récits: Jean Ribaut,

1. P. 130, note 1. Relevons en passant une petite erreur que l'auteur a laissé échapper à la page suivante. Le poète érudit Néoptolème n'était pas de l'île de Paros (Πάρος), mais de la ville de Parion sur la Propontide (Παριανός).

qui découvrit la Floride ; René de Laudonnière, qui la colonisa ; Pedro Menendez, qui l'inonda du sang de nos compatriotes ; Dominique de Gourgues, qui vengea avec tant d'héroïsme « l'outrage fait à son prince et à son pays, et par ce moien ha osté la tache et macule qui enlaidissoit et deshonoroit le nom françois, pour avoir si longtemps laissé une telle injure impunie [1]. »

L'histoire de la Floride a été si souvent retracée, en France comme en Espagne, en Angleterre comme en Amérique, qu'il ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup de choses nouvelles dans le livre de M. G. L'auteur n'a pas eu la prétention de faire des découvertes ; il a seulement cherché à tirer le meilleur parti possible des matériaux déjà connus [2], et à enrichir toutes les pages de son volume de ces informations à la fois précises et abondantes que réclament les monographies. M. G. qui, on le sent à la chaleur de son langage, aime avec passion le sujet qu'il a choisi, l'a profondément étudié : il n'a définitivement rédigé le livre qui nous est aujourd'hui présenté, qu'après l'avoir *parlé* dans sa chaire de la Faculté de Dijon, et, avant de le soumettre à ses auditeurs, il avait voulu lire et relire à peu près tout ce qui a été publié sur la matière. Après tant de sérieuses préparations, comment l'*Histoire de la Floride française* ne serait-elle pas classée parmi ces ouvrages, trop rares dans notre littérature, qui dispensent de recourir aux travaux antérieurs ?

La seconde partie du livre prouve, mieux que je ne saurais le dire, toute la solidité des recherches sur lesquelles le narrateur s'est appuyé. Rien qu'à parcourir la *Notice bibliographique*, où il énumère et apprécie (p. 337-345) tout ce qui a été publié d'important sur la Floride en anglais, en espagnol, en français, en latin, depuis 1563, date de la relation de Jean Ribaut, jusqu'à 1872, date de la publication de la thèse de M. Tessier sur l'amiral Coligny, on reconnait que M. G. n'a rien négligé pour rendre son travail aussi fidèle que complet. A la suite de la *Notice bibliographique* on trouve, sous le titre de *Relations floridiennes*, plusieurs opuscules que l'on ne pouvait se procurer qu'assez difficilement : 1° l'*Histoire notable de la Floride situee es Indes occidentales contenant les huit voyages faicts en icelle par certains capitaines et pilotes françois descrits par le capitaine Laudonnière*, etc. (p. 347-376)[3], avec addition (p. 377-401) d'extraits de l'ouvrage de Laudonnière ; 2° *Copie d'une lettre venant de la Floride, envoyée à Rouen et de-*

1. *Reprise de la Floride* (édition de la Société des bibliophiles de Guyenne, p. 68).

2. Disons toutefois qu'il a le premier donné *in extenso* (p. 407-455) un texte qui avait été tronqué et dénaturé par M. le marquis du Prat dans l'*Histoire d'Elisabeth de Valois, reine d'Espagne* (grand in-8°, 1859) : *Lettres et papiers d'estat où sont contenus les affaires particulières de divers royaumes soubs la négociation faicte en Espaigne près du roy catholique Philippe d'Autriche par le sieur de Forquevaulx, ambassadeur du Roy très chrestien Charles neufviesme* (Bibliothèque Nationale, F. F. vol. 10751).

3. La dernière édition de l'*Histoire notable de la Floride*, qui a été publiée dans la *Bibliothèque Elzévirienne* en 1853, est depuis longtemps épuisée, et le petit volume (XVI-128 p.) atteint aujourd'hui des prix élevés.

puis au seigneur d'Everon, etc. (p. 483-408); 3° *Histoire mémorable du dernier voyage en Floride par* Le Challeux (p. 457-476)[1]; 4° *Requeste au roy faite par les femmes vefves, enfants orphelins, parents et amis de ses sujets [qui] ont esté cruellement massacréz par les Hespagnols en la France Antartique, nommée la Floride* (p. 477-381); *La reprise de la Floride par le cappitaine Gourgue* (p. 483-515).

Cette série de documents, dont les éditions originales sont presque introuvables, dont les éditions modernes sont pour la plupart enfouies dans de volumineuses collections, comme celle de MM. Cimber et Danjou (*Archives curieuses de l'histoire de France*) et celle de M. Ternaux-Compans (*Voyages relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*), est accompagnée (p. 517-520) d'une *chronologie des quatre expéditions*, qui permet de suivre jour par jour Ribaut, Laudonnière, Menendez, Dominique de Gourgues. A la fin du volume, on remarquera deux cartes de la Floride, l'une empruntée au recueil des frères de Bry, qui la tenaient de Jacques Le Moyne, surnommé de Morgues[2], compagnon de voyage de Laudonnière, l'autre, dressée par M. G. et qui ne fait pas moins honneur à l'exactitude du géographe, que le livre même à l'exactitude de l'historien.

Mes observations — on l'a déjà compris — ne seront ni graves, ni nombreuses.

M. G. a énuméré (p. 312) plusieurs de ceux qui ont pensé que l'auteur anonyme de la relation de l'expédition de Dominique de Gourgues n'est autre que le vaillant capitaine, mais il a oublié d'ajouter qu'ici même[3] un

1. M. G. cite (p. 340) une reproduction ou plutôt une paraphrase du récit de Nicolas le Challeux donnée par Urbain Chauveton (Genève, 1579, in-8°) sous ce titre : *Ensemble une petite histoire d'un massacre commis par les Hespagnols sur quelques françois en la Floride.* Un récent catalogue de la librairie Rouquette (mai 1876) donne à l'édition de Chauveton un titre différent (avec l'indication S. L.) : *Brief discours et histoire d'un voyage de quelques François en la Floride et du massacre autant injustement que barbarement exécuté sur eux par les Hespagnols, l'an mil cinq cens soixante-cinq. Par ci-devant rédigé au vray par ceux qui s'en retirèrent, et maintenant reveüe et augmentée de nouveau, par* M. Urbain Chauveton. *Ensemble une requeste présentée au roy Charles Neufviesme, en forme de complainte, par les femmes vefves*, etc. Cette plaquette de 104 p., que le rédacteur du Catalogue signale comme des plus rares, est offerte aux amateurs au prix de 200 fr.

2. Par une double faute d'impression, il est appelé (p. 343) Lemoyne de Mourgues. On lit dans les *Grands voyages* de J. Th. et J. I. de Bry (2e partie, 1611) « *Auctore Jacobo Le Moyne, cui cognomen de Mourgues.* » N'y a-t-il pas une autre faute d'impression dans le nom donné au bourreau de la Floride (p. 159) Pedro Menendez *de Abila*? Partout ailleurs c'est Menendez *de Abiles*, comme on le voit dans le récit de Francisco Lopez de Mendoza, chapelain de l'expédition de 1565 (*apud* Ternaux-Compans, *Recueil de pièces sur la Floride*, p. 165), ou Menendez *de Avilés*, comme on le voit dans l'ouvrage de Francis Parkman (*France and England in North America. A Series of historical narratives*; Boston, 1867, in-8°, p. 85). Ce dernier écrivain a eu la bonne fortune — qui a manqué à M. G. — de pouvoir consulter dans les archives de Séville les dépêches officielles de Menendez, dépêches qu'il serait si désirable de pouvoir rapprocher de la correspondance de Forquevaulx. En tête de son livre, M. Parkman a placé un portrait du féroce lieutenant de Philippe II, sur lequel il cite (p. 161) une notice qui parut en 1599 dans l'*Histoire de l'ordre de Santiago*, ordre dont Menendez était commandeur.

3. Troisième année, 1er semestre, p. 365.

critique d'une extrême sagacité, M. Paul Meyer, a douté que la rédaction de la *Reprise de la Floride* appartienne au héros gascon. On peut combattre l'opinion de notre savant collaborateur; on ne peut pas la passer sous silence. On ne peut pas davantage se dispenser de rappeler qu'un autre critique dont le mérite est, à tous égards, des plus considérables, M. Léonce Couture, a soutenu, contre M. Meyer, la cause de l'authenticité de la relation [1]; il l'a fait avec tant d'habileté, que la victoire reste indécise. Aussi moi qui, après avoir affirmé que Dominique de Gourgues est bien l'auteur de la *Reprise de la Floride*, avais tremblé à la lecture de l'article de la *Revue Critique*, je me rassurai en lisant la réponse du rédacteur en chef de la *Revue de Gascogne*, et m'écriai avec le poète :

Sæpe, premente Deo, fert Deus alter Opem [2].

M. G. a cru devoir adopter le texte de la *Reprise de la Floride* fourni par le ms. de la Bibliothèque nationale portant autrefois le nº 1886 du fonds Saint-Germain français, texte déjà imprimé par M. Ternaux-Compans (1841). Il m'avait semblé que la leçon contenue dans le ms. du fonds français 2145 est la meilleure, mais comme M. G. a eu soin de recueillir les principales variantes de ce dernier ms. et des deux autres mss. du même fonds (nº 3884 et nº 6124), le choix n'a pas d'inconvénients. Sans sortir de la bibliothèque nationale, M. G. aurait pu consulter un cinquième manuscrit dont j'ignorais l'existence quand j'ai publié la *Reprise de la Floride*. Cette nouvelle copie est conservée dans le fonds latin (vol. 11885, fº 124). J'ai constaté — ce qui a diminué mes regrets et diminuera ceux de M. G. — qu'elle ressemblait fort à la copie du ms. 3884, qui a été suivie par M. Taschereau (*Revue rétrospective*, seconde série, t. II, p. 321-358), et qui est la moins bonne de toutes celles que nous possédons.

Ce qui serait plus important que de collationner avec les documents du fonds français le document du fonds latin, ce serait d'ajouter, dans une prochaine édition, quelques renseignements au peu que nous savons sur les derniers jours de Dominique de Gourgues. On trouverait peut-être à Londres certaines pièces relatives à l'expédition que la reine Elisabeth, dit-on, chargea le héros de la Floride d'organiser contre l'Espagne, et les dépôts publics de Tours gardent peut-être quelque mention de la mort qui, en cette ville, l'aurait frappé, au moment où il se serait préparé à continuer en

1. *Revue de Gascogne*, t. X, 1869, p. 72-76.

2. Je n'ai eu que tout récemment connaissance d'un article publié par M. Taine sur l'*Histoire de la Floride* dans la *Revue de l'Instruction publique* du 15 février 1855, article dont j'aurais été si heureux d'invoquer l'autorité au profit de ma thèse. Le brillant écrivain se demande s'il existe « une poésie plus grande que le récit de telles actions, » et il parle ensuite de Dominique de Gourgues (p. 707) en des termes que l'on me saura gré, j'en suis sûr, de reproduire : « Il y a dans tout son récit un élan militaire, une ardeur généreuse, une fureur de témérité et d'espérance qui entraînent le lecteur et lui font comprendre le plaisir qu'on trouvait alors dans les aventures, dans les batailles et dans le danger. On pense involontairement aux folies héroïques de Henri IV, aux coups de pistolet d'Aumale et de Fontaine-Française, et l'on mesure la force du ressort intérieur qui rendait ces hommes capables de tant oser et de tant souffrir. »

Portugal sa lutte contre Philippe II. Cette fin de Dominique de Gourgues, tombant sous l'étreinte de la fièvre à la veille de recommencer ses glorieuses entreprises, a quelque chose de saisissant pour l'imagination, mais la sévère histoire peut-elle se contenter, à ce sujet, du vague et mystérieux récit d'Agrippa d'Aubigné, surtout quand ce récit semble démenti par le silence de tous les contemporains ? T. de L.

---

201. — **Histoire de la littérature contemporaine en Espagne,** par Gustave Hubbard. Paris. Charpentier et Cie. 1876, 417 p. in-12.

Dans la collection d'histoires des littératures de l'Europe contemporaine publiée par la maison Charpentier est venu prendre place récemment un volume concernant l'Espagne qui était attendu dans notre pays avec une certaine curiosité. D'avance on présumait qu'il ne contiendrait pas peu d'erreurs et l'événement a pleinement justifié ces prévisions. Il est juste de dire que la maison Charpentier a procédé avec discernement dans le choix qu'elle a fait de l'auteur du volume en question. M. Gustave Hubbard, écrivain de mérite et connu déjà par une publication sur l'Espagne, sait notre langue et a vécu plusieurs années dans notre milieu : il semblait donc présenter toutes les garanties nécessaires de bonne information. Malheureusement il n'en a point été ainsi, et le livre de M. Hubbard a produit en Espagne une impression pénible et défavorable, suscitée par les très graves erreurs qui y abondent et qui accusent une ignorance presque absolue du sujet.

Avant d'entreprendre la critique détaillée des erreurs de cet ouvrage, hâtons-nous d'en signaler les mérites incontestables. Nous serions ingrats de ne pas reconnaître le service qu'a rendu M. H. en présentant un tableau de notre littérature contemporaine, et injustes en n'avouant pas qu'il a donné une leçon aux écrivains espagnols dont aucun n'a encore pris la peine d'en faire autant. Nous reconnaissons également qu'il y a dans ce livre des critiques très justes et très fondées et qu'il a été rédigé d'après un plan excellent ; nous devons dire aussi que dans les passages traduits d'œuvres espagnoles, on ne trouve rien qui laisse à désirer au point de vue de la fidélité et de l'élégance. Comment un écrivain qui dénote de telles qualités a-t-il pu commettre tant d'erreurs et dans le nombre d'aussi impardonnables ? On ne peut en trouver que deux causes. La première est la fatale influence qu'ont exercée sur ce livre les idées politiques et philosophiques de l'auteur. Rationaliste et radical, M. H. condamne sans appel tout ce qui s'écarte de son idéal, et loin de se placer à ce point de vue serein et impartial, qui est celui de l'histoire, il dédaigne et rejette tout ce qui ne s'adapte pas au moule de ses idées ; c'est là un criterium qui peut être utile en politique, mais qui ne l'est certes pas en littérature. Dans l'appréciation des œuvres littéraires, on doit toujours faire prédominer le point de vue esthétique et reléguer au second plan les principes politiques, religieux et sociaux ; autrement l'écrivain s'expose à être injuste et à préférer une œu-

vre médiocre, parce qu'elle est conforme aux tendances de son esprit, à un chef-d'œuvre qui les contredit. C'est ainsi qu'on s'explique pourquoi M. H. traite avec une injustice notoire notre grand orateur Emilio Castelar et comble d'éloges exagérés D. Francisco Pi y Margall, inférieur au premier à tant d'égards. A cette préoccupation politique, à cet empire absolu du parti-pris s'unit dans le livre de M. H. une ignorance presque constante des faits, qui provient sans doute de ce que l'auteur n'a pas pris la peine de recourir aux sources originales ni de se mettre au courant de notre mouvement littéraire. De là : omissions d'écrivains et d'œuvres d'une haute importance, transcriptions inexactes de noms propres, mentions d'ouvrages qui n'en méritent pas, témoignages d'estime accordés dans la même mesure à des œuvres de premier ordre et à des productions sans valeur ; en résumé, erreurs de tout genre qui enlèvent au livre toute valeur historique et en font un guide infidèle et trompeur que les Français qui désirent connaître notre littérature contemporaine feront bien de ne pas suivre les yeux fermés. En relevant ces erreurs dans les pages qui suivent, nous croyons rendre un service à nos voisins, car ils ont le droit de ne pas être trompés par des informations inexactes et des jugements partiaux.

Le livre de M. Hubbard débute par un résumé de la littérature espagnole depuis ses origines jusqu'à nos jours, bien pensé en général, mais non exempt d'erreurs historiques. Nous y trouvons d'abord (p. 20) une identification inexacte du *Poema del Cid* et des *Romanceros*, puisque le premier est une œuvre unique et complète du XIII[e] siècle et que le *Romancero del Cid* [1] est une collection de romances composées à des époques très diverses, les unes étant des chants vraiment anciens et les autres des imitations modernes. En parlant d'Alphonse X, le Savant, M. H. dit (p. 25) qu'on a attribué à ce souverain deux ouvrages poétiques : les *Querellas* et les *Cantigas* ; il semble donc mettre en doute l'authenticité pleinement reconnue aujourd'hui de ces compositions, qu'il critique avec une dureté sans égale, montrant par là clairement qu'il n'a pas senti le charme et la délicatesse de sentiments dont elles sont imprégnées. Les jugements que l'auteur porte sur les écrivains de la cour de Juan II ne sont guère plus exacts ni plus motivés. M. H. s'occupe ensuite des mystiques ; à ce propos, il prétend (p. 38) que Ste Thérèse a été le point de départ de cette étrange « maladie du mysticisme qui, sous la seconde Isabelle, produisait encore la sœur Patrocinio. » Si M. H. connaissait mieux notre histoire, il n'attribuerait pas à l'influence des écrits de Ste Thérèse les supercheries de l'indigne religieuse qui a tant contribué à la chûte d'Isabelle II de Bourbon [2].

1. Nous supposons que c'est de ce recueil que veut parler l'auteur, car le *Romancero general* s'occupa de bien d'autres choses que du Cid.

2. En parlant des lyriques du XVI[e] siècle, M. H. commet diverses inexactitudes. Il fait de Hernando de Herrera un dominicain (p. 43), quand chacun sait qu'il a appartenu aux ordres mineurs; il affirme que Boscan a fait tomber dans l'oubli les « vers héroïques » du *Romancero* (p. 44), oubliant que les vers du *Romancero* sont octosyllabiques et que le terme d'*héroïque* est réservé chez nous aux endécasyllabes.

Vient ensuite une bonne étude sur Cervantes, une autre sur le théâtre, trop courte, mais généralement bien pensée, une autre étude encore sur le genre picaresque et spécialement sur Quevedo, dont l'appréciation laisse beaucoup à désirer. L'introduction se termine par un examen rapide de la littérature du XVIII[e] siècle où nous trouvons plusieurs fautes de transcription dans les noms d'auteurs : D. Ignacio de *Lujan* y est mis pour D. Ignacio de *Luzan*, Don *Melchior* de Jovellanos pour D. Gaspar Melchior de Jovellanos et *Luis* Melendez Valdez pour D. *Juan* Melendez Valdés.

M. Hubbard divise avec beaucoup de raison son ouvrage en trois livres: le premier va de la révolution de 1808 à la mort de Ferdinand VII (1833), le second de cette dernière date à la fin de la régence d'Espartero (1843) et le troisième enfin nous conduit jusqu'à l'année 1875. Le premier livre commence par une étude sur l'état de la société espagnole pendant la guerre de l'Indépendance, où, à côté d'observations remarquables et justes, on trouve des erreurs aussi évidentes que celle, par exemple, de prétendre que Quintana, révolutionnaire et encyclopédiste de la plus belle eau, voulait « conserver tout d'abord l'ancien prestige sous lequel la poésie lui fait apparaître le beau type du chevalier espagnol, de l'hidalgo fidèle à son Dieu et à son roi, » ce qui est absolument erroné. Les chapitres suivants consacrés à l'histoire de la première réaction absolutiste, à la seconde époque constitutionnelle et à la seconde réaction, ne soulèvent aucune critique. Il est à remarquer en effet que les lacunes dans les informations de l'auteur ne deviennent réellement choquantes que lorsqu'il traite de choses qui nous touchent de plus près. Nous ne relèverons ici qu'une appréciation injuste sur notre capitale. Madrid, d'après notre auteur, « n'est pas une cité à études profondes, à tendances philosophiques », son « climat sec, variable, accablant... est contraire au fonctionnement régulier de la machine cérébrale. » Il n'en est point ainsi. Madrid est le centre de notre mouvement scientifique et philosophique ; là se sont développées les écoles Thomiste, Krausiste et positiviste, c'est dans son *Athénée* renommé que se discutent les problèmes les plus ardus de la science. La vie intellectuelle de Madrid dépasse de beaucoup celle de Barcelone, si vantée par M. H., et qui n'a produit qu'une école rachitique de philosophie dérivée de l'école écossaise, ultra-catholique et conservatrice, et un groupe d'imitateurs de la poésie provençale, plus fanés eux-mêmes que le genre qu'ils copient. Ni Aribau, ni Lopez Soler, ni Llorens en philosophie, ni les poètes catalans de l'école provençale, ni les esthéticiens et les critiques comme Mila y Fontanals et Coll y Vehi ne peuvent être comparés à des philosophes tels que Sanz del Rio, Salmeron, Giner et Gonzalez Serrano, à des poètes comme Lopez Garcia, Campoamor, Becquer, Nuñez de Arce ni à des critiques et des érudits comme Amador de los Rios, Canalejas, Fernandez Guerra y Orbe et Cañete. Quelque chose que fasse Barcelone, il est difficile que son mouvement scientifique et littéraire puisse entrer en compétion avec celui de Madrid.

En parlant de la révolution romantique, M. H. dit à tort que Breton de los Herreros, fidèle représentant dans le genre comique de la tradition de Moratin, « rompit les dernières barrières qui s'opposaient encore à l'invasion du romantisme » et appelle « courte notice » sa belle nouvelle, *El doncel de D. Enrique el Doliente.* A une bonne appréciation du duc de Rivas, du comte de Toreno, du duc de Frias, de D. Francisco Javier de Burgos, succède un jugement inexact et peu juste sur Martinez de la Rosa. Sans doute il est permis à M. H. de censurer les tendances doctrinaires de cet écrivain, mais il commet une injustice manifeste en traitant légèrement sa magnifique tragédie, *Edipo*, et en se bornant à mentionner le drame romantique, plein d'intérêt et d'effet, *La Conjuracion de Venecia.* M. H. parle ensuite comme il convient des orateurs Cortina, Olozaga et Lopez, puis il traite des poètes dramatiques, en commençant par Gil y Zarate. Dans le jugement qu'il porte sur cet écrivain on ne sent que trop la passion politique et le parti-pris qui aveuglent notre auteur. Parmi tous les drames de Gil y Zarate — qui sans être un génie peut passer pour un poète fort estimable, — celui qui lui semble le meilleur est *Carlos II el Hechizado.* Ce mélodrame terrible, évidemment inspiré de *Notre-Dame de Paris* et plein des plus vulgaires coups de théâtre, peut jouir d'une haute estime dans les masses, mais n'a jamais été apprécié par les hommes de goût, qui lui préfèrent avec raison *Guzman el Bueno.* Mais *Carlos II* est une diatribe contre la monarchie et le clergé, et cela suffit pour enthousiasmer notre auteur. De D. Juan Eugenio Harzenbusch, vénérable doyen de nos poètes contemporains, M. H. ne cite que *Los amantes de Teruel*, sans doute le meilleur, mais non l'unique ouvrage de ce talent qui méritait une étude particulière. Nous passons ensuite à Breton de los Herreros, le premier de nos auteurs comiques contemporains, qui, en fécondité, rivalise avec nos grands poètes du XVII[e] siècle, en esprit et en grâce, avec les meilleurs écrivains français. Le jugement porté sur lui ici est très exact, mais l'auteur s'est trompé en disant que Breton a écrit « plus de soixante pièces », — tandis que ses œuvres tant originales que traduites dépassent le chiffre de 140, — et en considérant comme sa première œuvre *Marcela* (représentée en 1831), alors que cette pièce a été précédée de plusieurs autres; la première est *A la vejez viruelas* (représentée en 1834). M. H. prétend encore que Breton est plus français qu'espagnol dans sa manière de comprendre les femmes, car il les peint coquettes, réfléchies et calculatrices et non passionnées et sensibles. Nouvelle erreur dûe à cette intention persistante de considérer notre pays comme la terre promise du romantisme chevaleresque. La femme espagnole est comme toutes les autres, et Breton, qui est un auteur éminemment réaliste, l'a peinte telle qu'elle est et non telle qu'elle était à des époques chevaleresques qui n'ont rien à voir avec la nôtre. Garcia Gutierrez, le premier de nos poètes dramatiques modernes au point de vue de l'inspiration, de l'idéalisme poétique, des grands effets et de la versification sonore et vigoureuse, méritait d'être apprécié tout autrement qu'il ne l'a

été par M. H., qui aurait bien dû s'enquérir de l'histoire complète des écrivains qu'il juge et ne pas se contenter de rédiger sur eux des notices fragmentaires et confuses. Pour M. H., l'histoire de Garcia Gutierrez se termine à l'époque de son voyage en Amérique (1844), ce qui veut dire que M. H. ignore la seconde période de cet écrivain, alors que, délivré des exagérations romantiques, il donna à la scène des œuvres d'une aussi haute portée que *Un duelo a muerte*, *Venganza catalana* (dont le succès rivalisa avec celui du *Trovador*), *Juan Lorenzo* et *Doña Urraca de Castilla*. A deux études très bien faites sur Larra et Zorrilla s'unit un morceau sur Espronceda où l'on observe de nouveau les funestes effets que produit sur l'esprit de notre auteur sa monomanie anti-catholique et anti-monarchique. Ce n'est qu'en tenant compte de cette manie qu'on arrive à comprendre comment M. H. peut voir dans la première légende d'Espronceda, *El estudiante de Salamanca*, une représentation symbolique des abîmes dans lesquels l'église catholique a précipité l'Espagne. Espronceda n'a pensé à rien de tout cela en composant sa légende, qui est fondée sur une tradition très ancienne et populaire en Espagne ; il n'a eu d'autre intention que de revêtir d'une forme nouvelle le type si connu de D. Juan Tenorio. Le reste du travail consacré à ce grand poète est digne d'éloge et peut passer pour une des parties les plus achevées du livre de M. Hubbard.

Avec le troisième livre, c'est-à-dire avec la période la plus récente de notre littérature, les erreurs et les inexactitudes augmentent dans une notable proportion. Il peut sembler étrange que plus les faits examinés par M. H. se rapprochent de nous, moins il les connaisse ; cela s'explique pourtant quand on remarque qu'il ne s'est sûrement pas mis en quête d'informations sur cette période et que l'ouvrage qui jusqu'ici lui avait servi de guide, la *Galeria de la literatura española* de D. Antonio Ferrer del Rio, lui faisait désormais défaut. Ce troisième livre commence par une série de considérations politiques, en général justes, mais, comme d'ordinaire, mêlées à des inexactitudes. C'en est une de prétendre que le goût des aventures s'est réveillé en Espagne après la domination de l'Union libérale et à la suite de la bataille de Sadowa, et que de ce moment date la vogue des romans de Fernandez y Gonzalez. Rien de plus faux, puisque ces romans étaient lus assez longtemps auparavant, non pas pour satisfaire un goût d'aventures, mais simplement parce qu'il n'y en avait pas d'autres. C'en est une autre d'affirmer que la propagande protestante a produit un grand et excellent effet en Espagne, surtout sur les femmes. La vérité est que ce sexe intéressant a considéré avec horreur la liberté de cultes, lui a fait la plus rude guerre, et que le protestantisme n'a trouvé aucun écho chez nous, parce qu'il ne cadre à aucun point de vue avec les conditions du caractère espagnol. Après ces considérations générales l'auteur passe à l'examen des écrivains de cette période en les groupant par genres, à commencer par les poètes lyriques. L'énumération qu'il en donne ne peut pas être plus incomplète. Juan Nicasio Gallego, le chantre inspiré du *Dos de mayo*,

Alberto Lista, Arolas n'avaient mérité aucune mention dans la période antérieure; la même exclusion a frappé ici des poètes aussi distingués que Bernardo Lopez Garcia, Francisco Zea, Nicomedes Pastor Diaz, Eulogio Florentino Sanz, Antonio Fernandez Grilo, José Martinez Monroy, Antonio Hurtado, Gaspar Nuñez de Arce (un de nos lyriques dont les vers ont le plus de nerf et d'idées), Ventura Ruiz Aguilera (chantre très populaire de nos gloires nationales et dont M. H. ne connaît qu'une collection insignifiante d'articles et d'historiettes intitulée: *Limones agrios*), Carolina Coronado et tant d'autres d'une importance non moindre. M. H. s'occupe en premier lieu de D. José Zorrilla qu'il juge avec autant de tact que de juste sévérité. De Zorrilla nous passons à Campoamor, dont M. H. méconnaît les principaux mérites : celui d'avoir créé en Espagne un genre poétique, la *Dolora*, d'y avoir introduit un autre genre, le *Pequeño Poema*, cultivé par Byron, Gœthe, Heine et Musset; celui d'avoir créé une école lyrique profondément subjective et philosophique, suivie aujourd'hui par presque toute la jeunesse espagnole. M. H., qui ne s'arrête pas aux œuvres vraiment populaires de Campoamor, analyse en revanche le poème *El drama universal*, composition plus étrange que belle et qui n'a obtenu qu'un très médiocre succès. Ventura de la Vega (qui n'avait pas à figurer au nombre des poètes lyriques) n'a pas été mal jugé par M. H., qui n'aurait pas dû passer sous silence deux pièces importantes du même auteur: *D. Hernando el de Antequera* et *La muerte de César*. M. H. réunit dans un seul chapitre plusieurs écrivains que leurs mérites spéciaux feraient mieux figurer dans un autre groupe que celui des poètes lyriques. Ochoa, Cueto, Cañete et Madrazo sont plus connus et estimés comme critiques que comme poètes. D'autre part, Selgas et Arnao sont bien appréciés. On ne peut en dire autant pour Manuel del Palacio, poète enjoué, plein d'esprit et d'humour, au sujet duquel M. H. s'est rendu coupable de véritables extravagances, en prétendant « qu'il a encore plus d'influence par la parole que par la plume, » — comme s'il passait pour un orateur de premier ordre — et qu' « il est philosophe, » qualité que personne ne lui reconnaît en Espagne.

M. H. passe ensuite au théâtre et commence par donner quelques renseignements sur nos acteurs, renseignements si vieillis et incomplets, que dans le paragraphe qu'il leur consacre, on ne trouve pas même les noms des acteurs qui actuellement jouissent de la plus grande réputation comme Elisa Boldun, Antonio Vico, Rafael Calvo, Mariano Fernandez, Balbina Valverde, Elisa Mendoza. Les auteurs comiques Rodriguez Rubi et Breton de los Herreros attirent ensuite l'attention de M. H. Sauf l'inexactitude qu'il commet en considérant *El arte de hacer fortuna* et *El gran filon* comme les deux dernières œuvres de Rubi (*El arte de hacer fortuna* est une des premières) et l'omission de quelques autres œuvres importantes, nous ne trouvons rien à redire à la manière dont il juge cet auteur. A propos de Gertrudis Gomez de Avellaneda, nous notons seulement que M. H. a omis de parler du drame, *Baltasar*, l'un des meilleurs et des plus populai-

res de cette femme auteur. Le chapitre consacré à D. Manuel Tamayo y Baus n'a pas d'excuse possible ; la légèreté avec laquelle M. H. a procédé à la composition de son ouvrage apparaît ici dans tout son jour. Aux yeux du lecteur français qui se fie à M. H., Tamayo se présente comme un écrivain « très indifférent en matière politique, » comme uniquement voué au « genre noble » comme une sorte de Ponsard ! A merveille : mais il est bon qu'il sache que le véritable Tamayo (non le Tamayo fantastique de M. H.) est un absolutiste et un ultramontain furieux, qui a cultivé dans sa jeunesse la tragédie classique (*Virginia*) et le drame historique (*La rica hembra* et *Locura de amor*), puis le drame sentimental (*Hija y madre* et la comédie (*La bala de nieve*), qui a promptement renoncé au classicisme (dont il n'a gardé que la simplicité et la pureté de forme) pour entrer franchement dans les courants réalistes et se pénétrer des grands modèles étrangers (surtout de Shakespeare, pour le drame tragique, et des dramaturges français de nos jours, pour le drame de mœurs), enfin qui a tendu avant tout à donner à ses œuvres une signification sociale en y agitant les problèmes les plus discutés de notre époque. *Un drama nuevo*, composition magistrale où l'on sent comme un souffle shakespearien, plein d'effets originaux et surprenants, *Lo positivo*, imitation du *Duc Job*, *No hay mal que por bien no venga*, *Los hombres de bien*, voilà quelles sont les productions de ce qu'on peut appeler la seconde période de la carrière de Tamayo, dont M. H. ne sait absolument rien. Le motif de cette ignorance est facile à indiquer : Tamayo, pour des raisons inconnues au public, écrit depuis un certain temps sous le pseudonyme de *Joaquin Estébanez*. Cette circonstance qui est bien la cause du silence gardé par l'historien français ne l'excuse en aucune façon, car il devait au moins prendre connaissance des œuvres d'Estébanez ; en tout cas il était tenu de s'informer de choses aussi importantes avant de publier son travail. Après ce chapitre lamentable, M. H. s'occupe de D. Adelardo Lopez de Ayala (auquel il n'accorde pas toute l'importance voulue et dont il passe sous silence deux œuvres importantes, *El hombre de estado* et *El nuevo D. Juan*), de Luis Eguilaz, qui est bien jugé, de Narciso Serra, qui méritait plus d'attention. M. H. l'exclut même du royaume des vivants avec une touchante oraison funèbre ; il vit pourtant, malgré l'acte mortuaire qu'on lui rédige ici. M. H. traite encore de José Maria Diaz, de Principe et d'Asquerino, écrivains assez secondaires, mais dont le dernier a su capter la bienveillance du critique français par ses drames révolutionnaires. Cette étude sur le théâtre se termine par un chapitre consacré à la *zarzuela* (opéra-comique et opéra-bouffe), où l'on trouve des éloges pour des librettistes aussi piètres que Camprodon et des acteurs d'un mérite aussi infime que le bouffon Arderius. Il est à peine besoin de dire que, selon sa coutume, M. H. a jugé bon d'exclure de son tableau un grand nombre d'auteurs estimés : tels sont, Florentino Sanz (célèbre par son magnifique drame, *D. Francisco de Quevedo*), Antonio Hurtado, Gaspar Nuñez de Arce, José de Echegaray, Marcos Zapata, Francisco Luis de Retes et son collabo-

rateur Francisco Perez Echevarria, Enrique Perez Escrich, Manuel Fernandez y Gonzalez, Juan Palou, Enrique Gaspar (imitateur du réalisme français), Luis Mariano de Larra (le fils du malheureux *Figaro*), José Marco, Miguel Ramos Carrion et d'autres encore plus ou moins distingués et qui tous devaient figurer, au moins en notes, dans un livre comme celui de M. Hubbard.

Le chapitre des orateurs laisse peu à désirer. Olozaga, Gonzalez Bravo, Rios Rosas et Donoso Cortés sont parfaitement jugés; il en est de même aussi de D. Nicolas Maria Rivero. Mais en arrivant aux orateurs de la démocratie, la passion politique amène M. H. à commettre des erreurs et des injustices énormes. Rabaisser la figure de Castelar, tel a été le but de M. H. Le grand tribun, l'orateur sans rival dans le monde, l'incomparable artiste de la parole, dont la réputation est déjà européenne, a commis le crime grave de ne pas transiger avec la démocratie rouge, de vouloir consommer l'œuvre de prudence et de bon sens que réalisent aujourd'hui les républicains français, et c'est ce que M. H. ne peut lui pardonner. L'idéal de l'écrivain français est D. Francisco Pi y Margall. Salmeron, le philosophe profond, le politique honnête, quoique plein d'illusions et même d'utopies, l'orateur sévère et majestueux, l'écrivain distingué, obtient à peine une mention. Castelar est pour notre auteur une sorte de Lamartine larmoyant et efféminé, qui ne peut servir à rien et doit se contenter de chanter et de rêver. Le grand homme est Pi y Margall. Voilà un « homme de volonté, de pensée et d'action (!) », qui ne se paie pas de mots et suit le droit chemin, sans se laisser tromper par les réactionnaires ni se laisser entraîner par les impatients. Et voilà comment est jugé le fanatique utopiste, l'imitateur de Proudhon, mais sans son génie, qui a perdu la république espagnole et que son manque d'action et d'initiative avait fait surnommer l'*Homme de glace*, le politique le plus funeste qu'ait jamais possédé l'Espagne! Il est impossible que le lecteur français puisse se rendre compte du discrédit que de semblables opinions ont jeté en Espagne sur le livre de M. Hubbard.

Ce sont les romanciers qui suivent ici les orateurs : nous avouons ne pas bien comprendre la raison qui leur a fait donner cette place. Ce chapitre n'est pas non plus sans présenter des lacunes. M. H. s'étend longuement sur des écrivains d'un mérite et d'une importance aussi faibles que Nombela, Martinez Pedrosa, Pilar Sinués : d'autre part il ne cite même pas Benito Perez Galdos qui a cultivé avec succès le roman politique (*La fontana de Oro*, *El audaz*), le roman de mœurs (*Doña Perfecta*) et qui a imité très heureusemsnt les romans nationaux d'Erckmann-Chatrian dans ses populaires *Episodios nacionales*, tableau animé de notre guerre de l'Indépendance et des événements politiques du règne de Ferdinand VII. M. H. a omis également le critique et académicien distingué D. Juan Valera, auteur de deux romans fort estimés (*Pepita Gimenez* et *Las ilusiones del Doctor Faustino*) où la vigueur de la pensée rivalise avec la finesse et l'élégance du style. Ce chapitre débute au reste par une bonne étude sur Fernand

Caballero (Cecilia Böhl de Faber). Viennent ensuite quelques pages sur Enrique Perez Escrich (M. H. l'appelle tantôt Enrique, tantôt Vicente, et le fait catalan, tandis qu'il est valencien). M. H. accorde trop d'importance à cet écrivain, très populaire dans les basses classes, mais auquel les critiques et les gens de goût ne peuvent accorder que la place qui revient en France aux Ponson du Terrail, aux Montépin et autres romanciers du même genre, dont les œuvres offrent le seul mérite de captiver l'attention par le récit d'aventures extraordinaires. Fernandez y Gonzalez (le Dumas espagnol, sans aucun doute inférieur à son modèle) est très supérieur à Perez Escrich; le jugement que M. H. porte sur lui est dans la note juste. Nous en dirons autant de l'appréciation de Trueba et de Becquer, dont les poésies lyriques, beaucoup meilleures que ses légendes, méritaient une étude attentive. Pedro Antonio de Alarcon méritait mieux aussi, tant par ses admirables relations de voyage que par ses nouvelles si originales et captivantes; l'une d'elles, *El sombrero de tres picos*, est un ravissant tableau de genre, qui peut passer pour ce que la littérature espagnole a produit de nos jours de plus délicat et de plus achevé.

Le chapitre qui traite des historiens est complet, bien fait, et ne donne lieu à aucune observation. Nous n'en dirons pas autant du chapitre des philosophes, où l'on constate, à côté de jugements assez exacts, des lacunes graves et des erreurs. En premier lieu, dans son exposé de la philosophie catalane, M. H. s'abstient de parler de deux penseurs d'une importance non médiocre, Llorens et Mila y Fontanals; en revanche il parle de Piferrer qui n'a pas à figurer ici. Ce chapitre ensuite est dépourvu d'une bonne classification des écoles philosophiques. Bien des écoles ont régné en Espagne dans ce siècle : l'école écossaise, représentée surtout par les philosophes catalans; l'école hégélienne, représentée par divers écrivains, et orateurs, tels que Castelar et Fabié; l'école spiritualiste dans ses diverses manifestations, (éclectique : Azcarate (D. Patricio), Garcia Luna; néo-cartésienne de Bordas-Demoulin: Martin Mateos; indépendante : Campoamor, Moreno Nieto); l'école matérialiste traditionnelle, soutenue par D. Pedro Mata et un grand nombre de professeurs de médecine; l'école kantienne ancienne, représentée par Rey y Heredia; l'école krausiste, fondée par Sanz del Rio, développée et propagée par de nombreux orateurs et écrivains comme Salmeron, Azcarate (Gumersindo), Giner de los Rios, Tapia, Castro (D. Fernando et D. Federico), Romero, Giron, Rios Portilla, Maranges, Rute et d'autres encore; l'école positiviste et néo-kantienne représentée par les rédacteurs de la *Revista contemporanea* (sauf un); l'école scolastique défendue par Orti y Lara et le P. Ceferino Gonzalez, un des plus éminents philosophes espagnols de nos jours. M. H. ne sait rien de tout cela, il ne connaît que Sanz del Rio. Il est vrai qu'il rachète cette ignorance par la reproduction avec commentaire d'une oraison jaculatoire récitée dans des couvents de femmes pour nous donner une idée du mysticisme de la Péninsule. Et voilà ce qu'on appelle faire une étude sur la philosophie espagnole !

Le chapitre sur le droit et l'économie politique peut passer. Naturellement nous y retrouvons l'inévitable panégyrique de M. Pi y Margall, en qui M. H. fonde ses espérances pour amener l'Espagne « au port de la république. » Avec un tel pilote nous ne pouvons manquer de faire un bon voyage !

Nous passons au chapitre de *La Critique*, qui est écrit avec beaucoup de légèreté. M. H. n'a pas daigné s'occuper de la critique satirique et de mœurs pas plus que de la critique artistique et littéraire, il ne s'arrête qu'aux travaux d'érudition. Les omissions dépassent toutes limites. Des écrivains aussi importants que Canalejas, Valera, Mila y Fontanals, Fernandez Espino ne sont pas appréciés ou ne sont qu'indiqués en passant. L'auteur ne parle ni de critiques humoristiques aussi goûtés que Castro y Serrano, ni de critiques dramatiques aussi justement estimés que Cañete et Balart, ni d'érudits aussi connus que Gayangos, Francisco Fernandez y Gonzalez, Rosell, Fernandez Guerra (D. Luis), etc. En somme, on voit que M. H. a, selon son habitude, écrit ces pages de mémoire sans prendre la peine de réunir des matériaux.

On s'explique de même les énormes bévues du chapitre *La Presse*. Nous laissons de côté les appréciations politiques de l'auteur qui ne sont ni toujours justifiées ni exactes; mais comment passer sous silence les erreurs matérielles de ce chapitre ? On y lit qu'en 1869 Castelar était krausiste et chrétien, alors qu'on sait qu'il a toujours fait partie de la droite hégélienne ; on y compare au *Journal des Débats* le néo-catholique *Diario de Barcelona*, lequel est traité ici avec une bienveillance aussi marquée que peu méritée et qui a lieu de surprendre de la part d'un radical aussi furibond que M. H. ; on y attribue au ministre actuel de la *Gobernacion*, D. Francisco Romero Robledo, la propriété d'un journal *El Norte*, qui n'a jamais existé que dans l'imagination de l'écrivain français ; on y prétend que *Las Novedades* ont succombé à l'avénement d'Alphonse XII, alors que ce journal ne paraît plus depuis 1869 ; on y range parmi les feuilles républicaines l'*Imparcial* qui a toujours été monarchique et la *Tertulia* qui l'était également ; enfin on y affirme que *La Igualdad* appartenait à Castelar et à Garcia Lopez, ce qui est manifestement inexact, puisque Castelar n'a jamais eu la propriété de ce journal. Est-il possible d'accumuler plus d'erreurs en moins de pages ?

Le livre s'achève par un chapitre consacré à la littérature frivole, assez incomplet et qui aurait pu être omis sans inconvénient.

Manuel DE LA REVILLA.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 6 octobre 1876.

L'académie fixe sa séance publique annuelle, pour l'année 1876, au vendredi 3 novembre.

M. Germain termine la lecture de son travail sur l'école de droit de Montpellier pendant l'ancien régime. Il expose l'histoire de cette école depuis le règne de Louis XIV jusqu'à la révolution. Il signale les diverses tentatives qui furent faites dans cette période, mais sans succès, pour lui rendre la prospérité et l'éclat qu'elle avait eus pendant le moyen-âge. Parmi les mesures diverses que prit, les unes après les autres, au sujet de l'école de droit de Montpellier, le gouvernement royal, on remarque un règlement par lequel Louis XIV, peu de temps après la révocation de l'édit de Nantes, voulant faciliter aux ministres protestants convertis, qui se trouvaient sans profession, l'entrée de la magistrature et du barreau, les dispensait de plusieurs des conditions imposées aux candidats de la licence en droit.

M. Th. H. Martin, continuant la série de ses études sur les hypothèses astronomiques des anciens philosophes de la Grèce, commence la lecture d'un chapitre relatif aux doctrines du philosophe ionien Anaxagore. L'ouvrage dans lequel Anaxagore avait exposé son système du monde ne nous est pas parvenu, mais les citations et les allusions qu'on rencontre dans plusieurs auteurs postérieurs nous en font connaître la doctrine dans ses principales parties. Anaxagore admettait que rien ne se perd et rien ne se crée, que les éléments des corps avaient toujours existé, et aussi qu'ils avaient toujours eu les mêmes qualités et la même diversité ; il pensait que les corps visibles contenaient chacun un mélange de tous ces divers éléments, et que la proportion seule variait d'un corps à l'autre. En astronomie, il se représentait la terre comme un disque, autour duquel le soleil tournait; il attribuait à la lune les dimensions du Péloponèse, au soleil des dimensions beaucoup plus grandes. Il expliquait la voie lactée par l'ombre que formait la terre sur le ciel pendant la nuit, ombre qui permettait d'y distinguer un bien plus grand nombre d'étoiles que dans les autres parties du ciel, où parvenaient, pensait-il, les rayons du soleil. Cette singulière idée est, dit M. Martin, caractéristique; on voit par là combien, au temps de Périclès, les philosophes les plus distingués étaient encore étrangers à toute méthode scientifique sérieuse.

M. de Rochemonteix continue la lecture de son rapport sur sa mission en Egypte. Dans sa première lecture, M. de Rochemonteix s'était principalement étendu sur la nécropole d'El-Kab, à l'entrée du désert, et de l'examen des sépultures de cette nécropole il avait déduit : 1° l'existence d'une classe privilégiée, détenant les attributions politiques et religieuses, ayant seule droit aux principaux honneurs funéraires ; 2° la position élevée du chef (homme ou femme) de chaque famille, qui apparaît comme une sorte de divinité ; le tombeau de famille lui est spécialement consacré ; les autres membres de la famille reçoivent seulement l'hospitalité autour de lui. Dans la seconde partie de son travail, M. de Rochemonteix s'attache spécialement à l'étude des temples. Il dit que le moment est venu de ne plus étudier les inscriptions d'un monument simplement pour elles-mêmes, mais d'étudier le monument entier dans son ensemble. C'est ce que M. Mariette a fait pour le temple de Dendérah, et ce que M. de Rochemonteix se propose de faire pour celui d'Edfou. Auparavant toutefois il a cru bon d'appliquer sa méthode sur quelques temples plus petits. Aujourd'hui il donne une description détaillée d'un petit temple en ruines, qui se trouve non loin d'El-Kab, à une lieue et demie au nord-est de la ville, et qui paraît dater de la 18e dynastie.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43. — 21 Octobre — 1876

---

202. — **Sur le déchiffrement des inscriptions prétendues anariennes de l'île de Chypre,** par Léon Rodet. Paris, E. Leroux, 32 pp. — Prix : 3 fr.

L'auteur s'est proposé dans ces quelques pages de faire connaître en France les idées auxquelles s'est arrêtée la science en ce qui concerne la lecture et l'interprétation des inscriptions chypriotes. Cette petite brochure est suffisante pour faire comprendre à ceux qui l'ignorent le problème et la dernière solution qu'il a reçue, mais elle ne saurait tenir lieu des travaux originaux dont elle dérive.

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas commencé par dresser une bibliographie de la question. Il y avait lieu aussi de déterminer la part de chacun dans les progrès du déchiffrement : M. Rodet, qui s'inspire à peu près exclusivement des travaux allemands (p. 6), aurait dû rappeler que les principes suivis dans les déchiffrements actuels ont été, tout d'abord, établis en Angleterre, notamment par le regretté G. Smith [1].

La langue des inscriptions chypriotes est aujourd'hui tenue tout simplement pour du grec; l'écriture est un syllabaire embrassant une soixantaine de combinaisons phonétiques. Ces deux faits semblent présentement mis hors de doute, mais ils demeurent encore inexpliqués. Comment la même langue a-t-elle pu dans le même lieu être écrite parallèlement avec deux systèmes graphiques aussi opposés, et dont l'un (le syllabique) est d'un emploi si incommode ? Cette bizarrerie est encore rendue plus grande par l'existence d'inscriptions, non pas bilingues, mais digraphes, répétitions littérales les unes des autres : ainsi la même pierre nous offre un même texte grec écrit en lettres grecques et récrit en caractères chypriotes. Une

---

1. *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, Vol. I, part I, p. 129 : *On the reading of the Cypriote Inscriptions*, 1872. Voir dans le même numéro d'ingénieuses observations de R. Hamilton Lang : *On the Discovery of some Cypriote Inscriptions* (p. 116).

simple nuance dialectale est insuffisante pour rendre compte d'un tel luxe graphique. On est amené à se demander si le syllabaire chypriote ne serait pas la propriété d'une race non hellénique, parlant le grec, mais ne sachant ou ne voulant pas l'écrire à l'aide de l'alphabet. Dans cette hypothèse, ne serait-on pas en droit d'admettre : 1° que cette race possédait son syllabaire avant d'entrer en contact avec les Grecs, autrement elle n'avait point de raison de ne pas adopter l'alphabet grec pour écrire le grec ; 2° qu'elle se servait déjà et a continué à se servir de cet instrument pour noter sa langue propre aussi bien que le dialecte grec usité dans l'île ; 3° que cette langue n'était pas un dialecte grec, sans quoi le maintien du syllabaire en concurrence avec l'alphabet jusqu'à une basse époque ne se comprendrait guère ; 4° qu'on peut en conséquence s'attendre à rencontrer à Chypre un groupe d'inscriptions, en caractères chypriotes, entièrement distinct, au fond, de celui que nous connaissons et cachant une langue *non hellénique* ; 5° qu'on n'est pas moins autorisé que par le passé à demander à l'Assyrie les origines du syllabaire, et à l'Asie-Mineure celles de la langue et de la race chypriotes ?

M. R. a joint à sa brochure quelques spécimens d'inscriptions, avec transcriptions et traductions, qui seront utiles à ceux qui veulent aborder ces études.

Ch. Clermont-Ganneau.

---

203. — Lehdjéi-osmani (1) « **Dictionnaire ottoman,** » 2 volumes in-8°. Constantinople, 1293=1876 ; 1er vol. P. 1-608 ; 2me vol. p. 609-1293.

Un savant, non moins érudit que modeste, qui a pour habitude de ne pas signer les nombreuses productions de sa plume féconde, S. Exc. Ahmed Vefyq Efendi, vient de faire paraître, au moment de son départ pour le congrès des orientalistes, à St-Pétersbourg, où il a représenté son gouvernement, l'ouvrage important que nous signalons aux amateurs de la littérature ottomane. Ce n'est pas la première fois que la dénomination de *langue ottomane* vient se substituer à celle de *langue turque*, employée jusqu'à nos jours, et désigner avec plus d'exactitude l'idiome usité par les *Osmanli* modernes. — Déjà, il y a plus d'une vingtaine d'années, M. Redhouse employé antérieurement dans les bureaux de la Sublime Porte, intitulait le Dictionnaire qu'il publiait alors *Loghâti-osmânîiè* 2 ; et, n'ayant en vue que la *langue* proprement *ottomane*, il avait colligé, dans ce livre, les mots arabes et persans employés dans cet idiome. Plus tard, Fuad Pacha et Djevdet Efendi publiaient à leur tour une grammaire intitulée : *Kavâïdi-osmânîiè*, « *grammaire ottomane.* »

1. Forme contractée pour *Lehdjèt loghâti osmânîiè* ; un ancien dictionnaire turc-arabe-persan, par Mehemmed Es'ad Efendi, publié en 1210=1794 est intitulé *Lehdjetul-loghât* « l'instrument du langage. »

2. Lithographié ; 2 vol. 1281 ; 224 et 246 pages gr. in-8°.

Ahmed Vefyq Efendî, auquel nous laisserons la parole, pour indiquer brièvement le plan de son livre, a adopté la modalité contraire à celle qu'a suivie précédemment M. Redhouse : « Les mots d'origine arabe et persane, dit-il, dans son avant-propos, ont été exclus de ce travail ; on y a admis seulement les vocables d'origine *turke* et étrangère (européenne), usités dans la *langue ottomane*, comme aussi ceux d'origine arabe ou persane ayant subi, dans l'orthographe ou dans la signification, une altération ou une modification quelconque. Les mots *turks*, usités dans le langage *ottoman*, sont, comme les autres, classés selon l'ordre alphabétique, et expliqués chacun par leurs équivalents arabes et persans, usités dans l'idiome *ottoman*... »

Afin de signaler, en partie, les règles de la *dérivation ottomane*, et d'en fixer l'orthographe, en remontant à la racine, pour établir la véritable signification, chaque mot est accompagné de ses synonymes arabes et persans, qui en fixent le sens ; en outre, il est suivi de mots composés, dans lesquels il se retrouve, comme par exemple : *ap-eïi*, *âp-atchaq* ; *âp-âq* ; *âp-ansyz*, *etc.* ; *ât-bâzâry*, *ât-balyghy* ; *at-timâry* ; *âtech-guédjècy*, *âtech tchibâni* ; *atchyq-renk*, *gueuzu-âtchyq* ; *athyq-ïer* ; locutions qui peuvent, à l'occasion, offrir un secours utile pour la rédaction.

Ce dictionnaire, selon ce que nous avons dit au sujet des mots dont l'altération a passé dans l'usage, contient entre autres les *ghalatâti mechhourè* « altérations admises, » comme *âraba*, pour, *'araba* ; *âqtâr* pour *'attâr* ; un grand nombre de dénominations géographiques, de termes étrangers (européens), tels que *arch* « marche ! » *alarga* « au large » ; *aïazma*, « fontaine sacrée. »

La lettre *élif*, peut-être la plus considérable de toutes, puisqu'elle comprend, à elle seule, 224 pages, se divise en plusieurs séries répondant aux voyelles *a e i o eu* dont elle est affectée : il eut été désirable, pensons-nous, qu'un signe particulier indiquât spécialement chacune de ces diverses inflexions.

Le premier volume se termine avec la lettre *ré*, y comprise, à la page 608 ; le second s'étend de la page 609 à celle portant le n° 1293. L'impression de l'ouvrage a été exécutée à l'imprimerie impériale de Constantinople, aux frais de la société ottomane d'enseignement (*Djemïïèti tedricïïei-osmanïïè*), et terminée en redjeb 1293 = août 1876.

L'auteur confesse, dans son avant-propos, que son ouvrage contient seulement les *deux tiers* environ des mots composant la *langue ottomane* ; il se chargera lui-même, on n'en saurait douter, de parfaire son œuvre, de la compléter autant que possible, et de combler les lacunes qu'on peut y remarquer. L'exécution typographique, bien que confiée aux presses de l'imprimerie impériale, laisse malheureusement beaucoup à désirer ; nous faisons des vœux sincères pour que la direction de ce grand établissement prenne des mesures efficaces pour le placer au rang qu'il devrait occuper. A part ces réserves, d'ailleurs peu importantes, on doit féliciter, sans res-

triction, le savant et infatigable auteur du *Lehdjèï-osmâni* d'avoir conduit son livre à bonne fin. Ahmed Vefyq Efendi consacre les loisirs de son honorable retraite à des travaux utiles, ayant pour but unique le développement de l'instruction, et, par suite, du véritable progrès parmi ses compatriotes : son pays lui doit, à ce titre, une juste et légitime reconnaissance.

BELIN.

---

204. — **Prolegomena ad Homerum sive de operum Homericorum prisca et genuina forma variisque mutationibus et probabili ratione emendandi.** Scripsit Frid. Aug. WOLFIUS. Cum notis ineditis Immanuelis Bekkeri. Editio secunda, cui accedunt partis secundae Prolegomenorum quæ supersunt ex Wolfii manuscriptis eruta. Berolini. S. Calvary et Cⁱᵉ 1876. 179 p. in-12 Prix : 2 fr. 50.

Il y a presque un siècle que les *Prolégomènes* ont paru la première fois, mal imprimés sur un papier affreux : c'était en 1795 ; et c'est en 1859 seulement que l'éditeur [1] a pensé qu'il convenait de réimprimer un ouvrage qui avait fait si grande sensation en son temps et qui est toujours considéré avec raison comme un chef-d'œuvre de critique et d'exposition. Depuis, les éditions se sont succédé plus rapidement. La maison Calvary en a donné deux coup sur coup, en 1872 et en 1876. Evidemment, le petit volume que nous avons sous les yeux, d'un format commode et d'un prix modique, n'est pas le moins recherché de la *philologische und archæologische Bibliothek*.

Quant aux additions, il n'y a rien à en dire si ce n'est qu'elles sont insignifiantes. On fait sonner trop haut les notes d'Immanuel Bekker. L'éminent philologue avait indiqué à la marge de son exemplaire tantôt le titre d'un livre, tantôt le passage d'un auteur ancien où les mêmes questions se trouvent traitées : tout le monde aurait pu en faire autant, et Bekker ne songeait certainement pas à publier ces petites notes sous son nom. Celles qu'on trouve p. 152 sq. ont un peu plus de portée ; mais elles font exception. Les deux fragments de la *Pars* II qu'on a tirés des papiers de Wolf sont informes et n'apprendront rien à personne. Cependant le second offre, si l'on veut, un certain intérêt. Wolf y fait un parallèle entre Homère et la Bible pour ce qui est de l'histoire du texte de ces livres, des vicissitudes qu'il subit et des travaux d'érudition auxquels il donna lieu. Ce n'est qu'une ébauche ; encore l'auteur avait-il déjà touché à ce sujet dans la *Pars* I. Voy. p. 7 (14) le rapprochement de la Masora et des scholies de Venise ; p. 126 (205) les naïvetés grammaticales de Zénodote comparées à celles de Philon et d'Origène. Le premier fragment contient le germe de ce qui est supérieurement développé dans les Préfaces que Wolf mit plus tard en tête

---

1. En Angleterre, ils avaient paru dans l'Homère de Clarke et d'Ernesti, réimpressions de 1814 et de 1823.

de ses éditions d'Homère. Ces Préfaces forment le vrai complément des Prolégomènes et auraient fait meilleure figure dans ce volume que les pages décousues que Wolf n'avait pas destinées au public et que l'on a indiscrètement tirées de ses manuscrits. Mais n'insistons pas sur des accessoires. S'ils ont peu d'importance, il n'en faut pas moins savoir gré à l'éditeur d'avoir mis les anciens prolégomènes, dans une réimpression correcte, à la portée de tout le monde.

.....l.

---

205. — **La Bibliothèque d'Alexandrie et sa destruction**, par M. Léon Le Fort. Paris 1875, 8°, 15 p.

Lettres (anonymes) à M. le Dr Léon Le Fort en réponse à quelques-unes de ses assertions touchant l'influence anti-scientifique du christianisme et l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie au IVe siècle. Paris 1875, 8°, 52 p.

Das Alexandrinische Museum. Eine Skizze aus dem gelehrten Leben des Alterthums. Von Prof. Dr Weniger. Berlin 1875, 8°, 32 pages.

La brochure de M. Le Fort et celle de son contradicteur anonyme ne se recommandent pas par leur valeur scientifique. Le style fanfaron de la brochure anonyme est digne de la complète incompétence de son auteur dans la matière. Plus modérée dans la forme, l'exposition de M. L. est tout aussi faible dans le fond. Ces deux écrits sont empreints d'un regrettable esprit de parti. On s'abstiendrait de s'en occuper ici, s'ils ne contenaient des erreurs considérables qu'il peut être utile de dénoncer.

L'histoire de la bibliothèque qui exista auprès du temple de Sérapis à Alexandrie fait l'objet de la discussion; et c'est autour d'un texte de Paul Orose, souvent cité à tort et à travers, que se concentre l'intérêt du débat. Dans ce passage, Orose (VI 15, p. 421 éd. Havercamp) déplore d'abord la perte de la célèbre bibliothèque établie par les premiers Ptolémées dans le Musée d'Alexandrie. Elle se montait, suivant lui, à quatre cent mille volumes [1], lorsqu'elle fut dévorée, en l'an 47 avant J.-C., par un incendie allumé dans la lutte entre Achillas et César. Les lignes qui viennent alors chez Orose sont rendues inintelligibles par une altération dont il ne paraît pas facile de déterminer la nature. Voici cette phrase, telle que les éditions et probablement aussi les manuscrits la donnent : « *Unde quamlibet hodieque in templis exstent quae et nos vidimus armaria librorum quibus direptis exanimata ea a nostris hominibus nostris temporibus memorent quod quidem verum est.* » Puis Orose continue — cette fois l'interprétation ne nous semble offrir aucune difficulté — : « Après l'incendie, on se mit de nouveau à rassembler des livres à Alexandrie; mais on aurait tort de croire qu'anciennement, en dehors de la collection des quatre cent mille volumes et

---

1. Sur la vraisemblance de ce chiffre, voir Ritschl, *Die Alexandrinischen Bibliotheken*, p. 21. Breslau 1838.

dans un local séparé, il eût existé concurremment aucune autre bibliothèque, laquelle aurait ainsi échappé à l'incendie de l'an 47. » Sur ce point, pour le dire en passant, on verra tout à l'heure qu'Orose était dans l'erreur.

Ni M. L. ni son contradicteur ne semblent s'être aperçus, en lisant les trois lignes de latin transcrites ci-dessus, qu'il n'y avait pas moyen d'en faire la construction grammaticale. S'il nous était permis d'emprunter une expression au langage familier, nous dirions qu'ils ont traduit « à vue de nez. » Chacun d'eux a donné, sans scrupule, à la phrase le sens qu'il désirait qu'elle eût. Ainsi, M. L. y voit que la bibliothèque sérapienne fut pillée par les chrétiens qui, en 390, sous le patriarchat de Théophile, jetèrent à bas le temple de Sérapis. Nous n'ignorons point que cette interprétation est en quelque sorte traditionnelle : elle n'en est pas plus légitime pour cela. L'anonyme, de son côté, tire d'Orose le sens suivant qui fait honneur à son imagination : « Le bruit courut que les armoires pleines de livres qui existaient dans les temples païens avaient été anéanties par les chrétiens de Théophile. Orose ne pense pas qu'il en ait été ainsi, et, selon lui, il est plus honnête de croire que les chrétiens avaient recueilli les livres avant de détruire les temples, afin d'imiter l'amour des anciens pour les études. »

La vérité est que le sort de la bibliothèque sérapienne est resté un mystère pour les modernes. On sait seulement, de bonne source, qu'elle fut fondée, ainsi que celle du Musée, par Ptolémée Philadelphe, et qu'elle se trouva posséder, pour sa part, *quarante-deux mille huit cents* volumes, lors d'un recensement fait par le bibliothécaire Callimaque, qui mourut sous le successeur de Philadelphe. (Voir *Joannis Tzetzae scholiorum in Aristophanem prolegomena edita et enarrata ab H. Keilio*, deux articles dans le *Rhein. Museum* de 1847, reproduits récemment dans les *Opuscula philologica* de M. Ritschl, vol. I, p. 197). Que devint-elle par la suite ? Selon une hypothèse de M. G. Parthey [1], qui ne laisse pas de réunir quelques probabilités, elle aurait peut-être bien péri dans l'incendie qui consuma les quatre cent mille volumes du Musée, au moment où l'une et l'autre bibliothèques, déjà emballées par les ordres de César, auraient été sur le point d'être transportées à Rome. Au surplus le pillage d'Alexandrie sous Dioclétien, en 296, (Orose VII 25) et les calamités qui fondirent à plusieurs reprises sur cette ville nous présentent bien assez de chances de destruction pour qu'il n'y ait pas lieu de s'étonner de la disparition d'une bibliothèque. Or, déjà du temps d'Ammien Marcellin — si cet auteur est bien informé — alors que le temple de Sérapis, encore debout dans toute sa splendeur, continue à défier les efforts des chrétiens, l'antique bibliothèque sérapienne a cessé depuis longtemps d'exister. Cela semble, en effet, ressortir des paroles suivantes : « *in quo (Serapeo) bibliothecae* FUERUNT *inaestimabiles.* » (Amm. Marcell.

1. *Das Alexandrinische Museum*, p. 32. Berlin, 1838.

XXII 16, 12). S'il en était ainsi, les débats seraient clos et toute la polémique entre M. L. et l'anonyme serait apaisée. Car il ne leur importe point, au fond, de n'avoir pu se mettre d'accord sur quelques questions secondaires. Par exemple, on sait qu'Antoine fit don à Cléopâtre de la riche bibliothèque des rois de Pergame, afin de réparer, dans les limites du possible, le désastre de l'an 47. L'anonyme incline à croire qu'on l'installa dans le temple dit le *Sébastéion*. M. L., au contraire, ne semble point douter qu'elle n'ait fait le fonds de la bibliothèque sérapienne. Or, on ignore absolument où cette bibliothèque fut déposée et même si elle resta à Alexandrie. M. L. et l'anonyme affirment de pures suppositions. En revanche ils s'accordent pour nier le fait le mieux établi, tous les deux prétendant que la bibliothèque sérapienne ne coexista pas avec celle qui brûla sous César. Cela s'appelle jouer de malheur.

La brochure de M. Weniger n'est pas écrite pour les savants ; elle s'adresse au grand public. Elle n'en a pas moins son mérite. Elle retrace, en général avec fidélité, l'histoire de la fondation et du peu que l'on sait des destinées du Musée d'Alexandrie ainsi que de la bibliothèque qu'il renfermait. L'auteur a admis, sans contrôle, deux opinions qui ont cours, quoique non fondées : l'une, déjà combattue dans les lignes ci-dessus, suivant laquelle les chrétiens auraient détruit la bibliothèque du temple de Sérapis ; l'autre qui fait dépendre les différents formats du *papyrus* que fabriquaient les anciens, de la hauteur de la plante.

Ch. Graux.

---

206. — Démétrius de Phalère. **De l'Elocution.** — Traduit du grec en français avec notes, remarques et table analytique par Edouard Durassier, membre de la Société pour l'Encouragement des études grecques en France (Paris, Firmin-Didot, 1876).

La *Revue Critique* n'entretient pas souvent ses lecteurs des traductions très nombreuses, trop nombreuses, d'auteurs classiques que chaque année voit éclore dans notre pays. Il faut donner une fois pour toutes la raison de ce silence. C'est que la plupart, l'immense majorité de ces ouvrages sont, pour la critique sérieuse, comme s'ils n'existaient pas. Ce n'est pas qu'ils n'aient parfois pour auteurs des humanistes fort habiles. Mais c'est que la première condition de ce genre de travail y est, à peu près sans exception, complétement méconnue. On nous donne des préfaces souvent fort étendues, quelquefois même instructives, comme celle de M. D. ; et l'on n'y oublie qu'une chose, c'est de nous dire ce qu'on a prétendu traduire, en d'autres termes, de désigner l'édition qu'on a eue sous les yeux, et dont on s'est proposé de faire passer le texte dans notre langue. Procédé commode assurément ; car, là où le traducteur fait un contre-sens, le lecteur bénévole peut s'en prendre à la différence des éditions : de telle sorte que la responsabilité

du traducteur est toujours à couvert, et que la critique perd ses droits. A vrai dire, elle n'a plus qu'à se taire; et, pour notre part, nous n'aurions pas hésité à renvoyer aux bureaux de la Revue la traduction de M. D., si nous n'avions cru utile de dire, à ce propos, ce que notre public est en droit de demander à ceux qui prétendent lui faire lire dans sa langue les écrivains de l'antiquité. Ajoutons, ou répétons, pour être juste, que ce que nous disons ici de l'œuvre, à d'autres égards, très estimable de M. D., nous aurions pu le dire de même, si l'occasion s'en était offerte, d'une innombrable quantité de productions analogues.

Nous n'en sommes plus à croire, quoi qu'on puisse penser de nous dans certains pays étrangers, que nous possédons les autographes des auteurs grecs ou latins, ou quelque chose d'équivalent. Nous n'ignorons pas que, pour peu qu'il existe deux manuscrits du même écrivain, ces manuscrits diffèrent en quelques points, et le premier venu peut s'assurer que les éditions imprimées offrent de semblables variations, soit qu'un même manuscrit ait été lu différemment, soit que des manuscrits divers aient été mis à contribution, soit enfin que les éditeurs aient cru devoir modifier çà et là par conjecture la leçon traditionnelle. De là résulte, pour le traducteur, l'obligation étroite de faire connaître tout d'abord le texte sur lequel est faite sa version. Sans cela, son œuvre est absolument comme non avenue; il aura beau affirmer que son travail est fait sincèrement, sérieusement. Cette seule omission fera présumer, très-légitimement, le contraire.

De cette première obligation en découle une autre. Par cela même qu'on doit dire d'après quel texte on traduit, à tous les endroits où l'on s'écarte de ce texte, une note doit l'indiquer. Si les écrits que l'antiquité nous a légués ne nous sont parvenus que défigurés par des fautes de copistes, et s'il n'appartient souvent qu'à la conjecture de corriger ces fautes, il est clair qu'il ne saurait y avoir d'édition parfaite, et que la meilleure ne peut être que la moins mauvaise. On ne saurait donc condamner le traducteur à suivre servilement le texte d'une édition. Au contraire, on doit savoir gré à sa compétence de tout ce qu'elle peut lui suggérer d'observations personnelles soit à l'appui de leçons déjà connues, soit en vue de changements nouveaux. Tout ce qu'on peut lui demander, c'est de ne laisser jamais ignorer à son lecteur quelle est la leçon, ancienne ou nouvelle, traditionnelle ou conjecturale, qu'il a choisie pour l'interpréter. Mais c'est là un devoir dont, sous aucun prétexte, il ne peut s'affranchir. Autrement, son travail pourra être sans doute de quelque utilité à ceux qui veulent seulement avoir une idée sommaire de ce qu'a dit un auteur. Il est de nulle valeur pour ceux qui voudraient s'en servir afin de mieux entendre l'original : aux yeux de la critique enfin, j'entends de cette critique qui n'aime à parler qu'en connaissance de cause, il est absolument indigne d'attention.

Dira-t-on que des prescriptions si sévères sont faites pour rendre singulièrement difficile le métier de traducteur? D'abord, nous ne prétendons nullement qu'il soit facile. Nous répondrons ensuite que la gêne de ces en-

traves pourrait être compensée, sans préjudice pour personne, par certaines libertés que l'on craint trop de prendre. Si les textes antiques sont, encore à l'heure qu'il est, pleins de fautes qui les rendent souvent, je ne dirai pas inexplicables (il y a des interprètes qui expliquent tout), mais inintelligibles en tant qu'absurdes, que doit faire le traducteur, quand il arrive à un de ces passages vraiment désespérés? Ici, nous lui accorderions généreusement toute licence, à une seule condition pourtant, toujours la même : à savoir qu'il ne laisse jamais ignorer à ses lecteurs ce qu'il a prétendu traduire. Pourvu qu'il s'acquitte de ce soin, on l'autorisera volontiers soit à remplacer par des lignes de points les parties de son texte qu'il a jugées intraduisibles; soit à fabriquer en note des phrases qui donnent sinon les mots, au moins le sens, de ce que doit avoir écrit l'auteur. De toute façon, il aura fait une œuvre sérieuse, que la critique pourra juger avec plus ou moins de faveur, mais qu'il ne lui sera pas permis de négliger.

Si nous nous mettons en contradiction avec nous-même en ajoutant ici quelques mots au sujet de la traduction de M. D., c'est pour montrer qu'il n'aurait tenu qu'à lui de faire autre chose que ce qu'il nous a donné; et aussi, afin de montrer que les observations qui précèdent, quelque générales qu'elles soient, ne sont nullement déplacées à propos de sa traduction. Pour en fournir la preuve, il ne sera pas nécessaire d'aller au-delà du premier chapitre.

« Ces membres, en servant en quelque sorte de temps d'arrêt et pour celui qui parle et pour les choses mêmes qui sont énoncées, constituent dans le langage un certain nombre de divisions. » M. D. paraît avoir adopté la correction τὸν λέγοντα τι καὶ τὰ λεγόμενα, attribuée à Finckh par Spengel, qui l'a reçue dans son texte : et nous ne pouvons que l'en féliciter. Mais que pensera de sa traduction le lecteur qui aura sous les yeux la vulgate τὸν λόγον τά τε καταληγόμενα? Il pensera sans doute que M. D. a deviné, par un méritoire effort de sagacité, ce qu'a voulu dire l'auteur; mais il reconnaîtra difficilement dans la phrase française l'équivalent exact de l'original. Les plus anciens travaux de Finckh sur Démétrius ne remontant qu'à 1838, on peut présumer sans témérité que quelques-uns des lecteurs de M. D. compareront sa version à un texte où cette conjecture n'aura pas trouvé place.

« La main étant considérée comme un tout, ses parties, les doigts et leurs phalanges, par exemple, sont entières et distinctes de ce tout » : *j'aimerais mieux* : « *On distingue dans ce tout des parties dont chacune forme elle-même un tout*. Chacune d'elles ayant ses délimitations et ses divisions spéciales. » L'édition Spengel porte : τῆς χειρὸς οὔσης ὅλου τινὸς μέρη αὐτῆς ὅλα ὅλης ἐστίν, οἷον δάκτυλοι καὶ πῆχυς. Le traducteur qui suivait tout à l'heure le texte de Spengel, s'en écarte ici. Du moins le pluriel « les phalanges » paraît destiné à correspondre au pluriel de la vulgate πήχεις, auquel Spengel, après Schneider, a judicieusement substitué le singulier πῆχυς. Pour s'en assurer, un lecteur attentif ne manquera pas de recourir aux remarques placées à la fin du volume. Et il y trouvera, en effet, une note afférente

à ce passage : « Dans Homère, Hippocrate et Galien, χείρ s'entend du bras tout entier, πῆχυς, de l'avant-bras et δάκτυλος de la main. Ces dénominations ne pouvant que faire mauvaise figure en français dans une comparaison, nous avons préféré donner au mot χείρ son acception usuelle de main, et prendre les doigts et leurs phalanges comme divisions. » J'avoue n'avoir jamais rencontré δάκτυλος avec le sens de « main » ; mais j'accorde volontiers qu'Homère, Hippocrate, Galien, et une infinité d'autres auteurs, ont pris χείρ et πῆχυς dans les acceptions que leur attribue ici M. D. Je ne dis rien du scrupule littéraire par lequel le traducteur prétend excuser son infidélité, sinon qu'il m'est difficile de m'y associer, pour ne pas dire impossible de le comprendre. Tout ce que j'ose affirmer, c'est que, puisque M. D. prenait la peine de rédiger une note pour justifier son interprétation, il n'aurait pas dû laisser échapper une si bonne occasion de nous faire savoir ce qu'il a voulu traduire.

Ici, l'auteur peut avoir eu de bonnes raisons pour se taire : il n'est pas impossible qu'ailleurs son silence ait tourné à son détriment. J'ai peine à comprendre comment « une diction exprimant beaucoup de choses en peu de mots *a plus d'évidence* et frappe davantage » peut rendre le grec δεινότερον γὰρ τὸ ἐν ὀλίγῳ πολὺ ἐμφαινόμενον καὶ σφοδρότερον. Mais si, à côté de la seule leçon qui me soit connue, δεινότερον, il existe une variante δηλότερον, M. D. peut avoir eu tort de la choisir, il l'a du moins interprétée fidèlement. Une inexactitude, de peu de gravité, d'ailleurs, paraît s'être glissée dans cette autre phrase : « C'est faire preuve d'un grand art que de resserrer beaucoup de pensées dans un cadre étroit », répondant au grec Σοφώτερον τὸ ἐν ὀλίγῳ πολλὴν διάνοιαν ἠθροῖσθαι. Il n'est pas absolument impossible que M. D. ait eu sous les yeux le superlatif σοφώτατον, mais combien de ses lecteurs auront la charité de s'arrêter à cette conjecture, à supposer qu'elle leur vienne à l'esprit ?

En résumé, M. D. n'aurait eu qu'à ajouter deux lignes aux vingt-et-une pages de sa préface, et une soixantaine de lignes peut-être aux douze pages qui contiennent ses remarques, pour rendre son livre justiciable de la critique sérieuse. Il est triste de voir une somme notable de travail dépensée à une œuvre vraisemblablement toute désintéressée sans honneur pour l'auteur ni profit pour les études.

Ed. Tournier.

---

207. — **Ansiedelungen und Wanderungen Deutscher Stämme zumeist nach Hessischen Ortsnamen** von Wilhelm Arnold, Professor der Rechte zu Marburg. Marburg, Elwert 1875, XIV-694 p. in-8°.

L'étude systématique des noms de lieu fournit d'utiles matériaux à l'histoire d'un pays. Classant ces noms par âges, on détermine la date de formation des villes et villages, quelquefois l'origine ethnographique de leurs habitants et la succession de races différentes aux mêmes endroits. Les noms

fournis à une époque assez historique pour que leur étymologie soit probable donnent souvent des renseignements sur l'aspect physique du pays ou sur les circonstances économiques de la société à l'époque où ils ont été créés. C'est un travail de ce genre qu'a entrepris pour la Hesse un juriste de Marbourg, et le livre que nous annonçons lui a certainement coûté de longues recherches. Mais c'est dans des recherches aussi délicates qu'il faut un scapel finement aiguisé et manié par une main expérimentée. Un germaniste des plus compétents (M. W. Scherer dans la *Jenaer Literaturzeitung*, n° 30, 1876) a relevé plus d'une erreur de philologie germanique dans l'ouvrage de M. A. et, pour nous, nous pouvons reprocher à l'auteur de n'avoir pas suivi les meilleurs guides quand il traite de noms d'origine celtique ou du moins supposés tels. Malgré ces taches, ce livre sera étudié avec fruit par les personnes qui s'occupent d'onomastique comparée ; elles y trouveront un nombre considérable de noms, classés par ordre de sujets. Il faut tenir compte à M. A. des difficultés de cette œuvre, et lui savoir gré de l'idée de reconstruire par l'onomastique l'histoire des établissements d'une race ou d'une tribu. Comme dit M. Scherer dans la critique précitée : « C'est un livre hardi, qui n'est pas toujours heureux dans sa hardiesse ; mais qui ouvre une voie nouvelle. »

CORRESPONDANCE.

A Monsieur le secrétaire de la *Revue Critique*.

Monsieur,

Dans le n° 31 de la *Revue Critique* de l'année courante, on lit un article de M. Tournier consacré à l'examen du livre publié par moi sous le titre de *Thucydidis libri I et II ex recensione Bekkeri in usum scholarum*.

Loin de vouloir discuter ici une à une les critiques que M. T. adresse à mon édition, je me plais à constater le sentiment d'équité qui l'a guidé dans son étude, et je n'ai qu'à me féliciter d'avoir trouvé en lui un juge qui, malgré un malentendu d'assez grande conséquence, a su remarquer et faire valoir quelques-uns des modestes mérites qu'on pourrait reconnaître à mon travail.

Malgré un malentendu, ai-je dit. En raison de ce même sentiment d'équité qui distingue M. T., il me saura gré de lui faire observer que la plupart de ses objections portent sur un point où je crains fort qu'il n'y ait une méprise provoquée par une expression que j'ai mise en tête de mon édition

L'appareil critique qui forme la partie essentielle de mon ouvrage est jugé par M. T. « trop complet », mais il ajoute : « pour l'usage des écoles s'entend » ; de même, il dit que « les *testimonia veterum* n'avaient que faire dans un livre destiné aux écoles. » Enfin il termine en souhaitant « que de

telles publications, quelque incomplète et défectueuse quant au plan que paraisse la mienne, se substituent dans les écoles françaises à ces réimpressions littérales de textes surannés que les libraires français osent décorer du nom d'éditions nouvelles à l'usage des classes. »

M. T. me semble avoir pris les mots du titre : *in usum scholarum* un peu trop au pied de la lettre. Jamais en vérité je n'avais destiné mon livre aux écoles proprement dites, c'est-à-dire aux lycées et colléges que l'Allemagne a coutume de nommer gymnases. Car outre que nous possédons déjà trois éditions récentes de Thucydide annotées et expliquées à l'usage des écoliers (l'une, excellente, de K. W. Krueger, les deux autres de Classen et de Boehme), j'aurais à coup sûr cru devoir suivre un plan essentiellement différent, si j'avais ambitionné de faire une quatrième tentative pour initier la jeunesse studieuse de nos *gymnases*, à la lecture de Thucydide, l'historien le plus éminent, mais en même temps sans contredit le plus difficile que possède la Grèce ancienne.

Aussi je ne crois pas qu'en Allemagne on ait méconnu la signification du titre, vu qu'ici en général les cours des universités sont désignés par le terme de *scholae* ; c'est ainsi que nombre d'universités allemandes publient deux fois par an leur *Index scholarum*, c'est-à-dire le programme succint de tous les cours privés ou publics qui seront tenus durant les deux semestres universitaires.

Donc, M. T. a bien raison de dire que « ni les philologues ni les jeunes gens des écoles ne trouveront dans mon édition tout à fait ce qu'il leur faut, » puis qu'elle n'est destinée ni aux uns ni aux autres. J'ai composé mon ouvrage tout particulièrement à l'usage des étudiants en philologie, tant pour les cours particuliers d'un professeur quelconque sur Thucydide, que pour les exercices spéciaux de nos *séminaires* philologiques.

En général la tâche du professeur expliquant lui même un auteur ancien dans un cours ou le faisant expliquer sous sa direction par les étudiants dans le séminaire est double. En première ligne on fera l'examen consciencieux de la tradition, et un but essentiel du cours sera toujours d'appliquer devant les auditeurs les règles de la critique, en commençant par la *recensio*, et en continuant par l'*emendatio* ; tandis que la seconde tâche, l'explication, l'*enarratio* proprement dite, qu'on peut bien séparer théoriquement parlant, est dans la pratique intimement liée avec la critique et ne saurait en être séparée sans dommage réel. Ainsi, le dernier et le plus précieux résultat du cours ou du séminaire sera toujours l'intelligence aussi profonde et intime que possible de l'auteur, préparée et amenée par la reconstruction philologique du texte original.

Je souscris au jugement de M. T. sur l'édition et le texte de Bekker, et je n'aurai pas besoin de me justifier de m'être borné à le réimprimer. Précisément en vue des cours et des exercices pratiques, je ne pouvais hésiter à exclure de mon édition tout ce que l'*emendatio* du dernier demi-siècle a contribué à améliorer dans le texte de Thucydide, et de ce point de vue

purement pratique, je croyais devoir en laisser le choix et l'examen au professeur et à l'étudiant.

Au contraire, il m'a paru nécessaire avant tout de donner à l'étudiant les éléments essentiels pour la tâche de la *recensio* du texte, sans laquelle toute tentative d'*emendatio* ne reste qu'un essai, auquel le hasard peut donner la vraisemblance, la probabilité, même parfois la vérité, mais qui, au point de vue méthodique, reste toujours sans base suffisante et sans appui solide.

Ayant remarqué que les manuscrits de Thucydide se séparent en deux grandes familles dont chacune nous donne une tradition indépendante et individuelle, ayant en outre suffisamment reconnu, en étudiant quelques manuscrits anciens, que les variantes de Bekker sont malheureusement défigurées par une grande quantité de fautes, probablement typographiques, j'ai choisi comme représentants des deux familles les deux manuscrits B et C, les plus importants, j'en ai donné les variantes d'après une collation nouvelle, et je n'y ai ajouté les variantes des autres manuscrits que là où elles me semblaient avoir une certaine importance pour la *recensio* du texte.

De même j'ai ajouté les *testimonia* comme étant les restes d'une tradition du texte aujourd'hui perdue pour nous, restes qui ne sont jamais sans intérêt, qui sont parfois même d'une grande valeur pour l'appréciation des deux familles de manuscrits qui nous sont conservées.

Enfin il entrait dans le plan de mon ouvrage d'y joindre les *scholies*. Elles ont été réimprimées d'après l'édition de Dübner (sauf quelques corrections et additions tirées du ms. Laur. C.) moins « en guise de notes explicatives » que comme complément indispensable de l'apparat critique ; en effet, la plupart des scholies étant composées sur des textes antérieurs à nos manuscrits, elles nous mettent souvent sur la voie d'une tradition différente. En outre leur accord a non moins de valeur pour la critique que leur divergence. Il ne m'était certainement pas inconnu que le texte des scholies est sensiblement altéré et loin d'être correct. Mais je suis convaincu qu'il ne saurait être efficacement corrigé qu'après un examen approfondi des manuscrits, travail aussi long que difficile, qu'il ne m'était pas donné d'entreprendre préalablement, et que j'ai cru devoir remettre à ma nouvelle édition de Thucydide entier, qui se prépare. Il ne saurait m'être reproché sérieusement d'avoir exclu de propos délibéré les *imitations* par quiconque sait que sur ce point nous manquons presque complètement de travaux préparatoires, et que ces imitations n'auront jamais pour la *recensio* du texte qu'une valeur secondaire et pour ainsi dire indirecte.

La critique du texte de Thucydide offre encore bien des problèmes très difficiles à résoudre. Bekker a préféré en général suivre les mss. Vatican. B et Italus (Parisinus) A, tout en ne négligeant pas les leçons qu'offrent le Laurentianus C et le Monacensis G. Jusqu'ici la critique s'est bornée à un certain éclecticisme dont la cause principale est qu'on n'avait pas assez re-

connu ni distingué les deux familles entre lesquelles se partagent les manuscrits. Laquelle des deux est préférable, voilà la question principale, qui certes ne trouvera sa solution définitive que quand tous les manuscrits importants auront été collationnés à nouveau. C'est le travail dont actuellement je m'occupe, et j'ose espérer que la solution du problème que déjà l'étude consciencieuse des deux mss. B et C m'a suggérée ne sera que confirmée par la collation des autres manuscrits, comme elle a trouvé un nouvel appui dans l'examen du ms. A, dont j'ai collationné quatre livres à Paris ce printemps passé. Je souhaite vivement que l'un ou l'autre des savants hellénistes qui s'occupent particulièrement de Thucydide soit engagé par mon édition des deux premiers livres à étudier d'une manière approfondie les questions que je viens d'indiquer.

En attendant, j'ai cru faire un ouvrage utile en publiant mon livre *in usum scholarum*. Réunir à l'usage des cours et exercices universitaires tous les éléments nécessaires pour la *recensio* du texte, voilà le plan que j'ai tâché de suivre et que j'ai cru suffisamment accusé par l'ordonnance même de mon édition. Certes, je suis loin de penser avoir fait un ouvrage accompli en tous points. Mais si M. T. « ne peut dire que mon livre soit bien fait, » si selon lui « le plan ne saurait être loué, » s'il ajoute : « ce qui manque le plus à ce travail, après l'originalité, c'est un caractère déterminé, c'est d'être approprié à un usage précis », — c'est à bon droit que j'attribue ces jugements au malentendu signalé par moi plus haut.

Veuillez agréer, etc., Alfred Schöne.

Gotha, le 8 août 1876 (1).

Paris, 13 octobre 1876.

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction de la *Revue Critique*,

Dans mon article sur l'édition de M. Schöne, j'ai voulu dire, et j'ai dit, bien ou mal, avec une connaissance fort imparfaite, je l'avoue, de l'organisation des études en Allemagne, que ce livre serait utile aux étudiants de toute catégorie aussi bien qu'aux savants, et ne suffirait aux uns pas plus qu'aux autres. Je l'ai dit et le maintiens : car je crois l'avoir prouvé. Vos lecteurs apprécieront.

Agréez, etc., Ed. Tournier.

Gontaud, 12 octobre 1876.

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction,

Dans l'article n° 198 de la *Revue Critique* du 7 de ce mois sur la nouvelle édition des œuvres philosophiques de Leibniz, notre collaborateur Y. cite (p. 231) cette phrase d'une lettre à Foucher : « Il vaut mieux envoyer « des imprimez que des manuscrits, car les imprimez se peuvent communiquer à plusieurs personnes et sont *deffendus* par quelques-uns, » ajoutant : « Je ne comprends pas du tout *deffendus*, et je ne devine

1. M. Tournier était en voyage lorsque nous avons reçu la lettre de M. Schœne, ce qui explique le retard apporté à sa publication. (*Réd.*)

pas le mot qu'il faudrait substituer. » Je crois avoir deviné ce mot, et je propose tout simplement de lire *répandus*. Le sens devient ainsi très clair, et l'on reconnaîtra qu'il était facile de confondre l'un avec l'autre deux mots qui ont chacun à peu près le même nombre de lettres (9 d'une part, 8 de l'autre), et, parmi ces 8 ou 9, 5 lettres communes.

Agréez, etc., T. DE L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 13 octobre 1876.

L'Académie nomme deux commissions chargées de choisir des sujets de prix tirés, l'un de l'histoire du Moyen-Age, l'autre de l'Antiquité. MM. Hauréau, Deloche, Thurot, Jourdain, sont désignés pour faire partie de la première. La deuxième est composée de MM. Egger, Léon Renier, Naudet, Quicherat.

M. Th. H. Martin continue la lecture de son mémoire sur Anaxagore. Le philosophe grec avait moins établi son système astronomique sur des observations scientifiques que sur de simples hypothèses destinées à rendre compte, bien ou mal, des apparences. Il distinguait les planètes des étoiles, et voyant qu'elles ne se lèvent pas toujours au même point de l'horizon, il expliquait cette variation dans leur révolution diurne par la résistance de l'air froid qui les fait un peu rétrograder vers le Sud. Avec Thalès il connaissait la vraie cause des éclipses de soleil, et avec Anaximène celle des éclipses de lune. Mais à des idées justes il en méla beaucoup de fausses que Théophraste a rapportées. C'est ainsi qu'il admettait l'existence de certains astres obscurs capables, eux aussi, de causer des éclipses lunaires. Un aérolithe tomba de son temps à Ægos Potamos, et l'on prétendit dans la suite qu'Anaxagore avait prédit ce phénomène. Il suffit de remarquer qu'il n'était pas capable de calculer le retour périodique des éclipses. Comment donc aurait-il connu à l'avance ce qui est inaccessible au calcul. A son avis, les comètes étaient la réunion de plusieurs planètes. Il croyait à l'indivisibilité de notre monde, et se séparait sur ce point de la doctrine d'Empédocle. Les mers actuelles ne sont pour lui que le résidu d'eaux diluviennes qui inondaient autrefois la terre et pourront encore une fois la recouvrir. D'autres témoignages donnent également à penser qu'il croyait à la destruction de la terre par le feu. D'après d'autres auteurs, au contraire, il croyait que la terre n'a rien à craindre ni de l'eau, ni du feu, et qu'elle durera éternellement.

Anaxagore eut un disciple, Archelaus. Celui-ci admit un certain nombre des opinions de son maître, et en modifia quelques autres. La terre est portée par l'air, l'air lui-même est maintenu en place par le feu tourbillonnant qui l'enveloppe. Notre terre est sphérique, elle est aussi concave : voilà pourquoi les fleuves rayonnant vers le centre versent sans fin des eaux qui ne se perdent pas. L'explication est mauvaise sans doute, mais pour un ancien ne connaissant que le bassin de la Méditerranée, elle n'était pas sans quelque apparence de fondement. La théorie semblait se vérifier par la pratique.

M. E. Desjardins lit un discours sur *Le pays gaulois et la patrie romaine* qui sera à l'ordre du jour de la séance publique annuelle du 3 novembre. Ainsi que l'a dit Rutilius Namatianus, un Gaulois, Rome s'était assimilé le monde après l'avoir conquis. Cette proposition a été longtemps admise sans conteste. Elle n'est en effet que l'exacte constatation de la réalité. De nos jours cependant, des écrivains emportés par un patriotisme rétrospectif ont essayé de la renverser. Cet effacement absolu de la patrie gauloise, cette romanisation rapide d'un peuple que César avait eu tant de peine à vaincre, leur semblent peu croyables. Rome n'avait pas en face d'elle un peuple. La *patrie* gauloise n'est qu'une conception moderne. Tout au plus pourrait-on croire qu'elle naquit à Alésia, mais pour y mourir aussitôt. On ne le sait que trop, la Gaule était divisée, et c'est de là que l'ennemi tira ses plus grands avantages. Il y eut des peuples gaulois et non un peuple gaulois. Le lien de solidarité qui les réunissait parfois fut brisé par la politique romaine, conformément aux traditions du sénat. On ne donna pas de patrie aux vaincus, le *pays* leur fut laissé. C'était d'une grande habileté. Une patrie gauloise eût porté ombrage à Rome, une patrie municipale suffisait aux Gaulois et n'inspirait aucune crainte aux vainqueurs. Chaque cité en effet possédait une constitution différente de celle des cités voisines, d'où rivalité d'intérêts, impossibilité d'accord et d'union. Que si par hasard une ligue venait à se former, le châtiment était prompt et terrible, des populations entières, hommes ou femmes, étaient transportées dans des régions lointaines. Rome savait vaincre et utiliser les soulèvements. Du reste, le municipe établi au lendemain de la conquête, avec peu de droits et beaucoup de charges, n'était pas le lot immuable des vaincus. Une récompense parcimonieusement accordée, péniblement achetée par une fidélité à toute épreuve, était promise aux peuples soumis : c'était d'abord le droit de commerce avec Rome, l'obtention des droits civils, enfin les droits de cité romaine. Quels furent les résultats de ce système on le voit par ce fait que, dès l'époque d'Auguste, il n'y avait pas de légion en Gaule. Les armées d'observations établies sur le Rhin, ne contenaient pas les Gaulois, elles avaient mission de les défendre des Germains.

M. Bréal est désigné pour lire à la séance des cinq académies (25 octobre) son mémoire *sur quelques théories récentes relatives à la langue indo-européenne*.

M. Renan présente de la part de l'auteur, M. L. Marcel Devic, un *Dictionnaire étymologique des mots français d'origine orientale*, (*arabe, persan, turc, hébreu, malais*). Paris, impr. nat., 1876, in-8°.

J. Bauquier.

ERRATA.

N° 41, *Sommaire*. Au lieu de *Liebniz* : lisez *Leibniz*. — P. 231. av. dernière ligne, lisez *justifie*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44. — 28 Octobre — 1876

208. — **Voyage de la Haute Egypte.** Observations sur les arts égyptien et arabe par M. Charles Blanc, membre de l'Institut, avec 80 dessins par M. Firmin Delangle. — Paris, 1876, Renouard, in-8°, 368 pp.

Le livre est agréable à lire : je regrette qu'il ne soit pas toujours exact dans le détail archéologique. L'auteur est tombé dans un défaut fréquent chez les écrivains qui ne peuvent pas se renseigner directement aux sources originales : il a pris des erreurs anciennes pour des vérités nouvelles et des hypothèses plus que douteuses pour des faits solidement établis. Champollion le Jeune a pu croire, d'après les peintures des tombes royales de Thèbes, que le calendrier égyptien avait été institué 3285 ans juste avant notre ère : les documents sur lesquels il s'appuyait sont si peu irrécusables, que son système astronomique est aujourd'hui complètement abandonné. Abandonnée aussi est l'hypothèse qu'il avait émise au sujet des tables astronomiques du tombeau de Ramsès V. Il pensait y reconnaître un traité des constellations et de leurs influences sur les parties du corps humain : en fait, c'est un traité du lever, de l'apogée et du coucher des étoiles. Les Egyptiens s'appelaient *Rotou* ou *Lotou* et non pas *Rôt-en-nerôme*, les Asiatiques *Aamou* et non pas *Namou*. Erreurs de détail, si l'on veut, mais quand des erreurs de détail reviennent souvent, et dans un livre adressé à des gens peu versés dans les questions d'archéologie, elles acquièrent par la répétition une importance considérable. Avant de donner une seconde édition, M. Charles Blanc fera bien de réviser le récit de son voyage en compagnie d'un égyptologue de profession ou d'un homme au courant des études égytiennes.

G. Maspero.

---

209. — **Schrifttafeln zur Geschichte der griechischen Schrift und zum Studium der griechischen Palaeographie,** hggben v. Wattenbach. Berlin, Weidmann, 1876. — 1 feuille et 20 planches in-fol. — Prix : 12 fr. 50.

La réputation de M. Wattenbach est faite. Ses ouvrages de paléographie sont entre les mains de tous ceux qui s'occupent de manuscrits grecs ou latins.

Ils sont venus combler une lacune dans la série des livres destinés à l'enseignement. A défaut de son petit *Manuel de paléographie grecque*[1], — auquel il y aurait bien sans doute quelque chose à reprendre ou à ajouter[2], mais qui n'en demeure pas moins un indispensable vade-mecum, — on serait encore obligé, pour acquérir certaines notions, même des plus élémentaires, de recourir à de grands ouvrages de paléographie, toujours coûteux, souvent rares en librairie et enfin peu maniables. Le manuel de M. W., ainsi que les nouvelles planches qu'il vient de publier, ont pour but de permettre au savant de se familiariser avec la lecture des écritures grecques de toute sorte, sans quitter pour cela son cabinet. Ce résultat atteint serait excellent. On regrette que M. W. n'ait point réalisé tout du long son programme.

Les quatre premiers fac-simile du recueil, habilement choisis, nous donnent une idée suffisante de ce que furent la *cursive* et l'*onciale des papyrus*. Mais les quatre suivants ne peuvent nous représenter que très-incomplètement les phases de l'*onciale des parchemins*, dont il faudrait suivre le développement siècle par siècle. Si la science des manuscrits en minuscule a été fondée d'une manière définitive par notre illustre Montfaucon, on peut dire que l'histoire de l'onciale n'est contenue que dans les publications, volumineuses et de luxe, du regretté Constantin Tischendorf, lesquelles ne sont point à la disposition d'un grand nombre de personnes. C'est dommage que cette partie soit précisément celle qui a été le plus sacrifiée dans la publication de M. Wattenbach.

La transition de l'onciale à la minuscule nous est rendue sensible par deux documents bien curieux, dont les fac-simile occupent les planches 9, 10 et 11. L'un est une lettre adressée à Pépin-le-Bref par un empereur de Constantinople, reproduite par M. W. d'après Montfaucon et Mabillon ; l'autre, un papyrus, provenant de Ravenne, dont un fac-simile était comme enfoui dans l'édition Kollar des commentaires de Lambécius sur la bibliothèque de Vienne[3] : on y voit plusieurs signatures autographes datant de l'an 680.

Les neufs planches qui restent sont consacrées à la minuscule. Moins bonnes comme exécution que les précédentes — les unes et les autres ont été obtenues par la procédé de la photolithographie, — elles pourront sans doute servir à des exercices de lecture ; au demeurant, elles ne nous aideront guère à apprendre l'histoire de l'écriture grecque. Premièrement, il n'y en a pas une seule dans les neuf qui soit reproduite d'un manuscrit daté,

---

1. *Anleitung zur griechischen Palaeographie*, Leipzig, 1867, in-4°, accompagné de XII planches in-fol.

2. Par ex., on y chercherait vainement les abréviations de τις, de εἶναι, celle de της au XIII[e] siècle, l'emploi de « ω en vedette » pour exprimer la finale ων, etc. On désirerait aussi des renseignements sur l'histoire des observations.

3. Le fac-simile de M. W. ne comprend que les dix-huit premières lignes de la seconde planche de Kollar, c'est-à-dire un peu plus du tiers du tout.

bien que les manuscrits datés ne soient pas si rares, durant tout le règne de la minuscule ! Si la bibliothèque de Berlin n'en possède pas, ce que nous ignorons, attendu que le catalogue des manuscrits grecs de Berlin n'a pas vu le jour, il fallait en chercher ailleurs. En second lieu, M. W. n'a pas toujours pris le soin d'indiquer l'âge, du moins probable, des mss. reproduits, et il lui arrive même d'oublier de nous dire sur quelle matière ils sont écrits.

Enfin, croirait-on que, ni dans les douze planches parues antérieurement comme annexe au Manuel, ni dans le nouveau recueil, il n'y a une seule page de *minuscule abrégée* ? C'est cependant la sorte d'écriture la plus difficile à déchiffrer ; ou même, à vrai dire c'est la seule qui offre quelque difficulté, si nous laissons de côté le cas où, au lieu d'avoir sous les yeux un livre sorti de la plume d'un calligraphe, on a à faire à un brouillon ou à une mauvaise écriture. Mais, du reste, M. W. ne donne, du moins pour ce qui est de la minuscule, que des spécimens de calligraphie.

Pour ne point trop hausser le prix de l'ouvrage, M. W. était forcé de se borner à un petit nombre de planches. Que n'a-t-il alors remplacé les neuf dernières, qui n'ont pas grande utilité, par quatre autres planches d'onciale, qui eussent complété la série du IVe au Xe siècle, et par des fac-simile de minuscule abrégée, échelonnés du Xe au XIVe siècle ? Maintenant, si, comme le désire M. W. et comme nous le souhaitons vivement, le présent fascicule vient à être suivi d'un second, nous espérons que les omissions, assez considérables, qui ont été signalées ci-dessus, pourront être réparées. Dans ce cas, il serait bon aussi que M. W. empruntât quelques pages à ces livres mal écrits auxquels nous faisions tout à l'heure allusion, exécutés le plus souvent par des savants du moyen-âge, non afin d'être vendus, mais pour leur propre usage.

La constitution du texte en onciale abrégée, dont la planche 6 offre] un fac-simile, est assurément fort difficile. A la ligne 10 de ce texte, la lecture σχῆμα n'est admissible qu'à condition de corriger : πᾶν στερεὸν σχῆμα αἱρόμενον, ce qui effacera en même temps un solécisme. — Il. 20 et suiv. : τὰ γοῦν βάρατα.. ἐκ μέσου μὲν αἴρεται σφόδρα εὐχερῶς· περὶ γὰρ τοῦτον < τὸν >[1] τόπον ἐστὶ τὸ κέντρον. ἐκ δ' ἄκρου πάλιν ἧττω (?). Il nous semble qu'on obtiendrait un sens satisfaisant en corrigeant ἧττον (entendez : ἐκ δ' ἄ. π., ἧττον εὐχερῶς αἴρεται). — l. 10 d'en bas : λαμβανόμενοι μετεωρίζομεν nous paraît une lecture plus conforme à ce que l'on aperçoit sur le fac-simile que λαμβάνομεν οἱ μετεωριζόμενοι, et répond également bien aux exigences du sens. — l. 9 d'en bas : au lieu de μετεωρίσαι < πρὸς > ὃν κτλ. que propose M. W., nous croyons lire sur le fac-simile μετεωρίσαι ὑπὲρ ὃν κτλ. (ὑπὲρ étant représenté par une abréviation connue). Voici, au surplus, comment on pourrait peut-être donner tout ce passage : τὸ γὰρ κρεμαστόν, ἰσορροπούντων μὲν τῶν ὑποκειμένων βαρῶν, εὐχερῶς λαμβανόμενοι μετεω-

---

1. Nous plaçons entre crochets obliques < > les mots qui manquent dans le manuscrit.

φέρομεν, καὶ μετὰ τὸ μετεωρίσαι ὑπὲρ ὃν ἂν βουλώμεθα τόπου μήτε (?)..... < μὴ ἴσας > θέντος δὲ τοῦ < ὅπλου ἐκ τοῦ > κέντρου (cp. ll. 12-13) μηδὲ ἰσορροπούντων τῶν ὑποκειμένων βαρῶν, δυσχερῶς κτλ.

Nous ne nous arrêterons point à relever quelques légers *lapsus* qui se sont produits dans la transcription des textes en caractères ordinaires[1]. Nous voulons seulement insister, en finissant, sur ce point, que la présente publication de M. Wattenbach pourra rendre de grands services, mais à une condition, c'est qu'elle soit continuée et complétée.

Charles Graux.

---

210. — **Etude critique sur l'orthographe et la prononciation de la langue latine**, par Dr M. Stronck, professeur à l'Athénée. Luxembourg. Imprimerie de Pierre Bruck. 1876. 22 p. 4°.

Cet opuscule est un résumé judicieux des travaux qui ont paru en Allemagne sur l'emploi des lettres *c* et *k* dans l'orthographe latine, et sur le son qu'ont eu dans l'antiquité les groupes *ci* et *ti*. Il est propre à donner des notions saines de ces sortes de problèmes aux personnes qui ne lisent pas l'allemand ; et il peut être d'autant plus utile, qu'un autre travail en français, publié il y a quelque temps à l'étranger, n'a pu répandre sur le même sujet que des idées inexactes et un scepticisme de mauvais aloi.

---

211. — A. Bertolotti. **Benvenuto Cellini a Roma e gli orefici lombardi ed altri che lavorarono pei Papi nella prima metà del secolo XVI.** Milan, Bernardoni. 1875, in-8° 27 p. p. extr. de l'*Archivio storico lombardo*. — Id. **Guglielmo della Porta scultore milanese**. Milan 1875, extr. du même recueil. 30 pp. — Id. **Bartolomeo Baronino da Casalmonferrato architetto in Roma nel secolo XVI.** Casale, tip. sociale del Monferrato. 1876. In-8° 92 pp. — Id. **Arte antica ed artisti.** *Tommaso della Porta scultore milanese e varj artisti lombardi*. Milan, 1876, extr. de l'*Archivio storico lombardo*. 28 pp. in-8°.

En prenant possession de Rome, le gouvernement italien s'est empressé d'établir sous le nom d'Archivio di Stato Romano un grand dépôt destiné à recevoir les innombrables documents qui provenaient soit des anciens ministères pontificaux (finances et justice), soit des corporations religieuses supprimées, soit enfin de certaines études de notaires. Le couvent du Campo Marzo a été choisi pour abriter toutes ces richesses et grâce au zèle et aux lumières de quelques-uns des archivistes, parmi lesquels il faut surtout citer M. A. Bertolotti, l'auteur des mémoires inscrits en tête de cette notice, plusieurs sections importantes ont déjà pu être livrées au pu-

---

1. Citons, comme exemple : « πρ pour πάτηρ » (sic) M. W. voulait évidemment écrire « πηρ pour πατήρ ». Sur le fac-simile, on ne trouvera point πηρ, mais bien πρτ, qui représente πατρός.

blic. Aussi, quoique l'ouverture de l'Archivio di Stato Romano ne remonte qu'à peu d'années, cet établissement a déjà rendu de grands services et fourni la matière de plusieurs travaux importants. Mon collègue de l'Ecole de Rome, M. L. Clédat, qui a eu la bonne fortune d'y pénétrer un des premiers, y a découvert entre autres pièces curieuses l'inventaire de la riche collection d'œuvres d'art du cardinal du Bellay et la correspondance de l'abbé Le Blond, secrétaire du cardinal de Polignac (1732-1759). Il a exposé les résultats de ses recherches dans un article de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (t. XXXVI, 1re livraison, tiré à part sous ce titre : *Les Archives italiennes à Rome*), et y a dressé la liste des documents relatifs à la France. M. Gregorovius de son côté a tiré parti de quelques registres de la même collection pour ajouter aux deux derniers volumes de l'édition italienne de son histoire de la ville de Rome des notes sur les dépenses de table des papes. Dans un second travail publié dans l'*Historische Zeitschrift* [1], il a fait connaître l'organisation des archives en question. Un autre étranger, M. Mazière-Brady y a puisé, en partie du moins, la matière de son ouvrage sur les évêques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande [2]. Enfin j'y ai moi-même recueilli un grand nombre de notices inédites sur l'histoire de l'art à la cour des papes au XVe et au XVIe siècle.

Parmi les recherches entreprises dans les archives romaines par les savants italiens, celles de M. A. Bertolotti tiennent le premier rang. Elles sont presque toutes relatives à l'art de la Renaissance. L'auteur en a consigné une partie dans les quatre brochures dont nous allons nous occuper ; le reste a paru dans l'*Archivio storico artistico archeologico e letterario della città e provincia di Roma*, dirigé par M. Gori, dans le *Giornale di Erudizione artistica* de Pérouse et dans plusieurs autres périodiques. Lorsque ces matériaux seront réunis en volume, il n'y aura pas de répertoire plus utile pour la connaissance de l'art et des artistes romains.

M. Bertolotti s'est donné pour mission spéciale d'explorer la section des archives connue sous le nom d'archivio criminale. C'est là qu'il a trouvé les documents relatifs à l'assassinat de B. Baronino, l'un des architectes du palais Farnèse et l'un des principaux auteurs de la « vigne du pape Jules », située en dehors de la porte du Peuple. On ne connaissait guère cet artiste que par son inscription funéraire placée au Panthéon et par le buste qui se trouve au Capitole. Les investigations auxquelles M. Bertolotti s'est livré non seulement à Rome, mais encore à Turin et à Casal, lui ont permis de compléter sa biographie au moyen d'un certain nombre de renseignements authentiques.

Dans le mémoire sur Benvenuto Cellini l'auteur a éclairé d'une lumière

---

1. *Das Rœmische Staatsarchiv, Separatabdruck aus der historischen Zeitschrift* XXXVIe vol. Munich. 1876.

2. *The Episcopal Succession in England Scotland, and Ireland a. d. 1400 to 1875*. 3 vol. Rome, 1876.

nouvelle l'existence que le célèbre orfèvre florentin menait à Rome ; il a trouvé la date exacte de son entrée au service du pape, de son emprisonnement, ainsi que les détails de l'assassinat commis par lui sur son confrère Pompeo de Capitaneis. Il nous fait en même temps connaître le milieu dans lequel il vivait et réussit à fixer l'identité de beaucoup d'artistes ou d'amateurs nommés dans ses mémoires et dans son traité d'orfèvrerie. Depuis la publication de cet opuscule, de nombreuses autres découvertes ont été faites par M. Bertolotti lui-même. La plus importante d'entre elle est l'inventaire de la boutique de Benvenuto en 1538. Ce document communiqué en premier lieu à la *Gazette des Beaux-Arts*, qui l'a inséré dans la livraison de février 1876, vient de paraître de nouveau dans l'*Archivio* de M. Gori. Il serait à souhaiter que M. Bertolotti réimprimât son premier mémoire en y faisant entrer les pièces qui ont surgi depuis, de manière à nous donner un travail d'ensemble sur la vie et l'œuvre d'un artiste intéressant à tant de titres divers.

Les mémoires sur les deux sculpteurs milanais, Guglielmo et Tommaso della Porta, nous apportent également une ample moisson de faits nouveaux presque tous empruntés, cette fois-ci encore, à la section judiciaire des archives de Rome. Une analyse de ces mémoires nous entraînerait trop loin ; il nous suffit d'avoir signalé à nos lecteurs l'activité qui règne en ce moment sur les bords du Tibre. Bientôt, grâce à l'ouverture des archives d'Etat et grâce au dévouement de chercheurs aussi consciencieux et aussi heureux que M. Bertolotti, l'histoire de l'art romain de la Renaissance n'aura plus rien à envier à celle des villes les plus favorisées de l'Italie.

Eug. Müntz.

---

212. — Baumgarten, **Jacob Sturm.** Rede gehalten bei Uebernahme des Rectorats der Universitaet Strassburg. Strassburg, Trübner, 1876, 34 p. 8°.

Parmi les hommes d'état de la petite république de Strasbourg, aucun n'occupe un rang plus élevé dans l'histoire que Jacques Sturm de Sturmeck, l'éminent consul ou *Stettmeister* qui fut le correspondant et le conseiller de François Ier et de Charles V, le directeur de la politique strasbourgeoise pendant plus de trente ans, le fondateur de tous les grands établissements d'instruction comme des collections scientifiques de sa ville natale, l'organisateur principal non seulement de la réforme à Strasbourg, mais du parti protestant dans l'Allemagne entière, l'ami de Zwingle, de Sleidan, de Jean Sturm l'humaniste et de tant d'autres personnages connus de son temps. Par une bizarre injustice du sort, cet homme, qu'on peut appeler illustre, attend encore un biographe. Les matériaux pour écrire sa vie ne manquent pas. Quel que soit le nombre des documents qui ont péri avec les bibliothèques de Strasbourg, il reste aux archives de la ville assez de pièces émanant en partie de Sturm lui-même, pour retracer son image. Les archives de Zürich, de Marbourg, et d'autres encore, offriraient certes des trésors iné-

dits au savant laborieux qui tâcherait de nous retracer le tableau de cette vie et de l'époque où, grâce à Sturm lui-même, Strasbourg jouait un rôle politique qui dépassait de beaucoup ses forces naturelles ou l'étendue de son petit territoire.

M. Baumgarten, professeur d'histoire à l'Université de Strasbourg, et connu surtout par son *Histoire de l'Espagne moderne*, n'a pas essayé de combler cette lacune de l'histoire d'Alsace. Trouvant avec raison que les courtes notices consacrées jusqu'à ce jour à Sturm étaient trop insuffisantes, il a voulu ramener l'attention sur le stettmeistre du XVIe siècle et, dans les limites d'un discours académique, il a tenté d'esquisser principalement le rôle politique joué par Sturm dans les affaires intérieures de l'Allemagne protestante. Cette étude, malgré sa forme oratoire, fondée sur l'étude d'un certain nombre de documents inédits, fournit une série de traits nouveaux pour le portrait de Sturm. Elle est fort bien écrite, ce qui n'est point un mérite assez commun pour que nous nous dispensions de le relever ici, et elle fait naître le désir de voir M. B. reprendre son sujet avec des développements nouveaux, poursuivre ses études dans les archives de Strasbourg, et remplir ainsi lui-même la lacune regrettable qu'il signale avec raison dans son discours. R.

---

213. — **Bibliographie Cornélienne ou description raisonnée de toutes les éditions des œuvres de Pierre Corneille, des imitations ou traductions qui en ont été faites, et des ouvrages relatifs à Corneille et à ses écrits** par Emile Picot. Paris, Auguste Fontaine, 1876, in-8° carré de XV-552 p. — Prix: 25 fr.

Corneille inconnu, par Jules Levallois. Paris, Didier, 1876, in-8° de XIII-382 p. — Prix : 7 fr.

M. Picot remarque tout d'abord (p. V) que, « malgré les travaux de M. Taschereau, malgré la publication si consciencieuse, et, l'on peut le dire, définitive, de M. Marty-Laveaux, les éditions originales de Corneille sont beaucoup moins bien connues que celles de Molière et de Racine, parce qu'elles n'ont pas eu la bonne fortune d'être aussi bien décrites par le savant auteur du *Manuel du Libraire*. » Désormais rien ne sera plus facile que d'arriver à la parfaite connaissance non seulement des éditions publiées du vivant de Corneille, mais encore de tout ce qui concerne la vie et les œuvres de ce grand homme. Grâce au travail de M. P., travail où l'on trouvera bien peu de lacunes et encore moins d'erreurs, les bibliophiles ont sous la main, dans un beau volume, des milliers d'indications classées avec un ordre parfait [1], et où l'érudition la plus précise est accompagnée

---

1. La *Bibliographie Cornélienne* est divisée en 1585 articles. La *Table alphabétique des auteurs cités* n'occupe pas moins de 21 pages à deux colonnes (p. 523-544), et la *Table des imprimeurs et des libraires français ou étrangers* remplit les pages 545-552. Signalons, en tête du volume dont le papier et l'impression sont admirables, la reproduction du portrait de Corneille de Michel Lasne (par le procédé de M. Armand Durand), portrait qui est à la fois le plus ancien et le moins connu.

d'une sagacité et d'un bon goût qui ne laissent rien à désirer. Cet éloge, quelque grand qu'il soit, n'est que l'expression de la stricte vérité, et je rappellerai que, dans une récente séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un juge d'une immense autorité, M. Ad. Regnier, n'a pas autrement parlé du livre qu'il était chargé d'offrir à la savante compagnie.

Si ce livre avait été purement bibliographique, s'il avait renfermé un simple catalogue des ouvrages composés par Corneille et sur Corneille, on aurait pu se contenter de vanter le soin patient, le zèle infatigable, la minutieuse exactitude de l'auteur. Mais comme ce livre contient, de plus, d'excellents chapitres d'histoire littéraire, où les observations les plus fines se joignent aux observations les plus judicieuses, il faut bien louer le critique au moins autant que le bibliographe. On doit le louer d'autant plus que, venant après tant d'autres, il a eu le mérite de consigner, dans ses notices historiques sur les ouvrages du créateur de l'art dramatique en France, de l'*aîné de la famille*, comme l'appelle spirituellement l'auteur anonyme d'une *épître* à Corneille (1779)[1], des détails qui n'avaient pas encore été publiés, et qu'il a pris la peine de chercher dans les manuscrits de la Bibliothèque Nationale et dans les plus rares recueils imprimés des dépôts publics et des collections particulières. Tels sont les détails relatifs aux représentations de quelques-unes des pièces de Corneille [2]. En ce qui regarde spécialement la bibliographie, M. P. a distingué le premier les diverses éditions de *Nicodème* (nos 65 et 66), celles de *Sophonisbe* (nos 82 et 83), et le premier aussi, il a donné une suite complète des éditions collectives (nos 98-113). Ce qui vaut encore mieux que ces indications nouvelles, ce sont des vers de Corneille à Dassoucy (p. 208) retrouvés par l'heureux chercheur dans un livre singulièrement oublié du poète burlesque (*Airs à quatre parties*, Paris, Robert Ballard 1653)[3]. Les curieuses citations, du reste, abondent, pour ainsi dire, à chaque page, et ce n'est pas une des moindres parures de la *Bibliographie Cornélienne* que ces extraits si bien choisis de tant d'ouvrages et d'opuscules qui appartiennent à toutes les époques et à tous les pays, où, par exemple, après avoir lu (p. 467) les injurieuses strophes du pamphlet attribué par Corneille à Mairet (*L'auteur du vrai Cid espagnol à son traducteur françois* 1637) [4], on trouve (p. 484) une piquante analyse du discours de

1. Cette épître est citée (p. 500) sous le no 1482.

2. Voir surtout (p. 113-115) le compte-rendu de la première représentation de *Pulchérie*, tiré d'une *Lettre en vers* de Robinet, du 26 novembre 1672.

3. « Si l'on venait à découvrir des vers inédits du grand Corneille, » dit M. Jules Levallois, au début de sa *Préface*, « cette bonne fortune produirait une vive émotion dans le monde des lettres, et serait célébrée avec éclat, — la pièce mise en lumière n'eût-elle d'ailleurs rien de particulièrement remarquable. La curiosité satisfaite ajouterait au plaisir littéraire ou même, au besoin, y suppléerait. »

4. M. P. n'a pas mentionné un autre ouvrage anonyme de Jean Mairet, publié à Paris, également en 1637 : *Discours à Cliton sur les observations du Cid, avec un traité de la disposition du poème dramatique et de la prétendue règle des vingt-quatre heures* (in-8o de 103 p.) — Ni M. P., ni M. Levallois, n'ont accordé la moindre attention à ce qu'a écrit sur Corneille et Richelieu l'abbé Irailh, *Querelles littéraires*, 1761, 4 vol. in-12.

réception à l'Académie française de M. Alexandre Dumas (1875). Entre toutes ces citations si riches et si variées, on remarquera (p. 469) celle que M. P. emprunte à la *Deffense du Cid*, la pièce fameuse si longtemps en vain cherchée par M. Taschereau et par M. Marty-Laveaux. Ce dernier critique, renonçant à décrire *de visu* l'opuscule, s'était résigné à le faire connaître d'après des notes manuscrites de Van Praet. L'exemplaire que M. P. a fini par découvrir se cachait à la bibliothèque Sainte-Geneviève (Y 458[3] Rés.).

M. P., qui parle avec une grande modestie de son travail (p. 12), et avec une grande reconnaissance de ses collaborateurs (p. p. 6. 10, 11), serait, j'en suis sûr, le premier à me reprocher de ne pas reporter une bonne part de mes éloges sur M. le baron James de Rothschild, auquel est due la première idée de la *Bibliographie Cornélienne*, et qui a mis à la disposition de l'auteur toutes les ressources de sa magnifique bibliothèque[1] et toutes celles de son vaste savoir.

Le titre donné par M. Jules Levallois à son ouvrage ne veut pas dire un Corneille que personne ne connaît, mais bien un Corneille que peu de personnes connaissent. M. L., comme il l'annonce (*préface* p. 3 et 4) s'est adressé à « certaines œuvres du poète qu'un fâcheux concours de circonstances a reléguées dans l'ombre et qu'enveloppe un injuste oubli. » Il a trouvé « dans le Corneille publié des parties très agréables ou très nobles, très judicieuses ou très audacieuses, » que de soi-même le lecteur n'irait pas y chercher, et, tout en mettant en lumière ces « pages spirituelles, sensées, éloquentes, » il s'est appliqué « à dissiper l'espèce de réprobation qui pèse à tort, » selon lui, « sur diverses productions de Corneille. »

Le livre, on le voit déjà, est plus littéraire que biographique. Cependant M. L., tout en reconnaissant que MM. Taschereau, Marty-Laveaux, Edouard Fournier, n'ont presque rien laissé à dire sur la vie de Corneille, croit qu'il y a quelque profit à tirer, à certains égards, des « recherches actives et ingénieuses auxquelles dans toute la Normandie et principalement dans sa ville natale se sont livrés à son sujet, les compatriotes du poète. » M. L. est lui-même un compatriote de Corneille, et son origine lui a permis de connaître mieux qu'un autre les travaux spéciaux consacrés de nos jours par les Rouennais au poète qui jette tant de gloire sur la Normandie. C'est ainsi que, comblant une des petites lacunes de la *Bibliographie Cornélienne*, il cite (p. 78) un ouvrage de M. Eugène Noël (*Rouen, promenades et causeries*, 1872), où se trouvent deux chapitres sur la vie familiale et provinciale de Pierre Corneille, sur ses relations avec Molière et les pa-

1. Sans compter les rarissimes plaquettes de cette inappréciable collection, M. P. a eu communication d'une lettre autographe de Huet à Ménage, du 17 août 1663, dont il nous communique à son tour (p. 180) un passage important, d'après lequel il a pu fixer approximativement la date du *Remercîment au Roy* par Corneille (été de 1663).

rents de Pascal[1]. De son côté, M. P. complète aussi parfois le travail de M. L. Ce dernier critique, au sujet de *La Suite du Menteur*, pièce qu'il vante un peu trop, je le crains (p. 97 et suiv.), se demande (p. 109.) si la représentation est de 1643 ou de 1644, et il ajoute : « *Grammatici certant*. Répétons-le une fois pour toutes. Rien n'est moins fixé, plus flottant que la chronologie du théâtre de Corneille. » Or, M. P. établit (p. 46) que la *Suite du Menteur* fut jouée à la fin de 1643, sur le théâtre du Marais, par les mêmes acteurs qui donnèrent le *Menteur*.

Pour qu'on se forme une idée des surprises que le livre de M. L. réserve à la plupart de ceux qui ont le mieux étudié l'histoire littéraire du XVII[e] siècle, je reproduirai ce passage (p. 44-45) : « On cite fréquemment l'éloquente tirade qu'il [Rotrou] a consacrée, dans *Saint-Genest* à l'éloge de Corneille, mais l'épitre placée en tête de *la Veuve* n'a pas été remarquée. Elle est cependant fort curieuse et vaut qu'on la signale. *Saint-Genest* date de 1646. A cette époque, Corneille avait produit la plupart de ses chefs-d'œuvre. *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Pompée*, *le Menteur*, *Rodogune*, étaient en possession de la scène. Rendre publiquement justice à leur auteur pouvait être un acte méritoire et généreux, notamment de la part d'un confrère. Ce n'était point une preuve de divination. Il y a, au contraire, une sorte d'accent prophétique dans l'épitre écrite vers 1633, qui précède *la Veuve*. Il est surprenant que les commentateurs n'aient point songé à la relever. Elle tranche sur l'insignifiance des autres hommages avec lesquels on a eu le tort de la confondre ; elle s'en détache par la vigueur, par le feu de l'expression, par je ne sais quoi de mâle et de fier. »

On lira avec un plaisir particulier le chapitre intitulé : *Les amours de Corneille* (p. 143-199). Les trois personnes successivement aimées par celui dont la main

crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna,

sont Marie Courant, qui devint plus tard Mme Thomas du Pont, Mlle Milet (dont l'anagramme est *Mélite*), et la belle actrice, Mlle Du Parc[2], qui fut la femme de René Berthelot, Le *Gros-René* du *Dépit amoureux*, et qui, dit-on, n'aurait laissé insensibles ni La Fontaine, ni Molière, ni Racine[3]. A l'histoire des amours de Corneille se mêle l'histoire de son mariage qui pa-

1. M. L. cite encore (p. 252) un opuscule qui manque aux énumérations si copieuses de la *Bibliographie Cornélienne*: *Pierre Corneille patriote*, par M. Edmond Douay.

2. Ses noms de jeune fille étaient Marquise Thérèse de Gorle. On s'est demandé (voir notamment Jal, *Dictionnaire critique*, au mot *Parc*) ce que signifiait le mot *Marquise* ajouté au prénom Thérèse. A cette question, que M. Jal laissait indécise, M. L. répond (p. 166) que c'était à la fois une sorte de prénom et un surnom. Mais *Marquise* n'est-il pas tout simplement le même nom que *Marquèse*, lequel était autrefois assez répandu ?

3. Au sujet de tant d'illustres conquêtes, il était impossible que l'on ne rappelât pas le joli vers d'une des victimes :

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Voir la *Chronique théâtrale* du *Temps* (31 janvier 1876).

raît avoir été plutôt un mariage de raison qu'un mariage d'inclination. Ecoutons sur ce point délicat M. L. (p. 157) : « Le peu que l'on sait des circonstances qui précédèrent cette union est dans toutes les mémoires. Quelques lignes de Fontenelle ont créé une légende à laquelle l'érudition moderne portera peut-être atteinte, mais qui, jusqu'à présent, n'ayant pu être contrôlée, n'a pas été contredite. S'il faut confesser une impression qui m'est personnelle, je dois déclarer que plus j'ai examiné les rapports de Corneille avec Richelieu [1], plus j'ai conçu de doutes sur le rôle déterminant qu'on attribue à celui-ci dans le mariage du poète. Si, comme Fontenelle l'affirme, ce fut un mariage d'amour, il me semble qu'on aurait surpris çà et là dans les œuvres de l'écrivain quelques témoignages de reconnaissance qui font complètement défaut. Loin de là, nous verrons que Corneille, le moins haineux des hommes, n'a eu jusqu'en sa vieillesse qu'une haine implacable, et que l'objet de cette haine était Richelieu. La pensée qu'il devait Marie de Lampérière au tout puissant cardinal aurait dû désarmer sa rancune, mais la lui devait-il effectivement, et sur ce point, comme sur tant d'autres, la prétentieuse légèreté de Fontenelle ne s'est-elle pas jouée de notre crédulité ? »

Le livre de M. L., écrit avec plus de verve et d'éclat que de pureté [2], est, en somme, un livre où il y a peu à reprendre et beaucoup à louer. Mais, tout en rendant justice aux qualités les unes solides, les autres attrayantes, qui ont déjà valu à *Corneille inconnu* un brillant succès, je ne puis m'empêcher de dire que j'aimerais bien mieux avoir fait la *Bibliographie Cornélienne.*

T. DE L.

---

214. — **Der serbisch-ungarisch Aufstand vom Jahre 1735,** von Emil Szavits. In-8° de 51 p. Leipzig, Schmaler et Pech.

Cet opuscule est une thèse de doctorat en philosophie présentée à l'université de Leipzig : nous ne savons s'il a valu à son auteur le titre de docteur ; chez nous un travail de ce genre ne suffirait pas. Ce qui fait l'intérêt du travail c'est que l'auteur — un serbe hongrois — a mis en œuvre un certain nombre de documents serbes et hongrois non accessibles aux publicistes allemands. L'épisode qu'il raconte est un des infiniments petits de

1. Tout le chapitre *Des rapports avec Richelieu* (p. 231-256) est excellent. Je regrette seulement que M. L. y ait montré (p. 239) une connaissance si imparfaite de la biographie du savant Claude Sarreau, l'ami et le correspondant de Corneille. Comment n'a-t-il pas su que Sarreau avait été pourvu, tout jeune encore, d'une charge de conseiller au parlement de Rouen, d'où il fut transféré à Paris en 1630 ?

2. On y censurerait quelques phrases d'un goût douteux, celle-ci, par exemple, (p. 95), où les images sont par trop incohérentes : « Plus tard, lorsque les digues « furent rompues, lorsque l'ère des réhabilitations eut sonné, etc. » Est-il besoin d'observer qu'une *ère* ne *sonne* pas ? — J'ai encore noté (p. 6) une *complexité touffue* qui ne me paraît pas très française.

l'histoire ; l'auteur se propose de mettre en relief la politique ambiguë du cabinet de Vienne à l'égard des Serbes de Hongrie, et ses efforts pour les convertir à l'*Union* avec l'église catholique. De là, en 1735, l'insurrection qui éclate sous le commandement du colonel Pierre Iwanovicz Szegedinatz, insurrection bientôt étouffée dans le sang de ses chefs et qui a pour résultat l'émigration d'un certain nombre de Serbes en Russie.

Cette brochure complète, sur certains points, l'excellente histoire des *Serbes de Hongrie* (Prague 1873) dont l'auteur (anonyme) est M. Emile Picot. Ceux qui possèdent le livre de M. Picot feront bien de se la procurer.

On peut s'étonner que M. Szavits, qui fait preuve d'un patriotisme serbe fort enthousiaste, ait adopté pour tous les noms l'orthographe hongroise.

L. L.

---

215. — **Aus und über England**, von Karl HILLEBRAND. Berlin, R. Oppenheim. 408 p. in-8°. Prix: 6 fr.

Ce livre fait suite aux deux volumes que M. Hillebrand a publiés précédemment sur la France. Il contient trois parties : la première est une série de vingt lettres écrites d'Angleterre en 1873 ; dans la seconde sont réunis un certain nombre de jugements portés sur la France par des écrivains anglais ; la troisième n'est formée que de deux articles, l'un sur Fielding, l'autre sur Sterne, qui ont déjà paru en français, le premier dans la *Revue des Cours*, le second dans le *Journal des Débats*, et que l'auteur nous offre en traduction allemande, afin, dit-il, que le regard du lecteur, longtemps fixé sur l'Angleterre actuelle, puisse se reposer une dernière fois sur le tableau des mœurs d'autrefois.

Le caractère du livre est à la fois politique et littéraire. Or on sait quelles sont, en politique, les opinions de M. Hillebrand. Il est partisan de la conquête prussienne qui depuis 1866 a changé la face de l'Europe. Il est hostile, par conséquent, à toute force morale ou matérielle qui pourrait menacer dans l'avenir la constitution actuelle de l'Allemagne. Il n'aime pas la Révolution française ; il n'approuve ni les réformes politiques qu'elle a fait adopter à une partie de l'Europe, ni le mouvement social dont elle a été le point de départ. La répugnance de M. Hillebrand pour tout ce qui touche aux idées démocratiques fausse parfois son jugement. Elle se remarque trop, par exemple, dans les trois lettres qu'il a consacrées à Stuart Mill. Il eût été intéressant de montrer les liens qui existent entre la philosophie de Mill et sa politique, et de rechercher jusqu'à quel point ses théories sociales répondaient aux préoccupations d'une partie de la société anglaise. Mais M. Hillebrand ne voit dans le fondateur du positivisme anglais qu'un raisonneur abstrait, complètement dépourvu d'expérience, et le plus souvent en contradiction avec lui-même. Il ne fait grâce qu'à son petit livre sur la Liberté, et encore il en fait honneur à une inspiration étrangère. Nous croyons qu'il y a là tout au moins un excès de sévérité.

Nous aimons mieux les pages qui précèdent, celles qui ouvrent le volume, et où l'auteur fait à grands traits le tableau de la société anglaise, où il passe en revue les classes qui ont dirigé jusqu'ici le mouvement national, ou qui sont appelées à le diriger un jour. Rien n'est assurément plus digne de l'attention et du respect de l'historien, que cette aristocratie active et intelligente qui a gouverné l'Angleterre pendant plus d'un siècle. Mais il est également hors de doute que les traditions qui ont fait sa force commencent à s'éteindre. Elle perd, avec la possession exclusive du pouvoir, ce sentiment de responsabilité que le pouvoir engendre dans les natures sérieuses ; elle tend à devenir une noblesse de salon, comme le sont devenues avant elle les aristocraties du continent. Les hommes d'état se recrutent de plus en plus dans la bourgeoisie industrielle et commerciale. Le clergé anglican, cette autre partie de la vieille société anglaise, perd son influence sur une population que les querelles dogmatiques ne passionnent plus ; l'indifférence religieuse profite au catholicisme et aux spéculations philosophiques. Bref, le pivot du monde politique se déplace : la lutte qui partageait autrefois les whigs et les tories se transporte sur un autre terrain, et les deux partis que l'avenir verra aux prises seront sans doute le radicalisme et l'ultramontanisme. Mais ce qui garantira l'Angleterre des chocs violents et des brusques transformations, c'est un sentiment que M. Hillebrand analyse avec beaucoup de sagacité, et qui frappe l'étranger à son premier pas sur le sol anglais : l'attachement aux anciennes institutions, le souvenir permanent de ce qui a fait la grandeur du pays, et un certain sens historique, gage de l'immutabilité du caractère national.

Les dix premières lettres forment, à notre avis, la partie forte et originale du livre. Elles se terminent par un vivant portrait de Palmerston, ce dernier représentant de la vieille politique anglaise. Tout en parlant de l'Angleterre, M. Hillebrand regarde souvent la France, et il pense toujours à l'Allemagne. Les comparaisons qu'il établit sont celles d'un observateur instruit et attentif, lorsqu'elles ne sont pas déterminées par le préjugé national. M. Hillebrand usait fréquemment, dans ses études sur la France, de ces formules qui prétendent résumer en quelques mots le caractère d'une nation : elles sont plus rares dans le présent volume, mais on les rencontre encore çà et là, blotties dans un coin de phrase. M. Hillebrand remarque, par exemple, (p. 13-14), que « l'Anglais s'accoutume plus facilement à la vie française qu'à la vie allemande, mais qu'au fond il éprouve plus de sympathie pour l'Allemagne que pour la France. » Et quel est le motif de cette sympathie ? C'est que « l'Anglais estime la patience, la véracité, la modestie, à plus haut prix que son voisin celtique, pour qui ces trois vertus germaniques sont presque des défauts. » La modestie — si nous avions jamais été tentés d'accuser les Allemands de ce défaut-là, les écrivains contemporains de l'Allemagne nous en auraient ôté l'envie. Ailleurs (p. 171) M. Hillebrand nous montre Dickens, à Paris, se sentant mal à l'aise au milieu des Français, et « regrettant l'atmosphère plus rude de la véracité ger-

manique. » M. Hillebrand fait-il allusion à ces formes de politesse qui font partie de notre conversation, et qui ne proviennent après tout que d'un fonds de bienveillance, aliment nécessaire de la vie sociale ? Ou pense-t-il sérieusement qu'on soit plus ami de la vérité parce qu'on a le bonheur d'être de race germanique ? Il est malaisé d'enfermer ainsi des millions d'hommes dans un cercle fatal de vertus et de défauts ; et jusqu'au jour ou la science aura des moyens d'investigation suffisants pour constituer une vraie psychologie des races, de telles distinctions ne peuvent servir qu'à donner un encouragement puéril à la vanité nationale. Nous rangeons dans la même classe de formules cette assertion, développée dans un précédent volume, et répétée ici, que la vie française est le rationalisme organisé : on sait que la même dénomination a été appliquée tour à tour à la vie anglaise et à la vie allemande.

La deuxième partie du livre sert de complément et en quelque sorte de confirmation à la première. L'auteur y passe en revue quelques ouvrages contemporains sur la France : un roman de Bulwer (*The Parisians*), un autre de Grenville-Murray (*The Member for Paris*), le curieux écrit de Fréd. Marshall, *French Home Life*, enfin les Études de Morley sur Voltaire et Rousseau. Les deux premiers retracent les mœurs parisiennes du second Empire ; le troisième se rapporte à une date plus récente ; les Études de Morley semblent des chapitres détachés d'une histoire de la philosophie française au dix-huitième siècle. Les quatre ouvrages nous montrent la vie française observée par des Anglais, et M. Hillebrand a eu l'idée fort ingénieuse d'y chercher à son tour la vie anglaise se peignant par contraste. On se juge soi-même, par la manière dont on juge les autres. M. Hillebrand complète et rectifie en beaucoup d'endroits les observations des auteurs anglais. Nous citerons seulement, comme exemple de rectification heureuse, quelques pages sur la langue française, considérée comme langue de la conversation. Les remarques de M. Hillebrand, jointes à celles de M. Marshall, sur l'éducation française sont également dignes d'attention. On voit combien le livre offre de côtés intéressants : on y trouve tout à la fois l'Angleterre jugée par un Allemand, et la France jugée par des Anglais, c'est-à-dire, en réalité, trois nations peintes en un seul tableau, avec leurs qualités, leurs défauts, et surtout leurs préjugés.

A. Bossert.

VARIÉTÉS.

Note sur une réimpression de la relation de la Floride, par N. Le Challeux (Voyez la *Revue Critique*, n° du 14 octobre 1876).

Dans son compte-rendu de l'*histoire de la Floride française*, par M. Paul Gaffarel, notre collaborateur et ami, M. Tamizey de Larroque, a mentionné (p. 244 et n. 1.) la relation de Le Challeux, tant d'après les réimpressions de Ternaux-Compans et de M. Gaffarel que d'après une an-

cienne édition retouchée. Mais il a négligé de mentionner, sans doute parce qu'il n'en a pas eu connaissance, soit directement, soit par M. Gaffarel, une reproduction très exacte de ce curieux document, faite il y a plus de quatre ans, pour le compte de la société rouennaise de bibliophiles [1]. Dans cette réimpression, M. Gabriel Gravier a suivi le texte donné dans une édition publiée en 1566, sans indication de lieu, et dont un exemplaire, très probablement le seul connu, existe dans le tome CCXVII du recueil de Fontarieu, à la Bibliothèque Nationale, département des imprimés. Cet exemplaire, remonté dans le format in-4°, termine le volume précité. M. Gravier a fait précéder son édition d'une préface intéressante, mais il n'y a joint aucune note, pas même pour indiquer les erreurs évidentes de l'ancien texte qu'il reproduisait. C'est ainsi que dans la lettre de l'*auteur à un sien amy* (p. 7 et 8) il est fait allusion à Agamemnon et à sa Clytemnestra, qu'un *geste* paillard viendra pourchasser et solliciter à mal faire. La leçon geste est bien celle du vieil et rarissime imprimé. Mais qui ne voit qu'elle doit être corrigée en Egisthe ? Probablement aussi dans le même endroit et à propos d'Ulysse, désigné par les mots *le prudent gendarme*, qui tracasse les mers, recherchant sa partie, le mot partie a été mis pour patrie. Une altération plus singulière est celle que présente cette phrase : « ils (les Indiens) n'ont aucun accoutrement, non plus les hommes que les femmes : mais la femme ceint un petit voile de pelisse de ciof ou d'autre animal, le nœud batant le costé gauche sur la cuisse pour couvrir la partie de sa nature la plus honteuse [2]. » Le mot *ciof* nous semble être mis pour cerf, quelque singulière que puisse paraître une pareille faute. En effet, on lit dans le passage correspondant de la relation du capitaine Laudonnière que les Indiens couvrent leur nature d'une peau de cerf bien couroyé [3]. — A la page suivante on lit que le poisson des Indiens est fort gras, qu'ils le sorissent (saurent, c'est-à-dire font sécher à la fumée) et l'appellent en leur langue Bauquaué. Il est évident que ce dernier mot doit être lu bauquané, pour boucané. Le seul endroit où M. Gravier me paraisse s'être écarté du texte de son original, c'est le premier vers de la *petite épistre* de la page 46, où il a imprimé Ha lie te voy au lieu de Ah ! ie te voy que porte distinctement l'impression de 1566. Enfin, ce savant et zélé géographe a né-

---

1. *Deuxième voyage du Dieppois Jean Ribaut à la Floride en 1565. Relation de* N. Le Challeux, *précédée d'une notice historique et bibliographique*, par Gabriel Gravier. Rouen, imprimerie de Henry Boissel, 1872, petit in-4°, de X et 55 pages.

2. Page 18.

3. *L'histoire notable de la Floride, située es Indes occidentales, contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes français*, etc., Paris, P. Jannet, 1853, in-18, p. 6.

4. *Manuel du Libraire*, 5e édition, t. IV, colonne 1272.

gligé d'indiquer une troisième édition de l'écrit de Le Challeux, faite à Lyon, chez Jean Saugrain, en 1566, petit in-8° de 56 pages et dont Brunet a fait mention à l'article de Ribaut (Jean) [1].

C. DEFRÉMERY.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 20 octobre 1876.

L'Académie se forme en comité secret. Une heure après, reprise de la séance. M. Félix Robiou, chargé de cours à la faculté des lettres de Rennes, est admis à communiquer des *Observations sur une date astronomique du haut empire égyptien*. Un papyrus hiératique contemporain de la XVIII[e] dynastie a fait concevoir, en ces dernières années, l'espérance d'arriver à la connaissance réelle d'une date précise pour l'une des dynasties du premier empire. Ce papyrus signalé par Brugsch en 1870, a été depuis étudié par Lepsius, Birch, Ebers, Goodwin, etc. Il contient un tableau des mois égyptiens. Deux calendriers discordants y figurent à la fois, l'un dans une colonne, l'autre dans une autre. Le premier représente l'année fixe égyptienne, le second une année vague où le lever de Sirius (en égyptien *sottin*) avait eu lieu un certain jour du mois d'épiphie. En tête du tableau se trouve notée une année du règne d'un Pharaon déterminé. On a donc pensé que si l'on parvenait à identifier ce cartouche à celui d'un des rois connus, on trouverait à quelle époque appartient cette dynastie. M. Robiou est d'avis que les calculs exécutés à cet effet reposent sur une donnée mal comprise, et n'ont par suite aucune valeur probante. La première ligne de la première colonne ne contient pas une désignation de mois, mais représente la fête du renouvellement de l'année. L'une des années étant alors de 360 jours, l'autre était déjà de 365 jours et un quart, résultat qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la science. Avec ces données, on trouve un lever de sottin au 9 épiphie dans une année déterminée du cycle. Mais on n'en peut rien conclure quant à la date du monument, puisque nous ignorons quand, et à quelle période de son existence, ce cycle antique fut remplacé par celui que les Alexandrins ont connu.

Peut-être même, loin de le résoudre, ce document complique-t-il le problème de la chronologie égyptienne primitive, en expliquant comment Manéthon aurait pu arriver, en dehors de calculs historiques proprement dits et en se laissant tromper par la fausse apparence d'une date astronomique, à son total de 3,555 ans.

J. BAUQUIER.

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45. — 4 Novembre — 1876

216. — **La sculpture égyptienne,** par Emile Soldi, grand prix de Rome. Edition illustrée de nombreuses gravures. Paris 1876. E. Leroux in-8° 128 pp.

L'ouvrage de M. Soldi renferme deux parties. Dans l'une, la plus longue, l'auteur donne une sorte d'histoire de l'art en Égypte ; dans l'autre, la plus intéressante, il traite des procédés techniques de la sculpture égyptienne et de l'influence que la nature des instruments et de la matière employés ont eue sur son développement.

La partie technique du livre de M. S. renferme des données vraiment neuves. M. S. a eu le mérite, trop rare chez les savants ou les artistes qui ont abordé le même sujet que lui, de renoncer aux considérations philosophiques *à priori* pour se borner à l'appréciation des faits et des monuments. L'art égyptien avec la raideur et la lourdeur de ses statues en pierre et en métal a été presque toujours considéré comme un art purement hiératique. S'il ne s'est pas développé au cours des âges, c'est, dit-on, que des lois imposées et maintenues par les prêtres défendaient à l'artiste de varier les formes et de rien innover sur l'œuvre de ses prédécesseurs. M. S. a substitué fort heureusement des raisons de fait à cette raison d'imagination. « C'est dans les procédés et dans les matériaux qu'il emploie, qu'il faut chercher l'explication de cet art particulier, bizarre, isolé de tous les autres et dans ses variations successives toujours semblable à lui-même... Ce qui l'empêche de jamais se développer au-delà d'un certain point, ce n'est pas, autant qu'on le croit, l'influence du prêtre ;... ce n'est pas le prêtre non plus qui impose à l'artiste telle attitude, tel mouvement, telle naïveté ; c'est l'imperfection de l'outil, marteline ou ciseau, c'est la dureté de la matière, basalte ou porphyre. »

Les sculpteurs égyptiens recherchaient de préférence les pierres les plus dures et par suite les plus rebelles au travail. Pour les dégrossir et en façonner le détail, ils n'avaient que trois instruments d'usage commun, la pointe, la marteline et plus rarement le ciseau. La pointe ne peut jamais tracer de sillons nets et droits : elle produit ces lignes éclatées et irréguliè-

res qu'on trouve sur la plupart des monuments du Louvre. La marteline, sorte de hache à deux tranchants, dont on se sert comme d'un marteau en frappant à plat, fait sauter la matière en morceaux plus ou moins petits selon le poids de l'outil et la volonté de l'ouvrier : elle permet d'arrêter les contours assez bien pour qu'il ne soit pas nécessaire de recourir au ciseau. Le ciseau paraît en effet n'avoir été employé que rarement en Egypte, au moins aux anciennes époques et pour les statues en pierre dure. La plupart des monuments ont été travaillés à la pointe et à la marteline, puis polis au grès et parfois à l'émeri, afin de regagner autant que possible les éclatements produits par l'usage de ces instruments.

On comprend sans peine qu'avec de pareils outils, les sculpteurs égyptiens n'aient pas réussi à assouplir les matières qu'ils employaient. Ils s'appliquèrent à éviter les évidements et les amincissements. Si les bras sont collés au corps, si les jambes sont rapprochées l'une de l'autre, c'est que leurs procédés violents de travail ne leur permettaient pas de donner à ces parties du corps la légèreté suffisante. Sans la coiffure qui l'appuie, sans la barbe qui descend droite et carrée sur la poitrine en guise de tenon, le cou n'aurait pu résister aux chocs du martelage de la tête. L'habitude une fois prise se perpétua par la routine : même quand les Egyptiens eurent des instruments plus perfectionnés ou s'attaquèrent à des matières plus tendres, ils ne changèrent pas de méthode. Leurs statues en bois et en calcaire sont aussi raides que leurs statues en granit. Néanmoins quelques artistes mieux inspirés ou moins enfoncés dans la routine profitèrent des facilités que leur offrait la matière et donnèrent à leurs œuvres une liberté d'allures qu'on ne saurait guère attendre d'un art hiératique. Des statues comme celle de Raemké, comme le scribe accroupi du Louvre, le colosse en granit rose de Boulaq, montrent que c'était l'habitude et non pas la loi sacerdotale qui imposait à l'art égyptien ce caractère de raideur et d'immobilité qui caractérise la plupart de ses productions.

Il y a par endroits dans le livre de M. Soldi des assertions trop absolues sur tel ou tel point de détail. Le colosse de grès rouge de Séti II est unique au Louvre, mais trouve son pendant à Turin et à Boulaq. Le porphyre ne paraît pas avoir été employé en Egypte avant l'époque romaine. Le livre n'en reste pas moins un des plus intéressants et des plus instructifs qu'on ait écrit dans ces derniers temps sur la sculpture égyptienne.

G. Maspero.

---

217. — H. Begemann, **Quaestiones Soloneae**. Specimen I. Holzminden, 1875, 4°, 30 p. (Dissertation pour obtenir le grade de docteur).

Rechercher les sources auxquelles ont puisé les historiens anciens pour la composition des diverses parties de leurs œuvres est une des matières que choisissent le plus fréquemment pour leurs débuts les jeunes philologues allemands. Le plan et la méthode de ce genre de compositions sont tout tra-

cés d'avance. Une bonne préparation philologique comme celle qu'on peut acquérir à l'université, un peu de persévérance et de sagacité, voilà les conditions nécessaires et suffisantes pour y réussir. M. Begemann présente, sur les sources consultées par Plutarque pour écrire la Vie de Solon, un travail modeste, mais utile et plus complet que ceux de ses devanciers. Suivant M. B., Plutarque se serait servi ordinairement d'Hermippe, dont le récit ne serait qu'une reproduction *enjolivée* d'Ephore. Pour un petit nombre de chapitres et quelques passages isolés, il aurait eu recours, en outre, aux ouvrages si consciencieux de Didyme : c'est à ces derniers emprunts qu'on devrait les renseignements vraiment précieux que nous a conservés son livre. Plutarque n'aurait mis directement à profit aucun autre auteur. Voilà pour les résultats. Quant au style, M. B. s'embarrasse parfois dans ses constructions latines. Exemple : « ab utroque certa aliqua res refertur, quae quanquam haud ita pauci rerum scriptores bellum ab Atheniensibus Salaminis insulae recuperendae causa factum narratur, tamen a nullo praeterea commemorata est. » (p. 10). M. B. voulait sans doute écrire, soit *narrant*, soit *ab haud ita paucis rerum scriptoribus*. Il croit les anciens moins ingénieux qu'ils ne l'étaient : cette prévention à leur égard lui a fait produire, à la même page 10, un raisonnement qui ne vaut rien. « Plutarque, dit-il, rapporte que l'élégie de Solon intitulée *Salamine* avait cent soixante vers. Or, les livres d'alors ne portaient point le chiffre des vers en marge comme nos éditions : pense-t-on que Plutarque ait pris la peine de compter les vers? Il aura copié cela chez Hermippe. » N'en déplaise à M. B., si les *scrinia* de Plutarque renfermaient un Solon — ce qu'après tout nous ignorons, — on y lisait probablement à la fin de chaque pièce le nombre de vers dont elle se composait. Nous n'en voulons d'autres garants que le papyrus d'Eléphantine, où les vers sont numérotés de centaine en centaine, et les citations 16, 85, 86, 87 et 88 de M. Ritschl dans ses dissertations sur la *Stichométrie des anciens*. (*Opusc. philol.*, t. I, aux pages 76, 174 et 176).

Ch. GRAUX.

---

218. — **Aristoteles' drei Bücher über die Seele. Uebersetzt und erläutert** von J. H. v. KIRCHMANN. (Philosophische Bibliothek XXXIV). Berlin, 1871, Heimann.

M. de Kirchmann a traduit en allemand pour la bibliothèque philosophique [1], dont il dirige la publication, le traité de l'âme d'Aristote, en l'accompagnant de notes, dans lesquelles il explique et le plus souvent discute les assertions de son auteur.

Nous n'appellerons ici l'attention que sur les idées personnelles à M. de K.; et c'est d'ailleurs surtout en vue du fond des choses que M. de K. a

1. Voir la *Revue Critique*, 1870, I, p. 411.

traduit et annoté l'ouvrage d'Aristote, qui est, comme l'on sait, le fondement de la psychologie.

M. de K. insiste avec beaucoup de force sur des considérations que laissent trop souvent de côté ceux qui croient qu'on peut appliquer aux faits du monde moral la même méthode qu'aux faits du monde physique et ceux qui croient que les uns et les autres sont de la même nature et soumis aux mêmes lois.

Il représente (note 6) que 1° l'observation des faits de conscience est infiniment plus difficile que celle des faits du monde intérieur; 2° la mobilité des faits de conscience est extrême; 3° les phénomènes élémentaires s'entremêlent tellement les uns avec les autres, que la décomposition du complexe en ses éléments simples est plus difficile que partout ailleurs; 4° on court toujours le risque de perdre de vue l'unité de la personne en considérant la variété de ses états et réciproquement; 5° on ne peut s'observer sans une certaine tranquillité qui détruit l'état de passion ou d'agitation qu'on veut étudier, ni sans une certaine application qui détruit les états de semi-inconscience; 6° on ne peut observer directement ce qui se passe dans autrui; on ne le connaît que par des signes extérieurs, qui sont souvent trompeurs; et d'ailleurs quand même les communications seraient d'une sincérité irréprochable, on ne peut comprendre que ce qu'on a éprouvé soi-même; 7° il est une foule de faits qui échappent à toute observation, par exemple la connexion qui lie les faits de conscience avec les impressions faites sur nos sens.

D'autre part, M. de K. remarque (n. 25) que toutes les tentatives de théorie psychologique rapportées et discutées par Aristote dans son premier livre ont cela de commun, qu'elles donnent aux faits que nous ne connaissons que par le sens intime les caractères de ceux que nous ne connaissons que par la perception externe.

Une remarque non moins importante (n. 269) c'est que le désir est un état de l'âme qui n'est pas susceptible de définition, et dont on ne peut avoir d'idée que par son expérience personnelle. Il en est du reste de même de tous les faits de conscience élémentaires.

Toutes ces idées ont sans doute déjà été présentées; mais il est nécessaire de les rappeler sans cesse, car les psychologues les oublient souvent.

M. de Kirchmann expose (n. n. 263, 298) une théorie qui lui est propre et suivant laquelle la connaissance est opposée à l'*être*, non seulement extérieur, mais intérieur, aux sentiments de plaisir et de peine, au désir, à la volonté, qui seraient l'*être* de l'âme. Je ne comprends pas nettement comment la connaissance n'est pas, elle aussi, une manière d'*être* de l'âme. Sans doute elle est différente des autres manières d'*être* de l'âme; mais la raison qui empêche de les définir empêche aussi d'en assigner les différences. On est réduit à faire appel au témoignage de la conscience de chacun; chacun sent qu'un fait de connaissance n'est pas une émotion de plaisir ou de peine, qu'une émotion de plaisir n'est pas une émotion de peine; mais on est fort embarrassé pour expliquer la différence. Y.

219. — Hans Michaelis, **De Apollonii Rhodii fragmentis.** Dissertation pour obtenir le grade de docteur. Halle 1875, in-8°, 56 p.

August Fresen, **De λέξεων Aristophanearum et Suetonianarum excerptis byzantinis.** Marbourg 1875, in-8°, 146 p.

Gustav Heylbut, **De Theophrasti libris** περὶ φιλίας. Dissertation pour obtenir le grade de docteur. Bonn 1876, in-8°, 44 p.

Rechercher et classer les fragments des œuvres perdues des auteurs anciens, qui ont pu parvenir jusqu'à nous, soit à l'état de citation, soit comme partie intégrante, signée ou non signée, de compilation byzantine, est une opération longue et souvent fort délicate, mais qui doit nécessairement être faite, avant qu'on puisse procéder à l'inventaire général et complet de nos richesses en fait de littérature classique. Cette sorte de travaux est tout-à-fait méritoire. A ce titre, la dissertation de M. Michaelis sur les fragments d'Apollonios de Rhodes ne peut être que bien venue, car les fragments de cet auteur n'avaient pas encore été rassemblés. Sans contenir rien de neuf, elle présente pour chaque fragment, authentique ou douteux, un bon résumé des discussions auxquelles il a donné lieu. Ces fragments sont au nombre de vingt-quatre. M. M., en outre, a cherché, par un dépouillement consciencieux des *Argonautiques*, à déterminer quelques-uns des points sur lesquels Apollonios admettait ou rejetait la doctrine grammaticale de Zénodote, et à conjecturer par là quelles opinions il avait dû soutenir dans le livre qu'il dirigea contre Zénodote à propos de la recension d'Homère publiée par ce grammairien.

L'étude que vient de donner M. Fresen sur les recueils lexicographiques d'Aristophane de Byzance et de Suétone est trop laborieusement déduite et d'un latin vraiment pénible à lire : cependant il faut savoir gré à l'auteur d'avoir dégagé une inconnue de plus dans une question compliquée, et ajouté à l'histoire littéraire une notion nouvelle et précise. On peut considérer désormais comme un point acquis à la science que la paternité des deux chapitres περὶ βλασφημιῶν et περὶ τῶν παρ' Ἕλλησι παιδιῶν, publiés par M. Miller aux pages 413 et 435 de ses *Mélanges de littérature grecque*, appartient en propre à Suétone *qui ne les a point copiés chez Aristophane* ; mais que, d'autre part, c'est à tort que les différents chapitres qui les séparent dans les manuscrits et dans l'édition, à savoir περὶ τῶν ὑποπτευομένων μὴ εἰρῆσθαι τοῖς παλαιοῖς, περὶ ὀνομασίας ἡλικιῶν, περὶ συγγενικῶν ὀνομάτων et περὶ πολιτικῶν ὀνομάτων, ont été attribués aussi à Suétone, étant au contraire *extraits directement d'Aristophane par les compilateurs.* Le plus grand nombre de ces fragments sont conservés concurremment, avec des variantes plus ou moins considérables, par trois manuscrits et, de plus, chez quelque grammairien byzantin, comme Eustache ou autre. M. F. a utilement rapproché ces diverses traditions dans des tableaux synoptiques où tous les textes sont reproduits *in-extenso.* Sans entrer dans la discussion d'autres détails, nous ferons remarquer seulement que, si le mot μανίας (p. 380, l. 12 Miller)

est omis dans le ms. M et ne figure qu'à la marge dans le ms. L, cela ne prouve nullement que dans le premier ancêtre commun à M et à L, dans l'« archétype », comme dit M. F., μανίας était omis dans le texte et rajouté à la marge. On observe çà et là que M. F. ne se fait pas toujours une idée bien nette de la genèse des variantes.

Le traité que Théophraste avait composé *sur l'amitié* est perdu. M. Heylbut a recherché dans les œuvres d'Aristote d'une part, et de l'autre, dans celles d'écrivains postérieurs à Théophraste, tels que Cicéron, Plutarque, Aulu-Gelle, etc., les pensées sur l'amitié que Théophraste avait pu exprimer dans son livre. Les témoignages formels qui nous rendent quelques fragments authentiques de ce traité sont très-peu nombreux. On plane tout le reste du temps avec M. H. dans le domaine de la conjecture pure. Les déductions de M. H. manquent un peu de rigueur. Par exemple, Cicéron dans le traité *de l'amitié* et Aristote dans les *Ethiques à Nicomaque* parlent-ils tous deux, et à peu près dans les mêmes termes, de l'attachement que ressentent la plupart des animaux pour leurs petits, M. H. en conclut que Cicéron avait lu, — non pas, comme on pourrait croire, le passage d'Aristote, — mais un passage analogue chez Théophraste. C'est que M. H. a posé en principe, en tête de la dissertation, que Cicéron avait dû apprendre la doctrine péripatéticienne dans les ouvrages de Théophraste de préférence à ceux d'Aristote, à cause de l'obscurité de ceux-ci et du style infiniment plus agréable de celui-là. La partie du travail de M. H. qui présente le plus d'intérêt est celle où il signale, dans le livre de Plutarque *sur la différence de l'amitié et de la flatterie*, la présence de plusieurs « caractères » dans le genre de ceux de Théophraste; il pense que ces morceaux ont été purement et simplement empruntés par le moraliste thébain aux écrits du célèbre péripatéticien, et peut-être justement au traité *de l'amitié*. Cette dissertation paraît pleine d'érudition, mais n'aboutit, en somme, à aucun résultat précis.

Charles Graux.

---

210. — **Der Marner**, herausgegeben von Philipp Strauch. Strassburg Trübner. 186 p. in-8°.

Le Marner, l'un des plus importants parmi les Minnesinger, et l'un de ceux qui ont eu le plus d'influence sur le *Meistergesang*, méritait une édition spéciale, et il faut féliciter M. Strauch de l'avoir entreprise. Son travail devait se composer naturellement de deux parties, la constitution du texte, et l'examen des témoignages sur la vie et le caractère du poète.

Sur la vie du Marner, il n'était guère possible de rien ajouter de neuf et de positif à ce que l'on connaissait déjà par lui-même ou par ses contemporains. Sa naissance doit être placée dans les premières années du treizième siècle. Il était sans doute d'origine bourgeoise, et l'on peut supposer, d'après les paroles de Rumelant qui lui reproche de « mépriser un laïque »,

qu'il fut d'abord clerc. Il était du reste renommé par sa science ; il s'en vantait lui-même. Il a laissé des poésies latines, et dans beaucoup de strophes allemandes il affecte le ton didactique. Il parle de la vie qu'on mène dans les demeures seigneuriales des bords du Rhin et du Danube : ce fut donc là le théâtre où il se produisit. Sa vieillesse fut triste et abandonnée ; il se plaint de la fuite de ses amis, et il souhaite à ses enfants de ne pas vieillir. Etant aveugle, le Marner chantait encore ses vers ; il eut même le regret de se convaincre que le public aimait mieux entendre les vieux récits épiques. Il tomba par la main d'un meurtrier, et son rival Rumelant, qui l'avait d'abord vivement attaqué, déplora sa fin malheureuse. Il avait connu la période troublée de l'Interrègne ; mais il est probable qu'il ne vit pas l'avènement de Rodolphe de Habsbourg : la dernière date certaine de sa vie est l'année 1267, où il adressa une strophe à Conradin de Hohenstaufen.

M. Strauch a essayé de faire un classement chronologique de ce qui nous reste des œuvres du Marner. Il prouve très bien que la poésie latine qui commence par les mots

Pange vox Aëdonis
Nobilem praelatum de Solio,

a été composée en l'honneur d'Henri de Zwettl, d'abord prieur de Maria-Saal en Carinthie (*praepositus Soliensis*), et à partir de l'année 1231 évêque de Seckau. Il y a tout lieu de croire que le poète voulait recommander par ces vers le prieur Henri, son protecteur, au choix du primat de Salzbourg pour l'évêché vacant. Mais cette date de 1231 une fois admise, M. Strauch lui donne une importance inattendue ; il en fait comme le pivot de toute la carrière littéraire du Marner. Les ouvrages du Marner contenus dans le manuscrit de Manesse se répartissent entre quinze modes lyriques ou *tons*. L'éloge d'Henri de Zwettl appartient au dixième. M. Strauch suppose donc que les dix premiers tons marquent une période à part dans la vie du poète, période de formation, d'incertitude, d'imitation, qui finirait en 1231. C'est dans les poésies des cinq derniers tons qu'il faudrait chercher la vraie originalité du Marner.

Mais quelle date M. Strauch assigne-t-il à ce second groupe de poésies ? L'une des strophes du onzième ton est une satire violente sur Reinmar de Zweter. Or, d'après des données probables, Reinmar quitta la Bohême vers l'année 1244, pour revenir sur les bords du Rhin, où il était né. M. Strauch suppose que le Marner, après la mort d'Henri de Zwettl, en 1243, quitta de son côté la Carinthie, se dirigea également vers le Rhin, et trouva dans Reinmar un rival incommode. Les trois strophes du onzième ton auraient été composées en 1244 ou 45 ; et l'année 1244 marquerait le début d'une nouvelle période, qui s'étendrait au moins jusqu'en 1267, et qui comprendrait les poésies des cinq derniers tons du Marner.

On voit aussitôt les objections qui s'élèvent contre le système de M. Strauch. Que Reinmar et le Marner, au lieu de se rencontrer sur les bords du Rhin

se soient connus en Autriche (ce qui, de l'aveu de M. Strauch, est tout aussi probable), et le raisonnement n'a plus de base. On ne comprend pas non plus pourquoi les deux périodes seraient séparées par un intervalle de douze ans, dont il ne nous resterait absolument rien. Enfin, M. Strauch suppose que les strophes écrites dans un même ton sont à peu près contemporaines. Or le contraire n'est-il pas plus vraisemblable? N'est-il pas naturel de penser que le poète, dans son âge mûr, ait repris parfois les tons qu'il avait inventés dans sa jeunesse? M. Strauch s'est laissé déterminer par un besoin excessif de précision: défaut pardonnable assurément chez un éditeur qui recherche tous les documents, même les plus hypothétiques, et qui voudrait reconstituer aussi exactement que possible la physionomie d'un poète.

L'édition de M. Strauch se compose de tous les ouvrages du Marner dont l'authenticité n'a jamais été sérieusement contestée. Il donne d'abord les poésies du manuscrit de Manesse, en se guidant d'après Von der Hagen (*Minnesinger*, tome II); il insère à leur place et sous les tons correspondants la poésie latine sur Henri de Zwettl et une pièce du manuscrit de Wurzbourg, que Von der Hagen donnait toutes les deux dans un supplément (*Minnesinger*, t. III). Il supprime vingt-quatre strophes du manuscrit de Manesse, dont l'authenticité paraissait douteuse à Von der Hagen lui-même. Mais il a enrichi son recueil de quinze strophes tirées d'un manuscrit de Colmar d'après une copie faite par M. Bartsch, et qui présentent en effet une grande analogie de pensée et de style avec les œuvres connues du maître. Le texte a été revu avec soin; les remaniements indispensables sont faits avec discrétion. Certains passages, comme XV, 11 (15 dans Von der Hagen), vers 11 (*under tusent hânt ir niht wan einen namen*), n'offriront jamais un sens satisfaisant, à moins que la découverte d'un manuscrit nouveau ne permette de les rectifier. Page 88, vers 13 (2e strophe du cinquième ton), il faut lire: *stânt bluomen und gras*, et mettre une virgule à la fin du vers précédent.

A. Bossert.

---

221. — **Les Saulx-Tavanes. Études sur l'ancienne société française, Lettres et documents inédits**, par L. Pingaud, professeur à la Faculté des lettres de Besançon. Paris, Firmin-Didot, 1876; XII-373 p. 8°.

Décrire dans un même tableau les destinées d'une famille illustre pendant plus de deux siècles et demi, montrer dans les générations qui s'y succèdent les portraits vivants de la société contemporaine, esquisser dans leurs détails certaines existences provinciales à peu près ignorées et dont l'histoire nous initie pourtant à la vie de leur époque, c'est le but intéressant autant qu'utile que M. Pingaud poursuit dans le volume que nous annonçons ici. Il a choisi, pour donner un corps à ses études de mœurs la famille des Saulx-Tavanes, l'une des plus éminentes de la Bourgogne et

dont le nom se retrouve au XVIe siècle, sur plus d'une page de l'histoire générale du pays. Puisant dans les mémoires bien connus des Tavanes, dans les papiers inédits de la famille et de nombreux dépôts publics, il a su donner l'attrait de la nouveauté même à des faits depuis longtemps connus, en même temps qu'il mettait au jour bien des faits nouveaux et curieux, qui donnent à son ouvrage un intérêt tout particulier. Ecrit avec talent, le volume de M. P. n'est pas seulement un tableau de mœurs instructif et piquant, c'est encore une page complète de l'histoire de la Bourgogne, et, par plus d'un côté, une contribution méritoire à l'histoire de la France.

Le personnage qui fut le vrai fondateur de la fortune de la maison, Gaspard de Saulx, plus connu sous le titre de maréchal de Tavanes, occupe à lui seul le tiers du volume ; c'est aussi le seul parmi tous les héros de notre auteur qui ait joué un rôle politique vraiment important. Dans le cours d'une existence agitée (1509-1573), Gaspard de Saulx a brillé dans les guerres étrangères, comme dans les guerres civiles. Influent à la cour, heureux dans les camps, dévoré d'une ambition qui ne fut jamais assouvie, le lieutenant-général de la Bourgogne, le gouverneur de la Provence, le maréchal de France, fut un des personnages les plus marquants, je n'hésite pas à dire les plus tristement marquants, de l'entourage des derniers Valois. Il m'est difficile de comprendre sur quoi repose au fond l'admiration très sincère de M. P. pour l'un des principaux acteurs de la Saint-Barthélemy. Tavanes nous apparaît, dans son propre récit, comme un hardi batailleur, ne reculant devant aucun danger, sachant pousser les soldats au combat et ne s'y épargnant pas lui-même, mais pillard [1], brutal, peu soucieux des principes de loyauté quand il s'agit d'un adversaire religieux [2], « toujours le même, mécontent et insatiable » comme le dit M. P. lui-même, quémendant pour lui et les siens jusque sur son lit de mort et rendant l'âme sans éprouver le moindre remords de tout le sang qu'il a fait verser.

Le plaidoyer de notre auteur au sujet de sa participation à la Saint-Barthélemy, bien qu'il allègue en faveur de Tavanes toutes les circonstances atténuantes possibles, n'est nullement convainquant, et ce qui laisse une impression particulièrement pénible, c'est de voir que Tavanes au fond partageait les idées politiques de Coligny sur la nécessité d'une guerre étrangère, qui aurait mis fin aux guerres civiles, mais qu'il usa de toute son influence

1. C'est M. P. qui nous raconte que Mme de Tavanes osa se présenter devant Catherine de Médicis, ayant sur le dos une des robes de la princesse de Condé, volées au pillage du château de Noyers.

2. C'est M. P. qui nous dit que l'attitude de Tavanes vis-à-vis des huguenots était de « ne pas les heurter, leur parler même d'union, puis lentement, doucement leur lier les mains. » (p. 43). Quant à sa conduite vis-à-vis de Condé et de Coligny en 1568, il est plus rationnel, ce me semble, d'y voir l'habileté d'un homme qui, dans les tourmentes politiques, ne voulait se brouiller absolument avec aucun parti et préférait se créer pour plus tard un titre à la reconnaissance d'un adversaire qui pouvait être un jour vainqueur.

pour détruire ces projets patriotiques, uniquement par une basse jalousie et par un esprit de haine religieuse qui le rendait incapable de comprendre les véritables intérêts de la patrie.

Les chapitres suivants nous montrent la fin des guerres civiles et la part qu'y prirent les deux fils de Tavanes, Guillaume et Jean. Le premier (1551-1637) combattit comme lieutenant-général du roi, la Ligue en Bourgogne, le second, fougueux ligueur et grand ami de Mayenne, y rencontra plus d'une fois son aîné, les armes à la main. Tous les deux subirent un sort commun; après une jeunesse orageuse et brillante, leur âge mûr s'écoula dans un repos forcé, loin des camps et de la cour, dont le roi Henri IV, comme plus tard Louis XIII, les tint toujours éloignés. Le cadet surtout, le vicomte de Tavanes, est une personnalité curieuse et les mémoires de son père, qu'il rédigea vers la fin de sa vie, nous donnent dans leur style heurté, dans leurs digressions excentriques, une notion fort exacte du caractère de ce bizarre personnage. Pendant le règne de Louis XIII le rôle des Tavanes fut donc singulièrement effacé. Au moment de la Fronde, nous voyons reparaître sur la scène un dernier représentant de l'humeur batailleuse de leur race. Jacques de Saulx (1620-1683), l'ami dévoué du grand Condé et, comme la plupart de ses amis, fort mal récompensé du dévouement qu'il lui montra, brille un instant dans les luttes de la minorité de Louis XIV. Au siége d'Etampes, en 1652, il eut le malheur de faire diriger quelques boulets sur la personne royale et ce crime de lèse-majesté ne lui fut jamais pardonné. Impitoyablement rebuté plus tard dans ses demandes d'emplois, il dut passer une longue vieillesse oisive dans ses châteaux de Bourgogne, se consolant de son inaction dans la société de Bussy de Rabutin, cet autre disgracié du grand roi.

Les deux représentants de la famille, dont nous parlent les chapitres suivants, nous transportent au XVIIIe siècle et nous montrent la noblesse française à la veille de son déclin. Henri-Charles de Saulx, comte de Tavanes (1687-1761) le lieutenant-général de la Bourgogne, allié aux d'Aguessau, occupe ses loisirs à d'interminables querelles avec le Parlement de Dijon, importune la cour et les ministres pour un titre oublié mal à propos, et semble ne pas avoir d'ambition plus haute que de faire accepter à Mme de Pompadour quelques plants de noyer pour ses jardins. Son frère Nicolas de Saulx (1690-1759) nous introduit dans le monde ecclésiastique de cette époque si peu religieuse; aumônier de la reine Marie Leczinska, évêque de Châlons, puis archevêque de Rouen, cardinal et grand aumônier de France, il sut sauvegarder sa dignité épiscopale au milieu des désordres de la cour de Versailles et « protesta même, comme le dit M. P., contre eux par son silence. »

A mon avis, le chapitre qui suit est le plus intéressant du livre, car c'en est le plus inattendu. On a peine à croire que Henri de Tavanes-Mirebel ait pu vivre dans la société galante et légère du XVIIIe siècle. Ce jeune homme (1705-1747) qui enlève sa cousine Ferdinande de Brun, qui se ma-

rie avec elle d'une façon si bizarre en présence des bonnes gens de Sarrebrück, qui ne peut vivre sans elle et que rien ne rebute, pas même la faiblesse de celle qu'il aime et qui renonce à lui, éveille dans le lecteur un intérêt sérieux et qui ne fait que s'accroître quand il voit le malheureux succomber au désespoir qui le mine et qui le rend insensible aux honneurs que lui vaut son mérite. C'est un drame qui contraste étrangement avec le ton frivole de l'époque.

Un dernier honneur attendait la famille de Saulx, au moment où la tourmente révolutionnaire allait emporter la noblesse, en même temps que la monarchie. En 1786, Louis XVI conférait au représentant de la branche aînée le brevet de duc. Ce seigneur fut le personnage le plus effacé de sa race, dont la sève semblait depuis longtemps épuisée. Heureusement M. P. a pu relever la fin de son livre par quelques extraits des mémoires inédits de la duchesse de Saulx, née de Choiseul-Gouffier, donnant sur l'émigration et sur le sort de sa famille des renseignements touchants et racontés dans un langage digne autant que sympathique. Ce n'est pas sans émotion qu'on lit ces pages trop peu nombreuses qui, bien que mêlées d'une certaine affectation littéraire, nous font connaître une nature vraiment distinguée, vraiment digne de clore la longue lignée d'une famille historique. Avec la duchesse de Saulx s'est éteinte en 1861, le nom de la race dont M. P. s'est fait le fidèle historien [1].

R.

---

222. — **Œuvres du cardinal de Retz. Tome III, publié dans la collection des grands écrivains de la France,** par MM. Feillet et Gourdault. Paris, Hachette 1875 in-8°, 556 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'édition des *Œuvres* du cardinal de Retz que publie la maison Hachette s'est accrue d'un nouveau volume [2]. Celui-ci contient la suite des *Mémoires* depuis le 1er janvier 1650 jusqu'au mois de septembre 1651. Il commence au moment où le prince de Condé va être arrêté, et il se termine à la veille du jour où le même prince prend les armes contre la cour.

On sait que M. Feillet, l'auteur de *la Misère au temps de la Fronde*, avait été d'abord chargé de ce travail. Nul n'était plus propre que lui à une pareille tâche. La connaissance profonde qu'il avait des événements où le coadjuteur a été mêlé, son sens critique, son érudition qui ne se bornait pas aux ouvrages imprimés, mais qui s'étendait aussi aux documents inédits, enfin ses habitudes de précision et de rigueur scientifique, tout cela faisait

---

1. M. P. aurait pu se dispenser peut-être de rapporter les deux horribles histoires empruntées aux soi-disant *Souvenirs* de la marquise de Créquy, (p. 243 et 258). Elles ont un tel cachet de roman qu'elles ne peuvent qu'augmenter encore la défiance qu'on doit éprouver pour cette fabrication posthume. Marquons encore à la page 309 une faute d'impression. Nicolas de Saulx s'y marie en 1714, après être mort en 1707.

2. Pour les deux premiers volumes, voir un article de M. Tamizey de Larroque (*Rev. Crit.* 1872, art. 140).

de lui un excellent éditeur du cardinal de Retz. La mort l'a enlevé en 1872 et il a eu pour successeur M. Gourdault. Celui-ci a suivi scrupuleusement le plan tracé par son devancier, et, prenant modèle sur M. Feillet, il a continué dignement son œuvre.

En ce qui concerne la constitution du texte, M. G. a introduit une légère innovation. Il note souvent les variantes des éditions de 1837-1866 ; mais il accorde une moindre place à celles des éditions antérieures, parce que, dit-il, les précédents volumes « ont suffisamment appris aux lecteurs et ce qu'elles sont et combien peu elles ont d'autorité. » D'autre part, ajoute-t-il, « préoccupé des dangers qu'ont courus et que pourraient courir nos dépôts publics, je me suis attaché à donner désormais, avec une fidélité plus minutieuse encore que ne le faisait M. Feillet, le fac-similé du précieux original ; j'ai voulu qu'éventuellement notre texte pût suppléer au texte autographe, autant du moins que la perte de tels manuscrits est réparable » (p. II). Cette partie du programme a été bien remplie.

Il fallait en outre accompagner le récit de Retz d'un commentaire historique, afin de montrer ce qui dans les *Mémoires* mérite d'être cru et ce qui doit être regardé comme faux. Ce travail était nécessaire surtout pour un écrivain à qui un mensonge ne coûte guère, quand il trouve quelque intérêt ou quelque plaisir à altérer la vérité. M. Feillet n'avait rien négligé de ce qui pouvait l'éclairer à cet égard. Il n'est pas d'ouvrage important sur la Fronde qu'il n'eût consulté. Il avait même eu recours aux documents inédits. Il avait fouillé les archives des ministères de la guerre et des affaires étrangères, consulté les registres capitulaires de Notre-Dame, les papiers de Conrart, le précieux journal de Dubuisson-Aubenay, plusieurs journaux manuscrits sur le parlement, quelques actes de notaire. Enfin il avait eu à sa disposition les notes que M. Bazin avait écrites sur les mémoires de Retz, et l'on voit par ses citations qu'elles lui avaient été fort utiles. Dans le volume de M. G., il semble que le commentaire soit moins abondant. Cela tient peut-être à ce que l'incendie de la maison de M. Feillet en 1871 a détruit beaucoup de matériaux péniblement amassés par le premier éditeur. Quoi qu'il en soit, M. G. n'a pas toujours exercé un contrôle assez minutieux sur les assertions de Retz. Je me garderai bien de lui en faire un reproche ; de telles lacunes dans un tel travail sont inévitables. Il me paraît néanmoins nécessaire d'en signaler brièvement quelques-unes.

Un des plus graves événements de la Fronde fut l'arrestation de Condé, Conti et Longueville. Retz donne dans cette affaire presque tous les torts à Mazarin. « M. le cardinal, dit-il, qui avait beaucoup d'esprit, mais qui n'avait point d'âme, ne songea, dès que la paix (de St-Germain) fut faite, qu'à se défendre, pour ainsi parler, des obligations qu'il avait à M. le prince, qui à la lettre l'avait tiré de la potence. » (II. 503). Plus tard, lorsqu'il parle de la déclaration royale où se trouvait justifiée la mesure prise contre les princes, il dit que les raisons de la cour ne furent « ni fortes ni bien colorées » (III. 22). M. Feillet n'avait fait aucune remarque sur la première

phrase. Quant à la seconde, M. G. semble l'approuver. Or, pour qui examine avec attention la conduite de Condé après la paix de St-Germain, il est certain qu'il voulait supplanter Mazarin. Il savait qu'Anne d'Autriche ne consentirait jamais à renvoyer spontanément le cardinal, il se proposait donc de l'y contraindre. De là tous les efforts qu'il fit pour concentrer dans ses mains une puissance qui lui permît d'assujettir la reine à ses caprices et de devenir le maître absolu de l'état. Ses intrigues sont nettement dévoilées dans la déclaration royale (Isambert XVII p. 175 et suiv.). Ce document renferme peut-être quelques accusations exagérées ; mais il prouve clairement que Condé, soit par lui-même, soit par sa famille, avait un pouvoir capable de tenir en échec celui du ministre et de la régente. Lenet, dont le témoignage n'est point suspect, va jusqu'à dire que Mazarin, de l'aveu d'Anne d'Autriche, s'était engagé par écrit à ne disposer d'aucune charge, d'aucun gouvernement, sans avoir consulté Condé (collect. Michaud, 3e série t. II p. 195-205). On comprend que la cour ait été alarmée d'une telle ambition. Le public lui-même était inquiet. D'Ormesson nous dit à propos de l'arrestation des princes : « Ce coup était approuvé de tous, chacun connaissant bien que la puissance de M. le prince et de M. de Longueville était trop grande pour pouvoir demeurer dans les bornes de simples sujets et qu'ils se rendraient aisément souverains, l'un en Bourgogne, l'autre en Normandie » (I. 805). Or, l'entourage de d'Ormesson n'était informé que d'une partie des prétentions et des exigences de Condé.

P. 115 et suiv., Retz nous apprend qu'en septembre 1650 Cromwell lui envoya un de ses agents, sir Henry Vane, avec une lettre de créance. « La substance du discours, dit-il, fut que les sentiments que j'avais fait paraître pour la défense de la liberté publique, joints à ma réputation, avaient donné à Cromwell le désir de faire une amitié étroite avec moi. Ce fond fut orné de toutes les honnêtetés, de toutes les offres, de toutes les vues que vous vous pouvez imaginer. » Pourquoi M. G. s'abstient-il de toute remarque à ce sujet ? La chose valait la peine d'être éclaircie. Je ne connais pour ma part, aucun texte qui permette, soit d'accepter ce fait comme vrai, soit de le révoquer en doute. Si M. G. se trouve dans le même cas, il aurait dû en prévenir le lecteur ; sans quoi on croira Retz sur parole.

Ailleurs, (p. 279, note 4), M. G. s'étonne avec M. L. Curnier (*Le cardinal de Retz et son temps*, tome 2, p. 7) que Retz se soit prononcé en septembre 1651 contre la réunion des états généraux et il l'accuse d'avoir oublié en cette occasion les protestations libérales dont il fait étalage dans le récit des premiers jours de la Fronde. Cette appréciation me semble erronée. Les raisons que donne Retz contre la convocation des états me paraissent excellentes. Il savait qu'au fond la cour n'y était pas favorable, ni les princes du sang, et qu'on ne pouvait attendre rien de bon d'une assemblée pareille. La seule limite qu'il prétendit poser à l'autorité royale était l'influence du parlement. Sur ce point il n'a jamais varié, et dès le

commencement de la Fronde, il ne réclamait pas autre chose. « Les rois qui ont été sages, dit-il, et qui ont connu leurs véritables intérêts ont rendu les parlements dépositaires de leurs ordonnances..... ils n'ont pas cru s'abaisser en s'y liant eux-mêmes, semblables à Dieu, qui obéit toujours à ce qu'il a commandé une fois. Les ministres qui sont presque toujours assez aveuglés par leur fortune pour ne pas se contenter de ce que ces ordonnances permettent, ne s'appliquent qu'à les renverser. Les monarchies les plus établies et les monarques les plus autorisés ne se soutiennent que par l'assemblage des armes et des lois, et cet assemblage est si nécessaire que les unes ne se peuvent maintenir sans les autres » (t. II, p. 278-279). Dans tout ceci, comme on voit, il n'est pas question des Etats Généraux. Le meilleur système de gouvernement est, aux yeux de Retz, une monarchie tempérée par le respect des lois établies, par l'intervention régulière du parlement dans les affaires du royaume et par l'union intime de la noblesse de robe et d'épée. C'est donc à tort qu'on lui reproche d'avoir été infidèle en 1651 à ses propres maximes.

P. 511 et suiv., Retz raconte un complot formé par lui et par Mme de Chevreuse pour amener la reine à lui donner dans son cœur la place qu'occupait Mazarin, alors exilé. M. G. se contente de remarquer que dans cette affaire « se montre à nu la fatuité un peu naïve du coadjuteur » (p. 513, note 1). Cette petite intrigue eut, je crois, un objet plus sérieux. Il est très vraisemblable qu'après l'exil de Mazarin, Retz se mît en tête de devenir ministre. Cela ressort clairement de toute sa conduite, même telle qu'il l'expose ; et parmi ses contemporains, quelques-uns ne s'y trompèrent pas, comme on peut le voir dans une curieuse *Mazarinade* de 1652 (Retz, III, p. 434, note 8). Il pensa que le meilleur moyen d'y réussir était de gagner l'affection de la régente, et il essaya de le faire. La tentative ayant échoué par l'obstination d'Anne d'Autriche à aimer Mazarin, Retz parle légèrement de cette aventure dans ses *Mémoires* ; mais dans le moment même il est probable qu'il y attacha une plus grande importance. M. G. aurait bien fait de nous en prévenir.

Si en certains cas M. G. accepte trop aisément les assertions de Retz, il pèche en revanche par excès de défiance lorsqu'il s'agit des discours reproduits par l'auteur. Ces discours sont très nombreux, et quelques-uns sont forts longs. MM. Feillet et Gourdault doutent qu'ils aient été réellement prononcés. Ce n'est là, il est vrai, de leur part qu'une simple conjecture ; mais ils ne manquent jamais de la répéter toutes les fois qu'ils rencontrent une de ces harangues. En vain, Retz déclare-t-il qu'elles ont été immédiatement après dictées ou écrites par lui ; ils pensent que c'est là un pur artifice et que ces morceaux oratoires ont été composés au moment même où le cardinal rédigeait ses *Mémoires*. Une pareille hypothèse n'a rien d'invraisemblable, mais elle n'est pas non plus certaine.

En l'absence de toute preuve, le plus sage est de ne se prononcer dans aucun sens. Peut-être ces harangues offrent-elles le résumé des idées déve-

loppées par Retz dans ses différentes conversations; en ce cas, la forme seule aurait été arrangée après coup.

Ces critiques ne diminuent en rien le mérite de l'édition nouvelle. M. Gourdault et les successeurs qu'il doit avoir n'ont qu'à poursuivre cette œuvre telle qu'elle a été commencée. Quelques légères modifications la rendront presque parfaite. Ainsi s'enrichit de plus en plus cette belle collection des écrivains de la France que la maison Hachette était seule capable d'entreprendre et que M. Ad. Regnier était seul capable de diriger. On sait que la participation de ce dernier à tout ce grand travail, pour être moins apparente que celle de ses collaborateurs, est cependant très active et très considérable.

Paul Guiraud.

---

223. — **Formation et organisation du département du Puy-de-Dome, 1789-1801** par Francisque Mège. Paris, Aubry 1874, gr. in-8° 342 p. — Prix: 6 fr.

Bien que cet ouvrage nous soit parvenu un peu tardivement, je crois utile d'en dire un mot, parce qu'il fait partie d'une série de publications sur la Basse-Auvergne entreprise et poursuivie sans interruption par l'auteur depuis 1865, et qu'il peut servir de modèle aux travaux que comporte l'étude de l'histoire révolutionnaire en province. Esprit sage et laborieux, M. M. a bien saisi les proportions qui conviennent à ce genre de monographies; il n'éprouve pas le besoin d'élargir son cadre, et ne se laisse pas aller à l'ambition d'étendre jusqu'à l'histoire générale une exposition qui a principalement pour objet l'histoire locale. Peut-être s'est-il fait une loi excessive de la sobriété, et lui aurait-il été permis de pousser plus à fond l'examen de son sujet. Il semble avoir craint de fatiguer ses lecteurs et se contente de leur marquer les grandes lignes. Ses sources, qui sont excellentes, consistent essentiellement dans une correspondance échangée de Paris et de Clermont entre la municipalité et le député Gaultier de Biauzat, ou quatre délégués extraordinaires chargés de défendre auprès de l'assemblée nationale les intérêts de la ville. Cette correspondance, très heureusement, conservée, et qui forme un appendice précieux au présent volume (de la page 227 à 339) est fort intéressante. On y trouve sous des traits vivants un épisode instructif de cette lente et difficile opération de la division du territoire en départements. Au milieu de démarches incessantes, d'efforts continus, d'un feu croisé de mémoires, de prières, de raisonnements, d'espoirs et de promesses, on y sent combien fut rude la tâche du comité de *division*, chargé de préparer le travail, et de la Constituante qui eut à le discuter. On ne voit pas suffisamment que M. M. ait cherché ailleurs un supplément d'informations; il paraît difficile de croire que les fonds de la bibliothèque et des archives nationales ne lui auraient pas fourni quelques documents uti-

les. Non point sans doute que ces documents eussent été de nature à modifier les données fournies par la *Correspondance*. Mais on est bien aise de savoir que l'auteur d'une monographie n'a rien négligé de ce qui peut compléter son travail, qu'il s'est entouré de tous les renseignements qui sont à sa portée ; les détails ne doivent pas l'effrayer.

Pour marquer par un exemple cet excès de scrupules dans le maniement des matériaux, je prends le chapitre des changements d'appellation dans les noms de lieu essayés pendant la période de la Terreur. Au lieu de « se borner à citer » (p. 192-193) une douzaine de communes qui obéirent aux injonctions venues de Paris, l'auteur pouvait entreprendre l'énumération complète de ces mutations. Si ce genre de nomenclatures difficiles à établir et à plus d'un égard importantes a sa place indiquée quelque part, n'est-ce pas surtout dans une histoire locale, où les recherches, naturellement circonscrites, peuvent être menées jusqu'au bout sans cette crainte des lacunes qui a empêché la confection d'un dictionnaire général ? Et à vrai dire, ce dictionnaire ne peut guère se concevoir que comme un résultat d'ensemble résumé d'un dépouillement partiel accompli dans chaque département. Il ne sert de rien de rappeler des mutations universellement connues : Commune affranchie, Marly-la-Machine ou Port Libre (p. 192-193). Je regrette que ce point de vue ait échappé à l'attention de M. M.

L'auteur ne néglige d'ailleurs aucune des parties de ce qu'on a appelé « la constitution » du territoire. Organisation administrative, organisation ecclésiastique, organisation judiciaire, organisation de l'instruction publique[1], organisation départementale, cantonale, municipale, etc., tout est successivement passé en revue par lui. Mais, on le comprend d'avance, ce qui occupe la plus grande place dans son livre, c'est la lutte de Clermont et de Riom. Après en avoir sommairement décrit les caractères et les phases dans les siècles antérieurs à la Révolution, il en raconte les péripéties sous les périodes de la Royauté constitutionnelle, de la République, du Consulat et de l'Empire; il nous montre cet antagonisme, ravivé un instant sous la Restauration, entrant enfin dans la période d'apaisement depuis l'institution des voies ferrées. Si l'installation prochaine d'une école de droit est signalée par lui comme un point noir à l'horizon, propre à faire renaître des tiraillements, il prend soin de nous rassurer : la dispute entre les deux cités rivales ne prendra plus les proportions d'une haine, désormais éteinte, avec les passions de clocher qui déshonoraient trop souvent notre vieille France.

H. LOT.

---

1. En faisant usage à ce propos du livre de M. Rocquain sur l'état de la France au 18 brumaire (1874) M. M. montre qu'il est au courant des publications qui concernent ses études (p. 178).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46. — 11 Novembre — 1876

224. — **Scholia Græca in Homeri Iliadem ex codicibus aucta et emendata edidit Gulielmus Dindorfius.** Tome I et II. (1875. Londres, A. Macmillan).

Quand bien même ces deux volumes n'auraient pas d'autre utilité que d'offrir séparément les scholies du manuscrit de Venise, qui sont confondues avec les autres dans le recueil de Bekker, ils devraient déjà être accueillis avec reconnaissance par les philologues. Il faut bien admettre aussi que depuis 1825, les travaux des Cobet, des Lehrs, des Pluygers, des Friedlænder, pour ne parler que des savants qui se sont occupés de ce texte avec quelque suite, ne sont pas restés absolument sans fruits ; et qu'il y avait quelque utilité à recueillir leurs observations, comme a fait M. D. en y joignant les siennes. Mais il y a plus : c'est que le travail de Bekker était à refaire de fond en comble. Le premier venu peut s'assurer aujourd'hui, l'édition Dindorf à la main, que le jugement de Pluygers et d'Osann, quelque peu mesuré qu'il puisse paraître dans les termes, est, au fond, parfaitement conforme à la vérité : en effet, à supposer même que quelques erreurs se soient glissées dans la collation nouvelle, due à MM. Cobet et D. B. Monro, dont s'est servi le nouvel éditeur, et qui, dit-il, ne lui a laissé nulle part aucun doute sur la véritable leçon, il resterait toujours acquis que la façon dont Bekker a procédé rend son travail tout à fait insuffisant, au point de vue des besoins actuels de la science [1]. Il n'y a lieu ni de s'en étonner ni surtout de

1. J'ai choisi, pour confronter les deux éditions, les 100 premiers vers du VI[e] livre. Voici les principaux résultats de cette comparaison. J'omets sciemment certaines divergences pour ne pas trop allonger cette note, et d'autres doivent m'avoir échappé. Je néglige les variantes afférentes aux lemmes, ainsi que la confusion, constante chez Bekker, des scholies marginales, et de celles que M. D. en distingue avec raison par le nom de scholies intermarginales :

Vers 5 et 6 : τοῦτο ἐδυνήθη ὁ τὴν φάλαγγα ῥήξας. Bekker : τοῦτο ἐδυνήθη, ἐπιστρέψαν, ἡ φάλαγξ καὶ τὸν στρατὸν παραβλάπτουσα. — 12. Néant. Bekker : une scholie de trois lignes. — 15. Une scholie d'une ligne. Bekker : quatorze lignes de scholies. — 24. ἢ τὸν Βουκολίωνα (scholie intermarginale). Bekker : néant. — 38. La scholie donnée par Bekker (ἀτυζομένω : ἀπὸ τοῦ ἄτω, ἄτεω, ἀτύω, Αἰολικῶς ἀτύζω) n'est pas chez Dindorf. Mais voyez plus bas, au vers 41. — 41. Dindorf : τὸ δὲ ἀτυζόμενοι παρὰ τὸ ἀτῶ (ms. ἄτω) ἄτεω ἀτύω (ms. ἀτύσω) καὶ ἀτύζω (ms. ἀτύζει) Αἰολικῶς. Bekker : néant. — 56. ὁ ἡ περισπᾶται· διαπορητικὸς γάρ (scholie intermarginale). Bekker : Rien du ms. A. — 59. Bekker ajoute une phrase (τινὲς δὲ γράφουσι φέρει) qui

s'en indigner, comme tel philologue allemand qui ne passe point lui-même pour avoir été toujours infaillible. Mais il est impossible de le contester. Bekker a connu l'importance des scholies de Venise, comme on la connaissait depuis Villoison : il ne l'a pas mesurée, comme tout le monde peut le faire depuis Lehrs. Il a pu çà et là deviner ce que d'autres depuis, plus patients parce qu'ils savaient ne pas perdre leur peine, ont réussi à déchiffrer. Il ne s'est pas avisé comme aujourd'hui M. Dindorf, de distinguer dans le manuscrit de Venise jusqu'à trois catégories de scholies ou gloses d'origine diverse. Il lui est arrivé de combiner ensemble les rédactions peu différentes d'une même scholie, et de donner cet amalgame comme une scholie commune au manuscrit A (celui de Venise) et à plusieurs autres. Quelquefois, trouvant ailleurs la même scholie que dans A, mais augmentée d'une phrase, il a attribué conjointement aux deux manuscrits l'explication ainsi complétée. Étant donnée la disposition typographique de son volume, où aucune place n'est réservée aux variantes, il ne pouvait guère agir autrement. Ailleurs enfin, lorque A lui offrait à l'état en quelque sorte rudimentaire une scholie qu'il trouvait ailleurs plus développée, il a pu préférer cette seconde forme à la première, bien à tort sans doute : mais, il y a cinquante ans, quel éditeur, n'ayant affaire qu'à des scholies, n'eût procédé de même ? Enfin, ce qui est bien plus grave, en effet, mais tout aussi facile à expliquer, il a confondu quelquefois les lettres qui lui servaient à distinguer les divers manuscrits : d'où il est résulté qu'il a attribué par erreur au ms. de Venise des scholies originaires d'une autre source, et à d'autres mss. ce qui provenait de celui de Venise. Rien de tout cela ne serait arrivé, du moins aussi fréquemment, s'il avait pu pressentir que les scholies de Venise seraient un jour considérées non seulement comme les meilleures, mais presque comme les seules qui eussent une sérieuse importance. Au surplus, on ne doit pas oublier que Bekker lui-même, à la fin de sa préface, confessait avoir pris certaines des libertés qu'on lui reproche si durement aujourd'hui.

Il n'en est pas moins vrai que la nouvelle édition est indispensable à quiconque voudra étudier de près le texte d'Homère ; et quand elle aura été

---

n'est pas chez Dindorf. — 68. ἐπιβαλλόμενος] ἐπιβολὴν ποιούμενος εἰς ἀναίρεσιν. Rien de A chez Bekker. — 71. οὕτως Ἀρίσταρχος. Ὁ δὲ Ζηνόδοτος « Τρώων ἀμπεδίον συλήσομεν ἔντεα νεκρούς ». Bekker : Ἀρίσταρχος τεθνηῶτας. Ὁ δὲ Ζηνόδοτος « Τρώων ἀμπεδίον συλήσομεν ἔντεα νεκρῶν. — νῦν μὲν δόρπον ἕλεσθε κατὰ στρατόν. Bekker : νῦν μὲν στρατόν (faute évidemment typographique, provenant de l'omission d'un tiret entre μὲν et στρατόν. — 78. ἐγκέκλιται] ἐσήρεισται. Bekker : ἐγκέκλιται δὲ ἐσήρεισται, ἐπίκειται. Une seconde scholie de deux lignes, afférente au même mot, n'est pas chez Bekker. — 79. Une scholie intermarginale, non donnée par Bekker. — 87 et 88. ἡ φράσις σόλοικος, τὸν ναὸν ἀνοῖξαι, τὰς θύρας αὐτοῦ (ms. αὐτ avec un ω au-dessus du τ). Bekker : ἡ φράσις σολοικός, τὸν ναὸν ἀνοῖξαι, τὰς θύρας αὐτῆς. — 88. Scholie de deux lignes, rapportée (avec des variantes) au vers 92 et attribuée aux mss. B L par Bekker. — 90. Bekker ajoute une phrase que Dindorf ne donne pas. — 96. θηλυκῶς τὴν Ἴλιον. Bekker : θηλυκῶς τῆς Ἰλίου. — 97. φόνοιο] ὅτι ἀντὶ τοῦ φωνῆς (scholie intermarginale) n'est pas chez Bekker. La démonstration nous paraît plus que suffisante.

complétée par l'adjonction des nouveaux volumes que nous promet M. Dindorf, on ne voit pas à quoi pourra servir encore celle qu'elle est destinée à remplacer. Une analyse rapide suffira pour le prouver.

Dans une préface de trente pages, M. Dindorf décrit d'abord le manuscrit de Venise. Il y distingue trois espèces de scholies, les scholies marginales, d'autres beaucoup moins nombreuses et plus brèves, qu'il nomme intermarginales en raison de la place qu'elles occupent dans le manuscrit, enfin des gloses interlinéaires. Il traite ensuite, peut-être plus sommairement qu'on ne voudrait, si l'on ne pouvait consulter les ouvrages de Lehrs et de La Roche auxquels il renvoie, de l'origine des scholies, dont le fond est emprunté (comme l'indique une souscription répétée à la suite de presque tous les chants), aux travaux des anciens grammairiens Aristonicus, Didyme, Hérodien et Nicanor, mais où se sont glissées dans la suite des temps d'autres annotations empruntées à des commentaires, et, en général, à des écrits plus modernes. On pourrait se demander pourquoi M. D., qui, dans d'autres publications, s'est attaché à distinguer soigneusement les scholies véritablement antiques des commentaires moins anciens, n'a pas cru devoir suivre pour Homère la même méthode. Il répond indirectement à ce reproche en rappelant les éditions d'Aristonicus et de Nicanor, de Didyme, d'Hérodien, données par L. Friedlænder, M. Schmidt, K. Lehrs. De ces quatre grammairiens, Aristonicus et Didyme sont les plus importants : car c'est, ou peu s'en faut, à eux seuls, qu'est dû ce que l'on sait des recensions de Zénodote, d'Aristophane et d'Aristarque. Ces témoignages, généralement dignes de foi en ce qui regarde Aristarque et Aristophane, beaucoup moins sûrs en ce qui concerne Zénodote, sont loin d'être complets, même pour Aristarque, attendu qu'Aristonicus et Didyme eux-mêmes avaient entre les mains des commentaires d'Aristarque et des écrits de ses élèves, mais non des reproductions fidèles de l'édition ou des éditions dues au célèbre critique. Que faut-il penser maintenant d'Aristarque lui-même ? On nous saura gré de citer les termes mêmes du jugement de M. Dindorf. « Etsi intelligitur Aristarchum ceteros grammaticos omnes ingenio, doctrina, et diligenti ac subtili sermonis Homerici observatione superasse,...... tamen ab cæca cavendum est admiratione........ Nam quum ars critica veterum grammaticorum temporibus nondum ad eam qua hodie gaudemus perfectionem adducta fuerit, fieri non poterat quin Aristarchus quoque sæpe ab vero aberraret in scripturis codicum vel judicandis vel explicandis et reconditiores propagatæ per codices scripturæ corruptelas ne animadverteret quidem, quod nostra ætate magis quam olim perspexerunt critici intelligentiores, velut Lehrsius, Bernhardyus et Cobetus; qui in duabus commentationibus Homericis *Mnemosynes* novae volumini secundo insertis errores Aristarchi non paucos monstravit, partim ex ignoratione litteræ digamma ortos, cujus de usu in carminibus Homericis Aristarchus ceterique grammatici omnes nihil compertum habuerunt. »

M. D. traite ensuite des signes critiques, tel que l'obel, la diple, etc., que pa-

rait nous avoir conservés assez exactement le manuscrit de Venise, à la marge du texte homérique, et aussi à cent cinquante endroits environ des scholies. L'éditeur donne la liste de ces passages avec les signes qui y sont employés. Puis il résume ce que l'on sait de l'histoire du manuscrit A, et apprécie les éditions qu'en ont données successivement Villoison, à qui il attribue le mérite d'en avoir le premier compris l'excellence, et Bekker, dont il relève les fautes, mais avec une modération relative de langage dont il convient de lui savoir gré.

Les autres annexes de la nouvelle édition sont, outre les extraits de la Chrestomathie de Proclus, et un fragment sur les signes critiques (attribué par M. D., d'après M. Cobet, à Aristonicus), que l'on trouvait déjà dans Bekker, plusieurs autres morceaux également connus sur le même sujet, deux spécimens photolithographiques du manuscrit de Venise, dans le corps du 1er volume; et à la fin du second : 1° Un recueil des gloses interlinéaires que renferme le même manuscrit ; 2° la reproduction exacte des lemmes qu'on y trouve en tête des scholies, l'éditeur s'étant vu quelquefois forcé de modifier ces lemmes pour leur donner place dans son texte ; 3° des Addenda relatifs aux deux volumes. Dans le texte, les scholies intermarginales sont distinguées des autres par un astérique. Les leçons du manuscrit qui ont dû être modifiées sont reproduites, comme c'est l'usage, dans les éditions critiques, au bas des pages, où sont citées aussi les corrections proposées. M. D. a cru devoir combler les lacunes du manuscrit de Venise, par quelques emprunts faits aux scholies que M. l'abbé Duchesne a rapportées de Vatopédi. Sans vouloir émettre ici aucune opinion sur la valeur de ces dernières scholies, auxquelles M. Dindorf ne dénie pas toute importance, nous nous permettrons de regretter que le célèbre éditeur ait mêlé ensemble des choses de provenance différente, dans une publication où il s'était justement proposé pour objet principal, c'est lui qui nous l'apprend, de séparer ce qui, jusqu'à lui, était resté confondu. Tout au moins eût-il fallu distinguer les scholies nouvellement découvertes des autres par un signe un peu plus apparent que les crochets qu'a employés M. Dindorf : les lecteurs qui n'auront pas présente à l'esprit la liste des lacunes du manuscrit de Venise, énumérées à la deuxième page de la préface, seront exposés par là à de fâcheuses méprises.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de la constitution du texte. Le nom de l'éditeur est déjà par lui-même, à cet égard, une garantie, et les noms cités presque à chaque page, dans son appareil critique, en sont une autre. Nous avons remarqué une conjecture qui n'a pas été attribuée à son véritable auteur : la correction Ἀριστάρχειον insérée à la ligne 18 de la page 229 du tome 1er se trouve déjà dans les Addenda de l'édition Bekker. L'appareil critique sera d'ailleurs complété, M. D. nous le promet, dans un des tomes suivants : et sans doute on trouvera aussi dans ces nouveaux volumes non-seulement, comme l'éditeur nous l'annonce, les scholies qui ne proviennent pas du ms. de Venise, mais encore la paraphrase grecque et l'index grammatical qui composent l'appendice de Bekker.

Nous nous étendrons davantage sur la partie, sinon la plus intéressante, au moins la plus nouvelle de cette importante publication. Les scholies empruntées au manuscrit du mont Athos ont été éditées par M. Dindorf d'après une copie communiquée par M. l'abbé Duchesne, alors que ce dernier en préparait de son côté la publication. Il n'y a donc pas lieu de chercher bien loin l'origine de certaines différences de lecture que révèle la comparaison des deux textes imprimés. M. Duchesne a sans doute entre les mains, aujourd'hui, l'édition de M. Dindorf; et il serait mieux à même que nous de parler de ces variantes en connaissance de cause. Néanmoins, comme le temps des élèves de notre école archéologique de Rome ne leur appartient pas absolument, nous avons cru devoir saisir l'occasion qui s'offrait à nous de confronter ces deux publications, qui peuvent passer, si nous ne nous trompons, pour contemporaines (bien que la livraison des Archives des Missions où a paru le travail de M. Duchesne ne porte que le millésime 1876), et qui, en tout cas, n'ont profité à aucun degré l'une de l'autre. On nous excusera si nous relevons chez M. Dindorf quelques fautes purement typographiques, et chez M. Duchesne quelques lapsus qu'il n'aurait certainement laissé à personne le soin de corriger, s'il n'avait dû quitter Paris avant le complet achèvement de l'impression. On nous permettra aussi de hasarder çà et là quelques observations relatives aux scholies que M. Duchesne a seul publiées. Livre V, v. 392. Dindorf : ἀποκλεισθέντες. Faute d'impression pour ἀποκλείσαντες. — 395. Duchesne ne donne point ἔστιν, qui précède ἀπό chez Dindorf. — 424. D'après Duchesne, le ms. porte σὺγ χρυσῇ βελόνῃ τὴν ἀσθενῆ χεῖρα κατέξεσεν. Le mot poétique σὺγ χρυσῇ ne convient point ici. Dindorf écrit ἐν χρυσῇ. Vraisemblablement il y avait ici la même préposition que dans la scholie suivante, où on lit ἐπὶ τῇ χρυσῇ πόρπῃ : mais nous ne voyons pas clairement laquelle. — 426. Dindorf : παρὰ τὸ ἠδῶ. Faute d'impression pour παρὰ τὸ ἤδω. — 434. Duchesne : ἄζετο. Lisez : ἅζετο. — 444. Duchesne : ἀλευόμενος. Dindorf : ἀλευάμενος, avec un ο au-dessus de l'α. — 453. Duchesne : σάκη ἃ (ms. ὃ) ἐστιν ὅπλα κοῖλα. Restitution fort douteuse. — 481. Κὰδ δὲ] τοῦτο Αἰολικόν ἐστιν· οἱ γὰρ Ἀττικοὶ μετὰ προθέσεως λέγουσιν, οἱ Αἰολεῖς δὲ κατὰ συγκοπήν. M. l'abbé Duchesne est certainement trop intelligent pour avoir compris cette phrase, que tout le monde jugera comme Dindorf altérée. — 486. Duchesne : τὸ συνεζευγμένων τῶν ἵππων ὄχημα. L'article τῶν, qui n'a que faire ici, est vraisemblablement à retrancher comme provenant de la fin du mot précédent. — 543. Φηρῇ] τῇ πόλει οἰκουμένῃ Κορίνθῳ. Duchesne fait suivre cette scholie de deux points d'interrogation. Dindorf, qui l'a admise dans son choix, la juge-t-il intelligible ? — 605. Dindorf : ἀντιπρόσωποι τοῖς Τρωσὶ βλέποντες. Le ms. porte ἀντὶ προσώπου. Duchesne : ἀντὶ πρόσωπον (vraisemblablement pour ἀντιπρόσωπον, restitution équivalente au fond à celle de Dindorf). Notons encore que, d'après l'édition Duchesne, la leçon du manuscrit serait Τρωσσὶ (qu'il n'aurait pas fallu admettre dans le texte). — 626. Duchesne : σφείων] < διὰ > τὸ μέτρον ἐπλεόνασε τὸ ι· σφέων. Dindorf : σφείων] τὸ μέτρον ἐπλεόνασε τὸ ι, σφέων. Abstraction faite du supplément διὰ proposé par Duchesne (conjecture qui ne paraît pas inconciliable avec la remarque de Dindorf dans

ses Addenda), il semblerait qu'il y a doute sur la leçon du dernier mot dans le manuscrit, les deux éditions ne portant ici aucune variante. Il est possible toutefois que la dissidence provienne simplement d'une faute d'impression de l'édition Dindorf, dont le texte paraît inintelligible. D'autre part, on peut hésiter à croire qu'un grec ait fait venir σφείων de σφέων. On lit dans un passage du Grand Etymologique (p. 669, l. 30) auquel renvoie l'abbé Duchesne : Σφείων, ποιητικῶς, ἐπὶ τῆς γενικῆς, ἀντὶ τοῦ σφῶν, ἀπὸ τοῦ σφέων, πλεονασμῷ τοῦ ι, σφείων. D'après cela, on peut conjecturer : ἐπλεόνασε τὸ ι (voir les Addenda de Dindorf) ou τῷ ι τὸ σφέων. L'omission, facile à concevoir, de τὸ ι ou τῷ ι devant τό serait alors l'origine de la faute. — 626. Duchesne : χάσατο. Même chez un scholiaste d'Homère, nous pensons qu'il y a lieu de rétablir ἐχάσατο.

Livre XVII, 301. Duchesne : Λαρίσσης. Dindorf : Λαρίσης. L'un et l'autre sans variante. — 364. Dindorf : ἄθικτοι χωρίς. Mieux vaut, ce semble, ne pas séparer, comme fait Duchesne, ces mots par une virgule. — 368. Dindorf, l. 19, Πατρόκλῳ pour Πατρόκλου, et l. 23, ἐμάχοντα pour ἐμάχοντο. Lignes 20 et 29, écrivez avec le même ὅ τε σύνδεσμος, τόν τε σύνδεσμον, et non comme Duchesne : ὅ τε, τόν τε. — 371. Duchesne : νήκηλοι] ἥσυχοι, ἐκδιάδοχοι. Et en note : « Fort. legend. » ἐκ διαδοχῆς. Il eût été bon de faire remarquer aussi que cette dernière glose paraît se rapporter plutôt à μεταπαυόμενοι du vers 373 — 381. Duchesne : Τὼ δ' ἐπιοσσομένω] οἱ περὶ τὸν Ἀντίλοχον περιέβλεπον (ms. et Dindorf : περιεβλέποντο) ἀπὸ τῶν ὄσσων, περιέβλεπον δὲ « θάνατον καὶ φύζαν ἑταίρων. » Le texte du manuscrit nous paraît inadmissible. On peut songer à diverses corrections. — 425. Duchesne : χάλκεον] ὅτι πρὸς τὸν Ὄλυμπον ἀντιδιέσταλται. Dindorf : διέσταλται. L'un et l'autre sans variante indiquée. — 432. Duchesne : κατὰ τὸ ναύσταθμον, et à la ligne suivante κατὰ τὸν ναύσταθμον. Il faut certainement écrire aux deux endroits, ou τὸ ναύσταθμον, ou, avec Dindorf, τὸν ναύσταθμον, ce qui paraît plus méthodique. — 440. Duchesne : ἀκροῦ, pour ἄκρου. — 460. Duchesne : χῆνας] τὸ χῆνας ἐπὶ τῶν Τρώων εἰς ἀπραξίαν αὐτοὺς διαβάλλων. Dindorf ne donne pas le lemme, et indique en note comme leçon du ms. μεταδιαβάλλων. On aura l'explication de cette leçon, si l'on se reporte au texte d'Homère, où χῆνας est précédé de la préposition μετά. — 471. Duchesne : μάχεαι] ἀντὶ τοῦ μάχῃ. [καταχρηστικῶς.] Ce dernier mot est, en effet, absolument déplacé ici. Il provient vraisemblablement d'une glose sur le vers 492, où était exprimée plus brièvement la même idée que dans la scholie actuelle Ὅτι καταχρηστικῶς τὰ Ἕκτορος ὅπλα βόεια εἶπεν κτλ. — 751. Duchesne : ῥηγνῦσι] ἀντὶ τοῦ ῥηγνύουσι, ὡς πίμπλουσιν. Dindorf accentue avec raison πιμπλοῦσιν. Mais l'exemple n'en reste pas moins assez singulièrement choisi. Πιμπλᾶσιν paraîtrait plus naturel.

Livre XIX, 149. Duchesne : κλοτοπεύειν] τὸν καιρὸν διατρίβειν καὶ κενὰ λέγειν. — Ὅτι ἐκ τῶν συμφραζομένων κλοτοπεύειν τὸ στρατεύεσθαι, καὶ ὅτι ἅπαξ εἴρηται. L'éditeur français est excusable de n'avoir pas touché à στρατεύεσθαι, car la même explication, quelque mauvaise qu'elle soit, est non seulement donnée, mais encore développée par un autre scholiaste. Néanmoins, on ne peut qu'ap-

prouver la conjecture de Dindorf, στραγγεύεσθαι, que confirme une glose d'Hésychius au mot κλωτοπεύειν. — 170. — Duchesne : ἐρωτῆσαι] φθεῖραι (?) Ce signe de doute ne saurait être mieux placé. Nous nous trompons fort, ou φθεῖραι est afférent au mot μιγῆναι, qui termine le vers 176. — 180. Duchesne : ἵνα μηδὲν ἐλλείπῃ (ms. et Dindorf : ἐλλείπῃς) τῶν ὀφειλόντων περὶ σὲ δικαίως πραχθῆναι. La conjecture ἐλλείπῃ nous paraît plausible. — 200. Duchesne : ἄλλοτέ] τοσαῦτα δρῶν ὀφείλεται. L'accentuation du mot ἄλλοτέ permet de croire qu'il y a ici une faute d'impression. Quoi qu'il en soit, il faut évidemment écrire, avec Dindorf, ἄλλοτέ ποτε : on sait qu'il y a des scholies sans lemme. — 221. Duchesne : πολλοὶ ἀναιροῦνται. Dindorf : πολλοὶ ἀναιρεθήσονται. Tous deux sans variante. La leçon de Dindorf provient peut-être de la ligne suivante, où le même mot se rencontre. — 262. Ὡς οὔτε τῆς συνουσίας αὐτῆς χρῄζων ἀφειλόμην οὔτε τινὸς ἄλλου. Ainsi Dindorf et Duchesne, si ce n'est que ce dernier fait suivre ἀφειλόμην d'un point d'interrogation. Ce doute paraît légitime. Cependant il n'est pas impossible qu'un commentateur, interprétant mal γάρ, ἀπεῖλαι, ait attribué à cette expression le sens de « enlever, ravir. » — 273. Duchesne : ἀμήχανος..... ἀντὶ τοῦ μεσότητος (?) δύναται κεῖσθαι ἀμηχάνως οἷον ἀβουλεύτως. Il n'était pas de trop, pour déchiffrer cette énigme, d'être à la fois versé dans la langue des scholiastes et habitué aux procédés abréviatifs des copistes qui nous ont transmis leurs commentaires. M. Dindorf restitue : ἀντὶ τῆς μεσότητος δύναται κεῖσθαι, ἀμηχάνως, οἷον ἀβουλεύτως. Cependant les exemples cités dans le Thesaurus-Didot nous montrent tous le mot μεσότης, lorsqu'il est pris dans ce sens, au génitif et dépendant de ἐπίρρημα. Ne pourrait-on pas admettre que ἐπιρρήματος est sous-entendu ici [explication que nous suggère notre éminent collaborateur H. Weil], ou que ce mot a été omis après μεσότητος ?

XXIV, 182. Dindorf : οὐδένα γὰρ διαλέγεται ἕως οὗ καθαρθῇ. C'est avec raison, ce semble, que Duchesne insère devant οὐδένα la préposition πρός, dont la perte fréquente est un fait bien connu et facile à expliquer.

Nous avons énuméré minutieusement, et, nous le craignons, trop longuement, toutes les différences que nous avons remarquées entre le texte de M. Dindorf et celui de M. l'abbé Duchesne. Nous n'avons rien dit des passages assez nombreux où les deux éditeurs ont rencontré chacun de leur côté la même correction. Enfin, dans la partie publiée seulement par M. Duchesne, nous avons passé sous silence un certain nombre de phrases, généralement notées par lui d'un signe de doute, desquelles nous n'aurions su que dire, sinon qu'elles sont encore à restituer. Pour ce qui regarde l'œuvre de M. Dindorf, il ne nous reste plus maintenant qu'à former un vœu : c'est que l'éminent philologue complète bientôt la publication dont il ne nous a donné encore que la partie la plus importante.

Éd. TOURNIER.

225. — **Die Nominalsuffixe a und â in den germanischen Sprachen,** von Heinrich Zimmer. Eine von der philosophischen Facultæt der Universitæt Strassburg gekrœnte Preisschrift. Strassburg Trübner, 1876.

L'ouvrage de M. Zimmer comble une lacune que les philologues allemands avait jusqu'ici laissée dans l'étude des langues germaniques. Jacob Grimm n'a pas nié l'existence du suffixe *a* que les recherches de Bopp lui avaient démontrée; après n'avoir parlé dans le premier volume de sa grammaire que des voyelles de dérivation *u* et *i*, il cite dans son histoire de la langue allemande des thèmes en *a*; mais le temps lui a manqué pour revoir et refondre le second volume de sa grammaire, et le fondateur de la philologie germanique n'a pas consacré une seule page au suffixe le plus commun des langues aryennes. Jacobi, l'éminent professeur de Breslau, entrevit la question dans ses « recherches sur la formation des noms dans les langues germaniques. » (1847). Mais il accorde trop d'importance à sa théorie de l'*Ablaut* ; il croit que l'*Ablaut* des noms dépend de l'*Ablaut* des verbes ; il ne distingue pas les suffixes primaires et les suffixes secondaires ; enfin, une mort soudaine laissa son œuvre inachevée. Schleicher, dans sa *Deutsche Sprache*, où il a fixé avec tant de clarté et de précision ce qu'il faut entendre par racine, thème, suffixe, suffixes primaires et secondaires, n'a pas insisté sur le suffixe *a*. M. Z., élève de M. Scherer, a tenté de faire ce que n'ont pas fait Grimm, Jacobi et Schleicher.

Le plan de l'ouvrage est fort clair, et les conclusions de M. Z., toujours appuyées de solides arguments, des réfutations des théories adverses (voir surtout la réfutation de la théorie de Benfey), de listes complètes de noms, se suivent en bon ordre et avec netteté. M. Z. traite successivement du suffixe *a* et du suffixe *â* ; il examine le suffixe *a* comme suffixe primaire, formant des nomina agentis et des nomina actionis, puis comme suffixe secondaire : de même pour le suffixe *â*. Un chapitre spécial est consacré aux modifications du sens, aux mots abstraits ; enfin, l'ouvrage se termine par des remarques sur divers points, que M. Z. n'a pu traiter dans le cours de son œuvre.

Cette longue et intéressante dissertation forme le 13e volume de la collection Trübner « Sources et recherches pour l'histoire de la langue et de la civilisation des peuples germaniques. » MM. Scherer, Ten-Brink et Steinmeyer sont à la tête de l'entreprise ; c'est dans cette collection qu'ont paru les études de M. Scherer sur la poésie du moyen-âge, de M. Schmoller sur l'histoire de Strasbourg, de M. Erich Schmidt sur Reinmar de Haguenau, de M. Ten-Brink sur Chaucer, etc. ; le travail de M. Z. n'est pas indigne des travaux distingués qui l'ont précédé.

Le savoir dont a fait preuve M. Z., la clarté de ses explications, la hardiesse souvent heureuse de ses étymologies, ses remarques ingénieuses et ses rapprochements instructifs font de son ouvrage un des meilleurs écrits philologiques qui soient sortis dans ces dernières années d'une université

allemande. Nous attendons avec confiance la nouvelle œuvre qu'entreprend M. Z. (une *Germanische Stammbildungslehre*).

Nous faisons suivre quelques remarques de détail : (page 135) *bil*, le moment où la bête fauve poursuivie s'arrête et se défend contre les chiens. L'expression est identique au français aboi qui vient de aboyer, comme *bil*, de *bellen*, et qui a le sens non seulement de *das Bellen*, mais de *die nôt*, comme on entendait ce terme au moyen-âge, l'extrême difficulté, le moment critique : de là l'expression — être aux abois — que l'on peut comparer à *zebilestên*. (Gotsf, v. 2765). — (Page 250). Pourquoi citer le verbe ancien haut-allemand *ginindan*, quand nous trouvons dans Ulfilas *anananthjan*, dans le sens d'oser ? — (Page 273). Vieux scandin. *Kneif*, main : cp. ags. *grâp*. — (Page 295). Le mot *laukr* que l'on trouve dans l'Edda signifie toute sorte de plante ; c'est plus tard qu'il prend le sens spécial de *lauch*, ail ; cp. *Klee*, (*Klê*) qui a d'abord signifié gazon, puis une seule plante du gazon, le trèfle. — (Page 287). L'étymologie de l'ags. *scôp* est fort ingénieuse, mais peu solide.

Arthur CHUQUET.

---

226. — **Le Clergé de quatre-vingt-neuf**, par Jean WALLON, Paris, Charpentier 1876, in-12, XXII-582 p. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les publicistes du siècle qui s'en va, peu ont plus travaillé, ont fait preuve de plus de talent, ont exercé moins d'influence et sont moins connus de la foule que M. Jean Wallon. J'ignore s'il a la conscience de cet isolement ; je doute qu'il en saisisse le caractère. « J'ai passé ma vie, déjà longue, écrit-il en tête du présent volume, à rechercher la vérité, et ce besoin » de connaître, qui n'était primitivement chez moi qu'un penchant, est devenu une habitude à laquelle je dois d'être resté en dehors des partis, » des écoles et des sectes. » En se félicitant de cette indépendance d'esprit, M. W. se laisse aller à une illusion. Certes, si l'impartialité, la souveraine justice consistait à condamner indistinctement tous les acteurs du drame historique, tous ceux qui ont essayé d'en raconter les péripéties ou d'en esquisser le plan, M. W. aurait le droit de tenir ce langage. A chacun il dit son fait ; il n'épargne le procès à personne. Et cependant, sectaire, il l'est tout comme un autre. Il est de sa propre secte. M. W. appartient à cette classe d'hommes distingués, mais naturellement chagrins ou insensiblement aigris, à qui la vue claire des choses échappe, dont le regard grossit ou rapetisse tout ce qu'il touche, pour lesquels la contradiction est un instinct, et qui, en quête de recherches et de subtilités, se discutent et se réfutent au besoin eux-mêmes. Que dire de l'ouvrage qu'il vient de produire ? Certes, il a un but. Comment le définir ? Il prouve un savoir de premier ordre et implique d'immenses lectures. Mais est-ce bien là de l'histoire ? D'un bout à l'autre du volume, on côtoie les préoccupations non pas du temps, mais de l'heure même où nous vivons. N'est-ce donc que de la polémique ?

Non ! la polémique n'est ni aussi versée dans les textes, ni à ce point détachée de certains intérêts. De la polémique et de l'histoire, voilà donc ce que contient le nouveau livre de M. W. et il en contient à des doses égales. Si cette définition demeure obscure, c'est la seule qui satisfasse ma pensée, et qui la tire d'un long embarras.

J'aborde sur le champ la partie polémique. Ce n'est peut-être pas celle à qui l'auteur tient le moins ; j'ai hâte d'en affranchir le lecteur, comme j'aurais voulu en alléger l'ouvrage. Toute la préface lui est consacrée ; ailleurs elle est répandue çà et là, un peu au hasard et souvent à l'improviste. L'obsession de l'auteur est la société de Jésus. Il en a l'esprit littéralement hanté. Depuis l'année 1849, dit-il, les Jésuites se sont emparés de la cour de Rome, puis ils ont subjugué le clergé et la classe moyenne en France, les gouvernants aujourd'hui, corrompent la jeunesse et falsifient l'histoire. Ce dernier grief est un de ceux qui paraissent toucher le plus particulièrement l'auteur. Il nous montre les pères incessamment occupés à détruire les documents authentiques, et à leur en substituer de faux. Attribuant le mot à M. Guizot il les définit : « un parti de malfaiteurs », et dit de la cour de Rome : « que depuis les Fausses Décrétales jusqu'à nos jours elle se fait un » devoir de tromper les peuples, *pour leur bien*. » (p. II, III). Il écrit de M. Veuillot : « Le petit journaliste à gages de 1835, devenu l'arbitre et le maî» tre de l'église ultramontaine, sans qu'il ait acquis pour cela plus d'ins» truction ni plus d'éducation, doit cependant entrevoir par moment où » conduit la sarabande jésuitique qu'on lui fait mener depuis si longtemps. » Il est vrai qu'il n'a pas trop à s'en plaindre, non plus que ses acolytes, » Cassagnac et Villemessant » (p. 4). Ces échantillons suffisent. Ils étaient nécessaires pour marquer à quel ordre de préoccupation a obéi l'écrivain ; ils indiquent le ton où il s'égare et l'esprit qui l'anime.

Inversement au point de vue théorique, M. W. manifeste une double répulsion ; d'une part pour la philosophie positive, et de l'autre, pour les doctrines Jacobines. M. Littré, M. Louis Blanc, ce dernier surtout, sont l'objet de ses plus mordants sarcasmes. A l'un, il reproche de nier ce qu'il ignore (p. XX), et de ne pas savoir toujours ce qu'il veut dire (p. 385). Il ne manque pas une occasion de prendre l'autre à partie (v. p. 165, 393, 412, 441). L'accusant d'une omission, il lui jette cette suprême injure : « C'est » ainsi que l'on doit, selon les Jésuites, écrire l'histoire » (p. 393). Et, reprenant ailleurs cette insinuation, dans sa bouche le plus sanglant des outrages: « le Jacobinisme fait les affaires du Jésuitisme (p. 441), s'écrie-t-il, en parlant de « l'admirable *roman* » de Louis Blanc.

La portion historique du livre de M. W. est de beaucoup supérieure à celle où il exprime ses antipathies politiques et religieuses, et où il se montre si peu maître de ses passions intellectuelles. L'auteur ne fait voir nulle part qu'il ait mis à profit les textes manuscrits où il aurait pu chercher un complément à ses études ; le dessein ne paraît même pas s'en être présenté à son esprit. Mais je ne crois pas que personne connaisse mieux que lui les docu-

ments imprimés relatifs à l'histoire du clergé français pendant le XVIIIe siècle. Il a tiré un parti remarquable de lectures assidues et singulièrement approfondies.

L'originalité de son travail consiste en une thèse qu'il ne faut pas accueillir sans précautions, mais qui a une valeur très sérieuse. On peut la formuler ainsi : c'est le clergé qui a fait la Révolution.

Examinant successivement le rôle, le caractère et l'esprit du clergé dans les années qui ont précédé la convocation des états généraux, M. W. nous les représente dans la généralité de ses membres sous les traits d'un corps éclairé, imbu de désirs généreux et patriotiques, pénétré de l'urgence de certaines réformes. Le haut clergé, conservateur et sceptique, forme contraste avec le troupeau qu'il dirige et prétend dominer. Les principes gallicans sont la force où les curés, les prêtres de la campagne trouvent des moyens de résistance. La lutte, engagée lors des élections, et à propos de la rédaction des cahiers, s'accentue dans les batailles parlementaires de mai, de juin et de juillet. Personne avant M. W. n'avait aussi exactement décrit et plus en détail les péripéties de ce combat. Enfin le clergé libéral et réformateur l'emporte et détermine la réunion de l'ordre avec celui du Tiers. Or, la réunion illégale des ordres, c'est bien la Révolution.

Et cela est vrai. Mais, ramené à des proportions trop précises, le point de vue où se place M. W. est insuffisant ; il est même périlleux. Il exagère la valeur d'un accident de fait ; et l'originalité du coup d'œil tend à le fausser. Il introduit dans le concours des circonstances qui ont abouti à 1789 la donnée d'un mouvement « religieux » dont la participation ne s'y est fait sentir à aucun degré. Au XVIIIe siècle, le clergé de France ne formait plus véritablement un ordre dans l'État. De ses membres, les uns se rattachaient ouvertement à la Noblesse, les autres au Tiers. Le goût des dissertations morales, des spéculations économiques s'était répandu avec l'esprit philosophique dans tous les rangs de la société, avec une intensité très variable selon les personnes, et non selon les conditions. Loin d'être particulier à une classe, il n'était nulle part universel ; sans parler de l'immense majorité de la Nation, qui, absorbée par la nécessité de subvenir à ses besoins journaliers, y demeura naturellement étrangère, et qui ne comprit plus tard dans les promesses de la Révolution que la satisfaction d'appétits prochaine et immédiate, le Tiers-Etat ne fut pas même unanime à l'accueillir ; les idées nouvelles eurent leurs plus chauds partisans dans les sommets de l'aristocratie seigneuriale, ecclésiastique et judiciaire ; de très humbles prêtres et de très simples bourgeois en furent des ennemis déclarés.

Au fond, ce qui détermina la réunion des Trois Ordres, c'est-à-dire la prise de possession du pouvoir, c'est cette disposition si générale dans les assemblées qui les porte à céder à un courant visible, à fléchir devant les exigences du parti agressif, et à se détourner de celui qui, ne manifestant pas de confiance en son propre principe, paraît prêt à souscrire lui-même à sa déchéance et abdique en effet.

Poursuivant sa démonstration, M. W. raconte ce qu'il appelle « la première faute » de l'assemblée, et comme quoi « la Révolution, *ne l'oublions » pas et ne souffrons pas qu'on l'oublie*, qui a constitué la famille et la pro- » priété, aurait constitué le culte public » (p. 424) sans les manœuvres du haut clergé qui souleva les superstitions populaires, et le machiavélisme de la cour de Rome qui refusa à dessein tout concordat. De telle sorte que le veto arraché aux scrupules de Louis XVI « provoqua les journées du 20 » juin et du 10 août » (p. 488) et que « si les Jacobins dressèrent la guillo- » tine, ce fut le pape qui fit tomber le couteau » (p. 489). Je me contente d'énoncer des doctrines vraiment bien étranges dans la bouche d'un homme que les privilèges de l'éducation et le respect de soi-même auraient dû mettre à l'abri d'assertions puériles. Aussi bien l'urgence n'est pas grande de prouver que nos aïeuls ont connu avant nous, à un degré égal, sinon supérieur, et *la famille*, et la *propriété*, même sous une forme très fortement constituée. Quant au 20 juin et au 10 août, chacun sait que ces insurrections furent provoquées en effet, mais par la faiblesse et non par la résistance du roi. Enfin, reprocher au clergé ses répugnances à l'endroit de sa « constitution civile », argumenter contre la cour romaine de son attitude ultérieure, lors des négociations du consulat, c'est refuser aux personnes collectives ce que les juges les plus sévères accordent aux individus : l'excuse des effrois de l'inconnu, et le bénéfice d'expériences chèrement acquises.

Le livre de M. Wallon a une conclusion, qui est une dépendance de sa thèse. Elle consiste à convier le clergé de France à ressaisir le fil de ses traditions perdues, à ressusciter l'église gallicane. Cela montre combien l'esprit de l'auteur est au fond chimérique. Car ce qu'il entend par ce retour à un passé disparu, c'est une rupture avec la cour pontificale. Or, jamais à aucune époque de son histoire, l'église gallicane n'a revendiqué une foi distincte ; elle a toujours et hautement voulu demeurer « romaine ». Les Révolutions lui ont enlevé certain caractère de particularisme et d'indépendance qui était cher à la nation, encore plus qu'au clergé ; et qui ne portait que sur des questions secondaires. Cette indépendance dans une communion de croyances n'était ni artificielle ni stérile pour un peuple qui y attachait un sentiment de dignité. Elle n'a plus de raison d'être ; en dépouillant la religion de toute forme nationale, en donnant l'essor à la pensée libre, la Révolution a désormais restitué à la foi son caractère propre qui, chez les esprits cultivés, est et restera celui d'une philosophie, chez les esprits incultes, celui d'une superstition.

H. Lot.

227. — J. COOPER, **Un continent perdu** ou l'esclavage et la traite en Afrique (1875) avec quelques observations sur la manière dont ils se pratiquent en Asie et dans d'autres contrées sous le nom de système contractuel de la main d'œuvre (ouvrage traduit de l'anglais, av. une préface d'Ed. Laboulaye). Paris, Hachette, 1876. 160 p. gr. in-8°.

Le livre de M. Cooper a avant tout un but pratique. L'auteur n'a pas eu la prétention d'écrire un traité *ex professo* sur la question de l'esclavage et sur son extension actuelle, et encore moins d'écrire une œuvre littéraire. Il ne s'est même pas donné la peine de composer son ouvrage avec ordre et méthode ni de répondre exactement au titre qu'il lui donnait. L'Afrique n'en a rempli que la moindre partie et M. C. passe d'un pays à l'autre, de l'Asie à l'Afrique et de l'Amérique à l'Océanie sans qu'on puisse se rendre compte de la marche qu'il a suivie. En réalité, il ne nous donne qu'une collection de documents, de renseignements et de notes sur le commerce des esclaves et des coolies, et bien que ces renseignements soient très incomplets, surtout en ce qui touche l'Afrique, ils ne laissent pas d'être très intéressants.

M. C. signale avec une légitime indignation ce fait que depuis quelques années les nations européennes se sont relâchées dans la guerre entreprise contre l'esclavage depuis les congrès de Vienne et de Vérone. Le nombre des esclaves à Cuba qui n'était en 1817 que de 199,145 est aujourd'hui de 369,000, tant les Espagnols ont peu observé l'engagement pris par eux d'arrêter la traite, engagement qu'ils se sont fait payer 400,000 livres sterling. En Égypte et en Perse, l'Angleterre a graduellement suspendu les efforts qu'elle faisait pour empêcher le développement de l'esclavage. Enfin et surtout toutes les nations d'Europe et d'Amérique se sont toutes plus ou moins rendues coupables d'une traite déguisée par le commerce des *coolies*. C'est par les détails qu'il nous donne sur ce dernier point, beaucoup plus que par ce qu'il dit sur l'Afrique, que le livre de M. C. est intéressant. Atroce et pire peut-être que l'esclavage dans le Pérou ou à Cuba, parce que les coolies chinois sont supérieurs comme développement intellectuel et moral aux nègres, la situation de ces prétendus travailleurs libres est oppressive et intolérable même dans les colonies anglaises et françaises. M. C. donne à cet égard de curieux détails sur la Réunion, l'île Maurice, les Antilles anglaises, l'Australie. Les contrats de travail soi-disant signés par les coolies sont le plus souvent imposés par la force ou la ruse, et les malheureux qui s'y sont laissés prendre voient leur liberté presque aussi complétement anéantie que celle des esclaves, puisqu'on les vend avec les propriétés, qu'on les maltraite sans qu'ils puissent le plus souvent trouver un magistrat à qui se plaindre. Les contrats sont même souvent ouvertement violés. C'est ainsi que le général Valmuseda, capitaine-général de Cuba, fit saisir 400 coolies qui s'embarquaient après avoir fini leur temps et les fit revendre pour huit ans au bénéfice du gouvernement espagnol. Les Etats-Unis, qui

seuls ont su donner du travail aux coolies sans les opprimer, ont interdit absolument les contrats pour la main-d'œuvre. Tout capitaine qui transporte des coolies liés par contrat est passible de peines sévères.

On aurait pu souhaiter que M. C. pénétrât plus profondément dans la question même du travail servile et examinât les conditions économiques et sociales qui ont rendu l'esclavage sinon nécessaire, du moins possible. Mais cette étude ne rentrait pas dans son plan qui était surtout de rappeler aux gouvernements européens et en particulier à l'Angleterre les engagements qu'ils ont pris pour mettre fin à l'esclavage et à ses injustices. Il répond néanmoins par les témoignages très formels des voyageurs en Afrique aux théoriciens paradoxaux qui voient dans l'esclavage un progrès pour certaines races, pour qui la traite serait une étape vers la civilisation au sortir du cannibalisme. En réalité la traite et l'esclavage sont la principale cause de la corruption et de la dégradation des races africaines. « Ma longue expérience de l'Afrique centrale, dit Livingstone, m'a prouvé que les nègres que l'esclavage et la traite n'ont pas encore corrompus sont remarquables par leur hospitalité et leur bon sens. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils sont honnêtes. » A cet égard, les musulmans qui sont aujourd'hui le grand foyer d'esclavage dans le monde ont exercé en Afrique la plus déplorable influence.

CORRESPONDANCE.

Rennes, 27 octobre 1876.

Monsieur le Secrétaire de la rédaction de la *Revue Critique*,

Dans le numéro 43 (21 octobre 1876) de la *Revue Critique*, je viens de lire (p. 271) le résumé d'une lecture que j'ai faite le vendredi 13 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Le rédacteur de ce résumé m'attribue l'interprétation suivante de la doctrine d'Archélaüs sur la forme de la terre : « notre terre est *sphérique*, elle est aussi *concave*. » Je ne suis pour rien dans cette assertion, que je ne comprends pas, et qui est contraire à ma pensée, puisque j'ai rangé Archélaüs parmi les *anciens philosophes grecs étrangers à la notion de la sphéricité de la terre.*

D'après les témoignages antiques, Anaxagore avait attribué à la terre la forme d'un disque mince. Son disciple Archélaüs, encore plus éloigné d'admettre la *sphéricité* de la terre et par conséquent la *convexité* de la surface, supposa qu'au lieu d'être simplement plate, la face supérieure du disque terrestre, habitée par les hommes, était même *concave*, comme celle d'une soucoupe. Dès lors, les bords de cette surface circulaire étant plus hauts que son milieu, tous les fleuves devaient se diriger de toutes parts de ces bords

élevés vers ce milieu bas, occupé par la Méditerranée. Voilà ce que j'ai dit.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée,

Th. H. Martin.
Membre de l'Institut.

P. S. Je vous serai très obligé, si vous voulez bien insérer le plus tôt possible dans la *Revue Critique* cette petite rectification rendue tardive par de grandes occupations.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séances du 27 octobre et du 3 novembre 1876.

Dans la séance du 27 octobre qui a été presque entièrement occupée par la lecture, en comité secret, du rapport de la commission des écoles d'Athènes et de Rome, les ouvrages suivants ont été déposés par divers membres : XXIIIe vol. des *Historiens de la France ;* un nouveau vol. des *Historiens des Croisades ;* de Witte et Fr. Lenormant, n°s 4 et 5 de la *Gazette archéologique ;* Ubicini et Pavet de Courteille, *Etat actuel de l'empire ottoman ;* Vsévolode Miller, *Etudes de mythologie aryenne ;* Ernest Desjardins, 1er vol. de sa *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine.*

Séance publique annuelle du 3 novembre. M. N. de Wailly, après avoir payé un tribut d'éloges et de regrets aux académiciens morts récemment, (Munk, marquis de la Grange, A. F. Didot, Guigniaut), proclame les prix décernés et les sujets de prix proposés.

Antiquités de la France. L'Académie décerne :

La 1re médaille à M. Hucher pour son *Jubé du cardinal Philippe de Luxembourg à la cathédrale du Mans.* Le Mans, 1875, gr. in-f°.

La 2e médaille à M. d'Espinay : *Notices archéologiques et les enceintes d'Angers.* Angers, 1875, in-4°.

La 3e médaille à M. Bélisaire Ledain : *La Gatine historique et monumentale.* Paris, 1876, in-8°.

Des mentions honorables sont accordées à MM. :

De Bouteiller : *La guerre de Metz en 1324* (publié en collaboration avec MM. L. Gautier et Bonnardot), Paris, 1875, in-8°.

Hervieu : *Recherches sur les premiers Etats Généraux et les assemblées représentatives pendant la 1re moitié du XIVe s.* (en ms).

Longnon : *Les Limites de la France et l'étendue de la domination anglaise à l'époque de la mission de Jeanne d'Arc.* Paris, 1875, in-8°.

Germer-Durand : *Cartulaire du chapitre de l'église cathédrale N. D. de Nimes.* Nimes, 1876, in-8°.

Brissaud : *Les Anglais en Guienne.* Paris, 1876, in-8°.

Abbé Corblet : *Hagiographie du diocèse d'Amiens.* Amiens, 1875, in-8°.

Le PRIX DE NUMISMATIQUE fondé par Mme Ve Duchalais est partagé inégalement entre MM. :

G. L. Schlumberger : *Des bractéates d'Allemagne*. Paris, 1872, gr. in-8° avec planches.

Aloïs Heiss : *Description générale des monnaies des rois Wisigoths d'Espagne*. Paris, 1872, in-4° av. pl.

PRIX GOBERT. Le 1er prix a été décerné à M. Siméon Luce : *Histoire de Bertrand du Guesclin*. Paris, 1876, in-8°, le 2e à M. Ch. Paillard : *Histoire des troubles religieux de Valenciennes, 1560-1567*. Paris, 1875-76, 3 vol. in-8°.

PRIX LAFONS-MÉLICOCQ. Un encouragement de la valeur de mille francs est accordé à M. Armand Rendu : *Inventaire analytique du cartulaire du chapitre cathédral de Noyon*. Beauvais, 1875, in-4°.

Le PRIX STANISLAS-JULIEN est décerné à M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis : *Ethnographie des peuples étrangers de Ma-touan-lin*. Genève, 1876, 2 vol. in-4°.

Le PRIX DELALANDE-GUERINEAU que l'Académie décerne pour la 1re fois est accordé à M. James Darmesteter : *Haurvatât et Ameretât, essai sur la mythologie de l'Avesta*. Paris, 1875, in-8°.

Le PRIX ORDINAIRE : *Mode de recrutement et attributions du sénat romain sous la République et sous l'Empire jusqu'à la mort de Théodose*, pour lequel cinq mémoires avaient été envoyés, n'a pas été décerné. Le concours est prorogé à l'année 1878. L'Académie propose en outre pour l'année 1879, le sujet suivant : *Etude sur les institutions politiques, administratives et judiciaires du règne de Charles V*.

Le concours pour le PRIX BORDIN : *Histoire de la Syrie depuis la conquête musulmane jusqu'à la chûte des Oméïades* est prorogé à l'année 1878. Aucun mémoire n'avait été déposé sur cette question. L'Académie propose en outre, pour le concours de 1879, le sujet suivant : *Etude d'histoire littéraire sur les écrivains grecs qui sont nés ou qui ont vécu en Egypte, depuis la fondation d'Alexandrie jusqu'à la conquête du pays par les Arabes*.

M. Wallon lit une *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Guigniaut*. Il est remplacé à la tribune par M. Desjardins : *Le pays gaulois et la patrie romaine*. M. de Wailly avait auparavant proclamé les noms des élèves de l'Ecole des Chartes qui ont obtenu le brevet d'archiviste paléographe : ce sont MM. Elie Berger, Bémont, Demaison, de Manneville, Vaesen, Martin, de Flamaren, et en tête, quoique nous le nommions le dernier, M. Julien Havet, le signataire habituel de ces comptes-rendus.

J. BAUQUIER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47. — 18 Novembre — 1876

228. — **Descriptiones Terræ Sanctæ, ex sæculo VIII, IX, XII et XV.** S. Willibaldus. — Commemoratorium de casis dei. — Bernardus Monachus. — Innominatus VII. — Johannes Wirziburgensis. — Innominatus VIII. — La citez de Iherusalem. — Johannes Poloner. — Nach Hand-und Druckschriften herausgegeben, von Titus Tobler (Nebst einer Karte. Leipzig, 1874, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung. 539 pp. in-8°.

Que nos lecteurs ne soient point surpris si nous nous permettons de leur présenter en 1876 un volume paru en 1874. Il n'est jamais trop tard pour parler d'un bon livre : celui-ci est excellent.

M. T. Tobler, à qui nous devons des éditions remarquables d'Antonin le Martyr, de Theodericus, de Thetmar, du Pèlerin de Bordeaux, du pèlerinage de Sainte Paule, d'Encherius, de Theodorus, etc..., nous donne cette fois un autre groupe de textes relatifs aux pèlerinages en Terre-Sainte du VIIIe au XVe siècle.

La plupart de ces opuscules, dont on trouvera l'énumération dans le titre transcrit ci-dessus, ont déjà été publiés ; mais M. T. les a soumis, d'après les manuscrits, à une révision si consciencieuse, il les a enrichis de notes critiques si substantielles, qu'il en a fait des choses presque nouvelles.

Les textes comprennent 281 pp. ; le commentaire (préliminaires et notes) s'étend de la page 282 à la page 530.

Trois de ces relations sont inédites :

1° L'anonyme VII (pp. 100-107) d'après un *unicum* sur parchemin, du XIIIe siècle, conservé dans la bibliothèque de l'Université d'Erlangen ; par d'ingénieuses considérations, M. T. arrive à assigner à cette description la date de 1145. Elle est courte mais fort intéressante. J'y constate, pour les positions relatives des divers édifices de Jérusalem, une rare netteté d'orientation (sauf cependant page 106 où *orientem* est mis évidemment pour *occidentem* comme l'a bien vu M. T.). La description du *Templum Domini* mérite d'être rapprochée de celle de Jean de Würzburg et la complète en certains endroits (par exemple pour la chapelle de la *Présentation* désignée expressément comme étant à *gauche du chœur*, tandis que celle de Zacharie est à *droite*).

2° L'anonyme VIII, *de Terra ultra maria*, écrit vers 1185 (pp. 193-196). sans grande importance.

3° La *Descriptio Terræ Sanctæ* de Johannes Poloner (pp. 225-278), qui est plutôt une description géographique qu'une relation de pélerinage, bien que l'auteur ait visité la Palestine en 1422; l'emploi du mot *klostern* (p. 237) et du mille allemand indique suffisamment la nationalité de Jean Poloner. M. T. publie ce texte d'après deux mss. de la bibliothèque de Munich; il y a joint la carte, soigneusement revue, de Marino Sanuto que Poloner semble avoir suivie dans ses descriptions, et il a eu l'heureuse idée d'y rétablir le réseau de lieues carrées omis par les précédents éditeurs.

M. T. restitue *Afasantomar* (*Aphasantomar*) de la carte de Menke (*Bibelatlas*) en *Aphesdommim*, à la pointe sud de la Mer Morte; ne serait-ce pas plutôt *Hasasontamar* [1] ?

Il est vrai que Hasasontamar = Engaddi et que M. T. lit le nom de cette dernière localité en un autre point de la carte de Marino Sanuto répondant mieux à la position actuelle de *Aïn Djedy*; mais il ne faut pas oublier que pour Etienne de Byzance et pour St Jérôme, auteur familier à Marino Sanuto, Engaddi était *auprès de Sodome*, *à l'extrémité sud de la Mer Morte* [2].

Nous eussions désiré voir les restitutions opérées sur la carte mises entre parenthèses, même là où elles peuvent passer pour incontestables.

— P. 512 (p. 227). La correction *Mons herbarum* (pour le Mont Moria) en *Mons Abraham* paraît bien plausible, si l'on songe que la légende arabe du sacrifice d'Abraham, localisée sur le Mont Moria, était familière aux Croisés, et que l'anonyme VII (p. 106) écrit HABRAM pour *Habraham*.

— P. 513 (p. 237). Pour le monument attribué par J. Poloner à la *fille de Pharaon* (tombeau de Zacharie actuel) il faut rapprocher l'assertion de son contemporain, le chroniqueur arabe Moudjir ed-din qui l'appelle la coupole de la *femme de Pharaon* (*Koûfiyè* [3]), dénomination encore en usage aujourd'hui chez les Musulmans.

Nous avons relu avec un vif plaisir dans cette excellente édition la relation du prêtre allemand Jean de Würzburg (1165). Ces quelques pages si vivantes, si pleines de détails curieux, si personnelles, si passionnées même, ne relèvent pas de l'érudition seule, elles appartiennent à l'histoire, à la grande histoire, car elles jettent sur l'esprit qui régnait alors dans le monde franc un jour singulièrement vif. Jean de Würzburg, qui exprime sur l'authenticité de certains sanctuaires des doutes d'une hardiesse étrange pour l'époque [4], se montre en revanche animé des sentiments pa-

1. Genèse XIV, 7. — 2 Chron. XX, 2.

2. Je n'ai à ma disposition ni la carte de Bongars ni l'*épreuve de la lettre* de cette carte, retrouvée par le comte P. Riant. Je ne puis donc vérifier si le nom lu par M. Tobler *Engaddi* est bien exact; il est à supposer toutefois que le mot offrait quelque difficulté de lecture puisqu'il a été omis par Menke.

3. *El-Ouns el-Djélil bitarikh el Qouds wel-Khalil*, p. 412, texte arabe éd. à Boulaq.

4. P. 122. Il ne craint pas de déclarer à propos de la tradition qui montrait aux pélerins dans le *Templum Domini* le lieu de la vision de Jacob, que *salva tem-*

triotiques les plus ardents, les plus exclusifs ; on a peine à croire, quand on lit les pages 155-158, qu'elles ne datent pas d'hier. Après avoir rappelé l'origine allemande de Godefroi de Bouillon (*stirpe Alemanorum oriundi*), il se plaint amèrement que la conquête de Jérusalem soit attribuée aux seuls Français (*Franci*) à l'exclusion des Allemands. Il accuse les « détracteurs de sa nation » d'avoir effacé sur un tombeau, placé à l'entrée de la porte du St-Sépulcre, l'épitaphe du « fameux Wigger [1] » dont on ne pouvait nier l'origine allemande, et ce pour y substituer celle d'un « certain soldat de France (*de Francia* [2]). »

On y avait, à ce qu'il paraît, ajouté une épigramme en vers qui se terminait ainsi :

Jerusalem Franci capiunt virtute potenti.

A ces mots, Jean de Würzburg éclate, et dans son indignation, devenu poète à son tour, il riposte par ces cinq vers (*contra quod ego*) :

Non Franci, sed Francones, gladio potiores,
Jerusalem sanctam longo sub tempore captam
A paganorum solvere jugo variorum.
Franco, non Francus, Wigger, Guntram, Gotefridus
Dux, argumento sunt hæc fore cognita vero.

Godefroi et son frère Baudouin nous appartiennent, s'écrie-t-il (*de nostris essent partibus*) ; les Allemands s'étant empressés de s'en retourner chez eux la besogne une fois faite, la ville sainte fut envahie par les autres nations : *Français*, *Normands*, *Lorrains*, *Provençaux*, *Auvergnats*, *Italiens*, *Espagnols*, *Bourguignons* ; aucune place n'y fut réservée aux Allemands. Alors on tut leur nom, et la délivrance de la ville sainte fut attribuée aux seuls Français qui y sont aujourd'hui les maîtres avec les autres nations. Il y a longtemps, ajoute-t-il, que la Terre Sainte aurait pour limite le Nil au Sud, Damas au Nord, s'il s'y trouvait autant d'Allemands qu'il s'y trouve de ces gens-là (*istorum*).

— P. 181. Le *Modin* de Jean de Würzburg est incontestablement *Souba*, village où jusqu'à ces derniers temps la tradition monastique a continué de montrer les tombeaux des Machabées. Je saisis cette occasion pour dire dès aujourd'hui (en attendant que j'en fournisse des preuves positives) que si Souba n'a rien à voir avec le Modin biblique, elle est assurément le *Belmont* médiéval jusqu'ici non identifié [3].

---

pli reverentia non verum est. — Même scepticisme, un peu plus déguisé peut-être cette fois, à propos d'une question dogmatique : l'assomption de la Vierge (p. 169).

1. Wicker de Souabe. *Wilken*, *Kreuzz*. 2, 30, 72, 108.

2. M. Tobler serait disposé à reconnaître dans ce tombeau celui de Philippe d'Aubigni. Les lecteurs de la *Revue Critique* n'ont qu'à se reporter aux deux nos 37 et 39 pour voir que cette opinion doit être abandonnée, Philippe d'Aubigni étant mort en 1236.

3. Souba contient de remarquables ruines des *Croisés* (fortifications) avec signes lapidaires gothiques et *taille* spécifique des blocs. Th. Menke place tout à fait arbitrairement *Belmont-Modin* entre *Betenoble* (Beit-Nouba) et *Bethoron* (*Bibelatlas* ; *das heilige Land zur Zeit der Kreuzzüge* : *Umgegend von Jerusalem*).

Le pélerinage de saint Willibald, qui ouvre le volume, n'offre pas un moindre intérêt quoique à un titre différent ; il présente une peinture, bien attachante et bien instructive, de la Palestine au commencement du VIIIe siècle, c'est-à-dire moins d'un siècle après la conquête musulmane.

— P. 35. Entre Gaza et St-Zacharie (peut-être avant Gaza, d'après la version de l'anonyme p. 68), St Willibald devient aveugle en un lieu nommé *Sanctum Matthiam*, que M. T. ne peut identifier ; ne serait-ce pas le *neby Mattha* de Beit Oummâr dont j'ai déjà parlé ici même [1] ?

— P. 35 (cf. 68,338) les formes *Aframia*, *Affrania*, pour *Abraham*, nom d'Hébron, me paraissent dériver d'une source *grecque* orale, avec la prononciation du *b* en *v* (= *f* pour un Anglo-saxon) [2].

Le fameux *Commemoratorium de casis Dei vel monasteriis* édité pour la première fois en 1865 d'après le ms. de Bâle par G. B. de Rossi est réimprimé ici à nouveau ; M. T. introduit de considérables améliorations dans le texte de ce rôle quasi-officiel des établissements religieux de Terre Sainte, dressé vers 808 par un moine qu'avait peut-être envoyé Charlemagne.

Dans l'itinéraire du moine Bernard qui vers 865 (suivant M. T.), après avoir débarqué en Egypte, se rendit par terre du Caire à Jérusalem, il y a une difficulté que M. T. a essayé de résoudre sans y réussir mieux que les précédents éditeurs, MM. T. Wright et Fr. Michel. Bernard mentionne dans ce trajet, entre *Faramea* (Peluse) et *Alarixa* (El-Arich) deux *hospitia* : *Albara* et *Albacara*, habités par des chrétiens et des païens. M. Wright [3], tout en avouant qu'il ne peut retrouver ces deux localités considérées par lui comme deux caravanserais, propose de les expliquer par l'arabe *al-bir*, le *puits*, et *al-bakara*, la *poulie*. M. T. voudrait y voir plutôt les mots *el-barra* la terre ferme, et *el-bahar* la mer (pour *el-bahara*) ; l'un de ces lieux serait suivant lui au bord de la mer, et l'autre en plein désert.

Ce ne sont en réalité autre chose que *El-warrâda* et *El-baqqâra* mentionnés par Moqaddesy [4] et Ibn Haukal [5], le premier comme un *menzil* (une *mansio*), le second comme une *qarié* (un village), entre Farama et El-Arîch. Moqaddesy compte un relais (*marhala*) entre chacun de ces trois points [6]. La transcription de *Al-warrada* par *Albara* est très acceptable ;

1. *Revue crit.*, 1876, I, p. 292.

2. Ce détail ferait supposer que St Willibald et ses compagnons étaient escortés par un drogman grec, ou tout au moins s'adressaient aux moines grecs. Cf. p. 26 où le mont Tabor est appelé le Mont *Age* (Ἅγιος).

3. *Early Travels in Palestine* p. 25 en note.

4. Ed. de Goeje p. 213. Cf. p. 143 : ces deux localités sont citées avec El-Arîch, comme villes du Djefar, district d'Egypte limitrophe du *shâm* (Syrie), capitale Farama.

5. P. 95.

6. *Ibn Khordadbeh*, ed. Barbier de Meynard p. 73-201, estropie le second nom en *El-Ghorribé* ; le savant éditeur met en regard de cette lecture qui lui semblait à bon droit suspecte une leçon *Nafarah* de Moqaddesy et *Bakarah* de Kodama. Le texte de Bernard, éclairé par ces documents arabes, les éclaire à son tour

l'omission de la syllabe *da* par un copiste (influencé par *Albacara*) n'a rien que de naturel ; le *w* (prononcé *ou*) rendu par *b* est un fait curieux, et peut fournir quelque indice sur la nationalité du moine Bernard.

M. T. semble croire que le pèlerin a mis par erreur *Gaza* entre *el-Arich* et *Ramle*: en réalité, le pèlerin ne dit pas *qu'il a passé par Gaza*, mais seulement que d'*Albara à Gaza s'étend une terre fertile* ; d'El-Arîch à Ramle, il ne *mentionne plus* les stations: *de Alarita adivimus Ramulam*. Les géographes arabes que nous venons de consulter nous montrent que Bernard, suivant l'itinéraire des caravanes orientales à cette époque, a dû, après *El-warrâda* et *El-baqqâra*, passer par *Rafah, Ghazza et Azdoud* (cf. Ibn Khordadbeh *l. c.*)

— P. 88. Les VII ou XVI *greniers* construits par Joseph et que Bernard prétend exister au Caire ne sont autre chose que les *Pyramides* [1]. Il ne faut pas rendre le pauvre moine responsable (p. 404) de cette singulière légende ; elle se retrouve chez les Musulmans (p. ex. *Moqaddesy* p. 210) à qui d'autres naïfs pèlerins l'ont aussi empruntée.

— P. 408. A l'opinion de Wright qui veut voir avec toute apparence de raison, suivant nous, dans le Mont St-Michel (*Sanctum Michaelem ad duas tumbas*) de Bernard, le mont Saint Michel de notre côte de Bretagne, M. T. oppose l'opinion de J. Beckmann qui prétend y reconnaître le *Monte Santangelo* de la province de la Pouille ! L'idée de Beckmann ne saurait soutenir un seul instant l'examen, puisque Bernard décrit complaisamment les *marées* quotidiennes qui alternativement isolent de la côte ou y rattachent la montagne sainte.

Le texte de la *Citez de Ihérusalem* semble avoir été collationné avec le plus grand soin. Il ne m'appartient pas de juger cette édition au point de vue philologique; il m'est permis de dire cependant que la valeur historique et topographique de ce précieux document n'a pas peu gagné à cette révision sévère [2].

C'est seulement d'après l'édition, désormais classique, de M. T. qu'il sera possible à l'avenir de citer les diverses relations que nous venons de passer en revue.

CLERMONT-GANNEAU.

---

en montrant bien celle de ces variantes qu'il faut choisir, Yaqoût, dans son dictionnaire géographique. parle également de la premire de ces stations où était établi un poste de pigeons.

1. Il ne serait pas impossible que cette légende bizarre eût pour origine une espèce de jeu de mots sur *ahrâm*, pyramide, et *ahrâ*, greniers (pluriel de *hory*, mot qui ne semble pas avoir d'attaches arabes et est peut-être tout simplement *horreum*).

2. Nous devons faire remarquer que M. C. Hofmann, qui a établi pour le livre de M. Tobler le texte de ce morceau, n'a pas connu la dernière édition qui en avait été donnée, d'après le même manuscrit, et dans une forme par conséquent bien supérieure aux précédentes, par M. de Mas-Latrie, dans sa *Chronique d'Ernoul*, publiée pour la *Société de l'Histoire de France* en 1872. — *Réd.*)

229. — **Les origines de la France contemporaine**, par H. Taine. T. I. L'ancien régime. Paris, Hachette, 1876, gr. in-8° VIII-553. — Prix : 6 fr.

Ne pensant pas avoir l'honneur d'être appelé à émettre un jour mon avis sur le dernier livre de M. Taine, j'ai rapidement noté, il y a un an, pour mon usage personnel, l'opinion qui m'en était restée. Aujourd'hui que l'ouvrage a passé entre toutes les mains et que la critique en est faite, il me semble que je ne puis mieux répondre à la confiance du lecteur qu'en m'en tenant à ma première impression. Bonne ou mauvaise, elle a à un degré particulier le mérite de la sincérité ; je la transcris dans toute la crudité d'une forme destinée à la seule intimité de mes souvenirs.

« Pour être parfait, il ne manque à ce livre que d'avoir été médité à loisir, conçu avec largeur et autrement écrit. Les matériaux en sont bons, la méthode en est défectueuse.

Le style n'a point de souplesse ; la pensée ignore les nuances ; la composition méconnaît la diversité des réflexions que comporte l'élaboration patiente et éprise du vrai.

Ce sont là les défauts ordinaires à l'auteur.

D'un petit nombre d'observations il conclut au général. Et il se condamne à l'absolu qui n'est pas dans la nature de l'histoire, parce qu'il n'est pas dans la nature de l'homme.

Sa plume est puissante, mais lourde. Elle aboutit à un tour dénué de simplicité, ambitieux parfois, fatigant presque toujours. Et, comme elle travaille sur des notes cousues les unes aux autres, elle n'évite point les redites.

M. Taine confond la concision avec la précision. Sa phrase a beau être courte, sa pensée est diffuse. Son livre pourrait être allégé d'un tiers.

Il semble qu'il soit pour la première fois en face du sujet qu'il traite. Tout lui est objet d'étonnement ou d'admiration. Il s'extasie d'être demeuré quatre ans devant une étude qui en demandait vingt, et d'avoir manié quelques centaines de liasses, lorsqu'il en avait des milliers à parcourir.

Il a l'air d'un novice. Ce novice serait un maître, s'il avait plus d'application, et une conception exacte de l'histoire.

Son grand dada, *l'esprit classique*, se réduit à deux reproches depuis longtemps formulés contre nos pères : ils ne connurent point la *couleur locale*, et ils furent des *théoriciens*, non des hommes pratiques. Cela a été dit mille fois avant M. Taine. Il ne faut pas deux cents pages pour l'énoncer.

Ce qu'il y a de meilleur dans ce livre, c'est la description de la Cour ; la peinture en est aussi vigoureuse que neuve.

Ce qu'il y a de plus faible, ce sont les deux derniers chapitres ; la propagation de la doctrine et le Peuple. Tout y va dans l'excès, conséquence de la méthode. »

A ce jugement qui certainement paraîtra sommaire mais où chaque proposition correspondait dans le temps que je l'écrivis à des développements

trop longs pour être abordés ici, qu'il me soit permis d'ajouter trois mots. De quelque matière qu'il s'agisse, histoire, art ou littérature, il existe des esprits dont on est toujours heureux de recueillir la pensée. M. Taine appartient à ce petit groupe d'intelligences supérieures. — Tout écrivain doit être et rester soi. Eminemment Français, *classique* selon sa propre définition, M. Taine est avant tout et ne peut être que théoricien. — Enfin, dans le domaine des connaissances humaines, il convient de distinguer deux ordres de facultés : l'impuissance est presque toujours unie au savoir, parce que l'érudit voit tout sur le même plan et qu'il répugne au choix. L'artiste ne subit point la tyrannie de ces scrupules ; en obéissant aux mouvements de l'imagination, en se livrant à l'impression des couleurs, il satisfait sa conscience et remplit sa destinée.

H. Lot.

---

230. — **The History of the Norman Conquest of England, its causes and its results,** by Edward A. Freeman. Vol. V. Oxford, Clarendon Press, 1876; XL, 901 p. 8°.

M. Freeman vient enfin d'achever l'ouvrage dont nous avons entretenu plusieurs fois déjà les lecteurs de cette revue, et c'est à bon droit qu'il peut s'écrier : *Exegi monumentum*. Son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands* est certes un des travaux les plus remarquables qu'ait produits la science historique de nos jours ; quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur tel ou tel point de critique ou de fait, traité dans l'une des quatre mille pages dont se compose ce volumineux ouvrage, nul ne pourra s'empêcher de rendre un sincère hommage à la bonne foi entière, au zèle pour la vérité, à l'esprit impartial et critique qui se manifeste dans le travail du savant *fellow* d'Oxford. C'est à bon droit qu'il revendique, à la fin de sa préface, le mérite non seulement de n'avoir jamais caché la vérité, mais encore de n'avoir pas supprimé le moindre fait, même quand il semblait contredire à ses théories les plus chères, et d'avoir fourni ainsi à chacun de ses lecteurs la possibilité de contrôler toutes les assertions de l'auteur. Ce dernier volume est consacré plus particulièrement à nous initier aux résultats de la conquête normande, à ses suites naturelles sur les divers domaines politique, religieux, littéraire, etc., durant le règne des rois normands qui succédèrent à Guillaume le Bâtard, jusqu'à la mort d'Etienne de Blois, arrivée en 1154. L'auteur s'arrête au début, avec un intérêt tout particulier et facile à comprendre, au *Domesdaybook* pour nous exposer l'importance historique et juridique du grand cadastre dressé par ordre de Guillaume ; puis il nous raconte l'histoire de Guillaume le Roux, de Henri I Beauclerc et d'Etienne, s'arrêtant au couronnement de Henri II dont l'avènement met fin à la période normande proprement dite. M. F. examine ensuite les effets de la conquête sur les relations extérieures de l'Angleterre, les changements qu'elle produisit dans le pouvoir royal et dans l'administration de la couronne, dans les rapports sociaux, dans la langue et la littérature, dans l'architecture, etc.

Un dernier chapitre esquisse rapidement le développement général de l'Angleterre sous la dynastie angevine jusqu'à l'avènement d'Edouard I (1265).

Une cinquantaine de notices plus ou moins étendues, placées en appendice, traitent des questions de détail, comme dans les volumes précédents. C'est encore du *Domesdaybook*, dans quelques parties spéciales, que s'occupe d'abord l'auteur, puis il examine d'autres points intéressants ou obscurs, comme la mort de Guillaume le Roux, la présence des Juifs en Angleterre, le commerce de l'Angleterre avec l'Allemagne, l'usage de la langue anglaise au moyen-âge, etc.

Ce sont les derniers chapitres surtout, de ce nouveau volume, ceux qui nous présentent le tableau social de l'Angleterre au XIe siècle, que le lecteur parcourra avec un vif intérêt, bien que l'auteur décline, trop modestement à notre avis, sa compétence sur une partie des matières renfermées dans son volume. Le tableau historique des règnes normands est un peu trop écourté peut-être, quand on le compare à la narration largement détaillée des règnes d'Edouard-le-Confesseur et du premier Guillaume. On voudrait que l'auteur eût évité ce défaut de proportion qui est regrettable surtout au point de vue artistique ou littéraire et qu'il se fût décidé à nous donner un sixième volume, ce dont personne assurément n'aurait songé à se plaindre. Espérons qu'une nouvelle édition, qui ne saurait tarder longtemps pour un ouvrage d'un pareil mérite, lui permettra d'obtempérer à ce vœu.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs sur ce point de détail, l'ouvrage de M. Fr. peut être regardé désormais comme l'ouvrage capital sur la période dont il s'occupe. Bien que rien ne soit plus éloigné de notre pensée que de louer les vivants aux dépens des morts ou d'oublier les mérites de ceux que nous appelons avec respect nos maîtres, il faut bien dire qu'on devra s'accoutumer, même en France, à consulter désormais l'histoire de M. Freeman, de préférence à celle d'Augustin Thierry, quand on voudra se renseigner avec fruit sur un point quelconque de l'histoire de l'invasion de l'Angleterre par les Normands [1].

R.

---

231. — **La vie au temps des cours d'amour**, par Antony Méray. Paris, Claudin, 1876, in-12, 380 p. — Prix: 7 fr. 50.

Cet ouvrage est du même genre que la *Vie au temps des trouvères* du même auteur, dont nous avons rendu compte dans le temps (voy. *Rev. Crit.* 1874, I, p. 342). L'auteur proteste contre notre jugement, mais n'y oppose rien de sérieux. Il se demande pourquoi nous avons signalé sur son titre le nom de *Robert-Wace*: « L'orthographe du nom de *Robert-Wace* n'était, paraît-il,

---

1. M. Freeman nous annonce qu'un répertoire général, chose indispensable pour un ouvrage où des milliers de noms propres sont accumulés, est en préparation et sera publié sous peu.

pas correcte, ce que je n'ai pas encore compris. » Eclairons-le : Wace ne s'est jamais appelé *Robert*, par la raison que *Wace* même (ou *Gace*) est un prénom. — Le présent livre est plus nourri de faits, au moins dans quelques chapitres, que le précédent, et le lecteur qui ne connait pas le sujet y trouvera de l'instruction et de l'agrément. Malheureusement M. Méray s'est avisé d'en consacrer la plus grande partie à défendre l'existence des *Cours d'amour*, telles qu'elles sont décrites dans le singulier traité d'André le Chapelain. Il n'y a plus à briser de lances contre un fantôme que la critique de Diez a fait évanouir il y a cinquante ans. Les questions qui se rattachent au livre d'André sont encore assez mal résolues, et depuis Diez, personne n'est revenu sur ce sujet (l'article de Fauriel n'est pas approfondi). A notre avis, il faut voir dans cet ouvrage une compilation faite à diverses époques ; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question compliquée. M. M., qui voit dans les cours d'amour une institution admirable, se figure que si Diez, « écrivain allemand, d'ailleurs très érudit » (il connaît son mémoire par la détestable traduction de Roisin) a nié leur existence, c'est parce qu'il a voulu « saper par la base... la supériorité des femmes de France. » On mesure par cette appréciation la critique de l'auteur, surtout si on relit le mémoire de Diez, si plein de sympathie pour notre ancienne poésie, et notamment la préface. Il va sans dire que M. M. croit à Nostradamus et au « Monge des îles d'or » ; il s'imagine, bien que Diez l'eût prévenu de la fraude, que le *Decalogo d'Amore*, imitation italienne d'André le Chapelain, est de Boccace, comme le dit le titre, et là-dessus il traite Boccace « d'élégant plagiaire » ; ce qui est plus fort, c'est que malgré l'avertissement qui lui a été donné ici, il cite et admire (p. 104) « le tenson si suave, si mélancolique que se posait à elle-même..... la gracieuse trouvèresse Agnès de Bragelonne ; » il devrait savoir maintenant que c'est M. de Surville qui « se l'est posé », vers la fin du XVIIIe siècle et non du XIIe.

Ψ.

232.— **Geschichte der evangelischen Flüchtlinge in der Schweiz**, von Dr J. C. Mœrikofer. Leipzig, Hirzel, 1876, XVI, 433 p. 8°.

M. Moerikofer, bien connu déjà dans le monde théologique par une excellente biographie d'Ulric Zwingli, le réformateur de Zürich, vient de publier un nouvel ouvrage qui ne pourra manquer d'être bien accueilli en France, même en dehors des sphères plus particulièrement protestantes. C'est une *Histoire des réfugiés protestants en Suisse*, depuis les débuts de la Réforme jusqu'en 1789. Aujourd'hui que tout le monde est d'accord sur l'acte insensé plus encore qu'odieux qui s'appelle la révocation de l'Edit de Nantes, et que les écrivains de tous les partis, en exceptant quelques fanatiques, sont unanimes à déplorer la présence de cette page lamentable dans les annales de notre pays, on ne peut que suivre avec une reconnaissance unanime et profonde les efforts tentés, les sacrifices supportés par les nations

voisines pour alléger le sort de nos compatriotes fuyant leur patrie pour sauvegarder la liberté de leur conscience. Des travaux analogues ont été entrepris depuis longtemps déjà ; nous n'avons qu'à rappeler les deux volumes de M. Ch. Weiss, le beau travail de M. Sayous sur la *littérature française à l'étranger*, et plus récemment encore l'ouvrage de M. Smiles sur les *Huguenots d'Angleterre et d'Irlande*. La collection de documents d'Erman, sur les réfugiés de Prusse, les travaux sur les églises wallonnes des Pays-Bas, les monographies nombreuses renfermées dans le *Bulletin de la Société pour l'histoire du protestantisme français*, nous fournissent de nombreux chapitres de cette triste odyssée. Par un singulier hasard, celui des pays qui, le plus rapproché de la France par des liens divers, a le plus fait aussi pour ses enfants malheureux, est resté jusqu'à ce jour sans travail analogue, qui pût nous montrer ce que la Suisse, romande et germanique, a donné de secours, d'encouragements et de subventions matérielles aux Français du XVI[e], du XVII[e] et du XVIII[e] siècles, réfugiés sur son territoire pour conserver leur foi. M. M. a entrepris de combler cette lacune. Un dépouillement minutieux des archives de Zürich, de Berne et de Bâle, ainsi que d'autres dépôts suisses de moindre importance, l'a mis en possession d'une foule de documents inédits et lui a rendu facile l'accomplissement de la tâche qu'il venait d'entreprendre. Son ouvrage se divise en trois parties. La première nous raconte l'immigration protestante avant la Saint-Barthélemy, la venue de Lambert, de Farel, de Calvin, d'Olivetan, etc., les rapports avec François I et Henri II pour protéger la Réforme, l'accueil fait aux Italiens persécutés pour motifs religieux, le commencement des guerres de religion et les secours que Genève et la Suisse protestante fournirent à la *cause*.

La seconde partie nous décrit l'activité des Confédérés suisses sur le terrain de la politique et de la charité, depuis la Saint-Barthélemy [1] jusqu'à la Révocation de l'édit de Nantes, à l'égard tant des Réformés de France que des Vaudois des Alpes si cruellement persécutés par le duc de Savoie. La troisième partie enfin, de beaucoup la plus considérable, nous retrace la persécution de 1685 et ses suites pendant tout un siècle. Il faut voir dans le récit de M. M. quels sacrifices s'imposèrent les *Eidgenossen* pour nos compatriotes fugitifs, les bourses qu'ils créèrent, les écoles, les églises qu'ils organisèrent, l'incessante sollicitude avec laquelle on soignait les nouveaux arrivants, leur distribuant non seulement le pain quotidien, mais encore assurant leur lendemain, sollicitant pour eux l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne protestante, réclamant auprès de Louis XIV la libération des galériens pour la foi et ne reculant ni devant les menaces des résidents français ni devant les murmures, souvent bien violents, des confédérés catholiques. Qu'on nous permette de citer quelques chiffres, plus éloquents que toutes

1. M. M. nous donne sur l'assassinat de Coligny quelques détails qui nous paraissent inédits (p. 91-92). Ce sont des Suisses catholiques qui l'ont tué, d'après le récit d'un Jésuite de St-Gall, auquel l'un d'eux l'avait raconté.

les paroles ; le 16 décembre 1685, Zürich hébergeait 500 familles, Berne 1486, Lausanne 664, etc. Du 3 décembre 1683 au 1er janvier 1689, les listes officielles portent les noms de 23,345 personnes auxquelles la seule ville de Zürich fit distribuer des secours, et pour le XVIIe siècle tout entier, c'est à plus de 50,000 que se monte le chiffre des réfugiés secourus par l'Etat, sans compter les dons innombrables de la charité privée.

La Suisse protestante n'a rien perdu cependant en se prodiguant avec une généreuse compassion à nos compatriotes fugitifs. Ils ont apporté chez elle des industries nouvelles, celle de la soierie surtout, ils lui ont fourni un riche contingent d'illustrations politiques, scientifiques et littéraires, qui ont honoré leur pays d'adoption en même temps qu'ils faisaient honneur à leur ingrate patrie.

M. M. s'arrête à la veille de la révolution qui rendait aux descendants des exilés leurs droits et leur titre de citoyen français. Il rappelle, en finissant, une autre page d'histoire, commune à la Suisse et à la France, une page d'histoire bien récente, mais qui, nous l'espérons, ne sera point oubliée quand d'autres événements plus heureux en auront adouci le poignant souvenir. Il n'avait pas besoin de se recommander du souvenir de l'accueil admirable que ses compatriotes firent à nos malheureux soldats de l'armée de Bourbaki pour être bien reçu parmi nous. Le mérite de son travail suffit pour lui assurer l'intérêt des esprit sérieux et nous espérons qu'il se trouvera quelqu'un pour le faire passer dans notre langue afin de le rendre plus accessible à tous ceux qui s'occupent chez nous de l'histoire du XVIIe et du XVIIIe siècles. Ce sera comme un commentaire, rempli de faits nouveaux, des admirables chapitres où Michelet a retracé les souffrances du protestantisme français [1]. R.

---

233. — **1631-1638. Marie de Médicis dans les Pays-Bas**, par PAUL HENRARD, major d'artillerie, membre titulaire de l'Académie d'archéologie de Belgique. Paris, J. Baudry, 1876, grand in-8° de 651 p. — Prix : 10 fr.

J'ai déjà dit ici beaucoup de bien (n° du 31 août 1872, p. 138-140) d'un livre de M. Paul Henrard intitulé : *Henri IV et le prince de Condé*. Je n'aurai pas moins de bien à dire aujourd'hui de sa *Marie de Médicis dans les Pays-Bas*. Le nouvel ouvrage du savant officier est moins l'histoire du

1. Un arrangement assez bizarre et que M. M. ferait bien de supprimer dans une seconde édition, ce sont les citations françaises dont son récit est émaillé. On conçoit qu'il nous cite dans l'original les documents contemporains, pour n'en pas effacer le cachet particulier; mais à quoi bon ne pas traduire des passages de Saint-Simon, Michelet, Mignet, Sayous, Galiffe, etc. ?— Quelques observations de détail. P. 11 il faut lire *Etaples* pour *Etables*. — P. 21, l 11 le mot *mon* semble manquer. — P. 194, l'épithète « d'aimable aventurier » nous semble déplacée pour Benjamin Constant. — P. 411, l. 22, manque le mot *nach*. — En parlant d'Antoine Court, M. M. ne cite point la biographie de M. Edmond Hugues, qui est le travail le plus complet sur le sujet. — Quelques mots d'allemand suisse comme p. ex. *aeufnen* (p. 413), seront difficilement compris par un public allemand.

séjour de la mère de Louis XIII en Belgique, que celle des événements qui s'y rattachent directement ou indirectement. Tous les faits dont se compose cette histoire sont empruntés, dit M. H. (*Avant-propos*, p. 8) « aux sources originales, aux mémoires et aux publications du temps, ainsi qu'aux recueils historiques dont les auteurs ont eu pour principale préoccupation la recherche impartiale de la vérité. Les riches collections du royaume nous ont fourni la plus grande partie des documents, la plupart inédits, que nous avons mis en œuvre. Les archives de Simancas nous ont aussi fourni un contingent assez respectable de pièces inédites qui portent une vive lumière sur bien des points controversés et éclairent souvent d'une manière fort inattendue la politique espagnole de cette époque agitée... »

Parmi les recueils que M. H. vient de mentionner en bloc, figure au premier rang le recueil de M. Avenel. L'auteur de *Marie de Médicis dans les Pays-Bas* le cite constamment, rapprochant avec soin, avec discernement, des pièces qui y sont renfermées, toutes les autres pièces imprimées ou inédites relatives aux huit années dont il a écrit la minutieuse histoire. Grâce à de tels secours, M. H. a rempli son gros volume de renseignements qui surabondent peut-être, mais qui sont presque tous d'une parfaite exactitude. Ce n'est pas seulement dans le récit des événements que M. H. se montre un scrupuleux historien : c'est aussi dans l'appréciation des caractères. Il ne prend parti ni pour Marie de Médicis, ni pour le cardinal de Richelieu ; il ne justifie pas la mère aux dépens du fils ; il n'excuse pas non plus Louis XIII au détriment de Marie de Médicis. Faisant à chacun sa juste part, il reconnaît que, dans la longue et implacable lutte engagée entre la reine-mère et le premier ministre de Louis XIII, il y eut des torts réciproques, trop d'aigreur et de violence d'un côté, de l'autre trop de raideur et de dureté. Les documents qu'il cite viennent tous à l'appui de ce double jugement, et l'on n'a qu'à lire, pour lui donner raison, la lettre si fière et si passionnée de Marie à son fils, du 25 mai 1631 (p. 44-47), et la réponse dictée par Richelieu à Louis XIII, le 1er juin 1631 (p. 47-49), réponse « froide, nette, inflexible, comme la lame d'un poignard [1]. »

Je tiens à reproduire un passage dans lequel M. H. exprime très bien l'impression définitive que laisse l'attitude gardée par Marie de Médicis sur la terre étrangère (p. 502) : « Quelque jugement qu'on porte sur Marie de Médicis, on ne peut toutefois se défendre d'une secrète admiration pour

1. Bibliothèque nationale, collection Dupuy, vol. 49-50, f° 175 et 199. Recueil Avenel, t. IV, p. 150. M. H. n'a pas connu une curieuse correspondance entre Marie de Médicis et Louis XIII (24 février-14 juillet 1631) conservée dans les Mélanges de Clairambault, vol. 380, p. 3803-3832. On en trouvera de nombreux extraits dans les *Additions et Corrections* du t. VIII du Recueil Avenel (p. 67-76). M. H. n'a pas connu non plus une correspondance du médecin Jean Riolan avec le P. Carré, supérieur du noviciat des frères prêcheurs de la rue Saint-Jacques, laquelle forme, selon M. Avenel, (t. VI, p. 914) « un journal très circonstancié des six derniers mois de la vie de Marie de Médicis. » Cette correspondance, que M. Avenel analyse dans une note très développée et très intéressante (*Ibid.* p. 910-914), appartient aux archives du Ministère des affaires étrangères, où elle n'avait encore été consultée par aucun historien.

l'activité déployée par elle pour mettre fin à son exil. La résignation et le découragement lui sont inconnus. Sans cesse elle imagine de nouveaux plans pour rentrer en France, et rien ne lui coûte pour atteindre ce but : après avoir fait litière de son orgueil, et s'être humiliée inutilement, tout à coup elle se relève plus haineuse et plus fière que jamais, et pour écraser son puissant ennemi, elle ne rêve rien moins que de précipiter l'Europe entière dans une guerre terrible dont elle seule profitera. »

Quant aux autres personnages mêlés aux mille incidents de l'exil de Marie de Médicis, ils ne sont pas moins sûrement appréciés que les deux principaux acteurs du drame qui commence à Compiègne et qui finit à Cologne (3 juillet 1642). Le duc d'Orléans [1], Charles IV, duc de Lorraine, la princesse de Phalsbourg, Béatrice de Cusance [2], le comte de Soissons, le P. Chantelonbe, le P. Caussin, le P. Suffren, le marquis et la marquise de Fargis, Montrésor, Puylaurens, Saint-Ibal, etc., fournissent tour à tour à M. H. l'occasion de prouver qu'il joint à une solide érudition cet esprit de critique sans lequel l'érudition ne compte pas.

Quelques observations doivent ici trouver place. — Nous lisons (p. 13) : « Devait-il [La Vieuville] craindre la compétition d'un homme que le soin de sa santé éloignerait toujours de toute idée ambitieuse ? Richelieu entra donc au ministère ; mais ce fut à la façon de Sixte-Quint sortant du conclave : lui aussi jeta ses béquilles. Trois mois n'étaient pas écoulés qu'il était premier ministre et que le surintendant, renversé et disgracié, était conduit prisonnier au château d'Amboise (12 août 1624). » Il y a longtemps que l'on ne croit plus aux *béquilles de Sixte-Quint*, et le dernier biographe du grand pape, M. le baron de Hübner, n'a pas même daigné discuter le récit imaginé par Gregorio Leti (1669), récit qu'il se borne à indiquer parmi les trop nombreuses fables de cet écrivain mal famé (*Sixte-Quint*, t. I, 1870, *Introduction*, p. 3). — Dans une note de la page 16, M. H. s'exprime ainsi : « Louise-Marguerite de Guise, si célèbre par sa beauté, son esprit et sa galanterie, est l'auteur des *Amours du grand Alcandre*. Elle était la maîtresse de Bassompierre, qui lui dut probablement ses *treize* années de Bastille. » Bassompierre fut mis à la Bastille le 25 février 1631 et il en sortit le 19 janvier 1643, ce qui donne un peu moins de douze années de captivité. Caractère turbulent, esprit frondeur, le colonel général des Suisses dut autant à lui-même qu'à la princesse de Conti son long séjour dans la Bastille. C'est du reste ce que déclare formellement Tallemant des Réaux [3]. Quant

1. M. H. le peint au vif d'un seul mot (p. 584) : « Mais compter sur Gaston, c'était bâtir sur le sable mouvant. » L'image est heureuse, s'appliquant à un homme qui était l'instabilité même.

2. En même temps que M. H. consacrait deux pages à la princesse de Cantecroix (p. 551-552), M. L. Pingaud consacrait à cette amie de Charles IV une brochure entière qui est des plus intéressantes (*Béatrice de Cusance*, Besançon, 1876, in-8° de 43 p.).

3. « La caballe de la maison de Guise fut cause enfin de sa prison, et sa langue aussy en partie. » (*Historiettes*, édition de 1854, t. III, p. 337.)

aux *Amours du grand Alcandre*, on sait que si beaucoup d'écrivains les donnent sans hésitation à la fille du Balafré, un petit bataillon d'érudits des plus distingués, qui a M. Paulin Paris à sa tête, regarde cette opinion comme insoutenable. J'ai trouvé dans une copie de l'*Histoire des Amours du grand Alcandre* que possède la Bibliothèque nationale (Fonds français, n° 23,302), à la fin du volume qui n'a pas de pagination, cette note sur laquelle j'appelle toute l'attention des chercheurs : « Aucuns attribuent cet escrit à la princesse de Conty, les autres à la marquise de Mony des Ursins, dont il y a plus d'apparence, n'estant pas vraysemblable que la princesse de Conty eut parlé d'elle mesme de la manière qu'il se trouve en iceluy. » — Autre attribution illégitime (p. 71) : « Le cardinal chargea de plus l'un des écrivains qu'il avait à sa solde, Balzac, l'académicien, croit-on, de réfuter point par point cette dernière, et bientôt parut sous le titre de : *Discours d'un vieil courtisan désintéressé sur la lettre que la reine-mère du roy a escrite à sa Majesté après estre sortie du royaume*, un opuscule très habilement écrit où les principales assertions de la reine étaient discutées et réduites à leur juste valeur. » A Balzac, qui n'a pas été autant que le croit M. H. à *la solde* de Richelieu[1], on doit d'après le témoignage d'un homme qui se connaissait en pamphlets, Matthieu de Morgues, sieur de Saint-Germain, substituer Achille de Harlay, sieur de Sancy, qui fut évêque de Saint-Malo (1632-1646)[2]. — Un reproche adressé à M. V. Cousin (note de la page 75) ne me paraît pas mérité : « M. Cousin, qui publie cette lettre [lettre de Marie de Médicis à Louis XIII] dans l'appendice de son beau livre sur Mme de Hautefort, nous apprend qu'elle a été trouvée en copie dans les papiers du P. Caussin, et semble insinuer qu'elle est celle que ce prêtre présenta au roi en 1637. Il n'en peut être ainsi, et nous lui avons rendu, croyons-nous, la vraie place qu'elle doit occuper dans l'histoire de Marie de Médicis. » M. Cousin semble si peu insinuer que la dite lettre est de 1637, qu'il ne dit absolument rien de la question chronologique, se contentant de publier le document non daté sans observation (*Mme de Hautefort*, 3e édition, 1868, p. 337). — A la p. 227, c'est peut-être par une double faute d'impression que le sieur *Deshayes de Cormenin* (exécuté à Béziers le 12 octobre 1632, comme complice de Gaston d'Orléans révolté), est appelé *Des Hayes de Courmenin*[3].

1. Voir surtout Tallemant des Réaux, t. IV, p. 93.

2. C'est dans le *Caton chrétien* que le plus mordant des adversaires de Richelieu dénonce son confrère en libelles, le fils du héros de la *Confession de Sancy*. La révélation de l'abbé de Saint-Germain a été acceptée par tous les bibliographes à peu près, notamment par le P. Niceron (t. XXV, p. 380), par Fevret de Fontette (article 21,689 de la *Bibliothèque historique de la France*), par A. A. Barbier (*Dictionnaire des ouvrages anonymes*), col. 1006 du t. Ier de la 3e édition, 1872, etc.

3. La véritable orthographe du nom (qu'a porté de notre temps le célèbre écrivain auquel on doit le *Livre des orateurs*), est fournie par le *Journal de Richelieu qu'il a fait durant le grand orage*, etc. (édition de 1644, p. 144). — Puisque nous en sommes aux fautes d'impression, indiquons celle qui fait féminin (p. 640) un mot qui est masculin : « Le 25 juin 1642, elle fut atteinte d'*une* érysipèle. »

Enfin, signalons une note (p. 589), où M. H., après avoir rapporté une étymologie qui paraît inexacte, mais qui est curieuse, a mal lu un nom qu'il était bien facile de rétablir. Voici la note : « Nous trouvons dans la correspondance de l'abbé Scaglia [1], l'explication suivante du nom de *Croquant* : le vocable *croquant* dont se servent les révoltés de la Saintonge dérive du mot *croc*, en espagnol un *caravato*, un *garfio* (un crochet, un harpon); ils ont pris ce nom pour donner à entendre que, conformément à la nature de cet instrument, ils ne lâchent plus ce qu'une fois ils ont pris en mains. Il ajoute que ce nom avait déjà été donné en France à un parti durant la ligue et que ceux de Saintonge, en le ressuscitant, avaient mis à leur tête le marquis d'*Isideul* (?), frère aîné de l'infortuné comte de Chalais, la première victime du cardinal de Richelieu. » Ce prétendu marquis d'Isideul n'est autre que Charles de Talleyrand, marquis d'Exideuil (en Périgord), sur lequel on peut consulter une excellente petite notice de M. Paulin Paris (*Historiettes*, t. IV, p. 395-396).

T. DE L.

---

234. — **Oeffentliche Charaktere,** von Karl GUTZKOW. In-12. Jena, H. Costenoble.

M. Gutzkow n'a pas été seulement un romancier célèbre et un auteur dramatique non sans mérite, il s'est fait aussi et presque dès ses débuts dans la carrière littéraire un nom comme critique et comme journaliste. C'est comme tel qu'il apparaît dans le neuvième volume de ses œuvres complètes que vient de publier son éditeur Costenoble. Ce volume, qui porte un titre un peu vague, renferme quarante articles de revues et de journaux qui ont paru de 1835 à 1873. On comprend que dans un si long espace de temps la manière de l'écrivain ait changé plus d'une fois avec son point de vue ; mais cette circonstance n'en donne que plus d'attrait et de diversité à son livre. Toutefois s'il fallait choisir entre ces notices, je donnerais de beaucoup la préférence aux essais biographiques écrits en 1835 et qui joignent au piquant du style l'intérêt du sujet. Quels noms aussi on rencontre dans cette première galerie de portraits, depuis les *Napoléonides* qui l'ouvrent jusqu'au sultan Mahmoud et à Bernadotte qui la ferment, en passant par Talleyrand, Martinez de la Rosa, Chateaubriand, Méhémet Ali, Wellington, O'Connell, le docteur Francia, Armand Carrel, Ancillon et le fondateur de la maison des Rothschild !

Parmi les articles des années suivantes il faut citer ceux qui sont consacrés à Frédéric Guillaume III, à Shelley, tout court qu'il est, à Karl Immermann, à l'acteur Seydelman, à Joseph von Rehfues et à Strauss. Dans tous on retrouve l'écrivain humoristique, quoique visant parfois trop à

---

1. Lettre du 26 décembre 1636, au comte d'Olivarès. La correspondance de l'abbé Scaglia, diplomate investi de toute la confiance du duc de Savoie, est conservée aux archives du royaume de Belgique. M. H. en a tiré, à diverses reprises, un excellent parti.

l'effet, le penseur indépendant, sinon toujours impartial. Gutzkow, on le sait, appartenait à l'école de la Jeune Allemagne, qui s'affirma tout d'abord par ses prétentions à la liberté de penser; persécutés, les représentants de cette école s'en vengèrent en poursuivant sans pitié leurs adversaires dans leurs écrits. On sent quelque chose de cet esprit d'hostilité et de représailles dans plusieurs des derniers articles de Gutzkow, en particulier dans la notice si démesurément longue consacrée à l'auteur de la vie d'Innocent III, Hurter. C'est aussi parce que ces préoccupations de la polémique ne se rencontrent point dans les premiers articles que je les trouve supérieurs aux derniers. Le sujet, il est vrai, présentait souvent plus d'intérêt, mais il a été aussi, il est facile de le reconnaître, mieux traité et plus étudié; la forme est plus soignée, le plan tracé avec plus de soin, les parties mieux équilibrées, enfin il y a plus à apprendre. Même après l'étude de Sainte Beuve, on peut trouver plus d'un aperçu neuf et original dans la notice de Gutzkow sur Chateaubriand; que de traits heureux aussi dans ses portraits de Talleyrand, de Méhémet Ali, de Bernadotte, etc.! Le volume que nous annonçons offre donc une lecture à la fois attrayante et instructive; c'est à ce titre que nous n'hésitons pas à le recommander aux amis de l'histoire politique et littéraire contemporaine.

Charles Joret.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 10 novembre 1876.

M. Jourdain continue la lecture du mémoire de M. Th. Martin sur les hypothèses cosmogoniques des anciens philosophes grecs. Diogène d'Apollonie était contemporain d'Anaxagore. Au dire d'Antisthènes il fut disciple d'Anaximène de Milet. Ses opinions indisposèrent contre lui les Athéniens, il eut même à craindre pour sa vie. C'est au néoplatonicien Simplicius de Cilicie que nous devons de connaître quelques extraits du traité de Diogène περὶ φύσεως. Ces fragments en dialecte ionien ont été publiés à part et étudiés par F. Panzerbieter (De Diogenis Apolloniatis vita et scriptis, Meiningen 1823 et Leipzig 1830). Déjà Schleiermacher leur avait consacré une dissertation dans les mémoires de l'académie de Berlin, 1811 et 1814. Diogène admit comme Anaximène que l'air est le principe de toute chose. Anaximène avait conclu de l'homme à l'univers : l'air (l'âme) étant le principe de la vie humaine, il doit également être celui du monde. L'air, principe des corps simples, générateur constant de la matière, arrive à créer soit par condensation (πύκνωσις), soit par raréfaction (ἀραίωσις). Un premier degré de condensation engendre l'eau, et un deuxième la terre; de la raréfaction sort le feu. L'eau, la terre et le feu, par leurs combinaisons infinies, produisent la vie végétale et animale. Le monde est éternel, rien n'est sorti du néant, rien n'y rentrera. Ce que l'air paraît perdre d'un côté, il le regagne de l'autre. Les corps que nous croyons s'évanouir font retour à l'air. La terre est ronde, elle occupe le centre du monde.

L'Académie se forme de bonne heure en comité secret.

J. Bauquier.

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48. — **25 Novembre** — **1876**

235. — **Der zweite Athenische Bund und die auf der Autonomie beruhende Hellenische Politik,** von der Schlacht bei Knidos bis zum Frieden des Eubulos, mit einer Einleitung zur Bedeutung der Autonomie in Hellenischen Bundesverfassungen, von Georg BUSOLT ; besonderer Abdruck aus dem siebenten Supplementbande der Jahrbücher für classische Philologie. Leipzig, Teubner, 1875, 8°.

Le sujet de cette étude a été bien choisi. *La seconde confédération athénienne*, nous disent les premiers mots du titre. Cette confédération est en effet très distincte de la première, que les cités maritimes de la Grèce formèrent, d'abord sous la présidence de Sparte, puis bientôt, par suite des fautes de Pausanias, sous la présidence d'Athènes, afin de poursuivre la guerre contre les Perses et de se protéger contre leurs attaques. Cette seconde ligue ne fut point provoquée par les craintes qu'inspiraient le grand roi et ses satrapes, mais par le besoin de s'unir contre la puissance despotique de Sparte à qui, depuis Ægos Potamos, aucune cité grecque n'était plus capable de tenir tête par ses propres forces. Elle comprit, à l'origine, non-seulement les cités maritimes, mais les Thébains et d'autres peuples de la Grèce continentale ; à l'inverse de sa devancière, de celle dont Aristide avait été le premier organisateur et qui avait eu d'abord son centre à Délos, elle n'admet pas dans ses cadres les colonies grecques de l'Asie Mineure, que la paix d'Antalcidas avait livrées au roi de Perse [1]. Pour ne pas jeter celui-ci dans l'alliance de Sparte, elle eut même soin, quand elle se forma, de s'engager publiquement, par une des clauses du décret qui en était comme le programme officiel solennellement exposé devant toute la Grèce, à ne pas ouvrir ses rangs aux cités soumises à la Perse [2]. De plus, par certaines dispositions inscrites dans ce même acte, Athènes avait paru offrir aux cités qui se groupaient de nouveau sous sa présidence de sérieuses garanties contre les abus d'autorité qui avaient peu à peu changé ses alliés en sujets et rendu sa suprématie odieuse à ceux-mêmes auxquels la protection de ses flottes assurait les plus réels avantages [3]. Enfin, l'histoire de

1. *C. I. Att.* t. II, n° 17, l. 16-17.

2. Nous n'avons pas le texte même de l'acte d'alliance ; mais les conditions principales en sont rappelées dans le décret d'Aristotélès, où les Athéniens énumèrent les obligations qu'ils contractent envers leurs nouveaux alliés et déclarent les rangs de la confédération ouverts à tous ceux qui voudront y entrer, qui seront prêts à en accepter les charges et à profiter des avantages qu'elle assure.

3. *C. I. Att.* t. I, 17, l. 20-60.

cette confédération est comprise entre deux dates très bien déterminées, d'une part l'archontat de Nausinicos (378 — 377 avant notre ère), année où elle s'organise, et, d'autre part, la paix d'Eubule (355) qui en consacre la dissolution. Il y a donc là un phénomène politique d'un caractère assez nouveau et assez tranché, un sujet assez bien défini pour que l'on ne puisse qu'approuver l'écrivain qui l'a choisi et le titre qu'il a donné à cette monographie, son premier essai, si nous ne nous trompons.

Nous goûtons moins le sous-titre par lequel il a voulu rendre plus claire la pensée de son œuvre et caractériser l'époque dont il entreprend de retracer le tableau. *La politique grecque fondée sur l'autonomie*, écrit-il. Qu'est-ce à dire, et que faut-il entendre par là ? M. B. prétendrait-il faire dater de cette époque l'apparition et l'entrée en jeu de cette tendance, qui joue un si grand rôle dans toute l'histoire du monde grec, de cette passion obstinée avec laquelle les cités helléniques demeurent attachées à leur indépendance municipale, malgré toute séduction ou toute contrainte ? Serait-ce du quatrième siècle que daterait cette indomptable résistance qu'elles opposent, souvent contre leur intérêt le plus évident, à tous les efforts tentés pour les faire entrer dans le puissant organisme d'un grand état plus ou moins centralisé ? Non certes ; — M. B. le sait aussi bien que personne, — il y a là un instinct secret et profond, que nous trouvons déjà comme envieilli dans le cœur et dans les moëlles de la race grecque, au moment où elle paraît sur la scène de l'histoire ? Comment s'explique ce trait curieux et particulier du caractère national, quelles en sont les causes lointaines et pourquoi ne s'est-il pas, comme ailleurs, laissé atténuer et effacer par la lente pression des circonstances et des intérêts ? La question serait intéressante à discuter ; mais elle risquerait de mener loin. Il suffit ici de constater le fait de cette sorte de force centrifuge et de la persistance avec laquelle, jusqu'à la conquête romaine, elle a lutté contre toutes les cités dominatrices et tous les hommes supérieurs qui, sous diverses formes, ont voulu obliger les cités grecques à sacrifier, en vue de l'intérêt national et de l'unité hellénique, une part tout au moins de leur ombrageuse indépendance, quelques-uns des attributs de la souveraineté.

Ce qu'a voulu dire M. B., ce n'est donc pas que l'époque dont il s'occupe ait vu naître cette passion de l'autonomie, c'est qu'alors il fut fait, dans la confédération qu'il étudie, une tentative sérieuse et sincère pour concilier l'hégémonie d'une cité habituée à commander, comme par exemple Athènes, avec l'indépendance, avec l'*autonomie*, pour prendre le mot grec, d'autres cités qui lui avaient promis leur concours et s'étaient engagées, dans une certaine mesure, à suivre son impulsion. Il y a là quelque illusion. Athènes, une fois que la rupture entre Thèbes et Sparte ainsi que la reconstruction des longs murs par Conon lui ont rendu quelque liberté de mouvement, désire passionnément rétablir son empire maritime, détruit par la guerre du Péloponèse ; mais ceux-mêmes de ses politiques qui ont le plus présents à l'esprit les glorieux souvenirs du siècle précédent savent que,

dans l'état actuel du monde grec, Athènes ne peut compter sur la force des armes pour contraindre les cités jadis tributaires à se ranger de nouveau sous sa suprématie ; ils savent qu'ils ne peuvent arriver à leurs fins que par la persuasion, en accréditant dans toute la Grèce, menacée et fatiguée par les harmostes spartiates, l'idée que le nom toujours imposant d'Athènes, sa puissance maritime renaissante et sa brillante activité peuvent seules offrir une protection suffisante à ceux qu'ont effrayés la dureté de Lysandre, de ses élèves, la raideur pédantesque d'Agésilas, les coups de main des Phébidas et des Sphodrias. Athènes inscrit donc sur son drapeau ce beau nom d'*autonomie*, qui sonne si bien aux oreilles de tous les Grecs. A lui seul, ce mot résume tout le programme de la nouvelle alliance qu'ouvre à tous ceux qui voudront y entrer le décret voté par le peuple athénien en 377 sur la proposition d'Aristotélès : c'est, dit-il, « afin que les Lacédémoniens laissent les Grecs, libres et autonomes, vivre tranquilles, sans qu'aucune cité soit jamais troublée dans la possession de son territoire [1]. » La même idée est sans cesse développée par Isocrate dans le *Panégyrique* et dans ses discours subséquents ; elle devait retentir sans cesse dans les discours des orateurs athéniens, soit qu'ils parlassent à leurs concitoyens sur la Pnyx, soit que dans les ambassades dont ils étaient souvent chargés ils s'adressassent au sénat ou au peuple des cités étrangères ; c'est là, pour tout dire, dans ces premières années du quatrième siècle, le mot d'ordre de la politique athénienne. Une fois que cette habile conduite a porté ses fruits, les Athéniens cèdent bientôt à l'invincible tentation de traiter leurs alliés en sujets. Les termes de la langue officielle sont changés, il est vrai ; les taxes que les villes se sont engagées à payer pour supporter les frais des entreprises communes ne s'appellent plus *tributs*, φόροι, nom odieux qui remettait en mémoire aux cités maritimes l'étroite sujétion d'autrefois, mais συντάξεις, *contributions*, les garnisons mises dans les places alliées ne sont plus désignées par le terme φρουρά, mais par celui de φυλακή, une *garde* que l'on donne à des amis. La différence est donc surtout dans les mots; je me trompe, elle est aussi dans les choses, en ce qu'Athènes est bien moins forte qu'au siècle précédent et qu'il sera bien plus facile aux alliés de se détacher d'elle une fois qu'ils seront dégoûtés de l'alliance. C'est ce dont témoigne la guerre sociale (357-355). A cela près, on le voit, l'histoire de la seconde confédération athénienne ressemble beaucoup à celle de la première, et il serait au moins fort exagéré de dire que la politique athénienne, pendant cette période, se soit inspirée de la pensée que semblerait lui prêter le titre que nous critiquons, celle de concilier enfin, à force de sagesse, les exigences du commandement et la concentration des forces avec les droits et même les susceptibilités d'un grand nombre de cités attachées à leur indépendance.

1. ὅπως οἱ Λακεδαιμόνιοι ἐῶσι τοὺς Ἕλληνας ἐλευθέρους καὶ αὐτονόμους ἡσυχίαν ἄγειν τὴν χώραν ἔχοντας ἐν βεβαίῳ τὴν ἑαυτῶν, *C. I. Attic.*, nº 17, ligne 9-12.

Ce n'est pas non plus, d'autre part, une nouveauté que le désir manifesté par les alliés de ne presque rien sacrifier de leur indépendance aux nécessités de l'action commune. Nous connaissons mal les débuts de la première confédération athénienne ; ils tombent pendant cette obscure période que ni Hérodote ni Thucydide ne nous ont racontée en détail. Ce que nous savons, c'est que les villes maritimes allèrent au-devant de l'ambition d'Athènes, que d'elles-mêmes elles sollicitèrent Athènes de prendre la direction de cette ligue déjà commencée, fardeau trop pesant pour l'incapacité des chefs Spartiates [1]. Pour qu'elles se soient décidées à contracter ainsi des engagements qui les subordonnaient à Athènes, il faut que celle-ci, par la bouche de ses orateurs et par les décrets votés sur leur proposition, par l'intermédiaire des généraux qui commandaient alors ses escadres dans l'Hellespont et dans les eaux de l'Ionie, ait rassuré ces villes sur les dangers que pouvait courir leur autonomie. C'est ainsi que s'explique l'intervention d'Aristide dans les négociations qui constituèrent la ligue et les heureux effets qu'elle eut pour Athènes ; ce qui la rendit si efficace, ce ne fut pas seulement le soin avec lequel Aristide proportionna les taxes à la richesse et à la force productive de chaque cité, mais encore l'idée partout répandue qu'un homme aussi juste que lui ne pouvait prêter les mains à la violation d'un principe traditionnel du droit public de la Grèce, le respect de l'autonomie des cités, petites ou grandes. En s'alliant à Athènes, vers 477, les villes maritimes ne crurent pas plus aliéner leur indépendance, leur droit de se gouverner par leurs propres lois, qu'elles ne le firent en 377 [2]. Si par la suite leurs espérances furent trompées, si cette indépendance fut plus tard, d'année en année, moins respectée par la cité directrice de la ligue, ce fut à l'inévitable effet de la situation prépondérante d'Athènes et des irrésistibles tentations auxquelles cette situation l'exposait, et le même phénomène se serait reproduit dans la seconde confédération sans la faiblesse croissante d'Athènes. Au cinquième siècle, les cités grecques avaient été conduites à se grouper autour d'Athènes pour défendre leur autonomie contre la domination de la Perse comme elles le sont au quatrième par le désir de la protéger contre les entreprises de Sparte, mais ni dans l'un ni dans l'autre cas elles n'entendaient l'abdiquer entre les mains d'Athènes. A ce titre donc, il est encore inexact de caractériser la période qui s'étend de la bataille de Cnide à la paix d'Eubule par cette formule, *la politique grecque fondée sur l'autonomie*.

Ce qui demeure vrai, c'est qu'instruites par une expérience qui avait coûté cher à toutes les parties intéressées, Athènes, et les villes grecques autrefois alliées, avant de signer un nouveau contrat, prirent ou cherchèrent

1. Παραλαβόντες οἱ Ἀθηναῖοι τὴν ἡγεμονίαν ἑκόντων τῶν συμμάχων. Thuc. I. 96.

2. Thucydide dit, à propos de cette première ligue : Ἀθηναῖοι ἡγούμενοι αὐτονόμων τῶν συμμάχων. I, 96. Et dans un des traités reproduits par Thucydide (V. 18), on lit ces mots : Τάς τε πόλεις φερούσας τὸν φόρον τὸν ἐπ' Ἀριστείδου αὐτονόμους εἶναι.

à prendre certaines mesures destinées à prévenir le retour des abus auxquels avait donné lieu le pacte jadis conclu sous les auspices d'Aristide. Allant au-devant de soupçons qui ne paraissaient que trop justifiés par sa conduite d'autrefois, Athènes renonce à toute prétention sur les propriétés publiques ou privées que l'état, ou des citoyens athéniens, pouvaient posséder alors dans le territoire des alliés [1], et défend, en même temps, à tout Athénien, pour l'avenir, d'acquérir aucun bien-fonds sur ce même territoire, par aucune voie directe ou indirecte; c'était d'avance éliminer ces occasions de conflit bien faites pour ébranler l'alliance. A propos de litiges privés, il pouvait en effet s'engager entre Athènes et une ville alliée des discussions qui s'aigriraient peu à peu et aboutiraient à une rupture. On connaît le proverbe, Ἀττικὸς πάροικος, *voisin attique*, c'est-à-dire mauvais voisin, voisin qui empiète et qui chicane. Par le même décret, les Athéniens s'engageaient à constituer un *conseil commun des alliés* (τὸ κοινὸν συνέδριον τῶν συμμάχων), qui jouerait un double rôle : comme haute cour de justice, il connaîtrait des infractions commises contre les prescriptions de la charte d'alliance [2]; en même temps, comme à Athènes l'assemblée du peuple pour tout ce qui concernait les intérêts de la république, il serait consulté pour toutes les questions d'administration et de finances, de paix et de guerre; les alliés ne pourraient être engagés sans son aveu. C'était le principe représentatif appliqué au gouvernement d'une confédération. On ne peut dire que ce fussent là des combinaisons tout à fait nouvelles, sans précédent dans le monde grec; celui-ci connaissait, depuis l'antiquité la plus reculée, des confédérations de cités dont chacune était représentée, dans une sorte d'assemblée fédérale, par un ou plusieurs députés; c'était le principe des Amphictyonies. Ce qui était nouveau, c'était de voir ce régime appliqué à une confédération présidée par cette Athènes qui, du temps de Cimon, de Périclès ou d'Alcibiade, n'aurait pas admis que les alliés se permissent de donner leur avis sur l'emploi des fonds qu'ils fournissaient ou sur les rapports de la confédération avec les puissances étrangères.

Il y avait donc intérêt à étudier d'une part la charte constitutionelle qu'Athènes offre et promet à ses nouveaux alliés, de l'autre la manière dont avait été appliquée cette constitution, jusqu'au moment où un écart trop marqué entre la théorie et la pratique amène la défection des alliés et la résiliation du contrat. Pour traiter à fond la question et ne rien négliger de ce qui pouvait l'éclaircir, voici, ce me semble, comment on devait procéder. Après un rapide retour sur l'histoire de la première confédération

1. M. B., à ce propos, se demande (p. 686), si, parmi les *propriétés* auxquelles fait allusion cette clause du décret et auxquelles Athènes renonce, ne seraient pas les droits de douane qu'elle percevait, à Chrysopolis, sur les navires qui traversaient le Bosphore; je ne comprends pas bien toute cette discussion où l'auteur ne me paraît pas conclure. En tout cas le terme ἐγκτήματα ne me semble pas pouvoir désigner un droit de ce genre, mais seulement des propriétés immobilières.

2. *C. I. Att.* I. I. 43-46.

athénienne, il convenait de bien définir les circonstances et le milieu d'où naît la pensée de la seconde, puis d'indiquer avec précision, d'après les témoignages comparés des historiens et des inscriptions, le moment où elle se forme et les éléments dont elle se compose. Le document capital, pour cette histoire, c'est le décret athénien voté sous l'archontat de Nausinicos, à la requête d'Aristotélès, qui fixe le but et les conditions de l'alliance, et dont la marge contient la liste des cités qui sont entrées dans l'alliance de 377 à 374. Plusieurs autres décrets relatifs aux affaires de la confédération sont aussi conservés, au moins par fragments plus ou moins importants. Qui ne s'attendrait à trouver ici le texte du décret d'Aristotélès, restitué et traduit d'après les différentes copies qui en avaient été données, éclairci dans tous ses détails par une discussion approfondie? C'était là le point de départ naturel de toute cette étude; quelque chose d'analogue devait être tenté pour tous les autres documents épigraphiques qui ont trait au sujet. Ceci fait, il restait à contrôler par les historiens et les orateurs du temps ces actes officiels, programmes et promesses qui contiennent toujours une part de mensonge ou tout au moins d'illusion; il restait à voir, autant qu'on peut le faire avec des renseignements très incomplets, comment avaient marché les affaires de la ligue, ce que lui avaient dû Athènes et la Grèce, quelles fautes et quelles difficultés en avaient amené la dissolution vers le moment où Philippe, par la prise d'Amphipolis, commence à découvrir son ambition et ses projets.

Ce n'est pas tout à fait ainsi que M. B. a compris sa tâche. On ne trouve nulle part chez lui ni le texte, ni même une traduction littérale du décret d'Aristotélès [1]; si l'on veut avoir sous les yeux l'ensemble de ce document, en lisant l'étude de M. B., il il faut recourir à des ouvrages que peu de lecteurs auront sous la main, les *Antiquités helléniques* de Rangabé, qu'il est maintenant fort difficile de se procurer, ou la dissertation encore plus rare d'Arnold Schæfer, *De sociis Atheniensium Chabriæ et Timothei ætate in tabula publica inscriptis* [2]. Leipzig, 1856. Or, il est d'autant plus nécessaire d'avoir le texte complet sous les yeux que M. B. le cite seulement par fragments, dont il n'indique ni la liaison, ni le degré d'authenticité. Je m'explique.

Le texte présente des lacunes, que Schæfer et Rangabé ne comblent pas de la même manière. Dans les clauses que transcrit M. B., il ne marque par aucun signe ce qui est sur le marbre, ce qui se laisse rétablir par une conjecture certaine ou probable; nulle part il ne dit s'il suit de préférence

1. Des fragments de ce décret, complétés arbitrairement sans que rien nous avertisse des lacunes et des restitutions, sont épars dans différents paragraphes. J'en trouve p. 684, 685, 687, 693, 711, etc.

2. Le fascicule du *Corpus inscriptionum Atticarum* qui contient, sous le n° 17, la copie de ce texte, prise par M. Kœhler, et ses restitutions, n'a point encore été mis en vente, mais il est déjà imprimé et l'académie de Berlin a bien voulu en communiquer les bonnes feuilles et en permettre libéralement l'usage à quelques-uns de ceux qui lui ont paru pouvoir en tirer un parti utile à la science.

Schæfer ou Rangabé ; on croirait, à lire ses citations, que l'on a affaire à un texte auquel il ne manquerait pas une lettre [1]. En revanche, autant que le lui permettaient les copies imparfaites dont il disposait, il analyse avec soin la liste des noms qui sont inscrits en marge, il cherche à établir, par l'ordre dans lequel ils se succèdent et la différence des écritures, la date de l'entrée dans la confédération des différentes villes qui vinrent l'une après l'autre faire graver leur adhésion sur l'instrument officiel du contrat. Il trouve là, dans une étude attentive de cette partie du document, complétée et contrôlée par divers passages de Diodore, très bien informé pour cette époque [2], tous les éléments d'une histoire positive des commencements de la ligue, de ses rapides et brillants progrès. Sans avoir fait de l'épigraphie une étude spéciale, M. B. a donc, à certains égards, tiré bon parti du document capital que le marbre nous a gardé. Avec plus d'habitude des marbres, il aurait pu puiser encore plus à cette source. Que n'a-t-il entendu ou que ne peut-il lire publiées les leçons, d'une érudition si exacte et si sûre, dont la matière a été fournie à M. Foucart par cette stèle et par quelques inscriptions qui s'y rattachent [3] ? Il aurait trouvé là, avec d'excellentes leçons de critique historique, bien des faits nouveaux et curieux ; ces faits, ces renseignements précis auraient plus donné d'intérêt à sa dissertation que les allusions aux événements contemporains où il se complaît, et les dissertations de philosophie historique où il se perd.

Nous sommes en effet avertis, dès les premiers mots de la préface ; c'est l'organisation de la confédération allemande sous l'hégémonie prussienne, ce sont ses récents triomphes qui, dit l'auteur, « appellent naturellement l'historien allemand à jeter ses regards sur les relations correspondantes chez un peuple dont l'histoire, comme celle du peuple allemand, posait le problème d'un développement qui, partant d'un nombre indéfini de petits états usant leurs forces en luttes interminables, devrait aboutir à l'unité nationale, fondée sur la base fédérative. » On devine la suite ; ce problème, la Grèce n'a pas su le résoudre, et elle est morte de cet échec, tandis que l'Allemagne, plus heureuse et mieux douée, en a trouvé la solution.

N'est-ce point beaucoup se presser que de déclarer ainsi le problème ré-

---

1. Il aurait pourtant dû s'apercevoir que le texte tel qu'il le citait ne donnait pas partout un sens satisfaisant. Par exemple, dans le passage où sont indiquées les peines portées contre l'Athénien qui contreviendrait à la défense d'acheter des terres sur le territoire des alliés, il faut certainement restituer ὅπου ou bien οὗπερ, non ὅταν, dans cette phrase : κρινέσθω ἐν Ἀθηναίοις καὶ τοῖς συμμάχοις ὡς διαλύων τὴν συμμαχίαν, ζημιούντων δὲ αὐτὸν θανάτῳ ἢ φυγῇ ο... Ἀθηναῖοι καὶ οἱ σύμμαχοι κρατοῦσιν (l. 57 à 61). M. B. ne fait aucune objection à ὅταν, qui pourtant serait bien difficile à comprendre.

2. Voir surtout le livre XV, ch. 28. Diodore, ou l'auteur qu'il suit ou qu'il résume, devait avoir sous les yeux l'acte diplomatique qui constitua la confédération.

3. C'est dans le premier semestre de la seconde année de son cours d'épigraphie, au collége de France, 1875-1876, que M. Foucart a fait l'histoire épigraphique de la seconde confédération athénienne.

solu, peu d'années après qu'est entrée en vigueur la nouvelle constitution de l'Allemagne ? On pourra porter sur cet imposant édifice politique un jugement plus autorisé, lorsque plusieurs générations successives l'auront habité et s'y seront trouvées bien, lorsqu'il sera démontré que l'unité ne nuit point à la variété, que l'Allemagne n'est point près de perdre, du côté de la poésie et de la science, de la puissance intellectuelle, ce qu'elle gagne en puissance diplomatique et militaire. Quoi qu'il en soit de ces questions, que l'avenir tranchera, de pareilles comparaisons, surtout quand l'amour-propre national de l'auteur y est aussi intéressé que dans le cas présent, risquent fort d'égarer plutôt que d'éclairer le jugement [1].

C'est encore, je crois, cette préoccupation qui a entraîné M. B. dans la longue et souvent pénible analyse qui remplit tout le chapitre I, intitulé : *Du sens de l'autonomie dans les confédérations grecques* (p. 645-660). C'est peut-être le chapitre qui a coûté le plus de peine à l'auteur ; il y a là un très grand nombre de faits recherchés et rapprochés avec grand soin, mais l'ensemble n'en reste pas moins obscur et peu satisfaisant. Les droits et les devoirs des alliés autonomes, tels que M. B. essaie de les déterminer par la comparaison de tous les textes littéraires ou épigraphiques où se rencontre ce mot d'autonomie, sont peut-être ceux qu'il désire voir consacrés, par la théorie et la pratique, pour les confédérés de l'empire allemand ; mais je doute qu'il arrive à nous donner ainsi une idée claire de ce que les Grecs entendaient par *autonomie*, à fixer avec précision la limite où commençait, où finissait l'autonomie. La raison est bien simple. Ce mot et l'idée qu'il représente, le désir auquel il répond étaient nés et s'étaient profondément imprimés dans l'esprit des Grecs bien avant qu'ils eussent spéculé sur le droit des gens, bien avant que Platon eût écrit sa *Politique* et ses *Lois*, Aristote, sa *République* ; il représentait un idéal auquel on n'atteignait jamais que plus ou moins imparfaitement, obligé que l'on était de compter ici avec des peuples barbares sur le territoire desquels on était établi, là avec le roi de Perse et ses satrapes, ailleurs avec quelque grande cité ambitieuse et dominatrice, comme Athènes, Sparte ou Thèbes. L'*autonomie*, comme l'indique la composition même du mot, c'est la faculté de se gouverner par les lois que l'on se sera données à soi-même, d'obéir seulement aux magistrats que l'on aura élus, en un mot de trouver en soi-même et non dans une volonté étrangère la règle de ses actions. Cette indépendance absolue, est-il besoin de le dire ? n'est qu'une pure abstraction : on ne la conçoit que dans une cité qu'une mer infranchissable séparerait du reste du monde ; entre cette conception toute logique et la condition d'une ville sujette, dépouillée de tous les attributs de la souveraineté, il est bien des degrés, comme il en est chez nous dans ce que l'on appelle la liberté politique. M. B. travaille, en entassant les textes, à établir les caractères qui distinguent l'allié

1. Voy. encore, p. 666 et 863, des rapprochements non moins inexacts et forcés entre l'histoire de la Grèce ancienne et celle de l'Allemagne contemporaine.

autonome de l'allié dépouillé de son autonomie. Il nous semble, en tout ceci, un peu dupe des mots. Ce qui ne changea, ce qui ne disparut point dans le monde grec, ce fut l'impérieux instinct, l'amour passionné de l'autonomie ; mais il en fut tout autrement de la notion même de cette autonomie, du minimum d'indépendance dont les cités se contentèrent. Rien ne fut plus variable. Dans une même confédération — prenons par exemple la première confédération athénienne, — des villes qui avaient accepté, sur le papier ou plutôt sur le marbre, des obligations tout à fait semblables, qui, en théorie, semblaient avoir abdiqué entre les mains d'Athènes une même part de leur souveraineté, étaient pourtant, de fait, très inégalement autonomes ou sujettes, comme on voudra, suivant qu'elles étaient plus ou moins fortes et qu'Athènes avait plus ou moins intérêt à les ménager. En plein empire athénien, la puissante Chios restait tout autrement maîtresse d'elle-même que telle ou telle petite ville de la côte de Thrace ou d'Asie-Mineure. Il en fut de même, cela va de soi, dans la seconde ligue formée sous la présidence d'Athènes. Ces différences entre la théorie et la pratique, entre le droit et le fait, voilà ce que M. B. ne nous paraît pas avoir saisi avec assez de finesse. Ce qu'il n'a pas non plus bien vu ni bien montré, tout occupé qu'il était de définir l'indéfinissable, c'est le parti que les grandes puissances de la Grèce ont tiré, dans les luttes qu'elles ont soutenues l'une contre l'autre, de cette passion qu'avaient pour l'autonomie les villes grecques, et du mot qui la représentait. Pour ne parler que du quatrième siècle, le principe d'autonomie inséré dans la paix d'Antalcidas et appuyé par le grand roi était destiné, dans la pensée d'Antalcidas et d'Agésilas, à mettre de nouveau toute la Grèce à la merci de Sparte en ruinant ces confédérations qui s'étaient montrées capables de lui résister. Athènes utilise à son tour ce même sentiment pour grouper autour d'elle et réunir contre Sparte les villes grecques lasses de sa prépondérance tyrannique. C'est dans ce sens seulement que pourrait être justifié le sous-titre de M. B., que nous avons critiqué; on pourrait dire que la politique de cette époque est fondée, au moins en partie, sur l'habileté avec laquelle les hommes d'état spartiates et athéniens savent, chacuns à leur tour, exploiter alors ce beau mot d'autonomie et la prise qu'il garde toujours sur les imaginations grecques.

Malgré ces réserves, nous ne pouvons que recommander la lecture de cet essai à tous ceux qu'intéresse l'histoire de la société grecque. Beaucoup de points sont bien étudiés et traités avec plus de précision et de clarté qu'ils ne l'avaient été encore dans les ouvrages consacrés à cette période qui, jusqu'aux travaux de Redhantz, avait été bien mal comprise et bien mal connue [1]. Nous citerons surtout le chapitre qui se rapporte aux attributions et au rôle du *conseil commun des alliés* ; M. B. montre très bien que les Athé-

1. M. B. a grand raison de rendre hommage, dans son chapitre assez maigre sur les sources de cette histoire, à l'ouvrage intitulé *Vitæ Iphicratis, Timothei, Chabriæ*.

niens n'y sont pas représentés, que ce conseil est une délégation permanente des alliés, qui siége à Athènes, et que l'état directeur doit consulter pour tout ce qui concerne la politique fédérale. M. B. indique comment ce conseil ne pouvait avoir que voix consultative, et comment, en fait, la volonté du peuple athénien resta, pendant tout ce temps, le principal facteur des événements. Seulement dans les circonstances graves, telles que les négociations entamées par Athènes, en 368, avec Denys de Syracuse, négociations qui aboutirent l'année suivante à la conclusion d'un traité d'alliance, Athènes fait intervenir un décret des alliés [1], et, dans les ambassades, un délégué des alliés accompagne les ambassadeurs athéniens [2].

Il ne nous resterait plus qu'à indiquer quelques points sur lesquels M. B. nous paraît s'être trompé ; nous ne donnerons qu'un seul échantillon de ces erreurs de détail, qui n'influent pas sur l'ensemble et la suite des idées. — P. 686, M. B. signale comme une pièce fausse, fabriquée par un grammairien, le décret inséré dans le *discours de la couronne*, celui que les Byzantins avaient rendu en l'honneur des Athéniens après la délivrance de Byzance par Phocion ; il n'a même pas l'air de croire que la question puisse être discutée. Pour ce qui regarde ces pièces insérées dans certains des discours de la tribune et du barreau d'Athènes, on a vraiment été d'un excès à l'autre ; il est aussi peu raisonnable, aussi contraire à l'esprit critique de les rejeter en masse, comme on le fait aujourd'hui avec Westermann, que de les accepter en bloc et sans examen, comme le faisaient les savants des deux derniers siècles. Pour ce qui est du décret des Byzantins, je ne sache point que l'on ait encore présenté une objection sérieuse contre le texte qui nous est parvenu. Dans les circonstances où il fut rendu, ce décret avait dû faire trop de bruit en Grèce, il rappelait des souvenirs trop glorieux, trop chers aux deux cités qu'il concernait, pour n'avoir pas été conservé. Nous devons sans doute plusieurs documents apocryphes à l'éditeur du discours de la couronne dont nos manuscrits représentent la recension ; mais s'il est une pièce mentionnée dans le plaidoyer qu'il ait dû trouver facilement à transcrire

1. *C. I. Att.* t. I, n° 51. l. 9-12. C'est ce qu'Eschine (*Des prévarications de l'ambassade*, § 60), appelle *κοινὸν δόγμα τῶν συμμάχων*. Quant au décret rendu à propos des propositions de Denys, on y lit ces mots : Τοὺς συμμάχους δόγμα ἐξενεγκεῖν ἐς τὸν δῆμον, ὅ τι ἂν αὐτοῖς βουλευομένοις δοκῇ ἄριστον εἶναι. M. B. cite pour cette inscription la copie de Boeckh et admet la date qu'il propose ; M. Foucart a démontré que le texte et les restitutions que propose Boeckh laissaient beaucoup à désirer, et que le décret ne pouvait être de 371-0. Le décret relatif à l'admission dans l'alliance des Corcyréens, des Céphalléniens et des Acarnaniens est aussi cité d'après une mauvaise copie. Il ne pouvait y avoir sur le marbre cette ligne que reproduit sans observation M. B. : τ' ἱππέας καὶ τοὺς συμμάχους.

2. C'est ainsi que, dans les négociations qui précèdent la paix de Philocrate, Aglaokréon de Ténédos est désigné pour aller, avec les dix ambassadeurs athéniens, s'assurer des conditions auxquelles Philippe est disposé à souscrire. Eschine, περὶ παραπρεσβείας, ch. 30. D'après l'expression employée par Eschine (*ἕνα ἐκ τῶν συμμάχων εἵλεσθε*) ce n'était même pas les alliés qui désignaient en pareil cas leur représentant ; il était pris dans la diète par le peuple athénien, ce qui diminuait encore son importance et son indépendance.

sans avoir à prendre la peine de la fabriquer, c'est bien le témoignage rendu par les Byzantins à ce dernier effort de la vertu d'Athènes; ce décret devait se trouver dans la collection de Crateros et dans d'autres recueils analogues [1].

Nous aurions aussi à relever de trop nombreuses fautes d'impression, qui nous surprennent dans un travail sorti des presses de Teubner [2]; mais il convient d'arrêter ici cette revue, dont l'étendue même suffirait à témoigner de l'estime que nous inspire le premier essai de M. G. Busolt. Nous espérons qu'il n'abandonnera pas ces études d'histoire ancienne où, dès son début, il aura marqué sa trace par une œuvre utile. La publication du second fascicule du *Corpus inscriptionum atticarum* lui apportera des matériaux les uns tout à fait nouveaux, les autres mieux préparés, pour une construction solide et d'un plus sûr emploi; elle lui permettrait de reprendre avec profit l'esquisse qu'il a tracée et peut-être de conduire ce récit jusqu'à la chûte de l'indépendance grecque.

G. PERROT.

---

236. — **Die Franzœsische Heirath; Frankreich und England 1624 and 1625** von Dr J. GOLL. Prag 1876, 8°, 96 p.

Le mariage de Charles Ier et d'Henriette-Marie de France ne fut, on le sait, conclu qu'à la suite de négociations longues et délicates que le Dr Goll a exposées dans un opuscule où l'on trouve à apprendre, même lorsqu'on connaît le remarquable ouvrage de S. R. Gardiner. La correspondance de Tillières et d'Effiat avec Brienne [3], celle de Langerac avec les Etats-Généraux [4] sont les sources principales où le Dr G. a puisé.

Nous croyons que l'auteur a surfait Tillières en disant que ses dépêches donnent de sa capacité une meilleure idée que ses mémoires. Aux yeux du négociateur français, le mariage devait être surtout un moyen d'obtenir la liberté du culte catholique. L'importance attachée par lui à cette question donne la mesure de son esprit politique. La prévision que le mariage brouillerait les deux états ne peut pas être considérée comme une preuve de perspicacité; comment Tillières n'aurait-il pas prévu ce résultat, lui, pour qui l'union d'Henriette et du prince de Galles devait être, non le gage d'une alliance politique, mais l'occasion d'une intervention dans les affaires inté-

---

1. M. Cobet, l'helléniste dont le tact est peut-être le plus sûr en pareille matière, comme je lui demandais un jour ce qu'il pensait de ce document: « Il faut, » me répondit-il, « n'avoir aucun sentiment de l'antiquité pour regarder comme suspect ce document. »

2. Citons-en quelques-unes, prises un peu au hasard. P. 649, ὂν pour ἓν; P. 655, ὀλιγορχίας p. ὀλιγαρχίας; P. 677, Βιζάντιοι p. Βυζάντιοι; P. 690, ὅπως, p. ὅπως; P. 773, ἐμφυλέως p. ἐμφυλίους; P. 798, Eretia p. Eretria, P. 854, ὀλιγαρχωμένων p. ὀλιγαρχουμένων, etc.

3. Le Dr G. s'est servi de la copie de la bibliothèque de Berlin.

4. Conservée aux archives royales de la Haye.

rieures du peuple anglais? Il n'avait pas plus de mérite à annoncer que l'Angleterre préférerait des alliances protestantes à l'alliance française, puisque c'était la conséquence naturelle du système qu'il cherchait à faire prévaloir. De plus il se faisait illusion en croyant à la disgrace prochaine de Buckingham. La lettre que lui adressait Brienne le 26 février 1624 traçait la véritable marche à suivre en lui recommandant de ne pas lier les intérêts des catholiques aux négociations. Il est vrai que cette réserve sur les catholiques ne lui était imposée que provisoirement. Lui-même reconnut qu'une intervention décidée en leur faveur romprait les négociations, et que sur ce point les concessions ne pouvaient être obtenues que peu à peu. Il se rapprochait ainsi du système adopté par la France, mais d'un autre côté il transmettait à son gouvernement une pétition des catholiques et, au lieu de faire cause commune avec Buckingham, comme Brienne le lui recommandait, il persistait à ne voir dans le prince de Galles et dans son favori que les chefs du parti puritain. — Le Dr G. fait connaître les garanties stipulées par les commissaires français pour sauvegarder la foi de la future reine (p. 23), tandis que Gardiner n'avait signalé dans le projet de traité proposé par eux que l'article qui assurait la tolérance aux catholiques anglais (I, 88), article qui fut du reste la principale pierre d'achoppement. L'auteur de l'*Angleterre sous Buckingham et Charles Ier* n'avait parlé ni de la mission du capitaine Seton ni du rôle de Nithisdale, détails secondaires d'une négociation qui n'était elle-même qu'une partie de son sujet. Le Dr G. complète également Gardiner en ce qui touche la mission d'Effiat (p. 27-28). — On n'avait que des soupçons sur l'objet de la communication faite par Buckingham à Marie de Médicis au mois de juin 1625, et qui fut le prétexte de son brusque retour à Amiens, motivé par le désir de revoir Anne d'Autriche [1]. Une lettre de Louis XIII à sa mère, citée par le Dr G. sans indication de provenance (p. 71, 95 n. 31), montre qu'il s'agissait d'une demande de vaisseaux que l'ambassadeur de Savoie aurait faite au roi d'Angleterre pour les employer au siége de Gênes en lui offrant une part dans les conquêtes de la France et de la Savoie en Italie. Cette lettre, qui explique un passage du *Mémoire de ce que M. de Chevreuse dira à sa première audience* [2], montre que ce mémoire ne peut être antérieur au 17 juin, jour du retour de Buckingham à Amiens, mais il ne s'ensuit pas qu'il soit antérieur à l'embarquement de la jeune reine et du duc de Chevreuse (22 juin) et qu'il ait été, ainsi que le dit le Dr G., écrit en Angleterre par Brienne. Richelieu n'a dû laisser à personne le soin de rédiger les instructions de l'ambassadeur, et, à son défaut, il n'appartenait pas à Brienne de le faire, lui qui n'avait aussi en Angleterre d'autre caractère que celui d'ambassadeur. Ces instructions ont probablement été écrites le même jour que la réponse précitée de Louis XIII à Marie de Médicis, au sujet de la communi-

1. Gardiner I, 183, n. 1.

2. Avenel II, 95.

cation de Buckingham, c'est-à-dire le 20 juin. Le Dr G. reste en deçà de la vérité quand il dit que Richelieu n'était pas éloigné d'employer des vaisseaux anglais en Italie (*ubi supra*); on n'exagérera pas en disant qu'il désirait vivement que l'Angleterre mît des vaisseaux à la disposition du duc de Savoie [1]. — Le Dr G. a ignoré le chiffre du subside promis à Mansfeld par le roi Jacques (p. 87, n. 11). Nous savons par Gardiner qu'il devait s'élever à 20,000 livres par mois (I, 57). — En exposant quelle était en 1625 la situation politique de la France menacée de la guerre étrangère et de la guerre civile, placée dans l'alternative d'accepter les offres d'alliance de Buckingham ou de perdre une occasion qui ne se retrouverait plus, le Dr G. n'a peut-être pas assez tenu compte du mémoire rédigé par Richelieu pour le roi au mois de juillet [2]. Ecrit au moment où le cardinal avait perdu l'espoir de la paix avec l'Espagne et où s'engageaient avec les Huguenots des négociations dont l'issue paraissait devoir être heureuse, ce mémoire conseille au roi d'accorder aux protestants leurs demandes pour assurer sa liberté d'action au dehors. La rupture des négociations fut le seul motif qui empêcha le ministre de tourner toute son activité contre la maison d'Autriche, et de conclure avec l'Angleterre cette alliance offensive et défensive dont il avait dû décliner la proposition lorsque, engagé dans l'entreprise de la Valteline, il avait eu à faire face en même temps au soulèvement des Huguenots.

G. F.

---

237. — L. T. Belgrano. **Della vita privata dei Genovesi.** 2e éd. — Gênes, tipografia del R. Istituto dei sordi-muti. 1875. 538 p. in-18. — Prix : 5 fr.

Ce joli ouvrage, que l'auteur a eu la gracieuseté de transmettre à la *Revue Critique* dans un exemplaire de luxe, nous rappelle tout à fait par sa composition certains livres d'érudition du XVe ou du XVIe siècle, où d'innombrables anecdotes, des citations prises de toutes parts, servent à illustrer un sujet assez restreint, et où la longueur des chapitres est proportionnée moins à l'importance des matières qu'au nombre des renseignements recueillis. Mais si la forme de l'ouvrage de M. Belgrano a quelque chose d'archaïque, sa science et sa critique sont très modernes. Il est bien connu par ses publications sur le Palais d'Oria, sur les Fêtes génoises, sur les croisades de Saint Louis, et il est un des principaux collaborateurs d'une des revues d'érudition les plus sérieuses d'Italie, le *Giornale ligustico d'archeologia di storia et di belle arti*. — Il connaît non seulement tous les documents publiés, tous les ouvrages italiens et étrangers qui intéressent Gênes, mais encore tous les documents manuscrits conservés dans les biblio-

---

1. Avenel II, 105-106.

2. Ce mémoire, où l'on ne peut méconnaître la main du cardinal, a été publié par M. Gardiner dans la *Revue hist.* I, 228 et suiv.

thèques tant privées que publiques. Il en a tiré une quantité incroyable de renseignements, qu'il distribue en 4 livres : les habitations, le manger, les costumes, les mœurs. — Sans doute ces renseignements pourraient encore être multipliés, le livre des mœurs en particulier est bien court pour un pareil sujet ; et d'autre part ces renseignements ne sont nullement coordonnés, ils ne forment pas une histoire suivie de l'habitation, du costume, etc.; ils sont mis bout à bout sans ordre déterminé, ce sont des notes plutôt qu'un livre. Mais ce sont des notes très utiles à consulter et en partie très agréables à lire. Nous trouvons en appendice le texte des lois somptuaires édictées par la seigneurie en 1449, et des tables dressées par M. C. Desimoni avec un soin minutieux pour la comparaison des monnaies génoises de 1139 à 1804, avec les monnaies italiennes modernes.

---

238. — **De tribus impostoribus. Anno MDIIC.** Zweite mit einem neuen Vorwort versehene Auflage von Emil Weller. Heilbronn, Henninger, 1876. 39 pages in-8°.

Nous ne croyons pas qu'on puisse prétendre que le besoin se soit fait sentir d'avoir une nouvelle édition du traité *De tribus impostoribus*. Depuis celles que donnèrent Genthe en 1833, M. Weller lui-même en 1846 et M. Gustave Brunet en 1861, ce pamphlet, plus fameux qu'intéressant, était assez connu pour qu'il ne fût pas nécessaire de le réimprimer. Néanmoins M. W. vient de le publier de nouveau, avec une préface contenant d'utiles renseignements bibliographiques mais n'examinant pas la question de l'origine du livre. M.W. énumère toutes les hypothèses qu'on a faites, mais s'abstient d'émettre une opinion personnelle. Il est difficile, du reste, de se prononcer avec certitude ; la seule chose qu'on puisse dire avec quelque probabilité, c'est que l'auteur a été un italien. D'après M. W., le traité n'est qu'un fragment. Les trois imposteurs sont Moïse, Jésus-Christ et Mahomet ; après une sorte d'introduction sur la religion en général, l'auteur, s'appuyant sur la Genèse, prétend démontrer que Moïse a été un trompeur ; on s'attendait à une argumentation pareille relativement à Jésus et à Mahomet; or cette argumentation manque ; donc le traité est incomplet ou inachevé. Mais Jésus et Mahomet sont nommés sur presque toutes les pages, et l'auteur ne leur ménage pas le reproche d'imposture. Il s'arrête, il est vrai, assez brusquement ; mais le mot *tantum!* qu'il met à la fin, atteste que ce qu'il a dit lui paraît suffisant pour prouver sa thèse. Reste la question : doit-on le prendre au sérieux, ou son pamphlet, écrit dans un latin scolastique fort mauvais, n'est-il qu'une satire destinée à montrer où aboutit le scepticisme, quand on le pousse à sa dernière extrémité?

S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 17 novembre 1876.

M. le président N. de Wailly annonce à l'académie la perte de deux de ses associés étrangers, M. Pertz, mort le 7 octobre dernier, et M. Ritschl, mort le 9 novembre.

M. Egger donne quelques détails sur des fouilles qui ont été entreprises par M. Constantin Karapanos, de Constantinople, sur l'emplacement de l'ancien temple de Dodone, en Épire. Ces fouilles ont amené la découverte des substructions du temple, assez nettement reconnaissables pour ne laisser aucun doute, ainsi que celle d'un grand nombre d'objets d'art, d'ex-voto, d'inscriptions, etc. Ces inscriptions sont les premières qui aient été trouvées dans cette région de l'Épire. M. Karapanos, prépare sur ces découvertes un mémoire détaillé, qu'il se propose de communiquer à l'académie. En attendant, M. Egger signale seulement une inscription qui mentionne une dédicace faite au Dieu de Dodone par un habitant de Zacynthe, lequel se déclare descendant, à la trentième génération, de Cassandre de Troie. Il n'était pas rare, dans la Grèce antique, dit M. Egger, de rencontrer des familles qui faisaient remonter leur origine à des personnages mythologiques; mais il est curieux qu'on prétendît descendre de Cassandre, dont aucun autre texte ne mentionne ni le mariage ni la postérité.

M. Henri Weil lit un travail intitulé *L'épitaphe des Athéniens morts en Chéronée*. Après la bataille de Chéronée, le peuple d'Athènes avait fait élever aux guerriers morts pour la patrie un monument sur lequel était gravée une inscription en vers. Démosthène, dans le discours de la Couronne, cite ces vers, et les manuscrits nous en donnent le texte ; mais ce texte tel qu'il nous est parvenu, est étrange, obscure, quelquefois inintelligible, si bien que quelques auteurs en ont mis en doute l'authenticité, n'admettant pas que l'épitaphe des guerriers de Chéronée ait pu être aussi mal écrite. Certains savants sont même allés plus loin, et ils ont prétendu découvrir l'épitaphe authentique dans une pièce de l'*Anthologie palatine* (VII, 245) qui a été de nos jours retrouvée en partie gravée sur un marbre antique. Cette dernière conjecture a été écartée par M. L. Spengel, qui n'a pas eu de peine à montrer que le texte même de Démosthène la réfute; mais le même auteur a été moins heureux en cherchant à expliquer les vers tels que les manuscrits les donnent. M. Weil, pensant que le texte de ces vers était simplement altéré par des fautes de copie, les a soumis à un examen attentif, et il est arrivé, par un certain nombre de corrections, à en rétablir le sens d'une manière assez satisfaisante pour en mettre, selon lui, l'authenticité hors de doute. Ce sont ces corrections qu'il expose en détail à l'académie, en prenant soin de justifier chacune d'entre elles par des rapprochements avec d'autres textes.

M. Desjardins termine la lecture du mémoire de M. Robiou *sur une date astronomique du haut empire égyptien*.

M. Thurot commence la lecture de quelques observations sur la langue

philosophique de Cicéron. C'est une remarque que peuvent faire tous ceux qui étudient les traités de philosophie ou de réthorique de Cicéron, que la plupart des termes techniques qu'il emploie sont des traductions de termes grecs, traductions parfois si peu claires qu'on ne peut comprendre ce que l'auteur a voulu dire qu'en retraduisant en grec ses phrases latines. De cette observation il résulte qu'il est essentiel, pour l'interprétation des écrits de Cicéron, de pouvoir toujours mettre à la place d'un mot latin le mot grec qu'il a voulu traduire, et il est possible d'y arriver par des rapprochements avec les écrits grecs qui traitent des mêmes matières. M. Thurot en donne un exemple tiré du *De officiis*, l. 1, ch. 35 (n° 126), où Cicéron dit que la convenance, *decorum*, consiste « in tribus rebus, formositate, ordine, ornatu ad actionem apto », et il ajoute : « difficilibus ad eloquendum, sed satis erit intelligi. » Il est clair que ces termes que l'auteur lui-même déclare tout juste intelligibles sont traduits du grec. M. Thurot cherche quels sont les termes grecs que Cicéron a voulu traduire, et il est amené, par diverses considérations, à conclure que *formositas* représente le grec εἶδος, *ordo*, τάξις, et *ornatus*, κόσμος : ces mots appartenaient tous les trois au langage technique de la philosophie stoïque. Il pense en outre qu'il y a dans ce passage, tel que nous la possédons aujourd'hui, une interversion de mots, et qu'il faut lire « formositate, *ornatu*, *ordine* ad actionem apto. »

Ouvrages déposés : — A. Astier, La Champagne encore inconnue; — P. Trabaud, Outre-Manche (Paris, 1865) ; Id., Souvenir de l'exposition des beaux-arts (Marseille, 1861). — *Présentés par M. Garcin de Tassy* : — M. A. Gaetani, duc de Sermoneta, La divina commedia di Dante (recueil de planches explicatives de la Divine comédie); Firdusi, Schâhnâme, ed. Vullers, fasc. 2. — M. Miller présente plusieurs ouvrages offerts à l'académie par le cardinal Pitra.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE.

Chalon, Chrétiens et Musulmans (Paris, Dentu). — Chantelauze, Marie Stuart (Paris, Plon). — Delboulle, Glossaire de la vallée d'Hyères (Havre, Impr. Brenier). — Der Briefwechsel des Spinoza im Urtexte, herausg. v. Ginsberg. Angehängt ist : La vie de B. de Spinoza par Jean Colerus (Leipzig, Koschny). — E. Desjardins, Géographie historique et administrative de la Gaule romaine, t. I (Paris, Hachette). — Doublé, L'Empereur Titus (Paris, Sandoz et Fischbacher). — Firdusii Liber Regum qui inscribitur Schahname, ed. Vullers. T. I, fasc. 2 (Leide, Brill.) — Foncin, Essai sur le Ministère de Turgot (Paris, Germer-Baillière). — Gérard, Maine de Biran (Paris, Germer-Baillère). — Hasdeu, Beaudouin de Courtenay si dialectul slavo-turanic din Italia (Bucharest). — Hippeau, L'instruction publique dans les Etats du Nord (Paris, Didier). — Kâlidâsa's Çakuntala. The Bengâli Recension ed. by Pischel (Kiel, Schwers ; London, Trübner). — De Kirchmann, Ueber Leben und Schriften des J. Scotus Erigena (Leipzig, Koschny ; 233e fasc. de la Philosoph. Bibl.). — E. H. Palmer, A Concise Dictionary of the Persian Language (London, Trübner). — Pauli, Simon de Montfort, transl. by U. M. Goodwin, with an Introd. by Miss H. Martineau, (London, Trübner). — E. Rolland, Faune populaire de la France (noms vulgaires, dictons, proverbes, contes et superstitions) (Paris, Maisonneuve). — Schuré, Histoire du Lied, 2e éd. (Paris, Sandoz et Fischbacher). — Pignot, Un évêque réformateur sous Louis XIV. Gabriel de Roquette, sa vie, son temps (Paris, Durand).

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49. — 2 Décembre — 1876

239. — **Mémoire sur l'économie politique, l'administration et la législation de l'Egypte au temps des Lagides,** avec carte, par F. Robiou. Paris. Imprimerie nationale, 1876, in-8° de 248 p.

Dans ce mémoire, M. Robiou a étudié une question proposée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour l'année 1869. M. Lumbroso eut le prix, et M. R. obtint une mention très honorable avec une médaille de 1000 francs.

L'ouvrage se divise en deux parties, qui contiennent l'une 12 chapitres, l'autre 7. La première traite de l'état économique de l'Egypte sous les Ptolémées ; la seconde nous fait connaître l'organisation financière, judiciaire, administrative, militaire, du pays, à la même époque. Une carte, d'un dessin grossier, mais presque suffisante, détermine la position des nomes et aussi des stations de commerce situées sur la Mer-Rouge. Enfin, une table des matières, placée en tête du volume, énumère, outre les noms propres, la plupart des termes techniques dont le sens en grec a été expliqué par l'auteur.

M. R. est au courant des travaux publiés en France et en Allemagne. Il fait usage, discrètement, il est vrai, des documents hiéroglyphiques ; il connaît bien les papyrus grecs, sans cependant les avoir étudiés d'aussi près que M. Lumbroso ; il indique avec soin les sources dont il s'est servi ; de toutes les citations que j'ai vérifiées, deux ou trois à peine se sont trouvées inexactes. Ce sont là des qualités sérieuses, et l'on prend plaisir à les signaler. Il s'en faut néanmoins que le livre dont je parle soit parfait de tous points. Les erreurs n'y sont pas très nombreuses ; mais que de lacunes et surtout que de vices de composition ! Je ne reprocherai pas à M. R. de n'avoir pas tout dit : il déclare lui-même dans son *avertissement* qu'il a négligé à dessein certaines parties de son sujet. Mais il est des questions qu'il ne pouvait s'empêcher d'approfondir en raison de leur gravité, et qu'il s'est contenté d'effleurer, quand il ne les a point passées sous silence. Souvent il ne se doute pas de ce qui, dans chaque paragraphe, doit faire l'objet principal de ses recherches. Il entasse les analyses, les critiques de textes, les observations de détail, de telle sorte que son ouvrage n'est guère qu'un recueil de notes détachées, de petites dissertations dont la lecture, même attentive, ne laisse pas toujours dans l'esprit une idée nette. Que n'a-t-il imité l'exem-

ple d'un de ceux qui l'ont précédé dans l'étude de la période ptolémaïque, je veux dire Letronne ! Mais M. R. paraît appartenir à une autre école. Il semble qu'à ses yeux tous les faits aient une égale importance et méritent d'être mis sur le même plan. Partir d'un tel principe, c'est s'exposer à écrire des ouvrages lourds, confus, dépourvus de méthode, inexacts enfin, sinon dans le menu, du moins dans l'ensemble. Tel est le cas du mémoire de M. R. Pour en bien montrer les défauts, j'examinerai successivement plusieurs chapitres choisis parmi ceux que l'auteur, de son propre aveu, a le mieux soignés.

Conditions des terres et des personnes (p. 65-80). — Les principales questions à élucider étaient celles-ci : Les Egyptiens connaissaient-ils la propriété individuelle ? Le roi avait-il une espèce de domaine éminent sur les terres de ses sujets ? Toutes les classes de la société étaient-elles également admises à posséder des biens fonciers ? Y avait-il sous les Lagides quelque chose d'analogue au régime féodal, aux droits seigneuriaux, au servage ? Y avait-il des castes ou simplement des corporations ? Les Grecs avaient-ils des privilèges légaux résultant du fait de la conquête ? M. R. est loin de nous donner une solution précise de toutes ces difficultés. Je ne prétends pas qu'elles puissent être aisément tranchées ; mais encore fallait-il discuter minutieusement les textes, les interpréter, les comparer entre eux, et essayer de distinguer ce qu'ils contiennent de certain, de probable ou de douteux. Un pareil travail serait trop long pour être entrepris ici. Je me bornerai donc à quelques observations particulières. M. R. voit une contradiction entre I, 28 de Diodore et XVII, 3 de Strabon. « Le langage de Diodore, dit-il, p. 70, semble montrer qu'il reconnaissait pour les temps anciens aux guerriers seuls et aux prêtres la véritable possession du sol, tandis que Strabon, parlant du présent, offre à l'esprit une pensée bien différente. » D'abord, Strabon et Diodore parlent tous deux à l'aoriste. En outre, si Diodore réserve aux deux premières classes de la société égyptienne le droit de propriété, Strabon ne se prononce nullement sur ce point, comme l'a cru M. R. Il se contente de dire quelles étaient les *occupations* de chaque classe. Les prêtres faisaient les sacrifices ; les soldats faisaient la guerre ; les autres, qu'il appelle γεωργοί étaient agriculteurs et artisans (γῆν τε καὶ τέχνας ἐργαζόμενοι) ; or ils pouvaient cultiver le sol comme simples fermiers ; car Strabon n'ajoute pas qu'ils en étaient propriétaires. — A la même page, M. R. cite la légende de Joseph pour prouver « que dans un siècle reculé, le Pharaon avait acquis le *domaine éminent* des terres privées. » Le texte de la Genèse (ch. 47) est beaucoup plus explicite. On y voit que les Egyptiens cédèrent au roi non seulement leurs terres, mais aussi leurs personnes. Le roi acquit donc plus que le domaine éminent, il devint le seul et unique propriétaire, et tous ses sujets furent en même temps ses serfs. Cela durait encore au moment où écrivait l'auteur du livre sacré. De telles assertions ne sauraient être acceptées de confiance. — P. 77, M. R. mentionne les domaines des temples ; mais cette propriété était à peu près nominale ; car les rois Lagides disposaient à

leur gré des revenus de ces terres. M. R. n'a pas assez insisté là-dessus, bien qu'il reproduise à ce propos le décret de Canope et la ligne 15 de l'inscription de Rosette. Il aurait dû indiquer également les l. 11, 28 et 29. — Enfin, pour établir que « l'esclavage domestique existait chez les Egyptiens », il renvoie à un texte de Diodore « cité, dit-il, plus haut. » Les textes « cités plus haut » ne disent rien de semblable, à moins que ce ne soit I. 131 de la p. 73; mais ce dernier chapitre, je n'ai pu le trouver dans le livre de Diodore qui en compte seulement 98.

Prix des terres et du blé, etc. Je n'ai ici qu'une critique à présenter ; car ce paragraphe est un des meilleurs du livre. M. R. me paraît avoir commis une erreur chronologique p. 83, note 1. Evergète II et Philométor, dit-il, « régnèrent ensemble depuis la 11e année de Philométor jusqu'à la 36e, ou, plus exactement, depuis la 17e de Philométor, après son retour de captivité, année qui correspond à la 6e d'Evergète, proclamé pendant l'absence de son frère. » Potolémée V Epiphane mourut en 181 ; sur ce point l'accord est complet entre Letronne, Franz, Vincent, Feuardent ; seul Champollion-Figeac place la mort d'Epiphane au commencement de 180, parce qu'il suppose, ce qui n'est nullement démontré, que les 24 ans de règne attribués à ce prince par les chronographes anciens furent complets. Une autre date aussi certaine est celle de l'invasion d'Antiochus en Egypte et de la captivité de Philométor. Ces événements eurent lieu la 11e année du règne de ce dernier, en 170, et aussitôt les Alexandrins proclamèrent roi Ptolémée Evergète II, pour remplacer son frère tombé aux mains de l'ennemi. C'est ici que les calculs de M. R. cessent d'être exacts. La 17e année de Philométor correspond bien à la 6e d'Evergète, puisque 181-17 et 170-6 égalent l'un et l'autre 164. Mais sur quel texte s'appuie l'auteur pour affirmer que Philométor revint de captivité en 164 et que les deux frères régnèrent de concert dès lors seulement ? Tite-Live (XLIV, 19) raconte qu'après l'avènement d'Evergète II, Antiochus alla assiéger Alexandrie, sous prétexte de rétablir Philométor ; Evergète implora le secours de Rome, et son ambassadeur obtint audience du sénat sous le consulat de M. Æmilius Paulus et de C. Licinius, en 168. Immédiatement des commissaires partirent pour l'Egypte, et, sur leur injonction, Antiochus se retira avant la fin de l'année (T. L. XLV, 11 et 12). Là commence le règne simultané de Philométor et d'Evergète. Il se prolongea non pas jusqu'à la 36e année de Philométor, comme le dit M. R., mais jusqu'à la 35e ; car de l'aveu de tous les chronologistes, Philométor mourut en 146. — Je profiterai de l'occasion pour signaler encore une erreur de ce genre à la p. 233. M. R. suppose que l'an 8 de Ptolémée X Alexandre II correspond à l'an 12 de sa mère Cléopâtre. Il aurait rectifié cette assertion d'après le curieux ouvrage de M. Feuardent sur les *Monnaies des rois grecs d'Egypte* (Paris 1873). Il y aurait trouvé (planche VII, 364) une médaille portant sur le revers un seul aigle avec le nom du roi Ptolémée et ces deux dates : an 12 (de Cléopâtre), an 9 (de Ptolémée). Il l'aurait rapprochée 1° d'un papyrus grec du 29 tibi an 12 de

Cléopâtre et an 9 de Ptolémée Alexandre (J. des Sav. 1821, p. 536 et sq.); 2° d'un texte de Porphyre où on lit que la 1re année du règne de Ptolémée Alexandre fut considérée comme la 8e et qu'elle coïncidait avec la 11e de Cléopâtre, le premier comptant les années qu'il avait passées en Chypre, la seconde comptant celles où elle avait gouverné sous le nom de son fils Lathyre.

Industrie (p. 108-118). — Sur cette question M. R. est beaucoup moins complet que M. Lumbroso. Celui-ci énumère, d'après les documents gréco-égyptiens, beaucoup de métiers dont le premier ne parle pas. Il emprunte à Pline et surtout à Athénée des renseignements précieux sur les perfectionnements apportés à l'outillage. M. R., il est vrai, s'est livré de son côté à des calculs intéressants sur le prix des marchandises. P. 109, il est tenté de croire que « l'industrie s'exerçait non dans de grands ateliers, mais par l'action du travail domestique. » Sa principale autorité est un texte d'Hérodote (II. 35) qui, à mon sens, ne prouve rien. D'ailleurs, M. Lumbroso a signalé dans les écrits ptolémaïques certaines conditions qui supposent des manufactures assez étendues; il mentionne par exemple le chef d'atelier, l'ouvrier subalterne, le distributeur des travaux, l'entrepreneur, l'associé (p. 105). Les progrès de la mécanique à la même époque semblent aussi démontrer l'existence de fabriques considérables en Egypte, du moins sous les Lagides. C'étaient là des indications bonnes à recueillir. — En ce qui concerne la teinture des étoffes, M. R. ne sait trop que penser (p. 111). Il aurait dû se rappeler cette page (*Recueil des Inscrip. gr. et lat. d'Eg.* I. 204-210) où Letronne établit que les Egyptiens, au milieu du 2e siècle de notre ère, « connaissaient encore tous les procédés des arts que leur avaient légués leurs ancêtres, et qu'ils n'avaient point perdu le secret de ces couleurs si vives, si durables dont leurs pères avaient recouvert les grands édifices de Thèbes et les grottes de la Nubie. » — M. R. dit que d'après Scylax les Carthaginois vendaient au loin le lin d'Egypte. S'il s'était reporté au texte lui-même (Périple de Scylax 112; Edit. Müller I. 94). au lieu de croire Heeren sur parole, il aurait constaté que la leçon véritable, celle de Ch. Müller, est non λίνον Αἰγύπτιον, mais λίθον Αἰγύπτιον, et qu'il s'agit là d'une espèce de verroteries dont parlent aussi Strabon, Hérodote et le périple de la mer Erythrée.

Commerce (p. 118-147). — M. R. a concentré ses recherches principalement sur le commerce de la mer Rouge et il nous prévient que cette étude avait obtenu l'approbation de M. de Rougé. Ce n'est pas à dire qu'il ait épuisé la matière. Suivant son habitude, il ne s'étend pas sur les faits en proportion de leur gravité. Neuf pages lui suffisent à peine pour fixer la position de Myos-Hormos et de Bérénice, et il consacre seulement 11 lignes (p. 125) au canal des deux Mers. Il a pensé sans doute (en quoi je serais de son avis) que Letronne a dit le dernier mot sur ce sujet. Mais encore fallait-il reproduire les conclusions auxquelles ce savant est arrivé (t. I, p. 185-186); car elles fournissent une preuve certaine du grand développe-

ment qu'avait pris le commerce des Egyptiens dans la mer Rouge [1]. Il eût été bon aussi de noter avec soin les différentes explorations ordonnées par les Ptolémées sur les côtes de cette mer; or, M. R. en a oublié au moins une, celle d'Ariston (Agatharcide; édit. Müller, t. 175). Il aurait pu recueillir des renseignements utiles en comparant entre eux les géographes grecs depuis Agatharcide jusqu'à Strabon; car les progrès de leurs connaissances sur les pays qu'ils décrivent attestent que les rapports de l'Egypte avec ces contrées devenaient de plus en plus fréquents. D'ailleurs, ce fait seul que les ouvrages d'Agatharcide et d'Artémidore étaient de véritables portulans à l'usage des négociants et des marins indique assez que le littoral de la mer Erythrée était souvent visité par les navires des armateurs grecs. Quelles denrées faisaient l'objet de ce commerce? M. R. résume la plupart des textes que nous possédons là-dessus; il oublie cependant de citer le blé parmi les produits que l'Egypte envoyait en Arabie. Quant aux relations qu'elle entretenait avec l'Inde par l'intermédiaire des Arabes, il n'en parle qu'en passant, et encore se borne-t-il aux relations par mer; il est complètement muet sur les caravanes qui du golfe Persique et de l'Arabie aboutissaient à Pétra, d'où les marchandises étaient dirigées 1° vers Damas et Palmyre, 2° vers Jérusalem, 3° vers Alexandrie. — Je ne reprocherai pas à M. R. de n'avoir point traité la question du commerce de l'Egypte avec l'Europe, puisqu'il déclare que le mémoire d'Ameilhon (*Histoire du commerce et de la navigation sous les Ptolémées* 1766) ne lui aurait laissé presque rien à dire. Je ne signalerai donc encore dans le présent chapitre que deux lacunes. M. R. a négligé de nous apprendre si tout ce grand trafic avec le monde entier était entre les mains des Grecs seuls, ou si les indigènes y prenaient part. Les Egyptiens n'avaient pas le génie du commerce au même degré que les Phéniciens et les Grecs. Les premiers avaient été leurs courtiers au temps des Pharaons; les seconds le furent à l'époque des Lagides. L'ouvrage de M. Lumbroso contient beaucoup de textes et de faits qui en sont la preuve. Le plus curieux peut-être, c'est que les reçus des banques devaient être écrits en grec. Le grec, par conséquent, était devenu la langue officielle du commerce, de même que les hiéroglyphes étaient demeurés l'écriture officielle de la religion. Du reste, les Grecs n'avaient pas en Egypte le monopole du négoce; ils le partageaient avec les Juifs, les Phéniciens, les Perses, les Arabes, les Ethiopiens, les Indiens qui résidaient dans le pays; ils avaient seulement l'avantage du nombre. Un autre tort de M. R., c'est de n'avoir pas fait observer que toute la politique extérieure des Ptolémées fut inspirée uniquement par l'intérêt commercial. Ils dirigent des expéditions en Ethiopie afin d'ouvrir cette contrée au trafic de leurs

1. M. R. parait croire que le canal fut achevé avant la construction des routes qui unissaient Coptos à Myos-Hormos et à Bérénice. « Tout en ouvrant le canal, dit-il, p. 125, le gouvernement de l'Egyte s'était proposé d'abréger la durée de cette navigation pour les produits les plus lointains. » Letronne est d'une opinion contraire.

sujets. Ils conquièrent la Célésyrie et ils s'efforcent de la conserver, afin d'avoir en leur possession les bois nécessaires à la marine, tant marchande que militaire, et d'accaparer les débouchés des routes de caravanes qui conduisent dans l'Arabie et dans l'Inde. De bonne heure ils sont alliés des Romains ; on les voit conclure un traité avec eux dès le règne de Ptolémée II Philadelphe (Tite-Live, épit. du l. 14). Dans la première guerre punique, ce prince refuse de prêter de l'argent aux Carthaginois (Appien, De rebus Siculis, ch. 1). A partir de là, ce fut entre Rome et Alexandrie un échange continuel de bons procédés jusqu'au jour où l'Egypte fut assez affaiblie par ses divisions pour devenir le proie du sénat. Si les Lagides restèrent constamment fidèles aux Romains, c'est qu'ils étaient les ennemis naturels de Carthage, dont ils avaient à redouter la concurrence, c'est en outre parce qu'il était avantageux pour l'Egypte d'avoir l'amitié d'une ville qui pouvait lui acheter beaucoup de denrées.

Finances (p. 149-186). — J'ai noté dans ce chapitre quelques bonnes pages, en particulier celles où M. R. décrit le système de perception des impôts (p. 163-170) et celles où il étudie la nature des attributions des hypodiæcètes (p. 172-182). Mais tout ne mérite pas les mêmes éloges. D'abord l'auteur omet un certain nombre de charges que les habitants avaient à supporter : tel est le droit de prise dont jouissaient certains fonctionnaires dans leurs tournées [1] (Letronne, *Recueil* etc., I. 337) ; tels sont encore les dons volontaires qu'il était d'usage d'offrir au roi le jour anniversaire de son avénement. Joignez à cela d'autres revenus d'un caractère plus spécial ; le produit de la pêche du lac Maris, les bénéfices des manufactures royales, le monopole du commerce d'ivoire. Deux édits de Philadelphe et de Philopator, cités par M. Lumbroso, font une allusion très claire à la confiscation (cf. inscription de Rosette, l. 19 et 20). M. R. n'a pas commis la même erreur que M. Lumbroso sur la capitation ; il ne pense pas que cet impôt ait été connu sous les Lagides ; car, suivant l'opinion de M. Froehner, la taxe personnelle appelée λαογραφία fut créée par Auguste. Quant au texte de Strabon qu'invoque M. Lumbroso (XVII p. 787 : ἀφ' ὧνπερ καὶ αἱ πρόσοδοι συνήγοντο τῷ βασιλεῖ), il ne prouve nullement, comment l'a cru ce dernier, l'existence d'un impôt particulier aux artisans et aux cultivateurs. En revanche, M. R. me paraît inexact dans ce qui concerne les douanes intérieures (p. 152-3). Nous avons à cet égard un texte précis de Strabon (XVII-3). Il nous dit que l'Ethiopie envoie beaucoup de denrées en Egypte d'où elles se répandent au dehors, et il ajoute que ces marchandises payent deux droits *ad valorem*, l'un à l'entrée, l'autre à la sortie, τὰ τέλη διπλάσια συνάγεται, τὰ μὲν εἰσαγωγικά, τὰ δ' ἐξαγωγικά. Ces mots signifient que si un objet pénètre en Egypte par la vallée du Nil pour en sortir par Alexandrie, il acquitte simplement un droit d'importation et un droit d'exportation. Il est vrai que

---

1. M. R. ne mentionne le droit que dans le chapitre de l'administration (p. 206.)

Strabon place à Hermopolis une douane qui, dit-il, perçoit une taxe sur les denrées venues de la Thébaïde (XVII, 41), on a conclu de là qu'entre la Thébaïde et l'Heptanomide il y avait une douane provinciale. M. R. dit même qu'il y en avait deux, l'une à Hermopolis pour les marchandises qui descendaient le cours du fleuve, l'autre dans un endroit nommé « la garde de Thébaïde » pour celles qui le remontaient. Strabon, dont il s'autorise à ce propos, ne contient rien de pareil. Il mentionne à Hermopolis un poste militaire et une douane (φυλακή, τελώνιον τι), et plus au sud un simple poste chargé de garder l'entrée d'un canal. Sans doute Agatharcide (ch. 22) dit qu'en ce dernier endroit il y a une douane, mais il n'en indique point à Hermopolis ; d'où il suit qu'entre les deux provinces il n'y a jamais eu qu'un péage, situé plus en amont du temps d'Agatharcide, plus en aval du temps de Strabon. Cette douane elle-même, peut-on l'appeler véritablement une douane intérieure ? Je ne le pense pas. Je me figure plutôt que là les marchandises venues du dehors payaient leur droit d'entrée. En effet, ni Agatharcide (ch. 22), ni Strabon (XVII, 48 et sq.) ne signalent un péage à Syène ; et ce ne peut être un oubli de leur part, car le premier donne tous les détails qui intéressent les commerçants, et le second décrit minutieusement tout ce qu'il trouve à Eléphantine. D'ailleurs on objecterait vainement le passage où Strabon, parlant des objets qui acquittent leurs droits à Hermopolis, dit qu'ils viennent de Thébaïde ; ces objets pouvaient venir de plus loin encore ; l'expression d'Agatharcide τῶν ἄνωθεν καταγομένων est plus vague et en même temps plus vraie. Quant aux arguments tirés des *ostraca* publiés par M. Frœhner, ils me paraissent aussi dépourvus de valeur ; car je n'y vois cités que des droits de stationnement et de navigation. — Je terminerai ces observations par quelques critiques de détail. M. R. a oublié de remarquer que la contrainte par corps était usitée en matière fiscale, comme on peut l'induire des l. 13 et 14 de l'inscription de Rosette. Il n'essaie pas d'évaluer, au moins approximativement, le revenu annuel dont les Lagides disposaient. Il néglige un texte important (Inscript. de Ros. l. cit.) qui permet peut-être d'affirmer que les provinces extérieures de la monarchie étaient soumises au même système d'impôts que l'Egypte. Enfin il ne met pas en regard du budget des recettes, tel qu'il l'a dressé, le budget des dépenses.

Administration civile (p. 195-213). — Parmi les principaux personnages de la cour des Lagides, il en est un qu'a omis M. R. ; c'est le tuteur (ἐπίτροπος). Cette charge fut toujours considérable à Alexandrie ; car les minorités furent nombreuses sous les Ptolémées et il arrivait fréquemment que le tuteur conservait toute son influence après la majorité du roi. On connaît sous Epiphane les deux Sosibius, Agathoclès, Tléoptolème, Aristomène ; sous Philométor, M. Æmilius Lepidus, Eulæus et Lenæus ; sous Ptolémée XIII, Pothin : les noms, même de ceux qui avaient été affranchis, figurent parfois sur les monnaies (Feuardent, p. 61, 71, 72). Le caractère des fonctions de l'épistolographe est confusément expliqué par M. R. Je

n'ai rien à reprocher aux pages où il s'occupe des stratèges ; les papyrus lui ont fourni à cet égard de bons renseignements qu'il a su mettre à profit. Pour ce qui est de la topographie des nomes, je me bornerai à une seule remarque. Agatharcide (ch. 22) compte entre Memphis et la Thébaïde 5 nomes dont le dernier était appelé par les uns Φυλακή, par les autres Σχεδία ; c'est la douane dont il a été déjà question. Ce géographe est le seul qui fasse de Schedia un gouvernement distinct. Aussi Brugsch a-t-il pensé qu'Agatharcide s'était trompé. Ch. Müller (t. I, p. 122, note 29), rejette les torts sur Photius qui, d'après lui, a mal copié en cet endroit le texte original. M. R. prétend que le fait était peut-être exact au temps d'Agatharcide, mais qu'il ne l'a pas été pendant toute la période des Lagides (p. 201). Cette conjecture, à mon sens, n'est pas fondée. La liste géographique du temple d'Edfou (revue archéologique. Art. de juillet 1870 et janvier 1872) mentionne entre ce nome Hermopolite et le nome Lycopolite un autre nome désigné par le terme *atef-pehu* et dont on ne connait pas le nom grec. C'est là probablement la 5ᵉ division d'Agatharcide. Or, d'après M. Jacques de Rougé, la liste d'Edfou est du règne de Philopator (a. 222-204). Quant à Agatharcide, il parait avoir vécu sous Lathyre (a. 117-107 et 89-81). L'accord de deux documents écrits, l'un sous le quatrième Ptolémée, l'autre sous le neuvième, nous autorise à croire que le nome de Schédia ne cessa point d'exister durant toute la période des Lagides. — Enfin, pourquoi M. R. n'a-t-il pas parlé de l'administration des provinces sujettes? Les textes, il est vrai, sont rares sur cette matière. Pourtant Franz (*corpus inscript. græc.*, t. III, Introd. aux inscr. de l'Eg.) a réuni quelques citations de Polybe où l'on voit que la Cyrénaïque, Chypre et la Syrie étaient gouvernées, comme les nomes, par des Stratèges.

Organisation militaire (p. 214-220). — Six pages pour un tel sujet sont peu de chose, d'autant plus que M. R. en a consacré deux à des détails tout à fait secondaires. On ne s'étonnera donc pas que les lacunes y soient considérables. Ainsi la flotte de guerre n'est même pas mentionnée. L'auteur ne calcule pas d'après Appien (Préface ch. 10) l'effectif des troupes que les Lagides étaient capables de mettre sur pied. Il ne détermine pas quelle était la condition des différentes catégories de soldats que les Ptolémées avaient à leur service. Il montre l'importance croissante que prennent alors les mercenaires, mais il n'en donne pas la raison.

Justice : législation civile (p. 220-248). — C'est dans ce chapitre surtout que se manifestent les vices de la méthode de M. R. Il se compose en grande partie de l'analyse du procès d'Hermias et l'auteur se contente d'intercaler quelques remarques dans le récit qu'il en fait. Ce n'est pas là ce qu'on attendait de lui. Qu'un professeur, parlant à ses élèves, leur lise les textes en les commentant ligne par ligne, rien de mieux ; son devoir est de les initier aux procédés de recherche scientifique et de leur apprendre ce qu'on peut tirer de l'étude attentive des documents. La tâche de M. R. était tout autre. Il devait simplement nous exposer les résultats déjà acquis par

la science ou récemment découverts par lui, en indiquant avec soin les preuves à l'appui. Son système, qui est bien différent, a souvent pour effet de mettre en lumière des faits secondaires et de laisser dans l'ombre les plus importants. Ainsi, dans le paragraphe présent, il ne discute pas le fameux ch. 75 du l. I de Diodore. Il ne délimite pas nettement la part que les stratèges avaient dans l'exercice de la justice. Il n'insiste pas sur le rôle des assesseurs qui siégeaient généralement à côté de l'épistate. Il ne dit pas quel était le caractère de ces *lois nationales* dont parlent les auteurs grecs et les papyrus.

L'ouvrage de M. Robiou, on le voit, n'est pas à l'abri de toute critique. Il serait injuste cependant de n'en pas reconnaître les qualités. Plusieurs questions y sont étudiées de près. Outre celles que j'ai déjà eu l'occasion de signaler, je recommanderai surtout les pages relatives au prix des terres et des objets de consommation (80-95), à la valeur des métaux et à l'intérêt (96-108), aux monnaies et aux mines (186-195), aux droits civils des femmes (235-240) et à l'enregistrement (243-247).

Paul Guiraud.

---

240. — **King Horn. Untersuchungen zur mittelenglischen Sprach-und Literaturgeschichte,** von Theodor Wissmann. Strassburg, Karl J. Trubner. 1876, in-8°, 124 p.

Le poëme de *King Horn* est un des monuments les plus précieux de la littérature anglaise au moyen-âge, et l'étude en soulève les questions les plus intéressantes, comme les plus complexes : à quelle époque et dans quelle partie de l'Angleterre a-t-il été composé ? Est-il sorti de l'imitation d'une chanson de geste française ? Est-ce, au contraire, un produit original de la poésie anglaise ? Enfin, quelles sont les origines de la légende qui sert de fondement à ce poëme et à ceux de la même famille ? Tels sont les problèmes dont l'étude complète de King Horn suppose la solution. M. Wissmann a cherché par l'examen du vocalisme et du consonnantisme, aussi bien que de la prosodie du poëme, à résoudre les deux premiers. Cette tâche offrait des difficultés toutes particulières : King Horn nous a été conservé dans trois manuscrits, ceux de Cambridge, d'Oxford et du British Museum, dont aucun n'est original, et qui tous trois paraissent indépendants les uns des autres. Ce n'est que par un examen attentif de chacun d'eux qu'on pouvait espérer arriver à un résultat positif. C'est à cet examen que M. W. s'est livré tout d'abord ; il a reconnu que le vocalisme du poëme, étudié surtout dans le manuscrit C. n'a aucun caractère bien déterminé ; on y trouve, en particulier dans les voyelles brèves, la plus grande irrégularité de formes, ce qui paraît tenir en partie à l'orthographe incertaine du scribe. Pris dans son ensemble cependant on peut dire que le vocalisme est celui des dialectes anglais du Sud-Est et probablement du dialecte parlé dans le comté d'Essex.

Si l'étude du vocalisme permet de déterminer ainsi quelle est la patrie probable de King Horn, on ne trouve dans l'examen du consonnantisme rien qui confirme ou modifie ce premier résultat ou en laisse entrevoir d'autres; il n'en est pas de même de l'étude de la prosodie. L'accentuation est entièrement germanique, la mesure du vers l'est également; les *arsis*, au nombre de quatre, y sont seules comptées, comme dans les plus anciens monuments de la poésie allemande. Toutes les questions qui se rattachaient à cette partie si intéressante de son sujet ont été étudiées avec soin par M. W. et parfaitement élucidées. Il a fort bien montré, par exemple, que si le poème de King Horn est régulièrement rimé sous sa forme actuelle, il semble être sorti de chants isolés où l'allitération dominait encore et dont il est facile de retrouver les restes épars dans les rédactions que nous possédons. Cela permet encore de conclure à une origine germanique de ce poème. Cette origine paraît confirmée également par l'étude comparative du sujet lui-même, faite à la fois dans King Horn, dans la chanson de geste française de *Horn et Riemenhild* et dans le poème anglais de *Horn Childe and maiden Rimnild*.

Après avoir donné une analyse un peu longue du roman français (p. 66-94) et une courte de Horn Childe (p. 94-101), M. W. a entrepris, — peut-être méthode peu commode — cette étude dans une série de notes où il passe successivement en revue les diverses particularités des trois poèmes, les différences ou les ressemblances qu'ils présentent. Cette comparaison lui a montré que la chanson de geste française n'offre pas de trait vraiment antique et original qu'on ne trouve aussi dans le poème anglais de King Horn, tandis que celui-ci, malgré sa moindre étendue, renferme des motifs anciens et vraiment poétiques; King Horn ne peut donc être sorti de l'imitation de Horn et Riemenhild, et c'est bien plutôt cette chanson à laquelle le poème anglais, sous l'une des formes qu'il a prises, aurait servi de modèle. Cette conclusion semble légitime, du moins dans sa généralité.

Restait à rechercher l'origine et à refaire l'histoire de la légende de King Horn et de ses transformations. M. Wissmann n'a point voulu aborder aujourd'hui ce côté de son sujet, se réservant de le traiter le jour où il donnera une édition nouvelle du poème. Nous espérons qu'il ne nous fera pas trop attendre la réalisation de cette promesse, et la manière dont il s'est acquitté de la première partie de sa tâche permet de croire qu'il ne remplira pas moins bien la seconde.

C. J.

---

241. — **Imberios und Margarona**, ein mittelgriechisches Gedicht herausgegeben von Gustav Meyer. Prag, 1876. Druck der Bohemia. In-8°, 32 pages.

La publication de ce joli poème nous est tout particulièrement agréable; elle est une preuve que l'on commence enfin à prendre au sérieux la riche littérature grecque vulgaire du moyen-âge, et à l'étudier comme elle mérite de l'être. L'*Histoire d'Imbérios et Margarona* est une imitation, plutôt

qu'une traduction du roman français *Pierre de Provence et la belle Maguelonne*. Une version publiée par M. Wagner[1] nous semble, à en juger par le style, devoir être attribuée au XIII[e] siècle. Celle dont M. G. Meyer nous donne une nouvelle édition n'est rien autre chose qu'un rajeunissement de la précédente ; elle a été considérablement délayée, et « mise en rimes », probablement dans le cours du XVI[e] siècle. M. M. ne signale que deux éditions, celle de 1666 qu'il reproduit, et une de 1770 qui se trouve dans une bibliothèque particulière de Venise. Notre bibliothèque nationale possède un exemplaire de la rarissime édition de 1638, et j'ai moi-même des éditions portant les dates de 1651, 1699, 1778 et 1812. Celle de 1666 reproduit servilement ses devancières de 1638 et de 1651. Je dis *servilement*, car même les fautes d'impression n'ont pas été oubliées.

Ces différentes éditions étant toutes d'une excessive rareté, c'est une excellente pensée qu'a eue M. M. de publier à nouveau un poëme si précieux au point de vue linguistique et littéraire. Seulement nous avons le regret de déclarer que l'éditeur ne nous semble pas suffisamment familiarisé avec la langue grecque vulgaire. Il est vrai que le texte unique qu'il a eu sous les yeux est édité d'une façon déplorable, et que, en beaucoup d'endroits, il a fallu une grande sagacité pour le rétablir. Cependant il y a à relever un nombre considérable de méprises, et quelques-unes plus graves qu'on ne s'y serait attendu de la part du savant philologue allemand. M. M. a rejeté comme erronées une certaine quantité de formes qui devaient figurer dans son texte ; de plus, il ne nous paraît pas se rendre bien compte de la facture du vers *politique* de quinze syllabes. Dans les quelques remarques qui suivent, nous essaierons de corriger des erreurs évidentes ou probables, et de signaler les passages où nous croyons voir une correction indiquée.

Vers 4. Il y a une triple faute ; l'édition de 1666 donne ὁπόλαμπεν σὐγενικῆς, il fallait écrire ὁπόλαμπεν 'ς εὐγενικῆς. Les crases de cette nature sont si fréquentes en grec vulgaire que je ne crois pas devoir insister là-dessus. M. M. a cru y voir une faute d'impression et a corrigé en ὁποῦ 'λάμπεν εὐγενικῆς, ce qui rompt la mesure du vers et modifie inutilement une forme des plus usitées et qui se retrouve plusieurs fois dans ce poëme. — Vers 9. Il faut écrire τὴν εἶχα 'δεῖ (ἴδειν) καὶ μάτυχεν, pour la raison énoncée ci-dessus. Je ne signalerai plus ce genre d'erreur qui se répète malheureusement trop souvent. — Vers 12. Ecrire ζητῶ σου τὸ συμπάθιον. — Vers 18. Il eût fallu ne rien changer à l'accentuation et écrire χαρίσματά 'δίδε. L'accent de ce dernier mot passe au mot précédent, et le verbe devient enclitique. En écrivant χαρίσματα δίδε, le vers est faux. — Vers 19. Que signifie πάμπελα ? Il est clair qu'il faut écrire πάμπολλα. Pour ὅσα ἔζεν, même observation que pour χαρίσματά 'δίδε, il faut écrire ὅσά 'ζεν ; l'édition de 1666 donne du reste ὁσάρζεν.

1. *Histoire d'Imbérios et Margarona*, publiée pour la première fois d'après le ms. de Vienne. Paris, 1874, (formant le fascicule 4 de la *Collection néo-hellénique*, nouvelle série).

Remarquons une fois pour toutes que si les éditeurs grecs de Venise se trompent fréquemment sur la nature de l'accent, il est bien rare qu'ils fassent erreur sur la place qu'il doit occuper. — Vers 26. τοῦ κονταρίου ξυμένος est dénué de sens ; il faut corriger 'ξυσμένος (pour ἐξυσμένος), c'est-à-dire *habile à manier la lance.* — Vers 32. Ecrire τά'μορφα ou τἄμορφα. En orthographiant, τὰ 'μόρφα, non seulement M. M. fait une faute d'accentuation, mais il rompt la mesure du vers, qui ne peut avoir d'accent aigu sur la septième syllabe du premier hémistiche. — 34. Ecrire κάστρη, forme fréquente pour κάστρα, comme δένδρη pour δένδρα. — 65-66. Ecrire ἀμελεῖτε et ἀποκρατῆτε. La leçon adoptée par M. M. rend la phrase à peu près inintelligible. — 84. Pourquoi ne pas conserver ἔφεξιν qui est pour le moins aussi usité que ἔφεξιν préféré par M. M. — 94. Lire περιπατεῖ au lieu de περιδῇ, qui n'a aucun sens dans cette phrase. — 116. ποῦ στέκει doit être corrigé en πολεστείς. la leçon adoptée par M. M. rompt la mesure du vers et n'est pas en harmonie avec le contexte. — 126. Il eût fallu conserver la leçon de l'édition de 1666, et écrire δυό τωνε (cette dernière forme est fréquente pour των). M. M. substitue sans raison δύο τους. Toutes les fois que cette forme s'est rencontrée, M. M. la rejette à tort. — 134. Même observation qu'au vers 32. Ecrivez τἄμορφα. — 142. Il fallait conserver ἤπις, synonyme d'οὕτως, εἶπες adopté par M. M. n'a aucun sens ici et rend le vers absolument incompréhensible. — 155. εἶπες était à conserver. — 158. Ecrire ἐνάντιον, car ἐναντίον fausse le vers. — 165. ἄ pour ἄν est très usité ; il fallait le conserver. Pourquoi aussi écrire νὰ εἶχα, puisque l'éd. donne νάχα ? — 173. Pourquoi écrire συνανάστροφοι, puisque l'éd. donne συνανάθρ. ? Même observation, au vers suivant, pour ἀναθράφηταν inutilement changé en ἀνατράφηταν. — 215. νὰ σὲ est dénué de sens ; écrivez νάσαι. — 245. Ecrire ou δαίνεις, ou δάνεις, car, ici, δαίνεις ne peut guère s'expliquer. — 258. Ecrire λογιῶν et non λογίων, qui a un tout autre sens. — 280. Nous ne croyons pas que Σκουτέρι soit un nom propre, il s'agit simplement d'un *écuyer.* — 288. Il n'y a pas de raison pour changer ἐτράπησαν en ἐτράπησαν. — 290. Encore κάστροι. Corrigez en κάστρη. Comment πολλὰ qui suit ce mot n'a-t-il pas ouvert les yeux à M. M. ? 296. Corrigez λιθοτριμμένον. — 301. τὸ λέσιν ne doit pas être entre deux virgules ; il faut les supprimer ; autrement le vers ne présente aucun sens. — 400. Ecrire πολλὺν καμάρι. — 419. ἔθλασαν eût dû être conservé. — 427. Lire κατρινόγρυσον. — 438. Lire σὰν νὰ'χε. — 440. Corriger νἄλθιεν. — 441. Ecrire κ'ἔκλειεν ou bien καὶ 'κλειεν. — 455. Il fallait conserver μερὰν (pour μεριάν), forme qui n'est pas rare en grec vulgaire, principalement dans le dialecte crétois et dans celui de Chypre. — 506. Ecrire δένει et ὑπόγνε. — 507. La leçon ἀνθομαργαροζάφειρα me paraît préférable à celle qu'a adoptée M. M. — 508. Lire νἄδεις, et de même au vers 515. — 523. La rime eût dû indiquer à M. M. que χαρά τος était la bonne leçon. On écrit plus ordinairement τους. — 543. Le changement de καὶ μάθῃ en ἂν μάθῃ était parfaitement inutile ; la phrase n'y gagne rien en clarté. — 558. A ἴδεις, M. M. a substitué ἴδ' εἶπα auquel je préférerais ἴδ' εἶπα. — 595. La leçon primitive étant καίκαμεν, il eût mieux valu écrire καὶ 'καμεν ou κ'ἔκαμεν. — 626. Ecrire μερόνυκτα 'καμεν ; κάμεν fausse le vers. •

Les bornes de cet article ne nous permettent pas de signaler d'autres erreurs ; celles que nous pourrions relever dans le reste du poëme sont du même genre que celles-ci, et en aussi grande quantité.

M. M. déclare dans sa courte préface qu'il s'expliquera ailleurs sur le système d'orthographe qu'il a cru devoir adopter. Nous attendons impatiemment ses explications, mais nous doutons fort qu'elles soient de nature à nous satisfaire. On se demande comment M. M. pourra justifier, pour ne citer que deux exemples, οἱ μέρες (vers 315) et τῆς τέχνης (vers 413). Nous ne saurions trop l'engager à ne pas tenter une innovation de ce genre, qui ne peut manquer d'échouer pour une foule de bonnes raisons qu'on nous dispensera d'énumérer.

M. M. devra en outre étudier d'une façon plus approfondie la facture, d'ailleurs bien peu compliquée, du vers politique, et ne plus accentuer de façon à détruire le rhythme. Avec un pareil système on arrive à ne plus avoir que des lignes de prose plus ou moins longues. Le vers politique employé dans ce poëme est *paroxyton*, c'est-à-dire qu'il doit avoir un accent aigu ou circonflexe, sur la sixième syllabe du second hémistiche. Il ne faudrait donc pas écrire πεθυμία μου (vers 931) et γλυκοστομοῦλα μου (vers 932), mais πεθυμιά μου, γλυκοστομοῦλά μου, accentuation qu'exige non seulement le rhythme du vers mais encore la prononciation vulgaire. J'ai lieu de croire que cette publication est le début de M. Meyer dans ces sortes d'études. Je ne saurais trop l'engager à persévérer et à ne pas se laisser décourager par les nombreuses difficultés qu'il ne peut manquer de rencontrer. En lui signalant les erreurs dans lesquelles il est tombé, mon unique but a été de le mettre en garde pour l'avenir, et de lui prouver l'intérêt que je porte à un travail qui est loin d'être sans mérite.

Emile LEGRAND.

---

242. — **Geschichte des deutschen Reiches vom Ende des vierzehnten Jahrhunderts bis zur Reformation,** von Dr Theodor LINDNER. Erste Abtheilung : Geschichte des Deutschen Reiches unter Koenig Wenzel. Band I. Braunschweig, C. A. Schwetschke und Sohn, 1875, XV, 435 p. 8°.

Bien peu d'époques de l'histoire d'Allemagne offrent un spectacle aussi confus que celle qui s'étend de la mort de Charles IV de Bohême (1378) à l'avénement de Maximilien I (1493).

Le manque d'unité politique, qui domine de plus en plus, puisque la plupart des souverains de cette période ont abandonné les grandes entreprises de leurs prédécesseurs, fait que chaque territoire se sépare de plus en plus de ses voisins, que l'empire se disloque, au point de n'être plus pour son possesseur qu'un titre presque sans valeur. Les terribles luttes civiles entre les princes et les ligues des villes, qui remplissent la fin du XIVe siècle, les guerres religieuses, plus terribles encore, qui désolent le XVe, n'offrent en définitive qu'un intérêt secondaire à qui cherche surtout dans

l'histoire les grandes combinaisons politiques ou le développement des idées générales. Or, si le XVe siècle est certainement le berceau obscur des idées du siècle suivant, et par suite, de tout le développement des temps modernes, il est aussi, d'une façon bien plus apparente, le lit de mort du moyen-âge, où nous voyons périr, dans une décomposition lente et fastidieuse, les institutions et les principes qui ont régné dans le monde pendant une si longue période.

Il est donc assez naturel que cette époque de l'histoire d'Allemagne n'ait pas rencontré jusqu'ici des narrateurs bien nombreux. Il est trop difficile de grouper dans un tableau d'ensemble tous ces traits épars, de chercher et de trouver un fil conducteur dans toutes ces querelles et ces intrigues de ville à ville et de prince à prince, et l'historien lui-même sent son intérêt se fatiguer plus vite encore que celui du lecteur. Ajoutons encore que les sources n'ont que tout récemment commencé à couler avec quelque abondance. Avant que l'Académie de Münich eût fait entreprendre sa grande collection des *Actes des diètes de l'empire* [1] et qu'elle eût commencé la publication des *Chroniques des villes allemandes*, on était réduit presque exclusivement à d'anciennes éditions, médiocrement critiques, de quelques écrivains du moyen-âge, qui, le plus souvent, ne nous apportaient que le récit tout extérieur des événements, et aux quelques documents que l'historien puisait dans les archives les plus proches ; nul ne pouvait songer à réunir, à lui seul les innombrables matériaux que la société savante nommée tout à l'heure fait publier aujourd'hui par une série de travailleurs distingués.

M. Lindner a voulu être l'un des premiers à exploiter cette mine nouvelle. Il n'a pas reculé devant l'entreprise d'écrire une histoire complète d'Allemagne depuis la mort de Charles IV jusqu'à la Réforme. De ce travail de longue haleine, nous n'avons encore que le premier volume, qui nous fait voir quelles vastes proportions aura l'ensemble, puisqu'il embrasse seulement les neuf premières années du règne de Wenceslas, de 1378 à 1387. Il est vrai que M. L. a fait précéder l'histoire de ce règne d'une assez longue introduction sur les dernières années du règne de Charles IV, depuis la naissance de Wenceslas, arrivé en 1361. Ce n'est pas un spectacle réjouissant que celui que nous offre le récit de M. L. L'activité du jeune roi d'Allemagne — il n'avait que dix-huit ans en montant sur le trône — assez remuant dans les premières années de son règne, se tourne de préférence, d'une façon fort égoïste, vers les intérêts de sa maison, et, pour le reste, il laisse agir chacun à sa guise dans les différentes parties de l'empire. Mais du moins, le tableau qui passe sous nos yeux est varié, s'il n'est pas attrayant. La formation des ligues de Souabe et du Rhin, la naissance du grand schisme par la double élection d'Urbain VI et de Clément VII, les événements en Italie, à propos de la succession au trône de Naples, les révolutions po-

1. Voy. *Revue Critique*, année 1869, II, p. 201.

litiques de la Pologne et de la Hongrie, la lutte des vieux cantons suisses avec la maison d'Autriche, les rapports diplomatiques de l'Allemagne et de la France pendant les dernières années du règne de Charles le Sage et les premières années de celui de Charles VI, tels sont les principaux événements racontés tour à tour par M. L.

Son récit est consciencieux, scrupuleusement établi sur les documents contemporains et nous n'avons aucune objection sérieuse à lui adresser. Nous souhaiterions seulement qu'il sût l'animer un peu davantage. Le style en est un peu lourd, endormi, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et c'est une grande fatigue que d'en lire plusiers chapitres à la fois. Nous pourrons entrer dans quelques menus détails critiques lorsque l'ouvrage de M. Lindner sera plus avancé, mais nous avons dû le signaler dès aujourd'hui à l'attention des travailleurs. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 24 novembre 1876.

M. Félix Robiou, chargé de cours à la faculté des lettres de Rennes, pose sa candidature à une des places de correspondant de l'académie auxquelles il sera pourvu le mois prochain.

L'académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir aux deux places d'associé étranger laissées vacantes par la mort de MM. Pertz et Ritschl. Il est formé une commission de six membres chargée de proposer des candidats à ces deux places. Sont élus membres de cette commission : MM. Egger, de Longpérier, Ad. Regnier, Renan, Léon Renier et Thurot.

M. Thurot continue la lecture de son travail intitulé *Sur l'interprétation de quelques passages du* De officiis *de Cicéron*. A la dernière séance M. Thurot avait examiné un passage du *De officiis* où Cicéron, d'après le stoïque grec Panétius, qu'il a suivi dans la plus grande partie de son ouvrage, donne une division de la tempérance ou convenance, *decorum*, en trois parties : *formositas* (Cicéron explique ensuite ce mot en disant que cette vertu consiste dans l'observation de ce qu'il appelle *verecundia*), *ordo*, *ornatus* ; et il avait recherché quels pouvaient être les mots grecs du texte de Panétius que Cicéron avait traduits par ces trois termes. Aujourd'hui il étudie divers autres passages du même ouvrage où les mêmes vertus sont désignées par d'autres expressions, et il cherche à déterminer la synonymie exacte de ces expressions diverses. Il remarque à ce propos que Cicéron, qui était plus orateur que philosophe, s'est en général trop peu soucié de la précision des termes, et qu'il y a souvent dans son langage technique beaucoup de vague.

M. Ravaisson présente au sujet de cette lecture quelques observations. Il commence par signaler un passage de Stobée où la tempérance est divisée en quatre parties, dont les trois premières portent à peu près les noms

grecs que M. Thurot avait admis pour les trois parties distinguées par Cicéron : ce sont dans Stobée εὐταξία (l'*ordo* de Cicéron), αἰδημοσύνη *verecundia*) et κοσμιότης (*ornatus*). Ensuite M. Ravaisson combat la correction que M. Thurot, à la dernière séance, avait proposé de faire dans le passage du *De officiis* dont il s'occupait. Au lieu de « ordine, ornatu ad actionem apto », M. Thurot voulait lire « ornatu, ordine ad actionem apto », et il appuyait cette opinion sur deux considérations : 1° dans le développement qui suit, Cicéron traite de l'*ornatus* avant de traiter de l'*ordo* ; 2° d'après ce développement, il semble que les mots *ad actionem apto* s'appliquent mieux à ce qui est dit de l'*ornatus* qu'à ce qui est dit de l'*ordo*. M. Ravaisson reconait le premier point, mais il conteste le second. Il pense que l'*ornatus*, la κοσμιότης, est la seule des parties de la tempérance à laquelle conviennent bien les mots *ad actionem apto*, et il cite un passage de Stobée qui définit la κοσμιότης « ἐπιστήμην πρεπουσῶν καὶ ἀπρεπῶν κινήσεων. »

Ouvrages offerts à l'Académie : — PAILLARD, Histoire des troubles religieux de Valenciennes, tome IV ; — Alfred CRAMAIL, L'abbaye royale de Saint-Pierre de Chaumes en Brie, Paris, 1876, in-4° ; — N. DIAZ DE BENJUMEA, Discurso sobre el Palmerin de Inglaterra y su verdadero autor, Lisboa, 1876, in-4° ; — P. de FLEURY, Note sur les mots dérivés du latin *hasta* et sur la formule *sub ascia dedicare*, Tours, 1876, brochure in-8°. — *Présenté par M. Delisle* : ANT. CERIANI, Un papiro greco del 162 A. C. e un portolano arabo del secolo XIII (Milano, 1876 extr. des Rendiconti del R. Istituto Lombardo) ; — *Par M. Jourdain, de la part de la maison Didot* : La Sainte Vierge par l'abbé U. MAYNARD, Paris, 1877 gr. in-8° (ouvrage illustré, nombreuses reproductions de chefs-d'œuvre artistiques) ; *Par M. Gaston Paris* : Aug. LONGNON, Étude biographique sur François Villon, Paris, MDCCCLXXVII, in-16, (l'auteur établit décidément, par des documents inédits, que Villon a appartenu à une bande de voleurs dont il a en partie dirigé les opérations).

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE.

AUCOC, Le Conseil d'État avant et depuis 1789 (Paris, Cotillon). — DE LA SAUSSAYE, Les six premiers siècles littéraires de la ville de Lyon (Paris Aubry). — ROGET, Histoire du Peuple de Genève, t. IV, 1[er] livr. (Genève Jullien).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50. — 9 Décembre — 1876

244. — Land (J. P. N.), professor of logic and metaphysic in the University of Leyden, **The Principles of Hebrew grammar**. Translated from the Dutch by Reginald Lane Poole. Part I. *Sounds*. Part II. *Words*. With large additions by the author, and a new preface. London, Trubner, 1876. In-12, XX et 215 pages.

La grammaire hébraïque de M. Land a d'abord paru en Hollandais au commencement de 1869. M. Land occupait alors la chaire de langues orientales à l'Athénée d'Amsterdam [1] : à cette époque déjà, ceux qui purent lire l'ouvrage dans le texte original dirent merveilles des idées neuves qui y étaient exprimées, de la méthode toute scientifique que l'auteur avait appliquée souvent avec tant de succès à la recherche des formes primitives. La traduction anglaise de M. R. Lane Poole qui, grâce à la collaboration de M. Land, est devenue comme une deuxième édition, gagnera au livre un nouveau public, composé de ceux qui, dans toute l'Europe, font profession d'étudier les langues sémitiques.

Car, si M. L. a écrit son livre pour les étudiants, pour ceux qui doivent apprendre l'Hébreu pour être initiés à l'exégèse de l'Ancien Testament, nous ne craignons pas de dire qu'il a fait fausse route, et d'affirmer qu'il ne peut en rien compter sur cette classe de lecteurs. La grammaire de Gesenius, mise au courant par Roediger, est autrement adaptée aux besoins des commençants ; et encore lui fait-on parfois le reproche de ne pas être assez élémentaire. Ce qui fait le plus défaut à ceux qui enseignent les langues orientales, ce sont des manuels écrits par de vrais savants et mis par eux à la portée de la jeunesse studieuse.

Ici, rien de semblable, et les paradigmes réunis à la fin (p. 205-215) ne feront pas prendre le change : d'ailleurs, ils pourraient tout aussi bien être supprimés. Les « principes de la grammaire hébraïque » sont une tentative considérable pour expliquer les phénomènes que présente l'Hébreu, tel que la ponctuation des Massorètes nous le montre ou bien nous le laisse deviner. Dès les premiers mots, on voit que l'auteur ne s'adresse qu'à ceux qui possèdent déjà la connaissance du vieil Arabe, lequel n'est nommé presque

1. C'est à ce même enseignement que nous devons la belle publication des *Anecdota Syriaca*. 4 vol. in-4. Leyde, 1862-1875.

jamais, et n'en sert pas moins le plus souvent de « clef » (p. XVII) pour retrouver les formes anciennes hébraïques. Mais dès lors, ce nous est un cruel désappointement de ne pas trouver ou dans le texte ou dans les notes l'état dans lequel M. Land a trouvé chaque question : il faut sans cesse avoir présentes à l'esprit les explications d'Ewald et d'Olshausen pour savoir où M. L. suit l'un ou l'autre de ses devanciers, ou bien donne au problème une solution originale. Il y a là évidemment une lacune dans un ouvrage qui, sur bien des points, a, non sans raison, la prétention d'innover.

C'est d'Olshausen que procède surtout M. Land, et leur point de vue général à tous deux ne diffère pas sensiblement. Tandis que M. Ewald considère l'Hébreu comme représentant un développement déjà très parfait des langues sémitiques, auquel sont venues s'ajouter, dans l'Arabe et dans l'Ethiopien, de nouvelles formations sans précédents et sans racines dans le passé, Messieurs Olshausen et Land voient dans l'Arabe le type le mieux conservé entre toutes les langues sœurs et cherchent à lui arracher le secret de ce qu'a pu être la langue sémitique primitive. Certes, au premier abord, on peut s'étonner de voir l'Hébreu, avec sa littérature si ancienne, passer pour moins archaïque qu'une langue dont il ne reste aucun monument antérieur au VI[e] siècle de notre ère. Mais il faut considérer que l'Arabe, en s'usant, est arrivé à perdre précisément ceux de ses organes qui manquent à l'Hébreu ; ce qui permet de supposer qu'une série d'altérations semblables a dû se produire également pour que la langue hébraïque, telle qu'elle nous est parvenue, présente une conformité si frappante avec l'Arabe vulgaire. La linguistique fixe ses dates d'après d'autres principes que l'histoire littéraire. Celle-ci est une science historique ; la première a une place parmi les sciences naturelles à côté de la botanique et de la géologie. L'auteur de cette notice pense qu'après les recherches de Messieurs Olshausen et Land, et aussi après les beaux travaux de M. Philippi[1], on ne peut plus contester à l'Arabe la place que ces trois savants lui assignent dans la famille sémitique, alors même que, sur certains points de détail, on trouverait que leurs conclusions ne sont pas toujours acceptables.

Après ce que nous venons de dire, on comprendra facilement que M. L. se soit émancipé des grammairiens juifs. Ceux-ci ne paraissent guère lui être connus que par Kam*h*i[2] qui vivait vers 1200 dans le midi de la France, et qui, grâce à la clarté de ses écrits, avait vulgarisé la science et accaparé la gloire de ses devanciers. Si M. L. avait lu les écrits de *H*ayyoudj et surtout ceux d'Ibn Djanâ*h*, sans se mettre à leur école, il eût montré moins de dédain pour leur autorité.

Dans la grammaire de M. Land, la partie relative à la phonétique mérite une

---

1. Voir surtout le livre intitulé: *Wesen und Ursprung des Status Constructus im Hebræischen*. Weimar, 1871. C'est au même courant d'idées qu'appartiennent mes « *Observations sur l'antiquité de la déclinaison dans les langues sémitiques.* » *Journal Asiatique*, Novembre-Décembre 1867.

2. Et non Kim*h*i, comme lit M. L. p. XIV.

attention toute particulière. On trouverait plus d'un rapprochement à établir entre les idées émises dans cet important chapitre et les « Considérations sur le rhythme naturel du langage, » que tout récemment [1] M. Stanislas Guyard a placées devant sa « Théorie nouvelle de la métrique arabe. » Le point de départ est tout différent, mais les conclusions sont bien près d'être identiques : de part et d'autre, la durée des syllabes est déterminée par rapport à « l'unité de temps [2], » ce qui ramène la conception des longues et des brèves à son sens étymologique.

Une formule fort intéressante de M. L. est la suivante qu'il applique à la vocalisation actuelle de l'Hébreu, telle que l'ont fixée les ponctuateurs : « Généralement, la variété qualitative du son a pris la place de la quantité, tombée en désuétude. » En d'autres termes, les signes inventés pour exprimer les voyelles rendent plutôt la couleur et l'intensité du son qu'ils n'en indiquent la durée et partant la prosodie. La gamme des sept voyelles hébraïques ne contient en réalité qu'une seule voyelle longue, le *hôlém* : car le *komés* que l'on a dédoublé artificiellement en lui donnant tantôt le son *â* et tantôt le son *o*, ne devait à l'origine représenter qu'un seul et même son [3] ; sans quoi les Massorètes, soucieux avant tout de rendre à l'oreille la prononciation de leurs contemporains, n'eussent pas manqué d'imaginer deux signes pour deux sons aussi différents. C'est avec raison que M. L. ne mentionne qu'incidemment une huitième voyelle, le *schourék*, simple variante du *kibbous*.

L'Hébreu ne possédait-il dans l'antiquité que trois voyelles, ainsi que l'Arabe classique, comme le prétend M. Land (§§ 14, p. 11) ? Il y a là, je le crains, un excès de la tendance à partout introduire l'Arabe : la voix humaine est un instrument capable de produire des notes diverses à l'infini et dont il n'est point possible d'exprimer par des signes de convention toutes les variétés sensibles à l'oreille. Les Arabes, à qui l'écriture est venue fort tard, dans le dernier siècle avant Mohammed, ont imaginé un système très insuffisant, et qui est aussi raide qu'est mobile leur accent, souple leur prononciation. Pourquoi chercher des titres de noblesse à cette pauvre invention de grammairiens qui voulaient partout, de gré ou de force, introduire la règle étroite ? Les « hommes de la Massore » se sont plus heureusement appliqués à fixer le texte biblique, et ils ont créé une vocalisation d'une richesse relative. Et pourtant, que de nuances non rendues ! Quel luxe d'articulations qui n'ont aucun équivalent !

Les trois voyelles *a*, *i*, *ou*, chacune d'elles pouvant être ou longue ou

---

1. *Journal Asiatique*, Mai-Juin 1876.

2. Cette même expression est employée par M. Guyard, *loc. cit.*, *Journal asiatique*, p. 440, et dans la préface de M. L. p. XVII.

3. La transcription *Yahwah* pour le nom de Dieu, puis plus brièvemen *Yoh*, du moment que le *komés* est prononcé *o*, explique le nom que tous le écrivains grecs, auteurs profanes et pères de l'Eglise, donnent au Dieu de Juifs Ἰάω. Cf. Gesenius, *Thesaurus*, s. v. et M. L., p. 26.

brève, comme en Arabe, sont seules admises dans les formes primitives, telles que M. Land cherche partout à les retrouver : dans le présent ouvrage, ces formes sont données en petites capitales à côté des formes contenues dans nos Bibles. J'ai déjà dit ce que je pense de la vocalisation hébraïque ainsi réduite à sa dernière expression ; mais, en dehors de cela, que d'arbitraire dans ce qu'ont de plus logique toutes les tentatives de restitution ! J'imagine qu'un Juif de l'époque de David, s'il revenait à la vie et si on lui présentait sa langue comme celle qui ressort de la grammaire de M. L., éprouverait le même étonnement qu'un Arien des rives de l'Indus, s'il était appelé à expliquer un morceau de la chrestomathie Indo-Européenne de Schleicher. Il y a toujours danger en linguistique à vouloir tout comprendre et donner raison de tout, et cela tout particulièrement dans la forme quelque peu dogmatique où M. L. se complaît.

Après les dix chapitres consacrés aux « sons » (p. 7-54), M. L. passe à l'étude des « mots » (p. 55-204). Comme pour déblayer le terrain, il commence par les interjections. Puis viennent successivement les pronoms, les noms, les adverbes, les prépositions, les conjonctions et enfin le verbe. L'importance des pronoms pour expliquer la déclinaison et la conjugaison d'un côté, et de l'autre le rapport étroit entre le nom et les mots invariables où ont été comme cristallisées des formes nominales, justifient parfaitement l'ordre adopté et suivi par M. L.

Le chapitre des pronoms n'est pas un des meilleurs dans la nouvelle grammaire. L'article hébreu n'est point pour *hal* ; le redoublement dans la consonne suivante ou bien la voyelle longue sous le *hé* ne sont que des applications des règles relatives aux syllabes ouvertes et fermées. Si *mâh* interrogatif, dont le sens est « quoi, quelle chose », a été abrégé de *man*, comme l'affirme M. L. (cf. cependant *mâ* en arabe et en araméen [1]), à plus forte raison *mî*, qui se rapporte d'ordinaire aux personnes, doit-il être rapproché de *man*, surtout qu'il répond à l'arabe et à l'araméen *man*. Pour le pronom suffixe, indiquant le sujet à la deuxième personne du féminin singulier, M. L., à côté de la forme usée *te*, n'aurait pas dû omettre la forme pleine *tî*, dont il y a des exemples, et qui reparaît toujours dès que la syllabe, par une addition extérieure, a cessé d'être finale. Enfin, il ne faut pas dire que le pronom personnel de la troisième personne soit employé souvent comme un simple pronom démonstratif. « Le pronom personnel de la troisième personne n'existe pas en réalité : on le rend, comme dans les autres langues connues, par un démonstratif » [2].

---

1. En Éthiopien on dit *mênt* pour les choses et *manoû* pour les personnes. Dans *mênt* la terminaison féminine est évidente ; il en est peut-être de même dans le *mâh* hébreu, dont le *noun* serait tombé ainsi que dans son masculin *mî*, celui-ci ayant conservé comme *manoû*, l'ancienne terminaison casuelle. En Arabe, lorsque *man* « qui, » est employé isolément dans une phrase interrogative elliptique, on dit également *manoû* et au féminin *manah* ou *mant*. Voir Wright (W.), *A grammar of the arabic language*, 2e éd. I, p. 309.

2. Derenbourg (H.). *Notes sur la Grammaire arabe.* Première partie. P. 13 § 36.

Cette notice pourrait être allongée indéfiniment si nous mettions bout à bout toutes les objections que nous suggèrent les chapitres relatifs au nom et au verbe. Il y a une telle abondance d'idées intéressantes jetées à profusion dans le livre de M. L. qu'elles ne peuvent pas toujours entraîner la conviction. La recherche des débris de l'ancienne déclinaison hébraïque me paraît tout particulièrement conduite avec prudence et avec bonheur (p. 82 et suiv.). Signalons encore une doctrine qui va à travers tout l'ouvrage, c'est que dans les langues sémitiques, les racines se sont d'abord manifestées sous la forme nominale avant d'arriver à l'expression verbale. On sait que nos lexiques, disposés d'après l'ordre des racines, semblent appliquer un principe tout contraire : le verbe est placé en tête de chaque article, et les noms suivent, comme émanant et dérivés du verbe. Il est bien difficile de prendre parti dans cette question toute théorique et qui pourrait bien réclamer des solutions diverses pour les diverses racines.

Puisse l'accueil que trouvera le livre de M. Land, non seulement chez les « Orientalistes anglais et américains [1], » les seuls dont il réclame les suffrages, mais aussi chez tous les sémitistes européens, hâter la publication de la troisième partie, de la syntaxe ! Ce sera une récompense méritée non seulement pour l'auteur, mais aussi pour le traducteur, que nous avions quelque peu oublié chemin faisant, et qui a recueilli l'approbation la plus honorable pour lui : celle de l'écrivain hollandais lui-même.

Hartwig DERENBOURG.

---

245. — **Ueber die Glaubwürdigkeit der Armenischen Geschichte des Moses von Khoren,** von A. VON GUTSCHMID (extrait des Bulletins de l'Académie de Saxe, 1876, in-8°, 43 p.).

L'Hérodote arménien, comme on a voulu quelquefois appeler Moïse de Khorène, vient d'avoir à subir un assez rude assaut. M. de Gutschmid, l'un des savants les plus versés dans l'histoire orientale ancienne et du moyen-âge, a été amené, croyons-nous, par les travaux qu'il poursuit depuis longtemps sur l'histoire des Arsacides et des Sassanides, à examiner de près le célèbre chroniqueur. Dans la pénurie où nous sommes de documents un peu anciens sur cette partie ancienne de l'histoire, Moïse aurait pu être pour nous d'un secours inestimable. Mais, hanté par l'idée de faire triompher les idées chrétiennes et étrangères sur les idées païennes et nationales, et d'élever sur le pavois l'aristocratie, à un membre de laquelle il dédiait son livre, il n'a pas hésité à falsifier certains documents qu'il avait entre les mains pour d'autre part rabaisser ou méconnaître les meilleurs. Voilà ce que vient d'étudier M. de G., qui est du reste le premier à reconnaître les mérites de Moïse, mais les fait avec raison consister dans les sources indigènes qu'il a consultées et dans ce qu'il nous a transmis sur l'ancienne Perse, et non dans ses extraits des historiens grecs ou soi-disant tels, que nous possédons du reste encore pour la presque totalité.

E. F.

1. P. XX.

246. — **Histoire critique des Origines et de la Formation des Ordres Grecs,** par Charles Chipiez, architecte, professeur à l'École spéciale d'architecture. — Paris, Vᵉ Morel 1876, gr. in-8°, VI-384 p.

De toutes les théories qu'on a émises pour expliquer l'origine et la formation des Ordres grecs, trois surtout sont en faveur aujourd'hui. La plus ancienne remonte à Vitruve : elle suppose une cabane en bois primitive dont les parties se seraient développées progressivement. Le tronc d'arbre employé à soutenir le toit serait devenu le type de la colonne : ce type, transformé bientôt, aurait fini par ne plus garder en commun avec l'original que les conditions de solidité. Les architectes de la Renaissance et ceux du XVIIᵉ siècle ont vécu religieusement sur cette idée : ceux du XVIIIᵉ l'ont embellie de phrases sonores à la mode du temps. Quatremère de Quincy qui marque la fin de cette école, en était venu à voir dans les ordres grecs un système philosophique emprunté à l'économie du corps humain et « à l'ordre général de la nature. » Plusieurs auteurs contemporains, Léonce Regnaut, Viollet-le-Duc, de Klenze ont renoncé à cette explication qui, tout compte fait, n'expliquait rien ou pas grand chose. Ils affirment que les membres d'architecture et en particulier la colonne « dé« rivent des nécessités de la construction en pierre, et doivent à cette seule « origine leur forme et leur beauté. » Cette théorie, comme la précédente, a le tort de considérer l'art grec comme un art purement autochthone : les découvertes récentes ont montré qu'il fallait chercher jusque dans l'Orient le plus antique l'origine d'une partie au moins des éléments qu'il met en jeu. Champollion tenait pour l'Égypte, à cause des colonnes « proto-doriques » de Beni-Hassan ; M. de Longpérier tient pour l'Assyrie, les architectes anglais pour la Phénicie ; M. G. Perrot pour l'Asie-Mineure. L'art Lydo-Phrygien des monuments de Ptérium et de Ghiaour-Kalé-si, « bran« che secondaire de l'art assyrien, aurait été le véritable intermédiaire entre « la Grèce et l'Assyrie : c'est lui surtout qui aurait transmis les tra« ditions et offert les modèles dont les Grecs ont tiré le parti que l'on « sait. » Le défaut principal de toutes ces théories est de ne pas établir de distinction suffisante entre les dispositions et les formes de l'architecture.

Je n'ai nullement la prétention de juger l'hypothèse nouvelle que M. Chipiez propose de substituer aux hypothèses antérieures. Je me bornerai à indiquer la marche qu'il a suivie et les conclusions auxquelles il est arrivé. Il a pensé qu'avant d'étudier les œuvres grecques, il devait commencer par montrer quel était l'état de l'architecture dans le vieux monde oriental, et il s'est trouvé amené tout naturellement à parler de l'Égypte en premier lieu. L'Égypte des premières dynasties, telle que nous la connaissons par les bas-reliefs des tombeaux de Saqqarah, employait comme supports : 1° des troncs ou fûts ligneux, ornés au sommet de feuilles de métal ; 2° des supports en métal fondu. Rien ne paraît plus étonnant au premier abord que l'existence d'une architecture métallique à une antiquité si haute.

L'examen des bas-reliefs où sont représentés des maisons ou des édifices religieux donne pourtant raison à M. Chipiez. Les chapiteaux à formes bizarres qu'on trouve dès cette époque ne sont pas compacts : ils laissent passer la lumière entre les interstices de leurs parties et ont été faits de feuilles de métal assemblées. Dans les bas-reliefs à grande échelle, on saisit nettement la trace des clous qui reliaient les ornements en figure d'oies, de fleurs, ou de feuilles, au corps central du chapiteau. L'emploi du métal explique seul la sveltesse des colonnes, et la longueur exagérée donnée aux architraves. Quand, à côté du pilier carré puis hexagonal, commence à paraître la colonne complète, « la forme nouvelle ne résulte pas des modifi« cations que le pilier avait subies déjà. Loin d'en être le dernier terme, « elle ne les rappelle même pas. » Elle est faite à l'imitation des supports en bois ornés de têtes en métal. M. Chipiez a bien raison de dire que « cette conclusion aura pour certains esprits, l'inconvénient de paraître « éminemment paradoxale. » Elle n'en mérite pas moins sérieuse considération, et le témoignage des monuments connus jusqu'aujourd'hui la confirme plutôt qu'il ne semble l'infirmer.

Les autres peuples de l'Orient ont fait usage de l'architecture ligneuse. On en trouve des traces certaines, sur les cylindres babyloniens, sur les bas-reliefs assyriens, en Médie (Hérodote, Polybe), en Judée, en Lycie, en Phrygie et jusque dans l'Yémen. Les auteurs anciens attestent de plus que le système d'ornementation métallique était très développé *dans toutes ces contrées*. L'influence des deux éléments métallique et ligneux est facile à reconnaître sur les monuments lapidaires. M. Chipiez en trouve des marques nombreuses, particulièrement dans l'Hellade sur les colonnes pélasgiques du trésor d'Atrée. Ajoutez quelques formes particulières, résultant de l'emploi de l'argile, puis du métal, les enroulements, les volutes, et vous aurez le catalogue à peu près complet et l'origine presque certaine des différents supports dont se servaient les architectures orientales. On peut, dans cette période antérieure à l'art dorique, les ramener tous à deux types généraux : 1° le type à chapiteau circulaire (Égypte, Phénicie) ; 2° le type à chapiteau rectangulaire (Assyrie, Perse). Cette classification qu'on ne s'était pas avisé de faire jusqu'à présent, a une importance considérable dans la théorie de M. Chipiez.

Les très anciens temples de la Grèce ne rentraient dans aucune des catégories connues aux époques classiques : Pausanias, en les décrivant, ne les qualifie jamais ni d'Ioniques, ni de Doriques. Ni le temple de Déméter, bâti par le fils de Phoronée, ni celui d'Artémis construit par Agamemnon, ni le Hiéron d'Aphrodite que dédia Thésée, ni tant d'autres édifices dont on faisait remonter la fondation aux demi-dieux de l'âge héroïque, ne sont définis. Le silence que garde Pausanias sur le mode architectural de ces monuments semble bien montrer qu'au temps où ils furent élevés « les carac» tères distinctifs des ordres n'étaient pas encore fixés : cette circonstance ne » permettait pas de classer les colonnes relativement aux formes », comme

on fit plus tard. Un seul fait peut être constaté avec certitude : même alors, il n'y avait pas en Grèce un état général ligneux. Les nécessités locales ou les influences étrangères firent adopter, selon les lieux, des procédés et des formes différentes. Pendant longtemps, les formes asiatiques plus ou moins modifiées furent arbitrairement distribuées. Le travail de sélection dont sortirent les formes classiques ne s'accomplit que lentement.

Dans l'ordre dorique, le plus anciennement dégagé de tous les ordres, la colonne présente les plus grandes analogies avec les supports de l'Orient. L'influence de l'Assyrie y est peu sensible : par contre, il renferme un certains nombre d'éléments égyptiens qui passèrent probablement en Grèce par l'intermédiaire de la Phénicie. D'autres éléments, le fronton, par exemple, sont probablement empruntés à l'art Lydo-Phrygien. Quant à l'influence que l'imitation du bois et les nécessités de la construction ont pu exercer sur le temple dorique, M. Chipiez déclare qu'elle est nulle, ou tout au moins malaisée à reconnaître. Il préfère voir l'explication des formes dont les systèmes antérieurs ne peuvent rendre compte dans les mythes helléniques. « Le larmier de l'entablement supporte la région céleste, séjour du dieu « assembleur des nuages ». C'est la ligne de séparation du ciel et de la terre. A ce sol foulé par les immortels s'attachent les Mutules, formes géométriques qui représentent avec une énergie toute dorienne les nuages supérieurs épars et suspendus dans les airs : les Gouttes en figurent les eaux. Ces réservoirs de la pluie s'inclinent vers le sol et accompagnent le mouvement de la voûte du ciel dont le haut du temple est supposé partie centrale. Sous les mutules, les métopes nous font assister au combat des nuages inférieurs figurés par des Amazones, des centaures et des rochers qu'amoncellent les Titans, représentations mythiques des nuées. Le résultat des combats partiels, du choc formidable des nuages les uns contre les autres, la victoire, en un mot, ce sont les eaux célestes qui se précipitent sur la terre, l'abreuvent et la fécondent. Ces ondes bienfaisantes se répandant sur le sol sont exprimées par les triglyphes, et les stries en sont la projection architecturale. Peut-être même, sous le plafond nubifère, l'action de la pluie tombante est-elle figurée encore par les sillons creusés sur les colonnes. Ainsi, le temple dorien représente d'une manière tangible, le phénomène de la fécondation de la terre par le ciel, et fait resplendir dans une expression pleine de grandeur, la puissance tutélaire de l'hôte divin qu'on y adorait. »

Les formes générales du temple ionique sont identiques à celles du temple dorique. Tous les caractères de la colonne sont orientaux : c'est bien le chapiteau rectangulaire de l'Assyrie et de la Perse, les cannelures de l'Assyrie, les courbes ou volutes de l'Assyrie, de la Babylonie et de la Cappadoce, la frise continue des temples asiatiques. L'imitation de l'architecture ligneuse, nulle sous le rapport des formes, est appréciable sous celui des proportions, au moins dans le temple canonique. L'influence des nécessités de construction est complétement insensible. Le chapiteau ionique est simple-

ment ornemental, et ne porte pas directement : les volutes en sont impropres à toute fonction constructive. En un mot, les formes ioniques ne peuvent s'expliquer que par une transmission asiatique : les Grecs les ont reçues de l'Orient, surtout de l'Assyrie.

Tardivement inventé, l'ordre corinthien ne reçut pas en Grèce un développement considérable. Il y joua « relativement au mode ionique, le rôle » que celui-ci remplissait quelquefois par rapport au mode dorique : il en» tra dans la composition intérieure des temples. » La colonne présente, comme les colonnes des ordres antérieurs, de nombreuses analogies avec les supports de l'Orient. La forme rudimentaire du *Calathos* pourrait bien être venue de l'Égypte par la Phénicie et par l'Asie-Mineure. Le mode des feuillages, qui rappelle la décoration métallique et en dérive, est originaire de l'Asie-Mineure et de la Grande-Grèce. Les théories qui ramènent les ordres à l'imitation du bois ou aux nécessités de la construction ne sont pas de mise ici : elles ne peuvent rien expliquer. Selon M. Chipiez, il faut reporter l'origine du corinthien classique, aux modifications que le sculpteur, ciseleur et architecte, Callimaque fit subir au calathos primitif de provenance asiatique. Il y ajouta des feuillages nombreux et des hélices imitées visiblement d'un type métallique. Dans la Grèce propre, les artistes se contentèrent de reproduire fidèlement le modèle de métal ; en Italie, ils cherchèrent à donner au chapiteau les formes spéciales de la pierre et augmentèrent l'épaisseur des feuilles.

L'ordre Toscan paraît n'être qu'une variété modifiée de l'ordre protodorique. M. Chipiez ne s'arrête pas longtemps à l'étudier : l'examen auquel il le soumet le conduit d'ailleurs aux conclusions que lui avaient indiquées l'examen des trois autres ordres. En résumé, on peut dire que le développement des formes de l'architecture grecque ne s'est pas fait en vertu d'un principe unique. Les systèmes qu'on a inventés pour les expliquer servent à éclairer un ou plusieurs des faits qui se rattachent à leur histoire : ils ne peuvent pas les expliquer tous. C'est que les ordres grecs ne sont pas l'invention propre des Grecs : les éléments leur en sont venus indirectement des grands peuples civilisés de l'Orient antique l'Egypte, la Chaldée, l'Assyrie.

Ce qui m'a frappé avant tout, dans l'ouvrage de M. Chipiez, c'est le soin avec lequel l'auteur a consulté les sources. Il n'y a guère chez lui de ces emprunts aux ouvrages de seconde main dont se contentent trop souvent les architectes qui écrivent sur leur art. Même pour l'Assyrie et pour l'Égypte, il a tenu à ne former son opinion qu'après un examen des monuments originaux fait sans parti pris. Je ne puis me permettre de juger les autres portions de son œuvre : dans les chapitres consacrés au monde oriental, il m'a expliqué bien des détails que j'avais souvent regardés sans les comprendre et m'a donné une idée plus nette des ressources et des combinaisons de l'architecture égyptienne. « A temps voulu, dit-il dans sa préface, nous traiterons plus amplement certaines parties de notre sujet. » Il faut souhaiter que ce « temps voulu » arrive bientôt.

G. MASPERO.

247. — W. Mannhardt, **Klytia**. Berlin, Lüderitz, 1875, 32 p. in-12.

Cet opuscule, consacré à l'étude d'un point intéressant de mythologie botanique, abonde en faits curieux et en ingénieux aperçus dont nous ne pouvons donner ici qu'un très court résumé.

Les observateurs primitifs avaient été vivement frappés des particularités que présentent certaines fleurs, dont les pétales s'ouvrent au lever du soleil pour se fermer à son coucher et dont les mouvements, pendant la durée du jour, semblent suivre l'astre dans sa course. A une époque où la nature entière était peuplée d'êtres animés, où la distinction entre la vie humaine et la vie végétative n'était pas nettement établie, cette observation devait donner naissance à un mythe. La fleur pour qui la lumière solaire a un si vif attrait avait été jadis, disait-on, une belle jeune fille éprise du dieu-soleil, mais qui fut malheureuse dans sa passion. Abandonnée de son amant pour une rivale, elle se consuma de chagrin, prit racine dans le sol et fut métamorphosée en fleur. Mais, sous cette forme nouvelle, elle conserve tous ses sentiments d'autrefois ; ses regards languissants, sans cesse tournés vers l'astre étincelant, continuent à suivre à travers les espaces célestes l'infidèle qui s'est éloigné d'elle et qui lui est toujours cher.

Ce mythe est-il vraiment primitif? Bien que M. M. ne tranche pas la question, il incline à attribuer une très-antique origine à une tradition qui appartient à la fois à la mythologie germanique, à la mythologie slave, aux chants populaires de la Roumanie, et qui paraît avoir laissé des traces dans une cérémonie religieuse encore en vigueur aujourd'hui chez les Hindous (p. 26). En Allemagne, comme l'établit l'auteur, le mythe se rapporte à la fleur de la chicorée dont les différents noms (*Sonnenwende*, *Sonnenkraut*, *Wegewarte*, etc.) sont si expressifs et dont les gens du peuple, particulièrement dans le Haut-Palatinat bavarois, expliquent l'origine par une simple et touchante légende. La même histoire se raconte, avec quelques variantes, sur les bords du Danube et en Silésie. Mais, pour en trouver le plus complet développement, il faut s'adresser aux *Métamorphoses* d'Ovide (IV, 190-270).

Chez le poète latin, l'amante malheureuse du Soleil porte le nom de *Klytia*. Sans doute il est difficile de dire exactement de quelle fleur elle est la personnification. L'héliotrope, le tournesol, la *caltha* des Latins qualifiée encore aujourd'hui par les Italiens de « *Sposa del Sole* », la chicorée elle-même ne peuvent guère se rapporter en effet à la description d'Ovide. Cette détermination, à notre avis, importe peu, le même récit mythique ayant très-bien pu s'appliquer à plusieurs fleurs d'espèces différentes, qui avaient la propriété commune de se tourner dans la direction de la lumière solaire. La vierge grecque d'ailleurs, comme ses sœurs germanique ou slave, est une amante abandonnée et métamorphosée par sa douleur. Sa rivale heureuse est *Leucothoë*, fille d'un prince oriental. Elle jouit de l'amour du dieu qui a pris un déguisement pour pénétrer jusqu'à elle ; mais son bonheur n'est

pas de longue durée. La jalouse Klytia a révélé au père de Leucothoë le déshonneur de sa fille. Celle-ci est enterrée vivante par son père. Le dieu, ne pouvant lui rendre la vie, la transforme ; il en fait la plante qui porte l'encens. — M. M. a très-bien discerné, dans le récit poétique d'Ovide, la combinaison probable d'un conte oriental sur l'origine de l'encens avec les traditions grecques. Dans ces dernières traditions, Leucothoë désignerait, suivant lui, la vierge lunaire dont le soleil s'approche déguisé, c'est-à-dire dans l'ombre du crépuscule, dont il jouit pendant la nuit, qu'il voit s'évanouir et mourir devant lui au lever du jour. Si vraisemblable que paraisse cette explication, elle nous embarrasse un peu. Nous avouons ne pas bien comprendre quels rapports de rivalité et de jalousie pouvaient unir la fleur solaire, héliotrope ou autre, avec la lune. L'ensemble du mythe ne s'explique pas. M. M. semble avoir eu lui-même conscience de cette difficulté. Dans une note placée à la fin de son livre (p. 31, n. 35), il se demande en effet si primitivement le mythe de Klytia ne s'est pas confondu avec un autre dont les personnages étaient le Soleil et l'Aurore. Nous serions, pour notre part, assez disposé à admettre cette hypothèse que M. M. n'émet que pour la rejeter. Si Klytia avait été, à l'origine, la personnification des feux rougeâtres de l'orient et de ceux du couchant, on comprendrait plus facilement comment elle est l'amante abandonnée du soleil et comment, le soir, elle a pour rivale la déesse lunaire. Dans ce cas, il est vrai, il faudrait supposer que la nymphe brillante de l'aurore et du couchant s'est transformée, postérieurement, en une fleur terrestre, et en donner la raison. L'incertitude de cette détermination n'a rien qui doive étonner. L'interprétation du sens premier des mythes, malgré tous les efforts des savants qui s'y appliquent, échappe souvent à une précision rigoureuse et sera longtemps encore une science en partie conjecturale. Il n'en reste pas moins solidement établi, d'après les recherches de M. M., que les traditions populaires, encore vivantes en Europe, au sujet de la vierge délaissée du soleil, se rapportent à la fleur de la chicorée, que ces traditions offrent une frappante analogie avec le mythe développé par Ovide, et qu'elles doivent provenir de la même source.

L'étude des variantes de la légende de Klytia est suivie de considérations esthétiques sur la formation de cette légende dans l'imagination populaire, et d'une revue intéressante des œuvres poétiques de l'Allemagne, où l'on en trouve l'écho. Geibel, dans la pièce de ses *Juniuslieder* qui a pour titre *Sonnenblume*, Frédéric Rückert, dans un morceau remarquable de ses *Griechischen Tageszeiten* s'en sont particulièrement inspirés.

La publication de M. M., d'une lecture agréable, et qui fait partie d'une collection destinée à vulgariser les résultats de la science [1], contribuera à entretenir en Allemagne le goût de ces études de mythologie nationale qui,

1. *Sammlung gemeinverstændlicher Wissenschaftlicher Vortræge* herausgegeben von Virchow und von Holtzendorff. La brochure de M. M. est la 239e livraison de cette collection.

depuis les travaux des frères Grimm et grâce à une revue spéciale (*Zeitschrift für deutsche Mythologie*), sont depuis longtemps en faveur chez nos voisins. Les qualités de méthode et de science solide dont l'auteur fait preuve dans cette monographie feront vivement désirer à ceux qui s'intéressent à ce genre de recherches que M. Mannhardt, persévérant dans le même ordre d'études, nous donne un jour une *Mythologie botanique* qui serait la digne suite de son ouvrage sur le *Culte des arbres*[1].

P. Decharme.

---

248. — **Les Odes d'Olivier de Magny texte original avec notice**, par E. Courbet. Paris, Lemerre, 1876, 2 vol. in-12 écu de XXXVIII-163 et 251 p. — Prix : 5 fr. le vol.

Il n'y a plus rien à dire sur le mérite de M. E. Courbet considéré comme éditeur des prosateurs et des poètes du XVIe siècle. Personne, de notre temps, ne reproduit les vieux textes avec une plus intelligente fidélité, et je défie qui que ce soit de constater, en ce qui regarde l'orthographe, la moindre différence, même la moindre nuance, entre la leçon contenue dans les deux charmants volumes imprimés par Perrin et la leçon contenue dans l'in-8e publié, en 1559, à Paris, « chez André Wechel, rue Saint-Jean de Beauvais, à l'enseigne du cheval volant. » Pour tout le reste, la réimpression serait de la plus minutieuse exactitude, si M. C. n'avait cru devoir introduire dans quelques pages certaines modifications qui lui ont paru indispensables. Voici, du reste, ses explications à cet égard (*Avertissement*, p. 7) : « Le troisième livre des *Odes* se termine par une pièce intitulée : *Discours en inconstance d'amour, à François Charbonier*. Ce morceau, qui est à proprement parler, une épitre en coq à l'âne, a une allure des plus irrégulières. Un grand nombre de vers ne riment qu'à l'hémistiche suivant. Cette disposition est elle-même inégalement observée, et le retour du rhythme, qui partout ailleurs permettrait de rétablir l'économie du poème, fait ici complètement défaut... Nous avons pris le parti de placer les vers dans un ordre normal, justifié par les lois de la prosodie. Cette dérogation à nos habitudes nous a paru imposée par un trouble tout matériel. Elle a d'ailleurs été limitée aux seuls endroits du texte où il était nécessaire de faire prévaloir les règles essentielles de l'harmonie poétique. Enfin le texte de l'auteur a été reproduit dans son intégrité et chaque mot a été laissé en son lieu. Notre tâche a donc uniquement consisté à *scander*, comme ils devaient l'être, des vers que l'imprimeur avait reproduits sans tenir compte des nécessités du rhythme. » Tous les lecteurs applaudiront, j'en suis sûr, à une modification si bien justifiée et qui constitue une remarquable amélioration.

La *Notice*, agréablement écrite, fait on ne peut mieux connaître le recueil

1. V. le compte-rendu de cet ouvrage dans la *Revue* du 4 décembre 1875.

où, sous le titre d'*Odes*, se déroulent des élégies, des stances et jusqu'à des sonnets. Ce recueil se divise en cinq livres dédiés à Madame sœur du Roy, à d'Avanson, à Diane de Poitiers, au seigneur de Vaulserre [Laurens d'Avanson, fils aîné de Jean d'Avanson], et à Pierre de Cheverry. M. C. juge avec goût et sans trop d'indulgence cet ouvrage « couronnement de la carrière de l'auteur, » et où, à la grâce des *Amours*, des *Gayetez*, se marie une qualité nouvelle, la vigueur, comme si Olivier de Magny avait voulu donner raison à ce vers inséré, l'année précédente, par F. Gentillet, dans le *Discours de la court* :

Magny est grand en ses graves mesures.

« Indépendamment de leur valeur poétique, remarque M. C. (p. XV), les *Odes* ont une importance spéciale. De tous les ouvrages de Magny, c'est celui qui offre le plus d'indications sur la vie du poète. Michel de Magny, le père de l'auteur ; Marguerite de Parra, sa mère, qui entoura son enfance de tant de soins ; Jean de Bourbon, comte d'Enghien, dont la maison fut un moment ouverte à Magny ; d'Avanson, avec qui il partit pour l'Italie ; Jean du Thier, en l'honneur duquel le poète commença une traduction du Zodiaque de la vie de Marcel Palingène ; Antoine Fumée, confident de l'amour inspiré par Louise Labé, et sire Aymon lui-même, le mari de la Belle-Cordière ; tels sont les personnages que Magny fait passer devant les yeux de ses lecteurs, accompagnant chacune de ces présentations de détails propres à éclairer une existence trop peu connue. » De ces détails, M. C. a rapproché (p. XVI-XVIII) divers renseignements fournis par feu M. Em. Dufour (*Etudes historiques sur le Quercy*, in-8° ; Cahors 1864), sur la maison de ville et sur la maison de campagne du poète, sur son père, qui était notaire royal, public et apostolique en la capitale du Quercy, sur sa famille maternelle, la famille de Parra, qui de temps immémorial était dans la même ville en possession d'un office de notaire. De Cahors, M. C., passant en Italie, non sans s'arrêter à Lyon, auprès de Louise Labé, raconte finement les principales circonstances du voyage et du séjour à Rome d'Olivier de Magny. Il n'a pas eu de moins intéressantes particularités à nous communiquer sur le séjour du poète au château d'Anet, auprès de cette Diane de Poitiers [1] dont il vante si singulièrement

« La chasteté, l'honneur et l'alme temperance, »

séjour qu'attestent ses riantes descriptions des jardins de cette résidence presque royale, les *Louenges du jardin d'Ennet* (t. II, p. 5-13). M. C. nous promet, du reste, de revenir, lors de la publication des *Amours* (puisse-t-elle être prochaine !) sur divers points de la biographie de Magny qu'il n'a fait qu'effleurer aujourd'hui, notamment sur la liaison qui exista entre

1. Il faut signaler aux curieux une note de la page XXXII où l'on voit que Diane de Poitiers n'était pas seulement le premier ministre de Henri II, mais qu'elle faisait aussi fonctions de médecin de la maison du Roi. M. C. cite, sur ce piquant sujet, d'étranges détails consignés dans un document irrécusable, l'épitre dédicatoire à Diane elle-même de la traduction du livre de Jacques Sylvins par Guillaume Chrestian (Paris, Guill. Morel, 1559).

l'inconstant adorateur de Louise Labé, et cette délicieuse blonde — délicieuse, quoique savante ! — appelée Marie de Launay et si vivement décrite en ces jolis vers :

> Qui vit jamais de si beaux cheveus d'or,
> Un si beau front, deux si beaux yeux encor?

Le volume des *Amours* ne sera pas seulement précieux par les révélations qu'il nous apportera quant à la biographie du compatriote de Clément Marot : nous y trouverons aussi un grand nombre de notes qui s'appliqueront aux cinq volumes dans lesquels M. C. aura recueilli les œuvres complètes d'Olivier de Magny. Le commentaire des *Gayetez*, des *Souspirs*, des *Odes*, des *Amours* présente bien des difficultés, mais pour un travailleur à la fois aussi zélé et aussi sagace que M. C., la plupart de ces difficultés s'évanouiront, et c'est avec une ferme confiance dans le succès qu'il peut redire avec son poète :

> J'auray bientost mis fin à l'œuvre toute entière [1].

T. de L.

---

249. — **Ueber die Reform der Doctorpromotion.** Eine academische Rede, gehalten von Dr Adolf Phillips, Professor an der Universitæt Giessen. — Giessen, J. Ricker, 1876.

On connaît l'abus que font certaines universités allemandes de leur droit de conférer le titre de docteur. Depuis longtemps, c'est un sujet de plaintes ou d'épigrammes dans les autres universités ; mais l'abus persiste. Dans ce moment, cependant, il est attaqué avec une vivacité et un ensemble qui peuvent en faire espérer la cessation prochaine. C'est M. Th. Mommsen qui a ouvert la campagne. La bonne foi de l'université de Rostock avait été surprise par un candidat qui avait présenté, comme étant son propre ouvrage, une thèse extraite presque entièrement d'un cours (inédit) de Jaffé, et qui avait obtenu là-dessus le diplôme de docteur *in absentia*. Il eut l'impudence d'imprimer sa thèse. La fraude fut reconnue, et le plagiaire poursuivi devant les tribunaux et condamné. M. Mommsen porta ce fait à la connaissance du public dans un article des *Preussische Jahrbücher* (janvier 1876), et en prit occasion pour protester avec indignation contre la collation du grade *in absentia*. Cet article fit grand bruit et provoqua un *tolle* général. Les quelques voix qui se firent entendre en faveur de la conservation ou

1. Comme un article de la *Revue Critique* ne serait pas complet s'il ne contenait au moins un reproche, je demanderai pourquoi (p. vi) un *t* de trop a été donné au nom de *Monluc*. Il aurait mieux valu garder ce *t* pour en faire, à la précédente ligne, la dernière lettre du mot *notamment*, qui a été imprimé *notammen*. — Sur Olivier de Magny, secrétaire du roi Henri II, et, mêlé à certaines affaires financières, M. C. aurait pu mentionner une lettre du cardinal d'Armagnac à ce prince, du 11 août 1558 (*collection méridionale*, t. V, p. 94-96). Mais ce qu'il n'a pas dit cette fois, il le dira dans la *Notice* qui précèdera les *Amours* ou dans les notes qui les accompagneront, et ce n'est, selon le mot de nos pères, que fête remise.

de la temporisation ne réussirent qu'à étendre le débat. Les universités de Gœttingue et de Rostock ayant d'ailleurs résolu d'abolir la collation *in absentia*, les réclamations portent maintenant d'une manière plus générale sur la trop grande facilité avec laquelle le grade est conféré par certaines universités. M. Mommsen, dans un second article (avril), a traité la question dans toute son étendue, et présenté tout un programme de réforme. Il sera bien difficile aux trois ou quatre universités qui se cramponnent à l'abus (en partie pour des motifs inavouables, mais que quelques personnes osent cependant avouer) de résister longtemps à la pression de l'opinion publique. Elles ne feraient, en s'obstinant, que préparer leur propre déchéance.

Parmi les protestations qui se sont jointes à celle de M. Mommsen, en voici une qui a cela de piquant, qu'elle s'élève du sein même d'une des facultés les plus incriminées, la faculté de philosophie (Lettres et Sciences) de Giessen [1]. M. Philippi, qui y occupe une chaire de philologie, a prononcé, dans une séance publique, en faveur de la réforme réclamée, ce discours, modéré dans la forme, mais, pour le fond du sujet, tranchant dans le vif, et n'admettant même pas la discussion (p. 7). La question, pour l'auteur, est seulement de savoir comment remédier au mal ; et le remède qu'il propose, c'est l'obligation (qui existe en France), d'imprimer les thèses ou *dissertations*, comme on les appelle en Allemagne. Les arguments de M. Ph. sont bons, quoique présentés d'une manière un peu décousue, et il nous paraît indiquer un excellent moyen de rétablir une salutaire sévérité dans les examens du doctorat, en plaçant le verdict des examinateurs sous le contrôle d'une « opinion publique » compétente. Seulement, pour rendre ce contrôle effectif, il faudrait encore y ajouter une mesure quelconque (M. Mommsen en propose une très bonne) par laquelle on aviserait à ce que les thèses imprimées parvinssent régulièrement aux différents organes de cette opinion publique. Une mesure de ce genre pourrait avoir en même temps de l'utilité pour l'organisation du travail scientifique, si elle servait à faire arriver plus facilement ces monographies, souvent intéressantes et qui le deviendraient de plus en plus, entre les mains de ceux qui sont appelés à en coordonner et à en faire valoir les résultats.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 1er décembre 1876.

M. Parmentier adresse à l'académie un pli cacheté destiné à rester déposé au secrétariat de l'institut.

M. R. Dezeimeris se porte candidat à une place de correspondant de l'académie.

M. Ravaisson communique une lettre de M. Schliemann qui donne des détails sur les fouilles entreprises et poursuivies par lui à Mycènes. Entre autres objets remarquables, on a trouvé par milliers de petites idoles qui

1. Cette faculté a distribué, en 1875, 43 diplômes de docteur entre 164 étudiants, tandis que celle de Leipsic n'accordait, en 1871-72, que 43 diplômes à 972 étudiants, et en 1872-73, 36 diplômes à 1030 étudiants (page 8).

représentent, les unes une femme à tête de vache, les autres une vache à coiffure de femme. Les fouilles ont mis au jour plusieurs maisons d'architecture cyclopéenne, dont une plus grande que les autres, que M. Schliemann regarde comme le palais royal. Enfin, en explorant ce qui reste de l'ancienne acropole, M. Schliemann a mis au jour trois grandes tombes creusées dans le roc, qui avaient jusqu'à 6 m. 50 de longueur, 3 m. 50 de largeur et 4 m. 50 de profondeur. Dans l'une de ces tombes ont été trouvés trois squelettes et auprès de chaque squelette cinq grandes lames d'or, de 47 à 63 centimètres de longueur, ainsi que cinq croix également en or. Ce sont là, pense M. Schliemann, les tombes que l'on montrait à Mycènes au temps de Pausanias, et qui renfermaient, selon cet auteur, les corps des plus anciens héros de la contrée.

L'académie procède à l'élection des membres de la commission du prix Gobert pour l'année 1877. Sont élus MM. Jourdain, Deloche, G. Paris, Nisard.

M. Duruy lit un fragment d'une étude sur Septime Sévère. Après avoir fait remarquer la difficulté qu'il y a à bien connaître cette époque de l'histoire romaine, parce que la plupart des historiens qui ont écrit alors sont peu dignes de foi, et que celui même qui mérite le plus de confiance, Dion Cassius, s'est trouvé trop souvent éloigné des lieux où résidait l'empereur, M. Duruy raconte les commencements du règne de Septime Sévère, la guerre qu'il soutint contre ses compétiteurs Albinus et Pescennius Niger, ses victoires, le siège et la prise de Byzance, la modération relative avec laquelle il usa de son triomphe, l'adoption rétrospective par laquelle il rattacha sa famille à celle des Antonins, pour hériter de leurs richesses, etc.

M. Egger présente quelques remarques, qui lui ont été suggérées par le dernier mémoire de M. Thurot (sur le *De officiis* de Cicéron), au sujet des termes scientifiques que les latins ont traduits du grec. Il signale un certain nombre de ces termes techniques, qui en passant de grec en latin ont perdu une partie de leur valeur et qui ont fini par être employés presque à contre sens. Plusieurs de ces mots faisaient allusion à des traits de mœurs grecques et n'ont plus de sens chez nous. Ainsi quand les Grecs faisaient des *mœurs oratoires* une partie de la rhétorique, ils pensaient aux rhéteurs qui fabriquaient des discours destinés à être récités en justice par les plaideurs eux-mêmes : c'était une nécessité, dans cette sorte de discours, d'accommoder les idées et le langage à la condition, à l'âge, au caractère, aux *mœurs* enfin de celui qui parlait. Depuis que les avocats prononcent eux-mêmes leurs discours, ce terme de mœurs oratoires a perdu à peu près toute sa valeur. Dans d'autres mots le changement de sens est dû à une fausse étymologie, comme il est arrivé pour le mot *enthymème* ; aujourd'hui on entend par anthymème un syllogisme dont une partie reste non exprimée et sous-entendue dans la pensée, ἐν θυμῷ. Proprement, ce mot désigne le syllogisme oratoire, celui qui peut s'appuyer sur de simples vraisemblances, par opposition au syllogisme proprement dit, qui ne doit reposer que sur des faits acquis et certains.

M. Lenormant présente de la part de M. Fiorelli, pour la commission du *corpus inscriptionum semiticarum*, la photographie d'une coupe trouvée il y a quelques mois aux environs de Rome, à Palestrina, l'ancienne Préneste. On a trouvé avec cette coupe un grand nombre d'autres objets, qui paraissent tous remonter à une très haute antiquité, et qui ont tous les caractères d'un travail exclusivement asiatique. La coupe dont M. Lenormant apporte la photographie présente les mêmes caractères, et en outre elle porte une inscription phénicienne, composée de trois mots, deux noms propres séparés par le mot *ben*, fils.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51. — 16 Décembre — 1876

250. — **Etude sur les plaidoyers d'Isée,** thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par Léon Mov. 1 vol-in, 8°, IX-272 pages, 1876, Thorin.

Les orateurs attiques de second ordre avaient été, jusqu'à ces derniers temps, bien négligés en France ; ils avaient été délaissés par l'enseignement comme par la critique littéraire et par l'érudition historique. C'était toujours Démosthène et son brillant rival, Eschine, que l'on étudiait, et encore, dans Démosthène, avait-on fait deux parts. Ceux mêmes qui affectaient le goût le plus vif et le plus passionné pour les chefs-d'œuvre de l'éloquence grecque ne connaissaient et ne vantaient en Démosthène que l'orateur politique. On ne sortait guère des *Philippiques* et des *Olynthiennes*, du discours *de la couronne* et de celui *des prévarications de l'ambassade*. Tout au plus se permettait-on parfois de toucher aux plaidoyers prononcés dans des causes publiques, tels que le discours *contre la loi de Leptine*, les accusations *contre Androtion, contre Aristocrate* ou *contre Timocrate*. Quant à ces plaidoyers civils où se retrouvent, dans un cadre plus étroit, les mêmes dons de nature et le même art savant, on semblait en ignorer l'existence ; on ne songeait pas à exploiter cette mine si riche et si variée de renseignements authentiques et contemporains sur l'Athènes du quatrième siècle avant notre ère, sur son droit privé, sur ses mœurs et ses habitudes domestiques, sur tout le train de son active, bruyante et joyeuse vie. On se détournait de ce miroir qui n'impose point aux images les déformations et les grossissements de l'ancienne comédie, et qui réfléchit plus fidèlement et dans des proportions plus vraies toute une Société polie et raffinée, avec sa physionomie originale, les vices qui l'ont perdue, les vertus et les forces qui la défendaient encore de la ruine, les grâces d'esprit et les goûts distingués qui lui ont valu la place qu'elle a occupée dans le monde antique. Si l'oubli atteignait ainsi des œuvres que signalait à l'attention le grand nom de Démosthène, à plus forte raison en était-il de même des ouvrages qui n'avaient point la recommandation d'une si illustre renommée. D'Isocrate on lisait le *Panégyrique*, comme modèle de prose grecque classique. Quant à Antiphon et à Andocide, à Lysias et à Isée, à Lycurgue et à Dinarque, ils étaient cités pour mémoire dans les histoires littéraires. On reproduisait, à propos d'eux, les jugements de Quintilien en son dixième livre, si vagues et si insuffisants dans leur brièveté qui n'a que l'apparence de la précision ;

les plus savants allaient jusqu'à consulter sur le compte de ces orateurs Denys d'Halicarnasse, critique bien mieux informé, mais dont le goût a quelque chose de subtil et de mesquin qui ne saurait nous suffire. Se former de ces discours une idée personnelle en les lisant dans le texte, personne n'y pensait, malgré les secours qu'avaient mis à la disposition des philologues les travaux de Reiske, de Dobson et des hellénistes anglais ou allemands leurs continuateurs. Ceux qui par hasard auraient volontiers tenté l'aventure se trouvaient arrêtés, dès le début, par de graves difficultés. On connaissait très mal la constitution politique d'Athènes ; on ne savait pour ainsi dire encore rien de son droit public et privé, de la procédure de ses tribunaux ; on était donc rebuté, presque à chaque pas, par des termes dont on ignorait la valeur exacte. Il existait bien une traduction française, celle d'Auger, qui comprenait tous les discours conservés des orateurs attiques; mais on eût été mal avisé d'aller y chercher la solution de ces problèmes. Auger n'était guère au courant de la législation d'Athènes ; presque tous les termes de droit, quand ils ne sont pas supprimés dans sa version ou rendus par quelque vague périphrase, sont traduits à contre-sens. Dans de telles conditions, il était naturel que la collection des orateurs attiques formât une sorte de *terra incognita*, de région inexplorée. On tournait autour ; on en avait déterminé les limites, on en connaissait, par ouï-dire, par les récits des anciens voyageurs, les grands traits naturels et les principales divisions géographiques, on en visitait quelques districts voisins de la frontière ; mais, sauf quelques grammairiens qui allaient y chercher des exemples, on ne se risquait guère dans l'intérieur, on n'y pénétrait pas.

Les choses ont changé depuis une trentaine d'années. Le mécanisme ingénieux et compliqué de la constitution athénienne a été étudié dans toutes ses parties par Meier, Schœmann, Karl Friedrich Hermann, surtout par Bœckh dans son beau livre de *l'économie politique* d'Athènes ; ces érudits en ont démonté, en ont fait jouer tous les ressorts. Bientôt après, des livres d'un caractère plus général et plus populaire, comme les grandes histoires de Grèce de MM. Thirwall, Grote et Curtius, ont réuni les données ainsi obtenues par toutes ces patientes recherches d'érudition critique, et ont présenté de la vie publique d'Athènes un tableau dont bien des couleurs et bien des traits étaient empruntés à l'œuvre des orateurs attiques ; grâce à ces récits, ces orateurs se sont trouvés replacés dans leur milieu naturel, parmi ces *hommes d'Athènes* dont ils avaient partagé et exprimé les passions, défendu les intérêts, plaidé les procès politiques et civils. Leur geste et leur voix ont repris ainsi l'accent de la vie.

Dans ce groupe confus, que depuis des siècles on regardait de loin, on n'avait guère distingué jusqu'alors qu'une ou deux figures plus hautes, qui s'en détachaient et le dominaient, ainsi celles de Démosthène et d'Eschine ; de plus près et en meilleur jour, sous le rayon de cette lumière nouvelle, on a vu s'éclairer par degrés et se dessiner peu à peu, dans la pénombre, des physionomies diverses, dont chacune avait son originalité. L'érudition fran-

çaise, pour nous borner à ce qui la concerne, a pris une part active et honorable à ces recherches. La traduction des œuvres complètes de Démosthène par M. Stiévenart avait été un essai malheureux (1842). Le maître qui a vraiment ouvert la voie, du moins chez nous, celui qui a donné le signal des travaux par lesquels a été renouvelée toute cette partie de l'histoire littéraire, c'est M. Havet, par sa belle et forte étude sur Isocrate [1]. Cet orateur, plus célèbre que lu, trop vanté par les rhéteurs d'autrefois, trop méprisé par certains critiques modernes pour ses scrupules d'écrivain et l'importance qu'il attache aux questions de style, était enfin, pour la première fois, jugé avec une haute impartialité, replacé dans son cadre, expliqué par le milieu où il s'était développé. Les services qu'il avait rendus à la langue grecque, le rôle politique qu'il avait joué, tout cela était senti et exposé avec une rare finesse de goût, avec une connaissance singulièrement précise de l'histoire d'un grand siècle qui, par un singulier phénomène, ne nous a point laissé d'historien qui l'ait raconté comme Hérodote, Thucydide et Xénophon avaient fait pour le siècle précédent. Le portrait était peint de main d'ouvrier, d'un pinceau ferme et sûr. C'était vraiment là un modèle achevé de cette critique nouvelle, toute pénétrée de l'esprit historique, la seule qui convienne à notre siècle ; l'attention se trouvait ramenée avec autorité sur l'œuvre si longtemps négligée des orateurs attiques, et l'exemple ainsi donné de haut fut bientôt suivi. Depuis ce moment, la Faculté des lettres de Paris n'a pas cessé de voir se succéder des thèses sur cette matière. La plus remarquable de toutes et celle qui a laissé le plus de souvenirs, c'est celle de M. Jules Girard sur Lysias [2]. Dans l'étude qu'il avait entreprise des procédés et des mérites propres de l'éloquence attique, M. Girard s'était montré vraiment l'élève des maîtres qu'il étudiait ; il y avait, si l'on peut ainsi parler, de l'atticisme dans son analyse et sa critique.

Le succès de ce brillant essai était bien fait pour encourager de nouvelles tentatives. Depuis ce moment, le recueil de ces discours n'a pas cessé d'être étudié jusque dans les plus petits fragments des discours perdus, dans cette poussière de menus débris que la patience des éditeurs modernes a su tirer des polygraphes, des grammairiens et des lexicographes de l'antiquité. Dès que la curiosité se fut attachée à cet ensemble d'œuvres et de fragments, on s'aperçut bien vite que, pour ne pas être arrêté à chaque pas dans l'étude des orateurs, il fallait connaître la constitution d'Athènes et les changements qu'elle avait subis, son droit public et privé, sa législation pénale, sa procé-

1 Cette étude parut sous forme d'article, dans la *Revue des Deux-Mondes*, en 1858, et a été reproduite, avec des développements nouveaux, en tête du volume qui a pour titre : *Le discours d'Isocrate sur lui-même, intitulé sur l'antidosis, traduit en français pour la première fois* par Auguste Cartelier, *revu et publié avec le texte, une introduction et des notes*, par Ernest Havet. Paris, 8°, 1862.

2 J. Girard, *Des caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias*. 1854. 8°. Ces pages ont été réimprimées récemment dans le volume auquel M. J. Girard a donné pour titre : *Études sur l'éloquence attique. Lysias, Hypéride. Demosthène*. in-18, Hachette, 1874.

dure civile et criminelle. De là toute une suite de recherches. Nous nous bornerons à rappeler les noms de MM. Gide [1], Caillemer [2] et R. Dareste [3]. C'est à ce genre d'études que se rattache, quoique avec un caractère moins spécial et plus moral peut-être que juridique, l'intéressante thèse soutenue l'an dernier en Sorbonne par M. R. Lallier, sur *la condition des femmes dans la famille athénienne*. Pour l'historien qui veut juger un peuple et un temps, pas de problème qui doive se poser avant celui-ci. Pour le côté biographique, littéraire et moral, il nous suffira de rappeler les ouvrages de MM. Cucheval et Albert Desjardins sur les plaidoyers civils de Démosthène [4], de M. Maurice Croiset sur les idées morales chez le même orateur [5], de M. Castets sur Eschine [6]; ensemble d'études et de recherches dans lequel rentrent nos essais sur les précurseurs de Démosthène, sur la jeunesse et les débuts de ce même orateur [7]. Nous avions tenté d'esquisser cette histoire de l'éloquence attique dont Blass travaille avec tant de persévérance à doter l'Allemagne [8].

Voici une étude de près de trois cents pages sur cet Isée envers qui les his-

1. *Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne et en particulier sur le sénatus-consulte velléien* 8°, 1867, Thorin. Le chapitre III du livre I, consacré à la Grèce, est parmi les parties les plus intéresssantes du livre.

2. Il nous suffira de renvoyer à la série de ces *Etudes sur les antiquités juridiques d'Athènes* qui, publiées dans plusieurs recueils, de 1865 à 1872, sont aujourd'hui introuvables et mériteraient d'être recueillies en un volume.

3. Sans parler de dissertations publiées dans la *Revue de législation ancienne et moderne*, nous renverrons à l'œuvre capitale de M. R. Dareste, à sa traduction des *Plaidoyers civils* de Démosthène et à l'introduction qui la précède, résumé si précis et si plein du droit civil et de la procédure d'Athènes.

4. Victor Cucheval, *Etude sur les tribunaux athéniens et les plaidoyers civils de Démosthène*, Durand, 1863.

A. Desjardins, *Les plaidoyers de Démosthène*, Durand, 1862.

5. M. Croiset, *Des idées morales dans l'éloquence politique de Démosthène*, 8°, 1874, Thorin.

6. F. Castets, *Eschine l'orateur*, 1872, 8°, Thorin.

7. *L'éloquence politique et judiciaire à Athènes*. Première partie, *Les précurseurs de Démosthène*. Hachette, 1873 et trois articles dans la *Revue des Deux-Mondes* sur la jeunesse de Démosthène (1872, 1er juin et 15 novembre, 1873, 15 juin).

8. Fr. Blass, *Die Attische Beredsamkeit von Gorgias bis zu Lysias*. Leipzig, 8°, 1868.

Die Attische Beredsamkeit, zweite Abtheilung: *Isokrates und Isaios*. Leipzig, 8°, 1874.

Un ouvrage antérieur du même auteur, qu'il reprendra sans doute pour le développer, forme déjà comme le dernier chapitre, écrit par avance, de cette longue histoire encore inachevée. Je veux parler de la dissertation qui a pour titre: *Die Griechische Beredsamkeit in dem Zeitraum von Alexander bis auf Augustus*, 8°, 1865. Berlin.

Nous ne mentionnons que pour mémoire le livre récemment publié en Angleterre par M. R. C. Jebb, professeur à l'Université de Glasgow, sous ce titre: *The Attic orators from Antiphon to Isæus*, 2 vol. in-8°, Macmillan. Nous n'avons eu encore que le temps de le parcourir très rapidement; mais, autant que nous avons pu en juger, s'il est appelé à rendre service aux étudiants des universités anglaises en leur faisant connaître beaucoup des résultats auxquels est arrivée la critique, en étudiant depuis une trentaine d'années, sur le texte et la vie des orateurs, il contient peu de vues neuves et originales. C'est d'ailleurs le jugement qui en a été porté à peu près partout, en Angleterre et sur le continent.

toriens les plus exacts de la littérature grecque se croyaient jadis quittes avec une ou deux pages où l'on rappelait la part qu'il avait prise à l'éducation oratoire de Démosthène, et où l'on indiquait le nombre et le sujet de ses plaidoyers conservés. Un essai du même genre se prépare sur Antiphon, et il est vraisemblable qu'Andocide, Hypéride, Lycurgue, Dinarque, Démade fourniront avant peu la matière d'études analogues. Dans ces conditions, il peut être utile d'étudier avec soin la thèse de M. Léon Moy, d'en signaler les mérites et de montrer en même temps ce qui lui manque à certains égards.

La thèse de M. Moy a des mérites que nous ferions mieux valoir si la minutie même des observations que nous nous proposons de soumettre à l'auteur ne devait pas suffire à lui prouver quel cas nous faisons de son travail. Celui-ci, malgré tout ce qu'on peut y reprendre, témoigne d'une patiente et intelligente étude de cette difficile matière. Le recueil des discours d'Isée a été lu par lui avec une attention qui n'a voulu négliger ou esquiver aucune difficulté ; si nous ne nous trompons, avant de commenter ces plaidoyers et de les analyser, M. M. a pris la peine de les traduire tout entiers. Le style de toute la thèse est excellent, il n'est point de chapitre où nous ne rencontrions des remarques aussi justes que bien exposées. Nous signalerons tout particulièrement les chapitres III et V. Dans l'un, l'auteur indique très bien quelle souplesse et quelle variété Isée sait mettre dans la disposition de ses plaidoyers ; dans l'autre, il ne montre pas avec moins de bonheur comment, chez Isée, l'argumentation ne forme point, dans le discours, une partie séparée, mais comment elle pénètre partout et se mêle à tout, comment, sans que l'auditeur s'en aperçoive, tout se tourne en raisonnements secrets qui concourent à ébranler l'esprit des juges et à le conduire peu à peu jusqu'à la conclusion que l'orateur prétend lui imposer. P. 15, je remarque une page très bien venue sur le plaisir que trouvaient dans les lieux communs les contemporains de Gorgias et d'Antiphon ; P. 84-85, on lira d'ingénieuses conjectures sur le soin que devait s'imposer le logographe d'apprendre lui-même à son client comment débiter le discours qu'il lui fournissait. « Si l'auteur tragique ou comique n'abandonnait pas l'interprétation de sa pièce au caprice des acteurs, mais leur *enseignait* lui-même son drame (διδάσκειν δρᾶμα), si Démosthène, élève d'Isée, attachait tant d'importance à l'action, on peut penser qu'Isée, après avoir si soigneusement composé ses personnages, ne laissait pas aller le plaideur sans lui indiquer quel débit, quelle attitude devrait accompagner et commenter le plaidoyer. » Entre le drame poétique qui se représentait sur le théâtre de Bacchus et le drame oratoire qui se jouait devant les tribunaux, M. M. établit une comparaison qui a parfois le défaut d'être poussée un peu trop loin dans le détail et d'aller jusqu'à la subtilité, mais qui, le plus souvent, est ingénieuse et vraie. On ne goûtera pas moins ce qu'il dit (p. 89-90) des raisons qui rendent l'orateur grec plus calme en face de l'injustice et de l'outrage, moins sincèrement indigné de certains procédés que ne le serait, en pareil cas, l'orateur moderne. P. 128-130, la question délicate de l'influence qu'a

pu avoir sur Démosthène l'enseignement et l'exemple d'Isée est traitée avec beaucoup de mesure et de tact. Il est d'ailleurs bien d'autres passages sur lesquels nous pourrions appeler au même titre l'attention du lecteur.

Parlons maintenant du plan de l'ouvrage, de sa composition générale. Voici la table des chapitres, qui donnera l'idée de l'ordre qu'a suivi M. Moy.

Introduction. I. L'invention. II. Les lieux communs. III. La disposition. IV. L'exorde. V. La narration et l'argumentation. VI. Les témoignages. — Les lois. VII. La péroraison. VIII. Les mœurs et le pathétique. IX. Le style. Conclusion.

Vient ensuite un appendice, qui a plus de cent pages, et où chacun des onze discours conservés est l'objet d'une analyse étendue. Pour justifier la présence de cet appendice, voici ce que dit M. M. à la fin de son introduction. « L'exposition de ces procès et des faits qui les ont amenés a son intérêt propre ; elle éclaire d'un jour assez vif le monde des plaideurs athéniens. Toutefois, nous croyons devoir rappeler que nous entreprenons ici une étude littéraire, non une étude sur les lois athéniennes ; nous avons dû néanmoins toucher aux questions de droit auxquelles nous amenait la lecture du texte, et nous serions heureux, dans ce temps où l'étude du droit athénien semble reprendre faveur, de pouvoir fournir à de plus compétents quelques renseignements utiles, et d'avoir épargné à ceux qui voudraient étudier Isée le soin, souvent laborieux, de débrouiller Isée et d'étudier la position du procès. »

Voilà donc — on en est assez averti par cette simple citation — bien des matériaux amassés et classés, bien des renseignements utiles mis à la portée, comme dit l'auteur, « de ceux qui voudraient étudier Isée. » Ceux-là pourtant, malgré toute la peine que M. M. s'est donnée à leur intention, trouveraient-ils ici tout ce qu'ils seraient en droit d'espérer et d'attendre ? Nous sommes forcés de répondre par la négative. Les huit chapitres dont nous avons transcrit les titres sont tout entiers consacrés à Isée envisagé comme orateur et comme écrivain. La conclusion en résume les idées principales ; l'appendice se compose d'autant d'analyses séparées qu'il y a de discours. L'introduction, qui n'a que neuf pages, a pour but d'expliquer et de justifier le choix du sujet. Il est donc tout un ordre de renseignements que l'on cherche en vain dans un travail qu'il eût été si facile de rendre complet. Voici ce que l'auteur aurait dû, selon nous, ajouter à son essai sans en augmenter l'étendue de plus d'une dizaine de pages ; il nous permettra de lui soumettre le plan de ce chapitre préliminaire que nous ne voudrions pas voir faire défaut dans d'autres études analogues.

Il eût convenu d'indiquer d'abord de quelles sources nous disposons pour écrire la vie d'Isée, ou du moins pour établir, en l'absence d'une biographie que l'antiquité même ne possédait pas, les quelques points qui paraissent certains ; il fallait analyser, rapprocher et comparer les données contenues dans l'article du Pseudo-Plutarque (*Vies des dix orateurs*), dans une notice anonyme et dans les mentions des lexicographes ou de quelques autres

anciens. Ce travail critique n'eût pas été bien long; il était indispensable. Pour mieux fixer l'époque où a vécu et écrit Isée, on aurait pu contrôler les résultats ainsi obtenus par quelques indices tirés de son œuvre même; ainsi la date du plus ancien de ses plaidoyers, celui *sur l'héritage de Dicæogène*, a été fixée à 390, tandis que celui qui paraît le plus récent, *sur l'héritage d'Apollodore*, est de 353.

Ensuite devait venir l'histoire du texte. Pourquoi ne pas nous dire que, jusqu'à la fin du siècle dernier, les philologues ne possédaient que dix discours d'Isée? C'est seulement en 1785 qu'un long fragment du onzième discours, *de l'héritage de Ménéclès*, a été publié par un helléniste anglais, Tyrwhitt, d'après un manuscrit de Florence, et le discours n'a été complété qu'en 1815, par Angelo Mai, qui en avait retrouvé toute la partie encore manquante, les deux tiers environ, dans un manuscrit de l'Ambrosienne, à Milan. Sans nous donner la liste de toutes les éditions d'Isée qui succédèrent à l'édition princeps, imprimée par Alde-Manuce en 1513, à Venise, n'était-il pas opportun de s'arrêter sur celles de Bekker et de G. Fr. Schœmann? La première, de 1822, a été établie par Bekker d'après six manuscrits, dont le plus ancien est du 14e siècle[1]. Le texte qu'il a ainsi constitué a depuis lors été reproduit dans toutes les éditions nouvelles données de notre orateur. Celle même de Schœmann (1831), un des plus remarquables travaux de ce judicieux érudit, n'avait pas été précédée d'une recension nouvelle des manuscrits; elle n'en a pas moins fait époque, pour ce qui concerne l'étude d'Isée, par l'abondance et le prix des notes de toute espèce qu'elle contient, travail auquel s'était préparé Schœmann en publiant quelques années plus tôt, une traduction allemande des discours d'Isée.

Cette histoire du texte ainsi résumée, il restait à nous dire ce que l'antiquité connaissait d'Isée et ce que nous en possédons aujourd'hui; il fallait traiter successivement des discours complets, des fragments et du manuel de rhétorique parfois attribué à cet orateur. C'est surtout à propos des fragments que nous avons éprouvé une profonde surprise; M. M. les connaît — il a mis trop de conscience dans la préparation de son travail pour avoir laissé rien échapper qui importe à la connaissance de son auteur — p. 35, il cite, comme un modèle d'argumentation, le long fragment du discours *pour Euphiletos*; mais nulle part il n'avertit le lecteur de la nature et de l'étendue de ce fragment, que l'on peut presque compter pour un douzième discours conservé, tant il a d'intérêt et d'importance[2]; nulle part il ne nous dit comment ce morceau nous a été transmis, à titre de modèle, par Denys d'Halicarnasse. Quant aux autres fragments que ce même critique a encore cités comme échantillons du talent d'Isée, trois exordes, je ne les trouve

1. Dans ses *Oratores Attici*. Oxford, 8°, t. III.

2. Ce fragment est imprimé comme *Oratio XII*, par Baiter et Sauppe, dans leurs *Oratores attici*, et par Scheibe, dans son édition d'Isée (Teubner, 1860).

même pas mentionnés ou rappelés par voie d'allusion, dans le chapitre sur l'exorde, où ils pouvaient si naturellement trouver place. Pas un mot non plus des fragments beaucoup plus courts que l'on a extraits d'Harpocration et des autres lexicographes; tout au moins aurait-on dû nous dire de combien de discours perdus ils permettaient de retrouver le titre, et quelle idée ils donnaient de l'ensemble de l'œuvre d'Isée. On pourrait avoir lu attentivement toute l'étude de M. M. sur Isée, sans presque soupçonner qu'il ait jamais traité au barreau d'autres questions que des questions de droit successoral. Il y avait aussi intérêt à rapprocher le total auquel nous arrivons de celui que donnaient les anciens grammairiens. Au temps du Pseudo-Plutarque, on conservait, dans les bibliothèques, 64 discours inscrits sous le nom d'Isée, dont 50 étaient regardés comme authentiques; nous en possédons aujourd'hui 11 complets, plus des fragments de 43 autres, dont 3 nous sont indiqués par Harpocration comme suspects. On atteint ainsi un total de 54 plaidoyers, dont 51 authentiques. Nous n'aurions donc perdu les titres que de 10 des plaidoyers attribués à Isée par les anciens critiques.

Pour ce qui est des travaux dont le talent et la méthode d'Isée ont été l'objet avant que M. M. ne s'en occupât, on se serait attendu aussi à les voir mentionnés, au moins par leur titre, dans un paragraphe spécial; mais c'est en vain que nous avons rien cherché de pareil, soit au commencement, soit à la fin du volume. Ce n'est point encore que M. M. ignore ces études de ses prédécesseurs; on devine, ici par un mot jeté dans le texte, là par une courte note, qu'il les a lus; il les réfute même parfois, sans toujours les bien comprendre [1]. Non, c'est un procédé ou, pour mieux dire, un défaut de composition propre à M. M. A chaque instant, il suppose connus des noms, des faits, des ouvrages qui ne peuvent l'être que pour un bien petit nombre de personnes, que pour celles qui ont étudié d'une manière toute spéciale cette matière des orateurs grecs. Alors même qu'il se décide à citer par leurs noms ses prédécesseurs, il le fait encore de la même manière, énigmatique et incomplète. Ainsi p. 43, n° 1, il cite « la traduction latine donnée par Bunsen de la loi successorale d'Athènes, » telle qu'elle se trouve contenue dans le discours de Démosthène *contre Macartatos*. Or, Bunsen l'auteur de *Dieu dans l'histoire*, de *la place de l'Egypte dans le développement du monde*, de plusieurs autres ouvrages qui ont exercé une certaine influence sur le mouvement de la science contemporaine, n'est pas connu pour s'être occupé des orateurs grecs. Il faut avoir étudié ces questions de plus près que ne l'auront fait les trois quarts des lecteurs pour savoir qu'il

1 C'est ainsi qu'il me fait attribuer à Isée « le beau rôle d'un juriste, supérieur aux luttes dans lesquelles il descend un instant, dégageant des conflits passagers la loi qui ne passe pas » (p. 115). Je n'ai rien dit de pareil; j'ai dit et je persiste à croire que, jusqu'à Démosthène, Isée a été, de tous les orateurs attiques qui nous sont connus, celui qui a eu l'esprit le plus juridique, qui a pris le plus de plaisir à remonter aux théories du droit, aux principes de la loi. Ce n'a été qu'un avocat, mais il y avait en lui l'étoffe d'un jurisconsulte.

s'agit bien ici du Bunsen qui a été l'un des fondateurs de l'Institut de correspondance archéologique de Prusse à Rome et à Londres, et que l'ouvrage auquel renvoie ici M. M., comme à un travail que tout le monde a sous les yeux, est le premier écrit de cet homme distingué, sa thèse de doctorat, présentée en 1813 à l'Université de Gœttingue [1]. Que dire encore de cette manière de citer une opinion de M. Egger : *Mémoire lu à l'Institut le 7 décembre 1860* [2]?

Pour quiconque ne connaît pas la dissertation que vise ici M. M., cette indication suffira-t-elle ?

A propos de faits qui importent à l'exposition des idées de M. M., c'est encore, d'un bout à l'autre du livre, la même manière de les supposer connus. Donnons un exemple entre beaucoup. P. 7. « On sait qu'Isée ouvrit une école. » Par qui le sait-on ? Etablissez d'abord ce fait, si vous voulez en tirer quelque conséquence. Les mots spéciaux de la langue du barreau athénien sont partout employés pour la première fois sans être définis, sans que l'auteur indique à quels usages particuliers ils répondent : il en est ainsi des expressions *deutérologie, logographe, clepsydre*, etc. Les termes de droit, dans l'appendice, sont en général bien traduits, quelquefois expliqués par une courte note. J'en rencontre pourtant qui reviennent souvent sans avoir été accompagnés, la première fois qu'ils paraissaient, d'une explication suffisante ; ainsi le mot διαμαρτυρία (p. 148, n° 1). M. M. aurait pu renvoyer aux éclaircissements que M. R. Dareste donne sur cette voie de la διαμαρτυρία, l'un des traits originaux de la procédure athénienne et sur les caractères qui la distinguent de la παραγραφή [3].

Nous arrivons, après ces observations générales, à différents points sur lesquels M. M. nous paraît ou s'être trompé ou ne point s'être exprimé avec une précision suffisante. P. 34, « l'orateur démontre qu'Euphiletos a été injustement exclu par les gens *de sa tribu*. » C'est *de son dême* qu'il faut dire. Il convenait d'expliquer, au moins en note, ce qu'étaient ces διαψηφίσεις δημοτῶν qui donnaient lieu à de si fréquents procès. P. 54, il y a des idées ou tout au moins des expressions inexactes sur les témoignages. Chaque partie, dit M. M., « amenait ses témoins à l'audience. » Les témoins ne paraissaient guère à l'audience, devant le jury, que par exception ; presque toujours on y faisait lire, par la bouche du greffier, les témoignages tels qu'ils avaient été produits dans l'instruction. Après qu'ils avaient été entendus, dans les procès civils par l'arbitre, dans les procès criminels par l'archonte ou tout autre ἡγεμὼν δικαστηρίου, ils étaient rédigés par la partie qui comptait s'en servir et scellés dans l'ἐχῖνος, c'est-à-dire, pour prendre l'expression moderne, joints au dossier. Dans ce même passage, M. M. semble

---

1 En voici le titre exact, que M. M. donne d'ailleurs, lui aussi, dans l'appendice : *De jure hereditario Atheniensium disquisitio philologica*, 4°, 155 pp.

2 P. 64.

3 *Plaidoyers civils de Démosthène*, t. I, *Introduction*, p. xx.

admettre, comme une chose au-dessus de toute discussion, l'authenticité des témoignages qui nous ont été conservés dans certains plaidoyers de la collection démosthénienne. Il n'avait point à s'engager ici dans un débat qui partage de très bons esprits; mais tout au moins pouvait-il laisser voir qu'il connaissait les objections soulevées par Westermann contre l'authenticité de tous ces témoignages. Les témoignages insérés dans le discours d'Eschine *contre Timarque* sont tous — cela paraît certain — de la main de quelque grammairien, éditeur maladroit qui n'a même pas pris la peine de lire avec attention le plaidoyer auquel il prétendait ajuster ces pièces de rapport.

P. 87, n. 1, à propos de l'authenticité du discours *contre Néère*, M. M. nous paraît faire beaucoup trop bon marché des doutes de A. Schæfer ou plutôt des raisons très sérieuses qu'il a données pour ne point mettre à ce plaidoyer le nom de Démosthène, opinion qui s'était déjà fait jour chez les critiques de l'antiquité.

P. 101. « Isée a été à l'école d'Isocrate. *Nous le savons formellement.* » Par qui? Il y avait là un témoignage à apprécier et à discuter.

P. 129. « Figurons-nous *la place Héliée*, la largeur du théâtre ouvert à l'orateur, etc. Il n'y a jamais eu à Athènes de place Héliee. Nous croyons avoir expliqué l'origine de cette erreur, due à l'ignorance et à l'esprit confus de certains scholiastes des bas temps [1]. P. 119, après des considérations sur la valeur juridique d'Isée où M. M. est bien plus près qu'il ne semble le croire de l'opinion que j'ai exprimée à ce sujet, il se demande si *Isée a toujours cru à la justice de sa cause.* La question me paraît presque oiseuse; elle eût été difficile à résoudre même pour un contemporain; à plus forte raison est-elle aujourd'hui tout à fait insoluble.

Le mot ἐμβάτευσις, employé p. 164, n. 2, pour *adition d'hérédité*, n'existe pas en grec. Le terme correct est ἐμβατεία, dont se sert d'ailleurs avec raison M. M. p. 242, n. 1.

P. 9-10, il y a quelque obscurité, dans ce qui est dit des lieux-communs. Le lieu commun, c'est une vérité générale à laquelle l'orateur s'élève à propos d'un cas particulier. Or, dans tout ce chapitre, les arguments, les faits de la cause semblent quelquefois confondus avec les lieux communs. Je ne vois pas bien non plus pourquoi la narration, souvent citée, qui commence au § 7 du discours *sur l'héritage de Nicostrate* devient chez M. M. un exorde. Qu'on nous permette une dernière observation: de pareilles études gagneraient beaucoup à être enrichies d'une table analytique où seraient réunis tous les faits établis, tous les personnages nommés et les auteurs cités, tous les termes grecs expliqués dans le cours de l'ouvrage. Nos critiques peuvent se résumer en un mot: ce qui manque à cette thèse, malgré les qualités de sens et de goût auxquelles j'ai tâché de rendre justice, c'est un caractère plus méthodique et plus scientifique. G. Perrot.

---

1 *Essai sur le droit public d'Athènes*, p. 220 et 249.

251. — **Der Kampf der Westgothen und Römer unter Alarich** von Dr Heinrich von EICKEN. Leipzig, Duncker et Humblot. 1876.

M. d'Eicken avait un écueil à éviter dans le récit des luttes entre Rome et les Wisigoths sous Alaric. Il avait à se garder d'une assimilation complète des Germains d'autrefois à ceux d'aujourd'hui, et des Romains d'alors à nos races latines modernes. Il ne l'a pas fait, si bien que son court ouvrage ressemble plutôt à un pamphlet politique qu'à un livre d'histoire. Les sentiments de l'auteur sur les événements contemporains ne sont pas de notre ressort, nous n'avons pas à les juger. Qu'il lui plaise de regarder la race latine comme vouée à une irrémédiable décadence, c'est son affaire, non la nôtre, pourvu qu'il comprenne lui-même la distinction entre la politique et l'érudition et qu'il ne fasse pas imprimer dans un ouvrage scientifique des phrases qui sembleraient tout au plus à leur place dans un journal.

Aussi, n'avons-nous pas lieu d'être étonnés quand nous voyons dans son livre des passages comme celui-ci : « Le fanatisme patriotique, je pourrais dire la folie patriotique, qui est aujourd'hui encore l'héritage de tous les peuples latins », p. 44. A la page 33, M. d'E. s'apitoie sur le sort des habitants de l'empire d'Orient qui n'eurent pas la chance d'être germanisés. Cette compassion part sans doute d'un bon naturel, et l'empire byzantin est en effet peu estimé. Mais enfin, les populations Gréco-Romaines de Thrace et de Grèce ont-elles donc tout perdu à garder leurs institutions ? Les empereurs de Constantinople ne valent-ils pas, après tous, les rois germains d'Italie, d'Espagne et de Gaule ? Les révolutions de palais, les meurtres de princes sont-ils plus fréquents, les intrigues plus compliquées à la cour de Byzance que chez les Wisigoths de Tolède, ou chez les Francs, y compris Clovis ?

Cette idée fondamentale du livre de M. d'E. de l'excellence de la race germanique l'a entraîné à peindre les chefs des Wisigoths sous des couleurs qui tiennent de l'épopée plus que de l'histoire, et du roman plus que de la science. « Alaric est un roi populaire de l'épopée germaine des temps héroïques. Par sa lutte avec les Romains, il est arrivé à la lumière éclatante de la vie historique. C'est à cette lueur qu'il apparaît à la postérité comme l'idéale personnification du germain au temps de l'invasion. » p. 58. Les auteurs contemporains du roi Balthe sont moins flatteurs et lui prêtent surtout une ambition personnelle démesurée, et un violent amour pour le pillage. Est-ce là l'idéale personnification du Germain au temps de l'invasion ?

Ce qui charme le plus M. d'E. dans Alaric, c'est que la courte carrière de ce prince est remplie par une lutte sans relâche contre un dernier réveil de l'esprit romain. C'est du moins le sens qu'il donne aux tentatives qui furent faites à Constantinople et à Ravenne, pour expulser les Wisigoths de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident. La réaction du sentiment na-

tional, dans Constantinople, força Alaric à ravager la Grèce, à détruire Eleusis et Corinthe, et à faire un désert du Péloponnèse. La même réaction à Ravenne obligea le chef germain à entrer une première fois en Italie, et une troisième crise rendit nécessaire le sac de Rome. Est-ce une explication suffisante des événements dramatiques qui ont rempli les dernières années du quatrième siècle et le commencement du cinquième ? Les écrivains du temps, si confus, si injustes pour leurs adversaires, nous laissent cependant entrevoir d'autres causes de conflits. Il est permis de croire que les haines religieuses étaient plus vivaces alors que le sentiment patriotique. Ne voyons-nous pas des moines « *impia natio fuscis utentium vestibus* » suivre pas à pas l'armée d'Alaric, et assiéger de leurs sollicitations le chef Wisigoth pour le déterminer à la destruction des temples ? Orose n'applaudit-il pas en somme au pillage de Rome (V. 39) qui fut surtout désastreux pour les payens. Alaric épargne les églises, donc il fut l'instrument de Dieu, et sa mission était sainte. Lorsque Zosime au contraire cherche les causes du meurtre de Stilichon et de sa femme Serena, allègue-t-il la révolte du sentiment national romain contre le barbare beau-père d'Honorius ? Point ; il donne des raisons aussi concluantes à vrai dire que celles d'Orose, mais empruntées également au sentiment religieux : Si Serana fut mise à mort, c'est qu'elle avait voulu pénétrer dans le sanctuaire de la bonne Déesse, elle, vile chrétienne. (V. 38). Si Stilichon fut tué sur l'ordre de son gendre, ce n'est pas parce qu'il fut accusé par des jaloux de comploter contre Honorius, c'est pour avoir enlevé les portes d'or du Capitole. Où se trouve donc la voix du patriotisme romain dans les écrivains de cette triste époque ? N'y avait-il plus, parmi ces moines fanatiques ou ces payens incorrigibles, un seul cœur vraiment ami de la vieille gloire nationale ?

Il y avait Claudien; ses beaux poèmes sont une source précieuse pour l'histoire de cette époque. Amédée Thierry les a largement mis à contribution et il n'a pas eu tort. Peut-être cependant l'écrivain français a-t-il accepté avec un peu trop de complaisance tout le bien que le poète dit de Stilichon. M. d'E. est tombé dans l'excès opposé ; il a pris le contre-pied des éloges de Claudien ; il a fait de Stilichon une sorte de diplomate à la Machiavel imaginant les combinaisons les plus noires pour asseoir son autorité sur les deux empires d'Orient et d'Occident. Tout cela parce qu'en effet Stilichon fut l'ennemi et le vainqueur d'Alaric. Voilà où un culte aveugle pour « l'idéale personnification du germain » a entraîné l'auteur. Pour accabler le vainqueur de Fésules et de Pollentia, M. d'E. fait flèche de tout bois. Il lui reproche d'avoir laissé échapper à dessein le chef Goth de Pholoé pour lui permettre de faire peur à l'empire d'Orient. Il laisse entrevoir une alliance conclue à cette époque entre Alaric et son vainqueur. Or, il s'appuie sur Zosime et Orose. Le premier attribue la sortie à la négligence et à la débauche qui endormirent le général romain ; son témoignage est plus que suspect, car il y eut deux campagnes de Stilichon en Grèce avant et après la mort de Rufin, et Zosime les confond en une seule. Il est donc

très mal informé. — Orose a écrit : *taceo de Alarico rege cum Gothis suis saepe victo, saepe concluso, semper dimisso*; mais le chronographe chrétien ne prétend-il pas quelques lignes plus loin que si Radagaise et ses barbares périrent de faim à Fésules, c'est uniquement par la volonté de Dieu agissant d'elle-même, sans intermédiaires humains. Stilichon et ses troupes mangeaient, buvaient et jouaient, voilà tout; et pendant ces orgies, Radagaise et son armée restaient tranquillement sur l'âpre côteau de Fésules, mourant de faim et de soif, sans faire le moindre effort pour se tirer d'affaire. Orose ne mérite donc pas plus notre créance que Zosime. D'après Claudien, c'est la cour de Constantinople qui sauva Alaric à Pholoé. Des émissaires d'Eutrope se trouvaient dans l'armée des Wisigoths et obligèrent Stilichon à ouvrir ses lignes. — En résumé, il est fort difficile de voir clair dans ces événements, le plus sage est peut-être de rester dans le doute entre les panégyristes de cour, et les calomniateurs de coterie.

De toutes les révolutions qui ensanglantèrent l'Italie à cette époque, la plus obscure, la plus difficile à expliquer est certainement celle qui amena la mort de Stilichon. Quels en furent les motifs ? M. d'E. a une réponse toute prête : Stilichon était vandale, les Romains ne voulaient plus entendre parler des barbares, ils le tuèrent, et avec lui tous les germains qu'on put prendre. De la sorte on comprend très bien qu'Alaric eut un prétexte pour entrer une seconde fois en Italie, et il n'eut garde de le laisser échapper. Stilichon fut aussi utile à son ennemi après sa mort, qu'il lui avait été fatal pendant sa vie. Mais sous quels ennemis succomba-t-il ? Fut-ce une coalition des intérêts religieux menacés par l'impiété d'Euchérius, fils du vandale ? Fut-ce une intrigue de femmes qui vint à bout de ce grand soldat ? Les historiens contemporains donnent tous des versions ridicules de ce grand événement, aucun ne sait la vérité ou ne veut la dire. Comment ferions-nous pour être sûrs de ces choses-là ?

Soyons donc modestes dans notre ignorance, sachons reconnaître ce qu'on peut affirmer et ce qui doit rester dans le doute ; défions-nous des solutions trop simples à des problèmes si compliqués. Ne soyons pas trop modernes surtout en étudiant des époques si lointaines. *Antiquus fiat animus*. Il est fort probable qu'Alaric ne partageait pas les idées de son panégyriste sur la dégradation de l'empire romain, et qu'il désirait même beaucoup plus devenir romain que de rester « l'idéale personnification » que l'on sait.

Le petit livre de M. d'Eicken est d'ailleurs écrit avec soin et se lirait avec plaisir si ses doctrines n'étaient pas aussi difficiles à accepter.

L. Bougier.

---

252. — **Etude historique sur la Commission militaire et révolutionnaire établie à Granville, en l'an II de la République,** par M. E. Sarot, Coutances, Salettes, 1876, in-8° de 172 pp. et 8 ff. de fac-sim.

M. Sarot a entrepris d'écrire l'histoire de la Terreur dans le département de la Manche. L'ouvrage dont le titre précède en contient un fragment :

l'histoire de la commission militaire établie à Granville, à la suite du siége des Vendéens, pour punir les envahisseurs et leurs complices, vrais ou supposés.

Le sujet est entièrement neuf. Le récit est fondé sur toutes pièces inédites, et la manière dont l'auteur l'a présenté lui donne une valeur spéciale. Rien de plus froid, de plus dénué de passion que cet inventaire des actes d'une commission établie dans les vues les plus révolutionnaires. Les noms des membres du tribunal, leurs actes, la jurisprudence qu'ils suivaient, les condamnations et les acquittements qu'ils prononcèrent, même les procès-verbaux des exécutions qui furent la conséquence de leurs arrêts, tout est indiqué, développé, mais sans phrases et sans considérations destinées à influer sur l'opinion du lecteur.

Nous ne résumons pas ici ce travail. Nous énumérerons seulement d'après M. S. les sentences rendues par la commission. On verra qu'elle n'a pas toujours condamné, et que même elle a fait preuve d'une assez grande modération. Dans les six mois de son existence (9 nov. 1793-12 mai 1794), elle s'est occupé de 143 affaires qui se partagent ainsi : 37 condamnations à mort, 19 condamnations à d'autres peines, 74 acquittements purs et simples, 6 dont on ne connaît pas la solution, et enfin 2 qui n'étaient pas terminées lorsque la commission, par suite de la loi du 19 floréal an II, interrompit ses travaux.

En face de ce rôle assez modéré des juges, il faut signaler les dénonciateurs, parmi lesquels figurent un certain nombre de curés assermentés (pp. 75, 88, 101), et les pourvoyeurs de la guillotine, dont l'un, Frain, agent national près le district d'Avranches, en signalant aux poursuites un nommé Chabert, s'écrie : « Un aussi mauvais sujet ne doit pas souiller plus longtemps le sol de la République... dans peu la commission militaire de Granville en fera raison » (pp. 160-161).

Signalons en finissant les fac-simile du sceau de la commission et des signatures des principaux personnages cités.

Nous n'avons qu'une observation à faire à l'auteur : son style est un peu embarrassé : les travaux importants qu'il annonce gagneront à être écrits d'une manière plus nette et plus vive.

C. Trochon.

VARIÉTÉS.

« Philippus de Aubingni » et son origine.

(3e et dernière note).

Sur le « Philippus de Aubingni » enterré à Jérusalem, qui a déjà fait l'objet de deux notes dans le présent volume de la *Revue Critique* (p. 173

et 206), on trouve des détails circonstanciés dans l'ouvrage de Dugdale, *The baronage of England* (London, 1675, in-folio), tome I, p. 115-116. Je dois l'indication de ce passage à M. Mac Culloch, lieutenant bailli de l'île de Guernesey.

J'avais appelé ce personnage *Philippe d'Aubigny* : Dugdale écrit *Albini*. Le même auteur donne la liste des ancêtres de Philippe depuis la fin du onzième siècle. Un d'eux a porté le surnom de *Brito*, Breton. Cela confirme les conjectures du correspondant anonyme de M. Clermont-Ganneau (ci-dessus, p. 206) sur l'origine bretonne de cette famille.

Si la famille est bretonne, c'est en Bretagne qu'il faut chercher le lieu qui lui a donné son nom. Il n'y a pas en Bretagne de lieu du nom d'Aubigny ; mais on y trouve Aubigné (Ille-et-Vilaine). Peut-être donc conviendrait-il de substituer ce nom à celui d'Aubigny, pour le personnage qui nous occupe, et de ne plus appeler celui-ci autrement que *Philippe d'Aubigné*.

Julien HAVET.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 8 décembre 1876.

L'académie se forme en comité secret pour entendre la lecture du rapport de la commission qui a été chargée de proposer des candidats pour les deux places d'associé étranger laissées vacantes par la mort de MM. Pertz et Ritschl. A la reprise de la séance publique, il est procédé au scrutin pour pourvoir à ces deux places. Les candidats proposés par la commission, pour la première place, étaient MM. Cobet, Dozy et Conestabile, pour la seconde place, MM. Madvig, Westergaard et Birch. Sont élus MM. Cobet et Madvig.

Il est procédé à la constatation des vacances qui se sont produites depuis l'année dernière parmi les correspondants de l'académie. Ces vacances sont au nombre de six, par suite de la mort de MM. de Coussemaker, Mortreuil, correspondants français, Lane et Diez, correspondants étrangers, et de l'élection de M. Germain, correspondant français, en qualité de membre libre, et de M. Gorresio, correspondant étranger, en qualité d'associé étranger de l'académie. Deux autres places de correspondant étranger vont aussi devenir vacantes par l'élection qui vient d'être faite de MM. Cobet et Madvig en qualité d'associés étrangers. L'académie forme en conséquence deux commissions chargées de lui proposer des candidats, la première, pour cinq places de correspondant étranger, la seconde pour trois places de correspondant français. Sont élus membres de la première commission MM. Ad. Regnier, de Longpérier, Maury et Renan, de la seconde MM. Delisle, Léon Renier, Thurot et de Rozière.

M. Ravaisson présente à l'académie le moulage d'une inscription cypriote

qui vient d'être découverte par M. Héron de Villefosse, au musée du Louvre, sur le rebord du grand vase connu sous le nom de vase d'Amathonte.

M. François Lenormant termine la communication commencée par lui à la dernière séance, au sujet d'une coupe trouvée récemment à Palestrina (Préneste), sur laquelle on lit une courte inscription phénicienne. Il donne quelques nouveaux détails sur les autres objets qui ont été trouvés avec cette coupe ; tous présentent comme elle tous les caractères du travail phénicien.

M. Renan, qui a examiné depuis la dernière séance la photographie de la coupe en question, dit que c'est la première fois qu'une inscription phénicienne est trouvée en Italie. Aussi la nouveauté du fait peut-elle à bon droit exciter l'étonnement, et même faire naître à première vue quelques soupçons sur l'authenticité de l'inscription. Toutefois c'est là un sentiment auquel, selon M. Renan, il n'est pas permis de s'arrêter ; pour sa part, après un examen minutieux de cette inscription, il la reconnaît pour authentique.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — *par M. Garcin de Tassy* : Ch. Schefer, Histoire de l'Asie centrale de Mir Abdoul Kerim de Boukhara, texte et traduction ; H. H. Howorth, History of the Mongols, vol. I ; — *par M. Maury* : A. Himly, Histoire de la formation territoriale des états de l'Europe centrale, 2 vol. ; — *par M. Pavet de Courteille* : Moïse Schwab, Bibliographie de la Perse ; — *par M. de Saulcy* : Henri Houssaye, Le premier siége de Paris, an 52 avant l'ère chrétienne ; — *par M. Derenbourg* : Neubauer, Report on hebrew-arabic manuscripts at St-Petersburg ; — *par M. de Wailly* : Tamizey de Larroque, Lettres inédites d'Auguste Dadine d'Auteserre ; — *par M. Wallon* : Ch. Jourdain, Le collége du cardinal Lemoine.

Ouvrages déposés : — Peigné-Delacourt, J. César, ses itinéraires en Belgique d'après les chemins anciens et les monuments ; Id., Technologie archéologique ; Id., Histoire de l'abbaye de Notre-Dame d'Ourscamp ; — Ragon, Recherches du *Fines* indiqué par plusieurs bornes milliaires comme la limite entre les *Pictones* et les *Santones* sur la voie romaine de Saintes à Poitiers (tirage à part).

Julien Havet.

RÉCLAMATION.

Dans son numéro du 21 octobre dernier, l'*Academy* a publié un article, signé Andrieu, sur le dictionnaire guernesiais de M. Métivier, article où est signalé l'usage qu'a fait de ce dictionnaire M. Victor Hugo pour son roman de Quatre-vingt-treize. Rappelons que c'est M. L. Havet, le premier, qui a révélé ces emprunts dans la *Revue Critique* de 1874, t. I, p. 218.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 52. — **23 Décembre** — **1876**

---

253. — Max Müller. — **Chips from a german workshop,** IV. London, Longmans, Green and Co. 1875.

Le quatrième volume des *Chips* ne le cède aux précédents, ni pour l'intérêt des sujets traités, ni pour l'éclat de l'exposition ; l'on y retrouve, comme toujours, cette union intime de la science et de l'art qui est le caractère propre de l'œuvre de M. M.-Müller.

I. *De l'importance de la philologie comparée comme branche des études classiques*, leçon faite à l'inauguration de la première chaire de philologie comparée fondée en Angleterre (1868). — M. M. fait l'historique de la grammaire comparée et montre par des exemples comment elle renouvelle la philologie proprement dite, comment elle peut seule faire comprendre l'organisme des langues classiques et en expliquer les irrégularités apparentes. — Suivent trois appendices.

A. Sur la dentale finale du thème pronominal *tad* : ce thème se présente en sanscrit sous la forme *tat* : est-ce la forme primitive ou le *t* final est-il amené par les lois de l'euphonie sanscrite ? Bopp, sans poser la question, la résolvait dans le premier sens et faisait de *tat* un redoublement du thème *ta* : le gothique *tha-ta*, le latin *istud* et le dérivé secondaire sanscrit *tad-îya* résolvent la question dans le second sens (Cf. Bréal dans le t. I des *Mémoires de la Société de linguistique*, Le thème pronominal *da*).

B. Les thèmes féminins en *â* prennent-ils un *s* au nominatif singulier ? — Le védique *gnâ agnis* ne suffit pas pour l'établir, car rien ne prouve que *gnâ* soit pour *gnâs* [1].

C. Formes grammaticales répondant en sanscrit aux infinitifs grecs et latins. — La revue de ces formes prouve que l'infinitif n'est qu'un ancien cas de substantif : ἴδμεναι = *vid-manê* ; c'est le datif d'un thème ἴδ-μεν ; δοῦναι (* δο-Fεναι) = dâvanê (* da-vanê) : vivere = gîvasê ; c'est le datif d'un thème

---

1. M. Havet a repris en main la défense des nominatifs féminins en *â*- (Mémoires de la Société de linguistique de Paris II, 27) : il invoque les féminins sanscrits en *î-s*, dérivant de thèmes primitivement en *yâ*, et leur accord avec les féminins latins en *iê-s*. — L'on peut douter que dans *gnâspati*, *gnâs* soit une contraction de *gnâyâs* (p. 48 note) : l'existence du génitif en *âs* pour les thèmes en *â* semble établie par les génitifs sanscrits en *yâs* de thèmes en *î*, anciennement *yâ* ; *gnâs*pati se place donc près de pater*familiâs*.

vivos etc.; les infinitifs en σθαι trouvent leur type dans le védique vayôdhai = * *vayas-dhai*. Par là s'expliquent le *que* retranché du latin, le *to* du verbe anglais et l'infinitif en *ite* du Bengali, l'infinitif n'étant qu'un substantif fléchi employé comme régime indirect.

II. La stratification du langage [1]. — Les langues se classent en *isolantes*, *agglutinantes* et *flexionnelles* : toute langue flexionnelle a commencé par être agglutinante et toute langue agglutinante par être isolante. Ces trois procédés s'engendrent l'un l'autre dans l'ordre énoncé, sans d'ailleurs s'exclure absolument, et le langage, à mesure qu'il a conquis un procédé nouveau, sait encore user de celui ou de ceux qui ont précédé. M. M. accentue cette réserve dans son analyse du traité de M. Curtius sur la chronologie des langues indo-européennes : « aucune des forces en action dans la formation du langage ne s'arrête subitement devant une autre, elles continuent toutes d'agir, seulement sur une échelle plus ou moins grande. La flexion ne met point fin tout d'un coup à la combinaison, ni celle-ci à la juxtaposition. » Cette classification, certainement commode et utile, dans l'état présent de la science, n'est-elle pas cependant sans danger ? En invitant à voir sous toute flexion un ancien mot vivant, un mot *plein* devenu *vide*, en habituant à chercher sous chaque flexion l'expression adéquate du sens qu'elle a aujourd'hui, elle conduit à cette étrange phonétique préarienne dont l'essai de M. Curtius présente tant d'exemples et contre laquelle M. M. se récrie avec tant de raison, et fait courir des dangers sérieux et à la phonétique et à la psychologie du langage.

III. Migration des Fables [2]. — Nous suivons ici Perrette et son pot au lait de la Seine aux bords de Gange : le voyage est long, mais instructif, et c'est une des plus élégantes conquêtes de la science moderne, que d'avoir pu suivre à la piste tous ces personnages qui, créés il y a deux mille ans, par les disciples de Buddha, pour édifier les fidèles, ont pris le bâton du pèlerin, et s'en sont allés amuser tant de générations d'enfants, dans tant de pays, en tant de langues, sous tant de déguisements [3].

M. M. suit les différents intermédiaires par lesquels les récits du Pancatantra sont venus jusqu'à nous et termine par l'histoire de Barlaam et de Josaphat, ce mystère chrétien du moyen-âge qui n'est autre que la glorification du Buddha, un drame taillé dans le *Lalita-vistara* [4]. C'est un père de l'église du 8e siècle, un saint, Jean de Damas, qui frappé du caractère édifiant de la légende de Buddha, la christianisa à l'usage des fidèles ; le Bodhisattva, dans cette nouvelle existence, fut un professeur de moralités, de *sîla*, aussi

1. Traduit par M. Havet, premier fascicule de la bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes.

2. Traduit par M. Perrot dans les *Essais de mythologie comparée* (1873).

3. Cette science nouvelle a été fondée par Sacy et Loiseleur-Deslongchamps ; elle a été portée à sa perfection par M. Benfey.

4. L'identité des deux légendes a été signalée pour la première fois par M. Laboulaye.

onctueux et aussi pénétrant que dans ses existences antérieures ; il n'avait dans celles-là converti que des brahmanes, dans celle-ci il convertit des papes, et par une incarnation nouvelle que les *Gâtakas* n'ont pas prévue, Buddha-Josaphat devint l'un des saints de l'Église romaine. Devant ce magnifique et inconscient hommage rendu par l'église à la grandeur morale du Buddhisme, l'on ne peut que répéter avec M. M. : « Si Buddha a vécu la vie qui est décrite dans les livres bouddhistes, peu de saints ont plus de droits à ce titre, et nul, dans l'église grecque ni dans l'église romaine, ne doit rougir d'avoir rendu à la mémoire de Buddha l'honneur destiné à St Josaphat, le prince, l'hermite et le saint. L'histoire, ici comme ailleurs, est plus étrange que la fable, et un bon génie, que les hommes appellent le Hasard, a, ici comme ailleurs, corrigé l'ingratitude et l'injustice du monde. »

Un appendice contient le récit de la découverte par MM. Benfey et Socin, de la traduction syriaque de Calila et Dimna, faite sur l'original sanscrit, aujourd'hui perdu, dont le Pancatantra n'est qu'un remaniement.

IV. *Les résultats de la science du langage.* — Nous nous étendrons peu sur cette leçon d'inauguration faite « à l'Université impériale de Strassburg » (23 mai 1872) ; elle intéresse plus l'historien que le linguiste. La France n'y est pas très bien traitée, mais elle se consolera avec un sourire en y lisant que l'Allemagne doit rester grande par ce qui l'a rendue telle, à savoir : « simplicité de mœurs, contentement, travail, honnêteté, idéal élevé, mépris du luxe, du faste, de la vaine gloire. »

Il y a peut-être plus de justesse dans les observations de M. M. quand il défend Θεός contre la racine θες de M. Curtius (note A) ; pourtant nous ne sommes pas convaincu de l'équation θεός = δεFος. L'explication de M. Ascoli, θεός = διFός, est encore jusqu'à présent la plus satisfaisante, quoi qu'elle n'emporte pas la conviction. — Dans la note B, M. M. rapproche pour l'accent le vocatif védique *Dyaùs* du vocatif grec Ζεῦ : mais y a-t-il là autre chose qu'une coïncidence accidentelle ? le circonflexe est appelé des deux parts par des lois spéciales et indépendantes ; dans *dyaùs* pour *di-aus*, par la fusion des deux syllabes, dans Ζεῦ par la loi ordinaire des thèmes en ευς (Ἡρακλεῦ de Ἡρακλεύς). — La note C contient une liste de mots zends qui n'existent pas en sanscrit et qui trouvent néanmoins des équivalents dans les langues d'Europe : cette liste contient nombre de rapprochements nouveaux et ingénieux ; citons : *peretu* = *portus* ; *paithya* = *-pte* ; quelques-uns sont plus douteux, par ex. : *thrâfah* = τρέφος, *rap* = *repere* ; il faut retrancher de la liste *mîjda* qui a son équivalent dans le sanscrit *mîdha* (Benfey) et *garah* « révérence » qui n'existe jusqu'à présent que dans le dictionnaire de M. Justi : on peut y ajouter en revanche *ravah* (* ravas) « libre espace » qui est le latin *rus* ; le perse des Achéménides fournirait encore la racine *raç* « venir » qui donne à point l'explication du latin *recens* (*rec-ens a victoria* = qui vient de la victoire ; Rhodo *recentes* Romam *venerunt*, dit Cicéron).

V. *Lecture sur les Missions*, faite dans la nef de l'abbaye de Westminster. M. M. divise les religions en deux classes, selon qu'elles sont, ou non, animées

de l'esprit de prosélytisme : les premières doivent périr par le fait même de leur inertie ; l'empire appartiendra aux autres, puisqu'elles conquièrent. A la première classe appartiennent le Judaïsme, le Parsisme, le Brahmanisme ; à la seconde l'Islamisme, le Buddhisme, le Christianisme. La guerre n'est donc qu'entre ces trois dernières et, pour s'en tenir au champ de bataille de l'Inde anglaise, entre l'Islamisme et le Christianisme. Pour triompher, le Christianisme doit devenir « la religion de l'humanité, assez large pour abriter toutes les couleurs et toutes les variétés de caractère et de race. » « Je crois, écrivait l'évêque Patteson, que dans nos Missions nous cherchons beaucoup trop à faire des chrétiens *anglais* ; c'est mal s'y prendre avec le payen que de charger notre mission d'exigences qui ne soient pas nécessaires. Il en est peu qui sachent se mettre dans la situation d'esprit des orientaux : nous cherchons, autant que je puis voir, à dénationaliser ces races, tandis que nous devrions changer aussi peu que possible et seulement ce qui est clairement incompatible avec la forme la plus simple du christianisme. » Il y a une foi qui éclate joyeusement en paroles, il y en a une autre qui trouve difficilement à s'exprimer : la première est comme la fortune qui nous vient par héritage, l'autre est comme le pain quotidien que chacun de nous doit gagner à la sueur de son front. Nous ne pouvons attendre la première de nouveaux convertis : nous ne devons ni l'attendre ni l'exiger, de peur qu'elle ne conduise à l'hypocrisie ou à la superstition. Croire à des miracles, répéter des formules, ne demande pas grand effort chez des néophytes, élevés à croire aux Purâ*n*as des Brahmanes ou aux Gâtakas des Buddhistes. Ils trouvent beaucoup plus facile d'accepter une légende que d'aimer Dieu, de répéter un *credo* que de pardonner à leurs ennemis. En cela ils sont exactement comme nous-mêmes... Il nous faut moins de *credo*, mais plus de foi ; moins de cérémonies et plus d'œuvres ; moins de solennité, mais plus d'honnêteté au cœur, moins de doctrine et plus d'amour. — Ces nobles et larges doctrines, développées par un laïque dans l'église de Westminster, sous le patronage du doyen, M. Stanley, et à la suite d'un sermon prêché par lui sur le but et les moyens des missions chrétiennes, effarouchèrent une partie du public anglican : il y eut des protestations contre la violation du lieu saint, contre les doctrines hérétiques qui y avaient été prêchées ; M. M. fut même menacé de poursuites et un éminent légiste prit la peine de lui apprendre par la voie du *Times* de combien de mois de prison au juste il était passible. Mais *all's well that ends well* et de tout ce bruit il ne resta qu'une intéressante polémique avec le *Fortnightly Review* où M. Lyall trouvait que M. M. se débarrassait bien lestement du Brahmanisme et qu'une religion qui compte 111,000,000 d'adhérents et qui aujourd'hui encore se recrute sans cesse parmi les populations dravidiennes, n'est pas une religion morte.

M. M. répondit dans quelques pages sur *la Vitalité du Brahmanisme* (p. 10 sq.) : « ce que je voulais dire, c'est que le culte populaire de Çiva et de Vish*n*u appartient à la même couche intellectuelle que celui de Jupiter et

d'Apollon, que c'est un anachronisme dans le dix-neuvième siècle (Européen ou Indien ?) et que pour notre objet, qui est de conjecturer l'issue des luttes religieuses de l'avenir, il peut être mis de côté. Il peut absorber les Sonthals, les Gonds, les Bhils et autres races demi-sauvages ; mais pour emporter une des positions fortes du Buddhisme, de l'Islamisme et du Christianisme, le Brahmanisme est impuissant et mort. Dans les luttes entre lui et l'Islamisme, c'est lui qui cède à la lumière plus pure de l'Islam, et non l'Islam qui lui cède » (p. 323). Au sein même du Brahmanisme, un mouvement déiste s'est produit sous l'influence de l'Islamisme. Ce mouvement, commencé au douzième siècle avec *Râmânuga*, s'accentue au quinzième avec *Kabîr* qui rompt avec la mythologie populaire, avec le cérémonial du rituel et prêche une morale spiritualiste et monothéiste aux Hindous et aux Musulmans indistinctement. A ces doctrines se rattache la religion Sikh, fondée par Nânak. De nos jours, Ram Mohun Roy retrouve le spiritualisme dans les Védas et fonde le *Brahma-Samaj* qu'un schisme vient de diviser en deux partis ; l'un, intransigeant, dirigé par Keshub Chunder Sen [1], rompt absolument avec les traditions nationales et fait sa Bible d'emprunts aux Bibles de toutes les religions : l'autre, opportuniste, « le vieux parti » (âdi Brahma samaj) déclare dans des manifestes empreints d'un suprême bon sens, « que la réforme doit être graduelle, le progrès graduel étant la loi universelle de la nature » ; il ne rompt point sans mesure avec les traditions religieuses de l'Inde ; « le *Brahmanisme* est une religion universelle, mais il est impossible de lui communiquer une forme universelle : il doit revêtir dans chaque contrée particulière une forme particulière : c'est pourquoi l'Adi Samaj a adopté une forme Hindoue pour propager le théisme parmi les Hindous ». — Ainsi se forme, en dehors du christianisme, une sorte de christianisme indigène et national : mais quelles sont les chances d'avenir de cette religion nouvelle ? Peut-elle attirer à elle autre chose qu'une élite ? C'est à l'avenir à répondre.

VII. Discours d'ouverture du congrès international des Orientalistes (Londres, 14 sept. 1874). — Tableau brillant des conquêtes de la science orientale, de ses espérances et de ses bienfaits. L'un de ces bienfaits qui montre quelle puissance active la science, si théorique qu'elle soit, peut exercer dans la pratique, de la façon la plus imprévue, c'est d'avoir rendu à l'Inde le sentiment de sa nationalité et de lui avoir rendu le respect de ses conquérants : « Quand la domination passa des Mongols aux Anglais, écrivait, il y a deux ans, un journal indien de Calcutta, nous n'étions guère pour les Anglais au-dessus du nègre. Large était l'abîme entre les vainqueurs et les vaincus. La découverte du sanscrit changea tout ; de nègres nous devenions frères. Ce n'est que quand le labeur des savants eut porté au jour les trésors de notre antiquité, que les Européens reconnurent combien près d'eux

---

1. Orateur d'une admirable éloquence : voir les extraits (p. 287) : la chaire chrétienne a rarement retenti d'accents plus chrétiens.

nous étions dans presque toutes les choses qui sont les intérêts les plus chers de leur vie. C'est à l'étude des racines et des flexions du sanscrit que nous devons notre salut national. » (p. 372).

VIII. *Vie de Colebrooke*, d'après la biographie publiée par son fils dans la nouvelle édition des Miscellaneous Essays. De nombreux extraits de sa correspondance donnent une idée exacte de ce que fut ce puissant ouvrier de la première heure, qui posséda l'Inde entière et qui fraya la voie dans toutes les directions, grammaire, philosophie, droit, littérature.

Les deux derniers chapitres (*Réponse à M. Darwin ; Défense personnelle*) sont consacrés à une polémique contre M. Whitney. Nous n'avons pas à entrer dans les détails de cette querelle ni à prendre parti entre les deux éminents adversaires. *Non nostrum inter vos...*

JAMES DARMESTETER.

---

254. — **Æschyli Persæ.** Recensuit Johannes OBERDICK, Phil. dr. Berlin, F. Vahlen, 1876. XII et 62 p. in-8°.

M. Oberdick s'est déjà fait avantageusement connaître aux amis d'Eschyle par des études (*Beitræge*) sur ce poète et par une édition des *Suppliantes*. Il donne dans le présent volume le texte des *Perses*, accompagné de notes très-succinctes, exclusivement critiques, et précédé d'une préface substantielle. Dans cette dernière, il s'agit surtout de la trilogie dont les *Perses* faisaient partie. On sait qu'ils étaient suivis du *Glaucos* ; et le héros de cette tragédie n'était pas, comme Welcker l'avait pensé, le dieu marin de ce nom (il faut ranger le Γλαῦκος πόντιος parmi les drames satyriques), mais ce Glaucos de Potnie qui nourrissait ses cavales de chair humaine et qui fut dévoré par elles aux jeux funèbres de Pélias. Quel rapport peut-il y avoir entre la fable de ce héros et la guerre des Perses ? Aux jeux de l'Isthme, si les chevaux s'emportaient dans l'Hippodrome, on disait que Glaucos les avait effrayés, on le considérait comme un δαίμων ταράξιππος (Pausanias VI, 20, 9). D'un autre côté, il y eut quelques jours avant la bataille de Platées un combat de cavalerie, dans lequel le chef des cavaliers Perses, Masistios, jeté à bas de son cheval blessé, fut tué par les Athéniens (Hérodote IX, 22). M. Westphal a eu l'idée de rapprocher ces deux données, et cette idée, très malheureuse suivant moi, a séduit M. Oberdick. Admettons l'intervention de Glaucos dans la chute du cavalier perse, prétend-on sérieusement que ce héros sauvage, ce démon malfaisant, malencontreusement transformé en génie tutélaire de la Grèce, ait paru dans la tragédie historique qu'on imagine, et qu'il en ait été un acteur assez important pour donner son nom à la pièce ? Quels en pouvaient être les autres acteurs ? Des Grecs ? cela est inadmissible. Mardonios et ses Perses ? dans ce cas, l'action se serait bornée à l'engagement de cavalerie, et il aurait fallu prédire une seconde fois la bataille de Platées. Enfin, ce n'était pas la peine de déranger l'ombre de Darios, afin de faire entrer cette victoire dans le cadre

des *Perses*, si elle devait être le sujet d'une troisième tragédie. Les prédictions réalisées par la suite dans d'autres trilogies n'offriraient qu'une analogie trompeuse. On dit que les fragments conservés se prêtent à la description d'une bataille; ils se prêtent encore mieux à celle des jeux de Pélias, seul sujet qui convienne réellement au titre de *Glaucos de Potnie*. Il n'y avait point de lien entre la tragédie des *Perses* et les deux autres tragédies jouées avec elle sur le théâtre d'Athènes : il faut se résigner à admettre ce fait. — Je ne partage pas non plus une autre opinion de M. Oberdick. Il considère nos *Perses* comme une seconde édition faite pour le théâtre de Syracuse, et il veut que deux mots attribués par des grammairiens grecs à cette tragédie et qui ne se trouvent pas dans notre texte soient tirés de la première édition. Mais les savants d'Alexandrie ne connaissaient que notre texte, et ils n'ont pu citer des fragments d'une édition dont ils ne parlent que par hypothèse. Il doit y avoir quelque erreur dans ces deux citations.

Pour ce qui est du texte, une petite nouveauté frappe les yeux tout d'abord. Deux grands morceaux lyriques (v. 548 sqq. et v. 633 sqq.) sont répartis entre les demi-chœurs d'après les vues de Westphal. Ces divisions ne sont peut-être pas tout à fait sûres, mais elles sont fort probables. Il va sans dire que les leçons du *Laurentianus* servent la plupart du temps de point de départ à la constitution du texte; cependant l'éditeur ne pense évidemment pas que ce manuscrit soit l'archétype de tous les autres, et il a raison. Vraie pour les *Suppliantes* et les *Choéphores*, peut-être aussi pour les *Euménides*, la thèse de Dindorf ne peut s'appliquer sans violence aux trois premières pièces du recueil. Mais il y a une autorité souvent supérieure à celle de tous les manuscrits, y compris le *Laurentianus* : c'est le témoignage des scholies. Seulement, il faut savoir interroger ces témoins, et cela n'est pas toujours facile. M. Oberdick a tiré des scholies quelques bonnes corrections qui avaient échappé aux éditeurs. V. 136 : ἀνδρῶν πόθῳ, pour πόθῳ, mot qui revient au vers suivant. — V. 879 : δυσδαίμον' ἀν' ἀκτάν, pour δυσδαίμονά τ' ἀκτάν. — V. 1018 : τᾶς ὅλας στολᾶς, pour ἐμᾶς. Je suis particulièrement charmé de cette dernière correction, qui se trouve en toutes lettres dans le scholiaste. C'est qu'elle ne laisse plus de place à l'explication erronée d'après laquelle ces mots se rapporteraient aux vêtements de Xerxès. Il les avait déchirés ; mais Atossa lui en a donné d'autres, et il ne paraît pas sur la scène comme ces héros d'Euripide dont Aristophane s'est tant moqué.

Un peu plus haut, M. O. n'a pas assez respecté la leçon des manuscrits Il écrit le vers 1014 : Πῶς δ'οὔ; στρατὸν μὲν τοσοῦτον φθίσας πέπληγμαι. Le participe φθίσας a été tiré par Heimsœht de la scholie κόπτομαι, θρηνῶ ὀλέσας, τοσοῦτον στρατόν. Mais quelle apparence que φθίσας ait été changé en τάλας, mot qu'on lit dans les manuscrits ? J'ajoute que l'explication de πέπληγμαι par κόπτομαι, θρηνῶ est inadmissible : le sens de ce verbe est déterminé par les vers qui précèdent. Enfin la question Πῶς δ'οὔ; est insipide, et le vers doit commencer par une brève. Il faut probablement écrire :

Τί δ'οὐ στρατοῦ μὲν τοσούτου σφαλεὶς πέπληγμαι;

Le vers suivant est plus difficile à restituer. Cependant j'ose proposer :

Τί δ' οὐχ ὄλωλεν μέγ' ἄγαλμα Περσᾶν;

Après les soldats, les chefs. Manuscrits : μεγάλατε ou μεγάλα τά. On écrit généralement ὄλωλεν μεγάλως τὰ Περσᾶν, ce qui est très mauvais. On peut dire μεγάλως προσέπταισε, mais non μεγάλως ὄλωλεν. Eschyle se sera souvenu de la locution homérique μέγα κῦδος Ἀχαιῶν.

Ailleurs M. Ob. s'est laissé complètement fourvoyer par les scholies. Voici comment il donne v. 616 sq. : Τῆς τ' αἰὲν ἐν φύλλοισι θαλλούσης χεροῖν | ξανθῆς ἐλαίας καρπὸς εὐώδης πάρα. Un scholiaste amplifie πάρα par πάρεστι γοῦν ταῖς ἐμαῖς χερσί. Ce n'est pas une raison pour insérer le mot χεροῖν entre θαλλούσης et ἐλαίας, quand les manuscrits portent βίον. — V. 734, le nouveau texte donne : φυγάδα δὲ Ξέρξην ἔρημον φασὶν οὐ πολλῶν μέτα. C'est changer arbitrairement la leçon μονάδα, sous prétexte qu'au vers suivant la marge du *Laurentianus* porte la variante φυγεῖν pour μολεῖν. L'espèce de contradiction entre μονάδα et οὐ πολλῶν μέτα ne me choque pas. On voit la même hyperbole dans Démosthène, *Cour.* § 102 : Ἀτελεῖς ἀπὸ μικρῶν ἀναλωμάτων.

Vers 428 : Ἕως κελαινῆς νυκτὸς ἅρμ' (pour ὄμμ') ἀφείλετο. Cette belle conjecture s'appuie d'un côté sur la scholie ἕως ἡ νὺξ ἐπειγομένη ἔπαυσεν αὐτοὺς τῆς μάχης, de l'autre sur Choéph. 660 : Νυκτὸς ἅρμ' ἐπείγεται σκοτεινόν. Néanmoins, il me reste un scrupule. On lit dans Euripide, *Iph. Taur*, 110 : Ὅταν δὲ νυκτὸς ὄμμα λυγαίας μόλῃ, et là non plus on ne peut prendre νυκτὸς ὄμμα pour une périphrase de la lune. Faudra-t-il donc corriger les deux passages ou s'efforcer de les interpréter ? Je crois toujours qu'il n'est pas impossible d'expliquer ὄμμα.

J'arrive maintenant aux corrections pour lesquelles les scholies n'offraient point de secours. Il y en a de remarquables. V. 208 : Κίρκον εἰσορῶ δρόμῳ | περκνῷ τ' (pour πτεροῖς) ἐφορμαίνοντα καὶ χηλαῖς κάρα | τίλλοντα. — V. 565 : Τυτθὰ δ' ἐκφυγεῖν ἄνακτ' ἀσπαλῶς (pour αὐτὸν ὡς) ἀκούομεν. — V. 686 : Ἐγγὺς ἑστῶτες στένους (p. τάφου). — V. 815 : Κοὐδέπω κακῶν | κρηπὶς ὕπεστιν, ἀλλ' ἔτ' ἐξαδρύνεται (pour ἐκπαιδεύεται). — Mais συμβοάσω (v. 636), διέφθωμεν ἀνάρσια (v. 676), πάνυ πάμφορτος (926) sont, suivant moi, des conjectures malheureuses.

Au v. 163, M. Ob. écrit avec Heimsœth : μὴ μέγας δαίμων κονίσας οὖδας ἀντρέψῃ ποδὶ | ὄλβον, ὃν Δαρεῖος ἦρεν. J'en avait fait autant dans mon édition. Aujourd'hui je crois que μέγας στόλος donnerait un sens satisfaisant et serait plus près de la leçon des manuscrits μέγας πλοῦτος.

Je m'étendrai un peu plus longuement sur un passage gravement altéré de la *parodos*. M. Oberdick écrit (v. 114 sqq.) :

Ταῦτά μοι μελαγχίτων φρὴν ἀμύσσεται φόβῳ,
ὀᾶ, Περσικοῦ στρατεύματος·
τοῦδε μὴ μόρον (pour πόλις) πύθη-
ται κένανδρον μέγ' ἄστυ Σουσίδος.

Pourquoi μόρον ? A tout égard, πάθος eût été préférable. Mais le poète n'a

écrit ni l'un ni l'autre. Lisons les vers suivants, le commencement de l'antistrophe.

> καὶ τὸ Κισσίων πόλισμ'
> ἀντίδουπον ἔσσεται,
> ὀᾶ, τοῦτ' ἔπος γυναικοπλη-
> θὴς ὅμιλος ἀπύων.

N'est-il pas évident que les lamentations des Cissiennes feront écho à celles des femmes de Suse, et que dans la strophe aussi le chœur ne pousse pas le cri ὀᾶ en son propre nom, mais qu'il craint que ce cri ne retentisse bientôt dans les murs de la capitale ? Voilà ce que le sens exige, et toute correction qui ne répondra pas à cette exigence est condamnée d'avance. Je l'avais compris depuis longtemps, mais une scholie m'avait fait croire à tort que στρατεύματος avait pris la place de στενάγματος : une fois engagé dans une fausse route, on s'égare de plus en plus. Revenu de mon erreur, je crois enfin avoir trouvé le bon chemin, et j'écris :

> ὀᾶ ὀᾶ Περσικοῦ στρατεύματος,
> τοῦδε μὴ στένους πύθη-
> ται κένανδρον μέγ' ἄστυ Σουσίδος.

Henri WEIL.

---

55. — Theodor DOEHNER, **Satura critica.** Plauen 1875, 8°, 56 pages.

M. Doehner a l'esprit nourri de la lecture des *Variae lectiones* et de la Mnémosyne. Il y a lieu de l'en féliciter. Cherchant à imiter de son mieux la manière de M. Cobet, il lui emprunte, sans rien dire, des tours de phrase, des transitions, des citations d'auteur et même une phrase humoristique sur la bêtise des pauvres copistes de jadis. Tout irait fort bien, s'il eût dérobé au maître sa légèreté de touche, l'élégance de son style latin et surtout l'art de faire beaucoup de conjectures évidentes. M. D. s'est occupé de cent-un passages, qui se répartissent comme suit entre divers auteurs appartenant à la décadence de la langue grecque : Diodore de Sicile, 14 textes, — Denys d'Halicarnasse, *Archéolog. rom.*, 3, — St Jean Chrysostome, *Homélies*, 9, — Lucien, 2, — Philostrate, 2, — Plutarque, *Vies* et *Morales*, 38, — Procope 1, — Thémistios, *Discours*, 32. Ajoutons une cent-deuxième conjecture, douteuse, sur Platon, *Lois*, IV, p. 719 D. Dans le nombre il y a des restitutions plausibles. Nous citerons, à titre d'échantillons, quelques-unes de celles qui nous ont le plus intéressé : Plutarque, *Solon*, 21, τὸ κωκύειν ἰάλεμον ἐν ταφαῖς ἑτέρων ἀφεῖλεν (vulg. τὸ κωκύειν ἄλλον) ; *Caton*, 41, καὶ πρῶτος μὲν ὁ προφαίνων ὑπασπιστὴς (vulg. ὁ προφαίνων ἐπιστὰς) τῷ Δομιτίῳ πληγεὶς καὶ πεσὼν ἀπέθανε ; *Dèmètrios*, 5, τὰς πόλεις ἁρπάζειν (vulg. ἀπάγειν) καὶ βιάζεσθαι ; — Thémistios, p. 201, l. 20, εἰ δέ τῳ ἢ κῦδος (vulg. σκῦτος) παρῆν ἢ δύναμις πατέρων ἢ συγγενῶν. Beaucoup d'autres essais de correction paraissent manqués. Il n'y a pas de reproche à en faire à M. D.; car, après tout, il n'y a que ceux qui ne font point de conjectures, pour n'en jamais publier de mauvaises. En gé-

néral, les textes étudiés par M. D. avaient déjà été signalés comme altérés, soit par Dübner, soit par MM. Madvig (dans ses *Adversaria critica*) et Cobet (*Variae lectiones*, *Novae lectiones*, Mnémosyne).

Beaucoup de ceux qui se livrent à la critique verbale ont pour certains procédés de corrections une prédilection plus ou moins marquée : il y a aussi des spécialités dans la philologie. On a cru remarquer que M. D. avait la sienne. Qu'on examine, en effet, la série de conjectures suivante : ἤ τινος τοιαύτης τερατουργίας < αὐτούργους >[1] (Lucien, *Pérégrinos*, 28), — τοὔργον δὲ ἐπιθέντο < τῷ λόγῳ > ὀλιγωρεῖν (Thémistios, *Discours*, p. 199 Dind.), — οὐκ οἴκοθεν πορίζόμεθα ἀριστεῖον τῆς ἀρετῆς (au lieu des trois derniers mots la vulgate donne seulement τὴν ἀρετήν — *Ibid.*, p. 49, l. 11), — τῶν τυράννων εἶναι < ἀμείνους > τοὺς βασιλέας (*Ibid.*, p. 122, l. 9), — τοῦτο < οὐδὲν > δεινὸν ἦν (*Ibid.*, p. 211, l. 20), — καὶ ὁ μὲν Φοῖνιξ ἐκεῖνος < οὐ καλῶς > ἐκαλλωπίζετο (*Ibid.*, p. 213, l. 6). La légitimité de ces restitutions repose sur l'observation que la ressemblance de deux groupes de lettres placés à quelque distance l'un de l'autre peut occasionner la chûte de l'un des deux groupes *avec quelques lettres avant et après*. Le fait n'est pas absolument sans exemple. Cependant, il faudra toujours montrer la plus grande réserve dans l'emploi de cette méthode de correction ; elle est commode, mais laisse bien trop de place à l'arbitraire. Elle ne paraît assujettie à aucune règle fixe. C'est là une spécialité dangereuse.

Ch. GRAUX.

---

256. — **Beaudouin de Courtenay** si dialectul slavo-turanic din Italia. Notita de B. P. HASDEU. Brochure in-8°, 18 p. Bucarest (nova typographia laboratilos Romanĭ). Prix : 1 fr.

Cet opuscule est un compte-rendu détaillé des ouvrages de M. Beaudouin de Courtenay sur le dialecte résian, ouvrages dont il a été question ici même (voir la *Revue* du 16 sept. n° 38). Il est extrait de la Revue Roumaine : *la Colonne de Trajan*, dont M. Hasdeu est, si nous ne nous trompons, directeur en chef. M. Hasdeu est l'auteur d'une histoire critique des Roumains et de divers travaux historiques et philologiques qui lui assurent une place estimable dans la littérature de son pays. Nous ne pouvons que le féliciter de l'intérêt qu'il attache aux productions de la philologie slave. L'analyse détaillée qu'il consacre aux publications de M. Beaudouin de Courtenay atteste des études malheureusement trop rares chez les romanistes et même chez les *roumanisants*.

La partie neuve de ce travail se trouve dans les pages (13-18) où M. H. étudie parallèlement l'influence du lexique italien sur la langue résiane et du lexique slave sur la langue roumaine. En consultant le lexique dressé par M. Beaudouin de Courtenay, il a remarqué que partout où un mot

---

1. Nous plaçons entre crochets obliques < > ce qui n'est pas donné par les manuscrits.

italien a pénétré dans le glossaire résian, le mot slave correspondant s'est introduit dans le glossaire roumain. et cela non seulement pour désigner des choses religieuses, mais pour désigner des faits nouveaux, des qualités, etc.

Sur les 102 exemples que cite M. H., nous en citerons une dizaine pris au hasard.

	Résian.	*Roumain.*
	—	—
aimable.	amabile	prieten
heureux	beiat	blajin
condamner	kondanat	osandire
digne	degn	destoinic
douleur	dolör	bola
délivrer	liberat	slobodire
heure	oro	cés
parfait	perfét	săvârsit
temps	temp	vreme
évêque	vescul	vladica

M. Hasdeu constate, non peut-être sans une pointe d'orgueil patriotique, que les italianismes chez les Résians sont beaucoup plus nombreux que les slavismes chez les Roumains. Mais tandis que les Résians ont emprunté aux Italiens des particularités de syntaxe, la syntaxe roumaine est restée vierge de toute influence slave. La conclusion qu'il tire de cette comparaison est celle-ci : Si les italianismes du résian ne résultent pas d'un mélange ethnographique entre les Slaves et les Italiens, à plus forte raison les slavismes roumains ne proviennent pas d'un mélange ethnographique avec les Slaves, mais d'un simple rapport de voisinage [1].

Louis LEGER.

---

257. — **Hans Salat,** ein Schweizeischer Chronist und Dichter aus der ersten Hælfte des XVI. Jahrhunderts. Sein Leben und Seine Schriften. Hgg. von Dr Jacob BAECHTOLD. in-8. Basel, Bahnmaier's Verlag, 1876.

Le nom de Salat ne se rencontre point dans les histoires les plus complètes de la littérature allemande, et on n'avait sur cet écrivain que quelques renseignements erronés, réunis dans le premier volume de l'*Archiv für Schweizerische Reform-Geschichte*; ses œuvres aussi n'étaient qu'en partie connues, et celles même qui avaient été publiées étaient ou devenues fort rares ou perdues dans des recueils peu accessibles; il faut remercier

---

1. Il serait curieux d'étudier l'influence du slovène et du serbe (dalmate) sur l'italien. Ce travail a été essayé dans un opuscule en langue slovène publié à Laybach en 1874 par M. Davorin Trstenjak (*Slovenski elementi venetscini*); il est malheureusement sans aucune critique. L'auteur y fait venir *traghettare* du russe tragat' courir !

M. Baechtold de nous avoir, pour la première fois, donné la biographie complète de ce poète chroniqueur avec une édition de ses principaux écrits.

Cette tâche n'était rien moins que facile ; les documents pour servir à l'histoire de Salat sont clair-semés, les manuscrits de ses œuvres inédites d'un accès difficile, et ses œuvres publiées ne l'avaient pas toujours été avec le soin nécessaire ; M. B., secondé surtout par le savant archiviste de Lucerne, M. de Liebenau, a réparé ces fautes et comblé ces lacunes ; il a fait revivre la figure étrange de cet écrivain si peu connu et nous a permis de le lire dans un texte intelligible. Grâce à lui, Salat apparaît enfin dans toute la vérité et la singularité de sa nature, avec son talent incontestable, mais aussi avec ses défauts et ses vices. Quelle existence d'ailleurs que celle de cet homme qui, de cordier, devient successivement greffier, chirurgien, maître d'école, polémiste, auteur de pièces de théâtre, mercenaire au service de la France ou de l'Autriche, tantôt honoré, tantôt proscrit, tour à tour à Lucerne, en Italie ou en Picardie, dans le Roussillon ou à Fribourg, sans trouver le repos nulle part. Né en 1498, marié dès 1518, fuyant devant la peste en 1520, bientôt veuf, puis remarié, Salat prend part, de 1522 à 1527, à six campagnes, et ne quitte la vie des camps que pour se jeter dans la polémique religieuse. Catholique ardent, il écrit contre Zwingle, qu'il persiffle dans le *Tanngrotz* et dans son *Triumphus Herculis Helvetici*, satires virulentes où il se montre l'émule de Thomas Murner, comme il est le disciple de Nicolas de Wyle dans ses œuvres en prose. Mais accablé de dettes, contractées au milieu de sa vie errante, ce zélé défenseur de l'orthodoxie ne recule pas devant un faux ; privé de sa charge, puis emprisonné et chassé il se voit abandonné des siens, et après une vaine attente, il est exilé de Fribourg comme il l'a été de Lucerne, sa patrie, jusqu'à ce qu'enfin il disparaisse sans qu'on sache ni quand, ni comment.

M. B. a très-bien retracé cette vie de lutte incessante ; écrite dans un style simple et concis, appuyée sans cesse sur les documents, la biographie qu'il a donnée de Salat ne nous fait pas seulement connaître cette nature étrange et aventureuse, elle jette un jour nouveau sur l'histoire politique et littéraire de la Suisse au XVIe siècle ; aussi on ne peut que féliciter M. B. de la manière dont il a rempli cette première partie de sa tâche. Il ne s'est pas moins bien acquitté de la seconde. Il y avait dans la publication des œuvres de Salat un double écueil à éviter : les donner telles qu'on les trouve dans les manuscrits ou dans les anciennes éditions, avec l'orthographe fantaisiste et barbare de l'époque, ou bien rajeunir ces textes pour les rendre plus accessibles au lecteur ; avec beaucoup de raison, M. B. a pris un juste milieu entre ces deux extrêmes ; il s'est borné à régulariser l'orthographe des manuscrits, à lui enlever ce qu'elle avait de trop arbitraire ; il a ainsi conservé au texte sa figure originale, tout en le rendant plus intelligible au lecteur moderne, but qu'il a achevé d'atteindre en expliquant dans des notes suffisamment nombreuses les expressions vieillies et les tournures insolites.

Aussi l'édition de M. B. me paraît-elle à cet égard digne des plus grands éloges; elle n'en mérite guère moins sous le rapport de la disposition de l'ensemble. Les écrits de Salat y sont avec beaucoup de raison donnés dans l'ordre chronologique; d'abord son *Journal*, reproduit d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, où il est, par une erreur singulière, porté au catalogue comme étant de Nicolas de Wyle, document précieux, dans sa sèche concision, pour les renseignements qu'il donne sur Salat et ses contemporains; puis viennent diverses lettres écrites de 1544 à 1551, pendant le séjour de Salat à Fribourg. Ces lettres et le journal forment la partie biographique des œuvres du chroniqueur; les écrits qui suivent en sont la partie plus particulièrement littéraire. C'est d'abord le *Tanngrotz* et les deux *Lieds de la guerre* et de *Zwingle* (1531), puis le *Triumphus Herculis* (1534), qui nous montrent ce que fut Salat comme poète. La *Légende de Nicolas de la Flue* ou de *frère Claus* (1537) nous le fait voir, au contraire, comme prosateur. C'est le poète que nous retrouvons dans le *Sage avertissement* (1537), conception singulière toute hérissée de sentences bibliques et de discussions théologiques suivant le goût du temps, et dans le *Lied de la campagne de Picardie*, qui nous a conservé un souvenir curieux de l'expédition à laquelle Salat prit part en 1543.

Ces deux parties de l'édition des œuvres de Salat sont suivies d'un appendice qui contient d'abord un écrit publié par Henri Bullinger, en réponse au Tanngrotz, sous le titre bizarre de *Sel pour la salade* (allusion au nom de Salat qui, en allemand, signifie salade), puis les préfaces de la *Chronique de la Réforme*, publiée récemment et que, pour cette raison sans doute, M. B. n'a pas cru devoir donner, — préfaces qui nous montrent le talent de Salat sous une face nouvelle et permettent ainsi de le mieux juger. On voit par ce qui précède quel intérêt présente la publication de M. Baechtold; aussi ne saurait-elle manquer d'être accueillie avec empressement par quiconque s'intéresse au mouvement littéraire à l'époque de la Réforme; elle nous fait aussi vivement désirer que le consciencieux éditeur ne nous fasse pas trop attendre l'histoire qu'il nous promet de la littérature allemande en Suisse, avant le XVIII[e] siècle.

C. J.

---

258. — **Le comte de Plélo, un gentilhomme français au dix-huitième siècle, guerrier, littérateur et diplomate, d'après des papiers de famille et les archives du ministère de la guerre et des affaires étrangères,** par E. J. B. Rathery, conservateur à la Bibliothèque nationale. Paris, E. Plon, 1876, vol. grand in-8° de XXI-300 p. — Prix: 7 fr. 50.

Si quelque chose pouvait augmenter les regrets laissés aux amis des lettres par la mort de M. Rathery, ce serait la pensée que cet homme d'un goût si fin et d'une érudition si sûre aurait, avec quelques années de plus, ajouté aux excellents travaux que nous lui devions déjà, des travaux plus précieux encore, notamment ce grand travail sur les chants populaires

dont il s'occupait depuis si longtemps et qui aurait été l'honneur de sa vieillesse. Tous ceux qui liront *le comte de Plélo* reconnaîtront que M. R. n'a jamais écrit de meilleures pages, et ceux-là même qui ont le plus apprécié son livre sur Mlle de Scudéry [1] trouveront encore plus d'agrément et d'intérêt dans son livre sur le comte de Plélo.

C'est qu'aussi jamais sujet n'avait paru plus séduisant à l'auteur. Il fallait l'entendre, quelques semaines à peine avant sa mort, parler de son chevaleresque héros : il y mettait un entrain, une flamme, qui semblaient le rajeunir et le transfigurer. Que l'on ne s'étonne donc pas de l'animation répandue dans toutes les pages de ce livre écrit avec amour ! L'ardente admiration que M. R. éprouvait pour le comte de Plélo l'a partout heureusement inspiré, et je ne connais guère, dans la littérature contemporaine, de biographie qui plaise et qui touche davantage.

Laissons M. R. nous présenter (*Préface*, p. XXIII-XXIV) le personnage qu'il a si bien fait revivre : « Lorsque, en préparant notre édition des *Mémoires du marquis d'Argenson*, nous rencontrâmes le nom du comte de Plélo, ce nom, jusque-là presque inconnu pour nous, comme il le sera peut-être pour la plupart de nos lecteurs, piqua vivement notre curiosité. Dans les quelques lignes sympathiques que l'écrivain frondeur consacre au membre de la Société de l'Entresol, à l'ambassadeur de France en Danemark, son ami et son parent, nous crûmes entrevoir un esprit charmant, une âme d'élite, un type bien caractérisé du gentilhomme français au commencement du XVIIIe siècle. Puis, en l'étudiant de plus près, nous nous sentîmes attiré vers cette physionomie à peu près oubliée, et nous fûmes étonné de tous les côtés intéressants qu'elle présentait au biographe, indépendamment de l'admiration qui ne pouvait manquer de s'attacher à une mort héroïque et prématurée. »

Issu d'une vieille famille bretonne, petit-neveu de Mme de Sévigné, Louis-Robert-Hippolyte de Bréhan, comte de Plélo, était, au moment où commence le récit (21 mai 1722) un jeune homme de 23 ans (il était né à Rennes le 28 mars 1699), qui avait le grade de mestre de camp de cavalerie, et qui, ce jour-là même, épousa Louise-Françoise Phelypeaux de la Vrillière, âgée de 14 ans, fille du secrétaire d'Etat Louis Phelypeaux, marquis de la Vrillière, comte de Saint-Florentin, etc. M. R. retrace, d'après le *Mercure de France* et surtout d'après les papiers de famille qui lui ont été communiqués par M. de Chabrillan [2], une gracieuse description des fêtes de cette journée que suivirent tant d'autres riantes journées où fut réalisé « le phénomène si rare à cette époque de l'amour dans le mariage. » Le narrateur, dès les premières pages, réussit à rendre sympathiques à tous ces « deux

1. Voir *Revue Critique* du 10 mai 1873, p. 301-303.

2. M. de Chabrillan est dépositaire de ces papiers par suite du mariage de la petite-fille du comte de Plélo, en 1766, avec le marquis Guignes de Moreton de Chabrillan.

cœurs d'élite, doués de tous les agréments qui font le charme de la vie et capables de tous les dévouements qui l'ennoblissent. »

Si le récit a tout d'abord l'attrait d'un roman, il ne tarde pas à devenir plus grave, plus élevé. M. R., après avoir étudié dans le comte de Plélo un poète, un traducteur, un bibliophile [1], étudie en lui le diplomate, et suivant pas à pas, à partir de février 1729, l'ambassadeur extraordinaire de la cour de France en Danemark, il raconte tout ce qui se passa depuis son arrivée à Copenhague jusqu'à sa glorieuse mort sous les murs de Dantzick (27 mai 1734). Dans ce récit, qui est rapide, mais complet, M. R. s'est appuyé sur des documents nouveaux fournis tantôt par les papiers de famille déjà cités, tantôt par les archives de la guerre et des affaires étrangères. Il a pu rapprocher des dépêches officielles de l'ambassade en Danemark, la correspondance confidentielle de Plélo avec son beau-frère Maurepas, « qui en est le complément et souvent la contre-partie [2]. »

On doit accorder une mention spéciale à un chapitre que le zélé conservateur de la Bibliothèque nationale a rédigé avec un reconnaissant enthousiasme, chapitre intitulé : *Le comte de Plélo et la bibliothèque du Roi* (p. 173-183). M. R. donne là des détails curieux sur les services que rendit à cet établissement l'ambassadeur de France à Copenhague, en qui il salue un des plus intelligents bienfaiteurs de « notre chère bibliothèque. »

Je suis heureux de pouvoir citer, à l'appui des éloges que je donne au biographe du comte de Plélo, quelques lignes extraites d'un remarquable article publié par M. Defrémery dans le *Journal des Savants* d'août 1876 (p. 524) : « Les bibliophiles, dit cet excellent critique, peuvent revendiquer comme un des leurs un des hommes dont le caractère, les sentiments patriotiques et la mort héroïque ont fait le plus d'honneur à la France du XVIIIe siècle, et l'ont le mieux consolée des défaillances et des hontes de son gouvernement. Je veux parler du comte de Plélo, sur lequel un très in-

1. Citons, à ce sujet, une anecdote spirituellement racontée (p. 32) : « Il aimait à se tenir au courant des principales publications de la France et de l'étranger, depuis les plus frivoles jusqu'aux plus sérieuses. Elle (la comtesse de Plélo) l'entendit un jour exprimer le regret de ne pas posséder les actes de la Tour de Londres, que Rymer faisait alors paraître en Angleterre. L'ouvrage était cher, le besoin d'économie impérieux ; et pourtant, à son retour de garnison, Plélo trouva les précieux in-folio dans son cabinet. Sa femme avait vendu ses boucles d'oreilles pour lui procurer cette surprise. Nous imaginons qu'il y eut là un moment assez doux pour l'époux et pour le bibliophile. »

2. « Rare bonne fortune », observe à ce propos M. R. (p. XXVII) « que de pouvoir étudier dans le dessous des cartes le jeu de la politique ! » Les archives de la famille de Chabrillan, qui ont fourni ces précieuses lettres, possèdent aussi une *Vie manuscrite du comte de Plélo*, due au chevalier de la Vieuville, qui fut son frère d'armes et son ami. Les lettres à Maurepas, ainsi que les autres lettres publiées par M. R. et trouvées par lui un peu partout, sont généralement écrites d'une plume facile et légère, mais M. R. ne les vante-t-il pas un peu trop (p. XXV), en déclarant qu'elles ne paraissent pas indignes « de la charmante épistolaire dont le nom s'était allié à celui de Bréhan ? »

téressant volume de feu M. Rathery, un de nos plus savants bibliophiles, vient d'appeler l'attention des amis de notre histoire [1]. »

Signalons, en tête du *comte de Plélo*, une attachante *notice sur la vie de E. J. B. Rathery* (p. I-XVII) par M. Gaston Feugère, notice dont il faut rapprocher les cordiales et touchantes paroles prononcées, le 27 novembre 1875, par M. Léopold Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale, sur la tombe de celui qui fut pour lui « un frère plutôt qu'un lieutenant. »

T. de L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 15 décembre 1876.

L'académie ayant à choisir un lecteur pour la séance trimestrielle qui aura lieu le 3 janvier 1877, désigne M. Edmond Le Blant.

L'académie se forme en comité secret pour entendre la lecture des rapports des deux commissions qui ont été chargées de proposer des candidats aux places de correspondant vacantes.

Ouvrages déposés : La baronne A. de Girard-Vezenobre, Environs de Saint-Germain-en-Laye : notice historique sur les terres et seigneuries de la Bode et de Montdidier, 1489-1780 ; Paris, 1877, brochure in-8° ; — P. Grimblot, Sept suttas pâlis tirés du Digha-Nikâya ; traductions diverses anglaises et françaises ; Paris, imprimerie nationale, 1876, in-8°. — V. de Rochas, Les parias de France et d'Espagne (Cagots et Bohémiens) ; Paris, 1876, in-8°. — F. de Saulcy, Eléments de l'histoire des ateliers monétaires du royaume de France depuis Philippe-Auguste jusqu'à François Ier inclusivement ; Paris, 1877, in-4°. — Οἱ ἐν Παρισίοις Ἑλληνισταὶ καὶ ὁ ΒΡΟΥΝΕ ΔΕ ΠΡΕΑ (Brunet de Presle) ὑπὸ Ἐλευθερίου ΘΩΜΑ : ἐν Σύρῳ, 1876, in-12.

Julien Havet.

---

1. M. Defrémery, après avoir cité une lettre écrite de Copenhague, le 9 juin 1733, à l'occasion de la mise en vente de la bibliothèque de Chastre de Cangé, ajoute : « Le texte de M. Rathery (p. 32, note) indique comme le destinataire de cette lettre l'abbé Alary ; mais la fin de la lettre portant les mots : *Adieu, mon cher comte*, on peut croire qu'elle est adressée à un autre correspondant du comte de Plélo, tel que le comte d'Autry. Je dois faire observer de plus que c'est par inadvertance que M. Rathery a donné deux fois à l'abbé Alary le titre de précepteur du dauphin (p. 37, 110) ; l'abbé Alary ne fut que le sous-précepteur de Louis XV, et le précepteur du dauphin était le théatin Boyer, évêque de Mirepoix, si connu par les sacasmes de Voltaire. »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIX, RUE DE CONDÉ, 27.

N° 27 Dixième année. 1er Juillet 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 214, New Series, 10 juin, — Wood, The Shores of the Aral. London, Smith, Elder and Co. (Robert Michell : très important ouvrage). — Yonge, The Life of Marie Antoinette, Queen of France. Two vols. London, Hurst and Blackett (Etienne Coquerel : reproche vivement à l'auteur sa partialité pour son héroïne). — Prof. Diez (notice nécrologique par Henri Nicol). — La *Theologisch-Tijdschrift* (T. K. Cheyne : donne une analyse des travaux contenus dans le n° de mars, parmi lesquels on remarque un essai du Dr Koster sur l'origine et le développement de la doctrine des Anges et plusieurs articles de MM. Oort, Hugenholtz, Straatman). — Lettre d'Allemagne (C. Aldenhoven : Revue littéraire des publications historiques allemandes les plus récentes). — Le cimetière romain d'York (C. Staniland Wake : signale à M. Hemans un passage des *Mystères de Mithra* de Lajard relatif à la statue du Vatican dont M. H. parlait dans son dernier article sur le cimetière romain d'York). — The *Dinkard*. The original Pehlwi Text, the same transliterated in Zend characters, Translation in Gujrati and English, a Commentary, and a Glossary of Select Terms. By Peshotun Dustoor Behramjee Sunjana. Vol. I. Bombay (E. W. West : le *Dinkard*, ou *Actes de la Religion*, est un vaste recueil de fragments relatifs aux doctrines, aux coutumes, à l'histoire, aux traditions et à la littérature du Mazdéisme; il faut savoir gré au Dastur Peshotan de l'avoir rendu accessible aux Iranisants).

The Athenæum, n° 537, 10 juin. Freemann, The History of the Norman Conquest of England. Vol. V. Oxford, Clarendon Press (digne des volumes précédents). — Jennings and Lowe, The Psalms, with Introductions and critical Notes. Book V. Macmillan (n'est pas absolument satisfaisant). — Gordon, The Roof of the World. Edinburgh, Edmonston (intéressant récit de l'expédition de l'auteur à la célèbre région de l'Asie centrale appelée *Bâm-i-dounyâ*, ou Toit du monde). — La mort de Martin Haug (le célèbre orientaliste est mort le 3 juin ; on ignore s'il laisse quelque ouvrage prêt à être publié). — Softa (Wm. Wright ; se prononce contre M. Badger, et avec raison, pour l'étymologie *soûkhta*. Nous renvoyons M. Badger au dictionnaire turc-français de Mallouf. Il y verra que le mot *softa*, par un *sîn* ou par un *sâd* est une prononciation vicieuse du mot persan *soûkhta* : « brûlé (prononcé *sokhta* ou *softa*), celui dont le cœur ou l'esprit « est brûlé ou enflammé avec (*sic*) l'amour de Dieu, de la religion ou des « sciences ; étudiant en droit et en théologie. » — M. Barbier de Meynard nous dit que l'identité des mots *soûkhta* et *softa* est bien connue des Turcs eux-mêmes). — Manuscrits bouddhiques septentrionaux à Cambridge (acquisition récente de 300 mss. népalais). — Dr Francis Palacky (art nécrol. sur l'historien tchèque). — Fergusson, History of Indian and Eastern Architecture. Murray (ouvrage capital).

La Rivista Europea, Juin 1876. A. de Gubernatis, Gino Capponi e il suo

tempo. (Notice très-intéressante et complète; on regrette d'y trouver un éloge sans restriction de G. Libri et des développements trop complaisants au sujet de l'influence de Mme H. Allart sur G. Capponi, le marquis Camillo des *Enchantements de Prudence*). — D. Pezzi, G. Corssen et la lingua Etrusca (cf. *Rev. Crit.* 1874, 2ᵉ sem. p. 321. M. P. se contente d'analyser l'ouvrage de Corssen sans donner son avis sur le point capital qui est de savoir si l'étrusque est une langue indo-européenne. D'après lui, la phonétique est la meilleure partie du travail de Corssen, la plus faible est l'étymologie et la lexicographie; la morphologie est médiocre). — R. Kleinpaul, Bulbulhezar, ovvero discorso sopra la natura e l'origine della parola (fantaisie philologique dont le sel nous a échappé). — Istruzioni ai Padri missionarii nel Tibet (curieux ms. de la biblioth. Victor-Emmanuel, nouvellement ouverte à Rome; M. de Gubernatis croit que le voyageur Ippolito Desideri de Pistoia en est l'auteur. Ces conseils sont pleins de finesse, marqués au coin de cette sagesse mondaine et pratique, où les Jésuites ont toujours excellé). — B. Malfatti, Le condizioni del regno longobardo ai tempi della conquista franca (fin: bon travail, exécuté surtout d'après les travaux allemands; les conclusions nous paraissent justes; d'après M. M. le gouvernement des Lombards, leurs lois, leurs institutions étaient somme toute aussi bons que ceux des autres peuples barbares; les papes à cet égard les ont calomniés; il n'y avait pas de luttes entre eux et les indigènes; ce qui les a ruinés, ce sont les luttes des grands et l'absence d'un pouvoir royal fortement constitué). — C. Lombroso. Sui Canti carcerari e criminali in Italia (lettre à G. Pitré; maintient que les chansons de criminels et de prisons sont beaucoup plus nombreux en Corse et en Sicile que dans les autres pays italiens). — G. Ferraro, Notice sur un ms. de la chronique de Piero Buoninsegni conservé à la bibliothèque de Ferrare (diffère en plusieurs points de texte imprimé en 1581). — M. Mandalari, notice sur un ms. de la Bibl. nat. de Naples contenant une histoire de l'église de Reggio par G. Morisani (célèbre érudit 1720-1775). — Notices littéraires.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE.

Bancroft, Histoire de l'action commune de la France et de l'Amérique pour l'indépendance des États-Unis, tr. p. de Circourt (Paris, Vieweg). — Bougeault, Histoire des littératures étrangères, t. iii (Paris, Plon). — D'Héricault, La Révolution de Thermidor (Paris, Didier). — Drouin, Grammaire théorique et raisonnée de la langue allemande (Paris, Delagrave). — Friedberg, Eine neue kritische Ausgabe der corpus iuris canonici. I (Leipzig, Edelmann). — Von Hellwald, Culturgeschichte in ihrer natürlichen Entwicklung. 2ᵗᵉ Aufl. 1. Lief. (Augsburg, Lampart). — Lutteroth, Essai d'interprétation des dernières parties de l'Évangile selon St Mathieu (Paris, Sandoz et Fischbacher). — Neumann, Die germanischen Elemente in der provenzalischen und französ. Sprache. I (Heidelberg, Mayer u Müller). — Paillard, Histoire des troubles religieux de Valenciennes, t. ii et iii, (Paris, E. Leroux).

N° 28. Dixième année. 8 Juillet 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 215, 17 juin. — Ludlow, The War of American Independence, 1775-83. London, Longmans (J. L. Chester : très recommandable malgré quelque taches). — A Treatise of Marryinge Occasioned by the pretended Divorce of King Henry yᵉ Eigth from Q Catherine of Arragon devided Into three Bookes written by the Reverend and learned Nicholas Harpsfield L. L. D. the last Cath. Arch-deacon of Canterbury, etc., etc. (N. Pocock : ouvrage peu connu, du plus haut intérêt historique, et qui n'a jamais été publié. M. Pocock, dans un prochain article fera connaître des extraits du ms.). — George Sand (G. Monod : notice nécrol.). — Notes géographiques. — *Correspondance*. L'origine de l'*Oera Linda Book* (Jules Andrieu. Cf. *Revue Critique*, 1876, I, p. 228). — Un nouveau document pour le texte des épitres de Clément aux Corinthiens (R. L Bensly : annonce qu'il a commencé d'imprimer la version syriaque des épitres de Clément d'après le ms. acheté par l'Université de Cambridge à la vente de la bibliothèque de J. Mohl).

The Athenæum n° 2538, 17 juin. — A Bibliographical List of the Works that have been published, or are known to exist in ms., illustrative of the various Dialects of English. Ed by W. W. Skeat ; — A Glossary of Words used in the Neighbourhood of Whitby. By F. R. Robinson ; — The Dialect of West Somersetshire. By Fr. Th. Ellworthy. Trübner. — The Holy Bible, according to the authorized Version ; with an Explanatory and Critical Commentary, etc. Ed. by Cook. Vol. VI. Murray (c'est le dernier volume , il n'est guère au courant de la science). — Burnell, On the Aindra School of sanskrit Grammarians. Mangalore (ouvrage d'une profonde érudition ; la *Revue Critique* en rendra très prochainement compte). — Softa (G. P. Badger : persiste à rejeter la seule étymologie sérieuse qu'on puisse donner de ce mot). — Madame Sand (not. nécrol.).

Literarisches Centralblatt, n° 25, 17 juin. — Nietzsche, Unzeitgemässe Betrachtungen. Schloss-Chemnitz, Schmeitzner ; 3 fr. 75 (exclusif et bizarre). — Martin, Die letzten Elemente der Materie in den Naturwissenschaften und in Herbart's Metaphysik. Crimmitschau, Burkhardt ; 1 fr. 25 (programme d'enseignement). — Hermann, Die Aesthetik in ihrer Geschichte und als wissenschaftliches System. Leipzig, Fleischer ; 7 fr. 50 (la partie historique incomplète; la partie théorique renouvelée de Baumgarten). — Die Chroniken der niederrheinischen Städte : Cöln, I. Leipzig, Hirzel ; 16 fr. 25. Goerz, Mittelrheinische Regesten, I. Coblenz, Denkert u. Groos ; 9 fr. 40. — Gerland, Atlas der Ethnographie. Leipzig, Brockhaus ; 15 fr. (erreurs et hypothèses dans le texte explicatif). — Stieler, Hand-Atlas ; 29 u. 30. Lief. Gotha, Perthes ; 3 fr. 85 (dernières livraisons de cet excellent ouvrage). — Victor, Die Handschriften der Geste des Lohérains. Halle, Lippert ; 5 fr. (travail sérieux). — Burnouf, Introduction à l'histoire du

buddhisme indien ; 2e éd. Paris, Maisonneuve (n'a rien perdu, depuis la première éd. (1844), de son immense valeur). — JORDAN, Forma Urbis Romæ regionum XIIII. Berlin, Weidmann ; 75 fr. (édition excellente du plan Capitolin). — ZIEGLER, Illustrationen zur Topographie des alten Rom, I. II. III (1.2). Stuttgart, Neff ; 15 fr. (très utile pour les écoles). — PHILIPPI, Ueber die Reform der Doctorpromotion. Giessen, Ricker (discours académique).

— n° 26, 24 juin. — KYM, Metaphysische Untersuchungen. München, Ackermann ; 10 fr. (de la science et de la profondeur). — HARTMANN, Kritische Grundlegung des transscendentalen Realismus. Berlin, Duncker ; 5 fr. (2e éd. de « Das Ding an sich u. Seine Beschaffenheit). — HARTMANN, Kirchmann's erkenntnisstheoretischer Realismus. Berlin, Duncker ; 2 fr. 50. — HAZARD, Zwei Briefe über Verursachung u. Freiheit im Wollen gerichtet an John Stuart Mill. Leipzig, Hermann ; 7 fr. 50 (objections contre le déterminisme). — KLEE, Grundzüge einer Aesthetik nach Schopenhauer. Berlin, Duncker ; 1 fr. 85 (thèses de doctorat). — HERTZBERG, Geschichte Griechenlands seit dem Absterben des antiken Lebens bis zur Gegenwart, I. Gotha, Perthes ; 10 fr. 50 (efforts louables pour mettre de l'unité dans le sujet). — SUDENDORF, Urkundenbuch zur Geschichte der Herzöge von Braunschweig u. Lüneburg, VIII. Hannover, Rümpler ; 20 fr. — GIRGENSOHN, Prudentius und die bertinianischen Annalen. Riga, Kymmel ; 1 fr. 25 (Prudence est l'unique auteur des Annales). — Schlosser's neuester Geschichtskalender. Frankfurt a. M. Rommel ; 3 fr. 75. — WACHS, Erinnerungen eines Civilarztes andie französischen Kriegsgefangenen. Leipzig, Wigand ; 2 fr. 50 (trivial). — BROCKHAUS, Friedrich Arnold Brockhaus, II. Leipzig, Brockhaus ; 3 fr. 75 (intéressant pour l'histoire littéraire de l'Allemagne). — WESTERMANN, Ausgewählte Reden des Demosthenes, 7. Aufl. von Emil Müller. Berlin, Weidmann ; 3 fr. 75 (introductions et notes nouvelles). — CAMPBELL, Specimens of languages of India. Calcutta. 31 fr. 25 (matériaux utiles). — PLEW, Die Griechen in ihrem Verhältniss zu den Gottheiten fremder Völker. Danzig, Gröning (excellent, tiré du programme du gymnase de Danzig).

N° 29. Dixième année. 15 Juillet 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

ANNONCES

The Academy, n° 216, New series, 24 juin. — A Treatise of Marryinge Occasioned by the pretended Divorce of King Henry y° Eigth from Q Catherine, etc. (N. Pocock : 2° article). — *Correspondance*. Le récit du divorce de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, de Harpsfield (Acton : long article sur Harpsfield).— L'Oera Linda Book (A. J. Ellis). — L'opinion du Dr Whewell sur l'attitude de Roger Bacon vis-à-vis d'Aristote (Th. Fowler : dit que les passages cités par M. Whewell, où Roger Bacon semble se rebeller contre l'autorité d'Aristote, que ces passages se réfèrent seulement aux traductions d'Aristote). — Ribbeck, Die Römische Tragödie im Zeitalter der Republik (H. Nettleship ; cf. *Revue Critique*, 1876, I, p. 91).

The Athenæum, n° 2530, 24 juin. — Myers, Life with the Hamran Arabs, Smith, Elder and Co. (intéressant). — Townshend Wilson, James the Second and the Duke of Berwick, King and Co. — La vie de Saint Auban. Ed. by Atkinson. Murray (excellente édition en laquelle il faut saluer un réveil de l'étude du vieux français, si longtemps négligée en Angleterre). — La *Vie d'Alfred* d'Asser (W. Clifford : réponse à M. Howorth). — La société paléographique.

Literarisches Centralblatt, n° 27, 1er juillet. — Sonntag, Herr von Hartmann und die Selbstzersetzung des Christenthums. Gera, Griesbach ; 1 fr. (réponse à E. de Hartmann au nom du protestantisme libéral ; faible). — Frauenstædt, Neue Briefe über die Schopenhauer'sche Philosophie. Leipzig, Brockhaus ; 7 fr. 50 (explication des points obscurs de la doctrine ; se sépare souvent du maître). — Seibert, Kleine Beiträge zur Länder-und Völkerkunde von Oesterreich-Ungarn. Wien, Rudolfsheim (première livraison d'une revue mensuelle qui pourra être très utile ; un an 5 fr. 65). — Kapp, Aus und über Amerika, 1. u. 2. Bd. Berlin, Springer ; 18 fr. 75 (recueil d'articles très-instructifs sur les États-Unis et les colonies espagnoles). — Eusebi Chronicorum libri duo. Vol. I. Lib. I. ed. Alfr. Schoene. Berlin, Weidmann ; 25 fr. (contient une version latine de la traduction arménienne du 1er livre des Chroniques, par Petermann ; les fragments du texte original, et des appendices. Le 2e vol. avait paru précédemment). — Ammiani Marcellini Rerum gestarum libri qui supersunt. Rec. Gardthausen. Vol. II. Leipzig, Teubner ; 4 fr. 50 (édition destinée à remplacer celle d'Eyssenhardt). — Postola sögur. Udgiven af Unger. Christiania, Bertjen (légendes sur la vie des apôtres ; intérêt linguistique et historique ; édition excellente). — Rambaud, La Russie épique. Paris, Maisonneuve (article favorable malgré quelques réserves : voir la *Revue Critique* du 22 avril et du 10 juin. — Giles, Chinese sketches. London, Trübner (peintures de mœurs). — Fischer, Die Reform der höheren Schulen. Greifswald, Bamberg ; 1 fr. 25 (brochure).

N° 30. Dixième année. 22 Juillet 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, n° 217, New series, 1er juillet. — CHANTELAUZE, Marie Stuart : son procès et son exécution, d'après le journal inédit de Bourgoing. Paris, Plon (John HOSACK : le manuscrit du médecin de Marie ne pouvait tomber en de meilleures mains que celles de M. Ch. ; son édition de ce document si précieux est excellente, et sa science profonde de tout ce qui concerne l'histoire de l'infortunée princesse lui a permis d'ajouter maint éclaircissement au récit de Bourgoing). — Old and New London : A Narrative of its History, its People and its Places. Vol. II. By Walter THORNBURY. Vol. III. Westminster and the Western Suburbs. By Edward WALFORD. London, Cassel, Petter and Galpin (Henry B. WHEATLEY : sans être complètement satisfaisant, cet ouvrage contient de nombreuses et intéressantes informations ; les deux volumes sont illustrés). — Panzani à la cour de Charles Ier (Samuel GARDINER : les *Mémoires* de Panzani, publiés par Berington, au commencement de ce siècle, sont très authentiques. C'est ce que montre la comparaison de ces mémoires avec la copie exécutée récemment par M. Stevenson des dépêches de Panzani d'après les originaux du Vatican). — Paris Letter (G. MONOD : appréciations sur les récentes publications ; annonces littéraires). — *Correspondance*. Une chanson de l'évêque Percy (Henry B. WHEATLEY : relève une erreur de date). — Note sur les expressions *Double* et *Jewel* dans le « songe d'une nuit d'été » (Charles BATTEN). Le traité sur le divorce, de Harpsfield (Joseph BROWN). — NODAL and MILNER, A Glossary of the Lancashire Dialect. Part I. Words from A to E inclusive. London, Trübner (Walter W. SKEAT).

The Athenæum, n° 2540, 1er juillet. — INNES-LILLINGSTON, The Land of the White Bear ; being a Short Account of the Pandora's Voyage during the Summer of 1875. Portsmouth, Griffin. — SINKER, A Catalogue of the Fifteenth Century Printed Books in the Library of Trinity College, Cambridge. Bell and Sons ; SCHILLER SZINESSY, Catalogue of the Hebrew Manuscripts preserved in the University Library, Cambridge. Vol. I. University Press (La collection des livres du XVe siècle contient une foule de curiosités et de raretés ; — le petit nombre de mss. hébreux que possède la bibliothèque de l'Université de Cambridge ont été catalogué avec soin et savoir par M. SCHILLER SZINESSY). — HAWTHORNE, Saxon Studies. Strahan (charge à fond de train contre les Saxons en particulier et les Allemands en général). — *Notes géographiques* (identification par le lieut. Conder des noms géographiques de la stèle de (Karnak découverte par M. Mariette).

Bollettino Italiano degli Studii Orientali, Anno I, n° 1, (1er n° d'une nouvelle revue critique bi-mensuelle fondée par M. A. de Gubernatis avec le concours de plusieurs autres professeurs de l'Institut des Hautes-Études de Florence, MM. Castelli, Lasinio, Puini et Severini). Proemio. Thai-Kih-thu des Tschen-Thsi Tafel des Urprinzipes von G. von der GABELENTZ

(A. S.); The revival of pure shinto 5, Ernest Satow (A. S.); Japanese chronological tables, comp. by E. M. Satow (A. S.); Der Rigveda zum ersten Male vollst. ins deutsche übersezt v. Ludwig (A. D. G.); Vorlesungen über die jüdischen Philosophen des Mittelalters von Moritz (D. C.). — Notices de manuscrits. — Correspondance. — Variétés.

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE.

Acta Societatis Philologæ Lipsiensis. Vol. VI ed. Ritschelius (Lipsiæ, Teubner). — Baudissin, studien zur Semitischen Religionsgeschichte (Leipzig, Grünow). — Baumgarten, Jacob Sturm (Strassburg, Trübner). — Brugman, Ein Problem der Homerischen Text-Kritik und der Vergleichenden Wissenschaft (Leipzig, Hirzel). — Catulli Varonensis liber. Recens. et interpretatus est Bæhrens. Vol. I (Lipsiæ, Teubner). — Corssen Italische Sprachen (Leipzig, Teubner). — Cyrille, Voyage sentimental dans les pays slaves (Paris, Palmé). — Demosthenis de Corona Oratio ed. Lipsius (Lispsiæ, Teubner). — Dræger, Historische Syntaxe der lateinischen Sprache. 2 Bd. 1. Abth. 3. Th. (Leipzig, Teubner). — Fleury, La grammaire en action (St-Pétersbourg). — Freeman, The History of the Norman Conquest. Vol. V (Oxford, Clarendon Press). — Glossen und Scholien zur Hesiodischen Theogonie hrsg. v. Flach (Leipzig, Teubner). — Hauptii Opuscula. Vol. II (Lipsiæ Hirzel). — Hillebrand, Zeiten, Völker und Menschen (Berlin, Oppenheim). — Köpke und Dümmler, Kaiser Otto der Grosse (Leipzig, Duncker u. Humblot). — Koschwitz, Ueberlieferung u. Sprache der Chanson du Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople (Heilbronn, Gebr. Henninger). — Kremer (Von), Culturgeschichtliche Beziehungen zwischen Europa und dem Oriente (Wien, Faezy u. Frick). — Mommsen, Römisches Staatsrecht. 1. Bd. 2te Aufl. (Leipzig, Hirzel). — Mörikofer, Geschichte der evangelischen Flüchtlinge in der Schweiz (Leipzig, Hirzel). — Naumann, Italienische Tondichter von Palestrina bis auf die Gegenwart; Deutsche Tondichter von Seb. Bach bis auf die Gegenwart (Berlin, Oppenheim). — Notker's Psalmen hrsg. V. Heinzel u. Scherer (Strassburg, Trübner). — Pingaud, Les Saulx-Tavanes (Paris Didot). — Ravaisson, le Monument de Myrrhine (Paris, E. Leroux). — Ward, A History of the English dramatic Literature (London, Macmillan). — Wissmann, King Horn. Untersuchungen zur mittelenglischen Sprach-und Literaturgeschichte (Strassburg, Trübner.)

N° 31. Dixième année. 27 Juillet 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, nº 218, New series, 8 juillet. — Symonds, Studies of the Greek Poets. Second Series. London, Smith, Elder and Co. (G. A. Simcox : ce second volume est de beaucoup inférieur au premier). — The Dramatic Works of Sir Aston Cokain. With Prefatory Memoir and Notes; —The Dramatic Works of John Crowne. Vols. II, III and IV. Edinburgh, Paterson, London, Sotheran (R. C. Browne). — Werner, Bonifacius der Apostel der Deutschen, und die Romanisierung von Mitteleuropa. Leipzig, Weigel (Harry Bresslau : l'auteur représente Boniface comme l'auteur de tous les maux de l'Allemagne). — Findlater, Language. London and Edinburgh, Chambers (J. Rhys : excellent petit ouvrage classique). — Harriett Martineau (T. Hughes; not. nécrol.). — MM. Assézat et G. Avenel (G. Monod : not. nécrol.). — Notes géographiques. — Lettre d'Egypte (R. L. N. Michell : M. Mariette va fonder une bibliothèque à Thèbes; liste des additions faites en conséquence des dernières fouilles au musée de Boulaq). — La *Société des anciens textes français* (Henry Nicol : rend compte avec éloges des deux récentes publications de cette société : *Chansons du XV*e *siècle*, p. p. G. Paris et Gevaert; *Les plus anciens monuments de la langue française* p. p. G. Paris). — *Philologie* (analyse de Périodiques). — Lapidarium septentrionale; or, a Description of the Monuments of Roman Rule in the North of England. Published by the Society of Antiquaries of Newcastle-upon Tyne. Folio. London, Quaritch (James Raine : ouvrage d'une importance capitale).

The Athenæum, nº 2541, 8 juillet. — Brooks, Natal : a History and Description of the colony. Reeve. — G. Rawlinson, The Seventh Great Oriental Monarchy. Murray (histoire des Sassanides de Perse; on loue beaucoup ce volume). — Pauli, Geschichte Englands seit den Friedenschlüssen von 1814 und 1815. 3ter. Th. Leipzig, Hirzel (cette partie s'occupe du libre échange et de l'*école* de Manchester, de 1841 à 1852). — Institut indien à Oxford (Monier Williams : un des objets de M. Williams en visitant l'Inde a été d'intéresser les hindous à la création d'un institut devant servir de centre aux études indiennes; l'autre a été de s'enquérir des croyances et des pratiques des sectes religieuses de l'Inde). — La Bible dans l'Inde (C. E. Trevelyan : regrette qu'on n'ait pas encore publié dans l'Inde septentrionale de Commentaire sur le nouveau Testament destiné aux néophytes). — Le congrès des Orientalistes (nouvelle série de questions à poser au congrès de St-Pétersbourg). — Notes géographiques. — Westwood, A Descriptive Catalogue of the Fictile Ivories in the South Kensington Museum. Chapman and Hall (plein d'informations; index très-complets). — Antiquités maures (Trovey Blackmore : il s'agit des ruines d'un mausolée découvertes à Shella).

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. T. XIX, 3e livr. Société pour le progrès des études philologiques et historiques; séance du 21 avril 1876. — Thèmes d'imitation (J. Graffé). — Remarques sur Juvénal (Sat. X, v. 96-67; B. Maass). — Ad Cass. Dio. LXXV,

3 (A. de Ceuleneer). — *Comptes-rendus*. De Smet, Introductio generalis ad Historiam Ecclesiasticam critice tractandam (G. Kurth). — Die Comödien des P. Terentius, erkl. v. Spengel. 1. Bdchen : Andria (P. Thomas). Commentariolum petitionis, examinavit et ex Bücheleri recensione passim emendatum ed. Eussner (J. Gantrelle). — Varia. — Périodiques.

OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE.

Biedermann, Deutschland im 18. Jahrh. 2. Th. 2. Abth. (Leipzig, Weber). — Conradt, Die metrische Composition der Comödien des Terenz (Berlin Weidmann). — Heylbut, De Theophrasti libris ΠΕΡΙ ΦΙΛΙΑΣ (Bonnae, Georg). — Ratzel, Die Chinesische Auswanderung (Breslau, Kern).

N° 32. Dixième année. 5 Août 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

The Academy, nos 219, New series, 15 juillet. — GORDON, The Roof of the World, being a Narrative of a Journey over the High Plateau of Tibet to the Russian Frontier and the Oxus Sources on Pamir. Edinburgh, Edmonston and Douglas (H. YULE). — WYATT GILL, Myths and Songs from the South Pacific. With a Preface by F. Max Müller. London, King and Co. (W. R. S. RALSTON). — De Laudibus Legum Angliae ; a Treatise in Commendation of the Laws of England. By Chancellor sir John FORTESCUE; with Translation by Fr. GREGOR, Notes by A. AMOS, and a Life of the Author by Th. (Fortescue) Lord CLERMONT. Cincinnati, Clarke and Co. ; London, Lockwood and Co. (Jas. S. COTTON). — Notes géographiques. — Bibliographie du Centenaire de Michel Ange (liste de toutes les publications qui ont paru en Italie, à l'occasion de ce festival). — Marguerite d'Anjou et la ville de Rouen (A. J. HORWOOD: analyse de quatre documents qui montrent que la ville de Rouen offrit des présents à Marguerite d'Anjou et à sa suite, lorsque la princesse traversa la ville, se rendant en Angleterre pour rejoindre son époux Henri VI). — *Correspondance*. Wentworth et Coriolan (Samuel R. GARDINER : établit un parallèle entre Strafford et le Coriolan de Shakespeare). — Sur le mot *Double* dans le « Songe d'une nuit d'été » (G. BIRDWOOD). — HORT, Two Dissertations : I. On ΜΟΝΟΓΕΝΗΣ ΘΕΟΣ in Scripture and tradition. II. On the Constantinopolitan Creed and other Eastern Creeds in the Fourth Century. Cambridge and London, Macmillan (W. SANDAY : ces dissertations sont magistrales).

The Athenæum, nº 2542, 15 juillet. — EVANS, Through Bosnia and the Herzegovina during the Insurrection, etc. Longmans and Co. — RENAN, Dialogues et Fragments Philosophiques. Paris, Calmann Lévy (le critique combat le système philosophique de l'auteur). — T. L. PAPILLON, A Manual of Comparative Philology as applied to the Illustration of Greek and Latin Inflections. Oxford, Clarendon Press. — CASPARI, A Chronological and Geographical Introduction to the Life of Christ. Transl. from the German by M. J. EVANS. Edinburgh. Clark (l'ouvrage de Caspari est purement apologétique). — Explorations en Palestine (SELAH MERRILL : rend compte des résultats de son expédition à l'est du Jourdain).

Literarisches Centralblatt, nº 28, 8 juillet. — GOLDZIHER, Der Mythos bei den Hebräern. Leipzig, Brockhaus ; 12 fr. 50 (étend l'âge mythique des Hébreux jusqu'au temps des Juges ; très arbitraire). — SCHILLER-SZINESSY, Catalogue of the Hebrew manuscripts preserved in the University library Cambridge, I. Cambridge and Leipzig, Brockhaus ; 11 fr. 25. — MENDELSSOHN, Senati consulta Romanorum quae sunt in Josephi antiquitatibus (Acta societatis philologae Lipsiensis, V) ; Leipzig, Teubner (années 49-41 av. J. Chr. Deux autres parties ont paru en 1874). — BOCKENHEIMER, Beiträge zur Geschichte der Stadt Mainz. II : Die Uebergabe der Stadt Mainz an die Franzosen im Dezember 1797. Mainz, Diemer, 2 fr. (d'après des docu-

ments en partie nouveaux tirés des Archives de la ville de Wurzbourg. — ROCQUAIN, Napoléon I et le roi Louis. Paris, Firmin-Didot; 10 fr. (jette un jour nouveau sur le caractère de Napoléon I). — MISTELI, Ueber Griechische Betonung, I. Paderborn, Schöningh; 3 fr. 25 (théories contestables, style trop négligé). — Νεοελληνικὰ ἀνάλεκτα, Τόμος β'. Athènes (plus de zèle que de science). — CAIX DE SAINT AYMOUR, Note sur un temple romain. Paris, Reinwald. — CHOISY, L'art de bâtir chez les Romains. Paris, Ducher (art. favorable).

— N° 29, 15 juillet. — PHILLIPS, The Doctrine of Addai the Apostle, now first edited in a complete form in the original Syriac, with an English translation and notes. London, Trübner (l'ouvrage ne remonte pas plus haut que l'an 300 après J.-Chr. Publication très soignée, d'après un manuscrit de St-Pétersbourg; traduction exacte). — BLOCH, Studien zur Geschichte der Sammlung der althebraïschen Literatur. Breslau, Skutsch; 5 fr. (résultats en partie neufs; critiques présomptueuses). — SPRINZL, Handbuch der Fundamental-Theologie. Wien, Braumüller; 13 fr. 50 (l'auteur se prétend philosophe, mais il pense que la vraie philosophie ne saurait être en contradiction avec le dogme catholique; il réfute ses adversaires par voie de citations tronquées). — Lettre à monsieur le professeur H. de Treitschke à propos de quelques jugements sur l'église de Russie par N. N. Leipzig, Hirzel; 2 fr. 50 (apologie de l'église russe). — FLACH, Die Kaiserin Eudocia Macrembolitissa. Tübingen, Fues; 65 cent. (conférence sur la vie littéraire dans l'empire d'Orient au 11e siècle; connaissance imparfaite des sources). — REUMONT, Geschichte Toscana's seit dem Ende des florentinischen Freistaats. I: Die Medici. Gotha, Perthes; 12 fr. 50 (grande connaissance du sujet; partialité pour la politique papale). — Die Zertrümmerung des Siebenbürger Sachsenlandes. München, Ackermann; 2 fr. 50 (protestation au nom des populations saxonnes de la Transilvanie contre la centralisation madgyare). — ZWIEDINECK-SÜDENHORST, Geschichte der religiösen Bewegung in Inner-Oesterreich im 18. Jahrh. Wien, Gerold's S. 2 fr. 25 (Marie-Thérèse et les protestants de Salzbourg). — NEUKIRCH, Das Leben des Petrus Damiani, I. Göttingen, Peppmüller; 3 fr. 50 (épisode intéressant des luttes du Sacerdoce et de l'Empire). — GLADSTONE, Reden Papst Pius' IX. Autorisirte deutsche Ausgabe. Nördlingen, Beck; 2 fr. — LORENZ, Drei Bücher Geschichte und Politik. Berlin, Grieben; 15 fr. (recueil d'articles). — KÖLBING, Beiträge zur vergleichenden Geschichte der romantischen Poesie u. Prosa des Mittelalters. Breslau, Kœbner; 9 fr. 40 (dissertations tirées en grande partie de la *Germania*). — FÖRSTER, Geschichte der italienischen Kunst, IV. Leipzig, Weigel; 8 fr. 45 (Ecole ombrienne; manque de vues générales). — DOHME, Kunst und Künstler des Mittelalters u. der Neuzeit. 1-11. I.f. Leipzig, Seemann; 27 fr. 50 (destiné au grand public; inférieur aux vies des peintres de Ch. Blanc). — FRENZEL, Renaissance und Rococo. Berlin, Hofmann (ingénieux).

N° 33. Dixième année. 12 Août 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

The Academy, n° 220, New Series, 22 juillet. — POMPONIO LETO, Eight Months in Rome during the Vatican Council. Translated from the Original. London, Murray (H. N. OXENHAM : ouvrage plein de talent et d'intérêt). — The Marriage, Baptismal, and Burial Registers of the Collegiate Church or Abbey of St. Peter, Westminster. Ed. and Annotated by J. L. CHESTER. Printed for the Harleian Society (Ed. Ch. WATERS).— FAIRBAIRN, Studies in the philosophy of Religion and History. London, Strahan (G. A SIMCOX : renferme de très bonnes choses, présentées, malheureusement, d'une manière assez défectueuse). — DOZON , Chansons populaires bulgares. Paris, Maisonneuve (A. LANG : l'intérêt intrinsèque de cette publication n'empêche pas qu'on soit désappointé de ne rencontrer aucun nouveau détail, dans la préface, sur les découvertes de M. Vercovitch). — WARNER, Mummies and Moslems. London, Sampson Low and Co. (GREVILLE J. CHESTER : contient d'utiles remarques sur l'Egypte et est agréablement écrit ; mais le titre est bien mal choisi). — *Littérature courante* (Revue de plusieurs ouvrages, tels que *Epochs of English History* by. L. CREIGHTON; *Luthers Stellung zu Concil und Kirche*, von KOLDE; *Hans Salat* ; von BÆCHTOLD; *Joannis Coleti Opuscula quaedam theologica*, p. p. LUPTON ; *Die Anfænge der deutschen Geschichte*, von USINGER ; *Bürster's Beschreibung des Schwedischen Krieges* cf. *Rev.* crit., 1876, I, p. 309 ; *The Impeachment of Marie Stuart*, by SKELTON; *Kœnig Sigmund und die Reichskriege gegen die Husiten*, cf, *Rev. crit.* 1876, I, p. 346, etc., etc.) — BEAMES, A Comparative grammar of the modern Aryan Languages of India. Vol. II. London, Trübner (E. L. BRANDRETH : ce volume traite du nom et du pronom ; il y a beaucoup de recherches dans l'œuvre de M. B. mais on trouvera aussi beaucoup à redire à certaines de ses assertions). — SMITH, the Assyrian Eponym Canon. London, Bagster and Sons (A. H. SAYCE : ouvrage fondamental pour la connaissance de la Chronologie Assyrienne).

The Athenæum, n° 2543, 22 juillet. Exempla Codicum Latinorum Litteris Majusculis Scriptorum. Edd. C. ZANGEMEISTER et G. WATTENBACH. Heidelbergæ, ap. Koester (parfaitement exécuté).— The Doctrine of Addai the Apostle. Ed. and Transl. by G. PHILLIPS. Trübner (travail consciencieux).— Helen ZIMMERN, Arthur Schopenhauer : his Life and his Philosophy. Longmans and Co. — Les noms donnés par Shakespeare à ses héros. I (C. ELLIOT BROWNE). — Notes parisiennes (Edmond ABOUT). — Explorations en Palestine (SELAH MERRILL.

Literarisches Centralblatt, n° 30, 22 juillet. — SIEGFRIED, Die Aufgabe der Geschichte der alttestamentlichen Auslegung. Jena, Dufft ; 1 fr. 25 (leçon d'ouverture : l'Ancien Testament s'explique par lui-même ; les explications dogmatiques et allégoriques sont désormais sans valeur ; les vrais principes ont été posés au 17ᵉ siècle). — KUENEN, de profeten en de profetie onder Israël. Leiden, Engels ; 7 fr. 65 (la vraie mission des Pro-

phètes était l'éducation morale et religieuse du peuple ; la révélation de l'avenir était subordonnée à ce but. Cf. sur cet ouvrage *Rev. Crit.*, 1876, II, p. 21). — Rothe, Vorlesungen über Kirchengeschichte, herausg. v. Weingarten, II. Heidelberg, Mohr ; 8 fr. 75 (ouvrage de seconde main : le but de Jésus-Christ a été la fondation d'un état, *Gottesstaat* bien plus que d'une église). — Hausrath, D. F. Strauss und die Theologie seiner Zeit, I. Heidelberg, Bassermann ; 10 fr. (la première biographie complète de Strauss ; parfois injuste envers lui : Strauss est dépassé, mais il n'a pas été réfuté ; on continue d'employer sa méthode). — Zimmermann, Karten und Pläne zur Topographie des alten Jerusalems. Basel, Bahnmaier (tous les travaux importants faits jusqu'à ce jour sont nettement coordonnés sur les planches et analysés dans le texte).— Schmitz-Dumont, Zeit und Raum, I. Leipzig, Koschny ; 2 fr. 50 (les idées de temps et d'espace ne sont ni des formes a priori ni des données de l'expérience. L'article réfute la théorie de l'auteur sur l'idée d'espace).— Siebeck, Das Wesen der ästhetischen Anschauung. Berlin, Dümmler ; 5 fr. (fondé sur Herbart et Steinthal ; recommandé même au grand public). — Bunsen, Biblische Gleichzeitigkeiten. Berlin, Mitscher u Röstell ; 4 fr. 50 (l'auteur de l'article, sans vouloir condamner le livre, avoue n'en pas comprendre la moitié) — Biedermann, Deutschland im 18. Jahrhundert, II. 2. 2. Leipzig, Weber ; 5 fr. (une histoire de la civilisation allemande ; montre très bien l'influence de l'esprit national sur la littérature. Cette partie est consacrée surtout à l'époque de Frédéric II et de Lessing, et à la période *Sturm u. Drang*). — Arnold, Ansiedelungen und Wanderungen deutscher Stämme, II. Marburg, Elwert ; 12 fr. 50 (modèle de recherches archéologiques). — Barzilai, le lettere dell' alfabeto fenicio. Triest, Morterra (sans valeur). Porges, Ueber die Verbalstammbildung in den semitischen Sprachen. Wien, Gerold's S. ; 1 fr. 50 (connaissance insuffisante du sujet. — Baethcke, Das dodes danz nach den Lübecker Drucken von 1489 u. 1496 herausg. Tübingen, Publ. des Lit. Vereins in Stuttg. (exemple nouveau et curieux d'un genre littéraire particulier au 15e et au 16e siècle ; édition bien faite). Winckler, Die periodische Presse Oesterreichs. Wien Gerold's S. ; 10 fr. (statistique accompagnée d'une brillante exposition historique ; la presse autrichienne depuis l'origine jusqu'en 1862).

—N° 31, 29 juillet. Hildebrandt, Der Traum. Leipzig, Schloemp ; 1 fr. 25. Volkelt, Die Traum-Phantasie. Stuttgart, Meyer u. Zeller ; 3 fr. 75 (Deux ouvrages sur la théorie du rêve ; le premier appartient seul à la psychologie scientifique ; dans le second le rêve est considéré comme produit par l'union de l'âme avec l'Esprit universel). — Sterne, Werden und Vergehen. Berlin, Borntraeger ; 10 fr. (dédié à Häckel, ce qui indique l'esprit du livre ; bien écrit. — Hermann, Die Sprachwissenschaft. Leipzig, Teubner ; 7 fr. 50 (se fonde surtout sur les langues classiques ; explique les problèmes généraux par la logique plutôt que par la psychologie). — Minutes of the Sessions of the Westminster Assembly of Divines ed. by Mitchell and Struthers. Edinbourgh a. London, Blackwood (compte-rendu

officiel d'une partie des délibérations du synode de Westminster (nov. 1644-mars 1649, accompagné d'une introduction, de remarques et de renvois, d'une liste des noms propres et d'un registre. Un volume complémentaire contiendra différends appendices). — CREIGHTON, The age of Elizabeth. London, Longmans Green et Co (partie du recueil des *Epochs of Modern History*; étude des sources; faits bien groupés.) — HUDEMANN, Geschichte des römischen Postwesens. Berlin, Calvary; 2 fr. 50 (contribution intéressante à l'histoire des antiquités romaines ; montre le système postal des empereurs comme un instrument de gouvernement et même d'oppression).— LINSMAYER, Der Triumphzug des Germanicus. München, Lindaner ; 1 fr. 90 (pour l'inauguration du monument d'Arminius; rejette le récit de Strabon, d'après lequel la femme et le fils d'Arminius auraient suivi le triomphe de Germanicus).— SAMWER et HOPF, Recueil général de traités (continuation du grand recueil de Martens, VII. Gottingen, Dieterich; 22 fr. 50. Table générale, partie chronologique ; 10 fr. (Ce tome VII contient des additions aux tomes précédents et la suite des documents jusqu'à l'année 1874). — KORNERUP, Konge hoine i Jellinge. Kopenhagen (relation intéressante des fouilles faites dans les anciens tombeaux des rois de Danemark près de la résidence royale de Jellinge). — Sveriges Historia, 1. 2. Stockholm, Hjalmar Linnström (les deux premières livraisons d'une histoire de la Suède, entreprise par une société d'écrivains, et publiée avec un grand luxe. Ces deux livraisons, dont l'auteur est OSCAR MONTELIUS, traitent de l'époque préhistorique : âge de pierre et âge de bronze. L'ouvrage complet aura 6 volumes). TRUMPP, Einleitung in das Studium der arabischen Grammatiker. München, Franz ; 3 fr. (texte, traduction, commentaire ; livre utile). — Kalilagund Damnag, alte syrische Uebersetzung des indischen Fürstenspiegels. Leipzig, Brockhaus ; 30 fr. (traduction allemande de G. BICKELL ; excellente introduction de BENFEY). — Die Lieder der älteren Edda herausg. von K. HILDEBRAND. Paderborn, Schöningh ; 7 fr. 50 (publié et terminé par Möbius ; résumé de tous les travaux critiques sur l'Ancienne Edda ; un glossaire rendrait l'ouvrage complet.) — LILIENCRON, Ueber den Inhalt der allgemeinen Bildung in der Zeit der Scholastik. München, Franz ; 2 fr. 25 (un discours plein d'excellentes vues générales sur la philosophie du moyen âge).

N° 34. Dixième année. 19 Août 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

The Academy, n° 221, New Series, 29 juillet. — PAPWORTH and MORANT, An Alphabetical Dictionary of Coats of Arms belonging to Families in Great Britain and Ireland. London : Issued to Subscribers only (Ch. J. ROBINSON). — Acts of the Collegiate Church of SS. Peter and Wilfrid, Ripon A. D. 1452 to A. D. 1506. Ed. by Rev. J. T. FOWLER. Surtees Society (E. PEACOCK). — Notes géographiques (extrait d'un ouvrage de 1642, *Instructions for Forreine Travell*, relatif à la découverte de la vallée des Batuecas). — *Correspondance*. Antiquités Elamites (W. St. C. BOSCAWEN : décrit plusieurs objets et inscriptions trouvés à Suse par le colonel Ross et envoyés par lui au Musée britannique). — Patrum Apostolicorum Opera. Recenss. DE GEBHARDT, HARNACK, ZAHN. Ed. post Dresselianam alteram tertia, fasc. I. Lipsiæ, Hinrichs (J. B. LIGHTFOOT : cette édition bien que portant le nom de Dressel est en réalité un ouvrage tout nouveau ; le premier fasc. est excellent).

The Athenæum, n° 2544, 29 juillet. — BAEDEKER, Palæstina und Syrien. Leipzig, Baedeker ; Palestine and Syria. Dulau (cf. *Rev. Crit.* 1876, II, p. 49). — Calendar of Documents relating to Ireland, preserved in Her Majesty's Public Record Office, London, 1171-1251. Ed. by M. S. SWEETMAN. Longmans and Co. — Bibliographie d'Edgard Poe. — Notes sur les noms donnés par Shakespeare à ses héros. — Prof. Childers (notice nécrologique). — La population de la Turquie. — Notes géographiques). — MÉNARD, L'art en Alsace-Lorraine. Paris, Librairie de l'Art.

Bollettino Italiano degli Studii Orientali, n°s 2-3. par MM. DE GUBERNATIS, CASTELLI, LASINIO, PUINI, SEVERINI. — STEINSCHNEIDER, Die hebræischen Handschriften der K. Hof und Staatsbibliothek in München (cf. *Rev. Crit.*, 1876, I, p. 201). — Publicazioni recenti di testi arabi (I. GUIDI). — Firdusii *Schahname*. Ed. VULLERS, Fasc. I (I. PIZZI ; cf. le présent numéro de la *Rev. Crit.* — Tchoung-hoa kou-kin tsaï. Textes chinois tr. p. L. DE ROSNY. Paris, Maisonneuve. — Esame critico delle traduzioni dell' *Ukiyo kata roku-mai fiyau-fu*. — Notice des manuscrits (Di una Relazione inedita del viaggio al Tibet, del P. Ippolito Desideri da Pistoia. — Le Carte di Paolino da San Bartolommeo. — Il Codice comano della Marciana a Venezia). — *Variétés*.

Literarisches Centralblatt, n° 32, 5 août. — DAWKINS, Die Höhlen und die Ureinwohner Europa's. Leipzig, Winter ; 8 fr. 75 (traduction allemande par Spengel, préface de Fraas. Description très exacte des cavernes préhistoriques de l'Angleterre ; une moindre place est donnée à la Belgique, à la France, à l'Espagne, à l'Italie ; courte mention de l'Allemagne. Quelques erreurs dans les chapitres consacrés aux temps historiques). — HEIDEMANN, Peter von Aspelt. Berlin, Weidmann ; 7 fr. 50 (bonne contribution

à l'histoire politique et religieuse de l'Allemagne au XIIIe et au XIVe siècle). — Rössler, Das deutsche Reich und die kirchliche Frage. Leipzig, Grunow; 12 fr. 50 (l'auteur cite tour à tour Schopenhauer, Strauss, Darwin, Haydn, Mozart, Beethoven, Kant, Fichte, Hegel, Schiller, Goethe, etc., pour arriver à établir qu'il faut élever le protestantisme au rang d'une religion d'état). — Calinich, Aus dem sechszehnten Jahrhundert. Hamburg, Mauke Söhne; 5 fr. (recueil de bons articles). — Beiträge zur Geschichte des Geschlechts von Nostitz. Bautzen, Weller; 5 fr. — Die Dohn's, Aufzeichnungen über die erloschenen Linien der Familie Dohna. 2 Th. Berlin. — Steglich, Skizzen über Schrift-und Bücherwesen der Hebräer. Leipzig, Hinrichs; 1 f. 25 (examen des mots de la langue hébraïque qui se rapportent à la notion d'écrire : l'auteur se fonde sur cette vérité, que le vocabulaire d'une nation donne la mesure de sa culture intellectuelle). — Roemer, Die Werke der Aristarcheer im Cod. Ven. A. München (excellente étude sur les scolies d'Homère, extraits des comptes-rendus de l'académie des sciences de Bavière). — Ley, Grundzüge des Rhythmus, des Vers-und Strophenbaues in der hebraischen Poesie. Halle, Buchh. des Waisenhauses; 11 fr. 25 (Long article : la prosodie hébraïque repose, d'après M. Ley, sur l'accent tonique ; le critique lui oppose la théorie nouvelle fondée sur la strophe et le nombre des syllabes). — Schiller's Briefwechsel mit dem Herzog Fr. Chr. von Schleswig-Holstein-Augustenburg, eingel. u. herausg. von F. Max Müller. Berlin, Gebr. Paetel; 3 fr. (réimpression de cette correspondance qui avait paru d'abord dans la revue « Deutsche Rundschau ». Une partie importante reste encore inédite).

Zeitschrift für Kirchengeschichte, T. I, 1re partie. — Hermann Weingarten, L'origine du monachisme dans la période postérieure à Constantin (critique bien tranchante du *De Vita Pauli monachi* et de la vie de St-Antoine). — Hermann Reuter, Bernhard de Clairvaux (esquisse littéraire remarquable, sans textes, ni faits nouveaux). — A. Ritschl, L'origine de l'église luthérienne. — Paul Tschackert, De l'inauthenticité de deux traités attribués à Pierre d'Ailly). — Voigt, Christoph Walther, correcteur d'imprimerie à Wittenberg (XVIe s.). — Arn. Schæfer, Contribution à l'histoire de la persécution contre les protestants en France (au XVIIIe siècle). — Comptes-rendus.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE.

Delaunay, Alain Chartier (Paris, Thorin). — Der Marner, hrsg. v. Strauch (Strassburg, Trübner). — Dieterici, Die Naturanschauung und Naturphilosophie der Araber im X. Jahrh. 2te Aufg.; Die Philosophie der Araber im X. Jahrh. 1 Th. Einleitung und Makrokosmus (Leipzig, Hinrichs). — Dupré, Etude sur les Institutions municipales de Blois (Orléans, Herluison). — Géorgian, Essai sur le Vocalisme roumain (Bucarest, Goebl). — Labour, La Chatellenie suzeraine d'Oissery (Dammartin, Lemarié). —

Land, Principles of hebrew Grammar transl. from the Dutch by R. Lane Poole. Part. I and II (London, Trübner). — Méray, La vie au temps des cours d'amour (Paris, Claudin). — Nervo (De), Gustave III, roi de Suède, (Paris, C. Lévy). — Peiper, Valerius Catullus. Beitr. zur Kritik seiner Gedichte (Breslau, Gosohorsky). — Sievers, Grundzüge der Lautphysiologie (Leipzig, Breitkopf u. Härtel). — Szavits, Der Serbisch-Ungarische Aufstand vom Jahre 1735 (Leipzig, Schmaler). — Thomas, Records of the Gupta Dynasty (London). — Wagner, Ueber den Mönch von Heilsbronn (Strassburg, Trübner). — Wekerle, Zeitgerechte Reform der Philosophie (Leipzig, Koschny). — Zimmer, Die Nominalsuffixe a und â in den germanischen Sprachen (Strassburg, Trübner).

N° 35. Dixième année. 26 Août 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

ANNONCES

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 222, New Series, 5 août. — LINDSAY, History of Merchant Shipping and Ancient Commerce. London, Sampson Low and Co. (Travers TWISS). — Rawson GARDINER, The First Two Stuarts, and the Puritan Revolution (1603-1660); HALE, The Fall of the Stuarts and Western Europe from 1678 to 1697. London, Longmans (J. Bass MULLINGER; appréciation favorable surtout du premier de ces deux ouvrages). — Valentine BAKER, Clouds in the East; Travels and Adventures on the Perso-Turkoman Frontier. London, Chatto and Windus (F. J. GOLDSMID). — MURRAY, Mythology; Illustrated chiefly from the Myths and Legends of Greece. Edinburgh, Chambers (D. B. MONRO : ne satisfera pas complètement les mythologues). — BALASQUE, Etudes historiques sur la ville de Bayonne; POYDENOT, Récits et légendes relatifs à l'histoire de Bayonne. Fasc. 1, 2 et 3 (Wentworth WEBSTER : le premier de ces ouvrages est d'une grande valeur; le second est l'œuvre d'un amateur). — Prof. Childers (notice nécrologique sur cet orientaliste regretté, par T. W. Rhys DAVIDS). — Notes géographiques. — Lettre de Paris (G. MONOD). — BRACHET, Nouvelle grammaire française, fondée sur l'histoire de la langue, à l'usage des établissements d'instruction secondaire. Paris, Hachette (Henry NICOL : article généralement défavorable). — Marsden's Numismata Orientalia. A new Edition. Part II. Coins of the Urtuki Turkumans. By Stanley Lane POOLE. London, Trübner (W. G. SEARLE : exécuté avec soin et conscience).

The Athenæum, n° 2545, 5 août. — Fac-simile of the original Domesday Book, or the Great Survey of England, A. D. 1080, in the Reign of William the Conqueror. With Translation by General Plantagenet HARRISSON. Reproduced and published by HEAD and MEEK (très mauvais). — Radulphi de Coggeshall Chronicon Anglicanum, De expugnatione Terræ Sanctae Libellus, Thomas Agnellus de morte et sepultura Henrici Regis Angliæ Junioris, etc. Ex Codd. mss. ed. J. STEVENSON. Longmans and Co. (mauvais). — Dante dans la rue du Fouarre (H. C. Barlow). — Noms préhistoriques de l'homme et du singe (Hyde CLARKE). — Notes du comité de Palestine (nouvelles découvertes topographiques du Lieut. Conder). — La bibliographie d'Edgar Poe (H. Buxton FORMAN). — Notes sur les noms donnés par Shakespeare à ses héros (W. C. S.)

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE.

Descriptiones Terræ Sanctae ex sæculo VIII, IX, XII et XV... nach Hand- und Druckschriften hersg. v. TOBLER (Leipzig, Hinrichs). — GOTSCHLICH, Lessing's Aristotelische Studien und der Einfluss derselben auf seine Werke (Berlin, Vahlen). — LANGE, Geschichte des Materialismus, 3te Aufl. 1 Bd. (Iserlohn, Baedeker). — OBERDICK, Aeschyli Persæ (Berlin, Vahlen). — VAIHINGER, Hartmann, Dühring und Lange. Zur Geschichte der deutschen Philosophie im 19. Jahrh. (Iserlohn, Bædeker).

N° 36. Dixième année. 2 Septembre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).
S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 223, New Series, 12 août. Vambery, Der Islam im XIX ten Jahrh. Leipzig, Brockhaus (Stanley Lane Poole : la conclusion de l'auteur est que si la civilisation marche lentement en Asie, elle marche pourtant). — Merle d'Aubigné, History of the Reformation in Europe in the time of Calvin. Transl. by Cates. Vol. VII. London, Longmans (Nicholas Pocock). — The Indian Song of Songs. By E. Arnold. London, Trübner (T. W. Rhys Davids ; l'article apprécie surtout le côté littéraire de la traduction ; sur sa valeur, cf. *Rev. Crit.*, 1876, I, p. 153). — *Littérature courante* (notes sur divers ouvrages relatifs à l'état politique et social de l'Inde). — Notes géographiques. — Les lettres de Marie Stuart à Bothwell, conservées à Hatfield (1er article : John Hosack). — *Correspondance. L'Oera Linda Book* (Edmund W. Gosse : La famille Over de Linden a enfin consenti à laisser examiner une page du manuscrit original de l'Oera Linda Book ; un expert en écriture, M. F. Müller d'Amsterdam, le directeur de la fabrique de papier d'Apeldoorn, M. Van Geldner, et enfin le chimiste Helder s'entendent à dire que l'écriture et le papier ne remontent guère au-delà de trente ans). — Sayce, The principles of comparative Philology. 2. Ed. London, Trübner (Augustus S. Wilkins : article très favorable).

The Athenæum, n° 2546, 12 août. Taine, Les origines de la France contemporaine : the Ancient Régime, transl. by Durand. Daldy, Isbister and Co. (le traducteur n'a pas toujours compris l'original). — Bibliotheca Historica Italica. Vol. I. Milan, Brigola (ce premier vol. contient une histoire de Milan, par Scipio Vego et Gaudentius Merula, qui s'étend de 1515 à 1525 ; un récit de la captivité de François Ier ; deux chroniques anonymes de Cremone, 1399-1442 et 1494-1525). — Telfer, The Crimea and Transcausasia. King and Co (intéressant). — Paroles attribuées à Nelson (G. B. Airy : établit que Nelson, à Trafalgar, répondit aux officiers qui l'engageaient à quitter un habit chamarré et couvert de décorations qui pouvait servir de point de mire aux tireurs français : « Ce n'est pas le moment de parler de changement d'habits. » Dans les biographies de Nelson, on prétend qu'il aurait répondu : « In honour I have won them, and in honour I will wear them »). — La société asiatique royale d'Angleterre (analyse du rapport annuel). — La Pierre Moabite (F. A. Klein : se défend contre certaines imputations de M. Burton). — Notes de Rome (R. L.). — Fouilles à Kâyal.

N° 37. Dixième année. 9 Septembre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

PÉRIODIQUES.

The Academy, nº 224. New Series, 19 août. — TELFER, The Crimea and Transcaucasia, etc. London, King and Co. (Andrew WILSON.) — FLEAY, Shakespeare Manual. London, Macmillan and Co. (C. M. INGLEBY : soulève beaucoup d'objections). — FAIRHOLT, Tobacco : its History, etc. London, Chatto and Windus (Henry B. WHEATLEY : très intéressante monographie). — Encyclopaedia Britannica, Ninth Ed. Vol IV. Edinburgh, Black (Jas. S. COTTON : toujours recommandable). — Edw. THOMAS, Records of the Gupta Dynasty. London, Trübner (F. J. GOLDSMID : bonne contribution à la chronologie hindoue). — Edward William Lane (Reg. Stuart POOLE : notice nécrologique sur ce célèbre Arabisant). — *Correspondance.* Astakapra (H. YULE : l'*Astakapra* de Ptolémée est l'ancienne *Hastakavapra* et la moderne *Hâthab*). — Les études assyriennes et les Historiens (A. H. SAYCE : recommande à ses confrères la lecture du récent ouvrage de M. de Gutschmid, *Neue Beitræge zur Geschichte des alten Orients*). — H. H. BANCROFT, The Native Races of the Pacific States of North America (Edward B. TYLOR). — Catulli Veronensis Liber. Recens. et interpretatus est BAEHRENS. Vol. I. Leipzig, Teubner (R. ELLIS : n'est nullement d'accord avec M. Baehrens sur le choix des mss. à utiliser pour une édition de Catulle). — WESTWOOD, A Descriptive Catalogue of the Fictile Ivories in the South Kensington Museum. London, Chapman and Hall (W. J. LOFTIE). — Antiquités chrétiennes à Rome (C. I. HEMANS).

The Athenæum, nº 2547, 19 août. — Historical Handbooks. Ed. by O. BROWNING. *English History in the Fourteenth Century.* By Ch. H. PEARSON, Rivingtons (cet ouvrage est plutôt un mémoire qu'un manuel ; c'est ici un défaut capital). — Encyclopaedia Britannica. Ninth Ed. Vol. IV. Edinburgh, Black. — The Romance and Prophecies of Thomas of Ercildoune. Ed. for the Early English Text Society by J. A. H. MURRAY. Trübner (très bonne édition). — Bibliotheca Casinensis. T. II. Dulau (ce volume est non moins bien exécuté que le premier ; l'importance en est majeure). — Pétrarque et Boccace (F. HUEFFER). — LUNDY, Monumental Christianity. New-York, Bouton.

Bollettino Italiano degli Studii Orientali, p. p. DE GUBERNATIS, CASTELLI, LASINIO, PUINI et SEVERINI. 1re année, nº 4-5. D'un nuovo Dizionario Nuforiano (E. T.). — Indische Studien herausg. v. WEBER. 14. Bd. 2. u. 3. Heft. Leipzig, Brockhaus (A. D. G.). — Mahâkâtyâyana und König Tschanda-pradyota, ein Cyclus Buddhistischer Erzählungen mitgeth. v. SCHIEFNER. St-Petersburg (A. D. G.). — ASCOLI, Saggi Indiani (A. D. G.). — HAMBURGER, Realencyclopädie für Bibel und Talmud. Abth. II, Heft I u. II. Neustrelitz, Barnewitz (D. C.). — Esame critico delle trad. dell' *Uki-yo* (suite : A. S.). — *Notices des manuscrits.* Dalle carte del padre V. Manfredi (Pietro PERREAU). — Descrizione dij un nuovo manoscritto indiano della Biblioteca di Berlino (F. L. PULLÈ : le titre de ce ms. est *Antarakathâsamgrahah jainîyah*). — Manoscritti indiani del Museo Borgiano nel Collegio di Propaganda (A. D. G.). — Notizie di Codici Laurenziani. II. III (F. L.). — I Manoscritti Orientali della Biblioteca del Re a Torino. — Il Codice Comano della Marciana a Venezia (suite : Conte GÉZA KUUN). — *Variétés.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

Rue Bonaparte, 28

L'ŒUVRE

DU PEINTRE DELATOUR

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

REPRODUCTION PAR LA PHOTOGRAPHIE

DES

PASTELS ORIGINAUX DE DELATOUR

COMPOSANT LE MUSÉE DELATOUR, A SAINT-QUENTIN (AISNE).

L'OUVRAGE comprendra trente Photographies (vingt et un Portraits et neuf Etudes) : *les épreuves, faites par* M. HENDRICKS, *par un procédé nouveau et inaltérable.*

Un texte par M. CHARLES DESMAZE,

Conseiller à la Cour d'appel de Paris,

comprendra la Monographie complète des Tableaux publiés et des Notes précieuses sur l'ensemble du Musée Delatour et sur l'œuvre du grand peintre saint-quentinois.

Le Format des Photographies sera de 0m32 *sur* 0m42.

L'ouvrage sera publié, au gré des souscripteurs :

En quinze livraisons de chacune deux dessins, à raison de CINQ FRANCS la livraison ;

En trois fascicules de cinq livraisons, à raison de VINGT-CINQ FRANCS chaque fascicule ;

Prix de l'Ouvrage complet, SOIXANTE-QUINZE FRANCS pour les souscripteurs. Ce prix sera porté à quatre-vingt-dix francs pour les non-souscripteurs.

La Publication sera mise sous presse aussitôt la réunion de Cinquante Souscripteurs.

N° 38 Dixième année. 16 Septembre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 225, New Series, 26 août. — Freeman, The History of the Norman Conquest of England. Vol. V. Oxford, Clarendon Press (Geo. F. Warner : ce dernier volume du bel ouvrage de M. Fr. renferme l'histoire de l'influence exercée par la conquête sur les lois, la constitution, la société, la religion, la langue et l'architecture de l'Angleterre). — J. Edwin Cussans, History of Hertfordshire. London, Chatto, and Windus (Joseph Lemuel Chester). — *Théologie courante* (revue des plus récentes publications sur la théologie ; notes sur l'*Exode et les monuments égyptiens* de Brugsch-Bey et sur divers ouvrages relatifs à l'Ancien Testament). — *Notes géographiques.* — Les lettres de Marie Stuart à Hatfield (*suite* : John Hosack). — Lettre de Péking (J. Edkins : chronique). — Krohn, Der Platonische Staat. Halle, Mühlmann (G. A. Simcox : très curieux et très intéressant). — Parker, The Archæology of Rome. Vol. II. The Forum Romanum and the Via Sacra. London, Murray (C. W. Boase : bon). — Neudörfer, Nachrichten von Künstlern und Werkleuten Nürnbergs. Wien, Braumüller (Mary M. Heaton : il y a eu déjà deux éditions de cet ouvrage, l'une en 1822, l'autre en 1828 ; la présente est exécutée d'après un ms. du XVIe siècle).

The Athenæum, n° 2548, 26 août. — Marquis de Compiègne, L'Afrique équatoriale. Okanda-Bangouens-Osyéba. Paris, Plon (pullule d'erreurs). — Sanday, The Gospels in the Second Century. Macmillan (sans critique). — Beal, The Buddhist Tripitaka as it is known in China and Japan : A Catalogue and Compendious Report. Printed for the India Office (M. B. n'a eu malheureusement que six mois pour examiner les 2000 volumes qui forment cette collection ; son catalogue et son rapport sont donc très sommaires). — Edward William Lane (not. nécr.). — The « Oera Linda Bok » (nouveaux détails sur l'examen fait par trois savants d'une page du ms. original). — Gujarati (John Beames : un excellent dictionnaire gudjârati a été publié en 1873 à Surate, Irish Press Mission, par Narmadâ Shankar dâl Shankar ; on peut se former une idée exacte de la littérature gudjârati en consultant le *Kâvya Dohana* ou *Essence de la Poésie*, p. en deux vol. p. Dalpatrâm Dâhyabhaï à Bombay, Government Central Book Depot, 1871).

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. T. XIX, 4e livr. Enseignement de l'anglais. Orthographie et orthoépie ; lecture et prononciation (Th. Hegener). — Etude philosophique et littéraire sur les fables de Babrius et Lafontaine (Thil-Lorrain). — La paix de Cimon (Adh. Motte). — Analecta Plautina (P. Thomas). — *Comptes-rendus.* Homer's Ilias erkl. v. Friederich ; Anhang zu Homer's Ilias v. Ameis (H. K. Benicken).

L'ŒUVRE
DU PEINTRE DELATOUR

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

REPRODUCTION PAR LA PHOTOGRAPHIE

DES

PASTELS ORIGINAUX DE DELATOUR

COMPOSANT LE MUSÉE DELATOUR, A SAINT-QUENTIN (AISNE).

L'OUVRAGE comprendra trente Photographies (vingt et un Portraits et neuf Etudes) : *les épreuves, faites par* M. HENDRICKS, *par un procédé nouveau et inaltérable.*

Un texte par M. CHARLES DESMAZE,
Conseiller à la Cour d'appel de Paris,

comprendra la Monographie complète des Tableaux publiés et des Notes précieuses sur l'ensemble du Musée Delatour et sur l'œuvre du grand peintre saint-quentinois.

Le Format des Photographies sera de 0m32 *sur* 0m42.

L'ouvrage sera publié, au gré des souscripteurs :

En quinze livraisons de chacune deux dessins, à raison de CINQ FRANCS la livraison ;

En trois fascicules de cinq livraisons, à raison de VINGT-CINQ FRANCS chaque fascicule ;

Prix de l'Ouvrage complet, SOIXANTE-QUINZE FRANCS pour les souscripteurs. Ce prix sera porté à quatre-vingt-dix francs pour les non-souscripteurs.

La Publication sera mise sous presse aussitôt la réunion de Cinquante Souscripteurs.

N° 39. Dixième année. 23 Septembre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

The Academy, n° 226, New Series, 2 septembre. — Skene, A History of Ancient Alban. Vol. I. History and Ethnology. Edinburgh, Edmonston and Douglas (Æ. J. G. Mackay). — Frothingham, Transcendentalism in New England. London, Sampson Low and Co. (Moncure D. Conway). — Myers, Life with the Hamran Arabs. London, Smith, Elder and Co. (W. W. Knollys). — Mahaffy, Classical Antiquities. I. Old Greek Life. London, Macmillan (A. S. Murray : cet ouvrage destiné aux commençants paraît peu approprié à son objet). — Pearson, English History in the Fourteenth Century. London, Rivingtons (James Gairdner : désappointant). — L'activité littéraire à Java (A. Burnell). — *Correspondance.* Le temple de Saturne et l'Ærarium (John Henry Parker). — Scholia Græca in Iliadem. Ed. by Dindorf, after a new Collation of the Venetian Mss. by Monro. Vols. I and II. Oxford, Clarendon Press (Evelyn Abbott : le nom des éditeurs garantit l'excellence de cet ouvrage). — Douglas, The Language and Literature of China. London, Trübner (Joseph Edkins).

The Athenæum, n° 2549, 2 septembre. The British Association in Glasgow, 1876. — Major R. M. Smith, Persian Art. Chapman and Hall (rempli d'erreurs). — Cursor Mundi : a Northumbrian Poem of the Fourteenth Century. Part. III. Ed. by Morris. Trübner. — Edgar Poe (Th. Watts). — La tombe de Porsena (C. A. M. Fennel). — La *Vie d'Alfred* d'Asser (Henry H. Howorth). — Viollet-le-Duc, The Habitations of Man in All Ages. Transl. by Bucknall. Low and Co.

Literarisches Centralblatt, n° 33, 12 août. — Gutschmid, Neue Beiträge zur Geschichte des alten Orients. Leipzig, Teubner ; 5 fr. (Gutschmid avait reproché à Dunker, quand parut la dernière édition de l'*Histoire de l'Antiquité*, de donner une trop grande valeur aux inscriptions cunéiformes ; Schrader répondit au nom de Dunker et au nom de l'Assyriologie allemande ; Gutschmid réplique dans le présent ouvrage, qui devrait contribuer (selon l'auteur de l'article) à diminuer la confiance des Assyriologues, et celle du public.) — Gebler, Galileo Galilei. Stuttgart, Cotta ; 10 fr. (Tableau intéressant, rigoureusement historique, de la vie de Galilée et des luttes scientifiques de son temps). — Bresslau, Actenstücke zur Geschichte Joseph August du Cros'. Berlin, Weidmann ; 2 fr. (recueil de documents sur la vie de ce diplomate aventureux du 17e siècle ; l'auteur s'est borné à y joindre quelques remarques). — Sebastian Bürster's Beschreibung des schwedischen Krieges 1630-1647, hrsg. von Weech. Leipzig Hirzel ; 10 fr. (cf. *Revue critique, 1876*, tome I, p. 309). — Molitar, Der Verrath von Breisach 1639. Jéna, Dufft ; 2 fr. 50 (quelques éclaircissements sur l'occupation de Brisach et du Sundgau par la France ; forme négligée). — Schwebel, Der Tod in deutscher Sage und Dichtung. Berlin, Weile ; 2 fr. (manque de méthode ; confond le mythe allemand avec le mythe scandinave et y mêle encore des légendes modernes). — Stender, De Argonautarum ad Colchos usque expeditione. Kiel, Wechmar ; 2 fr. 50 (mauvais latin ;

beaucoup de lecture). — Göll, Die Künstler und Dichter des Alterthums. Leipzig, Spamer; 8 fr. 75 (second vol. de la *Galerie des Maîtres de la science et de l'art*. Destiné au grand public, et particulièrement à la jeunesse. Ouvrage manqué; style plat; beaucoup d'erreurs).

— Nº 34, 19 août. Levy, Neuhebräisches und chaldäisches Wörterbuch über die Talmudim und Midraschim. 4. Lief. Leipzig, Brockhaus, 7 fr. 50 (fin de la lettre Gimel, lettre Daleth, commencement de He. Additions précieuses de Fleischer sur Daleth, pour les mots dérivés du persan et de l'arabe). — Denk, Joseph von Görres und seine Bedeutung für den Altkatholizismus. Mainz, Kunze's Nachf. 1 fr. 90 (ouvrage de polémique). — Bilder aus der Geschichte der Katolischen Reformbewegung des 18. u. 19. Jahrhunderts, herausg. von Rieks. I, 1, livr. 2-6; 2, livr. 1-5. Mannheim, Schneider; 80 ct. la livr. (études biographiques sur les évêques Hontheim-Fébronius et Léopold Schmidt, sur le Père Theiner, le comte de Montalembert, le pasteur Mersy, le professeur Balzer, qui ont pour but de montrer les empiétements successifs des Jésuites, et la nécessité d'un retour au vieux catholicisme). — Hoyns, Die alte Welt in ihrem Bildungsgange. Berlin, Hofmann; 7 fr. 50 (des pages intéressantes, absence totale de composition). — Picciotto, Sketches of Anglo-Jewish history. London, Trübner. Wolf, Geschichte der Juden in Wien. Wien, Hölder; 8 fr. 75 (le 1er ouvrage est écrit dans le style du feuilleton, le second a plus de valeur historique). — Russell, Erinnerungen und Rathschläge 1813-73. Halle, Gesenius; 10 fr. (traduction faite sur la 2e édition de l'original). — Becker, Die hundertjährige Republik. Augsburg, Lampart; 10 fr. (insiste trop sur les côtés défectueux des institutions américaines). — Abel, Koptische Untersuchungen, 1. Hälfte. Berlin, Dümmler, 15 fr. (recherches intéressantes; des longueurs). — Dindorf, Scholia græca in Homeri Iliadem, I. II. Oxford-Leipzig, Weigel; 30 fr. (édition longtemps attendue, destinée à remplacer celle de Bekker). — C. Taciti Germania, erläutert von Baumstark. Leipzig, Weigel; 2 fr. 50 (sans valeur). — Süss, Catulliana. Erlangen (thèse de doctorat, qui fait honneur au candidat et à l'école dont il est sorti). — Holland, Ueber Uhland's Ballade « Merlin der Wilde ». Stuttgart, Cotta, 2 fr. 50 (fragment d'un commentaire sur les poésies d'Uhland que l'auteur se propose de publier et pour lequel il a rassemblé de précieux matériaux). — Thausing, Dürer. Leipzig, Seemann; 27 fr. 50 (ouvrage rigoureusement scientifique; modèle d'exécution typographique). — Dorange, Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Tours (peut se comparer à ce qui a été fait de meilleur en ce genre; cf. *Rev. crit.*, 1875, II, p. 327).

— Nº 35, 26 août. — Ehrenfeuchter, Christenthum und moderne Weltauchauung. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht; 10 fr. (essaie de concilier le protestantisme orthodoxe avec la civilisation moderne; la solution manque de netteté). — Plitt, Jodokus Trutfetter von Eisenach, der Lehrer Luther's. Erlangen, Deichert; 1 fr. 25 (la partie la plus intéressante de ce petit livre est le récit des derniers rapports entre le réformateur et

son maître, qui mourut en 1519, fidèle à l'orthodoxie romaine). — KERN, Geschichtliche Vorträge und Aufsätze. Tübingen, Laupp; 5 fr. (recueil posthume d'articles en partie inédits, sur les empereurs Otton III et Conrad II, la comtesse Mathilde, la réunion de Strasbourg à la France, la lutte des seigneurs contre les communes au 15e siècle, les réformes de Marie-Thérèse et de Joseph II, et la politique autrichienne en 1814. Grand art dans la peinture des caractères et des époques). — FROMM, Die Familie von Zeppelin. Schwerin, Schmale; 10 fr. (monographie faite avec soin). — PEZZI, Introduction à l'étude de la science du langage, trad. de l'ital. par NOURRISSON. Paris, Sandoz et Fischbacher (méthode sûre; grande connaissance du sujet, dans les limites que l'auteur s'est prescrites; il n'est question que des langues indo-européennes. Bonne traduction sauf quelques inadvertances). — Die Comödien des Terentius erkl. von SPENGEL. 1. Bändch. Andria. Berlin, Weidmann; 2 fr. Terenti Afri Andria, erkl. von MEISSNER. Bernburg, Schmelzer; 2 fr. 50 (la première éd. très supérieure à la seconde). — USSING. Plauti comœdiæ. Vol. I. Leipzig, Weigel; 14 fr. (n'ajoute rien à la critique de Plaute). — Exempla codicum latinorum litteris maiusculis scriptorum ediderunt ZANGEMEISTER et WATTENBACH. Heidelberg, Koester; 75 fr. (très belle et très utile publication).

— N° 36, 2 septembre. — Die Chronik des Hans Fründ, herausg. von KIND. Basel, Schneider; 7 fr. 50 (chronique du 15e siècle publiée sous les auspices de la société hist. de la Suisse, d'après le manuscrit original de St-Gall; bonne introduction). — PAULI, Geschichte Englands seit den Friedensschlüssen 1814 u. 15. III. Der Freihandel u. die Manchesterschule 1841-52. Leipzig, Hirzel; 10 fr. (excellent pour la forme et le fond). — FAUCHER, Ein Winter in Italien, Griechenland und Konstantinopel. Magdeburg, Faber; 3 fr. 75 (remarques intéressantes sur le passé et le présent; forme attrayante). — HOFFMANN, Studien über Italien. Frankfurt a. M. Diesterweg (notes de voyage que l'auteur a publiées « sur le conseil de quelques amis. » Ses amis lui ont donné un mauvais conseil). — SIEVERS, Grundzüge der Lautphysiologie. Leipzig, Breitkopf u. Härtel; 3 fr. 75 (sert d'introduction à une Bibliothèque de grammaires indo-européennes conçue d'après un plan excellent; supérieur à Brücke et à Rumpelt; ne saurait être trop recommandé). — Arrian's Anabasis erkl. von ABICHT. 2 Heft. Leipzig, Teubner; 2 fr. 65 (bonne édition classique). — WARD, A history of English dramatic literature to the death of Queen Anne. Vol. I. II. London, Macmillan (ouvrage savant, forme très littéraire). — CONZE, HAUSER, NIEMANN, Archäologische Untersuchungen auf Samothrake. Wien, Gerold's S. 125 fr. (relation de la mission confiée aux trois auteurs par le gouvernement autrichien; description des monuments; belle publication). — HIRSCHFELD, Ueber Kelainai-Apameia Kibotos. Berlin, Dümmler; 1 fr. 25 (la position de cette ville fondée par Antiochus Soter est indiquée avec plus de précision; bonne contribution à la géographie ancienne de l'Asie mineure).

N° 40. Dixième année. 30 Septembre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration
à M. ERNEST LEROUX.

The Academy, nº 227, New Series, 9 septembre. — OSBORN, Islam under the Arabs. London, Longmans (Stanley Lane POOLE : 1er volume d'une histoire de la religion musulmane ; sera utile au grand public). — Radulphi de Coggeshall Chronicon Anglicanum. Ed. Jos. STEVENSON. Rolls Series. London, Longmans (C. W. BOASE). — KLACZKO, The Two Chancellors. Transl. by Mrs. TAIT (A. J. PATTERSON ; cf. *Rev. crit.*, 1876, I p. 406). — Les exploits de Digénis Akritas, épopée byzantine, p. p. SATHAS et E. LEGRAND. Paris, Maisonneuve (H. F. TOZER : importante contribution à la connaissance de la littérature grecque du moyen-âge). — Descriptiones Terrae Sanctae. Von Titus TOBLER. Leipzig (E. H. PALMER : édition très soignée). — Mr. George Smith (W. St. C. BOSCAWEN : not. nécrol. sur ce célèbre assyriologue). — La Société pour l'histoire des villes hanséatiques et pour l'étude du Bas-allemand (R. PAULI). — Le Congrès des Orientalistes à St-Pétersbourg (E. L. BRANDRETH). — Vie de Seint-Auban : a Poem in Norman-French ... ed. by R. ATKINSON. London, Murray (J. H. HESSELS : travail considérable). — Notes philologiques).

The Athenæum, nº 2550, 9 septembre. — STANLEY, Lectures on the History of the Jewish Church. Third Series. Murray (ce troisième volume complète l'ouvrage, qui, malgré des imperfections, ne contribuera pas peu à faire mieux connaître en Angleterre l'histoire du peuple juif). — A Commonplace Book of John Milton, and a Latin Essay and Latin Verses presumed to be by Milton. Ed. by A. J. HORWOOD. Printed for the Camden Society (voy. l'*Athenæum* du 25 mars dernier). — R. PALMA, Peru : Tradiciones. Tercera Serie. Lima, Gil (intéressant ouvrage traitant de la conquête du Pérou et surtout de la fondation de Lima). — KILLEN, The Ecclesiastical History of Ireland. Macmillan (ouvrage tout de tendances). — Le congrès des Orientalistes à St-Péterbourg. — George Smith (not. nécrol.).

Literarisches Centralblatt, Nº 37. — WERNER, Allgemeine kirchliche Chronik, 22. Jahrg. Gotha, Händcke ; 2 50 (continuation de l'Annuaire fondé par Matthes ; bon recueil de renseignements ; esprit libéral). — LANGEN, Die trinitarische Lehrdifferenz zwischen der abendländischen u. morgenländischen Kirche. Bonn, Weber ; 3 fr. 75 (travail estimable ; mais l'auteur s'imagine à tort qu'il n'y a entre l'Orient et l'Occident que la différence d'une formule). — HENKE's nachgelassene Vorlesungen über Liturgik u. Homiletik. Halle, Lippert ; 12 fr. 50 (publié, et trop corrigé, par Zschimmer). — Der neue Plutarch, herausg. von R. GOTTSCHALL, III. Leipzig, Brockhaus ; 7 fr. 50 (trois biographies : celle de Philippe II par Philippson, de Fox par Althaus, et de Schiller par Gottschall. Celle-ci est la meilleure, quoique trop systématique ; la pensée fondamentale est que le développement du génie de Schiller a été contrarié par les événements). — WOLF, Prolegomena

ad Homerum. Cum notis ined. Bekkeri. Ed. II, cui accedunt partis secundae prolegomenorum quae supersunt ex Wolfii manuscriptis eruta. Berlin, Calvary ; 2 fr. 50 (le titre de seconde partie des Prolégomènes est trop ambitieux pour deux morceaux inédits tirés des papiers de Wolf, et qui sont à peine rédigés. La première édition avait été épuisée en quatre ans). — M. Tulli Ciceronis de oratore libri tres. Erkl. von SOROF. 3. Bändch. Buch III. Berlin, Weidmann ; 2 fr. (édition scolaire; bien des défectuosités). — Xenophon's Hellenika. Erkl. von BREITENBACH. 3. Bändch. Bücher 5-8. Berlin. Weidmann ; 2 fr. 90. — WILLIAMS, Y Seint Greal. III. London ; 18, fr. (l'ouvrage complet contient deux parties : 1° une traduction galloise du roman de la quête du Saint-Greal attribué à Gautier Mapes, avec version anglaise ; 2° une traduction galloise du roman de Perceval le Gallois qui a été publié en 1866 par Potvin. Publication qui mérite d'être encouragée plus qu'elle ne l'a été jusqu'ici). — Repertorium für Kunstwissenschaft, redigirt von SCHESTAG. 3. Heft. Leipzig, Seemann (ce cahier offre autant et peut-être encore plus d'intérêt que les deux précédents). — GOUTZWILLER, Le Musée de Colmar. Colmar, Barth ; 7 fr. 50 (extrait de la Revue d'Alsace ; manque souvent de critique et de concision dans la forme).

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE.

ABEL, Koptische Untersuchungen (Berlin, Dümmler). — AMIRA (Von), Ueber Zweck und Mittel der Germanischen Rechtsgeschichte (München, Ackermann). — ARNETH (Von), Maria Theresa's letzte Regierungszeit (Wien, Braumüller). — AUGO, Weimar's Erinnerungen (Weimar, Kuhn). — BRUGMAN, Ein Problem der Homerischen Textkritik (Leipzig, Hirzel). — Clementis Romani Epistulae. Ed. HILGENFELD (Lipsiæ, Weigel). — CROUSSE, La péninsule gréco-slave (Bruxelles, Spineux). A. DARMESTETER et HATZFELD, Morceaux choisis des principaux écrivains en prose et en vers du XVIe siècle (Paris, Delagrave). — DIEFENBACH u. WUELCKER, Hoch-und Niederdeutsches Wörterbuch, 4te Lief. (Frankfurt a. M., Winter). — DÜNTZER, Charlotte von Stein und Corona Schröter (Stuttgart, Cotta). — DURUY, Histoire des Romains, t. V (Paris, Hachette). — FOUCHER DE CAREIL, Leibniz et les deux Sophies (Paris, Germer-Baillière). — HÖLZL. Fasti Praetorii ab A. U. DCLXXXVII usque ad A. U. DCCX (Lips., Hinrichs). — LENZ, Drei Tractate aus dem Schriftencyclus des Constanzer Concils (Marburg, Elwert). — Patrum Apostolicorum Opera. Recenss. DE GEBHARDT, HARNACK et ZAHN, fasc. I, 1 et fasc. II (Lips., Hinrichs). — PRUTZ, Quellenbeiträge zur Gesch. der Kreuzzüge (Danzig, Kafemann). — ROCHHOLZ, Tell und Gessler in Sage und Geschichte (Heilbronn, Henninger). — Scaenica Collecta. Ed. SOMMERBRODT (Berol., ap. Weidmannos). — SIEGFRIED, De Multa quæ ΕΠΙΒΟΛΗ dicitur (Berlin, Mayer et Mueller). — SMITH, Chaldäische Genesis, uebers. v. H. DELITZSCH mit Erläuterungen von Fr. DELITZCH (Leipzig, Hinrichsche B.). — SPITTA, Zur Geschichte Abu'l-Hasan al-Asch'ari's (Leipzig, Hinrichs). — TUBINO, Los Aborigenes Ibericos o los Bereberes en la Peninsula (Madrid, Secret. de la Sociedad Antropologica).

N° 41. Dixième année. 7 Octobre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration
à M. ERNEST LEROUX.

The Academy, nº 228, New Series, 16 septembre. — Evans, Through Bosnia and Herzegovina on Foot during the Insurrection. London, Longmans (Arthur J. Patterson : excellent). — Ingleby, Shakespeare Hermeneutics. London, Trübner (Edward Dowden : édition anglaise, augmentée, de l'article qui a paru en 1867 dans le *Shakespeare Jahrbuch*). — Fiabe, novelle e racconti popolari siciliani, raccolti... da Giuseppe Pitrè. 4 vol. Palermo, Pedone Lauriel (W. R. S. Ralston : très important et du plus haut intérêt). — Notes géographiques. — Le Congrès des Orientalistes à St-Pétersbourg (2ᵉ *article* : E. L. Brandreth). — *Correspondance*. Les Chats dans l'ancienne Grèce (J. P. Mahaffy : cite des passages d'Aristophane et de Simonides, qui établissent que le chat était un animal domestique en Grèce). — Le Site de Pethor (A. H. Sayce : détermine le site de cette ville grâce à l'identification faite par G. Smith de l'ancienne Carchemis avec la Jerablûs moderne). — Une mappemonde turque (H. Yule). — Upsala Universitets Arsskrift, 1874. Philosophi, Sprakvetenskap, och Historiska Vetenskaper. III : L. F. Leffler, Nagra ljudfysiologiska undersökningar rörande Konsonantljuden (J. Rhys : fait grand éloge de cet article sur la nature des consonnes). — *Philologie* (notes sur les *Principes de comparaison de l'Accadien et des langues Touraniennes*, de Lenormant, et sur les cahiers 3 et 4, t. XXIX, de la Zeitschrift der D. M. G.).

The Athenæum, nº 2551, 16 septembre. — Land, The Principles of Hebrew Grammar. Transl. from the Dutch by R. Lane Poole. Trübner. Mercer, Catechism of Hebrew and Chaldee Grammar. Melbourne, Walter, May and Co. (Le premier de ces ouvrages est remarquable par les vues nouvelles qui y sont exposées ; le second est un assez mauvais manuel élémentaire). — La chûte de Babylone en 538 av. J.-C. (Samuel Sharpe : cite, en réponse à une assertion de M. Stanley, les passages de la Bible où il est fait allusion à cet événement). — Le congrès des Orientalistes à St-Pétersbourg. — L'Association britannique (discours du président, Sir W. Thomson, sur les progrès des diverses branches de la science).

Bollettino Italiano degli Studii Orientali, p. p. de Gubernatis, nº 6. Von Gutschmid, Neue Beiträge zur Geschichte des alten Orients. Die Assyriologie in Deutschland. Leipzig, Teubner (A. H. Sayce). — Luzzatto, Erläuterungen über einen Theil der Propheten und Hagiographen. Lemberg, Menkes (F. L.). — Esame critico delle trad. dell' *Uki-yo* (*suite* : A. S.). — *Notice des manuscrits*. Manuscrits arabes de la bibliothèque de Modène (Bindo Malmusi). — *Correspondance*. Lettre de M. Tiesenhausen sur la umismatique arabe. — *Variétés*.

Indian Antiquary, Ed. by Burgess. Part LVI (vol. V), juillet 1876. Kielhorn, Observations sur les Çikshâs (*suite*). — Monier Williams, Cérémonies Çrâddha à Gayâ. — Bühler, Texte de trois concessions de Valabhî. — Growse, Traduction d'un épisode du 1ᵉʳ livre du Râmâyana hindi de Tulsi Dâs. — Cole, Chants des Montagnards du Râjmahâl. — *Mélanges*. Un jataka buddhique traduit du chinois.

N° 42. Dixième année. 14 Octobre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

The Academy, nº 229, New Series, 23 septembre. — Von Campen, The Dutch in the Arctic Seas. Vol. I. London, Trübner (Robert Brown : sans valeur). — E. Véron, La troisième Invasion. Paris, Ballue (P. G. Hamerton : remarquable ; 77 magnifiques eaux fortes par Lançon). — Dowell, A Sketch of the History of Taxes in England. Vol. I. London, Longmans (J. W. Willis Bund : trop de généralités). — Notes géographiques. — Congrès des Orientalistes à St-Pétersbourg (3e et dernier article : E. L. Brandreth). — *Correspondance*. Les consonnes muettes, initiales, médiales, finales et redoublées (Alexander J. Ellis : défend sa théorie contre celle de Leffler ; cf. l'*Academy* du 16 septembre). — « Descriptiones Terrae Sanctae » (M. Tobler réclame contre l'article que E. H. Palmer lui a consacré dans le dernier nº de l'*Academy*). — Les chats dans l'ancienne Grèce (William Houghton : soutient contre M. Mahaffy que le mot γαλέη ou γαλῆ ne désigne pas le chat, mais une sorte de belette ; M. Kelke, intervenant dans le débat, exprime la même opinion. M. Murray est également de cet avis. — Nos dictionnaires grecs indiquent, en effet, le sens de *chat* donné à γαλέη comme relativement moderne). — Land, The Principle of Hebrew Grammar, tr. by R. Lane Poole. London, Trübner (W. Robertson Smith). — *Notes philosophiques* (notes sur le *Cours de linguistique* de Bergmann, *On Mixed Languages* de Clough, et *Otium Norvicense*, II, de Field). — Wœrmann, Die Landschaft in der Kunst der alten Völker (J. P. Mahaffy ; cf. *Rev. Crit.*, 1876, I, p. 271).

The Athenæum, nº 2552, 23 septembre. Schuyler, Turkistan. Notes of a Journey in Russian Turkistan, Khokand, Bukhara, and Kuldja. 2 vols. Sampson Low (important ouvrage). — Le Congrès des Orientalistes à St-Pétersbourg. — Association Britannique (rapport annuel, *suite*). — Notes géographiques.

Archiv für Slavische Philologie. 3e livraison. — Jagic, Sur quelques phénomènes du vocalisme slave. — Id. La grammaire comparée des langues slaves, de Miklosich (rend justice à l'œuvre du grand philologue, mais proteste contre sa théorie pannonienne de la langue slavonne). — Récentes publications polonaises par Nehring. — Jagic, Revue bibliographique des publications concernant la philologie et l'archéologie slave depuis 1870 (ce travail très complet et désormais indispensable à tout slaviste ne compte pas moins de 150 pages in-8o. Notons en passant que l'auteur se prononce avec énergie contre la mystification littéraire du *Veda slave* de Verkovitch ; mais il ne met pas en doute l'authenticité des anciens chants bohèmes). — Al. Vesselofsky, Documents relatifs à la légende d'Alexandre. — Gruenwald, Vestiges dans les langues européennes des invasions orientales, par Michalofsky (nous regrettons que cette recension se soit glissée dans un recueil aussi grave : les travaux de M. Michalofsky, nous l'avons déjà dit dans la *Revue Critique*, 1870, II, p. 97 sont au-dessous de tout). — Variétés philologiques, Tables des matières. Cette livraison termine la première année du recueil, qui fait le plus grand honneur à la persévérance de M. Jagic.

Literarisches Centralblatt, n° 38. — 16 septembre. — STRACK, Prophetarum posteriorum Codex Babylonicus. Petersburg, Ricker. Leipzig Hinrichs. Gr. Fol. 187 fr. 50 (M. Str. avait publié précédemment les prophètes Osée et Joël; l'édition est maintenant complète. L'introduction contient l'histoire du manuscrit, et une notice bibliographique sur le système de ponctuation babylonien). — KRAUSS, Das protestantische Dogma von der unsichtbaren Kirche. Gotha, Perthes; 7 fr. 50 (trois parties, où la question est traitée tour à tour au point de vue historique (Hus, Zwingle, Luther), exégétique et pratique — rapports de l'église et de l'état). — Schrautenbach's Religionsideen eines Ungelehrten, herausg. v. PLITT. Gotha, Perthes; 2 fr. 50 (Louis de Schrautenbach est connu par un ouvrage posthume sur le comte de Zinzendorf. Les *Idées* dont M. Plitt publie des extraits avaient été provoquées par l'apparition des fragments de Wolfenbüttel; elles peuvent intéresser les communautés de Frères Moraves). — SCHUSTER, Ueber die erhaltenen Porträts der griechischen Philosophen. Leipzig, Breitkopf u. Härtel; 5 fr. (très circonspect). — TOBIAS, Grenzen der Philosophie. Berlin, Müller; 10 fr. (défense de l'idéalisme transcendental contre Helmholtz, Hartmann, Lasker; d'une lecture difficile). — WERNER, Bonifacius der Apostel der Deutschen. Leipzig, Weigel; 10 fr. (ouvrage de seconde main; rejette avec raison le caractère national de Boniface, le montre comme un instrument entre les mains des papes). — MEHLIS, Studien zur ältesten Geschichte der Rheinlande. 2. Abth. Leipzig, Dunckr u. Humblot; 3 fr. 50 (antiquités de Dürkheim). — HEINSCH, Die Reiche der Angelsachsen zur Zeit Karls des Grossen. Breslau, Aderholz; 1 fr. 80 (brochure faite d'après les Monumenta Alkuiniana). — DROYSEN, Geschichte der preussischen Politik, V, 2. Leipzig. Veit; 16 fr. 85 (ce volume, le 13e de l'ouvrage, est au moins aussi important que les précédents; une quantité de matériaux s'y trouvent admirablement disposés. Période du règne de Frédéric II comprise entre les traités de Breslau et de Dresde). — DELITZSCH, Assyrische Lesestücke. Leipzig, Hinrichs; 15 fr. (livre commode et qui rendra de grands services). — BRUGMAN, Ein Problem der homerischen Textkritik. Leipzig, Hirzel; 5 fr. (dirigé contre Aristarque et certains changements qu'il aurait fait subir au texte d'Homère). — Imberios und Margarona, Ein mittelgriechisches Gedicht herausg. v. G. MEYER. Prag. (L'éditeur n'est pas encore assez familiarisé avec le genre d'études qu'il embrasse). — JONSSON, Edda Snorra Sturlusonar. Kaupmannahöfn, Gyldendal; 6 fr. 50 (bonne édition de poche; une édition critique reste à faire). — JAUNER, Die Bauhütten des deutschen Mittelalters. Leipzig, Seemann (répond bien à l'état actuel de la science; il faut attendre de nouveaux documents). — HERM. GRIMM, Fünfzehn Essays. Neue Folge. Berlin, Dümmler; 10 fr. 90 (grand talent littéraire. Le genre des *Essays* ne répond pas aux caractères de l'esprit allemand).

N° 39, 23 septembre. — Translatio Syra Pescitto Veteris Testamenti, ex cod. Ambrosiano photolithographice edita, curante Ant. Mar. CERIANI, I. 1. Londini apud Williams et Norgate. Augustae Taur. et Florentiae ap.

Herm. Loescher. Gr. Fol. (belle et importante publication).— Gutschmid, Ueber die Glaubwürdigkeit der armenischen Geschichte des Moses von Khoren. Leipzig, Hirzel. (Les documents grecs sur lesquels prétend s'appuyer l'historien classique de l'Arménie sont inventés par lui). — Oncken, Oesterreich und Preussen im Befreiungskriege. Berlin, Grote; 11 fr. 25 (ouvrage important sur l'histoire diplomatique des années 1812 et 13; documents nouveaux tirés des Archives secrètes de Vienne, qui permettent de suivre les négociations entre les cours allemandes. L'entente régnait dès le mois de septembre 1812 entre les cabinets de Vienne et de Berlin). — Wolff's historischer Atlas, 2 Lief. (correct; répond à son but). — Spruner-Menke, Hand-Atlas für die Gesch. des Mittelalters u. der neueren Zeit, 14. u. 15. Lief. (les problèmes les plus difficiles de la géographie historique sont hardiment abordés et heureusement résolus). — Der deutsch-französische Krieg 1870-1. II. 10. Berlin, Mittler; 6 fr. 25 (l'auteur de l'article recommande surtout l'étude de tout ce qui est relatif à la retraite de Vinoy: en comparant le récit de l'état-major prussien avec la propre relation de Vinoy, on arrive à cette conviction qu'il a fallu au général français une grande habileté pour se tirer d'une situation presque désespérée). — Strack, Firkowitsch und Seine Eentdeckungen. Leipzig, Hinrichs; 1 fr. 25 (prouve jusqu'à l'évidence que les prétendues inscriptions hébraïques de la Crimée sont fausses). — Jeannaraki, Kreta's Volkslieder. Leipzig, Brockhaus; 5 fr. 65 (textes précieux, malgré les défectuosités de l'édition). — Notkers Psalmen n. der Wiener Handsch. herausg. v. Heinzel u. Scherer. Strasburg, Trübner; 15 fr. Heinzel, Wortschatz u. Sprachformen der Wiener Notker-Handschrift. Wien, Gerold's S. 4 fr. 25 (le manuscrit de Vienne contient les deux tiers de la version bavaroise des psaumes de Notker, version dont on ne connaissait jusqu'ici que des fragments. Le travail lexicologique de M. Heinzel est important pour la comparaison des dialectes bavarois et alemannique. Voir la *Revue* du 23 sept.). — Vinckers, De onechtheid van het Oera Linda-Bôk. Harlem, Bohn (prouve une fois de plus que l'ouvrage est une audacieuse mystification). — Henrici, Zur Geschichte der mittelhochdeutschen Lyrik. Berlin, Calvary; 3 fr. (rempli de singularités). — Hirzel, Vorlesungen über Gymnasialpädagogik. Tübingen, Heckenhauer; 6 fr. 25 (ouvrage posthume; très pratique).

N° 43 Dixième année. 21 Octobre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

The Academy, n° 230, 30 septembre. — STANLEY, Lectures on the History of the Jewish Church. Third Series. From the Captivity to the Christian Era. London, Murray (C. W. BOASE : instructif). — LEARED, Morocco and the Moors. London, Sampson Low (W. WICKHAM : très intéressant ; style simple ; observations exactes). — Lettres de Mlle de Lespinasse, p. p. ASSE. Paris, Charpentier; Les mêmes, p. ISAMBERT, t. I. Paris, Lemerre (George SAINTSBURY : l'édition la plus savante est celle de M. Isambert). — Hâfiz of Shîrâz ; Selections from his Poems. Tr. fr. the Persian. By BICKNELL. London, Trübner (E. H. PALMER : magnifique volume ; l'auteur a eu tort de vouloir imiter dans sa traduction les mètres de l'original ; le critique montre qu'il y a mal réussi). — HENRARD, Marie de Médicis dans les Pays-Bas, 1631-1638. Anvers (Samuel R. GARDINER : très intéressant). — Eugène Despois (G. MONOD, Not. nécrol.). — *Notes géographiques.* — La conférence géographique de Bruxelles. — Lettre d'Allemagne (C. ALDENHOVEN : nouvelles littéraire). — *Correspondance.* La nouvelle Guinée (Observations sur le langage de cette contrée, par W. G. LAWES). — Physiologie des Consonnes (Henry SWEETS : attaque vigoureusement M. Lefller). — Antiquités chrétiennes à Rome (C. I. HEMANS).

The Athenæum, n° 2553, 30 septembre. CHAILLÉ LONG. Central Africa : Naked Truths of Naked People. Sampson Low. — Micah ; a New Translation, with Notes for English Readers and Hebrew Students. By S. SHARPE. Cambridge, Hall and Son. — Notes sur les noms des héros de Shakespeare III (C. Elliot BROWNE). — Les inscriptions sinaïtiques (Samuel SHARPE : appelle l'attention des voyageurs sur les inscriptions du mont Serbal).

Centralblatt, n° 40, 30 septembre. — LENZ, Drei Tractate aus dem Handschriftencyclus des Constanzer Concils. Marburg, Elwert (une brochure; indications sur les auteurs probables de ces trois traités). — ZUCKERMANTEL, Die Erfurter Handschrift der Tossefta. Berlin, Gerschel 3 fr. 75 (le manuscrit est antérieur à 1260 ; il mériterait d'être pris pour base d'une nouvelle éd. de la Tossefta.). — GEIGER's nachgelassene Schriften. 3. Berlin, Gerschel (articles intéressants sur la littérature juive du moyen-âge et des temps modernes). — DROBISCH, Ueber die Fortbildung der Philosophie durch Herbart. Akad. Vorlesung. Leipzig Voss ; 1 fr. 25. — LAZARUS, Rede auf Herbart. Berlin Dümmler ; 50 cent. — Leibniz' philosophische Schriften, herausg. von GERHARDT, I. Berlin, Weidmann ; 17 fr. 50 (cf. *Rev. crit.*, 1876, II, p. 230). — GASS Optimismus und Pessimismus. Berlin, Reimer ; 5 fr. (histoire des deux doctrines depuis l'origine du christianisme ; critique du pessimisme contemporain). — KLIMKE, Die Quellen zur Geschichte des vierten Kreuzzuges. Breslau, Aderholz ; 2 fr. (classification des documents). — FRIEDJUNG, Kaiser Karl IV. Wien, Braumüller ; 7 fr. 50 (très approfondi ; une grande partie du livre s'occupe de l'historiographie au temps de l'empereur Charles IV). — KLOPP, Der Fall des Hauses Stuart, III. IV. Wien, Braumüller ; 20 fr. (le point de vue ultramontain de l'auteur se dessine de plus en plus). — GRULICH, Quaestiones de quodam hiatus genere in Homeri carminibus. Halle, Lippert ; 3 f. — Cornelius Tacitus a Car. Nipperdeio recognitus. IV. Berlin, Weidmann ; 1 fr. 90 (dernier volume des œuvres de Tacite, publié d'après les notes de Nipperdey pour la vie d'Agricola, la Germanie et une partie du Dial. des Orateurs ; terminé par R. Schöll d'après la méthode du maître). — Li Dialoge Gregoire lo Pape. Altfranzösiche Uebersetzung des XII. Jahrh. der Dialogen des Papstes Gregor, mit dem lat. Original, einem Anhang : Sermo de Sapientia und Moralium in Job Fragmenta, einer grammatischen Einleitung, erklärenden Anmerkungen u. einem Glossar. Herausg. v. FÖRSTER, I : Text. Halle, Lippert ; 12 fr. 50 (publication mal ordonnée : l'introduction grammaticale, les remarques et le glossaire sont réservés pour un prochain volume, ce qui détruit l'intérêt que pouvait offrir celui-ci ; il y aurait des rectifications à faire).

Taine : *Les origines de la France contemporaine* : Tome I. *L'ancien régime* ; 3e édit. 1 vol. in-8 broché, 7 fr. 50

Caro, de l'Académie française : *Problèmes de morale sociale*. 1 vol. in-8 broché, 7 fr. 50

Franck (Ad.), membre de l'Institut : *Dictionnaire des sciences philosophiques*, publié par une société de professeurs et de savants, sous la direction de M. Ad. Franck, membre de l'Institut ; 2e édit. 1 fort vol. gr. in-8 de 1920 pages à 2 colonnes, broché, 35 fr.

Relié en chagrin, 40 fr.

On peut se procurer l'ouvrage broché, cartonné ou relié en deux volumes.

Papillon : *Histoire de la philosophie moderne* dans ses rapports avec le développement des sciences de la nature. Ouvrage posthume publié par M. Ch. Levêque, membre de l'Institut. 2 vol. in-8, 15 fr.

Reclus (Elisée) : *Nouvelle géographie universelle*. Cet ouvrage sera publié en 500 livraisons à 50 cent. et formera de 10 à 12 beaux volumes gr. in-8, contenant environ 2000 cartes intercalées dans le texte et plus de 600 gravures sur bois. Le tome 1er est en vente et contient : l'Europe Méditéranéenne, (la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie et la presqu'île des Pyrénées). Prix : 30 fr. Le tome 2e, qui est en cours de publication et qui commence avec la livraison 64, contiendra : la France, l'Alsace-Lorraine et la Belgique.

Chaque semaine paraît une livraison. La livraison 84 vient d'être mise en vente.

Schweinfurth (Dr) : *Au cœur de l'Afrique*, trois ans de voyages et d'aventures dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale de 1868 à 1871. Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Mme H. Loreau. 2 beaux vol. in-8e raisin, illustrés de 139 gravures sur bois et accompagnés de 2 cartes. Brochés, 20 fr.

La reliure se paye en sus 4 fr. par volume.

Baillon, professeur à la Faculté de médecine de Paris : *Dictionnaire de botanique*, 2 vol. gr. in-4, contenant environ 10,000 gravures sur bois intercalées dans le texte, et de nombreuses planches en couleur.

L'ouvrage est publié par fascicules de 10 feuilles (160 pages) du prix de 5 fr.

Le premier fascicule est en vente.

Collignon, répétiteur à l'Ecole polytechnique : *Traité de mécanique*. 4 vol. in-8, brochés, 30 fr.

Moitessier : *La Lumière* (Bibliothèque des Merveilles). 1 volume in-12, illustré de 121 vignettes, broché, 2 fr. 25

Cherbonneau, ancien directeur du collége arabe-français d'Alger : *Dictionnaire français-arabe*, pour la conversation en Algérie. 1 vol. in-12 de 650 pages, imprimé à l'Imprimerie nationale, cart. 10 fr.

— *Dictionnaire arabe-français* (langue écrite). 2 vol. in-12 cartonnés, 20 fr.

Devic : *Dictionnaire étymologique des mots français d'origine orientale : Arabe, Persan, Turc, Hébreu, Malais*. 1 vol. in-8, broché, 10 fr.

Fix : *Dictionnaire allemand-français et français-allemand*, 1 fort vol. in-8 cartonné, 15 fr.

On vend séparément le *Dictionnaire allemand-français* et le *Dictionnaire français-allemand*. Prix de chaque Dictionnaire, br. 6 fr. 50 Relié en percaline gaufrée, 8 fr.

N° 44. Dixième année. 28 Octobre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr

PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 231, 7 octobre. — Jirecek, Geschichte der Bulgaren. Prag, Tempsky (Oscar Browning : recommande chaudement cet ouvrage, qui a coûté beaucoup de recherches à son auteur). — Lanman, Biographical Annals of the Civil Government of the United States, during its First Century. London, Sampson Low (Joseph Lemuel Chester : admirable). — Baedeker, Palestine and Syria. Leipzig, Baedeker (Fred. A. Eaton : reproche à ce guide d'être peu pratique et s'étonne de ce que l'auteur ait systématiquement ignoré les belles découvertes de M. Clermont-Ganneau, découvertes qu'énumère le critique. — Cf. sur cet ouvrage *Rev. Crit.* 1876, II, p. 49). — Materials for the History of Thomas Becket. Ed. by J. C. Robertson. Rolls Series. London, Longmans (Geo. F. Warner : bien exécuté ; l'auteur s'est abstenu de toute appréciation personnelle). — *Notes géographiques.* — Lettre de Paris (G. Monod : nouvelles littéraires). — *Correspondance.* La grammaire hébraïque de Land (l'auteur répond à certaines critiques de M. W. Robertson Smith). — « Physiologie des Consonnes » de Leffer (J. Rhys). — Les Chats dans l'ancienne Grèce (T. J. Arnold : conclut que le chat n'était pas domestiqué en Grèce ; M. Mahaffy répond qu'il a voulu dire que l'animal appelé γαλῆ était domestiqué en Grèce ; il n'a pas voulu désigner le chat). — Revue des récentes publications arabes (Stanley Lane Poole : annonce *Les Colliers d'or* et *les Pensées* de Zamakhscharî, p. p. Barbier de Meynard, cf. *Rev. Crit.* 1876, I, p. 320 ; les *Poésies* de Behâ ed-dîn Zohaïr, p. p. E. H. Palmer, t. I ; *l'histoire de Jérusalem et d'Hébron*, tr. de Moudjîr ed dîn par Sauvaire, cf. *Rev. Crit.*, 1876, I, p. 286, *La vengeance d'Ali*, roman arabe, tr. p. Largeau et p. p. Revilliod, qui soulève bien des objections, le *Fasîh* de Tha'lab, p. p. Barth, cf. *Rev. Crit.* 1876, I, p. 301, et *Les arts musulmans* de Lavoix, cf. *Rev. Crit.* 1876, I, p. 333). — Ménard, L'Art en Alsace-Lorraine. Paris, Delagrave (E. F. S. Pattison : l'auteur est aveuglé par son patriotisme).

The Athenæum, n° 2554, 7 octobre. — Eastern Persia : an Account of the Journeys of the Persia Boundary Commission, 1870-71-72. Vol. I, *The Geography*. By Majors St John, Lovett and Euan Smith, and an Introduction by Major-General Sir F. J. Goldsmid. Vol. II, *The Zoology and Geology*. By W. T. Blandford : Macmillan (beaucoup d'erreurs). — W. R. Cooper, An Archaic Dictionary, from the Egyptian, Assyrian, and Etruscan Monuments. Bagster and Co (demande une sérieuse révision). — Edkins, Introduction to the Study of the Chinese Characters. Trübner (bon). — De Gubernatis, Matériaux pour servir à l'histoire des Etudes orientales en Italie. Paris, E. Leroux (instructif). — Ce qu'a appris Shakspeare à l'école (F. J. Furnivall). — Les inscriptions sinaïtiques (E. H. Palmer : a copié toutes les inscriptions sinaïtiques et se propose de les publier un jour. Contrairement à ce que pense M. Sharpe, elles sont dénuées d'intérêt).

Literarisches Centralblatt, n° 41, 7 octobre.— BOSWORTH SMITH, Mohammed and Mohammedanism. 2. ed. London Smith et Co. (Ouvrage de seconde main, dont le but est de combattre les préjugés qui ont cours dans les pays chrétiens sur l'Islam. L'auteur fait ressortir les services que l'islamisme a rendus aux peuples de l'Orient. Renseignements originaux sur la propagation de la doctrine dans les contrées de l'Afrique). — KUNO FISCHER, Francis Bacon und seine Nachfolger. 2. Aufl. Leipzig, Brockhaus; 18 fr. 75 (l'ouvrage a été complètement refondu et augmenté de moitié). — FECHNER, Vorschule der Aesthetik, I. Leipzig, Breitkopf u. Härtel; 7 fr. (introduction à l'Esthétique du même auteur. Principes de la science. Points de contact avec Kant et Herbart). — SCHWARTZ, Kurland im dreizehnten Jahrhundert. Leipzig, Bidder; 2 fr. 50 (ne contient rien de neuf). — CLASSEN, Barthold Georg Niebuhr; eine Gedächtnissschrift zu seinem hundertjährigen Geburtstage. Gotha, Perthes; 3 fr. (ce petit ouvrage, sans être une biographie complète, fait ressortir tous les côtés importants du caractère de Niebuhr). — FICKER, Der Unterricht in der Statistik an den österreichischen Universitäten u. Lyceen in den Jahren 1769-1849; — in den Jahren 1850-1875. Wien, Hölder. — KIEPERT, Ethnographische Uebersichtskarte des europäischen Orients. Berlin, Reimer; 2 fr. Seekarten der Kaiserl. Deutschen Admiralität. Gr. Fol. — GRÜNERT, Die Imâla, der Umlaut im Arabischen. Wien, Gerold (bon début: l'auteur a recueilli avec soin les données des grammairiens arabes; il a négligé parfois ce que la science moderne pouvait y ajouter). — EDZARDI, Untersuchungen über das Gedicht von St Oswald. Hannover, Rümpler; 3 fr. 15 (recherches sur les rapports entre les différentes versions et sur la forme poétique). — SMILES, Die Sparsamkeit. Deutsche autoris. Ausg. von BUSCH. Leipzig, Weber; 7 fr. 50 (ce livre sur l'Économie ne vaut pas son prix).

Revue d'Alsace, avril-juin 1876. — R. REUSS, le marquis de Pezay, un touriste parisien en Alsace; ses relations avec Voltaire, ses ouvrages et ses descriptions de la Haute Alsace (cf. *Rev. Crit.* n° 37.) — D. FISCHER, Notice historique sur l'ancienne seigneurie de Diemeringen. — J. J. MEYER, Herrad de Landsperg et le *Hortus Deliciarum* (origine et premiers siècles de l'abbaye: Bibliothèque de l'abbesse Herrad: examen du texte et des miniatures de sa compilation, brûlés dans l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg en 1870). — GRANDIDIER, Notes inédites sur l'introduction du luthéranisme en Alsace. — BENOÎT, Voyage de l'abbé Regnier du Marais en Alsace en 1680.

— Juillet-septembre 1876. — A. ENGEL, Documents pour servir à la numismatique de l'Alsace aux musées de Stockholm et de Copenhague (IXe-XIIIe s.). — X. MOSSMANN, Matériaux pour servir à l'histoire de la guerre de trente ans, tirés des archives de Colmar (détails très intéressants sur les contributions fournies par l'Alsace à l'Empire). — D. FISCHER, le cardinal Charles de Lorraine. Quinze ans d'histoire de l'évêché de Strasbourg (fin:

1604-1620). — A. de Golbéry, les villes de la Gaule rasées par M. Dulaure et rebâties par M. de Golbéry (reprod. d'un mémoire publié en 1821). — J. Liblin, chronique de l'ancien hôtel de la douane de Colmar (fin 1675-1759). — Déclaration des biens appartenant au monastère de St-Marc (près Rouffret. Acte non daté, et publié sans commentaire. Il paraît être du commencement du siècle). — Lettres de Jean Casimir, électeur palatin, au Magistrat de Metz le 29 août 1578.

La Rivista Europea, août, 1876. Dora d'Istria, La poésie des nations turques (caractère de la poésie ottomane, les épopées nationales, les épopées légendaires). — F. Dini, Dialogues philosophiques d'Ernest Renan. — A. Tiraboschi, le vendredi saint dans la province de Bergame. — G. Negri, La crise religieuse (suite). — R. Kleinpaul, Bulbulhezar ou discours sur la nature et l'origine de la parole (suite). — Nouvelles littéraires d'Italie, de France, d'Allemagne, de Hollande, du monde slave.

— Septembre 1876. — A. S., La parabole de la fidélité conjugale chez les peuples de l'extrême Orient (trad. du japonais). — C. Paoli, Sur une récente publication de chroniques italiennes (compte-rendu des matières contenues dans le sixième volume des documents publiés par la commission historique de Toscane, de l'Ombrie et des Marches : *Annales de Ptolémée de Lucques* de 1061 à 1303 ; *Chronique de Sanzanome* ; cf. *Rev. Crit.* nº 29 art. 136; l'éd. italienne est meilleure que celle de M. Hartwig ; *Journal de ser Giovanni di Lemmo da Comugnori* de 1209 à 1320 ; *Journal d'un anonyme florentin* de 1358 à 1380 ; *Chronique de Tolosano, chanoine de Faenza*, depuis Auguste jusqu'à 1236. — A. Pichler, Les Jésuites dans le Tyrol. — R. Kleinpaul, Bulbulhezar (fin). — Dora d'Istria, La poésie des nations turques (suite, les épopées romanesques). — G. Negri, la crise religieuse (fin). — F. Dini, le clergé de 1789 (appréciation trop bienveillante du livre de M. J. Wallon). — Nouvelles littéraires d'Italie, de France et du monde slave.

— Octobre 1876. — F. Martini, L'Ameto de Boccace (cette sorte d'églogue ou de roman champêtre mêlé de prose et de vers, et qui rappelle par son plan une des journées du Décaméron, fut écrite entre 1342 et 1344 : on peut reconnaître sous des noms supposés quelques personnages réels ; M. M. y signale des imitations de Dante, d'Ovide et de Virgile). A. Graf, Les origines du drame moderne (le drame liturgique. Ce travail de vulgarisation, intéressant d'ailleurs, devrait être accompagné de renvois aux sources ou aux travaux antérieurs sur la matière). — L. Vasi, Sur le dialecte de San Fratello (C'est un dialecte néo-latin qui n'est pas exclusivement issu de celui du Montferrat). — Dora d'Istria, la Poésie des nations turques (suite, l'épopée allégorique ; l'épopée des animaux ; la poésie religieuse). — Nouvelles littéraires d'Italie, de France, du monde slave.

N° 45. Dixième année. 4 novembre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).
S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

The Academy, n° 232, 14 octobre. — Schuyler, Turkistan : Notes of a Journey in Russian Turkistan, Khokand, Bukhara and Khuldja. In Two Vol. London, Sampson Low and Co (Andrew Wilson : bon ouvrage, malgré quelques erreurs de détails qui prouvent que M. Sch. n'est ni un arabisant, ni un linguiste). — Beal, The Romantic Legend of Sakya Buddha (J. Edkins ; cf. *Rev. Crit.*, 1875, II, p. 145). — Von Reumont, Geschichte Toscana's seit dem Ende des Florentinischen Freistaates. 1 Th. Die Medici, 1530-1737. Gotha, Perthes (M. Creighton : importante contribution à l'histoire de cette période). — *Notes géographiques.* — Un conte populaire bulgare (W. R. S. Ralston : signale un curieux conte relatif à la légende d'Alexandre). — Résultats de l'expédition de Sosnofsky dans la Chine occidentale (E. Delmar Morgan). — *Correspondance.* Une commission pour les antiquités grecques (Oscar Browning). — Leffler, « Physiologie des consonnes » (Henri Sweet : sa polémique est dirigée contre M. Leffler et non pas contre M. Rhys). — Cooper, An Archaic Dictionnary. London, Bagster ; Cory's Ancient Fragments. New ed. by Hodges. London, Reeves and Turner ; Dates and Data relating to Religions Anthropology and Biblical Archæology. London, Trübner ; Maspero, Histoire ancienne des Peuples 'Orient, 3e éd. Paris, Hachette (A. H. Sayce). — Die Ausgrabungen zu Olympia. I. Uebersicht der Arbeiten und Funde vom Winter und Frühjahr 1875-1876, Herausg. v. E. Curtius, F. Adler, und G. Hirschfeld. Berlin, Wasmuth (Sydney Colvin).

The Athenæum, n° 2555, 14 octobre. — Skene, Celtic Scotland : a History of Ancient Alban. Vol. I. Edinburgh, Edmonston and Douglas. — Parker, The Forum Romanum. Murray (très bon). — L'histoire de Roméo et Juliette (se retrouve dans un ouvrage de 1619, publié par un nommé Jaggard sous le titre de « The Treasurie of Auncient and Moderne Times »). — Die Ausgrabungen zu Olympia, etc. (1er art. Gevry Treu). — Notes de Rome (R. Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 42, 14 octobre. — Kittel, Ueber den Ursprung des Linga-Kultus in Indien. Mangalore 1876 ; Basel, Missions-Buchhandlung ; 3 fr. 15 (ce culte provient de la Grèce : c'est du moins ce que M. K. suppose, sans pouvoir le démontrer). — Rajendra Lala Mitra, The antiquities of Orissa, I. Calcutta, Wyman et Co. Gr. Fol. (belle publication, entreprise dans une pensée patriotique. Le savant auteur soutient que l'architecture hindoue a eu un développement propre, qu'elle est restée indépendante de l'architecture grecque). — Samuel Beal, The Buddhist Tripitaka as it is known in China and Japan. a Catalogue Printed for the India office by Clarke et Son. Fol. (le catalogue comprend à peu près 2000 volumes, envoyés par le gouvernement japonais à la bibliothèque de l'India Office). — Grunau's preussische Chronik herausg. v. Perlbach, I. Leipzig. Dunker et Humblot ; 12 fr. (1er vol. de la collection des historiens prussiens du 16e et du 17e siècle, entreprise par la Société pour l'histoire de la province de Prusse. Il est étrange que la collection débute par un chroniqueur qui ne mérite aucune espèce de créance). — Bunge, Der Orden der Schwertbrüder. Leipzig, Bidder ; 2 fr. 50 (bon classement des faits connus, sans résultats nouveaux ; intéressant pour l'histoire de la colonisation allemande en Livonie). — Kiepert, Karte von Turan. Berlin, Reimer ; 2 fr. 50 — To-

pographische Karte der Umgebung von Hannover, Han., Helwing; 7 fr. 50. — Thaner, Die Sprüche Walther's von der Vogelweide über Kirche und Staat. Nördlingen, Beck; 1 fr. (petit livre qui mérite d'être lu, bien qu'il soit écrit à un point de vue trop juridique). — Flach, Das dialektische Digamma des Hesiodos. Berlin, Weidmann; 2 fr. 50. (réimpression des prolégomènes que l'auteur avait ajoutés à ses éditions d'Hésiode; certaines erreurs ont été corrigées). — Vitringa, Annotationes criticae in Plotini Enneadum partem priorem (programme scolaire; très recommandable). — Miller et Legrand, Trois poèmes vulgaires de Théodore Prodrome. Paris, Maisonneuve (publication importante pour l'hist. de la litt. grecque moderne; l'auteur de l'article propose des variantes). — Scherer-Boccard, Der christliche Staatsmann. Solothurn, Schwendimann (l'« homme d'état chrétien » peut tout ignorer, pourvu qu'il connaisse le Syllabus).

Nº 43, 21 octobre. — Chronique de Josué le Stylite; texte et trad. par l'abbé Paulin Martin. Leipzig, Brockhaus; 11 fr. 25 (source importante pour l'hist. des mœurs dans l'empire d'Orient au 5e et au 6e s. et pour celle des relations entre les Romains et les Perses). — Jung, Die Anfänge der Romänen. Wien (critique des recherches de Rösler). — Bebel, Der deutsche Bauernkrieg. Braunschweig, Bracke; 5 fr. (ouvrage de troisième main; point de vue socialiste). — Waitz, Deutsche Verfassungsgeschichte, V. VI. Kiel, Homann; 15 fr. et 13 fr. 75 (ces deux vol. traitent de la constitution de l'Empire d'Allemagne depuis le milieu du 9e jusqu'au milieu du 12e siècle; précieux recueil de documents pour l'hist. des institutions au moyen-âge). — Draeger, Historische Syntax der lateinischen Sprache. III. Leipzig, Teubner; 4 fr. 50 (une histoire complète de la syntaxe latine sera possible quand nous posséderons une série de monographies sur la langue des différents écrivains; des recherches récentes n'ont pas été mises à profit par M. D.). — Thibaut, The Sulvasûtras. Calcutta (très compétent). — Zarncke, Der Graltempel. Vorstudie zu einer Ausg. des Jüngern Titurel. Leipzig, Hirzel, 10 fr. (classement des manuscrits). — Hennes, Fischenich und Charlotte von Schiller. Frankfurt a. M. Sauerländer; 3 fr. 35 (nouvelle éd. de « Andenken an Fischenich (1841) » augmentée des lettres de celui-ci). — Dunger, Rundâs und Reimsprüche aus dem Vogtlande. Plauen, Neupert (excellent recueil de poésies populaires).

ERRATA.

Nº 33, p. 98, l. 20, au lieu de *membranaceus*, lisez *menbranaceus*. — *Ibid.*, p. 100, note, au lieu de XVIIe, lisez XVIIIe.

Nº 42, p. 249, l. 4. *Lisez* : et appelle « courte notice » la belle nouvelle de Larra, *El doncel de D. Enrique el Doliente*.

P. 255. M. de la Revilla nous prie de rectifier ce qu'il a dit à cette page du journal *El Norte*. Un journal de ce nom et appartenant à M. Romero Robledo s'est en effet publié pendant fort peu de temps à Madrid il y a quatre ans. L'erreur de M. Hubbard consiste donc seulement à en avoir parlé comme d'un organe politique existant encore aujourd'hui.

Nº 43, p. 261, ligne 5 d'en bas, au lieu de *exanimata*, lisez *exinanita*.

Nº 44, p. 287, l. 8, *Fontarieu*, lisez *Fontanieu*. — l. 18, *recherchant*, lisez *recerchant*. — l. 26, *couroyé*, lisez *couroyée*. — l. 32, *Ah* ! lisez *Ha* ! — *Ibid.* p. 288, l. 18 et 28, au lieu de *Sottin*, lisez *Sothis*.

VENTES PUBLIQUES DE LIVRES

La *Librairie Ernest Leroux*, rue Bonaparte, 28, se charge des ventes publiques de livres, des expertises, des achats de Bibliothèques, etc. Les Catalogues suivants sont sous presse; les ventes auront lieu en décembre.

Catalogue d'une belle collection de livres américains.

Catalogue d'une précieuse collection de livres relatifs à la philologie, aux langues Ougro-finnoises, etc.

Catalogue d'une belle collection de livres Egyptiens provenant de M. H.

Catalogue des livres et manuscrits Arabes de feu le D^r. Perron, traducteur de Sidi Khalil, etc.

Catalogue des livres et manuscrits Persans de feu M. Nicolas traducteur des quatrains de Kheyâm, etc.

Plusieurs autres Catalogues en préparation.

IMPRESSIONS

MM. les auteurs qui voudraient obtenir des conditions avantageuses pour l'impression de leurs ouvrages peuvent s'adresser aux Imprimeries suivantes, par l'intermédiaire de la Librairie Ernest Leroux : à Paris, J. Claye et Cie (Quantin, successeur); A. Dutemple; Hennuyer et Cie — A. Saint-Germain, E. Heutte et Cie (Bardin, successeur). — A Clermont (Oise), Daix et Fils. — A Périgueux, Rastouil.

M. Ernest Leroux se charge, au besoin, de surveiller les Impressions, et de garantir la bonne exécution.

SÉJOUR A LONDRES

Maisons recommandées. — Résidence confortable; logement et nourriture à prix modérés. Situation excellente et centrale, près du British Museum. — Pour renseignements, écrire à l'adresse suivante : B. G. G. 118, Gower Street, Bedfort Square. London.

N° 46. Dixième année. 11 novembre 1876

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr

PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

The Academy, nº 233, New Series. 21 octobre. — Howorth, History of the Mongols from the Ninth to the Nineteenth Century. Part. I. London, Longmans (W. C. Stallybrass : l'auteur ne connaît pas le mongol). Col. Chaillé Long, Central Africa. London, Sampson Low (Keith Johnston : récit d'expéditions au lac Victoria Nyanza et au Makraka Niam-Niam). — Eadie, The English Bible. London, Macmillan (C. W. Boase : très bonne histoire de l'exégèse biblique en Angleterre). — Yakushkin, Obouitchnoe Pravo (droit coutumier russe). Part. I. Yaroslav (W. R. S. Ralston : abondants matériaux pour la bibliographie de ce sujet). — Ulrici, Shakspeare's Dramatic Art. Transl. by Dora Schmitz. London, Bell and Sons (Edward Dowden). — Willert, The Reign of Lewis XI. London, Rivingtons (G. Monod : bon petit manuel). — *Notes géographiques.* — *Correspondance.* The « Heliand » and the « Genesis » (George Stephens). — Métivier, Dictionnaire franco-normand ou recueil des mots particuliers au dialecte de Guernesey. London, Williams and Norgate (Jules Andrieu). — Antiquités chrétiennes de Rome (C. I. Hemans).

The Athenæum, nº 2556, 21 octobre. — Th. Martin, The Life of H. R. H. the Prince Consort. Vol. II, Smith, Elder and Co. — Rowley, Epochs of English History. Rise of the People and Growth of Parliament, from the Great Charter to the Accession of Henry the Seventh. Longmans (exposition défectueuse). — E. Curtius, F. Adler, und G. Hirschfeld, Die Ausgrabungen zu Olympia. I. (2e *art.* Georg Treu).

The Indian Antiquary, Part LVII (Vol. V) August 1876. — Les douze Imâms (E. Rehatsek). — Shilpa Shâstra (J. F. Kearns). — Notes archéologiques (J. Walhouse). — Sur le Mahâbhâshya (F. Kielhorn). — Sur le Noubat (Sir Walter Elliot). — Notes sur des excavations peu connues, du district de Punâ (G. H. Johns). — *Correspondance et Mélanges.*

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE.

Baechtold, Hans Salat (Basel, Bahnmaier). — Bompois, Examen chronologique des monnaies frappées par la communauté des Macédoniens (Paris, Detaille). — Brückner, Die Familie Braunschweig in Russland (St-Petersb., Schmitzdorff). — Campaux, Le philosophe de Strasbourg. Etude sur l'abbé Bautain (Nancy, Berger-Levrault). — Curtius, Das Verbum der Griechischen Sprache. 2. Bd. (Leipzig, Hirzel). — Delarc, Un pape alsacien. Essai historique sur saint Léon IX et son temps (Paris, Plon). — Devic, Dictionnaire étymologique des mots français d'origine orientale (Paris, Hachette). — Elze, William Shakspeare (Halle, Waisenhaus). — Gomperz, Neue Bruchstücke Epikur's insbesondere über die Willensfrage (Wien, Gerolds Sohn). — Frœhner, Anatomie des Vases antiques (Paris, Detaille). — Havptii Mavricii Opuscula. Vol. II (Leipzig, Hirzel). — W. v. Humboldt, Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues, hrsg. v. Pott (Berlin, Calvary). — Juristische Schriften des früheren Mit-

telalters hrsg. V. FITTING (Halle, Waisenhaus). — Kant's Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik. Hersg. v. v. KIRCHMANN. 2te Aufl. (Leipzig, Koschny). — KRÜNER, Johann von Rusdorf (Halle, Gesenius). — MYRIANTHEUS, Die Açvins oder arischen Dioscuren (München, Ackermann). — Œuvres complètes de Montesquieu, p. p. E. LABOULAYE, t. III (Paris, Garnier). — Opuscula philologica ad I. N. Madvigium per quinquaginta annos Univ. Hauniensis decus a discipulis missa (Hauniæ, Gyldendal). — PEZZI, Introduction à l'étude de la science du langage, tr. p. V. NOURRISSON, (Paris, Sandoz et Fischbacher). — RAVAISSON, Le Monument de Myrrhine (Paris, E. Leroux).

BRÜCKE, Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute, 2. Aufl. (Wien, Gerold's S.).— BUDINSKY, Die Universität Paris und die Fremden and derselben im Mittelalter (Berlin, Hertz). — Carmina medii aevi partem inedita ed. HAGEN (Bernae, ap. Frobenium). — CYRILLE, La France au Montenegro (Paris, E. Leroux). — DELISLE, Inventaire général et méthodique des manuscrits français de la Bibliothèque nationale, t. I. (Paris, Champion). — GÜTERBOCK, Die Entstehungsgeschichte der Carolina auf Grund archivaler Forschungen (Würzburg, Stuber). — JACOBSON, Ueber die Auffindung des Apriori (Berlin, Müller). — VON KIRCHMANN, Die Kategorien des Aristoteles ; Die Hermeneutica des Arist. übers. (Leipzig, Koschny, Philos. Bibl.).— Les Confessions de Fréron, 1719-1776, sa vie ; ses souvenirs intimes et anecdotiques, ses pensées recueillis et annotés par Ch. BARTHÉLEMY. (Paris, Charpentier). — Lessing's hamburgische Dramaturgie.... erl. v. SCHRÖTER u. THIELE (Halle, Waisenhaus). — Lettres inédites de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, p. p. CAPMAS, 2 vols. (Paris, Hachette).— MUFF, Die Chorische Technik des Sophokles (Halle, Mühlmann). — PERRON, Proverbes de la Franche-Comté (Paris, Champion).— SCHELLWIEN, Das Gesetz der Causalität in der Natur (Berlin, Müller). — SCHWEDER, Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus (Kiel, Schwersche B.). — DE VOGÜÉ, Syrie, Palestine, Mont-Athos, voyages au pays du passé (Paris, Plon). — WEGELE, Göthe als Historiker (Würzburg, Stuber).

ERRATA.

No 44, p. 274, n. 2, au lieu de *histoire des observations*, lisez *histoire des abréviations*.

No 45, p. 295, l. 15, au lieu de *recuperendae*, lisez *recuperandae*. — Ibid. p. 293, l. 4 d'en bas, au lieu d'*Eustache*, lisez *Eustathe*.

N° 48 Dixième année. 25 Novembre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).
S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

The Academy, n° 235, New Series, 4 novembre. — De Boukharow, La Russie et la Turquie, depuis le commencement de leurs relations politiques jusqu'à nos jours. Amsterdam, Schuitemaker (W. R. S. Ralston : ouvrage d'une réelle valeur). — Prejevalsky, Mongolia, the Tangut Country, and the Solitudes of Northern Tibet. Transl. from the Russian by E. Delmar Morgan, and annotated by Col. Yule. London, Sampson Low (C. E. D. Black : l'intrépide voyageur a consigné dans cette relation beaucoup d'informations nouvelles). — M. Creighton, Life of Simon de Montfort, Earl of Leicester ; Louise Creighton, Life of Edward the Black Prince. London, Rivingtons (James Gairdner : ces deux intéressants petits volumes sont les premiers d'une nouvelle collection scolaire, qui comprendra les vies des grands hommes des diverses époques). — The late M. Charles Isidore Hemans (William Davies : annonce la mort regrettable de ce zélé collaborateur de l'*Academy*). — *Notes géographiques*. — Une curiosité littéraire (un arabe, M. Hassoun, vient de publier à Londres, le 1er n° d'un journal intitulé *Mir'ato 'l-Ahwâl* ou Miroir des Evénements). — L'expédition arctique (Clements R. Markham : rapport, avec carte). — Statistique des Universités allemandes. — *Correspondance*. La géographie de la Syrie septentrionale d'après les inscriptions assyriennes (A. H. Sayce). — Mœller, Die Palatalreihe der Indogermanischen Grundsprache im Germanischen. Leipzig (John Rhys : travail méritoire).

The Athenæum, n° 2558, 4 novembre. — Bradley, A Narrative of Travel and Sport in Burmah, Siam, and the Malay Peninsula. Tinsley (rempli d'erreurs et de récits d'aventures extraordinaires). — Sighart, Albert the Great : his Life and Scholastic Labours. Transl. by Rev. T. A. Dixon. Washbourne (il est regrettable que la traduction de cet intéressant ouvrage ait été exécutée sur la version française et non sur l'original allemand). — Extracts from the Records of the Burgh of Glasgow A. D. 1573-1642. Glasgow. — La « Cour d'Amour » (Walter W. Skeat : a trouvé dans une anthologie anglaise, récemment publiée, un extrait de cet ouvrage qu'on y attribue à Chaucer ; le critique montre que Chaucer n'a pu écrire le susdit poème). — Lettre d'Oxford (T.). — Russie (W. R. S. Ralston : annonce la prochaine apparition d'un ouvrage sur la Russie qui fera époque ; il a pour auteur M. D. Mackensie Wallace). — L'expédition arctique (rapport, avec une carte). — *Notes géographiques*. — Antiquités chypriotes (il s'agit de la magnifique collection rapportée par M. de Cesnola ; cf. *Rev. Crit.* 1876, II, p. 42). — M. Charles Hemans (not. nécr.).

Indian Antiquary, Part. LVIII (Vol. V), Septembre 1876. Traduction anglaise de la version donnée par M. Kern en hollandais des inscriptions d'Açoka. — Une Charte de Chhittarâjadeva, roi du Konkana. — *Comptes-rendus*. De Beauvoir-Priaulx, The Indian Travels of Apollonius of Tyana. London, Quaritch. — *Mélanges*. Notice nécrologique sur Christian Lassen (extr. du *Record* de Trübner).

PUBLICATION DES LETTRES

DE L'ILLUSTRE F.-D. GUERRAZZI.

—

Rien n'est plus éviden et plus indiscutable que l'utilité de publier les collections de lettres, la correspondance des grands hommes, pour permettre à la postérité d'arriver à connaître intimement leur caractère et leur vie. En effet, dans l'immense diversité de sujets, qui font l'objet des lettres, dans la multitude de personnes de tout genre et de tout caractère à qui ces lettres ont été adressées, au milieu enfin des innombrables situations variables qui résultent du cours même des événements, l'homme se fait ressortir, se peint lui-même sous tous ses aspects. Et du manque apparent d'harmonie, de la confusion même et de la multiplicité d'objets qui paraissent régner dans les recueils épistolaires, surgit une, distincte et vraie l'image de l'écrivain et de l'homme privé.

C'est pourquoi il nous a paru déplorable, honteux même pour l'Italie, que l'on en fût encore réduit à désirer la publication de la collection de la correspondance de l'illustre François-Dominique Guerrazzi, cette grande et austère figure, de laquelle on n'a pas encore pu prononcer dans quel domaine elle brilla du plus vif éclat, dans le domaine de la république des lettres, ou sur la scène du monde politique. C'est cette lacune que nous avons voulu combler et, après avoir obtenu le consentement et l'autorisation de M. François-Michel Guerrazzi, neveu du grand littérateur nous nous sommes mis à l'œuvre avec résolution et avec la conscience de l'importance capitale qu'une pareille publication aura pour l'histoire des lettres et de la politique italienne.

La direction de l'*Epistolario di Guerrazzi*, et tous les soins qu'il réclamera ont été confiés à l'éminent professeur M. Josué Carducci dont le talent et la diligence rendront, nous en sommes certains, le livre encore plus important et plus précieux.

François VIGO, Editeur.

Livourne (Toscane).

On peut adresser les demandes par l'intermédiaire de la Librairie Ernest LEROUX, à Paris.

N° 49 Dixième année. 2 Décembre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).
S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

PÉRIODIQUES.

The Academy, nº 236, New Series, 11 novembre. W. Maziere BRADY, The Episcopal Succession in England, Scotland and Ireland, A. D. 1400 to 1875. Rome, Tipografia della Pace (Nicholas POCOCK). — FRANZOS, Aus Halb-Asien ; Culturbilder aus Galizien, der Bukowina, Südrussland und Rumänien. Leipzig, Duncker u. Humblot (Arthur J. PATTERSON : intéressant et instructif, mais bien fait pour exciter les haines nationales). — IHNE, Early Rome. London, Longmans (H. F. PELHAM : plein de science et de critique). — *Notes géographiques*. — L'expédition arctique (Clément R. MARKHAM, 2ᵉ art.). — Lettre de Paris (G. MONOD, : Nouvelles littéraires ; mouvement des revues scientifiques en France). — *Correspondance*. Archéologie sémitique. Un frère aîné des fausses poteries moabites (Ch. CLERMONT-GANNEAU : démontre l'inauthenticité d'un monument phénicien du cabinet de Vienne). — Le Veda et son influence dans l'Inde (1ᵉʳ article, F. Max MÜLLER).

The Athenæum, nº 2559, 11 novembre. BARKLEY, Between the Danube and the Black Sea ; or Five Years in Bulgaria. Murray (ce volume contient beaucoup de choses intéressantes). —Samuel SHARPE, Hebrew Inscriptions from the Valleys between Egypt and Mount Sinaï, in their Original Character, with Translations and Alphabet. Part II. J. R. Smith (la tentation de M. Sharpe pour déchiffrer ces inscriptions paraît malheureuse). — Inquisitio Comitatus Cantabrigiensis nunc primum e Ms. Unico in Bibl. Cottoniana asservato Typis Mandata... Cura N. E. S. A. HAMILTON. Murray (M. Hamilton a eu la bonne fortune de découvrir un manuscrit d'une partie inédite du Domesday Book ; c'est ce fragment qu'il édite). — Le manuscrit de Chaucer et du Cursor Mundi, de la bibliothèque de Bedford (F. J. FURNIVALL ; notice et extraits de ce ms., qui contient, outre des poèmes de Chaucer, une copie inconnue de la traduction du Cursor Mundi). — « Eastern Persia » (H. YULE : cite l'ouvrage de M. Eastwick « Three Year's Residence in Persia » pour prouver qu'*Imâmzâdah* signifie Mausolée; le critique de l'*Athenæum* persiste à en douter ; il est pourtant notoire qu'*Imâmzâdah* a bien le sens de Mausolée ; voy. par exemple le *Concise Dictionary of the Persian Language* de E. H. Palmer, col. 48). — Kaisar-i-Hind (George BIRDWOOD : approuve cette traduction du nouveau titre de la reine d'Angleterre : Empress of India). — PESCHEL, The Races of Man and their Geographical Distribution. From the German. King and Co. (Cf. *Rev. Crit.*, 1876, II p. 92).— L'expédition arctique. — La Pandora (rapport officiel du capitaine de la Pandora sur les résultats de son expédition).— *Notes géographiques*.

PUBLICATION DES LETTRES

DE L'ILLUSTRE F.-D. GUERRAZZI.

—

Rien n'est plus éviden et plus indiscutable que l'utilité de publier les collections de lettres, la correspondance des grands hommes, pour permettre à la postérité d'arriver à connaître intimement leur caractère et leur vie. En effet, dans l'immense diversité de sujets, qui font l'objet des lettres, dans la multitude de personnes de tout genre et de tout caractère à qui ces lettres ont été adressées, au milieu enfin des innombrables situations variables qui résultent du cours même des événements, l'homme se fait ressortir, se peint lui-même sous tous ses aspects. Et du manque apparent d'harmonie, de la confusion même et de la multiplicité d'objets qui paraissent régner dans les recueils épistolaires, surgit une, distincte et vraie l'image del'écrivain et de l'homme privé.

C'est pourquoi il nous a paru déplorable, honteux même pour l'Italie, que l'on en fût encore réduit à désirer la publication de la collection de la correspondance de l'illustre François-Dominique Guerrazzi, cette grande et austère figure, de laquelle on n'a pas encore pu prononcer dans quel domaine elle brilla du plus vif éclat, dans le domaine de la république des lettres, ou sur la scène du monde politique. C'est cette lacune que nous avons voulu combler et, après avoir obtenu le consentement et l'autorisation de M. François-Michel Guerrazzi, neveu du grand littérateur nous nous sommes mis à l'œuvre avec résolution et avec la conscience de l'importance capitale qu'une pareille publication aura pour l'histoire des lettres et de la politique italienne.

La direction de l'*Epistolario di Guerrazzi*, et tous les soins qu'il réclamera ont été confiés à l'éminent professeur M. Josué Carducci dont le talent et la diligence rendront, nous en sommes certains, le livre encore plus important et plus précieux.

François VIGO, Editeur.

Livourne (Toscane).

On peut adresser les demandes par l'intermédiaire de la Librairie Ernest LEROUX, à Paris.

Tout abonné de la *Revue Critique* qui enverra une bande à son adresse avec 2 francs en timbres-postes à M. Albert Collignon, 34, rue Richer, à Paris, recevra pendant 6 *mois* la *Vie Littéraire*, hebdomadaire.

N° 50 Dixième année. 9 Décembre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).
S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

ANNONCES

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 237, New Series, 18 novembre. D'HÉRICAULT, La Révolution de Thermidor, Robespierre et le comité de Salut Public en l'an II. Paris, Didier (G. MONOD : bons matériaux ; mauvais livre). — BEVERIDGE, The District of Bakargang, its History and Statistics. London, Trübner (F. J. GOLDSMID). — *Notes géographiques.* — L'expédition arctique (3e article Clements R. MARKHAM). — *Correspondance.* Anciennes monnaies de Bokhara (P. LERCH : relève plusieurs inexactitudes dans la notice qu'a consacrée l'*Academy* à sa lecture faite au Congrès des Orientalistes de St-Pétersbourg). — Les découvertes de M. Schliemann à Mycènes (A. H. SAYCE). — Le Veda et son influence dans l'Inde (2e article : F. Max MÜLLER). — W. JONES, Finger-Ring Lore ; Historical Legendary, Anecdotal. London, Chatto and Windus (C. Drury FORTNUM : très intéressant, bien que rempli d'erreurs).

The Athenæum, n° 2560, 18 novembre. — BURNABY, A Ride to Khiva. Travels and Adventures in Central Asia. Cassell, Petter and Galpin (sans contenir beaucoup de nouveau, cet ouvrage est instructif). — LEE, A Glossary of Liturgical and Ecclesiastical Terms. Quaritch (sans grande valeur). DE TALLEYRAND-PÉRIGORD, Etude sur la République des Etats-Unis d'Amérique. New-York. Hurd and Houghton (nombreuses erreurs). — HOWORTH, History of the Mongols from the Ninth to the Nineteenth Century. Part I, Longmans and Co (sans valeur). — La Cour d'Amour » (F. J FURNIVALL ; W. W. SKEAT). — Manuscrits juifs-arabes à St-Pétersboug (M. Neubauer vient de terminer un rapport sur les manuscrits juifs-arabes de la collection Firkowitz). — L'Expédition arctique. — Chûte de météores dans le Berkshire au XVIIe siècle. — Les fouilles à Olympie.

Indian Antiquary, Part. LIX (vol. V), octobre 1876. TAWNEY, Traduction en vers du Vairâgya Çatakam. — Kâshinâth Trimbak TELANG, Le Çankaravijaya d'Anandagiri. — KEARNS, Le Çilpa Çâstra. — POPE, Notes sur les langues dravidiennes. — HORNE, Notes sur une théière tibétaine. — CAIN, Les Tâlukâs de Bhadrâchallam et de Rêkapalli, district de Godâvarî, Inde méridionale. — *Correspondance et Mélanges* : Question. — Quelques lignes de Warren Hastings. — Pehlevi. — Une poésie de Behâ ed-din Zohaïr, traduite par E. H. PALMER.

Archivio storico, artistico e letterario della città e provincia di Roma. Ier vol. 3e fasc. — A. BERTOLOTTI, documents relatifs à Michel Ange trouvés ou conservés à Rome (fin. La maison de Michel Ange et celle de Rafael. — La construction de la porte du peuple. — Estime dont Michel Ange était l'objet). — ID., Le congrès scientifique de Palerme. — ID. L'exportation des objets d'art de Rome aux XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe s. — F. GORI, le pape Paul IV et ses neveux les Carafa d'après de nouveaux documents (suite, travail plein d'intérêt et de nouveauté ; le présent n° contient la fin du traité entre Henri II et Paul IV ; la biographie de la famille Carafa : les procès contre le roi Philippe II, le duc de Florence, le chanoine Lottino, assassin du cardinal Ridolfi, les Caetani, les abbés de Sanctis et Nanni, le fiscal Pallantieri ; l'alliance préparée par le cardinal Carafa avec les luthériens et les Turcs ; la disgrâce des Carafa, et enfin la célèbre affaire de la duchesse de Paliano. D'après les pièces du procès, la duchesse contrairement à ce qu'on a affirmé jusqu'ici était coupable) — F. GORI, Gazette archélogique, découvertes récentes.

N° 51 Dixième année. 16 Décembre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).
S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

ANNONCES

PÉRIODIQUES.

The Academy, n° 238, New Series, 25 novembre. — DENTON, The Christians of Turkey: their Condition under Mussulman Rule. London, Daldy, Isbister and Co.; — Slavs and Turks: the Border-Lands of Islam in Europe. London, Leisure Hour Office (Arthur J. EVANS). — DURET, Histoire de Quatre Ans, 1870-1873. T. I, Paris, Charpentier (Edward Spencer BEESLY : ouvrage très impartial et très modéré ; exposition remarquablement claire).— Friedrich Ritschl (W. IHNE; not. nécrol.). — *Notes géographiques.* — Lettre d'Oxford (A. H. SAYCE : nouvelles de la Bodléienne et de l'Université d'Oxford). — *Correspondance.* Les fouilles du général Di Cesnola à Chypre (L. P. DI CESNOLA : court historique de ses découvertes ; l'heureux explorateur prépare un ouvrage sur cette matière). — BAUDISSIN, Studien zur Semitischen Religionsgeschichte. Heft 1. Leipzig, Grünow (T. K. CHEYNE : traite d'une façon détaillée, un peu trop détaillée peut-être, de la mythologie sémitique, d'après les plus récentes découvertes).

The Athenæum, n° 2561, 25 novembre. STEPHEN, History of English Thought in the Eighteenth Century. 2 vols. Smith, Elder and Co (c'est plutôt un recueil d'articles détachés qu'une histoire proprement dite des progrès de la science). — W. G. PALGRAVE, Dutch Guiana, Macmillan and Co (description d'une faible partie de la Guyane hollandaise). — The History of Grisild the Second, a Narrative in Verse of the Divorce of Queen Katherine of Arragon. Written by William Forrest, some time Chaplain to Queen Mary the First. Ed. by Rev. W. D. MACRAY. Privately Printed (confirme les faits historiques généralement admis aujourd'hui ; malheureusement n'apporte aucune lumière sur la question du divorce de Catherine). — L'Histoire des Mongols (réponse de l'auteur, M. Howorth, à quelques observations de l'*Athenæum* et réplique du critique). — Plusieurs personnes du nom de Chaucer à Norwich (F. NORGATE). — Kaisar-i-hind (MIR AULAD ALI ; R. C. CALDWELL protestent contre cette traduction du titre d'impératrice de l'Inde). — Friedrich Ritschl (W. IHNE : not. nécrol.). — Notes de Rome (R. LANCIANI : notes archéologiques).

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE CRITIQUE.

BATTIER, Etranges aventures de Robinson Crusoé, trad. de l'édition princeps de Foe (Paris, Bonnassies). — BEAUDOUIN DE COURTENAY, Rapport sur sa mission philologique à l'étranger. Fasc. 1 (en russe ; Kazan, Typ. de l'Université). — BECKER, Charikles. Bilder altgriechischer Sitte. Neu bearb. v. GÖLL (Berlin, Calvary). — Ciceronis pro T. Annio Milone Oratio ad Iudices, texte latin revu, corrigé et annoté... par J. WAGENER, et A. WAGENER, 2e éd. (Bruxelles et Mons, Manceaux). — DEMIDUID, Pierre le Vénérable (Paris, Palmé). — FORCHHAMMER, Ein Mythologischer Brief. Beilage zum « Daduchos » (Kiel, Univ. Buchhandlung ; réponse à un article de la *Revue Critique*).

N° 52 Dixième année. 23 Décembre 1876

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. DE LA BERGE, M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas Guyard.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser toutes les communications à M. Stanislas Guyard, Secrétaire de la rédaction (au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte).

S'adresser pour tout ce qui concerne l'administration à M. ERNEST LEROUX.

The Academy, nº 239, New Series, 2 décembre. Leslie STEPHEN, History of English Thought in the Eighteenth Century. 2 vols. London, Smith, Elder and Co. (Mark PATTISON ; art. très favorable). — James DAVIES, Catullus, Tibullus, and Propertius. Edinburg, Blackwood and Sons (R. ELLIS : La vie et les œuvres de ces trois auteurs ; non sans mérite). — J. NICHOL, Tables of European Literature and History. Glasgow, Maclehose (H. A. POTTINGER : commode ; mais demande une sérieuse révision). — Kathleen O'MEARA, Frederic Ozanam, Professor at the Sorbonne. Edinburgh, Edmonston and Douglas (G. A. SIMCOX). VON LENNEP, Bible Lands : their Modern Customs and Manners Illustrative of Scripture. London, Murray (E. H. PALMER : mauvais). — SIMSON, Jahrbücher der Deutschen Geschichte. Bd. II. Geschichte von Otto des Grossen. Von DÜMMLER. Leipzig, Duncker u. Humblot (H. BRESSLAU). — *Littérature courante* (notes sur le 5ᵉ volume de l'*Histoire des Hellènes* de M. Paparregopoulos, en grec, et sur Hertzberg, Geschichte Griechenlands, cf. *Rev. Crit.*, 1876, II, p. 162). — *Notes géographiques.* — L'Expédition arctique (IV ; Clements R. MARKHAM). — *Correspondance.* Un ancien cimetière à Selby, près York (James RAINE : on y a trouvé plusieurs cercueils faits d'une moitié de tronc de chêne creusée, et dans l'un de ces cercueils un squelette de femme, dont le crane était artificiellement perforé). — Ashbies, Propriété de la mère de Shakespeare (F. J. FURNIVALL). — Un mode d'ensevelissement égyptien (E. W. WEST). — NOELDEKE, Mandäische Grammatik. Halle, Waisenhaus (Ad. NEUBAUER ; cf. *Rev. Crit.*, 1876, I, p. 185).

The Athenæum, nº 2562, 2 décembre. GORDON, Our Trip to Burmah, with Notes on that Country. Baillière, Tindall and Cox (beaucoup d'erreurs ; les dessins, croquis et photographies qui accompagnent le volume méritent tous éloges). — Harrison's Description of England, Book II. Trübner (on y relève une curieuse étymologie : *pékin*, terme de mépris, est rapproché de *paganus* et serait un doublet de *païen* ; le mot *pékin* est usité avec ce sens dans des dialogues remontant à Henri III et à Henri IV). — — VON REUMONT, Lorenzo de' Medici, the Magnificent. Transl. by Robert HARRISON. 2 vols. Smith, Elder, and Co. (ouvrage de grand mérite). Les Inscriptions sinaïtiques (Joseph BONOMI : revient sur cette question, qui pourtant a été récemment close par M. E. H. Palmer). — Kaisar-i- Hind (George BIRDWOOD, réplique à la note de Mir Aulad Ali ; M. E. H. Palmer intervient dans la discussion pour se ranger du côté de Mir Aulad Ali et adopter la traduction qu'il propose, du titre d'impératrice de l'Inde, à savoir : Tâdj-Bakhsch-i-Hindoustân). — Notes de nouvelle Guinée (S. M. FARLANE). — Archéologie Palestinienne (détails sur des matériaux qu'a rapportés de Palestine, et déposés au Palestine Exploration Fund, M. Clermont-Ganneau). — Le trésor de Kourium (Les belles trouvailles de M. de Cesnola iront au Musée de New-York).

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE ET Cie

8, PLACE DE L'ODÉON, PARIS

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

(Revue des cours littéraires, 2e série.)

REVUE SCIENTIFIQUE

(Revue des cours scientifiques. 2e série.)

Treizième année. — Un numéro, 50 centimes

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

Chaque numéro contient 48 colonnes in-4°

Chaque semestre forme un volume in-4° de 650 pages. — L'année entière forme un volume de 1300 pages, avec tables analytiques, etc.

DIRECTION: MM. EUGÈNE YUNG ET EMILE ALGLAVE

La septième année de la **Revue des Cours littéraires** et de la **Revue des Cours scientifiques**, terminée à la fin de juin 1871, clôt la première série de cette publication.

La deuxième série a commencé le 1er juillet 1871, et depuis cette époque chacune des années de la collection commence à cette date. Des modifications importantes ont été introduites dans ces deux publications.

Prix d'abonnement :

Une seule Revue séparément	Six mois.	Un an.	Les deux Revues ensemble	Six mois.	Un an.
Paris	12 fr.	20 fr.	Paris	20 fr.	36 fr.
Départements	15	25	Départements	25	42
Etranger	18	30	Etranger	30	50

ON S'ABONNE :

A la Librairie GERMER-BAILLIÈRE et Cie

8, place de l'Odéon, Paris.

Et chez tous les libraires, par l'envoi d'un bon de poste, ou d'un mandat sur Paris.

L'abonnement part du 1er juillet, du 1er octobre, du 1er janvier et du 1er avril de chaque année.

Chaque volume de la première série se vend : broché................ 15 fr.
relié.................. 20 fr.

Chaque année de la 2e série, formant 2 vol., se vend : broché....... 20 fr.
relié......... 25 fr.

Port des volumes à la charge du destinataire.

Prix de la collection de la première série :

Prix de la collection complète de la *Revue des cours littéraires* ou de la *Revue des cours scientifiques* (1864-1870), 7 vol. in-4...................... 105 fr.

Prix de la collection complète des deux *Revues* prises en même temps, 14 vol. in-4.. 182 fr.

Prix de la collection complète des deux séries :

Revue des cours littéraires et *Revue politique et littéraire*, ou *Revue des cours scientifiques* et *Revue scientifique* (décembre 1863 — janvier 1877), 18 vol. in-4.. 215 fr.

La *Revue des cours littéraires* et la *Revue politique et littéraire*, avec la *Revue des cours scientifiques* et la *Revue scientifique*, 36 volumes in-4...... 382 fr.

MÉLUSINE

REVUE DE MYTHOLOGIE, LITTERATURE POPULAIRE TRADITIONS ET USAGES

DIRIGÉE PAR

MM. H. GAIDOZ et E. ROLLAND

—

SOMMAIRE :

Numéro 1 (5 *Janvier* 1877)

—

Conditions d'Abonnement et de vente.

Les abonnements courent du 1er janvier de chaque année.

La *Revue* paraît le 5 et le 20 de chaque mois, par livraisons de 12 pages in 4° sur 2 col. avec 4 pages de couverture.

PRIX DU NUMÉRO, O FR. 80.

—

Prix de l'Abonnement pour un an.

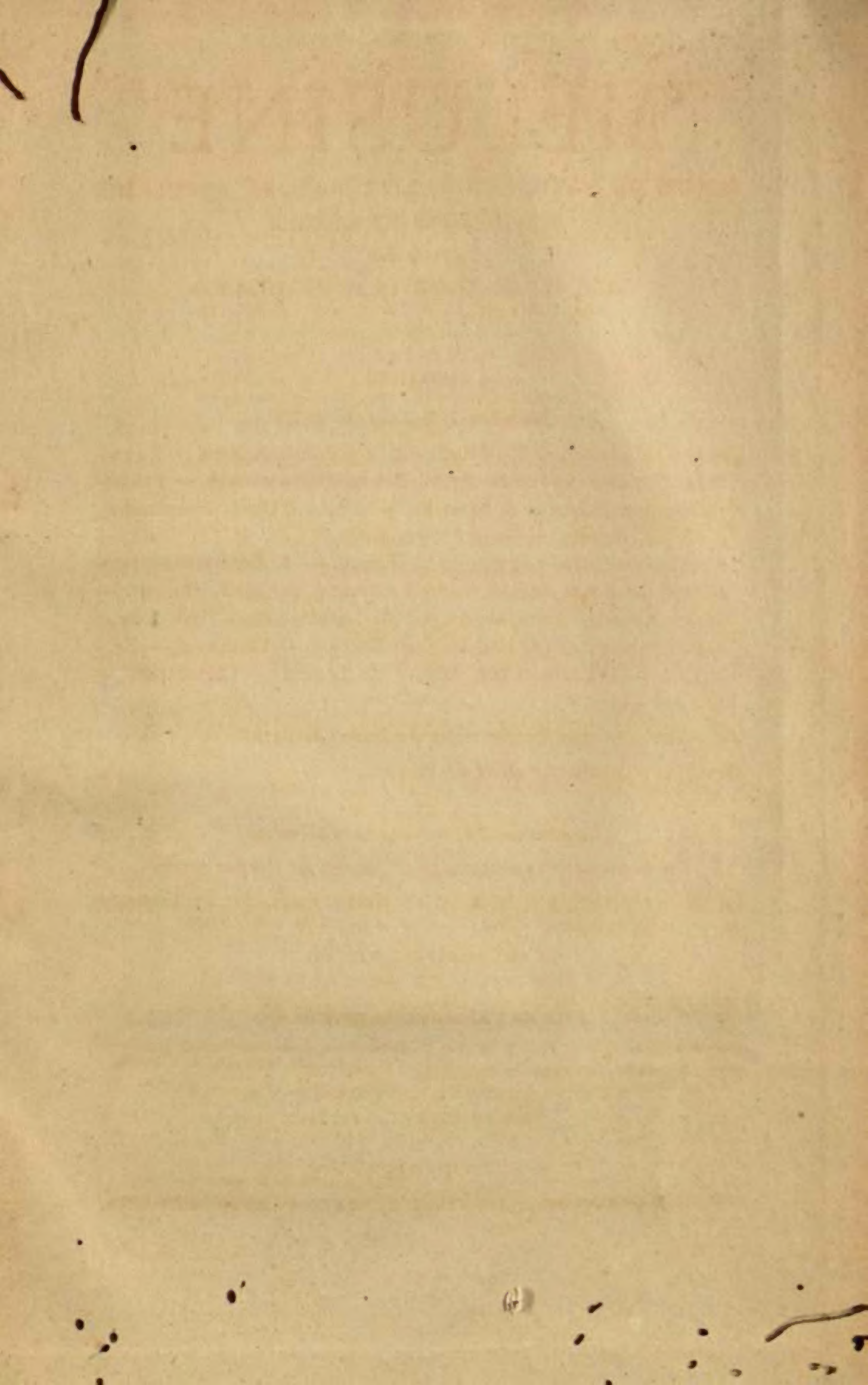
France	15 fr.	Etats-Unis, Colonies françaises et Inde britannique	17 fr.
Pays d'Europe compris dans l'Union postale . .	16	Autres pays	20

PRIX DU NUMÉRO, O FR. 80.

—

PARIS

LIBRAIRIE MYTHOLOGIQUE DE VIAUT, 42, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.




N.C